

LOUIS AUGUSTE BLANQUI

OEUVRES

I

*Des origines à
la Révolution de 1848*

TEXTES RASSEMBLÉS ET PRÉSENTÉS PAR
DOMINIQUE LE NUZ

PRÉFACE DE
PHILIPPE VIGIER

Presses Universitaires de Nancy

LOUIS AUGUSTE BLANQUI

OEUVRES

I

*Des origines à
la Révolution de 1848*

TEXTES RASSEMBLÉS ET PRÉSENTÉS PAR
DOMINIQUE LE NUZ

PRÉFACE DE
PHILIPPE VIGIER

Ouvrage publié avec le concours du
Centre National des Lettres

BLANQUI, Louis Auguste

Œuvres. I, Des origines à la Révolution de 1848 / Louis Auguste Blanqui ; textes rassemblés et prés. par Dominique Le Nuz ; préf. de Philippe Vigier. — Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1993. — 700 p. ; 24 cm — (Coll. « Œuvres complètes d'Auguste Blanqui »).

ISBN 2-86480-623-1

© 1993 Presses Universitaires de Nancy, 25, rue Baron Louis, 54000 Nancy.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 6 bis, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.....	7
Philippe VIGIER. — Préface	9
Dominique LE NUZ. — Présentation	21

Première période DES ORIGINES AUX TROIS GLORIEUSES (février 1805-juillet 1830)

[Les titres des textes entre crochets sont des titres provisoires, proposés par nous en l'absence de titre de leur auteur.]

Dominique LE NUZ. — Introduction	27
1. [Premier texte autobiographique], s.d. [jusqu'au 28-7-1830].	37
2. [Deuxième texte autobiographique], s.d. [26 au 29-7-1830].	49
3. [Trois lettres à Madame de Brionville, 1827-1828].	59
4. [Lettre au marquis de Faverges, octobre-novembre 1828].	62
5. [Relation sur son voyage dans le Comté de Nice, 1828-1829].	66
6. [Première proclamation, 27 juillet 1830].	70
7. [Deuxième proclamation, 28 juillet 1830].	72
8. [Troisième proclamation, 28 juillet 1830].	74

Deuxième période LE MOUVEMENT ÉTUDIANT ET LES AMIS DU PEUPLE (Août 1830-fin 1833)

Dominique LE NUZ. — Introduction	79
9. [Rapport sur la situation en Ligurie, octobre-novembre 1830].	93
10. Aux étudiants en médecine et en droit, 11 décembre 1830. [La mort de Benjamin Constant].	98
11. Ecoles de droit et de médecine, 12-14 décembre 1830. [Obsèques de B. Constant et relations avec les étudiants écossais et polonais].	100
12. Proclamations des Écoles de Paris, 24 décembre 1830. [Les étudiants, le procès des quatre ministres et les événements de décembre].	102
13. La Chambre et la jeunesse des Écoles, 25-27 décembre 1830. [Protestations des Écoles].	107
14. Hommage de la jeunesse au général Lafayette, 28 décembre 1830.	116
15. Projet d'association des Écoles, 29 décembre 1830-4 janvier 1831.	120
16. [Le Comité des Écoles]. Réponse des étudiants au ministère, Assemblée et Affaire des Écoles, 12-20 janvier 1831.	125
17. Déclaration du Comité provisoire de la Société des Écoles sur proposition de Blanqui, 21-22 janvier 1831.	133
18. Conseil académique de Paris. [La séance du 22 janvier et ses conséquences], 25-27 janvier 1831.	138
19. [Lettre des détenus de La Force, 30 janvier 1831]	151

DES ORIGINES A LA RÉVOLUTION DE 1848

20. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], de La Force, 6 février 1831.	153
21. [Lettre de prison] de La Force, 11 février 1831	155
22. [Les inculpés détenus à Sainte-Pélagie], 27 février 1831.	159
23. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], vendredi 20 mai 1831.	162
24. [Lettre à Thouret, rédacteur de <i>La Révolution</i> , [début juillet 1831]	164
25. L'aristocratie et le peuple, [début juillet 1831].	166
26. De la législation, [juillet-août 1831].	170
27. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], Ste-Pélagie, 16 juillet 1831.	172
28. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], Ste-Pélagie, 5 août 1831.	177
29. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 25 août 1831.	179
30. [A propos de la liste civile, 1831-1832].	181
31. Le Procès des Quinze, audiences du 10 décembre 1831 et des 10 au 12 janvier 1832. Défense de Blanqui.	183
32. [Rapport] à la Société des Amis du Peuple, 2 février 1832.	207
33. [Lettre à Cabet], 8 février 1832.	224
34. [Lettre à Lelewel], 29 février 1832.	225
35. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 18 juillet 1832.	227
36. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 27 juillet 1832.	230
37. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 31 juillet 1832.	232
38. [Lettre à Portalis, député] [fin novembre 1832].	236
39. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 11 août 1833.	238

Troisième période DU LIBÉRATEUR A FONTEVRAULT 1834-mai 1837

Dominique LE NUZ. Introduction.....	243
40. <i>Tout l'espoir des prolétaires est dans la république</i> , Première publication du <i>Libérateur</i> , s.d. [janvier 1834]	253
41. Présentation et but du journal, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	257
42. Notre drapeau, c'est l'égalité, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	260
43. Pourquoi il n'y a plus d'émeutes, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	266
44. Loi qui interdit au peuple la faculté de lire, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	272
45. Les crieurs républicains ont le malheur d'être honnêtes gens, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	275
46. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 12 février 1834.	276
47. Première saisie, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	277
48. Attentat contre le peuple, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	280
49. La richesse doit appartenir à ceux qui l'ont créée, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	283
50. Qui fait la soupe doit la manger, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	291
51. [La société des Familles] [1833-1834].	296
52. [Formulaire de réception à la société des Familles] [1834].	298

53. Les défenseurs des accusés d'avril. Protestation, lettre et procès des signataires, 17 avril-4 juin 1836. [En annexe, lettre de Buonarroti].	301
54. <i>Propagande démocratique</i> , 1835. En annexe, sommaire des trois premières livraisons	313
55. [Lettre à Léonce Pelloutier], 20 juin 1835.	317
56. [Lettre à la presse sur sa mise en cause par Pépin], 21 février 1836	319
57. Procès des poudres, 2 au 11 août 1836. [En annexe, lettre de Crevat, septembre 1835].	321
58. [Appel du] procès des poudres, 17 au 23 octobre 1836.	337
59. [La défense de Blanqui. Lettre au Procureur et notes manuscrites], 19 et 20 octobre 1836.	351
60. [Lettre de Blanqui à sa femme, sur la route de Fontevault et dossier Fontevault], 18 novembre 1836-27 avril 1837.	361

Quatrième période DES SAISONS AU MONT-SAINT-MICHEL mai 1837-mars 1844

Dominique LE NUZ. Introduction.	371
61. Formulaire de réception à la Société des Saisons, 1837.	381
62. Appel du Comité de la Société des Saisons au Peuple de Paris, 12 mai 1839.	385
63. [Procès de l'insurrection des 12 et 13 mai, première série], Cour des Pairs, 11-24 juin 1839.	387
64. Lettre au Procureur, 15 octobre 1839.	398
65. Interrogatoires de Blanqui, 15-19 octobre 1839.	399
66. [Dialogue avec son avocat, Dupont de Bussac, novembre 1839]	404
67. [Procès de l'insurrection des 13 et 14 mai, deuxième série] Cour des Pairs, 12-13 janvier 1840.	409
68. [Lettre à Fulgence Girard], 5 septembre 1840.	423
69. [D'] fin septembre 1840.	425
70. [D'] 10 octobre 1840.	426
71. [D'] 23 octobre 1840.	429
72. [D'] mars-avril 1841.	431
73. [D'] avril 1841.	432
74. [D'] mai-juin 1841.	433
75. [Lettre à sa mère], (?) fin août 1841.	435
76. [Lettre à Fulgence Girard], août-septembre 1841.	436
77. [Lettre à sa Mère], 15 septembre 1841.	439
78. [Lettre à Fulgence Girard], fin octobre 1841.	440
79. [D'] fin octobre 1841.	442
80. [D'] fin octobre 1841.	443
81. [D'] d'	444
82. [D'] fin novembre 1841.	445
83. [D'] décembre 1841.	446
84. [Lettre à sa mère], 12 février 1842.	448
85. [Dialogue avec Leblanc], 26 mars 1842.	450

DES ORIGINES A LA RÉVOLUTION DE 1848

86. [Lettre à F. Girard],	2 novembre 1842.....	452
87. [Notes de Blanqui sur les origines de sa querelle avec Barbès, 1849] En annexe, lettres de Joseph BECHET [janvier 1843] et ARON [janvier 1842].....		453
88. [Notes de Blanqui sur un texte de Nougès, 1849]. En annexe, Lettre à Nougès, 24 novembre 1849.....		467

Cinquième période TOURS ET BLOIS mars 1844-février 1848

Dominique LE NUZ. Introduction	479
89. [Extrait des minutes déposées au greffe de la cour des pairs concernant sa grâce], 6 décembre 1844.	491
90. [Lettre au préfet d'Indre-et-Loire], 9-12-1844	493
91. [Correspondance avec le maire de Tours], 26 décembre 1844	495
92. [Lettre à Ferdinand Flocon], 14 août 1846.	497
93. [Lettre à Mariau], 28 novembre 1846	501
94. Ordonnance du procureur de Tours [à comparaître à Blanqui et ses compagnons], 1er mars 1847.	502
95. [Arrêt de la Cour royale d'Orléans]. Renvoi au tribunal de Blois 7 mars 1847.	504
96. [Réponse au mandement Morlot, archevêque de Tours], printemps 1847.	506
97. [Lettre à M ^c Charles Dain], 18 avril 1847.	507
98. Procès de Blois, 26-29 avril 1847.	517
99. Procès de Blois, [Sur la libre circulation des livres].	539
100. D°. Visites à l'Hôpital de Tours.	541
101. D°. Bruits de Tours pendant l'émeute de grains.	542
102. D°. La Grâce.	545
103. D°. Mme Pontus.	547
104. D°. 1847, instruction secrète.	548
105. Régime de la prison.	550
106. Violences de prison (article pour <i>Le Courrier du Loir-et-Cher</i>).	551
107. Violence de prison 1847.	553
108. [Résidence surveillée à Blois, Lettre au procureur], 12 juin 1847.....	544
109. [L'opposition est au centre], <i>Le Courrier du Loir-et-Cher</i> , 2 décembre 1847.	558
110. [L'ambiguïté de la politique étrangère de Guizot], d°	560
111. [Le rôle des jésuites], d°, 4 décembre 1847.	562
112. [Les frères ennemis], d°, 9 décembre 1847.	565
113. De nouveaux martyrs, d°.	566
114. [Bruits de crise], d°, 12 décembre 1847.	568
115. [Élections municipales], d°.	570
116. [De nouveau sur le Sonderbund], d°.	572
117. [Le ministère et la Suisse], d°.	574
118. [La corruption électorale], d°.	575

TEXTES COMPLÉMENTAIRES **ARCHIVES DE MOSCOU** **1831-1845**

Dominique LE NUZ. Introduction	579
119. [Lettre à Antony Thouret], 16 septembre 1831	583
120. [Lettre à (Adélaïde de Montgolfier ?)], 19 septembre 1831	584
121. [Lettre à Sophie Barrelier], 18 septembre 1832	586
122. [Lettre à Aglaé Blanqui], 22 juin 1835	587
123. [Lettres à Aglaé Blanqui], 8 octobre, 16 et 23 novembre 1835	589
124. [Lettre à Aglaé Garnier], 9 février 1838 (ou 1839 ?)	592
125. [Lettre d'Amélie Blanqui à Zoé Blanqui], 12 août 1839	593
126. [Lettre à Dupont de Bussac], 26 novembre 1839	595
127. [Lettres d'Amélie Blanqui à Joseph Garnier], janvier 1840	596
128. [Lettre à Dolley], 9 juin 1840	598
129. [Lettre à Fulgence Girard], 5 septembre 1840	600
130. [Lettre de Sophie Blanqui à Dupont de Bussac], 31 janvier 1841	602
131. [Lettres de Zoé Blanqui à Dupont de Bussac], février 1841	603
132. [Lettre à Joseph Garnier], février 1841	605
133. [Lettre à Joseph Garnier], 23 mai 1841	609
134. [Lettre à Joseph Garnier], 26 mai 1841	612
135. [Lettre à Joseph Garnier], 29 mai 1841	614
136. [Lettre à Joseph Garnier], 9 juin 1841	615
137. [Lettre à Zoé Blanqui], 11 juin 1841	618
138. [Lettre à Joseph Garnier], 15 juin 1841	621
139. [Lettre à Joseph Garnier], fin juin 1841	623
140. [Lettre à Joseph Garnier], 8 juillet 1841	625
141. [Lettre à Joseph Garnier], 9 juillet 1841	627
142. [Lettre à Frédéric Degeorges], 22 octobre 1844	629
143. [Lettre à Frédéric Degeorges], 1er mars 1845	634

A N N E X E S

1.— CHRONOLOGIE	638
2.— BIOGRAPHIES FAMILIALES	667
3.— BIOGRAPHIES GÉNÉRALES	681
4.— BIBLIOGRAPHIE	723
INDEX	735
TABLE DES MATIÈRES	757

AVERTISSEMENT

La publication du premier volume des Œuvres de Louis Auguste BLANQUI voit enfin le jour, après plus de dix années de recherches et de difficultés en tout genre qui nécessitent quelques explications.

Les travaux furent entrepris autour des Éditions EDI (Études et Documentation Internationales) avec le soutien du Ministère de la Recherche et de l'Industrie, sous le contrôle d'un conseil scientifique présidé par Monsieur Philippe Vigier, comprenant Mesdames Michelle Perrot et Madeleine Rebérioux, Messieurs Miguel Abensour, Maurice Agulhon, Francis Démier, Georges Labica et Marc Vuilleumier. Ce comité s'assura le concours d'historiens, spécialistes de la période, dont la participation, très précieuse, est évoquée dans la préface et la présentation.

Le travail de recherche reposa essentiellement sur Madame Dominique Le Nuz, avec la collaboration de l'éditeur, Monsieur Jean Risacher, malgré leurs occupations professionnelles respectives. L'opération prit infiniment plus de temps que prévu tant la quantité des documents trouvés dépassa largement les prévisions de départ, nécessitant un appareil critique proportionnel. L'essentiel en fut présenté en 1989 au Centre National des Lettres qui lui accorda aide et patronage.

La mise au point finale, tâche très minutieuse, pesa trop lourdement sur la maison d'édition initiatrice, dont les difficultés, à leur tour, retardèrent la dernière étape qui ne put être achevée avant la fin des activités des EDI.

Intéressées par cette pièce essentielle du patrimoine, les Presses Universitaires de Nancy (PUN) prirent alors le relais en assurant l'impression finale et la diffusion, ainsi que la suite de la publication (neuf volumes sont prévus).

Parallèlement, Monsieur Stéphane Courtois, directeur du Centre d'étude d'histoire et de sociologie du communisme de l'Université Paris X, associé au CNRS, considérant ces Œuvres comme un élément fondamental de ses travaux, proposa sa collaboration, ce dont nous lui sommes très reconnaissants. L'un de ses premiers actes fut de faire parvenir in extremis aux EDI, en prenant à sa charge les droits de reproduction, des lettres manuscrites de Blanqui, conservées aux Archives du Centre russe de Conservation et d'Études de Documents en Histoire contemporaine de Moscou (fonds 228, répertoire 1), qui ont pu être rassemblées en vingt-cinq textes dans le présent volume.

Avec Monsieur Stéphane Courtois, nous remercions vivement Monsieur Cyrille Anderson, le directeur du Centre russe, et Madame Svetlana Nazarova chargée de préparer les documents.

Comme le montre Madame Dominique Le Nuz dans sa sixième introduction, ces écrits, s'ils ne modifient pas ce que nous savons des idées fondamentales de l'auteur, apportent cependant de précieuses indications d'ordre biographique, psychologique ou concernant ses activités et centres d'intérêt. Nous sommes heureux que leur présence compense le retard pris par l'ensemble de l'édition qui s'en trouve ainsi très enrichie.

Avril 1993

PRÉFACE

Une publication des *Œuvres* de Blanqui qui respecte les règles de la critique historique tout en procurant un texte lisible par le grand public cultivé, et qui, permettant à celui-ci de saisir la pensée du Vieux (c'est le surnom, affectueux à l'époque, que lui donnaient ses disciples, plus ou moins « orthodoxes », des années 1860-1870), pose tout un ensemble de problèmes de nature fort variée. L'édition des *Œuvres* de Blanqui ne peut se concevoir comme celles — pour nous en tenir au XIX^e siècle — des *Œuvres* de Victor Hugo, ou d'autres grands socialistes, Charles Fourier ou Étienne Cabet.

Ceci tient, tout d'abord, aux conditions même d'existence de « L'Enfermé » — pour reprendre l'expression célèbre du premier biographe d'Auguste Blanqui, Gustave Geffroy¹. Maurice Dommanget, qui connaissait mieux que quiconque la vie et les œuvres du « révolté essentiel » (la formule a été employée par Léo Hamon lors du Colloque Blanqui de 1981, dont il sera souvent question ici)², a calculé que le révolutionnaire avait passé en prison trente trois ans et demi — près de la moitié de son existence. Toutes les prisons de Blanqui ne furent pas, certes, aussi affreuses, rendant très difficile tout travail intellectuel, que les cellules du Mont-Saint-Michel, « La Bastille des Mers »³ où il séjourna de 1840 à 1844, et faillit devenir fou, ou les cachots du pénitencier de Belle-Ile, qui l'« accueillirent » de 1851 à 1857. Dans ce second cas, sous l'Empire autoritaire, aux pénibles conditions matérielles de détention s'ajoutent les violentes altercations et l'état continuel de tensions entre détenus savamment entretenues par l'administration pénitentiaire et le pouvoir

1. Gustave GEFFROY, *L'Enfermé*, Paris, 1897 ; réédition, préface de Julien CAIN, Armand Sauret, 1966.

2. Actes publiés sous le titre : *Blanqui et les blanquistes*, Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^e siècle, Paris, SEDES, 1986, 292 pages. La communication de LÉO HAMON, « Blanqui, révolté essentiel ou homme d'État potentiel », occupe les pages 29 à 38 de cette publication.

3. Cf. Claude LATTA, *Un républicain méconnu : Martin Bernard, 1808-1883*, Centre d'Études foréziennes, Saint-Étienne, 1980, chapitre III de la 2^e partie, « La captivité au Mont-Saint-Michel, "la Bastille des Mers" (1839-1844) », p. 74 à 102. Étudiant le compagnon de détention de Blanqui au Mont-Saint-Michel, Cl. Latta nous fournit une très utile description de cette prison terrible — dont il sera longuement question dans la quatrième partie du présent volume.

bonapartiste, qui opposent les partisans de Barbès et ceux de Blanqui — brouillés à mort depuis la publication, en avril 1848, du « document Taschereau »⁴.

Moins insupportables — tout est relatif ! — et même politiquement fructueux (par suite des contacts que permettait une conception bien différente de l'emprisonnement) furent les séjours de Blanqui à Sainte-Pélagie, au début de la Monarchie de Juillet, lors des premiers internements dans une prison parisienne du défenseur des « prolétaires »⁵, et, surtout, sous le second Empire, de 1861 à 1864. C'est, en effet, durant ce second séjour que naît véritablement un *parti blanquiste* au sein duquel se côtoient « blouses » ouvrières et « paletots » bourgeois (étudiants du Quartier latin, en particulier) — un parti qui jouera, on le sait, un rôle essentiel pendant l'« année terrible », 1870-1871...⁶.

Il n'en reste pas moins qu'à Sainte-Pélagie, comme plus tard au Fort du Taureau (où, au lendemain de la Commune, il médite sur ce qui deviendra *L'Éternité par les astres*) et, surtout, à la maison centrale de Clairvaux, qu'il ne quittera qu'en 1879, deux ans avant sa mort, il se défie par-dessus tout de l'écrit. Celui-ci ne risque-t-il pas d'être un jour exploité contre lui, et, donc, de compromettre l'œuvre révolutionnaire à laquelle il a tout sacrifié...? Qu'il soit en prison, en résidence surveillée, en exil, ou en liberté temporaire (mais toujours surveillé...), Blanqui recommande sans cesse à ses correspondants de détruire ses lettres ; et le plus souvent, « elles l'étaient, comme le précisent les réponses », ainsi que le souligne Maurice Paz, mettant en relief, du même coup, l'intérêt exceptionnel de la soixantaine de lettres de Blanqui au docteur Watteau, datées de 1864-1865, qu'il a retrouvées grâce à l'obligeance des descendants du médecin nordiste, principal confident de « L'Enfermé » à une période décisive de l'histoire blanquiste⁷.

4. Outre la mise au point — concernant ce fameux document qui, en fait, accuse Blanqui d'avoir renseigné la police sur ses co-inculpés dans l'essai manqué de « prise d'armes » du 12 mai 1839 — de Maurice DOMMANGET, *Un drame politique en 1848, Blanqui et le document Taschereau*, Paris, 1948, cf. Cl. LATTÀ, *op. cit.*, p. 24, et, sur le « climat » régnant à Belle-Ile, J.Y. MOLLIER, *Dans les bagnes de Napoléon III. Mémoires de C.F. Gambon* (Centre des Correspondances du XIX^e siècle de PARIS IV, PUF, 1983). Quelques documents inédits, provenant de fonds divers, apportent des éléments nouveaux et confortent le point de vue de ces travaux. Beaucoup plus critique à l'égard de Blanqui est, en revanche, la position adoptée par Maurice PAZ dans sa thèse : *Auguste Blanqui, le révolutionnaire professionnel* (Aix-en-Provence, 1974) et le livre qui en est issu : *Un révolutionnaire professionnel, Auguste Blanqui*, Paris, Fayard, 1984, dont les arguments ont été depuis analysés par Jean-Paul BRUNET dans *La police de l'ombre. Indicateurs et provocateurs dans la France contemporaine*, Paris, Seuil, 1990.

5. Cf. la seconde partie de cet ouvrage.

6. Cf. M. DOMMANGET, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, Paris, A. Colin, 1960, et les *Lettres familières d'Auguste Blanqui et du Docteur Louis Watteau*, publiées par Maurice PAZ, préface de P. GUIRAL, Aix-en-Provence, Institut historique de Provence, 1976.

7. Ces lettres ont été publiées par Maurice PAZ dans l'ouvrage mentionné à la note précédente ; cf. en particulier les p. 12 et 15.

Trente ans plus tard, certes, un autre disciple de Blanqui, Granger (qui avait été député boulangiste...) a versé à la Bibliothèque Nationale, en juin 1899, une vingtaine de grosses liasses qui ont été inventoriées sous le titre : *Papiers d'Auguste Blanqui laissés à Ernest Granger*, BN, Manuscrits, Nouvelles Acquisitions Françaises, 9580 à 9598. Malheureusement, ces quelque 10 000 feuillets, souvent écrits recto-verso, ont été classés, et relevés, de façon « inepte », « absurde »⁸, de l'avis général des historiens qui ont prospecté, et utilisé ce fonds où voisinent des notes, écrites au jour le jour, de « L'Enfermé » — notes infiniment précieuses pour connaître sa pensée mais très difficiles à déchiffrer... —, des coupures de presse, des manuscrits d'articles, des comptes rendus de procès, etc...

Maurice Dommanget, pour écrire les nombreux ouvrages qu'il a consacrés à Blanqui, a puisé dans cette masse d'écrits et d'imprimés — mais aussi dans la collection personnelle de documents concernant « L'Enfermé » qu'il avait peu à peu réunis tout au long de son existence, et qui se trouvent présentement dans le *Fonds Dommanget* de l'Institut français d'Histoire sociale⁹. C'est en fait Maurice Paz qui a présenté le premier Inventaire des Papiers Blanqui de la Bibliothèque Nationale dans sa thèse de doctorat¹⁰. Il n'en a pas moins fallu que Dominique Le Nuz¹¹ et Arno Münster¹² recommencent un très difficile travail de décryptement et de classement — dans le temps en particulier — des Manuscrits Blanqui, que ce soit pour leurs travaux ou en vue de cette publication. D'autres sources, peu ou pas du tout utilisées jusqu'à présent, comme les Archives de la Cour des Pairs, récemment classées¹³, ont permis à Dominique Le Nuz de mettre à jour des documents inconnus qui, éclairant des moments obscurs de la vie

8. Ce sont les termes employés par R. Gossez, A. Münster, D. Le Nuz, ou M. Vuilleumier, lors de la séance du Colloque Blanqui de 1981 où a été évoqué le problème de la publication des œuvres du Vieux (cf. ci-dessus, note 2). On trouvera dans le volume des Actes de ce Colloque une très pertinente « Note sur le fonds Blanqui au Cabinet des Manuscrits », rédigée par Lise DUBIEF (*Blanqui et les blanquistes, op. cit.*, p. 61).

9. Hôtel de Rohan. Archives Nationales, 87, rue Vieille-du-Temple, 75003 PARIS.

10. Cf. ci-dessus, note 4.

11. Auteur, avec M.-J. VILLEPONTOUX, d'un excellent mémoire de maîtrise sur - *Blanqui et le pouvoir* (PARIS X, dir. Ph. VIGIER, 260 p.). Toutes deux ont présenté le résultat de leurs recherches au Colloque Blanqui de 1981 (cf. note 2).

12. Arno MÜNSTER a publié, aux Éditions Galilée, en 1977, les *Écrits sur la Révolution* de Louis Auguste BLANQUI, prévus comme devant être le tome I d'*Œuvres complètes* dont l'éditeur n'a pu continuer la publication. Une édition scientifique des *Œuvres* de Blanqui, à partir, en particulier, des papiers se trouvant à la Bibliothèque Nationale, ayant été décidée par le Ministère de la Recherche, et Arno Münster ayant une approche très idéologique des problèmes, il nous a paru nécessaire de demander à Dominique Le Nuz, maître en histoire, d'assurer la direction scientifique de la publication — avec le concours, ô ! combien précieux, de notre éditeur, Jean Risacher et les Éditions EDI.

13. Archives Nationales, *Cour des Pairs. Procès politiques. Inventaire*, Paris, Archives Nationales, 1982-1984, 3 volumes.

de Blanqui, enrichissent cette publication, ainsi que nos connaissances sur le sujet. Je tiens à lui dire, ici, toute notre gratitude, ainsi qu'à Jean Risacher, qui a accepté le risque (que la plupart des éditeurs français se refusent à assumer) d'éditer un « auteur à problèmes » — je viens d'en exposer quelques-uns — quitte à prendre une part très active à l'élaboration du manuscrit, et à tenter de résoudre quelques-uns des problèmes que nous a posés un homme dont nous connaissons mal, par exemple, l'environnement familial. Je puis témoigner des efforts tenaces qu'a faits Jean Risacher pour tenter d'y voir enfin clair dans des problèmes difficiles comme celui du nombre et de la succession dans le temps des frères et sœurs, nombreux, d'un « Enfermé » qui a été beaucoup plus conditionné par son milieu familial et son époque que ne le veut l'image traditionnelle. Ceci nous a d'ailleurs conduits à ne pas limiter cette publication aux seuls écrits dont l'attribution à Auguste Blanqui peut paraître certaine, et à prendre en compte des textes susceptibles d'aider à la compréhension de « L'Enfermé », étant entendu que nous précisons, chaque fois, les raisons de notre choix.

*
* *

Cette volonté de concevoir d'une façon large la publication des *Œuvres* d'un Blanqui situé dans son temps et dans son environnement devrait permettre au lecteur (c'est, du moins, le souhait de l'équipe qui a pris en charge la confection de cet ouvrage) de mieux saisir la personnalité et les idées d'un homme qui, en dépit du talent de ses biographes successifs, demeure encore mal connu, ou incompris, dans la mesure où, plus que tout autre, il a été le sujet de mythes simplificateurs¹⁴. Un homme difficile à saisir en tout cas, qui pour les uns est un activiste dépourvu de doctrine — en retard sur son temps —, tandis que les autres voient en lui le père fondateur du « socialisme scientifique à la française », l'héritier du babouvisme et le précurseur du marxisme-léninisme...

Comme toujours, la réalité est beaucoup plus complexe que ces représentations largement mythiques. Dans la mesure même où l'homme n'est pas simple. Il en avait, d'ailleurs, pleinement conscience. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'étonnante lettre qu'à l'âge de 21 ans il adresse à sa

14. Évoquant, en Conclusion du Colloque de 1981, le fait que Blanqui apparaisse « parfois ambigu », Maurice AGULHON nous incite, à bon droit, à nous replacer au cœur du XIX^e siècle : « C'est toute l'ambiguïté de son époque et de son milieu » (*Blanqui et les Blanquistes*, op. cit., p. 291). De son côté, Maurice PAZ, dans son Introduction à la correspondance Blanqui-Watteau, affirme que « l'homme reste mal connu », et essaie d'expliquer les raisons de cette méconnaissance (ouvrage cité, note 6, p. 11 et 12).

tante, Madame de Brionville et que nous connaissons grâce à Alain De-caux¹⁵. Répondant à celle qu'il appelle affectueusement « Ma chère grand'maman » qui lui avait dit sa peine devant le « ton bourru » qu'il avait adopté lors de leur dernière rencontre, il écrit : « Est-ce que je ne bourre pas tout le monde ? Est-ce que je me gêne avec qui que ce soit ?... Ne soyez plus fâchée..., et faites un peu la part des caractères. Vous savez qu'on ne peut guère les changer. Le mien, de l'avis de tout le monde, est rude et grossier pour l'écorce, mais il n'en est pas plus mauvais au fond, j'ose le dire... »

Par ailleurs, dès ce moment, Blanqui invoque également, pour expliquer son comportement, son état de santé : « on ne peut faire attention à la conduite d'un malade... »¹⁶. Ses longs séjours en prison ne purent, bien sûr, qu'aggraver cet état maladif, auquel il est souvent fait allusion, on le verra, dans sa correspondance. L'extraordinaire est que ce perpétuel malade ait survécu, en particulier après le terrible séjour au Mont-Saint-Michel, à la suite duquel tout le monde — à commencer par le pouvoir royal — est convaincu de sa proche disparition. Ici encore, c'est « Le Martyr » en personne qui nous donne la meilleure analyse de la situation, dans une autre lettre, très riche d'aperçus sur sa personnalité — la missive, dont nous reparlerons, qu'il adresse à l'avocat Dain, le 18 avril 1847, à la veille de l'ouverture du procès de Blois : « Les médecins m'avaient unanimement condamné, et leur jugement était confirmé par quiconque jetait un coup d'œil sur ma triste personne. Le mal s'affirmant avec la mauvaise saison, les médecins envoyèrent à Paris une consultation très alarmante... Le fait est qu'ils me tenaient pour mort, et avec eux, le Maire, le Préfet, toute la ville, le Ministre aussi, très exactement informé. La consultation lui était parvenue le 4 décembre [1844]. Au lieu d'envoyer l'ordre de transfèrement dans le Midi, sollicité par les médecins, il expédia ma grâce le 6 décembre »¹⁷. Cette grâce, Blanqui la refuse, si bien que, de décembre 1844 à février 1848, le moribond, qui quitte pour la première fois en octobre 1845 un lit sur lequel il avait été cloué pendant 20 mois, réside à l'hôpital de Tours, puis (à partir de mai 1847) chez un « particulier » de Blois, dans l'étonnante condition d'un « mort en sursis... »¹⁸

Cette survie s'explique, bien sûr, par cette extraordinaire volonté, cette maîtrise de soi, qui a tant impressionné tous ceux qui l'ont approché, à commencer par ses proches et ses amis, hommes ou femmes, qui ont

15. Dans son *Blanqui, l'insurgé*, Paris, Librairie académique Perrin, 1976, Alain DECAUX a utilisé des « Archives familiales » auxquelles, malgré des démarches répétées, nous n'avons pu avoir accès. Elles nous sont donc uniquement connues par les citations qu'en a faites l'auteur de cet ouvrage, par ailleurs de grande qualité. L'extrait de la lettre dont il est ici question figure aux pages 71 et 72.

16. Ces phrases proviennent de la lettre adressée en 1827 à Mme de Brionville, dont il est question dans la note précédente.

17. Cette lettre est reproduite ci-dessous, p. 508.

18. Cf. ci-dessous, p. 554.

montré — on le constatera en lisant sa correspondance — une remarquable compréhension face aux rebuffades et remontrances dont « L'Enfermé » n'était pas avare... Sans parler de sa correspondance avec son ami et disciple le docteur Watteau qui n'entre pas dans le cadre chronologique de ce premier volume, mais qui est sans doute le témoignage le plus spectaculaire, par le nombre des textes cités, du comportement de cet écorché vif¹⁹, très révélatrices sont les lettres, que nous reproduisons ici, qu'il adresse entre 1831 et 1834 à Adélaïde de Montgolfier. Parente de son compagnon de jeunesse, Étienne de Canson, dont l'amitié fidèle a surmonté (le fait est également bien significatif) les différences de milieux et d'option politique²⁰, Adélaïde tenait, à Paris, l'un de ces salons qui, au siècle dernier, ont permis aux femmes, privées du droit du suffrage, qu'il soit censitaire ou « universel », de jouer un rôle positif indiscutable, quoiqu'encore mal connu²¹. Elle y accueillait, autour de 1830, les libéraux de tout type, unis dans un même rejet de l'« ancienne France ». Elle a, sans aucun doute, été séduite par l'authenticité d'un Blanqui qui — à la différence des autres habitués de son salon — ne se contentait pas de parler, mais agissait. On le verra bien, le 29 juillet 1830, lorsqu'après avoir, depuis deux jours, fait le coup de feu sur les barricades parisiennes, et contribué ainsi à la défaite des « carlistes », il entre triomphalement dans le salon d'Adélaïde en hurlant cette phrase célèbre : « Enfoncés les Romantiques !²² ».

Mais les vainqueurs de 1830 ont été, on le sait, frustrés de leur victoire ; et Blanqui fut parmi ceux qui prirent le plus tôt conscience de cette confiscation par un libéralisme « bourgeois » qu'il exècre. Nous ne pouvons, dans ces conditions, qu'admirer les efforts faits pour comprendre, voire aider financièrement, le jeune révolutionnaire, lequel, de son côté, s'efforce de convaincre sa correspondante de la justice de ses analyses politiques : la dizaine de lettres qu'il adresse ainsi, essentiellement en 1831 et 1832, constitue un étonnant témoignage, d'un intérêt exceptionnel pour qui tente de saisir la personnalité et les idées de Blanqui. En fait, si, finalement, il y a rupture, c'est bien parce que le révolutionnaire ne peut plus transiger, et elle n'a rien à voir avec le mariage de Blanqui et d'Amélie Suzanne Serre, en août 1833. Celle-ci, fille d'un « bon bourgeois, pas fort, de la place

19. Cf. la publication de Maurice PAZ, mentionnée à la note 6.

20. Il faut ici rendre hommage au travail accompli par l'éditeur de ce volume, Jean Risacher, qui est parvenu à identifier Étienne Barou de Canson comme le correspondant privilégié de Blanqui (cf. texte 3, note 6, p. 60, accompagnant la lettre de 1827 évoquée ci-dessus, texte 36, note 2, p. 231 et biographies familiales).

21. Cf. texte 20, note 1, p. 153, la notice consacrée à Adélaïde de Montgolfier et l'annexe familiale.

22. Texte 2, note 17, p. 58.

Royale »²³ (l'actuelle place des Vosges, où il est donc le voisin de Victor Hugo), sera une compagne idéale pour le révolutionnaire, et j'adhère pleinement au jugement d'Alain Decaux : « Révolté, oui, mais homme de cœur, d'âme, de chair. Il a eu un privilège immense d'avoir rencontré, aimé, épousé, la femme au monde qui sans doute lui convenait le mieux »²⁴. De toutes les figures féminines qui entourent et assistent Blanqui durant toute sa vie — je pense aussi à sa mère, figure aussi énigmatique qu'attachante, ou à ses sœurs —, Amélie est la plus émouvante. Aussi, comprend-on l'immense chagrin qu'a causé au détenu du Mont-Saint-Michel l'annonce du décès, en janvier 1841, d'une épouse dont le cœur n'a pu supporter cette nouvelle et terrible épreuve²⁵. J'ai dit précédemment ce que furent ces années 1840, les pires années du martyr républicain...

*
* *

Le martyr républicain : dans cette introduction, je n'entends pas seulement « humaniser L'Enfermé », trop souvent dépeint comme un solitaire atrabilaire — ce qui ne permet pas de comprendre, par exemple, la formation dans les années 1860 d'un véritable « parti blanquiste » qui jouera un rôle important dont nous aurons l'occasion de reparler dans les volumes suivants de cette publication. Mais l'*aura* qui environne le militant républicain et socialiste ne doit pas nous cacher l'intérêt du message qu'il a entendu diffuser auprès de ses contemporains et de la postérité. Dominique Le Nuz, étudiant *Blanqui et le pouvoir*²⁶, s'est ainsi convaincue, et nous avec, du fait que « L'Enfermé » n'est pas un simple activiste, dépourvu d'une pensée politique cohérente — ce qui l'a conduite à accepter (à titre purement bénévole, hélas !) d'être la cheville ouvrière de cette publication.

23. Ce sont les termes employés par Blanqui dans la très étonnante lettre qu'il adresse à Adélaïde de Montgolfier, le 11 août 1833, où il s'excuse d'un long silence de la façon suivante : « Nous ne sommes pas d'accord sur les choses d'aujourd'hui. Vous voyez les peines des puissants... je vois, moi, la détresse et les misères des peuples... », puis une trentaine de lignes plus loin : « Ah ! J'oubliais de vous dire le jour de mon mariage et le nom de la femme que j'épouse.... », comme s'il s'agissait d'un événement peu important et à part (cf. ci-dessous, texte 39, p. 238-239).

24. A. DECAUX, *Blanqui l'insurgé*, op. cit., p. 139-140.

25. On trouvera ci-dessous, par exemple dans le texte 88, p. 470, des textes émouvants à ce propos. Cf. également, A. DECAUX, op. cit., p. 232.

26. Cf. ci-dessous, note 12, p. 11.

Et j'ai de mon côté, expliqué, en introduction aux *Actes du Colloque Blanqui*, quel rôle important a joué, dans l'histoire du parti républicain français, cet héritier de la Révolution de 1789-1794, considérée comme un *bloc* (Clemenceau n'a jamais caché l'admiration qu'il portait au vieux lutteur...). Si l'on prétend transformer une société injuste — et dès 1831-1832, Blanqui se fait l'avocat et le représentant des *prolétaires* —, il faut agir sur le Pouvoir, sur l'État, et donc combattre, sur le terrain politique, contre les trois principales forces qui, même après la révolution populaire de 1830, continuent à dominer « L'État bourgeois » : le Capital, bien sûr, l'Armée ensuite, l'Église enfin. Blanqui et ses disciples ont beaucoup contribué à la diffusion de l'anticléricalisme républicain.

Mais il n'est pas question de répéter ici ce qu'on trouvera ailleurs. Je voudrais seulement dire que cette publication peut — doit — nous aider à mieux comprendre certains aspects de l'histoire de Blanqui et du blanquisme restés jusque-là dans l'ombre — une ombre que nous ne prétendons pas avoir totalement fait disparaître, tant s'en faut. Il nous a été, du moins, possible de mettre en lumière, tout d'abord *l'ancienneté d'un engagement républicain* que Blanqui souligne, certes, dans son autobiographie, mais qui apparaît clairement à travers des textes moins connus évoquant la mémoire du Père, chassé de ce qui n'était déjà plus le département des Alpes-Maritimes, par la Contre-Révolution de 1814-1815, (ce père dont les deux fils, Adolphe, l'aîné, l'économiste libéral, et le cadet, Auguste, le révolutionnaire, se disputent l'héritage²⁷ politique), ou cette étonnante expédition ratée dans ce Comté de Nice, en 1828, où l'« Enfermé » connaît pour la première fois la prison, suivie deux ans plus tard de ce plan d'invasion de la Ligurie, à ce jour inconnu, et dont Dominique Le Nuz nous montre bien qu'ils sont l'un et l'autre inexplicables si l'on ne voit pas dans le jeune *carbonaro*, blessé à trois reprises l'année précédente lors des manifestations contre Villèle, un agent actif de ces sociétés secrètes républicaines des années 1825/1830 sur lesquelles il nous reste encore beaucoup à découvrir...

Ainsi très tôt, Auguste Blanqui est convaincu du fait que la République qu'il appelle de ses vœux n'arrivera que par la violence et l'action d'un petit nombre de révolutionnaires convaincus. Et la façon dont s'est déroulée la Révolution de 1830, ainsi que ce qui a suivi, ne peut que renforcer cette conviction. Dans son cas, tout particulièrement, on mesure le rôle décisif qu'ont joué les Trois Glorieuses dans la réflexion des hommes de sa

27. Sur Adolphe, et ses relations avec un frère chéri dont il a parrainé l'éducation à la pension Massin, et qui s'éloigne de plus en plus de lui jusqu'à la terrible rupture de 1846 — portant justement sur le sens de l'engagement politique du père conventionnel —, cf., outre la lettre à Flocon du 18 août 1846, reproduite ci-dessous page 497, la thèse de Francis DÉMIER, *Adolphe Blanqui. Un économiste libéral face à la révolution industrielle, 1798-1854* (thèse Paris X-Nanterre, 1979, 2 volumes, 1226 pages).

génération — tel un Rémusat, qui côtoyait Blanqui dans les bureaux du *Globe*, et qui avoue avoir ignoré « ce fonds de noire passion patriotique qu'une bonne partie de la population de Paris nourrissait contre les Bourbons... »²⁸. Blanqui, qui avait combattu en 1827 aux côtés des étudiants et des ouvriers parisiens qu'il rencontrait déjà dans les associations républicaines, n'avait pas la même ignorance²⁹. Il n'empêche que la victoire des Parisiens sur les armées de Charles X a profondément marqué celui qui allait devenir le théoricien de la révolution *parisienne*... Car ce Niçois d'origine sera le plus jacobin des jacobins, convaincu de la supériorité de Paris sur la province. Bien révélateur, à cet égard, est ce curieux passage de la lettre que Blanqui adresse à son avocat Charles Dain, de la prison de Tours, en avril 1847, où il fait justice de l'accusation portée contre lui d'avoir organisé un « complot communiste », à Tours, dans le cadre d'une société chantante, une « goguette » — *Les Fils du Diable* : « J'ignorais jusqu'à l'existence de ce caveau de province, et s'il en a été question devant moi, mon oreille n'a rien saisi ; vous sentez que je n'ai guère l'esprit aux bastringues. On voudra peut-être arguer de mes précédents comme organisateur de sociétés secrètes. Mais prétendre établir même une simple analogie entre les *embrigadements révolutionnaires de Paris, si vigoureusement liés par les lois du serment et de la discipline*³⁰, et la goguette chantante et buvante de Tours, *rendez-vous public* où des familles du peuple, hommes, femmes et *marmots* viennent gaiement passer leur après-midi du dimanche, ce serait de l'impudence poussée jusqu'au scandale »³¹.

Le mépris aussi ouvertement manifesté à l'égard d'une forme essentielle de la sociabilité populaire³² n'empêche cependant pas « l'Enfermé » d'avoir été l'un des premiers à affirmer avec éclat que *la République* ne peut être que *sociale*. Ici encore cette *révélation du peuple* qui est l'un des traits essentiels de la révolution parisienne de 1830³³, puis la confiscation de cette révolte populaire par une bourgeoisie définie de façon très restrictive,

28. Ch. de RÉMUSAT, *Mémoires de ma vie*, t. II, Paris, Plon, 1959, p. 337.

29. Cf. sur les luttes étudiantes les travaux de Jean-Claude CARON et notamment *Génération romantisme. Les étudiants de Paris et le Quartier latin (1814-1851)*, Paris, Armand Colin, 1991.

30. C'est moi qui souligne.

31. Lettre du 18 avril 1847, citée *infra*, p. 508. C'est l'un des documents principaux que nous avons réunis concernant le procès de Blois, d'avril 1847, qui devait se terminer par l'acquiescement de Blanqui, lequel, au cours du procès, affirme de nouveau avec force : « Si j'eusse voulu fonder une société secrète, ce n'est pas à Tours, ni avec de semblables éléments », *infra*, p. 530. Je rappelle que les poursuites contre Blanqui et les animateurs de la goguette tourangelles ont fait suite aux graves troubles de subsistance qui avaient eu lieu à Tours en novembre 1846 : cf. la contribution de J. LABUSSIÈRE (que nous remercions de nous avoir fourni divers renseignements concernant cet épisode de la vie de Blanqui) à l'*Histoire de Tours*, publiée chez Privat en 1985 (p. 275 à 278, en particulier).

32. Cf. par exemple, Claude DUNETON, *La Goguette et la Gloire*, Le Pré aux Clercs, 1984, chap. IV, « Histoire de la Goguette », p. 111 à 154.

33. Cf. entre autres, P. VIGIER, *La Monarchie de Juillet*, PUF, Que sais-je ?

ont conduit le jeune Blanqui à jouer, tout d'abord, un rôle important au sein de la *Société des Amis du peuple*³⁴, puis à dépasser la position essentiellement politique adoptée par la plupart des dirigeants de cette société. Dès le 16 juillet 1831, alors qu'il vient d'être emprisonné à Sainte-Pélagie, il adresse à Adélaïde de Montgolfier une lettre d'une grande violence de ton, où il dénonce « le gouvernement des classes bourgeoises..., les banquiers, les agioteurs, les spéculateurs, les joueurs, cette race qui gouverne aujourd'hui... »³⁵ Voilà qui annonce sa célèbre défense au procès des Quinze intenté aux animateurs de la Société des Amis du Peuple, en janvier 1832 ; il se donne comme profession : « prolétaire » — et développe longuement ses attaques contre « l'aristocratie de la finance », qui a remplacé l'aristocratie de l'Ancien Régime, ce qui le conduit, dès lors, à se présenter comme le défenseur des « prolétaires » contre les notables, les nouveaux privilégiés³⁶ — position dont il ne démord plus durant sa longue existence.

Encore un texte typique : la réaction de Blanqui face à une notation de son ami Nougès, dans un ouvrage paru en 1850, mais que nous reproduisons ici car il concerne les événements de 1839. L'auteur l'ayant présenté comme « issu d'heureux du monde », « L'Enfermé » commente : « c'est une erreur, il faut supprimer ces quatre mots, ce n'étaient point des heureux du monde que ses parents »³⁷. Commentaire significatif — car on ne peut malgré tout pas considérer les parents de Blanqui comme des « prolétaires » — terme qu'il ne définit pas, d'ailleurs, de façon bien rigoureuse...

Il n'empêche que la République blanquiste doit être à la fois sociale, jacobine et fondée par un petit nombre de révolutionnaires solidement encadrés. En outre, c'est très précocement qu'a été conçu un programme appelé à jouer un grand rôle (qu'on l'accepte ou le regrette) dans l'histoire du « parti républicain » et du mouvement socialiste français. Aussi l'équipe qui a entrepris l'édition des *Œuvres* d'Auguste Blanqui a-t-elle le sentiment d'avoir fait une œuvre utile qu'elle souhaite pouvoir continuer.

Il faut remercier, avec Dominique Le Nuz et Jean Risacher qui ont fourni l'essentiel, tous ceux qui nous ont aidé dans la lecture, les commentaires des textes et la solution des problèmes difficiles. Soit à partir de leurs travaux antérieurs (cf. bibliographie) : Jean-Claude Caron (la Jeunesse des Écoles et les Amis du Peuple), Philippe Darriulat (Laponneraye), Francis Démier (Adolphe Blanqui, les économistes), Jean-Claude Farcy, (la répression), Alain Faure (la Société des Droits de l'Homme ; la répression),

34. Cf. *infra*, introduction à la deuxième période, p. 79, textes 24 à 26, p. 164 à 171, les textes publiés par la société et le commentaire qui en est fait, concernant le rôle joué par Blanqui dans la rédaction de ces textes.

35. *Infra* texte 27, p. 172.

36. Cf. les comptes rendus d'audience du procès des Quinze, *infra*, texte 31, p. 183.

37. *Infra*, texte 88, p. 467.

François Fourn (papiers Cabet), Rémi Gossez (précisions diverses), Janine Labussière (l'époque tourangelles de Blanqui), Claude Latta (insurrection de 1839), Philippe Matthey (les membres des sociétés, divers procès), Jean-Yves Mollier (précisions diverses et relecture d'ensemble). Soit à travers des recherches nouvelles : Sylvie Belnard (extraits des registres d'écrou), Yvan Craipeau (les archives de Nice), soit enfin par la mise au point des textes et de l'appareil critique, à leurs différentes étapes : Marie-Claude Feuillet et Laurence Lomme, Marcelle Bérard et Ramdane Dafal, qui en a réalisé la mise en page.

Juin 1989

PHILIPPE VIGIER

Professeur émérite à l'Université de PARIS X-Nanterre
Président d'honneur de la Société d'Histoire
de la Révolution de 1848
et des Révolutions du XIX^e siècle
et de l'Institut Français d'Histoire Sociale

PRÉSENTATION

Une publication de textes est une invitation à passer au direct, à se laisser prendre dans l'écheveau du passé et se faire rouler par la nudité de la source en s'imprégnant de son langage et de sa substance pour mieux en dérouler et tisser le sens, chacun, librement. Elle espère dans sa brutalité surprendre et émouvoir tous ceux qui, après le coup de charme des mots et des expressions, voudront bien rencontrer leur insolente impudeur. Le texte donne à voir mais forme aussi bruit ou odeur, quelque fois silence ténébreux ou menaçant. Ces textes-ci dénoncent, s'enflamment pour des idées et pour l'action, reflètent l'appel du pavé de Paris et sentent la poudre. Ils ont souvent aussi le goût de l'amertume face à la mort, l'impuissance ou la misère. Ils connaissent la douleur de la blessure par balle ou par coup de sabre et même la mutilation. Pourtant ils ne sont jamais désespoir mais insolence et révolte, on se bat et on s'y prépare avec impertinence et arrogance : « ... le mardi 27 juillet, il alla au faubourg Saint-Marceau chercher son fusil de munition et ses cartouches. [...] Il revint le fusil sur l'épaule, des Gobelins à son domicile. » Quelle désinvolture !

D'où venait donc l'énergie de ces hommes du XIX^{ème} siècle marqué par le romantisme, imprégné par la violence des passions, oublieux de toute retenue ? A la question de savoir ce qu'est un homme révolté, Camus répond : « Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement ». C'est à la recherche de cet acquiescement fondateur et créateur que la publication de tels textes invite pour permettre à l'histoire, toujours, de tenter le discernement dans l'impossible pari de la vérité.

C'est pourquoi cette sensibilisation à une époque et à ses idées s'accompagne d'un travail de recherche important qui répond à un double objectif. Il doit permettre la compréhension immédiate des textes à un public non spécialiste et désireux d'informations ou de précisions complémentaires grâce à une abondante annotation en bas de page. Il est destiné également aux chercheurs qui trouveront beaucoup d'éléments nouveaux dans les annexes, en particulier sur le personnel révolutionnaire de la période concernée, véritable outil de travail qui à ce titre s'adresse aussi aux étudiants avec, par exemple, une chronologie spécifique.

L'ouvrage est découpé en cinq périodes précédées chacune d'une introduction qui se distingue bien d'une biographie. Il s'agissait à la relecture des textes de formuler les problèmes laissés en suspens par l'historiographie pourtant abondante, d'en faire apparaître les oublis ou les contradictions, de proposer une nouvelle vision à la lumière des éléments apportés par des textes quelquefois inconnus d'elle ou de mettre en avant des points d'interrogation. Des problématiques nouvelles sont apparues alors, modifiant ou dérangeant celles qui avaient cours jusque-là. Les introductions ont eu pour objet constant de synthétiser les apports d'une lecture approfondie des textes et de proposer une interprétation et une cohérence autour des événements.

On pourrait être surpris que l'ouvrage ne contienne pas seulement des textes écrits par Blanqui. Il nous a paru nécessaire en effet de publier, sous forme de dossiers, des textes annexes qui permettraient de comprendre mieux l'action des révolutionnaires ou sa participation à un mouvement dont il n'est pas forcément l'initiateur (dossier du Globe, dossier des défenseurs des accusés d'avril 1834...). Ces écrits permettent aussi d'appréhender d'autres points de vue — comme ceux de la justice pour les comptes rendus de procès — et de les confronter avec ceux de notre personnage principal et de son entourage. Des résumés ont été souvent nécessaires mais ils restent le plus près possible des documents et les coupures sont indiquées par les crochets habituels.

Pour se repérer dans ce recueil volumineux, nous pouvons sommairement mettre en évidence, pour la facilité des recherches, les apports nouveaux que véhiculent les documents utilisés et ceux publiés dans l'ouvrage. C'est cet ensemble qui a permis des révisions importantes.

** Les manuscrits de la BN, particulièrement difficiles à décrypter, surtout le Mss 9580 qu'il faut lire à la loupe sans se laisser décourager par la transparence du papier, ont apporté de beaux textes totalement ou partiellement inédits :*

- la première proclamation en 1830 a été complétée, la troisième est inédite (textes 6 et 8),
- les textes autobiographiques sont inédits dans leur intégralité,
- les articles du journal *Le Libérateur* de février 1834 (textes 41 à 45) n'ont jamais été réédités et parmi ceux prévus pour le second numéro de mars qui n'est jamais paru, la plupart étaient inconnus (textes 47 à 49). Mêlé à cela se trouvait un texte, inconnu lui-aussi, sur la liste civile (texte 30),
- les notes sur sa querelle avec Barbès ont apporté de précieux renseignements (texte 87),
- les annotations complètes de Blanqui sur un texte de Nougès ont permis de lever quelques contresens (texte 88),
- les notes et projets d'articles écrits en 1847 donnent un aperçu de ses activités à Blois (textes 99 à 108). D'autres documents sont encore intégraux comme la lettre à Dain (texte 97) où la réponse au mandement Morlot (texte 96).

** Le dossier de la Cour des pairs, CC 728, n° 462, constitué de documents saisis le 13 mai 1839 (cf. leur liste, p. 671 et 672), n'avait apparemment pas été utilisé jusqu'à maintenant. Il a permis :*

- d'apporter des précisions, autour de 1830, sur l'action de Blanqui pour la reconquête du Piémont (cf. introductions aux première et deuxième périodes, texte 9),
- de fournir de précieux renseignements sur la famille et les liens familiaux (introduction à la quatrième période, texte 60 et annexe familiale),
- d'apprendre que le rapport Mérilhou a été, pour sa plus grande part, établi sur la base de documents déposés par Amélie Blanqui chez les époux Garnier en janvier 1837. Ils sont donc probablement antérieurs à son arrestation du 11 mars 1836 mais forment cependant l'ossature des accusations en mai 1839 (introduction à la première période et n. 7, p. 28, texte 60, n. 10, p. 365 ; introduction à la quatrième période et n. 31, p. 378, texte 63, n. 9, 13, 14, p. 389, 392, 393 et texte 67, n. 11, p. 415 ; annexe familiale).
- de découvrir une partie de la défense de Blanqui au procès des poudres (texte 59) et des documents sur l'arrestation de Blanqui d'octobre 1839.

** Les dossiers que nous avons établis permettent d'appréhender de plus près des moments de la vie de Blanqui qui restaient sans cela difficiles à capter à partir uniquement de ces textes.*

- Le dossier des écoles montre comment Blanqui devint l'animateur principal du mouvement (introduction 2 et surtout texte 16 note 8, p. 127),
- le dossier des défenseurs des accusés d'avril (texte 53) définit mieux le rôle de Blanqui dans ce sursaut de la lutte des républicains et corrige l'erreur mettant en cause Michelet (note 17, p. 307),
- les comptes rendus des procès focalisent les enjeux du moment et les rouages de la justice. Ils ont permis d'apporter de très nombreuses précisions comme celles, entre autres, des déclarations de Pépin (texte 56),
- le dossier sur la querelle Blanqui-Barbès est éclairé par deux documents qui soulignent les tensions entre républicains (texte 87, annexes, p. 458).

** Bien que nous n'ayons pas à discuter du document Taschereau, puisqu'il fut publié fin mars 1848, ni à prendre position sur son authenticité, il est difficile de ne pas en tenir compte dans la mesure où il est établi à partir de déclarations attribuées à Blanqui, datées d'octobre 1839, et où ses accusateurs relient toute une série de faits secondaires entre eux pour renforcer l'accusation principale (texte 66, note *). Nous avons donc été très attentifs à l'examen des divers éléments qui nous ont amenés, par exemple :*

- à vérifier les témoignages fort divergents de Pasquier, rapportés par Victor Hugo et Castellane sur son arrestation de 1839 (texte 64, note *),
- à revoir l'accusation de privilèges dont Blanqui aurait bénéficié par rapport à Barbès, pour la commutation de leur peine, respectivement en juillet 1839 (texte 63, note 16, p. 397) et février 1840 (texte 67, note 20, p. 422), pour sa « grâce » de 1844 (introduction à la 5ème période et note 14, p. 484), mais aussi au cours de sa détention au Mont-Saint-Michel (texte 78, notes * et 1, p. 440, texte 87, n. 33, p. 462).
- à considérer des affirmations jusqu'alors passées inaperçues autour de la querelle Barbès-Blanqui (texte 87).

** Enfin, le travail rigoureux de M. Risacher sur les membres et les proches de la famille Blanqui, concentré dans l'annexe 2, modifie certains aspects de la connaissance que nous en avons jusque-là.*

La diversité des textes et de leurs sources provoque bien souvent des divergences dans l'orthographe des noms. Nous avons respecté cette diversité sans normaliser arbitrairement ni alourdir la phrase par des [sic] répétés.

Dans l'appareil critique de l'ouvrage nous nous sommes efforcés de ne traiter que ce qui est en rapport direct avec le texte, l'auteur et les personnages ou la période et les événements évoqués. Nous nous sommes en particulier abstenus (sauf cas très particuliers) de donner des indications sur leur évolution ultérieure, parce que le protagoniste ne peut les connaître et qu'il serait trop facile de rendre un jugement à la lueur du temps qui sépare l'historien de cette époque.

Afin d'alléger au maximum les notes de bas de page, nous avons réparti les informations nous paraissant essentielles dans diverses annexes qui englobent chronologiquement l'ensemble de la période et dans lesquelles nous avons rassemblé les éléments qui complètent ceux donnés dans les notes et ne font pas double emploi avec les instruments de travail habituels et accessibles :

- Une **chronologie**, spécifiquement axée sur la vie de Blanqui, faisant état des événements qui ont marqué sa vie ou qui ont fortement influencé sa pensée ou celle de son époque.
- Des **biographies familiales** consacrées aux membres de sa famille et aux proches qui ont joué un rôle dans sa vie ou sont évoqués dans les textes.
- Des **biographies générales** consacrées aux républicains, membres de sociétés secrètes ou non, journalistes d'opposition, animateurs du mouvement révolutionnaire et du mouvement ouvrier naissant, etc., notamment tous ceux qui ont partagé luttes, procès et prisons de Blanqui. Elles apportent bien des informations nouvelles, par rapport aux ouvrages de référence.
- Une **bibliographie**, d'autant plus nécessaire que chaque note a provoqué la consultation de nombreuses sources qu'il était impossible de citer à chaque fois en bas de page.
- L'**index** répertorie les noms de personnes et de pays, les Chambres, associations, organisations et sociétés diverses, presse, procès et prisons, évoqués dans les textes et notes, la chronologie et les biographies familiales et générales.

* * *

Remerciements personnels

Je tiens à remercier tout particulièrement l'éditeur d'EDI, Jean Risacher, sans lequel cet ouvrage n'aurait pas paru sous cette forme, beaucoup plus élaborée que le projet de départ. Notre collaboration, de la recherche à la réalisation de l'appareil scientifique a été fructueuse et ses critiques m'ont souvent poussée à mener mes réflexions plus loin. Je salue aussi ses qualités humaines, tout simplement. Les annexes biographiques et familiales sont le résultat de recherches comparatives qu'il a bien voulu effectuer et il faut reconnaître que l'intensité de ces divers travaux a pesé d'un poids démesuré sur une équipe modeste, menacée plus d'une fois dans son existence.

Parmi ceux qui ont positivement aidé, ma pensée va surtout à Monsieur Mollier qui a relu le manuscrit en entier, à Madame J. Labussière pour les précisions apportées sur l'histoire de Tours, à Messieurs Caron et Faure pour leur relecture partielle et les renseignements apportés sur des questions particulières, à Monsieur Latta pour sa connaissance des milieux républicains et bien entendu à Monsieur Philippe Vigier, initiateur du projet, qui a tout relu à plusieurs reprises, rédigé plusieurs notes et auquel nous avons eu souvent recours.

Je remercie également mon vieil ami Jocelyn Pelché qui m'a prêté du matériel informatique et m'a initié à son fonctionnement. Enfin, je voudrais dédier mon travail à mes parents qui forment le nœud de l'aventure.

Dominique LE NUZ

Mars 1992

PREMIÈRE PÉRIODE

DES ORIGINES

AUX TROIS GLORIEUSES

INTRODUCTION

Cette première série de textes met en scène les années de formation du jeune Blanqui. Après les excellents travaux de Maurice Dommanget, qui a fait le point sur la question, il est inutile de commenter les différentes étapes de son enfance et de son adolescence ; on ne saurait faire mieux que dans son ouvrage intitulé *Auguste Blanqui, des origines à la Révolution de 1848*.

Cependant en rassemblant les textes du présent ouvrage, il est apparu que Maurice Dommanget semblait ne pas tous les connaître (la « Troisième proclamation »¹, le « Rapport sur la situation en Ligurie »²) et par suite ses explications apparaissent quelquefois un peu rapides et insatisfaisantes. Par exemple comment expliquer le voyage de Blanqui dans le Comté de Nice³ ? La libération de la Morée en est-elle la seule et unique raison ? Ce curieux détour pour se rendre à Toulon et de nombreux autres indices nous font croire à d'autres motivations. Le texte, inconnu à ce jour, du rapport sur la situation en Ligurie, bien qu'écrit deux ans plus tard et qui ouvre la deuxième période, nous conforte dans cette appréciation. Comment expliquer encore les proclamations de Blanqui lors des journées de Juillet, alors qu'il n'exerce aucune fonction particulière lui conférant une autorité quelconque ? D'une part, Maurice Dommanget ne donne là que des explications d'ordre psychologique : ces proclamations ne seraient que le résultat de ses méditations provoquées par la fièvre des journées de combat, d'autre part, il ne cite que deux proclamations sur les trois qui ont été retrouvées. Connaissait-il la troisième ou l'a-t-il « oubliée » ? Ou pensait-il encore que l'auteur n'en était pas Blanqui ? En effet, comment interpréter ce texte dans lequel le rédacteur offre le pouvoir à Lafayette, peu connu tout de même pour des idées révolutionnaires vraiment actives ? Enfin comment expliquer que, dès décembre 1830, Blanqui fasse figure de leader de la Société des Écoles, alors qu'il semble être resté à l'écart de toute organisation « ouverte » jusqu'à mars-avril 1831⁴ ? Admettre qu'il devint leader, naturellement, par ses seules force de caractère et qualités humaines semble tout de même un peu réducteur.

Nous nous sommes donc trouvés face à un vide d'explications rationnelles que seules la lecture approfondie des textes, puis celle d'ouvrages

1. Cf. le texte 8 de cette période, p. 74.

2. Cf. le texte 9, période suivante, p. 93.

3. Cf. les textes 4 et 5 de cette période, p. 62 et 66.

4. Cf. deuxième période, texte 23, note *, p. 162. Blanqui adhère quand même parmi les premiers à l'Association nationale, qui est ouverte au public, le 14 mars. En revanche, nous ne savons pas exactement quand il rejoignit la société des Amis du Peuple (cf. *infra*, n. 22, p. 34, et introduction de la 2ème période, p. 84, et note 11).

d'auteurs contemporains de Blanqui nous permettent un peu de combler, mais un peu seulement, car souvent nous sommes obligés de nous contenter d'émettre des hypothèses, faute d'avoir trouvé le ou les documents irréfutables.

Ce qu'il faut retenir, à l'instar des biographes de l'auteur, c'est qu'il est d'entrée de jeu républicain et révolutionnaire. Dans son essai autobiographique en effet ressortent avant tout les activités de son père, républicain de la première heure, à la tête du parti révolutionnaire dans le Comté de Nice. C'est pourquoi Nougès écrit : « Il a pu dès l'enfance se nourrir de tous les enseignements du passé »⁵. Son père, emprisonné pour avoir signé la protestation des 6 et 19 juin 1793 contre la violation de la souveraineté nationale, lui aura expliqué certainement le premier coup de force dirigé contre elle, laissant transparaître ainsi sa foi et sa crainte dans la représentation populaire. Jean Dominique Blanqui, lui-même à l'origine de la réunion du Comté de Nice à la France, a sans doute fait connaître aussi à son fils les objectifs téméraires de la politique extérieure des Girondins, les engageant dans une croisade de la liberté qui aboutira à une guerre générale avec les puissances étrangères. Par ce biais, il lui aura communiqué, par-delà les conflits des partis, sa croyance dans une grande nation « la République une et indivisible » dont le drapeau tricolore symbolisait la chute de la royauté et un message de liberté pour tous les peuples. Blanqui comme Godefroy Cavaignac ou Hippolyte Carnot⁶ reçoit un enseignement direct par son père. Le mot de « république », qui est un terme vague pour les jeunes du début des années 1820 ignorant tout de 1792-1793 par manque de livres sur ce sujet, a un contenu de sens certainement beaucoup plus précis pour Blanqui, car le souvenir persistait avec nostalgie chez les plus âgés. Blanqui est né dans un milieu patriote et républicain. Sa mère, la très belle mais tyrannique, inconstante et peu maternelle Sophie — dont il ne parle pas, peut-être pour éviter de lui faire des reproches — s'est battue pour soutenir les idées de son mari, même si son comportement et ses idées sont quelques fois difficiles à cerner. Plus tard elle soutiendra son fils sans jamais faillir et participera même, semble-t-il, à l'insurrection de 1839⁷.

L'étiquette de républicain n'apparaît guère dans un premier temps en dehors du milieu étudiant, des sociétés secrètes et de quelques hommes politiques ou grands avocats comme Lafayette, Corcelles, Voyer d'Argen-

5. Cf. quatrième période, texte 88, p. 467 et cinquième période, « Lettre à Flocon », texte 92, p. 497, où il met en avant le rôle de l'éducation familiale. Les citations de NOUGÈS sont extraites de son ouvrage : *Une condamnation de mai 1839, op. cit.*

6. Ils étaient tous trois fils de conventionnels : Jean Dominique BLANQUI, Jean-Baptiste CAVAIGNAC et Lazare CARNOT.

7. Cf. Rapport Mérilhou, p. 91, fac-similé d'un plan de la Place Royale trouvé dans des papiers de Blanqui sur lequel est désigné un banc avec l'indication que sa mère y sera le lendemain, sans que le jour soit précisé. Nous ne savons rien d'autre sur cette hypothétique participation (cf. texte 63, note 9, p. 389 ; note 13, p. 392).

son, MÉRILHOU... qui font preuve surtout d'un attachement de principe. Dans la façon dont Blanqui ressent, avec une émotion si violente, l'invasion du territoire que son père avait libéré, pèse plutôt l'héritage que celui-ci lui a légué de la première Révolution, synonyme de fierté devant l'étranger. Cette insulte à la cocarde tricolore devient une affaire personnelle puisque la famille, trop impliquée, est obligée de fuir. L'honneur de Blanqui lui-même est bafoué, il parle des « outrages prodigués à son drapeau et à sa famille », les deux sont imbriqués. Ce sont donc des idées qui s'écroulent, en même temps qu'un terrible sentiment d'insécurité s'installe : la vie matérielle de l'enfant est bouleversée et il traverse la France qui plie sous les horreurs de la terreur blanche, abandonné par sa mère qui avait laissé ses enfants à la garde de leur grand-tante, sans défense. L'insécurité affective, la présence continuelle du danger, l'insulte de la revanche de l'étranger vont traumatiser à ce point l'enfant qu'il reconnaît dans cet épisode de sa vie l'origine de son combat pour le restant de ses jours. Dorénavant, chaque maladresse de cette royauté imposée par l'étranger sera une occasion pour renouveler son serment de vengeance. Toute sa vie il conservera la peur des puissances étrangères, redoutera leur intervention et craindra même des invasions nouvelles. Il observera à travers la presse, guettera et calculera la moindre réaction des pays voisins de la France.

En même temps qu'il hérite de l'idée de « république », il hérite aussi de celle de coup de force et de puissance de la révolte populaire. Ici Blanqui pose ses idées en s'opposant peut-être à son père qui en tant que Girondin a redouté la violence et les revendications sociales du mouvement populaire. Même si Maurice Dommanget, comme l'a fait Auguste Blanqui lui-même, remet en question l'adhésion totale de Jean Dominique Blanqui au parti girondin, il faut se plier devant le fait qu'il signe la protestation des 6 et 19 juin 1793, condamnant ainsi le coup de force des Montagnards soutenus par les sans-culottes et qu'il participe après sa sortie de prison à des assemblées législatives beaucoup plus modérées : il fait partie du conseil des Cinq-Cents et c'est sous Thermidor que le Paris des sans-culottes se tait pour de nombreuses années. Enfin il accueille le 18 Brumaire avec soulagement.

Plus que la contradiction de son père, qui condamne le coup de force de 93 mais accepte celui de Bonaparte, Blanqui retient le fait qu'un groupe d'hommes décidés et s'appuyant sur la sympathie d'une partie de l'opinion peut détruire un régime. Blanqui d'ailleurs n'aura à aucun moment d'hésitation ou de questionnement sur la nécessité de la violence. C'est un acquis et, en 1827, il participe aux combats de rue ; en 1830, il est un des premiers à sortir son fusil de sa cachette. C'est pourquoi aussi sa première action dès que la liberté d'agir lui est possible, est de s'affilier à la Charbonnerie ⁸. En

8. Blanqui y entra en 1823, profitant pour cela de son installation chez son frère et « sur la présentation d'un membre du corps législatif actuel, ex-membre aussi de la législative » dont il ne donne pas le nom (lettre à Watteau, 25 décembre 1861, NAF A 9135. Papiers Blanqui versés à la BN par M. Paz).

plein déclin en France après 1822⁹, elle satisfait cependant à des exigences déjà bien déterminées par le double héritage de Blanqui père : l'idée de « république » et de « révolution coup de force ».

La Charbonnerie répond à cette double inspiration puisqu'elle a pour but de renverser les Bourbons, la royauté imposée par l'étranger, pour la remplacer par la république, tout du moins dans les ventes à majorité républicaine, car certaines regroupaient aussi des bonapartistes et même des orléanistes dont l'objectif final était certainement différent. Très affaiblie par ces divisions, le trait d'union en était cependant la haine des Bourbons et leur destruction. Pour cela il fallait toujours être en mesure d'agir et la mobilisation constante de son personnel en vue de l'action est fondée sur une organisation très militaire et secrète, dans laquelle fusils et cartouches sont obligatoires. Organisée de façon à éviter l'infiltration de la police, elle est cloisonnée en ventes de dix membres qui s'ignorent les unes les autres. C'est certainement au contact de la Charbonnerie qu'il prend conscience de la nécessité d'une organisation pour parvenir à ses fins. Ainsi, petit à petit mais très jeune, Blanqui construit les bases de son système de pensée et jamais il ne pensera l'action en dehors du cadre d'une association. Créer des sociétés, lieux de rassemblement indispensables dont l'organisation ressemblera étrangement à celle de la Charbonnerie, voilà une autre constante de la vie de Blanqui.

Or, entre 1825 et 1830, Blanqui semble n'être affilié à aucune association, même pendant les journées de Juillet, ce qui est curieux pour ce personnage « obsédé par les souvenirs et l'exemple du passé »¹⁰ et conforté dans ses sentiments par la mort de l'étudiant Lallemand, puis des quatre sergents de La Rochelle qu'il jura de venger le jour de leur exécution sur la place de Grève, le 21 septembre 1822¹¹. De plus, les textes montrent qu'il n'a jamais abandonné ses objectifs. Blanqui ne corrige pas le texte de Nougès qui écrit : « en 1827, Blanqui s'est mis à la tête du peuple ». L'auteur lui-même fait part de ses combats et de son enthousiasme pendant les révoltes de 1827 puis de 1830 et affirme qu'il était « Républicain et Révolutionnaire avoué » ce qui le distinguait catégoriquement des rédacteurs doctrinaires du *Globe* où il était sténographe¹².

9. Cf. le texte 1, note 19, page 40. Il faut cependant retenir que sur le plan international, sous l'impulsion de Buonarroti et sous des formes renouvelées, la Charbonnerie subsistera en fait jusqu'en 1835 (cf. GIROD DE L'AIN et A. GALANTE GARRONE).

10. J. TCHERNOFF, cité par DOMMANGET, p. 38.

11. Sur ces événements, cf. le texte 1, notes 17, 18, p. 40.

12. Cf. le premier texte et notes 37 et 48, pages 44 et 47. Dans sa lettre à Watteau (*loc. cit.*), il écrit : « de 1824 à 1827, participation ardente à la marche des affaires politiques » et rappelle ses trois blessures. Il poursuit ainsi : « De 1827 à 1830, ardeur croissante avec la gravité des événements » sans plus de précision.

Il est vrai qu'à partir de 1825 il y a une période creuse pour les sociétés secrètes. L'histoire en est mal connue. On peut raisonnablement penser qu'il connaissait la loge des « Amis de la Vérité », fondée par Bazard puisque son nom figurera plus tard au bas d'une souscription de la loge pour les sergents de La Rochelle. Or Bazard sera l'un des fondateurs de la Charbonnerie, mais aussi de la « Société diablement philosophique » qui, après 1824, renonce aux complots pour se transformer en société d'étude très active. Cela expliquerait qu'il se soit tenu à l'écart de ces sociétés : il reconnaît avoir « essentiellement un esprit pratique » et être « impatient des théories qui n'aboutissent pas »¹³. Peut-être vise-t-il ces sociétés où l'on discutait auparavant du meilleur gouvernement comme de la charge à douze temps et où l'on disserte maintenant sur Kant, Rousseau, Bentham et Smith, où l'on s'intéresse de très près à la nouvelle science d'Auguste Comte, qu'il appellera plus tard la sociologie, ainsi qu'aux idées de Saint-Simon qui vont rallier bon nombre d'adhérents, dont Bazard, Dugied, Buchez, futurs collaborateurs du *Producteur*, publié par l'école en 1826-1827 avant qu'elle ne devienne une secte religieuse. Il est fort probable que c'est dans ce milieu qu'il entre en contact avec les idées socialistes, mais il rejette ces sociétés parce qu'elles ne proposent pas d'action révolutionnaire.

Ce contexte, décevant pour Blanqui, pourrait expliquer son départ pour la Morée, lieu de combat possible pour participer à la guerre d'indépendance de la Grèce contre l'étranger, thème cher à l'auteur. Cependant son voyage prévoyait une halte dans sa région natale et on ne peut s'empêcher de faire une relation avec son projet d'insurrection de la Ligurie, écrit aux alentours d'octobre-novembre 1830, véritable compte rendu, qui ne pouvait être destiné qu'à une organisation¹⁴. La précision de cette étude laisse penser en effet qu'il était déjà membre d'une société avant 1828 et que son voyage n'avait pas seulement pour objectif la Morée. Sinon pourquoi aurait-il éprouvé le besoin d'établir sur place des contacts sûrs et permanents ? Comment autrement aurait-il pu faire avec autant de précisions l'état des forces du Comté ? Et surtout, à quel autre moment de sa vie, avant 1830, aurait-il pu faire cette étude qui réclamait du temps ? Or du temps, il en eut, puisqu'il y séjourna au moins pour se rétablir de sa maladie avant de poursuivre son voyage... en Espagne¹⁵ et non plus en Morée. Sur les neuf ou dix mois que dura la totalité du voyage, il resta certainement plusieurs mois dans les lieux. On comprend mieux ainsi les raisons de son arrestation

13. Cf. texte 1, p. 41.

14. Cf. la période suivante, introduction et texte 9. Parti début octobre 1828, il ne revint à Paris que le 10 août 1829 (Lettre à Watteau, *loc. cit.*).

15. Signalons cependant la sensibilisation précoce de Blanqui au problème espagnol. Dans la lettre à Watteau, il écrit : « En 1823, voyage et séjour à Toulouse, pendant la guerre d'Espagne. Émotions de cette guerre, si près de la frontière (je faisais l'éducation des enfants du général Compans qui passait l'été et l'automne dans son château près de Toulouse) ». (Cf. texte 3, n. *, p. 59.)

et de son emprisonnement. Il reconnaît dans son rapport avoir fait peur parce que la population et des « hommes influents » sont venus lui parler d'un rattachement à la France. Mais pour cela il a fallu qu'il se fasse reconnaître, il a quitté Puget-Théniers à dix ans et c'est maintenant un adulte.

Existait-il donc des sociétés organisées révolutionnairement entre 1825 et 1830 ? Assurément, et Georges Weill dans son *Histoire du Parti républicain en France* montre qu'après l'amnistie de 1825, elles n'avaient pas disparu.

D'une part, on sait, par exemple, qu'après les émeutes de 1827, les chefs républicains ont organisé des municipalités occultes qui devaient en cas de révolution subite prendre aussitôt le pouvoir dans chacun des douze arrondissements de Paris. Au-dessus de celles-ci se trouvait une Commune centrale. Au procès des Quinze, en janvier 1832, plusieurs témoins attestent l'existence de ces municipalités (Teste, Raspail), Cavaignac et Barthe y participent, Trélat fut membre de la Commune centrale. Blanqui en faisait-il partie ? Ces municipalités certainement très organisées auraient pu le séduire, d'autant plus que l'on sait aussi qu'elles étaient en contact avec Buonarroti.

D'autre part, si la Charbonnerie est en déclin en France, elle n'est pas morte pour autant. Sur le plan international, il est certain que des républicains groupés autour de Buonarroti — qui arrive en France au lendemain des journées de Juillet — maintinrent l'organisation. Alessandro Galante Garrone démontre par la correspondance entre Buonarroti et Teste l'existence d'un vaste complot républicain au niveau européen, que Buonarroti affirme toujours valable au lendemain des journées de Juillet. Fernand Rude lui aussi, fait état d'un plan d'insurrection générale de l'Europe destiné à faire éclater la révolution en France, Italie, Espagne, Allemagne et Pologne. Un plan d'insurrection de l'Italie en faisait partie et, depuis août 1830, le gouvernement de Turin signalait aux autorités savoyardes les menées des réfugiés piémontais. Ceux-ci, regroupés à Lyon, avaient constitué un comité auquel se rallia vers novembre une légion Lafayette composée de 20 000 hommes. L'aspiration aux « frontières naturelles » et l'idée que la Savoie devait revenir à la France étaient des thèmes chers aux milieux carbonari italiens et français. Est-ce là la véritable raison du voyage de Blanqui dans son pays natal et, par suite, quelques années après, la rédaction du plan insurrectionnel que nous publions ? Un témoin, cité par Rude, fait remonter l'existence de ce complot « à une date assez éloignée » de la fin de l'année 1830. Rappelons-nous aussi le voyage de Lafayette, en août-septembre 1829, dans le Dauphiné (Vizille) et à Lyon, où il reçut un accueil triomphal¹⁶. Peut-être rencontra-t-il déjà ces réfugiés italiens ?

16. Sur cette question, cf. Alessandro GALANTE GARRONE, *Ph. Buonarroti et les révolutionnaires du XIX^{ème} siècle*, op. cit. et Fernand RUDE, « L'expédition de Savoie », *Revue historique*, op. cit.. Cf. aussi deuxième période, introduction et texte 9.

Blanqui, en tant qu'ancien membre de la Charbonnerie, aurait donc pu prendre très sérieusement en considération ce projet d'insurrection de la Savoie qui semble préexister aux journées de Juillet.

Les relations entre Blanqui et Buonarroti sont prouvées¹⁷ bien que l'on ne sache ni quand ni où elles se nouèrent. Ainsi, parmi les surprises que nous réservait l'un des précieux dossiers de la cour des pairs, figure une liste des papiers de Blanqui saisis par la police en mai 1839¹⁸, dont toute une correspondance familiale, dans laquelle F. Mathé apparaît comme un correspondant fidèle et itinérant de tous les membres de la famille de Blanqui dès 1825 ; or il fut un familier de Buonarroti.

Des liens ont pu également s'établir par personnes interposées. Plusieurs républicains français, outre Teste, étaient en relation directe avec lui, notamment Voyer d'Argenson, H. Bonnias et Cavaignac mais aussi Achille Roche qui était comme Blanqui sténographe au *Globe*.

Il apparaît alors presque improbable que Blanqui n'ait pas rencontré Buonarroti, ou tout du moins ses idées, bien avant juillet 1830 et qu'il n'ait pas été en contact aussi avec Lafayette avant les Trois Glorieuses. La Charbonnerie, même défaite, à laquelle tous trois avaient appartenu, a pu permettre ces contacts d'hommes, d'idées et de projets.

De plus, autour des frères Fabre, animateurs du journal *La Tribune*, interrompu depuis octobre 1829, se constitue en janvier 1830 une association d'étudiants capable de se défendre par les armes. Auguste Fabre directeur du journal les met en rapport avec Lafayette qu'ils nomment commandant en chef avec Fabre comme commandant en second. Trois étudiants, Morhéry, Danton et Sampoil formaient le comité supérieur, seul en relation avec les deux commandants. L'association est organisée en ventes de façon strictement identique à la Charbonnerie. Permettant, en avril, le nouveau départ du journal, elle eut un assez grand nombre d'adhérents et Fabre prépara même un plan de gouvernement provisoire avec pour modèle la Constitution de 1791. L'étudiant Morhéry était à l'origine de cette organisation et dans son livre¹⁹ il rapporte une erreur significative de son camarade Sampoil qui, lui écrivant en janvier 1831, citait Blanqui et Plocque (le compagnon du voyage à Nice !) parmi ses amis étudiants arrêtés à la suite des journées des 20, 21, 22 décembre 1830 et accusés de complot pour changer de gouvernement. Ils comparaitront en avril 1831 au procès dit des Dix-Neuf. Or Blanqui n'est pas inculpé, mais ce lapsus montre qu'il aurait pu l'être comme ses autres amis, Sambuc, Cavaignac,

17. Elles sont surtout connues au moment de la défense des accusés des journées d'avril 1834, cf. la troisième période, texte 53, p. 301.

18. Certains documents de ce dossier, inconnus pour la plupart, sont publiés dans cet ouvrage. La liste, très riche, sera très souvent citée.

19. Les citations de MORHÉRY sont extraites de son livre : *Réponse aux outrages...*, *op. cit.*

Danton et Trélat, ce dernier ayant aussi collaboré à la Commune centrale. Victor Bouton²⁰, reprenant l'erreur à son compte, montre ainsi qu'on ne distinguait pas Blanqui du noyau dirigeant des étudiants groupés au départ autour de *La Tribune* puis autour du projet d'association des écoles, publié le 29 décembre 1830 par Morhéry et Sambuc²¹. Cette dernière association était proche aussi des idées de la « Société des Amis du Peuple » (qui ne s'affiche pas révolutionnaire à cette époque) puisque Morhéry y adhère le 15 décembre 1830, sous le patronage de Mathé. Pour J.-C. Caron d'ailleurs Blanqui et son ami Plocque représentent dès le début les étudiants à la société²².

L'hypothèse de la participation de Blanqui à ces sociétés, dont une antérieure aux journées de Juillet, fondée sur l'étude des textes de l'auteur — surtout ceux concernant la Ligurie — et l'erreur rapportée par Morhéry sur son arrestation permettent de comprendre pourquoi Nougues écrit « Il conspirait un bâton de voyageur à la main » sans que Blanqui, encore une fois, ne le corrige dans une de ses notes. Cette hypothèse permet aussi de donner un sens cohérent aux trois proclamations de Blanqui en 1830 et surtout à la troisième puisque Lafayette est commandant en chef de l'association de janvier.

Même si cette organisation a été vite mise dans l'incapacité de contrôler un tant soit peu l'insurrection, il faut reconnaître son action déterminante dans les premières émeutes, contrairement aux « municipalités », qui, apparemment, n'ont pas joué le rôle que l'on aurait pu en attendre²³. Morhéry raconte que Danton a groupé à lui seul cinq à six mille hommes au faubourg Saint-Marceau et que c'est lui qui fit construire la première barricade à l'entrée de la rue Montmartre. Il écrit aussi : « Quand arrivèrent les ordonnances, on n'aurait eu, sans *La Tribune* et l'association des patriotes, qu'une émeute pour le changement de ministère ». Mais avant de lancer les combats, ils ont pris la parole, harangué la foule au Palais-Royal, puis les étudiants au Quartier latin, tout comme l'a fait Blanqui. Et Blanqui comme eux a rédigé des proclamations. Danton écrit à Morhéry : « Nous dirons... quelle a été la conduite des conjurés depuis le 26 juillet..., nos proclamations faites à la main, nos visites faites à l'Hôtel de Ville, nos démarches

20. Victor BOUTON, *Profil révolutionnaires*, op. cit..

21. Cf. deuxième période, texte 15, p. 120.

22. J.-C. CARON *La Société des Amis du Peuple*, op. cit., p. 44. Dans la lettre à Watteau, si on suit strictement l'ordre de l'énumération qu'il fait de ses actions, juste après les journées de Juillet, Blanqui place son adhésion à la SAP, c'est-à-dire au tout début de sa création. Et il poursuit ainsi : « avec deux ou trois, nous organisons les écoles »

23. Il semble que des comités animés par des libéraux, parfois eux-mêmes occupés ailleurs, comme de Schonen, homme de confiance de C. Perier et maire « occulte » du 7^e arrondissement n'aient existé que dans quelques quartiers. Les initiateurs, les républicains, étaient sur les barricades ou à la conquête d'un bâtiment essentiel.

auprès de Lafayette, les promesses qu'il nous fit par la bouche d'un élève de Polytechnique ». Les proclamations de Blanqui ne sont donc pas nées de son esprit rendu fébrile par l'odeur de la poudre, elles étaient destinées à galvaniser et à rassembler les conjurés avec celle des autres.

Rappelons aussi que Lafayette n'arrive à Paris que le 27 au soir. C'est seulement le 29 qu'il accepte le commandement de la Garde Nationale. Une Commission Municipale pour les affaires civiles est créée dans les heures suivantes afin de contrebalancer son pouvoir, l'ensemble formant ainsi une sorte de gouvernement provisoire. Cependant, Auguste Fabre dès le 28 au matin, à la réunion qui se tint chez Audry de Puyraveau, avait proposé la mise en place d'un « gouvernement libre » dont Lafayette serait chef des troupes nationales. Face au refus de considérer cette proposition Morhéry écrit : « Nous ne pûmes qu'agir isolément ». Ce manque de chef explique peut-être la proposition que fait Blanqui aux rédacteurs du *Globe* de se former en comité insurrectionnel. Mais si les deux premières proclamations s'adressent au peuple de Paris, la troisième, le 29, s'adresse à Lafayette pour reconnaître sa situation au gouvernement provisoire. Lafayette avait fait partie de la Vente suprême de la Charbonnerie où, nous dit Louis Blanc, « il savait parler avec feu ».

Que se passait-il le 29 à l'Hôtel de Ville quand Lafayette s'y installa ? Écoutons encore Louis Blanc, confirmé d'ailleurs par Sarrans, aide de camp de Lafayette. « Entouré à l'Hôtel de Ville d'une petite cour dont le bourdonnement lui plaisait, il jouissait avec une naïveté un peu enfantine de la vénération bruyante dont on entourait sa vieillesse. Dans ce cabinet où venaient aboutir toutes les nouvelles, d'où partaient à chaque instant des proclamations, où l'on gouvernait par signatures, on s'agitait beaucoup pour faire peu de choses »²⁴. De cette description peu sympathique retenons seulement que Lafayette a distribué des charges. Morhéry atteste aussi qu'il en distribuait, lui-même ayant reçu celle qu'il désirait un peu après le 29 juillet. Il est possible que Lafayette ait proposé à Blanqui, de la même façon qu'à Morhéry, une mission en province, en tant qu'ancien membre de la Charbonnerie et membre peut-être de l'association des étudiants, comme nous le suggère la troisième proclamation, incompréhensible sans l'hypothèse de l'appartenance de Blanqui à un mouvement proche de Lafayette. Cette mission expliquerait aussi l'absence de Blanqui sur la scène politique juste après les Trois Glorieuses, et il est indéniable que Lafayette connaissait ces jeunes gens. Au procès des Dix-Neuf, il est appelé comme témoin et Sarrans écrit : « Le vieux général venait protéger de sa présence et de son témoignage les prévenus, qu'il connaissait presque tous, et qui, tous, lui envoyaient de leur place, des gestes et des regards amis »²⁵. Morhéry publie

24. Louis BLANC, *op. cit.*, tome 1, p. 354 (éd. de 1877)

25. Bernard SARRANS, *Lafayette et la Révolution de 1830*, Paris, 1832.

aussi une lettre dans son ouvrage signée par Lafayette et fait part de sa rencontre avec lui.

Admettre la participation de Blanqui à cette association, puis dans la création du Comité des Écoles, certainement par l'intermédiaire de la SAP, permet aussi d'expliquer son influence parmi les étudiants et l'adresse qu'il rédige pour la mort de Benjamin Constant²⁶ approuvée par Lafayette. Dans ces associations Blanqui avait autorité pour écrire et haranguer ses camarades. Il ne faisait pas cavalier seul comme on l'a cru.

Si Blanqui prend de plus en plus d'importance au sein du mouvement étudiant c'est aussi que la place est progressivement laissée vide : fin décembre 1830 ou début janvier 1831 sont arrêtés Cavaignac et Trélat, puis Danton, enfin Sambuc,... c'est-à-dire les inculpés du procès des Dix-neuf. Morhéry est également absent de Paris pour des raisons familiales, après avoir fondé le Comité des Écoles par la réunion du 30 décembre 1830, Sampoil, grièvement blessé en juillet n'était pas encore remis. Blanqui prendra la place laissée vacante et il se trouvera effectivement lui aussi emprisonné fin janvier 1831, à La Force, à cause de l'agitation des écoles et non pas, comme le croit Morhéry à la Conciergerie, avec ses autres amis accusés de complot contre la nouvelle monarchie. Blanqui ne gagne pas la confiance de ses camarades par hasard ou par chance mais parce qu'il est connu pour ses activités au sein d'associations²⁷.

Même si le doute n'est plus guère permis, on regrette toujours de proposer une hypothèse seulement. Pourquoi n'a-t-on pas trouvé de documents irrécusables ? Pourquoi Blanqui n'en a-t-il pas parlé ? Peut-être était-ce dans les papiers que sa mère a ordonné de faire brûler et dont il a dit lui-même : « Il y avait là les mémoires de presque toute ma vie, depuis l'enfance, et écrits au jour le jour, du moins toujours au moment des faits. Je ne pense jamais à cet holocauste sans un véritable chagrin. Quelle déplorable aberration ! »²⁸. Mais aussi beaucoup reste à chercher sur les sociétés secrètes surtout entre 1825 et 1830, période qui reste bien obscure à leur sujet. Faire un fichier systématique, à l'aide de l'informatique, du personnel révolutionnaire, nom par nom, permettrait de faire des recoupements significatifs. C'est ainsi d'ailleurs que nous avons procédé mais de façon encore trop empirique, hélas !

Dominique LE NUZ

26. Cf. Deuxième période, texte 10, p. 98.

27. Cf. textes 14 et 16, pages 116 et 125.

28. Lettre à Watteau du 25 décembre 1861.

[PREMIER TEXTE AUTOBIOGRAPHIQUE]*

Un homme dont la vie entière n'a été qu'une longue lutte contre la tyrannie, un dévouement passionné à la cause du peuple, se voit aujourd'hui assailli par une véritable tempête de calomnies et d'outrages.

Vingt coteries, hostiles entre elles, font trêve à leurs inimitiés quotidiennes pour se ruer, d'une fureur anonyme, sur un homme qui semble avoir le don de les jeter hors de toutes les bornes.

Quel est donc ce maudit ? Quel est le secret de ces haines implacables, de ces craintes éperdues, de ces persécutions sans trêve ?

Ce secret est tout entier dans le caractère et dans la vie de l'homme en butte à tant de colère et d'hostilité.

Blanqui (Louis Auguste) est né le 1^{er} février 1805¹ à Puget-Théniers, département des Alpes-Maritimes aujourd'hui Comté de Nice².

Son père, alors sous-préfet de l'arrondissement³, était, avant la Révolution, un des plus zélés partisans des idées nouvelles, et, à ce titre, jouissait à la fois de l'estime et de la considération de tout le parti moderne, comme aussi de la haine cordiale des sectateurs du passé.

En 1792, au moment de l'invasion du Comté de Nice par les troupes du général Anselme⁴, M. Blanqui se mit à la tête du parti révolutionnaire qui

* BN, Mss. NAF 9584^{II} f° 225 à 242. Bien que largement utilisé par les biographes, ce texte est inédit dans son intégralité. Il n'est pas daté, mais il est clair qu'il a été rédigé avant mars 1860. Divers indices (cf. la note 33) conduisent à proposer une période de 1849 à 1852, peut-être même avant son départ pour Belle-Île (octobre 1850). Bien qu'elle soit écrite de la main de Blanqui, cette biographie, rédigée à la troisième personne et inachevée, n'est pas signée. On peut ainsi se demander s'il en est bien l'auteur, alors qu'il aurait eu le temps de la terminer puisqu'il est vraisemblablement emprisonné au moment de sa rédaction. Ne faut-il pas plutôt interpréter dans une même optique, bien que ces textes n'aient pas été écrits à la même période, les deux premières autobiographies, le texte sur la querelle entre Barbès et Blanqui, voire même les notes sur le texte de Nougès (cf. 4^e période) ? C'est-à-dire qu'il s'agirait de textes corrigés par Blanqui, ou proposés par lui pour des tranches de vie difficiles à connaître (sa jeunesse) ou à relater (sa querelle) et destinés à la propagande afin de ne pas se faire oublier pendant sa longue et pénible incarcération ou pour éviter les fausses interprétations.

1. L'état civil porte la date du 19 pluviôse an XIII, soit le 8 février 1805.

2. Au traité d'Utrecht (1713), Louis XIV rendit le Comté de Nice à Victor Amédée II, duc de Savoie, roi de Sicile et de Sardaigne. La Révolution le fit redevenir français et la Restauration piémontaise, c'est-à-dire sarde, jusqu'au rattachement à la France de Napoléon III, en mars 1860, par le Traité de Turin.

3. Jean Dominique BLANQUI était en poste depuis le 26 avril 1800.

4. Jacques Modeste d'ANSELME, commandant l'armée républicaine du Var, s'empara de Nice le 29 septembre 1792, et y installa un corps administratif provisoire avec Barras, élu du Var à la Convention.

voulait rompre sans retour avec les préjugés et les idées vieilles, et il poussa vivement ses concitoyens à solliciter la réunion du Comté de Nice à la France.

Choisi par eux comme un des délégués chargés de porter le vœu du pays à la Convention⁵, il fit prononcer la réunion par l'assemblée. Nommé ensuite député à la Convention par le nouveau département des Alpes-Maritimes⁶, M. Blanqui fit plus tard partie du conseil des Cinq-Cents⁷ et devint sous-préfet de Puget-Théniers sous le Consulat. C'était un homme de la plus austère probité.

Représentant du peuple en mission dans les départements du Midi après le 9 Thermidor, il s'efforça de calmer les fureurs de la réaction royaliste et repoussa avec dédain les occasions de fortunes considérables qui se présentaient sous ses pas dans l'exercice des fonctions proconsulaires dont il était investi⁸.

En 1814, le sous-préfet de Puget-Théniers, le promoteur de la réunion de Nice à la France, le conventionnel, objet de la haine des prêtres et des nobles, dut fuir devant la vengeance du parti sarde⁹.

Il laissait derrière lui cinq enfants en bas âge à la merci de la réaction¹⁰.

Auguste Blanqui, âgé de 9 ans, fut témoin des saturnales du parti victorieux. Les Autrichiens occupaient la petite ville et pour la première fois, il sentit les douleurs de la défaite ; il but toutes les amertumes de l'occupation étrangère. La cocarde tricolore était foulée aux pieds dans les farandoles triomphales de la réaction et l'enfant suspect se voyait contraint de porter, comme une sauvegarde, la cocarde bleue de la Sardaigne.

Le spectacle de ces violences avait produit sur son âme une impression profonde, et décidé des destinées de toute sa vie.

5. C'est avec Veillon qu'il porta cette pétition à la Convention, le 4 novembre 1792. Ils firent voter la déchéance du roi de Sardaigne le 4 janvier 1793 et furent de nouveau délégués par les Niçois, le 12 janvier 1793.

6. Il fut élu avec Dabray et Massa le 31 janvier 1793, et, le 4 février 1793, la Convention vota à l'unanimité le rattachement de Nice à la France. Admis à siéger à la Convention le 23 mai, il rejoignit les bancs girondins. Remarquons que Blanqui n'évoque pas la courte durée de vie parlementaire de son père ni son emprisonnement, imputable aux Montagnards.

7. Il y siégea dix-huit mois, depuis octobre 1795 jusqu'en avril 1797.

8. Théoriquement libéré par Thermidor (27 juillet 1794), ce n'est que le 19 octobre qu'il fut mis en liberté provisoire et, réintégré à la Convention le 18 décembre 1794, il effectua ses missions dans le Midi entre mai et juillet 1795.

9. L'administration sarde s'était réinstallée sans attendre. Mais Jean Dominique ne put partir avant juin 1814.

10. Blanqui fait ici un raccourci. Dans un premier temps, son père est parti seul, sa mère devant accoucher le 8 juillet.

Entouré de frères ou sœurs plus jeunes que lui¹¹, sans autre protection que la présence d'une vieille tante¹², il s'efforçait de dissimuler le sentiment des outrages prodigués à son drapeau et à sa famille. Mais de ce jour date sa déclaration de guerre à toutes les factions qui représentent le passé.

En 1815, les cinq jeunes enfants, sous l'escorte de leur vieille tante, traversèrent lentement la France, marchant à petites journées¹³, au travers des colonnes autrichiennes, piémontaises, prussiennes et russes qui sillonnaient toutes les routes de la patrie envahie.

Ce voyage pêle-mêle avec les hordes de l'étranger vainqueur, grava plus profondément encore dans le cœur du jeune fugitif, les cruelles impressions qu'il venait de subir dans ses montagnes ; et arrivé enfin au terme de cette pénible odyssee, il eut à subir le spectacle de la réaction blanche qui remplissait de deuil et de terreur jusqu'à l'humble hameau de la Beauce où s'était retirée sa famille¹⁴.

Sous-préfet de Marmande pendant les Cents-Jours, M. Blanqui père n'avait échappé à la proscription que grâce à son absence du procès de Louis XVI. Membre de l'Assemblée depuis février 1793 seulement, il n'avait pris aucune part au vote¹⁵.

Auguste Blanqui fit ses études au Lycée Charlemagne de 1818 à 1824 et compta parmi les plus brillants lauréats du concours général¹⁶ ; mais ses souvenirs d'enfance et les tendances de son esprit le portaient tout entier vers la politique.

11. Ce n'est qu'après quelques mois, sans doute en octobre 1814, que sa mère partit avec son aîné et l'une de ses filles (d'après Adolphe BLANQUI). Il faut noter le silence de Blanqui concernant sa mère qui laisse cinq enfants dont une fille d'à peine 3 mois dans une période si troublée. Ces absences qui se prolongèrent une bonne année pour sa mère et près de 18 mois pour son père ont dû le marquer profondément. Trente-cinq ans plus tard, il attribue ces blessures, sans doute mal cicatrisées, aux seules violences de la réaction et des armées triomphantes.

12. Madame BRIÈRE de BRIONVILLE, la tante de sa mère, qui joua un grand rôle dans la vie de cette famille.

13. Blanqui ne précise pas ici la date de cet exode. De Puget-Théniers à Grandmont, sur un millier de kilomètres, peut-être plus, de routes difficiles et encombrées, ce pénible voyage de plusieurs semaines doit se situer vers octobre 1815 (cf. *infra* sa « Lettre au marquis de Faverges »). Il n'avait que 10 ans et était, pour cette circonstance difficile, l'aîné d'Uranie 7 ans, Jérôme 4 ans, Aglaé 15 mois et un quatrième que nous ne pouvons identifier. Sur la foi des biographies, unanimes, nous avons longtemps pensé qu'il s'agissait de Gustave, auquel on attribuait 6 ans à l'époque. Or, après vérification à l'état-civil, né le 31 décembre 1800, il était âgé de près de 15 ans.

14. Aunay-s/s-Auneau, près d'Ablis. La famille Blanqui dut en effet partager son château de Grandmont avec l'état-major d'un régiment prussien qui vécut à la charge des propriétaires.

15. La mort du roi avait été votée le 17 janvier 1793.

16. La première année scolaire parisienne de Blanqui se terminait en 1818. Il était donc rentré en sixième fin 1817, alors que son frère, déjà répétiteur dans la pension Massin y avait préparé son arrivée dès janvier 1817. En août 1821, il enlevait, en troisième, deux premiers prix sur cinq et était lauréat du concours général en 1822, en seconde. « Ses succès scolaires ont illustré à la fois Massin et Charlemagne... » (Ph. VIGIER).

Bien qu'absorbé par un travail assidu pendant les études classiques, il suivait avec avidité le mouvement extérieur, et chaque commotion le faisait tressaillir sur son banc d'écolier. Il frémissait au récit des troubles de juin 1820 ; la mort de Lallemand le mettait hors de lui¹⁷.

Le 22 septembre 1822, à l'âge de 17 ans, ses angoisses le poussèrent sur la place de Grève pour voir mourir les quatre sergents de La Rochelle¹⁸, et il jura de venger ces martyrs de la Liberté.

A peine sorti du collège, son premier désir, son vœu le plus ardent fut d'obtenir l'affiliation aux ventes de Carbonari¹⁹ qui préparaient la chute de la Restauration. Il s'y trouva réuni avec plusieurs des notabilités qui occupent aujourd'hui la scène ; mais déjà cette association qui avait remué la France et compté des martyrs s'éteignait dans le grand mouvement de discussion publique et d'opposition générale qui gagnait l'universalité du pays.

Le règne de M. de Villèle²⁰ touchait à sa fin. L'année 1827 vit la chute du parti royaliste dans les élections et le commencement de la grande

17. Après avoir muselé la presse (26 mars 1820), le ministère Richelieu s'attaquait à la loi électorale, réduisant le nombre des électeurs censitaires et, avec le double vote, donnait le pouvoir réel à quelques milliers de propriétaires. A partir du 3 juin 1820, au milieu d'une foule animée par les Amis de la Vérité, soutenus par des ouvriers, étudiants et forces de l'ordre s'affrontèrent violemment. Un étudiant, Nicolas Lallemand, fut tué par balle. L'émeute se prolongea dans les faubourgs et, le 9, une autre victime tombait, un ouvrier corroyeur, Gravelot. « Ce sont les premières interventions successives et rapprochées des étudiants et des ouvriers et les échos en secouèrent fortement la Chambre » (J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 250).

18. Ils appartenaient au 45^e de ligne, cantonné non loin du Panthéon depuis avril 1821. Jean-François Bories, prit l'initiative de créer, avec ses camarades Goubin, Pomnier, et Raoulx, une « vente » de la Charbonnerie. Inquiet, le pouvoir décida le transfert du régiment à La Rochelle. Surveillés dès de départ (22 janvier 1822), ils ne purent réaliser les actions prévues pour se dérouler parallèlement aux projets du général Berton, lui-même trahi peu avant dans sa marche sur Saumur. Tous incarcérés en mars, jugés fin août 1822, ils furent guillotins le 21 septembre 1822 en place de Grève et firent preuve d'un grand courage. Parmi les brillants avocats des accusés à ce procès, on relève les noms de deux carbonari, Félix Barthe et Joseph Mérilhou, ainsi que celui de Désiré Dalloz.

19. Malgré son affaiblissement dû à l'échec des diverses conspirations de 1822 : Belfort en janvier, Saumur en janvier et février (Berton), La Rochelle, Nantes (février-juin), celle de Caron (juillet), et les exécutions qui suivirent jusqu'en octobre, la Charbonnerie, créée le 1^{er} mai 1821 par Buchez, Bazard, Flotard, Dugied, Joubert, etc., n'avait pas disparu. Des ventes subsistèrent encore quelques années et permirent à des jeunes gens de la génération de Blanqui de s'y affilier. Dans le texte suivant, Blanqui en situe lui-même la dissolution en 1825. Pourtant certaines formes de la Charbonnerie existèrent encore pendant une dizaine d'années.

20. Ultra-royaliste, rallié aux Bourbons, le comte de VILLELE, trouvant la Charte trop libérale (cf. *infra*, notes 34 et 38, p. 43 et 44, texte 2, note 2, p. 49), fut l'un des chefs de la Chambre « introuvable » qui adopta des lois d'exception. En 1818, il lance *Le Conservateur* pour répondre à *La Minerve* qu'il juge trop libérale. Richelieu l'appela au ministère en décembre 1820, mais il en critiqua la modération et démissionna, puis revint aux finances (1821). Chef du gouvernement (1822-1828), il se retira après avoir fait voter des lois réactionnaires par la Chambre « retrouvée » et avoir perdu les élections.

agitation qui devait aboutir aux barricades de 1830. Cette année mémorable fut sillonnée d'émeutes où la bourgeoisie et le peuple venaient faire éclater en commun leur antipathie pour la race bourbonnienne.

Blanqui, dont la haine contre la Restauration grandissait par le temps et les événements, entraîné d'ailleurs par la trempe de son esprit essentiellement pratique, et fort impatient des théories qui n'aboutissent pas, se trouva mêlé à toutes ces émeutes et fut blessé trois fois dans la même année 1827.

En avril et en mai, il reçoit deux coups de sabre dans la rue Saint-Honoré, à l'occasion de la loi d'amour²¹ de M. de Peyronnet²², et sur le pont Saint-Michel dans un hurra d'étudiants contre le jésuite Récamier²³.

Le 29 novembre au soir, dans l'échauffourée sanglante qui suivit les élections libérales de la veille²⁴, il tombe rue aux Ours, atteint d'une balle au cou sous un feu de peloton. Ce jour-là, il avait retrouvé le peuple de la première Révolution, avec ses guenilles héroïques, ses bras nus, ses armes improvisées, son courage indomptable et sa colère qui renverse.

Abandonné et délaissé des meneurs libéraux²⁵, le peuple céda cette fois le terrain. Mais l'observateur clairvoyant put juger, au caractère de la démonstration, que l'arrêt de la dynastie était prononcé ce jour-là, et que l'exécution ne se ferait plus longtemps attendre.

21. La loi de « justice et d'amour », dénommée ainsi par dérision, étranglait la presse. Elle souleva l'opposition générale et Chateaubriand la qualifia de « vandale ». Le projet fut voté le 12 mars 1827, mais la tension montait et l'enterrement de La Rochefoucauld-Liancourt (30 mars) tourna à la manifestation. Les pairs nommèrent une commission hostile au projet que le gouvernement retira le 17 avril. Le jour même Paris « illumina » et la province suivit. Pour rétablir la situation, Charles X décida une revue de la Garde nationale le 29 avril. Il est accueilli par les cris de « A bas les Jésuites », la foule bouge, les cavaliers sortent les sabres, Auguste Blanqui est frappé au cou, rue Saint-Honoré. La garde est dissoute.

22. Le comte de PEYRONNET, ultra, garde des Sceaux dans le ministère Villèle, fut l'instigateur des lois les plus réactionnaires de la Restauration : limitation de la liberté de la presse (1822), lois sur le sacrilège et le droit d'aînesse, loi de « justice et d'amour ».

23. Éminent médecin de l'Hôtel-Dieu, professeur à la faculté puis au Collège de France, Anthelme RÉCAMIER développait des idées ultramontaines et proches des jésuites provoquant l'hostilité des étudiants. Ceux-ci manifestèrent le 15 mai 1827. Face au barrage de la force armée, les étudiants voulurent passer. Les cavaliers sabrèrent, Blanqui fut blessé pour la seconde fois, le 17.

24. Aux élections des 17 et 24 novembre 1827, renouvelant la Chambre « retrouvée », pourtant favorable à Villèle, la tendance ministérielle fut mise en minorité. Dès le 19, des barricades, que l'on n'avait pas vues à Paris depuis près de 180 ans, furent dressées, notamment rue St-Denis. Ouvriers, surtout, et étudiants se mêlèrent pendant deux jours d'émeutes et de fusillades. Il y eut des morts et de nombreux blessés par balles, dont Blanqui, qui attacha une importance particulière à ce fait d'armes.

25. Le but des libéraux était uniquement le gain des élections et ils s'étaient pour la plupart réunis autour de la société « Aide-toi, le ciel t'aidera », récemment créée par Guizot. Or, rien ne pouvait effrayer plus les électeurs censitaires que la menace d'une révolution populaire.

Blanqui disait dès lors à ses amis que Charles X serait stuarisé²⁶ à la première émeute. La prédiction, comme toutes celles qu'il a faites, ne devait pas tarder à s'accomplir.

Pendant les années 1828 et 1829, Blanqui parcourut à pied, le sac au dos, les Alpes et le Midi de la France. Arrêté à Nice à cause de son nom qui inspirait là de l'ombrage au gouvernement sarde, comme représentant des idées et des souvenirs de la Révolution, il fut jeté dans les prisons du Sénat²⁷.

C'était sa première connaissance avec les cachots, et il semblait, après 13 ans d'absence, retourner dans son pays natal pour y commencer cette nouvelle vie de souffrances qui devait être celle de tout son avenir.

Sorti des cabanons piémontais, il poursuivit ses pérégrinations pédestres et s'en alla parcourir l'Espagne, ce pays aux grands enseignements, dont la vue doit guérir pour toujours ceux qui seraient tentés par le diable d'une alliance avec le clergé. Il vit Bordeaux, ville de lucre, dont l'existence sociale s'écoule autour [de son] tapis vert²⁸.

Il arrivait à Paris le 9 août 1829, le jour de l'avènement du ministère de Polignac²⁹, et il saluait avec transport l'apparition de cette comète menaçante comme l'augure et le prélude d'un prochain cataclysme.

Le premier individu qu'il rencontra fut un ancien complice du carbonarisme, un des papillons voltigeant autour de MM. Thiers, Mignet³⁰, et

26. Depuis que CARREL avait publié en 1827 son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre* sous Charles II et Jacques II, l'analogie de la situation entre les Bourbons et les Stuarts était devenue un sujet banal de conversation et de presse. De même que Jacques II Stuart avait été remplacé par son gendre Guillaume d'Orange, *Le National* de Thiers, Mignet et Carrel, entre autres, dès sa création, préconisera le remplacement de Charles X par son cousin Philippe d'Orléans.

27. Il effectua la première partie de ce voyage avec son camarade Alexandre Plocque. Leur but initial avoué était de s'embarquer pour la Morée, dont il est à noter qu'il ne parle plus, mais ils ne dépassèrent pas le Comté de Nice. Nous publions plus loin des textes inédits sur le voyage de Blanqui dans le Comté de Nice. Ils posent des problèmes qui sont évoqués dans la présentation des textes (textes 4, 5 et 9, p. 62, 66 et 93).

28. Après une période dorée au XVIII^e siècle, due surtout au commerce colonial et à celui des vins, Bordeaux avait beaucoup souffert du blocus continental sous l'Empire. Aussi fut-elle l'une des premières villes de France à se rallier aux Bourbons, d'où le titre de duc de Bordeaux donné par Louis XVIII au futur comte de Chambord, d'où aussi le mépris de Blanqui pour cette ville dominée par le gros négoce (Ph. VIGIER). N'y a-t-il pas aussi une charge contre la ville qui a élu son frère en 1846 ? (J.-Y. MOLLIER)

29. En fait, c'est le 8 août que Polignac fut appelé. Partisan d'une restauration intégrale de l'Ancien Régime et ardent défenseur du catholicisme, Jules de POLIGNAC après la chute de Martignac, se vit confier les affaires étrangères, puis la direction du gouvernement (novembre). Il se rendit rapidement impopulaire par des mesures autoritaires et réactionnaires.

30. Liés par de profonds liens d'amitié, « les frères provençaux » (J.-L. BORY), Adolphe THIERS et Auguste MIGNET étaient également très proches par leurs études et leurs travaux. Ils se firent d'abord remarquer par la finesse de leurs analyses et la vigueur de leurs articles dans *Le Constitutionnel* ou *Le Courrier français*. Sous des optiques

Carrel³¹, un membre du cénacle du *National*³². Tous deux s'embrassèrent dans un commun élan de joie, à la vue de cet horizon magnifique qui se déployait devant eux, terminé dans le lointain par une Révolution.

Mais quelles destinées diverses leur réservait cet avenir tant souhaité ? A l'un 18 ans de cachots ! à l'autre, 18 ans de préfecture ! Au premier une lutte sans trêve pour la République, couronnée par la conquête de cette République et d'un cachot ! au second une lutte acharnée contre la République aboutissant à la République et à la nouvelle préfecture ! Le républicain est toujours prisonnier, l'orléaniste toujours le préfet³³.

En 1829, pendant les luttes mémorables du parlement³⁴ contre le ministère Polignac, Blanqui faisait partie du journal *Le Globe*³⁵ comme

différentes, et complémentaires, ils publièrent chacun leur *Histoire de la Révolution*, en 1823 pour Thiers, 1824 pour Mignet, qui furent le point de départ de leur notoriété. Leurs ouvrages répondaient au besoin d'une jeunesse, tournée vers la politique et l'étude du proche passé. Mais c'est avec la création du *National* qu'ils ouvrirent la voie au libéralisme.

31. Ancien officier et l'un des premiers affiliés à la charbonnerie, Armand CARREL s'était opposé très tôt à la Restauration en luttant en Espagne contre Ferdinand VII et les troupes de Louis XVIII. Après avoir été le secrétaire d'un autre ancien du carbonarisme, Augustin Thierry, il publia quelques travaux historiques et fut cofondateur du *National*. Monarchiste, indifférent, voire méprisant pour les classes populaires, il était bien dans la ligne de la « stuarisation ».

32. Créé le 3 janvier 1830 par Thiers, Mignet et Carrel, *Le National* fut géré par des anciens de la Charbonnerie, Sautet, puis Gauja et Paulin. Il développait des idées communes à beaucoup de journaux d'opposition : respect de la Charte, liberté de la presse, monarchie représentative, etc. Animé par de grands talents, il devait jouer un rôle important dans la lutte du libéralisme. Mais les journées de Juillet portant au pouvoir certains de ses fondateurs et provoquant l'évolution des autres, devaient changer sa destinée.

33. Bien que les dates et les durées évoquées par Blanqui ne correspondent pas tout à fait, à quelques mois près, tous les éléments biographiques dont nous disposons portent à croire qu'il s'agit de Jean Raymond GAUJA, ancien carbonaro, « qui était dans les combats », comme le décrit Louis BLANC (*op. cit.*, tome 1, page 261) et devint préfet. C'est du moins le seul membre du corps préfectoral qui réunisse les caractéristiques que lui attribue Blanqui ; il avait en effet accompli dix-huit ans de carrière vers 1849. Quant à Blanqui, tout dépend de ce qu'il entend par prison. S'il s'agit de prison effective, dix-huit ans conduisent à la fin du « séjour » à Belle-Ile en 1857, s'il compte les années de résidence forcée ou surveillée, on arrive vers 1852. On peut cependant concevoir que Blanqui considérait que sa vie n'avait été qu'une immense prison depuis 1830.

34. Après la formation du ministère Polignac (8 août) il n'y eut pas de session du Parlement en 1829, mais Blanqui fait sans doute allusion à l'immense débat qui anima les derniers mois de l'année sur la prérogative royale et les droits de la Chambre, illustrant l'exacerbation de la lutte pour le pouvoir entre les deux forces créées par la Charte : le roi et la Chambre. C'est à tel point que la gauche entière, supputant un coup d'État contre la Charte que la droite annonçait, se mobilisait derrière ces seuls mots : « vive la Charte ». L'adresse des 221 lors de la session de 1830 sera la concrétisation de cette lutte.

35. Dans l'esprit de Pierre Leroux, qui le fonda en 1824 avec P.-F. Dubois et leurs amis, *Le Globe* devait remplacer un peu la Charbonnerie défaillante. De feuille ouverte à toutes les avancées de l'esprit, sous la poussée des doctrinaires, il était devenu, en octobre

sténographe³⁶. Rédacteur des Chambres, il s'y trouvait en contact avec une collection singulière de personnages dont la plus habile pythonisse aurait eu fort à faire à tirer les horoscopes politiques : MM. de Rémusat, Duchâtel, Dejean, Dubois de la Loire-Inférieure, Jouffroy, Damiron, Duvergier de Hauranne, Cousin, Barthélemy-Saint-Hilaire, Pierre Leroux, pléiade curieuse, étoiles de toutes grandeurs et de toutes couleurs qui allaient scintiller d'éclats si divers au firmament politique³⁷.

Le Globe était alors une puissance ; il représentait la jeune France du temps, la jeune presse, la jeune doctrine.

Blanqui, républicain et révolutionnaire avoué, n'avait aucune liaison avec la plupart de ces pontifes du doctrinarisme³⁸, et se renfermait dans les limites de son humble spécialité.

1828, un organe politique majeur. Diverses tendances du libéralisme, parfois apparemment antagonistes s'y côtoyaient, comme le montre l'énumération de Blanqui, mais la lutte commune contre tout ce que représentaient les Bourbons les réunissait. L'accession au pouvoir de ses rédacteurs devait à également transformer la vie du journal.

36. Dans *Mémoires de ma vie*, tome II, RÉMUSAT le confirme, mais précise qu'il ne voyait jamais les « sténographes ».

37. Cette énumération de Blanqui correspond bien aux qualificatifs qu'il donne à cette « pléiade curieuse » où sont représentées des disciplines intellectuelles variées : normaliens, philosophes et professeurs, DUBOIS, JOUFFROY et DAMIRON étaient des disciples plus ou moins proches de Victor COUSIN qui fit revivre l'éclectisme en le dotant d'une vision et d'une expression spiritualistes nouvelles, exact reflet de ce que voudra représenter la monarchie constitutionnelle de Juillet. Cousin entraînait dans son sillage une partie de la jeunesse étudiante pour laquelle, avec Benjamin Constant, il était devenu la référence. Suivant des voies différentes, tous deux avocats, RÉMUSAT avait choisi la jurisprudence et DUCHÂTEL, malthusien, l'économie. La fonction administrative ou publique était commune à DEJEAN et à BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, plutôt philosophe. Seuls, mais de façon très différente, DUVERGIER de HAURANNE et LEROUX n'étaient à l'époque « que » journalistes, le premier comme analyste politique et le second devenu professionnel par la technique typographique qu'il avait transformée. La diversité d'opinion dans le domaine politique est moins marquée, sauf un ou deux cas, sinon en nuances subtiles : beaucoup s'étaient connus à la Charbonnerie (Cousin, Dubois, Jouffroy, Leroux), ou se retrouvaient dans la société Aide-toi, le ciel t'aidera (Damiron, Duvergier, Barthélemy-Saint-Hilaire). Ils étaient généralement orléanistes et « doctrinaires », à part Dubois qui se disait « républicain au fond du cœur et monarchiste résigné » et Barthélemy-Saint-Hilaire, pourtant nourri de la philosophie de Cousin mais se voulant lui aussi républicain, ce qui ne semblait pas convaincre Blanqui. Seul échappait réellement à la jeune doctrine Pierre LEROUX, de formation différente, qui se désolait d'être « né après la mort de Robespierre ». En liaison dès 1825 avec Saint-Simon puis les saint-simoniens, bien que sa pensée soit un peu confuse, son opposition au régime avait d'autres bases et un autre but. La force de ses idées, leur originalité, notamment sur l'union européenne, sa volonté de convaincre, l'ardeur et la chaleur qu'il y mettait commençaient peu à peu à l'imposer comme théoricien. Rémusat donne bien sûr une autre vision de cette docte assemblée.

38. Les « doctrinaires » faisaient partie de la famille libérale et du parti constitutionnel : Broglie, Guizot, Barante, Rémusat et surtout Royer-Collard, dont chaque discours était un événement. « Sous le brillant du langage, la doctrine est simple : la base de notre droit est la Charte, contrat fondamental entre la légitimité et la nation. C'est de là que découlent les fonctions législative, exécutive ou électorale. Cette dernière n'implique pas la souveraineté du peuple. Seule la raison est souveraine » (JARDIN-TUDESQ, *op.cit.*).

Il écoutait, sans les goûter, ces précieuses maximes, ces dogmes sacro-saints tirés de l'Évangile selon St Malthus, St Ricardo, St Jérémie Bentham et autres savants professeurs d'usure, d'égoïsme et d'insensibilité³⁹.

Pierre Leroux semblait un astre quelque peu égaré au milieu de cette ambitieuse constellation.

Tous rêvaient de mandat électoral et appelaient à grands cris l'heureux âge de 40 ans qui devait leur ouvrir les portes du sanctuaire⁴⁰.

Les crises parlementaires se succédaient avec rapidité sous la médiation énergique de Polignac. La dissolution des Chambres avait ramené une majorité hostile⁴¹.

Blanqui, du haut de sa tribune de journaliste, suivait, plein de joie et d'espérance, les mouvements emportés de ces révolutionnaires sans le savoir, aveugles, dont l'étourderie allait appeler le peuple en scène.

Au fameux manifeste des 221⁴², Charles X répondit par les ordonnances⁴³. La comédie disparut devant le drame.

39. Qu'avec le choix de ces trois noms Blanqui exprime sa pensée sur l'économie politique en 1830 ou une position acquise postérieurement, cette phrase trahit une certaine influence de son aîné. Au début des années vingt, un fils de Jean-Baptiste Say était l'élève d'Adolphe et l'ami d'Auguste. Son salon était fréquenté par les deux frères et Adolphe devint le meilleur disciple de l'économiste Say et son successeur. « Il donnera bientôt le ton dans la communauté des économistes » (F. DÉMIER). Il critique les Anglais, qui « sacrifient toutes les considérations sociales au besoin de créer de la richesse, ont développé outre mesure la puissance productive de la nation, mais n'ont pas ajouté en proportion au bien-être des travailleurs » alors qu'en France les écrivains rappellent l'économie politique « aux principes sacrés d'une répartition équitable des profits du travail. » Auguste Blanqui a sans doute gardé une certaine sympathie pour J.-B. Say. Il écrira plus tard qu'il avait « des idées révolutionnaires pour le temps », mais les dénoncera plus tard comme « le code de l'extermination mutuelle ».

40. Il fallait en effet avoir 40 ans pour être éligible et payer mille francs d'impôts, ce qui était très sélectif. Il y avait 18 000 contribuables à ce niveau en 1840.

41. La Chambre élue en novembre 1827, marquée par une profonde hostilité aux Bourbons, fut elle-même dissoute en mai 1830. Les élections des 23 juin, 3 et 13 juillet 1830 ne firent que confirmer cette évolution.

42. La session parlementaire s'était ouverte le 2 mars. Contre le discours du trône qui rappelle la suprématie de la couronne sur les droits de la nation et la liberté pour le roi de déterminer la politique du gouvernement, le centre, la gauche, et même une partie de la droite, adoptèrent, le 18 mars, par 221 voix contre 181, une adresse, déferente dans les termes, mais qui affirma l'intangibilité des libertés publiques, le principe du contrôle parlementaire et refusait la confiance au gouvernement. La Chambre fut dissoute le 16 mai 1830.

43. Les élections de juin et juillet 1830 envoyant à la Chambre, sur 448 élus, 274 opposants au lieu des 221 de mars, logiquement le ministère devait démissionner. Mais le roi refusant de céder à la pression électoral, signa le dimanche 25 juillet quatre ordonnances qui réaffirmaient la suprématie de la couronne sur le pays légal, étouffaient la presse, diminuaient le nombre des députés et convoquaient les électeurs pour septembre. L'opposition vit dans ces ordonnances, connues le lendemain, un coup de force de la royauté qui n'appelaient qu'une violente résistance.

Le 26 juillet au matin en arrivant au *Globe*, Blanqui trouve les bureaux bouleversés ; les employés debouts, interdits, les rédacteurs pâles, consternés, silencieux comme les hôtes d'une chambre mortuaire.

Tous ces importants personnages, si fiers, si animés, si glaciaux la veille, errent machinalement d'une pièce à l'autre comme des âmes en peine dans un cloître désert, échangeant à demi-voix quelques vagues paroles, l'œil terne, la figure égarée, semblables à des condamnés qui partent pour l'échafaud. Pas l'idée de résistance ! Pas un souffle d'énergie ! Rien que la stupeur et la prostration.

Le fatal *Moniteur*⁴⁴ était là sur le tapis vert de la table, comme l'arrêt du destin.

A la lecture des audacieuses ordonnances, à cet appel de guerre si longtemps désiré et si longtemps attendu, Blanqui laisse éclater sa joie. Il connaît d'avance la réponse du peuple à cet insolent défi et il s'écrie : « Avant la fin de la semaine tout sera terminé à coups de fusils. »

A ces paroles téméraires, le philosophe Jouffroy jetant un regard de dédain sur l'écolier présomptueux, qui s'ingère de prophétiser devant ses maîtres, laissa tomber majestueusement cet oracle souverain :

« Il n'y aura pas de coups de fusils ».

Quelques heures plus tard, Paris prenait l'aspect d'un champ de bataille.

Un peu ranimés par l'attitude formidable du peuple, les journalistes lançaient, tout tremblants, leur fameuse protestation⁴⁵ ; et le lendemain mardi le combat s'allumait dans les rues⁴⁶.

Vers 9 heures du soir, lorsque les ténèbres et la solitude enveloppaient Paris, M. Dubois, s'échappant de la maison de santé où il subissait assez joyeusement sa dernière condamnation⁴⁷, vint s'asseoir au conseil tenu par l'état-major du *Globe*.

Grande était l'agitation, et plus grande l'incertitude. Tous ces héros de cabinet, fort peu guerriers de leur nature et pénétrés d'un profond respect du

44. Le *Moniteur universel*, créé en 1789 par Panckoucke, était le type même du journal d'information à gros tirage. Après la mort de son créateur (1798), il était devenu quasiment un journal officiel. C'est lui qui publia les ordonnances.

45. Le lundi 26 juillet, les journalistes signèrent une proclamation qui est un appel à la résistance, déniait tout caractère de légalité aux ordonnances et considérant que la Chambre doit se réunir comme prévu le 3 août. C'est en fait un hommage rendu à l'inviolabilité de la loi (cf. texte 2, n. 3, p. 50).

46. Le mardi 27 juillet, la première des Trois Glorieuses sur laquelle Blanqui passe rapidement dans ce texte, mais revient dans le suivant.

47. Condamné à 4 mois de prison en assises pour un article du *Globe* du 15 février 1830 qu'il avait signé, « La France et les Bourbons en 1830 », il purgeait ainsi sa peine.

canon et du sabre, n'avaient qu'une très mince confiance dans les efforts du peuple ; ils ne croyaient guère à sa victoire.

Blanqui, leur peignant l'ardeur et l'intrépidité des ouvriers qui se précipitaient sans armes dans la lutte, engageait vivement les rédacteurs du *Globe* à se constituer en comité insurrectionnel et à prendre la tête du mouvement dont une telle impulsion rendait le succès infaillible.

La proposition parut beaucoup trop héroïque au prudent cénacle qui déclina fort nettement cette téméraire initiative⁴⁸.

Les dignes publicistes songeaient en ce moment même à gagner la barrière, ce qu'ils firent bravement la nuit ou le lendemain.

Au lever du jour, mercredi⁴⁹, Paris était en état de siège.

La nouvelle des mandats d'arrêt lancés contre les signataires de la protestation des journaux, avait répandu la terreur dans cette vaillante cohorte de la légalité. Déroute complète ; sauve-qui-peut général⁵⁰.

Dans la matinée, Blanqui trouve au *Globe* divers personnages réunis (Pierre Leroux, Béranger⁵¹, Cousin, etc, etc..) qui s'entretenaient des événements et de leur issue possible. Il leur dit : « Les armes décideront, quant à moi, je vais prendre un fusil et la cocarde tricolore »⁵².

48. Le fait est confirmé par Rémusat qui déclare par ailleurs : « Roche et Blanqui, attachés à la sténographie des débats des Chambres, étaient absolument étrangers à la rédaction, je ne les connaissais même pas, et les vis une première et dernière fois dans l'une des trois journées ». D'une façon générale, ce récit des trois glorieuses par Blanqui pourrait être utilement comparé à celui que nous donne RÉMUSAT dans ses *Mémoires de ma vie*, II, p. 309 à 354. Il a été utilisé, avec bien d'autres, dans l'ouvrage de Jean-Louis BORY, *La Révolution de Juillet*, op. cit. (Ph. VIGIER).

49. Il s'agit du mercredi 28, la seconde des trois journées. Le mouvement avait pris son ampleur dans la nuit. Le petit noyau de républicains qui s'est constitué au début de l'année autour de *La Tribune* entre en scène. Étudiants et ouvriers patriotes cassent les réverbères et édifient de très nombreuses barricades dans les divers quartiers du centre et de l'est. Marmont tentera en vain de reprendre la situation en main (Ph. VIGIER).

50. Les mandats d'amener, délivrés dès le 27 juillet, s'ils ne donnèrent lieu à aucune tentative d'exécution, n'en provoquèrent pas moins la panique dans certains rangs. Rémusat d'un côté, Thiers et Mignet de l'autre, s'éclipsèrent pendant quelques demi-journées chaudes....

51. A noter que Blanqui, contrairement à ce qu'il fait pour Leroux, ne cherche pas à différencier le poète-chansonnier BÉRANGER des autres libéraux qu'il rencontre à ce moment. Il est vrai que le personnage comme l'œuvre, plus connue parce que répondant aux besoins de la jeune bourgeoisie, sont assez complexes. Déjà très en vue dans les milieux libéraux, familier par exemple du salon de Laffitte, son procès de 1828 pour ses dernières œuvres violemment anti-monarchistes, tout en gênant la stratégie libérale, lui valut un vigoureux soutien des étudiants qui organisèrent une souscription pour payer ses amendes. Son incarcération à La Force, dont il était récemment sorti, renforça considérablement sa popularité. Pendant les journées, contrairement à Leroux qui participa activement aux combats, il fut, chez Laffitte, un ardent défenseur de la cause orléaniste.

52. Blanqui reprend la même version dans ses notes sur le texte de Nougues (cf. *infra*, 4ème période, texte 88, p. 472).

« Monsieur, cria le philosophe Cousin d'une voix éclatante, le drapeau blanc est le drapeau de la France. »

Les philosophes n'avaient pas la vision bien nette dans les journées de Juillet.

Blanqui laissant ces grands hommes d'État, courut en armes à la place de Grève.

En ce moment même, le drapeau tricolore apparaissait sur les tours Notre-Dame aux acclamations frénétiques d'une foule en délire.

Des milliers d'hommes en blouse, en veste, en haillons, armés de piques, de fusils, de sabres, de haches, de baïonnettes, de fleurets, de fourches, les yeux et les bras levés vers les sommets de la noire cathédrale, saluaient avec des cris et des larmes, le vieil étendard de la liberté déployant sous un ciel de feu ses couleurs renaissantes ⁵³.

En ce moment, le jeune malappris, le jeune fou qui s'oublie, s'émancipe, s'avise, se mêle...

53. Cette description ne peut empêcher d'évoquer le tableau de DELACROIX : « La Liberté guidant le Peuple » (J.-Y. MOLLIER)

[DEUXIÈME TEXTE AUTOBIOGRAPHIQUE]*

... Après la scène des bureaux du *Globe*¹, Blanqui sortit pour courir Paris. Sa besogne était faite puisque le journal ne devait ou plutôt ne pouvait plus paraître. Personne dans la rédaction ne songeait à demander l'autorisation exigée par les ordonnances, car *Le Globe* était le dernier des journaux auxquels ont l'eût accordée. Il partageait avec *Le National* la haine spéciale du gouvernement, et se trouvait au premier rang parmi les victimes frappées. Singulières victimes qui allaient reprendre pour leur compte l'œuvre bourbonnienne et continuer dix-huit ans avec un succès merveilleux l'exploitation monarchique et constitutionnelle de la France ! Mais, en ce moment, nul ne soupçonnait l'avenir, le personnel aristocratique du *Globe* moins que personne. La crainte était son unique sentiment. Le mot de *coup de fusil* l'aurait jeté dans une autre épouvante, s'il lui eût ajouté le moindre crédit. Il n'avait garde. Il en était aux peurs de la veille, avant de penser aux peurs du lendemain. Les paroles de Blanqui n'excitèrent que la pitié, le philosophe Jouffroy s'en fit l'organe hautain, M. Barthélemy-Saint-Hilaire l'interprète arrogant. L'humble rédacteur des faits divers recueillit à la fois le dédain et la grossièreté.

Peu lui importait. Son cœur débordait de joie et d'enthousiasme. Il quitta ces bureaux bouleversés par la poudre et se mit en quête d'émotions et de nouvelles. Il erra longtemps par les rues au milieu d'une foule indifférente et paisible. On ne lit guère *Le Moniteur* à Paris en dehors du monde journaliste et fonctionnaire. La grande ville ignorait encore le coup d'État² et vaquait avec calme à ses affaires. Peu à peu cependant les physionomies agitées augmentaient en nombre, se montraient çà et là, la circulation devenait plus active, plus précipitée, l'étonnement, la colère se

* BN, Mss. NAF 9590^{II} f° 469 à 473. Pour dater ce texte inédit mais, comme le premier, largement utilisé, le problème est le même que pour le précédent. La différence entre les deux façons de comptabiliser les années de prison est ici de treize ans. Cela situe la fin des trente années de captivité (cf. p. 53) entre 1863 et 1876. Dans ce texte, le passage concernant l'ancien condisciple rencontré (cf. note 10), mais non identifié, permet juste de supposer qu'il a été rédigé après 1865. Rappelons que Blanqui était à Clairvaux de septembre 1872 à juin 1879. Il serait donc possible de le situer entre 1865 et 1872, soit de douze à vingt ans après le premier. Toutefois, l'allusion aux destructions de Haussmann (cf. note 12) est susceptible de modifier cette hypothèse.

1. Il s'agit de la scène du 26 juillet décrite par Blanqui dans le premier texte.

2. Les ordonnances constituaient bien, en fait, un coup d'État. D'ailleurs, dès que furent imprimées les ordonnances, le bruit a couru comme une trainée de poudre : « Le coup d'État est au *Moniteur* » (cité par RÉMUSAT, *op. cit.*).

peignaient sur les figures, on eût dit une fourmilière révolutionnée par quelque soudaine agression.

Blanqui rencontra des amis politiques qui lui apprirent la réunion des journalistes³. Il se rendit aussitôt au lieu de la réunion et trouva une assemblée en proie au plus violent [complet] désordre [tumulte]. Elle n'était cependant composée que de bourgeois, de professions libérales, écrivains, électeurs censitaires, avocats, etc. Tout ce monde paraissait transporté de fureur. La salle retentissait de cris frénétiques. Les motions, les apostrophes, se croisaient de toutes parts. Déjà l'appel aux armes éclatait çà et là et les dédaigneux philosophes du *Globe* pouvaient déjà se convaincre que le mot de Blanqui n'était pas, comme ils l'avaient cru, supposer une juvénilité ridicule. La voix aigre et perçante de M. Thiers s'efforçait de dominer ce désordre. Debout à l'extrémité d'une table longue, il gesticulait avec véhémence, rappelant l'auditoire au calme et à la raison. La raison pour lui, c'était la légalité, il s'évertuait à démontrer que la résistance [l'emploi de la force] armée serait acte de démence et un suicide, que le seul [véritable] moyen de résistance était le refus de l'impôt, le recours aux tribunaux, et à toutes les voies légales. Il proposa une protestation en commun de tous les organes de la presse. On accueillit de son discours la partie révolutionnaire, c'est-à-dire la protestation commune des journaux. C'était naturellement un appel à la lutte, on ne pouvait demander davantage à des écrivains. Mais la majorité des assistants comptait bien ne pas s'en tenir là. Thiers et Carrel furent chargés de rédiger la protestation. Elle parut le lendemain dans *Le Temps*⁴ et dans *Le National*. Les autres journaux l'avaient signée ; ils n'osèrent l'imprimer⁵.

Dans la soirée, Blanqui se dirigea vers le Palais-Royal, rendez-vous favori des rassemblements bourgeois en temps de trouble. Une multitude furieuse encombrait les jardins et les galeries, remplissant l'air de ses clameurs : « Vive la Charte ! »⁶ Il n'y avait là que des habits. Les blouses brillaient par leur absence, ce qui jeta l'inquiétude parmi les patriotes, ils

3. C'est la seconde réunion des journalistes, celle qui eut lieu au *National* où étaient représentés la plupart des journaux mais aussi des notabilités et des députés. Après bien des tergiversations, elle devait déboucher sur la protestation des journalistes et plus tard sur celle, plus timide, des députés.

4. *Le Temps*, journal libéral créé quelques mois auparavant contre Polignac, devait rester très en pointe du combat pendant les journées, notamment à travers la vigoureuse résistance de Baude face aux gendarmes venus casser ses presses en exécution des ordonnances.

5. Douze journaux étaient représentés par les quarante-quatre signataires. Bravant l'interdiction, quatre seulement purent paraître le 27 juillet avec la protestation, signée ou non : *Le Globe*, malgré le refus de son imprimeur, *Le Temps*, *Le National*, *Le Journal du Commerce*. Certains, malgré tous leurs efforts pour paraître et publier la protestation, furent censurés par leur imprimeur : (*La Tribune*, *Le Journal de Paris*, *Le Courrier français*). Parmi les autres, soit ils s'abstinrent par conviction, soit, suppôts du pouvoir, ils obtinrent sans problème des autorisations spéciales.

6. Compromis élaboré à la hâte, imposé à Louis XVIII par les circonstances et les pressions extérieures, cette Charte qui posait les bases de la nouvelle constitution et

crurent à l'indifférence populaire. Elle eût été mortelle. Le gouvernement de son côté avait fait fond sur cette inertie pour le succès de son coup d'État. Erreur égale des deux parts. Le peuple qu'on supposait démissionnaire allait tromper et la crainte des uns et la sécurité de l'autre. En ce moment il ne savait rien encore. La nouvelle n'avait pas pénétré dans les ateliers absorbés par leur travail.

Après d'impuissants efforts de la police pour dissiper les attroupements, on eut recours à la Garde Royale qui fit évacuer le Palais-Royal et ferma les grilles. La foule et les cris continuèrent dans les rues avoisinantes jusqu'à minuit, après quoi on put se coucher. Pour un premier jour, la promptitude de l'énergie de cette démonstration était un symptôme grave. Blanqui y vit la confirmation de ses espérances.

Le lendemain⁷ il se rendit au *Globe*. Tout y était sens dessus dessous. Déroute complète. La consternation se doublait maintenant des terreurs [de l'effroi] d'une solidarité périlleuse [redoutable] dans [avec] les troubles, tumultes populaires. Tous ces futurs ministres tremblaient dans leur peau. Il n'y avait rien à faire en pareille compagnie. Blanqui alla au Palais-Royal. C'était trop matin pour les bourgeois. Ils n'avaient pas paru. En revanche le peuple venait d'entrer en scène. Une foule d'ouvriers et d'apprentis imprimeurs, en costume de travail, le bonnet de papier sur la tête, se promenaient par bandes dans le jardin aux cris de : *Vive la Charte* ! Plusieurs jeunes gens montés sur les tables faisaient à haute voix et d'un ton animé la lecture des journaux que les ouvriers saluaient de hurrahs prolongés. Cette apparition si matinale de l'émeute parut à Blanqui l'annonce certaine d'une révolution. Depuis 1815, les troubles les plus violents à Paris n'avaient jamais eu lieu dans le courant de la journée. Ils duraient parfois plusieurs jours de suite, mais ne se produisaient que le soir, comme il arriva pour les fusillades de la rue St-Denis des 19 et 20 novembre 1827. Cette fois les masses se mettaient en mouvement dès le matin, l'insurrection allait suivre [éclater].

Après avoir harangué plus d'une heure devant divers groupes populaires, Blanqui un peu fatigué de ces efforts, se dirigea par la rue St-Honoré vers le jardin des Tuileries où il rencontra un de ses anciens condisciples. Ils avaient fait ensemble toutes leurs classes, assis côte à côte sur le même banc, et s'étaient liés d'amitié malgré une opposition complète de caractère

répartissait l'autorité entre la monarchie et le pouvoir électif, exécuté par les royalistes et le parti prêtre, servit de prétexte à l'éviction des Bourbons par la bourgeoisie qui détenait en fait le vrai pouvoir. Les points controversés furent ceux que l'on retrouva tout au long du régime : les rapports de l'Église et de l'État, la liberté de la presse, le vote des Chambres, les biens nationaux. Les 79 articles du texte définitif reflètent certaines influences anglaises, mais aussi des idées des « monarchiens » de la Constituante de 1789 (A. JARDIN, A.J. TUDESQ *op. cit.*).

7. Mardi 27 juillet, la première des « Trois Glorieuses »

et une divergence non moins absolue de leurs opinions politiques et religieuses. L'un était républicain et antichrétien⁸, l'autre légitimiste et fervent catholique. Ils se disputaient souvent et n'en étaient pas moins bons amis. Ce qui les rapprochait, en dépit de leur antagonisme habituel quotidien, c'était la loyauté, la droiture et une extrême rigidité de mœurs, puisée cependant à des sources différentes. Leur liaison s'était prolongée au-delà du collège mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, toujours plus affaiblie. Les amitiés d'enfance ne savent pas résister aux luttes de la vie sociale et ne tardent pas à se briser contre la diversité des intérêts et des milieux. Elles durent à peu près autant que le duvet sur les joues de l'adolescence. Nos deux condisciples ne s'étaient pas vu de près depuis un assez long intervalle, lorsque le hasard amena leur rencontre à cette première heure si dramatique de la guerre civile. Le contraste éclatait plus que jamais. Chez l'un, la joie, l'exaltation, chez l'autre la tristesse, l'abattement.

« Eh ! bien, voilà où [Charles X est venu aboutir avec ses jésuites !] les jésuites ont conduit Charles X⁹ !

— Oh ! ce sont les gens comme toi qui font ce bruit. Si ce n'était les gens de ton opinion, il n'y aurait rien.

— A coup sûr, si tout le monde avait la tienne, Paris serait bien tranquille, mais tu dois voir que vous n'êtes pas en nombre.

— Ah ! bah ! c'est une poignée de tapageurs qui cause le désordre, à quoi pouvez-vous aboutir ?

— A une Révolution.

— Tu es fou !

— Nous verrons cela tout à l'heure. On va mettre Charles X à la porte.

— Tu ne sais pas ce que tu dis et tu vas faire des sottises. Je te conseille de te tenir tranquille, ou il t'arrivera malheur.

— Adieu ! je suis pressé. »

Les amis se séparèrent avec une poignée de main. Ils ne se sont jamais revus. Qui aurait pu soupçonner à ce moment le sort réservé à tous deux par cette révolution ? Pour l'un, objet à la fois de dédain, d'incrédulité dédai-

8. Cf. Introduction, troisième période, p. 248 et 249.

9. Réorganisés par Pie VII en 1814, leur influence devient claire sous Charles X, quand ils s'insinuent à des postes clés de directeurs de conscience, d'enseignement et de mission. Ils disposaient d'une force redoutable, la Congrégation, association religieuse fondée en 1801 par un jésuite, sans oublier les Chevaliers de la foi, pour la plupart des ultras qui mettent en place des méthodes quasi policières. La Congrégation pèse sur les choix à l'avancement des fonctionnaires et sur l'entrée dans la fonction publique, ce que dénoncent les étudiants. Le passage de l'évêque Frayssinous à l'instruction publique et aux cultes permit de noyauter l'université avec des ecclésiastiques, de créer des collèges de plein exercice qui échappaient au contrôle de l'université, de replacer l'enseignement primaire sous la coupe des évêques. Avec la noblesse, le « parti prêtre » était l'un des principaux appuis de Charles X.

gneuse et de terreur, d'espoir et d'enthousiasme pour l'autre. Au révolutionnaire elle préparait trente ans de captivité, au légitimiste, trente-cinq années de magistrature, inamovible. Le premier a passé sa vie dans les cachots, le second non pas sur les fleurs de lis comme il espérait mais sur les sièges de l'usurpation, de la République et de l'Empire. Nommé juge au tribunal de la Seine peu après cette révolution dont l'annonce l'avait fait sourire et frémir, il a obtenu en 1865 son bâton de maréchal, une vice-présidence¹⁰. C'est un peu tard et bien du zèle lui ont passé sur le corps [sic]. Il avait eu cependant ouverte devant lui la porte de l'avancement, les fonctions de juge instructeur. Il y a renoncé volontairement, démission remarquable où se révèle la trace de ce caractère doux et bon qui lui avait valu autrefois [d']attirer l'affection de son condisciple. Blanqui en a rencontré [d'autres] sur son chemin, plusieurs encore de ces camarades de collège, et c'est un souvenir bien différent qu'ils lui ont laissé !

En quittant son ancien compagnon, le mardi 27 juillet, il alla au faubourg St-Marceau chercher son fusil de munition et ses cartouches. Ce petit arsenal, précieuse relique du carbonarisme dissous vers 1825, était caché dans la maison d'un jeune graveur étranger à la politique¹¹. Bien que l'agitation populaire se bornât encore à des clameurs assez inoffensives de « Vive la Charte ! », Blanqui ne doutait pas de l'imminence d'une prise d'armes et il se mettait en mesure sans perdre un instant. Il revint le fusil sur l'épaule, des Gobelins à son domicile, Hôtel de Nassau, rue de la Harpe, 89, vis-à-vis l'entrée de l'école de médecine. L'hôtel a disparu avec la rue, dans les démolitions (Haussmann)¹². Il était alors la demeure d'un nombre considérable d'étudiants en droit et en médecine. Ce fut pour eux une profonde surprise de voir arriver l'un des leurs avec une arme de ce genre entre les mains, et une surprise bien plus grande encore pour le maître de l'hôtel, agent très dévoué de la police, comme il en donna plus tard la preuve. Mais devant l'émeute croissante il n'osa souffler et Blanqui put déposer sans obstacle dans sa chambre son fusil de munition, le premier

10. Il est plus difficile que dans le premier texte d'identifier le personnage dont parle l'auteur. Charlemagne et l'institution Massin formèrent sans doute un grand nombre de magistrats de ce type...

11. Conformément aux règles de la Charbonnerie, Auguste Blanqui s'était équipé d'un fusil et de munitions, sans doute avant d'être surveillé par la police, en 1824. C'est probablement cette surveillance qui l'avait contraint à camoufler son armement à la dissolution de la Charbonnerie.

12. Décoré de Juillet alors qu'il était étudiant, Haussmann avait une certaine connaissance des foyers insurrectionnels du vieux Paris. C'est sans doute ce qui le désignait, une fois acquis à l'Empire et préfet de la Seine en 1853, pour « embellir » et « assainir » la ville, c'est-à-dire détruire les vieux quartiers, favoriser l'action répressive contre d'éventuelles barricades et contraindre ainsi la population ouvrière à émigrer vers les banlieues. Ce passage et les suivants donnent de précieuses indications sur le mode de vie et le comportement des étudiants du « Pays latin » dans le Paris préhaussmannien. (Ph. VIGIER).

certainement qui ait paru sur la voie publique, aux journées de juillet. L'heure du reste n'était pas venue encore d'en faire usage. La part ostensible de la rue n'en avait pas moins une grande [singulière] signification. La Garde nationale était dissoute depuis trois ans et pas une arme de guerre, à dater de cette époque, n'avait paru dans des mains bourgeoises¹³. Cette nouveauté était une révélation.

Il y avait déjà un grand trouble dans le quartier latin. Mais le foyer du mouvement était au Palais-Royal, c'est là qu'il avait débuté la veille au soir, pour reprendre le matin du mardi. Il grandissait d'heure en heure. La Garde Royale avait fait évacuer le jardin, les galeries et fermé toutes les grilles du Palais. La multitude, refoulée dans les rues voisines, grossissait comme un torrent par une pluie d'orage. Blanqui, en arrivant sur les lieux, trouva la lutte près de s'engager. Les rassemblements, mêlés alors d'habits et de blouses, poussaient d'effrayantes clameurs, et de son côté, la troupe prenait une attitude de plus en plus menaçante. Des lanciers parcouraient la rue St-Honoré, balayant les groupes qui ripostaient par une grêle de briques et de pierres fournies par les matériaux d'une maison en construction au coin de la galerie de Nemours. On avait essayé deux barricades, bientôt détruites. Devant la gravité du péril, la foule sans armes commençait à s'éclaircir. Les bourgeois se retiraient.

Un escadron de gendarmerie à cheval, massé par peloton dans la rue St-Honoré, le sabre au poing, la figure crispée par la rage, ne frappait pas encore, parce qu'on n'attaquait pas. Il ne restait plus que de rares passants qui faisaient retraite le long des trottoirs. Les rassemblements avaient gagné le large pour revenir plus hostiles. Ces prodromes de la lutte se prolongèrent jusque vers cinq heures, où un feu de peloton de la garde coucha sur le pavé plusieurs morts et blessés. Le combat était commencé.

En un clin d'œil, dans un vaste rayon, toutes les rues du quartier se vidèrent. Aux masses épaisses qui encombraient le quartier avait succédé la solitude, aux clameurs un profond silence. Les habits s'étaient éclipsés. De petits groupes d'ouvriers, en vêtement de travail, enfonçaient rapidement les magasins d'arquebusiers et s'emparaient, sans mot dire, des armes, de la poudre et des balles, puis, embusqués aux angles de rues, ils engageaient contre les gardes royaux un feu de tirailleurs. Déjà les militaires comptaient des morts et des blessés, lorsque toutes les troupes de la garnison sorties de leurs casernes vers cinq heures arrivèrent en masse sur le terrain de la lutte. Le petit nombre de combattants populaires dut se retirer devant ces forces qui occupèrent sans résistance les environs du Palais-Royal et des Tuileries. Mais déjà au bruit des premières charges et au cri de « *Vengeance* » poussé

13. Quand Charles X a dissous la Garde nationale le 29 avril 1827 (cf. texte 1, note 21, p. 41), selon certains témoignages, il semble que le pouvoir n'ait pas songé à récupérer les armes ni même à les contrôler. Chacun de ses membres était donc en principe resté armé. Cependant, il fallut deux jours de combats dispersés et le prestige de Lafayette pour que la Garde se rassemblât à nouveau.

par les fuyards, le centre de la ville s'était hérissé de barricades. Plusieurs colonnes envoyées dirigées contre ces retranchements furent accueillies par une grêle de pierres et ne ripostèrent pas. L'effet inattendu de la fusillade du Palais-Royal avait donné à réfléchir. En voulant terrifier par une répression brutale, on n'avait fait qu'exaspérer. Pour la première fois depuis 1815, le peuple rendait coup pour coup et renvoyait l'épouvante à ses ennemis. Jusqu'alors, pour avoir raison de l'émeute il avait suffi de quelques charges de cavalerie. En novembre 1827, les feux du peloton purent coucher impunément sur le carreau une foule de citoyens sans autre résistance que des cris et quelques pierres. Rien n'enhardit comme l'impunité ; nul doute que les souvenirs de la rue St-Denis n'aient beaucoup encouragé le coup d'État de juillet 1830.

On espérait bien être quitte des colères parisiennes avec une distribution de coups de sabre, au pis-aller, avec quelques volées de balles qui feraient rentrer sous terre la population. Quant à imaginer que des pékins osassent seulement toucher un fusil du bout du doigt et l'ajuster sur des uniformes, nul au gouvernement n'aurait pu concevoir une telle extravagance, les porteurs d'épaulettes moins que personne. Le langage des feuilles royalistes prouve du reste cette illusion. *La Quotidienne*¹⁴ imprimait ceci le mardi soir : (voir Vaulabelle¹⁵).

Ces bonnes gens se figuraient que le nec plus ultra de l'audace révolutionnaire [populaire] serait de se faire attaquer indéfiniment sous les pieds des chevaux de la gendarmerie. Il est certain que jusque-là, ils n'avaient jamais vu autre chose. Cette fois les Parisiens leur réservaient une surprise et ils ne la firent point attendre. Les premières balles pékines qui étendirent les gardes royaux sur le pavé comme de simples mortels, montrèrent tout-à-coup aux traîneurs de sabre l'abîme qu'ils n'avaient jamais soupçonné. Le peuple tirait sur les uniformes. L'effet fut prestigieux. Les ouvriers n'étaient donc plus des lapins ou des lièvres, nés pour recevoir du plomb dans le train de derrière. Ceci changeait les choses, on s'en aperçut

14. *La Quotidienne* fut l'un des rares journaux autorisés à paraître après les ordonnances.

15. Le manuscrit laisse la suite en blanc. Il s'agit vraisemblablement d'un article de *La Quotidienne* que VAULABELLE date du mercredi matin 28 juillet (*La chute de l'Empire... Histoire des deux Restaurations*, p. 364 du tome 7 de la 2ème édition parue en 1854). Cet article résume les positions des monarchistes : « le parti révolutionnaire voudrait pousser les choses à l'extrême [...] Les hommes à écus [...] dont toute la politique devait être dans leur caisse [jouent avec] les passions populaires et [cherchant à profiter] d'un mécontentement qu'ils ont d'abord excité [...], ferment leurs ateliers qui jettent sur le pavé de Paris une multitude d'ouvriers [espérant] que leur propre injustice excite contre le roi ces malheureux privés de travail. C'est ici une machination infernale. [L'article insiste sur] l'hostilité publique et manifeste de ces hommes d'argent [...] Ce sont eux qui commencent l'attaque. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour la conduire à son dernier terme [...] Des révoltes, des émeutes, tout cela ne tue pas une monarchie qui a un gouvernement bien réglé, des ministres résolus et une armée fidèle [...] que tous ces hommes audacieux réfléchissent encore [...] plus que personne, nous sommes persuadés que force restera à la loi. »

bien. Les troupes, en marchant à six heures contre les barricades, reçurent l'ordre précis de ne faire feu que si elles recevaient elles-mêmes des coups de fusils. Mais derrière ces barricades, il n'y avait point de fusils et les soldats se bornèrent à les franchir l'arme au bras, sans répondre aux pierres qui pleuvaient sur eux. Le peuple n'était pas en mesure, il se mit partout en retraite et l'armée occupa sans effusion de sang toutes les positions qui lui étaient désignées. Seulement la prudence venait trop tard. *Alea jacta erat*, le gant avait été relevé.

Blanqui, témoin des premiers engagements de la rue d'Hanovre (?) [St-Honoré ?], repassa les ponts à l'arrivée des régiments et rentra au quartier latin. Tout y était en effervescence, tumulte, combustion. Une multitude d'étudiants couraient de la place de l'Odéon et les rues attenantes, poussant des cris sans fin de « Vive la Charte ! » et arrachant avec des huées les affiches du doyen de l'école de droit, Delvincourt¹⁶, qui menaçait d'expulsion tout élève pris dans les rassemblements. L'intimidation n'avait pas beau jeu. De grosses patrouilles de ligne sillonnaient les masses épaisses des jeunes gens dans l'espoir de les désespérer, mais les pauvres troupiers n'avaient guère cœur à la besogne. Les soldats en marchant, pleuraient à chaudes larmes et ressemblaient plus à des victimes qu'à la force armée. Il y avait en effet dans l'attitude de la foule une telle expression de fureur et de menace que la crainte devait passer dans le camp opposé très ignorant de la querelle et tout ahuri d'une explosion si volcanique. Ces soldats ne comprenaient pas le premier mot d'une si chaude aventure. Blanqui a vu les gardes royaux se rendant à leur caserne, traverser de l'air le plus amical des rassemblements, groupes d'ouvriers occupés à dépaver les rues et à briser les réverbères. Ils riaient de bon cœur et ne paraissaient pas saisir le sens de cette tempête. Ils y voyaient plutôt une espèce de folle saturnale dont ils eussent volontiers peut-être pris leur part. Quelques heures après, ils allaient échanger la mort avec ces remueurs de pavés, briseurs, casseurs de lanternes.

Après avoir, durant une partie de la soirée, excité (de tout son pouvoir) les étudiants à une prise d'arme pour la matinée du lendemain, Blanqui retourne sur la rive droite, aux bureaux du *Globe*, rue Monsigny, il y trouva rassemblé, délibérant en grand émoi, le personnel de la rédaction, MM. Rémusat, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Jouffroy, Pierre Leroux, Barthélemy-Saint-Hilaire, Benjamin Dejean, etc., enfin M. Dubois, plus tard Dubois de la Loire-Inférieure, rédacteur en chef et gérant du journal. Il arrivait à la dérobée de la maison de santé rue Chaillot où il subissait un emprisonnement de quelques mois. Blanqui fut accueilli dans ce cénacle avec beaucoup plus de courtoisie et de bienveillance que ne lui en avaient

16. Depuis sa désignation à ce poste en 1810, Delvincourt, congréganiste avéré, membre du Conseil de l'Instruction publique, était la bête noire des étudiants.

montré la veille au matin les philosophes Jouffroy et Barthélemy-Saint-Hilaire, lequel du reste, en ce temps là, n'était pas encore philosophe. Sa prophétie si mal reçue, conspuée trente six heures plus tôt, était en bon train [en bonne voie] de s'accomplir, ce qui avait un peu mitigé, adouci, apprivoisé, tempéré, rabaissé la marque des gros [bonnets] personnages. On s'empessa de lui demander des nouvelles et son opinion sur les événements. Il répondit que Paris était en pleine insurrection et pressa avec instance ces messieurs de se mettre à la tête du mouvement. Il tombait mal en vérité et, faite à de tels hommes, la proposition ne laissait pas d'être quelque peu grotesque. Elle fut éludée poliment et sans rebuffades, les façons hautaines n'étaient plus de mise.

Blanqui ne perdit pas son temps davantage et sortit vers onze heures, afin de parcourir les quartiers, théâtre de l'émeute. Des trois journées de juillet, ce minuit de mardi fut sans contredit l'instant où Paris présentait l'aspect le plus sinistre. Troupes et peuple s'étaient également retirés. Pas une âme dehors. Fenêtres, portes, magasins, tout fermé hermétiquement sans aucune lumière, une nuit sans lune, les réverbères brisés. Chaque rue comme un corridor ténébreux entre deux hautes murailles obscures, de distance en distance des morceaux de pavés invisibles qu'on heurte à tâtons, au ciel un bleu piqué d'étoiles, pour plafond. Partout un silence de mort, une lueur rougeâtre servait de guide pour conduire à la place de la Bourse. Là brûlait paisiblement dans une profonde solitude le corps de garde de gendarmerie, entouré d'un cirque de maisons illuminé par les flammes. Mais, arène et loges, ce cirque, était vide, désert.

Prologue et veillée de la bataille étaient plus lugubres que le champ de bataille lui-même, par l'incertitude du succès de l'événement. Qui pouvait présager, deviner l'avenir ? La courte fusillade du Palais-Royal n'avait été qu'une escarmouche isolée. Rien ailleurs que des tumultes de cris et de foules. Qu'allait faire Paris le lendemain ? Paris semblable à une ville morte depuis des siècles ?

À l'aube¹⁷ il était debout tout entier, dans l'agitation d'une ruche en furie. La diversité des costumes n'était pas moindre, depuis l'habit, fort rare, jusqu'à la blouse sans pantalon. Une chaleur torride avait simplifié les vêtements au minimum compatible avec la décence. Mais la décence ne courait pas de risque, cette foule demi-nue avait un aspect et un maintien plus sévères que la nonne la mieux calfeutrée. Tous les âges, depuis 12 à 60 ans étaient là, les adolescents de 14 à 20 ans, en nombre immense, la plupart vêtus de simples pantalons, sans chemise, avec un bonnet de papier sur la tête.

17. Mercredi 28 juillet, la seconde des trois journées.

Sur la place et les quais voisins, un immense tumulte mais sans désordre, quelque chose comme la possible agitation d'un champ de foire et, comme nouveau point de ressemblance, l'analogie confirmée, fortifiée encore par un échange continu de cris : « de la poudre contre des balles qui en veut ? Des balles pour de la poudre ! ». Marchés aussitôt conclus, échange bientôt fait.

Les armes à feu étaient l'aristocratie de cette armée. Heureux et fier qui tenait un fusil ! Tous les gens le suivaient avec envie. Le gamin possesseur d'un pistolet se pavanait plus glorieux qu'un roi.

Du reste pas trace d'organisation ni de commandement dans cette multitude. Ni général, ni caporal. Rien que des individus isolés, sans soucis du voisin et ne prenant conseil que de leur volonté. Ce n'est pas qu'on se fût montré rebelle à une direction. Loin de là. Elle eût été acceptée et obéie avec empressement, enthousiasme. Mais de chef, il ne s'en présentait point [il n'avait garde de s'en présenter]. Cette première heure était celle de la témérité et le peuple seul est téméraire. Il le sentait d'instinct et ne cherchait point des yeux des officiers impossibles, introuvables. Tous ces ouvriers, réduits à eux-mêmes et sans confiance dans leurs égaux comme chefs, tous ces ouvriers agissaient pour leur propre compte. On n'eût pas pu découvrir deux hommes associés par une entente quelconque dans un but commun. Pêle-mêle, sur la place et sur les quais, on eût dit qu'ils ignoraient l'existence des troupes, et on les voyait, dans une parfaite indifférence, à vingt pas des vedettes royales qu'ils ne daignaient pas même apercevoir. Du côté de l'armée, sentinelles, avant-postes et régiments, tout restait immobile.

Vers dix heures et demie le drapeau blanc est arraché des fenêtres de l'Hôtel de Ville et lancé sur la place. Des hommes s'en emparent, trépigment et le traînent sur le pavé. Presque au même instant, le drapeau tricolore se déplace au sommet de la tour Nord de la Cathédrale et le tocsin sonne à la grosse cloche¹⁸.

18. Nous n'avons pas retrouvé la suite de ce récit. Cependant les proclamations, que nous publions, rendent compte des préoccupations de l'auteur qui a évoqué à plusieurs occasions ses diverses actions pendant les Trois Glorieuses. Au procès des Quinze, par exemple, il complète sa défense en racontant sa participation à la prise du Palais de Justice, le 29. C'est aussi ce jour-là, comme le rapporte Michelet qui en fut très impressionné, qu'il fit irruption dans le salon d'Adélaïde de Montgolfier en s'écriant : « Enfoncés les Romantiques ! ».

[TROIS LETTRES A MADAME DE BRIONVILLE]

1827*

[Première lettre]

[début 1827]

Je vous dirai vraiment, ma chère grand'maman¹, ce que je dis sans gêne à tout le monde, petits et grands : *c'est absurde*. C'est une chose étrange qu'après m'avoir élevé depuis l'âge de dix mois, vous ne connaissiez pas mon caractère. Il est assez clair pourtant. Je vois par votre lettre que vous

* Citées et publiées en partie par Alain DECAUX, dans *Blanqui l'insurgé*, Paris, Librairie académique Perrin, 1976, p. 71 et 76, extraites d'« Archives familiales », sans plus de précision. La fin de la scolarité de Blanqui et les années suivantes ont suscité témoignages et commentaires contradictoires. Dans le premier texte autobiographique, il la situe lui-même à 1824 sans parler de la suite et précise dans la lettre à Watteau de 1861 : « de janvier 1818 à 1823, vie de collège », ne disant rien non plus de ses activités de 1824. Son aîné, Adolphe, évoquant de son côté sa brouille avec Massin, sa prise en charge de l'éducation de son cadet et de leur sœur Uranie, leur installation commune avec leur tante de Brionville et les lauriers de son frère, il est probable qu'Auguste poursuivit son année de philosophie à Charlemagne. Toujours dans la lettre à Watteau, Blanqui date de 1823 son affiliation à la Charbonnerie et son séjour à Blagnac chez le général Compans (cf. introduction, p. 29 à 31), évoquant la guerre d'Espagne (avril à septembre 1823), objet d'une vigoureuse campagne de Mignet dans *Le Courrier français* et qui se transforma en guérillas, comme par exemple le débarquement de Valdes à Tarifa en août 1824. La référence à l'Espagne peut faire hésiter pour ce séjour entre l'été 1823 ou l'été 1824, mais sûrement pas après, ni pour une plus longue durée, malgré la description un peu mythique de Théophile Silvestre (*Plaisirs rustiques*, op. cit.) des nuits de Blanqui sous les fenêtres du château, « la neige tombant en plus sur les couvertures... ». Blanqui résume les quatre années suivantes, de 1825 à 1828, à sa fonction de « professeur à l'institution Massin », alors qu'Adolphe et les biographes sont plus précis : Auguste aurait occupé un emploi à l'École de commerce, où son frère, enseignait, au *Journal du Commerce* et au *Courrier français*, feuille d'opposition où se retrouvaient Voyer d'Argenson, Ménilhou et d'autres anciens carbonari, journaux auxquels son frère collaborait. Les biographes ajoutent qu'il donna des leçons particulières chez Melle de Montgolfier et dès février 1825 dans la pension de jeunes filles de M. Oudot où se trouvait Amélie Suzanne Serre, sa future femme, qu'il dit pourtant n'avoir connue que fin 1825 (texte 39, p. 239). Ils situent son séjour à Blagnac, un ou deux ans, entre 1825 et 1827 sauf M. PAZ qui a disposé de la lettre à Watteau sans la citer et le *Dictionnaire des Parlementaires*, op. cit. (« précepteur à 19 ans des enfants d'un général de cavalerie », soit en 1824). A noter que dans l'inventaire des documents saisis en 1839 figurent peu de lettres de cette période. Elles sont adressées par Sophie Blanqui à Félix Mathé, en 1823 et 1824 sans adresse, en 1825 en poste restante à Grenoble et en 1826 à Vidalon. Aucune n'est adressée à Blagnac. La première des lettres à Madame de Brionville que nous publions a dû être écrite dans les premiers mois de 1827, alors que, malade, Blanqui avait passé quelques jours difficiles à Grandmont. Les autres « lettres » sont datées.

1. Cet affectueux vocable est adressé à sa grand'tante maternelle, Claude BRIÈRE de BRIONVILLE. La précision de temps qu'il donne permet de dater à l'hiver 1805-1806 l'arrivée de la tante de Brionville à Puget-Théniers.

avez été affectée de mon ton bourru à Aunay. D'abord je n'y ai guère séjourné qu'étant malade, et par conséquent on ne peut faire attention à la conduite d'un malade. Est-ce que je ne bourre pas tout le monde ? Est-ce que je me gêne avec qui que ce soit ? Avec maman², par exemple ? Avec toutes les personnes que je connais ? Est-ce que je n'envoie pas promener à droite et à gauche ? Cela ne fait rien. J'en ai fait autant à Adolphe³, sérieusement par exemple, parce qu'il y avait sujet. Avec M. Massin⁴ je n'agis pas autrement. Je lui dis tout crûment ce que je pense et je ne mâche pas les termes. Avec toutes mes connaissances à Paris, avec des dames, avec des demoiselles je n'en fais pas d'autre, et jamais je n'ai mâché une parole à personne. Demandez à maman, à son retour, comme je suis avec les personnes que je connais le plus. Je les bourre, je leur dis des impolitesses, les maltraite sans gêne et nous n'en sommes pas moins bons amis. C'est lorsqu'on me fait le plus d'avances, lorsqu'on me choie davantage que je réponds par plus de bourrades : mais je ne traite ainsi que ceux que j'aime le mieux. On le sait bien et l'on ne m'en veut pas.

Il y a quelque temps, j'ai été un peu malade. Aussitôt Mme Serre⁵ (demandez à maman quelle est cette dame) a écrit pour savoir de mes nouvelles. J'ai été lui dire que je ne voulais pas qu'on m'écrivît, qu'on s'occupât de moi, que je voulais qu'on me laissât tranquille, que je ne répondrai pas. Eh bien, on ne s'est pas fâché. Vous êtes affligée de mon silence. Mais maman a-t-elle souvent des lettres de moi ? Je n'écris qu'à la dernière extrémité pour affaires pressantes. Vous savez si j'aime Canton⁶ ? Il y a plus de trois mois que je ne lui ai écrit un mot et chaque semaine je

2. Augustine Sophie BRIÈRE de BRIONVILLE, épouse de Jean Dominique Blanqui et mère d'Auguste Blanqui.

3. Dans ses « Souvenirs », Adolphe BLANQUI, frère aîné d'Auguste, évoque des disputes enfantines, dont il parle néanmoins avec une certaine gravité. On sait aussi qu'Auguste organisait chez Massin, quand il y était pensionnaire, des conspirations contre les pions. Mais on peut penser qu'ils eurent de nombreux sujets de discussions plus graves. Ils étaient l'un et l'autre très sensibles aux événements, à leurs relations avec J.-B. Say, à la nostalgie de l'Empire. Mais à tout cela ils réagissaient avec leur différence d'âge, d'évolution et de tempérament. En 1824, ils étaient jugés dangereux par la police et surveillés, ce qui situe Adolphe dans les sphères de l'opposition libérale dont certains membres se retrouvaient dans la Charbonnerie. Mais seul Auguste s'est engagé dans la lutte, alors qu'Adolphe devenait directeur de l'École de commerce.

4. A cette époque, Auguste travaillait comme répétiteur dans cette institution très cotée, où il avait été pensionnaire entre 12 et 18 ans.

5. Madame SERRE était la mère d'Amélie, une ancienne élève d'Auguste deux ans auparavant et sa future femme.

6. Ce nom de « Canton » est soit un surnom amical, ce qu'aucun biographe n'indique, soit une erreur de transcription, le « s » et le « t » pouvant parfois se confondre. Il s'agit sans aucun doute d'Étienne de CANSON, fabricant de papier bien connu, petit-fils d'Étienne de Montgolfier, et neveu d'Adélaïde de Montgolfier, vivant depuis toujours, hors des périodes scolaires, dans les environs d'Annonay, ami de jeunesse d'Auguste et son condisciple de Charlemagne et peut-être de chez Massin. Plus de cent lettres de lui figuraient dans les papiers saisis en 1839.

reçois de lui une lettre dans laquelle il se désole. Cependant je ne l'en aime pas moins. C'est comme vous. Dans tous mes grands projets, vous êtes pour une bonne part. Je n'écris pas. Qu'est-ce que cela prouve ? Je n'écris à personne. Je n'aime donc personne ? Ce serait absurde. Vous savez bien qu'il est impossible qu'un être vive sans aimer quelqu'un, fût-ce le plus grand scélérat. [...]

Ne soyez donc plus fâchée, ma chère grand'maman, et faites un peu la part du caractère. Vous savez qu'on ne peut guère le changer. Le mien, de l'avis de tout le monde, est rude et grossier pour l'écorce, mais il n'en est pas plus mauvais au fond, j'ose le dire. Je suis toujours quoique vous en disiez, votre *Minou* enfant gâté, et quoique l'on ne m'appelle plus de ce nom, je ne l'oublie pas. Adieu, ma grand'maman. Je vous embrasse de tout mon cœur⁷.

Votre gâté,

L.A. BLANQUI.

[Deuxième lettre]

mardi 28 novembre 1827

[...] On vous aura dit sans doute que j'ai été blessé et vous aurez pris l'alarme mal à propos. Je vous écris donc en partie pour vous rassurer. Oui, on a tiré sur le peuple : on s'est battu dans la rue Saint-Denis et dans les rues voisines⁸. Je me suis mêlé aux combattants et j'ai reçu une balle dans le cou : trois lignes à côté, je restais mort sur la place, le coup ayant été tiré à bout portant. Il n'y a pas eu un seul instant de danger pour la blessure : c'est ennuyeux et voilà tout. C'est une affaire de trois semaines. Soyez donc parfaitement tranquille. Car je suis plus intéressé que personne à avoir soin de moi [...]

[Troisième lettre]

5 février 1828

[...] il y a deux mois dans cette maudite rue Saint-Denis [...] Quoique je me porte à merveille, je crois encore votre vie plus solide que la mienne [...]

7. Cette lettre est l'illustration d'un caractère tranché et intransigeant mais qui sait néanmoins parfaitement jouer sur le registre du charme. Bien que sans doute déjà aguerri par les luttes clandestines ou non, une certaine gentillesse naturelle, trahissant une profonde humanité, lui ouvrait les salons de gens dont il se séparera inexorablement, mais dont il conservera longtemps l'amitié.

8. Blanqui évoque les manifestations provoquées par les élections législatives du 17 novembre 1827 (cf. le premier texte) : « c'était la troisième blessure de l'année ».

[LETTRE AU MARQUIS DE FAVERGES]¹

(octobre-novembre 1828)*

J'ai obtenu le 30 août de son Excellence le Ministre des Affaires étrangères², un passeport pour me rendre en Morée. Ce passeport que j'ai eu l'honneur de mettre sous vos yeux portait invitation aux puissances amies de la France de me laisser librement passer et circuler, et de me donner aide et protection en cas de besoin. J'avais l'intention, avant de m'embarquer à Toulon, de revoir mon pays natal que j'avais quitté au mois d'octobre 1815...³

J'y suis né en 1805, mon père étant alors sous-préfet d'un arrondissement du département des Alpes-Maritimes. Je demandai dans les bureaux de la police s'il était nécessaire d'avoir le visa de l'ambassade sarde ici, et il me fut répondu que cette formalité était inutile, attendu la nature de mon passeport. En traversant la France, nulle part on ne jugea convenable d'y apposer des visas. Avant de franchir la frontière, par Barcelonnette, M. le Sous-Préfet de cette ville m'assura que je pouvais entrer en Piémont sans aucune signature de lui ou de toute autre autorité française. Les fatigues de la route avaient déterminé chez moi une inflammation de poitrine, et je me rendis à Puget en petites journées⁴. A Guillaume, les carabiniers m'arrêtèrent ainsi que mon compagnon de route et nous ne fûmes relâchés qu'après visite de tous les papiers contenus dans nos portefeuilles. Nous étions restés prisonniers trois heures sous la garde d'un soldat de Puget-Théniers. Les carabiniers trouvèrent mon passeport en règle ; les autorités locales

* AN, CC 728, n° 462, n° 73. (Papiers saisis chez Joseph Garnier en 1839). Nous avons trouvé dans ce dossier trois textes inédits et apparemment inconnus, ayant un rapport avec le voyage de Blanqui dans le comté de Nice et ses environs. Le premier texte a été incontestablement rédigé pendant son voyage, puisqu'il demande l'intercession du gouverneur. Les autres l'ont été plus tard (cf. texte 5, p. 66 et texte 9, p. 93). Sur les origines de ce voyage, voir l'introduction.

1. Le marquis de FAVERGES était gouverneur du Comté de Nice et représentait les autorités piémontaises.

2. En titre à ce moment, le comte de LA FERRONNAYS qui fut un grand partisan de la guerre d'Espagne. Passé au centre gauche sous Martignac, c'est lui qui avait préparé l'expédition de Grèce, ce qui avait peut-être facilité les démarches de Blanqui, même si, absent de France, le ministre était provisoirement remplacé.

3. Cela confirme la date exacte de l'exode des jeunes Blanqui en octobre 1815, différente selon les biographies.

4. En venant de Barcelonnette, le voyageur traversait la frontière au col de Fayolle et la route suivait la vallée du Haut-Var. Guillaume est sans doute Juillaume, où débouche la route venant de Valberg, à une trentaine de kilomètres de Puget-Théniers (Cf. texte 9, p. 93)

connaissaient ma famille et j'avais pour elles des lettres que m'avait données mon père, me recommandant à d'anciens amis⁵. Je gardais le lit par suite de mon inflammation de poitrine.

J'étais arrivé le vendredi 10 octobre. Le samedi 18 au soir, il me fut signifié par un carabinier que j'eusse à partir le lendemain à la pointe du jour. Sur les représentations du médecin que j'étais hors d'état de me mettre en route, il me fut accordé jusqu'au jeudi 23. Mais dans la nuit du samedi même, je fus attaqué d'une inflammation d'entrailles, et le jeudi j'étais incapable de supporter le voyage. Prolongation de séjour me fut alors accordée. Le dimanche 26 au matin, on me plaça sur un mulet, et je me dirigeai, très souffrant encore, sur Nice. Le lendemain 27 à 8 heures 1/2 du matin, après avoir quitté Gilette⁶, et près d'atteindre le gravier du Var, je fus arrêté par deux carabiniers, ainsi que mon compagnon de route. Ils ne trouvèrent pas mes papiers en règle et nous intimèrent l'ordre de les suivre. Sur l'observation que j'étais fort malade et que je ne pouvais monter le chemin pénible qui conduit à Gilette, on me répondit que la marche était bonne et me guérirait peut-être.

Le muletier Pascal, qui nous conduisait, eut ordre de poursuivre son chemin ; et je fus mené à Gilette et de Gilette, par des chemins affreux de montagne, à une maison appelée *La Cerise*, située à deux lieues de Gilette, sur la route de Roque Esteron. Le brigadier qui s'y trouvait déclara nos papiers en règle et néanmoins voulait nous faire ramener à Puget. Il consentit enfin à nous diriger sur Nice. Mon portefeuille et tous nos papiers furent saisis et remis aux soldats. Il était dix heures 3/4, je n'avais pris aucun aliment de toute la journée. Je demandais grâce qu'il me fut permis d'acheter un morceau de pain. L'on me fit répondre qu'il n'y en avait pas. J'ignore si la réponse était vraie, je souligne seulement le fait. Il fallut revenir à Gilette aux ardeurs d'un soleil brûlant. Je ne vous parlerai pas, Monsieur le marquis, des railleries qu'il fallut essuyer.

L'un des carabiniers, dans un état d'ivresse complète, tomba plusieurs fois assez rudement. Il portait un fusil de chasse et mon compagnon de route, pour prévenir un accident, parvint adroitement à décharger cette arme en l'air sans que les soldats s'y opposassent. Nous arrivâmes à Saint-Martin-du-Var, où le brigadier nous accueillit avec la plus grande politesse et je me plais ici à rendre témoignage des égards affectueux qu'il eut pour nous. Néanmoins, nos papiers furent retenus. Mardi matin, deux

5. Dans les papiers saisis en 1839, se trouvaient « 56 lettres de recommandation recueillies par le jeune Blanqui pour son projet de départ pour la Grèce ».

6. A l'époque, la route de Puget-Théniers à Nice ne suivait pas la vallée du Var, mais, par le col de St-Raphaël, Ascros, Revest-les-Roches et Gilette, longeait la crête, qui de 1500 m. domine toute la région. Gilette surveille les deux vallées du Var et de l'Estéron, à une quinzaine de km de Nice. Il fallait compter 13 à 14 heures de trajet pénible. (Y. CRAIPEAU).

soldats nous escortèrent jusqu'à Nice et, entr'autres faits, empêchèrent un muletier de Puget de me parler sur la route, lui signifiant qu'il ne devait communiquer qu'avec eux. A Nice, enfin, je fus placé sous la garde d'un carabinier à cheval après trois heures et demie d'attente dans un vestibule exposé à plusieurs courants d'air, dévoré par la fièvre, tremblant de froid et presque désespéré, je l'avoue, d'un pareil traitement, je jetais avec force ma casquette à terre. Le soldat alors nous poussa dans une espèce de cachot infect, où se trouvaient des ceps⁷ et des anneaux de fer pour attacher les prisonniers.

Ne sachant ce qu'on voulait faire de nous, dépouillés de tous nos papiers, qu'on pouvait supprimer, j'écrivis à tout hasard avec un crayon sur un chiffon de papier sale qui me restait une réclamation qui vous était adressée, M. Le Marquis, et dont les termes annonçaient ma profonde angoisse. Vers les 4 heures, je fus conduit à la police. On y prit mon signalement, les noms et prénoms de mon père. Je restais là une heure environ, exposé à plusieurs courants d'air. Ma fièvre avait redoublé, je vous avancerai que le désespoir s'était presque emparé de moi. Le commissaire de police, M. Lubonis, me voyant assis immobile, me releva brusquement ma casquette en disant : « Et vous, le moribond, êtes-vous sourd ? d'où êtes-vous ? » Je répondis à ces questions. Il m'interrogea sur ma famille qu'il déclara connaître et enjoignait aux carabiniers, avec un geste expressif, de nous mettre sous un bon tour de clef. Mon compagnon demanda, au nom de l'humanité qu'on ne me conduisit pas en prison. Sa réclamation fut inutile : mais M. Lubonis nous assura qu'il nous serait permis d'en écrire de la prison, au Gouverneur, au consul français, à qui bon nous semblait, et que nos réclamations seraient envoyées. Arrivé à la prison du sénat, les geôliers me fouillèrent brutalement, me prenant canif, couteau, crayon, la lettre au crayon que je vous avais écrite qui se trouvait dans ma poche. Je demandais à écrire, et l'on me répondit que cela ne se ferait pas, qu'il y avait défense expresse de permettre aux prisonniers d'écrire. M. l'avocat général des prisons pouvait seul déroger à ce règlement et comme je m'informais du moyen de lui adresser une demande à ce sujet, on me dit que cela se ferait par écrit et que comme il était défendu d'écrire, je ne le pouvais pas, qu'au reste, M. l'avocat passerait samedi. Nous fûmes placés dans une prison au rez-de-chaussée avec deux autres malheureux. On nous donna une paille et une couverture pour deux. Je ne vous peindrai pas la nuit passée dans le cachot, tourmenté d'une fièvre brûlante, mangé par les moustiques et les insectes. La fenêtre était grillée sans vitre.

Le lendemain, on nous apporta une soupe donnée par les dames de la miséricorde et qu'il fallut manger sans cuillère, plus un morceau de pain de

7. Pièce de fer servant dans les temps lointains d'entrave pour attacher les prisonniers.

munition (?). On m'assurait que vous étiez informé de toute cette affaire. C'était faux. Je ne sais quand je serais sorti de cette cruelle position si, par un heureux hasard, il ne se fut trouvé dans mon portefeuille une lettre de mon père adressée en ma faveur à M. le Comte de Malaucène. Grâce à son entremise généreuse, on nous tira de notre cachot, en nous signifiant de partir pour le pont du Var, nos passeports n'étant pas signés par l'ambassadeur de Sardaigne. M. de Malaucène fils a encore eu la complaisance d'obtenir un sursis jusqu'à vendredi matin.

Pardonnez, M. le Marquis, la longueur de ces détails. Je les ai jugés nécessaires pour établir la vérité de mon récit. Souffrant de la poitrine, j'aurai désiré séjourner quelques temps à Nice pour profiter de son heureux climat. Ma santé a été cruellement ébranlée par les traitements que j'ai éprouvés, et plus encore par les inquiétudes auxquelles j'ai été en proie, pendant trois jours. Ce qui provoque surtout mes plaintes, c'est l'assurance qu'on m'a donnée à plusieurs reprises que vous alliez recevoir communication immédiate de cette affaire, assurance entièrement fausse, comme je le vois aujourd'hui. Elle m'avait donné un peu d'espoir et de courage dans ma prison. Je savais de longtemps que vous vous étiez montré le constant et généreux protecteur de tous les Français inquiétés en ce pays. J'aurai pu très injustement vous accuser d'indifférence pour un de ces Français, celui qui avait peut-être le plus besoin de votre intervention.

Je ne pense pas que mon passeport soit sans valeur ici, sans le visa de l'ambassade de Sardaigne. C'est ce que m'assurait bien cependant M. le Commandant de Macé, du reste plein d'urbanité, en ajoutant qu'il ne connaissait pas ici la signature d'un ministre français. A supposer même que nos passeports ne fussent pas revêtus de toutes les formalités, encore ces passeports prouvaient-ils que nous n'étions pas des gens sans aveu ; de plus, les papiers trouvés dans nos portefeuilles, et que j'aurais l'honneur de vous soumettre, l'attestaient encore davantage. Le traitement que j'ai essuyé a donc lieu de me surprendre, et je me suis empressé d'avoir recours à votre puissante intercession, M. le Marquis, persuadé que vous voudrez bien l'étendre pour votre et très [?....]

L.A. BLANQUI

[RELATION DU VOYAGE A NICE]

(1828-1829)*

Voici un échantillon de l'hospitalité démonstra[tive] et de la [profonde] considération que le gouvernement sarde professe pour nos ministres.

Deux français, Messieurs Blanqui et Ploque, se rendant en Morée munis d'un passeport du ministre des affaires étrangères, voulurent, avant de s'embarquer à Toulon visiter le Comté de Nice où M. Blanqui avait des parents et des amis à revoir. Leurs passeports invitaient les pays alliés et amis de la France à accorder aide et protection, le tout suivant le protocole usité. Mais, ce qui faisait le prix de cette invitation, c'est la signature de M. de Rayneval¹ apposée au bas du papier. Il était évident qu'avec cet heureux papier, les deux voyageurs pouvaient se promener dans tout l'univers probablement, sauf Alger². Malheureusement, ils n'avaient pas fait deux lieues hors de la frontière que le précieux talisman avait perdu sa vertu. M. Blanqui tombe grièvement malade et force lui est de s'arrêter dans la petite ville de Puget-Théniers qui vit naguère avec étonnement arriver dans les montagnes 500 hommes destinés à la défendre de la peste ou des idées françaises³, ce qui est bien [illisible] au bout de quelques jours. Des carabi-

* AN, CC 728, n° 462, dossier n° 73. Il est probable que ce texte ait servi de base à l'article d'Adolphe Blanqui paru en janvier 1829 dans *Le Messager*, cité par M. DOMMANGET (*op. cit.* p. 45), comme le montrent quelques phrases caractéristiques, (cf. ses références précises aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, Z 12). Nous n'avons pas retrouvé ce journal, mais Yvan CRAIPEAU nous a signalé une revue des Alpes-Maritimes, *L'Éclaireur du Dimanche* du 8 avril 1923, qui relate cet épisode dans un texte hostile à Blanqui traité de « bolcheviste », émaillé de citations identiques à cette recension et faisant souvent référence à un article signé par Adolphe BLANQUI dans *Le Messager de Marseille*, qu'il n'a pas trouvé non plus. L'article de *L'Éclaireur*, relatant, comme Dommanget, un échange de correspondance entre le gouvernement (le garde des Sceaux, Portalis, pour le premier, le ministre des affaires étrangères pour le second) et le consul (Caudolle) ou les représentants de la France, semblerait bien confirmer l'existence d'une seule et unique source : ce texte. Il est en effet permis de penser qu'Adolphe Blanqui n'a pu écrire un article que d'après les indications, sans doute écrites, de son frère. Il est possible aussi qu'Adolphe ait signé un texte rédigé par son frère. Nous publions donc cette version avec les réserves d'usage.

1. Gérard de RAYNEVAL avait assuré diverses fonctions diplomatiques et notamment l'intérim de La Ferronnays en 1828, lors de son absence.

2. C'est pratiquement la seule allusion de Blanqui à Alger que nous connaissions pour cette période, pourtant déterminante, du colonialisme français. Malgré son absence, Blanqui était au courant des événements puisqu'à la suite des manigances qui privaient l'Algérie de ses créances sur la France, le vaisseau français *Provence* venait d'être bombardé dans le port d'Alger (3 août 1828).

3. Blanqui fait sans doute allusion au retour des Piémontais en 1814.

niers signifièrent aux voyageurs d'évacuer immédiatement le pays et de se diriger sur Nice, peu importe que l'un d'eux soit au lit.

Grande rumeur parmi les trois ou quatre autorités qui s'imaginaient voir la révolution envahissant leur village, drapeau blanc en tête pour pénétrer de là dans l'Europe, attendu que c'est le chemin le plus court ! On signifie aux voyageurs de se diriger sur Nice. Les vigilants fonctionnaires avaient expédié des carabiniers pour donner avis aux magistrats de Nice du danger qui menaçait la contrée [le Comté (?)]. On hisse le malade sur un mulet et les deux suspects s'acheminent paisiblement par les sentiers de chèvre qui conduisent à Nice. A mi-chemin, ils sont arrêtés par deux carabiniers, sous prétexte que leurs passeports ne sont pas en règle : le muletier reçoit l'ordre de continuer sa route avec les bagages. [*Phrases minuscules illisibles*] Blanqui est traîné sur des chemins affreux jusqu'à un poste isolé. Là, on déclare les passeports excellents. Ils enlèvent aux deux voyageurs leur portefeuille et tous leurs papiers qui sont remis aux carabiniers. Exténués de besoin, ils demandent en grâce la permission d'acheter un morceau de pain. On leur répond qu'il n'y en a pas. Ils sont ainsi traînés dans des chemins affreux depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 de l'après midi. Les misérables chargés de [cette (?)] exécution militaire étaient dans un état complet d'ivresse, leurs armes se tournaient souvent contre les prisonniers. Après avoir couché à une caserne à Saint-Martin-du-Var, les deux français sont conduits le lendemain de brigade en brigade jusqu'à Nice et jetés provisoirement dans un cachot [...] décoré d'anneaux en fer, de ceps et autres meubles à l'usage de ces heureux pays. De là, on les conduit à la police escortés de carabiniers qui les promènent dans les rues comme des malfaiteurs. M. Blanqui, épuisé de fatigue et dévoré par une fièvre ardente est presque hors d'état de répondre à l'interrogatoire que les suppôts de cet antre lui faisaient subir.

Le commissaire de police Lubonis relève brutalement la tête en l'apostrophant : « Eh ! bien, le Moribond, êtes-vous sourd ? » M. Ploque fit observer à ce digne fonctionnaire que les passeports sont en règle, qu'ils ont été jugés tels à Puget-Théniers. « — C'est possible, je n'en sais rien, mais il faut aller en prison, c'est l'usage. — Je réclame au moins de votre humanité quelques égards pour [l'état vraiment déplorable de M. Blanqui]. — Bah ! bah !, il sera mieux soigné en prison que s'il était chez lui. Un bon tour de clé », ajoute-t-il en se tournant vers les carabiniers. Arrivés à la prison du sénat, les prisonniers sont fouillés par le geôlier qui leur enlève cahier, canif, couteau, crayon, etc. Le commissaire Lubonis avait déclaré qu'ils pourraient écrire au consul français et aux autorités pour réclamer leur mise en liberté. Mais le geôlier leur annonce qu'il est défendu expressément de laisser écrire les prisonniers sans la permission de l'avocat général, permission qui se demande par écrit, et qu'ils ne peuvent demander parce qu'il est défendu d'écrire...

On les met dans un cachot avec deux autres enfermés pour des motifs à peu près semblables. Et veut-on savoir comment on est soigné dans les

prisons du roi de Sardaigne ? Un des compagnons de fortune des deux voyageurs français avait depuis sept jours une fluxion de poitrine qui se trouvait arrivée [à sa dernière période], on lui donnait pour remède 20 onces de pain noir, de l'eau, et ses gémissements ayant attiré l'attention, on lui accorde un peu de tabac en poudre pour dissiper le mal de tête dont il se plaignait.

Un chirurgien est venu le saigner et son sang, contenu dans une écuelle, était depuis trois jours sur la fenêtre du cachot. Depuis lors il n'avait plus vu que le porte clef qui lui jetait son pain noir par le guichet. [Comme pour] MM. Plocque et Blanqui, nul d'entre leurs amis ne se doutaient qu'ils fussent à Nice et au cachot. On les avait dépouillés de leurs papiers, [*phrase ?*]. Le commissaire les avait assurés qu'il serait rendu compte immédiatement de leur arrestation au consul de France, mais il s'en est bien gardé.

[Deux lettres que M. Blanqui avait (?). Les carabiniers et le geôlier s'étaient saisis de deux lettres écrites à M. de Caudolle]⁴. Heureusement pour les deux voyageurs, on trouva dans leur portefeuille une lettre de recommandation pour un officier supérieur piémontais qui s'empressa de réclamer les prisonniers. Ils furent mis en liberté après 24 heures de secret. Plainte fut portée contre eux au consul qui adressa les plus énergiques remontrances au gouverneur du Comté de Nice, M. le marquis de Faverges. M. de Faverges répondit que les passeports des deux étrangers n'étaient signés d'aucun consul sarde résidant en France, que la signature d'un ministre français n'était rien pour lui, qu'il ne connaissait pas ça. Le consul fut obligé de certifier par son visa que M. le Ministre était bien M. le Ministre.

M. Blanqui a été longtemps malade par suite des traitements qu'il a essayés pendant trois jours⁵. Au reste, il n'est pas le seul qui ait à se plaindre de l'arbitraire des autorités piémontaises. Le nom de français est un titre de proscription dans toute l'étendue des États sardes et partout dans le Comté de Nice dont les habitants ont sans cesse les yeux tournés vers la France. L'acharnement [de la police contre les Français] avec lequel la police s'attache à les poursuivre, se mesure sur la sympathie qu'éprouvent pour eux les habitants. On n'a pas oublié que lors du fameux cordon

4. M. de CAUDOLLE était ce consul de France, évoqué dans le texte précédent et *supra* note*, à qui Portalis, Garde des Sceaux, demanda des renseignements. D'après sa réponse, citée par *L'Eclaireur*, il contesta en partie certains aspects du récit, notamment le rôle répressif des forces de l'ordre, ce qui tendrait à confirmer que ce texte est bien d'Auguste Blanqui...

5. On peut penser, en lisant cette phrase, que Blanqui resta quelques temps dans la région pour se remettre de ses maux physiques et moraux. Sans doute a-t-il mis à profit cette période sinon pour examiner l'organisation de la défense du Comté, du moins pour prendre des contacts qu'il évoquera plus tard. (cf. *infra*, 2ème période, texte 9, p. 95).

sanitaire établi un beau matin au bord du Var, un malheureux vieillard complètement sourd, qui traversait le gravier du fleuve, sans se douter qu'il importait la peste chez le roi de Sardaigne, tomba sous les balles des soldats chargés de repousser le fléau et que trois jours après, les troupes étaient rentrées dans leur quartiers.

L'Angleterre [à quelques degrés que l'ait fait ascendre (sic) l'attitude politique du duc de Wellington⁶ n'a rarement à demander satisfaction de pareils outrages essayés par un citoyen anglais]. On sait sur le continent que le gouvernement britannique retrouve son énergie pour venger ses nationaux opprimés. Un Français ne peut mettre deux lieues entre la frontière et lui, sans risquer le cachot et les [?]. [Le ministre français est inconnu à deux lieues de la frontière de France,] un petit gouverneur d'un petit pays déclare, en voyant la signature, qu'il ne connaît pas ça. Après les mépris de l'Espagne, il ne nous manquait plus que les mépris de la Sardaigne.

[N.B. Une version de Plocque suit en trois feuillets. Écriture difficile à lire. Le texte recopié ci-dessus semble être un travail de Blanqui à partir du récit de Plocque (D. L.N.)]

6. WELLINGTON, le vainqueur de Watterloo, le tuteur des débuts de la Restauration, l'arbitre des Congrès européens, qui s'était opposé en vain aux interventions des autres puissances, était devenu chef d'un gouvernement anglais très conservateur, le 9 janvier 1828.

[PREMIÈRE PROCLAMATION]

[27] juillet 1830*

Parisiens !

Charles X a déchiré la Charte, renversé les lois, anéanti toutes les libertés. Plus d'imprimerie ! Plus de journaux ! Plus de livres ! Plus de Chambre ! L'ancien régime est rétabli, la France livrée pieds et poings liés aux nobles et aux prêtres¹.

Aux armes, Citoyens ! Aux armes, pour défendre la patrie, notre honneur, notre existence ! Consentirons-nous à devenir un troupeau d'esclaves sous le fouet des jésuites ? Non, non ! Plutôt mourir !

Mais ce n'est pas le peuple qui périra, ce sont les misérables qui prétendent l'asservir. Debout ! debout ! écrasons ces infâmes. Que le châtiement tombe comme la foudre sur leur attentat.

Article 1er

Tous les citoyens de seize à cinquante ans sont appelés à la défense de la patrie et de la liberté ².

Article 2

Les hommes de seize à trente ans armés ou non armés, se rendront place de l'Hôtel de Ville pour être organisés en bataillons.

Article 3

Les hommes de trente à cinquante ans resteront dans leurs quartiers pour y préparer la résistance.

* BN, Mss. NAF 9590 (2), feuillet 460, s.d. Texte publié in DOMMANGET, *op. cit.*, p. 53, MOLINIER, *op. cit.*, p. 26, BLANQUI, *Écrits sur la Révolution*, p. 64, mais privé des trois premiers paragraphes (Mss. NAF 9591, liasse VIII, chem. 18). Dommanget situe sa rédaction dans la nuit du 27 au 28 juillet.

1. Blanqui fait allusion aux Ordonnances qui ont servi de détonateur.

2. Notons que pour l'auteur, liberté et patrie sont indissociables (cf. introduction).

Article 4

Des barricades seront construites dans toutes les rues, de cinquante mètres en cinquante mètres³. Les rues seront dépavées et, dans les principales voies de passage, les pavés seront montés aux étages supérieurs pour être précipités sur les troupes de Charles X.

Article 5

Les anciens militaires : officiers, sous-officiers et soldats sont appelés à l'Hôtel de Ville pour former les cadres des bataillons populaires.

Article 6

Il sera établi des commissions pour : 1°) le service des vivres ; 2°) l'armement ; 3°) l'armement.

Les citoyens aptes à faire partie de ces commissions voudront bien se présenter à l'Hôtel de Ville.

Article 7

Le peuple s'emparera des armes à feu en magasin chez les armuriers ainsi que de la poudre et des balles. L'État leur remboursera le prix de tous ces objets avec une prime de 25% pour les risques.

[Variante]: art. 7, « Les armuriers livreront au peuple les armes à feu, ainsi que la poudre et les balles qui se trouvent dans leur magasin »⁴.

3. Blanqui avait vu réapparaître, dans la nuit du 19 au 20 novembre 1827, les barricades absentes de Paris depuis 180 ans. Il les inclut donc très tôt dans sa stratégie. Elles furent édifiées dès le 27 juillet 1830, la première, dans l'après-midi, au carrefour de la rue Saint-Honoré, de la rue Richelieu, et de la rue de Rohan.

4. D'après *Écrits sur la Révolution*, op. cit., p. 64.

[DEUXIÈME PROCLAMATION]

[28] juillet 1830*

Parisiens !

L'armée de Charles X a été battue¹. Notre vieux drapeau, en renvoyant la lumière, a été reconnu et salué par la victoire². Mais tout n'est pas fini. Loin de là, et il pourrait en coûter cher, de s'endormir sur ces premiers lauriers.

Point d'illusion. L'ennemi a perdu le tiers de son monde. Mais les deux tiers qui survivent ont pu se rallier aux Champs-Élysées sous la protection des renforts arrivés de province. Ces renforts se succèdent d'heure en heure. Des régiments de la garde et de la ligne accourent de vingt villes à la ronde. Enfin les camps de Lunéville et de Saint-Omer ont été levés et s'avancent à marches forcées sur Paris. D'ici à trente-six heures, nous aurons en face de nous une seconde armée plus nombreuse que la première³.

Mais quelle différence dans les situations ! Ce matin, nous n'étions qu'une poignée d'émeutiers isolés courant les rues en quête d'un pistolet et d'un peu de poudre. Ce soir, nous avons quarante bataillons bien organisés, cent mille fusils, cinquante bouches à feu et des munitions pour six mois de combat⁴.

* BN, Mss. NAF 9590 (2), f. 460, s.d. publiée par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 57, qui situe sa rédaction le 28 juillet, ce qui nous paraît correspondre à la situation décrite.

1. La journée du 28 avait été rude mais indécise, des points stratégiques importants avaient changé de mains : Paris avait pris l'Hôtel de Ville mais l'avait reperdu le soir. Ce n'est que dans l'après-midi du 29 que la victoire du peuple parisien sur les troupes est réelle.

2. Les premiers drapeaux tricolores avaient fait leur apparition dans les rues dès la veille au soir, le mardi 27. Ils furent hissés dans la matinée du mercredi 28 sur l'Hôtel de Ville et Notre-Dame et un peu partout dans la journée, mais ils disparurent le soir.

3. Le 28 au soir les troupes se replièrent vers les Tuileries. C'est le 29 qu'une partie des troupes se rassembla à « l'Arc de l'étoile » avant de rejoindre le roi à St-Cloud « mourant de faim, consternées, haletantes » (L. BLANC, *op. cit.*, p. 284 et 285). Est-ce cet épuisement que Blanqui reconnaît à la fin du texte, ou était-il mal renseigné sur le lieu de repli exact des troupes le 28 au soir ? Dans tous les cas elles ne reçurent aucun renfort et les craintes de Blanqui semblent injustifiées. Les deux camps cités furent en effet avertis le 28 juillet par dépêche « par un pauvre invalide qui avait une jambe de bois » écrit L. BLANC (*op. cit.*, p. 231) car le télégraphe était coupé. On ne sait pas s'il arriva et nous n'avons trouvé aucune information sur d'éventuels mouvements de troupes. Mais Blanqui pouvait craindre leur arrivée dans la nuit du 28.

4. Étonnante précision de la part de Blanqui mais bien dans sa façon toujours très matérialiste de penser l'action : toute sa vie il aura le souci de la précision. Il est possible qu'il ait passé une partie de la soirée à recenser l'armement et à pousser les insurgés à s'organiser. Mais s'agit-il du 28 ou du 29 au soir ? Les Parisiens ont passé les deux nuits

Ce matin, l'ennemi, plein de superbe, nous regardait avec mépris comme un vil troupeau prêt à fuir devant le plat de sabre. Ce soir, il est frappé de stupeur et sa consternation se communique aux régiments fatigués qui viennent tomber au milieu du désarroi d'une défaite⁵.

En avant, soldats de la liberté ! L'armée des ténèbres et de la tyrannie va se dissiper comme la poussière devant les plis de notre glorieux drapeau..

à construire des barricades (L. BLANC, *op. cit.*, p. 240 et p. 297), mais la description de la situation au matin correspondrait donc davantage à celle du 28. Cependant, rien ne fut organisé, c'est la spontanéité qui caractérise le mouvement. Le manque de chefs était cruellement ressenti et ils s'improvisaient dans le feu de l'action.

5. La superbe de l'ennemi pouvait se comprendre le 28 au matin, et leur stupeur le 28 au soir. Le 29, Blanqui aurait plutôt parlé de déroute. C'est pourquoi nous pensons que le texte a été écrit le 28 car il est vrai que l'armée a été battue, qu'elle a perdu beaucoup des siens et subi « une » défaite et non la défaite définitive. On peut rajouter que tous les témoignages concordent sur cet aspect, comme si les « forces de l'ordre » avaient d'abord cru à une manifestation sans importance, puis prenant conscience de la réalité de l'insurrection, ne se sentaient plus le courage de se battre contre les insurgés dont ils se sentaient plus proches que des Bourbons.

[Troisième proclamation, dite]

PROCLAMATION DE 1830

[28-29 juillet 1830]*

Général¹, la trahison s'agite. On veut replacer les Bourbons sur leur trône. Il faut couper court à ces complots. Maintenir les Bourbons, ce serait noyer Paris et la liberté dans le sang. Le coup d'État [deux mots raturés] vient de montrer qu'ils sont passés maîtres dans l'art du parjure et du guet-apens. Ils promettent tout pour conjurer le péril qu'ils n'avaient pas su prévoir, puis ils prépareront de nouveau dans l'ombre leur St-Barthélémy, et cette fois, instruits par l'expérience, ils mesureront mieux leur coup. C'en sera fait de la liberté et de la patrie².

* BN, Mss. NAF 9591 (2), f. 129. L'authenticité de ce texte inédit, évoqué seulement par S. BERNSTEIN (p. 35), est controversée parce que le contenu de cet appel semble peu conforme à l'image que l'on se fait des conceptions politiques de Blanqui. Aucun autre biographe n'en fait état. Cependant, plusieurs éléments permettent de penser que Blanqui peut parfaitement en être l'auteur (cf. introduction) et une lecture approfondie, expliquant l'abondance de l'appareil critique, apporte des indices permettant de situer la rédaction de cette proclamation le 28 juillet de préférence au 29 juillet 1830. Il n'est pas exclu cependant qu'elle ait été écrite sur deux jours.

1. Lafayette était le drapeau idéalisé que toutes les tendances, de la gauche aux libéraux, se disputaient. Son opposition sans faille à la seconde Restauration, sa participation à toutes les conspirations, à toutes les sociétés secrètes, toujours dirigées contre les Bourbons, étaient présentes dans tous les esprits. Il restait fidèle à une certaine idée républicaine. Pour Rémusat, son petit-fils par alliance, stigmatisant l'attitude indigne de la Restauration vis-à-vis du « dernier rempart de Louis XVI », il s'agissait d'un « monarchiste révolutionnaire »... Rappelons que, depuis peu, il était « commandant suprême » de l'Association de janvier (cf. introduction) avec Auguste Fabre qui, le 28 juillet au matin, lors d'une réunion de députés chez Audry de Puyraveau, (rapportée par MORHÉRY, p. 56, qui la date du 27) proposait : « [...] proclamez à l'instant un gouvernement libre, nommez Lafayette chef des troupes nationales, et venez au milieu des colonnes ». Lafayette lui même, aux trois réunions de députés de la journée du 28, proposa selon SARRANS la formation d'un gouvernement provisoire et l'établissement de son quartier général à l'Hôtel de Ville. On sait également que le 28 dans la nuit il inspecta les barricades. RITTIEZ rapporte que le soir du 28, au *National*, déserté par Thiers et Mignet qui se cachaient, quelques républicains comme Teste et orléanistes comme Béranger rédigèrent une proclamation d'un gouvernement provisoire signée LAFAYETTE, GÉRARD (homme de toutes les combinaisons...) et CHOISEUL, qui était affichée le lendemain. Rien d'étonnant donc que Blanqui s'adresse aussi à Lafayette, même si nous ne savons à quel titre. Curieusement, d'ailleurs, nous avons retrouvé dans les papiers saisis en 1839 et déposés aux Archives nationales, une proclamation du même genre signée de LAFAYETTE, GÉRARD et... LAMARQUE. Mais nous n'avons cependant pas cru devoir la considérer comme un texte de Blanqui.

2. Dès le « coup d'État », c'est-à-dire la proclamation des ordonnances, les libéraux, réunis en permanence chez le banquier Laffitte, ont mis tout en œuvre pour sauver la monarchie et tous tentaient de faire rapporter les ordonnances, persuadés que cela suffirait pour « ramener l'ordre ». Un complot fut même organisé pour faire acclamer par le peuple le duc de Bordeaux avec la régence du duc d'Orléans. La dernière tentative de Charles X mettait en scène Mortemart, Gérard et Perier, qui hésitait encore le 29 au soir.

Non ! Non ! la trahison ne s'accomplira pas. La France veut la sécurité dans la liberté. Les citoyens en armes demandent une garantie contre les vengeances bourboniennes³. Ils n'ont point oublié 1815 et la terreur royaliste⁴, ils se rappellent les échafauds de Grenoble⁵, de Saumur⁶, et de Paris⁷.

Déjà l'état de siège est déclaré, les conseils de guerre installés aux Tuileries, les bourreaux tout prêts⁸. Mais les victimes ne livreront pas docilement leur tête. En tirant l'épée, nous avons jeté le fourreau. Il nous faut un gouvernement qui ne transige pas, qui n'attende son salut que de la victoire. Et qui placer à la tête de ce gouvernement sinon l'homme qui le premier a poussé le cri : « Aux armes ! » qui a soulevé Paris, et au milieu même de la lutte, a su organiser une armée⁹ ?

3. Il est probable que Blanqui dénonce ici non seulement le retour au régime de la Charte, mais aussi le pouvoir bourgeois dont il pressentait l'avènement et qu'il devait également dénoncer peu après. Blanqui devait être au courant des machinations libérales et il fallait agir vite. Lafayette était la seule enseigne qui permette de s'opposer aux Bourbons ou au pouvoir orléaniste. Il fallait essayer de lui faire prendre une décision énergique avant qu'il ne soit trop tard, d'autant que ses fonctions à l'Association, qui se référaient fréquemment à la Constitution de 93, pouvaient laisser croire à un accord.

4. Doublée des exactions des armées d'occupation fortes d'un million deux cent mille hommes, la terreur blanche revêtit divers aspects (guerre de religion dans le Midi, basses vengeances contre bonapartistes ou jacobins, multiplication des sociétés secrètes ultras, etc.). Des mesures administratives vengeresses provoquèrent l'épuration de la moitié des fonctionnaires, on procéda à des dizaines de milliers d'arrestations ; les lois d'exception, le rétablissement des cours prévôtales permirent de prononcer facilement des milliers de condamnations. Il y eut des dizaines d'exécutions et des milliers de victimes.

5. A Grenoble, quatorze condamnations à mort furent prononcées sur cent cinquante arrestations, à la suite d'une vaine tentative d'insurrection bonapartiste organisée par J.P. Didier, ancien doyen de l'école de droit, le 4 mai 1816. Didier fut exécuté le 8 juin.

6. A Saumur, des élèves cavaliers créèrent les Chevaliers de la liberté, bientôt en liaison avec les Carbonari. Rapidement, leur chef, le lieutenant Delon, fut arrêté mais s'évada. Peu de temps après, le 18 décembre 1821, un incendie dans l'école permit de retrouver les listes des membres des chevaliers dans les poches des victimes. Trente à quarante arrestations eurent lieu, deux sous-officiers furent condamnés à mort, mais un seul exécuté à Tours le 2 mai 1822. Parallèlement, le général Berton, désigné pour diriger l'insurrection à Saumur et qui devait prendre appui sur les Chevaliers de la liberté, resta cloué à Thouars où elle devait commencer le 24 février. Berton fut exécuté à Poitiers le 5 octobre et, parmi ses co-inculpés, tous carbonari, le docteur Caffé se suicida, Jaglin et Saugé furent exécutés à Thouars le 7 octobre 1822, le docteur Fradin et un autre, virent leur peine commuée.

7. Les quatre sergents de La Rochelle, cf. texte 1, note 18, p. 40.

8. Cette phrase situe bien à quel moment Blanqui a pu rédiger cette proclamation. Le pouvoir a encore la situation en main. Le 27, Polignac prépare l'ordonnance d'état de siège et la fait signer par Charles X le 28 au matin. Elle sera affichée aussitôt sur les murs de Paris. Par contre, on savait, dès la nuit du 28 au 29, que les conseils de guerre prévus ne fonctionneraient pas. C'est le 28, tard dans la soirée, que Marmont dut rapporter les mandats d'amener lancés contre les sept principaux « meneurs », y compris Lafayette. Il était en effet dans l'impossibilité d'arrêter ceux d'entre eux qui étaient devenus membres d'une délégation que les députés réunis chez Audry de Puyraveau lui adressaient. Blanqui a donc écrit ce passage avant.

9. Curieuse affirmation, voire contradiction de Blanqui précisant ailleurs (texte 2, page 58) que, le 28 encore, il n'y avait « pas trace d'organisation ni de commandement dans cette multitude. Ni général ni caporal ». Mais, comme on l'a vu, dans la journée, on pense beaucoup à Lafayette qui offre ses services et parcourt quelques barricades. Blanqui rentre-t-il dans l'approche psychologique de Lafayette, extrêmement sensible au déferlement d'hommages à sa personne ?

Général, les Parisiens vous proclament et la France entière ratifiera leur choix¹⁰.

Sous la mitraille de Charles X, vous¹¹ m'offrez le pouvoir, je l'accepte, car ce pouvoir élevé sur un champ de bataille, demain peut se transformer en échafaud. J'ai bien compris la pensée du peuple et je la partage : « Plus de Bourbons ou plus de patrie ! » Point de ménagement ni de transaction avec cette race odieuse qui n'est jamais rassasiée de sang français, qui, depuis quarante ans, n'a cessé de le répandre par la main de l'étranger ou de la verser elle-même sur la place publique, aujourd'hui par ses bourreaux, demain par ses soldats.

En face de ces Bourbons, il y a désormais le gouvernement que vous venez de proclamer dans les rues ensanglantées par le canon royaliste. Donc, vaincre ou mourir ! Mais ce n'est pas le peuple qui périra, ce sont les misérables qui prétendent l'asservir.

Parisiens, en avant ! Le soleil ne se couchera pas avant d'éclairer votre triomphe.

10. Ce n'est que le 29 que Lafayette a été réellement désigné comme chef de la Garde nationale, mais la décision semble avoir été prise dès le 28 au soir.

11. S'agit-il toujours du discours de Blanqui, le « vous » désignant Lafayette, ou est-ce la réponse de Lafayette, le « vous » désignant cette fois le peuple ? Dans le premier cas, Lafayette offre le pouvoir à Blanqui, ce qui paraît incohérent. Dans le second cas, il y aurait un oubli des guillemets qui accompagnent tout discours rapporté et Blanqui se serait laissé aller à imaginer cette réponse de Lafayette qui traduit davantage ses espoirs que la volonté du vieux général. Cette proclamation a peut-être été faite pour s'opposer à celle qui avait été concoctée dans les bureaux du *National* et publiée par erreur dans *Le Constitutionnel* que nous citons dans la note 1 et avec laquelle Blanqui n'était pas forcément en accord. Les signataires, Lafayette, Gérard et Choiseul n'étaient d'ailleurs probablement pas au courant de ce qui s'écrivait sous leur couvert. Il faut signaler que le 29 au matin, la plus grande confusion régnait à Paris où les proclamations fleurissaient et que « des hommes n'ayant reçu leur mandat que d'eux-mêmes » s'étaient installés à l'Hôtel de Ville, chacun parodiant le pouvoir.

DEUXIÈME PÉRIODE

DU MOUVEMENT ÉTUDIANT

AUX AMIS DU PEUPLE

(Automne 1830-1833)

INTRODUCTION

La présence de Blanqui, après la révolution de 1830, se fait de plus en plus grande et apparaît à travers l'émergence du mouvement étudiant sur la scène politique.

Pas ou très peu organisés avant les journées de Juillet, les étudiants se lancent massivement dans la lutte lors de la révolution. Ils combattent côte à côte avec le peuple sur les barricades et sont partout là où sa colère explose : au Louvre, aux Tuileries, au Palais de Justice, à la caserne des Suisses, etc. Ces trois jours rassemblent les Écoles, peu politisées mais poussées au combat, pour les moins spontanées, par le rappel des ordonnances de 1820 fait par les autorités universitaires le 27 juillet, interdisant toute forme de rassemblement. Pendant l'insurrection, les étudiants se retrouvent par groupes de même faculté ou par affinité d'origine régionale, selon le seul modèle d'organisation pratiqué avant 1830 : le banquet annuel.

Ce sont ces combats victorieux, ne reposant sur aucune organisation préexistante sérieuse, mais pleins de bravoure et de spontanéité, qui révèlent aux élèves leur propre cohésion de groupe et d'intérêts, ce que leur peu de conscience politique antérieure et les ordonnances de 1820 avaient contribué à étouffer. Ils eurent un rôle déterminant dans le déclenchement de la révolution, comme le signale J.-C. Caron dans ses travaux¹, montrant bien l'intense activité des étudiants républicains pendant cette période. Ce sont eux, essentiellement, qui ont incité la jeunesse des écoles, bourgeoise et modérée dans son ensemble, au combat. Minoritaire, il faut cependant souligner, à la suite de Georges Weill, que le courant républicain, grâce aux nombreux ouvrages publiés à partir des années 1825 sur la grande Révolution, a fait des progrès dans le milieu étudiant auquel Blanqui appartient².

Ceci est très important car au sein de ce mouvement inorganisé, fondé seulement sur la spontanéité et l'ardeur au combat, apparaissent dès le

1. Cf. notamment J.-C. CARON, *Génération romantiques, Les Étudiants de Paris et le Quartier latin. 1814-1851*, op. cit., p. 283 sq.

2. On peut remarquer que dans ses récits des trois journées, si Blanqui évoque les étudiants, il semble attacher une beaucoup plus grande importance à l'action du peuple. (Cf. ses textes autobiographiques, les proclamations). Il ne parlera que plus tard de son rôle parmi les étudiants.

début du mois d'août les premières dissensions. Les objectifs post-révolutionnaires vont séparer les étudiants républicains de ceux qui se contenteraient d'une monarchie constitutionnelle nouvelle. Les premiers, frustrés dans leur victoire, n'ayant aucune confiance dans les « nouveaux venus » au gouvernement, les seconds, majoritaires, reflet de la classe sociale dont ils sont issus, prônant l'idée d'une « monarchie républicaine » peu cohérente, voire même partisans du régime qui se met en place.

La propagande de Louis-Philippe vise d'ailleurs à rallier la jeunesse estudiantine. Le roi la reçoit et accorde la Légion d'honneur aux Écoles. Cette propagande lui réussit dans un premier temps, lui assurant une popularité certaine dans la population entière, sensible à l'image de ce roi citoyen qui vit bourgeoisement, envoie ses fils au lycée, circule à pied et discute familièrement avec les petites gens. L'adresse des étudiants de Glasgow, lue devant l'assemblée des étudiants, le 11 décembre 1830, lors d'une cérémonie publique dans chacune des Écoles de droit et de médecine, en présence de leur doyen respectif, entre dans ce cadre³. Il en est de même de la loi, votée le 13 décembre, instituant la décoration de Juillet, comme du faste officiel donné aux obsèques de Benjamin Constant⁴. Le roi bénéficie alors d'un état de grâce dont il essaie habilement de tirer profit ainsi que le fait remarquer J.-C. Caron.

Dès novembre cependant, date de la rentrée universitaire, les étudiants vont organiser de nombreuses manifestations. Elles présentent au début un caractère corporatiste : on dénonce la vénalité des études de notaire, on demande l'ouverture plus longue de la bibliothèque de la faculté... Les étudiants ne possèdent encore aucun mode d'organisation. C'est pourquoi on trouve beaucoup d'entre eux dans les sociétés républicaines qui se sont créées au lendemain de Juillet. Peut-être comprennent-ils aussi que les revendications de corps sont liées à des revendications d'ordre politique. Ainsi, la Société des Amis du Peuple, la SAP, créée au lendemain des journées de juillet, dissoute le 2 octobre, reprend sa pleine activité courant novembre, organisant des manifestations pour déstabiliser le régime tout en refusant l'idée d'une insurrection. La Société de la Liberté, de l'Ordre et du Progrès, la SLOP de Sambuc, créée en novembre, a pour but avéré la constitution d'une organisation des écoles mais présente, en arrière-plan, et contrairement à la SAP, une volonté affirmée d'insurrection.

C'est cette partie d'étudiants politisés qui va tenter d'organiser le mouvement étudiant. Il se dessine plus fortement à partir de la mi-décembre, au moment où Louis-Philippe entame une politique de reprise en main de la situation sociale explosive, provoquée par le procès des ministres de Charles X, ouvert le 15 décembre et pour lesquels la foule demandait la

3. Cf. texte 11, p. 100.

4. Cf. texte 10, p. 98.

peine capitale. L'action républicaine se manifeste sans désespérer à travers différents appels, dont celui de Trélat le 12, qui incite à poursuivre la révolution. Une partie de la SAP tente de constituer un « comité insurrecteur », et la plupart des militants de la SLOP se mobilisent, de même qu'une partie de l'artillerie de la Garde nationale commandée par les républicains Bastide, Guinard, Thomas, etc... On signale également des groupes moins contrôlés animés par des personnages comme Fieschi. En face, le pouvoir essaie de prévenir un mouvement de masse, comme en témoigne l'ordre du jour de Lafayette du 19 qui appelle au calme et, à travers les « citoyens bien intentionnés quoiqu'égarés », condamne implicitement la SAP et les républicains. De son côté Barrot déploie de grands talents de négociateur, notamment auprès de certains dirigeants étudiants, comme Sambuc.

Dès le 20, l'émeute menaçait, des rassemblements de centaines de personnes s'opéraient çà et là, des étudiants prenaient des initiatives. Comme en juillet au faubourg St-Marceau, Danton partit soulever le faubourg St-Antoine. Le 21 fut sans doute le théâtre d'après discussions entre les déterminés et les hésitants et une journée cruciale pour ces mouvements en proie aux influences opposées, où le poids de Lafayette, qui, naguère, était président de l'Association de janvier, et dont le salon était fréquenté par des dirigeants étudiants comme Sambuc, devait peser très lourd.

Le 22, face à l'état quasi insurrectionnel de Paris, pendant que les murs se couvrent d'appels au calme⁵, les étudiants, jouissant d'une réputation glorieuse auprès de la population, carte au chapeau, apaisent la foule et sauvent ainsi le régime. Les manifestants, qui attendaient, suivirent après quelque étonnement la direction qu'on leur proposait et à laquelle ils n'avaient certainement pas songé. Cette intervention pacifiste permit au gouvernement les arrestations qui suivirent le jour même, destinées à démanteler le mouvement étudiant et républicain. Les plus déterminés d'entre eux sont en effet arrêtés, la SAP s'ajourne sine die, Sambuc saborde la SLOP et se rapproche de Morhéry et de Saint-Firmin⁶.

C'est alors que Louis-Philippe et la Chambre vont prendre une série de mesures maladroites qui vont décevoir les étudiants, même les plus modérés, et contribuer à durcir le mouvement. Le 23 décembre, à la demande du roi, les remerciements de la Chambre aux étudiants pour leur action sont votés mais avec maintes réticences. Le lendemain, cette même Chambre qui vota des félicitations à la Garde nationale abolit la charge de Lafayette qui démissionne aussitôt. La désillusion sur les promesses du nouveau régime sera totale lorsque le 12 janvier 1831, le gouvernement de Louis-Philippe

5. Cf. texte 12, p. 102.

6. Cf. texte 15, p. 120.

exhibera les ordonnances du 5 juillet 1820⁷, adoptées sous la Restauration que les étudiants croyaient définitivement déchu. Ces mêmes ordonnances qui avaient lancé les plus récalcitrants d'entre eux sur les barricades de Juillet !

Cette désillusion ne provoque pourtant pas de réaction violente. Les écrits quoique fermes et plein d'aigreur⁸, restent d'une modération exemplaire, symptôme de l'infériorité numérique des républicains, de la division des étudiants et de leur inorganisation. On arrive à ce paradoxe que si certains dirigeants du mouvement étudiant, ou qui essaient de l'être, sont républicains, la majorité de ceux qui les suivent ne le sont pas forcément. Un homme comme Danton, par exemple, est obligé de se défendre publiquement d'appartenir à la même famille que son homonyme jacobin, tellement cela porte préjudice à lui-même et à la cause pour laquelle il se bat. C'est ici qu'il faut insister sur l'attitude des étudiants, y compris républicains, vis-à-vis des hommes du parti du Mouvement : le préfet Odilon Barrot et surtout le général Lafayette, symbole et garant de la victoire de Juillet; celui auquel les étudiants républicains, entre autres, ont proposé le pouvoir le 29 juillet et qui jouit d'une admiration quasi aveugle.

Dans cette période de transition, appelée très justement « époque sans nom » par un contemporain⁹, où un régime qui ne se veut ni république ni monarchie se met en place de façon tatonnante, essayant de ne pas heurter les forces qui l'ont porté au pouvoir, les étudiants, partagés entre leurs espoirs et l'avancée prudente des hommes d'État, ont pensé trouver en Lafayette le personnage infaillible. Il est à la fois l'homme du passé et du présent, le lien entre deux siècles et deux révolutions. Malgré l'ambiguïté de son attitude en 1791 et 1792, plus monarchiste que républicaine, que la plupart il est vrai ignorent ou n'ont plus en mémoire, le « héros des deux mondes » est une légende vivante, à la fois mythe et réalité, réalité d'ailleurs différente pour chacun. C'est un libéral pour les étudiants modérés, c'est un républicain ardent pour ceux qui connaissent son appartenance à la Charbonnerie et son soutien au journal *La Tribune*, c'est l'homme de la convergence. Quand il démissionne, il n'aura aucun mal à récupérer la confiance des étudiants, après les quelques mois de sa collaboration au gouvernement, lesquels avaient quand même installé le doute sur sa conduite dans l'esprit des plus républicains.

Dans les textes il apparaît comme « la garantie vivante des promesses de juillet ». Ces députés libéraux dont Lafayette est le plus illustre, ce sont « ces patriotes, toujours les mêmes », « ces voix amies » auxquelles les

7. Cf. texte 16, p. 125.

8. Cf. texte 13, p. 107.

9. A. BAZIN, *L'Époque sans nom. Esquisses de Paris, 1830-1833*, Paris 1833, cité par J.-C. CARON dans sa thèse, *op. cit.*, p. 766.

proclamations des Écoles font allusion. Sambuc lui-même place le combat des étudiants sous leur égide. Les preuves du profond respect que le général Lafayette inspirait sont nombreuses. On ne trouve dans l'œuvre de Blanqui, par exemple, aucun texte le critiquant, malgré la verve particulièrement acerbe et riche du révolutionnaire à laquelle aucun de ses contemporains n'échappe. Jusqu'au bout, Lafayette gardera son auréole parmi les étudiants : en juin 1832, ils l'enlèveront du cortège qui suit les funérailles du général Lamarque pour le transporter, dans sa chaise, jusqu'à l'Hôtel de Ville, afin de prendre le pouvoir.

Les revendications étudiantes ne dépassent donc guère celles du parti du Mouvement. C'est l'ordre, avant tout, comme garant de la liberté, le patriotisme et une base républicaine pour les institutions. L'appel au peuple ne se fait que pour lui rappeler la sagesse en l'échange de laquelle on lui donne l'assurance d'une solidarité contre l'usurpation de la victoire commune de Juillet. Que ce soit le projet de Sambuc pour organiser les étudiants, ou celui de Morhéry que nous publions¹⁰, ils restent très modérés, montrant une volonté de rassembler une majorité d'étudiants sur des thèmes plutôt corporatistes que politiques, prenant ainsi en compte le fait que cette majorité d'étudiants est trop indécise politiquement. Morhéry fait allusion aux divisions : « avec le même but, nous différons quelques fois sur les moyens d'y parvenir » écrit-il et il propose : « mettons en contact les énergiques et les faibles, les exaltés et les sages, et bientôt notre politique deviendra ferme et raisonnée ». Son projet « ne veut qu'être utile à la patrie » et propose le rassemblement sur des idées bien larges : la liberté, la paix, le bonheur du peuple, l'amour de la patrie, rejetant les actes de violence : « A Dieu ne plaise que le sang français soit versé à nouveau ». Et bien leur en prend, aux étudiants républicains, d'occulter un instant leur conviction ! Car il n'est pas question de république et encore moins de révolution dans les proclamations des étudiants. Celle du 22 décembre des élèves de Polytechnique, de droit et de médecine, présente la confiance dans « le roi, notre élu » auquel ils associent Lafayette, Dupont et Barrot, « nos amis ». Les protestations qui suivent le vote de la Chambre soutiennent les initiatives des proclamations, mais contrastent cependant un peu avec elles. On les sent rédigées par une plume plus politisée, et on y trouve une menace presque ouverte à l'insurrection si les concessions demandées ne sont pas obtenues, bien que l'une évoque encore ces « voix amies » et que celle de l'École normale, tout en se solidarisant avec le mouvement de contestation, assure « de son dévouement au roi citoyen ». Ce contraste prend toute sa teneur avec l'hommage rendu à Lafayette, rupture définitive des étudiants

10. Cf. texte 15, p. 120.

les plus actifs avec un gouvernement qui annonce de plus en plus sa couleur.

Où se situe Blanqui pendant cette période qui suit les Trois Glorieuses jusqu'à ses actions reconnues au sein de la SAP à partir d'avril-mai 1831 ¹¹ ?.

Il semble clair qu'il n'est pas touché par les revendications corporatives étudiantes auxquelles il ne fait jamais allusion. Leurs divisions et discussions lui sont sans doute étrangères, car depuis cinq ou six ans il gravite à un autre niveau et a dû côtoyer des mouvances plus déterminées. Le texte sur la Ligurie prouve que ses préoccupations se situent sur un autre terrain, nettement plus engagé, puisqu'il propose la conquête pure et simple de la région, se situant dans la tradition de 89 et de ses proclamations révolutionnaires de Juillet. On ne sait pas pour qui est rédigé ce rapport, mais tout laisse à penser que Blanqui n'est pas bien connu de son interlocuteur et qu'il n'a pas encore creusé sa place.

En effet, la première partie du texte présente ses motivations et sa sensibilisation au problème de la Ligurie par le biais de l'histoire de sa famille et de son impact passé dans la région. Le fait qu'il présente son père comme un Montagnard tend à démontrer que s'il s'adresse à une organisation, elle a un caractère révolutionnaire nettement marqué. On a l'impression que Blanqui fait ses premiers pas en proposant une première initiative. Il cherche la confiance pour mieux convaincre. Il rappelle son voyage en 1828, voyage au cours duquel, déjà, il a lié contact avec des soldats et des habitants, répondant à leur espoir d'un rattachement à la France dès la première occasion possible. Il se propose même de faire à nouveau appel à ces contacts, qu'il a conservés, ce qui prouve son engagement ancien et sa fidélité d'idées et de conduite entre 1828 et 1830. Or l'occasion est arrivée : ce sont les journées de juillet dont on commence en octobre-novembre à ressentir l'influence à l'étranger, où se dessinent des mouvements de révolte avec l'espoir que la France les soutiendra, comme pendant la première révolution. La Belgique proclame son indépendance le 4 octobre, l'insurrection de Varsovie a lieu le 29 novembre. Les villes italiennes s'insurgent.

Les difficultés que nous avons à dater le texte et l'absence de documents plus précis amènent à proposer et à discuter différentes hypothèses.

Blanqui fait-il partie de cette société d'étudiants dont parle Louis Blanc, de « ces hommes tout à fait nouveaux, entreprenants et toutefois résolus » qui proposent à la SAP un véritable plan dont voici les principales étapes,

11. Cf. texte 24, n. 2, p. 164. Certains biographes placent l'adhésion de Blanqui à la SAP en avril-mai 1831 seulement, mais lui-même la fait remonter aux débuts de la société (cf. première introduction, n. 22, p. 34). On pourrait s'étonner en effet qu'il y soit rentré juste pour partager d'emblée la direction des publications avec Raspail et Thouret.

très avancées : « marcher sur le Palais Bourbon, s'emparer de la personne des députés, proclamer la dictature », et Louis Blanc d'ajouter : « celui-ci ne trouva dans la SAP qu'un accueil ironique ». Si c'est le cas, on peut penser que, comme il ne rencontra pas d'écho suffisant à ces idées au sein de cette dernière, sa collaboration en fut, de fait, restreinte. Il est possible encore qu'il ait eu deux fers au feu : qu'à la SAP il s'occupait des écoles, mais qu'il resta plus sensible à d'autres organisations proches d'actions de fond immédiates, concrètes et déterminantes. On remarque aussi que Morhéry ne parle ni de cette société d'étudiants, ni de l'action de la SAP dans les Ecoles.

Alors appartient-il à cette société de janvier (évoquée dans la première introduction) que Morhéry présente encore active après les Trois Glorieuses dans une note de son ouvrage qui dit : « par la suite, on connaîtra avec plus de détail cette association, son but, les hommes qui la composaient, et la conduite qu'ils ont tenue avant, pendant, et après la révolution » ? Notons que, bien avant juillet, la société pensait que c'était à partir de l'action des étudiants en province, dans leur département, que devait partir la résistance. Morhéry insiste encore sur le poids de l'association dans la manifestation du 6 août contre la Chambre et la « constitution » Bérard. Toujours en août, l'auteur parle de l'entraînement au maniement d'armes pour les étudiants « qu'on destinait à la frontière si les étrangers avaient voulu envahir notre territoire et attaquer notre révolution ». Désigne-t-il Lafayette et son entourage qui organisent l'expédition de Rambouillet le 3 août ? Morhéry accepte quant à lui une expédition en Bretagne, proposée par Lafayette et Barrot, dont il publie la lettre, malheureusement non datée. Il aurait cependant quitté Paris le 20 août pour ce voyage destiné à « organiser des moyens de défense contre la chouannerie » et il poursuit : « je suivis un détachement de 25 hommes chargés de conduire des fusils à Loudéac ».

Si l'on prend ces informations à l'état brut, cela signifie qu'à partir d'août, les républicains se sont préoccupés de ce qui pouvait se passer venant de l'étranger et de la province. Le projet de Blanqui pourrait s'inscrire alors dans ce cadre bien que nous pensions qu'il ait été rédigé un peu plus tard. Louis Blanc, parlant de l'expédition de Rambouillet, n'y voit que la volonté d'éloigner de Paris les combattants républicains les plus agités, pour assurer le retour au calme dans la capitale. Cette hypothèse est confirmée par un témoin cité par Rude, mais à propos, cette fois, de l'expédition en Savoie¹². La colonne Lafayette se met en place courant novembre. C'est l'époque à laquelle nous datons le texte de Blanqui sur la Ligurie. L'ab-

12. Cf. Fernand RUDE, « L'expédition de Savoie », *Revue Historique*, loc. cit.

sence du révolutionnaire de la scène politique entre août et début décembre 1830 s'explique-t-elle par sa présence sur ce terrain ? D'autant plus que ce projet d'expédition en Savoie aurait été conçu dans les salons même de Lafayette. A la Savoie, Blanqui aurait-il proposé de rajouter le Comté de Nice au projet initial ? N'oublions pas que des colonnes partirent de Lyon en février 1831, mais aussi de Marseille¹³.

Nous pensons que quelle qu'ait été l'appartenance de Blanqui à une société, ce rapport est adressé, même si c'est par voie indirecte, au général Lafayette lui-même. Selon Alessandro Galante Garrone, Buonarroti, eut des contacts avec Lafayette en novembre pour l'inciter à intervenir auprès de Louis-Philippe. Ne dominant pas suffisamment le mouvement italien, il se prononça, en février 1832, contre l'expédition en Savoie, par prudence¹⁴. Lafayette au contraire aurait vu d'un bon œil cette tentative, destinée, également pour Galante Garrone, à éloigner de la capitale les miséreux et les républicains les plus agités. Mais quel que soit l'objectif visé, à qui d'autre Blanqui pouvait-il demander 1 000 hommes, 1 000 fusils, 40 000 cartouches et 200 000 francs ? Aucune société n'en avait certainement les moyens. A qui d'autre, mieux qu'à un général, peut-il s'adresser en tant que stratège qui compte en journées de marche et propose un véritable plan militaire avec description des places fortes et un ordre de progression argumenté ?

Bien qu'il soit difficile d'établir un lien quelconque entre l'activité révolutionnaire de Jean Dominique Blanqui et celle de Lafayette, le premier siégeant dans une Assemblée que le second avait quittée pour l'étranger neuf mois auparavant, le désir de Blanqui, conscient ou non, de renouveler l'exploit de son père montre la profonde empreinte laissée par sa connaissance de la grande Révolution reçue par le milieu familial¹⁵ et dont Lafayette reste malgré tout l'un des derniers représentants. Il nous faut voir une certaine continuité entre l'éducation de Blanqui, la troisième proclamation qui s'adresse au général Lafayette, le texte pour la mort de B. Constant qui fait également référence au vieux général et celui sur la Ligurie qui pourrait s'adresser aussi à lui.

On peut supposer logiquement, par ses liens avec d'autres étudiants, qu'un contact devait exister. Nous savons avec certitude que Lafayette a rencontré de nombreuses fois des étudiants dont Morhéry et Sambuc. Or Sambuc est étudiant en droit comme Blanqui et habite comme lui le même hôtel. Il est impossible que ces deux hommes ne se soient pas connus avant

13. *Ibid.*

14. Cf. Alessandro GALANTE GARRONE, *Philippe Buonarroti, op. cit.*

15. Cf. Lettre à Flocon, 5ème période, texte 92, p. 497.

janvier 1831, date à laquelle on trouve leur signature côte à côte¹⁶. S'il est vrai que Sambuc ne mentionne pas Blanqui dans son journal, nous avons vu dans la précédente introduction que des dirigeants étudiants comme Morhéry et Sampoil considéraient Blanqui comme un des leurs. Par ailleurs le bouillant Danton, très souvent présenté dans des documents de l'époque comme agissant avec Blanqui et Plocque, avait fait partie du comité directeur de l'Association de janvier avec Lafayette et Fabre. Il est incontestable qu'ils faisaient partie d'un même groupe. C'est pourquoi nous ne pensons pas comme J.-C. Caron — avec lequel c'est notre seul point de désaccord — que Blanqui ait pris en main le comité des écoles par un coup de force à partir du 7 janvier. Il n'y a pas eu de coup de force du tout, mais seulement la nécessité de remplir les places vides sous peine de laisser se désagréger un mouvement plein de promesses¹⁷. On n'est pas obligé de voir non plus, dans cette apparition de Blanqui à la tête du mouvement, une querelle de pouvoir entre Sambuc et Blanqui, même si bien des choses les séparaient. Qu'ils se soient peu appréciés ne serait pas étonnant étant donné la double personnalité et activité de Sambuc : le négociateur et intermédiaire modéré auprès des dirigeants, dont Blanqui devait se méfier, et le républicain révolutionnaire, avec lequel il pouvait s'entendre.

On remarque d'ailleurs chez Blanqui à ce moment là, le même type de dualité dans ses écrits, fruit peut-être de décisions communes prises au sein du groupe étudiant républicain. En effet, autant le texte sur la Ligurie fait apparaître un ardent révolutionnaire, autant les textes, signés entre autres par Blanqui et destinés aux étudiants, sont modérés, montrant qu'il sait composer, comme les autres étudiants républicains, avec l'état de la pensée étudiante, miroir d'une bourgeoisie frileuse qui a peur du désordre. Les étudiants bien que choqués par l'allure autoritaire prise par le nouveau régime sont totalement opposés à l'idée de révolution, trop associée pour eux à celle de la Terreur.

Par conséquent, tous les textes où la signature de Blanqui apparaît ne réclament que des réformes. Les étudiants étant à mille lieues de penser à une lutte armée, Blanqui n'essaie pas d'imposer son point de vue, très minoritaire, afin de devenir le porte-parole du courant créé par la majorité d'entre eux. On constate cependant qu'à partir de janvier, les revendications sont ramenées à une fermeté de principes plus grande et qu'apparaît davantage la menace d'avoir recours à la force.

Blanqui n'est pas l'extrémiste que l'on se plaît à décrire. Il ne ferme pas la porte à des améliorations immédiates pour mieux pousser un mouvement à la révolte. Le révolutionnaire prend la mesure, se rend compte que les étudiants ne sont pas une puissance et qu'il faut essayer de ne pas tout

16. Cf. texte 16, page 127.

17. Cf. J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 330, Thèse p. 865-866, 1ère introduction, p. 36 et texte 16, n. 8, p. 127.

perdre des promesses faites au lendemain de Juillet. Blanqui réagit en fin politique et stratège, qui sait évaluer une situation. C'est un froid calculateur qui sait composer avec mentalités et opinions. Il n'est pas borné et limité par ses idées, qu'il sait atténuer, compte tenu d'un contexte dont chaque événement et chaque écrit est soupesé. Faut-il alors parler d'opportunisme ? Non plus, car il est permis de penser que, dans cette période où il était difficile de discerner une parcelle d'avenir, Blanqui ait cru, un moment, en l'influence et en la sincérité d'opinion d'un Lafayette comme dans celle d'un vieux sage expérimenté et rassurant. Il ne se détache pas si vite de l'idée de l'efficacité de quelques représentants à la Chambre comme le montre son adhésion à l'association nationale en février-mars 1831, fort peu révolutionnaire, dirigée par Carrel et Taschereau, dont les objectifs sont l'indépendance nationale, la souveraineté populaire et l'exclusion perpétuelle des Bourbons.

Ce n'est qu'aux alentours d'avril 1831, fort d'une expérience dont il va analyser l'échec consommé, que ses idées révolutionnaires vont s'affirmer au grand jour. Il tire les leçons de 1830 et collabore alors complètement à la SAP au moment où elle devient révolutionnaire¹⁸. Exclu de l'École de droit en janvier, il sort du circuit universitaire et se place alors nettement sur le terrain politique. Raspail devenu président de la société procède à de nombreuses épurations. La SAP se radicalise en se donnant comme objectif la République, elle se réorganise en décuries sur le modèle de la Charbonnerie. Blanqui a-t-il joué un rôle dans cette transformation ? Certainement, car il en est, d'après lui, le vice-président¹⁹ et devient rédacteur avec Raspail et Thouret du périodique *Au peuple, La Société des Amis du peuple*. Il leur écrit d'ailleurs : « visons à l'insurrection, un peu de passion et les doctrines plus tard », marquant son désaccord avec l'orientation devenue plus sociale de la société et avec Raspail qui pensait qu'elle devait s'occuper de doctrine et de propagande seulement²⁰.

C'est plutôt en termes politiques que Blanqui est amené à une analyse de la société. L'analyse de l'échec de 1830 va laisser dans son mode de pensée une trace indélébile. Il scinde le monde politique en deux : ceux qui ont trahi la révolution de 1830 et ont récupéré le pouvoir, ceux qui se sont battus et n'ont rien obtenu, c'est-à-dire le peuple. Il se bat contre l'idée d'un juste milieu et celle, absurde, d'une monarchie républicaine. Il recentre le

18. Cf. page 84 et note 11.

19. Cf. Lettre à Watteau du 25 décembre 1861 (ci-après).

20. Cf. texte 24, p. 164. Dans la lettre à Watteau, il énumère : « ... relâché le 12 février 31. Participation à l'émeute du 13, Saint-Germain l'Auxerrois et l'archevêché (attaque à main armée de deux postes, le soir du 13, par divers personnages aujourd'hui en situation et qui marchaient avec moi). Vice-président de la société des Amis du Peuple. Arrêté le 11 juillet 31... ». Un bulletin de police du 5 novembre 1831, cité par J.-C. CARON (*La Société des Amis du Peuple, op. cit.*, p. 105) fait état du renouvellement du bureau : les vice-présidents sont Hubert et Trélat, Blanqui y est secrétaire avec Cavaignac et Plocque, Lebon, trésorier. C'est sans doute un peu plus tard que Blanqui en devint vice-président.. (Cf. textes 32 et 34).

débat, montrant qu'il n'y a de choix possible qu'entre « la monarchie monarchique et la république républicaine ». Le révolutionnaire dénonce tous les faux-semblants de la bourgeoisie régnante qui a adopté les symboles républicains, son drapeau tricolore et son vocabulaire, comme une façade pour mieux tromper. « Ce drapeau n'est pas le vôtre » s'écrit-il ! Il fait appel à l'histoire pour redéfinir les forces en présence et rattache les revendications des journées de juillet à celles, identiques, de la révolution de 1789 : la liberté, le bien-être, et surtout la lutte contre les Bourbons. Il montre que pendant quarante ans, les royalistes et la bourgeoisie ont « défiguré l'histoire » pour dénigrer le concept de république en l'assimilant à l'épisode sanglant de 93. Déjà intervient l'idée d'une élite guidant le peuple ignorant, afin de lui faire connaître « le mode de gouvernement qui leur convient le mieux, et qui seul peut assurer le bien-être ».

A cette analyse politique, Blanqui superpose une analyse économique qui partage la société en deux classes : les riches et les pauvres. Il est préférable de parler d'analyse économique car l'auteur n'emploie jamais, pour la période concernée, le mot social. Par contre, au procès des Quinze, il emploie les termes « doctrines d'économie politique ». La lutte des classes est fondée en effet sur une argumentation de type économique. Qui est le prolétaire ? Il appartient à la masse laborieuse. C'est celui sur lequel pèse « cet inextricable réseau d'impôts, de monopoles, de prohibition, de droits de douane et d'octroi », celui qui n'a pas le droit à l'éducation, celui qui se tait parce que ni la loi ni la presse ne lui laissent la parole.

Les riches sont représentés comme un ordre mutant de l'Ancien Régime, ils se comportent en « barons féodaux ». Il constate : « Le tiers état s'est fait aristocratie et il en use plus dur que celle de 89 ». C'est toujours le propriétaire, le gros fabricant ou commerçant, c'est l'oisif, c'est aussi celui qui vote.

Mais Blanqui se sert de cette opposition de classe surtout pour contester une forme de gouvernement qui fausse le principe de la séparation du pouvoir et du régime représentatif. Il refuse la justice et les lois établies par 100 000 électeurs seulement « tout à la fois législateurs, juges et soldats ». Il rend au peuple l'hommage qui lui est dû et réclame la place qu'il devrait avoir, en le présentant comme une force, par son nombre et par ses actes. On l'avait oublié, mais en 1830 il est entré « brusquement, comme un coup de tonnerre sur la scène politique ». Remarquable analyse de l'histoire car il est vrai que, à part 1827, depuis la Fronde, il n'y avait eu aucune construction de barricades dans les rues de Paris²¹. Blanqui y voit le signe d'un réveil populaire même si ce n'était pas un réveil politique réel. Il a une

21. Cf. Ph. VIGIER « Le Paris des Barricades », *L'Histoire*, n° 136, juillet-août 1988.

vision du peuple empreinte de noblesse. Si le peuple a été trompé, il sait cependant ce qu'il veut, il ne s'est pas battu pour des intérêts matériels mais pour un profond changement dont le refus des Bourbons est la pièce maîtresse. Le peuple réclame le suffrage universel et la possibilité de choisir le gouvernement, comme une reconnaissance de sa force, moteur économique de la société. Blanqui ne critique une forme de gouvernement que pour en proposer une autre, c'est là le terrain de sa réflexion, dans un pays « qui en quarante années, a vu s'établir une république, un empire et deux monarchies constitutionnelles et qui s'interroge encore une fois sur son devenir ».

« Je suis en politique de la passion la plus violente » avoue Blanqui. Aussi développe-t-il l'idée d'une lutte de classe qui n'a que la mort pour terme. La trahison étant consommée et décrite sous ses moindres formes, Blanqui rejette toute demi-mesure. Il faut choisir son camp, celui de la légitimité ou celui de la souveraineté populaire pour employer son vocable, c'est-à-dire la royauté ou la république, puisqu'il n'y a pas de chemin intermédiaire, de « troisième voie » ; le juste milieu n'étant qu'une expression nouvelle pour désigner le « gouvernement des classes bourgeoises » alliées aux Bourbons. Et « hors la légitimité, il n'y a que la révolution ». La liaison est faite entre révolution et république, « la saignée », « la peur », sont les seuls remèdes possibles. Il ne s'agit plus pour lui de demander des réformes, d'ailleurs en 1789 souligne-t-il malignement « on s'y est pris autrement », sous-entendu : on a pris les armes. Pour l'auteur, révolution et progrès vont de pair. Avoir confisqué cette naturelle rétribution de la lutte populaire constitue pour Blanqui une grave faute : « N'y a-t-il pas quelque imprudence dans ces outrages prodigués à des hommes qui ont fait l'essai de leur force, et qui se trouvent dans une condition pire que celle qui les poussa au combat ? » C'est pourquoi une deuxième révolution est inévitable : « Nulle force humaine ne saurait repousser dans le néant le fait qui s'est accompli ». La trahison de 1830 ne restera pas impunie : « Vous avez confisqué les fusils de Juillet. Oui, mais les balles sont parties ».

Il est intéressant de s'arrêter un moment sur cette précision que donne l'auteur : « Chacune des balles des ouvriers parisiens est en route pour faire le tour du monde ». La révolution était l'occasion aussi pour laver la honte de l'occupation étrangère de 1815 dont les Bourbons ont profité, et elle devait avoir pour l'auteur un retentissement international. Il rêvait « la pâleur des rois et la joie des peuples quand viendrait à leurs oreilles le mugissement lointain de notre *Marseillaise* ». Les Trois Glorieuses devaient apporter la libération à tous les peuples comme en 1789 mais la trahison des bourgeois ne l'a pas permis. L'intérêt de la classe dirigeante selon Blanqui est plutôt de laisser l'étranger envahir la France que d'entrer en guerre, cette dernière signifiant atteinte au crédit, ruine du commerce et fin de la spéculation boursière. De plus, faire la guerre signifie faire appel au peuple, c'est-à-dire prendre le risque d'accepter la République. Non seulement la bourgeoisie a trahi les espoirs du peuple à l'intérieur de la

France mais aussi ses espoirs pour l'extérieur et l'espoir même des peuples italiens, polonais ou belges qui attendaient l'aide française.

Blanqui a une vision noire des relations extérieures de la France : « l'Europe est en armes sur nos frontières » pense-t-il, ce qui n'est pas justifié en 1832, mais qui montre combien l'invasion de 1815 l'a marqué. Il a par contre une vision plutôt optimiste et très imprégnée de l'histoire de 89 du rôle de la France en Europe. Il la voit toujours comme libératrice des peuples, celle qui vient en aide aux nations voisines, oubliant ou ignorant le prix que la France a fait payer aux républiques sœurs, lassées de la présence française et de son aide très intéressée. Il s'enthousiasme bien trop en écrivant : « l'Europe des peuples est de notre côté ! ».

A partir d'avril 1832, Blanqui est très touché par la maladie, comme il l'avait été d'août à novembre 1831. Atteint du choléra en juillet, il guérit en trois jours. Pendant sa convalescence, il écrit à Adélaïde de Montgolfier : « J'ai filé des systèmes et des utopies ». Ces lectures préludent peut-être à son passage aux idées socialistes car jusqu'en 1832 il privilégie surtout l'analyse économique et politique. Il semble pourtant déjà condamner ce type de mode de pensée, ajoutant : « Et il m'est resté ce maudit catarrhe pour queue. »

Dominique LE NUZ

[RAPPORT SUR LA SITUATION EN LIGURIE]

(octobre-novembre 1830 ?)*

Personne, j'en suis certain, ne [mesure] à quel point il est facile d'insurger toute la côte formant l'ancienne Ligurie¹. Je dis d'abord en peu de mots comment j'ai la connaissance du pays et me trouve en [état] d'y proposer un mouvement pour peu de moyen qu'on me mettra entre les mains. Mon père qui était notable de Nice en 1792, les Français étant déjà sur la frontière, monta en chaire dans une église, et dans un discours véhément proposa de demander la réunion du Comté de Nice à la France, ce qui fut accueilli avec enthousiasme. Les Piémontais évacuèrent à l'approche du général d'Anselme et mon père fut alors envoyé pour proposer la réunion que la Convention décréta comme de juste.

Devenu département des Alpes-Maritimes, nomma mon père [on nomma en fait mon père] (barré) député à la Convention où il embrassa le parti girondin, en quoi il eut grand tort. Mais aujourd'hui, en revanche, il est Montagnard². En 1800, il demanda et obtint d'être sous-préfet de Puget-Théniers, au cœur de la montagne et il y resta jusqu'en 1814, où son fusil

* AN, CC 728, n° 462, dossier 73. Ce texte, inédit et apparemment totalement inconnu, est intéressant à plus d'un titre car il pose des problèmes nouveaux concernant non seulement Blanqui, mais un vaste plan de restructuration de l'Europe élaboré par des républicains et des libéraux (cf. introduction). Il est facile de le dater : après juillet et après octobre (les « affaires d'Espagne »), mais avant les mouvements insurrectionnels d'Italie qui seront évoqués plus tard. Nous pensons donc qu'il a été rédigé en novembre 1830, au moment où Buonarroti demande l'intervention de Lafayette et avant que Blanqui soit repris dans l'action parisienne de décembre. Cela concorde également avec ce que nous savons de ses activités à cette époque : il semble avoir suivi les réunions des Amis du Peuple au manège Pellier où il s'occupe de rassembler le mouvement étudiant. Il ne reprendra ses inscriptions qu'en novembre. D'autre part, il semble qu'après les journées de Juillet il n'ait jamais quitté son poste du *Globe*, où Leroux se retrouve seul jusqu'à la mi-janvier. Le fonds Enfantin (mss. 7817) contient des reçus d'honoraires pour septembre (350 F) et un solde d'honoraires de 700 F du 15 janvier. Sauf bien sûr s'il manque des documents, cela montre que Blanqui aurait pu être absent en octobre et une partie de novembre et, par ailleurs, comme le pensent certains auteurs, qu'il a pu rédiger des articles pour le *Globe*, notamment sur les débats des Chambres de décembre, pendant cette période où la rédaction du journal était réduite à sa plus simple expression.

1. La Ligurie constitue le versant maritime des Alpes et de l'Apennin, de l'embouchure du Var à celle de la Magra. Englobée en général dans la République de Gênes, elle constitua une république autonome de 1797 à 1805, excepté Nice.

2. Il s'agit là du fameux débat sur les opinions politiques du conventionnel qui sera l'un des motifs de rupture entre les frères Blanqui (cf. lettre à Flocon texte 92, p. 497). Paule JARRE, à travers de nombreux documents, montre au contraire l'hostilité profonde de J. D. Blanqui à la Montagne (Y. CRAIPEAU).

réapparut devant les Autrichiens. Je vis alors disparaître le drapeau tricolore et, quelques mois après, nous quittâmes le pays. Mais ma famille était restée dans ces montagnes comme le représentant, le symbole de la domination française. Les habitants exècrent le gouvernement sarde qui les a minés, d'abord par des [impôts] excessifs, ensuite par le système des douanes. Nice et son ressort sont port franc et le reste du Piémont ne jouissant pas de ce privilège, le pays est isolé par mer et trois lignes de douanes, du côté de la France, du Piémont et de l'État de Gênes. Les produits ne peuvent trouver d'écoulement au dehors et se vendent à vil prix sur le marché intérieur bien par force. De plus, les habitants ne peuvent pas sentir la prêtraille, plus révolutionnaires et plus indévots peut-être que le paysan de Seine-et-Marne et de l'Aisne³. On raconte les innombrables vexations dont ils sont l'objet, je n'en finirais pas, car j'en ai de quoi remplir des volumes. Ils regrettent amèrement « le temps des Français », et ont toujours l'œil au guet, pleins d'espoir de retourner à la France.

En 1828, sous le ministère Martignac, je fis un voyage à Nice. La demi-victoire des libéraux avait ranimé parmi les habitants les plus vives espérances et en me voyant arriver, ils ne doutèrent pas que je fusse envoyé par le gouvernement français pour [y] préparer les voies d'une réunion⁴. De tous côtés, les hommes influents venaient me sonder là-dessus et m'assuraient que les populations n'attendaient qu'un signal. La police prit peur, et quoique très malade je fus arrêté dans la montagne par les carabiniers, malgré mon passeport, traîné à pied et garrotté jusqu'à Nice, et jeté dans un cachot, à la prison du sénat. Je ne sortis de là qu'avec peine. Dans le trajet que j'eus à parcourir depuis le lieu de mon arrestation jusqu'à Nice, les paysans accouraient sur mon passage [et] me voyant traîné par les soldats, ne cachaient pas leur fureur, disant tout haut que l'heure viendrait pour la vengeance.

La nouvelle de la révolution en juillet a été reçue dans le comté de Nice avec plus de transports qu'en aucun lieu de France. Les paysans en voyant le drapeau tricolore sur la frontière se crurent français et leurs démonstrations furent si menaçantes que les carabiniers n'osèrent pas exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu d'opérer l'arrestation de plusieurs individus dans tous les villages.

3. On notera cette intéressante référence à deux départements qui, en ce qui concerne en tout cas la Seine-et-Marne, n'ont pas eu un comportement particulièrement révolutionnaire au siècle dernier, mais apparaissent très tôt comme partiellement déchristianisés (Ph. VIGIER).

4. Curieux témoignage des espoirs soulevés hors de France par les résultats des élections de 1827, qui avaient vu la défaite de Villèle et des ultras et par la formation du ministère Martignac qui était loin, cependant, d'être composé de libéraux (Ph. VIGIER).

L'armée piémontaise déteste aussi son gouvernement. Grand nombre de sous-officiers sont de vieux soldats de l'empire et ils ont [formé l'esprit ?] de la troupe. D'ailleurs tous les officiers sont nobles et d'une morgue intolérable. Un soldat ne peut dépasser le grade de sergent-major et on les mène à la manière de l'ancien régime. Les officiers sont tous détestables et suppôts du jésuitisme, mais les soldats sont animés du meilleur esprit. Au mois d'août, trois ou quatre cents hommes du régiment de la Reine qui est à Nice, désertèrent Grasse avec armes et bagages, mais le ministère, que cela n'arrangeait pas plus que les affaires d'Espagne⁵ les fit [arrêter ?] et j'ai vu un rapport pour [sic] qu'on les rende à leur gouvernement, à condition qu'il ne leur soit fait aucun mal. Pour [mettre fin ?] à la désertion, à mesure qu'un soldat se présente à Saint-Laurent-du-Var⁶ avec armes et bagages, il est livré aux carabiniers. Soldats et habitants ont cru [ou vu] alors que le gouvernement français était d'accord avec le leur, et ils sont désespérés. Ils ne conçoivent [sic] rien à cette conduite et plusieurs fois se sont adressés à moi pour avoir l'explication se plaignant que je n'eusse pas été sur le champ à la frontière comme ils croyaient pouvoir l'espérer, d'après les paroles que nous avions eues en octobre 1828. Je n'ai rien répondu, parce qu'il n'y avait rien à répondre. Mais maintenant, je ne puis trop garder avec eux ce [silence ?]. Ils me font savoir qu'ils se sont organisés secrètement en gardes nationales, et qu'ils ont nommé leurs officiers, et qu'ils sont prêts à se lever [?], mais qu'ils manquent d'un point d'appui et d'un drapeau⁷.

J'ai l'état des forces qui sont dans tout le comté. Il y a un régiment d'infanterie à Nice, environ 12 à 15 000 [?] hommes au plus, les soldats brûlant d'exterminer leurs officiers et de passer à nous. Dans la montagne, il n'y a aucune force militaire absolument, si ce n'est des [escouades ?] de carabiniers dans les chefs-lieux de justice, à peu près comme nos gen-

5. Face au mépris de Ferdinand VII qui refusait de la reconnaître, la monarchie de Juillet soutint, dès août, l'opposition espagnole et ses réfugiés comme Mina, Valdes et d'autres, à travers un comité espagnol animé par Lafayette, Dupont, Gauja, Schœlcher, Garnier-Pagès, etc., et des aides financières. Mais Ferdinand VII, effrayé par les projets militaires sur les Pyrénées et obligé par ailleurs de faire abolir la loi salique à la naissance de sa fille Isabelle (13 octobre), aux dépens de son frère Carlos, donna des signes d'ouverture. Louis-Philippe, en butte à la fois aux carlistes et aux républicains, fit aussitôt marche arrière et abandonna les oppositionnels espagnols à leur sort. Ceux-ci, dès la mi-octobre, tentèrent seuls des opérations désespérées, mais furent tout de suite écrasés. Londres fut bientôt pour eux plus accueillante que Paris.

6. Saint-Laurent-du-Var où il semble que Blanqui utilisa à cette période son ami Mathé comme boîte aux lettres (inventaire des papiers saisis en 1839).

7. Ce paragraphe laisse penser que Blanqui a gardé des contacts depuis longtemps. La précision des renseignements fournis montre que ces contacts directs ont dû se poursuivre.

darmes des campagnes. Il y a garnison à Oneille [?], Savone et Gênes et de plus quelques détachements à [Final ?], Vintimille, Monaco et Menton⁸, mais toutes les troupes sont des auxiliaires sûrs pour nous. Les populations sont unanimes, et à Gênes, on ne retrouverait pas cinquante individus au parti du gouvernement. En trois semaines nous serions à Gênes, maîtres du versant sud-est des Apennins. C'est une plate-bande étroite le long de la mer, avec cinq passages seulement qui communiquent au Piémont, plus les deux plus importants sous le col de Tende, à l'extrémité occidentale, la Barchetta à l'extrémité orientale de cette zone⁹. Maître de ces passages, on ne pourrait plus être attaqué l'hiver à cause des neiges et il est impossible de trouver la position soit à l'est, soit à l'ouest, à cause des montagnes. On [menacerait ?] de là le Piémont et la Lombardie ; car on pourrait à volonté déboucher par le col de Tende et se [...] ou par la Barchetta et prendre Milan à revers. Je ne m'arrête pas davantage sur le plan militaire qui peut se démontrer.

Il faudrait, pour enlever cette affaire, expédier de Paris mille hommes qui seraient en vingt jours à la frontière. On les ferait partir par cent par jour, mille fusils et quarante mille cartouches. Il y a là-bas, soit à Grasse, soit à Antibes, les fusils pris aux déserteurs et les déserteurs eux-mêmes se retrouveraient. Un certain nombre de jeunes gens viendraient nous rejoindre avant que nous n'entrassions et j'aurais alors environ 1 500 hommes pour entrer. Il y a de la frontière à Nice deux petites lieues sur la plage. Nous prendrions la ville sans coup férir. Le fort de Montalban est a peu près hors d'état¹⁰, je l'ai visité en détail : les pièces sont sans apprêt et les fortifications sont nulles. Il est vrai qu'on les répare à force [?]. Le mouvement est de la plus haute importance. Si nous ne nous hâtons pas, les Autrichiens arrivent au printemps et s'emparent de tous les passages ; le fort de Laorgis¹¹ est imprenable, bien défendu. Il en coûtera trois mois et 15 000 hommes pour avoir le pays jusqu'à Gênes avec ses forts et ses gorges. A présent, ils sont à moi si je me présente avec un millier d'hommes, parce que l'armée piémontaise passera de notre côté... Qu'on [paie les 3 jours par lieue ?] aux hommes qui partiront d'ici, qu'on me fournisse mille fusils et quarante mille cartouches et qu'on m'avance 200 mille francs, je répons de l'affaire comme sûre. Mais il faut un profond

8. Blanqui évoque sans doute les diverses places fortes qui émaillent la côte, en les citant dans le désordre : entre Nice et Gênes, vers l'Est, sur 250 km de côte, on trouve, bien sûr Monaco, Menton et Vintimille, puis, à 80 km, Oneglia, petit port sur la via Aurelia (sans doute le « Oneille » de Blanqui), puis, à 130 km Finale Ligure (le « Fina » de ce texte ?), et Savone à 155 km.

9. Le col de Tende et La Barchetta.

10. Le fort de Montalban est situé dans les faubourgs même de Nice.

11. Le fort de Laorgis. Il s'agit peut-être de Saorge, sur la route du col de Tende.

secret et que le secret ne sorte pas de sept à huit hommes fiers. Il faudrait un bon commandant de place à Antibes. Le sous-préfet de Grasse ne vaut rien, il serait indispensable de le changer et peut-être aussi le préfet du Var, mais je ne le connais pas assez, je demanderai des renseignements. Il faudrait aussi changer le sous-préfet de Castellane [*phrase incompréhensible....*] Il faudrait également à Entrevaux¹² un bon commandant de place dans une forteresse importante par sa fonction, et les habitants de la ville sont royalistes, parce qu'ils gagnent à être frontière et que le comté de Nice soit [*...phrase incompréhensible*]

12. Entrevaux, véritable petite place forte, était la dernière citadelle française avant le comté, à 7 Km de Puget-Théniers, sur la route de Digne à Nice (actuellement la N 202) qui quitte la route Napoléon à Barême. Entrevaux était même sans doute le passage obligé des Piémontais du Haut-Var pour se rendre à Nice ou à Puget-Théniers (cf. texte 4, n. 4, p. 62). On y voit encore d'importants — et pittoresques — vestiges de l'ancienne enceinte fortifiée.

[La mort de Benjamin Constant]

AUX ÉTUDIANTS EN MÉDECINE ET EN DROIT !*

samedi 11 décembre 1830

Benjamin Constant¹ est mort. La France pleure un des plus fermes soutiens de sa liberté, un grand citoyen et un grand homme. Nous, c'est un ami que nous pleurons. Vous savez quels accents sa voix a trouvés pour repousser les calomnies et les outrages que déversait sur nous un pouvoir oppresseur. Vous savez quelles brûlantes paroles il fit entendre en 1820, 1821, 1822, et 1827² quand, non content de nous dévouer au sabre de ses satellites, le pouvoir nous insultait à la tribune et dans ses journaux. Benjamin Constant se faisait gloire d'être l'ami des jeunes gens. Jusqu'à son dernier moment, il a élevé la voix pour nous défendre, car la jeunesse française de même que la liberté ont eu besoin d'être défendues, même après la bataille de la grande semaine. Cinq jours avant de mourir, il faisait encore retentir la tribune de patriotiques accents ; il est mort sur la brèche en combattant pour les principes et les résultats de notre révolution. Un peuple tout entier accompagnera jusqu'au dernier séjour les restes mortels

* BN, in-8°, Ln 27/4 792. (Affiche) et *Écrits sur la Révolution*, op. cit., p. 66. Dans un contexte très agité, on ne sait pas très bien à quel titre Blanqui, inscrit à l'École de droit et toujours au *Globe*, a rédigé cet appel, apparemment dans la ligne de la troisième proclamation (cf. introduction).

1. Benjamin CONSTANT, toujours attentif aux problèmes de la jeunesse et de l'enseignement, jouissait dans les Écoles d'une grande popularité. Son talent de pamphlétaire le plaçait à la Chambre au premier plan de l'opposition ultra libérale, mais il se disait anti-démocrate (« La démocratie n'est pas la liberté, elle est la vulgarisation du despotisme »). Bien que dûment sollicité, il ne signa pas la protestation des journalistes, il se mit au service de la cause orléaniste à l'issue des journées, assistant, le 29 juillet, à la réception à l'Hôtel de Ville des envoyés du Roi et rédigeant, le 31, la déclaration d'appel au duc d'Orléans. Les conditions de sa mort, le 8 décembre 1830, restent obscures.

2. Blanqui évoque des prises de position restées vivaces dans le souvenir de tous, malgré leur date quelque peu lointaine. Au début de 1820, Benjamin Constant est accusé d'exciter les étudiants contre la loi électorale, bien que, le 5 juin 1820, deux jours après l'assassinat de Lallemand, il prononce un discours ambigu repris par la presse opposant une « mauvaise jeunesse qui provoque à une bonne jeunesse qui respecte nos institutions... ». Le 20 mai de la même année, il soutient une pétition d'étudiants de Montpellier qui réclament un concours pour une chaire de médecine. Le 19 mai 1821, il se bat contre une ordonnance qui reconnaît aux évêques un droit de regard sur les collèges du diocèse, le 14 juin, il se prononce en faveur des Écoles auxquelles on refusait la commémoration de la mort des victimes de 1820. De mars 1820 à juin 1822, il défend la liberté de la presse et les libertés individuelles chères à la jeunesse... En 1827, le 13 février, il défend encore la presse, puis les droits des protestants dans le budget de l'instruction publique aux mains de l'évêque Frayssinous. En 1830 encore, les 19 et 20 novembre, apparemment ses dernières interventions connues, il défendra les libertés des libraires et des imprimeurs, ainsi que celles de l'enseignement primaire.

du défenseur de ses droits. Les Écoles doivent à leur ami un deuil particulier, un hommage solennel de reconnaissance. J'invite tous mes camarades à se réunir sur la place du Panthéon, dimanche à neuf heures précises du matin³. Ceux d'entre eux qui possèdent des armes viendront armés, afin de rendre à Benjamin Constant les honneurs funèbres.

Louis-Auguste BLANQUI
Étudiant en droit

P.-S.- Le général Lafayette⁴ a déclaré approuver cette réunion ; un de ses officiers d'état-major se rendra demain au milieu de nous.

3. Sur les obsèques de Benjamin Constant, prévues le dimanche 12 décembre et qui furent l'occasion d'une grande manifestation, cf. le texte suivant et la note 1.

4. Comment interpréter cette mention de Lafayette qui montre au moins que des contacts, directs ou indirects, existaient entre les deux hommes ? Lafayette agissait-il en souvenir de son commandement suprême de l'une des premières associations d'étudiants pour garder sur eux son influence ? Ou remplissait-il simplement sa fonction de maintien de l'ordre en tant que chef de la Garde nationale sachant que deux de ses batteries sur quatre étaient commandées par des chefs des Amis du Peuple, Bastide, Guinard, Cavagnac ?

[Les obsèques de Benjamin Constant
Relations avec les étudiants écossais et polonais]

ÉCOLES DE DROIT ET DE MÉDECINE

Le Globe, dimanche 12 décembre 1830*

Dans une réunion nombreuse d'étudiants en droit, qui a eu lieu ce matin¹, il a été décidé que, pour témoigner combien l'école prend part à la douleur commune causée par la mort de M. Benjamin Constant, elle se rendrait en corps aux obsèques de ce grand citoyen. Le départ de la place du Panthéon pour la rue d'Anjou est fixé à deux heures du matin².

Dans la même réunion, M. le doyen a donné lecture d'une adresse des étudiants et des gradués de Glasgow aux étudiants en droit et en médecine de Paris qui a été également communiquée aux élèves de l'école de médecine par le doyen de cette école. L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain cette pièce intéressante.

*
* *
*

[ASSEMBLÉE DES ÉTUDIANTS]

Le Globe, mardi 14 décembre 1830

Lecture de la pièce suivante a été faite samedi dernier par les doyens des facultés de droit et de médecine aux étudiants de leurs écoles respectives³ :

* *Le Globe*, BN, D 120. Ces deux articles sont les premiers d'une série qui nous semble illustrer parfaitement l'action de la jeunesse des Écoles et ses hésitations face au nouveau pouvoir (cf. introduction). La présence de Blanqui au *Globe* auprès de Leroux peut expliquer pourquoi ce journal publiait régulièrement une véritable chronique des Écoles. Nous avons pensé devoir publier ces articles en entier, comme un dossier, complétés par quelques autres de *La Tribune*, elle aussi directement impliquée dans le mouvement étudiant, à travers l'Association de janvier qui joua un rôle décisif dans sa réputation.

1. Le 11 décembre.

2. Les obsèques de Benjamin Constant, eurent lieu le 12 décembre en grande pompe, en présence de ministres et de nombreuses délégations, au temple protestant. Le cri d'un étudiant, « Au Panthéon ! » provoqua une bousculade, mais Odilon Barrot put rétablir l'ordre. De nombreux discours furent prononcés au Père Lachaise, dont celui de Trélat au nom de la société des Amis du peuple qu'il présidait et qui fut imprimé et diffusé. Il y eut trois arrestations.

3. Avec ces « cérémonies » quasi officielles, où prirent la parole plusieurs leaders étudiants comme Sambuc et Lucien de Saint-Firmin, le pouvoir cherchait chaque jour une occasion nouvelle de s'attirer les faveurs des étudiants.

« Dans une nombreuse assemblée des gradués et des étudiants de l'Université de Glasgow, tenue dans la classe de philosophie morale le 16 septembre 1830, sur la proposition de M. John Tennent, appuyée par M. Alexandre Glech, il a été décidé à l'unanimité que l'adresse suivante serait présentée aux étudiants de médecine et en droit dans l'Université de Paris, pour les féliciter de leur conduite héroïque dans la dernière révolution :

“Camarades d'études et hommes libres, nos frères, nous avons appris avec un plaisir sans mélange vos généreux efforts dans la dernière et grande revendication des droits de votre patrie. Nous sommes persuadés que ce n'est que sous le règne de la liberté que les sciences et les arts peuvent vraiment fleurir, le triomphe de votre indépendance nationale doit puissamment continuer à répandre les lumières, la vertu et le bonheur non seulement sur la France, mais encore sur toute la terre.

Nous nous réjouissons donc de l'heureuse issue de votre noble combat, et nous apprenons avec satisfaction qu'on a usé avec sagesse d'une victoire remportée par la valeur et le patriotisme.

Puissent les souverains despotiques y trouver une leçon d'imposant effroi ; les nations opprimées, des motifs d'allégresse et d'encouragement, et les patriotes vainqueurs, un salutaire exemple de modération et de clémence.

Acceptez donc l'expression de notre admiration sans bornes pour votre conduite et tous nos souhaits pour votre bonheur. Puissent vos libertés, si bien défendues, être transmises intactes aux enfants de vos enfants ! et, sous le règne bienveillant d'un roi constitutionnel et aimé, puisse la tranquillité au dedans et au dehors vous permettre de continuer sans troubles vos études si glorieusement suspendues.

Cedant arma togae, concedat laures linguae 4.”

Signé, au nom et par ordre de l'assemblée,
Charles HOOD,
président. »

4. « Que les armes cèdent au pouvoir civil, que les éloges soient réservés de préférence à la parole ».

**[Les étudiants, le procès des quatre ministres
et les événements de décembre 1830]**

PROCLAMATIONS DES ÉCOLES DE PARIS*

*La Tribune*¹

vendredi 24 décembre 1830

Plusieurs proclamations des écoles ont été affichées sur les murs de Paris, des députations de ces écoles ont été reçues par le roi ; d'un autre côté, des étudiants en grand nombre protestent contre ces proclamations et contre ces députations². Quant aux conseillers de la couronne, ont-ils calculé, dans la préoccupation du moment, tous les engagements qu'ils prenaient envers la France³ ? Descendons dans la question.

Il y a peu de jours, l'École polytechnique protesta contre l'ordonnance qui lui donnait une organisation purement militaire ; les élèves rassemblés délibérèrent, et une supplique au roi fut votée, une députation se rendit au palais du monarque, mais elle ne fut pas reçue. *L'École polytechnique* n'est pas *un corps délibérant*, répondit-on. Tout était calme alors. Hier, les écoles

* Deux jours après les événements du 22 décembre, *Le Globe* et *La Tribune* publièrent les appels au calme des étudiants, affichés le 22, résultat des négociations poursuivies sans relâche par Odilon Barrot avec le soutien de Lafayette. Il y eut des « protestations », ce qui tend à démontrer qu'il n'y avait pas d'organisation unique du mouvement et que discussions et désaccords furent âpres. La preuve en est dans une autre affiche *Au Peuple*, placardée le même jour, attaquant les pairs, réclamant toujours la mort des ministres et mettant en garde les polytechniciens contre une éventuelle trahison (J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 326). Elle n'émane probablement pas du mouvement étudiant et nous avons choisi de ne pas la publier dans le cadre de ce dossier. Quoi qu'il en soit, le rôle décisif des étudiants dans le maintien de l'ordre pendant le procès des ministres et la réaction du gouvernement face à leurs revendications posent le problème sur un autre plan. La jeunesse, consciente de son rôle en juillet, faisait peur, et on percevait les efforts du gouvernement pour tenter de la diviser. Ces textes montrent également le glissement des revendications étudiantes au départ corporatistes à un domaine plus politique à cause d'un certain mépris dont ils sont l'objet. Le témoignage d'Alexandre Dumas, sur la journée du 22, est intéressant : il était garde national en poste au coin de la rue de Tournon, juste en face du Luxembourg (*Souvenirs*, t. 5).

1. Relancée sous la pression et grâce au soutien actif d'un groupe d'étudiants animé par Danton, Morhéry, Sampoil, *La Tribune*, sous sa seconde forme, avait joué un rôle très important dans l'animation et l'orientation de l'opposition depuis avril 1830, ainsi que parmi les étudiants dont certains participaient à sa rédaction. Il est donc normal qu'elle soit présente dans leurs luttes.

2. Cette phrase montre que d'âpres discussions ont divisé les étudiants et qu'ils étaient loin d'être unanimes.

3. Pour obtenir le soutien des étudiants, Barrot se serait engagé dans des réformes démocratiques, ce qui ne laissera pas d'avoir très vite des répercussions.

rassemblées *délibéraient*, une adresse au Peuple de Paris est votée, une députation se rend au Palais-Royal, et l'on ne lui oppose plus comme fin de non recevoir *que les Écoles ne sont pas un corps délibérant*. Le danger applaudit bien des obstacles⁴. Nos excellences ont donc reconnu que les Écoles avaient presque le droit d'initiative, tout au moins celui de faire des proclamations, nous l'admettons avec MM. les ministres, et nous allons analyser celle des écoles assemblées, celle qui a réuni le plus de suffrages.

AU PEUPLE DE PARIS, LES ÉCOLES RÉUNIES

[affiche placardée le 22 décembre]

Peuple de Paris,

Les malveillants veulent vous conduire à l'anarchie et au désordre. Il est temps encore ; retenons cette liberté que nous avons conquise, elle s'enfuirait une seconde fois de notre belle France ; ne croyez donc pas à ces agitateurs, soi-disant étudiants ; les Écoles protestent contre leurs perfides insinuations⁵.

Les patriotes qui dans tous les temps ont dévoué leur vie et leurs veilles à notre indépendance sont toujours là, inébranlables dans le sentier de la Liberté⁶ : ils veulent comme vous de *larges concessions* qui agrandissent cette liberté ; mais pour les obtenir la force n'est pas nécessaire. De l'ordre ! et alors on demandera *une base plus républicaine pour nos institutions* ; nous l'obtiendrons ; nous serons alors les plus forts, parce que nous agissons franchement. *Que si ces concessions n'étaient pas accordées*, alors ces patriotes, toujours les mêmes, et les Écoles qui marchent avec eux, vous appelleraient *pour les conquérir*. Rappelez-vous que l'étranger admire

4. Le verdict du procès des ministres de Charles X fut prononcé à la sauvette le 21 au soir par la cour des pairs. Le bruit de la fuite et de la trahison court dans la foule parisienne réunie à côté des trente mille hommes de troupe qui ceinturaient le Luxembourg. Le 22 décembre, l'agitation devient alarmante, la foule n'attend qu'un signal, de nombreux gardes nationaux avaient abandonné leur fusil et les étudiants, rassemblés autour du Panthéon sont prêts à entrer en action. Le préfet de la Seine, Odilon Barrot, négocie sans répit avec eux pendant que les gardes nationaux arrachent la proclamation « Au peuple » appelant les faubourgs à l'action (A. FAURE, *op. cit.*, p. 190). Dans le même temps, les murs se couvraient d'appels au calme, les élèves des Écoles arborant leurs bicornes ou leur carte au chapeau entraînent la foule et retournent la colère du peuple, sauvant ainsi le régime. Notons au passage l'attitude de certains polytechniciens acceptant de sauver un régime qui rejette leurs propres revendications.

5. Ce sont les républicains qui sont visés à travers le mot « malveillants ». Depuis l'ouverture du procès, ils s'efforçaient de faire pression sur le pouvoir en canalisant la spontanéité populaire vers des manifestations (cf. introduction). Les commentateurs de journaux eux-mêmes emploient un langage identique.

6. Ce sont des hommes comme Lafayette, Dupont, Barrot, qui sont désignés sous ce vocable.

notre révolution, parce que nous avons été généreux et modérés ; qu'il ne dise pas que nous ne sommes pas mûrs pour la liberté, et surtout qu'il ne profite pas des dissensions qu'il allume peut-être !

Ont signé pour leurs camarades :

COSSE, étudiant en médecine,
BRUN, étudiant en droit,
LATOUR, étudiant en pharmacie,
BOSQUET, élève de l'École polytechnique⁷.

Dans la première phrase l'on sent fortement que la demande n'a pas été spontanée de la part des élèves, et l'on devine aisément le souffleur ; mais ces jeunes gens sympathisent trop avec la nation pour ne pas sentir quelle est la vraie cause de l'émeute.

*
* *
*

Le Globe
vendredi 24 décembre 1830

Les jeunes gens des écoles, dont nous reproduisons les proclamations, ont puissamment contribué au rétablissement de la tranquillité publique. Ils méritent d'être hautement loués, soit pour l'empressement avec lequel ils sont venus témoigner de leur amour de l'ordre, et protester ainsi contre les cris de mort par lesquels quelques hommes égarés s'efforçaient de rallier les masses, soit pour leur profonde sympathie pour le peuple, avec lequel il y a cinq mois ils contractèrent une union cimentée du sang des deux parties.

Cependant l'intervention de cette généreuse jeunesse, l'importance et la puissance de ses recommandations, attestent à quel degré de faiblesse est aujourd'hui tombé le pouvoir. Que le plus léger obstacle se trouve sur son chemin, et pour l'écarter, épuisé qu'il est, ses forces ne peuvent suffire ; il est obligé d'implorer l'assistance de personnes qui n'ont aucun caractère politique légalement reconnu ; il faut qu'il demande l'appui de jeunes hommes assurément pleins d'ardeur, de loyauté et de courage, mais qui, dans un ordre de chose régulier, seraient gouvernés et non pas gouvernants⁸.

7. Parmi les signataires, sont connus Joseph BOSQUET, qui après avoir conquis la Kabylie sera maréchal de France et LATOUR qui s'occupa de l'érection d'un monument à la gloire des étudiants en pharmacie tués en juillet.

8. Il est fort improbable que Blanqui ait participé à la réflexion de la rédaction du *Globe* sur ces événements et leurs acteurs.

« PROCLAMATION DES ÉLÈVES DES ÉCOLES »

Affiche placardée le 22 décembre 1830

« Chers camarades,

Voici venu l'instant où doit briller dans tout son éclat l'enthousiasme de notre patriotisme !

Nous devons à la justice notre concours après avoir chassé la tyrannie et fait triompher le règne des lois ; serions-nous aujourd'hui assez faibles pour leur refuser notre assistance !

Des gens mal intentionnés voudraient entraver la marche du procès des ex-ministres⁹ et compromettre par leurs manœuvres la gloire de notre illustre révolution. Formons-nous en légions. Portons sur nos chapeaux les cartes de nos écoles, et déclarons que nous sommes prêts à soutenir l'indépendance de la justice, et rien que la justice jusqu'à la fin du procès.

Voilà comment nous devons couronner l'œuvre de juillet, et nous montrer aussi bons citoyens que courageux patriotes.

Prouvons en même temps à ce peuple si héroïque, à ce peuple avec qui nous avons combattu, à ce peuple dont nous voulons défendre les droits et rester toujours les fidèles amis, qu'on a voulu l'abuser en excitant en lui des passions que sa raison récuse et soyons sûrs que la sagesse qui l'anima en juillet viendra encore le guider aujourd'hui, et lui mériter de nouveau l'admiration du monde entier. »

(suivent les signatures)¹⁰

Plus bas on lit l'apostille suivante, écrite de la main de M. le préfet¹¹ du département :

Non seulement j'autorise, mais je désire la publication de cette adresse, comme étant honorable pour les jeunes patriotes qui l'ont signée ; et utile au maintien de l'ordre public et des lois¹².

9. Sept ministres avaient cosigné les ordonnances : Polignac, Peyronnet, Guernon-Ranville et Chantelauze étaient enfermés à Vincennes, d'Haussez, Montbel et Capelle étaient contumaces. Leur procès provoqua des discussions à la Chambre sur une éventuelle abolition de la peine de mort et diverses manœuvres pour éviter l'échafaud aux ministres. Dès l'ouverture de l'instruction du procès, vers le 15 octobre, des troubles avaient éclaté d'où la jeunesse des Écoles n'était pas absente. Le peuple parisien craignait que les ministres échappent à la justice d'une façon ou d'une autre. Ils furent condamnés à la détention perpétuelle, le 21 décembre et seront amnistiés en 1837... avec Blanqui.

10. Les signatures ne figurent pas dans *Le Globe*.

11. Depuis le 26 août, le préfet était Odilon Barrot, en remplacement d'Alexandre de Laborde.

12. Cette indication confirme bien l'accord entre Barrot et les étudiants.

LES ÉCOLES POLYTECHNIQUE, DE DROIT ET DE MÉDECINE

Affiche placardée le 22 décembre 1830

« Amis et concitoyens,

Lorsque le peuple a demandé notre appui contre ses tyrans ou ses ennemis, les étudiants lui ont-ils jamais manqué ?

Les étudiants étaient avec vous aux Buttes Chaumont¹³, ils étaient avec vous lorsque le sang coulait en juillet ; mais aujourd'hui ce n'est pas la ruine de la tyrannie que nous avons à poursuivre : ce sont les libertés qui nous sont dues, qui nous ont été promises, que nous avons à demander.

Laissons donc là le sang des quatre misérables, indignes de notre ressentiment : les malédictions de la France les suivent dans leurs cachots éternels. La haine, le mépris de l'Europe seront pour eux une mort de tous les jours.

Oublions, oublions ces noms infâmes, et rallions-nous à la brave garde nationale, aux cris de : "Liberté, ordre public" !

Sans le prompt rétablissement de l'ordre, la liberté est perdue ; avec le rétablissement de l'ordre, la certitude nous est donnée de la prospérité publique ; car le roi, notre élu, Lafayette, Dupont (de l'Eure), Odilon-Barrot, nos amis et les vôtres, se sont engagés sur l'honneur à l'organisation complète de la liberté qu'on nous marchande, et qu'en juillet nous avons payée comptant¹⁴.

Concitoyens conservons notre patriotisme et notre sang pour combattre les ennemis de la France. Restons unis, car l'étranger menace.

Entre vous donc et les écoles, à la vie, à la mort... le peuple n'a pas de meilleurs amis que les étudiants. Respect à la loi ! »

Éd. BUISSARD, étudiant en droit.
Approuvé par les écoles réunies.

13. En mars 1814, à l'approche des alliés, sous le commandement du maréchal Moncey, l'artillerie de la garde nationale, des éléments de la marine et les élèves de l'École polytechnique, environ 6 000 hommes, s'accrochèrent aux buttes Chaumont et repoussèrent pour quelques temps les assauts de l'armée prussienne.

14. Cette phrase montre que bien des étudiants n'envisageaient pas un gouvernement républicain et avaient confiance dans le roi citoyen entouré de la caution de personnalités comme Lafayette, Dupont de l'Eure, anciens carbonari, et Odilon Barrot, ancien président de Aide-toi, le ciel t'aidera, secrétaire général de la Commission municipale, et qui, sous la Restauration, ont, chacun à sa façon, animé l'opposition. Ces derniers d'ailleurs ne rejetaient pas la république mais ne la souhaitaient pas dans l'immédiat parce qu'ils la jugeaient impossible à réaliser et qu'ils désiraient éviter des événements plus graves. Ils justifiaient ainsi leur ralliement à la nouvelle royauté prônant l'idée de « monarchie républicaine ».

[PROTESTATIONS DES ÉCOLES]

LA CHAMBRE ET LA JEUNESSE DES ÉCOLES

Le Globe

samedi 25 décembre 1830*

Dans la séance de jeudi¹ la Chambre a voté à l'unanimité des remerciements à la Garde nationale et à la troupe de ligne. Elle a accordé ensuite la même faveur à la jeunesse des écoles, mais elle l'a fait d'une manière si disgracieuse qu'il eût assurément mieux valu qu'elle s'abstint.

On n'a laissé tomber cette récompense qu'avec un dépit mal déguisé, qu'avec des regrets et des réticences à travers lesquels perceait un sentiment de jalousie ; qu'après s'être fait répéter par les ministres que la jeunesse n'avait mis aucune condition à ses services ; qu'après avoir contraint, pour ainsi dire, le président du conseil, le ministre de l'instruction publique² et M. de Laborde³ à affirmer en phrases plus au moins ambiguës, que la jeunesse, transportée d'un subit optimisme, s'était bien gardée de témoigner aucune improbation du système suivi par l'honorable assemblée.

En s'obstinant à vouloir arracher à la mauvaise humeur de la Chambre des félicitations pour les jeunes hommes auxquels la majorité, par la bouche

* Le lendemain de la chaude journée du 22 décembre, à la Chambre, Dupin aîné propose de voter des remerciements à la Garde nationale pour sa conduite lors des journées des 21 et 22. Laffitte, assumant les promesses de Barrot de la veille, suggéra d'en voter également à la jeunesse des Écoles. Mais une bonne partie des députés du centre et de la droite ne cachèrent pas leur irritation en arguant des trop fortes exigences des étudiants, obtenant ainsi le recul de Laffitte, ce qui explique les protestations de ces étudiants. On sent leur volonté de compromettre avec eux les hommes politiques les plus proches pour les forcer à obtenir ce qu'ils attendent des promesses du pouvoir. Le texte de présentation du *Globe* n'est pas signé. Jean-Claude CARON (thèse, *op. cit.*, p. 861) l'attribue à Blanqui, ce qui, à part quelques allusions à une « population égarée », est plausible, puisqu'il est resté encore quelques mois à la rédaction du journal dirigé par Leroux, dont nous ne connaissons pas les autres collaborateurs. Nous publions cet article comme un commentaire du *Globe* orienté par Leroux, dont le journal se rapproche de plus en plus du saint-simonisme.

1. Jeudi 23 décembre.

2. Il s'agit du ministère Laffitte constitué le 12 novembre, avec Mérilhou à l'instruction publique.

3. Nous ne savons pas à quel titre se trouve cité ici Alexandre de LABORDE, qui, député d'opposition de toujours et très actif pendant les trois journées, avait été investi préfet de la Seine par le « commandant de l'Hôtel de Ville » Évariste Dumoulin mais ne l'était plus en décembre. C'est sans doute lui qui, à la Chambre, se fit le porte-parole de cette malheureuse opération.

de MM. Jars et Dupin⁴, a prodigué maintes et maintes fois tout autre chose que les compliments, les ministres ont rendu un mauvais service à la Chambre et à eux-mêmes.

Ils ont ainsi compromis la Chambre, parce que, avant de s'interposer officieusement avec une bonne volonté maladroite pour opérer un rapprochement entre elle et les jeunes gens, avant de prier la Chambre de faire quelques avances aussi stériles que peuvent l'être de vains éloges, ils n'ont pas eu la prudence de se demander si ces éloges seraient acceptés, s'ils le seraient aux clauses et conditions que pourraient stipuler les députés. Ils ont par là exposé nos législateurs à se mettre inutilement en frais de courtoisie ; et c'est en effet ce qui est advenu : dès ce matin un journal avait adressé à ces derniers ces âpres paroles, qu'« *au lieu de nous offrir leurs remerciements, ils devraient tâcher de mériter les nôtres* ». Et voici maintenant que l'École polytechnique, l'École de droit et l'École de médecine ont chacune repoussé, comme un présent empoisonné, les compliments de la Chambre. Bien plus, non contents de la traiter sur le pied d'égalité, ces jeunes hommes se sont mis au-dessus d'elle, ils l'ont fait comparaître à leur tribunal, ils l'ont jugée, et ils lui ont signifié la sentence suivante :

« Nous serions heureux et fiers des remerciements de la France ; mais dans la Chambre nous cherchons la France, et nous ne la trouvons pas. »

Les ministres se sont aussi compromis eux-mêmes : car, dans leur zèle excessif, ils ont avancé ce qui est aujourd'hui plus que douteux ; ils ont prêté à la jeunesse un langage qui n'est point selon le cœur franc et ouvert des étudiants ; ils lui ont mis sur les lèvres ces paroles fadement adulatrices, ces protestations de dévouement *absolu* qu'on trouve dans *Le Moniteur* de janvier 1814, adressées à Napoléon, et qu'on retrouve adressées à Louis XVIII, avec les mêmes signatures, dans les feuilles imprimées au mois de mai suivant. Ils se sont surtout compromis par cette gauche tentative, en ce qu'ils se sont suscités de nouveaux embarras, comme si déjà ils étaient si à l'aise sur leurs fauteuils ministériels.

Ce tiraillement entre la jeunesse et la Chambre que le ministère s'est donné pour tutrice, cette jalousie de la part d'une assemblée, qui, d'après la Charte, est le premier corps de l'État, contre les jeunes gens sans mission politique avérée, est un fait anormal très remarquable.

La Chambre qui, par le discrédit de la pairie et les prétentions peu ambitieuses de la royauté, constitue le gouvernement apparent de la

4. Signataires du Manifeste des 221 mais pas de la protestation, nostalgiques de l'Empire, Gabriel JARS et DUPIN aîné, effrayés par la jeunesse, représentaient tous deux un certain conservatisme.

France ; la Chambre, composée d'hommes ayant tous au moins atteint l'âge de maturité, d'hommes *établis*, riches, accoutumés à exercer chacun dans sa localité un patronage honoré ; la Chambre qui distribue les emplois, la Chambre qui offre une collection complète de hauts dignitaires, ne peut concevoir que des jeunes gens fort jeunes dont l'éducation scolaire n'est pas achevée, dont la plupart vivent sans fracas d'une modique subvention paternelle, qui ne donnent pas de places, et dont plusieurs en sollicitent de fort modestes, puissent se permettre d'avoir un avis sur ses actes, de l'avoir différent du sien, et de l'exprimer sans gêne en toute occasion ; elle ne peut se faire à l'idée qu'ils exercent sur la société une influence plus large que la sienne, et qu'ils y excitent de vives sympathies, tandis qu'elle ne saurait lancer une parole qui ne soit accueillie par des récriminations ou des murmures.

Il est certain, en effet, que dans un ordre social bien régulier, solidement constitué, les hommes qui représenteraient et exprimeraient le mieux le vœu et les besoins des masses ne seraient pas ceux qui vont s'asseoir sur les bancs des écoles ; il est certain que dans une société à l'état normal, ce ne seraient pas ceux qui étudient, ceux qu'on enseigne, mais ceux qui ont étudié, ceux qui enseignent, qui seraient les personnages les plus importants. Mais l'humanité vit aujourd'hui dans un milieu transitoire ; elle est entre la vieille mesure qui s'écroule et qu'elle a ruiné de fond en comble, et l'édifice de l'avenir qui n'est pas encore prêt à la recevoir ; et dans cette incertaine situation où elle a besoin d'espérance, où elle se sent défaillir faute de savoir comment exercer ses sympathies, elle est rebelle à la voix sévère, aux sèches assurances de la virilité ou de la vieillesse, et elle prête plus volontiers l'oreille à la parole pleine d'avenir d'une jeunesse enthousiaste.

Ceci est un fait qu'il faut accepter comme tel, et que les derniers événements ont clairement mis en évidence. Il est certain que la douceur et la modération de la garde nationale ont puissamment contribué à ramener une population égarée, et à comprimer les vœux sanguinaires : mais il est incontestable que le costume éminemment populaire de l'école polytechnique et les cartes d'étudiants jouissent d'une puissance vraiment magique sur les classes inférieures, et que les exhortations chaleureuses de ces loyaux jeunes gens, et leurs électriques serrements de mains ont aussi heureusement influé sur les groupes irrités, qu'ont pu le faire les paroles moins affectueuses et les manières moins cordiales de la garde nationale.

Ce qui est bien autrement évident, c'est que ce qui a été donné à la garde nationale et aux étudiants de faire, il eût été impossible à la Chambre des députés de l'obtenir.

Cela tient à ce que, dans les époques telles que celle où nous vivons, la virilité est sous l'empire de doctrines surannées ou d'un individualisme absolu. Les appétits égoïstes ou rétrogrades prédominent chez elle, elle a le cœur rempli par les sentiments d'une personnalité étroite ou par de mes-

quines sympathies, et elle accepte comme axiomes les principes usés d'un autre âge et les préjugés d'une société vieillie. C'est qu'aujourd'hui l'expérience est une illusion ; car, dans une société qui sans cesse change d'aspect et se transfigure, parce qu'à chaque instant elle jette un lambeau de sa vieille dépouille, il ne saurait y avoir lieu à appliquer au lendemain des préceptes de la veille. C'est que, dans une semblable position, on peut demander à l'histoire du passé des enseignements utiles, et non pas des modèles à copier ou même à imiter.

La jeunesse, au contraire, ardente et généreuse, repousse comme des stigmates flétrissants l'égoïsme et les habitudes d'une autre époque ; prompte à s'indigner contre un passé où elle distingue, en traits de sang, l'oppression et l'exploitation des masses, elle le maudit tout entier, et prend en main la cause de ce pauvre peuple auquel personne ne songe hormis elle. C'est elle qui sent le plus vivement les plaies cruelles de la société, c'est elle qui aspire le plus à les cicatriser, c'est elle qui, par conséquent, exprime le plus nettement et le plus hautement les désirs des masses ; c'est en elle enfin que réside la partie la plus progressive des nations ; c'est elle qui possède au plus haut degré cette parole qui fait vibrer les cœurs populaires, ce geste assuré qui répand la confiance. C'est elle qui est la plus propre aux fonctions du gouvernement toutes les fois qu'il faut agir sur les classes laborieuses.

Mais cet état de choses est une anomalie comme toutes les circonstances sociales qui nous entourent. Le propre de la jeunesse, c'est de *suivre* ; celui de la virilité, c'est de *diriger*. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, nous en croyons nos pressentiments, où la société, débarrassée enfin des entraves du passé, pourra se lancer librement dans une carrière nouvelle ; un jour viendra où le progrès n'excluera pas la stabilité, où l'on pourra avancer autrement que la hache à la main ; où la génération qui naîtra ne sera pas en guerre avec la génération précédente ; où la vie des peuples comme celle des individus ne sera plus un tiraillement continu. Alors il y aura ordre et harmonie ; les pères n'auront pas à recevoir de leurs fils des leçons de générosité, de courage, de science et de force.

Nous le disons avec effusion à cette jeunesse, c'est elle qui est destinée à rétablir le cours naturel des sociétés. Il est impossible que tant de dévouement fasse place à l'apathie ou à l'avidité ; que tant d'activité dégénère en incurie, tant de savoir en ignorance ; que tant d'amour du progrès, tant d'éléments d'avenir dégénèrent en sentiments stationnaires ou rétrogrades. Qu'elle étende la corde de ses travaux ; elle verra grandir en même temps le cercle de ses sympathies sociales et de ses forces : c'est vraiment elle aujourd'hui qui est pouvoir dirigeant, parce que le peuple sent qu'en elle est la science, en elle l'énergie, en elle le dévouement. Que par des progrès nouveaux elle se rende digne de conserver ce poste élevé, sans que ses ennemis puissent un jour être tentés de la prendre en pitié, sans que ses amis répudient son patronage. C'est à elle qu'il sera donné de faire cesser l'anomalie que nous avons signalée ; c'est elle qui, mûrie par les années et

par l'étude, formera une virilité énergique, savante et généreuse, qui commencera à diriger la jeunesse.

*
* * *

PROTESTATION DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

23 décembre 1830

Une portion de la Chambre des députés a daigné voter des remerciements à l'École polytechnique sur des faits *bien fidèlement* reportés : ces *faits*, nous les démontrons en partie, nous, élèves de l'École soussignés, et nous ne voulons pas de ces remerciements.

Notre profession de foi est celle que les balles de juillet ont inscrite sur les murs des tyrans, qu'ont proclamée la générosité du peuple et l'ordre magique rétabli après trois jours d'un bouleversement universel ; cet ordre dont nous avons compris la nécessité, et que l'on a cru voir disparaître à cause d'un dernier cri de vengeance que la générosité étouffe difficilement après tant de modération. Nous avons tous cherché hier et avant hier à le maintenir, mais par la persuasion, en raisonnant tout franchement avec les plus émus des masses.

En écoutant des voix amies, ils ont tous entendu comme nous que les promesses faites à l'Hôtel de Ville ne seraient pas oubliées, que ce trône *populaire avec des institutions républicaines* serait une vérité.

Il faut du temps, sans doute, pour mûrir des projets ; mais cinq mois se sont déjà écoulés depuis que s'est couché le soleil de juillet, chaque citoyen espère encore tous les jours qu'il sera représenté dans une Chambre où l'on discute ses intérêts, il ne l'est pas encore. Ce droit naturel qu'il a dû conquérir, ce droit d'être *un* dans l'État, personne ne le lui eût disputé dans la grande semaine, puisqu'on lui reconnut celui d'élire un souverain : c'est là ce qu'il réclame d'abord. Cette institution républicaine et naturelle, on la lui a promise, et il s'est encore retiré, comme à la grande soirée, calme et plein de confiance.

Trop heureux d'être auprès du peuple avec nos camarades des autres écoles les interprètes des hommes de la liberté, nous avons parlé publiquement dans cette proclamation signée de la main de quatre élèves au nom de leurs camarades, démentie, dit-on, et cependant voitée par acclamations par le grand nombre d'élèves réunis à notre École : voilà le fait.

Qu'on présente donc de nouveau le projet des remerciements ; que les mêmes députés crient une seconde fois : *Non !* et nous leur dirons : *Merci !*

Ont signé les élèves de l'École polytechnique dont les noms suivent :

Requier, Bureau, Cantrez, Auger, Bosquet, Ménard, Gendarme, Olivier, E. Fournier, Prudon, Laffitte, Pays, Coffinières, Dusouich, Meinadier, Chaix, Solignac, Roguin, Loubens, Garnier-Kernuault, Ohier, Marey, Gavarrat, Duraude, Damas, Jeanbernat, Abinal, Bonneau, d'Étaules, Douvrier Lalanne, Belgrand, Rivet, Bailloud, Juillet, Liénard, Régnault, Boilletot, Antoine, Lagarde, Tabuteau, Pastourel, Baduel, Pagès, Aumaître, Widmer, Boutloup, Haller, Massu, Cormier, Breton, Mongeal, Genet, Coupvent, A. Clément, Fleurans, Aubac, Mallet, Marulaz, Mendès, Ordinaire, Delassaulx, Lelasseux, Toussaint, Chadal, Pieray, J. Pagès, Wilhem, Degors, Derouet, Gougain, Delaitre, Bauchetet, Steinacher, P. Clément, Perrio, Rolland, Lavaissière, de St-Laurt, Bertrand, Mouron-Détaules, Lion, Lenglier, Tétu, Réjoux, Bravais, Serry, Pomaret, Noël, Richard, Dejuge⁵.

*
* *

PROTESTATION DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Aux journées de Juillet, l'École de médecine, jointe aux autres écoles, combattait contre la tyrannie. Elle a payé du sang et de la vie de quelques uns de ses membres les lois populaires et républicaines qui devaient éclore au soleil de juillet. Elle accepte et revendique la solidarité de toutes proclamations où son nom figure, et répudie hautement les acclamations antinationales du centre de la Chambre des députés, nous avons voté ces proclamations, nous les votons encore : les lâches seuls désavouent leurs actions et renient leurs paroles.

(suivent les signatures)⁶

5. Parmi ces polytechniciens, où l'on retrouve quelques héros de juillet, comme CANTREZ, BADUEL et LAFFITTE, une poignée d'entre eux est restée fidèle à l'esprit qui les animait à l'époque. On peut citer Allyre BUREAU, Chrétien LALANNE, Ernest MEINADIER, les frères CLÉMENT. Parmi ceux qui évoluèrent conformément à une destinée plus classique, citons des officiers comme Charles AUGER, Henri BERTRAND, Joseph BOSQUET, déjà signataire la veille... ; des savants comme Auguste BRAVAIS, Théodore OLIVIER ; des hommes politiques, Charles E. FOURNIER, Édouard GARNIER de KERNUAULT...

6. Lorsque les signatures ne figurent pas dans nos textes, elles ne sont pas non plus citées dans le journal.

PROTESTATION DE L'ÉCOLE DE DROIT

Les Écoles avaient été calomniées : on les accusait de vouloir se mettre à la tête des artisans de troubles, et obtenir par la force brutale les conséquences du principe consacré par notre sang⁷.

Nous avons protesté solennellement, *et nous, qui avons payé comptant la liberté* qu'on nous marchande, nous avons prêché l'ordre public sans lequel il n'y a point de liberté. Mais l'avons-nous fait pour provoquer les remerciements et les battements de mains de la Chambre des députés ?

Non, nous avons accompli un devoir. Ah ! sans doute, nous serions fiers et glorieux des remerciements de la France ; mais nous cherchons vainement la France dans la Chambre des députés ; et nous répudions des éloges dont la condition est le *prétendu désaveu* des proclamations dont nous déclarons adopter de la manière la plus absolue l'esprit et les termes⁸.

(suivent les signatures)

*
* *

M. Boissy d'Anglas⁹ a déposé hier, sur le bureau de la Chambre des députés, une proposition tendant à obtenir une enquête sur les désordres qui ont eu lieu dans Paris ces jours derniers.

Cette enquête est une attaque contre le ministère, et c'est ainsi que l'a comprise M. Laffitte¹⁰.

M. Laffitte comprendra peut-être maintenant ce que l'on gagne à s'humilier devant la Chambre et s'atteler à son char.

7. C'est peut-être ce dont les avaient accusées les députés Jars et Dupin.

8. Cette protestation a été adoptée à l'issue d'un rassemblement provoqué par Sambuc sur la place du Panthéon. Il est possible qu'il en soit l'auteur (J.-C. CARON, thèse, *op. cit.*, p. 855), désapprouvant ainsi ceux de ses camarades qui tentaient de soulever la population parisienne.

9. L'un des 221, Jean-Théophile de BOISSY d'ANGLAS était très « ministériel ».

10. Jacques LAFFITTE était l'un des personnages clefs de la révolution de juillet et des premières années de la monarchie de Juillet. Député, il appartenait à l'opposition parlementaire la plus avancée et songea très vite au duc d'Orléans. Réélu en 1830 après avoir combattu Polignac et financé *Le National*, il signa, le 28 juillet, la protestation des députés contre les ordonnances. Il fit de son hôtel l'un des principaux foyers de la révolte de la bourgeoisie, le siège du vrai pouvoir auquel la Commission municipale était soumise, permettant ainsi de parer à l'éventualité d'un ralliement à la république espérée par les amis de Lafayette et autres animateurs de ces journées. Il représentait le parti du Mouvement.

LES ÉCOLES

Le Globe

27 décembre 1830

Des mesures de rigueur menacent, dit-on, les écoles. On parle de traiter les étudiants comme des enfants qui se mutinent : un journal annonçait que les élèves de l'École polytechnique, signataires de la protestation que nous avons insérée dans nos colonnes, ont été mis aux arrêts par le ministre de la guerre. D'un autre côté, on nous rapporte que ceux des élèves que cette mesure n'a pas atteints se proposent de partager le châtimement infligé à leurs camarades.

Le gouvernement a invoqué le secours de la jeunesse dans les événements de la semaine dernière et il a eu raison de l'invoquer ; car la voix de ces jeunes hommes est connue du peuple ; leurs lumières, la sincérité de leur langage, l'assurance de leur maintien, et par-dessus tout les sentiments généreux qui font battre leur cœur pour l'amélioration du sort des classes laborieuses, leur donnent sur les masses un ascendant et une autorité qui ont reçu une éclatante sanction sous le feu des Suisses et de la garde royale.

En leur demandant leur alliance lorsqu'on redoutait les dangers et en leur accordant des éloges pour leur intervention active, le gouvernement et les Chambres les ont reconnus comme puissance sociale, ou plutôt ils ont constaté un fait existant qui est réellement, comme nous l'avons dit, un des caractères saillants de l'époque transitoire au milieu de laquelle nous sommes placés. Dès lors on a donné à la jeunesse le droit de faire ses conditions ; on l'a autorisée à exprimer son opinion en matière politique et surtout sur les actes de la Chambre à son égard.

Il y a mauvaise grâce à repousser aujourd'hui les conséquences du principe qu'on a posé hier ; on est mal venu à punir ce qu'on a provoqué, et ce qu'on n'aurait pu s'abstenir de provoquer qu'en se privant des moyens les plus efficaces de rétablir la tranquillité publique.

*
* *

PROTESTATION DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE

Les élèves de l'École normale déclarent adhérer pleinement aux sentiments de patriotisme, d'ordre public et de dévouement au roi-citoyen, manifestés par la conduite des élèves des autres écoles. Ils éprouvent le plus profond regret que la position précaire de l'état d'isolement où l'autorité a laissé jusqu'ici l'établissement auquel ils appartiennent, les aient empêchés

de prouver cette adhésion par des actes extérieurs. Ils font savoir à leurs frères des Écoles qu'ils sympathisent avec eux, et que, toutes les fois qu'il s'agira d'ordre et de liberté, ils seront prêts à répondre à leur appel¹¹.

*
* *

PROTESTATION DES ÉLÈVES EN PHARMACIE

Les élèves en pharmacie ont fait leur devoir en juillet, ils ont payé de leur sang et par la mort de quatre camarades le maintien des libertés publiques. En décembre ils se sont encore montrés dignes de leurs généreux sentiments. Confondus avec des élèves des autres Écoles, ils ont fait tous leurs efforts pour faire respecter les lois. Ordre public était leur devise. Forts de leur patriotisme, et sans accepter des remerciements contestés, ils déclarent hautement que les proclamations incriminées à la chambre des députés expriment leurs opinions, et qu'ils acceptent solidairement la responsabilité¹².

11. Nous avons joint ce texte aux autres, bien qu'il emprunte un ton différent, ce qui témoigne de la diversité des courants qui traversaient le mouvement étudiant. Rappelons que l'École avait été fermée par Frayssinous sous le ministère de Villèle en 1824 jusqu'au gouvernement Martignac (1828).

12. Malgré leur petit nombre, les élèves en pharmacie avaient été très actifs depuis les journées de juillet (cf. note 7, texte précédent).

HOMMAGE DE LA JEUNESSE AU GÉNÉRAL LAFAYETTE*

La Tribune
28 décembre 1830

Aujourd'hui vers les deux heures un nombre très considérable de jeunes gens marchant par quatre de front et dans le plus grand ordre, se sont rendus chez le général Lafayette pour lui offrir l'expression des sentiments des étudiants des diverses écoles¹.

Le général était à la Chambre ; il est sur-le-champ revenu en fiacre avec son fils et M. Odilon Barrot. A leur approche, des cris de « Vive Lafayette ! vive Odilon Barrot ! » se sont fait entendre de toutes parts. Le fiacre a été entouré par toute cette jeunesse qui a en quelque sorte porté le général Lafayette jusque dans l'intérieur de son hôtel. Tous ceux qui ont pu être introduits sont entrés dans la cour et l'on a formé un carré. Le silence le plus profond s'est établi ; le général est descendu et il s'est avancé, avec M. Odilon Barrot, au milieu de la jeunesse.

Alors, M. Lucien de Saint-Firmin², étudiant en droit, lui a adressé, au nom de ses camarades, le discours suivant :

*Maladroitement, le ministère avait tenté de neutraliser la jeunesse. La Garde nationale, commandée par Lafayette, lui semblait aussi une menace. Le 24 décembre, le titre de commandant général des Gardes nationales fut aboli. C'était une destitution déguisée de Lafayette qui adressa immédiatement au roi sa démission et accusa : la liberté est menacée, la révolution est mal comprise, le gouvernement égaré dans de fausses voies... Le 26, Louis-Philippe publia une proclamation hypocrite. La démission de Lafayette entraîna celle de quelques « républicains » : Dupont de l'Eure, ministre de la Justice, Treilhard, préfet de police (remplacé par Baude), Jules Taschereau, secrétaire de la préfecture de la Seine, etc., et balaya les dernières illusions. La jeunesse des écoles ne pouvait laisser passer cette nouvelle manifestation du pouvoir. « Sur convocation manuscrite, [les étudiants] se réunirent, en signe de protestation, place du Panthéon, à cinq ou six cents et, finalement, au nombre de deux mille, arrivèrent rue d'Anjou pour acclamer le "Libérateur des deux mondes". Tous les étudiants qui avaient eu la faiblesse d'écouter les sirènes du pouvoir le 22 décembre, comprenaient mieux la situation et rejoignaient la fraction réunie autour de Blanqui » (DOMMANGET, p. 70, citant *Le Temps*, du 29 décembre 1830).

1. Le 27 décembre 1830.

2. Nous ne connaissons pas d'autres activités de Lucien de SAINT-FIRMIN que celle de porte-parole de ses camarades au cours des manifestations officielles. Il est étonnant qu'un témoin attentif comme Morhéry ne le cite à aucune occasion.

« Général, dans les journées de juillet les élèves des écoles étaient avec vous ; naguère encore, avec vous ils maintenaient force et respect à la loi : aujourd'hui ils s'unissent aux regrets de cette garde citoyenne qui perd en vous la garantie vivante des promesses de juillet.

Il était réservé au frère d'une des victimes de juillet³ le triste et glorieux privilège de mettre le premier la main sur ce noble cœur qui ne battit jamais que pour l'indépendance nationale. »

Puis se tournant vers M. Odilon-Barrot :

« Et vous, magistrat intègre, sorti de nos rangs, qu'il nous est doux de vous retrouver ici et de vous offrir l'hommage de notre reconnaissance, en même temps qu'à notre illustre général. »

Un autre étudiant a prononcé ensuite un second discours au nom des élèves en médecine.

Au moment où le général descendait de sa voiture, un de ces jeunes gens lui avait pris les mains, et lui avait adressé avec une vive émotion quelques paroles, parmi lesquelles nous avons retenu ceci :

« Nous vous félicitons d'avoir fait un éclatant divorce avec ceux qui veulent mesurer à leur chétive taille la grande révolution de juillet. La France comprendra quelle confiance elle doit avoir dans un gouvernement dont Lafayette se sépare. Nous disons la France, car les départements aussi sympathisent avec nous. Là, nous avons nos pères, nos frères, qui partagent tous nos sentiments. A votre nom, tout ce qu'il y a de patriotes en France avait senti renaître ses espérances. C'est vous, général, c'est vous que la France a suivi, c'est vous qu'elle suivra encore. Les destinées de la révolution sont au-dessus des coterie méprisables que la grande nation saura fouler aux pieds. »

Aussitôt après, M. Jules Sambuc⁴, étudiant en droit, a dit :

3. Nous ne possédons pas non plus d'information sur la mort éventuelle d'un frère de Lucien de Saint-Firmin.

4. Après avoir rédigé, le 29 novembre 1830, le premier manifeste du monde étudiant de l'époque, Jules SAMBUC, pour préparer une association des écoles, avait créé la « Société de la Liberté, de l'Ordre et du Progrès », la SLOP, avec Audry, Francfort, Chaparre, Rouhier, Pénard, etc., qui n'eut que 32 adhérents. Dans son journal intime, publié par *Le Courrier français* du 5 avril 1831 (J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 323) apparaît une double personnalité qui s'est d'ailleurs révélée ces derniers jours : le modéré qui compose avec la réalité politique du moment et le violent républicain révolutionnaire, lucide sur le nouveau gouvernement et les remèdes à apporter. Cela explique à la fois sa joie de voir Lafayette prendre position et le commerce qu'il essaie d'entretenir avec des représentants du pouvoir parce qu'ils sont populaires.

« Général,

Le vétéran de la liberté des deux mondes ne pouvait rester plus longtemps dans une position que les circonstances commençaient à rendre équivoque. Nous comprenons les regrets que doit éprouver la garde nationale ; mais nous n'en venons pas moins vous féliciter d'avoir recouvré toute votre indépendance et d'avoir acquis un nouveau titre à la reconnaissance de la jeunesse française et de la nation toute entière. Il eut été fâcheux qu'un nouveau système *déplorable* eût pu végéter quelques jours de plus à l'ombre de votre immense popularité. Ce serait la retremper, si elle en avait besoin, que de se séparer de lui. Un divorce politique était devenu nécessaire, vous n'avez pas hésité à le prononcer ; nous en vous félicitons tous. Il faut que les hommes qui ont trahi les principes qui leur valurent jadis une popularité qui vient de s'évanouir pour jamais, sachent bien qu'ils ne doivent plus compter sur l'appui d'un grand citoyen, qui veut, jusqu'au dernier soupir, rester fidèle aux opinions qui, pendant sa longue carrière, n'ont pas cessé de faire battre son cœur.

Il faut qu'ils sachent combien la jeunesse française sympathise avec les véritables amis de la liberté, et combien elle repousse et désavoue ceux que nous ne craignons pas de flétrir aujourd'hui du nom d'apostats. Une lutte qui pourrait devenir terrible, semble s'engager entre les patriotes généreux qui veulent le triomphe complet des principes, et les égoïstes imprudents qui les trahissent, qui nous marchandent, comme l'a dit l'un d'entre nous, qui nous distribuent par gros et deniers, une liberté que nous avons payée de notre sang pendant les immortelles journées de juillet ; nous verrons à qui restera la victoire ! En attendant, notre bannière ne saurait être douteuse ; et la France ne nous désavouera pas, aussi longtemps qu'elle nous verra marcher avec Odilon Barrot, Dupont (de l'Eure) et Lafayette. Ceux-là n'ont pas cessé d'être ses véritables représentants ! Vive Lafayette ! Vive Dupont (de l'Eure) ! Vive Odilon Barrot ! »

Le général Lafayette a d'abord répondu à tous ces discours :

« Je reconnais en vous, a-t-il dit, mes camarades de juillet, et ceux aussi qui dans ces derniers jours ont contribué au rétablissement de l'ordre. Je suis touché de votre affection et fier de votre confiance. Je ne les démentirai pas. »

Ensuite il leur a annoncé qu'une loi électorale allait être présentée à la Chambre, et il a engagé les jeunes gens à montrer par leur modération et par leur sagesse qu'ils sont dignes de la liberté pour laquelle ils ont déjà tant fait.

M. Odilon Barrot a pris ensuite la parole, et dans une allocution pleine de franchise et de fermeté, il a remercié les jeunes gens d'avoir bien voulu associer son nom à celui de son vieil ami. Il a exprimé les mêmes sentiments que le général Lafayette, en annonçant, de plus qu'il se proposait de soutenir à la tribune les droits de cette jeunesse qui marche à la tête de la nation, et dont la généreuse impatience annonce des destinées si brillantes à l'avenir du pays.

M. de Lafayette a remercié ensuite les élèves pour M. Dupont (de l'Eure), que les jeunes gens avaient confondu dans une commune reconnaissance. On s'est retiré en criant de nouveau : « Vive Lafayette ! vive Odilon Barrot ! vive Dupont de l'Eure !⁵ ».

5. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ce triumvirat semble avoir constitué, pour un temps, l'ultime recours d'une grande partie de la jeunesse.

PROJET D'ASSOCIATION DES ÉCOLES*

Au Rédacteur de *La Tribune*

La Tribune

29 décembre 1830

Monsieur¹,

Il y a déjà longtemps, j'avais présenté aux étudiants un projet d'association à votre journal². Maintenant que nous y avons cinq mille francs d'actions, je viens, en leur nom, réclamer votre appui. Vous me permettrez de profiter de l'occasion pour remarquer que je ne m'étais pas trompé sur votre inébranlable fermeté. Seul, vous nous avez annoncé le ministère Polignac, vous nous avez préparé à ses conséquences ; vous nous avez prédit ce qui s'est passé depuis sous l'influence des Guizot³, etc.

PROJET D'ASSOCIATION

AUX ÉTUDIANTS DES TROIS ÉCOLES

Chers condisciples de droit, de médecine et de l'école polytechnique, notre but est le même, la liberté, la paix et le bonheur du peuple ; notre devise *Amour de la patrie*.

Bien avant la révolution de juillet, le peuple, fatigué d'un joug odieux et humiliant, avait porté les regards vers vous. Espérant renverser un jour un trône élevé par les bayonnettes étrangères et soutenu par la corruption, il

* On ne connaît pas exactement les liens qui existent entre ce projet et la publication de la brochure de Jules SAMBUC, le 1er décembre 1830, *Aux étudiants, sur les derniers événements des Ecoles de droit et de médecine de Paris et sur la nécessité d'avoir recours à un mode régulier d'organisation*. Il est intéressant de noter qu'aux proclamations du 22 succéda le sabotage de la SLOP et que ce nouvel appel, auquel Sambuc n'est pas étranger, survint juste après la destitution déguisée de Lafayette qui semble avoir un peu redonné vie au mouvement. Il est difficile de discerner à travers ces textes les querelles d'influence et les divergences d'opinions, hors des témoignages que nous avons évoqués (cf. introduction).

1. Auguste FABRE. Il fallut la maladie de Victorin FABRE pour que le second des frères Fabre, publicistes que l'on évoque rarement l'un sans l'autre, apparaisse seul à la direction de *La Tribune*.

2. Peu après la cessation de paraître de *La Tribune des départements*, en décembre 1829, quelques étudiants, animés par Morhéry, avaient proposé à la jeunesse des Ecoles de s'associer pour permettre la relance du journal. Fabre finit par accepter la proposition de Morhéry. De nombreux souscripteurs et commanditaires furent trouvés, entre autres Lafayette et Destutt de Tracy, ce qui permit à *La Tribune* de reparaitre (28 avril 1830).

3. Le pluriel vise tous les chefs de file du parti de la résistance conduit par Guizot, Thiers, de Broglie, C. Perier qui considéraient qu'il ne fallait pas aller au-delà des réformes adoptées au lendemain des Trois Glorieuses.

comptait sur vos lumières et sur votre courage pour agir au moment décisif. Le 26 juillet sonna le tocsin contre-révolutionnaire. Un cri d'alarme sortit au sein de la France. Ce cri retentit au fond de vos cœurs. Le lendemain, sans calculer les dangers, vos bataillons étaient formés ; le peuple vous disputait l'honneur d'assurer la victoire ; et en trois jours le trône du tyran fut submergé dans le sang qu'il avait fait répandre.

Sang précieux, uni à nos larmes, puisses-tu féconder le sol de la patrie !

Telle fut l'histoire de notre révolution. La foudre de la liberté anéantit d'un seul coup la puissance du despotisme.

Essaierai-je de vous rappeler toutes les sensations du lendemain ? Non ; les enivrantes émotions du triomphe populaire sont gravées dans notre mémoire, aucune expression ne saurait les peindre.

Le combat de la force a commencé la révolution, maintenant celui de la raison doit la finir.

Comment y parvenir ? Déjouer les intrigants, démasquer les hypocrites, rétablir la tranquillité et présenter, en serrant nos rangs, une masse de jeunes citoyens toujours prêts à combattre l'ennemi des principes qui nous firent prendre les armes. Ah ! si tout Français était comme vous étranger à l'ambition et à l'égoïsme, nous n'aurions plus qu'à jouir en paix du bonheur que nous avons conquis. Mais combien d'hommes ont fait de votre ouvrage l'objet d'un honteux trafic ! Combien d'hommes qui ne voient dans les révolutions que des dépouilles à se partager ! Honneur à vous, mes braves, vous n'avez pas pris part à la curée. Mais il ne suffit pas de conserver sa dignité, il faut encore forcer les autres à suivre ce noble exemple.

Si les étudiants étaient unis, nous pourrions par notre grand nombre, par la pureté de nos sentiments et l'éducation que nous avons reçue, exercer sur l'opinion une influence salutaire pour la liberté. Malheureusement, avec le même but, nous différons quelquefois sur les moyens d'y parvenir. Pour remédier à ce grave inconvénient, qui diminue notre force, associons-nous afin de réunir nos efforts. Mettons en contact les énergiques et les faibles, les exaltés et les sages, et bientôt notre politique deviendra ferme et raisonnée. Nos condisciples de province se joindront à nous de grand cœur, et c'est alors que nous offrirons à la France le touchant et beau spectacle d'un corps qui porte la lumière dans tous les lieux où il pénètre.

La presse rendait autrefois ce service à la patrie. Mais depuis que plusieurs de ses organes ont trouvé des moyens de fortune plus rapides, on dirait qu'ils nous abandonnent à nous-mêmes. Que sont devenus ces hommes qu'on croyait riches en talents et patriotisme, et qui chaque matin venaient ranimer chez nous l'amour du bien et de la liberté ? Ils sont préfets, employés ou payeurs ! Que les révolutions apprennent à connaître l'intrigue ! Qui de nous aurait pensé que ceux-là même qui faisaient battre notre jeune cœur pour des sentiments de liberté, seraient les premiers à le resserrer et à le glacer d'indifférence ? C'est cependant ce qui est arrivé. Ce mal est grand sans doute, mais il n'est pas sans remède. Puisque nous

voyons la plaie nous saurons la guérir. Montrons du doigt ces hommes qui ont trompé notre confiance et qui voudraient détruire notre espoir. Délaisés par nous, l'opinion publique en fera promptement justice.

Le peuple qui a mêlé son sang au nôtre, le peuple a besoin de nos conseils. L'abandonnerons-nous à son inexpérience, lui qui nous a surpassés en courage ? C'est à nous à l'instruire, c'est à nous à lui insinuer les idées d'une morale pure et d'une politique franche et mesurée. Quelle voix écouterait-il mieux que celle qui l'appela au combat et qui ne cessa de l'exciter qu'en criant : victoire !

Enfin, mes chers condisciples, le projet que je vous soumets ne présente aucun obstacle et il ne peut qu'être utile à la patrie ; c'est assez dire que vous l'adopterez. Nos pères, presque tous électeurs, nos amis, qui nous ont devancés dans la carrière des sciences, exauceront avec enthousiasme les vœux des enfants de juillet. Nous-mêmes, sortis des écoles, nous serons fiers de voir ceux qui nous aurons remplacés suivre la route que nous leur avons tracée, non pas celle que dans les trois journées nous marquâmes de notre sang sur les pavés de Paris (à Dieu ne plaise que le sang français soit versé de nouveau), mais la ligne de principes que notre révolution indique, et qu'elle rendra, j'espère, ineffaçable.

Mais, nous dira-t-on, le pouvoir vous permettra-t-il une si grande influence ? A cela nous répondrons : que peut-il craindre de nous ? Et s'il nous refusait ne pourrions-nous pas nous écrier avec toute la France : qu'avons-nous donc conquis ? Pourquoi tant d'ingratitude envers les hommes qui vous ont fait ce que vous êtes ? Répondez-nous à votre tour, vous qui avez tout gagné et rien perdu nous persécutez-vous ainsi parce que le souvenir de votre conduite vous fait éprouver autant de remords que celui de la nôtre nous rappelle de dévouement et de plaisir ?

Adolphe MORHÉRY⁴, étudiant en médecine.

M. Sambuc, mon condisciple, qui avait formé un projet dans le même but, me secondera de son talent et de son influence pour faire adopter celui-ci :

4. Adolphe Napoléon ROBIN de MORHÉRY, était une personnalité non seulement dans le monde étudiant, que ce soit à travers la caisse commune des Écoles permettant aux jeunes manquant de moyens de poursuivre leurs études ou à travers la souscription qui permit à *La Tribune* de renaître, etc., mais aussi dans la société en général, entre autres dans les milieux bretons, puis à partir des journées de juillet dans l'entourage de Lafayette. Ayant adhéré à la SAP le 15 décembre sous le patronage de Mathé, il semble avoir joué un rôle modérateur pendant les journées de décembre.

PROJET D'ASSOCIATION
DES ÉTUDIANTS DE TOUTES LES ÉCOLES
DE DROIT, DE MÉDECINE ET POLYTECHNIQUE
TANT EN FRANCE QU'A L'ÉTRANGER.

Les étudiants de toutes les écoles, voulant resserrer autant que possible les liens de patriotisme et d'amitié dont ils ont toujours fait preuve, et qui les ont rendus si chers au peuple depuis le grand œuvre de juillet, scellé de leur sang, arrêtent le projet suivant :

Art. 1. Les étudiants en médecine, en droit, et de l'école polytechnique, se réuniront séparément, et nommeront par département un commissaire destiné à représenter les étudiants de chaque école et de chaque département.

Art. 2. Tous les commissaires nommés par les trois écoles se réuniront séparément, et nommeront cinq membres par école.

Art. 3. Les cinq membres de chaque école se joindront pour former un comité supérieur composé de quinze membres destinés à représenter toutes les écoles.

Art. 4. Chaque commissaire conservera les noms et les adresses des étudiants de son école et de son département. Les cinq membres de chaque école conserveront les adresses de leurs commissaires.

Art. 5. Tout étudiant faisant partie de l'association devra verser une somme de cinq sous par mois au commissaire de son école et de son département. Les commissaires remettront ces sommes au comité supérieur.

Art. 6. Les fonds de la caisse des écoles seront destinés à payer les frais d'impression des écrits où nous exprimerons nos réclamations, nos sentiments et nos affections.

Art. 7. Le but de notre association est d'entretenir entre nous la concorde, la fraternité, et l'uniformité de principes.

Art. 8. Les écoles de provinces et les écoles étrangères sont priées d'imiter notre exemple, et de se joindre à nous de principes et d'intention.

Art. 9. Les étudiants en pharmacie se joindront à l'école de médecine ou agiront comme elle séparément, suivant leur volonté.

MM. les étudiants sont priés de se réunir dimanche à midi à l'Elysée-des-Dames, boulevard Montparnasse, afin d'y discuter les moyens à prendre pour réaliser notre association philanthropique.

Au rédacteur de *La Tribune*

La Tribune
4 janvier 1831

« Monsieur,

Je prie MM. les étudiants de l'École de commerce, des Beaux Arts, de toute autre école, de croire que c'est par une omission involontaire que je n'ai pas fait mention d'eux dans mon projet d'association. Loin de vouloir établir des divisions, mon but sera toujours de resserrer autant que possible les liens qui devraient unir tous les étudiants.

J'espère donc qu'ils se trouveront à la réunion d'étudiants qui doit avoir lieu mercredi à 2 heures, place du Panthéon. C'est alors que MM. les étudiants réunis pourront décider les moyens d'exécution du projet d'association.⁵

J'ai l'honneur etc. »

MORHÉRY, étudiant

5. Il s'agit du mercredi 5 janvier. Ce jour-là, très sensibilisés par les événements de Pologne, vingt mille manifestants dont de nombreux étudiants, entourant des condisciples polonais, se réunirent pour entendre un discours de Saint-Firmin. Sambuc lut une adresse aux Polonais et, par la même occasion, Escadier, une réponse aux Ecossais. A l'issue de cette réunion, un comité provisoire fut formé par Morhéry, Sambuc, Saint-Firmin et Teissonnière, chargé de rédiger un nouveau règlement d'association avant le 20 janvier (J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 320).

[Le Comité des Écoles et la liberté d'association]*

Proclamation du ministre de l'instruction publique

Le Globe mercredi 12 janvier 1831

Le ministre de l'instruction publique croit devoir en ce moment quelques avis à la jeunesse des écoles. Dans une époque récente, le calme des études a été noblement interrompu ; un seul devoir a dominé tous les autres, et soit en combattant pour la défense des lois violées, soit, plus tard, en luttant contre l'anarchie¹, la jeunesse des écoles a payé sa dette avant l'âge, et bien mérité du pays. Mais à un devancement honorable il ne faut pas faire succéder un désordre sans but. Les lois ayant repris leur empire, tout ce qui est irrégulier doit être nécessairement réprimé. Quel est l'esprit un peu grave qui ne comprendrait pas cette nécessité !

Une ordonnance du 5 juillet 1820² défend aux étudiants, soit d'une même faculté, soit de diverses facultés du même ordre, soit de diverses facultés de différents ordres « de former entre eux aucune association, et d'agir et d'écrire, en nom collectif, comme s'ils formaient une corporation ou association légalement reconnue : en cas de contravention, il est instruit contre les contrevenants par les conseils académiques ».

Ces dispositions, sans lesquelles l'ordre, et par conséquent le travail est impossible dans les écoles, seront exactement maintenues. Le ministre de l'instruction publique les rappelle aux élèves des écoles ; son devoir est de les faire exécuter ; mais il a la conscience qu'un avertissement doit suffire à une jeunesse loyale qui ne voudra pas se laisser entraîner par des influences passionnées qui ne tiennent aucun compte de son avenir.

BARTHE

Ministre de l'instruction publique et des cultes,
président du Conseil d'État³

* Ces six articles du *Globe* et *La Tribune* illustrent bien le rapide développement de la tension entre la jeunesse estudiantine et le pouvoir qui allait se précipiter à partir du 5 janvier (cf. note 8, p. 127). La réponse aux injonctions de Barthe est la première manifestation significative du nouveau comité provisoire de la Société des Écoles. Le ton des déclarations se fait petit à petit plus catégorique et il s'opère également un changement d'orientation, que nous avons essayé d'interpréter dans l'introduction, qui amène Blanqui et Plocque, absents des Écoles depuis plusieurs mois, sur le devant de la scène. On peut également constater l'influence de la SAP à laquelle de plus en plus d'étudiants adhèrent.

1. Ce ton paternaliste cache mal l'ultimatum du ministère.

2. Sous le second ministère Richelieu (20 février 1820-14 décembre 1821), la Chambre avait voté plusieurs lois préparées par Decazes visant à limiter les libertés dans tous les domaines. L'ordonnance du 5 juillet avait pour objet le règlement de l'Université et répondait aux troubles étudiants de juin 1820, établissant une base répressive dont la clé de voûte était l'article 20 régissant le droit d'association, renforcé par l'ordonnance du 27 juillet 1830, signée Delvincourt.

3. Ancien carbonaro, longtemps actif et ardent défenseur des opposants des premières années de la Restauration, Félix BARTHE changea vite son fusil d'épaule à la création du

Les jeunes gens des écoles avaient eu la pensée de s'unir en association⁴ pour correspondre avec la jeunesse des autres parties de l'Europe. On peut assurément contester à la jeunesse l'expérience et la capacité nécessaires pour diriger les affaires de l'État ; mais ce qu'on ne saurait refuser d'admettre, c'est qu'elle est animée de sentiments généreux qu'on chercherait vainement, au temps où nous vivons, parmi les hommes de la virilité et de la vieillesse. Et d'ailleurs, la sympathie générale que révèle ces essais d'associations contraste singulièrement avec la politique égoïste et mesquine professée aujourd'hui par nos gouvernants.

Monsieur le ministre de l'instruction publique a cru devoir s'opposer à cette association ; il nie à la jeunesse le caractère politique que le gouvernement lui-même a reconnu, il n'y a pas trois semaines ; mais ce qui prouve bien la pénurie et l'embarras des hommes du pouvoir, c'est qu'il n'a su y mettre obstacle qu'en évoquant les réglemens les plus odieux de la Restauration, qu'en faisant revivre des arrêtés signés Corbière⁵, et qui datent de l'époque où les cuirassiers de l'ex-garde royale exécutaient des charges dans les rues et sur les boulevards contre des jeunes gens sans armes. Des hommes de l'extrême gauche qui sont obligés de se couvrir de lambeaux les plus hideux de la dépouille de la Restauration en sont évidemment à leurs derniers signaux de détresse.

Réponse au ministre de l'Instruction Publique

Le Globe, vendredi 14 janvier 1831

« Les écoles ne sont pas une puissance, et n'ont pas la prétention d'en former une. Mais les écoles sont, avant tout, patriotes et animées de sentiments généreux : elles ont le droit de s'intéresser au sort de leur pays, surtout lorsque des circonstances graves peuvent compromettre son avenir. On n'a point trouvé qu'il y eût trop d'énergie dans leurs paroles, trop de courage dans leurs actes, lorsqu'en juillet elles ont aidé à briser le despotisme et lorsqu'en décembre on a réclamé leur assistance pour soutenir un pouvoir qui se sentait chanceler.

Pourquoi donc l'autorité se montrerait-elle aujourd'hui si susceptible à l'égard d'un projet d'association qui n'a rien d'alarmant pour elle ?

nouveau gouvernement. C'est lui qui, parmi les premiers, aurait compris le parti à tirer, dès le 26 juillet, de la fermeture des ateliers, permettant ainsi aux ouvriers de prendre possession du pavé de Paris à la place de leurs employeurs... Il aurait participé à la rédaction de la protestation des journalistes sans la signer. Élu en octobre 1830, il remplaça Mérilhou à l'instruction publique dans le gouvernement Laffitte en novembre.

4. Il n'est pas certain que *Le Globe* fasse allusion aux propositions de Morhéry. Quoi qu'il en soit, il minimise sans doute volontairement le but de la société.

5. Bien que les ordonnances de juillet 1820 eussent été signées du ministre de l'intérieur, Siméon, elles gardèrent le nom de Corbière, rentré au gouvernement le 21 décembre 1820. Il signa en effet tous les décrets répressifs qui complétèrent les ordonnances de juillet 1820 à la suite des événements qui ne cessèrent qu'en 1823. Ces arrêtés prévoyaient 2 ans de suspension pour participation à un rassemblement étudiant.

C'est avec étonnement que les soussignés viennent de lire la proclamation de M. le ministre de l'instruction publique ; ils croyaient et croient encore que les décrets impériaux⁶ et les ordonnances de la Restauration, pour cela seul qu'ils sont puisés à l'arsenal de la tyrannie, ne sont plus faits pour un gouvernement né des barricades. Auraient-ils pu penser que, pour consoler les mânes de leurs frères morts en juillet, on viendrait exhumer une ordonnance teintée du sang de Lallemand⁷, et destinée, en enchaînant les écoles, à compléter l'oeuvre commencée par le sabre des gendarmes ?

Aussi ne craignent-ils pas de protester à l'avance et hautement contre l'application des pénalités dont on les menace ; ils protestent, parce que dans la formation d'une société des écoles ils ont vu un moyen d'être utiles à la cause de la liberté et de la patrie : leurs intentions ont été dégagées de toute influence passionnée ou hostile. Leur but, ils le proclament à la face de la France ; d'où vient qu'elle serait à peu près la seule nation de l'Europe où les élèves des universités n'auraient entre eux aucun lien, aucune communauté de sentiments ou de pensées ?

Dans la position nouvelle où ils sont placés, les soussignés, membres du comité provisoire de la Société des Écoles⁸, éprouvent le besoin d'en référer à une seconde assemblée générale, ils invitent donc les étudiants à se réunir samedi 15 janvier, à midi, sur la place du Panthéon. »

Louis Auguste BLANQUI, Alexandre PLOQUE,
Jules SAMBUC, R. AUDRY, A. LAPEYRE, NAPIAS, BUSTARRET,
A. JUCHAULT, MAUBLANC, Fulgence GIRARD, MURAINY, LAMY⁹.

6. Le Premier Empire avait entièrement réorganisé l'université et l'instruction publique, divisant la France en circonscriptions académiques et créant le monopole de l'université impériale qui enfermaient les universitaires dans leur établissement. Ces textes constituaient encore les bases du système existant dans les années trente, la Restauration n'ayant fait qu'en aggraver certains aspects restrictifs, notamment par les ordonnances et lois de 1820 transformant la commission de l'instruction publique en conseil royal. D'autres textes furent votés par la suite.

7. Lallemand avait été tué un mois avant leur promulgation (cf. texte. 1, n. 17, p. 40).

8. A la suite du rassemblement étudiant au Panthéon du 5 janvier, un comité provisoire de quatre étudiants avait été désigné (cf. texte précédent, n. 5, p. 124). Le 7, c'est un autre comité qui s'est constitué autour de Sambuc et Blanqui (J.-C. CARON, *op. cit.*, p. 330). Un renouvellement si rapide ne prouve pas des désaccords mais plutôt le durcissement du pouvoir qui atteint le comité de plein fouet et laisse les postes de responsables vacants. Morhéry a quitté précipitamment Paris, officiellement pour des raisons familiales, mais peut-être aussi parce qu'il devait savoir ou penser qu'il risquait une arrestation imminente, ce qui lui a été confirmé par la suite. On peut penser que les deux autres on été soumis aux mêmes contraintes. Par ailleurs, Danton entrain à La Force le jour même, Sampoil, était encore convalescent de ses blessures de juillet.

9. La majorité de ces étudiants sont inscrits en droit, ce qui traduit bien l'influence de Blanqui et Sambuc, bien que nous ne connaissions pas l'appartenance universitaire de tous. Sur le plan politique, la plupart sont des combattants de Juillet. Audry, Rouhier sont avec Sambuc les fondateurs de la SLOP. Juchault, Plocque et Blanqui sont à la SAP. Lapeyre semble avoir été très lié à Sambuc. Le mouvement, même s'il reste modéré dans son programme, semble donc être conduit par des républicains révolutionnaires.

P.-S. Nous prévenons nos frères de Glasgow et de Varsovie¹⁰, que déjà nous leur avons voté et signé des adresses¹¹. Mais en vertu de l'ordonnance de juillet 1820, à ce que dit Barthe, il ne nous est pas permis d'écrire en nom collectif ; ce qui n'empêche pas que nous ayons conquis la liberté en juillet 1830.

Avis : Association des Écoles

Les étudiants de toutes les écoles sont prévenus que la réunion générale annoncée pour lundi 17 janvier est avancée, vu l'urgence des circonstances, et aura lieu samedi 15 janvier, à midi, sur la place du Panthéon.

*
* *

Assemblée des Écoles

Le Globe, dimanche 16 janvier 1831

Aujourd'hui à midi les écoles convoquées au Panthéon s'y sont réunies, quatre mille étudiants couvraient la place. Un des membres du comité provisoire ayant pris la parole, un commissaire de police l'a interrompu et a déclaré s'opposer à ce qu'on transformât le portique du Panthéon en tribune publique. Après quelques explications, les étudiants se sont dirigés vers la Sorbonne, et la séance ayant été de nouveau ouverte dans la cour, M. J. Al. Plocque, autre membre du comité provisoire, a prononcé un discours qui a paru faire une vive impression sur l'auditoire.

Après ce discours on a exposé le plan et les statuts de l'association, il a été décidé que le comité provisoire s'occuperait de terminer ce travail. Enfin il a été arrêté que les étudiants continueraient de se faire inscrire chez M. Blanqui, rue de la Harpe, n°85, Hôtel de Nassau, de midi à quatre heures.

*
* *

10. La Pologne fut démantelée pour la quatrième fois et transformée en Grand-Duché sous l'autorité du tsar en 1815. L'insurrection éclata le 29 novembre 1830. Les étudiants, que l'historien Lelewel s'était attaché à conquérir, et l'armée dans laquelle s'était développée une franc-maçonnerie patriotique, s'emparèrent de Varsovie et nommèrent un président de la république. Le peuple français et surtout les étudiants, très sensibilisés à l'insurrection polonaise, reprochaient, avec la gauche, l'immobilisme du gouvernement.

11. Le 5 janvier 1830.

[L’Affaire des Écoles]

Le Globe, mardi 18 janvier 1831

« Les étudiants ont formé un projet d’association entre les jeunes hommes de toutes les nations : personne ne peut contester que tel projet ne révèle un sentiment large et généreux. Toutefois nous concevons très bien qu’ils aient ainsi fait chose peu agréable à M. le ministre de l’instruction publique, parce que la sympathie qu’ils témoignent pour tous les peuples civilisés est un éclatant démenti à la politique égoïste professée par notre gouvernement.

Mais ce que nous ne concevons pas, c’est qu’à ce propos M. Barthe exhume, comme pièce de circonstance, un arrêté de M. Corbière, auquel se rattachent les plus douloureux souvenirs » [manque 1 ligne dans le document original]

Assignment des étudiants

Les membres du comité provisoire, de l’association des écoles ont reçu l’assignment suivante :

« Le conseil royal de l’instruction publique ¹², sur la proposition de Monsieur le ministre de l’Instruction publique et des cultes,

Vu la lettre de M. le Doyen de l’École de Droit de Paris, en date du 7 janvier 1831¹³,

Vu un écrit inséré dans quelques journaux sous le titre de *Réponse à la proclamation de M. Barthe*, ledit écrit indiquant une nouvelle réunion d’étudiants pour le lundi 17 janvier, et signé :

Plocque, Girard, Blanqui, Sambuc, Juchault, Maublanc, Murainy, Napias, Audry, Bustarret, Rouhier, Lapeyre et Paul Lamy ;

Considérant qu’il y a lieu d’instruire, au terme des ordonnances du 5 juillet 1820, contre les signataires de l’écrit sus-mentionné :

Arrête ce qui suit :

Les sieurs Blanqui, Plocque, etc., seront traduits le mercredi 19 janvier, heure de midi, devant le conseil académique de Paris¹⁴, pour y être enten-

12. Créé le 1^{er} novembre 1820, c’était l’instance suprême qui entourait le ministre de l’Instruction publique et des cultes. Il était composé de huit membres inamovibles et du ministre.

13. C’est sans doute cette lettre qui avait informé le ministère des assemblées étudiantes qui semblent s’être multipliées après leur hommage à Lafayette (cf. *Le Globe* du 28 décembre). Le doyen était J.-B. Blondeau (cf. texte 18, n. 10, p. 144.)

14. Les conseils académiques, créés par décret impérial du 17 mars 1808, formés de dix membres nommés parmi les fonctionnaires de l’Université et les notables de l’Académie, se rassemblent deux fois par mois pour traiter des conflits et problèmes disciplinaires. A Paris, le conseil de l’université remplira les fonctions du conseil académique. Créé par le décret du 17 mai 1808, le conseil de l’Université se composait de trente membres appartenant tous à l’université.

dus relativement aux faits ci-dessus exposés, et pour être, par le conseil académique, statué ce qu'il appartiendra.

signé BARTHE.

L'inspecteur général
chargé de l'administration de l'académie
signé ROUSSELLE¹⁵.

*
* *

[Réclamation des étudiants]

La Tribune
18 Janvier 1831

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Au rédacteur de *La Tribune*

Monsieur,

Nous vous prions d'insérer la réclamation suivante :

Le *National* rapporte que dès la dernière assemblée générale des écoles, il a été voté par acclamation une adresse au roi, pour obtenir la révocation de l'ordonnance du 5 juillet 1820. C'est une erreur. Les étudiants regardent cette ordonnance abolie en fait et en droit, et ont repoussé la proposition qui leur a été faite à ce sujet.

Les membres du comité provisoire de la société des écoles.

J. SAMBUC, J.A. PLOCQUE, A. LAPEYRE, MAUBLANC, Fulgence
GIRARD, Louis-Auguste BLANQUI, Alex. JUHAULT, AUDRY,
MURAINY, P. LAMY, ROUHIER, NAPIAS, BUSTARRET.

Le Moniteur se trompait. Ce n'est pas la lettre dans laquelle on exposait le plan d'une association qui se trouve incriminée. C'est la protestation des Écoles contre la proclamation de M. Barthe.

Un de ces Messieurs les signataires nous communique les deux pièces suivantes :

(suivent les pièces d'inculpation).

15. Joseph ROUSSELLE, était à la fois vice-recteur de l'Académie de Paris et secrétaire du Conseil académique.

Affaire des Écoles

Le Globe

(journal de la doctrine de Saint-Simon)¹⁶

20 janvier 1831

Les étudiants signataires de la réponse à la proclamation de M. Barthe, membres du comité provisoire de l'association des écoles, se sont présentés ce matin, à midi, devant le conseil académique, qui les avait cités à comparaître. Le conseil composé de 35 membres environ, était présidé par M. Barthe.

M. Alexandre Plocque, appelé le premier, sur les questions qui lui ont été faites, a déclaré ne vouloir répondre à aucune¹⁷, et a lu, au nom des étudiants signataires, la protestation suivante, adoptée par le comité provisoire sur la présentation qui en a été faite par MM. Blanqui et Plocque :

« Les étudiants, membres du comité provisoire de la société des écoles, et signataires de la réponse à la proclamation de M. Barthe, cités à comparaître devant le conseil académique, ne connaissent d'autres tribunaux que ceux institués par la loi pour prononcer, dans des formes voulues par la loi, sur les délits prévus par la loi.

Ils ne savent ce que c'est qu'un prétendu tribunal qui prend le nom de conseil académique.

En conséquence ils déclarent que si les membres de cette espèce de cour prévôtale¹⁸ prennent sur eux de faire acte de juge, travestissant ainsi un acte de violence en condamnation judiciaire, ils resteront chargés de la responsabilité qu'on encourt en ne s'appuyant sur d'autre droit que celui de la force.

Et ils se confient dans un avenir prochain, pour le redressement de l'inéquité dont ils seraient victimes. »

L.-Auguste BLANQUI, Alexandre PLOCQUE, Fulgence GIRARD,
ROUHIER, R. AUDRY, J. SAMBUC, MAUBLANC, A. LAPEYRE,
Paul LAMY, BUSTARRET, NAPIAS, Alex. JUHAULT, MURAINY.

16. C'est apparemment la première fois que *Le Globe* arbore ce sous-titre. Les saint-simoniens avaient pris pied au journal et Michel Chevalier partageait la direction avec Leroux (cf. texte 1 n. 35, p. 34).

17. Le refus de répondre et la remise en question des institutions en guise de défense préfigurent les attitudes préconisées par Blanqui dans les futures sociétés secrètes, méthodes pratiquées par lui-même de façon quasi systématique lors des interrogatoires au procès.

18. Les membres du comité provisoire assimilent ainsi le conseil académique à cette juridiction médiévale, agent du pouvoir féodal, qui avait disparu au XVI^e siècle et que la Terreur blanche avait ressuscitée à la Restauration.

Lecture faite de cet écrit, qui a été déposé sur le bureau, M. Barthe a dit :

« Ne présenterez-vous pas d'autres moyens de défense ?

— Je ne présente pas d'autre moyen de défense. »

Tous les signataires se sont ensuite retirés sans réponse à l'appel que l'huissier a fait de chacun d'eux.

On a voulu envelopper les étudiants dans un cercle de légalité : on a espéré les cerner au moyen d'arrêtés et d'ordonnances qu'on prétend applicables parce qu'ils ne sont pas abrogés, à armes légales ils ont opposé armes égales ; ils ont argumenté sur la constitutionnalité du tribunal qui les assignait à sa barre.

Nous ne les en blâmons pas ; toutefois il est remarquable que de nos jours la juridiction universitaire soit l'objet des plus amères censures de la part des étudiants, qui jadis réclamaient comme un de leurs privilèges les plus précieux d'être justiciables de l'Université seule.

Ainsi, les institutions du Moyen Age croûlent de toutes parts ; ce qui était autrefois chéri et respecté est devenu odieux, et cependant au milieu de cette dissolution générale d'un ordre de choses vieilli, insupportable aux sociétés, il est des hommes qui, appuyant leurs mains contre les décombres, se bercent de l'espoir de les retenir et de les consolider.

DÉCLARATION DU COMITÉ PROVISOIRE*

Le Globe
22 janvier 1831

Nous recevons à l'instant la déclaration suivante adoptée par le comité provisoire de la société des écoles, sur la présentation qui en a été faite par M. Louis Auguste Blanqui.

D É C L A R A T I O N adoptée par le Comité provisoire des Écoles sur présentation d'Auguste Blanqui

« Quand nous sommes sortis des barricades de juillet, tout sanglants avec la liberté, nous avons dit aux hommes qui se présentaient comme les amis et les tuteurs de la France :

“Nous confions à votre patriotisme cette liberté qui nous a coûté si cher ; elle est maintenant un bien commun à tous les Français ; nous vous remettons le soin de la répartir ; n'en soyez point avare.”

Les étudiants attendaient leur part, et elle eût été large, si on l'avait mesurée sur la part qui leur était échue dans le combat et dans les funérailles. Parqués, sous le règne de la restauration, dans une étroite enceinte de décrets et d'ordonnances arbitraires, ils pensaient avoir brisé à jamais, dans la grande bataille du peuple, les barrières élevées par la prévoyance du despotisme. Mais voici que les hommes qui devaient nous payer le prix du sang, se retranchent contre nous dans cet arsenal de tyrannie ; voici qu'un ministre, que plusieurs parmi nous se souviennent d'avoir rencontré dans toutes les conspirations, ne trouve rien de mieux que de se jeter dans les bras de nos plus implacables ennemis, des séides des Bourbons, placés par les commis de la Sainte-Alliance¹ à la tête de l'enseignement pour étouffer

* Outre sa publication dans la presse, ce texte a été publié en brochure conservée à la BN, 8° Lb⁵¹ 1177, et reproduite dans les *Écrits sur la Révolution*, op. cit., p. 68. Un manuscrit se trouve dans les Mss NAF 9580, liasse I, f° 28 (n° 105). Le texte imprimé comporte quelques variantes, uniquement de forme, par rapport au manuscrit.

1. Les gouvernements européens de la Sainte Alliance étaient fort inquiets devant la Révolution de 1830. Louis-Philippe devait les rassurer. Il proclama le principe de la non-intervention, ce qui fut jugé sévèrement par Metternich, mais se transforma en fait en acte d'allégeance en laissant écraser la Pologne par les Russes, les républicains italiens par les Autrichiens et en refusant l'intégration de la Belgique et même un roi français que les Belges souhaitaient.

l'enseignement ; voici qu'un ministre, ancien carbonaro², exhumant la sanglante ordonnance du 5 juillet 1820, la suspend de nouveau sur nos têtes, toute menaçante du nom de Lallemand.

Nous l'avouons, en voyant tant de promesses violées, en voyant notre bonne foi, à nous jeunes gens simples et confiants, si outrageusement trompée, notre avenir sacrifié, le sang de nos frères compté pour rien, nos cœurs ont été flétris. Mais il est plus facile de nous tromper que de nous abattre, et puisque les hommes du pouvoir n'entendent que lorsqu'on parle haut, nous nous mettrons en demeure d'être écoutés. Aussi bien, la leçon est excellente pour nous enseigner qu'en fait de liberté, il ne faut pas attendre, mais qu'il faut prendre. Les vieillards l'ont dit, l'expérience est bonne aux jeunes gens.

Les étudiants, les jeunes gens ont le droit de s'associer pour diriger leurs efforts vers un but commun, et ils useront de ce droit. Quant à leur but, il est simple : il s'agit pour eux de faire que la révolution de juillet ne soit pas un mensonge ; il faut que tout l'édifice construit par l'empire et par la restauration soit renversé, et comme il n'est pas tombé encore une seule pierre de cet édifice, ils travailleront infatigablement à le battre en brèche et à le démolir.

Nous demandons la destruction de l'Université. Nous demandons la destruction du monopole le plus odieux et le plus funeste au pays, de celui qui tarit la civilisation dans sa source, et qui est l'outrage le plus cruel infligé à l'intelligence humaine. Certes, l'Université du Moyen Âge était une admirable institution, et l'œuvre d'un puissant génie. Fondée dans les temps d'oppression et de l'anarchie féodale, dans le but de soustraire la science à la domination du glaive, seule puissance reconnue alors, l'Université était comme une oasis de liberté, réservée à la civilisation, au milieu de ces déserts de barbarie et d'esclavage. Les privilèges presque monstrueux dont les rois de France l'avaient entourée à l'envi en faisaient un sanctuaire impénétrable aux violences féodales, et toujours respecté dans les discordes les plus désastreuses. Un étudiant, eût-il commis le plus grand crime, par cela seul qu'il était étudiant, et qu'il recélait une faible partie de ce feu sacré de la science dont les rois protégeaient le foyer, échappait à la juridiction commune, et n'était justiciable que d'un tribunal pris dans le corps de l'Université.

Mais depuis que la liberté est devenue le droit commun, depuis que, grâce à Dieu, les lumières et la civilisation n'ont plus besoin de tuteurs ni de privilèges, ce qui, autrefois, était destiné à propager l'instruction bien

2. Rappelons que Barthe, carbonaro convaincu, fut un ardent défenseur des accusés politiques, ne craignant pas les sanctions que ses plaidoiries entraînaient. Il y a moins d'une année, ne s'était-il pas fait remarquer par une vigoureuse défense de Béranger « où soufflait l'esprit du carbonarisme » ? Peut-être est-ce pour cela que Sambuc tenta de le convaincre en lui présentant, le 14 janvier, son projet d'association, semble-t-il en vain...

au-delà des besoins, des temps, ne sert plus aujourd'hui, par une métamorphose incroyable, qu'à l'étouffer dans une gothique enceinte. L'Université, façonnée par Napoléon en instrument de despotisme, si bien exploitée par la Restauration, ne doit pas survivre à ces deux tyrannies. Nous sommes las de cet exécration impôt qui frappe ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, ce qui fait l'homme et le citoyen, l'instruction³.

Et encore cette instruction, quand nous l'avons achetée de nos plus belles années d'études, prolongées à dessein par la cupidité et par la haine des lumières, ces mêmes hommes qui nous l'ont si chèrement vendue, comme monopoleurs, viendront, sous la forme de tribunal sans garantie et sans publicité, instruments aveugles et pusillanimes, nous reprendre, sur un geste du pouvoir, ce que nous avons arraché à si grande peine, nous ravissant le fruit de nos travaux, et frappant de mort notre avenir.

C'est ce joug odieux que nous rejetons de toutes nos forces.

Que le pouvoir, dans sa superbe, nous traite d'enfants rebelles, oubliant qu'il est trop heureux de s'adresser à nous comme à des hommes le 22 décembre, et que prenant le langage de la dynastie abhorrée, il parle de ses réprimandes paternelles en nous écrasant de ses sévices ; qu'il nous chasse de toutes les écoles de France, qu'il nous traîne de tribunaux en tribunaux, qu'il abreuve de chagrins et d'amertume nos vieux pères frappés dans leurs enfants ! ce sera un beau et honorable spectacle, que celui de jeunes gens couverts des cicatrices de juillet traités en Parias sur le sol qu'ils ont racheté de leur sang. Mais qu'importe ! à travers les persécutions, les violences, nous marcherons fermes, inébranlables, à notre but : nous sommes jeunes, nous sommes patients ; nous ne désespérons pas aisément de la liberté : nous l'avons conquise en juillet, elle est déjà perdue en janvier, eh bien ! elle vaut la peine d'être conquise deux fois. Le bon droit et l'avenir sont à nous : le jour de la justice arrivera.

Et vous tous, nos amis et nos frères, étudiants des écoles de Paris et de la France entière, joignez vos efforts aux nôtres. Nos cris isolés se perdraient dans le tumulte immense de la société ; mais unis en faisceaux d'acclamations, ils formeront une grande voix qui fera taire ces charmeurs de la tyrannie. Rallions-nous à la devise immortelle : liberté ! Dans la confusion de tous les cris que les passions et les vils intérêts ont cherché et cherchent encore à mêler à ce cri sacré : liberté ! c'est son retentissement seul qui a fait vibrer nos cœurs : c'est elle seule qui a droit à notre amour, à notre culte : nous la voulons et nous l'aurons. »

3. C'est la première proclamation qui dépasse les revendications politiques pour y mêler de l'économique. Blanqui semble avoir fait adopter la suppression des inscriptions et il accuse les professeurs de prolonger la scolarité pour des raisons financières (J.-Y. MOLLIER).

[Commentaires de la rédaction sur la déclaration]

Certes c'est à bon droit que les étudiants font un retour vers le passé, et comparent l'université telle que nous l'improvisa l'Empire, à cette admirable institution du Moyen Age, où la science des écoles constitua comme un nouveau clergé, où des privilèges et une juridiction spéciale permirent aux travaux pacifiques de l'esprit, que l'église ne couvrait pas de son inviolabilité, de vivre et de grandir à l'abri des lois brutales et de la juridiction des hommes d'armes. Et toutefois, par une préoccupation trop vive de la lutte dans laquelle ils se trouvent engagés, ces jeunes gens généreux n'ont pas entrevu quel avenir il leur appartient de désirer.

Ils réclament la destruction du privilège universitaire, et depuis longtemps les entraves de toute nature que ce privilège oppose à l'enseignement et au progrès de la science les justifient pleinement à cet égard. Mais l'université ne doit pas être détruite, comme ils le pensent, parce qu'elle ne fut bonne qu'à assurer la liberté de l'intelligence contre l'oppression du glaive, et que la liberté étant devenue le droit commun, la science n'a plus besoin de guides et de patrons.

L'université, née de la lutte et pour la lutte, doit disparaître, parce qu'elle n'offre plus qu'une enceinte rétrécie où ne sauraient trouver place les prodigieux développements de la science moderne ; elle doit disparaître pour faire place à un corps librement formé par l'autorité même du dévouement et du savoir, à un corps où les plus hautes capacités d'enseignements liées entre elles par une unité de vues et de méthodes et par leurs sympathies pour la jeunesse, réunissent toutes les lumières propres à garantir que la nature et le classement des études soient toujours au niveau du progrès de la science, que l'instruction soit rapide et profonde, et partout largement répandue.

Tant qu'il y aura des savants et des ignorants, les ignorants auront toujours besoin que les savants veuillent bien être leurs maîtres et leurs patrons ; et de même parmi les savants, car tous n'ont pas une moralité aussi élevée, ni même le talent d'enseignement. En un mot, la vieille université qui fut *une oasis dans le désert*, doit faire place à un corps enseignant constitué sur des bases entièrement neuves, et qui transformera la France entière en un jardin délicieux.

Que ce soit donc tout pleins d'espoir dans cette vue généreuse, que les étudiants s'efforcent de faire tomber des mains débiles des conseillers académiques le monopole d'un enseignement que ces hauts fonctionnaires laissent dépérir ; qu'ils s'associent pour l'abolition de l'université. Dès longtemps l'université a justifié leurs efforts puisqu'elle n'a jamais su faire aimer ni respecter son patronage, sa juridiction. Mais que les jeunes gens des écoles poursuivent cette noble tâche avec une assurance calme et confiante : qu'ils dépouillent jusqu'aux dernières expressions d'aigreur et de colère, et qu'ils fassent voir fièrement à leurs amis et à leurs détracteurs qu'en cherchant à s'unir à toute la jeunesse de France, d'Europe, ils le font

moins pour satisfaire un sentiment de haine et de lutte, que pour s'acheminer les premiers en avant vers cette association universelle vers laquelle aussi se dirigent majestueusement toutes les classes laborieuses et tous les peuples de la terre⁴.

4. Le commentaire est un exposé de la doctrine saint-simonienne en ce qui concerne l'instruction. Il illustre le changement d'orientation du *Globe* depuis le début de l'année 1831. (J.-Y. MOLLIER).

CONSEIL ACADÉMIQUE DE PARIS

[La séance du samedi 22 janvier 1831
et ses conséquences]*

Le Globe
mardi 25 janvier 1931

Extrait du registre des délibérations
du Conseil académique de Paris.
(Procès-verbal de la séance du samedi 22 janvier 1831)

Présents : M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, président ; MM. Odilon-Barrot, Persil, Lebeau, Arago, Joseph Perier, Tripier, Rousselle, F. Cuvier, Taillefer, L'étendart, Bourdon, de Cardaillac, Guillon, Artaud, Viguiier, Mauger, Mercier, le baron Dubois, Lemaire.¹

Le conseil académique,

Vu l'arrêté du conseil royal de l'instruction publique, en date du 15 janvier du présent mois, qui renvoie devant le conseil académique les sieurs Plocque, Maublanc, Jules Sambuc, Alexandre Juchault, Fulgence Girard, Blanqui, Murainy, Napias, Audry, Bustarret, Rouhier, Lapeyre et Paul Lamy, étudiants, signataires d'un écrit inséré dans le journal *La Tribune*, le 12 janvier 1831 ;

Vu le statut du 9 avril 1823 ;

Vu l'écrit déposé par le sieur Plocque dans la séance du conseil académique du 19 du courant, ledit écrit signé par douze des étudiants, ci-dessus nommés ;

Considérant que M. le ministre de l'instruction publique, grand-maître de l'Université, informe que, dans les écoles de droit et de médecine, les études étaient troublées par des tentatives d'associations défendues par les règlements de l'Université, a cru, comme responsable vis-à-vis de l'État et des familles du bon emploi que les élèves font de leur temps, devoir leur adresser, avant toute mesure répressive, un avertissement paternel ;

* Cette nouvelle série d'articles commence par le compte rendu de la séance du conseil académique et ses conséquences (emprisonnement de Blanqui et de ses compagnons), et nous conduit aux textes que Blanqui rédigea à La Force. Nous commençons par le n° du 25 janvier qui donne le compte rendu de la séance.

1. A part les représentants de l'administration et de l'ordre, Barrot et Persil, les membres du conseil étaient essentiellement des universitaires, des scientifiques tels Arago, Cuvier ou Bourdon, des littéraires comme Artaud, Lemaire et Cardaillac, un médecin comme Dubois, mais surtout des juristes. La plupart étaient libéraux et dévoués à la monarchie de Juillet, sauf Arago qui affichait des idées républicaines.

Qu'au lieu d'obéir à cet avertissement, et de réclamer par les voies légales, s'ils s'y croyaient fondés, contre les règlements qui leur étaient rappelés, quelques élèves ont manifesté par des placards et des réunions tumultueuses, une résistance ouverte à l'autorité universitaire ; qu'ils ont provoqué leurs camarades à les imiter, et donné ainsi l'exemple d'une violation scandaleuse des lois, et d'un appel à la sédition ou à la violence.

En ce qui touche la compétence du conseil académique :

Attendu que la légalité et la compétence du conseil se trouvent fixées par le décret organique de l'Université, du 17 mars 1808 ;

Que ce conseil est chargé spécialement du maintien du bon ordre dans les études, et de la répression des écarts qui pourraient les troubler ;

Que d'ailleurs son action a principalement pour objet de garantir les élèves, pour la plupart mineurs et privés de la surveillance de leurs familles, de fautes plus graves qui les livreraient à la juridiction sévère des tribunaux ;

Statuant au fond,

A l'égard du sieur Sambuc ;

Attendu que cet élève, âgé de 26 ans, n'a cependant pris qu'une seule inscription à la Faculté de droit en novembre 1830 ; qu'il a omis de prendre sa seconde inscription dans le délai déterminé ; que tout semble indiquer qu'il s'est fait inscrire momentanément, dans une tout autre pensée que celle de suivre les cours de cette Faculté ; qu'il est l'auteur du projet d'association ; qu'il a figuré, comme provocateur, dans toutes les réunions tumultueuses ;

A l'égard du sieur Plocque :

Attendu qu'après avoir pris sa onzième inscription en avril 1828, il n'a pris la douzième que le 11 novembre 1830 ; que rentré dans l'école après plus de deux ans d'interruption, sa conduite depuis ce moment semble indiquer qu'il a été déterminé par un autre désir que celui de finir ses études ; qu'il a signé la protestation insérée dans *La Tribune*, en qualité de commissaire chargé de la formation de l'association ; qu'il a figuré dans les attroupements ; qu'il n'a comparu devant le conseil que pour y lire une protestation rédigée dans les termes les plus inconvenants ;

En ce qui concerne le sieur Blanqui :

Attendu qu'il a signé l'écrit inséré dans *La Tribune* ; qu'il a figuré dans les attroupements ; qu'il est dépositaire du registre sur lequel les étudiants étaient invités à opposer leur signature,

En ce qui concerne les sieurs Girard et Rouhier ;

Attendu qu'ils sont signataires de l'écrit déjà signalé ; qu'ils étaient d'un âge à pouvoir apprécier la gravité de la démarche à laquelle ils ont concouru ;

En ce qui concerne les sieurs Juchault, Maublanc, Napias, Audry, Bustarret, Lapeyre et Lamy ;

Attendu que, quoique leur conduite soit répréhensible, leur âge mérite quelque indulgence ;

En ce qui concerne le sieur Murainy :

Attendu que son nom ne se trouve inscrit sur aucun registre des Écoles ; qu'il n'est pas étudiant, et que par conséquent il ne ressort que de la juridiction commune pour les faits dont il se serait rendu coupable.

Arrête ce qui suit :

Art. 1er. Le conseil se déclare incompétent à l'égard du sieur Murainy.

2. Le sieur Jules-Théophile Sambuc, étudiant en droit, âgé de 26 ans, est exclu des cours de la Faculté de droit de Paris pendant un an.

3. Le sieur Jean-Alexandre Plocque, étudiant en droit, âgé de 24 ans, est privé de quatre inscriptions prises sur les registres de la Faculté de droit de Paris.

4. Le sieur Louis-Auguste Blanqui, étudiant en droit, âgé de 25 ans, est privé de trois inscriptions prises sur les registres de la Faculté de droit de Paris.

5. Le sieur Pierre-Fulgence Girard, étudiant en droit, âgé de 23 ans, est privé de deux inscriptions prises sur les registres de la Faculté de droit de Paris.

6. Le sieur Benjamin-Auguste Rouhier, étudiant en médecine, âgé de 25 ans, est privé de deux inscriptions prises sur les registres de la Faculté de médecine de Paris.

7. Il n'y a lieu à prononcer aucune peine de discipline contre les sieurs Juchault, Maublanc, Napias, Audry, Bustarret, Lapeyre et Lamy .

8. MM. Les doyens des Facultés de droit et de médecine sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes.
Grand-maître de l'Université, président,
BARTHE.

L'inspecteur-général, secrétaire,
ROUSSELLE.

AFFAIRE DES ÉCOLES

Le Globe

dimanche 23 janvier 1831

Le conseil académique a prononcé hier 22 janvier son jugement sur les étudiants qui avaient été assignés.

Un journal assure que M. Odilon-Barrot a soutenu dans le conseil l'incompétence du tribunal, et que le tribunal s'étant, malgré ses remontrances, déclaré compétent, il s'est retiré avant la fin du jugement.

Trois étudiants perdront quatre inscriptions, deux autres en perdront deux ; les autres son acquittés.

L'instant de la sortie des membres du conseil s'est trouvée coïncider avec l'issue d'un cours très fréquenté de la Faculté des Sciences, qui a lieu à la Sorbonne, à côté du local de l'Académie de Paris. Cette coïncidence a eu un fâcheux effet², les membres du conseil ont été accueillis par des sifflets ; des oeufs ont été lancés, et même quelques jeunes gens sont entrés dans la salle du conseil et ont jeté les registres par les fenêtres.

*La Gazette*³, annonce qu'un des domestiques de M. Barthe aurait été grièvement blessé : il n'en est rien.



Le Globe

mardi 25 janvier 1831

*Le Journal des Débats*⁴ disait ce matin que l'individu qui avait dirigé les troubles de la Sorbonne était M. Jules Sambuc. Nous recevons ce soir une lettre qui proteste énergiquement contre cette insinuation et qui déclare formellement que M. Sambuc était alors absent de la Sorbonne.

Cette lettre est signée de MM. Girard, Bustarret, Audry, Lapeyre, Rouhier, Napias, Maublanc, Juchault, membres du comité provisoire de la Société des Écoles.



2. Quand le conseil eut terminé ses assises, ses membres, sortis dans la cour de la Sorbonne, furent pris à parti par des étudiants en effervescence. Barthe fut insulté ainsi que Mérilhou et Persil.

3. Le plus vieux journal de France, *La Gazette de France*, était légitimiste à l'époque.

4. Organe du « juste milieu », le *Journal des Débats* voulait trouver des coupables. Les étudiants qui avaient comparu devant le conseil étaient tout désignés et furent accusés d'être les instigateurs de ces troubles.

M. Dubois, doyen de la Faculté de médecine, vient d'écrire au rédacteur du *Messenger des Chambres*⁵ la lettre suivante :

Paris, 24 janvier 1831

Monsieur le rédacteur,

Je vous prie de bien vouloir insérer dans votre journal la protestation ci-jointe des élèves en médecine. Cette protestation déposée par eux dans les bureaux de la Faculté, à une heure, était déjà à quatre heures, au moment de la clôture des cours du jour, revêtue de 344 signatures. Je ne doute pas que le nombre de ces signatures ne s'augmente considérablement dans la journée de demain.

Agréez, M. le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

PROTESTATION DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

« MM. les élèves de l'école de médecine ayant appris, par les journaux, la scène scandaleuse qui a eu lieu samedi 22 janvier, à la Sorbonne, et qu'on attribue aux étudiants, s'empressent de protester contre ce qui s'est passé et de manifester combien ils désapprouvent de semblables désordres.

Des jeunes gens qui se sont toujours montrés les fidèles et constants amis de la liberté et de l'ordre public ne sont point capables de se livrer à une conduite aussi opposée à leurs sentiments. »

*
* *

Par suite des scènes déplorables de la Sorbonne, plusieurs arrestations ont eu lieu. Dans le nombre des individus arrêtés, on cite MM. Sambuc, Blanqui et Plocque⁶.

Parmi ces personnes il en est une qui, nous croyons pouvoir l'affirmer, est restée étrangère aux troubles et au scandale qui ont motivé les arrestations. C'est le sieur Blanqui, lequel est depuis longtemps employé par l'administration du *Globe* pour recueillir les séances de la Chambre des députés, en qualité de sténographe ; et qui, au moment où le ministre de l'instruction publique a été si indignement insulté, se trouvait occupé à remplir ses fonctions⁷.

5. Comme les précédents, *Le Messenger des Chambres*, journal ministériel, s'était fait complaisamment l'écho des incidents de la Sorbonne, nécessitant des mises au point.

6. Blanqui, Plocque et Sambuc furent arrêtés, conduits au Dépôt, le 23 ou le 24. On ne connaît pas les autres arrestations.

7. Il n'est pas certain cependant que Blanqui ait conservé ses fonctions au *Globe* depuis la prise en main des saint-simoniens, le 18 janvier. J.-Y. MOLLIER pense qu'il s'agit d'un alibi destiné à protéger Blanqui.

[Nouvelles et Lettres diverses au *Globe*]

Le Globe

mercredi 26 janvier 1831.

Nous avons reçu de la part des étudiants un grand nombre de réclamations que nous nous proposons d'insérer en entier, lorsque la séance du congrès de Belgique⁸ nous est parvenue. L'abondance des matières nous a forcés de les remettre à demain.

*
* *

Des scènes tumultueuses ont eu lieu ces jours derniers au collège Henri IV⁹. Le proviseur nous prie d'annoncer que les classes sont ouvertes, et que les cours ont été repris.

*
* *

Le doyen de la Faculté à Monsieur le rédacteur du *Globe*.

Monsieur,

On a publié hier dans plusieurs journaux le texte d'une protestation rédigée par quelques étudiants contre les désordres qui ont eu lieu à la Sorbonne, et dont gémissent plus vivement peut-être que tous autres les étudiants incriminés.

Cette protestation, qui était déjà couverte cet après midi de plus de 600 signatures, n'est pas la seule expression d'un sentiment qui me paraît avoir

8. L'insurrection de Bruxelles du 25 août 1830 contre les Hollandais, auxquels les Belges réclamaient leur indépendance depuis longtemps, est la conséquence directe de la révolution de Juillet. Le 4 octobre 1830, le gouvernement provisoire formé le 24 septembre, en pleine tentative du prince d'Orange de reprendre Bruxelles par la force, proclamait l'indépendance de la Belgique, tout en organisant la résistance à laquelle participait un bataillon de la SAP. Une conférence internationale s'ouvrit à Londres le 4 novembre et reconnut l'indépendance dès le 20 décembre. Le 20 janvier, la conférence rédigeait un protocole qui définissait les *Bases de séparation* et reconnaissait également le principe de la neutralité belge. Ce protocole n'était encore, à ce jour, ratifié par aucune des parties que déjà le Congrès belge, élu le 10 octobre et ayant confirmé l'indépendance le 18 novembre, se préoccupait de désigner un roi au nouvel État, beaucoup de Belges souhaitant, à défaut d'un rattachement à la France, un roi d'origine française. Malgré l'avis défavorable de Louis-Philippe, craignant de déplaire aux cours européennes, la candidature de Nemours, son deuxième fils, avait été déposée le 25 pour barrer la route à celle du bonapartiste Leuchtenberg, fils d'Eugène de Beauharnais, lui-même beau-fils de Napoléon I^{er}, qui avait été déposée le 19. C'est sans doute à l'annonce de cette candidature que *Le Globe* fait allusion.

9. Les troubles s'étendirent jusque dans les lycées et collèges secondaires. Les élèves du collège Bourbon exigeaient le changement du nom de leur établissement.

été éprouvé par l'École de droit tout entière : je suis sûr que demain il ne manquera à la liste générale des signataires que les noms d'un certain nombre d'élèves qui ont cru devoir s'abstenir, dans cette circonstance comme dans toute autre, d'un acte qui pourrait présenter l'École sous les apparences d'une corporation.

Agréez, etc.

BLONDEAU¹⁰

*
* *

Monsieur Blanqui aîné, directeur de l'École spéciale de commerce, vient d'adresser au *Journal des Débats* la lettre suivante :

Monsieur,

Vous avez signalé dans votre feuille de ce jour le nom de mon frère Louis-Auguste Blanqui parmi ceux des auteurs ou complices présumés des scènes affligeantes de la Sorbonne. Tous les hommes raisonnables déplore-ront avec vous les excès que vous avez si justement blâmés, mais il me semble que plus le fait était grave, plus il était de votre devoir de n'en point accuser légèrement un jeune homme dont la position commande le respect, puisqu'il est sous la main de la justice.

Je me permettrai à ce sujet une seule réflexion. Vous avez dit que l'existence du conseil académique était une question à débattre, une juridic-tion douteuse, et que des accusés pourraient décliner la compétence de ce tribunal à part. Telle est précisément la conduite que mon jeune frère et ses co-accusés ont tenue. En protestant en termes brefs contre la compétence du conseil académique, ils ont fait avec toute la vivacité de la jeunesse ce que M. Dubois avait fait avant eux avec toute la maturité de son âge et de son talent¹¹.

Toutefois, Monsieur, c'est parce que mon frère a décliné légalement l'incompétence du conseil académique, qu'il a dû rester étranger aux scènes déplorables de la journée de samedi ; et sous ce rapport, je n'ai absolument aucune inquiétude à son égard. Il m'est permis de croire aussi que ce n'est pas à cause d'une protestation appuyée en conseil, de l'absence du doyen de l'école et du suffrage de M. le Préfet de la Seine, que mon frère a été

10. Jurisconsulte de renom et professeur à l'École de droit, Jean-Baptiste Hyacinthe BLONDEAU avait tenté d'intervenir auprès des étudiants lors de l'affaire Bavoux en juillet 1819. Il avait participé à la rencontre entre Sambuc et Barthe sur le droit d'association, le 14 janvier.

11. Adolphe Blanqui fait sans doute allusion à l'article que Dubois avait fait paraître dans *Le Globe* du 15 février, « La France et les Bourbons en 1815 » qui le conduisit en cour d'assises (cf. texte 1, n. 47, p. 46).

incarcéré. Vous deviez donc vous abstenir de le signaler à l'animadversion des juges et surtout au blâme du public, avant d'être bien sûr qu'il fût réellement coupable.

Je n'ajouterai plus qu'un mot en réponse à ce que vous avez dit de l'ignorance probable et de la grossièreté de mœurs des auteurs de l'outrage essuyé par l'honorable M. Barthe. Mon frère est un des plus brillants lauréats de l'Université, et il compte dans sa carrière scolastique plus de 25 premiers prix et de 30 accessits obtenus au collège Charlemagne et au concours général des lycées de Paris. Depuis lors, tout le temps qu'il n'a pas passé à étudier, il l'a employé à parcourir à pied une partie de l'Europe, dont il parle toutes les langues ; et, quant à sa carrière politique, outre une cicatrice profonde qu'il porte sur le cou, je m'abstiendrai de citer la part active qu'il a prise aux combats de juillet, dont tant de gens habiles exploitent les merveilles.

Vous concevrez facilement, monsieur, qu'un jeune homme ait évité de compromettre de tels antécédents dans le tumulte de la Sorbonne, et je suis sûr que votre loyauté ne me refusera pas l'insertion de cette lettre.

Adolphe BLANQUI aîné

*
* *

AFFAIRE DES ÉCOLES

Le Globe

jeudi 27 janvier 1831.

Nous avons déjà exprimé notre opinion sur les nouveaux troubles des écoles : nous avons déploré la scène scandaleuse de la Sorbonne, mais nous avons ajouté que ces tristes événements témoignaient d'un mal profond dont la société est affligée, et que ces désordres d'une importance médiocre en apparence étaient un des symptômes d'une désharmonie totale entre les hommes et les institutions. Aussi, tout en exhortant la jeunesse à la modération, en lui conseillant de bannir de son langage l'emportement et l'aigreur, nous avons soutenu que le système universitaire, objet de ses attaques constituait aujourd'hui un monopole onéreux, funeste aux progrès et à la propagation de l'enseignement.

Nous continuons à enregistrer dans nos colonnes diverses pièces relatives à ces troubles, afin que nos lecteurs aient devant eux les pièces du procès.

Les membres du comité provisoire de la société des écoles ont adopté à l'unanimité sur la proposition de M. Fulgence Girard, la déclaration suivante, qui se couvre d'un nombre immense de signatures :

« Le triomphe nous était assuré dans la lutte où s'était engagé le patriotisme des écoles ; ce n'était qu'en tremblant qu'un pouvoir incompetent avait osé frapper des droits que nul aujourd'hui, sans danger, ne peut méconnaître ; l'opinion publique s'était éclairée, mais il restait un espoir à nos ennemis, ils n'avaient pu étouffer nos résolutions sous les déclamations de leurs gazettes ; ils ont voulu flétrir en jetant sur l'expression mal formulée d'une indignation juste, des reproches que leur machiavélisme a fait rejaillir sur la cause elle-même ; c'est avec un profond sentiment de douleur que nous avons vu plusieurs de nos frères tomber dans ce piège ; nous avons cru que ces circonstances nous mettaient dans la nécessité de faire une nouvelle déclaration de principes, nous la faisons.

Lorsque la force des baïonnettes ennemies eut replacé sur le trône l'odieuse dynastie des Bourbons, des hommes, expression vivante du passé, durent en invoquer tous les souvenirs ; le droit divin fut la base de l'organisation nouvelle.

Les écussons de la vieille aristocratie avaient été brisés par la hache de 93 ; la race proscrite dut suppléer au vide fait par la justice populaire, en groupant autour du trône restauré une aristocratie nouvelle.

La Charte de Louis XVIII accomplit cette œuvre.

Le peuple longtemps pressuré par les privilèges de la naissance, fut exploité par les privilèges de la richesse. Pour prévenir l'explosion des ressentiments prolétaires, l'esclavage de la presse et des associations parqua de nouveau le peuple dans l'immobilité de l'ignorance et de la misère ; mais avec le progrès de la civilisation, cet ilotisme était sans durée : trois jours vengèrent quatorze ans.

Nous dûmes alors espérer qu'avec la base qui les supportait disparaîtraient à jamais ces débris dont on avait voulu nous construire un nouvel édifice. La souveraineté du peuple avait surgi sanglante du milieu de nos barricades pour que ses conséquences fussent des vérités salutaires ; les lumières devaient descendre dans les masses. Nous crûmes qu'il était temps de sortir de l'isolement où s'était épuisée notre énergie. Cet isolement faisait la puissance de la tyrannie ; l'union devait rappeler la force dans le peuple, et la force dans le peuple c'est la liberté. Ce fut donc pour nous un devoir de reformer les nœuds qui devaient réunir les étudiants dans une complète communauté de pensées et de sentiments. Pouvions-nous supposer que les droits dont Metternich et Wellington ¹² n'ont osé priver

12. Comme pour contredire Fulgence Girard et ses camarades, qui avaient encore raison à l'époque où ils s'exprimaient, les événements de France, de Belgique et de Pologne allaient fournir à Metternich le prétexte pour réaliser ce à quoi l'Autriche travaillait sourdement depuis 1820 : détruire dans tous les États secondaires la liberté

l'Allemagne et l'Irlande nous seraient déniés par un ministère sorti de l'explosion d'un triomphe glorieux ! Notre espoir a été déçu ; et, comme si l'on eut voulu unir l'affront à la violence, c'est dans ce que le passé a de plus sanglants souvenirs que l'on a été fouiller des ordonnances pour nous traduire devant une cour exceptionnelle. Nos opinions étaient fermes, leur charte nouvelle était précise : nous n'obéîmes pas, nous fûmes frappés ; voilà la question nette et entière.

Devons-nous maintenant mentir à nos errements, à nos résolutions, à nos principes ? Devons-nous courber le front devant un arrêt qui n'est à nos yeux que le travestissement d'une iniquité brutale ? Non, messieurs, nous croirions manquer à la confiance de ceux qui par leurs suffrages ont appuyé nos projets, en déclinant lâchement la responsabilité qu'ils ont épousée eux-mêmes : nous serons dignes de leur confiance ; si nous n'avons pas balancé à verser notre sang pour briser les baïonnettes de Charles X ; nous saurons sacrifier nos intérêts pour combattre légalement le régime illégal qu'on nous oppose, avec l'assentiment de nos frères, nous serons forts contre toutes les tyrannies, et puis la liberté vaut bien que l'on souffre pour elle ».

*
* *

[Nouvelles et Lettres diverses au *Globe*]

M. le Rédacteur,

Membre du comité provisoire de la société des écoles, je dois à moi et à mes autres condisciples d'éclairer l'opinion sur la déplorable scène de samedi dernier.

Je m'expliquerai avec une entière franchise parce que jamais il n'y a eu d'arrière-pensée dans nos paroles, de but caché dans nos actes. Il y aurait, je n'hésite pas à le dire, plus que de l'injustice, il y aurait lâcheté à s'emparer d'une circonstance qui nous afflige tous, pour calomnier, pour flétrir à l'avance aux yeux de nos concitoyens la conduite que nous avons tenue, et condamner comme coupable un projet dont la conception fut toute dans les intérêts de la patrie, de nos études et de la véritable liberté.

d'opinion, de la presse, des sociétés d'étudiants, des parlements locaux, droits qui existaient encore en Allemagne en janvier 1831, pour faire l'unité allemande à son profit. De son côté, quand il avait été premier ministre (25 janvier 1828-16 novembre 1830), Wellington s'était empressé de donner aux Irlandais l'émancipation des catholiques pour éviter la guerre civile par le Bill d'avril 1829. Mais, en contre-partie, le cens électoral fut quadruplé. On ne pouvait encore juger de la politique de son successeur, Charles Grey, dans ce domaine.

Si nous n'avions voulu que trouble et désordre, nous ne nous serions pas montrés au grand jour comme nous l'avons constamment fait. Il y a loin, de la fermeté et de l'énergie, à des menées secrètes, à des trames impures.

Quoique nous ayons pu être surpris à bon droit de l'arrêt rendu contre nous, il nous suffisait, pour toute vengeance, de nos consciences et de l'avenir. J'ose donc croire qu'il n'est pas d'étudiant dans les Écoles qui ait fait planer sur nos têtes d'injurieux soupçons que rien ne justifie. S'il en était un seul, je lui dirai, avant d'accuser des condisciples, d'interroger sa conscience : elle lui répondrait qu'il s'est trompé.

Trois membres du comité provisoire sont arrêtés et détenus¹³ : on parle de nouveaux mandats qui doivent être décernés. Il est facile de voir que l'autorité a été égarée par des rapports inexacts, des allégations mensongères. Non, ce qui s'est passé samedi n'était point prémédité ; quelques têtes se sont exaltées : il y a eu un instant de déplorable effervescence. A qui doit-on l'attribuer ? Je l'ignore.

Dans peu la vérité, dégagée du voile qui la couvre, brillera de tout son éclat : nous l'invoquons à haute voix, loin de la redouter. Il est impossible que, sur la terre de France, le patriotisme pur et sincère ne gagne pas sa cause, quels que soient les juges.

A. JUCHAULT,
Membre du comité provisoire
de l'association des écoles

*
* *

Jusqu'à ce moment nous avons blâmé fortement mais en silence, les excès commis à la Sorbonne le jour de la réunion de MM. les membres du conseil académique.

Bons camarades avant tout, nous avons aussi souffert en lisant dans quelques journaux, des protestations pleines de fiel et d'animosité contre des condisciples seulement exaltés par l'indignation que cause un *acte arbitraire*.

Devait-on leur prodiguer les épithètes les plus infâmantes et qui ne sont dues qu'à des hommes sans aveu, sans honneur ? Nous ne le pensons pas.

Nous établissons une différence entre ceux que l'on veut flétrir du nom de misérables, et ceux qui les outragent ainsi.

13. Le 25, Blanqui et Plocque étaient transférés à La Force. Le 27, Sambuc l'était à la Conciergerie.

Dans les premiers nous voyons des camarades un moment égarés, dans les autres des camarades trop peu généreux.

Tant pis pour ceux qui interpréteront mal nos sentiments, nous cédon's au besoins de rappeler *aux modérés exagérés* que la devise des étudiants doit être : *Indulgence, Justice, Fraternité* !

G. GOBERT, A. BARON, N. BUELLE, L. CASTELBERT, BAZ,
VIVENSANG, FLORÉAS¹⁴

*
* *

Les membres du comité provisoire de la société des écoles, qui ont été absous par le conseil municipal¹⁵ nous adresse la déclaration suivante :

« Nous l'avons formellement déclaré : nous ne reconnaissons à un tribunal exceptionnel ni le droit de nous condamner, ni le droit de nous absoudre. Cependant nous devons à notre conscience de protester contre *l'indulgence admise*, à cause de notre âge, dans le jugement rendu par le conseil académique.

Qu'on le sache bien, notre conduite a été le résultat d'une conviction réfléchie, pénétrés que nous sommes de nos droits d'hommes libres.

Les membres soussignés du comité provisoire de la Société des Écoles »,

Alexandre JUHAULT, AUDRY, Paul LAMY, BUSTARRET NAPIAS,
MAUBLANC, LAPEYRE¹⁶

*
* *

Au Rédacteur du *Globe*

Monsieur,

Des mandats d'amener ont été décernés lundi 24, à l'occasion des scènes de la Sorbonne, contre Monsieur A. Plocque, mon frère, et contre

14. Hormis Vivensang, l'un des signataires d'une affiche des étudiants en droit du 6 août 1830, hostile à la manifestation de la SAP, nous n'avons pas trouvé trace de ces étudiants « modérés » dont la déclaration est équivoque dans la mesure où ils ne désignent pas précisément les « coupables » : le comité provisoire ou d'autres ?

15. Il doit s'agir d'une erreur typographique ou d'un lapsus calami, comme le montre la suite du texte. Cette question étant également d'actualité.

16. A noter cependant que Maublanc et Lapeyre devaient être incarcérés à La Force le 29, peut-être, en ce qui concerne Lapeyre, pour les troubles de décembre.

mon ami M. Auguste Blanqui. Il était permis de croire que la nature des défenses employées devant le conseil royal repoussait bien loin d'eux le soupçon de pareilles violences. Cependant, et la certitude nous en est acquise : le jugement universitaire a seul donné les bases des arrestations et les noms ont été transportés purement et simplement du texte même de l'arrêté sur les blancs des mandats d'amener : présomption hasardée, arbitraire, qu'une seule chose peut expliquer, l'empressement de la justice à instruire sur des voies de fait.

Mais que penser maintenant des inculpations violentes de quelques journaux qui, adoptant sans aucun scrupule une idée déjà improbable, n'ont pas craint de la pousser jusqu'à ses dernières conséquences et n'ont épargné aux prévenus ni les interprétations malveillantes, ni les conseils mêlés d'aigreur, ni même les reproches les plus graves ?

Certes, ce fut une satisfaction que de pouvoir confondre dans le même blâme des actes fondés au moins sur un droit et des désordres que tous se sont empressés de désavouer ; mais cette satisfaction ne sera pas donnée : MM. Blanqui et A. Plocque invoquent un alibi ; ils l'établiront de manière à ne laisser le moindre doute à cet égard, et il ne restera d'eux que leurs écrits, qui ont pu être appréciés par l'opinion publique en même temps que le conseil académique les frappait de sa censure.

Les faits une fois posés, ai-je besoin de dire que le *Journal des Débats* n'a pas voulu s'adresser à des hommes qui ne trouvent dans leur carrière que souvenirs purs et honorables, études fortes et austères ; et qui, dans la conquête de la liberté, n'ont voulu pour leur partage que les sacrifices qu'elle commande. Quitter des habitudes laborieuses et tranquilles pour établir une association, subir sous les verrous de la Force¹⁷ la responsabilité de ses actes, même pour des faits qui leur sont étrangers ; une telle position a ses exigences ; elle ne laisse plus de place, j'ai droit de le croire, qu'au réquisitoire du ministère public et à l'instruction judiciaire.

Agrez, etc.,

J. Louis PLOCQUE¹⁸, avocat,
membre du jury des récompenses nationales (10^e arr.)

17. Situé rue du Roi-de-Sicile, c'était un des plus jolis hôtels Renaissance construits à Paris. La famille La Force en était propriétaire avant que Louis XVI la transforme en prison et en fasse un haut et lugubre quadrilataire avec deux étages de fenêtre à « abat-jour ». Elle fut habitée par des prisonniers célèbres...

18. Nous ne savons rien de ce frère plus âgé de l'ami de Blanqui, et dont il n'est pratiquement pas fait mention, hormis dans la presse de l'époque, sauf qu'il sera à diverses reprises le défenseur d'inculpés politiques. Il s'agit probablement d'une personnalité puisqu'il faisait partie d'un jury qui avait sans doute dû examiner les candidatures à la croix de Juillet de l'arrondissement avant de les transmettre à la commission centrale.

[LETTRE DES DÉTENUS DE LA FORCE]*

[dimanche 30 janvier 1831]

Le Globe

mercredi 2 février 1831

« Arrêtés depuis huit jours, hier seulement nous avons pu nous procurer les journaux qui ont rendu compte de ce qui s'est passé à la Sorbonne le samedi 22.

Au sujet de cette scène, qui a servi de prétexte à notre arrestation, quelques-uns de ces journaux ont prodigué des injures.

Si elles étaient dirigées contre nous, elles ont dû manquer leur effet, car la calomnie est flagrante. Nous n'y devons répondre que par le dédain.

Si l'on a voulu insulter les écoles, le but ne sera pas mieux atteint. Certes nous n'aurons jamais soupçonné qu'il existât parmi les étudiants une classe sur laquelle il fût permis de déverser tant de mépris, et nous nous refusons encore à le croire.

Sur les affaires de la Sorbonne, nous n'avons qu'un mot à dire : c'est que nous sommes restés entièrement étrangers à tout ce qui s'y est passé. D'ailleurs il nous semble que la nature du délit aurait pu éloigner de nous le soupçon : il n'est pas dans les habitudes d'aucun de nous de se venger d'une inéquité par des insultes.

Que le pouvoir se méprenne ou feigne de se méprendre sur nos intentions, cela doit être. Mais quelle influence a pu dicter à des étudiants les protestations au moins inopportunes qui semblaient nous désigner pour les coupables ? Comment les condisciples qui avaient pu tous les jours entendre nos discours, qui connaissaient et appréciaient nos actes, ont-ils pu oublier que nous voulions des réformes utiles, des victoires au grand jour, et non des tumultes obscurs et des cabales d'enfants ?

L'erreur au moins n'a pas été générale, et cette pensée nous console de l'injustice de quelques-uns¹. Qu'il nous soit permis de remercier publiquement ceux de nos camarades auxquels, malgré les clameurs des malintentionnés et des irréflechis, le courage n'a pas manqué pour démas-

* Blanqui et Plocque sont sans doute les rédacteurs de cette lettre.

1. Certains textes accusaient en effet grossièrement Blanqui et ses camarades du comité provisoire.

quer les vrais misérables et les désigner à l'opinion abusée. Ceux là nous ont bien compris : c'est à eux que nous sentons le besoin de dire que ni les rigueurs dont nous menace une longue détention, ni les ennuis d'un procès auquel il ne manquera qu'un délit, ni toutes les persécutions, petites ou grandes, que nous garde l'autorité, ne pourront nous détourner du but que dès l'abord nous nous sommes proposé.

Convaincus de la justice de notre cause, de la légalité de tous nos actes, de la nécessité des réformes de toute espèce que nous demandons, et que même nous regarderons comme accomplies en fait et en droit, quoi qu'en dise le pouvoir, nous attendrons sans crainte que soient adoucis quelques amours-propres blessés, quelques haineuses colères, et nous donnons notre cause à défendre à tous ceux de nos concitoyens qui se sentent dans l'âme du patriotisme et de l'honneur. »

J. Alexandre PLOCQUE, L. Auguste BLANQUI, Jules SAMBUC,
Jules MAUBLANC, Aristide LAPEYRE, détenus.²

2. D'après le registre d'écrou, Sambuc avait été transféré à la Conciergerie le 27 janvier. Sans doute avait-il été réintégré à La Force, mais cela n'y est pas mentionné. Il est également possible que les autres signataires le considèrent comme solidaire du texte.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

De La Force
dimanche 6 Février 1831*

Mademoiselle Adélaïde de Montgolfier
4, rue Garancière

Mademoiselle¹,

Je vous demande mille pardons, mais je suis très paresseux, et de plus, nous sommes quinze dans une chambre grande comme votre salon, avec dix lits et un poêle, trois tables et douze chaises, et depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir, ce sont des cris, des hourras, un vacarme à ne pas s'entendre. Il est impossible même de lire avec bonne volonté, et je suis paresseux. Vous pouvez être sûre que je suis réduit à une existence purement matérielle ; on s'y est très bien pris pour cela.

Je vous remercie au possible de ce que vous voulez prendre de peine pour moi. Mais, en vérité, ce serait inconscience de vous faire faire un pas, car il serait inutile. Je n'ose pas vous parler du malheur qui est arrivé à Mme Belloc². Je suis bien embarrassé pour exprimer ce que je pense, les trois quarts du temps, et surtout pour des choses où je vois que ce qu'on dit le plus souvent est si misérable et si peu consolant. Au reste, tout cela va bien

* *Les Lettres*, p. 445-446. Publiée pour la première fois dans une publication mensuelle, *Les Lettres*, n° 7, août 1906, à n° 12, janvier 1907, BN, in-4° Z 1741, ou M 14 916 (1906-1907), cette correspondance, bien qu'elle soit incomplète et qu'elle contienne quelques erreurs de transcription, apporte de précieuses indications sur la vie et les conceptions de l'auteur à l'époque de leur rédaction.

1. Nous ne savons pas exactement quelle est l'origine des relations de Blanqui et d'Adélaïde de Montgolfier, mais elles sont sans doute aussi anciennes que la grande amitié qui liait Blanqui à Étienne de Canson (cf. texte 3, note 6, p. 60). L'économie politique étant l'une des préoccupations de cette femme cultivée, Adolphe y est peut-être pour quelque chose. Auguste, outre les leçons qu'il y donnait, rencontrait chez elle non seulement les libéraux les plus en vue, mais aussi des romantiques, des artistes, comme la Malibran, etc. Ils avaient en commun leur haine des Bourbons. Mais, il est évident que l'un et l'autre ne jugent pas de la même façon l'évolution de la nouvelle monarchie...

2. Blanqui fait allusion à un événement ou incident dont nous n'avons pas connaissance. La personnalité et la beauté de Madame Belloc, familière comme lui d'Adélaïde de Montgolfier, semble avoir frappé plusieurs habitués des salons libéraux de Paris.

avec les conséquences de la révolution de Juillet, et je ressens moins amèrement en songeant qu'au moins nous souffrons en même temps que le peuple.

Je ne voudrais pas qu'Étienne³ se mît mal avec son père,⁴ en prenant le parti des vaincus. Je prie fort tous ceux de mes amis qui ne sont pas complètement indépendants, de s'abstenir à mon égard, attendu qu'étant en prison nous sommes nécessairement des misérables. Et en province à plus forte raison. D'ailleurs, nous avons noms *Étudiants* et nous devons nous contenter de faire des thèmes.

Cependant, je suis fâché de ne pouvoir essayer de votre petit divan qui doit être terminé présentement. J'ignore quand il me sera loisible d'y prendre une tasse de thé. M. Persil⁵ nous dit : Vous êtes bien, restez comme vous êtes. Le jour même de mon arrestation, ils ont su de toute évidence que je n'avais pas mis le pied à la Sorbonne. Nul n'a eu doute à cet égard. Je suis donc en prison parce qu'on a des gendarmes et des verrous pour m'y tenir. Je le veux bien. Il y a ici une foule de gens qui se sont battus en juillet. Je les vois arriver chaque jour, sous divers prétextes, pour des querelles, pour les troubles de décembre, etc. Il y en a cent cinquante environ à La Force⁶.

3. Cette allusion à son ami « Étienne » confirme notre hypothèse (cf. texte 3, n. 6, p. 60) et dans l'annexe familiale. Il s'agit bien du neveu de sa correspondante, ami de toujours de Blanqui, Étienne BAROU de CANSON. On a l'impression, en lisant cette phrase que Blanqui voulait rassurer la tante qui avait dû chercher à excuser son neveu d'éviter de se compromettre avec son ami.

4. Ce père était le patron de la manufacture de papier, Canson frères, Barthélemy BAROU de la LOMBARDIÈRE de CANSON qui avait soutenu les frères Fabre dans la première version de *La Tribune des Départements*, intéressé par une tentative de décentralisation, mais les avait bien vite abandonnés devant leurs positions pro-républicaines.

5. Depuis qu'il était procureur à la cour royale, il avait oublié ses idées libérales. Pourchassant sans relâche clubs et journaux républicains, multipliant les procès, il fut un procureur si acharné qu'il n'était pas toujours suivi par le jury.

6. Ce chiffre donne une idée de la répression des mouvements de protestation de décembre, par un gouvernement qui a, par ailleurs, cherché, et obtenu, le soutien d'une grande partie de la jeunesse des Écoles.

[LETTRE DE LA PRISON DE LA FORCE]*

AFFAIRE DES ÉTUDIANTS

Le National, Le Globe

lundi 14 février 1831

Monsieur Louis-Auguste Blanqui nous communique l'article suivant¹ :

(De La Force, le vendredi 11 février 1831)

Le préfet de police a fait savoir au public, par la voie des journaux, que les détenus politiques de La Force étaient enchantés des soins paternels que leur prodiguait l'administration. Nous sommes émerveillés, en vérité, de l'assurance avec laquelle on traduit la plainte en remerciement. Ce que nous pouvons répondre de plus poli à cette assertion hardie de M. Baude², c'est qu'il a dit la chose qui n'est pas, et qu'il a dit précisément le contraire de la chose qui est.

M. Baude voudra-t-il bien se rappeler les paroles qui lui ont été adressées dans la cour Saint-Louis, lorsqu'il goûtait avec un inspecteur la soupe des prisonniers, et que l'un et l'autre s'épuisaient en démonstrations de contentement gastronomique ? C'est par une singulière figure de rhétorique, il faut l'avouer, que ces paroles ont été interprétées comme des témoignages de gratitude.

Veut-on connaître quelques-uns des grands sujets de reconnaissance que nous avons envers le pouvoir ? L'un de nous, jeune homme de 17 ans, M. Belin³, a été blessé en juillet ; son père a été criblé de blessures en

* Plusieurs journaux ont publié ce texte signé de Blanqui avec peu de variantes. Cette lettre a été rédigée la veille de l'élargissement de Blanqui, Plocque, Maublanc et Lapeyre (le 12 février) qui précéda de peu la riposte populaire à la commémoration par les légitimistes de l'assassinat du duc de Berry à Saint-Germain-l'Auxerrois.

1. Version du *Globe*.

2. Homme énergique et homme de confiance de C. Perier, Jean-Jacques BAUDE, préfet de police, s'était fait remarquer dès le 26 juillet par la résistance physique opiniâtre qu'il opposa à la police et aux serruriers pour sauver les presses du *Temps*, opposé à Charles X, de la destruction ordonnée par le pouvoir contre les journaux refusant les ordonnances. Secrétaire de la Commission municipale le 29 juillet, il devint secrétaire général du ministère de l'intérieur le 1^{er} août, et passa à la préfecture de police, le 26 décembre, en remplacement de Treilhard.

3. La famille Belin avait été victime de la glorieuse contre-offensive de Marmont qui, le 28 juillet 1830, avait bombardé avec l'artillerie de la garde royale la place de Grève. Auguste BELIN avait été pris dans une rafle sur le Pont-Neuf le 22 décembre et incarcéré.

juillet ; sa mère a été tuée d'un boulet de canon en juillet ; en décembre, il a eu le tort extrême de n'être point satisfait de la condamnation à mort... civile prononcée contre les assassins de ses parents, et il s'est permis de jeter des pierres à un réverbère ! En conséquence, depuis six semaines il est en prison accusé de complot contre la sécurité de l'État, crime qui entraîne la peine de mort... matérielle : on l'a jeté dans cette cour de la Madeleine qui paraît à M. Baude un vrai paradis terrestre au milieu d'un ramas de vagabonds qui semblent à M. Baude les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui se connaissent par le séjour confortable de la Force n'ont point vu ces salles lugubres, pavées, pour ainsi dire, de grabats pressés sans intervalle les uns contre les autres, et où l'on entasse deux à deux ces infortunés dont les délits n'ont rien de flétrissant, comme parle M. Baude. La place manquait lorsque M. Belin arriva, et l'on ne trouva rien de mieux que de le coucher entre deux lits déjà occupés, sur les bancs transversaux des couchettes. Il mangeait à la gamelle avec les voleurs. Au bout de 48 heures de cet excellent régime, il est fort malheureusement tombé malade, car on a été forcé de le transporter à l'infirmerie. Il est évident que ce prisonnier a dû accabler M. Baude de marques de reconnaissance.

Parlerons-nous maintenant des scènes qui se passaient chaque jour sous nos yeux, confondus que nous étions avec ce que les prisons renferment de plus repoussant et de plus immonde ? Des exploits atroces qui nous étaient racontés avec une joie menaçante et des regards étincelants d'un sauvage triomphe ? Parlerons-nous des dégoûtantes orgies auxquelles nous étions contraints d'assister et, faut-il le dire, contraints de prendre part ? Car il y allait de notre sûreté de nous refuser à subir l'hideuse confrontation qui nous était imposée par ces hommes audacieux, si prompts à la vengeance et la plupart du temps ivres. Nous n'irons pas plus loin, afin d'épargner à nos mères des nuits douloureuses. Hélas ! quand on daigne leur permettre d'entrevoir leurs enfants à travers le grillage serré d'une double grille ; quand elles peuvent, à une distance de trois pieds, leur adresser quelques paroles, entendues de tous, qu'elles sont forcées d'entendre elles-mêmes les effroyables confidences qui s'échangent d'une grille à l'autre dans ce palais commun, elles n'apprennent que trop ce que leurs fils voudraient leur cacher !

Le préfet de police se plaint amèrement dans sa lettre qu'on ait osé dire que les barreaux de ces grilles étaient en fer ; les barreaux sont en bois ! s'écrie-t-il d'un air de triomphe. Oui, ils sont en bois ; sans doute c'est une grande consolation que la différence de matière ; sachons gré de tant d'humanité. Au reste, quelques-uns d'entre nous ont la faculté de communiquer avec leurs parents dans le parloir de l'infirmerie, qui paraît si beau à M. Baude qu'il serait tenté de l'appeler boudoir, mais cette tolérance est récente, et, pour ce qui est de la splendeur du boudoir, nous en laissons juges les privilégiés qu'on veut bien y admettre.

Et que le préfet de police, les huissiers et les gouvernants ne croient pas que le cri de douleur qui nous échappe soit une supplication qui leur est

faite d'adoucir nos souffrances ! Non ! nous aimons encore mieux vivre la vie des prisonniers, compagnons et familiers de voleurs, que d'implorer la pitié de nos ennemis. Les voleurs du moins sont aussi des victimes du système social dans lequel gémit la France, victimes telles que les font l'ignorance et la pauvreté. Opprimés par leur présence, nous avons compassion d'eux, ne les haïssons pas : ces malheureux n'ont plus le droit de se plaindre auprès de leurs concitoyens ; et ce droit nous reste à nous. Oui, c'est à nos concitoyens seuls que nous parlons ; ils ont entendu quelque chose de nos peines ; il nous répugne de les fatiguer du détail de nos misères de chaque jour. A quoi bon, après ce qu'ils savent déjà, les entretenir des vexations subalternes que nous avons à essuyer ; de nos promenades dans le panier à salade, au milieu des quolibets de la foule ; de nos processions dans les corridors et les salles du palais de justice, accouplés avec des gendarmes, et nous avançant par de longues files, à travers les regards insultants des curieux ; de l'humidité des murailles et des draps de notre prison ; de la boue jaunâtre qu'on nous donne à boire ; de l'atmosphère infecte que nous sommes condamnés à respirer ? Qu'est-ce qu'un peu de douleur physique auprès du supplice moral qui nous est infligé ?

Tout cela n'est pas de trop d'ailleurs pour récompenser les patriotes du sang qu'ils ont versé en juillet pour la liberté. Stupides ! qui nous flattions d'être sauvés des vengeance que réservait aux rebelles la tyrannie victorieuse ! Nous étions des rebelles, et nous voilà proscrits ! Proscrits pour ce crime que jamais on n'a pardonné, *cujus ultor est quisquis successit*⁴. Mais nous prenons courage en regardant les grilles de la chambre où languit Béranger⁵ pendant neuf mois, et nous répétons avec lui : « Les destins et les flots sont changeants ».

Signé : Louis-Auguste BLANQUI.

Cette lettre de Blanqui était publiquement appuyée par les personnalités signataires suivantes, codétenues, à l'époque, de l'auteur de cette lettre ⁶ :

4. « Que venge n'importe quel successeur ».

5. Rappelons que les journées de Juillet ouvrirent à Béranger les portes de La Force où il avait accompli la peine de neuf mois à laquelle la vindicte du parti prêtre et le pouvoir bourbonnien l'avaient condamné pour outrage à la religion de l'État, à la morale publique et religieuse, malgré une vigoureuse défense de son avocat, Félix Barthe.

6. Version du *National*.

Les soussignés approuvent la note précédente, que Monsieur Louis-Auguste Blanqui insère dans les journaux, en réponse à la lettre du préfet de police⁷ :

GARNIER aîné, GARNIER jeune, Jean-Alexandre PLOCQUE, Auguste
BELIN, Aristide LAPEYRE, LEBATARD, MAUBLANC, LAMIDEY,
détenus à La Force pour délits politiques⁸.

7. Version du *Globe*.

8. En dehors de Blanqui, Plocque, Lapeyre et Maublanc, les autres détenus étaient inculpés pour les troubles du 22 décembre. Les frères Charles et Alexandre GARNIER, étaient les neveux d'Antoine Année, rédacteur au *Constitutionnel* et signataire de la protestation des journalistes. Jules Isidore LEBATARD était à la fois membre de la SAP et artilleur de la Garde nationale avec Cavaignac. Quant à LAMIDEY, sa position semble plus difficile à déterminer.

[LES INCULPÉS DÉTENUS À SAINTE-PÉLAGIE]*

Le Globe
lundi 28 février 1831

Malgré la violence des expressions qui se trouvent en quelques paragraphes de la note suivante qui nous est adressée de Sainte-Pélagie, nous avons cru devoir l'insérer à cause de l'importance que mérite, si elle est fondée, la réclamation qu'elle renferme.

Au rédacteur du *Globe*.

Monsieur,

Il est une peste qui menace de tout envahir, de tout corrompre, de tout infecter, si la plus terrible publicité ne vient pas bientôt arrêter les progrès du mal !

Hier, vers les six heures du soir, MM. Duez, officier de cavalerie, et Gabriel¹, soussignés, se sont rendus chez M. Persil, pour lui demander

* Blanqui était libre depuis le 12 février et a participé, avec, entre autres, Bixio et Barthélemy-Saint-Hilaire, aux manifestations anticléricales et antiroyalistes des 14 et 15 février qui se terminèrent par le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'archevêché (cf. deuxième introduction, note 20, p. 88, et texte 88, p. 467). L'annonce de son arrestation le 16 février fut démentie par *Le National* le 18. Nous publions des textes qui concernent d'autres dirigeants étudiants ou républicains, dont certains étaient à La Force avec Blanqui, inculpés de décembre. Il est peu probable que Gechter et Corbiot aient été des agents de la police. Ces deux lettres sont cependant symptomatiques d'un climat de méfiance générale. Les républicains savaient que des mouchards étaient introduits dans les organisations et il fallait s'en défendre. On a ici un bon exemple de l'utilisation par le procureur général du syndrome du mouchard : soit pour briser la réputation de deux hommes, soit pour semer le doute et le désordre parmi les républicains. Comment ne pas comprendre toutes les mesures de précaution dont s'entoura Blanqui pour les éviter. Paranoïa ou lucidité prudente ? La lecture d'anciens mouchards comme de La Hodde ferait plutôt pencher pour la deuxième solution. La prison de Sainte-Pélagie était célèbre, située entre le Panthéon et les Gobelins, bordée par les rues Lacépède, de la Clef, du Puits-de-l'Ermite et du Battoir. Une terrasse qui l'entourait permettait de surveiller tous les bâtiments, vieux de 170 ans. Tout un quartier était réservé aux politiques qui y étaient incarcérés depuis la Restauration, carlistes et républicains mélangés. Curieusement, les registres d'écrou de Saint-Pélagie de cette période n'existent plus.

1. Les frères Pierre et Charles DUEZ, avocats, membres du bataillon de la SAP pour la Belgique, étaient parmi les plus déterminés de la société et avaient été arrêtés à l'issue des journées de décembre, ainsi que GABRIEL dont nous ne connaissons pas l'identité. Les registres d'écrou font état d'un troisième Duez, Louis François, lui aussi arrêté et incarcéré à La Force le 25 décembre et transféré à Saint-Pélagie le 15 février et l'on sait par ailleurs que Duez aîné fut accusé de « complot en vue d'enlever les ministres détenus à Vincennes après leur condamnation ».

comment il se faisait que MM. Gechter et Corbiot² venaient d'être mis en liberté, tandis que MM. Duez frères et Danton³ étaient renvoyés devant la cour d'assises, quoique leur affaire fût exactement la même. Pressé de questions, M. le procureur général leur a répondu naïvement que MM. Gechter et Corbiot étaient des agents de la police, et il a même ajouté des détails tendant à le prouver.

A la réception de cette nouvelle, les détenus pour délit politique de Sainte-Pélagie, dont quelques uns ont vécu pendant plus de deux mois en contact avec les individus dénoncés hier par M. Persil, sont restés accablés sous le poids de la stupeur et de l'indignation.

Ils suspendent encore leur jugement ; mais ils déclarent hautement à MM. Gechter et Corbiot qu'il les tiendront pour les plus lâches, les plus infâmes et les plus scélérats des hommes s'ils ne se hâtent d'accuser M. Persil comme un vil calomniateur.

Pierre DUEZ, officier de cavalerie ; GABRIEL ; Jules SAMBUC, étudiant en droit ; C. DUEZ ; R. A. AUDRY ; MARNIER, étudiant ; DANTON ; L. GARNIER aîné, étudiant en droit ; J. LEBATARD ; BROUASSIN, sous-lieutenant ; S.-L. ASSELINE ; P. TERRIER, étudiant en médecine ; Eugène RIVAIN, étudiant ; TERRIER, étudiant en médecine ; L. BILLARD, étudiant en médecine⁴.

P.-S. Nous sentons le besoin de déclarer encore à MM. Gechter et Corbiot que s'ils sont victimes d'une odieuse calomnie, nous sommes tout prêts à faire cause commune avec eux pour les aider à obtenir la plus éclatante réparation.

Sainte-Pélagie, le 27 février 1831.

2. GECHTER et CORBIOT furent arrêtés pendant les troubles du 18 octobre, alors qu'ils voulaient porter le drapeau de la 11^{ème} légion de la Garde nationale. Libérés, ils furent arrêtés à nouveau pour les événements de décembre, Corbiot dès le 22 et Gechter le 3 janvier. Ils faisaient partie du bataillon de la SAP pour la Belgique.

3. Jean-François DANTON est un personnage de premier plan. Véritable meneur d'hommes, un des orateurs les plus virulents de la SAP, il était capable de rassembler au faubourg St-Marceau comme au faubourg St-Antoine, des milliers d'ouvriers. Arrêté le 22 décembre en train de recruter ses troupes, il était écroué à La Force le 7 janvier et transféré à la Conciergerie le 25.

4. Parmi les signataires que nous n'avons pas encore rencontrés, ASSELINE, clerc chez les Duez, fut également inculpé de tentative d'enlèvement des ministres. Nous ne sommes pas sûrs de l'identité des autres inculpés. Il semble d'ailleurs qu'il y ait des erreurs de transcription dans les noms (comme Marnier, sans doute pour Garnier) que nous ne pouvons vérifier, faute d'écrou.

Le Globe
mardi 1er mars 1831

Nous recevons la lettre suivante en réponse à la note que nous avons insérée hier relative aux détenus de Sainte-Pélagie.

Monsieur,

Au rédacteur du *Globe*

Vous avez inséré hier dans votre journal une lettre datée de Sainte-Pélagie, et signée de plusieurs détenus pour délits politiques. Cette lettre renferme la plus odieuse calomnie, et elle ne nous inspirerait que le mépris le plus absolu, si l'épithète odieuse dont on nous gratifie n'était imputée à un magistrat, et si aussi elle n'était signée de deux des frères Duez⁵, nos amis, dont durant deux mois et demi nous avons partagé l'injuste captivité, sous le poids de la même accusation.

Nous donnons le défi le plus formel à qui que ce soit au monde de prouver de nous un seul rapport avec la police.

Nous étions loin de nous attendre qu'une pareille qualification eût pu trouver accès dans l'esprit de nos compagnons d'infortune ; mais nous voulons être aussi généreux qu'ils ont mis de légèreté dans leur publicité ; nous voulons jusqu'à l'issue du procès, et quoi qu'il arrive, les forcer de nous savoir gré de notre conduite, dont, ils le savent très bien, nous leur avons fourni constamment l'occasion d'apprécier toute la noblesse.

Il était de notre devoir de démentir aujourd'hui l'affreuse calomnie dont nous sommes l'objet, nous réservant de donner à notre justification la plus entière publicité.

Nous avons l'honneur, etc...

Paris, 28 février 1831.

GECHTER, CORBIOT.

5. Ces quelques mots prouvent bien qu'il y avait plus de deux frères Duez.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

vendredi 20 mai 1831*

Mademoiselle Adélaïde Montgolfier,
chez Madame Boissy d'Anglas,
chaussée de Bougival,
route de Saint-Germain-en-Laye.

Mademoiselle,

Je sais combien il est mal à moi, depuis dix jours que je suis levé¹, de ne vous avoir pas seulement écrit si j'étais sorti de ma maladie par la bonne porte. Il faut bien un peu me pardonner, car je suis très paresseux, et il y avait mieux encore que paresse pour me rendre excusable. Soit effet de la maladie, et l'on assure que cela arrive toujours dans les maladies d'entrailles, soit aussi d'autres causes qui ne tiennent nullement aux entérites ni aux gastrites, je me sens fort triste, et je vois que mes lettres seraient peu égayantes pour [vous] qui, pourtant, en auriez besoin. Les vôtres, tout en me faisant content, m'attristent encore plus, car il y a bien de la peine dans ce que vous me dites, et en sus vous êtes malade et malade continuellement. Je me dis des lieux communs pour me consoler : que les heureux ne sont pas les plus méritants, et que, sans doute pour maintenir les droits du juste milieu, on ne sent vivement que pour souffrir. Tout cela ne me rend pas moins maussade, et entre le mal physique et le mal moral, je fait bon marché du plaisir de vivre. Au reste, en y regardant bien, on ne doit jamais accuser que soi, il n'y a point de hasard ni de fatalité dans la vie, et cela est désespérant. Comme on fait son lit on se couche, dit le proverbe ; je reconnais qu'il ne m'arrive rien que par ma faute, et sur un point vous me le dites vous-même.

* *Les Lettres*, pages 446-447. En mars et avril, l'agitation continue à Paris à travers diverses manifestations, dont la création de l'Association de la Seine, à laquelle adhèrent parmi les premiers, Blanqui et son ami Plocque (M. DOMMANGET), ainsi que Audry et Allier (R. GOSSEZ). Cette association faisait partie des Associations nationales, créées « pour assurer l'indépendance du pays ». Ses statuts parurent le 14 mars, le lendemain de la formation du ministère Casimir Perier. Tous les signataires titulaires d'une charge officielle furent démis de leur fonction par une circulaire du 22 mars, comme Laborde ou Lamarque. En avril, après le vote de la loi sur les attroupements obtenu par Perier, se déroule le procès des dix-neuf républicains, membres ou non de la société des Amis du peuple, inculpés pour décembre. Nous n'avons aucun texte de Blanqui sur ces événements. Puis Blanqui tombe malade, fin avril, début mai.

1. Sa maladie semble avoir duré une dizaine de jours.

Je m'en vais à la campagne encore fort traînant² ; et à la garde de Dieu pour le résultat. Je reviendrai quand bon lui semblera, et s'il m'est donné de guérir de cette cruelle maladie qui vous tue sans vous ôter rien de l'intelligence ; je voudrai que l'air de Marly vous guérit promptement vous, et je souhaite que nous puissions nous revoir sous de moins tristes impressions. Je n'ai pas eu le courage aujourd'hui de monter chez Madame Belloc, passant près de sa maison vers les midi. J'ai remis à meilleur temps de vous voir.

Tout à vous.

2. Nous ne savons pas où il est parti, peut-être à Grandmont qui appartenait maintenant à son frère.

[LETTRE A RASPAIL et THOURET]

Début juillet 1831

[Extraits du *Moniteur Universel*, du *Constitutionnel* du 20 septembre 1831
et de la *Gazette des Tribunaux* du 11 janvier 1832]*

[Au cours du débat sur les troubles à Paris faisant suite à la prise de Varsovie, Barthe, garde des sceaux, évoque les risques d'anarchie et relie à ces derniers les émeutes de décembre 1830, février et juillet 1831¹. Il montre des pièces saisies au moment de la préparation des manifestations de juillet et notamment une lettre « adressée au gérant d'un journal intitulé *La Révolution*², où on lit ces mots » :]

« Je vous envoie un article assez long, mais violent... déduit de manière à exciter vivement les passions populaires. C'est à quoi il faut viser pour le moment. Plus tard nous reprendrons notre exposition des doctrines républicaines ; mais jusqu'à la fin du mois, mon avis est qu'il faut chauffer et ferme³. Je casse les vitres et c'est pour aller à Poissy, mais au diable...

* *Le Moniteur Universel*, II^e Supplément au n° 263 du mardi 20 septembre 1831. « Compte rendu de la séance de la chambre des députés du lundi 19 septembre 1831 ». *Le Constitutionnel*, 20 septembre 1831, « Compte rendu... » (pour la partie postérieure à la lettre). *La Gazette des Tribunaux*, 11 janvier 1832, offre la version la plus complète, mais les divers extraits se recoupant, cela nous permet de publier l'essentiel de la lettre. G. GEFFROY, *L'Enfermé*, p. 82, en cite un court passage. Il désigne comme destinataires Raspail et Thouret, co-responsables avec Blanqui de la rédaction des publications des Amis du Peuple. La lettre a en effet été trouvée chez Thouret. Cette lecture publique « à la tribune » constituait une violation des droits élémentaires et provoqua des protestations dont celles d'Adolphe Blanqui, le 19 septembre (cf. GEFFROY, *Ibid.*), preuve du soutien que s'apportaient les frères Blanqui à cette époque. Cela n'empêchera pas la justice de se servir plus tard de ce texte (cf. procès des Quinze, texte 31, note 6, page 187). Le sujet de la lettre la situe bien au début juillet (Blanqui est arrêté le 11).

1. Sur ces émeutes, cf. texte 31, n. 12, p. 192, sur décembre 1830, textes 12 à 14, sur février, texte 22, et texte 43 note 5, p. 268.

2. Cette destination, différente de celle indiquée par GEFFROY, qui ne donne pas sa source, peut signifier que Blanqui participait aussi à la rédaction de *La Révolution*. Cependant, nous nous en tiendrons aux indications de GEFFROY qui devait avoir d'autres sources que celles du pouvoir, toujours susceptible de manipuler les siennes pour marquer davantage. De plus, Blanqui a une fonction au bureau de la SAP (cf. deuxième introduction, et note 20, p. 88).

3. Plus de doute sur les objectifs de Blanqui et ses discussions avec ceux de la SAP, beaucoup plus modérés. Il s'agit bien de « chauffer » l'opinion dans l'espoir que l'anniversaire du 14 juillet et des Trois Glorieuses surtout formeraient l'étincelle d'une insurrection. Mais la fausse nouvelle, dans la journée du 29, d'une victoire polonaise polarisa l'enthousiasme des Parisiens jusqu'alors « même de tristesse et d'inquiétude » selon Louis Blanc (op. cit., p. 391).

Prenons garde de tomber non seulement dans la prison, mais dans le ridicule⁴. Je suis fâché de ne pouvoir aller au comité ; si vous mettez l'article, mettez-le en entier. Visons à l'insurrection. Vous devriez annoncer la plantation d'un arbre de la liberté pour le 14 sur la place de la Bastille. Mais alors il faudrait avoir du toupet et prendre nous-mêmes l'initiative. Je placerais des numéros dans la caserne de la rue Verte⁵, mais le numéro d'aujourd'hui est bien mauvais. Je vous le répète, un peu de passion et les doctrines plus tard ; c'est l'important jusqu'au 28 »

« Signé, car il faut bien le dire et la pièce est connue des magistrats, signé Blanqui. (Rumeurs et chuchotements).

A cette époque on imprimait, au nom de la société des Amis du Peuple, un écrit jeté à profusion, et non vendu, dans lequel se trouve ces mots : "Jacques Lefebvre dit que l'Europe nous envie notre constitution et notre roi. Qu'elle les prenne !" et plus loin : "Quoi ! Les ministres seront seuls responsables et le roi ne le sera pas⁶ !".

On se présente pour arrêter ce journal, et l'on est forcé d'en laisser échapper un grand nombre de numéros ; car c'est par une résistance armée que l'on s'oppose à la saisie, c'est le pistolet sur la gorge que l'on répond aux agents de la force publique.

Eh bien ! Messieurs, vous allez voir reproduire aux mêmes lieux la même entreprise et vous serez frappés du rapprochement. De nouveaux mouvements, de nouveaux désordres se préparent au moment de la chute de Varsovie ; le même journal reparaît dans un autre format ; toujours le *Journal des Amis du Peuple* [sic], et voici ce qu'on y lit : "Homme sans façon, je conclus : le Roi, les députés, les éligibles, les électeurs sont tous coupables du plus grand des crimes : le crime de lèse-nation. Je m'arrête, car je suis effrayé des conséquences⁷ !". Et toujours en tête de ce pamphlet l'arbre et le bonnet de la liberté.

Je vais vous donner les indications suffisantes pour vous éclairer : un premier journal parut sous les auspices de la Société des Amis du Peuple. A ce journal en succède un autre, il n'y a plus de nom d'auteurs ; mais c'est le même imprimeur qui prête ses presses à ce journal ».

4. Cette phrase, la première citée par *Le Moniteur*, ne figure pas dans *La Gazette*. Elle éclaire la précédente : les demi-mesures ne peuvent que conduire à l'échec. Il semble qu'il garda cette règle jusqu'au bout..

5. GEFFROY, dans son commentaire, parle en effet de l'arbre de la liberté et de la distribution du journal dans la caserne de la rue Verte, mais de quel journal s'agit-il ? de *La Révolution* ou de *Au Peuple* ? Il est curieux que cette question ne semble jamais avoir été posée.

6. Il s'agit de la publication : *Au Peuple, la Société des Amis du Peuple*, 2^{ème} livraison, 5 juillet 1831. La seconde citation se trouve dans la quatrième livraison, du 23 juillet (cf. texte. 25, note *, p. 166).

7. Il s'agit de la publication : *Société des Amis du Peuple*, 15 septembre 1831, « Aux Amis du Peuple », lettre signée FRANÇOIS, ouvrier maçon, rue de la Mortellerie, n° 5, Paris, le 28 août 1831. La citation tronque le texte original et en modifie le sens. Il condamne Louis-Philippe : « En acceptant [le trône] de ceux qui n'avaient pas le droit d'en disposer, il a agi en... homme sans façon. Je conclus de là qu'aujourd'hui le roi, les députés et les électeurs sont tous des usurpateurs du pouvoir souverain qui n'appartient qu'au peuple entier. Ils sont tous coupables du plus grand des crimes qui est celui de lèse-nation. Et si... Je m'arrête, car je suis effrayé des conséquences. »

L'ARISTOCRATIE ET LE PEUPLE

Au Peuple

Troisième publication, 23 juillet 1831*

Chapitre XIX

Durant les trente dernières années, on a employé tous les moyens imaginables de publicité pour égarer l'opinion publique sur le compte du gouvernement populaire ou républicain. On a profité avec une incroyable perfidie des circonstances malheureuses et des immenses difficultés que la République a eues à surmonter chez nous pour accomplir sa mission de régénération et de salut.

Un concert d'outrages et de récriminations, parti des classes aisées ou opulentes n'a cessé de se faire entendre, pour persuader aux masses pauvres

* BN, Lb⁵¹ 888 et Bibliothèque de l'Arsenal, in-8° JO 20514. Fin avril, la SAP crée un comité d'administration et de surveillance des publications composé d'un certain nombre d'adhérents de la société. La publication de la SAP revêtait deux aspects différents. La première série portait le titre de *Au Peuple, la Société des Amis du Peuple*, dont le but était « de rappeler au peuple ses légitimes droits, méconnus ou violés, lui révéler ses véritables intérêts, sacrifiés et froissés, et après lui avoir fait connaître les causes du mal, lui en indiquer le remède ». A la page 4 de la première livraison, il est indiqué que « Les citoyens Anthony Thouret, L.A. Blanqui et Raspail sont spécialement chargés de diriger la rédaction de cet ouvrage ». D'un format de 20 x 31, 4 pages, il paraissait en quatre livraisons par mois, divisé en chapitres. Il fut imprimé successivement par J.-M. Chaigneau fils (1^{ère} livraison), A. Barbier (2^{ème}) et Auguste Mie (à partir de la 3^{ème}). Quatre livraisons devaient constituer un Livre. Il parut sous ce format 5 livraisons : 1er, 5, 13 et 23 juillet, qui forment le premier livre composé de 24 chapitres, et août 1831, qui inaugure le Livre II, ch. I à III. Dès la deuxième livraison, il portait l'adresse d'un bureau, 36, rue de la Verrerie. La deuxième série, après l'arrestation des Quinze, parut sous un petit format, 16 pages en 10 x 15,5, sous le seul titre de la société, celles du 18 et 31 août et du 15 septembre 1831 sans n°, avec l'adresse du 10, rue Baillif, celle d'octobre portant le n° 9, toutes quatre imprimées chez Mie. Mais les suivantes portèrent des titres différents : *L'Éclaireur* ; *Le Franc patriote* ; *Le Défenseur de l'Égalité* ; *La Voix du peuple* ; *Procès politique de la sixième brochure*, avec le n° et la date : de 10 à 13, d'octobre à décembre 1831, la XIV^{ème}, consacrée au procès de Ricard-Farrat, sans date. Elles sont imprimées chez David.

Aucun article n'est signé, mais Blanqui étant l'un des trois rédacteurs, il est évident qu'il est l'auteur de plusieurs d'entre eux. Jean-Claude Caron pense qu'il a lui-même rédigé l'introduction. Bien que Blanqui, au procès des Quinze, semble dégager sa responsabilité à partir de la troisième livraison puisqu'il était emprisonné à sa parution, Dommanget lui attribue néanmoins ce texte que nous publions sous toutes réserves. Il est à noter que le thème de cet article, les pauvres supportant la charge de l'impôt, est l'un des favoris de Blanqui à cette époque.

Malgré la date du périodique, nous plaçons ce texte avant la lettre datée du 16 juillet, car il est vraisemblable qu'il fut rédigé avant l'incarcération de Blanqui qui intervint le 13 juillet.

et ignorantes qu'elles n'auraient aucune amélioration, aucun soulagement à espérer d'un pareil gouvernement. On est arrivé bientôt à passer universellement condamnation sur des événements qui ne seraient plus aperçus qu'au travers d'un prisme trompeur.

La prolongation d'un si déplorable état des esprits et des classes, serait aujourd'hui un fait inexplicable, si la marche des gouvernements qui se sont succédés en France depuis le Directoire, n'était là pour démontrer jusqu'à la dernière évidence qu'il ne pouvait en être autrement.

En effet, à dater de cette époque, la direction et l'organisation de la société n'ont eu en réalité d'autre but que de rétablir et de perpétuer dans son sein, l'existence de deux classes d'hommes bien distinctes, de deux grandes catégories sociales.

L'une, selon le caprice des temps, tantôt de quelques milliers, tantôt de quelques centaines de mille d'individus, garantie, par les lois et par la forme de gouvernement¹, dans la jouissance et la possession presque exclusive du sol et des richesses nationales, sans aucune obligation de travail, sans aucune charge réelle, ni aucune condition d'emploi utile et de réciprocité.

L'autre catégorie, composée du reste de la nation, c'est-à-dire tantôt de vingt à vingt cinq millions d'hommes, dévoués à l'interdiction politique et au malheur : d'un côté les douceurs de l'abondance, les avantages de la civilisation et tous les privilèges de l'oisiveté ; de l'autre les horreurs de la misère, les maux de l'ignorance et le partage héréditaire des travaux les plus rudes, unis aux plus affreuses privations.

Ainsi que l'expérience l'a prouvé, la lutte soutenue avec tant d'acharnement sous les quinze ans de première restauration n'avait, suivant la pensée de la plupart des hommes qui l'ont entreprise, d'autre prétexte que la nécessité de faire entrer quelques milliers de familles de plus dans la classification des heureux du monde ; le sort des masses devait rester le même ; condamnés que sont les peuples, aux yeux des privilégiés, à n'attendre que d'une autre vie la compensation à leurs souffrances et à leur état d'abjection sur la terre. Ainsi l'œuvre du XIX^e siècle semblerait devoir se borner à fixer les limites entre les deux grandes catégories sociales. Ainsi l'événement de juillet 1830 aurait terminé la lutte, et de ce moment commencerait pour la France l'ère de la liberté.

Il est temps de s'inscrire en faux contre ces révoltantes déceptions, préparées de si longue main et avec une si persévérante mauvaise foi. Il est temps de montrer sous son véritable jour la liberté qu'on voudrait nous octroyer, d'apprécier le bel ordre public auquel on nous soumet pour la deuxième ou la troisième fois, et qu'on nous appelle à défendre. Il est temps

1. C'est ce qu'on appelait, à l'époque, le « pays légal ».

enfin de faire connaître aux peuples leur position réelle, de leur apprendre comment ils peuvent conquérir et conserver leurs droits, de les éclairer sur leurs intérêts, sur le mode de gouvernement qui leur convient le mieux, et qui seul peut assurer leur bien-être.

La situation respective des deux classifications existantes dans la société, telle que les trente dernières années l'ont faite, explique pourquoi, malgré l'état actuel des connaissances humaines, la première, celle que nous appellerons la catégorie des privilégiés, a constamment accru son influence, ses lumières et sa prospérité, tandis que la seconde, celle du peuple, est restée à peu près stationnaire dans son asservissement et dans son ilotisme. Les bienfaits de l'éducation ont été exclusivement acquis à la classe du privilège, et lui ont permis d'étendre, par le développement de ses forces morales, son injuste supériorité sur le peuple. Les charges, les emplois, les faveurs dont le despotisme dispose pour assurer sa puissance, sont devenus pour cette classe une source intarissable de richesses et de jouissances ; toutes les carrières lucratives de l'industrie, du commerce, des arts ont été, sans combats comme sans peines envahies par ces mêmes hommes ; et si quelques exceptions apparaissent, la force des choses les change aussitôt en défections.

La manière dont se forme et se dépense la fortune publique sert encore à prouver que le peuple, qui seul l'entretient au prix de tant de sueurs, ne retire que la plus infiniment petite parcelle du fruit de ses travaux.

Possesseur du sol, du moteur ou de l'instrument du travail, le privilégié, sans rien produire, sans être tenu à aucun retour, à aucune compensation, recueille la portion la plus forte et la plus nette des bénéfices de toute exploitation. L'impôt ne reste jamais à sa charge, car la denrée ou le produit seul en est grevé, et le peuple, dont les besoins de première nécessité absorbent la presque totalité des objets de production, supporte en définitive tout le poids des impôts.

Le peuple supporte l'impôt foncier parce qu'il consomme le blé, le vin, les légumes et les principaux fruits que fournit la terre, et parce que le prix de tous ces produits, de même que celui des bestiaux et autres animaux nécessaires à l'existence, se règle toujours d'après l'importance des frais et des contributions.

Le peuple supporte les impôts de quotité, des portes et des fenêtres et des patentes, avec tous leurs centimes additionnels, car ni les misérables cabanes, ni les chaumières, ni les réduits infects, sous lesquels il végète dans les campagnes ou dans les villes, ne sont exempts des exigences du fisc. Que l'humble toit sous lequel il s'abrite soit sa propriété ou celle d'autrui, c'est toujours le peuple qui paie, en dernier résultat, le montant de toutes les contributions ; la classe du privilège ne remplit ici que l'office du commissionnaire ou du prêteur sur gages qui n'abandonne l'objet en garantie qu'après s'être remboursé de ses avances.

Telle est la condition du peuple, telle est l'odieuse prédomination des privilégiés.

Maintenant faut-il s'étonner beaucoup de voir tant d'aveuglement, tant de préjugés et d'erreurs d'un côté, tant de suffisance, tant d'injustes prétentions et de tromperie de l'autre ?

Le peuple travaille pour se procurer les choses les plus indispensables à la conservation de son existence, et les aliments les plus grossiers. Il travaille pour entretenir le luxe et l'oisiveté des classes qui l'oppriment. Il travaille encore pour verser l'or à pleines mains dans les coffres de l'État.

Mais bien qu'il ressente vivement son malaise, bien qu'il ait des idées saines de justice, d'exacte probité et de vertu, l'intelligence du peuple ne peut embrasser l'ensemble des causes qui produisent sa misère. Il souffre, il gémit sans savoir à qui s'en prendre et si quelques voix généreuses ne s'élevaient bientôt pour lui faire connaître la vérité, il subirait longtemps encore le joug de ses oppresseurs.

DE LA LÉGISLATION

Société des Amis du Peuple

18 août 1831*

Nos lois actuelles sont toutes en faveur des riches, et il ne pourrait en être autrement avec notre organisation politique ; nos législateurs ont en vue leurs intérêts, et ils sont riches ; ils ont en vue les intérêts de leurs commettants, et leurs commettants sont riches. Mais la classe pauvre et laborieuse, le peuple, comme on l'appelle, n'a pas, lui, de représentants qui défendent ses intérêts et ses droits.

Si dans la classe privilégiée il se trouve, exception merveilleuse, quelque philanthrope qui abaisse ses regards sur le peuple, et qui, par compassion plutôt que par conscience de son devoir, élève la voix pour lui, c'est vainement, car ses paroles ne trouvent point d'écho : ceux qui s'appellent les représentants du peuple croiraient enfreindre leur mandat s'ils descendaient à la discussion des intérêts insignifiants pour eux, et néanmoins si importants, de la classe la plus nombreuse, la classe pauvre.

Jamais, non jamais, avec un cens électoral et un cens d'éligibilité, nous n'aurons une chambre populaire et vraiment nationale.

Le spectacle des misères du peuple ne peut émouvoir nos représentants ; persuadés qu'ils sont que les classes pauvres sont destinées à souffrir, qu'on ne peut rien pour elles, ils craindraient de se charger d'une cause qu'ils croient irrémédiable et désespérée... Ceci n'est point une exagération ; qu'on cite un seul député qui jamais ait proposé une mesure exclusivement en faveur de la majorité, c'est-à-dire de la classe pauvre ! (Ceci était écrit avant le 12 août)¹. Celui auquel on pourrait reprocher ce crime de lèse-aristocratie ne s'exposerait-il pas à être repoussé aux élections suivantes ? Car toute loi en faveur du riche étant préjudiciable aux intérêts du pauvre, une loi en faveur de celui-ci réagirait sur ceux du riche, et le riche, l'électeur, ne connaissent que leurs seuls intérêts.

* Dans la seconde série, un article signé B. nous semble être de la même veine que le précédent. C'est pourquoi nous le publions avec les mêmes réserves. On peut ajouter que le fait que Blanqui soit encore à Sainte-Pélagie jusqu'au 25 août n'infirmes pas l'hypothèse. L'imprimeur devait utiliser des textes écrits antérieurement, comme le montre l'allusion à Cormenin, dans la note ci-dessous, probablement rédigée par la rédaction du périodique, et prouvant que ce texte était écrit avant le 12 août.

1. [Note de l'auteur, mais plutôt de la rédaction de la publication]. Le 12 août le député Cormenin proposa de rajouter à l'adresse un article additionnel demandant la communication des droits municipaux et politiques, l'allègement des impôts qui pèsent sur les classes pauvres, ébauchant un droit au travail et à l'éducation gratuite. Cette proposition, acceptée, fut escamotée le lendemain par des manœuvres ministérielles

Pour bien juger de l'esprit qui anime les membres de la chambre actuelle, qu'on lise les professions de foi des plus honorables d'entre eux ; on les voit repousser, presque comme une insulte, le titre de républicain qui devrait être le plus glorieux, le plus désirable pour un représentant du peuple ; en effet, un républicain, est celui qui veut liberté et justice égales pour tous, qui veut que le riche ne puisse se racheter honteusement, comme il le fait aujourd'hui, du plus glorieux des devoirs, celui de défendre la patrie ; que la calèche, la croisée luxueuse de l'aristocrate, et le vin fin qu'il boit, soient plus imposés que la charette, la lucarne et la piquette du plébéen ; qui ne veut pas enfin que le riche s'arroge à lui seul tous les droits, puisqu'il ne supporte pas à lui seul toutes les charges.

B.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

19 passage du Commerce

16 juillet 1831*

De Sainte-Pélagie

Je recommencerais par me plaindre que vous ayez donné à deux passages de ma lettre la plus fausse interprétation possible¹. Dans celui-ci : « Vous défendez des existences acquises à tout prix et par tous les moyens », vous prenez la chose comme si je vous accusais de défendre à tout prix et par tous les moyens. Au contraire, je dis : « Vous défendez les existences acquises, et acquises par tous les moyens. » Par là, tombe la récrimination que vous auriez justement faite si mon intention avait été telle que vous l'avez comprise.

En second lieu, la phrase : « Car nous n'avons rien de bien attrayant à offrir comme récompense de la conversion », a été plus malheureusement encore interprétée par vous. J'ai été bien étonné de voir que j'avais pu donner lieu de penser que j'élevais une si sottise imputation, que je pouvais un si plat argument. Je suis tellement éloigné de songer aux arrière-pensées d'intérêt personnel de votre part dans la discussion, que je n'ai pas remarqué qu'en effet, ma phrase pouvait porter coup, et qu'elle devait paraître une allusion à des gens qui se fussent *sentis allusionnables*. Mais, par ma foi, j'aurais vécu cent ans, en relisant ma lettre chaque jour, que je n'aurais pas soupçonné dans ma phrase la possibilité d'une allusion, cette lettre vous étant écrite. Aussi reprenez promptement toutes les protestations de désintéressement, qu'il me coûte pour le moins autant à lire qu'il vous en a coûté pour les écrire. Je vous assure que j'ai été plus que peiné qu'il ait pu vous tomber en tête l'idée que je pouvais employer de pareils arguments *ad hominem*. Le sens de cette phrase malencontreuse, c'est que nous autres républicains nous ne pouvons prendre la parole sans être mis en prison, et qu'il n'y a rien d'attrayant dans une conversion qui est presque inévitablement suivie de martyre. Je crois que ce qui se passe depuis trois jours me

* *Les Lettres*, p. 447-451. Le 11 ou le 13 juillet 1831, quinze membres de la Société des Amis du Peuple sont incarcérés à Sainte-Pélagie pour délit de presse et sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'État. Blanqui devait en sortir dès le 25 août, Adélaïde de Montgolfier ayant avancé la somme nécessaire à la caution.

1. Nous ne possédons pas cette lettre.

dispense de donner des preuves et de faire des raisonnements à l'appui de mon idée.

Et voyez-vous, on a beau être généreux, avoir l'âme noble et haute, nul ne peut se soustraire au proverbe : *Vae victis !* Malheur aux vaincus ! Non pas qu'on veuille aussi jeter sa pierre, mais volontiers on incline à trouver peu logiques des théories dont l'essai de mise en pratique attire de tels désagréments. Lisez, je vous prie, les nouvelles du jour que l'on crie dans les rues, lisez le *Moniteur*² du 15 et vous verrez ce que c'est le gouvernement des classes bourgeoises. Venons à d'autres choses.

Il y a des hommes estimables et éclairés dans tous les partis et dans toutes les classes, même parmi les voleurs, et vous n'en doutez pas. Ce n'est donc un argument pour aucune classe. Enfin, nous ne crachons à la figure de personne, nous n'avons jamais appelé misérables les bourgeois, si ce n'est entre nous républicains, et point par la presse. Seulement, ils peuvent se douter que nous le disons. Mais eux, ils nous traitent de scélérats, de brigands, etc., dans les journaux. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil*, oui, mais pas pour les injures que nous n'avons pas dites, mais par haine pour des opinions qui valent bien les leurs, car ils n'en ont point. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil*, et ils assassinent des hommes désarmés, ils assassinent avec le raffinement de férocité qui ne se trouve pas dans des soldats mercenaires ou incivilisés. *Ils mettent la baïonnette au bout du fusil*, parce que nous n'avons ni fusils ni baïonnettes, ayant déposé tout cela après victoire gagnée³.

Ils sont sortis de leurs caves, eux, après cette victoire gagnée par nous, ils se sont organisés, armés, ils se sont emparés du pouvoir, ils ont dissimulé, flatté, caressé, tant que l'écho de la fusillade pouvait encore retentir dans le lointain, et maintenant ils assassinent ceux qui se sont battus deux jours et qui ont mis bas les armes après. Ils crient : « A l'eau ! A la lanterne, les décorés de juillet ! » Ils arrachent nos cocardes, jettent à la rivière les arbres de la liberté, assassinent, massacrent. A cela vous direz, et avec raison : tant pis pour vous, vous êtes des niais et des dupes ; vous avez tiré les marrons du feu pour d'autres ; il fallait les manger à la bonne heure. Quant à notre petit nombre, vous vous trompez ; pour notre peu d'union, c'est vrai. Mais

2. Dans son numéro du vendredi 15 juillet 1831, *Le Moniteur universel* rendit compte d'une manière extrêmement tendancieuse des incidents qui avaient éclaté dans la journée du 14 juillet à Paris, lorsque plusieurs centaines de personnes, en majorité des étudiants portant des cocardes tricolores et des œillets rouges à la boutonnière, ont voulu planter un arbre de la liberté sur la place de la Bastille, comme le voulait Blanqui, et se sont heurtés aux forces de l'ordre. Il y eut de nombreuses arrestations dont celle d'Evariste Galois.

3. Blanqui fait sans doute allusion aux troubles de décembre 1830. Il est intéressant de noter que, selon certains témoignages, le gouvernement semble avoir pris soin de récupérer les armes après juillet, contrairement à ce qui s'était passé sous Charles X, au moment de la dissolution de la Garde nationale (cf. texte 2, n. 13, p. 54).

c'est la suite de notre niaiserie ; ils sont organisés, et nous, pas. Je vous laisse apprécier les *moyens* qu'ils emploient, outre leur force matérielle. Lisez leurs écrits et voyez leurs actes.

Et vous venez me parler de progrès successifs, de marche froide et lente, d'utopies d'union, de réconciliation, de fusion, d'une vraie République de Platon, de fraternité, d'éducation. J'ai peine à croire que vous ne vous moquez pas de moi. Vous vous apitoyez sur la pléthore des uns et sur la maigreur des autres, presque à même dose. Je vous déclare que je n'ai point de pitié pour *la plénitude* et l'ennui. Le meilleur remède contre la plénitude, c'est la saignée. C'est le remède connu et toujours employé. Demandez à M. Duménil⁴.

Quant à l'affaire de la rente, c'est une question d'économie politique bien simple. Toute l'affaire, c'est que vous prélevez sur les travailleurs un impôt qui fait vivre des oisifs. Cela seul condamne le système. Quand on a besoin d'argent, il faut augmenter la contribution. Le poids est plus rude, c'est ce qu'il faut, c'est la garantie contre les mangeurs d'argent. On ne frappe pas un peuple de 400 ou 500 millions d'impôts de plus sans danger. Le peuple peut se fâcher. Il faut cela. Mais grever l'avenir pour un besoin passager, grever l'avenir à perpétuité pour un besoin qui souvent n'est qu'un caprice, c'est odieux. Et vous avez beau dire : « C'est l'abus qui est mauvais, non le moyen lui-même. » Si, c'est le moyen, car il engendre merveilleusement l'abus. On plume la poule sans la faire crier. Et puis, quelle infamie que les emprunts, quel effroyable coupe-gorge ! Les banquiers, les agioteurs, les spéculateurs, les joueurs, cette race qui gouverne aujourd'hui, vous voyez comme tout cela sort des emprunts.

D'ailleurs, vous avez détruit vous-même le principal argument dont vous vous serviez ; car vous dites : « Il est juste que ceux auxquels le gouvernement s'est adressé tirent de leur propriété ce qu'ils en auraient tiré par quelque moyen moins utile au bien général. » Votre grand argument, c'est qu'à soixante ans, je suppose, après une carrière laborieuse, on doit pouvoir placer ses fonds sur l'État, afin qu'ils vous rapportent sans travailler et sans risquer. Cet argument me paraissait hideux d'immoralité, je vous l'avoue, mais tel quel, vous le renversez en disant qu'ils peuvent tirer intérêt de leur argent par quelque moyen autre qu'un prêt à l'État. S'ils le peuvent qu'ils le fassent, et ils épargneront à un pays la plaie qui le dévore. Car c'est la dette qui est notre plaie, notre ver, notre mort. Voyez les

4. Nous n'avons pas trouvé trace d'un « Duménil » qui pourrait correspondre à ce personnage. Par contre, il pourrait s'agir de l'avocat Jules DUMESNIL qui devait se spécialiser dans les problèmes financiers et dont la carrière politique et les goûts littéraires et artistiques correspondent à ceux des habitués du salon des Montgolfier. A moins que, par suite d'un lapsus calami il ne s'agisse d'un médecin, Constant DUMÉRIL, anatomiste célèbre, ami des Say et qui prit son frère Adolphe sous sa protection lorsqu'il s'inscrivit en médecine...

écrivains qui ont raisonné de l'impôt. Tous ceux qui n'étaient pas banquiers donnent la préférence à la contribution, et non à l'emprunt, malgré les avantages apparents de ce dernier, avantages que vous avez développés en partie. C'est que l'immoralité de l'emprunt saute aux yeux, après un deuxième examen. C'est l'emprunt qui a mené l'Angleterre à ses 20 milliards de dette, et quelle dette que celle qui a servi à faire une guerre à la liberté, guerre funeste au peuple anglais, utile seulement à l'aristocratie qui la considérait comme son palladium, et qui veut recommencer à présent⁵.

Vous avez raison de ne pas concevoir une peur de la [Chambre] et de ses représentants⁶. Il n'y a pas peur du tout, il y a parfait mépris, je vous jure. Mais, malgré le mépris, je ne vois pas la nécessité de m'exposer aux discussions haineuses, aux personnalités, aux apostrophes, que les gens du juste milieu ne vous épargnent guère. Car on ne peut pas dire avec eux : Je ne parlerai pas politique. Les propos de vieilles femmes et de vieilles filles ne sont pas si attrayants que j'aie les chercher.

Dans tout cela, il n'y a rien qui soit contre Madame Montgolfier⁷. Mais elle ne peut pas empêcher les personnes de son salon d'être des enragés de peur et de modération, ou plutôt d'attaquer avec toute la violence de l'intérêt personnel que je crois compromis.

Pour ce qui est d'Étienne, je persiste : je ne blâme pas du tout le fait du mariage avec une jeune personne sans fortune⁸, vous ne le croyez pas. D'ailleurs, je jetterais des pierres dans mon jardin⁹. Mais, tout en approuvant l'alliance, je regrette qu'elle soit de nature telle que je ne puis m'empêcher de prévoir un *aliénement* insensible entre Étienne et moi. Vous savez très bien que dans cet affreux temps de discordes civiles, la politique pénètre dans l'intérieur des familles, les divise, y porte la guerre civile. Je l'ai vu trop bien déjà pour ne pas connaître toute la portée de passions qui reposent sur un bouleversement complet de l'ordre social existant. Moi-même, je suis tellement passionné que le nom de Carliste¹⁰, de Comte, de

5. L'emprunt anglais fut lancé pour financer la guerre contre Napoléon et devait peser des décennies sur la population non privilégiée.

6. Il était écrit « Champagne » dans le périodique qui publia les « Lettres ». Il s'agit vraisemblablement d'un lapsus calami dû à l'écriture difficile de Blanqui.

7. Le salon d'Adélaïde était d'abord celui de sa mère qui avait su attirer bon nombre de libéraux et de gens de lettres.

8. Il ne semble pourtant pas que ce soit tout à fait le cas, Étienne de Canson épousant la fille du comte de Lamajorie dont elle héritait le château où ils s'installèrent tout de suite. La conception de la fortune est toujours subjective.

9. Blanqui fait allusion à son propre et futur mariage, mais là encore, s'il ne s'agit pas de grande fortune, les moyens sont suffisants pour faire vivre une famille de ses seuls revenus. Cette phrase semble montrer qu'Adélaïde de Montgolfier est déjà au courant de projets matrimoniaux de Blanqui, sans quoi elle est incompréhensible.

10. Ce terme désignait à l'origine les partisans de Carlos, le frère de Ferdinand VII, écarté du trône d'Espagne (cf. texte 9, note 5, p. 95), puis par extension ceux de Charles X et toute la branche aînée des Bourbons. Blanqui avait ces carlistes pour voisins à Sainte-Pélagie (« Pavillon des Princes » contre « Corridor rouge », J.-Y. MOLLIER)

Marquis, de Royaliste me met hors de moi. Que voulez-vous ? Je ne puis le cacher, je suis en politique de la passion la plus violente. J'ai souffert pour une cause. Les ennemis de cette cause sont pour moi des ennemis, des ennemis que je hais.

Je vous remercie de vos bons soins. Ma mère va mieux, à ce que m'a dit Démétrius¹¹. La vue des estafiers de police l'avait un peu détraquée. Il nous est arrivé aujourd'hui nombreuse compagnie. La prison est pleine.

Tâchez de vous mieux porter, car la santé est une belle chose. Surtout, croyez bien que vous êtes la dernière personne au monde à laquelle il me prendrait envie de chercher querelle.

Tout à vous.

Louis Auguste BLANQUI.

11. Nous n'avons pu identifier ce personnage. Les surnoms paraissant habituels dans la famille Blanqui, il pourrait s'agir de son jeune frère, Jérôme, à moins que le handicap dont celui-ci souffrait ne lui permette pas de jouer le rôle de ce Démétrius.

[LETTRE À ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

vendredi 5 août 1831*

De Sainte-Pélagie

J'ai recours à vous, comme vous m'avez dit de le faire ; je demande à sortir sous caution et il faut 500 francs pour cela, sinon davantage ; car ils me demanderont le plus possible.

Par exemple, il est bien entendu que cela ne vous gênera pas le moins du monde, et que vous en répondez : je ne puis pas, s'il doit y avoir pour vous la moindre gêne. Je charge ma mère de passer chez vous et de remettre la lettre. Elle fait son possible pour que je sorte demain, ce que je crois pas faisable. Les délais pour le cautionnement entraîneront une plus longue durée.

Voilà donc la guerre ; ils n'ont pas seulement su l'annoncer d'une manière un peu digne ¹. C'est toujours pour consolider la paix de l'Europe.

M. James ² a donc eu du dessous à Annonay. On paraissait pourtant compter sur son élection.

M. Dubois a voté contre M. Laffitte, dans la question de Présidence. Ce n'est pas que je me soucie beaucoup de M. Laffitte. Mais dans la circonstance, il était drapeau³. M. Dubois ne veut même pas de ce drapeau-là ?

* *Les Lettres*, pages 509-510. Toujours incarcéré, Blanqui devait rester à Sainte-Pélagie dans l'attente de sa libération sous la caution promise par Adélaïde de Montgolfier.

1. La prise en force de l'entrée du Tage par une flotte française en juillet 1831 destinée à obtenir des réparations du roi du Portugal, Miguel, n'étant pas une « guerre », Blanqui, toujours très rapidement informé malgré sa détention, fait sans doute allusion à l'affaire de Belgique, envahie de nouveau le 2 août par les Hollandais. Les *Bases de séparation* définies en janvier par la conférence de Londres (cf. texte 18, note 8, page 143) n'avaient pas encore été ratifiées. Les Belges ne tinrent donc pas compte de la décision de la Conférence d'exclure tout membre d'une famille régnant en Europe et élirent le 15 février Nemours. Décus par le refus de Louis-Philippe de la couronne pour son fils, ils désignèrent Léopold de Saxe-Cobourg (4 juin), qui n'accepta la couronne qu'en échange de la ratification par les Belges (21 juillet) du traité des dix-huit articles (26 juin). Mais Guillaume de Hollande, rejetant tout, entreprit la reconquête et, le 2 août, envahit la Belgique. Le roi fait aussitôt appel à la France et dès le 3, les troupes du maréchal Gérard pénètrent en Belgique. Blanqui semble regretter que ce ne soit que défensif...

2. Il s'agit de l'oncle d'Adélaïde, James BAROU de la LOMBARDIÈRE de CANSON, battu à l'élection législative partielle du 5 juillet 1831.

3. Ce jugement de Blanqui considérant Laffitte comme « drapeau » peut de prime abord sembler curieux. Laffitte était le candidat du Mouvement, c'est-à-dire de l'opposi-

C'est toujours le commentaire du mot qui m'a été dit au *Globe*, le 28 : « Ah ! les couleurs tricolores peuvent bien être les vôtres, elles ne seront jamais les miennes ; le drapeau blanc est le drapeau de la France. »

Quelle horrible trahison que le Gouvernement depuis le 30 juillet ! Quelle lâcheté, quelle hypocrisie, et quelle corruption ! Je conçois qu'un grand peuple périclite, aux mains de telles gens. Dieu nous prenne en pitié et notre pauvre pays !

J'ai entendu dire de bien épouvantables choses sur M. Saint-Evre⁴, en politique, j'entends. Et par malheur ce que j'ai vu de mes yeux ne me permet pas de tenir mon esprit fermé à ces accusations. Si je vous vois, au reste, je dirai quels sont ces reproches.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je suis bien triste.

Tout à vous.

tion dynastique, la seule possible, à la présidence de la Chambre (1er août) et ne fut battu que de quelques voix par Girod de l'Ain, candidat de Casimir Perier, et adversaire déterminé des associations républicaines, spécialement des Amis du Peuple. Laffitte portait en effet une lourde responsabilité dans la trahison dénoncée par cette lettre et la suivante. Cette réflexion fait ressortir les contradictions devant lesquelles se retrouvaient les révolutionnaires à cette époque. Mais peut-être est-ce aussi par respect pour sa correspondante ? En tout cas, Blanqui ne peut cacher sa totale déception devant l'attitude de Dubois, fondateur du *Globe*.

4. Nous n'avons pas identifié ce personnage. Cependant, il peut s'agir, là aussi, d'une erreur de transcription, fréquentes dans ces textes, et Blanqui évoque peut-être Jean-Marie Saint-Eve, à cette époque graveur à Lyon et, à 21 ans, encore bien jeune pour faire parler de lui ainsi, ou plutôt Edme Théodore Bourg, qui sous le pseudonyme de Saint-Edme publia divers ouvrages à visée historique : dès 1821 sur les Carbonari, en 1830 sur certains aspects de la vie galante et privée des rois de France et surtout les très nombreuses *Biographies de hommes du jour* avec Germain Sarrut. Ce dernier, rédacteur en chef de *La Tribune* avait été arrêté pour un article sur le passé d'exilé de Louis-Philippe.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

19, passage du Commerce
25 août 1831*

Vous êtes en vérité mille fois trop bonne de songer au nom du baptême d'un pauvre diable comme moi ; il est vrai que c'est précisément parce que je suis un pauvre diable, et aussi un prisonnier. J'espère cependant que vous ne me souhaiterez pas toujours ma fête, et vous me désirez probablement en tel état que vous puissiez vous en dispenser. Mais enfin, il y a encore à Paris des gens qui ne jettent pas la pierre aux vaincus ; bien peu, bien peu il est vrai, mais un suffit, suffit de reste. Croiriez-vous qu'il ne m'est jamais arrivé qu'une fleur me fût offerte ; il fallait vous pour cela, et que je vinsse en prison. Ce basilic est plébéien et me convient fort, tout autant qu'à vous ; car ce n'est pas moi qui ai pignon sur route, c'est mon frère, ne confondons pas¹. Démétrius a rempli votre commission, et bien agréablement pour moi, car c'est le meilleur garçon que je connaisse². Le pauvre ruban de Juillet est ruban de deuil aujourd'hui, conspué et persécuté³. Au fait, il n'y a que cela qui lui donne quelque valeur. Je voudrais quasi qu'il n'y en eût point hors de prison, mais ce n'est pas charitable.

* *Les Lettres*, p. 510-511. C'est le dernier écrit de Blanqui que nous connaissions qui soit daté de 1831, année pourtant si riche en événements dont il ne parle pas. Par contre, plus tard, dans *Le Libérateur*, il se fera largement l'écho des faits qui n'ont pu que confirmer ses griefs contre le régime, sans préciser la part qu'il y aurait prise (cf. texte 43, p. 266). Sorti de Sainte-Pélagie le jour même, il alla se reposer dans une maison de santé pour une durée que nous ne connaissons pas. Maurice DOMMANGET pense pouvoir établir qu'il partit ensuite à Vidalon chez Étienne de « Canton » (Canson). Rien ne vient confirmer ni infirmer cette hypothèse. Cependant, s'il avait été en Ardèche n'aurait-il pas été tenté de « monter » à Lyon pendant l'explosion sociale de novembre ? On peut penser aussi qu'il était à Paris en novembre, au début pour la réorganisation du bureau de la SAP (cf. introduction, note 20, p. 88), puis vers le 20, période où la société se tournait vers le mouvement ouvrier.

1. On ne peut lire ce passage sans s'interroger sur ses sous-entendus multiples. Pourquoi, de la part d'Adélaïde de Montgolfier, privilégier le prénom de Louis, alors que Blanqui semble utiliser plus couramment Auguste, pourquoi ce choix d'une plante au nom royal, mais au symbolisme plébéien, pourquoi cette réaction de Blanqui par rapport à la renommée de son frère...

2. Cela prouve que ce surnom de Démétrius désigne bien un familier des deux interlocuteurs. L'usage des surnoms semble courant chez les Blanqui.

3. Blanqui semble vouloir démontrer que la majorité des décorés de Juillet est opposée à l'évolution de la monarchie à laquelle leur révolution a donné naissance. Cependant Louis-Philippe pour contrebalancer la popularité que le verdict du procès d'avril (des Dix-Neuf), donnait aux républicains, attribua la croix de Juillet par l'ordonnance du 30 avril. Mais les bénéficiaires refusèrent ce « don du roi » en dépit de la commission qui

Que voulez-vous faire avec ces gens-là ? Vous sentez bien qu'ils cherchent des vengeances en même temps qu'ils tâchent de se construire une base avec des procès politiques. Allez donc après cela les attendrir. Ils seront charmés d'être priés, ils jouiront de la supplication, croyant qu'elle vient de leurs victimes, et ils n'en prendront que meilleur courage pour frapper, jugeant que les prières sont preuves de faiblesse. Cela les rassurerait sur la seule chose qu'ils redoutent, l'énergie de leurs adversaires. Il n'y a que la peur qui ait prise sur de telles âmes, et je ne veux pas m'enlever le seul auxiliaire que nous ayons réellement. N'en avez-vous pas déjà assez vu pour être bien persuadée que rien de noble, de généreux, ni d'humain ne saurait avoir accès dans ces cœurs-là ? Si nous avions affaire aux carlistes victorieux, peut-être. Mais non, ils sont tous aussi lâches, bien qu'appuyés, eux, sur un principe. Ce principe est mort ; ils seraient cruels également.

J'ai tort de vous attrister encore, vous si triste déjà. Mais que voulez-vous que des amis malheureux se confient, sinon leurs peines ? Il faudrait ne pas vous écrire, ce serait une privation pour moi, je suis sûr aussi un mécontentement pour vous. Je vous envoie donc mes doléances, n'ayant que cela. Cependant, j'ai plus que vous, que l'espoir me reste, et l'espoir accompli, le droit, par mes souffrances actuelles, d'user de ma devise : *Vae victis !* qui n'est pas la vôtre. Car alors vous ne m'enverriez plus de basilic. Ce serait peut-être Persil qui l'aurait⁴. Mais nous n'en sommes pas là. Prenez donc aussi sur votre tristesse. Nous rendons les méchants trop heureux, en vérité.

Tout à vous.

J'oublie de vous dire que je suis dans une maison de santé, de ce matin, rue Picpus, 78.

avait examiné les dossiers, composée de Lafayette, Audry de Puyraveau, Joubert, etc., et profitèrent de la célébration du verdict du procès, le 10 mai, pour créer l'Association des décorés de Juillet, présidée par Garnier-Pagès, avec Cavaignac, Arago, Bastide, Raspail, Trélat..., animée par la SAP qui comptait 45 décorés dans ses rangs.

4. Blanqui range presque sa correspondante dans le camp de son pire ennemi, symbolisé par Persil, procureur général auprès de la cour royale de Paris. Notons au passage cette pointe d'humour autour de ces noms fleurant bon l'aromate... Blanqui n'est pas toujours le personnage sévère et bourru que l'on se complait à décrire.

[A PROPOS DE LA LISTE CIVILE]*

Il paraît que le ministère regrette de n'avoir pas demandé assez à la majorité qui a voté si complaisamment neuf millions du joyeux avènement à la royauté citoyenne. C'est une faute grave qu'il fallait se hâter de réparer, en faisant appel, sous quelque nouveau prétexte, à l'inépuisable munificence de la chambre. Voici celui qu'on se propose de mettre en avant. Louis-Philippe, étant duc d'Orléans, acheta, il y a dix ans environ, et les réunit au Palais-Royal, les maisons situées entre la galerie de Nemours et la rue Richelieu. Les rez-de-chaussées furent disposés en écuries et remises et l'on établit au premier étage les bureaux de l'intendance du prince. Le reste du logement continua d'être loué aux particuliers. Les choses sont demeurées en cet état jusqu'à ces derniers temps. Mais aujourd'hui, comme les maisons qui font partie du Palais-Royal se trouvent comprises, en vertu de la dernière loi, dans l'apanage de l'héritier présomptif, le Roi demande à être remboursé du prix d'achat et des frais de réparation qu'il considère comme des avances, le tout montant à deux millions qui seraient mis à la charge des contribuables. On élabore en ce moment, pour le présenter aux chambres, un projet de loi qui ordonne le remboursement. Après tout ce que nous avons vu, il est douteux que les représentants *légaux* du pays, refusent de s'associer à cette [?] ; ils ont montré suffisamment qu'ils ne savent ce

* BN, Mss 9580 f 109, manuscrit mélangé avec les articles prévus pour *Le Libérateur*. Il s'agit visiblement d'un texte destiné à un organe de presse. Cependant il ne semble guère cohérent que Blanqui ait repris pour son journal, en 1834, une discussion qui dura de novembre 1830 à mai 1832, à laquelle il était sensible à l'époque, mais ne présentait pas un intérêt fondamental deux ans après. Le chiffre de neuf millions est celui retenu lors de la séance du vendredi 13 janvier 1832. Il est à noter que ses commentaires rejoignent ceux de Louis Blanc qui met en parallèle ce problème et les événements de Lyon dont les échos venaient à peine de s'estomper à la Chambre, ce qui nous porte en décembre. Les prétentions de la Cour, que le sévère Laffitte avait contenues, se donnaient libre cours avec Perier. Elles paraissaient exorbitantes, même aux plus favorables au régime, par rapport aux listes impériales ou même à celles de la Restauration. Le roi-bourgeois exigeait, en plus, des revenus personnels de ses propriétés, dont, il avait pris soin de disposer en faveur de ses fils dès le 6 août, contrairement aux usages bourbonniens établis depuis Henri IV. Il faut rapprocher, d'autre part, ce texte de celui de Rittiez, paru dans *Le Franc patriote*, onzième brochure de la SAP, datée du 10 novembre 1831. Il y est fait allusion à une discussion du 7 août et à une somme demandée de dix-huit millions. C'est Cormenin qui mena le combat le plus rude à travers des articles dans *Le National* et *Le Courrier français*, des 24, 27 novembre et 3 décembre 1831, ainsi que dans plusieurs brochures publiées depuis 1831 (*Lettres politiques de M. Cormenin, sur la liste civile, puis Trois philippiques de M...*) rééditées et complétées jusqu'en 1837 (Lettres complètes... en sept parties). Cela prouve que le sujet suscitait quelque intérêt. Il est également possible que Blanqui, emprisonné à cette époque, n'ait pu faire parvenir ce texte à temps à son destinataire.

que c'est de résister aux insatiables nécessités de la liste civile. S'il avait plu à l'intendant de la liste civile provisoire d'acheter il y a trois mois la moitié de Paris, pour la constituer en annexe du Palais-Royal, il n'en eût coûté qu'un projet de loi à mettre au compte de la France cette acquisition qui fournirait d'assez jolis apanages aux nombreux enfants de Louis-Philippe. Il faut avouer que l'expédient imaginé est fort ingénieux, et qu'il fait honneur sinon au désintéressement, du moins au génie financier et spéculateur de la royauté de juillet. Encore, nous-sommes nous bornés simplement à révéler le nouveau projet ; nous ne dirons pas quels moyens on veut employer pour enfler le mémoire que la nation sera tenue de payer. Cela rentre tellement dans l'usure à la petite semaine que nous rougirions d'entretenir vos lecteurs de ces turpitudes¹. Qu'on sache seulement que nous n'avancions rien dont nous ne soyons sûrs.

1. Les surnoms de « chose », « Cosette », « Harpagon », utilisés par les républicains pour désigner Louis-Philippe trouvent ici leur origine (J.-Y. MOLLIER). Cette phrase montre également que cet article était destiné à un journal auquel Blanqui n'était que collaborateur occasionnel.

PROCÈS DES QUINZE*

Audience du 10 décembre 1831

Le procès des Quinze avait été indiqué pour le 10 décembre dernier. Tous les accusés avaient comparu au jour dit, et on se rappelle que leur affaire fut renvoyée à l'une des prochaines assises, *par le motif, selon la Cour, et sous le prétexte, selon les prévenus*, de la maladie de M. Lassus qui devait présider les débats. Nous croyons devoir donner ici le compte rendu de l'audience du 10 décembre.

Cour d'Assises de la Seine

Présidence de M. le conseiller Try
Conseillers-asseesseurs, MM. de Berny et Noël Dupayrat
Accusateur public, M. Tarbé¹

Au mois de juillet dernier², l'autorité dirigea des poursuites contre ceux des membres de la Société des *Amis du Peuple*, qui paraissaient être les plus influents. Un grand nombre de ces membres fut d'abord soupçonné d'un

* Société des Amis du Peuple, *Procès des Quinze*, publié par la société des Amis du Peuple, Paris, chez Levavasseur, libraire au Palais-Royal et chez Rouanet, libraire, rue Verdelet, 1832, XXXII, 182 p., BN Lb⁵¹ 1182. A noter l'originalité de la pagination de cette brochure : les premières sont numérotées I à XXXII, contenant une très intéressante revue de presse ainsi que l'audience du 10 décembre 1831, les suivantes le sont de 1 à 66, puis de 35 à 150, doublant ainsi les pages 35 à 66. Cette singularité n'est jamais signalée dans les bibliographies qui escamotent ainsi 32 pages. La brochure compte donc effectivement 214 pages et non XXXII + 150 soit 182. Elle contient le compte rendu des débats ainsi que les défenses des co-inculpés. Nous en avons extrait les divers passages dans lesquels Blanqui intervient, ainsi que sa défense qui avait donné lieu, par ailleurs, à des publications séparées. Les passages soulignés dans la défense de Blanqui sont les phrases incriminées par la cour et qui ont provoqué la condamnation de leur auteur. Il existe une autre brochure ne contenant que la défense de Blanqui (BN, Lb⁵¹ 1117), source de la publication dans les *Textes choisis*, p. 71 et dans *Écrits sur la Révolution*, op. cit., p. 73.

1. Depuis Juillet, les magistrats d'assises, venus de l'Empire ou de la Restauration, étaient souvent en butte aux décisions du jury, qui, comme l'explique THUREAU-DANGIN, étaient jugées scandaleuses... L'auteur constate, non sans dépit, qu'on ne pouvait modifier cette compétence du jury qui était l'un des points essentiels de la Charte (vol. 2, p. 8-9). Les magistrats étaient en général acquis au régime en place auquel ils devaient le plus souvent la leur. Des juges cités ici, seul de BERNY était en poste depuis 1810. Les autres avaient été nommés depuis juillet : LASSUS, ancien avocat près la Cour de cassation, était conseiller à la cour royale de Paris depuis mars 1831, et TRY l'était depuis juin. Quant à TARBÉ des SABLONS, il avait été nommé avocat général en août 1830.

2. Le 11 juillet 1831, les animateurs de la Société des Amis du Peuple furent inculpés de complot contre la sûreté de l'État dans le but d'établir la république, et pour délit de presse. A l'issue de l'instruction, seul le délit de presse subsista, car l'accusation de complot républicain tomba d'elle-même, faute de preuve.

complot ayant pour but d'établir la République. Après une longue instruction, l'accusation relative à ce complot ou au délit de non révélation disparut, et la chambre des mises en accusation renvoya seulement les quinze prévenus, dont nous allons donner les noms, devant la Cour d'Assises, sous la prévention de délits de la presse. C'est par suite de cette ordonnance qu'aujourd'hui sont venus s'asseoir sur les bancs de la Cour d'Assises, MM. Raspail, Louis-Auguste Blanqui, Vincent-Antony Thouret, Jean-Louis Hubert, Ulysse Trélat, Henri Bonnias, Norbert Rillieux, Eugène Plagniol, Juchault, Delaunay, Barbier, Prévot, Rivail, Jean-Marie Chaigneau, François Guillaume Gervais³.

Les préventions résultant des divers articles incriminés frappent sur tous les prévenus. M. Gervais est le seul qui ait à répondre à l'accusation de rébellion envers un officier de police judiciaire.

[Intervention de Raspail sur la publicité des débats, singulièrement entravée.]

[...]

Le président procède successivement à l'interrogatoire préliminaire des prévenus.

A. BLANQUI, *interpellé sur sa profession, répond* :— prolétaire.

Le Président.— Ce n'est pas une profession.

A. BLANQUI.— Si ce n'est pas une profession, je suis sans profession.

Le Président, à M. Thouret.— Quelle est votre profession ?

A. THOURET.— Membre de la Société des Amis du Peuple.

Le Président, à M. Gervais.— Quel est votre domicile ?

G. GERVAIS.— Sainte-Pélagie.

Le Président.— Ce n'est pas votre domicile.

G. GERVAIS.— Vous me demandez quel est mon domicile actuel, et je vous indique celui que le gouvernement m'a procuré depuis trois mois et demi.

Le Président, à M. Delaunay.— quelle est votre profession ?

V. DELAUNAY.— Journaliste ou homme de lettres, comme vous voudrez.

3. A part RILLIEUX, reparti aux États-Unis, on retrouve là les membres du comité des publications de la SAP avec les imprimeurs qui ont édité les publications, BARBIER, RIVAIL et CHAIGNEAU ainsi que le libraire PRÉVOT. Ils étaient assez représentatifs des divers milieux républicains. THOURET est cofondateur de l'association dont HUBERT fut le premier président. Après son arrestation, TRÉLAT remplaça ce dernier. RASPAIL était à l'origine de la transformation de l'organisation de la SAP. C'est lui qui la dota avec Blanqui et Thouret de publications périodiques. Seul JUCHAULT était étudiant : malgré l'indication portée dans l'état-civil de l'accusation, Blanqui n'avait pu se réinscrire à l'École de Droit. A part GERVAIS, médecin, et BONNIAS, le collaborateur de Voyer d'Argenson, PLAGNIOL et DELAUNAY étaient journalistes ou « hommes de lettres ».

Le Président.— Votre domicile ?

V. DELAUNAY, hésitant.— Rue Papillon, n°14... J'hésitais d'abord, car j'ai été obligé de prendre un second domicile à la campagne depuis que les estafiers de la police sont venus fréquemment me visiter.

Mais après ces questions, le conseiller Try annonce que le président Lassus vient de lui faire parvenir une lettre par laquelle il s'excuse, vu son état de santé, de ne pouvoir présider les débats et demande le renvoi du procès à une autre date. Après une heure de délibération et malgré la protestation conjointe de prévenus et d'avocats, la Cour rend un arrêt décidant le renvoi à l'une des prochaines sessions. En conséquence, l'audience est levée.

Audience du 10 janvier 1832

Dès le matin les avenues de la Cour étaient envahies par le public, par la police et par la force armée. Les ordres les plus sévères avaient été donnés aux sentinelles et sergents de ville pour que l'entrée de l'enceinte réservée aux témoins, et qui comprend les deux tiers de la salle, fût interdite à quiconque ne serait pas porteur d'une assignation ou d'une carte de police. Les accusés eux-mêmes étaient privés de la faculté de faire entrer leurs parents, et ce n'est qu'après une vive altercation, que l'un des accusés a pu l'obtenir par révocation de cet ordre de la part de M. le président : *« Comment oseriez-vous refuser l'entrée de la salle à mes parents ? s'était écrié l'accusé ; c'est un sentiment religieux qui amène ici nos familles et nos amis, ils veulent assister aux funérailles de notre liberté »*. M. le président trouva ces paroles inconvenables, mais n'en retira pas moins une partie de sa consigne. A la porte du couloir étroit que la cour accorde au public, et qui forme à peu près le vingtième de la salle, se pressent des ouvriers en grand nombre.

A dix heures la porte s'ouvre, une très faible fraction du public obtient la faveur d'entrer, un tiers du couloir est occupé par des gardes municipaux. [...]

L'audience est ouverte à onze heures. L'enceinte réservée aux témoins est occupée en partie par eux au nombre de cinquante, par des dames et des avocats. Le parquet est encombré d'avocats en robes, de sténographes et de journalistes.

Présidence de M. Jacquinot-Godard

Conseillers, MM. Cardon de Montigny, Crespin de La Rachée. Substitut de l'accusateur public, M. Delapalme. [Parmi les jurés :] MM. Thurot et Gros, membres de l'Institut⁴.

4. Les magistrats des audiences de janvier ont tous changé, mais la structure de la cour reste la même. CRESPIN de LA RACHÉE était conseiller à Paris depuis 1815, JACQUINOT-

Les prévenus sont rangés dans leur tribune, [...] Rillieux, membre de la *Société des Amis du Peuple*, se trouve en Amérique. [...] Derrière les prévenus sont des gendarmes, au-dessous d'eux, leurs défenseurs, Dupont, Allier, Garrot, Deshaies, Boussi⁵ [...]

[Blanqui, tout d'abord placé entre Raspail et Thouret, est contraint de céder son siège au docteur Gervais, par ordre du président et malgré la protestation générale des prévenus, y compris Gervais qui n'obéit qu'à la violence.]

[Interrogatoire des accusés]

Le Président, au troisième prévenu.— Votre nom ?

BLANQUI.— Louis Auguste Blanqui.

D.— Votre âge ?

BLANQUI.— 26 ans.

D.— Votre état ?

BLANQUI.— Prolétaire.

Le Président.— Ce n'est pas là un état.

BLANQUI.— Comment, ce n'est pas un état ! c'est l'état de 30 millions de Français qui vivent de leur travail et qui sont privés de droits politiques.

Le Président.— Eh bien ! soit. Greffier, écrivez que le prévenu est prolétaire.

[...]

[Une nouvelle discussion s'établit avec la Cour sur la liberté d'accès du public aux débats du procès.

Après de vives discussions sur des questions de procédure], le président procède à l'interrogatoire des prévenus et leur fait successivement représenter les écrits incriminés.

Sont ainsi interrogés Raspail et Gervais, puis]

D.— Prévenu Blanqui ?

BLANQUI.— J'accepte, comme membre de la société des Amis du Peuple, la responsabilité pleine et entière de tous ces actes et de toutes ces opinions. Je ferai la même observation que Raspail : j'étais dans les cachots de la préfecture lorsqu'a paru, je crois, le troisième écrit.

M. GERVAIS.— Oui, le troisième écrit a paru le 23 juillet, tandis que nos amis ont été arrêtés le 11.

[...]

GODARD depuis 1821. Il était un ardent adversaire des républicains. Les autres magistrats avaient leur charge depuis juillet 1830, CARDON de MONTIGNY et surtout l'avocat général, DELAPALME qui fut un remarquable auxiliaire de la monarchie de Juillet, soutenant l'accusation contre les Amis du Peuple et les opposants en général. Les deux jurés cités, le peintre GROS et l'idéologue THUROT ne semblent pas être connus pour leurs idées politiques.

5. Les avocats, surtout DUPONT, dit DUPONT de BUSSAC, républicains eux-mêmes, étaient les défenseurs habituels des inculpés républicains aux divers procès. A peine sorti des luttes étudiantes, Pierre François ALLIER venait de les rejoindre.

Audience du 11 janvier 1832

[...] [Après un début d'audience houleux, la discussion s'établit sur l'utilisation des pièces saisies⁶.]

DELAPALME. — Les pièces ont cessé d'être poursuivies, il est vrai, mais elles serviront à établir quelle est la moralité des textes incriminés.

Me DUPONT. — Nous nous opposons à cette lecture.

DELAPALME. — Voulez-vous que je vous fasse connaître les pièces dont je ferai usage ?

Me DUPONT. — Si vous voulez seulement nous les indiquer, oui, mais si vous les lisez pour nous les faire connaître, nous nous y opposons.

M. THOURET. — Ces pièces sont notre propriété.

BLANQUI. — Ce n'est pas la crainte qu'elles soient lues qui nous fait ainsi protester. Si nous les avions, nous nous empresserions de les lire et de les transmettre à nos juges : mais nous protestons parce que nous ne voulons pas que l'on viole nos droits.

[...] [la discussion continue]

Après cette discussion, l'avocat général donne lecture d'un rapport sur le comité des prisons et commence à lire une lettre de Blanqui.

M. THOURET. — Je proteste hautement contre cette violation flagrante du secret des lettres : cette lettre est en effet de mon ami Blanqui, mais elle a été saisie chez moi. Je proteste donc en face des jurés, de la Cour et surtout du public, contre cette atteinte au secret des lettres (bravos dans l'auditoire).

Le Président. — Huissier, faites sortir ceux qui troublent l'audience.

RASPAIL. — Vous en ferez sortir beaucoup car l'assentiment est parti de tout le public.

L'avocat général continue et dit : — Sans doute, c'est un malheur d'être prévenu.

BLANQUI. — Ce n'est pas un malheur en cette circonstance.

RASPAIL. — L'acte d'accusation donne cette lettre comme ayant été trouvée chez moi. C'est un faux matériel. Je ne renie pas les sentiments de notre ami Blanqui, je constate simplement un fait. Jamais je n'ai eu cette lettre en ma possession. Je ne l'ai lue que dans l'acte d'accusation.

6. Il s'agit de papiers saisis aux domiciles des inculpés qui auraient dû leur être rendus dès que la chambre du conseil décida qu'il n'y avait pas lieu de les poursuivre. Cependant il en fut donné lecture à la Chambre par Barthe (cf. texte 24, note *), et Delapalme prétendit s'en servir contre les inculpés. Ces documents étaient un rapport sur la SAP de Rilleux, la lettre de Blanqui à Raspail et Thouret dont nous avons publié un extrait (texte 24, p. 164), et enfin une défense que Bonnier avait préparé pour l'audience du 10 décembre. *La Gazette des Tribunaux* du 11 janvier 1832 signale qu'on été également saisis : un projet d'instauration d'un gouvernement provisoire, un projet de loi de division et d'attribution des ministères, un projet d'arrêté de conseil communal, daté de juin 1831, des extraits du journal de la SAP.

DELAPALME. — Il y a peut-être une erreur dans l'acte d'accusation.

RASPAIL. — Ce n'est pas la seule.

M. THOURET. — C'est le cabinet noir qui est revenu dans la Cour. C'est l'avocat général qui a commis un délit que je poursuivrai par tous les moyens, je le dénonce.

L'avocat général reprend son réquisitoire et lit la lettre de Blanqui. A peine a-t-il terminé que Blanqui demande la parole. Le président l'engage à laisser parler le ministère public.

BLANQUI. — Je vous demande pardon, Messieurs les jurés.

Le Président. — Vous n'avez pas la parole.

BLANQUI. — J'aurai la parole. (Mouvement).

Le Président. — Vous ne l'aurez pas.

BLANQUI. — Je vous demande pardon.

Le Président. — Encore une fois, je vous impose silence.

M. Delapalme s'assied.

BLANQUI. — Je vous demande pardon, Messieurs les jurés.

Le Président. — Prévenu, vous n'avez pas la parole.

BLANQUI. — Je la prends, car j'en ai le droit ; je vous demande...

Le Président (*pendant que Blanqui continue*). — Greffier, constatez cette résistance.

BLANQUI. — Messieurs les jurés, je suis fâché d'avoir été involontairement cause de cet incident : vous avez pu voir que cette lettre était rédigée en termes un peu cavaliers ; j'aurai certes fait disparaître ces taches si j'avais su que cette lettre fût destinée à une si grande publicité...

Le président lève la séance.

Un tumulte et une agitation extraordinaires succédèrent à cet incident. La Cour et les jurés quittèrent la salle au milieu de laquelle des groupes animés se formaient. La confusion est à son comble.

Un quart d'heure après, l'audience reprend.

BLANQUI. — Je n'insiste pas pour avoir la parole, mais je fais remarquer que la Cour a levé la séance à la suite d'une impulsion étrangère.

Le Président. — Vous n'avez pas la parole.

M. GERVAIS. — Depuis une heure et demi, la Cour s'entretenait avec des personnes placées derrière elle et c'est sur l'influence de ces personnes que l'audience a été levée. Nous en avons entendu donner le conseil.⁷

7. Gervais dénonçait ainsi le président Dehaussy, ce qui provoqua entre eux, par la suite, une violente polémique dans la presse.

[Défense du citoyen RASPAIL]

[Tout de suite après, l'avocat général ayant noté des passages, informe la Cour qu'il se réservera de faire statuer par la Cour du délit constitué par ces passages] [...]

Audience du 12 janvier

[La tension est extrême, aucun témoin n'est reçu, Huit cents hommes en armes sont à l'extérieur. Des provocateurs circulent à l'intérieur].

[Défense du citoyen GERVAIS]

[...]

DÉFENSE DU CITOYEN LOUIS AUGUSTE BLANQUI⁸

Messieurs les jurés,

Je suis accusé d'avoir dit à trente millions de français, prolétaires comme moi, qu'ils avaient le droit de vivre. Si cela est un crime, il me semble du moins que je ne devrais en répondre qu'à des hommes qui ne fussent point juges et parties dans la question. Or, messieurs, remarquez bien que le ministère public ne s'est point adressé à votre équité et à votre raison, mais à vos passions et à vos intérêts ; il n'appelle pas votre rigueur sur un acte contraire à la morale et aux lois ; il ne cherche qu'à déchaîner votre vengeance contre ce qu'il vous représente comme une menace à votre existence et à vos propriétés. Je ne suis donc pas devant des juges, mais en présence d'ennemis ; il serait bien inutile dès lors de me défendre. Aussi je suis résigné à toutes les condamnations qui pourraient me frapper, en protestant néanmoins avec énergie contre cette substitution de la violence à la justice, et en me remettant à l'avenir du soin de rendre la force au droit. Toutefois, s'il est de mon devoir, à moi prolétaire, privé de tous les droits de la cité, de décliner la compétence d'un tribunal où ne siègent que des

8. La défense de Blanqui constitue l'une des pièces maîtresses de sa biographie, un moment essentiel de ce premier grand procès politique de la monarchie de Juillet, sinon de cette période tout entière. S'il n'utilise pas encore le terme de lutte des classes, il accuse les riches d'avoir provoqué la guerre entre riches et pauvres, privilégiés et prolétaires qu'ils ont agressés et d'utiliser l'État pour écraser les pauvres d'impôts : les vrais voleurs ne sont pas ceux que l'on dénonce. Les prolétaires sont victimes de la législation commerciale, en particulier, les tarifs protectionnistes des années 1820 visant les « prolétaires des champs et des villes... » (Ph. VIGIER).

privilegiés qui ne sont point mes pairs, je suis convaincu que vous avez le coeur assez haut placé pour apprécier dignement le rôle que l'honneur vous impose dans une circonstance où on livre en quelque sorte à votre immolation des adversaires désarmés. Quant au nôtre, il est tracé d'avance ; le rôle d'accusateur est le seul qui convienne aux opprimés.

Car il ne faut pas s'imaginer que des hommes investis par surprise et par fraude d'un pouvoir d'un jour pourront à leur gré traîner les patriotes devant leur justice, et nous contraindre, en montrant le glaive, à demander miséricorde pour notre patriotisme. Ne croyez pas que nous venions ici pour nous justifier des délits qu'on nous impute ! Bien loin de là, nous nous honorons de l'imputation, et c'est de ce banc même des criminels, où on doit tenir à honneur de s'asseoir aujourd'hui, que nous lancerons nos accusations contre les malheureux qui ont ruiné et déshonoré la France, en attendant que l'ordre naturel soit rétabli dans les rôles pour lesquels sont faits les bancs opposés de cette enceinte, et qu'accusateurs et accusés soient à leur véritable place.

Ce que je veux dire expliquera pourquoi nous avons écrit les lignes incriminées par les gens du roi, et pourquoi nous en écrivons encore.

Le ministère public a, pour ainsi dire, montré en perspective à vos imaginations une révolte des esclaves, afin d'exciter votre haine par la crainte. « Vous voyez, a-t-il dit, c'est la guerre des pauvres contre les riches ; tous ceux qui possèdent sont intéressés à repousser l'invasion. Nous vous amenons vos ennemis ; frappez-les avant qu'ils ne deviennent plus redoutables. » *Oui, messieurs, ceci est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont ainsi voulu, car ils sont les agresseurs.* Seulement ils trouvent mauvais que les pauvres fassent résistance ; ils diraient volontiers, en parlant du peuple : « Cet animal est si féroce qu'il se défend quand on l'attaque ». Toute la philippique de M. l'avocat général peut se résumer dans cette phrase. On ne cesse de dénoncer les prolétaires comme des voleurs prêts à se jeter sur les propriétés : pourquoi ? Parce qu'ils se plaignent d'être écrasés d'impôts au profit des privilégiés. *Quant aux privilégiés, qui vivent grasement de la sueur du prolétaire, ce sont de légitimes possesseurs menacés du pillage par une avide populace.* Ce n'est pas la première fois que les bourreaux se donnent des airs de victimes. Qui sont donc ces voleurs dignes de tant d'anathèmes et de supplices ? Trente millions de français qui paient au fisc un milliard et demi et une somme à peu près égale aux privilégiés. Et les possesseurs que la société entière doit couvrir de sa puissance, ce sont deux ou trois cent mille oisifs qui dévorent paisiblement les milliards payés par les voleurs. Il me semble que c'est là, sous une nouvelle forme, et entre d'autres adversaires, *la guerre des barons féodaux contre les marchands qu'ils détroussaient sur les grands chemins.* En effet, le gouvernement actuel n'a point d'autre base que cette inique répartition des charges et des bénéfices. La Restauration l'a instituée en 1814 sous le bon plaisir de l'étranger, dans le but d'enrichir une imperceptible minorité des dépouilles de la nation. Cent mille bourgeois en forment

ce qu'on appelle, par une ironie amère, l'élément démocratique. Que sera-t-il, bon Dieu ! des autres éléments ?

*Paul Courier*⁹ a déjà immortalisé la marmite représentative ; cette pompe aspirante et foulante qui foule la matière appelée peuple, pour en aspirer des milliards incessamment versés dans les coffres de quelques oisifs, machine impitoyable qui broie un à un vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour extraire le plus pur de leur sang et le transfuser dans les veines des privilégiés. Les rouages de cette machine, combinés avec un art merveilleux, atteignent le pauvre à tous les instants de la journée, le poursuivent dans les moindres nécessités de son humble vie, se mettent de moitié dans son plus petit gain, dans la plus misérable de ses jouissances. Et ce n'est pas assez de tant d'argent qui voyage des poches du prolétaire à celles du riche, en passant par les abîmes du fisc ; des sommes plus énormes encore levées directement sur les masses par les privilégiés, au moyen des lois qui régissent les transactions industrielles et commerciales, lois dont ces privilégiés possèdent la fabrication exclusive. Pour que le propriétaire retire de ses champs un gros fermage, les blés étrangers sont frappés d'un droit d'entrée qui augmente le prix du pain ; or vous savez que quelques centimes de plus au moins sur une livre de pain, c'est la vie ou la mort de plusieurs milliers d'ouvriers. Cette législation des céréales écrase surtout les populations maritimes du Midi. Pour enrichir quelques gros fabricants et propriétaires des forêts, on soumet à des droits énormes les fers d'Allemagne et de Suède, en sorte que des paysans sont contraints de payer bien cher de mauvais outils, tandis qu'ils pourraient s'en procurer d'excellents à bon marché ; l'étranger à son tour se venge de nos prohibitions en repoussant les vins français de ses marchés, ce qui, joint aux impôts qui pèsent sur cette denrée à l'intérieur, réduit à la misère les contrées les plus riches de la France, et tue la culture de la vigne, la plus naturelle au pays, la culture véritablement indigène, celle qui favorise le plus la mobilisation du sol et la petite propriété. Je ne parlerai pas de l'impôt sur le sel, de la loterie, du monopole des tabacs, en un mot, de cet inextricable réseau d'impôts, de monopoles, de prohibitions, de droits de douane et d'octroi, qui enveloppe le prolétaire, qui enchaîne et atrophie ses membres. Il suffit de dire que cette masse d'impôts est répartie de manière à épargner toujours le riche, et à peser exclusivement sur le pauvre, *ou plutôt que les oisifs exercent un indigne pillage sur les masses laborieuses.*

9. Blanqui doit éprouver une certaine satisfaction à utiliser le redoutable talent de pamphlétaire de Paul-Louis COURIER qui supportait mal que la l'esprit de la Charte, à laquelle il s'était rallié à la Restauration, soit trahie par sa rédaction. Le fait que le tribunal retienne cette citation contre Blanqui est significatif. [*Lettre au rédacteur du Censeur*].

Le pillage est indispensable en effet. Ne faut-il pas une grosse liste civile pour défrayer la royauté, la consoler du sacrifice sublime qu'elle a fait de son repos au bonheur du pays¹⁰ ? Et, puisqu'un des principaux titres des Bourbons cadets à l'hérédité consiste dans leur nombreuse famille, l'État n'ira pas faire mesquinement les choses, et refuser des apanages aux princes, des dots aux princesses. Il y a aussi cette immense armée de sinécristes, de diplomates, de fonctionnaires que la France, pour son bonheur, doit fournir de gros traitements, afin qu'ils enrichissent de leur luxe la bourgeoisie privilégiée, car tout l'argent des parties prenantes au budget est dépensé dans les villes, et il ne doit pas retourner aux paysans un seul sou du milliard et demi dont ils payent les cinq sixièmes.

Ne faut-il pas aussi que ce nouvel astre financier, ce Gil Blas du XIX^{ème} siècle, courtisan et apologiste de tous les ministères, favori du comte d'Olivarès comme du duc de Lerme, puisse vendre les hauts emplois à beaux deniers comptants¹¹ ? Il est indispensable de graisser les grands rouages de la machine représentative, de doter richement fils, neveux, cousins, cousines. Et les courtisans, les courtisanes, les intrigants, les croupiers qui cotent à la Bourse l'honneur et l'avenir du pays, les entremetteuses, les maîtresses, les agents fournisseurs, les écrivains de police qui spéculent sur la chute de la Pologne¹², toute vermine des palais et des salons, ne faut-il pas gorger d'or tout cela ? Ne faut-il pas pousser à la fermentation ce fumier qui féconde si heureusement l'opinion publique ?

Voilà le gouvernement que les bouches d'or du ministère nous donnent comme le chef-d'œuvre des systèmes d'organisation sociale, le résumé de tout ce qu'il y a eu de bien et de parfait dans les divers mécanismes administratifs depuis le déluge ; voilà ce qu'ils vantent comme le *nec plus ultra* de la perfectibilité humaine en matière de gouvernement ! C'est tout

10. Ce problème de liste civile, signe patent des privilèges qu'il dénonce, l'a réellement marqué (cf. texte 30, p. 181).

11. Blanqui ne désigne pas ici un personnage en particulier, mais les banquiers en général, qui savaient s'adapter à toutes les situations, comme le héros de Lesage. Il reconnaît leur capacité à plaire aussi bien aux maîtres de la corruption comme le duc de LERME qui échafauda une énorme fortune lorsque, favori de Philippe III, il gouverna l'Espagne de 1598 à 1618, qu'aux modèles de probité, comme Gaspar de GUZMAN OLIVARES, favori de Philippe IV, qui gouverna de 1621 à 1643.

12. Pendant qu'un comité central polonais est organisé à Paris le 28 janvier 1831 à l'appel de Lafayette, Audry de Puyraveau, Barrot, Lamarque, etc., que de nombreux volontaires partent pour la Pologne, que l'on y envoie beaucoup d'armes en contrebande, le gouvernement français, seul à demander l'application des traités de 1815, ne bouge pas, malgré les appels des libéraux et des républicains et bien que les cours absolutistes se montrent prêtes à voler au secours du tsar. Les Parisiens sont très sensibles à la situation de la Pologne. En mars, puis en avril, la fausse nouvelle de son écrasement avait provoqué des troubles. La nouvelle de la chute de Varsovie, le 8 septembre suscita de véritables émeutes, malgré les tentatives d'apaisement de Sébastiani qui déclarait : « L'ordre règne à Varsovie » (cf. texte 24, p. 164).

bonnement la théorie de la corruption poussée à ses dernières limites. La plus forte preuve que cet ordre de choses n'est institué qu'en vue de l'exploitation du pauvre par le riche, qu'on n'a cherché d'autre base qu'un matérialisme ignoble et brutal, c'est que l'intelligence est frappée d'ilotisme. En effet, elle est une garantie de moralité, et la moralité introduite par mégarde dans un pareil système ne pourrait y entrer comme élément infailible de destruction.

Je le demande, Messieurs, comment les hommes de cœur et d'intelligence, rejetés au rang des parias par une plate aristocratie d'argent, ne ressentiraient-ils pas profondément un si cruel outrage ? Comment pourraient-ils demeurer indifférents à la honte de leur pays, aux souffrances des prolétaires, leurs frères d'infortune ? *Leur devoir est d'appeler les masses à briser un joug de misère et d'ignominie* ; ce devoir, je l'ai rempli malgré les prisons ; nous le remplirons jusqu'au bout en bravant nos ennemis. Quand on a derrière soi un grand peuple qui marche à la conquête de son bien-être et de sa liberté, on doit savoir se jeter dans les fossés pour servir de fascines et lui faire un chemin. Les organes ministériels répètent avec complaisance qu'il y a des voies ouvertes aux doléances des prolétaires, que les lois leur présentent des moyens réguliers d'obtenir place pour leurs intérêts. C'est une dérision. Le fisc est là, qui les poursuit de sa gueule béante ; il faut travailler, travailler nuit et jour pour jeter incessamment de la pâture à la faim toujours renaissante de ce gouffre ; bien heureux s'il leur reste quelques bribes pour tromper celle de leurs enfants. Le peuple n'écrit pas dans les journaux ; il n'envoie pas de pétition aux chambres : ce serait temps perdu. Bien plus, toutes les voix qui ont un retentissement dans la sphère politique, les voix des salons, celles des boutiques, des cafés, en un mot de tous les lieux où se forme ce qu'on appelle l'opinion publique, ces voix sont celles des privilégiés ; pas une n'appartient au peuple ; il est muet ; il végète éloigné de ces hautes régions où se règlent ses destinées. Lorsque, par hasard, la tribune ou la presse laissent échapper quelques paroles de pitié sur sa misère, on se hâte de leur imposer silence au nom de la sûreté publique, qui défend de toucher à ces questions brûlantes, ou bien on crie à l'anarchie. Que si quelques hommes persistent, la prison fait justice de ces vociférations qui troublent la digestion ministérielle. Et puis, quand il s'est fait un grand silence, on dit : « Voyez, la France est heureuse, elle est paisible : l'ordre règne !... »

Mais qu'en dépit des précautions le cri de faim, poussé par des milliers de malheureux, parvienne jusqu'aux oreilles des privilégiés, ils rugissent, ils s'écrient : « Il faut que force reste à la loi ! Une nation ne doit se passionner que pour la loi ! Messieurs, suivant vous, toutes les lois sont-elles bonnes ? N'y en a-t-il jamais eu qui vous fissent horreur ? N'en connaissez-vous aucune de ridicule, d'odieuse ou d'immorale ? Est-il possible de se retrancher ainsi derrière un mot abstrait, qui s'applique à un chaos de quarante mille lois, qui signifie également ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire ? On répond : « S'il y a de mauvaises lois, demandez-

en la réforme légale ; en attendant, obéissez... » Ceci est une dérision encore plus amère. Les lois sont faites par cent mille électeurs¹³, appliquées par cent mille jurés, exécutées par cent mille gardes nationaux urbains¹⁴, car on a soigneusement désorganisé les gardes nationales des campagnes, qui ressemblent trop au peuple. Or ces électeurs, ces jurés, ces gardes nationaux, ce sont les mêmes individus, lesquels cumulent les fonctions les plus opposées et se trouvent tout à la fois législateurs, juges et soldats, en sorte que le même homme crée le matin un député, c'est-à-dire la loi, applique cette loi à midi en qualité de juré, et l'exécute le soir dans la rue sous le costume de garde national. Que font les trente millions de prolétaires dans toutes ces évolutions ? Ils paient.

Les apologistes du gouvernement représentatif ont principalement fondé leurs éloges sur ce que ce système consacrait la séparation des trois pouvoirs, législatif, judiciaire et exécutif. Ils n'avaient pas assez de formules admiratives pour ce merveilleux équilibre qui avait résolu le problème si longtemps cherché de l'accord de l'ordre avec la liberté, du mouvement avec la stabilité¹⁵. Eh bien ! il se trouve que c'est précisément le système représentatif, tel que les apologistes l'appliquent, qui concentre les trois pouvoirs entre les mains d'un petit nombre de privilégiés unis par les mêmes intérêts. N'est-ce point là une confusion qui constitue la plus monstrueuse des tyrannies, de l'aveu même des apologistes ?

Aussi qu'arrive-t-il ? Le prolétaire est resté en dehors. *Les Chambres, élues par les accapareurs de pouvoir*, poursuivent imperturbablement leur fabrication de lois fiscales, pénales, administratives, dirigées dans le même but de spoliation. Maintenant, que le peuple aille, en criant la faim, demander aux privilégiés d'abdiquer leurs privilèges, aux monopoleurs de renoncer à leur monopole, à tous d'abjurer leur oisiveté, ils lui riront au nez. Qu'eussent fait les nobles en 1789, si on les eût humblement suppliciés de

13. A la suite de la loi du 19 avril 1831, qui recule (de façon limitée, il est vrai, trop limitée...) les bornes du « pays légal », le nombre des électeurs passe, entre les élections législatives de juillet 1830 et celles de juillet 1831, de 94 000 à 167 000. Par ailleurs, la loi municipale du 21 mars 1831 accorde le droit de vote, pour les élections communales, à près de 3 millions de Français qu'on ne peut considérer comme des « prolétaires » exclus de toute participation à la vie nationale. Il n'en reste pas moins que Blanqui est le premier à avoir souligné, de façon aussi provocatrice, l'étroitesse de la base sociale sur laquelle le « parti de la résistance » a finalement fondé la monarchie de Juillet. (Ph. VIGIER).

14. Bien qu'il y ait eu, sans aucun doute, à partir de 1831, une forte restriction du nombre de Français admis à porter l'habit du Garde national, ce nombre n'en est pas moins supérieur à celui des électeurs législatifs : à Paris, par exemple, il est de 50 000 contre 15 à 16 000. Cela posera bien des problèmes à partir de 1840... (Ph. VIGIER).

15. S'il n'utilise jamais les noms des partis qui se sont partagés le pouvoir sous la monarchie de Juillet, Blanqui les caractérise parfaitement et en peu de mots. Il ne fait plus de distinctions. C'est la prépondérance de la bourgeoisie, unie par rapport aux prolétaires par des principes communs, de Broglie et Casimir Perier à Lafayette en passant par Royer-Collard, Guizot, Laffitte, Barrot, Dupont de l'Eure... Tous participent de la même complicité des privilèges.

déposer leurs droits féodaux ? Ils auraient châtié l'insolence... On s'y est pris autrement.

Les plus habiles de cette aristocratie sans entrailles, sentant tout ce qu'il y a de menaçant pour eux dans le désespoir d'une multitude privée de pain, proposent d'alléger un peu sa misère, non par humanité, à Dieu ne plaise ! mais pour se sauver du péril. Quant aux droits politiques, il n'en faut pas parler, il ne s'agit que de jeter aux prolétaires un os à ronger.

D'autres hommes, avec de meilleures intentions, prétendent que le peuple est las de liberté et ne demande qu'à vivre. Je ne sais pas quelle velléité de despotisme les pousse à exalter l'exemple de Napoléon, qui sut rallier les masses en leur donnant du pain en échange de la liberté. Il est vrai que ce despote niveleur se soutint quelque temps, et ce fut surtout en flattant la passion de l'égalité, car il faisait fusiller les fournisseurs voleurs, qui en seraient quittes aujourd'hui pour être députés. Il n'en périt pas moins pour avoir tué la liberté. Cette leçon devrait profiter à ceux qui veulent se porter ses héritiers¹⁶.

Il n'est pas permis d'arguer des cris de détresse d'une population affamée, pour redire le mot insolent de Rome impériale : *Panem et circenses* ! Qu'on sache bien que le peuple ne mendie plus ! Il n'est pas question de laisser tomber d'une table splendide quelques miettes pour l'amuser ; le peuple n'a pas besoin d'aumônes ; c'est de lui même qu'il entend tenir son bien-être. Il veut faire et il fera les lois qui doivent le régir : alors ces lois ne seront plus faites contre lui ; elles seront faites pour lui parce qu'elles le seront par lui. Nous ne reconnaissons à personne le droit d'octroyer je ne sais quelles largesses qu'un caprice contraire pourrait révoquer. Nous demandons que les trente millions de français choisissent la forme de leur gouvernement, et nomment, par le suffrage universel, les représentants qui auront mission de faire les lois. Cette réforme accomplie, les impôts qui dépouillent le pauvre au profit du riche seront promptement supprimés et remplacés par d'autres établis sur des bases contraires. Au lieu de prendre aux prolétaires laborieux pour donner aux riches, l'impôt devra s'emparer du superflu des oisifs pour le répartir entre cette masse d'hommes indigents que le manque d'argent condamne à l'inaction ; frapper les consommateurs improductifs pour féconder les sources de la production ; faciliter de plus en plus la suppression du crédit public, cette plaie sanieuse du pays ; enfin substituer au funeste tripotage de bourse un système de banques nationales où les hommes actifs trouveront des éléments de fortune. Alors, mais seulement alors, les impôts seront un bienfait.

16. Blanqui met bien en lumière, ici, l'attrait exercé par la légende napoléonienne et un courant bonapartiste encore très vague dans l'effervescence politique qui a suivi une Révolution de 1830 à laquelle ils ont contribué, par haine d'une Restauration fondée sur le rejet de la « nouvelle France », révolutionnaire et impériale (Ph. VIGIER).

Voilà, Messieurs, comme nous entendons la république, pas autrement. 93 est un épouvantail bon pour les portiers et les joueurs de domino. Notez, Messieurs, que c'est à dessein que j'ai prononcé ce mot de suffrage universel, pour montrer notre mépris de certains rapprochements. Nous savons bien tout ce qu'un gouvernement aux abois met en œuvre de mensonges, de calomnies, de contes ridicules ou perfides, pour redonner quelque créance à cette vieille histoire qu'il exploite depuis si longtemps, d'une alliance entre les républicains et les carlistes, c'est-à-dire entre ce qu'il y a de plus antipathique au monde. C'est là son ancre de salut, sa grande ressource pour retrouver quelque appui ; et les plus stupides conspirations de mélodrame, les plus odieuses farces de police ne lui paraissent pas un jeu trop dangereux s'il parvient, en effrayant la France du carlisme qu'elle déteste, à la détourner quelques jours encore des voies républicaines où l'instinct de son salut la précipite.

Mais à qui persuadera-t-on la possibilité de cette union contre nature ? Les carlistes n'ont-ils pas sur les mains le sang de nos amis morts sur les échafauds de la Restauration ? Nous ne sommes pas si oublieux de nos martyrs. N'est-ce pas contre l'esprit révolutionnaire, représenté par le drapeau tricolore, que les Bourbons ont ameuté l'Europe pendant vingt-cinq ans, et qu'ils cherchent encore à l'ameuter ? Ce drapeau n'est pas le vôtre, apôtres de la quasi-légitimité¹⁷ ! C'est celui de la République ! C'est nous, républicains, qui l'avons relevé en 1830, sans vous et malgré vous, qui le brûliez en 1815, et l'Europe sait bien que la France républicaine seule le défendra, quand il sera de nouveau assailli par les rois. S'il y a quelque part alliance naturelle, c'est entre vous et les carlistes ; non pas que le même homme vous convienne pour le moment ; ils tiennent au leur qui n'est pas ici ; mais vous feriez probablement bon marché du vôtre, par accommodement et pour mieux arriver à la chose que vous souhaitez en commun avec eux, d'autant que vous ne feriez en cela que retourner à votre ancien râtelier. En effet, le mot de carlistes est un non-sens ; il n'y a et ne peut y avoir en France que des royalistes et des républicains¹⁸. La question se tranche chaque jour davantage entre ces deux principes ; les bonnes gens qui avaient cru à un troisième principe, espèce de genre neutre appelé juste milieu¹⁹, abandonnent petit à petit cette absurdité, et reflueront tous vers l'un ou l'autre drapeau, selon leur passion et leur intérêt.

17. C'est la première fois, à notre connaissance et compte tenu des textes en notre possession, que Blanqui met en doute la « légitimité » du pouvoir, vue dans ce sens.

18. Si Blanqui ne faisait guère de différence entre les légitimistes (carlistes) et les constitutionnels, les uns comme les autres partisans de la monarchie, il ne semble pas non plus faire de distinctions entre les républicains. Il est douteux, cependant que tous ceux qui se considéraient comme tels partageassent la même conception de la république que Blanqui. De plus, la frontière entre eux et certains hommes du parti dynastique du Mouvement, comme Barrot ou Dupont de l'Eure, n'est pas toujours facile à établir et il est possible que Blanqui soit lassé de toutes ces positions en « demi-teinte ».

19. Le gouvernement Perier inaugure cette politique du « juste milieu », à partir de mars 1831 : héritier des doctrinaires de la Restauration qui désiraient unir le roi et la

Or, vous, hommes monarchiques, qui faites de la monarchie comme vous parlez, on sait sous quelle bannière vos doctrines²⁰ vous appellent. Vous n'avez pas attendu dix-huit mois pour la choisir. Le 28 juillet 1830, à dix heures du matin, m'étant avisé de dire dans le bureau d'un journal que j'allais prendre mon fusil et ma cocarde tricolore, l'un des puissants personnages d'aujourd'hui s'écria, plein d'indignation : « Monsieur, les couleurs tricolores peuvent bien être les vôtres, mais elles ne seront jamais les miennes ; le drapeau blanc est le drapeau de la France. » Alors comme à présent ces messieurs faisaient tenir la France sur un canapé²¹.

Eh bien ! nous, nous avons conspiré quinze ans contre le drapeau blanc, et c'est en grinçant les dents que nous le voyions flotter sur les tuileries et sur l'Hôtel de Ville, où l'étranger l'avait planté. Le plus beau jour de notre vie a été celui où nous l'avons traîné dans la boue des ruisseaux, et où nous avons foulé aux pieds la cocarde blanche, cette prostituée des camps ennemis. Il faut une rare dose d'impudence pour nous jeter au nez cette accusation de connivence avec le royalisme ; et d'un autre côté c'est une bien maladroite hypocrisie que de s'apitoyer sur notre prétendue crédulité, sur notre bonhomie niaise, qui nous rend, dit-on, dupes des carlistes. Si je parle ainsi, ce n'est point pour insulter des ennemis à terre ; ils se disent forts, ils ont leur Vendée ; qu'ils recommencent, nous verrons !

Au reste, je le répète, il y aura bien bientôt nécessité d'opter entre la monarchie monarchique et la république républicaine ; on verra pour qui est la majorité. Déjà même, si l'opposition de la Chambre des députés, toute nationale qu'elle est, ne peut rallier complètement le pays ; si elle donne le droit au gouvernement de l'accuser d'incapacité et d'impuissance, c'est que, tout en repoussant nettement la royauté, elle n'a pas osé se déclarer avec la même franchise pour la république ; c'est qu'en disant ce qu'elle ne voulait pas, elle n'a pas articulé ce qu'elle voulait. Elle ne se résout pas à décliner ce mot de république, dont les hommes de la corruption s'efforcent de faire peur à la nation, sachant bien que la nation veut la chose presque unanimement. On a défiguré l'histoire, depuis quarante ans, avec un succès

nation sur le compromis de la Charte. Mais Blanqui réfute toute différence entre le parti de la Résistance et celui du Mouvement, pourtant ouvert aux réformes démocratiques pour certains de ses membres. Il était moins catégorique dans une lettre récente à Adélaïde de Montgolfier (texte 28, p. 177).

20. D'où le nom de « doctrinaires » (cf. texte 1, note 38, p. 44). Hostiles à la fois aux ultras et aux libéraux, ils refusaient l'idée d'une royauté de droit divin, mais affirmaient que le roi devait gouverner et ne pas se contenter de régner. Ce sont eux qui animèrent en fait, sous la monarchie de Juillet, le parti de la Résistance, arrivé au pouvoir dès avril 1831 avec Casimir Perier, et qui, dès lors, va s'identifier avec l'orléanisme aux dépens de celui du Mouvement, incarné par Lafayette, Laffitte, Barrot etc. ou de la gauche dynastique, partisan du soutien aux mouvements révolutionnaires européens. (cf. R. RÉMOND, *Les droites en France*, Aubier, 1982, p. 85 à 89 : « Le juste milieu »).

21. Désignation ancienne et ironique des doctrinaires dont le nombre était si peu important qu'ils pouvaient tous tenir sur un canapé.

incroyable, dans ce but d'effrayer ; mais les dix-huit derniers mois ont détrompé de bien des erreurs, dissipé bien des mensonges, et le peuple ne prendra plus longtemps le change. Il veut à la fois la liberté et le bien-être. C'est une calomnie de le présenter comme prêt à donner toutes ses libertés pour un morceau de pain : il faut renvoyer cette imputation aux athées politiques qui l'ont lancée. N'est-ce pas le peuple qui, dans toutes les crises, s'est montré prêt à sacrifier son bien-être et sa vie pour les intérêts moraux ? N'est-ce pas le peuple qui demandait à mourir, en 1814, plutôt que de voir l'étranger dans Paris ? Et cependant, quel besoin matériel le poussait à cet acte de dévouement ? Il avait du pain le 1^{er} avril aussi bien que le 30 mars.

Ces privilégiés, au contraire, qu'on aurait supposé si faciles à remuer par les grandes idées de patrie et d'honneur, en raison de l'exquise sensibilité qu'ils doivent à l'opulence ; qui auraient pu du moins calculer mieux que d'autres les funestes conséquences de l'invasion étrangère ; ne sont-ce pas eux qui ont arboré la cocarde blanche en présence de l'ennemi, et embrassé les bottes du cosaque ? Quoi ! des classes qui ont applaudi au déshonneur du pays, qui professent hautement un dégoûtant matérialisme, qui sacrifieraient mille ans de liberté, de prospérité et de gloire à trois jours d'un repos acheté par l'infamie, ces classes auraient en leurs mains le dépôt exclusif de la dignité nationale ! Parce que la corruption les a abruties, elles ne reconnaîtraient au peuple que des appétits de brute, afin de s'arroger le droit de se dispenser ce qu'il faut d'aliments pour entretenir sa végétation animale qu'elles exploitent ! Ce n'est pas la faim non plus qui, en juillet, a poussé les prolétaires sur la place publique ; ils obéissaient à des sentiments d'une haute moralité, le désir de se racheter de la servitude par un grand service rendu au pays, la haine des Bourbons surtout ! car le peuple n'a jamais reconnu les Bourbons ; il a couvé sa haine quinze ans, épiant en silence l'occasion de se venger ; et, quand sa main puissante a brisé leur joug, elle a cru déchirer en même temps les traités de 1815. C'est que le peuple est un plus profond politique que les hommes d'Etat ; son instinct lui disait qu'une nation n'a point d'avenir, quand son passé est grevé d'une honte qui n'a point été lavée.

La guerre donc ! non point pour recommencer d'absurdes conquêtes, mais pour relever la France d'interdiction, pour lui rendre l'honneur, condition première de prospérité ; la guerre ! afin de prouver aux nations européennes nos sœurs, que, loin de leur garder rancune de l'erreur fatale pour nous et pour elles, qui les conduisit en armes au sein de la France en 1814, nous savions venger elles et nous en châtiât les rois menteurs, et en portant à nos voisins la paix et la liberté ! voilà ce que voulaient les 30 millions de Français qui ont salué avec enthousiasme l'ère nouvelle.

Voilà ce qui devait sortir de la Révolution de Juillet. Elle est venue pour servir de complément à nos quarante années révolutionnaires. Sous la république, le peuple avait conquis la liberté au prix de la famine ; l'empire lui avait donné une sorte de bien-être en le dépouillant de sa liberté. Les

deux régimes surent glorieusement rehausser la dignité extérieure, ce premier besoin d'une grande nation. Tout périt en 1815, et cette victoire de l'étranger dura quinze ans. Qu'était-ce donc que le combat de Juillet, sinon une revanche de cette longue défaite, et la chaîne de notre nationalité renouée ? Et toute révolution étant un progrès, celle-ci ne devait-elle pas nous assurer la jouissance complète des biens que nous n'avions obtenus jusque-là que partiellement, nous rendre enfin tout ce que nous avions perdu par la Restauration ?

Liberté ! bien-être ! dignité extérieure ! telle était la devise inscrite sur le drapeau plébéen de 1830. Les doctrinaires y ont lu : *Maintien de tous les privilèges ! Charte de 1814 ! quasi-légitimité !* En conséquence, ils ont donné au peuple la servitude et la misère au-dedans, au-dehors l'infamie. Les prolétaires ne se sont-ils donc battus que pour un changement d'effigie sur ces monnaies qu'ils voient si rarement ? Sommes-nous à ce point curieux de médailles neuves, que nous renversions des trônes pour nous passer cette fantaisie ?

C'est l'opinion d'un publiciste ministériel qui assure qu'en juillet nous avons *persisté* à vouloir la monarchie constitutionnelle, avec la variante de Louis-Philippe à la place de Charles X. Le peuple, selon lui, n'a pris part à la lutte que comme instrument des classes moyennes ; c'est-à-dire que les prolétaires sont des gladiateurs qui tuent et se font tuer pour l'amusement et le profit des privilégiés, lesquels applaudissent des fenêtres... bien entendu la bataille finie.

La brochure qui contient ces belles théories du gouvernement représentatif a paru le 20 novembre²² ; Lyon a répondu le 21²³. La réplique des Lyonnais a paru si péremptoire, que personne n'a plus dit un mot de l'œuvre du publiciste.

22. La description par Blanqui de ce publiciste et de cette brochure bien datée suggère une hypothèse : le 20 novembre 1831, parut à Paris, chez Delaunay, une brochure, petit in 8°, signée E.R. et intitulée : *Que nous faut-il encore ? Et qu'avons-nous à craindre ? Questions d'évidence* (BN Lb⁵¹ 1067), qui semble bien correspondre. Blanqui soulève un problème qui a suscité bien des controverses, chacun s'appuyant sur des faits réels, mais des interprétations différentes. Pour Blanqui, le peuple avait bien des raisons d'être partie prenante des luttes de Juillet, et il les expose avec une argumentation tant solide que passionnée, tendant à lui attribuer à lui seul le mérite du résultat. Par ailleurs, il est également vrai que les imprimeurs, attaqués dans leurs intérêts, n'avaient d'autres moyens de réponse que de licencier leurs ouvriers pour accélérer le mouvement. D'ailleurs des « politiques » comme Barthe, riche de son expérience carbonariste, découvrirent les vertus de cette méthode en observant la disponibilité des typographes (cf. texte 7, n. 3, p. 72). Enfin, il est non moins vrai que la bourgeoisie orléaniste « engagée » comprenait dans ses rangs de nombreux patrons d'entreprises qui profitèrent de cette occasion pour consolider leur domination et faire ainsi leur révolution par procuration, en fermant les portes de leur maison et même en fournissant des armes à leurs ouvriers, comme Audry de Puyraveau, ou cet autre qui ferma sa manufacture et fabriqua des balles de plomb avec les tuyaux de son jardin... etc. Convaincus d'avoir réalisé là un haut fait d'armes, certains réclamèrent même la légion d'honneur... (cf. en particulier O. FESTY).

23. Dans une situation économique catastrophique que supportaient surtout les ouvriers, un accord sur une légère augmentation de salaires fut conclu le 25 octobre 1831 entre soyeux et canuts, avec le soutien du préfet Bouvier-Dumolard. Mais, très vite, de

Quel abîme les événements de Lyon viennent de dévoiler aux yeux ! Le pays entier s'est ému de pitié à la vue de cette armée de spectres à demi consumés par la faim, courant sur la mitraille pour mourir au moins d'un seul coup.

Et ce n'est pas seulement à Lyon, c'est partout que les ouvriers meurent écrasés par l'impôt²⁴. Ces hommes, si fiers naguère d'une victoire qui liait leur avènement sur la scène politique au triomphe de la liberté ; ces hommes auxquels il fallait toute l'Europe à régénérer, ils se débattaient contre la faim, qui ne leur laisse plus assez de force pour s'indigner de tant de déshonneur ajouté au déshonneur de la Restauration. Le cri de la Pologne expirante n'a pu même les détourner de la contemplation de leurs propres misères, et ils ont gardé ce qui leur reste de larmes pour pleurer sur eux et sur leurs enfants. Quelles souffrances que celles qui ont pu faire oublier si vite les Polonais exterminés !

Voilà la France de Juillet telle que les doctrinaires nous l'ont faite. Qui l'eût dit ! dans ces jours d'enivrement, lorsque nous errions machinalement, le fusil sur l'épaule, au travers des rues dépavées et des barricades, tout étourdis de notre triomphe, la poitrine gonflée de bonheur, rêvant la pâleur des rois et la joie des peuples quand viendrait à leurs oreilles le mugissement lointain de notre *Marseillaise* ; qui l'eût dit que tant de joie et de gloire se changerait en un tel deuil ! Qui eût pensé en voyant ces ouvriers grands de six pieds, dont les bourgeois, sortis tremblant de leurs caves, baisaient à l'envi les haillons, et redisant le désintéressement et le courage avec des sanglots d'admiration, *qui eût pensé* qu'ils mourraient de misère sur ce pavé, leur conquête, et *que leurs admirateurs les appelleraient la plaie de la société* !

Ombres magnanimes ! glorieux ouvriers, dont ma main a serré la main mourante en signe d'adieu, sur le champ de bataille, dont j'ai voilé avec des haillons le visage agonisant, vous mouriez heureux au sein d'une victoire qui devait racheter votre race ; et, six mois plus tard, j'ai retrouvé vos enfants au fond des cachots, et chaque soir je m'endormais sur mon grabat, au bruit de leurs gémissements, aux imprécations de leurs bourreaux, et au sifflement du fouet qui faisait taire leurs cris.

Messieurs, n'y a-t-il pas quelque imprudence dans ces outrages prodigués à des hommes qui ont fait l'essai de leur force, et qui se trouvent dans

nombreux fabricants refusèrent de l'appliquer, confortés par la position intransigeante de Casimir Perier qui désavoua l'initiative du préfet. Par dizaines de milliers, les canuts descendirent dans la rue et, soutenus par d'autres ouvriers, se rendirent maîtres de Lyon le 23 novembre. Le 5 décembre, l'armée de Soult réoccupa la ville. La répression fut très dure et tous les avantages chèrement acquis, supprimés.

24. Il est curieux que Blanqui attribue la misère ouvrière davantage à l'impôt qu'aux salaires et aux conditions de travail.

une condition pire que celle qui les poussa au combat ? Est-il sage d'apprendre si amèrement au peuple qu'il a été dupe de sa modération dans le triomphe ? Est-on tellement certain de ne plus avoir besoin de la clémence des prolétaires, qu'on puisse, avec pleine sécurité, s'exposer à les trouver impitoyables ? Il semble qu'on ne prenne d'autres précautions contre les vengeances populaires que d'en exagérer d'avance le tableau, comme si cette exagération, les peintures imaginaires de meurtre et de pillage étaient le seul moyen d'en conjurer la réalité. Il est aisé de mettre la baïonnette sur la poitrine à des hommes qui ont rendu leurs armes après la victoire.

Ce qui sera moins facile, c'est d'effacer le souvenir de cette victoire. Voici bientôt dix-huit mois employés à reconstruire pièce à pièce ce qui fut renversé en quarante-huit heures, et les dix-huit mois de réaction n'ont pas même ébranlé l'ouvrage des trois jours. Nulle force humaine ne saurait repousser dans le néant le fait qui s'est accompli. Demandez à celui qui se plaignait d'un effet sans cause, s'il se flatte qu'il puisse y avoir des causes sans effets. La France a conçu dans les embrassements sanglants de six mille héros ; l'enfantement peut être long et douloureux ; mais les flancs sont robustes, et les empoisonneurs doctrinaires ne la feront point avorter.

Vous avez confisqué les fusils de Juillet. Oui ; mais les balles sont parties. Chacune des balles des ouvriers parisiens est en route pour faire le tour du monde ; elles frappent incessamment ; elles frapperont jusqu'à ce qu'il n'y ait plus debout un seul ennemi de la liberté et du bonheur du peuple²⁵.

[...]

[Défenses de THOURET, HUBERT, TRÉLAT, BONNIAS]

A peine le citoyen Bonnias a-t-il terminé sa défense que des bravos et des applaudissements réitérés éclatent dans l'auditoire.

Pendant cette dernière partie, M. BONNIAS s'interrompant dit :— M. l'avocat général prend des notes, cela ne m'étonne pas, je m'y attendais.

Le Président.— Prévenu Bonnias, vous n'êtes interrompu par personne.

L'avocat général, au prévenu.— Vous ne vous trompez pas.

M. DELAPALME se lève et dit :— Nous ne pouvons attendre plus longtemps à remplir le devoir qui nous est imparti à l'égard de deux des prévenus en nous réservant de faire statuer par la Cour, immédiatement après le jugement de la présente affaire, sur différents passages prononcés à cette audience.

25. Blanqui termine sa défense par une véritable déclaration de guerre.

M. l'avocat général demande acte à la Cour de divers passages du discours de M. Blanqui et de celui de M. Bonnias. [L'un des défenseurs, Me Dupont, proteste mais est interrompu :]

Le Président.— Je ne vous conseille pas d'interrompre M. l'avocat général dans ses conclusions.

Le Président, à Bonnias.— Avez-vous quelque chose à dire sur la représentation du ministère public ?

M. BONNIAS.— C'est une des rares circonstances dans lesquelles il n'y a rien à reprendre à ce que dit M. l'avocat général.

BLANQUI, vivement.— Je remercie M. l'avocat général d'avoir fait ressortir mes doctrines d'économie politique.

Le Président.— Reconnaissez-vous l'exactitude des passages mentionnés au réquisitoire de M. l'avocat général ?

BLANQUI.— Je suis obligé de ne rien reconnaître. M. l'avocat général a du recueillir [des paroles], et s'il trouve quelques délits, il les prouvera²⁶.

[Cf. variante à la fin du texte.]

M. BONNIAS.— Je reconnais les citations verbales de M. l'avocat général, mais je me réserve de discuter ses citations écrites.

Le Président.— Ce sont dès maintenant des citations écrites.

BLANQUI.— Il me faudrait qu'on me remit le réquisitoire car on peut lire dans un sens et écrire dans un autre.

Le Président.— Vous ne sentez pas toute la portée de vos paroles.

BLANQUI.— Je ne dis rien que je ne comprenne parfaitement.

Me DUPONT [Proteste contre le réquisitoire...et menace de se retirer].

La Cour, après en avoir délibéré, donne acte à M. l'avocat général.

Me DUPONT proteste et se retire.

M. BONNIAS.— Je donne acte à la Cour que pendant sa délibération, il y avait près d'elle des personnes qui ont pu influencer sa décision.

Le Président.— Il en sera fait mention au procès verbal.

ALLIER. [Proteste à son tour et veut se retirer].

Le président donne l'ordre de l'en empêcher, les gendarmes exécutent l'ordre. L'incident se produit.

26. Voir à la fin du texte, p. 206, une version un peu différente, tirée du *Compte rendu des audiences publiques du 10, 11 et 12 janvier 1832* se trouvant aux Archives nationales, série BB 18/1376.

RASPAIL. [défend Allier, son défenseur].

Allier est suspendu pour un an.

Les autres avocats, Garrot, Boussi, Deshayes, protestent à leur tour et sortent de la salle.

[Défenses de PLAGNIOL, JUCHAULT, DELAUNAY.]

[Les autres prévenus ont renoncé à leur défense, soit parce qu'ils considéraient qu'un autre avait déjà dit l'essentiel, soit parce que le ministère public avait abandonné l'accusation de l'arrêt.]

Il est cinq heures.

Le Président.— Prévenus, avez-vous quelque chose à rajouter à votre défense ?...

[Gervais intervient...]

Les débats sont terminés ...

[Réflexions d'un juré, les inculpés demandent que la clôture soit annulée.]

Le Président, après avoir consulté la Cour, déclare que la clôture des débats est annulée et accorde la parole à M. Trélat.

[Trélat, Raspail, Gervais interviennent.]

Le Président prononce la clôture des débats qu'il résume rapidement. A une partie de son résumé, qui était une véritable plaidoirie, plusieurs observations se font entendre du banc des prévenus, de celui des avocats et des différentes parties de l'auditoire.

[...]

A sept heures et demie, les questions, au nombre de soixante-quatre, sont lues et soumises aux jurés.

Après deux heures trois quart de délibération, ils déclarent que les écrits incriminés, à l'exception du premier, intitulé *A l'opinion publique* et le dernier, *Courte allocution* (par Bonnias), contiennent les délits relevés par l'arrêt de renvoi, mais ils déclarent en même temps que les prévenus ne sont pas coupables (vives sensations).

[DELAPALME, constatant la décision du jury, ajoute :]

Il reste à la Cour à statuer sur nos réserves. La Cour se rappelle en effet que [...] nous avons fait des réserves [pour la défense des prévenus Raspail, Blanqui, Bonnias, Gervais et Thouret] en ce qui touche les expressions outrageantes adressées aux magistrats.

[Le Président désigne un avocat d'office qui est récusé par les prévenus.]

L'avocat général rappelle les passages qu'il a fait consigner sur le procès-verbal d'audience [*en italique* dans notre transcription de la défense de Blanqui], et y trouve les délits de provocation au renversement du gouvernement du roi, offenses envers la personne du roi, excitation au mépris et à

la haine envers une classe de citoyens, d'outrages envers les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions.

[Avant la clôture des débats, les prévenus furent invités à dire quelques mots. Après une vive intervention de Raspail.]

Le Président.— Prévenu Blanqui, vous avez la parole.

BLANQUI.— C'est une chose qui n'a pas de nom : c'est en riant, mais d'un rire singulier que je me lève pour parler... Je suis embarrassé, car si je voulais dire tout ce que j'ai sur le cœur, je provoquerai bien d'autres réquisitoires... Le 29 juillet, je suis entré ici. Le hasard m'avait placé en tête du peuple en armes... Avec la pointe de nos baïonnettes, nous avons déchiré les fleurs de lys que vos yeux cherchent dans cette enceinte, Monsieur, et qu'ils ne trouveront plus... Croyez-vous que c'était à de vains emblèmes que s'adressaient nos baïonnettes ? Non !... C'était aux magistrats prévaricateurs qui avaient souillé quinze ans ces sièges de leur présence.... Nous pensions avoir nettoyé le temple de la justice... En cela comme en tout, on a fait mentir notre révolution, mais le souvenir de ces journées devrait vous servir de leçon.

[Bonnias et Gervais parlent à leur tour].

Le Président.— Prévenu Thouret...

THOURET.— J'attends que la Cour ait l'inconcevable hardiesse de nous condamner.

Le Président.— Me Hardy, vous avez la parole.

Me Hardy se lève, les prévenus l'invitent à ne point parler : il retourne à sa place (bravos dans l'auditoire).

La Cour se retire pour délibérer.

Dix minutes après, elle rentre et prononce l'arrêt suivant dont la lecture a exigé plus d'un quart d'heure (il est bien évident que cet arrêt avait été rédigé à l'avance)²⁷.

[Elle donne lecture de]

l'arrêt de condamnation rendu par MM. les conseillers Jacquinot-Godard, Cardon de Montigny et Crépin de la Rachée contre les cinq prévenus Raspail, Blanqui, Gervais, Thouret et Bonnias pour le fait de leur défense, après leur acquittement et celui de leurs coaccusés par le jury.

[Elle tente de justifier son droit à statuer pour chaque prévenu...]

27. Ce qui prouve bien qu'il fallait absolument trouver une condamnation dans ce procès qui était en quelque sorte l'aboutissement de la lutte menée par Casimir Perier contre la SAP.

En ce qui touche L. A. Blanqui, considérant qu'il s'est rendu coupable d'avoir cherché à troubler la paix publique en excitant le mépris et la haine des citoyens contre plusieurs classes de personnes qu'il a désignées tour à tour par les noms de riches privilégiés et bourgeois dans divers discours sus-énoncés, et notamment dans les passages suivants...[en italique dans notre texte], délit prévu par l'article 1 de la loi du 17 mai 1819 et de la loi du 25 mars 1822.

[...]

La cour condamne Raspail et Bonnias à quinze mois de prison et cinq cents francs d'amende; Blanqui à un an et cent francs d'amende ; Gervais et Thouret à six mois et cent francs.

Ordonne que le présent arrêt sera affiché au nombre de 500 exemplaires.

[...]

L'audience est levée.

[...]

Malgré toutes les précautions prises pour paralyser ses impressions, l'auditoire s'était levé d'indignation en voyant la Cour s'arroger par ce jugement inouï un droit que la loi n'a conféré qu'au jury.

Les condamnés se sont pourvus en cassation²⁸.

28. D'après BERNSTEIN, Blanqui fut seul libéré sous caution dès le 12 janvier, les cinq condamnés firent appel et le verdict fut confirmé le 27 février.

ANNEXE

[Version un peu différente à partir de l'intervention de l'avocat général qui « demande acte à la Cour de divers passages du discours de M. Blanqui... » :]

« Dans le discours prononcé par ce dernier [Blanqui], ont été dit les passages suivants retenus par le ministère public :

1) [...] Ceci est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont voulue puisqu'ils ont été les agresseurs [...]

2) [...] Quant aux privilégiés, qui vivent grassement de la sueur des pauvres [...]

3) [...] C'est la guerre des barons féodaux contre les marchands, qu'ils détroussaient sur les grands chemins [...]

4) [...] La Chambre des députés [...] machine impitoyable qui broie 25 millions de paysans et 5 millions d'ouvriers pour en former la substance qu'elle transfuse dans les veines des privilégiés [...]

5) [...] Les impôts [...] pillage des oisifs sur les classes laborieuses [...]

6) [...] Le devoir des amis du peuple est d'appeler les masses à briser un joug de misère et d'ignominie [...]

7) [...] Les chambres élues par les accapareurs de pouvoir [...]

8) [...] Qui aurait pensé que les bourgeois appelleraient les ouvriers la plaie de la société ? [...]

Le prévenu Blanqui ayant assez de parler, la parole a été progressivement donnée aux prévenus Thouret, Hubert, Trélat, Bonnias.

[...]

A l'égard du prévenu Blanqui, ainsi que du discours qui vient d'être prononcé par le dit Bonnias, nous requérons que mention soit faite au procès-verbal des débats des passages que nous avons retenus et dont nous donnons connaissance à la Cour, et qu'il nous soit donné acte de nos réserves de faire statuer immédiatement après la déclaration du jury, tant contre Blanqui, que contre Bonnias. Et de suite, le ministère public a lu les dits passages.

Après quoi, le président a demandé aux prévenus Bonnias et Blanqui s'ils reconnaissent l'exactitude des passages retenus par le ministère public. Le prévenu Bonnias a répondu : « Parfaite ». Le prévenu Blanqui s'est levé et a dit : « Je remercie le ministère public d'avoir donné de la publicité à mon système d'Économie politique. Au surplus, c'est à lui à les retenir : Je reconnais les citations de l'avocat général seulement ».

A LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU PEUPLE*

2 février 1832

Citoyens,

Notre bureau central m'a chargé de vous présenter un rapport sur la situation intérieure et extérieure de la France depuis la révolution de Juillet.

Il ne saurait m'entrer en la pensée d'embrasser dans son ensemble et ses détails cette vaste question qui alimente depuis dix-huit mois la presse périodique et non périodique, les débats parlementaires et la diplomatie, non seulement de la France, mais de l'Europe entière. Laissons donc de côté cette multitude d'événements que vous connaissez tous en nous faisant grâce des réflexions qu'ils vous ont inspirées aussi bien qu'à moi. J'essaierai simplement, pour expliquer la position du pays, de mettre en relief les divers partis dont les intérêts opposés constituent la lutte qui se poursuit avec tant de violence et à laquelle vous prenez une part de plus en plus considérable. Ces partis existaient tous avant la révolution de Juillet ; aucun parti nouveau n'a surgi du sein et comme conséquence de cette révolution.

La situation actuelle n'est que le développement extrême des partis qui sommeillaient côte à côte sous le régime engourdissant de la Restauration et chez lequel le réveil des trois jours a allumé une fièvre dévorante incessamment excitée et attisée et redoublée par les progrès de la maladie qui ronge le corps social.

Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a guerre à mort entre les classes qui composent la nation. Cette vérité étant bien connue, le parti vraiment national, celui auquel les patriotes doivent se rallier, c'est le parti des masses.

* Mss Blanqui, NAF 9591 (1), f° 314 sqq., et 9592 (3), f° 17 sqq., référence de la version, paraissant être la dernière, que nous avons retenue. Les Amis du Peuple avaient demandé à Blanqui, leur vice-président, d'exposer la situation tant intérieure qu'extérieure. Ce texte semble l'un des plus importants de cette période, du moins parmi ceux dont nous disposons. Il constitue au moins un texte charnière dans la pensée de Blanqui et précise tout ce qu'il a ébauché de façon dispersée dans des textes plus courts ou de pure circonstance, y compris dans sa défense peu de jours avant. On a l'impression qu'en l'espace de dix-huit mois, Blanqui a franchi des décennies de réflexion. Pourtant déjà très intéressant, le texte de sa défense, quinze jours plus tôt, est très en retrait, mais il a été rédigé dans un but et un cadre bien précis, alors qu'ici, il s'adresse à un milieu qui lui paraît plus réceptif à l'ensemble de ses idées. Ce rapport a été publié avec de nombreuses lacunes dans les *Textes choisis*, p. 85 et dans les *Écrits sur la Révolution*, p. 91.

Il y a eu jusqu'ici trois intérêts en France : celui de la classe dite élevée, celui de la classe moyenne ou bourgeoise, enfin celui du peuple ¹. Je place le peuple en dernier parce qu'il a toujours été le dernier et que je compte sur une prochaine application de la maxime de l'Évangile : les derniers seront les premiers.

En 1814 et 1815, la classe bourgeoise fatiguée de Napoléon, non pas à cause de son despotisme, elle se soucie peu de la liberté qui ne vaut pas à ses yeux une livre de bonne cannelle ou un billet bien endossé, mais parce que, le sang du peuple épuisé, la guerre commençait à lui prendre ses enfants, et surtout parce qu'elle nuisait à sa tranquillité et empêchait le commerce d'aller ; la classe bourgeoise, donc, reçut les soldats étrangers en libérateurs, et les Bourbons comme des envoyés de Dieu. Ce fut elle qui ouvrit les portes de Paris, qui traita de brigands de la Loire les soldats de Waterloo, qui encouragea les sanglantes réactions de 1815.

Louis XVIII l'en récompensa par la charte. Cette charte constituait les hautes classes en aristocratie et donnait aux bourgeois la Chambre des députés, dite chambre démocratique. Par là, les émigrés, les nobles et les grands propriétaires partisans fanatiques des Bourbons et la classe moyenne qui les acceptait par intérêt se trouvaient maîtres par portion égale du gouvernement. Le peuple fut mis de côté². Privé de chefs, démoralisé par l'invasion étrangère, n'ayant plus foi à la liberté, il se tut et subit le joug, en faisant ses réserves. Vous savez quel appui constant la classe bourgeoise a prêté à la Restauration jusqu'en 1825. Elle prêta la main aux massacres de 1815 et 1816, aux échafauds de Bories et de Berton³, à la guerre d'Espagne⁴, à l'avènement de Villèle et au changement de la loi

1. C'est la première fois, parmi les textes que nous publions, que Blanqui sépare la société en trois classes et affirme aussi nettement la lutte des classes.

2. C'est également la première fois, nous semble-t-il, que Blanqui attaque lui-même la charte de cette façon, bien que nous ayons vu que plus se développait sa propre lutte à travers le Comité des Écoles, moins la charte conservait sa crédibilité, et cela, dès janvier 1831, ce qui tendrait à confirmer sans doute qu'à cet égard la position de nombreux républicains sous la Restauration était purement tactique, ne réclamant l'application de la charte que dans la mesure où elle leur laissait un minimum de liberté d'expression.

3. Les références fréquentes de Blanqui à la Terreur blanche, aux quatre sergents de La Rochelle et aux autres victimes de la répression bourbonnienne (cf. principalement textes 1 et 8, p. 39 et 75) montrent à quel point il en a été frappé et notamment par les exécutions de 1822, à une époque où, déjà très sensibilisé par ce qu'il avait connu pendant son enfance, il s'éveillait aux réalités de la société environnante.

4. Restauré sur le trône d'Espagne en 1814, Ferdinand VII avait supprimé la constitution gaditane de 1812. Un officier de l'armée destinée à reconquérir les colonies sud-américaines, le colonel Riego, organisa un coup d'État en janvier 1820 et rétablit la constitution. Mais la lutte entre les « exaltés », qui gagnèrent les élections de 1822, et les contre-révolutionnaires maintenait une guerre civile qui provoqua l'intervention de l'Europe, en particulier de la France en 1823. L'absolutisme de Ferdinand VII, qui massacra tous ses ennemis, fut rétabli, protégé par la France qui y laissa son armée jusqu'en 1828.

d'élection ; elle ne cessa d'envoyer des majorités dévouées au pouvoir, jusqu'en 1827⁵.

Dans l'intervalle de 1825 à 1827, Charles X, voyant que tout lui réussissait et se croyant assez fort sans les bourgeois, voulut procéder à leur exclusion, comme on avait fait pour le peuple en 1815 ; il fit un pas hardi vers l'Ancien Régime et déclara la guerre à la classe moyenne, en proclamant la domination exclusive de la noblesse et du clergé sous la bannière du jésuitisme. La bourgeoisie est essentiellement antispirituelle, elle déteste les églises, ne croit qu'aux registres en partie double⁶. Les prêtres l'irritèrent ; elle avait bien consenti à opprimer le peuple de moitié avec les classes supérieures, mais voyant son tour venu aussi, pleine de ressentiment et de jalousie contre la haute aristocratie, elle se rallia à cette petite partie de la classe moyenne qui avait seule combattu les Bourbons depuis 1815 et qu'elle avait sacrifiée jusque-là. Alors commença cette guerre de journaux et d'élections menée avec tant de constance et d'acharnement. Mais les bourgeois combattaient au nom de la charte, rien que pour la charte. La charte, en effet, assurait leur puissance ; fidèlement exécutée, elle leur donnait la suprématie dans l'État. La légalité fut inventée pour représenter cet intérêt de la bourgeoisie et lui servir de drapeau. L'ordre légal devint comme une divinité devant laquelle les opposants constitutionnels brûlaient leur encens quotidien. Cette lutte se poursuivit de 1825 à 1830, toujours plus favorable aux bourgeois qui gagnaient rapidement du terrain et qui, maîtres de la Chambre des députés, menacèrent bientôt le gouvernement d'une complète défaite.

Que faisait cependant le peuple au milieu de ce conflit ? Rien. Il restait spectateur silencieux de la querelle et chacun sait bien que ses intérêts ne comptaient pas dans les débats survenus entre ses oppresseurs. Certes, les bourgeois se souciaient peu de lui et de sa cause qu'on regardait comme perdue depuis quinze ans. Vous vous souvenez que les feuilles les plus dévouées aux constitutionnels répétaient à l'envi que le peuple avait donné sa démission entre les mains des électeurs, seuls organes de la France. Ce n'était pas seulement le gouvernement qui considérait les masses comme indifférentes au débat ; la classe moyenne les méprisait peut-être plus encore et certainement elle comptait recueillir seule les fruits de la victoire. Cette victoire n'allait pas au-delà de la charte. Charles X et la charte avec une bourgeoisie toute puissante, tel était le but des constitutionnels. Oui, mais le peuple entendait autrement la question ; le peuple se moquait de la

5. Avec ces exemples, Blanqui montre comment la bourgeoisie a aidé le pouvoir jusqu'au moment où elle courut un danger pour elle-même.

6. Les livres de comptabilité.

charte⁷ et exéçrait les Bourbons ; en voyant ses maîtres se disputer, il épiait en silence le moment de s'élancer sur le champ de bataille et de mettre les partis d'accord.

Quand les choses en vinrent à ce point que le gouvernement n'avait plus de ressources que dans les coups d'État, et que cette menace d'un coup d'État fut suspendue sur la tête des bourgeois, comme la peur les prit ! Qui ne se rappelle les regrets et les terreurs des 221, après l'ordonnance de dissolution qui répondait à leur fameuse adresse⁸ ? Charles X parlait de sa ferme résolution d'avoir recours à la force et la bourgeoisie pâlisait. Déjà, la plupart désapprouvaient hautement les pauvres 221 de s'être laissés emporter à des excès révolutionnaires. Les plus hardis mettaient leur espoir dans le refus de l'impôt qui eût été bel et bien payé, et dans l'appui des tribunaux qui auraient presque tous et de grand cœur fait l'office de cours prévôtales. Si les royalistes montraient tant de confiance et de résolution, si leurs adversaires laissaient paraître tant de crainte et d'incertitude, c'est que les uns et les autres regardaient le peuple comme démissionnaire et s'attendaient à le trouver neutre dans la bataille. Ainsi, d'un côté, le gouvernement appuyé sur la noblesse, le clergé et les grands propriétaires, de l'autre, la classe moyenne, prête à en venir aux mains, après avoir préludé cinq ans par une guerre de plume et de boules, le peuple silencieux et cru démissionnaire depuis quinze ans.

C'est dans cette situation que le combat s'engagea. Les ordonnances sont lancées, et la police brise les presses des journaux. Je ne vous parlerai pas de notre joie à nous, citoyens, qui frémissions sous le joug et qui assistions enfin à ce réveil du lion populaire qui avait dormi si longtemps. Le 26 juillet fut le plus beau jour de notre vie. Mais les bourgeois ! Jamais crise politique n'offrit le spectacle d'une telle épouvante, d'une si profonde consternation. Pâles, éperdus, ils entendirent les premiers coups de feu comme la première décharge du piquet qui devait les fusiller l'un après l'autre. Vous avez tous présent à la mémoire la conduite des députés les lundi, mardi et mercredi⁹. Ce que la peur leur laissait de présence d'esprit

7. La violation de la charte étant la preuve de la volonté absolutiste du roi, sa défense fut mobilisatrice à l'époque, mais Blanqui fait part ainsi de sa propre incrédulité et de celle du peuple sur le fond de ce mot d'ordre qui intéressait davantage les classes bourgeoises.

8. Sur les menaces de coup d'État, et l'adresse des 221, cf. texte 1 et notes 34, 42 et 43, pages 43 et 45. Dans son premier texte autobiographique, Blanqui revient et insiste sur cette peur de la bourgeoisie.

9. Pendant les trois premières journées, la plupart des députés étaient absents et beaucoup se cachaient. Ceux qui restèrent participèrent à de multiples réunions chez Laborde puis Perier puis Audry dans lesquelles, sous l'influence de Perier, qui déployait son énergie à tempérer les esprits, fut signée une timide protestation. Ils se retrouvèrent le jeudi à l'hôtel du banquier Laffitte, qui intrigait depuis la veille en faveur de son client, le duc d'Orléans pour lui obtenir la lieutenance générale du royaume. Cette solution écartait la république réclamée à l'Hôtel de Ville par les jeunes gens, et rassurait les hommes d'affaires et les banquiers.

et de facultés, ils l'ont employé à prévenir, à arrêter le combat ; dans la préoccupation de leur propre lâcheté, ils se refusaient à prévoir une victoire populaire et tremblaient déjà sous le couteau de Charles X.

Mais le jeudi, la scène changea. Le peuple est vainqueur. C'est alors une autre terreur qui les saisit, bien autrement profonde et accablante. Adieu, leurs rêves de charte, de légalité, de royauté constitutionnelle, de domination exclusive de la bourgeoisie ! Ce fantôme impuissant de Charles X s'est évanoui. Au travers des débris, des flammes et de la fumée, sur le cadavre de la royauté, le peuple leur apparaît debout, debout comme un géant, le drapeau tricolore à la main ; ils demeurent frappés de stupeur. Oh ! C'est alors qu'ils regrettent que la garde nationale n'ait point existé le 26 juillet, qu'ils accusent l'imprévoyance et la folie de Charles X qui a brisé lui-même l'ancre de son salut¹⁰. Il était trop tard pour les regrets ; vous voyez que, pendant ces jours où le peuple fut si grand, les bourgeois ont été ballottés entre deux peurs, celle de Charles X, d'abord, et celle des ouvriers, ensuite. Noble et glorieux rôle pour ces fiers guerriers qui font flotter de si hauts panaches dans les parades du Champ-de-Mars.

Mais, citoyens, comment se fait-il qu'une révélation si soudaine et si redoutable de la force des masses soit demeurée stérile ? Par quelle fatalité, cette révolution faite par le peuple seul et qui devait marquer la fin du règne exclusif de la bourgeoisie ainsi que l'avènement de la puissance populaire, n'a-t-elle eu d'autre résultat que d'établir le despotisme de la classe moyenne, d'aggraver la misère des ouvriers et des paysans, et de plonger la France un peu plus avant dans la boue ? Hélas ! Le peuple, comme cet autre vieux, a su vaincre, mais n'a pas su profiter de sa victoire. La faute n'en est pas toute à lui. Le combat fut si court que ses chefs naturels, ceux qui auraient donné cours à sa victoire, n'eurent pas le temps de sortir de la foule. Il se rallia forcément aux chefs qui avaient figuré en tête de la bourgeoisie dans la lutte parlementaire contre les Bourbons. D'ailleurs, il savait gré aux classes moyennes de leur petite guerre de cinq ans contre ses ennemis et vous avez vu quelle bienveillance, je dirai presque, quel sentiment de déférence il montrait envers ces hommes à habit qu'il rencontrait dans les rues après la bataille. Sentait-il déjà, comme par instinct, qu'il venait de jouer un tour fort désagréable aux bourgeois et, dans sa générosité de vainqueur, voulait-il faire les avances et offrir paix et amitié à ses futurs adversaires ? Ce cri de « Vive la charte » dont on a si perfidement (?) abusé n'était qu'un cri de ralliement pour prouver son alliance avec ces hommes.

10. Blanqui semble aussi penser que si les Bourbons aînés avaient respecté la charte, il aurait fallu de longues années encore avant de les chasser du pouvoir. Cela explique sans doute l'explosion de sa joie à la publication des ordonnances : c'était l'erreur fatale du pouvoir.

Quoi qu'il en soit, les masses n'avaient exprimé formellement aucune volonté politique positive. Ce qui s'agitait en elles, ce qui les avait jetées sur la place publique, c'était la haine des Bourbons, la résolution ferme de les renverser. Il y avait du bonapartisme et de la république dans les vœux qu'elles formaient pour le gouvernement qui devait sortir des barricades.

Vous savez comment le peuple, dans sa confiance aux chefs qu'il avait acceptés et que leurs anciennes hostilités contre Charles X lui faisaient considérer comme ennemis aussi implacables que lui-même de toute la famille des Bourbons, se retira de la place publique après la bataille terminée. Alors les bourgeois sortirent de leurs caves et s'élancèrent par milliers dans les rues que la retraite des combattants laissait libres. Il n'est personne qui ne se souvienne avec quelle merveilleuse soudaineté la scène changea dans les rues de Paris, comme par un coup de théâtre, comment les habits remplacèrent les vestes, en un clin d'œil, comme si la baguette d'une fée avait fait disparaître les uns et surgir les autres. C'est que les balles ne sifflaient plus. Il ne s'agissait plus d'attraper les coups, mais de ramasser le butin. Chacun son rôle ; les hommes des ateliers s'étaient retirés, les hommes du comptoir parurent.

C'est alors que les malheureux auxquels la victoire avait été remise en dépôt, après avoir essayé de replacer Charles X sur son trône, sentant qu'il y allait de leur vie, s'arrêtèrent à une trahison moins périlleuse ; un Bourbon fut proclamé Roi ; dix à quinze mille bourgeois installés à demeure dans les cours du nouveau palais, pendant nombre de jours, saluèrent le maître de leurs cris d'enthousiasme sous la direction des agents payés par l'or royal. Quant au peuple, comme il n'a point de rentes ni par conséquent les moyens de flâner sous les fenêtres des palais, il restait dans ses ateliers. Mais il n'a pas été complice de cette indigne usurpation qui ne se fût pas accomplie impunément s'il avait trouvé des hommes capables de guider les coups de sa colère et de sa vengeance. Trahi par ses chefs, abandonné des écoles, il s'est tu en faisant ses réserves comme en 1815.

Je vous citerai en exemple un cocher de cabriolet qui me conduisait samedi dernier ; après m'avoir raconté la part qu'il avait prise au combat des trois jours, il ajouta : « Je rencontrai, sur le chemin de la Chambre, la procession des députés qui se dirigeaient vers l'Hôtel de Ville. Je les suivis pour voir ce qu'ils allaient faire. Alors j'ai vu Lafayette paraître sur le balcon avec Louis-Philippe et dire : "Français, voici votre Roi !" Monsieur, quand j'ai entendu ce mot-là, c'est comme si j'avais reçu un coup de poignard. Je n'y voyais plus, je me suis en allé ». Cet homme, c'est le peuple¹¹.

11. Lafayette, celui en qui bien des républicains, des révolutionnaires et des ouvriers avaient placé tant d'espoir, non seulement avait très vite choisi Orléans, mais dès le 25 août avait publié un ordre du jour de la Garde nationale condamnant les rassemblements ouvriers. Affaibli par l'âge, il ne résista pas aux manigances de Laffitte ni aux pressions de son entourage.

Telle est donc la situation des partis immédiatement après la Révolution de Juillet. La haute classe est écrasée. La classe moyenne qui s'est cachée pendant le combat et qui l'a désapprouvé, déployant autant d'habileté qu'elle avait montré de prudence, escamote le fruit de la victoire remportée malgré elle. Le peuple, qui a tout fait, reste zéro comme devant. Mais un fait terrible s'est accompli. Le peuple est entré brusquement comme un coup de tonnerre sur la scène politique qu'il a enlevée d'assaut, et, bien que chassé presque au même instant, il n'en a pas moins fait acte de maître, il a repris sa démission. C'est désormais entre la classe moyenne et lui que va se livrer une guerre acharnée. Ce n'est plus entre les hautes classes et les bourgeois, ceux-ci auront même besoin d'appeler à leur aide leurs anciens ennemis pour mieux résister. En effet, la bourgeoisie n'a pas longtemps dissimulé sa haine contre le peuple.

D'abord, et tandis que le canon grondait pour ainsi dire encore sous l'impression de la première terreur et du premier respect qu'inspire l'héroïsme des vainqueurs on se croit obligé de leur prodiguer les éloges, c'est du bout des lèvres en rechignant et le dépit dans l'âme. Combien d'ouvriers même qui s'étaient battus, renvoyés par leurs maîtres non parce qu'ils s'étaient battus, mais sous prétexte qu'ils avaient manqué à l'atelier, quatre et cinq jours ! On doit le dire cependant, il y avait chorus de louanges pour la modération, la générosité, la sagesse que les prolétaires victorieux avaient déployées.

Mais si on les louait, c'est qu'on les craignait encore. Le concert d'éloges cesse bientôt et fait place à l'indifférence ; il devient de mauvais ton de parler avec enthousiasme des [révolutions] mémorables et des héros de Juillet. Puis, comme le peuple poussé par la faim promène son mécontentement dans les rues, on commence à s'indigner contre les perturbateurs de l'ordre public ; le mot canaille qu'on avait prétendu effacer du dictionnaire se retrouve dans toutes les bouches. Comme les ouvriers n'opposent aux injures que la patience on s'enhardit, on parle haut, on menace ; les outrages, le mépris, les affronts, rien n'est épargné au pauvre peuple. Malheur à qui s'est montré assez fort pour vaincre, et qui n'a pas su conserver la victoire. La haine qu'on lui porte s'accroît de toute la peur qu'il inspire ; elle devient implacable. En effet, des paroles outrageantes et des mépris hautement exprimés, les bourgeois en viennent bientôt aux violences, et je n'ai pas besoin de rappeler ici les cruautés exercées sur des ouvriers sans armes et affamés, par des gardes nationaux bien replets et équipés de pied en cape¹².

12. Outre la répression des manifestations ouvrières, la Garde nationale, constituée essentiellement de bourgeois, s'opposa vigoureusement à toutes les manifestations politiques que Blanqui évoque dans les différents textes. Les troubles ne cessèrent pas de mars à septembre 1831.

Depuis dix-huit mois, vous le savez tous, les rues de Paris sont en proie aux exécutions militaires de la bourgeoisie armée. Enfin l'exécration vouée au peuple par cette classe est telle qu'après avoir célébré avec tant d'enthousiasme le désintéressement des ouvriers en juillet 1830, elle proclame partout aujourd'hui que le temps seul et non la bonne volonté leur a manqué pour piller et qu'ils sont prêts à saccager Paris à la première émeute. Les sentiments de cette classe sont les mêmes dans les départements que dans la capitale¹³.

Que si nous examinons la conduite du gouvernement, il y a dans sa politique la même marche, la même progression de haine et de violence que dans la bourgeoisie dont il représente les intérêts et les passions.

Je trouve pour ma part qu'on est injuste quand on l'accuse d'être infidèle à son origine. Par exemple, ce qui me paraît un non-sens, un impudent mensonge, c'est de l'appeler royauté de Juillet, royauté des barricades ; il n'y a pas plus de barricades que de Juillet dans la royauté de Louis-Philippe. Louis-Philippe, c'est la royauté d'août¹⁴, la royauté du Palais-Bourbon [...], mais voilà tout, et c'est bien différent. N'est-ce pas une chose admirable à votre avis que cette exactitude parfaite avec laquelle le chef du gouvernement retrace, résume le caractère des gens de boutique qui ont [mis] où il est [ce fou ?] ? C'est le caractère-type, la boutique incarnée. Le reste du gouvernement est à l'avenant.

Dans le principe, lorsque les pavés des barricades jonchaient encore les rues, on ne parlait que du programme de l'Hôtel de Ville, des institutions Républicaines ; les poignées de mains, les proclamations populaires, les grands mots de liberté, d'indépendance, de gloire nationale étaient prodigués ; puis, quand le pouvoir a tenu à sa disposition une force militaire organisée, les prétentions ont monté. Toutes les lois, toutes les ordonnances de la Restauration ont été invoquées et appliquées. Plus tard les poursuites contre la presse, les persécutions contre les hommes de Juillet, le peuple traqué à coups de sabre et de baïonnettes, les impôts augmentés et perçus

13. Après les journées de Juillet, les ouvriers étaient rentrés, pour la plupart, dans leurs ateliers sans participer au règlement politique de la situation. Mais nombreux restaient ceux qui ne retrouvèrent pas leur emploi. Le nouveau gouvernement, bien qu'issu de leur combat, se soucia davantage de rétablir l'ordre que de leur sort. Or, la crise économique, antérieure à la révolution de juillet, renforça dès août 1830 leur mécontentement et le niveau de la misère proche de la sous-alimentation. Une agitation plus sociale que politique provoqua dans quelques grandes villes de nombreuses manifestations sévèrement réprimées. A Paris, la Garde nationale était quelques fois si violente que le peuple en appelait aux troupes de ligne (cf. texte 43, p. 266). La répression avait provoqué des centaines de morts et de blessés à la fin 1831. Le choléra allait encore dramatiser la situation.

14. C'est le 7 août que Louis-Philippe prit le titre de roi des Français, usurpant ainsi, pour Blanqui, la victoire du peuple. Il reviendra à plusieurs reprises sur ce sujet, refusant que le roi attribue la source de son pouvoir aux journées de Juillet.

avec une rigueur inouïe sous la Restauration, tout le déploiement de violences, cet appareil de tyrannie ont révélé les haines et les craintes du gouvernement. Mais il sentait bien aussi que le peuple devait lui rendre aussi cette haine et ne se jugeant pas assez fort avec l'appui de la seule bourgeoisie, il a cherché à rallier à sa cause les hautes classes, afin qu'établi sur cette double base il fût en état de résister avec plus de succès à l'invasion menaçante des prolétaires.

C'est à cette manœuvre pour se concilier l'aristocratie qu'il faut rattacher tout le système qu'il a développé depuis dix-huit mois. C'est la clef de sa politique. Or, cette haute classe est composée de royalistes. Pour l'entraîner, il était donc nécessaire de se rapprocher le plus possible de la Restauration, de suivre ses errements, de la continuer. C'est ce qu'on a fait. Rien n'a été changé, sauf le nom du roi. On a nié, foulé aux pieds la souveraineté du peuple ; la cour a pris le deuil des princes étrangers. On a copié la légitimité en tout, partout. Les royalistes ont été maintenus dans leurs places et ceux qui avaient dû se retirer devant le premier flot de la révolution ont tous retrouvé des fonctions plus lucratives, la magistrature a été conservée, de sorte que l'administration entière est aux mains des hommes dévoués aux Bourbons aînés¹⁵.

Dans les provinces où les patriotes et les royalistes se trouvent en nombre presque égal, dans le Midi par exemple, toutes les fois que les deux partis se sont trouvés en présence par suite de la faiblesse et de la trahison du gouvernement, le gouvernement est intervenu contre les patriotes en faveur des carlistes. Aujourd'hui enfin il ne cherche plus à cacher sa haine pour les uns et sa prédilection pour les autres.

Il était difficile à l'aristocratie de résister à de si tendres avances. Aussi, une partie de cette classe, la partie la plus pourrie, celle qui veut avant tout de l'or et des plaisirs, a daigné promettre sa protection à l'ordre public ; mais l'autre portion, celle que j'appellerai les moins gangrenés, afin de ne pas prononcer le mot *honorable*, celle qui a le respect d'elle-même et foi en ses opinions, qui a voué un culte à son drapeau et à ses vieux souvenirs, ceux-là repoussent avec dégoût les caresses du juste milieu. Ils ont derrière eux la majeure partie des populations du Midi et de l'Ouest, tous ces paysans de la Vendée et de la Bretagne, qui, demeurés étrangers au mouvement de la civilisation, conservent une foi ardente dans le catholicisme et qui confondent dans leurs adorations le catholicisme et la légitimité. Avec grande raison car ce sont deux choses qui ont vécu et qui doivent mourir ensemble. Croyez-vous que ces hommes simples et croyants soient accessibles aux séductions ? Non, citoyens ! Car le peuple, soit que, dans son ignorance, il soit enflammé du fanatisme de la religion, soit que, plus

15. L'acharnement de certains magistrats dans les procès politiques, qui déclenchent les protestations des jurés populaires au nom de la charte rénovée, le montre bien.

éclairé, il se laisse emporter par l'enthousiasme de la liberté, le peuple est toujours grand et généreux, il n'obéit point à de vils intérêts d'argent mais aux plus nobles passions de l'âme, aux inspirations d'une moralité élevée. Eh ! bien, la Bretagne et la Vendée, quelque ménagement et quelque déférence qu'on garde pour elles, sont encore prêtes à se lever au cri de « Dieu est le Roi » et menacent le gouvernement de leurs armées catholiques et royales dont le premier choc le briserait. Ce n'est pas tout, la fraction des hautes classes, qui s'est rattachée au juste milieu, l'abandonnera au premier moment. Tout ce qu'elle a promis, c'est de ne point travailler à le renverser ; quant au dévouement, vous savez s'il est possible d'en avoir pour des rogneurs d'espèces. Je dirai plus, la majeure partie des bourgeois qui se groupent, qui se pressent autour du gouvernement, par haine du peuple qu'ils redoutent, par effroi de la guerre qui les épouvante parce qu'ils s'imaginent qu'elle leur prendra leurs écus, ces bourgeois n'aiment que médiocrement l'ordre actuel, ils le sentent impuissant à les protéger ; vienne le drapeau blanc qui leur garantira l'oppression du peuple et la sécurité matérielle et ils sont prêts à sacrifier leurs anciennes prétentions politiques, car ils se repentent durement d'avoir par amour-propre miné le pouvoir des Bourbons et préparé leur chute. Ils abdiqueront leur part de pouvoir entre les mains de l'aristocratie, troquant volontiers la tranquillité contre la servitude.

Car le gouvernement de Louis-Philippe ne les rassure guère. Il a beau copier la Restauration, persécuter les patriotes, s'appliquer à effacer la tache d'insurrection dont il est souillé aux yeux des adorateurs de l'ordre public : le souvenir de ces terribles trois jours le poursuit, le domine ; dix-huit mois d'une guerre faite au peuple avec succès n'ont pu contre-balancer une seule victoire du peuple ; le champ de bataille est encore à lui et cette victoire déjà vieille est suspendue sur la tête du pouvoir comme l'épée de Damoclès ; chacun regarde si le fil ne va pas bientôt se briser.

Citoyens, deux principes se partagent la France, le principe de la légitimité et celui de la souveraineté du peuple¹⁶. Le premier, c'est la vieille organisation du passé. Ce sont les cadres dans lesquels la société a vécu quatorze cents ans, et que les uns veulent conserver par l'instinct de leur propre salut, les autres parce qu'ils craignent que les cadres ne puissent être promptement remplacés et que l'anarchie ne suive leur dissolution. Le principe de la souveraineté du peuple rallie tous les hommes d'avenir, les masses qui, fatiguées d'être exploitées, cherchent à briser les cadres où elles se sentent étouffer. Il n'y a pas de troisième drapeau, de terme moyen.

16. C'est la première fois, il nous semble, que Blanqui oppose « légitimité » et « souveraineté », définissant ainsi les deux seuls types de régimes qui, à son sens, existent en France, chassant toute possibilité de troisième voie. Cette opposition se superpose à celle faite entre royalistes et républicains dans sa défense du 30 janvier (*supra*, p. 196).

Le juste milieu est une niaiserie, un gouvernement bâtard qui veut se donner des airs de légitimité dont on ne fait que rire. Aussi, les royalistes, qui comprennent parfaitement cette situation, profitent des ménagements et des complaisances du pouvoir qui cherche à les amener à lui, pour travailler plus activement à sa perte. Leurs nombreux journaux démontrent chaque jour qu'il n'y a d'ordre possible qu'avec la légitimité, que le juste milieu est impuissant à constituer le pays, que hors de la légitimité il n'y a que la révolution et qu'une fois sorti du premier principe, il faut nécessairement tomber dans le second.

Qu'arrive-t-il de là ? Les hautes classes n'attendent que le moment de relever le drapeau blanc. Dans la classe moyenne, la grande majorité composée de ces hommes qui n'ont de patrie que leur comptoir ou leur caisse, qui se feraient de grand cœur Russes, Prussiens, Anglais, pour gagner 2 liards sur une pièce de toile ou 1/4 % de plus sur un escompte, se rangera infailliblement sous le drapeau blanc ; le seul nom de guerre et de souveraineté du peuple les fait frémir. La minorité de cette classe, formée des professions intellectuelles et du petit nombre de bourgeois qui aiment le drapeau tricolore, le symbole de la liberté et de l'indépendance de la France, prendra parti pour la souveraineté du peuple.

Ainsi, avant Juillet, le pouvoir était concentré aux mains de la classe élevée qui occupait le premier rang et de la classe moyenne qui tenait le second. La Révolution n'a eu d'autre résultat que d'invertir l'ordre de prééminence entre ces deux classes ; la bourgeoisie se trouve aujourd'hui en première ligne, [et] les hautes classes ne sont plus qu'en sous-ordre. Le peuple, avant comme après, n'est rien, ne compte pour rien. Cependant il veut être quelque chose, et dans leur effroi commun de ce redoutable prétendant, les deux classes privilégiées, sauf une petite minorité, déposent leur inimitié et s'unissent sous le même drapeau pour lutter contre le danger qui s'avance. Quant au peuple, il se moque de l'une comme de l'autre aristocratie. Il a brisé la puissance des hautes classes, sans les bourgeois et presque malgré eux. Il renversera, de ses bras de géant, la bourgeoisie et l'aristocratie coalisées. La Révolution est en marche, rien ne peut l'arrêter.

Le moment de la catastrophe approche rapidement. Vous voyez que la Chambre des Pairs, la magistrature et la plupart des fonctionnaires publics conspirent ouvertement le retour d'Henri V en se moquant du juste milieu. Les gazettes légitimistes ne cachent plus ni les espérances ni les projets de la contre-révolution. Les royalistes à Paris et dans les provinces, rassemblent leurs forces, organisent la Vendée et le Midi et plantent fièrement leur bannière¹⁷. Ils disent tout haut que la bourgeoisie est pour eux, et ils ne se

17. Henri de BOURBON, duc de BORDEAUX, comte de CHAMBORD, dernier représentant de la branche aînée des Bourbons, fils posthume du duc de Berry, prétendant au trône sous le nom d'Henri V, servait de prétexte à sa mère et ses partisans pour soulever les milieux royalistes ainsi que des paysans et des ouvriers nécessiteux.

trompent pas. Ils n'attendent qu'un signal de l'étranger pour relever le drapeau blanc. Car sans l'étranger, ils seraient écrasés par le peuple ; ils le savent et nous comptons bien, nous, qu'ils seront écrasés, même avec l'appui de l'étranger.

Cet appui, soyez-en persuadés, citoyens, ne leur manquera pas. C'est ici le lieu de jeter un coup d'œil sur nos relations avec les puissances de l'Europe. Remarquez en effet que la situation extérieure s'est développée parallèlement à la marche politique intérieure du gouvernement. La honte du dehors a grandi dans la même proportion [exactement] que le despotisme des bourgeois et la misère des masses au-dedans.

Au premier bruit de notre Révolution, les rois perdirent la tête, et l'étincelle électrique de l'insurrection ayant embrasé rapidement la Belgique, la Pologne, l'Italie¹⁸ ils se crurent sincèrement à leur dernier jour. Comment imaginer aussi que la révolution ne serait pas une révolution, que l'expulsion des Bourbons ne serait pas l'expulsion des Bourbons, que le renversement de la Restauration serait une nouvelle édition de la Restauration ? Cela ne pouvait entrer dans la tête la plus folle. Les Cabinets virent dans les trois journées et le réveil du peuple français et le commencement de sa vengeance contre les oppresseurs des nations. Les nations jugèrent comme les Cabinets. Mais pour nos amis comme pour nos ennemis, il fut bientôt évident que la France était tombée aux mains de lâches marchands qui ne demandaient qu'à trafiquer de son indépendance et à vendre sa gloire et sa liberté au meilleur prix possible. Tandis que les rois attendaient notre déclaration de guerre, ils reçurent des lettres suppliantes dans lesquelles le gouvernement français implorait le pardon de sa faute. Le nouveau maître s'excusait d'avoir participé malgré lui à la révolte. Il protestait de son innocence et de sa haine contre la révolution, qu'il promettait de dompter, de châtier, d'écraser si, de leur côté, ses bons amis les rois voulaient lui permettre leur protection et une petite place dans la Sainte-Alliance¹⁹ dont il serait le très dévoué serviteur.

18. Blanqui a déjà évoqué les événements de Belgique (texte 18, p. 143) et de Pologne (textes 16, p. 128 et 31, p. 192 et 200). En Italie, la révolution éclate le 3 février 1831. Elle échoue au Piémont, triomphe à Parme et à Modène et s'étend aux États du pape, tout juste élu (2 février 1831) contre lequel la révolte était dirigée. Le 25, les Provinces unies d'Italie sont proclamées, mais il s'agit plus des classes dirigeantes de chaque ville que d'un mouvement populaire. Grégoire XVI ayant perdu la plupart de ses villes, fait appel aux forces autrichiennes qui réoccupent Parme et Modène et rentrent à Bologne le 21 mars. L'échec de la rébellion marque un nouveau recul de la Charbonnerie, sinon sa fin définitive, et l'avènement de la « Jeune Italie ».

19. Cf. Déclaration du Comité des Écoles, 22 janvier 1831, texte 17, n. 1, p. 133.

Les Cabinets étrangers comprirent que le peuple n'était pas complice de cette trahison et qu'il ne tarderait pas à en faire justice. Leur parti fut pris : exterminer les insurrections qui avaient éclaté en Europe²⁰, et quand tout serait rentré dans l'ordre, réunir leurs forces contre la France et venir étrangler dans Paris même la révolution et le génie révolutionnaire. Ce plan a été suivi avec une constance et une habileté admirables. Il ne fallait pas aller trop vite, parce que le peuple de Juillet, tout plein encore de son récent triomphe, aurait pris l'alarme à une menace trop directe et forcé la main à son gouvernement. D'ailleurs, il était nécessaire d'accorder du temps au juste milieu pour amortir l'enthousiasme, décourager les patriotes et jeter la défiance et la discorde dans la nation. Il ne fallait pas non plus aller trop lentement, car les masses pouvaient se lasser de la servitude et de la misère qui pesaient sur elle au-dedans et briser une seconde fois le joug, avant que l'étranger fût en mesure.

Tous ces écueils ont été évités. Les Autrichiens ont envahi l'Italie. Les bourgeois qui nous gouvernent ont crié « bien » et se sont inclinés devant l'Autriche. Les Russes ont exterminé la Pologne. Notre gouvernement a crié « très bien ! » et s'est prosterné devant la Russie. Cependant, la conférence de Londres amusait le tapis par ses protocoles destinés à assurer l'indépendance de la Belgique. Car une restauration en Belgique aurait ouvert les yeux à la France qui eût été en mesure de défendre son ouvrage. Maintenant, les rois font un pas en avant. Ils ne veulent plus de Belgique indépendante ! C'est la Restauration hollandaise qu'ils prétendent lui imposer. Les trois cours du Nord, lèvent le masque et refusent de ratifier le fameux traité qui a coûté seize mois de travail à la conférence²¹.

20. L'influence de la Révolution de 1830 a secoué l'Europe au début des années trente et provoqué la crainte de son extension chez tous les souverains qui n'oubliaient pas les conséquences de la première révolution française. De plus, lorsqu'il s'agissait de mouvements provoqués par la bourgeoisie libérale, ils misaient ouvertement sur le soutien de la France, sinon officielle, du moins de ses leaders libéraux. Ce fut le cas pour la Pologne, la Belgique, l'Italie et l'Espagne.

21. L'entrée des troupes françaises en Belgique en passe d'être écrasée, que Blanqui signalait dans sa lettre du 5 août 1831 (cf. texte 28, n. 1, p. 177), mit rapidement fin à l'intrusion de Guillaume. L'incapacité des Belges de faire face à l'invasion hollandaise sans l'appui de l'armée française leur attira l'hostilité des puissances (« les 18 articles ont péri dans la plaine de Louvain », selon un diplomate anglais). Dès septembre, la diplomatie reprenait ses droits, mais les trois souverains du continent travaillaient ouvertement pour la Hollande et l'écrasement de la Pologne rendait les mains libres au tsar, le plus hostile (sa sœur était reine de Hollande). La conférence de Londres publie, le 14 octobre le protocole d'un traité de paix définitif, les 24 articles, que la Belgique signe le 15 novembre, bien qu'il lui soit défavorable. Mais si l'Angleterre et la France le ratifièrent le 31 janvier (ce que Blanqui venait sans doute d'apprendre), ni la Hollande, ni les trois puissances ne signèrent. Par contre, le 14 décembre, les Alliés de 1815 signèrent, avec la Belgique, sur le dos de la France, une Convention sur la destruction de certaines forteresses et l'entretien de certaines autres, provoquant une tension extrême aux derniers jours de l'année. Tant de temps, près de cinquante protocoles, pour ne rien régler...

Eh bien ! le juste milieu va-t-il répondre par une déclaration de guerre à cette insolente agression ? La guerre ! Bon Dieu ! Le mot seul fait pâlir les Bourgeois. Entendez-les ! La guerre, c'est la banqueroute, la guerre, c'est la République ! On ne peut soutenir la guerre qu'avec le sang du peuple ; la bourgeoisie ne s'en mêle pas. Il faudrait donc faire appel à ses intérêts, à ses passions, au nom de la liberté, de l'indépendance de la patrie ! Il faudrait remettre dans ses mains le pays que lui seul pourrait sauver. Plutôt cent fois voir les Russes à Paris que de déchaîner les passions de la multitude. Les Russes sont amis de l'ordre au moins, ils ont établi l'ordre dans Varsovie... Voilà le calcul et le langage du juste milieu.

Il n'a pas fait la guerre lorsque l'Italie et la Pologne étaient insurgées, et pourtant Lord Grey a avoué en plein Parlement que dans ce moment l'Europe eût été hors d'état de résister à la France. Il n'a pas fait la guerre, après l'invasion de l'Italie par l'Autriche ; les chances étaient déjà moins favorables ; il n'a pas fait la guerre, après l'extermination de la Pologne. Oh ! cela se conçoit, les forces de l'ennemi avaient triplé. Et que dit le juste milieu pour se laver de sa trahison envers nos alliés ? Que la guerre porterait atteinte au crédit et ruinerait le commerce, c'est-à-dire qu'elle mettrait fin à l'agiotage de la Bourse et qu'elle ferait perdre quelques écus aux capitalistes ; c'est pour cela que nous devons attendre l'invasion ; car elle nous menace ; elle est là. Le gouvernement qui n'a pas su recourir aux armes quand le danger était peu de chose, ne montrera pas plus de courage devant un péril imminent. Il a beau dire qu'il déploierait la plus extrême énergie pour défendre la France. Non ! Mille fois non ! La guerre entraînerait les mêmes maux aujourd'hui qu'il y a un an. Il laissera restaurer la Belgique, et se montrera plus rampant devant un ennemi plus fort.

Nous voilà donc environnés d'une enceinte de baïonnettes ! L'Europe est en armes sur nos frontières²², les franchira-t-elle cette année ? Peut-être en nous voyant réduits à nos seules forces, les Rois voudront nous condamner à plus d'impuissance encore, et il leur suffit pour cela de donner du temps au juste milieu, en lui laissant une année pour augmenter le découragement du peuple, le dégoûter de la Révolution, et le frapper d'inertie. Les royalistes, s'il devait en être autrement, avant que les hordes russes et

22. En février 1832, la France n'est pas menacée directement d'invasion. Cette idée n'est présente dans aucun des esprits des souverains européens à partir du moment où la France n'intervient pas en dehors de ses frontières, assurance que Louis-Philippe s'empresse d'apporter dès les premiers jours de son règne. Ils prennent cependant des mesures significatives : au moment des événements de Belgique en 1831, la Prusse concentra en août 80 000 hommes sur le Rhin, le tsar massa ses troupes en Pologne et se concerta avec Metternich dont les troupes étaient présentes en Italie depuis mars 1831. La France est donc très surveillée et cela pouvait laisser croire à une menace réelle. Il est vrai aussi que le moindre faux pas dans l'affaire belge aurait provoqué des réactions.

prussiennes eussent mis le pied dans les murs de Paris, nous serions tous morts, citoyens !

Tous ! mais non plus comme nos frères de Juillet au sein de la victoire, emportant dans la tombe la consolation de laisser la liberté de notre patrie [...] Nous serions morts, dans le désespoir d'une défaite, morts avec cette idée qu'il n'y a plus de France, et que nous avons vu son dernier jour ! — Il ne suffit donc pas de donner son sang à la patrie ; qu'importe ce triste sacrifice s'il est inutile à son salut. Il faut mieux faire, il faut la sauver, et nous le pouvons ! si nous le voulons.

Quelles plus magnifiques chances, en effet ! Quels plus beaux éléments de triomphe ! L'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Pologne, prêtes à se lever en masse et à nous accueillir en libérateurs²³, l'Espagne royaliste et fanatique, il est vrai, mais pauvre et dépeuplée rendue impuissante contre nous²⁴. Non d'ailleurs par les Constitutionnels qui sont riches et nombreux et qui feraient diversion en notre faveur ; la Prusse divisée en deux parties dont l'une toute libérale serait notre auxiliaire, et l'autre moitié seulement combattrait pour nos ennemis ; l'Autriche inquiétée chez elle par la noblesse et les paysans hongrois, la Russie, sans argent et sans enthousiasme obligée de ramasser à grands frais et avec une perte énorme de temps ses soldats disséminés dans ses immenses déserts²⁵ ; l'Angleterre enfin où gronde sourdement dans ses entrailles la plus terrible tempête révolutionnaire qui doive jamais servir de leçon aux puissants de ce monde. Car le peuple est bien plus malheureux encore par-delà le détroit que dans notre France. La misère est bien autrement effroyable ; là les hommes ne sont pas rares qui tombent morts de faim au coin des rues ou par les chemins. Aussi

23. En Suisse, l'opposition libérale emporta des succès dans différents cantons dont la constitution fut révisée. De nombreux cantons suivirent cet exemple. Une aile gauche, radicale, démocratique, anticléricale et centraliste tenta d'aller plus loin en proposant un renforcement de la confédération. En Allemagne, la pensée libérale unitaire allemande, fondée sur la liberté collective, coexiste avec un courant libéral de type français représenté par Heine. Mais l'agitation semble plutôt venir, en 1830, d'une tendance révolutionnaire très minoritaire composée surtout d'étudiants et d'universitaires, issus de la Burschenschaft, qui obligèrent en 1830, les souverains de Hanovre, de Saxe et de Brunswick à accorder des constitutions. Ils furent actifs au moins jusqu'en 1832. Sur la Pologne, cf. texte 16, n. 10, p. 128 ; texte 17, n. 1, p. 133 ; texte 31, n. 12, p. 192. Sur l'Italie, cf. introduction des 1^{ère} et 2^{ème} périodes, p. 27 et 79 ; texte 17, n. 1, p. 133 ; ci-dessus, note 18, page 218.

24. Sur l'Espagne, cf. texte 9, note 5, p. 95 et ci-dessus, note 4, p. 208.

25. Blanqui fait sans doute allusion à la Prusse et son hégémonie, très occupée par son unité et dominée, dans sa partie rhénane, par une grande bourgeoisie commerçante financière et industrielle, profondément marquée par la législation française et plus sensible au courant libéral que la Prusse orientale dont l'aristocratie foncière et militaire est attachée au droit dynastique. Quant à la Hongrie, un mouvement libéral et national s'est développé dans la noblesse qui réclame de nombreuses réformes alors que les paysans demandent l'abolition du régime seigneurial qui les maintient dans l'étroite dépendance du grand propriétaire foncier. La Russie pour Blanqui n'est pas à craindre, bloquée par ses problèmes économiques et la dissémination de ses troupes sur son immense territoire.

les Anglais ont salué notre révolution par les hourras de triomphe. Chez eux comme ici, la classe moyenne était appuyée par les masses, aux prises avec l'aristocratie et, voyant que les journées de juillet avaient porté au pouvoir la bourgeoisie, elle a songé à l'imiter ; mais les insurrections des ouvriers à Bristol et à Nottingham, les émeutes de Paris et le mouvement de Lyon lui ont appris que le peuple se lassait d'être dupé et qu'il entendait travailler pour lui²⁶. Elle a vu ce que serait une révolution et, peu soucieuse d'en essayer, elle s'est ralliée dans son épouvante à l'aristocratie pour comprimer les masses populaires.

Telle est la situation de l'Angleterre. Le peuple se sert de la Réforme comme d'un prétexte pour abattre la tyrannie de l'aristocratie, du clergé et de la haute bourgeoisie, et les classes moyennes s'apercevant à leur tour que la réforme n'est plus pour les ouvriers qu'un prétexte, veulent le lui ôter en s'unissant à la noblesse. On annonce aujourd'hui que le bill de réforme est retiré, si cette nouvelle est vraie, c'est presque une déclaration de guerre à la France ; car c'est la rentrée de Wellington au ministère²⁷ ; et la Sainte-Alliance n'attend que ce changement auquel elle travaille depuis quinze mois, pour se précipiter sur nos frontières²⁸. Mais ce retrait du bill est aussi une déclaration de guerre aux prolétaires anglais. Reste à savoir si l'aristocratie sera assez habile pour donner le change à leurs colères en réveillant les vieilles haines nationales contre la France, ou si le peuple comprenant ses intérêts va se lever pour châtier ses ennemis... et alors... Dieu ait pitié ! de l'aristocratie d'Angleterre.

26. Toute une agitation ouvrière, attisée par la bourgeoisie libérale et radicale, se dressa contre les conservateurs qui firent rejeter par la Chambre des Lords, le 3 octobre 1831, le projet de réforme électorale mettant en cause le pouvoir dirigeant de l'aristocratie anglaise. Face à ce refus, le Wigh Grey, auquel Guillaume IV s'était résigné à faire appel à la place du Tory Wellington, craignant l'exemple des révolutions de France et Belgique qui révélaient les risques de l'intransigeance, brandit la menace de sa démission. En octobre 1831, à Nottingham, le château du duc de Newcastle était brûlé, à Bristol les prisons et l'Hôtel de Ville incendiés et le palais épiscopal détruit. A Londres, on fit courir le mot d'ordre de retirer l'or de la banque d'Angleterre en lui rendant ses billets, trop nombreux par rapport à sa réserve de métal précieux. Sur les révoltes parisiennes : cf. texte 12, note 4, p. 103, texte 43, notes 5 à 9, p. 267 à 269. Sur les événements de Lyon : cf. texte 31, note 23, p. 199.

27. La discussion de la réforme avait repris le 17 janvier et provoqua des rebondissements spectaculaires, Charles Grey menaçant de démissionner chaque fois que la discussion d'un article était ajournée. C'est sans doute à l'une de ces péripéties que Blanqui fait allusion. Cependant le bill finira par être voté (4 juin) et Grey restera au pouvoir (jusqu'en 1834).

28. Blanqui a établi un recensement des forces d'opposition en Europe mais il n'est guère réaliste sur leur capacité de soulèvement ou même de soutien, ni sur les intentions de la Sainte-Alliance. Tous les mouvements d'émancipation évoqués sont soit extrêmement minoritaires, soit animés par des bourgeoisies qui tentent de mettre en place le libéralisme que Blanqui condamne et combat en France. On comprend cependant ses espoirs face à l'observation d'une Europe qui bouge et l'angoisse d'une nouvelle invasion dans cet esprit primitivement traumatisé par celle de 1815. De plus l'idée que les troupes étrangères menaçaient la France était répandue dans les milieux républicains français courant 1831 et début 1832.

Au reste, pour nous ou contre nous, que nous importent les Anglais ! ils ont déjà éprouvé que nous comptions pour peu un drapeau de plus dans les rangs de nos ennemis. La France a encore quatorze armées à lancer sur l'Europe des rois, et de plus, l'Europe des peuples est de notre côté ! [Ils se] tiendront prêts, et au printemps prochain, les Russes en franchissant la frontière, trouveront leurs logements préparés jusqu'à Paris. Car, soyons persuadés qu'alors même, la classe bourgeoise ne se résoudra pas à la guerre. Sa terreur s'accroîtra de la perspective du peuple furieux et prêt à la vengeance, et vous verrez les mouchards arborer la cocarde blanche et recevoir l'ennemi en libérateur parce que les cosaques sont moins effrayants pour eux que la canaille en veste. Et puis, n'est-ce pas un honneur de patrouiller de moitié avec des Prussiens et nos bons amis les ennemis ne feront-ils pas aller ce commerce ? Peut-être ces malheureux bourgeois verront leurs filles violées sur le [seuil] de leurs boutiques ! Mais qu'est-ce qu'une fille violée si la caisse est pleine ?

Tel est le sort qui nous attend si le peuple ne retrouve pas son énergie pour punir les traîtres. Mais, un peuple ne fait pas de Révolution sans un grand motif. Il faut un puissant levier pour le mettre debout, il n'a recours à l'insurrection qu'au dernier moment quand le danger est aux portes. Je le dis avec douleur, la Belgique sera restaurée sans que les masses se mettent en mouvement, mais j'en ai la ferme confiance si l'étranger franchit nos frontières, le peuple ne tendrait pas les mains aux fers, et malheur à nos ennemis !

[LETTRE A CABET]

8 février 1832*

Monsieur¹,

Il y a longtemps que je voudrais vous dire tout le plaisir que m'a fait éprouver votre énergique appel à la France. Vous avez si rudement flétri² les hommes de caisse qui nous perdent et nous déshonorent que je désirais faire parvenir jusqu'à vous le remerciement qui doit être sur les lèvres de tout Français ami de son pays. Voici une occasion et je la saisis, elle me coûte un peu cher, mais il faut que les patriotes se fassent frapper pour rendre odieux le gouvernement ; moi aussi, j'ai voulu pousser le cri d'alarme et sonder la plaie dont nous sommes rongés ; on m'a répondu par un an d'emprisonnement et je vous avouerai qu'en beaucoup d'endroits où on se dit libéral, j'ai rencontré le blâme pour mon âpreté envers les juges de Charles X. Cependant je me suis borné à développer des doctrines politiques, sans attaquer les individus. Mais il suffit d'être condamné pour avoir tort. Que vous appreniez mes efforts, et cela sera assez pour moi. Oui, monsieur, je pense comme vous, il faut que tous les Français fassent entendre un cri de réprobation contre ce pouvoir fangeux ! Je crois avoir rempli un devoir, et je suis prêt à recommencer. Votre voix est plus puissante, elle devrait se faire retentir encore une fois, car le danger s'aggrave. Puissiez-vous le surmonter et que les misérables vous en laissent le temps. [Et Blanqui, en terminant, assure Cabet de son dévouement et de sa vive affection.]

* Extrait de *L'Enfermé* de Gustave GEFFROY, p. 87. Nous n'avons pu retrouver l'original. A signaler cependant que, contrairement à ce que dit Geffroy, et A. Decaux après lui, Blanqui n'était pas en prison à cette époque, puisqu'il avait assisté le 2 février à la réunion des Amis du Peuple. Par ailleurs, malade, il ne pourra se constituer prisonnier avec ses co-condamnés le 8 avril 1832. Il ne sera écroué que le 1^{er} décembre à Versailles d'où il sera transféré à Sainte-Pélagie le 28 janvier 1833.

1. Après avoir espéré influencer la nouvelle monarchie, Etienne CABET, membre de la Charbonnerie, procureur général en Corse, ayant fait sa campagne électorale avec le soutien de la société « Aide-toi, le ciel t'aidera », avait écrit une profession de foi et organisé une souscription pour les Polonais qui, ne plaisant guère en haut lieu, avait provoqué sa révocation en mai 1831. Élu député de la Côte-d'Or le 6 juillet, il rompit définitivement avec le pouvoir, se lança dans une opposition radicale et participa à la plupart des manifestations de l'extrême gauche.

2. Il s'agit vraisemblablement de la brochure éditée chez Mie, le 14 octobre 1831, *Péril de la situation présente. Compte à mes commettants*, philippique enflammée dans laquelle il exprime toute son hostilité au ministère de Casimir Perier.

[LETTRE A LELEWELL]

29 février 1832*

Monsieur,

Permettez à un Français de vous¹ témoigner, autant qu'il est en lui, la reconnaissance qu'il vous a vouée pour les services que vous avez rendus à sa patrie. Ce n'est pas sans un sentiment involontaire de honte, je vous en fais l'aveu, que je me décide à importuner votre solitude de marques d'une affection qui a été stérile pour la Pologne. Nous sommes venus à ne plus oser prononcer ce nom, Monsieur, et la vue d'un Polonais nous fait monter la rougeur au front ; car ce sont des exilés que nous voyons et chacun d'eux est un reproche vivant de notre ingratitude. Mais un peuple n'est pas toujours coupable des crimes de son gouvernement ; on ne peut pas châtier le gouvernement dès le premier qu'il commet, et il faut malheureusement qu'il en commette beaucoup avant d'être entraîné à sa ruine. Il y a assez de remords dans nos consciences pour expier le meurtre de la Pologne et, je l'espère de toute mon âme, ce remords produira un jour la vengeance. C'est pour nous autres Français que votre chant national doit être partout un chant d'espoir et de consolation : non, la Pologne n'est pas perdue. C'est par là seulement que nous échapperons au déshonneur, et nous avons besoin de cette conviction. Aussi votre chant national est aujourd'hui le nôtre autant que celui de nos frères qui ont été vaincus à cause de nous.

Certes, tout ce que nous pourrions dire serait impuissant à affaiblir la douceur que Varsovie en tombant vous a léguée. Nous méritons l'amer reproche : le coq gaulois ne fait que chanter, tandis que les Polonais meurent pour lui. Mais nous voulons simplement que nos paroles soient un témoignage de ce que nous avons tous à cœur de faire pour que notre ingratitude soit rachetée et oubliée.

* Institut français d'Histoire sociale, Fonds Dommanget, carton 14 AS 355. Copie de la lettre à Lelewel, Archives de Rapperswill, n. 1265. Cette lettre a également été publiée par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 119.

1. Ancien leader de l'insurrection polonaise et membre du gouvernement qui en était issu, Joachim LELEWELL, après son échec quelques mois plus tard, émigra en France, où il présidait le Comité d'émigration des Polonais à Paris. Blanqui lui écrit en tant que vice-président de la Société des Amis du Peuple.

Croyez, Monsieur, à tout ce qu'il peut y avoir de respect, d'admiration et d'attention dans le cœur d'un homme et ce ne sera qu'une partie des sentiments que le mien éprouve pour vous.

Louis Auguste BLANQUI
Vice-président de la Société des Amis du Peuple

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

Grenoble, mercredi 18 juillet 1832*

Mademoiselle,

Je vous assure que vous vous êtes trompée en croyant reconnaître de l'irritation dans ma dernière lettre. Je n'ai pas du tout l'idée que vous négligiez vos amis, et moi en particulier, lorsqu'ils se trouvent dans l'embarras et la peine. La preuve c'est que je me suis adressé à vous pour voir la fin de ce silence qui m'inquiétait depuis si longtemps¹. Ceci n'est point à fin de me justifier, mais de vous prouver que vous jugez mal quelquefois les choses et qu'il vous arrive de faire des contresens dans la traduction d'une lettre que l'auteur pensait bien écrire en français. Il y avait cependant de l'irritation contre quelqu'un, mais c'est contre ma mère, dont je ne concevais pas le silence, et cette irritation atteint son dernier degré. Elle vous a vue, vous a parlé, cela ressort de ses lettres, et cependant elle ne vous a pas même donné un mot pour moi, et je ne cesse depuis un mois de la presser de questions sur des objets qui m'importent fort. Elle n'a pas seulement voulu vous prier de me faire savoir qu'elle recevait mes lettres, oui ou non ; et j'ignore même si elles lui parviennent. Si elle a résolu de ne pas m'écrire, qu'elle vous le dise, afin que j'en sois instruit. Je ne prendrai certes pas la peine de m'épuiser en supplications, etc., ni d'user mon papier. Et ici on ne dira pas que je m'emporte sans savoir s'il y a des raisons valables pour expliquer ce silence. Car ma mère sait que vous m'écrivez (c'est elle qui

* *Les Lettres*, p. 511-512. La santé de Blanqui ne semble guère s'améliorer et aucun texte de lui ne nous dit comment il réagit à la mort de son père, emporté par le choléra à son domicile, rue Saint-Gilles, le 31 mai 1832, ni quelles furent ses activités pendant les quatre ou cinq derniers mois. L'on sait que sa mère obtint du garde des Sceaux, Barthe, que, pour raisons de santé, il ne soit pas incarcéré avec ses co-inculpés le 8 avril, que pour mettre fin à ce sursis, la police vint le chercher chez sa mère, rue de Montreuil, le 8 juin, le surlendemain du massacre du cloître St-Merry et que c'est sur conseil médical qu'il partit à Grenoble en juin. Dans ses notes au texte de Nougès, il explique qu'il était déjà absent de Paris pendant l'insurrection qui suivit les obsèques de Lamarque, les 5 et 6 juin. On ne sait dans quelles conditions Blanqui était à Grenoble, mais il est intéressant de remarquer que c'est justement à cette période que se tinrent dans cette ville les procès concernant les manifestations qui s'y déroulèrent en mars et où des militants de la SAP, dont Bastide, étaient impliqués. Blanqui en était sans doute toujours vice-président.

1. Ce n'est pas la première fois que Blanqui se plaint auprès de sa correspondante de sa mauvaise interprétation de ses lettres (cf. lettre du 16 juillet 1831, texte 27, p. 172), et, cette fois encore, elle ne figure pas parmi les lettres publiées. La lettre incriminée devait déjà dater de Grenoble, donc courant juin ou juillet, sinon il aurait vraisemblablement parlé de son père dans la présente lettre.

vous l'a conseillé) et elle ne veut pas répondre un mot aux six lettres que j'envoie coup sur coup. Voyez si je me trompe².

J'ai reçu une lettre de Mme Canson³ qui me conseille de jeter la révolution aux orties, et de m'en fier au temps et à la bonne volonté des gouvernants pour les améliorations. Il n'y a qu'à voir le *Journal des Débats*. Je suis bien aise que tous vos amis soient tranquilles et libres. Plocque⁴ me mande que tout est à la débandade. Je m'en doute. Il n'y a plus qu'à préparer ses pétitions pour Henri V, comme les braves gens de la conspiration des Prouvaires⁵. Je crois cependant qu'il y a imprudence et mécompte chez les triomphateurs ; la victoire ou la quasi-victoire est souvent funeste. *Quos vult perdere Jupiter dementat*⁶. Certainement, vous avez assez rôdé autour du latin pour comprendre cette phrase. Le peuple parisien ne manque pas d'une certaine mémoire. Il faut avouer que la Garde nationale a été héroïque dans les journées de juin⁷. Il y avait pourtant des gens qui disaient qu'elle ne se battait pas. Ah ! bien ! Elle a tout culbuté, quoi. Je suis étonné qu'on place des gardes municipaux aux lits des blessés du peuple ; c'est une injure et un passe-droit qu'on fait à la Garde nationale. Ce sont des postes d'honneur qui lui reviennent. Si vous en connaissez, dites-leur donc de réclamer. C'est criant.

2. Il semble que Blanqui soit un peu exigeant avec sa mère, elle aussi malade, qui devait avoir bien des problèmes quelques semaines après la mort de son mari, malgré la séparation intervenue les dernières années, ayant encore à charge quatre filles de 10, 14, 16 et 18 ans, un fils handicapé, un autre en prison... D'après ce que l'on sait du caractère de chacun, il n'est pas étonnant que leurs rapports soient un peu tendus. Il est significatif que Mme Blanqui ait chargé Adélaïde de Montgolfier d'écrire à son fils. Peut-être avait-elle une inquiétude quant à ses réactions après la mort de son père.

3. Il s'agit de la sœur d'Adélaïde, Alexandrine, celle qui, en épousant Barthélemy de Canson, l'employé de son père Étienne de Montgolfier, permit à son mari de prendre la direction de l'entreprise et d'être le créateur du papier Canson. C'est aussi la mère d'Étienne, l'ami d'enfance et de jeunesse de Blanqui.

4. Après les journées de juin, la SAP fut l'objet d'une répression féroce et ses principaux responsables étant en prison ou cachés, la société était très affaiblie. Plocque, le plus proche de Blanqui, en était l'un des rares animateurs restant actif.

5. Après l'exil de la duchesse de Berry une autre conspiration fut organisée par les légitimistes. Construite à partir d'une vaste domesticité et de gardes royaux licenciés, le grand bal donné à la cour dans la nuit du 1^{er} au 2 février servit de prétexte. Le centre de la conspiration se trouvait rue des Prouvaires avec des ramifications dans tout Paris rassemblant près de 3 000 conjurés. Mais la police, dûment avertie, n'eût guère de mal à étouffer la conjuration dans l'œuf. Le préfet de police, Gisquet, en profita pour faire un énorme amalgame de ce mouvement avec les sociétés républicaines.

6. « Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre ».

7. Le marasme économique et le choléra amplifièrent la misère et le moindre incident tournait bientôt à l'émeute. Il régnait au printemps 1832 une atmosphère très particulière, toute imprégnée de menaces. L'enterrement du général Lamarque, le 5 juin, fut l'occasion d'une flambée de violence lorsque des républicains tentèrent, au pont d'Austerlitz, de s'emparer du corps pour le mener au Panthéon. A dix-huit heures, le centre de Paris est aux mains des insurgés, accompagnés de quelques drapeaux rouges, tandis que les troupes se concentrent place Vendôme et au Carrousel. La bataille est très violente, mais à minuit, les insurgés sont enfermés dans un petit quadrilatère autour de Saint-Merry, entraînés par Jeanne, abandonnés de tous. L'assaut fut donné le lendemain et la lutte dura

Vous croyez voir à mon irritation que je suis malade. En effet. Mais votre conjecture porte à faux. Ma maladie d'intestin porte, je le sais, à la tristesse et à la mauvaise humeur. En ce moment, je n'en souffre nullement, mais bien d'une irritation de poitrine assez violente. Or, vous savez que rien n'adoucit le caractère comme une affection de poitrine. Cela est d'une observation générale. Je ne veux pas dire que je suis phtisique au troisième degré. Je souffre simplement, depuis seize ou dix-sept jours, d'une irritation qui vient je ne sais d'où, des sueurs peut-être qui sortent en coup de vent. Aussi je n'obéis pas à une influence animale, comme vous l'insinuez assez épigrammatiquement. Voilà un diable de mot.

Ne croyez pas, d'après ma lettre, que je sois plus gai que d'habitude. Je n'en ai guère envie, car je lis chaque jour tous les journaux et suis au courant des affaires. Or, il n'en peut résulter de gaieté, à coup sûr. Et je ne trouve pas dans mes relations de famille de quoi me consoler des choses publiques. Que de choses depuis que je vous ai quittée ! Je ne retrouverai pas tout le monde à Paris⁸.

Si vous me répondez, soyez assez bonne pour écrire sous le couvert d'Étienne. Ne mettez pas le lieu sur l'adresse, mais mon nom simplement, car je vais partir bientôt, et je ne sais où je m'arrêterai. J'en informerai Étienne, qui saura où m'envoyer la lettre⁹.

toute la journée. Ces deux jours firent près de mille victimes, morts ou blessés. On remarquera le ton ironique de l'appréciation de Blanqui sur le courage de la Garde nationale...

8. Dans la mesure où nous n'avons pas d'autres textes de Blanqui depuis fin février, il est difficile d'imaginer à qui Blanqui fait allusion. Ce peut être en effet, surtout, à son père, mais aussi aux autres victimes du choléra, bien que, dans les textes que nous possédons, il ne s'appesantisse pas sur l'épidémie qui provoqua de cruels ravages dans la classe ouvrière, la cible privilégiée de ce fléau. L'absence de Blanqui aux journées de juin, auxquelles participèrent des proches comme Adam, Bravard, Danton, Madet, Roche... peut aussi lui faire penser aux victimes de la répression qu'elles provoquèrent, comme Charles Thomas.

9. Il s'agit d'Étienne de Canson. Cette phrase est intéressante car elle confirme les habitudes voyageuses de Blanqui accompagnées des méthodes de quasi clandestinité que nous avons déjà évoquées à propos de la liste des lettres saisies en 1839, faisant apparaître de multiples « boîtes aux lettres » depuis déjà de longues années. Étienne de Canson est l'un de ses principaux correspondants.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

Grenoble, vendredi 27 juillet 1832*

J'espère que vous ne me considérez plus comme atteint d'hypocondrie¹, du moins en ce qui touche ma façon d'être envers vous. Car, pour le reste, il serait hasardeux d'affirmer que j'en suis tout à fait exempt, et je pense trop bien de vous pour croire qu'il n'y en a pas un peu dans votre âme, en voyant ce qui se passe. Quelle épouvantable démoralisation ! Savez-vous bien que la France ne sortira de là que par la plus effroyable catastrophe ?

Savez-vous qu'il me paraît aujourd'hui impossible que des torrents de sang n'inondent pas le pays ? Je crains fort que 93 n'ait été qu'une plaisanterie auprès de ce qui se passera peut-être bientôt. Il n'y a pas à dire, le tiers État s'est fait aristocratie, et il en use plus dur que de celle de 89. Les prétentions du peuple le rendent furieux, et nous voici menacés du plus impitoyable despotisme de caste. Il n'y a pas moyen de se faire illusion. La bourgeoisie se sent nombreuse et forte de ses richesses ; elle a peur, elle veut repousser dans l'ilotisme les masses qui s'avancent à leur tour. Voilà de quoi amener infailliblement une seconde révolution, d'autant plus effroyable que la lutte sera plus égale, les partis en présence plus résistants. Voyez donc où cela va. Il n'est plus question maintenant d'amélioration progressive, de mouvement successif. Le juste milieu s'écrie qu'il a fait trop de concessions, qu'il faut les reprendre. Tous les organes du Gouvernement demandent à grands cris la censure, les coups d'État. Ils s'écrient que c'en est fait de la France si on ne se saisit d'un pouvoir illimité. L'on ne parle plus que du 18 brumaire, frappé aussi, disent-ils, contre la République.

Est-il possible, dites-moi, de se soumettre à ce régime ? Faut-il accepter la censure, les coups d'État, etc., etc. ? Est-ce là de l'amélioration progressive ? Évidemment, les violences poussent le peuple à des violences en sens contraire, et il faut bien avouer que l'opposition c'est le parti national. Il n'y a qu'à voir son attitude et celle du Gouvernement dans la question extérieure.

* *Les Lettres*, p. 513-515.

1. On sent l'exacerbation croissante de Blanqui contre son état de santé qui l'éloigne des lieux où la révolte gronde sans lui et que ceux qui ne partagent pas ses vues peuvent interpréter pour une anxiété démesurée due à son propre sort. Sa sensibilité aux événements paraît ici à fleur de peau.

Je vous le dis dans l'amertume de mon cœur, je ne sais plus ce que deviendra la France. On la trahit, cela est manifeste. On la livre aux étrangers ; un parti lâche et égoïste acceptera les baïonnettes russes plutôt que de céder rien aux masses. Je suis persuadé qu'ils ont mesuré l'alternative, que le choix est fait, et qu'on marche à l'accomplissement de ce choix.

Comment ne pas être attristé d'un tel état de choses ? Il y a de quoi rendre malade le plus robuste ; et, malheureusement, le résultat est plus facile à produire sur moi, car je suis diablement invalide. Depuis cette attaque de choléra du 19, l'irritation de poitrine que j'avais déjà s'est fort envenimée, de sorte que je garde la chambre et le lit ; mais j'ai beau me soigner, ne boire que du lait, cela n'y fait rien du tout. Me voici donc consigné pour je ne sais combien de temps. Ce mal est tenace en diable, c'est désolant. Vous êtes trop bonne de vous occuper des petites études de ma sœur. Je crains que ma mère ne vous ait ennuyée de riens futiles. Car, en vérité, les mères sont souvent bien fatigantes et s'imaginent que tout le monde doit avoir les yeux fixés sur l'*a b c d* de leurs enfants. C'est une chose insupportable. Vous avez assez de soins et d'occupations sans qu'on y mêle l'important événement d'une fable apprise par cœur ou d'une page sans faute d'orthographe écrite par une jeune fille.

Étienne est de retour à Vidalon², comme on vous l'aura mandé. J'ai reçu de ses nouvelles depuis, mais une fois seulement. Je quitterais cette ville si le catarrhe voulait me quitter. Jusque-là, il faut que je reste à Grenoble, où je vous jure qu'on ne s'amuse pas prodigieusement, surtout dans ma position. Le choléra commence à prendre ici. J'ai été des premiers éclaboussé. Mais cela ne m'a pas duré longtemps. En trois jours, je n'y pensais plus. Je vous assure que j'ai beaucoup souffert, quoique vous m'ayez dit qu'on ne souffrait pas. J'avais des déchirements d'entrailles, comme si j'eusse été empoisonné. Ces douleurs ont duré neuf heures. Je n'ai jamais voulu de sangsues, malgré les remontrances des médecins. Par exemple, l'intelligence reste aussi entière que si l'on se portait comme à l'ordinaire. Je n'ai eu d'autre ressource que de penser à la politique, pour me distraire dans les moments de crise. J'ai filé des systèmes et des utopies. Et il m'est resté ce maudit catarrhe pour queue.

2. Berceau des familles Montgolfier et Canson. Cette phrase confirme bien, si c'était encore nécessaire, la personnalité d'Étienne de Canson et sa parenté avec Adélaïde de Montgolfier.

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

Grenoble, mardi 31 juillet 1832*

Mais certainement je crois aux journaux. A quoi voulez-vous que je croie ? Je les lis tous, ou à peu près ; je sais la thèse et l'intérêt que soutient chacun d'eux et à quoi il veut en venir. De cela, je m'en moque ; mais il y a un résultat général qui est la vérité, qui donne la situation réelle du pays. C'est à ce résultat que j'arrive et que je me tiens. Il est déplorable, affreux. Il y a deux camps qui sont à couteaux tirés, dont l'un est tout prêt à appeler l'Étranger à son aide ; c'est le juste milieu. La force des choses le mène là, il ira. La haute classe en cela a les mêmes intérêts et les mêmes passions que la bourgeoisie. Leur ancienne rivalité de la Restauration s'efface, et elles s'unissent contre le peuple qui leur paraît menacer leur existence. Or ce juste milieu n'est ni assez nombreux, ni assez fort, ni assez brave pour soutenir longtemps encore la lutte. Ses richesses, son *loisir* seuls l'ont maintenu ; mais il est par trop faible minorité numérique, le peuple est trop misérable, trop blessé dans ses intérêts et ses affections, pour que l'état actuel se soutienne. Dans cette situation, la bourgeoisie acceptera plutôt les baïonnettes russes que le triomphe du peuple ; l'invasion lui paraît la seule réponse contre la République. Or vous savez ce que c'est que la baïonnette étrangère. En 1814, la Garde nationale a enlevé la cocarde blanche et accueilli les alliés en libérateurs. Si je ne me trompe, vous-même, dans votre haine contre Napoléon, vous étiez royaliste, vous accueilliez l'étranger. Je ne vous en fais pas un reproche ; vous étiez lasse de Napoléon, et le parti de la liberté semblait alors du côté des étrangers. Pourtant c'est un crime de donner la main à l'étranger. Si, en 1814, la cause qu'ils défendaient, le principe au nom duquel ils combattaient, celui de la liberté¹, de l'indépendance, les contraignaient à ménager le principe, après la victoire, et à transiger avec la France qui les accueillait à cause de ce principe, aujourd'hui ce n'est plus cela. Ils proclament l'oppression du peuple, l'absolutisme, tout ce que vous voudrez l'appeler. Le juste milieu néanmoins leur tend la main, pour sauver, comme on dit, *l'ordre matériel*. C'est dans

* *Les Lettres*, p. 515-517.

1. Les alliés en 1814 ont pu être perçus comme des libérateurs qui combattaient au nom de l'indépendance et de leur indépendance d'abord. De plus la lassitude avait gagné les Français qui pliaient sous le poids des défaites, des impôts indirects et de la conscription. Si la crise financière économique et sociale ne donna pas un courant d'opinion générale favorable aux armées étrangères, leur arrivée laissait espérer pour beaucoup la fin de la dictature militaire, la paix, le retour à la prospérité, surtout dans la bourgeoisie.

un intérêt de monopole, dans un intérêt de propriété exclusive que la bourgeoisie accueillera les Russes, lesquels consolideront cet intérêt, moyennant l'ordre à Varsovie ou quelque chose d'approchant, le morcellement de la France, etc.. Pour ne rien accorder aux revendications du peuple qui est dépouillé de ses droits et opprimé dans ses intérêts matériels, on invoquera les Russes. C'est là le plus grand des crimes, et il se prépare. Voilà ce que je vois, non par les articles de journaux, mais par les faits, par la marche des événements, par la conduite du Gouvernement, par tout ce qui se passe en Europe, enfin. Comment garder son sang-froid en présence de cet avenir prochain ? Si le peuple voyait où on le conduit, il n'y en aurait pas pour longtemps ; mais le Gouvernement a démoralisé le pays. Il s'est emparé de tous les symboles de la foi populaire ; drapeau tricolore, mots si puissants de liberté, de patriotisme, de volonté nationale, il a tout pris, tout perverti, tout transformé en instrument de trahison et de mensonge. Puis quand viendra le moment du danger, quand l'Ennemi passera la frontière, nul préparatif de défense n'existera ; le juste milieu se jettera du côté des envahisseurs, et le peuple pris au dépourvu, trahi par le Gouvernement, paralysé par la bourgeoisie, ne pourra plus arrêter le péril par son énergie. Il n'aura pas le temps de se retourner, de faire appel à sa propre colère ; puis les Rois, instruits par un premier exemple, partageront la France, puis la bourgeoisie, après avoir vendu tout ce qu'elle a en magasin aux étrangers, le premier moment passé, se trouvera frappée à son tour et de servitude et de misère. Voilà ce qui nous menace, ce qui est presque certain, à moins que... *Cet à moins que* est notre seule chance de salut.

Je suis assez malade. Car tout cela est bien triste et fait mal. J'ai une irritation de poitrine qui s'obstine et augmente sans cesse, malgré les soins, le lait, la diète, etc... Cela a commencé par rien du tout, cela a été peu de chose huit jours, puis peu à peu, le mal s'est accru, s'accroît sans cesse, de sorte que je n'y comprends plus rien. Je verrai enfin ce que cela peut devenir.

Étienne, vous le savez, est de retour. J'ai reçu des lettres de ma mère et de ma sœur², elles m'expliquent leur silence précédent. Ma mère est mal portante. Le moment est mal choisi. Avec ce maudit choléra, on a toujours une maison prête à vous tomber sur la tête.

J'espère que Mme Belloc n'aura rien eu de ce que vous craigniez. La maladie diminue, et je pense que vous et les vôtres avez assez de prudence pour ne pas manger de fruits. Ne vous laissez pas saigner si vous êtes menacées de quelque chose ; je suis sûr que la saignée est chose fatale. Je compte que vous me donnerez promptement de vos nouvelles sur ce sujet. Nous en sommes réduits à échanger des bulletins de maladie, sans parler de

2. On ne sait de laquelle de ses sœurs il s'agit. Rappelons qu'en principe, les plus jeunes vivaient avec leur mère.

mon bulletin de la pseudo-maladie qui s'en va tuant le pays. Dites bien des choses à Barthélemy³, si vous le voyez. Son pied est guéri, n'est-ce pas ?

Tout à vous, adieu.

3. Il est difficile d'identifier ce personnage. Il est fort probable qu'il s'agisse de Barthélemy de Canson, le beau-frère d'Adélaïde et le père d'Étienne. Mais il n'est pas certain qu'il le désigne aussi familièrement (quand il évoquait son frère, il disait « M. » James, texte 28, p. 177). Il pourrait s'agir alors d'un habitué du salon des Montgolfier, comme par exemple Auguste BARTHÉLEMY, libraire et co-fondateur du *National*.

[LETTRE A MONSIEUR DE PORTALIS, DÉPUTÉ]

[fin novembre 1832]*

Monsieur¹,

Je suis membre de cette société des Amis du peuple que vous voulez faire fermer. Vous nous avez beaucoup maltraités dans votre dernier discours, et je vous avoue franchement que cette attaque m'a bien étonné. Vous siégez à la chambre sur les bancs de l'opposition quasi-républicaine, et vos paroles ont toujours eu l'avantage d'émouvoir la bile du centre. Il me semblait reconnaître dans leur dire, l'intérêt qu'ils avaient de votre antipathie pour les escamoteurs de programme. Peut-être en est-il effectivement ainsi, et... [...] ne jugez-vous pas moins d'une bonne politique de vous prononcer publiquement contre une société composée des hommes les plus hostiles à la royauté, et qui jouit de la part du pouvoir d'une faveur particulière de haine, ou plutôt d'exécration. Je souhaiterais fort que cette politique eût un plein succès et pût servir la cause que vous avez défendue jusqu'aujourd'hui. Si nous avions la conviction que la dissolution de notre société assurât le bien de la France et le triomphe des doctrines de la liberté, nous n'hésiterions pas à nous livrer en proie à la violence du pouvoir, et faire, sans résistance, le sacrifice de nos personnes. Ce n'est guère que comme cela même que nous avons combattu jusqu'à présent ; c'est en nous présentant désarmés sur la brèche, c'est au prix de notre liberté, de notre [...] et de notre vie souvent que nous avons existé contre le déplorable système qui conduit le pays aux abîmes. Presque tous les amis du peuple ont commencé cette série de dangers par les dangers de trois jours de combat en juillet. Tout cela, je le répète, ne nous paraîtrait rien si la patrie pouvait y gagner. Mais permettez-moi de vous le dire, Monsieur, il me

* BN, Mss 9580 f° 106 V. Il est difficile de dater de façon précise cette lettre dont une copie, ou un brouillon, a été trouvé parmi les divers articles écrits en 1834 pour *Le Libérateur*. D'après son contenu, elle devrait avoir été écrite en 1832, entre le procès des Quinze et le procès de décembre 1832 qui mit fin à l'existence de la société des Amis du Peuple, et plus précisément au cours de la session parlementaire qui s'ouvrit le 19 novembre. Mais comme rien n'indique que Blanqui l'ait écrite en prison, où il est rentré le 1er décembre (à Versailles), risquons de la situer dans la dernière décade de novembre...

1. Magistrat destitué en 1824 pour avoir soutenu Lafayette, le baron Auguste Melchior Portalis ne fut rétabli que lorsque son cousin, le comte Joseph Portalis fut garde des Sceaux du gouvernement Martignac. Protégé de Dupont de l'Eure, il avait été élu en septembre 1831 député du Var à la Chambre où il siégeait à l'extrême gauche et où se déroulèrent des débats avant le procès de décembre sur le droit d'association. La discussion fit également rage début 1833.

semble d'un mauvais calcul de sacrifier les hommes qui servent sous la bannière qu'on défend soi-même, de les sacrifier parce qu'ils s'avancent trop et qu'ils courent droit sur l'ennemi. Abandonnez-les, si vous voulez ; mais tirer sur eux !

Quand vous aurez fait ce sacrifice, on vous en demandera un autre, puis un autre, puis vous-même. L'exemple du juste milieu et de ses concessions à l'étranger est un [...] vivant de politique. Vous n'êtes pas sans savoir qu'on pousse l'ennemi qui recule et qu'on recule devant celui qui avance. Quant aux paroles de pitié presque méprisantes que vous avez laissées tomber sur nous parce que notre opposition est très vive, je ne sais si c'est un exemple prudent et dont vous n'avez rien à craindre, faisant vous-mêmes quelque peu d'opposition ; car j'ai vu l'autre jour que ceux qui n'en font pas du tout vous traitent déjà les mains dans les poches. Aussi, quand bien même vous seriez loin de partager toutes les opinions de la société des Amis du peuple, par cela seul que cette société combat sous le même drapeau que vous, il y a une grande faute à tourner vos armes contre elle. Vos adversaires ne demandent pas mieux, c'est de la besogne que vous leur épargnez. Quelques légers que nous soyons dans la balance politique, si nous étions une force détruite, vous n'en pèseriez pas davantage, et vous verriez, Monsieur, si le gouvernement se montrerait plus complaisant et plus souple avec vous. C'est vrai que nous ne sommes pas habiles, ce qui est le défaut des plus dévoués ; mais est-il donc irrévocablement décidé qu'il faut écraser les hommes dévoués parce que qu'ils ne sont pas habiles, et qu'on doit rougir de tout ce qui n'est pas fourberie et diplomatie.

D'ailleurs, Monsieur, vous avez oublié que la société des Amis du peuple est fermée. Elle a été fermée en 1830 par des soldats armés et délibérant qui ont pris sur eux d'appliquer l'article 291, sans ordre de l'autorité civile². Depuis ce temps, la société des Amis du peuple n'a point de séances périodiques, elle ne se réunit qu'à des époques irrégulières, à huis clos, dans le même cas que les franc-maçons. Pourquoi ne demandez-vous pas qu'on ferme les loges des francs-maçons ? Il y a similitude parfaite. Il est vrai que dans l'espace de trois mois nous avons tenu deux séances auxquelles ont assisté des amis entrés avec des billets ; mais tous les jours cela se fait ailleurs. Demandez donc un supplément de rigueur pour l'article 291 ; plaignez-vous qu'il ne donne pas assez de latitudes à l'arbitraire du pouvoir, cela peut être aussi de bonne politique.

Pour que vous nous attaquiez en connaissance de cause, je prends la liberté de vous adresser ma défense devant la cour d'assises. Le discours m'a valu un an de prison, vengeance qui ne saurait être trop approuvée, puisqu'elle tombe sur un membre de la société des Amis du peuple. Faites

2. Blanqui fait sans doute allusion à l'expulsion de la SAP du manège Pellier le 25 septembre 1830.

donc vos efforts pour que le précédent s'établisse, et que désormais un tribunal puisse condamner séance tenante un accusé parce qu'il aura eu l'audace de se justifier. Je vous attends plus tard aux fruits que vous recueillerez de cette politique. J'ajoute que je croyais avoir développé devant la cour qui m'envoie en prison les doctrines que vous-mêmes et d'autres députés développez chaque jour à la tribune. Mais je suis membre de la société des Amis du peuple et ce qui est vertu chez les autres devient crime dans ma bouche.

Recevez, Monsieur, mes remerciements pour l'appui que vous avez prêté à la cause du pays, remerciements qui ne doivent pas être diminués par le sentiment pénible que m'a fait éprouver ce que je regarde comme un moment d'injustice.

Louis Auguste BLANQUI

[LETTRE A ADÉLAÏDE DE MONGOLFIER]

Paris, dimanche 11 août 1833*

Mademoiselle,

Je ne vous ai pas répondu de Sainte-Pélagie. Nous ne sommes pas d'accord sur les choses d'aujourd'hui. Vous voyez les peines des puissants. Leurs ennuis et leurs embarras sont ce qui vous touche. Je vois, moi, la détresse et les misères du peuple, et je ne me cache pas qu'il y ait de l'égoïsme dans mon fait, car je fais partie de ces misères et de ces douleurs. J'en ai assez bonne part depuis trois ans pour qu'il me soit permis de les trouver intolérables. Quand les maîtres du jour, les riches, les victorieux, n'importe, voudront changer de rôle avec nous, prendre nos peines et nous céder les leurs, ils trouveront des gens tout prêts à faire l'échange. Si vous en voyez, communiquez-leur ma proposition. Ils sont si malheureux, d'après votre dernière lettre, qu'ils ne peuvent manquer d'accepter avec empressement.

Je vous remercie des offres que vous me faisiez relativement à une maison de santé. Vos démarches eussent été inutiles auprès de gens déterminés à un refus. Pourtant ils ont été contraints de céder, mais il a fallu que je tombasse dangereusement malade, et s'ils ont permis enfin de m'enlever de la prison, c'est qu'ils craignaient l'odieux que ma mort eût fait retomber sur eux. Je suis donc sorti de Sainte-Pélagie, mais pas sur mes jambes, sur un matelas. Aujourd'hui, je me trouve mieux, ayant de l'air.

Je profite de ce mieux pour mettre ma vie en commun avec une femme que j'aime depuis longtemps et qui me rend cette affection. Je me marie sans éclat, comme il convient à un proscrit. Je n'ai prévenu personne, attendu que personne n'a trop à s'embarrasser d'un prisonnier. Je me trouve

* *Les Lettres*, p. 517-519. Sur la demande pressante de sa mère, Blanqui fut incarcéré à Versailles, prison considérée salubre, où étaient enfermés ses co-inculpés du procès des Quinze, le 1^{er} décembre 1832, mais fut transféré à Sainte-Pélagie le 28 janvier 1833. Son état de santé s'aggravant dangereusement, ce qui explique peut-être l'absence de textes de cette période, il en sort le 25 juillet pour la maison de santé de la veuve Chevalier, puis pour celle de la rue Picpus, où il a déjà été soigné. Il précise laconiquement dans sa lettre à Watteau : « En prison en 1832-33. Marié en prison en août 33 ». Il effectuait donc sa peine en maison de santé, dont on connaît mal les contraintes, lorsqu'il se maria le 14 août 1833. Il réintégrera en effet Sainte-Pélagie le 20 novembre et en sortira le 30, peine expirée.. On peut regretter que cette lettre soit le texte unique dont nous disposions pour toute l'année 1833 pourtant si riche en événements dans le monde, dans la société française et dans le mouvement ouvrier. Sans citer de source, G. DANVIER, *op. cit.* p. 221 semble penser que Blanqui participait à l'Association de propagande démocratique, rue Trainée Saint-Eustache (cf. texte 54, n. 1, p. 313).

bien de cette indifférence du public ; c'est tout ce que je lui demande. Sachant que vous voulez bien me conserver quelque souvenir, je vous écris cet incident de mon existence, afin que le bruit public ne vous en informe pas ainsi qu'il en informera tous les autres. Quand je dis le bruit public, je veux parler des lettres de part que j'enverrai aux différents individus que le hasard m'a fait connaître en ce bas monde. Je crois que par là je rentre un peu dans ce qu'on appelle les convenances. Et à ce sujet je vous prierai, si ce n'est pas trop vous déranger, de me donner l'adresse de Mme Montgolfier, afin que je lui fasse parvenir un billet de part, comme c'est dû. Si vous savez aussi la demeure d'Alexandre Bodin¹, je vous serais obligé de me l'indiquer, toujours pour une lettre de part, ou de faire part, je ne sais pas trop la locution.

Ah ! j'oubliais de vous dire le jour de mon mariage et le nom de la femme que j'épouse. C'est mercredi prochain 14 août, que le maire du 8ème arrondissement se donnera la peine de nous lire ces deux ou trois articles du Code qui constituent la cérémonie du mariage ; l'État a eu soin de rendre cet acte le plus plat possible, en haine de la solennité et de la poésie. La mariée s'appelle Amélie Suzanne Serre, fille de M. Serre, bon bourgeois, pas fort, de la place Royale où il demeure depuis douze ans, et où je vois sa fille depuis sept ans et demi². Elle en a 19, ce qui fait remonter l'époque où je l'ai connue d'abord en 1825. J'avais 20 ans passés, elle en avait 12. C'est vieux comme vous voyez, et c'est éprouvé. Quand je serai sorti de prison, je vous présenterai, si vous voulez, ma femme qui vous connaît, attendu que depuis longtemps je lui ai parlé de vous quoique je ne vous aie jamais parlé d'elle. Si vous avez la complaisance de m'envoyer les adresses de Mme Montgolfier et d'Alexandre, envoyez votre lettre rue Picpus, n° 6, Maison de santé de Mme Saint-Marcel. Je vous prie aussi de ne pas faire connaître le domicile où je suis actuellement. Plus je vis seul, mieux je me trouve, et si l'on déterre ma demeure, ce sera toujours trop tôt à mon gré. Ne pouvant empêcher qu'elle soit connue, j'aime autant ne pas l'indiquer moi-même, ne devrais-je gagner qu'un jour de solitude de plus. Ne dites donc à personne que je suis ici, ni à mes amis, ni à d'autres. Sainte-Pélagie n'avait qu'un bon côté, c'est que je n'avais point de visites, avantage presque inappréciable, je vous assure. Il est vrai que le Gouvernement a senti vivement ce mérite, et vient de le pousser jusqu'à sa dernière

1. Alexandre BODIN, dit BODIN de MONTRIBON était un neveu d'Adélaïde, fils de sa sœur aînée, Emilie (cf. Annexe 2). Il partageait son temps entre l'agriculture et la politique, plutôt du côté légitimiste.

2. Blanqui avait effectivement connu celle qui devait devenir sa femme, lorsqu'il donnait des cours de lettres et d'histoire dans une pension de jeunes filles installée dans le vieil Hôtel Sully, rue Saint-Antoine, probablement à la rentrée de 1825 (cf. texte 3, note *, p. 59). Il est peu probable qu'Adélaïde de Montgolfier n'ait pas été au courant des projets de Blanqui, étant données les relations entre les familles. Il y faisait d'ailleurs assez clairement allusion deux ans auparavant, dans sa lettre du 16 juillet 1831 (cf. texte 27, note 9, p. 175).

limite, en interdisant à tous les prisonniers de recevoir leurs parents, leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes.

Le Gouvernement est admirable d'intelligence et d'instinct. J'ai laissé en prison un de mes amis, détenu de presse, lequel est malade depuis longtemps ; il ne veut pas mourir, le misérable, figurez-vous. Il traîne, que c'en est indécemment³. Heureusement sa mère ni sa sœur ne peuvent plus pénétrer jusqu'au grabat ; elles passent leur temps à courir de bureau en bureau, faisant les délices des chefs de division qui jouent très agréablement à la balle avec leurs personnes, probablement pour se désennuyer de cet ennui, vous savez, dont vous me peigniez les horreurs sans pareilles auprès desquelles les misères des cachots sont de vraies voluptés.

3. Il y avait tant de détenus pour délit de presse à Sainte-Pélagie à cette époque, dont beaucoup étaient plus ou moins gravement malades, qu'il est impossible de savoir à qui Blanqui fait allusion.

TROISIÈME PÉRIODE

**DU LIBÉRATEUR
À FONTEVRAULT
(1834-1837)**

INTRODUCTION

Les années 1832-1833 marquent en apparence un temps de ralentissement dans l'activité politique de Blanqui. Il est constamment malade ou en prison et se replie un peu sur lui-même. Dans une lettre à Adélaïde de Montgolfier, il lui demande de ne pas diffuser son adresse : « Plus je vis seul, mieux je me trouve », écrit-il. Blanqui est un malade difficile, son mauvais état de santé le porte à la tristesse et à la mauvaise humeur, et il a déjà cette habitude de ne pas écouter les conseils des médecins, préférant composer ses remèdes lui-même. Il a un curieux rapport à la maladie et, plus tard, poussera ses amis, Watteau et Lacambre, à l'exaspération la plus totale par son entêtement à refuser leur médication. Les préoccupations personnelles semblent prendre le pas un moment : son père est emporté par le choléra le 31 mai 1832. L'année suivante, le 14 août, il se marie avec Amélie Suzanne Serre¹. C'est une jeune femme remarquable, belle, intelligente et pratiquant la peinture avec talent. Leur union est parfaite et Blanqui connaît un bonheur idéal avec celle qu'il attendait depuis huit années.

Courte pose cependant, car la publication du *Libérateur* dès février 1834 montre qu'il n'a jamais vraiment cessé ses activités qu'Amélie comprend et encourage, comme en témoigne le beau texte de Nougues². La période 1834-1836 prouve même qu'il a su s'imposer sur la scène politique : il s'affirme par la création d'un journal, il est reconnu au sein de la Société des Familles qui lui accorde la première place et, surtout, il figure parmi les grands républicains du temps au procès des défenseurs des insurgés d'avril 1834.

Comme nous l'avons vu, après 1830, l'agitation républicaine ne cesse pas : elle demande la mort en conclusion du jugement des ministres de Charles X, proteste contre les survivances du passé, s'insurge contre le pouvoir clérical comme à Saint-Germain-l'Auxerrois³. La crise économique, qui n'a pas cessé depuis 1827, entretient dans la population une effervescence permanente. Les premiers gouvernements, formés de libéraux et d'hommes du parti du Mouvement, avec Laffitte pour le second gouvernement à partir du 3 novembre 1830, cèdent à la pression de la foule, au grand désarroi de la grande bourgeoisie qui voit dans le désordre un obstacle à la reprise des affaires. Le roi appelle alors Casimir Perier, chef de file de la Résistance, dont le premier objectif est de rétablir l'ordre. La résistance conservera le pouvoir jusqu'à la fin du règne et mobilisera, contre l'agitation, l'appui du pays légal lors des élections du printemps 1831.

1. Cf. texte 39, p. 238.

2. Cf. texte 88, p. 470-471.

3. Cf. introduction à la deuxième période, n. 20, p. 88 et texte 43, n. 5, p. 268.

La consolidation du régime par l'anéantissement des oppositions devient un objectif primordial et les moyens mis en œuvre en novembre pour briser la révolte des canuts lyonnais, montrent la détermination du gouvernement. A Paris, la SAP, surtout à partir de la présidence de Raspail, est rendue responsable de tous les troubles. Elle est accusée en juillet 1831 de violation des lois sur la presse et de complot contre la sécurité de l'État qui donnera lieu au fameux procès des Quinze où seule la première inculpation sera retenue⁴. Après les émeutes des 5 et 6 juin 1832, à l'occasion des funérailles du général Lamarque, la répression se fait plus vive encore et, en décembre 1832, les principaux chefs de la SAP, dont déjà certains sont emprisonnés pour d'autres motifs, sont traduits en Assises pour avoir formé une association de plus de vingt personnes. Blanqui n'est pas parmi eux. Ils sont acquittés, mais la dissolution de la société est prononcée. Elle se désagrège alors, faute d'instances dirigeantes⁵. Guizot, le 16 février 1833, croit alors pouvoir déclarer à la Chambre : « les émeutes sont mortes, les clubs sont morts, la propagande révolutionnaire est morte, l'esprit révolutionnaire, cet esprit de guerre aveugle qui semblait s'être emparé un moment de toute la nation, est mort »⁶.

Mais Guizot se trompait. Dès l'été 1832 se met en place la Société des Droits de l'Homme avec à sa tête Cavaignac, Guinard, Caunes, ainsi que Lebon, puis enfin Raspail. La SAP comptait surtout ses adhérents dans les milieux étudiants et bourgeois et avait, à l'origine, des perspectives politiques. Elle s'était cependant ouverte un peu au monde des travailleurs par la création de sections ouvrières dès octobre 1831 — ce qui ne manqua pas de provoquer des remous en son sein — et un peu plus tard d'une section des Droits de l'Homme. Ses objectifs devinrent davantage sociaux. Raspail, Thouret et Blanqui sont alors rédacteurs à la SAP de la brochure périodique, *Au Peuple*, surtout préoccupée de doctrine, de propagande et d'éducation. Raspail, écrit G. Weill, « voulait créer dans les quartiers populaires de Paris des cours d'adultes sans compter les écoles pour enfants ; chaque sociétaire de bonne volonté prit sous son patronage cinq ou six familles pauvres, en s'engageant à instruire les enfants, à chercher de l'ouvrage pour les parents, à placer leurs produits, à leur procurer des secours médicaux. En même temps, on commença la publication d'un bulletin qui fut vendu sur la voie publique, pendant que les brochures de combat continuaient à paraître »⁷.

4. Cf. Introduction à la deuxième période, p. 88 et texte 31, p. 183.

5. Cf. texte 35, p. 227.

6. Cité par Georges WEILL, *op. cit.*, p. 92.

7. Georges WEILL, *op. cit.*, p. 68. Georges Weill distingue sans doute la première série *Au Peuple*, la *Société des Amis du Peuple*, de la série de brochures qui suivit (cf. texte 25, note*, p. 166).

La SDH reprend à son compte les ambitions nouvellement amorcées par la SAP. Son recrutement est essentiellement ouvrier et sous l'influence, entre autres, de Raspail, elle adopte un programme social. On croit à l'émancipation du peuple par l'instruction et le désir d'apprendre est, entre autres, une des raisons de l'adhésion des ouvriers à la SDH, dont les séances comprennent lecture et explication d'écrits républicains et de journaux. La propagande, préoccupation de la SAP bientôt agonisante devient celle de la jeune SDH. De nombreux affiliés de la première passèrent à la seconde⁸. En outre, pour se donner le maximum d'atouts, les républicains fondèrent des associations spécialisées : l'Association libre pour l'éducation du peuple, l'Association en faveur de la liberté de la presse populaire dont les ramifications s'étendent à travers soixante-dix associations de province, un comité de secours pour les détenus politiques patriotes. L'essentiel du travail de propagande passait à travers ceux qui répandaient les idées républicaines dans les rues, au contact direct avec la population qui n'avait pas les moyens d'acheter les journaux. Dans le dernier trimestre 1833, six millions d'écrits furent ainsi diffusés. Aussi les lois sur les crieurs publics (février 1834) et sur le droit d'association (mars 1834) sont-elles dirigées contre la dangereuse activité des républicains de cette société qui aurait rassemblé jusqu'à 4 000 hommes à Paris en 1833 et qui ne tient aucun compte de l'arrêté de dissolution prononcé contre elle le 10 avril 1833 par la Cour d'Assises. Plus tard, les lois de septembre 1835 détruiront définitivement les dernières armes des républicains, dont la liberté de la presse.

Mais pourquoi Blanqui ne fait-il pas partie de cette société ? Pourquoi tente-t-il de sortir un journal seul alors qu'il développe dans ses articles tous les thèmes chers à la SDH ? S'il faut évoquer sa maladie (mai-décembre 1832) et sa captivité (décembre 1832-juillet 1833) ainsi que son mariage à sa sortie de prison, qui l'ont tenu éloigné des premiers développements de la SDH, il faut surtout rappeler un désaccord plus que probable avec Raspail⁹ et le fait que la SDH ait été une société à caractère public et non secret.

Raspail, avec lequel Blanqui avait collaboré à la SAP, ne put suivre la création de la nouvelle société et ses premiers développements que de sa prison dont il ne sortit qu'en avril 1833. Dans le comité central très divisé, il représente le clan modéré et rejette l'idée d'insurrection préconisée par un petit groupe de révolutionnaires menés par Lebon. Après l'arrestation de Raspail, le comité se réunifia autour de Lebon et Kersausie qui avaient formé un comité d'action. Ce dernier reprochera bientôt au comité central son immobilisme et s'en séparera provisoirement. Ces divisions ne pouvaient que déplaire à Blanqui. Aussi, ce n'est donc pas un hasard si le

8. Cf. Alain FAURE, Rémi GOSSEZ, Philippe MATTHEY, *op. cit.*

9. Cf. texte 24, p. 164.

journal publié par Raspail à partir d'octobre 1834 s'appelle *Le Réformateur*, précisant bien qu'il s'agit de réformes politiques. Déjà, dans son discours au procès des Vingt-Sept, les 11 et 12 décembre 1833, il avait proclamé que l'insurrection n'était souhaitable que « quand le peuple, mais le peuple entier, qui se compose des bourgeois et des prolétaires (ne les séparons pas puisqu'ils sont tous Français), quand le peuple croira qu'il est temps de destituer un pouvoir qui usurpe et qui conspire contre sa liberté »¹⁰ et il avança même : « Pour moi, qui ai si longtemps conspiré, je vous déclare que je ne conspire plus depuis 1830. La conspiration n'est une œuvre civique que toutes les fois qu'elle s'organise contre une minorité puissante par son organisation dans l'intérêt d'une majorité immense, mais désorganisée. » Pour l'auteur, il faut donc attendre que l'ensemble des couches sociales se réunissent contre la grande bourgeoisie avant de passer à l'action, contrairement aux idées de Blanqui persuadé qu'un groupe d'hommes éclairés suffit pour mener à bien une révolution. Un autre point plus théorique, sur lequel s'opposaient ouvertement les différentes tendances de la SDH, pouvait encore séparer les deux hommes, celui de la propriété à laquelle Raspail ne voulait pas toucher¹¹. Mais que doit encore penser le révolutionnaire lorsque dans un article de son journal, Raspail écrit en février 1835 : « On serait bien fou de faire du carbonarisme, quand on a le droit de faire ouvertement de la propagande. »¹².

Pourtant Raspail avait déjà durement payé par des mois de prison cette conviction, dont il ne se départira pas, car ce droit n'existait pas, non seulement selon les lois en vigueur, mais en fonction d'une volonté profonde de la bourgeoisie au pouvoir. A l'opposé, Blanqui est convaincu de la nécessité de garder secrètes toutes formes d'activités, y compris personnelles. Pour son propre courrier, on l'a vu, il a instauré un système de « boîtes à lettres » à travers les membres de sa famille ou ses amis, système qui se compliquera par la suite avec l'adoption de pseudonymes. Il semble qu'il ait toujours procédé de cette façon, habitude qu'il a certainement hérité de son passage dans la Charbonnerie. Il est d'ailleurs en relation directe avec Buonarroti¹³, exilé depuis la Conjuration des Égaux à laquelle il participa aux côtés de Babeuf, et de retour en France depuis août 1830¹⁴. Or Buonarroti « n'avait nulle confiance dans une conspiration qui déroulait sa trame au grand jour, qui publiait chaque matin le nom de ses chefs, qui se recrutait à la face du soleil », nous rapporte Louis Blanc¹⁵. En effet, il a suffi d'arrêter les chefs de la SDH pour désorganiser l'insurrection parisienne d'avril 1834.

10. G. WEILL, *op. cit.*, p. 94, note 2.

11. Cf. Alain FAURE, *op. cit.*

12. *Le Réformateur*, n° 41, 27 février 1835, cité par Maurice DOMMANGET, *op. cit.*, p. 56.

13. Cf. introductions 1 et 2.

14. Laissez-passer en date du 10 août 1830. Mss. NAF 9580 f° 232.

15. Louis BLANC, *op. cit.*, p. 222.

En plus de raisons personnelles, des divergences de fond ont donc contribué au choix d'une action solitaire plutôt que commune avec une société dont ni les dirigeants ni les structures n'inspiraient confiance à Blanqui. Ce n'était pas pour autant l'ostracisme à leur égard : il a participé aux journées d'avril 1834 et soutenu les membres du comité insurrectionnel qui trouvèrent refuge chez lui, il les a aussi observés¹⁶. L'échec de la SDH a dû le confirmer dans la conviction que la propagande républicaine ne pouvait se faire au vu et au su de tout le monde, d'autant plus que la loi sur les associations et les lois de septembre rendaient cet objectif difficile. Rappelons que le nom même de « républicain » fut interdit et remplacé par le mot « radical »¹⁷. Fondée par Hadot-Desages en juillet-août 1834, la société des Familles à laquelle Blanqui n'adhère qu'un peu plus tard, présente une forme bien différente¹⁸. Ses fondements sont le secret et l'obéissance totale, l'armement en vue d'une prise d'armes pour l'établissement d'une « révolution sociale ». Alors qu'au sein de la SDH, il y eut division et lutte entre les modérés du clan Raspail et les montagnards du clan Lebon qui prônait le droit à l'insurrection en se fondant sur l'article 29 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, la société des Familles pose comme condition à tout affilié potentiel la nécessité de l'action révolutionnaire, faisant fusionner l'idée d'une transformation politique, la république, et celle d'une transformation sociale. Or Blanqui domine cette société et dit d'elle : « le club est ordinairement docile à ma voix »¹⁹.

Mais c'est bien avant la création de cette société, peut-être pendant ce petit temps d'inactivité de 1832-1833, consacré certainement au moins à la réflexion, que Blanqui marie définitivement le terme social à celui de la république. Les beaux textes du *Libérateur* sont à cet égard une preuve de la maturation de ses idées. Jusque-là, nous ne possédions pas de textes aussi complets et surtout aussi théoriques sur l'état de sa pensée, ses défenses aux procès étaient davantage tournées vers l'analyse de la situation politique du moment. Est-ce le résultat des lectures d'utopies auxquelles il fait référence dans une lettre à Adélaïde de Montgolfier²⁰ ? Les influences sont nombreuses mais difficiles à déterminer. Toute l'époque est plongée dans une profonde réflexion politique et sociale, chaque discours manipule avec maestria formules et idées accommodées de façon personnelle, elles sont

16. Dans la lettre à Watteau du 25 décembre 1861, Blanqui écrit : « En avril 1834, journées de la rue Transnonain. Je manque y laisser ma peau. J'ai vu fonctionner là les meneurs républicains de l'époque d'alors. Le comité était en permanence chez moi pendant les deux jours de combat. Hélas ! pauvres gens. »

17. Blanqui lui-même appelle *Le Libérateur*, « un journal radical », cf. texte 55, p. 317.

18. Cf. texte 51, n. *, p. 296.

19. Suzanne WASSERMANN, *Les clubs de Blanqui et Barbès*, Paris, 1913, p. 12.

20. Cf. texte 36, p. 230.

dans « l'air du temps » et trouver l'auteur qui en est à l'origine est chose complexe. Ce qui frappe dans cette série de textes, c'est l'appel systématique à l'histoire : pour démystifier la loi et la propriété, pour mettre en évidence la lutte entre le privilège et l'égalité, pour démontrer le sort réservé aux guides du peuple.

L'histoire sert à rassurer. Blanqui se défend de vouloir détruire quoi que ce soit ni de mettre le pays à feu et à sang. Il s'agit pour lui seulement de changer de lois et : « Il s'est fabriqué, en un demi-siècle, plus de quarante mille de ces lois, sans compter la fabrique courante ! ». Blanqui se lance dans une violente diatribe contre elles, mettant en évidence le problème du fond et de la forme. La loi, c'est la constitution, c'est la forme d'un gouvernement : « une nation change de cela comme un homme d'habits, et sans en avoir le tempérament autrement incommodé ». Or la monarchie est une forme de gouvernement dont le fond est le privilège ce qui a « pour dernière conséquence logique, la destruction ». C'est pourquoi il faut changer cette adéquation et opter pour la république, qui, elle, a pour fondement l'égalité, « mère du Progrès ». L'égalité, inscrite dans le mouvement du progrès, permet à Blanqui d'affirmer sa conception de la république. A connotation plutôt politique que sociale dans la période précédente, elle se précise cette fois par l'inversion des rapports : « à nos yeux, une forme de gouvernement n'est point un but, mais un moyen, et nous ne désirons une forme politique que comme acheminement à une réforme sociale »²¹. L'aspect social prend donc le pas sur le politique qui n'est qu'un changement de superficie, insuffisant, dont il faut se méfier.

L'histoire sert encore à Blanqui pour justifier cette idée d'égalité. L'influence de Buonarroti qui parle de « la religion sainte de l'égalité » est indéniable, et à travers lui celle de Babeuf. En effet, Buonarroti a publié en 1828 *La Conspiration des Égaux, dite de Babeuf* qui a laissé une empreinte vive dans l'esprit des jeunes gens des années 1830. Mais Blanqui fréquente aussi Lamennais qu'il connaît au moins depuis le 29 mai 1835, date à laquelle ils comparaissent à la même audience devant la Chambre des pairs. On remarque une certaine similitude des thèmes développés dans *Le Libérateur* et dans le *Livre du peuple* de Lamennais publié en 1837. Il semble que très tôt Blanqui ait abordé une réflexion sur le christianisme auquel il accorde une large place ; mais il l'intègre totalement dans une conception de l'histoire universelle et « laïque » évacuant toute religiosité. Il ne le rejette pas et reconnaît ses points forts. L'engagement de l'auteur pour l'égalité est présenté comme une profession de foi²² et l'histoire chrétienne fournit l'origine de l'idée d'égalité qui a été « donnée au monde par l'évangile » et est d'essence divine. Le combat du Christ dès lors est le même que

21. Les citations de ce paragraphe sont issues du texte 42, p. 260.

22. Cf. textes 42 et 43, p. 260, 262 et sq.

celui de Grégoire VII, Rousseau, Robespierre et des républicains du XIX^e siècle. Les notes de Blanqui pour sa défense au procès des poudres osent des comparaisons plus remarquables : « La croix, devant les siècles, instrument du plus cruel et du plus ignoble supplice, objet et symbole d'opprobre et d'infâmie, la croix est devenue la dominatrice du monde, parce que sur la croix périt, il y a 1800 ans, celui que ses juges condamneront aussi comme factieux. On parle de la rétablir dans cette enceinte sans doute pour enseigner aux juges et aux accusés comment doivent être châtiés les ennemis de l'ordre social. La grande image du Christ respirant reparait alors dans le prétoire... »²³. Rien ne manque, ni l'analogie entre la croix et la selette du tribunal, ni celle entre le Christ et les républicains. Sa réflexion évacue, tout simplement par l'absence de référence, les épisodes des grands mystères dont celui de la résurrection du Christ. Blanqui affirme que, dès 1830, il était « anti-chrétien » et il est peu probable qu'il ait jamais été croyant. Son athéisme semble dater de toujours même s'il ne le formulera que beaucoup plus tard. Il garde, en tout cas à cette période, l'aspect étymologique fort du mot religion, ce qui lui permet de mettre Rousseau, Robespierre et le Christ sur un pied d'égalité au service de l'égalité. Ils ont cherché, tous, à re-lie les hommes entre eux²⁴.

Parmi les défenseurs des accusés d'avril 1834, se trouvent Buonarroti et Lamennais, mais aussi un philosophe célèbre, Auguste Comte, l'inventeur de la philosophie positive, dont Blanqui, beaucoup plus tard, condamnera la pensée avec violence. Il est étonnant de retrouver, toujours dans les notes de Blanqui pour le procès des poudres, le terme de « positivisme »²⁵. Nous n'avons aucune trace de contacts entre Comte et Blanqui, sauf une lettre datée de 1852 où l'auteur offre au révolutionnaire son *Système de politique positive*. Auguste Comte désirait alors « renouer cordialement [...] d'anciennes relations civiques », ce qui montre qu'ils se connaissaient, au moins depuis la coordination des défenseurs « libres » des accusés d'avril, à laquelle Blanqui a pris une part indéniable. On peut rajouter que Comte avait rencontré Lamennais en 1825 et qu'il avait été le secrétaire de Saint-Simon dont la doctrine était, sinon parfaitement implantée dans toutes les sociétés que nous avons citées, du moins familière à la plupart de leurs membres. Blanqui semble avoir été sensible au saint-simonisme. La dernière partie du texte « Qui fait la soupe doit la manger » ressemble beaucoup à la parabole de Saint-Simon dont l'argumentation est identique. Buonarroti, Saint-Simon, Comte, Lamennais, tous se sont penchés sur le problème de la religion.

Plus personnelle au révolutionnaire est son analyse de la société en termes de rapports de force symboliques entre le privilège et l'égalité. Le

23. Cf. texte 59, p. 358.

24. Cf. texte 2, p. 52.

25. Cf. texte 59, p. 356.

premier se présente comme une force matérielle reposant sur l'oisiveté et l'exploitation qui aboutit à la haine, l'isolement et la dégradation de l'homme. Le second, c'est la force intelligente avec ses deux piliers : le travail, c'est-à-dire le peuple ; et le dévouement, c'est-à-dire une minorité d'avant-garde. Cette dernière force désire l'ordre, la justice ; elle est unité et fraternité. Remarquons que le journal de Blanqui porte en en-tête la devise républicaine transformée. Le mot liberté cède la place à celui d'unité. Le combat pour la liberté est relégué au second plan (bien que le journal s'appelle *Le Libérateur*) et contraste une seconde fois avec le combat des années 1830. La bannière de l'intelligence est l'égalité. Elle peut être trahie, comme elle l'a été par le catholicisme ou la bourgeoisie en 1830, mais la bannière change de main car elle est immortelle et invincible : « quand les masses rencontrent un obstacle, elles s'arrêtent, s'amoncellent et le renversent »²⁶. De cette lutte entre les deux forces, la force matérielle doit succomber parce qu'elle conduit à la destruction de l'humanité contraire au mouvement de l'égalité lié au progrès.

La conception de Blanqui de la lutte de classe est encore justifiée par l'analyse de l'histoire. Bien que moins approfondie que celle de Marx, elle est néanmoins antérieure et approchante. Le serf puis l'ouvrier ont toujours souffert de l'oppression du riche, qu'il s'appelle noble ou aristocratie financière. Cette servitude découle du fait que « les instruments ou les fruits du travail n'appartiennent pas aux masses qui travaillent, mais à une aristocratie usurpatrice qui consomme et qui ne produit pas »²⁷. Le vrai problème est celui de la propriété et non pas celui de la forme d'un gouvernement. Il assomme au passage l'économie politique qui évacue la question sociale. La relation entre le riche et le pauvre est le seul vrai problème et il transcende le fait économique. Il propose l'égalité comme principe destructeur de la propriété qu'il voit en déclin. Cependant il n'est pas pour le partage du sol. A deux reprises, il définit le prolétariat comme l'ensemble des ouvriers et des paysans et il ne s'agit pas d'effrayer ces derniers qui forment la majorité de la population française. Il préfère le « régime de l'association » reportant sa définition à plus tard, ce qui nous laisse un peu sur notre faim, d'autant plus que les écrits ultérieurs ne donnent guère de précisions. Il rejette déjà les systèmes élaborés par les utopistes évoquant le respect des « mœurs et des idées ». Ce serait un manque de réalisme « de vouloir constituer une nation a priori, avec des éléments arbitraires, dont l'analyse de cette nation ne reproduirait pas les traces »²⁸. C'est pourquoi Blanqui préfère mobiliser sur un concept large : l'égalité, laissant au peuple une totale liberté d'interprétation pratique. Il n'est pas un maître à penser l'avenir, sa préoccupation essentielle se situe dans l'immédiateté, d'où un

26. Cf. texte 42, p. 260.

27. Cf. texte 47, p. 277.

28. Cf. texte 42, p. 260.

appel à la lutte permanente et l'active préparation de l'insurrection au sein des sociétés secrètes.

Le révolutionnaire ne manque jamais lui-même d'une analyse perspicace de la situation. Ainsi, il reconnaît que les émeutes entre 1830 et 1832 n'ont été que des avertissements, le peuple alors n'avait pas l'intention de détruire la monarchie qui s'était mise en place. Ce sentiment, Blanqui l'avait ressenti dès 1830, comme le montre son attitude modérée au sein du mouvement étudiant. Également bien avant les grandes enquêtes sur la condition ouvrière (dont celle de Villermé)²⁹, comme le remarquent Maurice Dommanget³⁰ et Alain Decaux³¹, il sait rendre compte du mode de vie pitoyable dans lequel est plongée la masse des travailleurs qu'il compare à des esclaves. C'est avec la précision des chiffres qu'il détaille le menu budget de cette mère, accusée par la police correctionnelle de mendicité³². Pire encore que la misère ou la déchéance physique, c'est la misère intellectuelle à laquelle les pauvres sont astreints qui le touche : « Le pauvre ne connaît pas la source de ses maux, l'ignorance, fille de l'asservissement, fait de lui un instrument docile des privilégiés. Écrasé de labeur, étranger à la vie intellectuelle, que peut-il savoir de ces phénomènes sociaux où il joue le rôle de bête de somme ? »³³. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire au peuple d'avoir des guides, des hommes éclairés, des « hommes de dévouement » pour leur montrer l'origine du mal, même si, enfermé dans son ignorance et son aveuglement, il voue à la mort et à l'opprobre les guides qui ont tenté de leur faire entrevoir la lumière, ce qui fut le cas pour les Gracques, le Christ et les grands hommes de la première révolution. C'est pourquoi la principale préoccupation de Blanqui entre 1834 et 1837 est la propagande et la création de journaux. Après *Le Libérateur* et la brochure *Propagande démocratique*, il accepte de fonder un journal de province avec Léonce Pelloutier. Comme il le disait déjà au procès des Quinze : « Le peuple n'écrit pas dans les journaux » et la loi sur les crieurs publics lui enlève même la possibilité de lire en limitant la diffusion de l'information. Que va-t-il advenir du peuple si la presse est interdite ? « Le peuple ne pourra plus y puiser les principes d'une morale pure. Cette source de lumière et de vertu lui sera fermée »³⁴. Point de demi-mesures donc contre les « coalitions de capitaux » : « des représailles pacifiques, une guerre de temporisation sont impossibles contre un ennemi qui tient en

29. Louis-René VILLERMÉ, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris 1840, réédition, Paris, EDI, 1989.

30. *Op. cit.*, page 33.

31. *Op. cit.*, page 160.

32. Cf. texte 43, p. 270.

33. Cf. texte 50, p. 291.

34. Cf. texte 44, p. 272.

réserve de si abondantes ressources »³⁵ et il écrit plus loin : « il n'existe entre les deux moitiés inégales de la société d'autre rapport que celui de la lutte, d'autre besoin que de se faire mutuellement le plus de mal possible ». L'appel à l'insurrection est à peine déguisé et à la trilogie de la période précédente : révolution, république, liberté, succède cette autre : révolution, république et réforme sociale, car à aucun moment Blanqui n'emploie le terme « socialisme ». Il est cependant le premier à essayer de faire admettre les théories sociales à des républicains qui se contentaient jusque-là du combat pour une forme de gouvernement plus représentatif, et à essayer de faire comprendre la nécessité d'une révolution et de l'instauration de la république aux théoriciens qui n'avaient pas trouvé le cadre dans lequel ces théories pouvaient être appliquées. Il donne ainsi un but à la république et des moyens au socialisme en les réunissant.

Dominique LE NUZ

35. Cf. texte 49, p. 283.

TOUT L'ESPOIR DES PROLÉTAIRES EST DANS LA RÉPUBLIQUE

Première publication du *Libérateur**

On nous demande sans cesse ce que nous entendons par le mot *prolétaire*, ce mot par lequel nous désignons l'immense majorité des Français. « Il y avait des prolétaires à Rome, nous dit-on ; de nos jours il n'en existe plus. Sous le règne de Louis-Philippe les Français sont égaux devant la loi. »

Ce langage est celui des journaux salariés. Peut-être est-il inutile de le dire, car on s'en apercevrait tout d'abord. Il n'y a que des plumes vénales qui puissent écrire ces choses-là.

Les Français sont égaux devant la loi, dites-vous ? Et quelle différence établissez-vous donc entre les ouvriers français et les prolétaires romains ? Les prolétaires romains engraisaient de leur sang les champs de bataille, où les praticiens orgueilleux venaient conquérir les honneurs du triomphe. En temps de paix, les travaux les plus durs leur étaient imposés : ils perçaient ou aplanissaient des montagnes, ils détournaient des fleuves, ils creusaient des ports ; et, en retour de tant de sueurs et de tant de fatigues, ils recevaient les mépris, les mauvais traitements des aristocrates de Rome. Point de droits politiques pour eux en compensation des services qu'ils rendaient à la patrie ; ils étaient rayés de la liste des hommes, et ravalés au niveau de la brute.

Nous donnons le nom de *prolétaires* aux ouvriers et aux paysans français, parce que nous ne voyons nulle différence entre leur condition et la condition des prolétaires romains, parce qu'ils supportent toutes les charges de la société, sans jouir d'aucun de ses avantages.

* BN Lb⁵¹4963. Ce texte, qui ne semble pas avoir été cité ni attribué à Blanqui par les biographes, a été publié en fac-similé par les éditions EDHIS dans le volume *Écrits des Révolutions du XIX^e siècle*. EDHIS attribuent ce texte de quatre pages, s. d., in-8°, ne portant que le nom de l'éditeur, Adam, à Blanqui. Elles le datent de 1833, ce qui correspond à la rubrique « Adam » du *Dictionnaire* de J. MATIRON, dont ce texte est la seule référence. Il a même probablement été publié tout à fait à la fin 1833, voire plutôt début 1834. Il doit s'agir de ce qu'on appelait à l'époque le « canard », sorte de petit tract distribué dans les rues, comme l'indique Blanqui lui-même dans le cartouche du *Libérateur*, « qui publiera, dans le courant du mois, divers écrits qui seront distribués dans les rues, à un sou », et dans sa lettre à Adélaïde de Montgolfier du 12 février (ci-après, texte 46, p. 276). Cette hypothèse est en plus confirmée explicitement par Blanqui au cours de son interrogatoire au procès des poudres, lors de l'audience d'appel du 18 octobre 1836 (ci-après texte 58, p. 339). Il est donc probable que ce petit texte ait précédé de quelques jours le premier numéro du *Libérateur*, daté du 2 février. Blanqui n'indiquant pas qu'il en est l'auteur, nous publions ce texte avec les réserves d'usage.

Vous osez dire que les Français sont égaux devant la loi ; mais voyez donc l'insolente richesse qui fait peser sur le pauvre un despotisme accablant ; voyez donc cette poignée de riches, gorgés de privilèges et de monopoles, qui se sont mis à la place des nobles et des prêtres pour exploiter le peuple¹ ; voyez donc ce peuple, plein de vertu et de désintéressement, qui traîne dans les souffrances et les privations sa misérable vie, et qui travaille dix-huit heures sur vingt-quatre pour manger un morceau de pain.

Les Français sont égaux devant la loi ? mais la loi, telle que l'ont faite les dominateurs actuels, est tout à l'avantage du riche et au désavantage du pauvre : elle est hostile au pauvre. La loi ? C'est un glaive incessamment levé pour frapper sur quiconque ne loge pas sa fastueuse mollesse dans un magnifique palais, et ne dévore pas à son diner vingt mets succulents.

Les Français sont égaux devant la loi ? mais pourquoi donc sur trente-trois millions d'individus, cent mille seulement sont-ils en possession de leurs droits politiques² et existent-ils comme hommes et comme citoyens, tandis que le reste des Français est parqué comme un vil troupeau ? Pourquoi donc les riches seuls exercent-ils les fonctions de jurés, d'électeurs, de députés, tandis que les pauvres (et ils sont dans la proportion de cent contre un avec les riches) ne sont bons qu'à nourrir ceux qui possèdent, et à se faire tuer sur la frontière pour défendre des propriétés qui ne sont pas à eux, et des hommes qui font peser sur eux un joug insupportable ?

C'est en vain que l'ont voudrait nier un fait dont l'évidence est aussi palpable ; c'est en vain que l'on voudrait nous persuader que l'égalité règne parmi nous ; il existe deux nations en France, celle des privilégiés et celle des non privilégiés ; ces derniers, nous les appelons prolétaires ; ce sont de véritables prolétaires, c'est-à-dire des êtres qui n'ont que le visage d'homme, mais dont la condition est mille fois pire que celle de la bête, car la bête, du moins, n'a rien de raisonnable ; le prolétaire, au contraire, est doué d'une raison qui lui donne le sentiment de sa dignité, qui lui fait comprendre qu'il est l'égal du maître qui l'exploite et qui l'humilie, et que la nature l'a créé pour marcher de pair avec son semblable, et non pour ramper devant lui.

D'ailleurs nos antagonistes n'ont-ils pas avoué qu'il existait effectivement deux nations en France, lorsqu'ils ont poussé un long cri de terreur à l'aspect des masses soulevées pour demander du pain ?

1. L'aristocratie de la finance a remplacé l'aristocratie d'ancien régime : c'est un thème cher aux socialistes et aux radicaux du siècle dernier et Auguste Blanqui a été l'un des premiers à le populariser, ne serait-ce qu'en se posant dès 1831 comme défenseur des prolétaires ou même l'un des leurs : cf *supra*, procès des Quinze, texte 31, p. 183.

2. Cf. à ce sujet, les notes 13 et 14 du texte 31, p. 194, procès des Quinze, audience du 12 janvier 1832.

Qu'on se rappelle ce fameux article du *Journal des Débats*³, où les ouvriers français étaient traités de *barbares* ; où il était dit que l'ennemi le plus à craindre aujourd'hui pour la civilisation ne sortirait pas des Steppes de la Tartarie, mais serait vomé par les ateliers et par les fabriques. Or, nous savons que nos antagonistes, les riches, identifient leur cause à celle de la civilisation, et que lorsqu'ils mettent en cause la civilisation, leurs intérêts et leur individualité sont en cause avec elle. La civilisation pour eux, c'est l'ordre des choses actuel, c'est le règne de la corruption et de l'égoïsme, c'est le régime de l'aristocratie financière ; pour eux ce sont des masses en proie à la misère et au désespoir, et une poignée de riches se vautrant dans toutes les superfluités du luxe.

Vous reconnaissez donc qu'il y a en France deux espèces d'intérêts, les intérêts des masses, des prétendus *barbares*, des prolétaires, et les intérêts de ce que vous appelez la civilisation, c'est-à-dire vos intérêts propres, les intérêts de la richesse, de l'oisiveté et de l'orgueil. Eh bien, voilà précisément ce que nous voulons faire cesser en prêchant la république, car la république sera essentiellement le règne de l'égalité et du droit commun.

Égalité, droit commun, ces deux mots résument tous nos projets d'améliorations et de réforme sociale. Pour nous, la république n'est pas un but, ce n'est qu'un moyen ; l'égalité, voilà notre but, c'est parce que la monarchie est incompatible avec elle, que nous voulons détruire la monarchie.

Prolétaires qui souffrez et qui faites entendre d'inutiles plaintes, c'est la république seule, c'est l'égalité qui peut mettre un terme à nos souffrances ; la république vous délivrera des vampires qui se nourrissent de votre substance, des oppresseurs qui usurpent vos droits et qui vous dictent leurs volontés superbes. La république abolira toutes les lois fiscales qui pèsent sur la consommation et les objets de première nécessité⁴, et non seulement elle ne prendra pas sur le nécessaire du pauvre pour entretenir le luxe du riche, mais elle pourvoiera à la subsistance de ceux qui ne seront pas en état de gagner leur vie en travaillant : la république sera la providence des infortunés, elle n'aura qu'un poids et qu'une mesure, elle abaissera les grands, elle relèvera les faibles.

La république fera disparaître la distinction des privilégiés et des prolétaires, voilà le plus grand service qu'elle rendra à l'humanité.

3. Il s'agit de l'article, effectivement célèbre, rédigé par Saint-Marc-Girardin et paru dans *Le Journal des Débats* du 8 décembre 1831 : l'insurrection des canuts de Lyon, en novembre 1831 a « révélé un grave secret, celui de la lutte intestine qui a lieu dans la société entre la classe qui possède et celle qui ne possède pas [...]. Les barbares qui menacent la société ne sont point dans le Caucase, ni dans les steppes de la Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières » (Ph. VIGIER). Le mois suivant cet article, Blanqui s'écriait, nous l'avons vu, lors du procès des Quinze : « Quel abîme les événements de Lyon viennent de dévoiler aux yeux ! » (*supra*, texte 31, p. 200).

4. Blanqui vise sans doute ici les droits d'octroi et les droits sur les boissons (A. FAURE).

Prolétaires, tout votre espoir est dans la république, si vous pouviez en douter, vous n'auriez qu'à comparer les maux dont vous accable la monarchie et les bienfaits que vous promet la république ; comparez vos douleurs présentes, et l'abaissement dans lequel vous vivez, les privations sans nombre auxquelles vous êtes en butte, et cet avenir de liberté et de bien-être dont la république sera le signal et l'aurore.

ADAM, Éditeur⁵

5. Louis ADAM, doreur sur bois, dès l'âge de dix-huit ans avait été l'un des animateurs de la SAP en décembre 1830 et l'un des Dix-Neuf au procès d'avril 1831. Accusé de complot en janvier 1832, il passa deux mois à La Force et fut signalé à la justice en juin et juillet 1832. Ses relations avec Blanqui sont donc anciennes.

[PREMIER NUMÉRO DU *LIBÉRATEUR*]*

PREMIÈRE ANNÉE, N°1 DIMANCHE 2 FÉVRIER 1834

UNITÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

LE LIBÉRATEUR,

*Deposuit potentes de sede
et exaltavit
humiles*

Il a renversé les grands
dans la poussière, et il a
relevé triomphant les opprimés

JOURNAL DES OPPRIMÉS,

Voulant une Réforme Sociale par la République,
Dirigé par L. Auguste BLANQUI, Rédacteur en chef.

On s'abonne EXCLUSIVEMENT au bureau du journal, passage de l'Industrie, n° 5. Le passage communie de la rue du Faubourg St-Martin à la rue du Faubourg St-Denis. Prix de l'abonnement pour Paris et les départements, 5 francs par an, 50 sous pour six mois. Les lettres et paquets doivent être adressées franco au Rédacteur en chef.

DEUX SOUS DANS LES RUES

AVIS - LE LIBÉRATEUR paraît le premier Dimanche de chaque mois ; il publiera, dans le courant du mois, divers écrits qui seront distribués dans les rues, à un sou, et que les abonnés de Paris recevront en sus du journal. Toutes les Publications du mois seront réunies dans un Supplément qui sera envoyé aux Abonnés du Département avec les Numéros du mois suivant.

* Mss. Blanqui, NAF 9 592 - 3- Liasse IX, f. 2-12. Il existe de nombreux exemplaires de ce journal dans les divers dossiers des Archives nationales, notamment dans des dossiers d'inculpés du procès d'avril 1834 : CC 592 d1 n° 247, 598 d1 n° 15 et 19, 599 d1 n° 51, 608 d1 n° 236. Maurice DOMMANGET disait que « l'Institut international d'histoire sociale de Souvarine possédait avant guerre la photographie de l'unique numéro » (*op. cit.* p. 129), reproduit par Alain DECAUX (p. 159) qui précise même : « Je l'ai sous les yeux cette feuille de quatre pages. » La reproduction figure aussi dans la réédition de Gustave GEFFROY, p. 99, avec la mention : Archives nationales, sans n° de dossier. Pour GEFFROY (p. 91), il a été fondé avec Laponneraye, ce qui est contesté, avec raison semble-t-il, par d'autres auteurs (Cf. Ph. DARRIULAT, *op. cit.*). DOMMANGET précise qu'il s'agit d'« un petit brûlot de 16 pages, petit in-8° ». Ce premier numéro, « en entier de moi », dit-il dans sa lettre à Watteau, contenait les articles suivants : « Notre drapeau, c'est l'égalité » (texte 42), « Pourquoi il n'y a plus d'émeutes » (texte 43), « Loi qui interdit au peuple la faculté de lire » (texte 44), et « Les crieurs républicains ont le malheur d'être honnêtes gens » (texte 45). Les sources imprimées et manuscrites ont été consultées.

BUT DU JOURNAL

De toutes les exclusions qui pèsent sur le citoyen sans fortune, la plus douloureuse et la plus amèrement sentie, est celle qui lui interdit de publier sa pensée. On peut se consoler de ne pas concourir à l'élection d'un député ou d'un fonctionnaire municipal ; mais on est blessé profondément des mauvais desseins d'une législation qui comprime la pensée, lorsque la pensée ne porte pas l'insolent laissez-passer de la richesse. Les hommes qui se sont dévoués à défendre le principe d'égalité ne pardonneront jamais aux ministres, dont le nom populaire a servi de manteau à cette loi du cautionnement et du timbre¹ qui inféode la presse aux classes opulentes. Car ce sont eux qui portent la peine de cette faute irréparable ; et quand, emportés par un bouillonnement d'indignation contre l'iniquité triomphante, ils élèvent la voix, un gantelet de fer leur brise la parole sur les lèvres. Défense à eux de prendre en main la cause des opprimés ; ils n'ont pas qualité pour cela ; c'est un droit qui n'appartient qu'aux riches ; il faut être riche pour mieux s'identifier avec les pauvres et la richesse donne seule des entrailles pour ressentir et exprimer leurs souffrances.

Ce journal est une protestation contre cette dérision insultante de la force. Un citoyen seul, sans argent, sans un sou de première mise de fonds, entreprend de braver l'interdiction lancée par l'aristocratie des écus contre le pauvre qui ose penser. Sorti hier à peine, avec une santé détruite, des prisons² où un jugement prévôtal lui a fait expier les premières plaintes qu'il éleva en faveur des ouvriers exploités, il reprend aujourd'hui ses armes d'une main meurtrie encore de l'empreinte des menottes, et il écrira, en ayant sans cesse devant les yeux ses frères infortunés qu'il a laissés derrière lui dans ces tristes tombeaux³. Il n'est pas de ces hommes qui, au milieu d'une société déchirée par les passions, prétendent n'éprouver aucune passion ; qui, pour ne pas déplaire à des dominateurs égoïstes, se défendent de toute conviction comme d'une chose mauvaise et affectent de garder une lâche impartialité entre ceux qui souffrent et ceux qui font souffrir. Avouer hautement ses affections et ses haines, c'[est] le seul rôle qui convienne à un honnête homme. Il faut plaindre ceux qui se targuent de n'aimer et de ne haïr personne. Car, s'ils disent vrai, il n'y a rien sous leur poitrine ; et s'ils mentent, quelle autorité peut rester à leur parole ?

1. Les lois des 14 décembre 1830 et 8 avril 1831 avaient abaissé le cautionnement et les droits de timbre imposés aux journaux sous la Restauration mais sans les supprimer ; elles avaient, en outre, maintenu, voire aggravé la procédure et les pénalités visant les délits de presse. Ce qui explique les très nombreuses saisies, poursuites et condamnations qui ont frappé journaux et journalistes d'opposition de 1831 à 1834.

2. Blanqui, nous l'avons vu, était sorti de Sainte-Pélagie en juillet 1833 et y retourna une dizaine de jours fin novembre après quatre mois en maison de santé.

3. Les prisons libérales regorgeaient de prisonniers républicains ou non, qui avaient pris, au goût du pouvoir, la liberté de s'exprimer trop librement.

Celle du *Libérateur* n'aura ni détours, ni réticences ni hésitations. Il s'efforcera, d'une part, d'exposer en termes simples, clairs et précis, pourquoi le peuple est malheureux, et comment il doit cesser de l'être. Il expliquera la nature des rapports qui existent aujourd'hui entre le maître et l'ouvrier, question sociale qui constitue presque à elle seule toute l'économie politique, et dont les professeurs patentés se gardent bien de dire un mot. Et en même temps, s'adressant aux hommes dont les méditations profondes se détournent des criaileries du moment pour embrasser de haut l'humanité toute entière dans son passé et dans son avenir, il leur soumettra ses vues critiques de l'organisation ou plutôt de la désorganisation actuelle ainsi que des idées sur le principe qui doit présider à la recomposition de l'ordre social.

NOTRE DRAPEAU, C'EST L'ÉGALITÉ*

Le Libérateur, n°1, 2 février 1834

Il est passé en usage aujourd'hui de demander des professions de foi aux hommes politiques nouveaux. Professer une foi, c'est admettre nécessairement quelque autre chose que des intérêts matériels. Pour peu cependant qu'on prétende sortir du cercle de ces intérêts, il n'y a qu'une voix dans toutes les nuances de la faction royaliste pour crier à l'anarchie. « Vous voulez détruire ce qui existe, clame-t-on de toutes parts, et vous n'avez rien à mettre à la place ! » c'est-là la phrase sacramentelle qui gouverne le pays depuis trois ans, et quand on l'a prononcée une fois, il y a contre vous arrêt sans appel. Il faut pourtant en finir avec cette phraséologie creuse, et s'expliquer catégoriquement sur les choses, en laissant de côté les mots. Qu'entend-on par détruire *ce qui existe* ? Il existe une nation française de trente-trois millions d'individus répartis sur un territoire de vingt-huit mille lieues carrées environ. On accordera bien apparemment que nous ne voulons pas effacer ce territoire de la carte de l'Europe, ni ses trente-trois millions d'habitants de la liste des vivants. Les accusations de renversement ne portent donc que sur la constitution et les lois écrites du pays ; car, pour ses mœurs et ses idées, il sera démontré plus bas que nous les respectons plus que personne. Eh ! bien, nous répondrons que la constitution et les lois écrites ne sont qu'une question purement réglementaire. Il s'est fabriqué en un demi-siècle plus de quarante mille de ces lois, sans compter la fabrique courante, et à supprimer tout ce fatras, la France assurément ne perdrait rien. Quant à ce qui s'appelle la Constitution, c'est tout bonnement un cadre de fonctionnaires publics ; une nation change de cela, comme un homme d'habits, et sans en avoir le tempérament autrement incommodé. Celle que nous avons aujourd'hui est la huitième qu'on nous ait fait endosser depuis quarante ans¹. Dieu merci, la France ne vit point par la grâce des constitutions, et elle ne mourra pas plus de la mort de celle-ci, qu'elle n'est morte du trépas des précédentes. Cette charte bâclée est même si insignifiante comme règlement, qu'on pourrait la changer, sans que le gouvernement actuel fut détruit, et que le gouvernement pourrait changer sans qu'elle fût modifiée elle-même ; une autre dynastie s'accommoderait

* Mêmes références que le texte précédent.

1. En fait, si on y inclut les chartes, depuis la chute de l'Ancien Régime, il y en eut davantage : 3 septembre 1791, 24 juin 1793, 22 août 1795, 15 décembre 1799, 8 mai 1802, 2 et 4 août 1802, 18 mai 1804, 6 et 7 avril 1814, 4 juin 1814 (suspendue du 20 mars 1815 au 8 juillet 1815), 22 avril 1815 (Actes additionnels), 7 août 1830.

de la charte de 1830, comme la dynastie de 1830 s'accommoderait d'une autre charte. Nous accuser si fort, parce que nous avons l'audace de ne pas vénérer un pareil pastiche, c'est faire beaucoup de bruit pour peu de chose. Qu'il advienne ce qu'il voudra de cette plate bouffonnerie qu'on appelle si pompeusement nos institutions, nous n'en avons guère souci, nous, qui sommes profondément indifférents à la forme, et qui allons droit au fond de la société. Si en effet, nous nous disons républicains, c'est que nous espérons de la république une refonte sociale que la France réclame impérieusement et qui est dans sa destinée. Si la république devait tromper cette espérance, nous cesserions d'être républicains ; car, à nos yeux, une forme de gouvernement n'est point un but, mais un moyen, et nous ne désirons une réforme politique que comme acheminement à une réforme sociale. Nous savons qu'on traite nos projets d'utopies. L'histoire est là qui nous garantit... la réalisation infaillible de ces utopies. Ce qui serait une utopie, ce serait de vouloir reconstituer une nation a priori, avec des éléments arbitraires, dont l'analyse de cette nation ne reproduirait pas les traces. Ce serait de se croire la faculté d'imposer à la France, telle que l'a faite un passé de quatorze siècles, des mœurs, des idées, une croyance, complètement étrangères ou opposées aux idées et aux mœurs qui sont le résultat du lent travail d'organisation de ces quatorze siècles. Ce serait en un mot de dire à la France : tu ne seras plus la France, tu seras la Chine, la Turquie ou l'Empire romain. Il n'est donné à personne de changer ainsi tout un peuple par une soudaine métamorphose, comme dans les mille et une nuits nous voyons les enchanteurs changer un homme en cheval ou en chien, avec une simple parole magique et un peu d'eau jetée au visage.

Mais, si loin de là, c'est dans le passé même que nous avons trouvé les éléments de cette réforme du présent, si cette réforme est la condition nécessaire pour que la France ait un avenir, si elle n'est que le développement naturel de son existence comme nation, n'est-ce pas une absurdité que ce reproche de tout détruire, seul argument qu'on nous jette à la tête ? Il n'y a point ici à détruire, ni même à remplacer ; il s'agit simplement au contraire de continuer un mouvement admirable de progrès qui s'est fait jour avec une irrésistible persévérance, en brisant l'un après l'autre les obstacles qui renaissaient incessamment pour entraver sa marche.

Or, tous ces obstacles n'ont pas disparu ; car l'ennemi qui les suscite, le privilège, est encore debout, poursuivant contre l'égalité, mère du progrès, cette guerre implacable qui a duré déjà dix-huit cents ans, et qui bouillonne toujours plus ardente dans les entrailles de la société chrétienne. Le privilège et l'égalité, voilà les deux principes qui se disputent la France dès son berceau ; l'un, aussi vieux que le monde dont il est l'Ahriman², le génie malfaisant, principe de désordre et de violence, cherchant son appui dans

2. Le principe du mal dans la religion mazdéenne.

l'égoïsme et les viles passions qui en découlent, divise les hommes, pour les isoler, ne veut d'instrument que la force matérielle, n'enfante que la concurrence, la guerre, et a pour dernière conséquence logique, la destruction. L'autre, révélation sublime, apparue tout à coup aux yeux des nations comme un symbole de délivrance et de salut, l'égalité donnée au monde par l'évangile³ qui en a semblé l'œuvre d'un Dieu, est le principe d'ordre et de justice éternelle, destiné à fermer les plaies hideuses creusées par le privilège ; l'Égalité appelle toutes les vertus et refoule tous les vices. Elle tue l'égoïsme et ne vit que de dévouement ; c'est par le dévouement qu'elle réunit et qu'elle associe les hommes ; c'est par l'intelligence seule qu'elle les gouverne et qu'elle fait concourir leurs efforts à un but commun qui est le bien-être de tous. C'est enfin l'unité et la fraternité qu'elle établit sur la terre, de même que le privilège n'y produit que haine et isolement.

La vie entière de la France est dans le duel de ces deux principes qui luttent avec un incroyable acharnement, sans paix ni trêve, car toute transaction est impossible entre eux, et le combat ne doit finir que par la mort d'un des deux combattants. Le privilège, tour à tour violent et perfide, humble et arrogant, toujours sanguinaire et lâche, impuissant à lutter de front, parce qu'il se sent écrasé de la supériorité morale de son adversaire, mais ayant pour tactique de corrompre les soldats du camp opposé, et ne se maintenant que par la trahison de ces transfuges, toujours en retraite et poursuivi sans relâche, s'affaiblissant peu à peu par des défaites successives ; tandis que l'égalité, courageuse et calme comme le peuple qu'elle représente, dédaigneuse des ruses de son ennemi, s'avance, s'avance, grandissant à chaque pas, repoussant le privilège de refuge en refuge, jusque dans ses derniers retranchements, où elle va s'élancer pour les anéantir.

Il ne faut pas demander de quel côté sont nos affections et nos efforts dans cette lutte mémorable. L'égalité est notre foi ; nous marchons avec ardeur et confiance sous sa bannière sainte, pleins de vénération et d'enthousiasme pour les immortels défenseurs de cette foi, animés du même dévouement qu'eux, prêts comme eux, à verser tout notre sang pour son triomphe. Nous sommes avec Jésus-Christ contre les juifs matérialistes et haineux ; avec Grégoire VII contre les tyrans féodaux de l'Europe ⁴, avec Rousseau contre une noblesse et un clergé perdus de débauche, ignorants et oppresseurs, avec Robespierre contre une tourbe de marchands cupides, d'agioteurs sans foi ni loi, de trafiqueurs parricides, prêts à vendre comme Judas l'humanité pour trente deniers.

3. Ce n'est que beaucoup plus tard que Blanqui deviendra le chef de file de l'athéisme, même s'il dénonce depuis toujours la collaboration des jésuites et des prêtres avec le pouvoir. Cf. introd. p. 248-249.

4. Grégoire VII était ce pape du XI^e siècle qui voulut purifier les mœurs ecclésiastiques, émanciper l'Église du pouvoir temporel (querelle des investitures) et obligea l'empereur Henri IV de Germanie à implorer son pardon à Canossa...

En un mot, nous sommes toujours et partout avec les opprimés contre les oppresseurs, et nous disons comme Saint-Just : « les malheureux sont les puissances de la terre. » Il n'importe guère que l'oppression se manifeste sous la forme d'aristocratie militaire ou commerciale, que le peuple soit exploité par le sabre ou par les écus ; nos entrailles s'émeuvent de la même pitié pour les souffrances du paysan foulé aux pieds du coursier de son châtelain, et pour l'agonie de l'ouvrier dont le sang sert à graisser les mécaniques de son suzerain industriel. Il n'y a rien de changé en effet, sinon que le privilège, vaincu sous l'armure du haut baron, reparaît avec l'habit du capitaliste ; c'est toujours le privilège avec son même drapeau où on lit : « Oisiveté et exploitation », tandis que l'égalité lui oppose avec non moins de constance sa devise si souvent victorieuse : « Intelligence et travail ! »

Comprend-on ces deux symboles ? L'oisiveté, c'est-à-dire l'homme inerte, n'exerçant plus ses facultés, dégradé jusqu'à l'état de brute, l'homme enfin cessant d'être homme ! L'intelligence et le travail, c'est-à-dire l'homme exalté par la pensée, ennobli par l'exercice de sa puissance, l'homme dominant en maître toute la création ! Voilà, où aboutissent en dernier résultat ces deux principes, le privilège et l'égalité. Qu'on ne s'étonne donc pas que dans une lutte entre de tels ennemis, la victoire demeure invariablement à l'égalité, puisqu'il faut qu'elle triomphe ou que l'humanité périsse. Aussi les deux grandes forces de l'humanité, dont elle dispose toujours dans chaque combat, l'intelligence et le travail, lui assurent-elles un succès infaillible. Le travail, c'est le peuple ; l'intelligence, ce sont les hommes de dévouement qui le conduisent. Comment la violence brutale du privilège prévaudrait-elle contre cette coalition invincible, formée par le génie qui conçoit et les masses qui exécutent ? Sans doute, elle peut l'emporter quelquefois, mais son triomphe ne saurait être définitif. S'il arrive un moment que le bon droit succombe, et nous avons un douloureux exemple de cette vicissitude, le peuple n'accepte pas la décision de la fortune ; il garde religieusement la mémoire des martyrs morts pour sa cause, il leur dresse en secret des autels dans son cœur, en attendant le jour où il pourra leur en élever dans les temples et sur les places publiques ; et ce jour ne manque jamais d'arriver. Il ne consent à sanctionner les faits accomplis par la force matérielle, que quand elle obéit à la force intelligente, agissant toujours dans le but final du triomphe de l'égalité !

C'est que le peuple sait bien qu'il n'a rien à craindre de l'intelligence et lui obéit avec joie, malgré les efforts des privilégiés qui voudraient bien lui faire partager la haine qu'elle leur inspire ; il ne la rend point solidaire du crime de quelques apostats qui ne font que la détourner violemment de sa destination, en l'employant contre l'humanité ! Car l'intelligence qui fait de l'homme un dieu mortel n'a de puissance réelle qu'à la condition d'être morale, c'est-à-dire, utile aux masses ; c'est elle seule en effet qui a su maintenir quelques temps, en modérant la brutalité du despotisme, les diverses sociétés qui précéderent la venue du Christ. C'est un effort su-

blime de l'intelligence humaine qui, dans un coin de la Judée, a trouvé enfin ce principe de l'égalité, dont tant de si beaux génies n'avaient pu longtemps que s'approcher, sans parvenir à le toucher. A partir de la révélation de ce principe, c'est lui qui sert à mesurer la portée des intelligences, et qui fait reconnaître les esprits vraiment élevés. L'intelligence, dans sa plus haute expression, ne peut pas être égoïste, car elle n'aperçoit de tendance salutaire que celle qui mène à l'égalité, et l'on n'arrive à l'égalité que par le dévouement ; le dévouement seul prête à la pensée cette puissance irrésistible qui commande au monde. Dès qu'elle cesse d'emprunter ses aspirations à ce principe créateur, elle tombe des hauteurs où elle planait au-dessus des hommes comme une colonne de feu pour les guider à travers les déserts de l'égoïsme vers la terre promise de l'égalité. Malheur à ceux qui blasphèment l'intelligence et qui essaient de l'enchaîner ! C'est un signe qu'ils ne marchent plus dans les voies de l'humanité ! Ne pouvant plus la conduire, parce qu'ils n'ont plus de dévouement et qu'elle refuse de les suivre, ils s'efforcent de l'arrêter. Ils ne comprennent pas, après l'avoir si longtemps dirigée, qu'elle ne se soit pas asservie à cheminer en aveugle derrière eux ; et comme il n'est pas plus en leur pouvoir de suspendre que de détourner sa marche, ils éclatent en imprécations contre les intelligences que le dévouement a su pousser aussitôt au poste qu'ils avaient déserté. Ils se croyaient un principe, quand ils n'étaient que l'instrument de ce principe, tout par lui, rien sans lui.

C'est ainsi que nous voyons le clergé catholique après qu'il s'est fait le champion du privilège féodal et monarchique en abandonnant la cause de l'égalité, crier de toutes ses forces à l'esprit d'impiété et d'orgueil contre les missionnaires nouveaux qui ressaisissent le sceptre de l'intelligence échappé de ses mains, et qui à leur tour se font suivre de l'humanité, en la guidant dans sa carrière d'affranchissement. Les apôtres du catholicisme ne songeaient point à maudire l'intelligence, quand ils régnaient par elle sur les peuples renaissants et soumis ; c'est qu'ils étaient dévoués alors, et quant ils cessèrent de l'être, l'égoïsme eût bientôt tari en eux l'intelligence. Ils ne blasphémaient pas non plus contre la pensée, ces philosophes du XVIII^{ème} siècle qui s'en servaient avec un si formidable succès pour battre en brèche l'aristocratie des parchemins appuyée sur un clergé corrompu. C'est qu'ils combattaient aussi pour l'égalité, suivis par tout un peuple docile à leur voix et sourd aux anathèmes de prêtres égoïstes qui s'irritaient de ne plus être écoutés. Hélas, ces nobles génies ne prévoyaient pas que d'indignes successeurs, après avoir terrassé les mêmes ennemis avec cette arme de la pensée, chercheraient ensuite à la briser pour asseoir une nouvelle féodalité.

C'est à nous qu'était réservée cette leçon cruelle, à nous qui entendions naguère les puissants d'aujourd'hui proclamer la haute moralité de la pensée, et qui les reconnaissant pour ses interprètes les plus élevés, suivions avec enthousiasme le drapeau de l'égalité qu'ils agitaient dans leurs mains. Et puis, nous les avons vus changer en un triomphe de privilège la sanglante

victoire que nous pensions avoir remportée pour la cause de l'égalité. Voilà le hideux spectacle donné au monde par ces renégats du libéralisme qui parurent pendant quinze ans défendre de tout leur talent ce grand principe contre la vieille aristocratie, et qui depuis 1830 se sont mis aux gages de l'aristocratie des capitaux. Ah ! c'est une douleur bien amère de voir l'intelligence, cette émanation d'en haut, trahir la mission de dévouement qu'elle a reçu du ciel, et se prostituer au privilège afin de partager avec lui la dépouille des faibles que son rôle est de défendre !

De nobles cœurs en ont été brisés et sont morts plutôt que de souffrir plus longtemps cette angoisse. En effet, à voir tant d'opprobre impuni, comment le découragement et le dégoût n'entreraient-ils pas dans les âmes généreuses qui croient encore au dévouement ? Elles sentent que ces grandes trahisons démoralisent profondément le peuple qui finit par n'avoir plus foi ni à l'intelligence ni à la vertu, et s'abandonne avec la résignation du désespoir à l'exploitation de la force brutale.

Ce n'est là toutefois que l'échec d'un moment. Il faut marcher ; quand les masses rencontrent un obstacle, elles s'arrêtent, s'amoncellent et le renversent. C'est l'histoire du passé, c'est aussi celle de l'avenir. L'égalité n'a point péri par la trahison du catholicisme lorsqu'il passa dans le camp de la monarchie féodale. Elle ne périra pas parce que de nouveaux apostats viennent de passer avec armes et bagages dans le comptoir de la monarchie mercantile. Elle ne périrait pas, quand bien même de futurs transfuges, qui combattent aujourd'hui sous sa bannière, devraient un jour aussi la désertir, et il faut s'y attendre peut-être, après de si tristes enseignements.

POURQUOI IL N'Y A PLUS D'ÉMEUTES*

Le Libérateur, n°1, 2 février 1834

Le gouvernement a tort de chanter victoire parce que l'émeute a cessé de gronder¹. S'il était sage, loin que le silence de la rue lui parût un signe favorable, il n'y verrait qu'un symptôme sinistre. Au reste, nous pensons qu'il ne s'y trompe pas et qu'il n'est point si aveugle qu'on pourrait le croire, d'après ses airs matamores. Il est douteux que dans les salons dynastiques on conserve ce ton de jactance qu'on affecte au-dehors en toute circonstance, afin de rassurer le public du juste-milieu, et de lui inspirer une sécurité qu'on n'a pas soi-même. Cette confiance n'est même pas si bien jouée qu'elle ne laisse clairement apercevoir combien il en coûte pour la grimacer ; Toutes les rodomontades des harangues officielles déguisent mal la peur qu'on éprouve, ou plutôt elles ne font que la déceler.

Pourquoi tant de menaces contre les *factions coupables* et les *éternels ennemis de l'ordre* ? Les éternels ennemis de l'ordre se tiennent tranquilles. Le pouvoir a répété si souvent que, l'émeute une fois domptée, tout serait fini. Eh ! bien, il n'y a plus d'émeutes, il n'y a plus même possibilité d'émeutes. La Monarchie se considère-t-elle comme définitivement consolidée ? ce n'est pas l'avis du *Journal des Débats*, car sa fameuse tirade contre le désordre moral n'est autre chose que le cri de détresse poussé à la vue de l'abîme entr'ouvert devant ses patrons. Le *Journal des Débats* voit juste. C'est la fin de l'émeute qui a amené le vrai danger pour le gouvernement. Sa chute n'a jamais été plus certaine que depuis que ses sergents de ville règnent sans conteste dans les carrefours². Au contraire, tant que l'émeute s'y est promenée, il ne courait aucun risque, l'émeute était pour

* Mêmes références que les textes précédents.

1. Depuis les 5 et 6 juin 1832, il n'y avait pas eu de véritable émeute, et cependant, fin 1832 et toute l'année 1833, malgré la répression très dure, les revendications ouvrières, les sociétés populaires, la presse d'opposition n'eurent de cesse de se faire entendre et de s'organiser. Paris et Lyon en furent les principaux foyers, mais la province n'était pas en reste. Bien que la plupart du temps indisponible, comme nous l'avons vu, Blanqui en parle comme un témoin passionné, voire un participant actif.

2. A peine en charge du maintien de l'ordre, Gisquet, qui avait si bien géré les intérêts de Perier sans doute pour effacer les traces des 14 et 15 février 1831, avait mis en place de nouveaux moyens répressifs bien décrits par THUREAU-DANGIN. Par exemple, face aux troubles provoqués par l'acquittement des Dix-Neuf du procès d'avril 1831, Gisquet déploie « des masses considérables d'infanterie et de cavaliers [...] balayant vivement les rues et les quais. [...] Le 5 mai, Lobeau disperse une foule tumultueuse en la noyant avec des pompes à incendie, exécution grotesque et méprisante qui montre bien que le gouvernement ne se croit plus obligé de traiter l'émeute avec déférence » (*op. cit.*, tome second, p. 3).

lui un brevet d'existence ; non point, comme on l'entend généralement, parce qu'elle lui assurait l'appui armé de la bourgeoisie, rendue furieuse d'ordre public par ces troubles auxquels elle attribuait l'état fâcheux du commerce. Il faut réduire chaque chose à sa juste valeur. Les bourgeois sont des alliés qu'on ne trouve que lorsqu'on n'en a pas besoin. Ce peuvent être des hommes d'une assez bonne tenue sous les armes, ayant des uniformes de fort beau drap, des plumets très remarquables, des fusils d'autant plus brillants qu'ils ne les nettoient point eux-mêmes ; mais, ne nous faisons point d'illusion, ils ne sont capables de défendre qu'un pouvoir qui n'est pas sérieusement menacé. Ils sont aussi peu en état de maintenir que de renverser un gouvernement contre la volonté du peuple.

Le peuple, si cela lui convient, fera dix révolutions de suite à la barbe de la garde nationale qui ne soufflera mot, nonobstant la mauvaise humeur qu'elle en pourrait avoir.

Ce qui faisait réellement la sûreté du pouvoir, c'est que le peuple lui-même ne songeait pas à le détruire ; l'éméute en est la meilleure preuve. Il faut le dire, les ouvriers ont montré quelques temps de la bienveillance à ce pouvoir sorti d'une révolution qu'ils avaient faite. Ils n'examinaient pas d'abord s'il en était sorti loyalement, et quand ils ont vu se dérouler la série de ses actes contre-révolutionnaires, ils l'ont engagé, à leur façon, à changer de route. Ne pouvant formuler légalement leur désapprobation, par suite de l'interdiction politique qui pèse sur eux, ils protestaient tumultueusement sur la place publique. Chaque émeute a été un avertissement paternel donné à la royauté des barricades. Ainsi les troubles du 18 octobre³ voulaient dire que le peuple n'était pas dupe de l'indigne comédie jouée à la chambre des députés pour sauver la tête des ministres, sous prétexte d'une philanthropique abolition de la peine de mort, et qu'il trouvait indécente cette sollicitude envers les promoteurs des massacres de juillet, alors que la terre était fraîche encore sur la tombe de leurs victimes.

La grande émeute de décembre⁴ n'a fait que répéter avec une voix plus formidable la leçon donnée deux mois auparavant.

3. L'annonce par Louis-Philippe de sa volonté de ne pas utiliser la peine de mort contre les ministres de Charles X provoqua de vives réactions populaires. Le 18 octobre 1830, des groupes partirent du Panthéon, d'autres parcourant la rue Saint-Honoré chantaient *La Parisienne*. Une colonne se dirigea sur le Palais-Royal, agitant un drapeau avec l'inscription « Mort aux ministres ». Repoussée, la foule se dirige vers Vincennes. Le général Daumesnil menace de faire sauter le donjon. La foule revient au Palais-Royal, puis se disperse.

4. Sur les émeutes de décembre, cf. texte¹², note 4, p. 103.

Au 13 février⁵, le peuple donna sa définition, à lui, du fameux quoique Bourbon, et signifia par un acte foudroyant de souveraineté qu'il avait entendu rompre à jamais avec la tradition et les emblèmes d'une famille détestée ; il montra en même temps qu'il ne voyait plus dans le clergé catholique qu'un instrument odieux de la monarchie féodale. Les émeutes du faubourg St-Denis⁶ et de la rue du Cadran⁷ étaient un cri d'accusation poussé par le désespoir contre un gouvernement qui n'avait pu faire sortir que la faim et la misère pour les masses, d'une révolution accomplie par les masses ; c'était aussi le premier grondement de la colère du peuple contre l'exploitation exercée sur lui par d'insatiables capitalistes. Ce même mois de septembre fut marqué par une explosion de la douleur populaire, à la nouvelle de Varsovie tombée aux mains des Russes par la trahison du ministère français⁸. Puis, il y eut un repos jusqu'à la convulsion lamentable

5. Le 14 février 1831 était l'anniversaire de l'assassinat du duc de Berry et les légitimistes préoyaient d'en faire une manifestation importante devant se dérouler finalement à Saint-Germain-l'Auxerrois. De nombreux républicains réagirent dont Étienne Arago fut l'un des premiers. La foule entoura l'église, y pénétra rapidement et la mit à sac ainsi que la sacristie et une partie du presbytère. Le lendemain, dès l'aurore, des manifestants commencèrent à piller l'archevêché. François Arago, qui faillit y laisser la vie, parvint à détourner l'émeute prête à envahir Notre-Dame. L'anticléricalisme d'une partie de la Garde nationale, voire du gouvernement, facilita la tâche des émeutiers. Il s'en fallut de peu que le Palais de justice soit détruit. Blanqui participa à cette action et semble y attacher une certaine importance (cf. ses commentaires au texte de Nougues, texte, 88, p. 472 et introduction, p. 88, n. 20). Notons que Blanqui date cette journée, à chaque évocation, du 13 février, sans doute en référence à sa sortie de prison, le 12, d'après les registres d'écrou, le 13 selon certains auteurs.

6. Du 14 au 17 juin 1831, des émeutes secouèrent le quartier Saint-Denis, qui n'eurent bientôt plus aucun rapport avec leur point de départ : la colère d'une foule contre un horloger, Marchal, connu comme un ancien mouchard. Il avait maltraité un jeune colporteur et des gamins qui le brûlaient en effigie. Devant l'attitude des forces de l'ordre qui punissaient les jeunes et protégeaient l'horloger, la population, se sentant trahie, se retourna contre ceux qui refusaient de faire justice. Trente mille personnes se retrouvèrent dans les rues. La répression de la Garde nationale fut si sévère que la population préféra en appeler à la ligne. Bien des victimes étaient d'ailleurs des Gardes nationaux qui avaient refusé de participer à ces opérations. De nombreux morts et blessés furent ramassés. Les Amis du peuple rapportèrent ces événements dans leur brochure *A l'opinion publique*, premier objet du délit du procès des Quinze où vinrent témoigner plusieurs victimes, dont l'imprimeur Hingray.

7. Le 7 septembre, des ouvrières se réunirent pour protester « contre l'invention d'une machine à découper les schalls. Cette invention lésait peu de personnes. Mais tout le corps tressaille quand on touche un tout petit coin de la plaie, ce malheur de quelques-uns devait réveiller le mal de tous ; les plaintes énergiques des femmes [jetées à la rue sans ressources] allèrent remuer cette fourmière d'ouvriers qui peuplent Paris... » Quinze cent femmes, des hommes et des enfants tinrent tête cinq jours durant à la Garde et à la ligne. Neuf ouvrières furent condamnées à un mois de prison pour coalition. Le récit des Amis du peuple est intéressant car il laisse percer une conscience naissante qui dépassait le simple phénomène luddiste (*Société des Amis du Peuple*, brochure du 15 septembre 1831).

8. Le 15 septembre, la nouvelle de la capitulation de Varsovie parvint à Paris. Ce fut la consternation, vite transformée en rage. Le 16, des groupes se formaient, des armureries furent pillées, des barricades ébauchées. Paris prit une nouvelle fois l'aspect d'une ville en révolution. La foule se rassembla autour du Palais-Royal dont les grilles étaient

qui vint tordre les entrailles de Paris, lorsque s'abattit tout à coup sur les faubourgs le choléra⁹ qui avait chargé la mort sur ses ailes funèbres, en passant au-dessus des champs de bataille de la Pologne.

Qui n'eût écouté les enseignements de ce grand désastre ? Il montrait un peuple décimé par les privations, en proie aux avidités impitoyables d'une poignée de privilégiés, et poussé par de nouvelles misères à une nouvelle révolution. Le pouvoir a méconnu toutes ces remontrances ; il a répondu aux premières démonstrations du peuple contre ses vieux ennemis, en s'entourant exclusivement de ces mêmes ennemis, aux cris en faveur de la Pologne, en traquant les réfugiés polonais comme des bêtes féroces ; il a répondu à tout en faisant de la force. Et cependant les diverses manifestations populaires, loin d'avoir pour but le renversement de la dynastie, ne tendaient qu'à l'éclairer. Il est constant que ni en décembre 1830, ni en février, juin et septembre 1831, l'idée de détruire la monarchie nouvelle n'était entrée dans l'esprit du peuple. Il ne s'agissait que de la déterminer à un changement de système. Les funestes journées de juin¹⁰ n'étaient elles-mêmes, dans le principe, qu'une grande démonstration dans ce but, et ce fut une collision fortuite avec la force armée provocatrice qui mit les armes aux mains d'un petit nombre d'hommes qui, alors, désespéraient déjà de convertir la royauté. Tant que l'espoir en a subsisté, le peuple n'a cessé de prodiguer les avertissements par l'émeute. Le pouvoir, lui, ne voyait dans chaque émeute finie qu'une bataille gagnée, et l'état de siège a convaincu enfin les plus incrédules, que la monarchie d'août ne comptait désormais relever que de son épée, qu'elle avait pris son parti. Le peuple a pris le sien : il s'est retiré de la place publique, il n'avertit plus.

La royauté a beau jeu maintenant pour emprisonner, assommer, déporter qui bon lui semblera. Elle peut violer les domiciles, de jour et de nuit, faire condamner à huis-clos tout ce qui lui est suspect par ses magistrats-prévôts, supprimer le jury qui craint de se compromettre, supprimer le ministère des avocats. Qui s'inquiètera de cela ? eh ! mon Dieu, personne. Les masses ne s'ébranlent pas pour une affaire de palais. La bourgeoisie sera enchantée. On s' imagine qu'elle est à moitié désaffectionnée, qu'elle se démonarchise. Erreur d'écrivains brillants qui croient la convertir avec de magnifiques

fermées et fut dispersée. Déjà, le 9 mars, la nouvelle, fausse, de la chute de Varsovie avait provoqué des manifestations contre l'ambassade de Russie.

9. Quittant l'Orient vers 1817 le choléra avait en effet traversé les champs de bataille de Pologne en 1830 et atteignit Paris, après être passé par Londres, en mars 1832. En deux mois, il fit à Paris plus de 18 000 victimes recensées, dont près de 13 000 pour le seul mois d'avril, et plusieurs milliers en province. Les couches les plus pauvres payèrent le plus lourd tribut : de huit à neuf morts sur mille habitants des quartiers riches, vite désertés, ce chiffre dépassait les cinquante pour mille dans les quartiers populaires. Ce fléau provoqua de nombreux désordres, le peuple se sentit abandonné. Le choléra fut incontestablement l'une des causes des journées de juin.

10. Cf. Lettre à Adélaïde de Montgolfier, texte 35, n.7, p. 228.

raisonnements. Elle criera en se frottant les mains : « Le gouvernement est fort ! à la bonne heure ! il faut en finir avec ces mauvais brouillons qui excitent nos ouvriers en leur persuadant qu'ils sont des hommes comme nous. Qu'est-ce qu'ils veulent ? a-t-on jamais été plus heureux ? voyez, quels riches magasins ! quel beau règne ! » dites-leur qu'ils voient ce beau règne du coin de leur feu, après un bon dîner ; dites-leur, par exemple, que le matin même, des sergents de ville ont traîné devant la police correctionnelle une femme et deux enfants, dont le plus âgé n'a pas cinq ans ; que cette malheureuse mère, à force de travail, gagne quinze sous par jour, en paie douze pour son loyer, et qu'il lui reste trois sous pour nourrir, chauffer et vêtir, elle et ses quatre enfants ; ils vous répondront : « Cela ne peut pas être autrement ; il en a toujours été, il en sera toujours de même. Si on a traduit cette femme en police correctionnelle, c'est que ses enfants mendiaient ; il ne faut pas qu'il y ait de mendiants, c'est un objet de dégoût dans les rues, et puis la mendicité déshonore une grande nation. D'ailleurs, pourquoi a-t-elle eu quatre enfants, sachant qu'elle ne pourrait les nourrir ? ou pourquoi les a-t-elle gardés ? »

On sent bien que les hommes qui tiennent un pareil langage sont décidés à approuver le pouvoir jusqu'au bout, lorsqu'il voudra s'engager dans les voies de violences. Appuyé sur leur assentiment et sur quatre mille soldats, il a carte blanche pour tailler dans le vif et briser les résistances partielles. Que des ouvriers essaient de se réunir, de s'entendre pour soulager leur commune misère, ou afin de se soustraire quelque peu à l'exploitation, on les jettera en prison pour deux ans, trois ans, cinq ans, on les traquera, on les dépouillera arbitrairement de leurs livrets. Que faire ? il faut bien que ces iniquités restent impunies momentanément ; il faut bien qu'elles s'accumulent, pour qu'on s'en lasse.

Oh ! certes, les ouvriers n'iront plus faire l'émeute, les mains dans leurs poches, et présenter leurs poitrines désarmées à des baïonnettes qu'ils savent avides de leur sang. Il y a d'autres hommes aussi qui couvent un profond ressentiment. Ce sont ces esprits ardents, généreux, qui rêvent une France grande, forte, donnant l'impulsion à l'Europe, et groupant les peuples autour d'elle comme autour d'un centre d'intelligence vivifiante, une France où le talent serait en honneur, le génie entouré de respect et de vénération, les nobles pensées accueillies, excitées, récompensées, une France, en un mot, brillante et glorieuse ; et qui voient au dehors de cette France déchue de son rang de souveraine, vilipendée et bafouée par les rois de l'Europe, forcée de lécher le sang de la Pologne sur les mains de Nicolas, objet de risée pour toutes les vieilles aristocraties, de haine et de mépris pour les peuples qu'elle a trompés, recevant des coups de pied du dernier cuistre encapuchonné d'une couronne de duc, jouant à la fois le rôle de traître et de niais dans ce mauvais mélodrame diplomatique sifflé par le public européen ; au-dedans, le pays livré aux rapines de pachas qui se font millionnaires en dix-huit mois avec les centimes du pauvre, saccagé par une bande de traitants et de publicains qui ricanent aux mots de probité, de

patrie, d'honneur, le veau d'or placé sur l'autel et proclamé le vrai Dieu, le seul Dieu, une dissolution complète de tous les liens moraux de la société, et cette hideuse anarchie décorée du nom d'ordre public ! Croit-on que des hommes de cœur puissent vivre longtemps dans cet ordre public ou plutôt dans cette ordure publique ? Il ne faut pas l'espérer. Il n'y a plus d'émeutes, mais ce silence de la rue est sinistre, car il présage une révolution. La monarchie s'en doute bien, aussi la Garde nationale lui semble-t-elle maintenant d'un pauvre appui contre le danger ; elle est plus rassurée par les quinze régiments amoncelés à Paris. Mais ses ennemis sont animés d'une sombre détermination.

Qu'une étincelle mette le feu aux poudres, et quatre-vingt mille hommes paraîtront en armes sur la place publique.

LOI QUI INTERDIT AU PEUPLE LA FACULTÉ DE LIRE*

Le Libérateur, n°1, 2 février 1834

M. Barthe est venu lire à la Tribune dite nationale un projet de loi sur les crieurs publics¹. Aux termes de cette loi, nul ne pourra colporter des écrits dans les rues, s'il n'a reçu une autorisation de la police, et cette autorisation pourra être retirée ; ce qui revient à dire que désormais il n'y aura de crieurs publics que ceux de M. Gisquet². Le public sera inondé de diatribes dégoûtantes, des libelles diffamatoires que les presses de la rue de Jérusalem³ vomissent chaque jour contre quiconque sent battre dans sa poitrine un cœur indépendant et généreux. Les écrits républicains seront proscrits, le peuple ne pourra plus y puiser les principes d'une morale pure ; cette source de lumière et de vertus lui sera fermée ; il n'y aura plus pour lui de liberté de la presse ; car les journaux sont trop chers pour sa bourse, et la liberté de la presse n'existe réellement, jusqu'à un certain point, que pour les grands journaux.

Jamais loi ne fut plus ouvertement hostile au peuple, jamais attentat plus flagrant ne fut commis contre cette liberté pour laquelle six mille de nos frères sont morts en juillet 1830. On parle des ordonnances de Charles X ; mais étaient-elles plus contre-révolutionnaires que la loi proposée par M. Barthe ? les ordonnances de Charles X s'attaquaient surtout aux classes moyennes ; elles frappaient les journaux qui sont lus par les hommes d'une

* Mêmes références que les précédents textes.

1. Durant l'automne 1833 et l'hiver 1833-1834, les autorités parisiennes s'inquiétaient de l'activité déployée par des centaines de crieurs publics qui vendaient, ou distribuaient gratuitement, dans les rues de la capitale, des brochures, dessins ou périodiques de propagande républicaine, édités bien souvent par la Société des Droits de l'Homme. Aussi le ministre de l'intérieur, Barthe, proposa-t-il un projet de loi, réglant la profession de crieur public, la soumettant à une autorisation préalable de l'autorité municipale et la soustrayant de la compétence juridique des jurys d'assises pour la confier à celle des tribunaux correctionnels. Ce projet soulevait des tempêtes dans les milieux républicains et même chez certains libéraux.

2. Le préfet de police Gisquet est un personnage exemplaire du libéralisme de cette époque : homme d'affaires et entrepreneur brillant, associé à la banque Perier, l'un des premiers adhérents à Aide-toi, le ciel t'aidera, opposant efficace à la Restauration, combattant de juillet à part entière, initiateur dès l'installation de la monarchie de Juillet d'une sombre opération d'achats de fusils en Angleterre génératrice de pots-de-vin et compromettant les grands du régime, décoré, il en devint l'un des fonctionnaires les plus répressifs.

3. La rue de Jérusalem était le siège de la Préfecture de police dirigée alors par Gisquet.

certaine aisance⁴ ; la loi Barthe, plus inique, plus odieuse encore s'attaque à la presse des rues, à la presse des ateliers, elle déclare nettement que les ouvriers n'ont pas le droit de s'instruire.

C'est que le peuple a été constamment le souffre-douleur de l'aristocratie. Sous le nom de serfs, il était opprimé jadis par les nobles et les prêtres ; sous le nom d'ouvriers, d'artisans, il est opprimé par l'aristocratie financière. Pour ces riches superbes qui s'engraissent des sueurs des prolétaires, les prolétaires ne sont qu'une vile populace digne de tous les mépris, et qu'il faut tenir dans une ignorance éternelle.

Et voyez, s'avise-t-on après Juillet de toucher aux libertés et aux droits que le peuple avait ressaisi d'un bras si ferme et si terrible ? Oh ! certes, on s'en gardait bien alors... Au moyen de quelques promesses artificieusement données d'un ton de candeur et d'innocence qui trompa le peuple trop crédule, la monarchie nouvelle s'était mise à la place de la royauté renversée, avec la pensée secrète de continuer purement et simplement la Restauration. Replonger tout à coup le peuple dans l'esclavage dont il était sorti par son élan sublime des trois jours, l'entreprise eût été trop téméraire, et le gouvernement n'osa pas l'essayer.

Il adopta un système plus perfide qui consistait à confisquer une à une les libertés conquises par la Révolution ; il espérait ainsi les supprimer toutes et réduire le peuple à une servitude plus dégradante encore que sous la restauration. Ce système est suivi avec une infatigable persévérance depuis trois ans. Déjà une partie de nos droits nous sont ravis ; encore quelques efforts de la part des hommes du 7 août⁵, et un immense réseau d'arbitraire, de privilèges et de monopole étreindra le peuple, l'étouffera, et le livrera à la merci d'une poignée d'exploiteurs insatiables.

Pour se faire une idée de la conduite du gouvernement à l'égard de la presse des rues, depuis la Révolution de Juillet, pour voir comme il a peu à peu circonscrit, étranglé cette liberté la plus précieuse de toutes, qu'on se rappelle les atteintes successives qui lui furent portées. D'abord il était permis d'afficher les journaux sur les murs, où le peuple avait la faculté de les lire, sans qu'il lui en coûtât rien. Le gouvernement se hâta de demander aux chambres et obtint une loi qui interdisait de placarder toute espèce d'écrits politiques. Restaient les crieurs publics ; le pouvoir ne pouvant se résoudre à les laisser librement exercer leur industrie, les assujettit à des

4. En 1834, et longtemps plus tard, les journaux quotidiens ne se vendaient pas dans la rue ; ils n'avaient que des abonnés. [Note de Blanqui sans doute rajoutée postérieurement dans les manuscrits.]

5. Date du vote de la proposition du député Bérard de proclamer roi Philippe d'Orléans, que la Chambre avait nommé lieutenant général du royaume, le 31 juillet. Cette expression de Blanqui désigne-t-elle la majorité qui a voté (219 voix contre 33 sur 428 députés), ou le petit groupe qui a manœuvré dans ce sens, Perier, Laffitte, Guizot, Thiers, etc. ?

formalités gênantes et vexatoires. Cependant, comme il ne trouvait pas qu'ils fussent assez gênés et vexés, il les fit arrêter par des sergents de ville et les plongeait pendant des mois entiers dans les cachots de La Force⁶. La presse des rues sortit encore triomphante de ces persécutions ; elle apparut plus dévouée et plus infatigable à poursuivre de sa généreuse indignation un pouvoir égoïste et brutal qui, se sentant ébranlé par chaque nouvel écrit colporté dans les rues, a jeté le masque enfin, et vient proposer aux chambres une loi qui supprime les écrits politiques destinés aux ouvriers, qui anéantit impitoyablement l'industrie des crieurs publics et livre à la mendicité plusieurs milliers de braves citoyens.

Où s'arrêtera ce système de persécutions ? Je viens de le dire : quand il ne restera plus de droits à étouffer et de libertés à mettre en fourrière ; quand tous les Français faisant abnégation de leur dignité d'hommes, tendront une tête obéissante au joug qu'on veut leur imposer. C'est alors seulement que la marche ascendante du gouvernement dans les voies de l'arbitraire s'arrêtera ; car alors il aura atteint le dernier terme de l'oppression ; il ne pourra pas aller plus loin. Les hommes du 7 août auront exécuté les projets des quatre prisonniers de Ham⁷ ; et Charles X pourra dire : Français, vous m'avez chassé du trône à coups de fourches et de manches à balai. Celui qui se dit votre élu vous a fait expier votre victoire, il m'a vengé.

6. La loi du 10 décembre 1830 avait un peu libéré ce métier de crieur, soumis à autorisation depuis le Consulat. Mais dès que les crieurs permirent au peuple, qui n'avait pas les moyens de s'abonner aux journaux, d'avoir accès à l'information de l'opposition, ils furent pourchassés illégalement, même avant Gisquet. L'affaire la plus spectaculaire est celle de Rodde, gérant du *Bon sens* qui provoqua la force publique en annonçant à grand bruit qu'il distribuerait son journal sur la place de la Bourse le 13 octobre 1831. La foule fut présente et la police n'intervint pas.

7. C'est au fort de Ham, près d'Amiens, que les quatre ministres furent emprisonnés après leur condamnation.

LES CRIEURS RÉPUBLICAINS ONT LE MALHEUR D'ÊTRE HONNÊTES GENS*

Le Libérateur, n° 1, 2 février 1834

C'est pour nous une bonne fortune d'avoir à citer un trait de désintéressement populaire. Nous disions que si la corruption et l'égoïsme infectaient cette partie de la nation si improprement désignée sous le nom de hautes classes, le dévouement, la générosité d'âme avaient trouvé un refuge dans le peuple qui conservait précieusement le dépôt de ces nobles vertus, seule base possible d'une société durable. En voici la preuve. Depuis quelques jours, le parti légitimiste s'est avisé de faire crier dans les rues, à l'instar des feuilles populaires, un journal intitulé *La Liberté*¹ et décoré d'une vignette dans laquelle on voit une femme représentant la liberté, avec un bonnet phrygien sous les pieds, une couronne fleurdelysée sur la tête, et un drapeau blanc à la main. Les auteurs de cette publication ont engagé des crieurs républicains à la vendre aux passants, en leur offrant cinq francs par quart d'heure. Les crieurs ont demandé à prendre connaissance de l'écrit, reconnaissant alors la couleur carliste, ils ont repoussé avec indignation les offres qui leur étaient faites. « Vous nous donneriez mille francs par quart d'heure, répondaient-ils, que nous ne crierions pas un journal qui est contre notre opinion et notre conscience ».

Certes, il n'y a pas à désespérer d'un pays où brillent des exemples d'une si haute vertu. Disons même que c'est grâce uniquement à cette héroïque probité du peuple que les liens de la société ne sont point encore brisés ; elle tomberait bientôt en poussière, si les classes pauvres, gagnées par la contagion, étaient atteintes de cette gangrène d'égoïsme qui dévore les sommités sociales. Nous craignons malheureusement que ce beau trait des crieurs publics ne devienne une circonstance aggravante dans le procès qui s'instruit contre eux à la chambre des députés.

Imprimerie de Grossteite, rue de la Petite-Croix, à Sceaux.

Le Gérant, ADAM

* Mêmes références que les textes précédents.

1. Nous n'avons pas trouvé d'indications sur cette feuille légitimiste.

[LETTRE À ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER]

Paris, le 12 février 1834.*

Mademoiselle, je vous envoie le premier numéro du journal que je publie, ainsi qu'un petit écrit, dit canard dans le style de la rue¹. Ce canard a été saisi. Quant au journal, on ne lui a pas fait cet honneur.

Bien que nos opinions fussent en opposition déjà vers la fin de 1832, et que probablement cette opposition n'ait fait que se prononcer davantage, depuis cette époque, je ne vous en adresse pas moins ma pauvre petite feuille qui exprime des convictions profondes chez moi. Ces convictions sont mortellement hostiles à l'ordre social dans lequel nous vivons, si l'on peut appeler ordre social l'anarchie païenne où ont entraîné la France des classes privilégiées dont la corruption et l'affreux égoïsme appellent les plus terribles châtiments. Dieu veuille que le châtiment ne se fasse pas attendre longtemps encore, car la grande nation française pourrait bien s'en aller en lambeaux. Un pays ne résiste pas à l'action dissolvante qui nous dévore depuis trois ans.

Tant pis pour les vers qui naissent dans la pourriture ; ce n'est pas une raison pour ménager ni la pourriture ni les vers. En fait d'existence de cette nature, il n'y a pas de droits acquis, du moins l'humanité n'en reconnaît point.

Je n'ai entendu parler, depuis ma sortie de prison, d'aucun de mes amis². Je ne compte pas Étienne dans le nombre, bien entendu. Pourtant je n'ai pas de ses nouvelles depuis quelque temps. Ma femme me charge de vous présenter ses sentiments d'affection et d'estime, et je vous prie de vouloir bien agréer aussi les miens³.

L. Aug. BLANQUI.

* *Les Lettres*, p. 519.

1. Cf. la présentation du texte 40, « Tout l'espoir des prolétaires est dans la république ». Ce terme de « canard », courant dans ce sens de prospectus, est souvent utilisé avec une signification différente, voire péjorative. C'est ainsi que G. Weill évoque « les brochures antirépublicaines, les canards, qu'on disait payés par la police », citant *Le Canard en colère*, *Le Canard raisonnable et bavard*, etc. (*op. cit.*, page 104, note 1).

2. Il est difficile de savoir qui étaient exactement ses « amis », à part Plôcque, et il serait intéressant de recenser ceux qui n'étaient pas en prison. Raspail, par exemple, qui était présent à son mariage, en août 1833, voire son témoin (M. PAZ), était sorti en avril et fut arrêté de nouveau quinze jours plus tard, Thouret était en prison, etc.

3. C'est la dernière lettre de Blanqui à Adélaïde de Montgolfier en notre possession et il semble bien qu'elle marque le terme de leurs relations, dont rien, dans la correspondance, ne permet de dire qu'elles aient été autres qu'amicales et basées sur les échanges intellectuels, comme tendent à le suggérer certains commentaires. Cet ultime envoi ne laisse guère la place aux équivoques.

PREMIÈRE SAISIE

Arrestation préventive du gérant responsable du *Libérateur* Violences exercées contre sa personne*

Il y a dans nos cœurs tant de mépris pour un ordre social dont le seul but est d'instituer régulièrement le pillage du pauvre par le riche, que nous avons bien droit à un prompt témoignage de haine de la part des hommes qui administrent le pillage. Si comme c'est probable, cette haine peut se mesurer aux rigueurs insolites déployées contre nous, certes nous avons trouvé le secret de provoquer au plus haut degré l'irritation de cette faction de [...] qui fourvoie (?) sans pitié le pays depuis trois ans.

Toutefois, la violence de procédés dont on use à notre égard ne nous paraît pas motivée seulement par des rancunes peureuses du juste milieu. Il y a autre chose que de simples représailles dans les excès commis sur la personne de notre gérant et que nous allons livrer à l'appréciation du public. Nous croyons que le pouvoir crédite une campagne rigoureuse contre la presse, et que n'osant s'attaquer tout d'abord à ses adversaires de chaque jour, il essaie sur nous, à bas bruit, les armes qui ne tarderont pas à frapper les écrivains des grands journaux¹. Il est impossible d'expliquer autrement la série de persécutions qui vient d'être dirigée préventivement contre le gérant du *Libérateur*².

La première publication du journal ayant été saisie par ordre du parquet³, le gérant a été arrêté au milieu de la rue, traîné immédiatement au

* BN, Mss. NAF 9580, f° 109. Les manuscrits de Blanqui à la BN renferment plusieurs articles destinés aux numéros du *Libérateur* qui devaient suivre le numéro 1. Le foliotage des textes ne correspond pas forcément à un ordre logique ni chronologique. Cet article a été sans doute rédigé entre l'arrestation d'Adam (11 février) et le vote de la loi (16 février).

1. Pourtant la presse toute entière avait subi, à peine Louis-Philippe instauré, une répression de plus en plus sévère. Par exemple, dès 1832 Anselme Petétin, du *Précurseur* de Lyon parle de « 500 procès intentés en deux ans par la quasi-légitimité ». Sarrans dénombre dans les trois premières années du règne près de 150 condamnations infligées à la presse parisienne. On frappe à gauche comme à droite : dix condamnations pour *La Tribune* et *Les Cancans*, neuf pour *La Révolution*, cinq pour *La Quotidienne*, quatre pour *La Gazette*, deux pour *Le National*. Soixante-cinq ans de prison au total ont été requis...

2. Louis Adam avait été arrêté dès le 11 février et conduit à La Force (Registre d'écrou).

3. Il s'agit sans doute du « Canard » comme Blanqui l'annonçait dans sa lettre du 12 février à Adélaïde de Montgolfier, car comme l'indiquera Blanqui lui-même (cf. texte 58 et note 6, p. 339), *Le Libérateur* ne fut jamais poursuivi. Lorsqu'il écrivait le 12 février à Adélaïde de Montgolfier, il semblait ignorer cette l'arrestation.

dépôt de la préfecture de police et, de là, conduit à La Force où on l'a tenu au secret le plus rigoureux pendant deux semaines. C'est en vain que ses amis se sont présentés chez le juge d'instruction pour obtenir la faculté de lui porter de l'argent et des vêtements dont il devait avoir un besoin indispensable, ayant été arrêté à l'improviste ; la permission de communiquer avec lui a été constamment refusée les quinze premiers jours, et on n'a levé cette interdiction que pour se moquer plus outrageusement encore du captif et de ses amis. C'est une infâme dérision que d'accorder un prétendu permis de visiter un prisonnier enfermé à La Force. Qu'on se figure une cave étroite, basse, enfumée ; au milieu de ce ténébreux réduit, deux grilles épaisses, séparées l'une de l'autre par une distance de six pieds ; d'un côté de cette espèce de cage, quarante voleurs et assassins, de l'autre, quarante mères, femmes et filles de voleurs ; tous ces malheureux applatissant leur visage contre les barreaux de fer, et hurlant à l'envi pour échanger un regard et une parole, au travers de ces impénétrables barrières. C'est ainsi que l'on communique avec un prévenu de délit de presse, c'est-à-dire que reconnaissant l'indigne moquerie dont on est le jouet, on s'enfuit au bout de deux minutes sans avoir ni vu ni entendu son ami, le cœur rempli d'indignation, et la tête assourdie des discordantes clameurs de cette geôle⁴.

Ce n'est pas tout, notre gérant a été amené enchaîné au Palais de Justice, pour subir son interrogatoire et reconduit enchaîné de même dans son cachot. Enfin, ce qu'on ne voudra pas croire, l'autorité refuse de lui transmettre le numéro et les publications du journal qui portent sa signature, qui ont motivé sa détention et le traitement barbare qui lui est infligé. Ainsi, voilà un écrivain arrêté préventivement, jeté parmi des voleurs, mis au secret, traîné dans les rues les fers aux mains, séquestré et séparé de ses amis et de ses conseils, tout cela pour avoir publié une feuille qu'on ne veut pas même laisser parvenir jusqu'à lui. Cette feuille est la première ou plutôt l'unique pièce du procès qui lui est intenté par les gens du roi ; elle doit servir de base à sa défense devant les tribunaux, et on la soustrait à son examen.

Voilà certes un pas assez hardi dans cette voie d'arbitraire et de violence où le pouvoir se précipite en furieux. Nous savons bien qu'il n'a plus maintenant à se gêner, qu'il a ses coudées franches, qu'il peut tout oser, tout faire, sans rencontrer d'obstacle. Mais encore faudrait-il conserver un semblant de raison, et ne pas s'enflammer le sang jusqu'à tomber dans l'absurde, en refusant à un prévenu communication de l'écrit pour lequel il est incriminé. Nous ignorons si les écrivains voudront comprendre ce qu'il y a de menaçant pour eux dans cette brutale expédition contre un gérant de journal. Il nous semble clair que c'est ici le commencement d'exécution

4. Cette évocation de Blanqui est à rapprocher de sa description dans la « Lettre de La Force » du 11 février 1831 (texte 21, p. 156).

d'un plan général conçu pour anéantir la presse. Les mesures exceptionnelles contre les crieurs publics et les associations demeureraient sans résultat si elles n'étaient appuyées de mesures semblables dirigées contre la liberté de penser et d'écrire.

Il y a deux ans, un écrivain déclarait publiquement qu'il résisterait par la force à tout essai d'arrestation préventive qui serait tenté sur lui par la police, et la police recula devant cet énergique défi⁵. Aujourd'hui, on vous saisit en pleine rue, on vous garotte comme un assassin, on vous jette au milieu d'un ramas de bandits, sans que cela soit seulement remarqué.

Que le pouvoir persévère dans ce système ; il est excellent, et il en finira plus vite avec la presse que toutes les lois d'exception possibles. Tuer les journalistes et ne pas toucher aux journaux, c'est sans contredit la meilleure des combinaisons ; car les écrivains n'auront plus alors qu'à jeter leur plume et à prendre le fusil pour mourir les armes à la main sur le seuil de leur porte, plutôt que de se laisser enterrer tout vivant dans un cul-de-basse-fosse.

5. Il s'agit sans doute d'Armand Carrel. Louis BLANC (III, p. 145) relate en effet, sans en préciser la date, sinon le début de 1832, un article de lui dans *Le National* où il menace de répondre par la force à tout mandat de dépôt contre lui, ajoutant que les ministres sachant Carrel capable de mettre sa menace à exécution se gardèrent bien de relever le défi, mais firent saisir le journal et ceux qui l'avaient soutenu.

ATTENTAT CONTRE LE PEUPLE*

La loi contre les crieurs publics a été votée par la chambre des députés en trois jours, par la chambre des pairs en quarante-huit heures, sanctionnée par le roi Louis-Philippe le soir même de l'adoption de cette loi¹, publiée immédiatement par *Le Moniteur*, et, dès le lendemain, les crieurs de journaux patriotes étaient arrêtés dans les rues et traînés en prison. Il n'y a pas eu, comme on voit, de temps perdu. Plusieurs colporteurs, connus pour vendre des écrits républicains, s'étaient présentés à la préfecture de police pour obtenir l'autorisation qu'ils sont obligés de demander, d'après la nouvelle loi de censure, et que ce prétendu pouvoir municipal a le droit d'accorder ou de refuser suivant son caprice, on leur a répondu en grinçant des dents : « Allez vous faire foutre ! »... Ils ne devaient pas attendre une réponse plus polie des forçats libérés qui composent la police.

Ce langage des ignobles fonctionnaires auxquels les chambres viennent de confier l'instruction politique du peuple laisse deviner quel genre d'éducation on lui prépare. Il aura pour professeur de morale les littérateurs de la rue de Jérusalem, probablement quelques notaires revenus du bagne où on les avait envoyés pour cause d'écritures publiques d'un certain genre. Car c'est maintenant une chose bien entendue, tous les écrits, tous les journaux qui seront vendus ou distribués sur la voie publique, de quelque forme et de quelque nature qu'ils soient, sortiront sans exception des presses de la police. Les rédacteurs en seront les hommes de la police, les colporteurs des hommes de police.

Il est probable toutefois que d'ici à quelques temps, nous ne verrons pas nos rues souillées du colportage de ces hideuses rédactions [...] [suite illisible] la police n'osera pas lancer tout d'abord les forçats [impénitents] ? sur le pavé des places publiques, d'où la plus odieuse violence chasse avec [.....][?] les propagateurs courageux des doctrines favorables aux intérêts populaires. Ce serait par trop d'audace que de braver aussi ouvertement

* Mss 9580, f° 110. Ce texte fait partie de ceux que Blanqui destinait au *Libérateur* dont l'arrestation d'Adam empêchait matériellement la parution. Cet article a dû être rédigé vers le 25 février.

1. La loi fut votée le 16 février et applicable le 20, ce qui provoquera des jours agités à Paris, du 17 au 24 février 1834, les crieurs républicains prétendant continuer à vendre ou distribuer leurs feuilles sans autorisation, et la police de Gisquet entendant bien les en empêcher.

l'opinion toute frémissante encore de colère. Mais laisser s'éloigner peu à peu la date d'une loi de censure déshonorante pour le pays, laisser s'affaiblir insensiblement l'impression qu'elle a produite (?), laisser que cette première effervescence d'indignation se soit calmée, que le souvenir des crieurs patriotes se soit effacé, que le public enfin s'habitue à ce nouvel arbitraire, comme il s'habitue à tout, et vous verrez apparaître les immondes missionnaires de la rue de Jérusalem, hurlant sous vos fenêtres les diatribes et les calomnies sorties de ce tripot.

Reste à savoir si les ouvriers parisiens consentiront [?] le plus sanglant outrage qu'on puisse infliger à des hommes qui se disent libres, s'ils souffriront qu'on leur donne en maître d'école des voleurs (?) devenus écrivains à gage de la police. Si le peuple [?] pouvait dévorer [?] en silence une pareille insulte, s'il pouvait permettre que son éducation morale fut abandonnée aux sbires convertis en mouchards qui viendraient enseigner le vice et le crime à ses enfants, il faudrait désespérer d'un peuple qui courrait ainsi au-devant de sa propre dégradation. Car les gens qui gouvernent aujourd'hui ont intérêt à pervertir [?] les masses ; ils ne peuvent se perpétuer au pouvoir qu'en les maintenant dans la plus complète ignorance, en les [?] détourner des [?] joies d'amélioration qui seraient si promptement funestes à la monarchie du 7 août.

Si donc les ouvriers [éprouvent] quelques sentiments de leurs droits et de leur dignité, leur devoir est de courir sus aux [..... ?] qu'on [leur envoie] pour les tromper et les corrompre, d'arracher de leurs mains les écrits dont ils sont porteurs, de déchirer ces écrits et de les noyer dans la fange des ruisseaux d'où ils sortent, et sont même (?) tenus [..... ?] de châtier les distributeurs de façon à leur ôter l'envie d'y revenir. Tant qu'il a été [..... ?] il y eut [?] probe et vertueux de publier leur pensée et de la faire parvenir au peuple sur la voie publique, rien de plus simple que de laisser les émissaires de la police débiter de leur côté leurs dégoûtants pamphlets ; on devait respecter en eux la [?] dont on jouissait soi-même, bien qu'ils [n'usassent] de cette liberté qu'avec l'intention manifeste de la déshonorer et de la perdre ; le mépris était tout ce qu'ils méritaient. D'ailleurs les efforts de ces hommes pour se déguiser en patriote, et pour donner à leur triste marchandise une enseigne républicaine qui assurât le débit en trompant les acheteurs, suffisait à démontrer leur impuissance et leur isolement au milieu de la population.

Mais aujourd'hui qu'une loi est lancée par des chambres usurpatrices, dans le but infâme de livrer exclusivement la rue aux leçons de mensonge et de turpitude, c'est aux propriétaires à qui l'on jette cette boue au visage, de ne pas souffrir que M. Gisquet leur impose par la force ses estafiers [.....?] professeurs privilégiés de politique et de morale. Il est temps de montrer que le pavé de Paris appartient au peuple et non pas à la police. Puisque la police refuse aux patriotes l'autorisation de vendre leurs écrits sur la place publique, il faut que le peuple refuse à la police l'autorisation d'y distribuer les siens. Puisque la police arrête les crieurs républicains, il

faut que le peuple arrête les crieurs de la police. Puisqu'enfin la police exerce la censure en pleine rue par ses sergents de ville, il faut qu'en pleine rue le peuple exerce la censure, en personne, sur la police, et s'il y a conflit entre ces deux justices, nous verrons si la force restera à la police ou au peuple².

2. Ce texte montre bien que Blanqui voulait faire de son journal une feuille de combat. C'est un véritable appel à la révolte. Cet article est à rapprocher de textes publiés par certains militants ouvriers et membres de la SDH.

LA RICHESSE SOCIALE DOIT APPARTENIR À CEUX QUI L'ONT CRÉÉE*

Si on examine quelles sont les sources de la richesse sociale, on trouve qu'elle réside exclusivement dans l'intelligence et le travail. C'est en effet par le travail et l'intelligence que la société vit et respire, grandit et se développe, et si ces deux forces se retiraient d'elle un seul instant, elle tomberait aussitôt en dissolution, et tous ses membres périraient comme par une soudaine catastrophe.

Mais ces deux forces ne peuvent agir qu'à la condition d'un troisième élément, inerte par lui-même, et qui sert d'instrument entre les mains des hommes d'intelligence et de travail pour entretenir la vie de la société. Cet élément, c'est le sol. Il semble donc que le sol doit appartenir également à tous les membres de la société, qui de tous leurs efforts combinés exploiteraient les richesses qu'il recèle dans ses entrailles. Cela n'est point. Des individus se sont emparés par la ruse et la violence de cette terre commune que nous foulons de nos pieds, et, s'en déclarant les possesseurs exclusifs, ils ont établi par des lois qu'elle serait à jamais leur propriété, et que ce droit de propriété deviendrait la base de la constitution sociale ; c'est-à-dire qu'il dominerait tous les droits de l'humanité, et qu'il pourrait au besoin les absorber tous, que, par exemple, il serait dérogé au droit de vivre que chaque homme apporte en naissant, si ce droit, qui est le droit de tous, heurtait en quelque chose le droit de propriété du petit nombre privilégié. Puis ce droit de propriété s'est étendu du sol à d'autres instruments de travail qui s'y rattachent sans en faire partie intégrante et qu'on peut appeler du nom générique de capitaux. Or, comme le sol et les capitaux, stériles d'eux-mêmes, n'acquièrent de valeur que par le travail, mais que d'un autre côté, ils sont ici même les matières premières que doivent mettre en œuvre les forces actives de la société, il arrive que l'immense majorité

* BN, Mss NAF 9580, f° 105-107. Les f° 274-280 (texte suivant) portent la mention « destiné au n° 2 du Libérateur ». Ce texte, écrit pour le n° 2 du *Libérateur*, qui n'a jamais vu le jour, semble être la première version que Blanqui écrivit sur ce thème. L'écriture de ce manuscrit est très petite et sa lecture en a été très difficile, même agrandie ou à la loupe. Il reste d'ailleurs de trop nombreux passages totalement incompréhensibles. C'est d'autant plus regrettable que ce texte apparaît plus spontané, plus libre que les autres versions. On pourra mieux l'apprécier en le comparant avec celle, par ailleurs devenue célèbre, de « Qui fait la soupe doit la manger ». La personnalité de chacun des textes nous a conduit à publier les deux versions. C'est le seul cas où nous nous sommes permis cette double publication.

des citoyens entièrement exclus du partage se voit forcée de féconder péniblement un sol dont elle ne récolte point les produits, et d'engraisser de ses sueurs une oisive minorité qui recueille tout. Aussi les instruments ou les fruits du travail n'appartiennent [pas] aux masses qui travaillent, mais à une aristocratie usurpatrice qui consomme et qui ne produit pas. La sève des arbres est absorbée par un luxe de feuilles et de branches gourmandes, au détriment des rameaux fertiles qui s'étiolent et se flétrissent. Le miel élaboré par les abeilles est dévoré par les frelons.

Tel est notre ordre social fondé originairement par la conquête qui a divisé les populations en deux catégories, les vainqueurs et les vaincus, réservant aux premiers la propriété exclusive du sol et transformant les autres en un vil bétail destiné uniquement à labourer et fumer les terres de ces monstres. La conséquence logique d'une pareille organisation, c'est l'esclavage, et nous voyons que le principe de propriété construit d'après une [telle ruse ?], n'a pas manqué d'amener cette conséquence. En effet, le sol ne tirant sa valeur que du travail, il est arrivé que du droit de posséder le sol, les privilégiés ont conclu le droit de posséder aussi ceux qui le fertilisent, et qu'ils les ont considérés d'abord comme le complément de leur propriété matérielle, puis en dernière analyse, comme une propriété personnelle tout à fait indépendante du sol. Toutefois le principe d'égalité qui travaille lentement à détruire sous toutes ses formes l'exploitation de l'homme par l'homme¹, porta le premier coup à ce droit sacrilège de propriété, en brisant l'esclavage domestique. Il fallut alors que le privilège se réduise à posséder les hommes non plus comme à titre de meuble mais seulement comme un immeuble qui appartenait à la propriété et non au propriétaire, qui se transmettait avec elle et ne pouvait en être séparé. [Encore avons-nous vu le droit des propriétés] reparaître au XV^e siècle dans toute sa barbarie, en rétablissant pour les nègres l'esclavage absolu, qu'on [a réussi à] maintenir comme un outrage permanent à l'humanité. Car aujourd'hui les habitants d'un territoire réputé français possèdent des hommes qui sont leurs biens au même titre qu'un cheval ou un habit, c'est-à-dire en vertu du droit de propriété².

Au reste, il n'y a pas tant de contradiction qu'il ne paraît au premier abord entre l'état social des colonies et le nôtre. Ce n'est certes pas après dix-huit siècles d'une lutte constante soutenue contre le privilège pour le principe d'égalité, qu'on pourrait au cœur même du pays qui supporte la part la plus rude de cette lutte, rétablir l'esclavage dans sa nudité brutale.

1. C'est apparemment la première fois que Blanqui utilise cette formule.

2. L'esclavage ne deviendra illégal sur un territoire français qu'avec la révolution de 1848 qui décréta sa suppression définitive dans les colonies le 4 mars et l'inscrivit dans l'article 6 de sa Constitution, précédant le Portugal, les Pays-Bas et l'Espagne.

Mais s'il n'existe pas de nom, il existe de fait, et le droit de propriété pour être plus hypocrite à Paris qu'à la Martinique ou dans l'ancienne Rome, n'est ni moins insolent ni moins agresseur. Ce qui constitue la servitude, ce n'est point d'être esclave mobilier d'un homme, ou serf attaché à sa glèbe, c'est d'être entièrement dépossédé des instruments de travail et mis aussi à la merci des privilégiés qui ont usurpé et conservent par la violence la possession exclusive de ces instruments indispensables aux travailleurs. Cet accaparement est donc une spoliation permanente, et il devient clair par là que ce n'est point telle ou telle forme politique de gouvernement qui maintient les masses en état d'esclavage, mais bien l'usurpation de la propriété posée comme base fondamentale de l'ordre social. Car dès l'instant qu'une caste privilégiée se transmet héréditairement le sol et les capitaux, tous les autres citoyens bien qu'ils ne soient pas condamnés à demeurer esclaves de tel ou tel individu, n'en tombent pas moins dans la dépendance absolue de cette caste, puisqu'il ne leur reste de liberté que dans le choix du maître qui leur fera la loi.

C'est en ce sens apparemment qu'on a dit aujourd'hui que les riches *font travailler* les ouvriers. Oui, sans doute, ils les font travailler comme les Romains faisaient travailler leurs esclaves, les colons font travailler leurs nègres, pour nourrir leur dévorante oisiveté des sueurs de ces ouvriers. C'est à peine si, par calcul, ils consentent à laisser à leurs victimes ce qu'il faut de pain tout juste pour qu'ils ne meurent pas, comme on jette quelques gouttes d'huile dans les rouages d'une mécanique, pour empêcher que la rouille ne les mette hors de service. Il est d'ailleurs de l'intérêt des riches que les ouvriers puissent perpétuer leur misérable chair à mettre au monde les enfants d'esclaves destinés à servir un jour les enfants d'opresseurs, afin de continuer de génération en génération ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de jouissances et de douleurs, qui constitue notre ordre social. Quand le prolétaire a suffisamment souffert et laisse des remplaçants pour souffrir après lui, il n'a plus d'autre service à rendre que d'aller mourir dans un hôpital, afin que son cadavre disséqué enseigne aux médecins l'art de guérir les riches.

D'où naît, je le demande, cette effroyable dégradation d'un grand peuple, sinon du principe de propriété qui confère à une aristocratie oisive la possession exclusive et héréditaire des instruments de travail qui devraient n'appartenir qu'à ceux qui s'en servent pour travailler. Les masses, au prix des labeurs les plus pénibles, obtiennent à peine de quoi vivre au jour le jour, sans avoir jamais un lendemain assuré. Car, si pour un caprice de colère ou de peur, les propriétaires viennent à leur refuser les instruments de travail, elles se trouvent immédiatement frappées dans leur existence. Et qu'importe aux privilégiés ! Ils ont les mains pleines, ils peuvent attendre. Avant qu'ils soient contraints à leur tour de recourir à l'assistance des travailleurs, la population ouvrière serait morte de faim dix fois de suite. C'est ce qu'on a pu voir, après la révolution de juillet, lorsque par esprit de vengeance, ou par une crainte égoïste, les capitalistes ont soudainement

resserré leurs capitaux, sacrifiant ainsi les bénéfices énormes qu'ils tirent des labeurs de l'ouvrier au plaisir de le priver de la faible part qu'il faut bien lui abandonner sur les fruits de ces labeurs. Nous avons vu ces féodaux du coffre-fort, retirés chacun dans son fromage de Hollande, contempler de là avec impassibilité les angoisses du peuple qu'ils faisaient décimer par la faim, en récompense du désintéressement avec lequel il s'était dévoué à servir leurs passions de haine et d'envie contre la noblesse et le clergé.

Des repréailles pacifiques, une guerre de temporisation sont impossibles contre un ennemi qui tient en réserve de si abondantes ressources, et pour être convaincu de l'impuissance des travailleurs à lutter contre la coalition des capitaux, il n'était pas besoin de la dernière expérience qui vient d'être faite à Lyon, où soixante mille hommes ont été forcés de se plier devant la volonté de quelques centaines de fabricants qui les ont domptés par la famine. Encore est-ce un miracle que des écrivains aient seulement songé à une résistance sérieuse contre l'oppression, et qu'ils se soient ainsi attaqués en masse à leurs véritables ennemis. Il a fallu bien des misères pour que ces hommes simples aient su en pénétrer la cause réelle. Ce n'est point là en effet le cas ordinaire ; la plus grande partie des classes pauvres en sont encore à méconnaître d'où viennent leurs maux. Car le premier et le plus déplorable résultat de leur asservissement, c'est une ignorance profonde qui les rend presque toujours les instruments dociles des passions perverses des privilégiés. Comment des malheureux, éternellement courbés sous une tâche accablante, avec la perspective incertaine d'un peu de pain au bout de leurs fatigues de chaque jour, pourraient-ils cultiver leur intelligence, éclairer leur raison, et réfléchir sur les phénomènes sociaux où ils jouent un rôle passif ?

Voués à une vie de brute, et trop heureux de recevoir comme un bienfait ce qu'on daigne leur laisser des produits de leurs propres travaux, ils ne voient dans la main qui les exploite que la main qui les nourrit, et ils sont prêts, sur un signe du maître, à déchirer les hommes de dévouement qui essaient de leur montrer une destinée meilleure. Hélas ! l'humanité a toujours marché avec un bandeau sur les yeux, et ce n'est qu'à de longs intervalles qu'elle le soulève un instant, pour entrevoir et rallier la route qu'elle suit le plus souvent en aveugle. Chaque pas qu'elle fait dans la voie du progrès écrase le guide qui le lui fait franchir, et il faut qu'elle prenne d'abord pour victimes ceux dont plus tard elle doit faire ses héros. Les Gracques sont mis en pièces dans les rues de Rome par une tourbe de plébéiens ameutés à la voix des familles patriciennes. Jésus-Christ expie sur la croix au milieu des hurlements de joie de la populace juive soulevée par les prêtres et les pharisiens. Les plus généreux défenseurs de la liberté, dans notre première révolution, sont montés sur l'échafaud par l'ingratitude et la lâcheté du peuple. Le peuple a permis à ses plus cruels ennemis de vouer leur mémoire aux malédictions, par un exécrationnel concert de calomnies, et, aujourd'hui encore, des misérables enseignent chaque matin aux Français à cracher sur la tombe de ces martyrs.

Quel concours de circonstances ne faut-il pas pour que les masses ouvrent les yeux à la vérité et apprennent à distinguer leurs amis d'avec leurs oppresseurs. Si elles se sont levées à Lyon avec une si imposante unanimité, c'est que l'hostilité des intérêts était manifeste, la question si nettement tranchée entre les deux camps opposés, qu'il devenait impossible aux plus stupides de ne pas voir clairement de quelle insatiable avidité ils étaient victimes ; et c'est aussi quand ces malheureux ont essayé de résister qu'ils ont bien connu les trésors de haine et de férocité que recèle le cœur de ces marchands factieux auxquels ils sont livrés comme une proie. La population laborieuse de Lyon a été traitée comme on ferait d'une invasion de sauterelles. Tandis que des trafiquants sanguinaires reprophétisaient avec une joie sinistre la destruction et le massacre, de toute part s'apprêtait le canon, les armes, la mitraille, accouraient les soldats, les chevaux, les caissons pour l'extermination jusqu'au dernier homme et [... ?] tous ces martyrs avec lesquels elle enrichit ses ennemis. L'extermination, telle est la seule alternative qu'on lui offre avec celle de rentrer dans le devoir. Le devoir des ouvriers, c'est de se considérer comme des machines fonctionnant pour créer des jouissances aux privilégiés ; le devoir des ouvriers, c'est de mourir de misère sur les étoffes de soie qu'ils tissent pour les riches ; le devoir des ouvriers, c'est de subir le supplice d'Ugolin, c'est de voir leurs femmes et leurs enfants périr lentement, consumés par la faim, et d'expirer ensuite eux-mêmes en bénissant les successeurs de l'archevêque Roger qui, pendant ce temps, dansèrent joyeusement au son d'une voluptueuse musique en étalant dans les salons étincelants, les brocarts d'or et d'argent fabriqués par leurs victimes³.

Voilà les extrémités funestes où la société a été conduite par le monopole de la propriété. Comment serait-il possible d'échapper à ces désastreuses conséquences d'une loi sociale qui concentre dans un petit nombre de mains toute la fortune publique et qui [dote] une caste du droit de vie et de mort sur l'immense majorité de la population. Les organes de cette caste s'efforcent d'établir que, les propriétaires et les travailleurs ne pouvant rien isolément, c'est un égal besoin des uns et des autres, et que, dès lors, leurs intérêts sont communs. Sans doute, d'après la constitution

3. Nous ne savons quelle source fournit à Blanqui une image du personnage d'Ugolin réellement comparable aux ouvriers... à part la mort par la faim, mais dans des conditions et des circonstances qui n'ont guère d'éléments communs. Ni Dante (*L'Enfer*, XXXII-XXXIII), ni les légendes, ni l'histoire ne le présentent sous un tel aspect. Chef de la famille des Gherardesca (les gibelins) qui disputaient aux Visconti (les guelfes) la suprématie sur Pise au XIII^e siècle, il trahit pour mieux dominer et imposa un régime de terreur. Victime d'une conspiration dirigée par l'évêque Roger (Ubal dini) il fut enfermé avec ses enfants et petits-enfants dans une tour où ils moururent de faim. D'après la légende il ne mourut qu'après avoir mangé ses enfants et Dante le condamne à se nourrir du cerveau de Roger dont il ne peut se séparer aux Enfers...

actuelle des choses, il n'est que trop évident que les prolétaires ne peuvent se passer vingt-quatre heures des instruments de travail qui sont au pouvoir des privilégiés ; mais conclure de là qu'il y a entre ces deux classes communauté d'intérêts, c'est un étrange raisonnement. Nous ne voyons dans cet accouplement que l'alliance du lion avec la brebis ; elle ne subsiste qu'à la condition d'une tyrannie sans borne d'une part, et d'une soumission absolue de l'autre. Or, s'il y a tendance chez le maître à alourdir sans cesse la chaîne, chez l'opprimé, il y a tendance à se débarrasser du joug. Ce n'est pas là une communauté, mais une opposition d'intérêts ; il n'existe entre les deux moitiés inégales de la société d'autre rapport que celui de la lutte, d'autre besoin que de se faire mutuellement le plus de mal possible ; c'est en un mot, la guerre organisée, nous savons que les loups-cerviers du monopole font cette guerre avec plus de perfidie encore que de violence ; libre à eux de protester hypocritement que c'est pour le plus grand bien des brebis qu'ils leur tondent de si près la laine sur le dos. Les artificieuses paroles de concorde et de fraternité qui déguisent une soif insatiable d'exploitation, peuvent tromper quelques dupes ; mais les faits ont aussi leur éloquence, beaucoup plus persuasive en définitive, et plus féconde en résultats. Les faits démontrent qu'il y a lutte et que dans cette lutte, l'une des parties doit succomber, car il ne saurait y avoir de fusion entre deux principes contraires, entre le bien et le mal. Pour connaître qui doit succomber, il n'y a qu'à voir de quel côté est l'injustice.

Or personne apparemment n'imagine qu'une société, quelle qu'elle soit, puisse exister sans le travail, ni par conséquent que les propriétaires oisifs du sol puissent vivre autrement que par les travaux de ceux qui le fécondent. Mais quel besoin les travailleurs ont-ils qu'il y ait une caste fainéante, propriétaire du sol dont elle dévore les fruits sans les créer, quelle nécessité pour eux que la terre appartienne à d'autres qu'à eux-mêmes qui lui donnent toute sa valeur. Je suppose que toute la population qui vit à la sueur de son front s'éloigne en masse de cette terre de France qui lui est si ingrate et si dure, pour émigrer dans quelque lointain pays où elle fonde une association d'hommes libres, n'ayant droit de vivre qu'en travaillant. [Verrait-on] qu'elle soit obligée de créer une aristocratie en son sein, et de la mettre en possession de tous les instruments de la richesse sociale ? Ce nouveau peuple ne pourrait-il vivre sans cela ? et que feraient, je le demande, nos fiers seigneurs de la terre et de la finance, abandonnés tout à coup avec leurs maisons, leurs vastes champs, leurs équipages ? Ils mourraient de faim au milieu de tout ce luxe, à moins de désertir bien vite leurs brillants salons et de mettre bas leurs beaux habits, pour se salir les mains à cultiver un coin de terre qui serait bien grand pour eux tous comme un arrondissement. [Mais attendu qu'un peuple de trente-deux millions d'hommes ne se retire plus ainsi sur le Mont Aventin ?], supposons, par une hypothèse contraire et plus vraisemblable, que toute la caste qui se nourrit du travail du prolétaire sorte de France, n'emportant avec elle que ses bras [...] Qui s'apercevra de leur absence (?) autrement que par le bien-être et la

prospérité qui se répandra dans la population laborieuse restée maîtresse du sol et débarrassée des parasites dont elle se voyait dévorée ? Car si un pays s'appauvrit de la perte d'un seul travailleur, il s'enrichit de la perte d'un oisif, lorsqu'un homme qui n'a que de la richesse vient à mourir, il n'y a rien de perdu. Bien au contraire, s'il n'y a pas d'héritier pour le continuer, et que les biens retournent à l'État, la mort est un bienfait.

C'est facile aujourd'hui de s'apercevoir que le principe de propriété est sur son déclin. Les meilleurs esprits prophétisent sa chute prochaine, en même temps qu'ils l'appellent de tous leurs vœux. La décadence date de l'avènement du Christ qui a introduit dans la société européenne le principe mortellement destructeur du droit de propriété, je veux dire le principe d'égalité, qui depuis dix-huit siècles envahit chaque jour davantage le terrain de son ennemi. Dans cette lutte si longue, le droit de propriété s'est affaibli par l'abolition successive de tous les privilèges déjà [acquis] dont il était l'origine commune et qui faisaient sa force. Il finira par disparaître entièrement avec les derniers privilèges qui tiennent encore, et dans lesquels il s'est réfugié. C'est du moins ce qu'il est permis d'espérer en étudiant l'histoire du passé, et en observant la marche du présent. Car si le droit de propriété était destiné à vaincre, c'est un triste avenir que celui qui s'ouvrirait devant nous. L'humanité n'est point stationnaire, elle avance ou elle recule. Or, la route en avant, c'est vers l'égalité, et si elle rétrograde, elle doit nécessairement remonter par tous les degrés du privilège jusqu'à l'esclavage personnel qui est la dernière expression du droit personnel qui est la dernière expression du droit de propriété. Il faudrait, pour en retourner là, que la longue existence du christianisme fût comme non avenue, que l'évangile fut effacé de la mémoire des hommes, la civilisation européenne ensevelie dans la nuit de quelque catastrophe universelle. Toutes ces choses heureusement ne sont point à prévoir, et nous pouvons, sans illusion, nous persuader que les nations marchent, les Français en tête, à la conquête définitive de l'égalité absolue.

Il est bien clair d'ailleurs que par égalité absolue nous n'entendons point le partage égal du sol entre tous les membres de la société. Quelque chose d'approximatif a été essayé déjà, et n'a même pas palié le mal. Ce ne serait là qu'un extrême morcellement des propriétés qui ne changerait rien, dans le fond, au droit des propriétés lui-même⁴. La richesse provenant toujours de la possession des instruments de travail et non du travail même, l'esprit d'individualisme demeuré dans toute la force, tendrait insensiblement à reconstruire les grandes propriétés et à rétablir promptement l'inégalité des conditions sociales. L'égalité ne doit donc se réaliser que par le régime de

4. Cette remarque semble viser les projets babouvistes de loi agraire.

l'association substitué au règne de la propriété individuelle. C'est pourquoi nous voyons tous les hommes d'avenir travailler avec ardeur à dégager les éléments de cette association⁵. Nous nous proposons d'apporter plus tard notre contingent dans cette œuvre de dévouement.

5. Ce terme d'association avait plutôt à cette époque une signification économique et désignait des unités de production, mais dans la mesure où elles débutaient souvent sous forme de société de résistance ou de coalition (contre la baisse du salaire, le chômage, etc.), on peut les considérer comme un passage important, infra-politique, à la conscience politique et à l'organisation (J.-Y. MOLLIER). Cf. aussi les travaux d'A. FAURE, *op. cit.*, sur cette question d'association. Cette notion rejoint donc directement les préoccupations de Blanqui et montre qu'il était proche des mouvements en cours, de même qu'il avait assimilé l'essentiel de la doctrine saint-simonienne.

QUI FAIT LA SOUPE DOIT LA MANGER*

La richesse n'a que deux sources : l'intelligence et le travail, l'âme et la vie de l'humanité. Suspendez un seul instant ces deux forces, l'humanité meurt. Toutefois elles ne peuvent agir qu'à l'aide d'un élément passif, le sol, qu'elles mettent en œuvre par leurs efforts combinés. Il semble donc que cet instrument indispensable d'activité devrait appartenir à tous les hommes. Il n'en est rien.

Des individus se sont emparés par ruse ou par violence de la terre commune et s'en déclarent les possesseurs. Ils ont établi par des lois qu'elle serait à jamais leur propriété, et que leur droit de propriété deviendrait la base de la constitution sociale, c'est-à-dire qu'il primerait, et, au besoin, qu'il pourrait absorber tous les droits humains même celui de survivre (création de la nature) s'il avait le malheur de se trouver en conflit avec le privilège, propriétaire du petit nombre !

Ce droit de propriété s'est étendu, par déduction logique, du sol à d'autres instruments, produits accumulés du travail, et qu'on appelle *Capitaux*. Or, comme les capitaux stériles d'eux-mêmes, ne fructifient que par la main-d'œuvre, et que d'un autre côté, ils sont nécessairement la matière première mise en œuvre par les forces sociales, la majorité exclue de leur possession se trouve condamnée aux travaux forcés au profit de la minorité possédante. Ni les instruments ni les fruits du travail n'appartiennent aux travailleurs, mais aux oisifs. Les branches gourmandes absorbent la sève de l'arbre en détruisant des rameaux fertiles ; les frelons dévorent le miel créé par les abeilles. Tel est notre ordre social, fondé originellement par la conquête, qui a divisé les populations en vainqueurs et en vaincus. La conséquence logique d'une telle organisation c'est l'esclavage ; il ne s'est pas fait attendre. En effet, le sol ne tirant sa valeur que du travail, les privilégiés ont conclu, du droit de posséder le sol, celui de posséder aussi le bétail humain qui le féconde ; ils l'ont considéré d'abord comme le complément de leur propriété matérielle ; puis, en dernière analyse comme une propriété personnelle indépendante du sol. Cependant le principe d'égalité, gravé au fond des cœurs en caractères ineffaçables, et qui travaille avec les siècles à détruire sous toutes ses formes l'exploitation de l'homme par

*BN, Mss NAF 9581 f° 274 et sq (280) n° 37. Il existe, sous ce titre, de très nombreuses versions de ce texte, écrit pour le n° 2 du *Libérateur*. On les trouve sous les références 9580 f° 80, 91, 139, 9582 f° 86, 9583 f° 398 à 423, 9584* II f° 130. DEVILLE le publia pour la première fois dans *L'Égalité* des 26 mai, 2 juin et 30 juin 1878 et il fut repris par GRANGER dans la *Critique sociale*, t. II, en 1885. Il semble que VOLGUINE ait utilisé la version NAF 9580 f° 91, reproduite dans les *Écrits sur la révolution*.

l'homme, porta le premier coup au droit sacrilège de propriété en brisant l'esclavage domestique. Le privilège dût se réduire à protéger les hommes, non plus à titre de meubles, mais d'immeuble annexe et inséparable de la propriété foncière.

Au XVI^e siècle, une recrudescence meurtrière du droit de l'oppression amène l'esclavage des noirs ; et aujourd'hui encore les habitants d'une terre, réputée française, possèdent des hommes au même titre que des habits ou des chevaux. Il y a du reste, moins de différence qu'il ne paraît d'abord entre l'état social des colonies et le nôtre. Ce n'est pas après dix-huit siècles de guerre entre le privilège et l'égalité que le pays, théâtre et champion principal de cette lutte, pourrait supporter l'esclavage dans sa nudité brutale. Mais le fait sans le nom existe ; et le droit de propriété, pour être plus hypocrite à Paris qu'à la Martinique, n'en est ni moins intraitable ni moins oppresseur. La servitude, en effet, ne consiste pas seulement à être la chose de l'homme ou le serf de la glèbe. Celui-là n'est pas libre qui, privé des instruments de travail, demeure à la merci des détenteurs privilégiés de ces instruments indispensables. C'est cet accaparement et non telle ou telle constitution politique qui fait les masses serves. La transmission héréditaire du sol et des capitaux place les citoyens sous le joug des propriétaires. Ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leur maître. De là sans doute cette locution railleuse : *« les riches font travailler les pauvres. »* A peu près, en effet, comme les planteurs font travailler leurs nègres. Il y a seulement un peu plus d'indifférence pour la vie humaine ; car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave. Sa mort n'est pas une perte ; il y a toujours concurrence pour le remplacer ; et le salaire, cette faible parcelle, quoique suffisant à peine pour empêcher de mourir, a néanmoins la vertu de faire pulluler la chair exploitée ; et, en mettant au monde indéfiniment des enfants de pauvres pour servir des enfants de riches, de continuer ainsi, de génération en génération, ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de puissances et de douleurs qui constitue les éléments de notre société.

Quand le prolétaire a suffisamment souffert et laissé des successeurs pour souffrir après lui, il n'a plus d'autre service à rendre que d'aller mourir dans un hôpital pour que les médecins apprennent sur son cadavre l'art de guérir les maîtres. Voilà donc les fruits de l'appropriation des instruments de travail ! Pour les masses, des labeurs incessants, à peine l'obole de la journée, jamais de lendemain ! Et si leur caprice de colère ou de peur retire ces instruments lucratifs pour les seuls privilégiés... l'autocratie absolue ! le droit de vie et de mort ! Car ils ont les mains pleines ; ils peuvent attendre ; avant que l'épuisement de leur réserve les contraigne à capituler, le dernier plébéien serait mort. Qui ne se rappelle les misères de 1831, quand le capital s'est caché par crainte ou par vengeance ? Du fond de leur fromage de Hollande, les barons du coffre-fort contemplaient froidement les angoisses de ce peuple décimé par la faim en récompense de son sang versé au service de leurs vanités bourgeoises ! Les représailles de la grève

sont impossibles ; les ouvriers de Lyon viennent de les tenter, mais à quel prix ? Ils ont dû fléchir devant ce souverain seigneur, et 60 000 hommes ont dû se soumettre devant quelques douzaines de fabricants et demander grâce. La faim a dompté la révolte. Et n'est-ce pas un miracle même que cette velléité de résistance ? Que de souffrances n'a-t-il fallu pour lasser la patience des prolétaires et les agiter enfin contre l'oppression ? Le pauvre ne connaît pas la source de ses maux. L'ignorance, fille de l'asservissement, fait de lui un instrument docile des privilégiés. Écrasé de labeur, étranger à la vie intellectuelle, que peut-il savoir de ces phénomènes sociaux où il joue le rôle de bête de somme ? Il accepte comme un bienfait ce qu'on daigne lui laisser du fruit de ses sueurs, et ne voit dans la main qui l'exploite que la main qui le nourrit, toujours prête, sur un signe de maître, à déchirer le téméraire qui essaie de lui ouvrir une destinée meilleure.

Hélas ! l'humanité marche avec un bandeau sur les yeux et ne le soulève qu'à de longs intervalles pour entrevoir sa route. Chacun de ses pas dans la voie du progrès écrase le guide qui le lui fait faire, et toujours ses héros ont commencé à être ses victimes. Les Gracques sont mis en pièces par une tourbe ameutée à la voix des Patriciens. Le Christ expire sur la croix aux hurlements de joie de la populace juive excitée par les Pharisiens et les prêtres. Et naguère, les défenseurs de l'égalité sont morts sur l'échafaud de la Révolution par l'ingratitude et la stupidité du peuple qui a laissé ses plus cruels ennemis vouer leur mémoire à l'exécration. Aujourd'hui encore les stipendiés du privilège enseignent chaque matin aux français à cracher sur la tombe de ses martyrs. Qu'il est difficile au prolétariat d'ouvrir les yeux sur ses tyrans ! Si à Lyon il s'est levé comme un seul homme, c'est que l'antagonisme flagrant des intérêts ne permettait plus l'illusion à l'aveuglement même le plus obstiné. Alors se sont révélés les trésors de haine et de férocité que recèlent les âmes des marchands ! Au milieu des menaces de carnage, de toute part accouraient pour l'extermination, canons, caissons, chevaux, soldats. Rentrer dans le devoir, ou périr sous la mitraille : telle est l'alternative posée aux rebelles. Le devoir du travailleur lyonnais, l'homme machine est de pleurer la faim en créant nuit et jour, pour les plaisirs du riche, des tissus d'or, de soie et de larmes. Monopoles de la propriété, droit de vie et de mort sont donc synonymes. Mais une si dure tyrannie a ses dangers : le ressentiment, la révolte. Pour conjurer le péril, on essaie de reconcilier Caïn avec Abel. On a voulu, de la nécessité du capital comme instrument de travail, conclure à la communauté d'intérêts et par suite à la solidarité entre le capitaliste et le travailleur. Que de phrases artistement brodées sur ce canevas fraternel : la brebis n'est tondue que pour le bien de sa santé ! Elle doit des remerciements. Nos Esculapes savent dorer la pilule. Ces homélies trouvent encore des dupes, mais peu. Chaque jour fait plus vive la lumière sur cette prétendue association du capital et du travail, l'association du parasite et de sa victime ! Les faits ont leur éloquence, et ils prouvent le duel, le duel à mort entre le revenu et le salaire. Qui succombera ? Question de justice et de bon sens. Examinez...

Point de société sans travail ; partant point d'oisifs qui n'aient besoin des travailleurs. Mais quel besoin les travailleurs ont-ils des oisifs ? Le capital n'est-il productif entre leurs mains qu'à la condition d'appartenir à des parasites ? Je suppose que le prolétariat, désertant en masse cette ingrate et dure terre de France, aille porter ses pénates et ses labeurs dans quelque lointain parage ? Mourrait-il par hasard, de l'absence de ses maîtres ? La société nouvelle ne pourrait-elle se constituer qu'en créant des seigneurs du sol et du capital, en livrant à une caste d'oisifs la possession de tous les instruments de travail ? N'y a-t-il de mécanisme politique possible que cette antagoniste division de propriétaires et de salariés ? En revanche, combien serait curieuse à voir la mine de nos fiers suzerains abandonnés par leurs esclaves ? Que faire de leurs palais, de leurs ateliers, de leurs champs déserts ? Mourir de faim au milieu de ces richesses, ou mettre habit bas, prendre la pioche et suer humblement à leur tour sur quelque lopin de terre ? Ces messieurs tiendraient à l'aise dans une sous-préfecture.

Mais le peuple de trente-deux millions d'âmes ne se retire plus sur le Mont Aventin. Prenons l'hypothèse inverse plus réalisable. Un beau matin, les oisifs, nouveaux Bias, évacuent le sol de la France qui reste aux mains des laborieux. Jour de bonheur et de triomphe ! Quel immense soulagement pour tant de millions de poitrines débarrassées du poids qui les écrase ! Comme cette multitude respire à pleins poumons ! Citoyens, entonnez en chœur le cantique de la délivrance !¹ Axiome : la nation s'appauvrit de la perte d'un travailleur ; elle s'enrichit de celle d'un oisif. Quand un riche meurt sans héritiers, sa mort est un bienfait. Oui, le droit de propriété décline ; les esprits généreux prophétisent et appellent sa chute. Le principe essénien² de l'égalité le mine lentement depuis dix-huit siècles par l'abolition successive des servitudes qui formaient les assises de sa puissance. Il disparaîtra un jour avec les derniers privilèges qui lui servent de refuge et de réduit. Le présent et le passé nous garantissent ce dénouement ; car l'humanité n'est jamais stationnaire : elle avance ou recule. Sa marche progressive la conduit à l'égalité ; sa marche rétrograde remonte par tous les degrés du privilège jusqu'à l'esclavage personnel, dernier mot du droit de propriété. Avant d'en retourner là, certes, la civilisation européenne aura péri. Mais par quel cataclysme ? Par une invasion Russe ? C'est le Nord, au contraire, qui sera lui-même envahi par le principe d'égalité que les Français mènent à la conquête des nations. L'avenir n'est donc pas douteux.

1. Ce passage est identique, bien que plus succinct, au texte de la célèbre parabole de Saint-Simon de *L'Organisateur* (1819).

2. Les esséniens étaient membres d'une secte juive des deux derniers siècles avant notre ère, dont l'un des principes était la communauté des biens. C'est sur le site d'un monastère de cette secte que l'on retrouva les manuscrits de la mer Morte.

Disons tout de suite que l'égalité n'est pas le partage agraire. Le morcellement infini du sol ne changerait rien, dans le fond, au droit de propriété. La richesse provenant de la possession de l'instrument de travail plutôt que du travail même, ce génie de l'exploitation resté debout saurait bientôt, pour la reconstruction des grandes fortunes, restaurer l'inégalité sociale. L'association substituée à la propriété individuelle fondera seule le règne de la justice pour l'égalité. De là cette ardeur croissante des hommes d'avenir à dégager et mettre en lumière les éléments de l'association. Peut-être apporterons-nous aussi notre contingent à l'œuvre commune.

[Organisation de la Société des Familles]*

[1833-1834 ?]

Chaque fraction de la société s'appelle famille¹.

La famille se compose de cinq initiés, qui se réunissent deux fois par mois sous la présidence d'un chef nommé par le centre².

Pour être admis, il faut être majeur, jouir d'une bonne réputation, mener une bonne conduite, justifier de ses moyens d'existence, être doué de la plus grande discrétion.

Les propositions se font au sein de la famille, qui discute le mérite du candidat, et peut le refuser ou l'accepter.

Les noms, état et demeure du candidat sont immédiatement envoyés au centre pour que des renseignements bien scrupuleux soient pris sur la moralité, la sobriété, la discrétion, l'énergie du proposé.

Avant que ces renseignements ne soient adressés au chef de la famille, aucune ouverture ne doit être faite.

Si les ouvertures sont acceptées, le présentateur remet au candidat une série de questions auxquelles il doit répondre avant sa réception.

* « Rapport Mérilhou », 1ère série, séances des 11 et 12 juin 1839, p. 22. Bien qu'il soit quasi certain que Blanqui n'est pas l'auteur de ce texte, nous avons jugé nécessaire de le joindre au formulaire de réception. Trouvé dans des papiers de Barbès, il a été cité dans le procès des poudres et dans le rapport Mérilhou. Il était daté de 1833 et Barbès arguait de ce fait pour montrer qu'il ne s'agissait que d'un projet ancien et sans suite puisque la liberté d'association existait à cette époque (cf. texte 57, p. 331). La justice refusant de croire au millésime, voyait dans ce texte l'organigramme de la société des Familles (rapport Mérilhou), probablement à juste titre. Blanqui dans sa lettre à Watteau du 25 décembre 1861 écrit : « En octobre 34, je commence l'organisation des familles qui grandit rapidement en 1835 ». Ses notes sur un texte de Nougès (texte 88, p. 472) font commencer les familles à la fin de l'année 1834, mais sa réponse au document Taschereau confirme : « La société des Familles a été fondée dans le mois de juillet 1834 par Hadot-Desages. Je n'y suis rentré que plus tard »... certainement en octobre. En ce qui concerne les autres sources, le procès des poudres, le rapport Mérilhou, les mémoires de Gisquet et de La Hodde, elles situent la création de la société en juin-août 1834. En contradiction avec l'ensemble, le document Taschereau parle de juin 1835.

1. Cinq ou six familles formaient une section commandée par un chef de section et deux ou trois sections formaient un quartier avec un commandant de quartier à la tête. A leur tour, les chefs de quartier relevaient d'un agent révolutionnaire, lequel était membre d'un Comité secret qui dirigeait l'association, n'étant tenu de se faire connaître qu'à l'heure du combat.

2. Caractéristique de la société secrète centralisée au contraire de l'association démocratique.

Les réceptions se font les yeux bandés, par le chef de famille, en présence du proposant seulement.

Autant que possible, elles doivent avoir lieu le jour, et, dans tous les cas, à la lumière.

Le chef de famille ne doit jamais oublier de dire au récipiendaire qu'aucune trace de ce qui se fait ne subsiste, qu'il est impossible à la police de rien découvrir, et que, par conséquent, aucun aveu ne doit être fait en justice, à peine de passer pour un traître, et d'être puni comme tel.

L'on doit faire sentir au récipiendaire l'importance qu'il y a d'entrer dans la garde nationale.

On doit poser des questions sur les armements et les munitionnements.

Les travaux sont dirigés par le chef de famille, qui, à l'ouverture des séances, fait le rapport de ce qui s'est passé à la séance précédente.

Les travaux sont terminés par les propositions, présentations et perceptions des cotisations ³.

3. Le lien entre ce type de société secrète et celles qui l'ont précédé est évident. Aux compagnonnages et à la franc-maçonnerie d'ancien régime, la Charbonnerie a ajouté la volonté d'œuvrer sur le terrain politique. Elle a conservé une partie des rites qui passent ainsi aux organisations politiques des années 1830-1835. De la SAP et de la SDH, les Familles retiennent également une partie de l'architecture (sections, décuries, etc..) Ainsi se dessine lentement l'originalité de ce qui sera, plus tard, le véritable parti politique révolutionnaire (J.-Y. MOLLIER)

[Formulaire de réception de la Société des Familles]*

[juillet-août 1834 ?]

[Le proposant prend le récipiendaire et le conduit dans un lieu inconnu où il ne l'introduit que les yeux bandés. Trois hommes forment, en règle générale, le jury d'examen : un président, un assesseur et le parrain. Il prête le serment suivant :]

« Je jure de garder le plus profond silence sur ce qui va se passer dans cette enceinte. »

[Puis s'établissait un dialogue entre le président et l'assesseur :]

- « — Citoyen assesseur, dans quel but nous réunissons-nous ?
- Pour travailler à la délivrance du peuple et du genre humain.
- Quelles sont les vertus d'un véritable républicain ?
- La sobriété, le courage, la force, le dévouement.
- Quelle peine méritent les traîtres ?
- La mort !
- Qui doit l'infliger ?
- Tout membre de l'association qui en a reçu l'ordre de ses chefs. »

[Le président demande ensuite au récipiendaire ses nom, prénoms, âge, profession, lieu de naissance, si son travail le nourrit, s'il a déjà fait partie de société politique... Puis, après lui avoir indiqué qu'on avait pris des renseignements sur lui et qu'ils s'avéraient favorables, c'était le cérémonial des questions politiques dont les réponses devaient aller dans le sens du formulaire de la société.]

* « Rapport Mérilhou », 1ère série, p. 18 et M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 148. Les sources données par le rapport sont diverses. Il fait état de quatre pièces différentes. La première a été « transmise à l'autorité judiciaire, le 13 mars 1836 par l'autorité administrative », sans plus de précision. La même pièce a été saisie, imprimée, chez Fayard. Les autres seront évoquées avec le formulaire des Saisons. La plupart des historiens qui l'ont publiée, pensent qu'il s'agit de la première version, dont le rapport ne donne que « les passages les plus saillants ». En tout cas Blanqui, dans la lettre à Watteau, reconnaît ce formulaire comme étant bien celui des Familles, mais les avis divergent sur la paternité de ce texte qu'il serait logique d'attribuer à Hadot-Desages en tant que créateur, selon Blanqui, de la société des Familles. C'est la conclusion de DOMMANGET. D'autres commentateurs y voient la main de Blanqui ou de Barbès. Quel qu'en soit l'auteur, sa publication nous a paru intéressante pour diverses raisons. Il a constitué un cadre dans lequel pouvaient se retrouver des républicains, mais aussi des gens imprégnés d'idéologie saint-simonienne et fouriériste. Il marque une rupture avec l'action ouverte dont l'échec a été flagrant en avril 1834 et permet de juger de l'évolution des idées et des méthodes en le comparant avec le formulaire des Saisons, ci-après. En même temps, il conserve la forme du catéchisme républicain que la Révolution française avait mis à l'honneur pour former le futur citoyen régénéré.

« 1° Que penses-tu du gouvernement actuel ?

— Qu'il est traître au peuple et au pays.

2° Dans quel intérêt fonctionne-t-il ?

— Dans celui d'un petit nombre de privilégiés.

3° Quels sont aujourd'hui les aristocrates ?

— Ce sont les hommes d'argent, banquiers, fournisseurs, monopoleurs, gros propriétaires, agioteurs, en un mot, les exploiters qui s'engraissent aux dépens du peuple.

4° Quel est le droit en vertu duquel ils gouvernent ?

— La force.

5° Quel est le vice dominant dans la société ?

— L'égoïsme.

6° Qu'est-ce qui tient lieu d'honneur, de probité, de vertu ?

— L'argent.

7° Quel est l'homme qui est estimé dans le monde ?

— Le riche et le puissant.

8° Quel est celui qui est méprisé, persécuté, mis hors-la-loi ?

— Le pauvre et le faible.

9° Que penses-tu du droit d'octroi, des impôts sur le sel et sur les boissons ?

— Ce sont des impôts odieux, destinés à pressurer le peuple en épargnant les riches.

10° Qu'est-ce que le peuple ?

— Le peuple est l'ensemble des citoyens qui travaillent.

11° Comment est-il traité par les lois ?

— Il est traité en esclave.

12° Quel est le sort du prolétaire sous le gouvernement des riches ?

— Le sort du prolétaire est semblable à celui du serf et du nègre, sa vie n'est qu'un long tissu de misères, de fatigues et de souffrances.

13° Quel est le principe qui doit servir de base à une société régulière ?

— L'égalité.

14° Quels doivent être les droits du citoyen dans un pays bien réglé ?

— Le droit d'existence, le droit d'instruction gratuite, le droit de participation au gouvernement ; ses devoirs sont le dévouement envers la société et la fraternité envers ses concitoyens.

15° Faut-il faire une révolution politique ou une révolution sociale ?

— Une révolution sociale.

Le citoyen qui t'a fait des ouvertures, t'a-t-il parlé du but de nos travaux ? Ce but, tu dois l'entrevoir déjà par nos questions et nous allons en quelques mots te l'expliquer plus clairement encore.

Nous nous sommes associés pour lutter, avec plus de succès, contre la tyrannie des oppresseurs de notre pays, qui ont pour politique de maintenir le peuple dans l'ignorance et dans l'isolement ; la nôtre doit être, par conséquent, de répandre l'instruction et de rallier les forces du peuple en un seul faisceau. Nos tyrans ont proscrit la presse et l'association ; c'est pourquoi notre devoir est de nous associer avec plus de persévérance que jamais, et de suppléer à la presse par la propagande de vive voix ; car tu penses bien que les armes que les oppresseurs nous interdisent sont celles qu'ils redoutent le plus et que nous devons surtout employer. Chaque membre a pour mission de répandre, par tous les moyens possibles les doctrines républicaines ; de faire, en un mot, une propagande active, infatigable ; promets-tu pour cela de joindre tes efforts aux nôtres ?

Plus tard, quand l'heure aura sonné, nous prendrons les armes pour renverser un gouvernement qui est traître à la patrie. Seras-tu avec nous ce jour-là ? Réfléchis bien, c'est une entreprise périlleuse : nos ennemis sont puissants ; ils ont une armée, des trésors, l'appui des rois étrangers ; ils règnent par la terreur. Nous autres, pauvres prolétaires, nous n'avons pour nous que notre courage et notre bon droit. Te sens-tu la force de braver le danger ?

Quand le signal du combat sera sonné, es-tu résolu à mourir les armes à la main pour la cause de l'humanité ?

Citoyen, lève-toi ! voici le serment que tu dois prêter : je jure de ne révéler à personne, même à mes plus proches parents, ce qui sera dit ou fait parmi nous ; je jure d'obéir aux lois de l'association, de poursuivre de ma haine et de ma vengeance les traîtres qui se glisseraient dans nos rangs, d'aimer et de secourir mes frères, et de sacrifier ma liberté et ma vie pour le triomphe de notre sainte cause. Citoyen, nous te proclamons membre de l'association, assieds-toi.

As-tu des armes ? des munitions ? Chaque membre, en entrant dans l'association, fournit une quantité de poudre proportionnée à sa fortune, un quarteron au moins. En outre, il doit s'en procurer pour lui-même deux livres. Il n'y a rien d'écrit dans l'association. Tu ne seras connu que par le nom de guerre que tu vas choisir. En cas d'arrestation, il ne faut jamais répondre au juge d'instruction. Le comité est inconnu, mais au moment du combat il est tenu de se faire connaître. Il y a défense expresse de descendre sur la place publique si le comité ne se met pas à la tête de l'association. Pendant le combat, les membres doivent obéir à leurs chefs, suivant toute la rigueur de la discipline militaire. Si tu connais des citoyens assez discrets pour être admis parmi nous, tu nous les présenteras : tout citoyen qui réunit discrétion et bonne volonté mérite d'entrer dans nos rangs, quel que soit d'ailleurs son degré d'instruction. La société achève son éducation politique.

LES DÉFENSEURS DES ACCUSÉS D'AVRIL*

Liste exacte des défenseurs choisis par les accusés d'avril¹

17 avril 1835

Paris.

ARAGO (Étienne). — AUDRY de PUYPEAU. — BARBÈS. — BASTIDE (Jules). — BAUD. — BERGERON. — BERNARD (Jules). — BERNARD (Martin). — BLANQUI (Auguste). — BOUQUIN. — BOUSSI. — BRAVARD. — BRIQUET. — BUONARROTI. — CARNOT. — CARREL (Armand). — CAUNES. — CAYLUS. — CHAMAILLARD. — CHARTON. — CHAS. — COMTE (Auguste). — DESJARDINS. — DOLLEY. — DUFRAISSE (Marc). — DUPONT. — DUSSART. — FABAS (Théodore). — FENET. — FLOCON. — FORTOUL (Hippolyte). — FRANQUE. — FROUSSARD. — GARNIER-PAGÈS. — GERVAIS. — GIRARD (Fulgence). — GROUVELLE. — HADOT-DESAGES. — LAMENNAIS (F. de).

* *Gazette des Tribunaux*, 18 avril au 6 juin 1835. La loi sur les crieurs publics mais surtout celle sur les associations (cf. texte 98, p. 537) déclenchèrent l'émeute mutuelliste de Lyon du 9 avril 1834 (cf. texte 57, note 31, page 332) et celle de Paris, le 12, organisée par la SDH. Selon certains témoignages, ces deux émeutes furent provoquées par la police, ou du moins certains aspects de leur développement, dans le but d'opérer de vastes arrestations des républicains et consolider ainsi le régime. Dès le 15 avril 1834, une ordonnance royale confiait déjà l'affaire à la cour des pairs qui signa l'arrêt de mise en accusation le 6 février 1835. Les détenus parisiens réunis à Sainte-Pélagie pensèrent « profiter de l'occasion pour tenir, au sein même de la cour des pairs, de véritables assises républicaines » (L. BLANC, p. 358). Ils constituèrent un comité de défense avec Cavaingnac, Guinard, Marrast, Lebon, Vignerte, Granger, etc., et proposèrent par lettre aux Lyonnais, qui arrivèrent le 27 mars à la Conciergerie, d'en faire autant. Baune, Caussidière, Tiphaine, Maillefer, entre autres furent choisis. Ces deux comités nommèrent pour défenseurs l'essentiel de l'élite des républicains, au sein de laquelle les conflits éclatèrent immédiatement malgré la précaution prise par le comité de défense parisien de distribuer à chacun de leurs défenseurs un point de « doctrine » spécifique à développer. Devant la menace représentée par ce vaste congrès républicain, le 20 mars, la cour décréta la désignation d'office des avocats. Rejetés par les prisonniers, les avocats refusèrent d'obtempérer et protestèrent avec succès contre l'ordonnance du 30 mars 1835 qui investissait la cour des pairs de tous les pouvoirs des cours d'assises. Les accusés se divisèrent alors davantage à propos de l'organisation de la défense. Les Parisiens prônaient le silence plutôt qu'une défense mutilée, les Lyonnais voulaient faire éclater la vérité sur l'insurrection de leur ville calomniée par les autorités. Il fut décidé que l'on s'en remettrait aux résolutions prises à la réunion des défenseurs qui choisit la première solution après des débats enflammés qui divisaient de plus en plus les républicains. Blanqui, dont nous connaissons mal le rôle, participa aux débats entre républicains, puisque, au moins une fois, le 5 mai 1835, jour de l'ouverture du procès, les défenseurs se réunirent chez lui, où éclata l'affrontement entre Jules Favre, annonçant sa décision de plaider et Michel (de Bourges). C'est lui encore que Buonarroti chargea de ses réclamations au sujet des signatures. Enfin sa réponse laconique lors du procès des accusés souligne sans doute l'un des principaux sujets de ces débats entre républicains (cf. les lettres de Buonarroti et la note 23). Il avait, comme toujours, pris son rôle à cœur et Rittiez raconte qu'avec Voyer d'Argenson, ils se sont vu refuser l'entrée de la prison de Saint-Pélagie où ils venaient visiter les accusés (RITTIEZ, *op. cit.*, II, p. 155).

1. Cette liste de 133 noms, préparée par les comités des accusés, fut publiée le 18 avril par *La Gazette des Tribunaux* et reprise telle quelle par Louis BLANC. Il n'est pas toujours

— LANDON. — LANDRIN. — LAPONNERAYE. — LATRADE. — LEBRETON (Émile). — LEDRU (Charles). — LEDRU-ROLLIN. — LEGENDRE. — LEROUX (Pierre). — LHÉRITIER. — MARIE. — MARTINAULT. — MORAND. — MOULIN. — NAINTRÉ (Ludovic). — PLOQUE. — RASPAIL. — REYNAUD (Jean). — RODIÈRES. — ROUET. — SAUNIÈRES. — SAVARY. — SIROT. — STERLIN. — TESTE. — THIBEAUDEAU. — THOMAS. — VERVOORT. — VIGNERTE (Benjamin). — VIRMAÎTRE. — VOYER d'ARGENSON.

Départements

AIGUEBELLES (d'Auch). — BIDAULT (de Saint-Amand). — BOUCHOTTE (de Metz). — BOVERON-DESPLACES (de Valence). — CAILLÉ (de Poitiers). — CHANAY (de Lyon). — CHARASSIN (de Lyon). — COPEN (de Beaune). — CORRALLI (de Limoges). — CORBIÈRES (de Perpignan). — COUTURE (d'Amiens). — CRÉPU (de Grenoble). — DAVID (de Poitiers). — DÉDOUIS (de Coutances). — DEGEORGES (d'Arras). — DELAMARRE (de Dieppe). — DEMAY, officier (de Dijon). — DORNÈS (de Metz). — DUC (de Romans). — DUTEIL (de La Châtre). — FARCONNET (de Grenoble). — FAVRE, Jules (de Lyon). — FÉMY (de Lille). — FORTOUL, J.-J. (de Marseille). — GADON (de Guéret). — GIFFART (de Tarbes). — GIRARD (de Nevers). — GUICHENÉ (de Bayonne). — HAUTERIVE (de Lille). — IMBERDIS (d'Ambert). — JAMES-DEMONTRY (de Dijon). — JOLY (de Carcassonne). — KAUFMANN (de Lyon). — LAFFLISE (de Nancy). — LAISSAC (de Montpellier). — LAMLET (de Guéret). — LAURENT (de Grenoble). — LEDUC (d'Arras). — LEREUIL (de Semur). — LEROUX, Jules (de Marseille). — LICHTENBERGER (de Strasbourg). — MICHEL (de Bourges). — MITHIERS (d'Aurillac). — PANCE (de Troyes). — PÉRIER, M.-A. (de Lyon). — PESSON (de Tours). — PONTOIS (de Poitiers). — RITTIEZ (de Moulins). — ROBERT (d'Auxerre). — SAINT-OUEN, (de Nancy). — SAINT-ROMME (de Grenoble). — SÉGUIN (de Lyon). — SÉNARD (de Rouen). — SÉVIN (du Mans). — SIGAUD (de Villefranche). — Le général TARRAYRE (de Rodez). — THOURET, Antony (de Douai). — THOUVENEL (de Nancy). — TITOT (de Colmar). — TRAINCHANT (de Carcassonne). — TRÉLAT (de Clermont). — VASSEUR (de Grenoble). — VERGERS (de Dax). — VOILQUIN (de Saint-Étienne). — WERNER (de Strasbourg). — WOIRHAYE (de Metz).

Le comité de défense prie les défenseurs auxquels les circulaires ne seraient pas parvenues, de regarder cette publication comme une invitation à se rendre à Paris dans les derniers jours du mois².

facile d'identifier tous ces personnages car bien souvent les noms sont mal orthographiés. Signalons parmi eux beaucoup de républicains dont la profession d'avocat devait, à cette occasion, passer au second plan. L'ensemble des accusés et leurs défenseurs représentaient l'essentiel des divers courants républicains de l'époque, des anciens saint-simoniens aux diverses sociétés de défense de la presse et des libertés, surtout actives en province, en passant par les anciens des Amis du Peuple, toujours actifs, et de la société des Droits de l'Homme, échappés des mailles du filet de la répression, etc.

2. D'après cette note qui suivait la liste, le congrès républicain, dont parle Louis BLANC, se situe donc bien fin avril. Les divergences existant entre les accusés s'y retrouvèrent.

Protestation des défenseurs ³

6 mai 1835

Le but du gouvernement ayant toujours été ainsi qu'il résulte des pièces de l'instruction rédigée sous son influence, non seulement de poursuivre un certain nombre d'hommes dans leurs actes individuels, mais de faire condamner dans ces hommes l'ensemble des principes et d'espérances de l'opinion à laquelle ils appartiennent.

Dans cette position, les prévenus avaient deux partis à prendre : ou protester par le silence le plus complet contre une commission politique qui ne pouvait que les livrer et non les juger, ou s'emparer de la tribune que leur offrait même une commission politique pour défendre et faire connaître complètement au pays les opinions qu'on voulait frapper en eux.

Pour atteindre ce dernier but, ils avaient besoin de réunir autour d'eux et de toutes les parties de la France, un concours d'hommes qui complétât à leurs yeux et aux yeux du pays la représentativité de la pensée républicaine.

Ce résultat a été rendu impossible par les mesures qui ont empêché la communication des prévenus entre eux et avec leurs conseils⁴ et enfin par l'arrêt de la cour qui vient de repousser les conseils non avocats.

Dans cette circonstance, les défenseurs soussignés, avocats et non avocats, considérant que le droit de défense a été outrageusement violé, et approuvant hautement la résolution des accusés qui ont flétri par leur silence tout principe de juridiction prévôtale, les défenseurs soussignés éprouvent le besoin d'exprimer publiquement leur douleur de n'avoir pu être utiles à leurs amis, et protestent de toute l'énergie de leur conscience contre l'abominable iniquité qui va être consommée à la face de la nation !

Signataires⁵

3. Cette protestation fut publiée dans la *Gazette des Tribunaux* et lue par Baune à l'audience du 6 mai. L. BLANC n'en publie que le dernier paragraphe (p. 375). Le 4 mai, Michel (de Bourges) et Jules Favre avaient été transmettre aux accusés les décisions des défenseurs, mais dans des termes opposés si violents que Baune dut intervenir. Le procès s'ouvrit le 5 et tout de suite se posa le problème de la défense. Tentant une transaction, Maillefer, au nom des accusés, proposa une liste plus restreinte de treize défenseurs. Le refus de la cour, sous prétexte qu'ils n'étaient pas avocats, provoqua cette protestation des défenseurs, toujours en proie aux affrontements violents entre Michel et Favre.

4. D'après *Le Constitutionnel*, cité par la *Gazette des Tribunaux*, la cour des pairs a permis aux accusés d'avril de communiquer « avec les conseils qu'ils avaient choisis ». En revanche, les deux comités n'obtinrent qu'une unique autorisation de rencontre, le 18 avril (L. BLANC, p. 368).

5. Elle est signée d'environ quatre-vingt noms auxquels vinrent s'en ajouter une vingtaine le lendemain, soit 101 en tout. Cette liste est loin de correspondre à la totalité des défenseurs « choisis » dont un tiers ne répondit pas à ce premier appel. La plupart étaient des provinciaux ne pouvant rester sur place. Signalons parmi eux les Lyonnais, dont Favre et Périer. Parmi les Parisiens absents, signalons, apparemment, Caunes, Garnier-Pagès, Laponneraye, Lhéritier et Teste. La détention était souvent pour eux la cause de l'absence. Une douzaine de défenseurs non prévus vinrent compenser en partie les défections, entre autres, le député Cormenin, le docteur Gervais (cf. procès des Quinze), pourtant à Sainte-Pélagie, etc.

LETTRE AUX ACCUSÉS⁶

La Tribune, Le Réformateur, 11 mai 1835

Citoyens⁷,

Voulant nous montrer dignes de la confiance que vous n'avez cessé de nous témoigner depuis le jour où vous nous appelâtes à l'honneur de prendre place à vos côtés sur les bancs de la Cour des pairs, nous nous empressons de répondre à la lettre que vous nous avez écrite dans la journée d'hier⁸.

Nous concevons très bien que, dans l'état d'abandon et d'isolement où vous jettent nos ennemis communs, au moment où ils déploient l'appareil de la force et de la terreur, vous vous adressiez à nous, non pour puiser dans nos consciences une force qui ne vous a jamais manqué, mais pour savoir de nous, qui sommes vos frères, si votre conduite est digne en tous points du parti républicain dont vous êtes les appuis les plus généreux et les défenseurs les plus intrépides. Or, c'est pour nous un devoir de conscience, et nous le remplissons avec une orgueilleuse satisfaction, de déclarer à la face du monde que, jusqu'à ce moment, vous vous êtes montrés dignes de la cause sainte à laquelle vous avez dévoué votre liberté et votre vie, et que vous avez répondu noblement à l'attente de tous les hommes libres.

6. L'« Adresse des défenseurs libres aux accusés d'avril », ou « Adresse aux prisonniers d'avril » ou « Lettre des Défenseurs aux accusés d'avril » parut le 11 mai 1835 dans deux journaux, *La Tribune* et *Le Réformateur*. *La Gazette des Tribunaux* la publia le lendemain. Cette lettre entre dans le cadre plus large d'une vaste campagne de soutien aux prisonniers, organisée par les défenseurs eux-mêmes, mais de façon plus individuelle que collective. Carrel, par exemple, écrivit des articles élogieux, de nombreuses lettres de félicitation et de sympathie furent publiées dans les journaux, une souscription fut ouverte, les portraits des accusés exposés dans les rues. Devant l'acharnement de la cour, les défenseurs voulaient attirer l'attention sur le déni de justice que représentait ce procès « monstre » et, en même temps se solidariser avec les accusés. D'après *Histoire de ma vie*, George Sand avait été pressentie pour l'écrire, mais son texte fut trouvé trop modéré et c'est Michel (de Bourges) qui la rédigea et la lut devant une trentaine de défenseurs seulement. Il semble que les assistants donnèrent davantage un accord verbal qu'ils n'apposèrent matériellement leur signature et que leurs amis absents furent considérés comme signataires de la lettre. L'explication de l'existence de ces signatures que donne Raspail lors du procès, clôt à notre sens tout débat sur ce sujet (cf. *infra*, p. 310).

7. Les chiffres concernant arrestations, inculpations, condamnations varient selon les sources. D'après l'*Inventaire* du fonds CC des AN, il y eut plus de 2 000 arrestations, 2 318 inculpations, 166 accusés, dont 65 contumaces (mais il n'y a que 164 verdicts), selon Claude LATTA 163, dont 121 emprisonnés et 42 contumaces. Selon Louis BLANC, l'arrêt de mise en accusation porte sur 424 noms sur lesquels il y eut 154 accusés, 167 selon d'autres sources sur près de 2 500 arrestations. Ils se répartissaient de la façon suivante (par ville) : 1 224 inculpés à Paris, 1 094 en province, 60 accusés à Lyon.

8. Nous n'avons pas connaissance de cette lettre adressée aux défenseurs mais on peut penser à des contacts nombreux par correspondance entre défenseurs et accusés, complétant ainsi l'unique autorisation de communiquer...

On vous avait empêchés de communiquer entre vous et avec vos conseils, et, sous la seule inspiration de vos consciences, vous avez agi et parlé comme un seul homme ; on vous a refusé les défenseurs, et vous avez refusé les juges ; on a éloigné de vous vos femmes et vos enfants, vos amis, et votre énergie a grandi dans la solitude⁹ ; on a posé des baïonnettes sur vos poitrines, et vos poitrines se sont roidies sous la pointe des baïonnettes ; on a voulu mutiler la défense, et vous n'avez pas voulu être défendus¹⁰ ; on a essayé d'une voix honteuse de vous accuser à la face du pays, et vous, d'une voix haute et fière, vous avez accusé vos accusateurs ; on vous a arraché par la violence de la présence de vos juges, et vous avez en partant fait trembler vos juges¹¹ sur leurs sièges par la mâle énergie de votre langage ; en un mot, dans cette circonstance, comme toujours, vous vous êtes oubliés entièrement vous-mêmes pour ne vous souvenir que des principes d'éternelle justice que vous êtes appelés à faire triompher.

Honneur à vous !

Quant à nous, jaloux aussi d'accomplir notre devoir, et voulant vous continuer jusqu'au bout la loyale assistance de notre vie, de notre expérience et de nos profondes sympathies, nous nous sommes constitués en permanence. Nous suivons avec l'intérêt le plus vif, avec l'anxiété la plus fraternelle, des débats auxquels nous regrettons de n'avoir pu prendre une part plus active. Nous sommes prêts à nous rendre au poste d'honneur que vous nous avez confié, aussitôt que nous pourrons le faire avec dignité pour le parti, avec avantage pour vous, c'est-à-dire dès que la défense sera ce qu'elle doit être, libre et entière ; et dans tous les cas, nous ne cesserons d'exercer sur les décisions de vos prétendus juges un contrôle actif, énergique, de tous les instants.

Le système de violence proposé par les gens du roi, et adopté par la Chambre des pairs, ne s'était révélé jusqu'ici qu'avec une sorte de honteuse timidité ; aujourd'hui il s'est manifesté à tous les regards par l'emploi de la force brutale, par votre expulsion de la barre de la Cour à l'aide de la

9. L'autorisation d'assister aux débats avait été refusée aux parents des accusés. A Eugène Baune qui renouvela lui-même la demande de sa femme dès l'ouverture du procès, Pasquier répondit : « La demande que vous faites est étrangère à votre défense ; c'est un *hors-d'œuvre* » (L. BLANC, p. 374).

10. Le refus de toute défense valut aux prisonniers l'admiration de l'opinion. « Dans les salons mêmes où leurs doctrines n'étaient pas admises, leur intrépidité touchait le cœur des femmes. » (L. BLANC).

11. Face aux tumultes provoqués par les républicains au tribunal, il fut décidé que les accusés pourraient être amenés devant la cour séparément et que l'acte d'accusation pourrait même être lu en l'absence de ceux qui se seraient fait exclure. Dans l'audience du 9, il n'y eut plus que 29 prévenus, dès le 13 mai, il n'en restait que 23 qui ne se résolurent pas davantage au silence. Le pouvoir, dit Louis BLANC, avait même essayé de gagner certains prévenus en leur accordant un régime de faveur en prison. A noter que les Lyonnais acceptant de répondre furent gardés à la prison du Petit-Luxembourg et bien soignés, les autres reconduits à la Conciergerie, avec un traitement bien différent...

violence. On avait commencé par exclure les défenseurs, maintenant c'est vous que l'on veut exclure ; on voulait vous entendre en l'absence de vos conseils, maintenant on veut vous juger en votre propre absence. Laissez faire ; ceci n'est pas de la justice, c'est la guerre civile qui se continue au soir de la paix et dans le sanctuaire même des lois.

Persévérez, citoyens : montrez-vous comme par le passé, calmes, fiers, énergiques ; vous êtes les défenseurs du droit commun ; ce que vous voulez, la France le veut ; tous les partis, toutes les opinions généreuses le veulent ; la France ne verra jamais des juges où il n'y a pas de défenseurs. Sans doute, au point où les choses en sont venues, la Cour des pairs continuera à marcher dans les voies fatales où le pouvoir l'entraîne, et, après vous avoir mis dans l'impuissance de vous défendre, elle aura le triste courage de vous condamner. Vous accepterez avec une noble résignation cette nouvelle iniquité ajoutée à tant d'autres iniquités : l'infamie du juge fait la gloire de l'accusé ; dans tous les temps et dans tous les pays, ceux qui, de près ou de loin, par haine ou par faiblesse se sont associés à des actes d'une justice sauvage, ont encouru la haine de leurs contemporains et l'exécution de la postérité.

Salut et fraternité.

Signatures¹² :

DEUX LETTRES DE BUONARROTI¹³

Messieurs¹⁴,

Un homme par vous accusé m'a honoré de sa confiance, j'ai accepté et suis prêt à l'aider de mes faibles conseils dans l'adversité qu'il n'a point méritée.

Recurt¹⁵ est mon ami, il m'a prêté une main secourable dans mes malheurs, il porte gravée dans son cœur une morale divine à laquelle je rends depuis maintes années un hommage sincère.

12. Cet article, « Aux prisonniers d'avril » était suivi de quatre-vingt onze signatures dans *La Tribune*, cent neuf dans *Le Réformateur*. *La Gazette des Tribunaux* les reproduit pour la plupart. Bien des défenseurs, fortuitement absents au premier appel, comme les Lyonnais, Favre et les autres, avaient rejoint leurs amis. On peut également signaler le critique d'art de la *Revue républicaine*, Alexandre DECAMPS et le juriste Pascal DUPRAT.

13. BN Mss NAF 20 803 f° 239 et 240. Nous avons jugé utile de joindre ces lettres car elles contiennent, au-delà de sa protestation, la critique de Buonarroti du mépris de la justice affiché par les pairs, la démonstration des liens existant entre lui et Blanqui, et du rôle de Blanqui dans cette action.

14. Cette lettre s'adresse sans doute aux juges de la cour des pairs.

15. Adrien RECURT avait acquis une grande influence dans les milieux républicains tant par ses responsabilités dans les luttes républicaines sous la restauration et la monarchie de Juillet, que par son dévouement de médecin des faubourgs. Il avait sans doute des relations assez intimes avec Blanqui puisque, d'après l'état-civil, cité par M. PAZ, il fut,

Il y a fort longtemps, Messieurs, que mon attachement à l'égalité et à la révolution attire sur ma tête des tracasseries amères, d'énormes injustices et de dures persécutions. N'importe, l'humanité souffre, la société offre un douloureux spectacle ; il y a une religion sainte qui commande le sacrifice et je range au nombre de mes devoirs de rendre le dernier soupir en invoquant sur les hommes le retour de cette justice qui, les plaçant tous sous le même niveau, les liera par un amour réciproque et répandra également sur eux les bienfaits auxquels tous sont appelés par la divinité.

C'est sans doute cette disposition de mon âme si conforme à ses propres sentiments qui a déterminé mon ami à m'appeler au secours de son innocence et à me demander des conseils dont son cœur lui a égaré l'efficacité.

Quoiqu'il en soit, voilà comment je me trouve au nombre des conseils des citoyens que vous avez accusés.

En cette qualité, je n'ai pu jusqu'ici rendre à l'amitié aucun service réel ; vos décrets ont pénalisé le dévouement avec lequel j'eusse défendu devant vous les actes et les intentions de mon ami avec qui je m'identifie de cœur et d'esprit. Quant à la lettre pour laquelle je suis inculpé, je ne puis voir dans cette inculpation qu'une méprise à laquelle je n'ai aucunement donné lieu. Mon nom a paru à la suite de deux actes attribués par les journaux aux défenseurs et conseils des accusés d'avril : une protestation et la lettre dont il s'agit¹⁶.

L'un et l'autre ne m'ont été connus que par les journaux postérieurement à leur publication, j'en ignorais absolument la pensée, je n'en avais entendu parler en aucune circonstance, et je n'y ai pas apposé ma signature qui ne m'a été demandée par personne.

À la suite de la première publication, je me plains de ce qu'on y avait fait figurer mon nom à mon insu. Les citoyens Blanqui, d'Argenson et Michel en sont témoins¹⁷. Après la seconde, j'ai réclamé par écrit la rectification de l'erreur, j'ignore si elle a eu lieu.

Je me résume. Ma religion est l'égalité ; ma vie en a été, je crois, le témoignage ; la déclaration incriminée m'a été absolument étrangère. Jugez.

entre deux prisons, avec Pierre Charles Thomas, témoin de Blanqui quand celui-ci déclara à la mairie la naissance de son fils, Roméo, le 14 novembre 1834.

16. Buonarroti cite les deux textes que nous publions.

17. Il semble que le premier auteur à avoir publié cette lettre de Buonarroti soit Paul ROBQUET, *Buonarroti et la secte des égaux. D'après des documents inédits*. Hachette, 1910. Mais cet auteur a transcrit : « Les citoyens Blanqui, Davignon et Michelet en sont témoins ». Nous avons relu bien attentivement le manuscrit et nous sommes certains de notre lecture. C'est d'ailleurs parfaitement logique. Buonarroti vivait chez Voyer d'Argenson qui était son protecteur permanent, Michel de Bourges était l'auteur de la lettre. En revanche, Davignon reste inconnu à ce jour et l'on voit mal Michelet dans ce cadre. Ce lapsus calami est repris chez divers auteurs : Maurice DOMMANGET qui cite les deux sources (Robiquet et le Mss), dans *Auguste Blanqui des origines à la Révolution de 1848*, p. 153 ; *Babeuf et la conjuration des Égaux*, p. 299 ; « Buonarroti et Blanqui », in *Babeuf*

Paris, le 11 mai 1835

Aux défenseurs et conseils des Accusés d'avril¹⁸

Citoyens,

C'est sans doute par erreur que mon nom se trouve au bas de votre protestation et de la déclaration par vous adressée aux accusés que nous sommes appelés à aider de nos conseils.

N'ayant pas signé ces pièces dont je n'avais aucune connaissance avant de les avoir lues dans les journaux, j'ai été d'autant plus étonné de me voir cité dans la seconde que le citoyen Blanqui vous a rendu compte de mon mécontentement à l'égard de l'apposition de mon nom à la suite de la première.

Plein de confiance dans votre moralité et dans votre amour de la vérité, je vous prie de faire rectifier de suite vous-mêmes l'erreur dont je me plains et de faire biffer mon nom inscrit mal à propos au bas des pièces sus-citées.

Bien décidé à mourir tel que j'ai vécu, je confesserai à toute occasion la religion sainte de l'égalité et je m'empresserai toujours de donner à ceux qui la défendent avec courage et persévérance les témoignages de respect qui sont en mon pouvoir.

Salut et fraternité.

et les problèmes du babouvisme, colloque international de Stockholm, p. 244 ; G. DANVIER, *op. cit.*, p. 48, citant Dommanget, et K. H. BERGMANN, *op. cit.*, p. 91, d", etc. Il y en a sans doute d'autres. Les autres biographes de Buonarroti n'en parlent pas.

18. Nous avons vu les conditions particulières dans lesquelles les défenseurs tentèrent d'organiser leur lutte pour la justice. La *Gazette des Tribunaux* du 13 mai donne l'indication suivante : « D'après des renseignements dignes de foi, un assez grand nombre de signatures que l'on vient de lire, et notamment celles de plusieurs avocats, n'auraient pas été apposées au bas du manuscrit de la lettre incriminée. Il paraît certain que cette lettre n'a pas été présentée à tous les défenseurs avant d'être imprimée et que ceux qui l'ont signée se sont crus suffisamment autorisés à insérer les noms des absents par l'adhésion de ces derniers à plusieurs autres actes de protestation. On a pu remarquer, au reste, que *Le National* lui-même n'a pas publié la lettre dont il s'agit ». Tous ceux qui ne pouvaient se déplacer n'ont donc pas signé directement. D'ailleurs Buonarroti, comme on le verra, ne fait que précéder ce que la plupart des « signataires » feront un peu plus tard... Pour le cas particulier de Buonarroti, on peut ajouter qu'étant dans sa soixante-quinzième année, presque aveugle et très fatigué par de longues années de luttes et d'exil, partageant sa vie entre l'hôtel de Voyer d'Argenson et un petit appartement où était morte le 20 avril la compagne de ses dernières années, Sarah Desbains, cela ne devait pas, en outre, lui être facile d'assumer, en plus des engagements qu'il prenait lui-même, ceux que l'on prenait pour lui.

[PROCÈS DES SIGNATAIRES DE L'ADRESSE AUX ACCUSÉS D'AVRIL]¹⁹

Chambre des Pairs, 29 mai au 4 juin 1835

Séances des 29 et 30 mai 1835

[Sous la présidence de Pasquier, la Chambre des Pairs se réunit sur décision du 14 mai afin de juger les signataires de l'« Adresse aux accusés d'avril » pour « injures à la Cour ». L'appel nominatif des pairs de France souligne l'absence d'un grand nombre d'entre eux. De leur côté, bien des signataires étaient des provinciaux et beaucoup de noms avaient été complètement déformés. Près du tiers des 112 « appelés »²⁰ se plaindront que leur assignation ne leur soit pas parvenue à cause de cela.

Après la mise en accusation des gérants des deux journaux, Bichat pour *La Tribune* et Jaffrenou pour *Le Réformateur*, le débat oppose tout de suite le chancelier Pasquier au propriétaire de *La Tribune*, Germain Sarrut qui, pour défendre le gérant du journal, met tout de suite en cause la compétence de la Chambre des Pairs. Pasquier refusant ce débat, le défenseur de Bichat, Crémieux, reprend aussitôt ce thème et après un dialogue difficile, obtient que ce soit Michel (de Bourges) qui développe ce point comme il en a été chargé par les défenseurs.

L'auteur de la lettre, contenant difficilement sa violence naturelle, plaide très longuement l'incompétence, accusant la Chambre d'invoquer la loi de 1822²¹, qu'un grand nombre des pairs actuels avaient vigoureusement combattue naguère. Mais l'offense ne s'adressait qu'à la Cour et non à la Chambre. Or la loi n'autorisait la Chambre de venger ses propres injures que comme partie du

19. *Gazette des Tribunaux*, 29 mai au 5 juin 1835. *La Tribune* ayant disparu après le 11 mai, les compte rendus d'audience parurent sous une forme résumée dans *Le Réformateur* qui devait survivre encore quelques mois. La cour des pairs, considérant la lettre comme un outrage, prit dès le lendemain le risque d'un nouveau procès qui constitua l'épreuve de force suprême entre les républicains et le pouvoir en décidant de poursuivre les gérants des journaux et les signataires, au nombre de 112. Chez les républicains, c'est le désarroi. « Tous approuvaient la lettre, donc tous l'avaient signée. Le fait matériel, ici, n'était rien à côté du fait moral, [...] il suffisait que l'unanimité soit impossible » pour que la solution le devienne (L. BLANC). Mais la lettre envoyée dès le 18 par Michel et Trélat mit prématurément un terme à ce débat (cf. *infra*). La majorité des signataires adoptèrent, pour la plupart à contrecœur, la position que Carrel proposa, à savoir, on ne désapprouve pas la lettre, mais on n'a ni signé ni publié.

20. Il est très difficile d'établir une liste précise, même celles de la Chambre étaient fausses. Eugène Lhéritier et Noël Parfait, tous deux en prison, ayant fait savoir dès le 15 mai, qu'ils signaient, ce qui, avec le problème des députés, explique le chiffre de 112. Parmi les signataires, en effet, il faut signaler la présence de deux députés qu'on ne pouvait poursuivre sans l'accord de l'autre Chambre. Cormenin ayant déclaré qu'il n'avait ni signé ni publié, les députés refusèrent les poursuites. Par contre, ils l'accordèrent pour Audry de Puyraveau qui refusa de répondre, ne reconnaissant pas à ses collègues le droit d'autoriser les poursuites (22 mai). Quant à Garnier-Pagès, il paraît que l'absence de son nom était due à un incident technique. Quelle attitude prendre ? désavouer la lettre ? Mais, là encore, il y eut beaucoup d'absences. D'après RITTIEZ, (*op. cit.*, p. 164), quatre-vingt « appelés » se présentèrent.

21. La loi du 22 mai 1822 établissait que les Chambres pouvaient se faire justice lorsqu'elles étaient attaquées.

pouvoir législatif et non comme tribunal d'exception. Il dénonce au passage le non respect des droits des accusés. L'un des pairs, Nicolas Tripier tente d'expliquer que les droits de la défense ont toujours été respectés et la Chambre passe outre la question préjudicielle.

Raspail prend longuement la parole pour défendre le gérant du *Réformateur*. Il explique que « lorsque la lettre est parvenue au journal, elle ne comportait aucune signature. Nous avons apposé nous-mêmes les signatures stéréotypées dans notre imprimerie et nous les avons imposées nous-mêmes »²².

A l'issue d'une longue et vigoureuse défense, Armand Carrel plaide pour que les signataires ne soient poursuivis qu'en présence du texte original portant les signatures autographes. Chez les pairs, Dubouchage approuve cette position et pense qu'il est illégal de poursuivre des signataires sans avoir la preuve de leur signature. Seuls devraient être poursuivis les gérants.

Après une suspension de séance, la proposition Carrel est repoussée à l'unanimité moins deux voix (Dubouchage et Lanjuinais). On somme donc les accusés de se déclarer sur l'honneur coupable ou innocent.

L'interrogatoire des appelés continue. Carrel reprend la parole, explique qu'il « n'improove pas la lettre mais qu'il n'a ni signé ni publié ». Thouret : « Quand la France aura connaissance de ces débats, elle sera convaincue qu'il vous faut une condamnation. Je n'ai pas envie de faire de la fausse générosité et de fournir une victime de plus. Je n'ai ni signé ni publié la lettre, mais j'en approuve le contenu. » Le président ayant reçu une lettre de Michel et Trélat leur demande l'autorisation de la lire publiquement] :

« Monsieur, la lettre dénoncée à la Chambre des pairs par le ministère public est de l'un de nous, M. Michel (de Bourges) ; elle a été publiée par un autre, M. Trélat ; les signatures apposées au bas de la lettre ne sont que fictives. Il était urgent d'envoyer quelques mots de consolation et d'encouragement à nos amis en prison. Nous avons pris sur nous de faire imprimer, à la suite de nos noms, les noms de collègues qui, nous en étions sûrs ne nous désavoueraient pas. Aujourd'hui que cette lettre donne lieu à des poursuites, il est de notre devoir de faire connaître la vérité. C'est donc sur nous seuls que doit reposer la responsabilité morale et légale de l'article incriminé. Nous nous présenterons devant la Chambre au jour qui lui conviendra. TRÉLAT, MICHEL. »

[Les appelés se succédèrent à la barre, disant tous qu'ils n'avaient ni signé ni publié, certains affirmant qu'ils approuvaient les termes de la lettre, comme Grouvelle, Reynaud ; d'autres refusant de donner des explications comme David (de Thiais), Jules Bernard, etc., ou au contraire, faisant de larges commentaires, comme Lamennais ou Louis Bergeron qui déclare : « Le but de

22. Cette explication purement technique, familière aux praticiens, comme l'absence du nom de Garnier-Pagès, « tombé en pâte à l'imprimerie » (L. BLANC, p. 385) est parfaitement plausible.

ce procès n'est pas de vous venger des outrages, il est politique ». Vint le tour de Blanqui :]

L.A. BLANQUI, *homme de lettres (après avoir hésité à répondre)*. — Je pense qu'un coup d'État doit coûter plus cher qu'un arrêt²³. En conséquences, pour rendre hommage à la vérité matérielle, je déclare que je n'ai ni publié ni signé cette lettre.

[Une vingtaine d'autres appelés furent interrogés dont la réponse était généralement « Je n'ai ni rédigé, ni signé, ni publié ».]

[A la séance du lendemain 30 mai, on remarque dans la tribune « l'un de nos plus prestigieux romanciers, Georges (sic) Sand, [...] habillée en homme pour déjouer la consigne qui a fermé aux dames l'entrée de la nouvelle salle ». Les interpellations des prévenus se poursuivent et certaines furent remarquées. Ferdinand François affirme son « adhésion » à la lettre. Dornès explique : « mon sentiment primitif était de ne pas répondre et de vous laisser consommer le coup d'État²⁴ si vous en aviez le courage, mais je ne me crois pas plus sage et plus éclairé que mes amis sur les intérêts de la cause »... et il répondra négativement comme les autres. Audry de Puyraveau, par lettre, déclare que « ne reconnaissant pas à la chambre dont il est membre le droit d'autoriser les poursuites dont il est l'objet, il ne comparaitra à la barre que contraint par la force ». Demay, officier cassé pour désobéissance sous les Bourbons, affirme que « la place d'un soldat n'est pas dans vos carrefours ni à la porte de vos prisons », phrase que la cour traite d'« appel à la désobéissance... ». Barbès reproche à la chambre « la forme brutale des questions, invitation à répondre contre la vérité pour éviter une nouvelle orgie ». Enfin, l'avocat Gazard s'exclame : « Votre question peut se traduire ainsi : voulez-vous livrer ici votre bourse ou votre liberté ? Et bien, je refuse l'une et l'autre. » Les autres ont répondu négativement, dont Savary, qui, en tant que cordonnier, a suscité une « vive curiosité », ainsi que Buonarroti dont la lettre a été lue publiquement²⁵.

A l'issue de la séance, la cour renvoie « à fin de citation » plus de quatre-vingt d'entre eux, compte tenu qu'il y a une douzaine d'absents, et maintient quatorze inculpations.]

23. Cette phrase inattendue et énigmatique révèle le problème fondamental qui s'était imposé aux républicains et qu'évoque fort bien Louis BLANC (p. 394, sq.). Si tous les signataires reconnaissent la responsabilité de la lettre, c'était provoquer un nouveau procès gigantesque et sans fin dont le parti aurait profité. C'était l'occasion de faire succomber le régime sous le poids du ridicule, mais aussi peut-être le pousser à un coup d'État qui le mettrait hors-la-loi. Dans ce cas le procès, selon Louis Blanc, ne pouvait qu'aboutir à la guerre civile, et la majorité, prise de panique, y renonça. Cela explique sans doute la position prudente de Blanqui, conforme à la décision collective.

24. Cette phrase confirme l'objet d'un débat important sur ce problème.

25. A noter que la *Gazette des Tribunaux* rajoute curieusement cette phrase déformant l'image du vieux révolutionnaire : « Il espère que sa lettre, émanée d'un vieillard de 74 ans, convaincra la chambre et lui évitera les fatigues d'un long déplacement ».

Séances du 31 mai au 4 juin 1835

[Il reste quatorze appelés parmi les signataires. La majorité, pour des phrases maladroites prononcées le 29 ou le 30 se justifiaient rapidement : Thouret, Bergeron, François, Dornès, Demay, Barbès, Gazard 26.

Il y eut de nouvelles plaidoiries : Dupont (de Bussac) pour Jules Bernard et David (de Thiais), qui maintiennent leur refus de répondre, Sarrut pour Bichat et surtout Raspail, ayant appris par la presse qu'il était détenu²⁷ prononça un long plaidoyer pour Jaffrenou, plein de noblesse et de générosité. Puis Gervais (de Caen), entama une longue polémique avec le chancelier Pasquier sur les problèmes de procédure, dans lesquels ce dernier fut rapidement dépassé. Il conclut : « je répondrai pour ma dignité personnelle parce que je ne reconnais à personne le droit de me dominer... et qu'il a été cru que la chambre voulait faire perdre aux appelés leur crédit dans le pays. »

Dans une très noble et vigoureuse intervention Trélat affirma qu'ils ne pouvaient déchirer le mandat qui leur était confié : « Il y avait sur ce mandat un sceau qui ne s'efface pas ; il y avait du sang de Bories et de Berton, du sang de Lyon et de la rue Transnonain [...] ». Puis il tenta de mettre ses juges devant leur responsabilité : « Il y a ici tel juge qui a passé dix ans de sa vie à développer les sentiments républicains dans l'âme des jeunes gens (les regards se portent sur M. Cousin). Je l'ai vu, moi, brandissant un couteau en faisant l'éloge de Brutus : ne sent-il donc pas qu'il a une part de la responsabilité de nos actes ? Et qui lui dit ce que nous serions sans son éloquence républicaine ? J'ai ici d'anciens complices de la charbonnerie. Je tiens à la main le serment de l'un d'eux, serment à la République, et pourtant ils vont me condamner pour être resté fidèle au mien ! Est-ce cela la justice ? Messieurs les pairs, voilà pourquoi je ne me suis pas défendu. Il y a entre nous un monde. Nous ne nous comprenons pas. Vous êtes mes ennemis politiques. Condamnez-moi, mais vous ne pouvez me juger ».

Michel (de Bourges) revint à une analyse plus concrète, insistant bien sur le fait qu'il aurait pu échapper au procès, car par la voix de Bastard, les pairs avaient bien précisé que « seule la publication constituait le délit ».... Il constate que la protestation, qui contenait des passages outrageants, n'avait pas été poursuivie, alors que la lettre l'était parce qu'elle faisait état d'un conseil de défense permanent faisant penser à un gouvernement révolutionnaire.

La Chambre des pairs ne modifia en rien son sentiment de départ et se déclarant offensée fit supporter à Trélat l'essentiel des condamnations, dont trois ans de prison. Outre les deux gérants et Michel (de Bourges), furent également condamnés à des peines légères, Jules Bernard, Gervais, David et Audry de Puyraveau].

26. Là encore, il est difficile de dresser un état exact de ces « appelés renvoyés ». Ce qui est important, c'est l'engagement global d'un certain nombre de républicains, même si tous ne sont pas allés jusqu'au bout.

27. Raspail avait des condamnations en retard d'exécution et nous ne connaissons pas le motif exact de cette détention prévue.

PROPAGANDE DÉMOCRATIQUE*

1835

CITOYEN,

Les sympathies des masses, retrempées par un système de terreur, se réveillent plus vives ; c'est un ressort rendu plus énergique par la compression et qui ne demande qu'à se détendre. C'est à nous de favoriser le mouvement d'expansion. Si les doctrinaires ont pu se flatter d'écraser la démocratie sans retour, c'est que la dernière catastrophe leur a permis d'arrêter la propagande¹.

Rétablissons-là et marchons en avant.

Car l'aristocratie est impuissante à lutter contre les républicains par les principes. Si la presse est encore une arme entre ses mains, c'est qu'elle s'en sert pour calomnier, tandis que nous, par la seule force de nos doctrines d'égalité et de fraternité, nous sommes sûrs d'entraîner les masses.

Mais il faut que notre voix parvienne jusqu'à elles.

* BN, Lb⁵¹2348, 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} livraisons. Publié aussi dans les *Écrits sur la Révolution*, op. cit., qui indiquent la cote BN Lb⁵¹4828 (p. 114). Il n'est pas certain que Blanqui soit à l'origine de cette initiative. Quoique la date de cet écrit, inscrite, ne soit guère discutable, il existe sur l'origine de cette publication des informations variées. D'après GIROD de L'AIN (pièce n° 21 de son *Rapport*, IV), G. WEILL (p. 91, BN Lb⁵¹ 1915 et 1916), G. PERREUX (p. 189), citant *La Tribune* du 23 août 1833, GIROD, op. cit., GISQUET (p. 161-162), G. DANVIER (p. 221), il existait, dès août 1833, une Association de propagande démocratique (cf. texte 39, n.°, p. 238), qui s'appela aussi Société du Père André, et dont le but était de faire connaître au plus grand nombre des « écrits destinés à l'amélioration de la condition morale et matérielle du peuple », ne dépassant pas 4 pages in-8 ou 16 pages in-32. Il semble qu'on ne connaisse que des prospectus de cette association dirigée par Roux et les libraires Rion et Hadot-Desages que Danvier signale comme des compagnons de Blanqui. Le prospectus publié par Girod est signé par « Adolphe Rion, membre de l'association populaire chargée de la partie industrielle, rue Traînée-Saint-Eustache » et est suivi de quelques pages sur les « Droits et Devoirs du Républicain ». Il est imprimé par Auguste Mie, rue Joquelet n° 9. Les textes dont G. Weill donne la référence sont aussi des prospectus. Nous ne connaissons pas non plus les relations de cette association avec la SDH à laquelle Hadot-Desages appartenait, ou avec l'Association libre pour l'éducation du peuple. D'autre part, Danvier indique que l'association de propagande démocratique disparut après le procès d'avril. Bien que certains auteurs les relient, ces publications n'ont donc apparemment plus de liens avec cette association. Il serait intéressant, par ailleurs, de connaître très exactement les relations entre la société des Familles et cette forme d'expression. On peut penser que les liens sont assez étroits si Hadot-Desages est à l'origine de l'une et de l'autre. Rappelons également que ce souci « de répandre l'instruction... » est commun à la plupart des sociétés populaires de l'époque.

1. Cette phrase indique bien que le texte a été rédigé, non seulement après les journées d'avril, mais même après le procès des défenseurs, qui ont permis au pouvoir de réaliser une quasi destruction des organisations démocratiques et de leurs organes.

Unissons donc nos efforts, citoyen, pour détruire le plus odieux des monopoles, le monopole des lumières. Prouvons aux prolétaires qu'ils ont droit à l'aisance avec la liberté, à l'éducation gratuite commune et égale, à l'intervention dans le gouvernement, toutes choses qui leur sont interdites.

Comme vous le voyez, citoyen, nous avons bien moins en vue un changement politique qu'une refonte sociale. L'extension des droits politiques, la réforme électorale, le suffrage universel peuvent être d'excellentes choses, mais comme moyens seulement, non comme but ; ce qui est notre but à nous, c'est la répartition égale des charges et des bénéfices de la société ; c'est l'établissement complet du règne de l'égalité. Sans cette réorganisation radicale, toutes les modifications de forme dans le gouvernement ne seraient que mensonges, toutes les révolutions que comédie jouée au profit de quelque ambitieux.

Mais il ne suffit pas de déclarer vaguement les hommes égaux ; il ne suffit pas de combattre les calomnies des méchants, de détruire les préjugés, les habitudes de servilité soigneusement entretenues dans le peuple ; il faut convaincre les prolétaires que l'égalité est possible, qu'elle est nécessaire ; il faut les pénétrer du sentiment de leur dignité et leur montrer clairement quels sont leurs droits et leurs devoirs.

Telle doit être la direction de nos efforts ; ils ne seront efficaces qu'avec le concours de tous les républicains : nous venons faire appel à leur dévouement et leur demander une coopération active et désintéressée.

Comme il est évident que des écrits nouveaux rédigés avec une plume républicaine, dans le but que nous venons d'indiquer, seraient l'objet de perpétuelles tracasseries, quelle que fût leur modération, nous avons résolu de mettre en défaut l'acharnement de la police. Ce qui nous importe d'abord, c'est d'éclairer les masses. Or, les poursuites, l'emprisonnement, les amendes auraient bien vite brisé nos efforts, malgré tout ce que le patriotisme peut nous inspirer de persévérance.

Nous nous bornerons simplement à propager par la réimpression des fragments des meilleurs ouvrages publiés dans l'intérêt du peuple, ouvrages qui circulent librement depuis longtemps.

Nous choisirons ceux qui traitent avec le plus de clarté les grandes questions d'ÉGALITÉ ET DE LIBERTÉ ; ceux qui tendent à établir comme seule base des institutions sociales le principe de la FRATERNITÉ des hommes, et comme seule garantie de leur durée la *responsabilité* du pouvoir.

Si les idées développées par ces divers écrits ne sont pas toujours empreintes d'actualité, autant que le pourraient désirer les esprits les plus avancés dans les questions d'avenir, on réfléchira que nous réimprimons et que l'instruction populaire est tellement en souffrance, que des vérités vieilles pour l'homme éclairé sont toutes neuves pour le prolétaire.

Les écrits que nous publierons auront 4 pages in-12, ils paraîtront irrégulièrement, de manière à former au bout de l'année une brochure de 96 pages.

Pour 1 fr. 25 c., l'on recevra 100 exemplaires à domicile.

On peut souscrire pour un nombre moindre.

Les citoyens, de Paris et des départements, qui voudront nous seconder dans cette œuvre, sont priés d'envoyer franco leurs nom et adresse très exacts, à la librairie de ROUANET, rue Verdelet, n° 6.

L.-Auguste BLANQUI, HADOT-DESAGES²

Nos publications paraîtront deux fois par mois, irrégulièrement.

La plupart des écrits ne pouvant arriver jusqu'au peuple, qui n'a pas de quoi les payer, le but particulier que nous nous sommes proposé est précisément de remédier à cet inconvénient par une distribution gratuite faite aux prolétaires. Ainsi les citoyens qui désirent nous seconder dans cette œuvre devront répandre parmi le peuple, en les donnant, les exemplaires auxquels ils auront souscrit.

Pour recevoir les imprimés à domicile, il faudra souscrire pour 20 exemplaires au moins de *chaque publication*, les frais de port ne nous permettant pas d'en envoyer un nombre moindre. Les citoyens qui souscrivent pour moins de 20 exemplaires devront les prendre au bureau, chez Rouanet, rue Verdelet, n° 6.

Hadot-Desages, rue des Dames, 37, Batignolles

Imprimerie de L.-E. HERHAN, rue Saint-Denis, 380

2. Libraire mais se déclarant prolétaire, Louis-Ambroise HADOT-DESAGES appartient à diverses sociétés républicaines : Aide-toi, le ciel t'aidera, société du Père André, SDH. Il attachait une grande importance à l'éducation populaire. Ses activités semblent avoir été liées à celles de la SDH puisqu'il fut arrêté le 12 avril 1834 avec des responsables comme Beaumont mais bénéficia d'un non-lieu deux mois après. Il ne se contentait pas de diffuser la pensée des autres car il laissa plusieurs ouvrages historiques et politiques.

Annexe

Sommaires des trois premières livraisons³

Première livraison

Max. ROBESPIERRE.— « Ce que veulent les républicains »

Tribun Tiberius GRACCHUS.— « Le sort du peuple dans les États constitués aristocratiquement »

SAINT-JUST.— « But des institutions sociales »

MARAT.— « Profession de foi »

Deuxième livraison

MERCIER.— *Tableau de Paris*, « Le Regrat »

C. F. VOLNEY.— « Du luxe. Est-ce que le luxe est encore un vice pour l'individu et la société ? »

Troisième livraison

Max. ROBESPIERRE.— « Prolétariat. Privation des droits politiques »

RAYNAL.— « La Pauvreté »

A. ALTAROCHE.— « Le peuple a faim » (chanson), sur l'air de « Eugène est mort »

3. L'objectif éducatif déterminé dans le texte précédent apparaît bien à travers ce sommaire. Il semble que chaque livraison développe un thème : les institutions, le luxe et les conditions de vie du prolétariat. La diversité des auteurs montre la volonté d'ancrer dans l'histoire les questions essentielles à la réflexion du peuple tout simplement présentes à leur quotidien comme le montrent la chanson d'ALTAROCHE, étudiant en droit en décembre 1830, qui décrit le dénuement du prolétariat.

[LETTRE A LÉONCE PELLOUTIER]*

20 juin 1835

Monsieur PELLOUTIER
53, rue Montmartre,
Hôtel de la Jussienne, Paris

Mon cher Citoyen,

Je vous envoie quelques exemplaires de ma défense devant la cour d'assises et d'un journal radical¹ que j'avais commencé avec mes seules ressources et que de violentes poursuites ont étouffé à sa naissance. Vous pourrez y voir quels sont mes principes et qu'ils datent de loin.

J'ai réfléchi à votre communication. Je trouve que Nantes est un centre assez important pour qu'on se décide à quitter Paris et à y transporter son activité. Je suis surtout déterminé par cette considération : que continuant, quoique de loin, à diriger en partie notre affaire de Paris, je pourrais la lier plus intimement et la fusionner, pour ainsi dire, avec celle de Nantes. C'est un grand avantage, je crois, pour le parti que d'établir des rapports aussi serrés entre deux centres qui peuvent s'appuyer dans un instant décisif².

Je me résous donc à prendre la direction du journal que vous avez l'intention de fonder. Si vous arrêtez définitivement ce projet, nous prendrons des arrangements détaillés pour établir la position de chacun : je ne demande qu'à pouvoir d'abord me soutenir, moi et ma famille, pour commencer. Je pense que du succès du journal doit dépendre le plus ou

* Extrait de Maurice PELLOUTIER, *Fernand Pelloutier, sa vie, son œuvre (1867-1911)*, Paris, 1911. Maurice Pelloutier était le frère de Fernand, Léonce leur grand-père paternel. Quoique issu d'une famille légitimiste et ultra cléricale, Léonce PELLOUTIER, embrassa de bonne heure les idées libérales, s'affilia aux ventes de carbonari et collabora pendant de longues années au *Phare de la Loire*. Animateur nantais de la SDH, il était l'un des principaux propagandistes de l'ouest de la France. Rédacteur au *National de l'Ouest*, il voulait créer un nouveau journal, *L'Alliance libérale* et, par l'intermédiaire de Raspail et Philippon, en offrit la rédaction en chef à Blanqui. Le projet ne devait pas aboutir, mais cette démarche montre l'estime que ses pairs portaient à Blanqui, notamment celle de Raspail, alors que certains biographes se complaisent à opposer les deux hommes.

1. Noter le terme de « radical » dont Blanqui qualifie lui-même son journal.

2. C'est une des premières fois que Blanqui emploie ce terme de « parti » pour désigner vraisemblablement la Société des Familles ou en tout cas l'ensemble des républicains. C'est une des rares fois également où il cherchera à relier Paris à la province dont il se méfie, convaincu que la révolution ne peut se faire qu'à Paris.

moins d'avantages du rédacteur en chef : il doit suivre la fortune du journal, puisque le journal est son œuvre et qu'il aura plus ou moins d'abonnés suivant que l'œuvre sera plus ou moins bonne. C'est sur cette base que doit, à mon avis, être constitué l'arrangement pécuniaire pris avec un rédacteur en chef.

Veillez me répondre un mot au sujet de ma communication et me dire si je puis considérer comme probable et à peu près certain le projet de création du journal. Une fois arrivé à Nantes, vous pourriez alors hâter l'entreprise, de manière à ce qu'elle soit commencée le plus tôt possible.

Tout à vous,

L.-A. BLANQUI

P.-S. — Si cette affaire marchait vite, je pourrais arriver à Nantes pour le 30 juillet et nous prendrions des arrangements définitifs dans ce voyage.

Je joins aussi un exemplaire d'une déclaration que j'avais rédigée en janvier 1831, lorsque je dirigeais l'association des Écoles.

[LETTRE A LA PRESSE]*

Le National, 22 février 1836

Mon nom se trouve cité deux fois dans le procès-verbal d'un interrogatoire subi par le malheureux Pépin ¹, la nuit qui a précédé le jour de son exécution. Ce procès-verbal est publié par la *Gazette des Tribunaux* ².

J'ignore jusqu'à quel point il est permis de lancer des calomnies posthumes sous la rubrique d'un homme qu'on a exécuté la veille. C'est un moyen comme un autre d'échapper aux désappointements d'une confrontation.

En attendant qu'il plaise aux accusateurs de spécifier et de prouver leurs imputations, je déclare ici que je n'ai jamais connu Pépin, que je ne lui ai jamais parlé de ma vie, et que je n'ai jamais eu de rapport avec lui, ni de près ni de loin.

Tout ceci remonte fort haut, puisqu'il faut se reporter à sept mois, mais ce qui est dit à mon sujet dans le procès-verbal est si étrangement faux que

* *Le National*, 22 février 1836. Le 28 juillet 1835, Louis-Philippe échappa à un attentat provoqué par la machine infernale de Fieschi. Le procès se déroula du 30 janvier au 15 février 1836 et les principaux auteurs de l'attentat, Fieschi, Pépin et Morey furent condamnés à mort. Ces deux derniers ayant appartenu à la SDH, le pouvoir en profita pour exploiter au maximum les circonstances et atteindre le parti républicain dans son ensemble en arrêtant les derniers de ses chefs qui n'étaient pas impliqués dans le procès des journées d'avril, comme Raspail, et les derniers journaux survivant à l'acharnement du pouvoir. Par deux fois les « révélations » de Pépin furent utilisées par la justice, au procès des poudres et au procès du 12 mai 1839.

1. Républicain révolutionnaire de toujours, PÉPIN était passé tout naturellement de la Société des Droits de l'Homme à la Société des Familles. Surveillé par la police depuis juin 1832, il s'enfuit, après l'attentat, se cacher dans la forêt de Crécy, retardant de quelques jours son arrestation.

2. Dans son numéro du 21 février 1836, la *Gazette des Tribunaux* fait état de déclarations volontaires de Pépin à Pasquier. Après avoir mis en cause Cavaignac, puis Recurt, il déclara : « C'est le jour de l'attentat qu'en allant au faubourg Saint-Jacques, je rencontrais Blanqui jeune, comme il entrait chez un libraire de la rue de l'Estrapade ou comme il en sortait et je lui ai dit ce qui devait avoir lieu. J'ai dit qu'on devait tirer sur le roi, mais je n'ai pas dit par quel moyen ». A la question de savoir si on l'avait fait entrer dans une société et s'il avait averti les membres d'une société à laquelle il avait été initié, il répondit : « Une nouvelle société s'était formée depuis la loi sur les associations et Recurt m'a initié. Son but est le renversement du gouvernement et on jure haine à la royauté. Je juge du danger qu'elle peut offrir, par les hommes importants qui en font partie ; je dis importants par leur talent : on m'a dit que Blanqui jeune et Laponneraye étaient membres de cette société : mais je ne les ai pas vus. »

je n'ai qu'une réponse à faire, énergique et catégorique : calomnie, mensonge !³

Je n'ai jamais connu Pépin, voilà pour la première calomnie. Et pour ce qui est des sociétés secrètes dont Pépin prétend *qu'on lui a dit que* je faisais partie, je déclare que je n'ai jamais été membre que d'une seule société populaire, celle des Amis du Peuple. Je n'ai point fait partie de la société des Droits de l'Homme, non plus que des prétendus bataillons révolutionnaires⁴ ou de toute autre association qui aurait pu survivre aux événements d'avril⁵ et se traîner jusqu'aux lois de septembre⁶.

Agrez, etc...

Louis-Auguste BLANQUI
Paris, 21 février 1836

3. Pour Blanqui, il y a machination. La *Gazette* écrit que Pépin a fait ces déclarations pour préserver sa famille. Il est possible qu'il ait été l'objet de pression ou de chantage. Louis BLANC décrit de façon très intéressante le comportement de Pépin au cours de l'instruction du procès. Au début, il proclama son innocence, puis se montra comme égaré par la peur, mûr pour avouer n'importe quoi, jusqu'à ce que, confondu par des témoignages, il eût retrouvé une parfaite sérénité devant le tribunal, puis devant la mort.

4. C'est encore Pépin qui fait mention de ces « bataillons » dans ses déclarations citées note 2 : il connaissait l'existence des bataillons révolutionnaires « dont Henri Leconte m'avait parlé ». Il est difficile de savoir de quoi il s'agit, les seules sources étant policières. Cette appellation rappelle la terminologie utilisée par de La Hodde. Il est possible que, pour en savoir plus, le pouvoir fasse allusion aux Légions révolutionnaires décrites par Gisquet, cité par G. PERREUX. Mais d'après ce dernier, à l'époque de l'affaire Fieschi, ces Légions étaient désorganisées et leurs « meneurs traduits en justice ». Enfin, ce n'est que plus tard qu'une tentative fut faite de créer des « phalanges démocratiques ».

5. Cf. texte 53, note *, p. 301. A Lyon, les combats firent près de mille victimes, dont 200 civils tués et à Paris, 80 morts, dont ceux des massacres gratuits des rues Jetée à Lyon et Transnonain à Paris.

6. Profitant de l'émotion provoquée par l'attentat de Fieschi, Thiers tenta de régler définitivement le sort des républicains. Les « maudites lois de septembre » votées le 9 septembre 1835 eurent de très graves conséquences sur la presse et les organisations républicaines : réorganisation des cours d'assises et des conditions de jugement des actes de rébellion, attribution du vote secret au jury et réduction de 8 à 7 voix sur 12 pour obtenir la majorité nécessaire à une condamnation, aggravation du régime de la presse, et autres moyens d'expression. Le principe du régime ne pouvait plus être contesté et il était illégal de se déclarer républicain. Trente journaux disparurent et les républicains s'effondrèrent.

PROCÈS DES POUDRES*

POLICE CORRECTIONNELLE DE PARIS

(6^{ème} Chambre)

Présidence de M. Brethous de la Serre

Ministère public : M. Hély d'Oissel

Instruction : M. Ziangiacomì¹

Audience du 2 août 1836

Affaire des poudres. — Association illicite. — Détention d'armes de guerre.
Quarante trois prévenus.

On remarque sur l'estrade du tribunal, comme pièces à conviction, des mandrins, des pistolets, un petit poêle et ses tuyaux démontés en plusieurs parties, des fagots, des cordes à puits, un mortier, un tamis, des fleurets, des

* *Le Moniteur Universel*, 11 août 1836. Compte rendu des audiences de la sixième chambre correctionnelle de Paris. Une version de ce procès a été publiée dans le vol. 1 des *Écrits sur la révolution, op. cit.*, p. 118, d'après l'ouvrage de Théophile SILVESTRE, *L.-A. Blanqui, Étude historique, pièces justificatives*, Paris, 1862, p. 312-319. Si elle donne bien une vue d'ensemble, on peut regretter qu'elle ne précise pas la répartition des extraits qu'elle publie entre l'audience d'août et celle d'octobre. Cette version mélange en effet, sans ordre logique ni chronologique des parties d'audience appartenant aux deux instances. Comme le montre le réquisitoire de M. Hély-d'Oissel (p. 335), le procès des poudres est le résultat d'une surveillance particulièrement en alerte dirigée contre les républicains, écrasés pourtant après le procès de 1835 et les lois de septembre. Le premier indice de renouveau des sociétés secrètes est la saisie le 13 septembre de la lettre de Crevat, évadé de Sainte-Pélagie, à Hubin de Guer resté incarcéré, transmise par Espirat (*infra*, p. 327). Le rapport Mérilhou, reprenant les pièces du procès des poudres, précise qu'en 1835, « cette affaire n'ayant pas paru connexe au procès d'avril, le président de la cour des pairs la renvoya devant qui de droit par une ordonnance du 10 février 1835 » (il doit s'agir de 1836). Le second élément est fourni par les soi-disant déclarations de Pépin la veille de son exécution, entre le 15 ou le 19 février 1836, jugées très importantes par la cour qui s'en dessaisit immédiatement au profit de la juridiction adéquate (21 février). La jonction des deux instructions fut ordonnée trois jours après. Une surveillance plus vaste commença et aboutit, grâce à des indicateurs, à la découverte d'ateliers de fabrication de poudre et de munitions. Le premier qui fut ainsi visité était situé dans un bâtiment isolé, 113, rue de l'Oursine où, le 8 mars, la police arrêta cinq personnes. Le second, plus tard, le 2 juin, au domicile de Félix Génin, 24 rue Dauphine, où trois personnes furent arrêtées. Ces deux affaires furent l'objet de procès séparés. Bien qu'il fut question de celle de la rue Dauphine, dont l'instruction n'était pas terminée, au procès d'août, ce n'est qu'au procès d'appel que les deux affaires furent conjointes. C'est parce qu'ils étaient signalés comme partageant ces activités que Blanqui et Barbès ont été arrêtés chez ce dernier le 11 mars 1836. Blanqui, détenu à Sainte-Pélagie, était prévenu d'association illicite, d'avoir aidé en connaissance de cause les fabricants de poudre, d'avoir fait résistance avec violence et voie de fait envers des officiers et agents de police. Il sera condamné à deux ans de prison et 2 000 Frs d'amende.

1. Les membres du tribunal n'avaient pas une réputation de clémence vis-à-vis des républicains... Le juge Bréthous de la Serre était vice-président du tribunal de la Seine, Frédéric Hély d'Oissel, substitut, convoitait le poste d'avocat général et Marie-Joseph Ziangiacomì était juge d'instruction à Paris depuis peu.

épées nues, plusieurs paniers pleins de sacs qu'on présume renfermer de la poudre ou des munitions, des bottes de diverses dimensions, des blouses et deux parapluies. Dix-huit gardes municipaux et un officier font le service à l'intérieur, secondés par huit sergents de ville. A midi, M. le président ouvre l'audience. Un huissier fait l'appel des prévenus : ce sont MM. L. Spirat, Hubin de Guer, Beaufour, Rabier, Canard, Daviot, Robert, Pallanchon, Blanqui, Lamieussens, Hontang, Barbès, Lisbonne, Callien, Alleron, Baudet, Hallot, Cochet fils, Dujarrier, Duballin, Fayolle, Graux, Guichon, Portier, Herfort, Venant, Villedieu, Gay, Quetin, Lemire, Lebeuf, Raisan, Geoffroy, Deligny, Collet, Ferrand, Dupuis, Grivel, Mulet, Lyon, Eder, Brayer, Nétré².

[Suit la répartition par charge des inculpés dont dix-neuf sont détenus. La plupart le sont pour association non autorisée de plus de vingt personnes, sauf Daviot, Guichon et Houtang. Robert, Beaufour, Canard, Daviot et Rabier avaient été arrêtés au 113, rue de Loursine, pour fabrication de poudre, d'autres pour les avoir assistés, pour résistance avec violence, pour avoir tenu une école primaire sans autorisation, dix-sept pour détention d'armes et munitions de guerre. Des inculpés supplémentaires le sont pour avoir fabriqué des armes prohibées (Leménéril et Drouet) ou en avoir été porteurs (Voiturier et Grivel³). Défauts : Hubin de Guer, Houtang, Fayolle, Herfort et Lemire. Vint ensuite le témoignage du commissaire Yon, qui, après le récit de l'arrestation de la rue de Loursine, interrompu par Me Plocque⁴, explique qu'il reçut ensuite un mandat d'amener contre Barbès, 10, rue Ste-Croix.]

Le témoin YON. — Je me présentai à son domicile, et m'étant introduit dans sa chambre, je le trouvai couché avec un autre individu que je ne connaissais pas, je lui signifiai le mandat décerné contre lui et dont j'étais porteur, il demande à le voir ; je lui en donnai lecture. Je demande son nom à son camarade ; il m'en donne un faux, ainsi que son adresse, qui était, je crois, dans une rue de la Chaussée-d'Antin. Je prie ces messieurs de m'exhiber leurs papiers ; ils se lèvent et s'habillent. En procédant à la visite de leurs vêtements, on saisit dans les poches de celui que j'ai su plus tard se nommer Blanqui, plusieurs listes écrites sur du papier. Il veut les voir : je

2. Les origines de ces prévenus, dont la plupart étaient déjà impliqués dans les luttes républicaines et membres de la Société des Familles, sont très diverses. Des saint-simoniens comme BEAUFOUR et ROBERT, des babouvistes comme HALLOT, fouriéristes comme DUBALLIN, y côtoyaient d'anciens de la SDH : ESPIRAT, HUBIN DE GUER, BEAUFOUR, BARBÈS, LISBONNE, ALLERON, COCHET, DUJARRIER, GRAUX, QUETIN, LEBEUF, LYON, EDER, NÉTRÉ, dont beaucoup étaient ouvriers et certains comme CALLIEN et BAUDET ont participé à des coalitions ouvrières. Quelques uns nous sont peu connus : PORTIER, HERFORT, VENANT, LEMIRE, DELIGNY, COLLET, FERRAND, DUPUIS, GRIVEL... Des étudiants étaient entrés plus récemment dans la lutte : médecine, ROBIER, CANARD, PALLANCHON, LAMIEUSSENS ; droit, DAVIOT, VILLEDIEU, GAY ; pharmacie, HOUTANG. Certains ne nous sont connus que comme membres de la société des familles comme RAISANT, GEOFFROY. Enfin nous avons encore quelques doutes sur l'identité de deux ou trois.

3. Nous n'avons pas d'indication particulière sur le passé de ces prévenus supplémentaires.

4. Il doit s'agir d'Aléxandre PLOCQUE, l'ami de Blanqui.

ne m'y oppose pas ; mais je juge prudent de prendre quelques mesures. Je mets une table entre nous deux : il saute sur ma main qui tenait ces papiers, et veut me les enlever. Une lutte alors s'engage entre nous deux : j'opposai la plus vive résistance en fermant la main. Au bruit de cette lutte, le sieur Barbès, qui était dans une autre pièce, intervient, me donne un coup dans la poitrine, me renverse, et je suis forcé d'abandonner les papiers au sieur Blanqui, qui les avale en me disant : « Allez les chercher ».

M. le président, au témoin. — N'avez-vous pas trouvé un portefeuille dans le secrétaire de Barbès ? Oui, monsieur, un portefeuille ; je ne savais pas à qui d'abord.

D. — Que contenait-il ?

R. — Des listes, une carte d'étudiant au nom de Lamicussens, ce qui m'a fait présumer ensuite que le portefeuille lui appartenait. J'ai trouvé aussi une lettre signée Graucher⁵, et dans la deuxième pièce, plusieurs mandrins.

M. LAMIEUSSENS. — C'était à moi le portefeuille.

Le témoin explique ensuite que l'état d'exaspération des sieurs Barbès et Blanqui ne lui a pas permis de continuer l'opération régulièrement, et d'apposer les scellés.

MM. Blanqui et Barbès prétendent au contraire qu'il n'y avait aucune exaspération de leur part, et qu'ils n'ont opposé aucune résistance.

Le témoin persiste dans cette dernière partie de sa déposition, et déclare qu'il a été obligé de faire tenir les sieurs Barbès et Blanqui, ce qui lui répugnait, car il n'est pas dans l'habitude d'employer la force envers les personnes prévenues de délits politiques.

[Suite de divers témoignages, dont celui du menuisier Jasserand, du faubourg Saint-Antoine. C'est dans son atelier qu'a été confectionnée la machine infernale de Fieschi⁶ à laquelle il a travaillé avec Robert. Un expert en balistique, Pontcharrat, conclut à la mauvaise qualité des poudres et à des différences entre elles. L'officier de police assistant le commissaire, Vassal, confirmant les circonstances de l'arrestation de Barbès et Blanqui est ainsi interpellé :]

M. BARBÈS. — Pensez-vous que j'aie voulu frapper M. Yon ?

M. VASSAL. — Je ne crois pas que M. Barbès ait eu l'intention de frapper, son geste me parut avoir pour objet de diviser un groupe ; j'ai pris M. Barbès à bras-le-corps pour le retirer.

M. BARBÈS. — Et je n'ai fait aucune résistance.

5. Nous ne savons pas qui est GRAUCHER.

6. Cités comme témoins au procès Fieschi, ni JASSERAND ni ROBERT « à qui il ne pouvait refuser son établi » n'ont été inquiétés, ayant pu faire la preuve de leur bonne foi et de leur ignorance de la destination de ce travail de menuiserie.

M. VASSAL. — Il n'a fait aucune résistance.

M. BARBÈS. — Le tiroir où était le portefeuille était-il fermé ou ouvert ?

M. VASSAL. — Je ne puis me le rappeler.

M. BARBÈS. — A-t-on examiné le portefeuille de suite ?

M. VASSAL. — On n'a pu l'examiner de suite, attendu le tumulte qui existait. Le portefeuille a été lié d'une ficelle, mis sous le scellé, et il a été ouvert au cabinet de M. Yon, en présence des prévenus.

[...]

M. Oudart, expert écrivain, déclare que dans sa conviction plusieurs listes saisies sont de la main de M. Blanqui.

M. HÉLY-d'OISSEL. — Je désire que M. l'expert soit interrogé sur le point de savoir si une lettre signée *Gracchus* est de la main du prévenu Blanqui. Je désire également savoir si une lettre d'invitation signée Auguste B... est de la main de Blanqui [...]

M. HÉLY-d'OISSEL. — Je désire que l'expert s'explique sur les listes saisies chez M. Lamieussens, afin de savoir si elles sont de la main de ce prévenu.

M. OUDARD. — J'ai examiné ces listes, mais comme elles ne comportent pas le caractère majeur, je n'ai pu avoir une conviction à ce sujet.

M. Lepage déclare que les cartouches saisies sur lui ont paru faites avec de la poudre de guerre et des balles de guerre. Le papier des cartouches était emprunté à des numéros du journal *Le Populaire*⁷. Ces cartouches étaient collées, ce qui n'a jamais lieu dans les cartouches de guerre.

M. Fayard⁸, étudiant en droit, est appelé. L'arrivée de ce témoin excite une vive sensation parmi les prévenus.

[suite de l'interrogatoire des témoins : Fayard, chez qui on a retrouvé un formulaire d'adhésion aux Familles, puis Lucas⁹ témoin important qui prétend avoir indiqué aux prévenus l'ouvrage de Chaptal¹⁰ comme « le meilleur moyen de s'instruire » sur la fabrication de la poudre et qui « reconnaît Blanqui comme l'un de ceux qui demandaient des renseignements sur ce sujet ». Son interrogatoire provoqua un incident :]

7. Le journal de Cabet avait cessé de paraître après le 8 octobre 1835. Les exemplaires utilisés par les fabricants de poudre n'étaient pas très récents...

8. Pascal FAYARD n'était ici cité que comme témoin. Il était par contre inculpé dans l'affaire de fabrication de cartouches rue Dauphine. Il était à La Force depuis le 4 juin. On avait trouvé chez lui des papiers concernant une société secrète (règlement, programme, listes etc.) que la justice considérait comme appartenant aux Familles.

9. Bien qu'associé à Beaufour dans la fabrication des poudres, l'étudiant en médecine, Victor LUCAS n'était cité qu'en témoin. Il est généralement admis que c'est lui qui était le dénonciateur (cf. p. 326, note 17).

10. Il s'agit sans doute du *Traité des salpêtres et goudrons* de Jean CHAPTAL, datant de 1796.

M. BARBÈS, avec force. — Cet homme là en a menti.

Plusieurs prévenus. — Il en a menti.

M. HÉLY-d'OISSEL. — On peut dire qu'un témoin se trompe ; mais on ne peut dire qu'il en a menti sans l'insulter grièvement.

M. BARBÈS. — Il en a menti, l'infâme ! Un témoin qui joue le rôle que joue celui-ci mérite qu'on lui dise : Tu en as menti !

M. HÉLY-d'OISSEL. — Une insulte faite au témoin est un délit que la loi réprime. Nous demandons acte des paroles prononcées par le prévenu Barbès.

Le tribunal joint l'incident au fond.

Audience du 3 août

M. Oudart, expert écrivain, rend compte de la mission qui lui a été confiée. Aucune des pièces qu'il a examinées n'est de la main du prévenu Blanqui¹¹.

M. Haucœur, portier de la maison qu'occupait M. Blanqui, déclare qu'il a vu venir chez celui-ci plusieurs personnes, et notamment tous les défenseurs des accusés d'avril¹².

M. le président. — Vous avez dit positivement devant M. le juge d'instruction que vous aviez vu venir plusieurs jeunes gens chez le prévenu Blanqui.

M. HAUCŒUR. — Cela est dans l'instruction, je le sais. Aussi ai-je fait rectifier ce point dans ma déclaration écrite.

[Suite des interrogatoires des témoins sur lesquels on ne sait en général pas grand chose, sauf exception : la demoiselle Lasimone Menu¹³, Aubry, Santerre¹⁴ ; Laurent, Biron, qui, se rétractant par rapport à l'instruction, mettent ainsi en cause les conditions mêmes de cette instruction¹⁵ ; Mathieu, patron de l'inculpé Ferrand, « le représente comme un fort mauvais sujet,... ayant de l'argent dont on ne connaissait

11. Il s'agit d'un document signé « Gracchus » et d'un autre signé « Auguste B. » présentés la veille par le ministère public.

12. Cela confirme ce que nous savons du rôle joué par Blanqui dans l'action des défenseurs des accusés d'avril (texte 53, p. 301).

13. Nous ne savons pas grand-chose sur cette personne, dont l'orthographe est souvent malmenée (Mens ou Mena, Lasimoun, etc.). C'est chez Madeleine LASIMONE-MENU que Barbès avait loué une chambre pour Melle Lambert, la demi-sœur de Benjamin Flotte.

14. Nous n'avons rien de sûr concernant AUBRY, à moins qu'il ne s'agisse d'un étudiant en médecine, sans doute ancien membre de la SDH, compromis en avril 1834, et mis au secret en mai 1835 sur ordre de Ziangiacomi. Par contre, SANTERRE, ancien militaire, était peintre en bâtiment et semble avoir cherché à charger les inculpés.

15. Les cas de LAURENT et de BIRON, qui ne sont pas les seuls dans ce procès, illustrent ce que Blanqui n'a cessé de dénoncer : ils ont fait des dépositions précises et accusatrices à l'instruction qu'ils ont rétractées à l'audience. Il serait intéressant de savoir comment se passaient les interrogatoires d'instruction...

pas la source et ayant subi plusieurs arrestations. Les prévenus, compromis par les aveux de Ferrand, appuient ces incriminations et indiquent des témoins pouvant attester sa moralité fort douteuse ». Armand¹⁶, marchand de vin, charge aussi Ferrand. Il avait été arrêté après une dispute avec lui à l'issue de laquelle il l'avait mis à la porte.]

Le sieur Ombardros, sergent de ville, a assisté M. le commissaire de police Yon dans la perquisition faite chez Barbès. Pendant, dit-il, que M. Blanqui était en lutte avec le commissaire de police, M. Barbès est venu et a poussé violemment M. le commissaire de police.

M. BLANQUI. — Vous dites que j'étais en lutte avec le commissaire de police ?

Le témoin. — Oui, vous étiez en lutte. Le commissaire de police voulait vous prendre des papiers, vous résistiez : vous les avez mangés.

[...]

M. BLANQUI. — Je prierai M. le président de vouloir faire entendre comme témoins plusieurs de mes amis qui sont dans l'auditoire.

On fait passer ces quatre Messieurs dans la chambre des témoins.

Le premier entendu est **M. Dussoubs** étudiant en médecine, il sait que le sieur Lucas est allé dans la maison de la rue de l'Oursine ; il ne l'a pas appris du sieur Lucas lui-même, mais d'autres personnes le lui ont rapporté ; il raconte qu'à l'audience d'hier le sieur Lucas, après avoir fait sa déposition, est venu s'asseoir auprès de lui. S'étant retrouvés plus tard dans la salle des pas perdus, et le sieur Lucas le regardant beaucoup, il s'était avancé vers lui, mais il avait été empêché de le rejoindre par une douzaine d'agents de police qui s'étaient jetés sur lui et l'avaient frappé.

M. Mereau, étudiant en droit, déclare que le sieur Lucas lui a dit qu'il était allé dans la maison de la rue de l'Oursine pendant que ses amis y étaient, et qu'il avait eu beaucoup de bonheur de n'y avoir pas été arrêté avec eux ; et comme il lui demandait à quoi devait servir la poudre qu'on fabriquait, il lui a répondu que cela ne le regardait pas, il lui a dit aussi que le sieur Pallanchon serait arrêté.

M. Chanlon, étudiant en médecine, dépose aussi que le sieur Lucas lui a dit qu'il allait dans la maison de la rue de l'Oursine, qu'il y fabriquait de la poudre, et qu'il s'estimait fort heureux de n'avoir pas été pris lors de l'arrestation de ses cinq camarades¹⁷.

16. Les témoignages du patron de Ferrand, MATHIEU, participant lui-même à l'action-républicaine et d'ARMAND, marchand de vin du quartier, témoin permanent de cette action, arrêté quelques jours fin mai, détruisent l'intervention de Ferrand, considéré comme un provocateur.

17. On peut regretter que le compte rendu dont nous disposons ait escamoté le témoignage du quatrième témoin que nous ne connaissons pas, bien que ces témoignages ne portent que sur Lucas. Des trois, seul DUSSOUBS est connu, jeune étudiant en médecine, venant de la SDH et ayant déjà eu maintes fois maille à partir avec la justice. Ces témoins sont cités par Blanqui pour confondre Lucas, l'informateur.

M. le président passe à l'interrogatoire des prévenus.

[Celui d'Espirat porte sur une lettre qu'il tenta de transmettre à Hubin de Guer, incarcéré à Ste-Pélagie, le 13 septembre 1835. Cette lettre devait être de Crevat¹⁸, accusé d'avril en fuite. Est évoqué un certain Prévost dit l'« ancien », parce qu'« il avait servi »¹⁹. Beaufour, également interrogé, reconnaît avoir fabriqué de la poudre avec Robier et Lucas. Il affirme avoir la certitude que c'est Lucas qui a trahi. Robier convient que c'est lui qui vendait la poudre « aux personnes qui pouvaient s'en servir », mais refuse de les nommer. Leurs deux noms figurent sur les listes saisies, celui de Robier « en tête de plusieurs noms, ce qui semble bien indiquer qu'on le désignait pour chef ». Fin de l'audience du 3 août.]

ANNEXE

[Lettre de Crevat d'après le rapport Mérilhou]

« Lepelt.. » [en suscription]

« Quelques mois encore, et nous verrons ces furibonds s'arrêter tout court, effrayés du précipice qu'ils auront creusé eux-mêmes. Pour lors, le fracas retentira, et la royauté aura vécu... Depuis la loi infernale [celle du 10 avril 1834 sur les associations], une soif d'unité se fait sentir, les patriotes se recherchent, s'entretiennent de leurs peines, de leurs espérances. Tous ont confiance dans l'avenir : un grand nombre s'y prépare par l'achat d'armes [...], des propositions partent de toutes les associations... [...] l'ami S te donnera un plus grand détail. Plusieurs entrevues ont été, comme nos réunions d'habitude (*nihil*). Les amis viennent définitivement de se constituer. Gui... a accepté. Il se compose (le com..) de S... B^{de} P.L. et G. tous les quatre sont bien disposés à marcher rondement... Ils vont lancer des écrits, finir le manifeste. Nous avons laissé à nos amis tout pouvoir sur l'association parisienne. Depuis ma sortie, je suis convaincu de la nécessité de faire cette concession. [...] R.... et L.... vont partir pour leur destination ; P.L. les tenaient sous clefs, et venaient aux réunions pour eux. François est arrivé à destination. [...] Quant à la question départementale et étrangère, elle ne peut se résoudre définitivement qu'à notre arrivée au C.C. de la S. Ne pouvant rester ici plus longtemps, je vais donc m'y rendre de suite. Nous servirons d'intermédiaire pour la France, et par l'organe du C.C. nous entreprendrons les affiliations qui sont déjà connues. [...] Quant à la question Ly.. j'espère l'emporter au C.C. de la S.S. ; la conduite des aff^{ns} Paris la forcera d'accepter l'affiliation. Alpin est parti. Je vais donc le rejoindre. Depuis notre dernière entrevue, je n'ai pu avoir de nouvelles. Ils marchent rondement (SS). SP. te fera passer les lettres, ils nous enverra les tiennes... Ne manque pas de bien recommander à Pruvost de mettre en relation ses hommes avec Sp.... ; il doit connaître ceux de Caillé ; il faut qu'il les fasse communiquer si cela se peut. Vois souvent Rec., il est utile de savoir ce qu'il pense, ce qu'ils font. La famille arrivera où nous voulons. Le moment est venu. Ces M.M. sont déjà étonnés de notre persévérance ;

18. Sur la brèche depuis les journées de juillet, commissaire de la SDH, Victor CREVAT avait participé à l'évasion collective de Saint-Pélagie du 12 juillet 1835 mais fut arrêté vers le 25 novembre, passa de nouveau quelques jours à Saint-Pélagie fin janvier 1836, avant de rejoindre Doullens. C'est pendant sa brève période de liberté que se situe l'épisode de sa lettre à Hubin de Guer qui, lui, était resté incarcéré, portée par Espirat et interceptée, le 13 septembre 1835.

19. Cet « ancien » est sans doute Augustin PRUVOST. Combattant de juillet, invalide, il fut arrêté le 14 avril dirigeant une barricade. A l'époque de « la lettre », il était à Sainte-Pélagie, inculpé dans l'attente du jugement.

ils ne pouvaient s'imaginer que, du fond de la prison, nous pouvions, malgré le manque de communication..., organiser... A te revoir, ton acquittement ou le canon nous réunira. »²⁰

Audience du 4 août

M. le président reprend l'interrogatoire des prévenus.

[Canard, Daviot, Robert reconnaissent avoir fabriqué de la poudre, mais n'apportent pas d'éléments nouveaux. Pallanchon précise que l'ouvrage de chimie de Collins n'a pas été apporté par lui, contrairement au témoignage de Lucas.

M. Blanqui, interrogé sur les listes saisies en sa possession, répond qu'elles renfermaient toutes des noms d'abonnés ou de matière d'abonnable à un journal, *Le Libérateur*, et à une petite brochure périodique intitulée : *Propagande démocratique*.

M. l'avocat du Roi. — Il résulterait de cette déclaration du sieur Blanqui qu'il est l'auteur de la lettre de Gracchus, car on voit dans cette lettre que son auteur dit qu'il faudrait placer en légende, après ces mots : *Propagande démocratique*, ceux-ci : « Liberté, égalité, humanité, instruction. » Il s'agissait de changer le titre du journal ; cette proposition ne pouvait venir que de l'auteur de la *Propagande démocratique*.

M. BLANQUI. — Je n'étais pas seul rédacteur. D'ailleurs j'affirme que la lettre n'est pas de moi : les experts l'ont déclaré, et Messieurs pourront s'en convaincre à la première vue.

M. le président. — Que signifient sur les listes ces mots, par exemple : « Sébastien Jacob²¹, rue Saint-Antoine, n° 68 ; vient du Roule ; le caser par Barbès » ?

M. BLANQUI. — Cela voulait dire sans doute que c'était un homme qu'on aurait pu faire abonner par l'entremise de Barbès.

M. le président. — Et cette énonciation : « Pallanchon, les jeudis et mardis à 10 heures ? »

M. BLANQUI. — Cela s'explique tout seul : c'étaient les heures où l'on pouvait trouver M. Pallanchon.

20. Il nous a paru nécessaire de publier cette lettre extraite du rapport Mérilhou car c'est elle qui déclencha l'instruction de 1836 et donnera à la justice en 1839, un maillon de plus pour démontrer l'existence d'un vaste complot qui n'a cessé d'attaquer la monarchie depuis 1830. Bien que le rapport avec la Société des Familles ne soit pas certain, hormis la phrase « La famille arrivera où nous voulons » et que les noms ne soient pas toujours faciles à décrypter, quelques-uns sont évidents. A part le probable pseudonyme « Alpin », derrière qui doit se cacher l'un des évadés de Sainte-Pélagie, seuls Pruvost (cf. note 19) et Caillé sont en clair. Ce dernier est très certainement Pierre Caillé, membre de la SDH, animateur d'une coalition de garçons boulangers pour laquelle il fut emprisonné en 1833. Recurt et Espirat sont parfaitement reconnaissables. Il semble donc probable qu'il s'agissait d'une tentative de recenser et retrouver les anciens membres de la SDH, éparpillés après le procès. Ainsi Gui peut être Guinard, R et L, Raban et Lardon qui seront arrêtés pour la même raison un peu plus tard.

21. Sébastien JACOB, de son vrai nom Paul LACROIX, dit « le bibliophile Jacob », venant de la SDH, fut l'un des jeunes chefs des Familles et des Saisons.

M. le président. — Comment expliquez-vous cette note : « Mousse²², reçu par Pallanchon » ?

M. BLANQUI. — J'ai vainement cherché, je ne puis me le rappeler. Il s'agit, sans doute, d'une réception d'abonnement qui aurait été faite par M. Pallanchon.

M. le président. — Et ceci : « Un soldat du 20^{ème} fera recevoir son officier ? »²³.

M. BLANQUI. — Cela veut dire sans doute que par l'entremise d'un soldat du 20^{ème}, on espérait placer des numéros auprès de son officier.

M. le président. — Comment expliquez-vous ceci : « Compagnie hors rang, très bonne ? »

M. BLANQUI. — D'abord ces mots sont en abrégé ; je n'ai pas voulu contester l'exactitude de l'énonciation. Il y a seulement : « Comp. hors rang, très bonne. »

M. l'avocat du Roi. — Donnez une autre explication, si vous prétendez que cela ne veut pas dire compagnie.

M. BLANQUI. — Il faudrait une mémoire prodigieuse pour donner à tout explication. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ignorais ce qu'on entendait par compagnie hors rang ; c'est le gendarme qui me gardait qui l'a appris à M. Ziangiacomini lui-même, qui n'en savait rien²⁴.

M. le président. — Après le nom de Badieux, on lit Joinville, son ami²⁵, 4 fus... Ce qui veut dire sans doute quatre fusils ?

M. l'avocat du Roi. — Il faut que le tribunal sache que chez un sieur Badieux, on a saisi une quantité énorme de cartouches.

M. le président. — On lit sur la note : 4 pist., 12 sabr., deux haches ; peut fourn. de la poudre.

22. Paul MOUSSE, était un des cadres de la SDH que les Familles souhaitaient voir parmi elles. Son domicile avait été perquisitionné le 6 mars en même temps que ceux de Caillé, Parfait, le poète révolutionnaire, et d'autre. Il fut arrêté et inculpé le 12 avril avec Hadot-Desages, Guinard etc...

23. Le rapport Mérilhou, p. 15, précise : « Voir Lion ? un soldat du 20^e... », ce qui semble impliquer davantage Lyon, lui aussi ancien chef de section de la SAP.

24. On trouve dans les manuscrits de Blanqui des dizaines de listes de ce type impossibles à interpréter. Ces points de repère étaient certainement nécessaires pour communiquer ou éviter des oublis bien qu'il eut une excellente mémoire, cependant il ne pouvait pas avoir oublié jusqu'aux abréviations dont il se servait en permanence ! On a le sentiment quelques fois dans ce procès d'une mauvaise foi latente et certaines réponses ne convainquent pas, quand elles ne paraissent pas franchement ironiques, comme celle de Barbès au sujet de la proclamation (p. 332 et 333).

25. Adrien BADIEUX (ou Radieux ?) figurait sur les listes de Blanqui et l'on a trouvé chez lui une énorme quantité de cartouches ce qui l'avait déjà fait condamner. JOINVILLE nous reste inconnu.

M. BLANQUI. — Je ne sais pas si on a saisi des cartouches chez un sieur Radieux ou Badieux, ce que je sais, c'est que les armes ne s'appliquent pas à son nom, mais au nom du sieur Joinville, son ami. Je ferai remarquer, de plus, que beaucoup de ces notes sont antérieures aux affaires d'avril²⁶.

M. Blanqui, interrogé sur ses relations avec Lamieussens, affirme qu'elles n'ont daté que de leur commune arrestation. Il reconnaît que les listes saisies chez ce dernier ont de l'analogie avec son écriture. Il affirme qu'elles n'émanent pas de lui. Il soutient que le papier qu'il a détruit était une liste semblable à celles qu'on a saisies et, comme elles, parfaitement inoffensive.

M. le président à M. Blanqui. — Le 19 février dernier, avant de subir sa peine, Pépin a fait connaître à M. le président de la Cour des pairs qu'il vous avait révélé, le 28 juillet, l'attentat qui devait être commis²⁷.

M. BLANQUI. — Il existe dans les pièces une lettre qui m'a été adressée par une personne tierce, lettre que le hasard seul a fait saisir, et qui établit avec la dernière évidence que je n'avais aucune connaissance de l'attentat qui devait être commis. Je pourrais citer un grand nombre de témoins qui viendraient déposer de la vérité de ce que j'avance ; mais une preuve encore plus frappante, c'est que ma bonne était avec mon fils²⁸ sur le boulevard du Temple : aurais-je donc envoyé mon fils à une mort presque certaine ?

M. l'avocat du Roi. — Pépin ne vous a pas dit que l'attentat aurait lieu sur le boulevard du Temple, mais qu'il serait commis dans un lieu quelconque.

M. BLANQUI. — Je m'en réfère entièrement à sa lettre, dont j'ai déjà parlé, qui se trouve dans les pièces, et dont je demande la communication à l'instant pour qu'il en soit fait lecture²⁹.

Me PLOCQUE. — L'inculpation est assez grave pour que M. Blanqui en soit justifié sur-le-champ. J'insiste formellement pour que communication me soit faite de cette lettre.

26. Le rapport Mérilhou apporte d'autres noms dans ces listes : « Priot et sa poudre. La poudre de Lalot. [...] Lisbonne, rue Albouy, n° 14, 500 cartouches. Pellier et Paqueret par Lebeuf. »

27. Le juge Bréthous évoque une seule des deux révélations de Pépin que Blanqui a déjà réfutées (cf. texte 56, « Lettre à la presse », note 2, p. 319) et qui seront reprises dans le rapport Mérilhou.

28. La gouvernante du jeune Roméo, Aimée Poire, est évoquée assez longuement dans deux ouvrages différents par Maxime DU CAMP (cf. les biographies familiales). Cet auteur tire argument de la présence du jeune Roméo, envoyé volontairement, d'après lui, à cet endroit par son père dans le but de se fabriquer un alibi, pour démontrer la « monstruosité » de Blanqui.

29. Outre cette lettre qui répond à l'accusation de l'avocat du roi, mais que nous ne connaissons pas, la lettre de Blanqui à la presse confirme cette réponse (texte 56, p. 319).

M. l'avocat du Roi s'en rapporte au tribunal, qui ordonne que la lettre soit communiquée à Me Plocque, qui en donne lecture, et de laquelle il résulte qu'un ami de M. Blanqui, tout en lui témoignant son indignation de la fausse révélation de Pépin, lui rappelle avec quelle énergie lui, Blanqui, s'était élevé contre l'attentat de juillet, qu'il attribuait aux légitimistes.

M. le président, à M. Barbès. — Vous étiez lié avec le sieur Blanqui ?

R. — Oui, Monsieur, depuis longtemps ; sa réputation, ses talents et son beau caractère m'ont toujours fait rechercher son amitié, dont je m'honore.

D. — Vous connaissiez aussi M. Lamieussens ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Comment alors, lors de votre interrogatoire dans l'instruction, avez-vous dit que vous ne le connaissiez pas ?

R. — Un portefeuille avait été saisi chez moi : j'aurais cru faire l'acte d'un malhonnête homme en disant que je le connaissais ; cette déclaration aurait pu faire arrêter Lamieussens.

D. — Cependant dans ce portefeuille il y avait une carte d'étudiant au nom de Lamieussens, et cette carte pouvait suffire pour indiquer le propriétaire du portefeuille.

R. — J'ai jugé qu'il valait autant attendre à dire la vérité ici.

D. — Le sieur Lamieussens n'a-t-il pas été en rapport chez vous avec le sieur Blanqui ?

R. — Jamais.

D. — Vous alliez quelquefois chez le sieur Lamieussens ?

R. — Rarement ; quelquefois il venait me voir, et quelquefois je lui rendais sa visite.

D. — On a saisi chez vous plusieurs papiers qui sembleraient indiquer que vous faites partie d'une société secrète.

R. — Je n'ai jamais fait partie d'une société secrète.

D. — Reconnaissez-vous la pièce qui commence par ces mots : « chaque fraction de la société s'appelle famille » ?

R. — C'est un projet qu'on m'avait soumis ; mais je vous prie de regarder le millésime : cette pièce porte celui de 1833³⁰. A cette époque il n'y avait pas encore de lois contre les associations : les associabilités étaient libres encore, et j'avoue qu'alors je m'occupais beaucoup de projet d'association, parce qu'elles m'ont toujours paru être une excellente chose.

30. Il s'agit de la pièce que nous publions plus haut (texte 51, p. 296) d'après le rapport Mérilhou.

D. — Par qui était-elle écrite ?

R. — Mon devoir est de ne pas le dire.

D. — Et la lettre signée *Gracchus*, qui l'a écrite ?

R. — Le même sentiment de délicatesse me défend de vous répondre.

D. — Et cette pièce saisie chez la femme Mena, et commençant par ces mots : « Citoyens, l'approche du procès, etc. », et qui semblerait coïncider avec le procès des prévenus d'avril devant la chambre des pairs ?

R. — Je ne connais pas cette pièce ; je demanderai qu'elle me soit communiquée. (Et après en avoir pris communication :) Ah ! à présent, je me rappelle ; cette pièce n'est pas de moi, c'est-à-dire qu'elle est de ma main, je l'ai copiée ; mais je n'en suis pas l'auteur. Cette pièce m'avait été communiquée lors du procès des ouvriers mutuellistes de Lyon, où j'avais eu l'honneur d'être choisi pour défenseur d'un prévenu. Au surplus, les termes même de cette pièce indiquent assez qu'elle n'avait trait qu'au procès des ouvriers mutuellistes³¹, et non à celui des prévenus d'avril.

D. — Et cette autre pièce, qu'on pourrait appeler une proclamation, et dans laquelle se trouve, entre autres passages, le passage suivant : « Aux armes républicains ! la grande voix du peuple se fait entendre : elle demande vengeance ; frappons au nom de l'égalité ! Que ta colère purifie cette terre souillée de crimes ! Immole tous les ennemis de l'égalité et de la liberté ! Frapper les oppresseurs de l'humanité n'est que charité ! Tu te reposeras ensuite dans la force et dans la grandeur. Mais maintenant point de pitié ! Mets nus tes bras ; qu'ils s'enfoncent tout entiers dans les entrailles de tes bourreaux ! »

R. — Dans l'instruction, on ne m'a jamais dit un mot de cette pièce. Elle ne m'a jamais été représentée ; je demande à la voir. Je pense qu'elle est de mon écriture. Mais c'est à tort qu'on lui donne le titre de proclamation, et qu'on y attache aucun projet politique ; c'est purement et simplement une œuvre d'imagination ; j'aurai pensé à Gracchus, à Timoléon ; je me serai

31. C'est ce procès qui déclencha la révolte lyonnaise d'avril 1834. En vertu de la loi contre les coalitions, treize grévistes de février furent arrêtés, dont sept comparurent le 5 avril devant le tribunal correctionnel, en pleine discussion de la loi « liberticide ». Le public était si houleux que le procès fut reporté au 9. Le 6, l'enterrement d'un mutuelliste provoqua un défilé impressionnant de huit mille ouvriers. La situation brûlante avait rapproché les membres de la SDH des mutuellistes qui appelèrent à la grève pour le 9, pendant que la SDH lançait des appels à l'armée. Une provocation du pouvoir, qui avait bien préparé son piège, fit tout exploser. On connaît la suite. Il est intéressant de noter que Barbès avait été appelé comme défenseur, si cela s'avère exact, car il semble qu'il en soit peu fait état. Le début de son influence dans le mouvement républicain est généralement attribué à son rôle efficace dans l'évasion des vingt-huit de Sainte-Pélagie, le 12 juillet 1835, qu'il prépara avec soin.

supposé en cas d'insurrection, et alors, dans un demi-rêve, j'aurai laissé courir ma plume³².

D. — On a trouvé chez vous douze mandrins.

R. — On a voulu me rattacher à la fabrication des poudres ; mais j'ai déjà expliqué que ces douze prétendus mandrins n'étaient que de mauvais morceaux de bois qui me servaient à étudier l'école de peloton en les fichant dans les trous d'une table, lorsque j'étais capitaine de la garde nationale dans un canton auprès de Carcassonne.

D. — Ces morceaux de bois ont été soumis à l'expertise de MM. Pontcharrat et Lepage, qui ont reconnu qu'ils étaient des mandrins.

R. — Mais je rappellerai aussi que ces Messieurs ont déclaré que ce devaient être des mandrins fort incommodes.

D. — Votre nom se trouve sur plusieurs listes de Blanqui, à côté de celui du sieur Bosc³³ ?

R. — Je connais un peu Bosc.

D. — Comment votre nom se trouve-t-il sur cette liste ?

R. — Lorsque Blanqui fonde son journal *Le Libérateur*, afin de répandre sa propagande, il pouvait compter sur moi comme rédacteur, et croire que Bosc serait au nombre de ses abonnés.

D. — Comment votre nom se trouve-t-il sur d'autres listes ?

R. — Vous avez entendu ce qu'a dit Blanqui ; je n'ai plus rien à dire.

M. le président à M. Lamieussens. — Un portefeuille a été saisi chez le sieur Barbès, il contenait plusieurs listes.

R. — Ce portefeuille était à moi.

D. — Qu'étaient ces listes ?

R. — Ces listes contenaient le plus de noms possibles des personnes sur lesquelles on pouvait compter pour faire des souscriptions en faveur des détenus politiques.

D. — Vous avez refusé de répondre lors de l'instruction ?

R. — Je l'ai fait pour deux motifs : le premier à cause de la manière indigne dont on m'a traité ; je suis resté plus de vingt-quatre heures sans pouvoir manger, et lorsqu'après on m'a conduit devant le juge d'instruction, j'avais plus besoin de manger qu'envie de répondre ; et le deuxième, c'est que j'ai toujours pensé (et les débats actuels m'ont prouvé que je

32. Il est parfois significatif de voir le sens particulier que donnent les inculpés aux pièces saisies. TIMOLÉON pour les Grecs et les GRACCHUS pour les Romains étaient des symboles de la lutte contre la tyrannie (cf. n. 24, p. 329).

33. Nous n'avons rien en dehors du procès sur ce BOSC, à moins qu'il ne s'agisse de Dubosc, rédacteur en chef du *Journal du Peuple* ?

pensais juste) qu'il valait beaucoup mieux arriver devant le tribunal sans qu'on pût vous opposer les contradictions qui se rencontrent dans les différents interrogatoires³⁴.

D. — A la suite des numéros de la première liste, les noms sont véritables ; dans la seconde liste, les noms correspondant sont fictifs³⁵ : pourquoi cela ?

R. — N'existe-t-il pas une loi qui défend et qui punit les souscriptions établies à l'effet de payer les amendes prononcées à la suite de condamnations judiciaires ? Pour se soustraire aux dispositions de cette loi, il a bien fallu recourir à des noms fictifs.

M. l'avocat du Roi. — Il existe aussi une liste de présentation, où l'on voit untel présenté par untel³⁶.

R. — Comme le but de ces souscriptions n'était pas de soutenir des gens sans mœurs ni les fainéants, mais au contraire ceux dont la moralité et la probité étaient reconnues, il fallait bien nécessairement que ces gens nous soient présentés par des gens qui pensent en répondre.

[Après avoir évoqué l'école tenue par le prévenu, le président passe à Lisbonne, qui fait état de son service armé et de son appartenance à l'Association nationale de Moselle³⁷, ce qui lui vaut d'être en congé depuis 1831. Les sept paquets de cartouches retrouvés chez lui ne proviennent pas de son régiment mais d'un ami qu'il refuse de nommer. Il figure sur les listes saisies à côté de 800 cartouches. Fin de l'audience du 4 août.]

Audience du 5 août

[Suite des interrogatoires des prévenus. Callien provoque l'évocation de la loi du 10 avril 1834³⁸. Viennent Alleron, Baudet, Cochet, Duballin, Dujarrier, Fayolle, Graux, Guichon, Portier, Villedieu, Gay, ami de Marc Dufraisse, Lebeuf, Rayson, Deligny,

34. L'inculpé a suivi la consigne donnée dans le formulaire de réception de la société (cf. texte 52, p. 298) qui est, en cas d'arrestation, de ne pas répondre au juge d'instruction.

35. D'après le rapport Mérilhou, les deux listes comportaient 187 noms, avec les numéros d'ordre. La première est celle des vrais noms, la seconde, celle des pseudonymes.

36. Cette liste contient effectivement, face à l'un des noms de la première liste, un ou deux autres noms et au dos, on retrouve la même concordance avec le pseudonyme de la seconde liste. Il y avait encore une autre liste qui donnait la répartition des affiliés par famille et une cinquième, écrite au recto de la main de Blanqui, et au verso de celle de Lamieussens, reprenant les noms de la troisième. Le tribunal en tira argument pour lier tous ces faits et démontrer l'existence de la société secrète.

37. Sur l'Association nationale, cf. introduction à la 2ème période et texte 23, note 1.

38. La loi du 10 avril 1834 supprime tout droit d'association, même répartie en petits groupes. Leur préparation fut le ferment des révoltes d'avril 1834. Cette loi interdisait également la possession d'armes et de cartouches de guerre.

Lyon, ce dernier cité sur les listes avec un certain Lesmarres³⁹. La plupart se défendent d'appartenir à une société secrète et manifestent leur étonnement de lire leur nom sur des listes quelconques. Interrogé, Ferrand fait une description fantaisiste de sa prétendue affiliation à la Société des Familles, mettant en cause deux autres inculpés, Dupuis et Grivel. Ces derniers démontrent que Ferrand est un provocateur et un délateur qui dénonce les personnes dont il est débiteur. Ferrand tente également de faire accréditer l'idée de la préparation d'un complot armé, mettant encore d'autres prévenus en cause, notamment Lyon, Armand et Mathieu.]

[Après une courte interruption, la parole est au ministère public, pour soutenir la prévention, et M. Hély-d'Oissel, avocat du Roi, dénonce les trames criminelles de ceux qui n'agissent que par intérêt personnel.]

M. l'avocat du Roi signale ici l'existence d'une vaste association révolutionnaire, qui se serait établie depuis la loi contre les associations. Cette existence fut d'abord signalée à la justice par la découverte d'une lettre reconnue pour avoir été écrite par le sieur Crevat, condamné par la cour des pairs, au prévenu absent, Hubin de Guer. Elle le fut ensuite d'une manière formelle par le condamné Pépin. « Dans ses derniers interrogatoires, dit M. Hély-d'Oissel, Pépin, qui rendait alors un tardif hommage à la vérité, voulut racheter son crime aux yeux des hommes par quelques aveux. »⁴⁰

Une autre preuve de l'existence de cette immense association est puisée par M. l'avocat du Roi dans les pièces du procès instruit en ce moment contre un sieur Fayard, chez lequel, rue Dauphine, on a dernièrement saisi une grande quantité de cartouches. M. l'avocat du Roi fait remarquer que les listes saisies chez Fayard⁴¹ offrent cette circonstance remarquable que plusieurs des noms propres et des noms de guerre qui s'y trouvent se retrouvent sur les listes de Blanqui et de Lamieussens.

Un long débat s'engage ici entre les prévenus, leurs défenseurs et le tribunal sur le point de savoir s'il est légal et loyal, de la part de la prévention, de faire usage de pièces appartenant à un autre procès, qui n'ont pu être communiquées aux accusés et à leurs défenseurs, et sur lesquelles il leur a été impossible d'établir un débat contradictoire. M. le président et M. l'avocat du Roi déclarent que ces pièces seront déposées au parquet, où les défenseurs pourront en prendre connaissance.

39. Les deux noms de référence concernent des responsables de la SDH. L'étudiant Marc DUFRAISSE, membre de la commission de propagande et auteur d'une brochure, *Société des Droits de l'Homme, Association des travailleurs*, qui fit grand bruit, avait déjà été condamné pour provocation à la coalition. Il venait de relancer l'action étudiante avec Eugène Lhéritier. Joseph LESMARRES, lui aussi de la SDH, organisateur des coalitions de cordonniers, figurait sur les listes avec son collègue Lyon.

40. Cette seconde allusion aux déclarations de Pépin ne semble pas être dirigée contre Blanqui (cf. texte 56, p. 319).

41. Cette affaire sera jugée un peu plus tard (cf. texte 58 et note*, p. 337).

M. Hély-d'Oissel continue son réquisitoire, et s'occupe d'abord des cinq prévenus arrêtés rue de l'Oursine. Ce sont les sieurs Beaufour, Daviot, Canard, Robert et Robier.

[Il conclut son réquisitoire en précisant que l'objet de cette fabrication n'était pas son commerce, comme le prétendirent Beaufour et Robier lors de leur interrogatoire, mais bien de se mettre au service de l'association et que la déposition de Lucas, qui n'est pas un faux-témoin, pèsera lourd.]

Après avoir résumé les faits relatifs à Blanqui, M. l'avocat du Roi demande le renvoi au lendemain.

Les audiences des 7, 8 et 9 ont été employées à entendre les plaidoiries des avocats des prévenus.

Audience du 10 août

Le tribunal a rendu aujourd'hui son jugement dans l'affaire de la fabrication des poudres.

MM. Lebeuf, Lemire et Fayolle ont été acquittés.

[Les autres prévenus ont été condamnés à des peines diverses, de 2 ans (Beaufour, Blanqui, Lisbonne, Robert, Robier), 18 mois (Alleron, Callien, Canard), 1 an (Barbès, Hontang, Lamieussens), etc.].

Et tous les condamnés solidairement aux dépens.

Les armes et les munitions seront confisquées.

A la suite de cette affaire, ont comparu, comme prévenus de détention d'armes de guerre, les sieurs Paget, Bordot, Bonnet, Valois, Madoulé, Vincardel, Bigi, Eyzermann, Lemenuel, Drouet, Plautier, Voiturier, Mauly⁴².

42. Parmi ces prévenus, dix furent condamnés à des peines légères et trois renvoyés à la plainte. Bien que nous n'ayons pas beaucoup d'indications sur eux, aucune pour cinq, la plupart des autres avaient participé aux activités de la SDH ou à des coalitions ouvrières, que ce soit le cordonnier Bonnet ou le tailleur Voiturier.

PROCÈS DES POUDRES

COUR ROYALE DE PARIS

(Appels correctionnels)*

Présidence de M. Jacquinot-Godard

M. Godon, substitut, M. Ferey, conseiller rapporteur¹

Audience du lundi 17 octobre 1836

Association illicite. — Fabrication clandestine de poudre, rue de l'Oursine.

Fabrication de cartouches et détention de munitions de guerre,
rue Dauphine.

La chambre correctionnelle siège pour cette affaire dans la salle de la cour d'assises.

[Les gardes municipaux introduisent les vingt prévenus en état d'arrestation, douze places sont réservées pour les douze prévenus restés libres. Les huissiers appellent les vingt-neuf inculpés restant de l'affaire de la rue de l'Oursine². Le procureur explique que le parquet a interjeté appel a minima contre les trois prévenus de la rue Dauphine, Génin, Fayard et Bruys, condamnés le 29 septembre, dont il demande la jonction, avec l'affaire qui vient d'être appelée³. Les prévenus et leurs défenseurs, dont Me Bertin⁴, protestent :]

M. BLANQUI, prévenu. — La cour ne pourrait-elle pas suspendre un instant ? Nos avocats ne sont pas arrivés parce que l'audience, indiquée pour neuf heures, ne commence jamais avant onze heures.

La cour se retire dans la chambre du conseil, et rentre au bout de dix minutes.

[La cour décide de joindre les deux affaires. Vingt prévenus en état de détention répondent aux interpellations de forme : Blanqui, Barbès, Lamieussens, Fayard,

* *Le Moniteur universel*, 19 octobre 1836 et suivants. La *Gazette des Tribunaux*, 21 et 23 octobre 1836. Ce second procès n'est pas seulement l'appel du procès d'août, mais aussi l'appel conjoint du procès de fabrication de cartouches de la rue Dauphine jugé le 29 septembre précédent et dont le procureur avait seul appelé a minima.

1. Le président JACQUINOT-GODARD avait déjà présidé le procès des Quinze, le substitut GODON l'était depuis 1831 et Placide FERÉY, ancien secrétaire de Berryer, était conseiller depuis 1834.

2. Nous donnons ci-après la liste des inculpés, mais nous n'avons trouvé que vingt-huit noms, sans avoir repéré celui qui manquait, la liste des condamnés de la première instance qui n'ont pas interjeté appel ne nous étant pas connue avec certitude.

3. Félix GÉNIN, fils de conventionnel, Pascal FAYARD et Amédée BRUYS, ami de Dussoubs, étaient de jeunes étudiants mais ne semblaient pas en être à leur coup d'essai. Arrêtés le 2 juin au 24 rue Dauphine, Fayard était porteur de listes (qu'il disait destinées à la distribution d'une brochure, *Entretiens populaires*) et Bruys d'une lettre de Ville-dieu, l'un des inculpés du procès d'août. Ils avaient été condamnés respectivement à 15 mois, 1 an, 4 mois de prison et de 500 à 300 F d'amende.

4. Henri BERTIN, rédacteur au *Droit*, était un jurisconsulte renommé.

Vernant, Portier, Grivel, Mulette, Eder, Alleron, Lyon, Quetin, Raison, Beaufour, Robert, Robier, Génin, Bruys⁵. Sur les douze prévenus libres, huit répondent : Villedieu, Collet, Duballin, Guichon, Graux, Gay, Espirat, Dujarrier. Quatre sont défauts : Herfort, Lisbonne, Baudet, Hallot. Le conseiller Ferey fait son rapport qui résume l'affaire. La séance fut levée alors qu'il n'avait parlé que de dix prévenus, dont Dupuis.]

Audience du 18 octobre

[Suite du rapport Ferey relatant les faits exposés d'une part lors du procès de première instance, relatifs à la société des Familles, la fabrication des poudres, et d'autre part lors du procès de septembre, signalant par ailleurs que deux condamnés, Daviot et Canard, n'ont pas interjeté appel. Il est aussi fait état du jugement du 29 septembre concernant les inculpés de la rue Dauphine, Génin, Fayard et Bruys.]

M. le président interroge le prévenu Blanqui, arrêté le 11 mars dernier, chez Barbès, trouvé porteur de plusieurs papiers. Le sieur Blanqui aurait profité d'un moment de distraction des agents de police pour s'emparer de ces notes déposées sur une table, et les aurait détruites.

BLANQUI. — J'ai demandé au commissaire de police à voir un seul papier saisi sur moi ; je l'ai avalé. Le commissaire de police a dit qu'il y avait quatre à cinq notes ; il a vu quintuple. Je n'ai employé pour cela aucune violence, j'ai subtilisé le papier dans les mains du commissaire. Barbès, qui était dans la chambre voisine, a repoussé les agents pour arriver jusqu'à moi, parce qu'il croyait qu'ils me faisaient violence.

D. — M. le commissaire de police Yon a vu cinq listes de noms disposés sur trois colonnes.

R. — Il n'a pas pu voir ce qu'il y avait sur ce papier.

M. le président. — Barbès, il résulte de la déclaration du sieur Yon que vous vous êtes joint à Blanqui pour exercer sur le commissaire de police des actes de violence.

M. BARBÈS. — J'étais dans une pièce voisine lorsqu'on a arrêté le citoyen Blanqui.

5. Dans cette liste ne figurent que dix-huit noms sur les vingt annoncés. Il manque Dupuis dont il sera question plus loin et dont la condamnation a été confirmée, mais il est difficile de dire qui est le vingtième, de même que le vingt-neuvième condamné restant de l'Oursine signalé note 2. Donc, ou il manque un nom dans le compte rendu et il faudrait vérifier ailleurs, ou le chiffre est faux. Nous pencherions pour cette dernière hypothèse, compte tenu que sur les quarante-trois inculpés d'août, trente-neuf furent condamnés à des peines d'emprisonnement, dont un à quinze jours, et qu'il est indiqué plus loin que trois d'entre eux n'ont pas fait appel, quelle que soit la peine : Canard (18 mois), Daviot (3 mois), et Ferrand (4 mois). Restent sept : Callien (18 mois), Pallanchon (10 mois), dont on parle, mais qui ne semble pas être présent, Brayer, Hubin de Guer et Netré (6 mois), Geoffroy (4 mois) et Deligny (2 mois). Sans que nous sachions pourquoi, aucun de ces condamnés ne semble avoir fait appel, aucun ne figure parmi les condamnés d'octobre.

D. — Pourquoi ce mot de *citoyen* ? Employez l'expression usuelle.

R. — Il y a nombre de personnes en France qui se glorifient du titre de *citoyen*.

D. — N'entamez pas de discussion politique.

R. — Je suis venu au secours de Blanqui ; mais il n'est pas vrai que j'aie fait tomber le commissaire de police sur un canapé.

M. le président. — Je reviens à Blanqui. La base de la prévention est précisément dans les listes d'association dont vous êtes parvenu à détruire une partie. Quelle était la nature de celles qui ont été conservées ?

M. BLANQUI. — J'ai déjà dit que la plupart des notes trouvées dans ma bourse étaient relatives à la publication d'un journal qui a paru en 1834, sous le nom de *Libérateur*, et qui devait reparaître. C'était une sorte d'agenda où se trouvait de tout.

D. — Interpellé sur l'objet de ces papiers, vous avez longtemps refusé de répondre. Or, les statuts de l'association dont vous avez fait partie enjoignent aux associés, lorsqu'il comparaissent devant le juge d'instruction, de ne pas répondre.

R. — J'avais un motif pour ne pas répondre : c'est ma prévention très fondée contre le mode d'instruction suivi en France.

D. — Vous ne devez pas attaquer la loi.

R. — Je n'attaque point la loi ; mais je dis qu'elle ne me convient pas.

D. — Le journal *Le Libérateur* que vous avez fait en 1834 a été condamné ?

R. — Jamais.

D. — Voici la poursuite dirigée contre vous-même à raison de ce journal, portant pour épigraphe : « Tout l'espoir des prolétaires est dans la République ».

R. — Ces imprimés n'étaient point le journal *Le Libérateur*, mais bien ce qu'on appelle vulgairement un canard, c'est-à-dire, un écrit que l'on vendait dans la rue⁶.

D. — Comment pouvez-vous expliquer les mentions inscrites sur ces listes avec l'indication d'abonnés pour la publication d'un journal ? On y voit ces énonciations : « Les habitants de Versailles⁷..., Jovial, déserteur...,

6. Ce qui confirme l'hypothèse du « canard » émise dans la note concernant ce petit texte (texte 40, note *).

7. Il existait à Versailles un groupe de républicains autour de Dupoty et du *Vigilant de Seine-et-Oise* Blanqui peut évoquer aussi les « locataires » de la prison de Versailles, dont il a quelques souvenirs... (cf. note 13).

Leserrurier, à sept heures du soir chez sa mère..., Étau⁸..., les cinquante cordonniers du Faubourg Saint-Denis⁹..., Victor Royer, déserteur¹⁰... »

R. — J'ai déjà dit que toutes ces notes n'étaient pas relatives à la distribution d'un journal. Je cherchais d'avance à me faire une clientèle pour une publication de la *Propagande démocratique*, et je tenais note de tout ce qui pouvait me servir pour cet objet. Il ne m'est plus possible d'expliquer aujourd'hui ces notes, à cause de l'époque éloignée à laquelle elles remontent. La plus forte partie est de février 1834, et quelques-unes remontent à décembre 1833, d'autres vont jusqu'au mois de juillet 1835¹¹.

D. — Vos notes portent les noms d'un assez grand nombre d'individus qui, en 1833, et 1835, n'occupaient pas encore les logements par vous indiqués.

R. — Il y en a tout au plus six ou sept dans ce cas, et non pas une multitude.

D. — Le nommé Sébastien Jacob, porté sur vos listes comme logé dans un garni, rue Saint-Antoine, n'a occupé ce logement que le 6 mars 1836, et vous avez été arrêté le 11.

R. — On aurait dû vérifier le domicile d'une vingtaine d'autres individus portés sur la même liste que Sébastien Jacob, et l'on aurait vu que la note n'a pas pu être écrite du 6 au 11 mars.

M. GODON, *substitut du procureur-général*. — Non seulement vous désignez Jacob comme actuellement logé rue Saint-Antoine, mais comme venant du Roule.

M. le président. — Vous avez mis à la suite du nom de Gandanière l'épithète de poltron.

M. BLANQUI. — Le mot poltron est séparé du nom par un tiret, et, par conséquent, ne s'y rapporte pas¹².

8. Ces noms de JOVIAL, LESERRURIER, ÉTAU ressemblent plutôt à des pseudonymes, évoquant, comme bien d'autres, des métiers.

9. Blanqui indiquant lui-même que beaucoup de notes dataient de plusieurs mois ou années, on peut penser qu'il se réfère à l'activité des cordonniers, particulièrement intense au cours de l'année 1833, sous l'impulsion d'Efrahem, qui organisa la lutte au sein de ce corps de métier à travers une « commission provisoire ». Après une grève de six mille d'entre eux, les cordonniers se réunirent pour conclure le 5 novembre 1833 un accord pour la création d'une société d'amitié fraternelle. Efrahem publia un petit quatre pages, *De l'association des ouvriers de tous les corps d'état*, Paris, Auguste Mie. Il fut arrêté peu après. On peut remarquer que parmi les personnages évoqués dans ce procès, beaucoup sont cordonniers.

10. Nous n'avons pu donner un sens précis à cette épithète, ni l'attribuer aux différentes personnes de ce nom.

11. Il est difficile de déduire de ces dates celle qui correspondrait à la sortie de *Propagande démocratique*. Entre les indications données note *, texte 54, p. 313 et les extrêmes indiquées ici, on ne peut que situer cette publication en été 1835.

12. Sur GANDANIÈRE, rien. Ici, Blanqui se souvient, fort à propos, du sens d'un tiret.

D. — Qu'entendiez-vous par les cinquante hommes de Lyon et les cinquante hommes de Versailles ?

R. — On m'avait promis des abonnés à Lyon et à Versailles ; on a pensé que Lyon n'était pas un nom de ville, mais celui de Lion, mon co-prévenu, formier de son état. Lorsque j'ai voulu parler de Lyon, j'ai écrit son nom par un i, et non par un y¹³.

D. — Comment se fait-il qu'aucun des hommes portés sur des listes prétendues d'abonnés n'ait eu connaissance de votre publication ?

R. — Appelés comme témoins dans un procès politique, et interpellés s'ils avaient eu connaissance du *Libérateur*, ils l'ont nié, de peur de se compromettre. Cependant ils devaient le connaître, car il était envoyé à tous les membres de l'ancienne société¹⁴.

D. — L'instruction prétend que ces noms ne sont pas des noms d'abonnés, mais une liste de membres d'une société secrète dite l'*Assemblée de famille*. Les statuts de cette société se sont trouvés chez Barbès. Il y avait un mode fixé pour les présentations. Aussi lit-on sur vos listes, à côté du nom de l'initié, le nom de celui par qui il doit être présenté : Apostoli par Chapuis ; Grenet par Béranger, vingt ans¹⁵. On n'a pas coutume de prendre note de l'âge des abonnés.

R. — Pardonnez-moi, il est bon de savoir si l'abonné est un jeune homme. Pourquoi voulez-vous que ces listes indiquent la présentation d'un sociétaire plutôt que celle d'un abonné ? Avec ce système d'interprétation, il serait facile d'aller loin, on serait bientôt pendu. Quand on construit des conspirations avec des chiffons de papier, on devrait signaler ce qui vient à décharge en même temps que ce qui est à charge.

D. — Il est d'autres notes qui indiquent les admissions et des réceptions. On voit, par exemple, Royer pour Barbès, et non point par Barbès.

R. — Le mot *pour* indique la personne à laquelle il fallait s'adresser afin de se procurer l'abonnement.

D. — Il est dit expressément qu'un autre individu a été reçu par Pallanchon et à rallier par Bassot¹⁶ ?

13. Comment interpréter ces évocations ? Les cinquante hommes de Versailles sont-ils ceux qui sont déjà évoqués plus haut ? Pour les Lyonnais, on peut aussi se poser la question. Cinquante, c'est peu pour la ville de Lyon et plus probable pour Versailles où il y a, en outre, beaucoup de républicains en prison...

14. De quelle société s'agit-il ? La SAP étant trop ancienne, il devrait s'agir de la SDH. Dans ce cas, c'est une précieuse indication sur les relations entre Blanqui et cette société.

15. Deux inconnus, APOSTOLI et GRENET par deux cordonniers : Antoine CHAPUIS, et Jean-Baptiste BÉRANGER.

16. Il semblerait que chacun des membres de la société des Familles soit chargé de contacter les anciens membres de la SDH. Le « Royer pour Barbès » peut-être l'ébéniste Jean ROYER, membre de la commission de propagande de la SDH. BASSOT reste inconnu.

R. — Il ne peut être question d'une réception faite d'après le formulaire, car il y aurait eu violation des statuts. Quant à la signification précise de ces énonciations, je ne pourrais la donner à cause du laps de temps.

D. — Que signifient ces mots : *un soldat du 20^e fera recevoir son officier* ?

R. — L'instruction sous-entend qu'il le fera recevoir dans l'*association* ; mais il est question seulement de faire recevoir le journal.

D. — On aurait dit : *fera recevoir à son officier*.

R. — Ainsi, c'est la préposition *à* qui ferait tout ce délit ; c'est bâtir la prévention sur la pointe d'une aiguille. Je trouve admirable comment, lorsqu'on a une idée fixe, on trouve le moyen d'y faire tout rentrer. J'ai entendu parler du système d'interprétation, mais je ne l'avais pas porté jusque-là.

M. GODON. — Votre réponse se réduit à dire que vous ne pouvez pas expliquer vos notes.

M. BLANQUI. — Il y a aussi des mentions d'heures, telles que dix heures ou midi, où je pouvais trouver les personnes. Pallanchon, dont il est question, est un étudiant qui a beaucoup de connaissances, et qui pouvait me servir pour placer mon journal.

M. le président. — Les noms sont divisés cinq par cinq, attendu que, d'après les statuts de la Société des Familles, il y avait des sections composées d'un chef et de quatre initiés.

M. BLANQUI. — Les sections étaient de six et non de cinq. Il y en avait cinq réunis sous la présidence d'un chef.

D. — Pourquoi avez-vous divisé les noms par cinq ?

R. — Demandez-moi plutôt pourquoi je ne les ai pas divisés par six. D'ailleurs, il y a peut-être sur ces listes huit cents noms, et il n'y en a pas cinquante divisés par cinq, où on voit quatre vingt inscrits de suite.

D. — Reconnaissez-vous les statuts comme écrits en partie de votre main ?

R. — Je le nie formellement. Je sais que les experts m'ont attribué ces écritures, mais en même temps ils ont dit que Lamieussens n'est pas l'auteur des parties d'écritures qu'il avoue. C'est un trait de plus en l'honneur de la science des experts.

D. — Pourquoi ces noms de convention de *Thermidor*, de *Camorino*, de *Castiglione*, d'*Austerlitz*, etc., au nombre de quarante ?

R. — Tous les associés devant avoir un nom de prévention, si c'était une liste d'associés, on en aurait mis plus de quarante. Je vois là des noms de ville ou de généraux, mais rien de plus.

D. — Le statut et le formulaire portent que l'on doit demander au récipiendaire s'il a des armes et des munitions; et, on lit sur vos listes, à la

suite de quelques noms, 4 fusils, pistolets, 2 lances, peut fournir de la poudre.

R. — Encore une fois, mes notes n'avaient pas rapport exclusivement à un journal, mais à d'autres choses, notamment à des armes anciennes ou modernes, dont je désirais faire un trophée dans l'atelier de ma femme, qui est peintre. Vous voyez qu'il ne s'agit pas seulement de fusils, de pistolets ou de sabres, mais de lances et de haches avec lesquelles on ne se bat plus aujourd'hui¹⁷.

D. — Comment expliquerez-vous ces mots : *Peut fournir de la poudre* ?

R. — J'avoue que la poudre n'entre pas dans un trophée, mais ces notes remontent au commencement de 1834. A cette époque tout le monde s'occupait d'armement et d'amunitionnement. Nous étions à la veille des événements d'avril, je pouvais, avec l'opinion que je professe, désirer savoir qui avait des munitions de guerre. Cela aurait pu me faire traduire devant la cour des pairs si j'avais été saisi à temps, mais ce n'est pas là une preuve d'association¹⁸.

D. — On a saisi chez Lisbonne, votre co-prévenu, défaillant, des cartouches, et sur votre liste le nom de Lisbonne est suivi de chiffres avec le mot abrégé *cart*.

R. — Je ne sais pas pourquoi *cart*. signifierait plutôt *cartouches* que *cartes* ou *cartons*.

D. — On n'a pas trouvé des cartes chez Lisbonne, mais des cartouches.

R. — La liste ne porte pas 134, mais 500 ; ainsi il y a nulle similitude à établir.

D. — On lit aussi à un autre endroit ces mots *le plomb*, mais je ne reconnais pas ces mots.

[Interrogatoire de Barbès, où il est fait mention d'une lettre signée Gracchus et parlant du *Réformateur*. Celui de Lamieussens porte sur son « école » et sur des listes de noms (186) dont ceux de *Lime* pour Limeur, *Miroitier*, pour Mirault¹⁹. Certaines correspondent à celles de Blanqui qui nie en être l'auteur. Lamieussens assure ne pas connaître Blanqui et que les listes étaient destinées à une souscription en faveur des détenus politiques.]

17. On reste parfois confondu de l'aplomb avec lequel les inculpés font des réponses extravagantes, mais il semble que le tribunal ne soit pas dupe...

18. Cette phrase ambiguë, surtout le passage « si j'avais été saisi à temps » fait certainement allusion à ses activités qu'il évoque brièvement dans sa lettre à Watteau (cf. introduction, note 16, p. 247).

19. Encore des pseudonymes professionnels pour LIMEUR et MIRAULT.

Audience du mercredi 19 octobre

[Suite des interrogatoires dont celui d'Espirat au sujet de la fameuse lettre de Crevat qui est, cette fois-ci, délivrée par un certain Molitor destinée à Crevat et Hubin de Guer, tous deux détenus à Ste-Pélagie et considérés, malgré cela, comme les responsables de deux associations, la Parisienne²⁰ et les Familles. Il affirme qu'il ne peut pas être le Sp... de la lettre, puisqu'il s'appelle Espirat. Fayard s'explique sur les noms de guerre des personnes consignées sur les listes trouvées chez lui, comme Éteignoir, Sabre, Fusil de munition... Venant, dont le vrai nom est Veignant, ne serait pas le Venant, dit « Tremblement », des listes de Lamieussens, ce que celui-ci confirme. Portier met en cause un certain Sauterro. Dupuis justifie son arme. Grivel met en cause Ferrand comme agent provocateur qui n'a pas interjeté appel, et demande le témoignage d'un certain Lefèvre²¹ qui ne sera pas cité, malgré la demande d'autres accusés condamnés sur la déclaration de Ferrand. Mulette accuse aussi Ferrand de faux témoignage. Villedieu se défend d'appartenir aux Familles. Eder semble avoir eu des relations personnelles avec Netré. Alleron, Collet, Duballin, Dujarrier, Guichon, Graux, Lion, Charles, Gay, Quetin et Raison, interrogés, font les mêmes réponses qu'à la première instance et affirment que leur nom sur la liste de Lamieussens a été portée à leur insu. Beaufour confirme avoir été arrêté en 1835 pour délit d'association.]

M. le président. — On a trouvé chez vous deux blouses et un tablier supposés appartenir à Mme Blanqui.

M. BEAUFOUR... — Oui, Monsieur, mais ces objets appartiennent à ma femme.

M. le président.. — Mme Blanqui est artiste, et ses effets étaient tachés d'huile et de couleurs.

M. BEAUFOUR... — Ces taches ont été faites par un peintre de mes amis qui a logé chez moi, et y a travaillé.

M. le président.. — C'est la première fois que cette version se produit dans les débats.

Me PLOCQUE, avocat. — Je vous demande pardon, Beaufour en a parlé en première instance.

M. le président. — Blanqui, vous avez dit que le nom de Beaufour, porté sur la liste n° 5 de Lamieussens, n'était pas écrit de votre main. Persistez-vous dans votre dénégation ?

M. BLANQUI. — Oui, Monsieur.

M. le président. — Les noms de Beaufour, Robier et Robert n'étaient pas sur les listes qui restent de vous ; mais ils étaient probablement sur celles que vous avez fait disparaître.

M. BLANQUI. — Ils ne sont pas portés sur les listes tombées entre les mains de la justice ; ils doivent l'être sur celles que j'ai avalées ; il n'y a pas de doute, cela doit être ; je déclare que je n'ai pas la moindre envie de répondre à cette étrange accusation.

20. Cette association n'est en fait que l'aspect parisien des Familles (cf. rapport Mérielhou).

21. Sans doute encore un serrurier, Louis LEFEVRE, ancien membre de la SDH.

M. BLANQUI demande de nouveau que les experts soient appelés à l'effet de constater si les vêtements trouvés chez Beaufour ont appartenu à sa femme.

[Les interrogatoires suivants n'apportent rien de nouveau. A noter le reproche fait à Génin de n'être pas Français puisque Savoyard.]

Audience du 20 octobre 22

A une heure et demie, l'audience est ouverte. [...]

M. BLANQUI. — Je demande à la cour la permission de poser des conclusions²³.

M. le président. — Parlez.

M. BLANQUI. — Je prends devant la cour les conclusions suivantes :

Attendu qu'il paraîtrait résulter des expertises faites par la dame Achard en présence du juge d'instruction que la blouse grise et le tablier trouvés rue de l'Oursine appartiennent à Mme Blanqui ; que ces expertises sont détruites par d'autres qui ont été faites sur sa personne ainsi que par les déclarations de la dame Achard aux débats de la première instance ; qu'il pourrait cependant rester quelques doutes qui ne peuvent être éclairés qu'en présence de la dame Blanqui ;

Attendu que si la loi défend tout témoignage d'une femme à décharge ou à charge de son mari, parce qu'on pourrait, dans le premier cas, le regarder comme partial, et, dans le second, comme immoral, la comparution en justice de la femme, pour une expertise, ne saurait être interdite que pour des motifs de haute convenance ;

Attendu que ces motifs de convenance ne peuvent être invoqués que par le mari, et en sa faveur, et jamais à son préjudice ;

Attendu qu'il serait préjudiciable au soussigné que l'expertise n'eût pas lieu ;

Plaise à la cour, ordonner la comparution, audience tenante, de la dame Blanqui pour la blouse et le tablier dont il s'agit, être essayés sur elle par la dame Achard ou tout autre expert qui sera commis par la cour.

M. Blanqui développe ses conclusions et demande qu'elles soient adoptées ou que le ministère public renonce à ce chef de prévention.

M. l'avocat-général ne pense pas que cette comparution soit nécessaire, et il s'en rapporte à la prudence de la cour.

22. A partir de ce jour, la version de *La Gazette des Tribunaux* complète celle du *Moniteur Universel* (cf. n. *)

23. La veille, Blanqui avait écrit au procureur (cf. texte 59, p. 351) pour exiger de la lumière afin de préparer sa défense.

La cour, après en avoir délibéré, rend un arrêt par lequel elle déclare, attendu que l'expertise déjà faite demeure acquise au procès, il n'y a pas lieu de la renouveler.

M. BLANQUI. — Je remercie la cour ; je considère cet arrêt comme un acquittement par anticipation. Je ne crois pas qu'une condamnation puisse intervenir sur ce chef du procès.

M. le président. — Vous pouvez développer le surplus de votre défense.

M. BLANQUI. — Monsieur le président, je me suis beaucoup étendu dans mon interrogatoire ; j'ai fait ressortir tout ce qui m'a paru devoir être favorable à ma défense ; je n'ai donc rien à ajouter, quant à présent. Je me réserve de combattre les charges que pourrait élever contre moi M. l'avocat-général dans son réquisitoire dans le cas où il croirait devoir soutenir l'accusation contre moi.

Les interrogatoires des prévenus sont terminés.

Me Plocque présente la défense des prévenus Barbès, Lyon, Charles, Robier et Fayard.

Audience du 21 octobre

[Suite des plaidoiries de M^{me} Bertin, Barbier, Virmaître et Destrem. Les prévenus Guichon, Villedieu et Gay ont présenté leur défense. Puis le substitut du procureur a prononcé son réquisitoire, concluant à la confirmation du jugement du 11 août, demandant une réduction de peine pour Alleron, soutenant l'appel à minima pour l'affaire de la rue Dauphine et demandant une augmentation de peine pour Génin.]

Audience du 22 octobre

[Plaidoirie de Me Laudrin, avocat de Bruys. Intéressante déclaration de Duballin qui déclare qu'« il n'est pas démocrate, et que ses opinions sont celles de M. Charles Fourier, chef de l'école du phalanstère ». « Je désirerais, dit-il, que mes co-prévenus, et notamment M. Barbès, rendissent hommage au grand génie de Fourier ». Il suggère aux juges d'acquitter tout le monde, « et les familles auxquelles vous auriez rendu un père, un époux, un fils, vous plaçant à côté des Fénelon, des Saint Vincent de Paul, des Abbé de l'Épée vous appelleraient aussi bienfaiteurs de l'humanité. »]

M. BLANQUI. — Le drame qui se joue aujourd'hui dans cette enceinte a été considérablement revu, corrigé et augmenté depuis la première représentation qui a été donnée sur les bancs de la police correctionnelle ; la combinaison et l'arrangement en ont été modifiés. On a fondu deux pièces en une, moyen fort bien imaginé pour obtenir des effets plus puissants. On voit que les auteurs se sont complus dans leur œuvre, qu'ils l'ont caressée, agrandie jusqu'à des proportions vraiment magnifiques, sans négliger la partie des décors et la mise en scène qui ont reçu de remarquables embellissements.

Cette affaire n'était en première instance que l'affaire de la rue de l'Oursine, tout simplement ; il est vrai que lorsque retentit tout à coup avec fracas cette terrifiante nouvelle qu'une fabrique clandestine de poudre avait été découverte au fond d'un des faubourgs de Paris, l'idée d'une vaste conspiration surgit tout d'abord dans les esprits toujours disposés au merveilleux et principalement dans des temps prosaïques comme le nôtre.

Tout cet émoi était dû à des exagérations sur des armes prétendues de poudre, de salpêtre et de munitions. Et là, néanmoins, dominait toujours à peu près exclusivement le fait matériel. Tous les prévenus, inculpés soit de fabrication de poudre, soit de détention d'armes, étaient placés sur la sellette dans l'ordre de leur participation supposée à ces faits matériels : les fabricants de poudre d'abord, comme pierre angulaire de l'accusation, puis les détenteurs d'armes ; et l'imputation d'association illicite se glissait timidement entre les deux chefs principaux comme charges secondaires, et destinée seulement à appuyer, en deuxième ligne, l'attaque du ministère public.

A coup sûr, ces chiffons de papier qui tiendraient dans un dé à coudre ne pouvaient entrer en concurrence avec la formidable boutique de *bric-à-brac* étalée sur les marches du tribunal. On s'est ravisé cependant ; il aura paru sans doute plus hardi de laisser de côté toute cette ferraille qui avait perdu son prestige au grand jour, qui n'ôtait plus le sommeil aux bonnes gens. D'ailleurs ces fusils rouillés, ces tables boiteuses étant rebutantes à manier, ne prétendaient à rien de grand ni de merveilleux. Cela n'avait pas de souplesse sous la main de l'artiste, tandis que ces trente morceaux de papier si maigres en apparence — oh ! parlez-moi de cela pour être élastique et revêtir toutes les formes ! —, c'est vraiment là une mine sans fond, une intarissable source de richesses.

Tout est dans tout, mais principalement dans les carrés de papier. Il sortirait de là quarante conspirations l'une après l'autre, que la matière ne serait pas épuisée. Comment n'en pas tirer au moins la moitié d'un ? Car ce n'est qu'un demi-complot qu'il fallait ici ; en risquer un tout entier eût été tout compromettre et s'exposer à ne rien avoir. Il y a parmi les jurés des appréciations si maladroites, qui n'ont pas la tribune des conspirations et qui n'y voient rien du tout, les aveugles !

Il s'agissait donc de bâtir un quasi complot. Car décidément, les affaires de poudre, de plomb et de cartouches faisaient long feu, témoin l'histoire de la rue Dauphine. Cet atelier de la rue Dauphine fut le second coup de tonnerre de l'année.

Entrant en matière, le prévenu combat avec force les déclarations du témoin Lucas, qui, ayant participé selon lui, à la matérialité des poudres, aurait dû être poursuivi lui-même comme complice.

Lucas était évidemment un agent provocateur. On l'a récompensé de ses services en lui donnant une place sans concours. Il aurait mieux valu lui donner de l'argent et mettre la place au concours.

M. Blanqui s'efforce d'établir que les divers objets saisis chez lui n'ont aucun rapport avec la fabrication de la rue de l'Oursine, et que la blouse grise et le tablier noir couverts de taches de peinture dont il a été si longuement question dans l'instruction et les débats de la première instance n'ont jamais appartenu à sa femme.

M. Blanqui entre dans une longue discussion au sujet des listes trouvées sur lui, listes que l'on prétend renfermer les noms des membres d'une association, et qu'il soutient n'être relatives qu'à la réapparition du journal *Le Libérateur*.

M. Blanqui, après avoir réfuté, dans un discours de près de trois heures²⁴, les charges élevées contre lui, arrive à la partie politique de son discours, et qualifie les lois de septembre de lois, filles des passions politiques.²⁵

M. le président engage le prévenu à ménagement et à se renfermer dans sa défense.

Dans la dernière partie de sa plaidoirie, **M. Blanqui** se plaint amèrement de plusieurs passages de la réquisition de M. le Procureur du Roi en première instance et d'insinuations contre lui et ses co-prévenus.

M. le président invite le prévenu à ne point sortir de la cause, ni des bornes d'une défense légitime.

M. Blanqui poursuit et s'étonne de ce qu'on a présenté la révolution de 1793 comme une menaçante image de celle que lui et ses amis voudraient faire.

M. le président, après avoir consulté la cour, déclare que la cause du sieur Blanqui est entendue, à moins qu'il ne veuille se renfermer dans les limites de sa défense.

M. BLANQUI. — Je dois insister sur ces faits.

M. le président. — Il y a une décision de la Cour.

M. BLANQUI. — Je demande à continuer ma défense comme je l'entends. M. l'avocat général a parlé de considérations politiques, notamment quand il s'est occupé de Bruys.

M. le président. — Si vous n'avez pas autre chose à dire, votre défense est entendue.

24. Cf. les notes sur cette défense recueillies dans le dossier CC 728 n°162, dossier 28, des Archives nationales, qui complètent ces quelques paragraphes (texte 59, p. 351).

25. Sur les lois de septembre, cf. texte 56, note 6, « Lettre à la presse ». Cette phrase, que l'on retrouve dans les feuillets de brouillon de la défense de Blanqui publiées ci-après, prouve que c'est bien celui de sa défense (feuillet 16). De même, les allusions, citées plus loin, aux accusations du ministère public et à 93 se retrouvent feuillets 19 et 20.

M. BLANQUI. — La Cour ne connaît de ma défense que ce que j'en ai prononcé, elle ne peut pas connaître d'avance ce qui me reste à dire.

M. le président. — Passez à un autre point.

M. BLANQUI. — J'ai donné à un développement politique la forme la plus capable pour me faire écouter avec bienveillance.

M. le président. — Blanqui, avez-vous de nouveaux développements à donner à votre défense ?

M. BLANQUI. — On a écouté les considérations politiques présentées par M. l'avocat général, je demande à être écouté avec la même attention.

M. le président. — La cour a décidé que cette défense était inconvenante.

M. BLANQUI. — Ma défense est donc arrêtée.

M. le président. — Votre défense sera complète si vous voulez vous renfermer dans les points de la cause.

M. BLANQUI. — Je suis resté dans les points traités par le ministère en juillet.

M. GODON. — Je n'ai point parlé de la révolution de 93.

M. BLANQUI. — Vous avez lu des pièces relatives à Barbès.

M. le président. — Je répète que la Cour a prononcé. Elle a jugé que ce que vous disiez était étranger à la défense et inconvenant.

M. BLANQUI. — J'insiste pour achever. Puisqu'on m'arrête dans ma défense, je proteste.

Une partie des prévenus se lève en s'écriant ! Nous protestons tous !

M. le président. — Asseyez-vous.

M. BEAUFOUR. — Nous nous assierons quand nous voudrons.

M. le président. — Gardes, faites descendre celui qui a dit cela !

Les prévenus se lèvent de nouveau, en criant : « Alors, faites-nous descendre tous ! »

M. le président. — Beaufour, vous avez dit : « Nous nous assierons quand nous voudrons. »

M. BEAUFOUR. — J'ai cru dire : « Nous nous assierons quand vous le voudrez. »

M. Barbès commence un discours où il parle du Moyen Age, du droit de jambage et des autres coutumes tyranniques de la féodalité.

M. le président, après avoir consulté la cour, interrompt ces digressions comme étrangères au procès.

M. LAMIEUSSENS. — Puisque la cour n'a voulu entendre ni la défense de M. Blanqui, ni celle de Barbès, je proteste moi-même.

M. Bruys, âgé de dix-huit ans, lit un exorde dans lequel il signale la jonction des causes comme une manœuvre maladroite qui appelle de nouveau sur les accusations le scandale de la publicité.

La cour interrompt aussi cette plaidoirie.

M. Génin, né en Savoie, se plaint d'avoir été présenté comme un étranger turbulent, et vante la fidélité des Allobroges et des Savoisiens qui ont versé leur sang pour la France.

Cette plaidoirie est également interrompue.

MM. Grivel et Collet, dont les discours se renferment dans la cause, sont écoutés avec attention.

M. Barbès et **M. Génin** veulent successivement reprendre la parole, mais ils poursuivent le genre de défense déjà interdit par la cour, et **M. le président** se voit forcé de les interrompre.

MM. BARBÈS, GÉNIN, LAMIEUSSENS, BLANQUI. — Nous protestons, la défense n'est pas libre.

M. le président lève l'audience à six heures un quart, et renvoie la cause à demain dimanche pour le prononcé de l'arrêt. Midi est l'heure indiquée, mais il est probable que la décision ne sera rendue que vers cinq ou six heures du soir.

Audience du 23 octobre

[Audience consacrée aux délibérations et à l'arrêt de la cour qui reprend le principe des liens existant entre les cinq listes saisies dans le portefeuille de Lamieussens, celles de Blanqui, celles de Fayard, les documents sur les Familles saisis chez Barbès et sur Fayard, la fabrication de poudre et détention d'armes, rue de l'Oursine, rue Dauphine et chez un certain nombre d'inculpés.

L'arrêt confirme en général celui des 11 août et 29 septembre, sauf en ce qui concerne Collet, Duballin, Dujarrier, Guichon, Graux, et Lyon, acquittés, Hallot, qui semble avoir bénéficié de son défaut, et Veignant, Alleron, Quetin, dont la peine est diminuée.]

PROCÈS DES POUDRES

(Suite)

[Défense de Blanqui au procès d'appel]*

[Octobre 1836]

[LETTRE AU PROCUREUR]

mercredi 19 octobre 1836

Je demande à pouvoir garder de [la] lumière pour écrire ma défense. Je ne saurai fixer l'heure où je l'éteindrai, parce que je n'ai presque plus de temps devant moi. La fatigue, au reste, me forcera toujours de restreindre ma veille.

[Signée de Blanqui, écrite à l'encre sur papier bleu où se trouvent des écritures au crayon à papier quasi illisibles.]

[NOTES DE BLANQUI POUR SA DÉFENSE]

[Feuille 1]

[...] il a menti à son patron Calot de la [...] changer ou [...] de 30 fr. Il a menti pour l'histoire du mouchard qui le suivait, il a menti pour l'histoire des voleurs qui l'ont battu, il a menti en niant avoir couché avec Dubois. Palanchon les a trouvés dans le même lit¹.

Il a menti trois fois pour cette conférence. Il a nommé Edmond Canard, puis Émile Canard², puis Palanchon.

* AN, CC 728, n° 462, dossier 28. La défense de Blanqui n'a pas été sténographiée et jusqu'à présent les historiens s'accordent pour considérer comme perdu le texte de ce discours qui dura trois heures et dont le compte rendu ne donne qu'un aperçu. Nous sommes par contre certains que Blanqui a utilisé les présents textes, trouvés sous la forme de feuillets de brouillon aux Archives nationales dans les dossiers de la Cour des pairs. La preuve en est la correspondance parfaite de certains passages avec le compte rendu. Il s'agit de manuscrits dont la lecture est très mal aisée. Certains sont numérotés, les autres non. Bien que ce texte ne soit pas complet et qu'il soit difficile de lui redonner un déroulement logique, on peut penser qu'il constitue sinon la transcription exacte de son discours, du moins sa forme écrite la plus achevée. Nous publions les passages que nous avons réussi à reconstituer. Nous avons fait précéder ces notes d'une « Lettre au Procureur », signée de Blanqui, trouvée dans le même dossier.

1. Les comptes rendus du procès dont nous disposons ne nous permettent pas de dire à quel moment du procès ni à quel personnage Blanqui fait allusion. Nous ne savons qui sont Calot et Dubois.

2. Il y a eu effectivement confusion sur le nom de Canard, fils du maire de Tournus, inculpé du premier procès, très vite reconduit en Saône-et-Loire.

Il est tellement vrai que Lucas ne m'avait dénoncé pour la poudre que le 4 mars, jour de son arrestation et de la mienne³, la police a fait perquisition chez ma belle-mère pour y trouver de la poudre et des munitions. Là les agents bouillaient avec une telle ardeur qu'ils se jetèrent sur des tablettes de chocolat, les prenant pour des paquets de cartouches, enfin des sacs de café qu'ils prenaient pour des paquets de poudre.

On a saisi à mon domicile des torchons et d'autres objets pour les comparer probablement avec des pièces trouvées rue de l'Oursine. Je ne crois pas qu'il soit question au procès d'autres pièces que ces blouses et le panier [phrases barrées. Suit :] la demande aux poudrières.

J'ai à parler maintenant messieurs, des témoignages qui ont été portés soit devant le juge d'instruction, soit devant vous, et qui forment un des [éléments] les plus graves [dans] toute cette affaire.

La justice, MM., dans tous les procès, n'a pour l'éclairer que les dépositions des témoins et les pièces à conviction. Ce sont là les deux éléments principaux qui déterminent l'opinion des juges. Ces deux éléments offrent ici des particularités bien remarquables⁴.

[Feuillet 3]

[...]fut-il versé à regret, comme, nécessité terrible, par des hommes intègres, amis ardents de leur pays, dévoués jusqu'au fanatisme à la cause sainte et sacrée de l'égalité, et qui donnèrent aussi leur vie pour leur croyance. C'est à cause de ce sang ainsi répandu que le nôtre coule encore français dans nos veines. Les plus vieux parmi nous n'étaient pas nés lorsque s'accomplit ce triste sacrifice. Tous ceux qui y jouèrent un rôle, victimes ou prêtres, sont également loin de nous, mais nous ne savons pas trouver de blasphèmes contre les austères et puissants génies qui ont sauvé le grand peuple du naufrage. Nous mesurons notre reconnaissance pour eux à l'amertume qui saisit nos cœurs, lorsque le drapeau tricolore disparut du sol de la France, emporté par l'ouragan des nations.

Quant à nous, enfants d'une France plus jeune, nous avons versé du sang, il est vrai, mais c'est le nôtre, et celui-là, on a pu voir que nous n'en sommes point avarés ; car depuis vingt ans, il ne cesse de ruisseler par tous nos pores. Il a rougi les échafauds comme les places publiques.

Je n'ai point épargné le mien pour ma part. Fortune, repos, bonheur, j'ai tout jeté en sacrifice au drapeau que je sers. C'est pourquoi je méprise les déclarations hypocrites des persécuteurs qui n'eurent jamais en péril ni un cheveu de leur tête ni un jour de leur liberté. Chose étrange que ceux qui

3. Non prévenu, Lucas a vu ses services de délateur bien récompensés. Blanqui donne le 4 mars comme date de son arrestation, les dossiers d'écrou et le rapport Mérilhou donnent le 11.

4. Nous regrettons de ne pas avoir trouvé le feuillet suivant où il analyse certainement le fonctionnement de l'instruction, déjà à cette époque l'un de ses chevaux de bataille.

font souffrir accusent de barbarie ceux qui souffrent ! Ou plutôt faiblesse ridicule de nous en plaindre ! *Vae victis* ! La calomnie, c'est le pain dont on nourrit le vaincu. Sachons manger stoïquement ce pain si amer à la bouche. A tout prendre, il est plus doux au cœur que ces mots délicats savourés au bruit des fanfares et des flatteurs, mots funestes pétris du sang et des larmes des justes opprimés, et qui troublent de rêves sinistres le sommeil de l'oppresseur.

[Feuillet 4]

[...] de dévouement et d'égalité ? L'égalité est une chimère, le dévouement une sottise. Que chacun se dévoue à soi-même, il n'aura pas besoin du dévouement des autres. Nous n'avons qu'un devoir ici bas, c'est de nous enrichir. Au plus adroit et au plus fort le champ est libre. Ceux qui rêvent de bonheur universel sont des insensés ou des fanatiques.

Vous l'avez dit : nous sommes fanatiques, c'est notre affaire. Le plus magnifique éloge que puisse faire de nous ce siècle d'égoïsme et de lâcheté, c'est de nous lancer cette injure, la plus sanglante de toutes les injures. Oui, mes amis, nous sommes des fous. Nous avons une foi, nous avons des croyances austères, passionnées. Nous ne sommes pas grâce à Dieu, des Républicains d'un jour, enthousiastes la veille, apostats le lendemain.

Si l'on nous disait : « partez, vous êtes libres, à condition d'oublier vos folles utopies ; ne songez plus à la restauration de la Pologne, à la délivrance de l'Europe, à l'affranchissement des prolétaires ; cessez de rêver le règne de l'égalité, laissez-là vos chimères de dévouement. Redevenez de bons citoyens, gagnez de l'argent, pensez à vous et point aux autres. Allez, la fortune est à vous et la puissance qu'elle donne. »

Que répondriez-vous ? Je puis le faire en votre nom. « Tant que le sang polonais fumera, impuni, tant que s'offrira à nos yeux le hideux contraste de l'oisiveté chamarrée de broderies et du travail couvert de haillons, tant que crieront vers nous les gémissements des enfants du peuple qui ont faim, tant que le veau d'or sera Dieu, l'égalité proscrite, la probité bafouée, le vice triomphant, la vertu écrasée, nous resterons ce que nous sommes. Nous voudrions changer, il y a là... quelque chose qui est plus fort que notre volonté, nous ne pourrions pas, non, nous ne pourrions pas être riches ni puissants, nous serions trop malheureux ! »

N'est-ce pas mes amis, vous que j'ai entraînés après moi dans les prisons, vous qui avez laissé des enfants orphelins, vous disiez tout d'une voix : n'ouvrez, n'ouvrez ces portes ; si l'on ne peut sortir de là qu'à ce prix, qu'elles se referment sur nous. Il vaut mieux la paix de l'âme dans les cachots que la liberté avec l'infamie et le remords.

Ecoutez, j'ai été quatre mois entiers [...] dans une cellule sanitaire. Resté en présence de moi-même, je me suis pris à penser que si j'étais malheureux, d'autres l'étaient encore plus que moi. C'est là, je vous assure, le plus puissant remède contre tous les maux, c'est celui que conseillait Socrate, ne

songeons point à nous, songeons à ceux qui souffrent plus que nous et l'indication fera taire la douleur. [...]

[Feuille 8]

Le drame que je joue aujourd'hui dans cette enceinte a été considérablement revu, corrigé et augmenté depuis la première représentation qui en a été donnée sur les bancs de la police correctionnelle. Les combinaisons et l'arrangement en ont été modifiés. On a fondu deux pièces en une, moyen fort bien imaginé pour obtenir des effets plus puissants. On voit que les auteurs se sont complus dans leur œuvre, qu'ils l'ont gonflée, agrandie jusqu'à des proportions vraiment magnifiques, sans négliger la partie des décors et la mise en scène qui ont reçu de remarquables embellissements.

Cette affaire, MM., n'était en première instance que l'affaire de la rue de l'Oursine tout simplement. Il est vrai que lorsque retentit tout à coup avec fracas cette terrifiante nouvelle qu'une fabrique clandestine de poudre avait été découverte au fond d'un faubourg de Paris, l'idée d'une vaste conspiration surgit tout d'abord dans les esprits toujours disposés au merveilleux, et principalement dans les temps prosaïques comme le nôtre.

Tout cet émoi était dû aux habiles exagérations d'un journal compère, qui sonnant la trompette de toutes ses joues pour amener le public autour de sa nouvelle, contait les masses de poudre amoncelées près d'un grand poêle chauffé au rouge, les amas de soufre et de salpêtre, l'énorme attirail de matières, de tamis, de pilons, les mains et le visage noircis des farouches cyclopes ardents⁵...

[Feuille 9]

... à leur œuvre infernale. De là, les insomnies de tant d'honnêtes bourgeois qui ne rêvaient plus que maisons minées et sautant en l'air.

Cette fantasmagorie s'ouvrait (?) bientôt au souffle de la réalité et la grande fabrique, rivale des poudreries royales du Bouchet, se réduisit aux étroites proportions d'une spéculation de contrebande. C'était l'histoire des bâtons flottants, mais il fallait éviter le *Ridiculus mus* (sic) qui n'eût pas manqué d'exciter la risée publique, et d'ailleurs n'était-il pas dommage d'étriquer misérablement une affaire qui se présentait si bouffante et si bien étoffée ?

Il se fit donc une battue générale des caves et des greniers de Paris, et la fabrique de la rue de l'Oursine se trouve flanquée, par ce moyen, d'une multitude de fusils d'enfants, de pistolets sans chien, de sabres de bois et de couteaux de cuisine ramassés des quatre coins cardinaux ; si bien que ce qui n'était à l'origine qu'un mince ruisseau, le grossissant à droite et à gauche de minces filets d'eau, s'enfla insensiblement en une superbe rivière qui

5. Plusieurs passages de ce feuillet, ainsi que des suivants, se retrouvent dans le compte rendu d'audience, *supra*, p. 348.

s'en va déborder sur la police correctionnelle, et inonder ses bancs de flots de prévenus.

Et là, néanmoins, dominait encore à peu près exclusivement le fait matériel. Tous les prévenus, inculpés soit de fabrication de poudre, soit de détention d'armes étaient placés sur la sellette dans l'ordre de leur participation supposée à ces faits matériels, les fabricants de poudre d'abord, comme pierre angulaire...

[Feuillet 10] [déchiré]

..de l'accusation, puis les détenteurs d'armes. L'imputation d'association illicite se glissait timidement entre les deux chefs principaux comme charge secondaire et destinée seulement à appuyer en deuxième ligne l'attaque du ministère public.

A coup sûr, ces chiffons de papier qui tiendraient dans un dé à coudre, ne pouvaient entrer en concurrence avec la formidable boutique de bric-à-brac étalée sur les marches du tribunal. On s'est ravisé cependant. Il aura paru sans doute plus hardi de laisser de côté toute cette ferraille qui avait perdu son prestige au grand jour, et qui n'ôtait plus le sommeil aux bonnes gens. D'ailleurs, ces fusils rouillés, ces tables boiteuses étaient rebutantes à manier, ne prêtaient à rien de grand ni de merveilleux. Cela n'avait point de souplesse pour la main de l'artiste, tandis que les trente morceaux de papier, si maigres en apparence ; eh ! parlez-moi de cela pour être élastique et revêtir toutes les formes ! c'est vraiment là une mine sans fond, une intarissable source de richesse.

Tout est dans tout, mais principalement dans ces carrés de papier. Il sortirait de là quarante conspirations l'une après l'autre, que la matière ne serait pas épuisée. Comment n'en pas tirer au moins la moitié d'une ? Car ce n'est qu'un semi-complot qu'il fallait ici ; en risquer un tout entier, c'eût été tout compromettre et s'exposer à ne rien avoir...

[Feuillet 11] [déchiré]

Il y a parmi ces jurés des appréciations si maladroites, qui n'ont pas la triture [??] des conspirations, et qui n'y voient rien du tout, les aveugles !

Il s'agissait donc de bâtir un quasi complot, car décidément les affaires de poudre, de plomb et de cartouches faisaient long feu, témoin l'histoire de la rue Dauphine. Cet atelier de la rue Dauphine fut le second grand coup de tonnerre de l'année. Le journal compère emboucha la trompette pour annoncer au public ébahi deux cent mille balles, dix mille cartouches, des barils de poudre, tout cela saisi dans une petite chambre d'étudiant. Le public ne réfléchit pas que deux cent mille balles pesant dix milliers, ce qui, en ajoutant le poids des dix mille cartouches, forme environ douze milliers pesant qui auraient enfoncé le plancher de l'étudiant. On avait aussi envahi le domicile d'un autre pour y découvrir un canon.

Ce fut donc un avortement complet, une risible déconfiture, quand, au grand jour de l'audience les deux cent mille balles de guerre se transformèrent en quatre mille balles de chasse, et les canons en pots de chambre.

Les chiffres sont, il faut l'avouer, d'un positivisme désespérant. Ils coupent (?) les actes aux plus vives imaginations. On ne peut rien faire avec eux ; ce n'est pas comme avec des noms sur un petit carré de papier, qui se prêtent à former mille combinaisons, toujours diverses, et toujours nouvelles ...

[Feuillet 12]

... tout l'effort de l'enfantement dut, par conséquent, se porter sur les lambeaux de papier, d'autant plus que si les fabriques de poudre et de cartouches ne valent rien pour un chef principal d'accusation elles sont excellentes comme accessoires et flanquent admirablement les complots en quasi complots glanés ailleurs.

C'est ainsi qu'avec mes notes et celles de Lamieussens une main habile a échafaudé cette multiple association, édifice gigantesque où se trouvent des caves pour fabriquer la poudre, des greniers pour animer des munitions, création toute féérique, née par enchantement, à peu près comme les palais à la lampe merveilleuse, du frottement de quelques chiffons de papier dans les doigtés magiques des gens du roi.

Voici donc une espèce de gouvernement occulte qui a son armée, ses fonderies, ses arsenaux, ses magasins ; les ateliers de la rue de l'Oursine et Dauphine ne sont plus qu'une partie de ses puissants moyens d'action ; et c'est moi qu'on a bien voulu choisir pour chef responsable de ce gouvernement, en sorte que dans cette affaire de châteaux de cartes et de papier, aux deux seuls motifs de prévention s'appuient sur des faits matériels, savoir la fabrication de poudre et de détention d'armes, je me vois placé comme principal coupable en tête des accusés, probablement parce qu'on n'a saisi chez moi, en fait d'armes, que...

[Feuillet 13]

... des canifs et en fait de munitions que de la poudre à écrire.

Pour arriver à ce résultat, il a fallu mépriser bien des choses, le sens commun d'abord, puis l'ordre chronologique des faits. Il a fallu rejeter au second plan ce qui était au premier, placer au premier ce qui était au second, poser l'association comme mère et génératrice nécessaire de tous les faits qui figurent au procès, il a fallu accumuler sur nos têtes à quelques-uns, tous les péchés d'Israël, passés, présents et à venir.

Je ne me crois point obligé de suivre l'accusation dans cette route qui a été divisée parce qu'elle éloigne de la vérité, et qu'elle effacerait les vestiges de certaines menées honteuses qu'il importe de mettre au grand jour.

Il y a ici des mystères d'iniquité à dévoiler, et pour en saisir le fil au travers des ténèbres dont on les a enveloppés, il est besoin de suivre à la trace la marche simultanée de la police et de l'instruction. C'est la méthode la plus sûre de mettre à nu les fondements d'une accusation qui n'a été bâtie que sur du sable et sur de la boue.

[...]

Ici M. Blanqui discute des détails de la prévention [*barré dans le texte*].

[Feuillet 16]

C'est un grand malheur, continue M. Blanqui, pour la justice humaine d'habituer le peuple à voir traîner devant elle des hommes dont les actes ne blessent point la confiance publique, des hommes dont elle se trouve obligée de faire elle-même un magnifique éloge, tout en demandant que l'on ouvre pour eux les portes des prisons.

Je sais bien que c'est au nom de la loi que l'on réclame les châtimens.

Mais la loi, Messieurs, n'est plus dans notre pays une religion ; elle n'est plus surtout une religion qui domine si impérieusement la conscience des peuples qu'ils repoussent et maudissent comme sacrilège tout ce qui s'élèverait pour lui porter atteinte. Les peuples n'éprouvent qu'une profonde indifférence pour cette lettre morte qu'on appelle la loi, cela se comprend bien, MM..

Toutes les lois qui sont en vigueur aujourd'hui ne s'appuient point sur cette morale éternelle qui a été placée en dépôt dans le cœur des hommes pour servir de bien et de sauvegarde aux sociétés.

Il en est parmi ces lois qui sont filles des passions et de passions éphémères⁶. Vouloir qu'on leur porte la vénération que personne ne refuse à d'autres lois qui sont justes et bienfaisantes, s'épuiser en menaces et en châtimens pour leur conquérir cette vénération par la terreur, c'est entrer dans une voie redoutable, dangereuse, MM.. En voulant imposer le respect pour des lois qui ne le commandent point d'elles-mêmes, on l'ôte à celles qui savaient l'inspirer et c'est ainsi que les gouvernements périssent par les efforts même qu'on croit faire pour les sauver. La conscience humaine ne se modifie point au gré des caprices de législateurs d'un jour.

[...]

[Feuillet 18]

En nous traînant sur des bancs où chaque jour vient d'asseoir ce qu'il y a de plus trivial et de plus platement vicieux dans les rangs du crime, on a

6. Encore un passage se trouvant dans le compte rendu.

espéré flétrir des hommes dont les mains et le cœur sont purs. On a calculé que la honte de la sellette rejaillirait sur eux. Eh bien ! Ce n'est point ce qui déshonorerait la sellette, c'est la sellette qui sera réhabilitée par eux.

La croix, devant les siècles, instrument du plus cruel et du plus ignoble supplice, objet et symbole d'opprobre et d'infâmie, la croix est devenue la dominatrice du monde, parce que sur la croix périt, il y a dix-huit cents ans, celui que ses juges condamnèrent aussi comme factieux.

On parle de la rétablir dans cette enceinte sans doute pour enseigner aux juges et aux accusés comment doivent être châtiés les ennemis de l'ordre social. La grande image du Christ expirant reparaîtrait alors dans le prétoire, d'un côté pour exciter l'émulation de la justice politique, de l'autre pour effrayer incessamment du spectacle de cette sanglante agonie les nouveaux factieux qui tentent de ressusciter les séditions et les doctrines du crucifié.

Mais aussi le peuple ne sanctionne plus comme des arrêts de justice les « décrets » de la persécution et du martyre. Il ne croit plus alors que ce soient les bons qui punissent et les méchants qui soient punis ; et s'il rencontre quelque part des prisonniers escortés d'un appareil d'armes et de soldats, chargés de fers et d'ignominies, il s'arrête à les contempler, le cœur plein de crainte et de douleur, et il se dit en lui-même : ce sont encore des justes qu'on persécute !

[feuille 19]

La postérité a honoré la cendre des martyrs qui moururent pour avoir confessé hautement une foi proscrite, en s'écriant devant leurs juges : je suis chrétien ! La sympathie ni l'admiration ne manqueront pas non plus aux hommes de bien qui ne savent pas renier leur conviction ardente, et qui frappent à la porte des cachots en disant : ouvrez que j'entre ; je suis Républicain !

Toutes ces choses doivent arriver, parce qu'elles servent aux fins de l'humanité, car à voir les justes souffrir, la conscience publique s'émeut et demande quelles sont ces pierres dont on les frappe ; les châtiments qui passaient inaperçus, lorsqu'ils ne tombaient que sur des vrais coupables, paraissent alors d'odieuses tortures, et c'est ainsi que se réforment peu à peu les barbaries des lois humaines. Aussi est-ce pour nous une consolation de souffrir, comme le Christ, entre les voleurs, et de songer que nos souffrances rachètent celles des malheureux qui naîtront après nous.

C'est pourquoi nous partons la tête haute ; quelles que soient les peines qu'on appesantisse sur nous, en nous frappant, elles s'ennoblissent.

J'ai entendu devant le tribunal du premier degré, parler de peines afflictives et infâmantes. Celui qui nous accusait a répété avec affectation qu'un chiffon de papier de plus nous eût conduits sur les bancs des grands criminels. Il a fait voltiger autour de nos têtes ces mots : peine afflictive et infâmante, comme une auréole de honte et d'opprobre.

Ah ! Messieurs, quand le ministère public a devant lui des hommes que l'opinion universelle réprouve et condamne, il est plus tranquille et plus froid. Il ne songe pas à rappeler sans cesse ces peines qui se représentent d'elles-mêmes menaçantes à la confiance du coupable. Quand donc on a recours à des ...

[Feuillet 20]

...moyens si insolites, je puis le dire, il y a un remord dans ces menaces. C'est un cri poussé bien haut pour étouffer une voie secrète qui s'élève et qui dit : non, vous ne pouvez pas flétrir des hommes de bien.

Ah ! quand même vous traineriez devant les cours d'assises ou devant le tribunal révolutionnaire de la monarchie ces accusés dont vous racontez vous même la douceur, la probité, le désintéressement, le dévouement austère, quand bien même vous les enverriez dans vos maisons de réclusion ou dans vos bagnes, accouplés avec des forçats, quand bien même, en un mot vous les écraseriez de toutes vos peines afflictives et infâmanes, je vous le dis, ce n'est pas nous qui serions infâmes !

Et puis, on a parlé de factions implacables ! Mais qui donc est implacable ? N'est-ce point de porter un cœur qui ne saurait amollir le spectacle des supplices ou des souffrances ? N'est-ce point être insatiable de vengeances, infatigable à frapper des ennemis vaincus ? Et où sont les vaincus aujourd'hui ?

[suite très difficile à lire.]

Quelles victimes avons-nous faites ? Quels cachots avons-nous remplis ? Quels échafauds avons-nous dressés ! Oh ! Messieurs les plus vieux parmi nous n'étaient pas nés, alors que, dans le grand effort de la France, son indépendance et sa liberté, le sang coulait par flots à la frontière et sur notre sol. C'est le sang qu'on nous reproche, mais je vous le dis, nous n'étions pas nés. Si ce n'est toi, c'est donc ton père, mais mon père à moi alors a vu de près l'échafaud. Que vous importe les tourments qui ont passé ! La moitié d'entre nous n'étaient pas nés encore quand le drapeau tricolore disparut de la terre de France emporté par l'ouragan des nations. Le passé n'est point à nous, il appartient plutôt à nos adversaires qui sont vieux.

[un morceau du feuillet 22]

Quelles victimes avons-nous faites, nous ? Quels cachots avons-nous remplis ? Quels échafauds avons-nous dressés ? C'est le souvenir formidable de notre première révolution qu'on évoque comme un fantôme aux yeux des crédules et des timides et qu'on punit dans leur esprit par une menaçante image de l'avenir souhaité par nous. Eh ! Messieurs, dans ce sublime effort de la France pour sauver son indépendance et sa liberté, qui a compté le plus de victimes ? Au prix des torrents de sang républicain que nos

soldats prodiguaient sur la frontière, celui des complices, de leurs ennemis n'a coulé que par gouttes dans l'intérieur.....

[passages de feuillets divers]

Explique-t-on ces notes mieux que moi ? Si mes explications ne peuvent rendre compte du sens de toutes, explique-t-on soi-même ce sens dans le système de l'accusation. On a voulu que je puisse rendre compte exactement des mille annotations hiéroglyphiques, comme s'il était de la puissance humaine d'arriver à un tel effort de mémoire.

On me dit : c'est là votre réponse ? et puis on ne dit pas comment ces annotations se rapportent à une association. Il semble qu'on ait une clé mystérieuse pour déchiffrer ces notes, qu'on veuille se garder de la faire connaître cette clé, à l'accusé et au public.

Rien de semblable et cependant toujours association. C'est comme un cauchemar que ce mot association, tout se transforme en association. [...]

Lurons et voleurs, sortez de vos repaires. Votre métier ne vaut rien, vous risquez beaucoup pour avoir gagné plus, j'en sais un où vous gagnerez beaucoup sans rien risquer. Laissez-là vos filets comme St Pierre, et faites-vous pêcheurs d'hommes, allons, en chasse, meute immonde, trouvez-vous des membres des familles, jetez des noms dans la gueule de fer. Accourez tous à la curée, on paie comptant, à 80 fr. pièce par tête, les républicains ! [...]

« Écoutez, MM., c'est à vous que je m'adresse, vous les juges d'instruction d'une juridiction d'enquête, vous qui transmettez les pièces des procès à ce tribunal suprême de qui relèvent tous les tribunaux. Écoutez et dites au peuple, à la France, ce que c'est que la justice politique. Dites-lui qu'elle devrait toujours avoir la justice criminelle sur ses traces, dites-leur que quand elle passe quelque part, la justice criminelle devrait... après elle, devrait toujours être ...(?) »

[LETTRE À AMÉLIE BLANQUI]

Baugé, vendredi 18 novembre 1836.*

J'arrive à l'instant, midi, à Baugé : on m'avait dit à La Flèche, que je passerais jusqu'à Saumur aujourd'hui. Mais, je n'y comptais guère. Au lieu de me faire partir ce matin à 6 ou 7 heures, on ne s'est mis en route qu'à 9h.1/2, il y a encore d'ici à Saumur sept ou huit lieues, et personne n'aime à se déranger ; les ordres avaient pourtant été donnés de Paris pour me faire voyager rapidement, puisque je suis attendu ici depuis avant-hier ; mais les ordres, chacun les exécute comme il veut, et autant que cela ne le dérange pas. Ce matin, par exemple, j'aurais du (sic) être ici à 9 heures, et repartir une heure après pour Saumur, mais il aurait fallu que les gendarmes de La Flèche vinssent jusqu'à Saumur, et c'est de quoi ils ne se sont pas souciés. Il me faudra donc séjourner ici tout aujourd'hui, et c'est à grande peine si je gagnerai Saumur demain. Je suis excédé de ce voyage ; hier, le Sous-Préfet de La Flèche m'a demandé si ma santé exigeait absolument que je partisse à 7 heures du matin ; c'était me dire que je ne pouvais pas partir autrement que par la voie ordinaire ; je n'arriverai donc à Fontevault que dimanche, 20 novembre ; y trouverais-je de tes nouvelles ? Je l'espère quelque peu.

Je suis maintenant en Maine-et-Loire : Baugé est une Sous-Préfecture qui dépend d'Angers ; je pense que tu auras songé à faire écrire par Thomas¹, et que tu auras fait également prévenir le juge, s'il demeure à Saumur.

Je me porte assez bien, j'ai passé une bonne nuit, dans la même chambre qu'un gendarme, condamné à huit jours de prison. Le temps a été pluvieux et froid pendant tout le voyage. Il faudra prendre garde à toi et à Roméo

* Extrait de la brochure de François SIMON, *Louis-Auguste Blanqui en Anjou*, Angers, 1939, p. 27. Le ministre de l'intérieur depuis septembre, Adrien de Gasparin, l'ancien préfet de Lyon qui piégea les ouvriers lyonnais le 10 avril 1834 et qui, par ailleurs, s'intéressait tout spécialement aux prisons, décida par mesure spéciale, le 5 novembre 1836, l'internement à Fontevault de Blanqui, condamné à 2 ans de prison. Pour les politiques, Fontevault était plutôt réservé aux légitimistes. Quelles raisons amenèrent un ministère peu favorable aux républicains à y mettre Blanqui ? Celui-ci ne partit que le 12 novembre et arriva le 19. Dès le 9 novembre, la préfecture de police avertissait de son arrivée le préfet de Maine-et-Loire, Jean Raymond Gauja, l'ancien compagnon charbonnier de Blanqui, heureux de le rencontrer à son retour d'Espagne (cf. texte 1, note 33). Nous avons pensé devoir reproduire la correspondance, publiée par François Simon, qui s'établit entre les diverses administrations et avec la famille Blanqui.

1. Il s'agit vraisemblablement de Charles THOMAS, celui-là même qui accompagna Blanqui déclarer la naissance de son fils à la mairie du 6^e arrondissement et qui devait être demeuré ami de la famille. C'était d'autre part également un ancien carbonaro qui avait peut-être gardé, de son côté, des relations avec Gauja.

pour la route ; je ne sais s'il vaut mieux descendre par le bateau à vapeur, je tâcherai de m'en informer à Saumur.

A La Flèche, tout le monde, pauvre et riche, voire même les prisonniers, couche sur la plume, je ne sais s'il en est de même à Saumur, car alors, tu pourrais n'apporter que la toile du lit de plume, et céder l'intérieur à quelqu'un, si toutefois cela est possible. Je te préviens qu'on mange à Saumur du pain salé, j'ai appris cela ce matin : je vais demander des détails sur Fontevault au concierge de cette prison qui y a été gardien, je sais déjà que la prison est au bout du bourg.

Je t'ai écrit de Versailles, de Rambouillet, de Chartres, de Nogent-le-Rotrou, de La Ferté-Bernard, du Mans, de La Flèche et je t'envoie ma huitième lettre d'ici, Baugé² ; note bien si tu les a toutes reçues ou s'il t'en a manqué, remarque alors quelles sont celles qui t'ont manqué.

On boit du cidre dans ce pays-ci, mais je pense qu'à Fontevault il n'y en a plus ; de La Flèche ici, il ne s'en trouve presque plus, quoique on ne boive presque que cela [*sic*] à La Flèche. Il faudrait voir si cela te conviendrait, j'en ai bu et ne m'en suis point mal trouvé ; il est vrai que nous étions en route, ce qui change l'état du corps.

Je t'écirai probablement encore de Saumur demain, puis de Fontevault quand j'y serai arrivé. Je pense que ta mère ne fera plus de difficulté pour M^o Fontain³, maintenant que je suis parti et que ton départ n'est pas moins certain.

Midi et demi, on m'annonce que je vais partir pour Saumur ; j'en suis fort aise, et ne m'y attendais pas⁴.

2. Aucune de ces lettres n'a été retrouvée.

3. Nous ne savons pas qui est ce Me FONTAIN, ni quels sont les problèmes évoqués par Blanqui.

4. Cette lettre est fort intéressante car elle révèle des côtés de Blanqui qu'on ne soupçonne pas a priori, tous ces détails et ces préoccupations domestiques, toutes ces précautions pour sa femme. D'autre part, elle semble indiquer que son « séjour » et celui de sa femme sont acquis d'avance, avant l'autorisation officielle pour la présence d'Amélie Blanqui. La correspondance interadministrative est déjà significative. Dans ses instructions du 14 novembre au directeur de la prison, Gauja (curieusement prénommé P. dans la brochure) précise : « Ce condamné devra être placé dans le quartier spécialement destiné aux politiques, et traité avec égard, s'il se conduit bien. Vous aurez aussi à prendre des mesures pour qu'il ait le moins de contact possible avec les détenus légitimistes et même à lui procurer, s'il se peut, une chambre particulière. » Et aux sous-préfets de Baugé et Saumur : « L'intention de M. le Ministre de l'intérieur est que ce condamné, qui aura partout les moyens de transport, soit transféré dans une voiture fermée [ce mode de transport, inusité dans ce cas, est l'une des premières mesures prises par le ministre] et, autant que possible, séparé des autres détenus dans les maisons de dépôt où il s'arrêtera. Il devra aussi lui être fourni, dans les dites maisons un matelas et une couverture pour le coucher ». Il est évident que les autorités étaient conscientes des risques que cette cohabitation représentait. Étant donné leurs liens antérieurs et ses relations avec Adolphe Blanqui, il ne serait pas étonnant que Gauja ait essayé de placer Blanqui sous son autorité bienveillante.

Annexes

[Lettre de Madame Blanqui au ministre de l'intérieur]

(Non datée, reçue le 25 novembre 1836)⁵

Monsieur le Ministre,

J'ai déjà eu l'honneur de solliciter de vous une autorisation pour communiquer avec mon mari, M. Blanqui, et de le visiter dans la chambre même qu'il occupe dans la maison de Fontevault où il est détenu. Cette autorisation m'a été refusée par vous, je viens, néanmoins, Monsieur le Ministre, renouveler mes instances persuadée que les raisons présentes et nouvelles que j'ai à vous soumettre devront vous disposer à m'accorder ma demande.

M. Blanqui est renfermé dans une chambre séparée du reste de la prison et qui forme, à elle seule, un corps de logis séparé ; ainsi il est possible qu'il reçoive des visites dans sa chambre sans que le Service de la maison en soit interrompu ou troublé. Il habite la partie de la prison où ont été placés les condamnés pour manifestation d'opinion légitimiste ou pour faits de chouannerie, comme il n'est frappé que de peine correctionnelle, c'est déjà une irrégularité grave que de le confondre avec des réclusionnaires ; mais cette circonstance serait d'une importance fort secondaire, sans les autres inconvénients qui tiennent aux opinions même et à la manière de vivre des compagnons qu'on lui a donné [*sic*]. Il résulte des lettres écrites par M. Blanqui, et qui ayant passé sous les yeux de l'administration de la maison ont pu être contrôlées par elle, que des menaces ont déjà été proférées contre lui et qu'il a tout lieu de craindre que des menaces on en vienne à des violences contre lesquelles il ne pourrait se protéger lui-même. Le seul moyen qu'il lui reste d'échapper à ces périls et à ces dégoûts de tous les instants, c'est de se renfermer dans sa chambre et de n'en point sortir, de se priver d'air et de promenade dans la cour où il rencontrerait nécessairement des hommes mal disposés et mal intentionnés. Pour un détenu correctionnel, se condamner lui-même et dans l'intérêt de sa sûreté à la réclusion solitaire, au régime cellulaire en quelque sorte, ne serait-ce pas, Monsieur le Ministre, ajouter au jugement qui a frappé mon mari, une rigueur que votre humanité désavoue. Mon mari n'a pas sollicité la maison de Fontevault, il l'a acceptée ; dans cette position, n'a-t-il pas droit de demander, que, puisqu'il est forcé par les dangers de la société qu'il y trouve, à se renfermer, à se séquestrer dans sa prison, au moins et par

5. Extrait de la même brochure, p. 30. D'après son contenu, cette lettre, écrite au crayon, n'est pas la première écrite par Amélie Blanqui au ministre qui n'a donc pas répondu tout de suite.

compensation, il puisse recevoir librement la visite de son épouse et recevoir les consolations de famille, les seules qui puissent arriver jusqu'à lui.

J'ose croire, Monsieur le Ministre, qu'il m'aura suffi de vous énoncer ces considérations pour qu'elles frappent votre justice et vous décident à adoucir les rigueurs de la détention de mon mari⁶.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect de votre très humble et très obéissante servante.

Amélie BLANQUI
13, rue des Fossés Saint-Jacques

Lettre d'Adolphe Blanqui à R. Gauja⁷

Paris, le 27 novembre 1836

Monsieur,

Je suis heureux de penser, dans notre malheur, que mon frère est un de vos administrés, et je recours sans hésiter à vos sympathies d'homme de lettres en faveur d'un autre homme de lettres qui aurait bien mieux fait de ne pas quitter ses services. Mon frère écrit lettres sur lettres à sa femme pour se plaindre de n'avoir pas encore de feu et pour demander un lit d'hôpital, le sien étant, dit-il, épouvantable. Si la chose dépend de vous, soyez assez bon pour donner des ordres en conséquence et recevez-en, par avance, mes remerciements bien sincères.

Mon frère se propose d'employer les loisirs forcés de sa captivité à rédiger l'historique d'un voyage qu'il a fait en Espagne, il y a quelques années. Je compte lui envoyer une caisse de livres⁸ et des cartes, soit pour l'y aider, soit pour le distraire. A qui faut-il s'adresser pour obtenir la certitude que ces livres lui seront remis ? Je crains de fatiguer de mes demandes le ministre de l'intérieur, et je serais charmé de pouvoir corres-

6. Cette lettre traduit l'inquiétude des Blanqui devant la proximité des légitimistes, mais il semble que le ministère soit assez réticent à donner une réponse favorable. Il répondait à travers le sous-secrétaire d'État, Charles de Rémusat (qui ne semble pas manifester beaucoup de considération pour son ministre) : « Je suis peu disposé à accorder des permissions en dehors des règles de police prescrites par mesure générale. »

7. *Loc. cit.*, p. 39. Nous avons pensé qu'il était intéressant de publier cette lettre qui semble montrer qu'il existait également d'anciennes relations entre Adolphe Blanqui et Raymond Gauja.

8. Dans sa précieuse brochure, François Simon reproduit la liste, consignée par le directeur, des ouvrages reçus par Blanqui le 10 décembre. Outre 26 volumes de l'*Encyclopédie moderne* de COURTIN, si aucun ne concerne l'Espagne, par contre plusieurs concernent l'Angleterre. On note les *Bases de l'ordre social* de REY, la *Physiologie* de MAGENDIE, *Le Pacte social*, etc...

pondre avec vous pour toutes ces affaires de ménage, persuadé que vous excuserez mon importunité en faveur du motif. J'espère ramener mon frère à des idées plus calmes et je suis convaincu que toutes les petites faveurs que l'Administration pourra lui accorder me serviront d'arguments pour y parvenir.

J'ai le projet d'aller le voir à la fin de décembre, je profiterai avec empressement de cette occasion pour aller vous remercier en personne et pour vous renouveler l'expression de ma haute estime, etc....

Signé : BLANQUI aîné

Lettre de Gauja au ministre de l'intérieur⁹

Angers, 10 décembre 1836

Monsieur le Ministre,

Le 30 novembre dernier, vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur une pétition de Mme Blanqui à l'effet d'obtenir la permission de pouvoir communiquer avec son mari dans la chambre particulière qu'occupe celui-ci dans le quartier des condamnés politiques détenus à Fontevault.

A son arrivée à Fontevault, le Sr Blanqui a été placé dans un local tout à fait isolé. Il lui a été fourni un poêle et du bois pour se chauffer. M. Bouvier a également obtenu des entrepreneurs qu'ils lui fourniraient un lit complet d'infirmerie, sans aucune rétribution ; au reste le Sr Blanqui a offert de payer cela 1 fr. 50 c. par mois. Quant à la permission demandée par Mme Blanqui pour voir son mari, aucun condamné n'a obtenu, jusqu'à ce jour, une faveur de cette nature ; mais je pense, avec M. Bouvier, qu'on pourrait la lui accorder sans inconvénient attendu l'isolement de son logement ; et avec la faculté, afin d'éviter les réclamations des condamnés légitimistes, de l'étendre à ceux de ces derniers qui sont logés dans des chambres particulières¹⁰.

9. F. SIMON, *op. cit.* Il nous a paru utile de publier cette lettre qui montre l'indépendance du préfet par rapport à son ministre qui lui communiquait le 30 novembre la lettre d'Amélie Blanqui. Il avait reçu deux lettres des 2 et 4 décembre du directeur de la prison, Bouvier, qu'il interprète pour le ministre en éliminant toutes les réserves du directeur.

10. Le même jour, sans attendre la réponse du ministre il envoyait au directeur de la prison une note que celui-ci recopia : « Le 10 décembre, répondu qu'on pouvait remettre au Sieur Blanqui les livres et autoriser provisoirement sa femme à passer la journée avec lui jusqu'à la décision du Ministère ». Nous ne savons pas exactement quand Amélie Blanqui rejoignit Fontevault. Nous savons cependant qu'avant de quitter Paris, elle déposa des malles de papiers personnels de son mari chez un collaborateur d'Adolphe Blanqui, l'économiste Joseph Garnier, qui épousa, le 21 décembre, Aglaé Blanqui, la troisième sœur de Blanqui, et le septième enfant de la famille (inventaire des papiers saisis en mai 1839, cf. annexe familiale).

Le Sr Blanqui est d'ailleurs placé dans une situation exceptionnelle qui justifierait même à leurs yeux cette faveur ; il n'est condamné qu'à une peine correctionnelle, et se trouvant seul de son opinion à Fontevrault, il ne peut espérer aucune distraction dans la société de ses compagnons d'infortune, hommes fort grossiers et qui tous le repoussent comme étant doublement leur ennemi¹¹.

Le Sr Blanqui a eu, à son arrivée, une légère altercation avec un légitimiste, mais lui-même considère cet incident comme insignifiant et il n'en aurait, assure-t-il, pas parlé à M. Bouvier si celui-ci ne lui avait pas adressé des questions à ce sujet.

Je suis, etc...

**Lettres de Gauja au directeur de la prison
et au ministre de l'intérieur**

27 avril 1837

Monsieur le directeur,

Vous m'avez transmis une demande du Sr Blanqui tendant à obtenir la permission de passer, chaque jour, sans gardien, quelques heures auprès de sa femme, qui est dangereusement malade¹².

J'accorde cette permission pour tout le temps que l'on croira Madame Blanqui en danger.

J'en donne avis à M. le ministre de l'intérieur.

Agréez, etc.

Monsieur le Ministre,

Par sa lettre que je vous transmets ci-jointe, M. le directeur de la maison centrale de détention de Fontevrault m'a communiqué une demande du Sr Blanqui, condamné politique, à l'effet d'obtenir la permission de passer, chaque jour, sans gardien, quelques heures auprès de sa femme qui est dangereusement malade.

J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur le Ministre, que j'ai accordé provisoirement cette permission, en la limitant, dans tous les cas, au temps pendant lequel Mme Blanqui sera en danger.

Je vous adresse aussi la demande du Sr Blanqui.

Je suis, etc...

11. Il semble que les rapports entre légitimistes et républicains étaient différents à Fontevrault et à Sainte-Pélagie où les adversaires de la monarchie louis-philipparde se respectaient davantage.

12. F. SIMON, *op. cit.* Nous ne savons pas depuis quand Amélie Blanqui se trouvait à Fontevrault, mais les faveurs dont les époux Blanqui avaient bénéficié, n'ont pas empêché son état de s'aggraver. L'amnistie allait d'ailleurs mettre incessamment un terme à cette situation (cf. période suivante).

QUATRIÈME PÉRIODE

DES SAISONS

AU

MONT-SAINT-MICHEL

INTRODUCTION

L'emprisonnement de Blanqui pour l'affaire des poudres prend fin avec l'amnistie du 8 mai 1837 accordée en raison du mariage du duc d'Orléans. Sa réclusion fut commuée cependant en résidence surveillée pendant deux ans, et il s'établit à Gency, sur les rives de l'Oise, non loin de Pontoise. Ce fut certainement la période la plus calme de la vie personnelle du révolutionnaire malgré la surveillance constante de la police qui le soupçonne, un an après, de régicide, prétexte à une perquisition infructueuse en février¹.

Les rapports de police rendent compte de nombreux voyages à Paris malgré l'interdiction, visage sans barbe, quelques fois dissimulé derrière des lunettes pour déjouer la surveillance dont il est l'objet. Nous pensons qu'il se faisait héberger, entre autres, chez sa sœur Aglaé, épouse de Joseph Garnier². Son activité, en effet, n'a pas cessé pour autant ! En juin 1837, il fonde une nouvelle société secrète, la « Société des Saisons » avec Barbès et Martin Bernard³. Héritière de la « Société des Familles », elle se dote d'un cloisonnement encore plus grand afin d'éviter que la délation d'un traître ne compromette trop d'affiliés. La base de la société était la semaine, composée de six hommes obéissant à un dimanche. Quatre semaines formaient un mois commandé par un juillet, trois mois une saison, sous la direction d'un printemps, quatre saisons une année, dirigée par un agent révolutionnaire. La société ne paraît pas avoir compris plus de trois années soit environ mille sociétaires. Sa composition est essentiellement ouvrière et tous les corps de métier y sont présents, regroupés très souvent dans une même « saison ».

Son formulaire de réception⁴ apporte des précisions supplémentaires sur les objectifs déjà exposés par celui des « familles ». La république est définie comme « le gouvernement du peuple par lui-même », laissant la liberté totale des modalités de sa réalisation au peuple, seul décideur, ce qui dispense ainsi de proposer tout projet ou programme pour l'avenir. La nécessité de la révolution semble être dans ce texte une évidence, avec cependant une notion nouvelle, car la révolution apparaît comme un moment nécessaire mais insuffisant. Une seconde étape doit suivre pour que la

1. Cf. M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 176

2. Cf. Biographies familiales, sur Aglaé Blanqui, p. 615.

3. Il semble que ce soit Martin Bernard qui ait supporté l'essentiel des tâches de réalisation malgré les nombreux voyages de Blanqui à Paris. Barbès n'y séjourna, quant à lui, qu'un très court moment (cf. p. 372 et n. 12.).

4. *Infra*, texte 61, p. 381.

mise en place de la république, c'est-à-dire de l'égalité soit possible : celle d'un pouvoir révolutionnaire. C'est le premier texte cautionné par Blanqui qui établit cette notion. Il la reprendra plus tard avec davantage de précisions, la justifiant par les deux échecs de 1830 et 1848. Cette idée que tout n'est pas gagné le soir du grand jour tient au fait qu'un gouvernement de résistance est indispensable un moment, « l'état social étant gangrené ». Blanqui s'est déjà fait un exemple de 1830 dont il tire la cruelle leçon : le peuple a renversé l'ancien pouvoir sans arriver à en créer ni à en exercer un nouveau. Mais il prend aussi certainement en considération le poids des mentalités en déclarant que le pouvoir révolutionnaire doit servir à « mettre le peuple à même d'exercer ses droits », pensant qu'il lui faudra le temps de s'habituer à ceux-ci, voire même d'apprendre à les connaître.

D'autres différences existent par rapport à la Société des Familles. Par exemple la société des Saisons ne chercha pas à recruter des affiliés au sein de l'armée. Elle avait pourtant une organisation très militaire et pratiqua des revues fréquentes à des époques indéterminées, variant les lieux, ce qui lui permettait de réunir ses troupes comme s'il s'agissait à chaque fois du grand jour. Ces exercices d'entraînement se faisaient dans des rues semées d'aboutissants et aucun des participants ne savait si l'insurrection avait été décidée pour ce jour-là. Il était convenu d'en avertir les protagonistes au dernier moment afin de déjouer toute tentative de trahison. Ces exercices mobilisaient donc les troupes régulièrement et maintenaient les esprits échauffés en permanence.

Autre différence, mais de tactique cette fois, toujours pour éviter d'éveiller les soupçons de la police : il fut décidé que l'essentiel des munitions serait déposé au dernier moment sur le passage des colonnes de combat et que le pillage des armureries fournirait les armes qui manquaient. Ainsi, Barbès avait déposé trois jours avant l'insurrection de 1839, une caisse chez une dame de la rue Quincampoix et Martin Bernard une autre dans une maison de la rue Bourg-l'Abbé où le gros des insurgés s'était rassemblé pour dévaliser le magasin d'armes des frères Lepage.

C'est là que se déroule un moment déterminant pour la suite de l'insurrection et aussi pour les relations entre Blanqui et Barbès. D'abord, le pillage du magasin Lepage est difficile et donc plus long que prévu. Fusils et pistolets sont distribués dans le même temps que les munitions descendues par Martin Bernard et Quignot. En revanche, Barbès n'a pas prévenu la locataire de la rue Quincampoix⁵ qui est absente ce jour là. Il mettra trois quarts d'heure avant de rapporter les munitions et de retrouver Blanqui et Martin Bernard aux prises avec les sociétaires qui dénoncent le manque de plan. Les défections sont nombreuses et le désordre est général, chacun

5. Papiers inédits du Dr. Lacambre. Fonds Dommanget. Passage rapporté par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 220.

voulant commander, aucun obéir. C'est à ce moment qu'eut lieu la première altercation entre les deux chefs, écrit Maurice Dommanget : « Barbès accusa Blanqui d'avoir laissé partir le monde, Blanqui accusa Barbès d'avoir par ses lenteurs, découragé tout le monde et causé le départ des pusillanimes et des traîtres »⁶. A cet instant aussi, selon les dires de Barbès et surtout de Quignot⁷, Blanqui aurait eu peur, peur au point de devenir livide. Mais davantage que le soupçon de lâcheté porté par ses deux collaborateurs, ne faut-il pas plutôt évoquer sa vivacité d'esprit qui lui aurait fait comprendre tout de suite les répercussions de cette perte de temps consacrée à se procurer l'armement ? Car sa peur fut concrétisée par le désordre dû à l'attente de Barbès pendant laquelle les combattants s'étaient certainement rendu compte, non seulement de l'insuffisance de l'armement mais aussi que les cartouches de chasse et celles de guerre étaient mêlées, provoquant et justifiant les désertions⁸. De plus, la police était déjà prévenue et l'effet de surprise escompté n'était plus possible. Blanqui, qui avait tout minutieusement calculé, reconsidéra alors en quelques minutes le projet initial, intégrant ce contretemps imprévu et capital qui bouleversait les prévisions du jeu serré de l'insurrection contre la montre et rendait dès lors l'échec plus que probable. La prise de conscience d'une issue tragique et douloureuse n'entama pas, au contraire, son courage. Aussitôt le moment de trouble passé, il n'eut aucune hésitation dans ses actes et proposa une modification du plan d'insurrection. Puisque environ deux cent cinquante combattants avaient déserté, il jugea plus sage de marcher seulement sur l'Hôtel de Ville plutôt que sur deux colonnes dont une irait vers la préfecture. Barbès, en colère, refusa et entraîna à sa suite une partie des insurgés sur la préfecture. Blanqui se mit à la tête de ceux qui restaient.

Ici n'est point le lieu de raconter la suite de l'insurrection ; Maurice Dommanget et Claude Latta⁹ en ont très bien décrit les étapes jusqu'à la défaite. Par contre la querelle entre Barbès et Blanqui et les raisons de l'échec de l'insurrection nous semblent deux points importants : l'accusation de faiblesse et de peur, fond de la querelle, augmentée de celle de lâcheté sous les balles de la barricade de la rue Greneta, parce qu'elles sont reprises par les textes présentés et qu'elles entachent la vie de l'auteur par l'intermédiaire du « document Taschereau » jusqu'à la fin de ses jours ; les raisons de l'échec parce qu'elles mettent en évidence les points faibles d'un mode de pensée.

L'attitude de Barbès face à ces accusations auxquelles il a contribué est bien contradictoire. Ce qui est curieux pour un ami, c'est qu'il n'ait pas

6. Commentaire d'un inédit du Dr. Lacambre cité par M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 198.

7. M. DOMMANGET, *op. cit.* p. 230.

8. Document Taschereau, cf. aussi DOMMANGET, *op. cit.*, p. 185.

9. Cf. *Blanqui et les blanquistes*, Claude LATTA, « L'insurrection de 1839 », p. 69.

compris ou admis une faiblesse dans laquelle chaque être humain, à des occasions bien moins importantes, est susceptible de tomber. Ce manque de compréhension à l'égard d'un individu qu'on apprécie laisse penser à une inimitié plus profonde. Comme l'ont fait remarquer tous les biographes de l'auteur, au fond, tout opposait les deux hommes : le physique et le caractère. Barbès imposant par la stature, mais indolent, orgueilleux et théâtral, s'opposait à Blanqui plutôt de petite taille, nerveux, taciturne et assidu au travail. « Le méridional en dehors » devait former un effet de contraste saisissant avec le « méridional en dedans »¹⁰.

Certainement Barbès en voulait à Blanqui de l'avoir tiré de la retraite de sa propriété de Fourtoul, comme l'explique le texte sur l'origine de la querelle entre les deux hommes¹¹. Après sa libération en mai 1837, il s'était en effet établi à Carcassonne où il fonda une société secrète avec ses amis Doux, Alberny, Fages, Trinchon, Paliopy, etc.. Il écrivit aussi une brochure qui eut un certain retentissement et prévoyait même la création d'un journal¹². Il semblait donc s'être bien installé et ne revint à Paris que peu avant la prise d'armes, sur les injonctions de Blanqui, et sans enthousiasme, comme il l'écrit lui-même à son ami¹³ : « Je vous citais l'autre jour un adage latin dont le sens est celui-ci : "Jupiter prive de la raison ceux qu'il veut perdre". Ceux qui sont dans ce cas sont moins infortunés que moi, car l'altération de leur esprit les empêche de ressentir les tourments que j'éprouve, moi qui vais aussi me perdre sans avoir perdu la raison. Une lettre de la personne que vous connaissez me rappelle impérieusement à Paris ; c'est d'une bataille qu'il s'agit cette fois-ci, me dit-on, il faut que je m'y trouve sous peine de m'entendre adresser les reproches que faisait Henri IV à Crillon : "Nous avons combattu à Arques et vous n'y étiez pas." » Il s'agit donc d'un retour contrarié, motivé davantage par le souci de l'honneur que par des objectifs plus politiques dont il semble douter : « Je pars, mais le cœur torturé et en proie aux plus tristes pressentiments, car qui sait s'il y aura vraiment une prise d'armes ! »

10. Gustave GEFROY, *op. cit.*, p. 96.

11. *Infra*, texte 87, p. 453.

12. Barbès fut traduit devant la Cour d'assises de l'Aude pour cette brochure intitulée : « Quelques mots à ceux qui possèdent en faveur des prolétaires sans travail ». Il fut acquitté du fait de délit de presse le 7 août 1837, mais condamné à un mois de prison pour « outrages par paroles envers un magistrat de l'ordre judiciaire dans l'exercice de ses fonctions et à l'audience ». Il rejoignit Paris au début 1838 et fut arrêté pour délit d'association mais, faute de preuves, il fut remis en liberté le 1er juin. Il retourna alors à Carcassonne d'où, selon de document Taschereau (texte 87, note. 10, p. 455), il aurait proposé à Blanqui de fonder un journal à Montpellier. Après le Rapport Mérilhou, (p. 104 et 105), JEANJEAN (ch. VI, p. 44 sq.) fait état de cette arrestation ainsi que BLANQUI (texte 87, p. 454 et note 7).

13. Lettre du 12 avril 1839 adressée à M. Doux père. Publiée par J.F. JEANJEAN, *Armand Barbès, op. cit.*, p. 53.

Les déclarations de Barbès au sujet des prétendues défaillances de Blanqui sont également contradictoires. Dans une lettre à Louis Blanc¹⁴ datée du 6 juin 1844 que Geffroy a eue en main et dans une conversation avec Langlois à Belle-Ile, il accuse Blanqui d'avoir cédé à la peur et même d'avoir déserté avant la fin des combats. Beaucoup plus tard, dans une lettre à Ranc, il reviendra sur cette accusation de désertion¹⁵ qu'il semble ne pas avoir formulée sur le coup. En effet, Dupont de Bussac, défenseur de Barbès et Martin Bernard au procès de juin 1839, puis de Blanqui quelques mois plus tard, rapporta leurs paroles à l'accusé quelques jours avant le procès, affirmant : « Tous deux m'ont dit que tu avais agi bravement dans cette malheureuse affaire. »¹⁶ On peut se demander dès lors si c'est bien Barbès qui est à l'origine d'accusations qu'il ne formule à notre connaissance que bien plus tard (1844 puis 1848), ou s'il n'a accredité que postérieurement, comme Martin Bernard et d'autres, les certitudes partisans de la magistrature, de la presse et de la police, parce que de sourds intérêts de pouvoir entre les deux hommes l'exigeaient alors¹⁷. En tout cas, c'est pour ne pas prêter le flanc à ces accusations, qui pouvaient s'alourdir encore du fait que Blanqui avait échappé à la police pendant cinq mois, que son défenseur et lui-même refusent de répondre et de se défendre. Pourtant aucune preuve juridique n'était assemblée contre lui, mais risquer de ne pas être condamné, lui, le dirigeant de l'insurrection, c'était confirmer les bruits de lâcheté, et cela aurait été cette fois à juste titre. Blanqui ne prendra la parole qu'une fois contre l'acte d'accusation ; pour défendre les républicains, présentés comme cruels et sanguinaires. Notons l'acharnement contre l'auteur du réquisitoire de Frank Carré qui rappelle les déclarations de Pépin¹⁸ à la veille de son exécution et reprend les bruits de lâcheté en les accentuant.

Il est plus probable que la dissension entre les deux hommes soit née ou se soit creusée au Mont-Saint-Michel, où apparaît nettement une querelle ouverte de pouvoir entre les deux chefs, provoquant des scissions parmi les prisonniers. La lettre de Béchet retrouvée dans les papiers Cabet est particulièrement violente à l'égard de Barbès et Martin Bernard. Elle met en évidence qu'un groupe formé autour de Barbès a tenté par la calomnie de

14. Lettre de juin 1844, d'après *L'Enfermé* de GEFFROY, p. 208. Commentée par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 230.

15. Lettre à Ranc, *le Voltaire*, 19 octobre 1883.

16. *Infra*, texte 66, p. 407.

17. *Infra*, texte 87, lettre de Joseph BÉCHET, 18 septembre 1843, p. 458 et note 19, texte 67 et note 17, p. 420.

18. Rapport Mérielhou, *infra*, p. 388. Cf. aussi texte 56, p. 319. Ces déclarations sont évoquées lors des deux procès : texte 63, p. 388, pour la première catégorie et beaucoup plus longuement par Frank Carré dans son réquisitoire lors du procès de la deuxième série, texte 67, p. 417-418, puisqu'il s'agit de juger Blanqui, cette fois présent.

neutraliser les partisans de Blanqui et de mettre fin à son influence. Le prisonnier écrit : « Il faut vous dire que ces honnêtes gens ont pris leur rôle au sérieux et que tout en reniant Blanqui pour leur chef, en faisant mieux même, en cherchant à l'écraser, ils veulent conserver les grades que celui-ci leur donna le 12 mai ». Même si la lettre du prisonnier, pleine de haine à l'égard de Barbès, peut être soupçonnée de manque d'objectivité dans son entier, elle n'en révèle pas moins des dissensions graves entre les deux hommes. Les désaccords entre les prisonniers sont confirmés par le ministre Duchâtel¹⁹ au moment où, devant la Chambre, il justifie la répression dans la prison par le désordre provoqué par la lutte des factions. C'est l'époque aussi où Barbès écrit à Victor Hugo du Mont-St-Michel : « Il y a un homme que je méprise plus que Louis-Philippe, c'est Blanqui »²⁰...

Un autre questionnement est celui qui porte sur les raisons de l'échec de l'insurrection de 1839. Outre le problème de l'armement qui semble avoir été déterminant : « s'il y avait eu des armes, il y aurait eu plus de combattants » reconnaît le document Taschereau, se pose le problème de l'évaluation des conditions de l'insurrection.

La France subit une crise économique importante, la misère des classes populaires va croissant ainsi que le chômage. Les élections du 2 mars 1839 provoquèrent la démission du ministère Molé et Louis-Philippe ne réussira pas à former un nouveau cabinet. Les élections s'étaient déroulées dans un climat d'intrigues et de pressions dont la presse se fit l'écho et qui déconsidérèrent le régime. A la veille du 12 mai 1839, la sixième tentative de combinaison d'un ministère s'écroule. Blanqui a pu penser alors que le moment était propice et que le peuple se rallierait à l'insurrection. Mais surtout, il a cédé à la pression de ses troupes qui attendaient le combat avec impatience. Louis Blanc²¹ écrit : « nous venons de décrire l'effroyable confusion dans laquelle flottait alors le monde politique. Les conjurés, avec une funeste impatience, s'agitèrent, voulurent combattre : ils se séparaient si on ne prenait pas les armes ! ». Il semblait donc impossible à Blanqui de raisonner et de retenir les affiliés que les exercices de rassemblement maintenaient en effervescence, échauffant les esprits, et que l'ordre de dispersion frustrait cruellement à chaque fois. Il était donc devenu impératif d'agir, la crise ministérielle en fut peut-être seulement l'occasion car elle ne menaçait guère la stabilité du régime.

La population d'ailleurs ne suivit pas. Louis Blanc écrit encore : « cinq ans plus tôt, les trois cents soldats d'une aussi impétueuse et soudaine

19. Journal *La Réforme*, 19 mai 1844, compte rendu de la séance de la Chambre.

20. *Souvenirs personnels 1848-1851*, cités par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 282.

21. Louis BLANC, *op. cit.*, p. 374.

révolte rencontraient sur leur chemin des passions qu'ils eussent allumées d'un souffle : mais, en 1839, le prodige de leur audace ne fit que jeter dans l'immobilité de la stupeur Paris fatigué » ²². Blanqui ne vivait-il pas toujours sur ces souvenirs du début des années trente ? Il a mal évalué certainement le mécontentement populaire car l'insurrection n'a pas entraîné avec elle le peuple de Paris bien qu'il plîât sous le poids de la crise et du chômage. L'émeute se gonfla bien de quelques nouvelles recrues mais de façon très insuffisante et le 13 elle eut un dernier sursaut quand les insurgés encore en liberté tentèrent d'entraîner la foule immense de curieux massés devant l'Hôtel-Dieu ou descendus dans les rues qui avaient été le théâtre de la révolte. Quelques barricades s'élevèrent encore, mais l'ordre fut rétabli à la fin de la journée.

Pourtant tout avait été calculé avec une précision étonnante : les lieux pour dresser des barricades, les ceintures d'étoffe rouge pour se reconnaître, jusqu'à la proclamation du gouvernement provisoire, ainsi que des tambours pour appeler à se joindre au mouvement et même deux ambulances et une « infirmerie » pour les blessés. L'aspect organisationnel et militaire de la prise d'armes n'a pas suffi à palier le manque d'évaluation de la situation politique, économique et sociale qui d'ailleurs était trompeuse car s'il est juste de dire que rien n'allait bien, il aurait fallu se rendre compte aussi d'une réalité d'ensemble plus large et différente de l'après 1830. En effet, si le mécontentement populaire était réel, il ne se manifestait plus par des revendications politiques, la jeunesse des Écoles, un temps si présente dans les mouvements de révolte, s'est assagie, les soldats ont été volontairement écartés de l'organisation des saisons et enfin la bourgeoisie est entièrement partie prenante du régime. « La base politique de l'insurrection manquait », écrit Maurice Dommanget.

Mais, quel que soit le bien-fondé de ce problème de l'évaluation des conditions, Blanqui avait-il le choix ? Ne jouait-il pas surtout la crédibilité de la « Société des Saisons » par ses affiliés eux-mêmes en ne bougeant pas ? N'a-t-il pas agi davantage poussé par ses troupes que par l'analyse de la situation ?

Une des conséquences de cet échec va être le rassemblement des chefs de la bourgeoisie aux côtés du roi et la formation immédiate du gouvernement Soult. La peur, après coup, de l'émeute, fut mise à profit par le gouvernement, au point que Maurice Dommanget²³ se demande s'il n'était pas pour quelque chose dans l'émeute. Il relève en effet dans un article du *National* l'idée que des mouchards au service de la Cour avaient poussé les

22. Louis BLANC, *op. cit.*, p. 377, 378.

23. Commentaire de DOMMANGET sur un article du *National* daté du 14 mai 1839.

sectionnaires à l'action, dans le double but de constituer un ministère et de réprimer l'opposition républicaine extrémiste en exploitant la peur provoquée. Ces deux buts en tout cas furent atteints, puisque le 12 mai marque la fin des tentatives armées jusqu'en 1848, laissant la place à la campagne des banquets. Les principaux dirigeants sont arrêtés et leur longue détention dans des conditions sordides, destinées à les briser, montre combien leur rôle dans le mouvement républicain était considéré comme primordial par les autorités.

L'épisode du Mont-Saint-Michel fut cruel pour tous les détenus auxquels rien ne fut épargné. Claude Latta écrit que « les vaincus de 1839 traîneront toute leur vie les séquelles physiques de leur détention au Mont-Saint-Michel, "la bastille des mers" »²⁴. La correspondance de Blanqui avec Fulgence Girard révèle le désespoir des prisonniers face à une administration pénitentiaire sans scrupule soutenue par les instances dirigeantes. Aucune mesure dégradante ne leur sera épargnée. Les cellules sont étroites et les murs transpirent l'humidité. L'hiver, le vent ramène la fumée des poêles à l'intérieur et les prisonniers manquent d'étouffer. Nourriture et paillasses sont remplies de vermines, l'isolement est la règle et le moindre écart est puni par un séjour aux loges, sorte de cabanons de trois mètres carrés dans les combles qui se transforment en fournaise l'été et en chambre froide l'hiver, de sorte que le prisonnier n'a d'autre solution que de rester couché pour se protéger du froid. Sa résistance est d'autant amoindrie qu'il est mis au régime du pain et de l'eau. Autre punition : le cachot, situé au sous-sol, encore plus petit et plus sombre. Les visites des parents sont soumises au bon vouloir du directeur de prison qui outrepassa souvent les autorisations données même par ses supérieurs ; les fouilles des détenus préludent aux visites et les suivent. Blanqui refusera de s'y soumettre et du même coup de voir sa mère en dehors du parloir. Jusqu'en septembre 1840, il est maintenu dans un isolement total.

Les prisonniers décident pourtant de résister de façon active. La pose de doubles grilles aux fenêtres, réduisant ainsi la lumière dans les cellules, amène chez les prisonniers une volonté encore plus grande de ne pas se laisser faire. De nombreuses dégradations ont lieu : destruction de treillages, de grilles et de planches, feu mis aux paillasses. Une tension continuelle est maintenue par les cris et les injures des prisonniers qui n'auront pas seulement pour résultat un séjour aux loges ou des coups : cette insoumission coûtera leur place à deux directeurs de la prison, limogés pour n'être pas venus à bout de cette résistance à l'ordre. Ces rébellions continuelles avaient pour but d'alerter les journaux et l'opinion. La famille de Barbès dénonça l'horreur du Mont dans une lettre au procureur, rédigée

24. *Op. cit.*, p. 84.

par Fulgence Girard. Elle la fit publier sous forme de brochure²⁵, et entama une procédure judiciaire. Cet écrit provoqua une profonde émotion et la presse parisienne d'opposition tenta de lancer une vaste campagne en faveur des condamnés²⁶. Elle fut vite battue en brèche à partir de l'ouverture du procès Quénisset le 13 décembre qui permit au gouvernement d'éteindre la polémique en faisant resurgir, écrit Martin Bernard, « les épouvantails de la loi agraire, du pillage et de la dévastation des propriétés et autres moyens à l'usage des gens du roi et des journaux du gouvernement pour tromper l'opinion publique ; cette fantasmagorie, on se le rappelle, eut un succès complet pour le ministère du 29 octobre ». Les prisonniers, qui avaient beaucoup compté sur cette action, se sentirent complètement abandonnés et leur désespérance mena à tous les extrêmes. La santé mentale des prisonniers fut atteinte. Quatre ou cinq devinrent fous, deux d'entre eux furent transférés à l'établissement d'aliénés de Pontorson (Austen et Charles). Le ministère refusa de prendre en considération les signes de dérangement donnés par les autres (Bordon, Godard, Bézenac ou Jarrasse), l'un devint fou une fois libéré mais sa peine accomplie. Tous passèrent par des phases de dépression graves et il y eut trois tentatives de suicide, dont une, ancienne, avait réussi (celle de Steuble).

Blanqui fut particulièrement malmené par le sort. Sa femme mourut d'une maladie de cœur le 31 janvier 1841, à 26 ans. Ils ne s'étaient pas revus depuis le procès. Le récit de Nougès²⁷ se passe de tout commentaire sur le désespoir de Blanqui. Disons simplement qu'il resta fidèle jusqu'au dernier jour au souvenir de la défunte. Il ne se remaria pas et nous ne lui connaissons aucune liaison. De sa peine rien ne transparaît dans les lettres à Fulgence Girard²⁸, on se demande seulement comment il survécut, sinon par la certitude de la justesse de sa lutte, et avec l'espoir de l'évasion qui lui permettrait de continuer son combat.

Cet espoir de s'évader est dans toutes les têtes. Il constitue l'essentiel du contenu des premières lettres de Blanqui à Fulgence et chacun y pensait. Un des projets fut déjoué, en avril 1841, par la dénonciation d'Hendrick qui

25. *Pétition de M. Carles aîné et de Mme Augusta Carles née Barbès, sœur d'Armand Barbès, au sujet du système cellulaire de la prison du Mont-Saint-Michel*, 12 octobre 1841, Avranches, imprimerie Tolstein, 1841, citée in JEANJEAN, *op. cit.* p. 237. Cf. texte 78 à 84 et notes, p. 440 à 449.

26. Elle fut reproduite selon Martin Bernard dans toute la presse de Paris et des départements et : « ce ne fut qu'un long cri de réprobation dans tout Paris et dans toute la France contre les auteurs et les fauteurs des atrocités dont notre bastille avait été le théâtre » (M. BERNARD, *Dix ans de prison au Mont-Saint-Michel et à la citadelle de Doullens*, *op. cit.*).

27. *Infra*, texte 88, p. 470, 471.

28. *Infra*, textes 68 à 86, p. 423 et sq.

demandait sa grâce. Aloysius Huber, au cours d'une tentative échoua malheureusement dans l'appartement du directeur. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1842, Blanqui, Barbès et Martin Bernard, laissant de côté leur animosité, mirent au point un plan d'évasion qu'ils tentèrent de réaliser dans la nuit du 10 au 11 février²⁹. A chaque échec, la répression suivait.

En ce qui concerne la tentative d'évasion de Blanqui, il faut signaler particulièrement le rôle joué par sa mère. Pendant la détention de son fils, elle résida un temps à Avranches, et, à 62 ans, n'hésitait pas à faire jusqu'à deux fois par jour le trajet. Elle s'entretenait avec lui en italien pour dérouter les gardes et c'est elle qui apporta les outils indispensables à l'évasion : scies, limes, ficelle, etc... Elle servait aussi d'intermédiaire et de messagère entre les prisonniers et les amis de l'extérieur, et fut immédiatement soupçonnée après la tentative d'évasion. Les visites lui furent alors interdites.

Sa présence auprès d'Auguste a été constante. Agissait-elle par amour maternel, par conviction politique ou par réaction à toute manifestation d'autorité ? Un peu les trois certainement. Rappelons que la très belle Sophie, surtout après l'héritage de sa grand-tante, mena une vie très indépendante, significative du refus de plier sous le poids des conventions, lourdes à cette époque, qui lui faisaient obligation d'obéissance et de soumission à son mari. Rappelons aussi qu'à douze ans déjà, elle visitait les Conventionnels emprisonnés, dont son futur mari, pour leur apporter les dernières nouvelles. Elle était déguisée en garçon, quelques fois les pieds nus dans la neige quand elle supportait mal ses sabots. Déjà libre, active et passionnée : « la patience, la docilité, la complaisance, les prières, le défit, la ruse, tout était employé par elle »³⁰.

Dans un plan de la Place Royale, trouvé dans les papiers de Blanqui saisis le 13 mai chez Joseph Garnier, considéré comme un plan de l'insurrection³¹, à l'un des bouts de la place, est inscrit : « C'est là, à ce banc ou autour, que sera demain ma mère. Par la rue qui tourne autour de la place également ». Nous n'avons retrouvé aucune correspondance de la mère de Blanqui et ses enfants ont peu parlé d'elle, mais l'appui apporté à son fils, apparemment jusque dans l'action, montre qu'il existait entre eux une complicité se situant bien au-delà du simple sentiment maternel. Nous ne connaissons d'ailleurs aucun document familial dans lequel l'engagement

29. Cf. t. 84, p. 448 et t. 87, p. 458, n.19.

30. Dominique BLANQUI : *L'agonie de dix mois*, p. 42 et 43.

31. Rapport Mérilhou, p. 80. Sur ces documents et leur saisie, voir texte 60, note 10, p. 365, texte 63, note 9, p. 389, note 12, p. 391 et note 13, page 392 et biographies familiales page 672.

de Blanqui est condamné sauf ceux d'Adolphe. Au contraire il bénéficia jusqu'à la fin de sa vie de la fidélité sans faille de ses sœurs. En prison le soutien de sa famille semble important : son frère Gustave vient le voir lors de l'escale de son bateau, le *D'Assas*, où il est commissaire aux vivres ; sa sœur Zoé passe aussi et correspond avec lui à l'encre sympathique ; Sophie, Madame Barrelier, lui rend visite avec son fils Roméo. Seul son frère Adolphe, membre de l'Institut, devenu un personnage officiel, ne souffle mot du supplice de son frère. Pourtant un témoignage au procès nous apprend que malgré son séjour à Gency, Blanqui suivait les cours de son aîné³². Les relations n'étaient donc pas interrompues complètement, d'autant plus que l'un des points de chute des Blanqui était l'habitation de Joseph Garnier, collaborateur d'Adolphe et beau-frère des Blanqui.

Au début de l'année 1844, Blanqui tomba gravement malade. Le séjour au Mont prédisposait aux maladies respiratoires et il fut atteint de phtisie laryngée. Barbès, lui, crachait du sang et avait été transféré à Nîmes le 26 janvier 1843. Ce n'est que le 11 mars 1844, après de nombreuses visites de médecins — auxquels il ne facilitait déjà pas la tâche, car les deux médecins d'Avranches constatent que leur patient fait lui même ses prescriptions, comme il le fera toute sa vie — que le ministre décida son transfert à Tours, afin qu'il s'y fasse soigner sous un climat plus doux. Mais peut-on parler de clémence ? Certes non ! Tout le monde crût alors s'en être débarrassé et la prison d'abord, désireuse de retrouver le calme. Du 20 mars au 22 avril 1844, il resta dans la prison de Tours puis fut installé ensuite à l'hôpital-hospice de la ville.

Dominique LE NUZ

32. Cf. texte 67, p. 414. Cf. aussi *infra*, textes de Moscou.

FORMULAIRE DE RÉCEPTION À LA SOCIÉTÉ DES SAISONS*

(1837)

Le récipiendaire est introduit les yeux bandés.

Le président au présentateur : Quel est le nom du nouveau frère que tu nous amènes ?

Au récipiendaire : Citoyen (le nom), quel est ton âge ? ta profession ? le lieu de ta naissance ? ton domicile ? Quels sont tes moyens d'existence ?

As-tu réfléchi à la démarche que tu fais en ce moment, sur l'engagement que tu viens de contracter ? Sais-tu bien que les traîtres sont frappés de mort ?

Jure donc, citoyen, de ne révéler à personne rien de ce qui se passera dans ce lieu.

Le président fait (*sic*) les questions suivantes :

Le citoyen qui fait la réception vient à l'aide du récipiendaire toutes les fois qu'il est embarrassé pour répondre ¹.

1° Que penses-tu de la royauté et des rois ?

— Qu'elle est exécrable ; que les rois sont aussi funestes pour l'espèce humaine que le tigre pour les autres animaux.

* « Rapport Mérilhou », BN 4°Lb⁵¹ 3022-3024, p. 58-61. Publié dans les *Textes choisis* par VOLGUINE, p. 105-107, et dans les *Écrits sur la Révolution*, p. 128, mais dans une version un peu simplifiée, ainsi que par G. DANVIER, *op. cit.* p. 286, avec la même référence que la nôtre, mais sous le titre de « Réquisitoire de Frank Carré », qui suit le rapport. Il est difficile de donner une date précise pour ce texte, autre que le second semestre de 1837. Cette pièce a été saisie en 1838 chez l'ami de Barbès, Alberny, à Carcassonne. Un « quatrième » exemplaire, suivant le rapport a été saisi, imprimé, chez Nougès en juin 1839. Blanqui reconnaît lui-même dans la lettre à Watteau du 25 décembre 1861 que le formulaire de la Société des Saisons se trouve bien dans le procès de l'insurrection de mai. Il qualifie l'acte d'accusation (*Infra.*, p. 415 sq.) et l'ensemble du procès de : « pièces très intéressantes comme biographie »

1. Pour faciliter la lecture du texte, nous avons introduit cette phrase et les réponses à la suite des questions, contrairement au rapport, où elles se trouvent regroupées après l'énumération des questions.

2° Comment la royauté, que tu declares si mauvaise, se maintient-elle ?

— Parce qu'elle a associé quelques classes du peuple à l'exploitation qu'elle fait de toutes les autres ; elle a constitué une aristocratie.

3° Quels sont maintenant les aristocrates ?

— L'aristocratie de naissance a été abolie en juillet 1830 ; maintenant les aristocrates sont les riches, qui constituent une aristocratie aussi vorace que la première.

4° Faut-il se contenter de renverser la royauté ?

— Il faut détruire les aristocraties quelconques, les privilèges quelconques ; autrement, ce ne serait rien faire.

5° Que devons-nous mettre à la place ?

— Le gouvernement du peuple par lui-même, c'est-à-dire la république.

6° Pourquoi la République est-elle le seul gouvernement légitime ?

— Parce que seule elle est fondée sur l'égalité, que seule elle impose à tous des devoirs égaux, et donne les mêmes droits.

7° Quels sont les devoirs de chaque citoyen ?

— L'obéissance à la volonté générale, le dévouement à la patrie, et à la fraternité envers chaque membre de la nation.

8° Quels sont ses droits ?

— Le droit à l'existence, à la condition du travail ; chaque homme doit avoir son existence assurée. Le droit à l'éducation. L'homme n'est point seulement composé de matière, il a une intelligence. Cette intelligence a le droit de vie comme le corps ; ainsi le droit à l'éducation n'est que le droit à l'existence spirituelle. — Le droit électoral.

9° Celui qui ne remplit point ses devoirs doit-il avoir des droits ?

— Par cela seul qu'il ne remplit point ses devoirs, il abdique son droit de citoyen.

10° Ceux qui ont des droits sans remplir des devoirs, comme maintenant les aristocrates, font-ils partie du peuple ?

— Ils ne devraient point en faire partie ; ils sont pour le corps social ce qu'est un cancer pour le corps humain ; la première condition du retour du corps à la santé, c'est l'extirpation du cancer : la première condition du retour du corps social à l'état juste, est l'anéantissement de l'aristocratie.

11° Comment le peuple manifeste-t-il sa volonté ?

— Par la loi, qui n'est autre chose que l'expression de la volonté générale.

12° Une chambre des députés peut-elle faire la loi ?

— Non, elle ne peut que la préparer pour la soumettre au peuple qui l'approuve ou la rejette.

13° Immédiatement après la révolution, le peuple pourrait-il se gouverner lui-même ?

— L'État social étant gangrené, pour passer à un État sain, il faut des remèdes héroïques ; le peuple aura besoin pendant quelque temps d'un pouvoir révolutionnaire².

14° En résumé, quels sont donc tes principes ?

— Qu'il faut exterminer la royauté et toutes les aristocraties, substituer à leur place la République, c'est-à-dire le gouvernement de l'égalité ; mais, pour passer à ce gouvernement, employer un pouvoir révolutionnaire qui mette le peuple à même d'exercer ses droits.

— Citoyen, les principes que tu viens d'énoncer sont les seuls justes, les seuls qui puissent faire marcher l'humanité vers le but qui lui est fixé ; mais leur réalisation n'est pas facile ; nos ennemis sont nombreux et puissants ; ils ont à leur disposition toutes les forces sociales ; nous, républicains, notre nom même est proscrit ; nous n'avons que notre courage et notre bon droit ; réfléchis, il est temps encore, sur tous les dangers auxquels tu te voues en entrant dans nos rangs. Le sacrifice de la fortune, la perte de la liberté, la mort peut-être, es-tu décidé à les braver ?

Ta réponse nous est la preuve de ton énergie. Lève-toi, citoyen, et prête le serment suivant :

« Au nom de la république, je jure haine éternelle à tous les rois, à tous les aristocrates, à tous les oppresseurs de l'humanité. Je jure dévouement absolu au peuple, fraternité à tous les hommes, hors les aristocrates, je jure de punir les traîtres. Je promets de donner ma vie, de monter même sur l'échafaud, si ce sacrifice est nécessaire pour amener le règne de la souveraineté du peuple et de l'égalité. »

Le président lui met un poignard à la main.

« Que je sois puni de la mort des traîtres, que je sois percé de ce poignard si je viole mon serment ! Je consens à être traité comme un traître, si je révèle la moindre chose à quelque individu que ce soit, même à mon plus proche parent, s'il n'est point membre de l'association. »

Le président : Citoyen, assieds-toi ; la Société reçoit ton serment, maintenant tu fais partie de l'association, travaille avec nous à l'affranchissement du peuple. Citoyen, ton nom ne sera point prononcé parmi nous, voici ton numéro d'inscription dans l'atelier. — Tu dois te pourvoir d'armes, de munitions. — Le Comité qui dirige la Société restera inconnu

2. Le formulaire attribué aux familles, même s'il évoquait des doctrines républicaines et s'adressait à des républicains, ne s'attaquait qu'au gouvernement. Celui-ci vise la destruction de la monarchie et le retour à la république.

jusqu'au moment où nous prendrons les armes. — Citoyen, un de tes devoirs est de répandre les principes de l'association. — Si tu connais des citoyens dévoués et discrets, tu dois nous les présenter.

Le récipiendaire est rendu à la lumière.

APPEL AU PEUPLE DE PARIS DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES SAISONS*

12 mai 1839

Aux armes, citoyens !

L'heure fatale a sonné pour les oppresseurs.

Le lâche tyran des Tuileries se rit de la faim qui déchire les entrailles du peuple ; mais la mesure de ses crimes est comble. Ils vont enfin recevoir leur châtement.

La France trahie, le sang de nos frères égorgés crie vers vous et demande vengeance ; qu'elle soit terrible, car elle a trop tardé. Périssent enfin l'exploitation, et que l'égalité s'asseye triomphante sur les débris confondus de la royauté et de l'aristocratie.

Le gouvernement provisoire a choisi des chefs militaires pour diriger le combat : ces chefs sortent de vos rangs ; suivez-les, ils vous mèneront à la victoire.

Sont nommés :

Auguste Blanqui, commandant en chef ;

Barbès, Martin Bernard, Quignot, Meillard, Nétré, commandants de divisions de l'armée républicaine¹.

Peuple, lève-toi ! et tes ennemis disparaîtront comme la poussière devant l'ouragan. Frappe, extermine sans pitié les vils satellites complices

* *Gazette des Tribunaux*, 13 mai 1839. « Ordre du jour » repris dans le Rapport Ménilhou. D'après ce dernier, « la proclamation fut lue sur les marches de l'Hôtel de Ville [...] ; mais le pays l'aurait ignorée sans le hasard [...]. Au moment du pillage commis chez les frères Lepage, cet exemplaire fut abandonné ». D'après les papiers inédits de Lacambre, cités par M. DOMMANGET, Blanqui serait bien l'auteur de ce texte.

1. Ces cinq « commandants » sont très différents les uns des autres. QUIGNOT partageait ses activités entre les coalitions de tailleurs et les sociétés républicaines dont la SDH. Bien que beaucoup plus jeunes, MEILLARD, graveur d'origine genevoise, et surtout NÉTRÉ, combattant à 16 ans du cloître Saint-Merry et que nous avons déjà rencontré au procès des poudres, avaient déjà fait leurs preuves.

volontaires de la tyrannie ; mais tends la main à ces soldats, sortis de ton sein, et qui ne tourneront point contre toi des armes parricides.

En avant ! Vive la République !

Les membres du gouvernement provisoire :

Barbès, Voyer d'Argenson Auguste Blanqui, Lamennais, Martin Bernard, Dubosc, Laponneraye².

Paris, le 12 mai 1839.

2. Il semble que VOYER d'ARGENSON et LAMENNAIS n'aient ni participé ni signé. Leurs noms ont certainement été mis d'office par le comité révolutionnaire dans la précipitation des événements. Ce procédé était courant, comme nous l'avons vu pour les défenseurs des accusés d'avril (cf. texte 53, p. 301). La présence du nom de LAPONNERAYE, auquel ses cours d'histoire, très suivis, donnaient une influence certaine dans les milieux ouvriers, pose davantage de problèmes. Comme l'a bien montré Philippe DARRIULAT (*op. cit.*), Laponneraye, bien que très proche d'idées de la Société des Saisons, n'était pas du tout partisan de ce genre d'action. Il a été lavé de tout soupçon par l'accusation et, de plus, il n'est pas certain qu'il ait été présent à Paris à ce moment précis puisque le préfet du Rhône signalait le 22 mai son départ imminent de Lyon pour Paris. Par contre d'après Claude LATTÀ (*op. cit.*), citant une chronologie précise de la préparation de l'insurrection : *Renseignements confidentiels sur les menées des principaux membres de la Société des Saisons*, transmise par le préfet de police au procureur Frank Carré (AN, CC 725), plusieurs réunions des chefs des Saisons se tinrent chez lui du 1er au 10 avril. Or l'on sait (Ph. DARRIULAT) qu'il avait élu domicile dans les locaux qui servaient à son journal *L'Intelligence* où passaient perpétuellement les républicains, qu'il soit présent ou non. Nous ne trancherons pas, d'autant que les deux explications ne sont pas forcément contradictoires : le comité des Saisons pouvait parfaitement se réunir chez lui sans qu'il y participe. La présence de DUBOSC est plus inattendue, bien qu'il ait été compromis et poursuivi pour fabrication de munitions depuis 1836. Ayant participé aux tentatives de coalition parlementaire, il représentait, malgré ses activités de fabricant de poudres, une partie de l'opinion républicaine modérée que Blanqui espérait sans doute rassembler. Des rédacteurs du *Journal du Peuple* autres que Dubosc étaient d'ailleurs des membres actifs des Saisons.

PROCÈS DES JOURNÉES DE MAI 1839

PREMIÈRE CATÉGORIE*

Cour des pairs

Séances internes

Séances des 11 et 12 juin 1839

[Les premières séances furent consacrées au rapport de Mérilhou, l'un des commissaires chargés de l'instruction du procès déferé à la cour des pairs. Les autres commissaires étant : le baron Pasquier, président de la cour, le duc Decazes, le comte de Bastard, Barthé et le baron de Daunant. Le procureur, Frank Carré était assisté des substituts Boucly et Nouguié¹.]

La cour a prononcé la mise en accusation de dix-huit accusés présents et quatre contumaces.

Les dix-huit accusés présents sont :

Barbès, Nougès, Bonnet, Roudil, Guilbert, Delsade, Mialon, Austen, Lemièrre, Walch, Philippet, Le Barzic, Dugas, Longuet, Martin, Marescal, Grégoire, Pierné².

Les contumaces sont :

Blanqui, Martin Bernard, Meillard, Doy.³

* *Le Temps*, 13 juin 1839 et sq., pour les séances internes, Rapport Mérilhou (ci-après, référence citée texte 61), *La Gazette des Tribunaux*, 28 juin-6 juillet 1839, pour les audiences publiques (cf. p. 394). Les séances des 11 et 12 juin ont été consacrées à un pré-rapport de Mérilhou sur la procédure et au rapport proprement dit.

1. C'est une cour exceptionnelle dont nous avons déjà rencontré plusieurs membres. Le président PASQUIER, en poste dès juillet et déjà magistrat sous Louis XVI était un personnage complexe, le duc DECAZES, passant pour libéral avait été attaqué par les ultras, Frank CARRÉ avait un goût particulier pour les idées générales et abstraites, ainsi que pour la solennité des grandes audiences...

2. On peut s'étonner du petit nombre d'accusés présents, compte tenu des 700 arrestations. Sans doute, le souvenir de la désastreuse lenteur de l'instruction du procès d'avril 1834 a provoqué une singulière précipitation. A part BARBÈS, il semble que les principaux chefs des Saisons aient échappé à la justice. Parmi les autres inculpés cités, quelques-uns sont cependant bien connus pour leurs activités. AUSTEN, à quinze ans se battait déjà pour l'indépendance de son pays, la Pologne. DELSADE, GRÉGOIRE et MARESCAL semblent avoir participé de longue date à diverses actions. PHILIPPET et DUGAS animaient des activités dans deux entreprises voisines avec LE BARZIC et WALCH. NOUGÈS était au procès des poudres. BONNET, compagnon de Meillard et Doy, était comme eux genevois et graveur, etc.

3. Martin BERNARD, l'un des principaux artisans des Saisons, sinon le principal, fut arrêté le 21 juin et devint le dix-neuvième inculpé. MEILLARD, blessé, parvint à s'enfuir à Londres, mais on ne sait pas ce que devint son camarade DOY.

Rapport MÉRILHOU⁴

[Dès l'introduction, le « Rapport » démontre la filiation existant entre les mouvements d'opposition qui se sont manifestés de l'avènement de Louis-Philippe à l'insurrection de 1839, avec les Amis du peuple, les Droits de l'homme et l'insurrection de 1834, les attentats de Fieschi, Alibaud, Meunier⁵, les sociétés des Familles et des Saisons, et les publications dont il reparlera plus loin. Il constate cependant que jusque-là l'idée de République qui était évoquée restait assez modérée, alors que maintenant, c'est à la Constitution de 93 que les républicains font référence : « il faut que le pouvoir soit transféré aux classes qui ne possèdent rien, parce que c'est là seulement qu'est la vertu. On fixe aux fortunes un maximum à ne pas dépasser ; les oppresseurs féodaux ne sont plus seulement les propriétaires fonciers, ce sont aussi les propriétaires de capitaux, les chefs de commerce et d'industrie, qu'on associe à la même proscription, sous le nom d'*exploiteurs*, et qu'on ne saurait trop désigner à la haine des *exploités*, c'est-à-dire de ceux qu'ils font vivre » [sic...] Le rapporteur évoque même le lien direct avec les idées de Babeuf : « ce n'est pas seulement une révolution politique qu'on a en vue, c'est une révolution sociale ; c'est la propriété qu'il faut réviser, modifier, transférer... » Il précise que si la popularité de la révolte était grande en juin 1832, elle n'a cessé de décroître depuis.]

Résumé des faits généraux

[Le rapport donne une très grande importance au développement des sociétés secrètes depuis la loi sur les associations du 10 avril 1834. Il apporte de très nombreuses précisions sur le procès des poudres de 1836, la lettre de Crevat à Hubin de Guer, les dénonciations de Pépin, les listes de Blanqui et Lamieussens⁶, le procès

4. Les principaux renseignements sur l'insurrection de mai 1839 dirigée par Blanqui se trouvent dans le rapport MÉRILHOU, composé de deux parties suivant les deux séries du procès. Il donne des éléments de compréhension très riches. Y figurent d'abord des pièces essentielles comme celles que nous publions ainsi que quelques correspondances. Mais il renseigne surtout sur la longue et patiente traque de la police contre les républicains et les sociétés secrètes ainsi que sur les moyens mis en œuvre : des mesures de surveillance à la collecte du moindre document saisi lors des perquisitions jusqu'à la fouille des vêtements des morts de mai 1839 à l'hôpital. Enfin, ce rapport donne la vision du pouvoir. En faisant la synthèse de l'activité des républicains depuis la révolution de 1830, en reliant toutes les révoltes entre elles avec leur évolution, il montre malgré lui la naissance d'un parti même si l'objectif de départ est seulement de dénoncer. Sa condamnation est violente, l'argumentation partielle et implacable en dehors des faits incriminés. Les thèmes moralisateurs sont largement utilisés à travers un champ lexical signifiant qui jalonne tout le rapport : on accuse de meurtre, de pillage, de passions anarchiques ou perverses, de fanatisme et d'immoralité politique sans chercher la moindre nuance. C'est pourquoi nous avons jugé utile de publier de larges extraits de ce rapport qui permet de varier les points de vue. Sources, cf. note *.

5. Alibaud avait tiré sur Louis-Philippe le 25 juin 1836. L'attentat de Meunier se déroula le 26 décembre 1836.

6. Sur l'après avril 1834, cf. textes 53 à 55, pages 301 à 318, ainsi que l'Introduction de la 3^{ème} période, sur les dénonciations de Pépin, cf. texte 56, « Lettre à la presse », p. 319, sur la lettre de Crevat et les listes de Blanqui et Lamieussens, cf. Procès des poudres, textes 57 à 59, pages 321 à 360.

de fabrication de cartouches de 1838⁷ et enfin la publication des écrits à partir de 1837 du *Moniteur républicain* et de *L'homme libre*, avec le rôle des Fomberteaux⁸. Leurs proclamations, comme celle intitulée *Au Peuple*, sont commentées ainsi que les ordres du jour.

Le rapport explique dans le détail l'organisation de la Société des Saisons et les préparatifs des journées de mai. Il fait état en particulier de nombreux documents saisis le 31 mai 1839⁹, appartenant à Blanqui, entre autres sous formes de listes, qui seront détaillées à plusieurs reprises. Il compare aussi ces activités insurrectionnelles à leur début en juillet 1830 et leur évolution jusqu'en 1839.]

Depuis la révolution de 1830, le sang a coulé plusieurs fois dans Paris ; mais jamais la présence des Associations, leur intervention criminelle dans la lutte, leurs calculs ténébreux, leur détestable influence, ne se sont aussi bien fait sentir. On peut dire que cette fois-ci elles se sont étalées au grand jour.

Les journées de juin¹⁰ furent, pour la France, les premières journées de deuil. Pour elles, on pourrait douter, en s'arrêtant du moins à la surface et en les rattachant au hasard d'un convoi, qu'elles fussent le produit nécessaire d'une association et d'un complot. C'est ainsi que pensa la justice, et ses poursuites ne précisèrent que des faits individuels de meurtre, et qu'un attentat.

En 1834, la même pensée ne pouvait se produire : la main des associations secrètes avait écrit le programme du mouvement insurrectionnel, et

7. Il s'agit du procès des poudres de 1838, intenté à la suite de la découverte de fabrication de munitions chez Raban au Palais-Royal. Furent condamnés (28 novembre et 30 janvier 1839 en appel) Raban, Lardon, Dubosc, Raisant, Bruys et Dussoubs.

8. En 1837, commencèrent à être affichées ou diffusées un certain nombre de feuilles. D'avril à juillet, sept proclamations enflammées furent affichées, sortant de l'« Imprimerie de la République », la première intitulée *Au Peuple*, puis de novembre à juillet 1838, huit numéros du *Moniteur Républicain* imprimés avec des caractères semblables à ceux des proclamations, d'un style très agressif. A partir d'août 1838, *L'Homme libre* lui succéda, d'un ton plus modéré. Mais la police surprit l'impression du 4^{ème} numéro en octobre, chez Eugène Fomberteaux. Le procès des journaux s'ouvrit le 7 juin 1839 et le 11 il se termina par la condamnation de la plupart des inculpés (Guillemin, Eugène Fomberteaux (dit fils), Gambin et Lecomte, plus ou moins liés à Pépin, etc.). Le père Fomberteaux, Antoine, portier de l'imprimerie et impliqué dans l'affaire, avait été surpris à afficher la première proclamation. Jugé aux Assises, il avait été acquitté avec Bastel et Joanini et sera arrêté le 13 sur la barricade Greneta.

9. Il s'agit certainement d'une faute d'imprimerie. Les lettres d'Amélie Blanqui indiquent la saisie, le 13 mai, chez Joseph Garnier, de deux caisses qu'elle avait déposées avant de le rejoindre à Fontevault en janvier 1837. Cinq lettres d'Amélie réclament ces papiers, affirmant que ce sont essentiellement des lettres personnelles sans rapport avec l'affaire des poudres ni l'insurrection de 1839 (*Inventaire des dossiers de la Cour des pairs. Procès politique*, CC 728, n° 462). La police y retrouvera cependant de nombreux documents dont un plan et des listes qu'elle pense être relatifs à la préparation du 12 mai 1839. Même si ces documents sont antérieurs à l'arrestation de Blanqui, le 11 mars 1836, et à l'incarcération qui suivit (cf. texte 57, note *, p. 321), comme l'indique sa femme, cela prouve bien que la fabrication de poudre pour laquelle il a été condamné devait être utilisée dans le cadre d'une insurrection, pensée déjà plus de trois ans avant sa réalisation.

10. Sur les journées de juin 1832, cf. texte 35, « Lettre à Adélaïde de Montgolfier », note * et note 7, p. 227 et 228, ainsi que l'Introduction à la 3^{ème} période, p. 243.

arboré, sur plusieurs points, le drapeau de l'insurrection. Mais du moins elle avait, en apparence, quelque respect pour le droit du pouvoir existant, et quelque honte d'elle-même. Elle expliquait le mouvement de Lyon, par ce qu'elle appelait les misères de la classe ouvrière et les effets du mutualisme. Quant au mouvement de Paris, elle cherchait à ne le faire considérer que comme le contre coup du mouvement de Lyon¹¹.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; l'on conspire et l'on s'en glorifie. C'est au milieu de la sécurité générale, du bien-être proportionnel de toutes les classes, des progrès de la prospérité publique, qu'une poignée de factieux se maintient en état d'association illégale, sape par des écrits clandestins les bases de notre ordre social et de notre constitution politique ; se prépare, dans l'ombre, à appuyer ses griefs prétendus par la raison du sabre, et nous menace chaque jour du retour incessant de ses attaques. — C'est, cette fois le complot sans prétexte, et la guerre sans trêve. — C'est l'attentat en permanence, avec tous les malheurs qui s'attachent à lui.

Ce caractère incontestable du mouvement des 12 et 13 mai a été énergiquement révélé par la marche matérielle de l'insurrection.

C'est sur un plan hardiment tracé qu'elle s'est manifestée dès ses premiers pas. — Le comité avait parfaitement compris qu'à raison de l'infériorité relative, comme nombre des sectionnaires, il n'avait à espérer quelque succès qu'en frappant un grand coup au début.

Auguste Blanqui, *Le commandant en chef des armées républicaines*, y avait pensé le premier.

Une de ces listes témoigne qu'il s'en était vivement préoccupé. Cette liste contenait le détail de toutes les mairies, de tous les *commissariats de police* ; des succursales importantes du *Mont-de-piété*, dans les magasins duquel tant d'armes peuvent être déposées ; des *prisons militaires*, dans lesquelles il espérait pouvoir exploiter l'esprit d'insubordination que peut inspirer le mécontentement d'une punition récente ; les *maisons de détention*, peuplées du rebut de la société, à laquelle l'anarchie ne craint pas (et ce procès va l'attester) d'aller demander des recrues.

Une autre liste contenait l'énumération de tous les *ministères*, et cette liste, comme les premières, notait avec une telle exactitude les adresses, que l'on a cru, par exemple, ne devoir négliger aucune des sept entrées du ministère des finances. De pareils détails indiquent suffisamment l'arrière-pensée de ces indications. C'était évidemment des documents préparés à l'avance pour l'application des calculs stratégiques du mouvement¹².

11. Sur les journées d'avril 1834, cf. texte 53, n. *, page 301 et texte 58, note 31, p. 332.

12. Il s'agit des listes saisies lors de la perquisition du 13 mai (cf. n. 9). Les papiers Blanqui à la BN en conservent également des dizaines d'identiques, toutes difficiles à

Le plan adopté fut le résultat de ces calculs, et l'on s'arrêta à l'idée de s'emparer, par un premier coup de main, de la préfecture de police et de la préfecture de la Seine.

Le premier de ces faits était, pour la révolte, un fait immense. Indépendamment de la terreur qu'aurait jetée au sein de la Capitale l'occupation, par les insurgés, de la préfecture de police, on comprend tout ce qu'il y aurait eu de grave dans la position du pouvoir public, s'il n'avait plus eu ce centre d'opération, auquel viennent aboutir les rapports particuliers de chaque point de la cité, et qui, en retour, peut, d'une manière égale transmettre ses ordres, étendre sa surveillance, imprimer sa direction à chacun de ces points.

D'un autre côté, l'occupation de la préfecture de la Seine aurait frappé les esprits d'une impression profonde. Chacun se serait souvenu qu'en 1830, la révolution avait été accomplie du moment que l'Hôtel de Ville était tombé dans les mains de la nation, et que la commission municipale avait pu y transférer le siège du gouvernement provisoire. C'était, sans aucun doute, le rêve des factieux. C'est dans cette prévision qu'ils annonçaient, dans leur ordre du jour, comme étant sous presse, *des proclamations au peuple et à l'armée, et un décret du gouvernement provisoire*, espérant les dater de l'Hôtel de Ville et agir puissamment sur les masses, par cette ressemblance avec le grand fait populaire de juillet.

Il y avait enfin, dans ce plan d'attaque, un intérêt militaire important. Par la possession de ces deux points, des ponts et des quais qui les unissent, ils s'assuraient les moyens de se soutenir réciproquement et de se replier les uns sur les autres, et rendaient, au contraire, très difficiles pour un instant, en coupant le cours du fleuve et en défendant son approche, les communications nécessaires à la répression du mouvement.

L'exécution d'un tel projet fut audacieuse comme le projet lui-même.[...]

[Le rapport décrit le déroulement des opérations depuis la distribution des armes, le rassemblement sur les quais et la répartition des groupes dans diverses directions, l'occupation du poste du Palais de justice, l'échec devant la préfecture de police et le Châtelet, la prise du poste de l'Hôtel de Ville, puis le retournement de la situation en une heure de temps, la garde municipale reprenant les postes occupés de sorte que « l'insurrection ne put prolonger quelques moments encore sa résistance qu'en cachant derrière ses barricades les misères de son infériorité numérique ».

comprendre en raison des abréviations et codes propres à l'auteur. Le procès des poudres en donnait déjà un aperçu. Blanqui, lors de son arrestation, avala ce que l'on crut être du poison. En fait il s'agissait encore de listes de noms, semblables sans nul doute à celles saisies chez Garnier, mais peut-être plus à jour (cf. texte 64, p. 398).

Pour prouver l'existence d'un plan antérieur, le rapport analyse soigneusement la stratégie utilisée, explique que les barricades n'étaient pas élevées par hasard et que « partout il y a eu calcul : chacune d'elles était l'une des parties nécessaires d'un vaste ensemble, dont l'importance avait été mûrement réfléchie ». Trois barricades formaient une première ligne pour couper la communication entre l'Hôtel de Ville et la préfecture. Les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin, où se rassemblèrent en même temps toutes les forces, étaient protégés par des barricades qui formaient une véritable enceinte. Une première ligne partait presque du Palais-Royal et remontait jusqu'à la hauteur de la place Royale, une autre fermait l'enceinte en partant au-delà de la mairie du 6^{ème} arrondissement, s'appuyant sur la rue Greneta et rejoignait la place Royale. De nombreux moyens de communication étaient fournis par la quantité de passages qui coupent ce quartier. MÉRILHOU, s'adressant toujours à l'auditoire, conclut : « Comme vous avez pu le remarquer bien souvent, Messieurs, l'insurrection recherche d'ordinaire les points où la concentration est facile, et où la force publique ne peut pas venir l'attaquer par de grands débouchés. C'est là, sans doute, une des raisons de sa prédilection pour le quartier des halles, des marchés et pour les abords du cloître Saint-Merry ; c'est là aussi ce qui pourrait expliquer cette circonstance, que cette fois, elle avait élargi son cercle et cherché à comprendre dans son enceinte le marché Saint-Martin, la rotonde du Temple et la place Royale ».]

Une pièce qui peut être très importante et dont l'instruction n'a pas encore pénétré tout le mystère, donne à cette pensée une grande probabilité. On a trouvé dans les papiers de Blanqui un plan de la place Royale elle-même. Nous avons fait faire un *fac-similé* de ce plan, qui sera joint à notre rapport. Nous vous signalons à l'avance les annotations qui le suivent : la première surtout est grave. Elle désigne, sous la lettre A marquée sur le plan, le *quartier général*. Plus bas, on marque de la lettre L une arcade, désignée comme conduisant *du quartier général* à l'une des portes de la place. Quelques-unes des lettres sont empruntées, sans motif connu, à l'alphabet grec, dont on explique la prononciation. Enfin, en parlant de l'un des bouts de la place, que l'on signale par la lettre Z, on ajoute ces mots : *C'est là, à ce banc ou autour, que sera demain ma mère. — Par la rue qui tourne autour de la place également*¹³.

Quelle est l'explication que donnerait Auguste Blanqui à un pareil document ? Nous ne pouvons le pressentir. Mais en présence des faits de cette insurrection, de l'extension qu'elle avait reçue, de la certitude que l'occupation de la place Royale était dans ses projets, du mystère qui environne la pièce saisie, des énonciations que nous vous avons signalées tout à l'heure, on ne peut s'empêcher d'attacher à cette pièce une grande importance, et d'y lire peut-être l'idée arrêtée d'un plan de fortification.

Quoi qu'il en soit, la révolte fut impuissante à cette œuvre. Renfermée dans les quartiers mêmes qu'elle s'était choisis, elle y fut soumise aussitôt qu'attaquée.

13. Ce plan se trouvait parmi les documents saisis chez Joseph Garnier. En considérant l'hypothèse qu'il serait trop ancien pour l'insurrection du 12 mai (cf. *supra*, note 9), il renseigne quand même sur les préoccupations stratégiques de Blanqui qui semble bien inclure sa propre mère dans l'action.

Quelques désordres particuliers vinrent bientôt attester que, forcée dans toute ses retraites, elle n'avait pas renoncé cependant à la pensée de retourner encore Paris.

[Le rapport fait état des actions plus isolées qui se poursuivirent jusqu'au 13 mai et déclare :]

[...] cette révolte, pour avoir été facilement repoussée dans son attaque et forcée dans son organisation de défense, n'en a pas moins coûté bien du sang. Le chiffre des morts constatés par les registres de l'état civil s'élevait, en effet, au 31 mai, à quatre-vingt-cinq. Depuis, plusieurs blessés ont succombé, de telle sorte que près de cent décès auront été la déplorable conséquence de la fureur des associations. Dans ce nombre, trente défenseurs de l'ordre et des lois ont péri ; il faut ajouter que quelques personnes ont été tuées par l'effet d'un malheureux hasard¹⁴. Ces morts sont toutes également regrettables. [...]

[Le rapport ajoute un peu plus loin ces divers et précieux renseignements :]

Tout avait été si bien prévu par les insurgés pour le combat et pour ses conséquences fatales, que le moyen de pansements pour les blessés avait été pris à l'avance. Vous en verrez la preuve dans l'un des faits individuels qui vont vous être soumis. Plusieurs ambulances avaient été établies : l'une d'elles, située chez un sieur Simon, marchand de vin, au coin de la rue Greneta, a reçu, pendant un des moments du combat, plus de quarante morts ou blessés. Dans le même quartier, l'on avait placé un placard portant en gros caractère ce mot : *Ambulance*, sur les volets de la pharmacie du sieur Lamoureux, rue Saint-Denis, n° 154.

La constatation de l'individualité des révoltés dont les corps ont été reconnus est une preuve nouvelle de la présence de l'association au fort de la lutte. Plusieurs d'entre eux avaient déjà figuré, en effet, comme un certain nombre des prévenus, soit dans les listes des associations passées, soit dans les procès politiques de ces dernières années, soit même dans les troubles antérieurs.

Leur cri de ralliement, et le drapeau qu'ils avaient arboré, les rattachaient d'ailleurs évidemment à tout le passé de ce parti. Le cri, c'était le cri de *vive la République !* mêlé aux cris *aux armes !* Quelquefois, l'on entendait aussi *vive la garde nationale ! vive la ligne !*

14. Claude LATTA précise que les forces de l'ordre eurent 28 tués et plus de 60 blessés (ligne, gardes nationale et municipale) et les insurgés 66 tués, dont 5 femmes, et près de 200 blessés, bilan assez lourd eu égard à la brièveté des opérations. Il y eu près de 700 arrestations.

Après les massacres du Palais de justice, du marché Saint-Jean, ce n'était plus cette fois un moyen de tenter leur fidélité ; c'était une bien cruelle dérision. Du reste, une remarque faite par tous ceux qui ont vu de près la révolte, c'est que tous les cris étaient infiniment rares. L'on se battait en désespérés, sans appel aux passions politiques de la population, avec la conscience que l'armée resterait fidèle à son drapeau, et la population sourde aux excitations qui lui seraient adressées. On se battait dans un silence qui attestait à la fois la résolution des insurgés, et l'espèce d'organisation militaire qu'ils devaient à leur organisation par peloton. C'était l'acte d'obéissance au mot d'ordre de la faction, et au commandement de ceux qu'elle s'était donnés pour chefs.

[Le rapport se termine sur la thèse du complot, « de l'attentat avec tous les caractères qui le placent au rang du plus énorme des crimes politiques » et ajoute : « c'est le meurtre avec les circonstances hideuses de la préméditation et du guet-apens ».

*
* *

Audiences publiques

Audiences des 27 et 28 juin 1839

Le procès s'ouvrit devant la cour des pairs au palais du Luxembourg, sous la présidence du chancelier Pasquier.

Dix-neuf accusés étaient présents.

[Aux dix-huit accusés présents dès le 11, fut joint Martin Bernard arrêté seulement le 21 juin.]

[Les deux premières audiences furent consacrées à l'acte d'accusation de l'avocat général Frank Carré, qui dura deux heures et demie, et aux débats de procédure, les avocats tentant en vain d'obtenir le rejet de la division du procès en deux catégories et la disjonction du cas de Martin Bernard, dont l'instruction n'avait pas bénéficié du temps nécessaire.]

Audiences des 29 juin au 6 juillet

Les interrogatoires commencèrent par Barbès :

Le président. — Accusé Barbès, Armand, levez-vous.

A. BARBÈS. — Je ne me lève pas pour répondre à votre interrogatoire ; je ne suis disposé à répondre à aucune de vos questions. Si d'autres que moi

n'étaient pas intéressés dans l'affaire, je ne prendrai pas la parole ou mes lèvres ne s'ouvriraient que pour protester en quelques mots contre vos prétentions judiciaires. J'en appellerais à vos consciences, et vous reconnaîtrez que vous n'êtes pas ici des juges venant juger des accusés, mais des hommes politiques venant disposer du sort d'ennemis politiques.

Mais comme la journée du 12 mai vous a donné un grand nombre de prisonniers, comme plusieurs d'entre eux sont à mes côtés, que la majeure partie d'entre eux est réservée pour d'autres fournées, j'ai un devoir à remplir.

Je déclare que tous ces citoyens, le 12 mai, à trois heures, ignoraient notre projet d'attaquer votre gouvernement.

Ils avaient été convoqués par le Comité sans être avertis du motif de la convocation ; ils croyaient n'assister qu'à une revue ; c'est lorsqu'ils sont arrivés sur le terrain, où nous avons eu le soin de faire arriver des munitions, où nous savions trouver des armes, que j'ai donné l'ordre de marcher. Ces citoyens ont donc été entraînés, forcés par une violence morale de suivre cet ordre ; selon moi, ils sont innocents.

Je pense que cette déclaration doit avoir quelque valeur auprès de vous ; car pour mon compte, je ne prétends pas en bénéficier. Je déclare que j'étais l'un des chefs de l'association, je déclare que c'est moi qui ai préparé le combat, qui ai préparé tous les moyens d'exécution ; je déclare que j'y ai pris part ; que je me suis battu contre vos troupes ; mais si j'assume sur moi la responsabilité pleine et entière de tous les faits généraux, je dois aussi décliner la responsabilité de certains actes que je n'ai ni conseillés ni ordonnés, ni approuvés. Je veux parler d'actes de cruauté que la morale réprouve.

Parmi ces actes, je cite la mort donnée au lieutenant Drouineau que l'acte d'accusation signale comme ayant été commise par moi, avec préméditation et guet-apens.

Ce n'est pas pour vous que je dis cela ; vous n'êtes pas disposés à me croire, car vous êtes mes ennemis, je le dis pour mon pays, pour que la France l'entende. C'est un acte dont je ne suis ni coupable ni capable. Si j'avais tué ce militaire, je l'aurais fait dans un combat à armes égales, avec des chances égales, autant que cela se peut dans un combat dans la rue, avec un partage égal de champ et de soleil. Je n'ai point assassiné, c'est une calomnie dont on veut flétrir un soldat de la cause du peuple. Voilà tout ce que j'avais à dire. Je n'ai pas tué le lieutenant Drouineau...

Le président. — Cette déclaration ne peut vous dispenser de répondre à mes questions.

A. BARBÈS. — Je ne répondrai à aucune question. Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, ma tête répond pour moi. Il est donc inutile de m'interroger. Lorsqu'un homme se déclare chef d'une insurrection, lorsqu'il déclare qu'il a préparé et combiné les moyens d'attaque, qu'il a

combattu à main armée le Gouvernement, qu'il s'est battu contre ses troupes, il semble que cela doit suffire.

Le président l'interroge sur la mort du lieutenant Drouineau.

A. BARBÈS. — Pour répondre sur ce point-là, je serais obligé d'entrer dans un exposé de faits particuliers. J'ai protesté contre le meurtre du lieutenant Drouineau, parce que c'est un fait qui entachait mon caractère ; je ne l'ai pas fait pour me défendre devant des juges ; car je ne vous reconnais pas pour mes juges ; vous êtes mes ennemis et je vous livre ma tête.

[Pressé de nouvelles fois par le juge, Barbès répond encore :]

A. BARBÈS. — Je n'ai pas l'intention d'entrer avec vous dans une discussion politique. Nous ne nous entendrions pas. Quant à me défendre devant vous, je vous ai déjà dit que cela ne me convenait pas... Quand l'Indien est vaincu, quand le sort de la guerre l'a fait tomber au pouvoir de son ennemi, il ne songe point à se défendre. Il n'a pas recours à de vaines et inutiles paroles ; il se résigne et donne sa tête à scalper. Je fais comme l'Indien, moi... Je vous livre ma tête.

[Le président s'adressa ensuite à Martin Bernard :]

Le président. — Martin Bernard, levez-vous. Vous êtes signalé comme chef de l'insurrection.

Martin BERNARD. — Je déclare au président de la cour des pairs que mon intention est de ne répondre à aucune de ses questions.

Le président après avoir donné lecture de plusieurs pièces saisies sur *Martin Bernard*. — Votre co-accusé, Armand Barbès, s'est avoué l'un des chefs de l'insurrection. Faites-vous les mêmes déclarations que lui ?

Martin BERNARD. — Je n'ai rien à répondre.

[Le lendemain, 30 juin, interrogeant Nouguès :]

Le président. — Rien au monde ne pouvait vous donner ce droit barbare, vous autoriser à cet acte de sauvagerie, comme l'a bien qualifié un de vos co-accusés en se comparant au sauvage qui présente sa tête à scalper.

A. BARBÈS, passant outre l'interdiction du président. — Je demande à répondre un mot à ce que vous avez dit sur la comparaison dont je me suis servi.

Lorsqu'hier, je me suis comparé au sauvage qui présente sa tête lorsqu'il a été vaincu par son ennemi, je n'approuvais pas l'impitoyabilité de celui qui scalpe.

[A l'audience du 6 juillet, le procureur requiert la peine de mort contre Barbès et Bernard, les audiences des 7 et 8 juillet furent consacrées aux plaidoiries des vingt

avocats, dont E. Arago, Dupont de Bussac¹⁵ pour Barbès et M. Bernard, Jules Favre et Jules Grévy, etc...

Le 12 juillet, à la quatorzième audience, la cour rendit son jugement : une condamnation à mort, Barbès¹⁶ ; une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, Miallon ; une déportation à vie, Bernard, douze peines de prison de cinq à quinze ans et quatre acquittements, Bonnet, Le Barzic, Dugas et Grégoire.]

15. Il est intéressant de noter que Dupont de Bussac fut l'un des défenseurs de Barbès et de Martin Bernard, comme il le sera de Blanqui, et que le point de sa défense sur lequel il insista le plus était de disculper Barbès de la mort du lieutenant Drouineau.

16. Le lendemain du verdict, le 13 juillet 1839, un rassemblement se forma derrière une pancarte demandant l'abolition de la peine de mort. Le même jour deux mille cinq cents étudiants allèrent demander au garde des Sceaux la commutation de la peine. Augusta Carles, la sœur de Barbès, par l'intermédiaire de Lamartine, puis de Montalivet qui donna l'introduction décisive, obtint la commutation de la peine de son frère de la main du roi. En 1847, Barbès écrivait à Lamartine, profitant d'un passage de ce dernier dans la région de Nîmes, où il était encore prisonnier, pour le remercier de son intervention en précisant toutefois : « Tout recours à ce pouvoir m'était souverainement odieux, Monsieur, ma sœur agissait à mon insu, contre ma volonté formelle » (souligné par nous, NDLE). D'après Edouard BIRÉ, *op. cit.*, p. 261, cité par JEANJEAN, tome I, p. 73, Victor Hugo, qui fit une démarche que tout le monde évoque, s'est attribué un peu vite le mérite de cette grâce, tronquant la réponse de Louis-Philippe. Il rapporte ainsi la réponse du roi : « La grâce est accordée, il ne me reste qu'à l'obtenir. » La réponse réelle étant : « Ma pensée a devancé la vôtre. Au moment où vous me demandez cette grâce, elle est faite dans mon cœur. Il ne reste plus qu'à l'obtenir. » (D'après *L'Événement*, 29 août 1850). Par ailleurs, JEANJEAN, *op. cit.* vol. II, p. 52, relate une conversation de Louis-Philippe en exil à Londres, dans laquelle le roi exprime son amertume, car la sœur de Barbès « qui était venue m'implorer la veille, n'est même pas venue me remercier », alors qu'il avait fait grâce malgré la majorité hostile de son ministère. Il pense qu'elle lui en voulait « parce que je ne lui avais pas accordé grâce pleine et entière ». Cela peut expliquer un certain comportement lors des remises de peines que le roi accordera en octobre et décembre 1844.

LETTRE AU PROCUREUR GÉNÉRAL*

Monsieur le Procureur général

On a saisi sur moi une somme de 420 F partie en or, partie en argent, destinée à mon voyage. Je vous prie de bien vouloir donner des ordres pour qu'il soit fourni sur cette somme de quoi subvenir à ma nourriture, mon état valétudinaire ne pouvant s'accommoder des vivres de la prison. J'ai l'honneur de vous faire observer que j'attends pour prendre mon premier repas qu'il me soit possible de le payer.

Je réclame également la restitution de mes bretelles, jarrettières, mouchoirs et cravate qu'on m'a enlevés. Gardé à vue par deux hommes, il me semble que ce surcroît de précaution est inutile. Il me force d'ailleurs à rester couché. Votre tout obéissant serviteur

L. A. BLANQUI

Ce 15 8bre, mardi¹.

P.-S. Je m'adresse à vous, M. le procureur général, sur la réponse de M. le Préfet de Police que ma réclamation ne regardait pas.

* AN, CC 728, n° 462. Document ne faisant pas partie des « papiers saisis chez Joseph Garnier ». A la suite de l'échec du coup de main des 12 et 13 mai, Blanqui avait d'abord échappé aux recherches de la police. Il passa plusieurs mois dans divers endroits, notamment chez David d'Angers qui laissa de lui une très belle esquisse de son profil, et prépara un séjour à l'étranger, sans doute pour rejoindre certains exilés non amnistiés en 1837. D'après la *Gazette des Tribunaux* du 16 octobre 1839, c'est en partant pour Genève qu'il fut arrêté, le 14 octobre 1839 à 6 heures 30 (la date du 13 est souvent donnée), alors qu'il allait monter dans la diligence de Chalon-sur-Saône. Il tenta en vain de se défendre pour s'enfuir. Il pensa lui-même qu'il avait été trahi, puisqu'il fut arrêté par quatre agents de la police municipale, assis dans la voiture comme de simples voyageurs, qui l'attendaient. Il existe d'autres versions de son arrestation, notamment deux de Pasquier, différentes, à douze ans de distance. La première rapportée par Victor HUGO, la seconde par CASTELLANE évoquent une négociation de Blanqui d'un passeport pour fuir (cf. texte 87, note. 36, p. 464) en échange de la capture de deux républicains recherchés, réduits à un seul douze ans après, mais qui ne sont pas nommés (cf. M. PAZ, p. 91 et J.-P. BRUNET, p. 182). K. H. BERGMANN, p. 182, reprenant Victor Hugo, cite en outre les noms de BOUVÉ (sic) et COSTIS, emprisonnés à La Force, et parle de trois autres personnes dont la présence se serait avérée fortuite. Or la *Gazette*, confortée par les pièces contenues dans le dossier AN CC 728, signale que furent arrêtées avec Blanqui cinq personnes venues l'accompagner et lui dire au revoir : Honoré BRETON, imprimeur, Auguste COSTIS, graveur, Théodore WINTURON, (VINTUROUX, AN, CC 728), lithographe, Aristide BOUVET médecin, Alexis DUBOIS, rentier. Blanqui fut conduit à la Conciergerie, ses cinq amis à La Force. Ils ont tous par la suite bénéficié d'un non-lieu (cf. Paul CHAUVET, *Les Ouvriers du Livre*, p.155), ce qui tend à montrer qu'il ne s'agirait pas de personnes recherchées et jette un doute sur certaines interprétations. Signalons au passage que les trois auteurs cités omettent une seule phrase de V. Hugo, la dernière : « M. Pasquier est un chancelier de France dans lequel il y a un préfet de police ».

1. C'est ce même jour que Blanqui fut interrogé. Il n'avait donc pas bougé de son lit de la Conciergerie depuis son arrestation.

PROCÈS DES JOURNÉES DE MAI 1839 DEUXIÈME CATÉGORIE

Interrogatoires de Blanqui*

Premier interrogatoire subi par Blanqui
devant M. Mérilhou, délégué par le Chancelier

le 15 octobre 1839

D. Quels sont vos nom et prénoms, âge et domicile ?

R. Auguste Blanqui, âgé de 34 ans, demeurant à Gency, près Pontoise (département de Seine-et-Oise).

D. Où avez-vous été arrêté ?

R. Je ne sais en quelle rue, montant en diligence.

D. Vous êtes accusé, par arrêt de la Cour des Pairs, d'avoir pris part, les 12 et 13 mai, à un attentat ayant pour but le renversement du Gouvernement. Qu'avez-vous à répondre ?

R. L'accusé déclare qu'il a répondu aux premières interpellations qui lui ont été faites, en tant que ces réponses pouvaient être nécessaires pour constater son identité, mais que son intention est de ne pas répondre à d'autres questions. Il demande donc qu'il soit constaté qu'il ne veut pas répondre.

D. N'aviez-vous pas écrit à Armand Barbès une lettre ayant pour objet de l'engager à venir à Paris, pour prendre part à l'exécution de cet attentat ?¹

* BN Lb⁵¹ 3024 (6). Cet interrogatoire intervint dès le lendemain de son arrestation, ce qui ne lui laissa guère de temps de le préparer. La *Gazette des Tribunaux* du 17 octobre précise que lorsque Blanqui a reçu la visite des magistrats, il était dans son lit. Il avait, en apprenant cette visite, déclaré qu'il ne se lèverait pas tant qu'on ne lui rendrait pas ses bretelles et sa cravate qu'on avait cru devoir lui retirer de crainte qu'il ne s'en servisse pour se suicider. On a fait droit à sa demande le lendemain.

1. Cette lettre a été transmise à Barbès par l'intermédiaire de son beau-frère, Claude Carles, le 28 février 1839 et retrouvée lors de la perquisition du 19 mai chez Barbès. Le rapport Mérilhou en publie les quelques lignes et rappelle qu'elle fut écrite deux jours avant la première convocation de la Chambre au moment où « se manifestait un sentiment de malaise et d'inquiétude publics ».

L'accusé dit ne vouloir pas faire de réponse.

D. N'avez-vous pas pris part à diverses réunions qui ont eu pour objet de préparer l'exécution de l'attentat ?

Pas de réponse.

D. N'avez-vous pas signé une proclamation dans laquelle vous êtes désigné comme commandant en chef de l'armée républicaine ?

L'accusé persiste à ne pas répondre.

D. Je vous représente l'imprimé de cette proclamation, lequel porte votre nom imprimé, comme signature.

L'accusé refuse de répondre.

D. Je vous représente une enveloppe de lettre adressée à Armand Barbès, au dos de laquelle se trouvent quelques lignes commençant par ces mots : « Je prie M. Carles », etc. Qu'avez-vous à dire ?

L'accusé déclare ne vouloir rien répondre.

D. Nous vous interpellons de répondre si vous reconnaissez l'écriture de ce billet comme étant de votre main.

L'accusé déclare qu'il ne veut pas répondre.

D. Plusieurs des accusés de l'attentat des 12 et 13 mai déclarent vous avoir vu à la tête des bandes, soit au pillage des armes dans le magasin des frères Lepage, soit à l'Hôtel de Ville, soit au marché Saint-Jean, au moment des épouvantables assassinats qui ont eu lieu sur cette place. Qu'avez-vous à répondre ?

L'accusé fait la même réponse.

D. Connaissiez-vous le nommé Charles, marchand de vin, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 13 ?

L'accusé déclare n'avoir rien à répondre.

D. Connaissiez-vous Martin Bernard ?

Même réponse.

Ici nous avons clos le présent interrogatoire, et après lecture, l'accusé a refusé de signer.

*
* *

Deuxième interrogatoire subi par Blanqui
devant le Chancelier de France, président de la Cour des Pairs
accompagné du comte de Bastard et de M. Mérilhou,
Pairs de France.

19 octobre 1839

D. N'avez-vous pas été condamné correctionnellement, en 1836, à deux années de prison pour fabrication clandestine de poudre et association secrète ?

R. Oui, Monsieur ; ce sont des faits accomplis que je ne puis nier.

D. N'avez-vous pas alors été condamné avec Barbès ?

R. Oui, Monsieur.

D. N'êtes-vous pas sorti de prison en vertu de l'amnistie ?

R. Oui, Monsieur.

D. Ne vous-êtes vous mêlé depuis à d'autres associations ?

R. Permettez-moi, monsieur le Président, de garder le silence à cet égard : les autres questions que vous venez de m'adresser portaient sur des faits de notoriété publique ; mais, sur d'autres questions que celles-là, je suis déterminé à ne pas répondre.

D. Cette détermination de votre part paraît être la conséquence de cette règle de conduite qui est exprimée dans les règlements de l'association dont vous faites partie, et qui consiste à ne répondre à aucun magistrat instructeur. Vous avez lu le rapport à la suite duquel votre mise en accusation a été prononcée, et le compte rendu des débats sur l'attentat des 12 et 13 mai, et vous avez dû y reconnaître que votre présence sur les lieux de l'attentat a été constatée par plusieurs de ceux qui ont pris part à cet attentat ?

R. J'ai lu en effet le rapport et les comptes rendus dont vous me parlez, mais voilà tout ce que je puis répondre.

D. Niez-vous vous être trouvé sur les lieux de l'attentat ?

R. Je m'abstiens de répondre, Monsieur le Président.

D. Vous savez aussi qu'une proclamation a été trouvée, que votre nom se trouvait au bas comme signature, et que vous y étiez indiqué en outre comme commandant en chef des armées républicaines. Qu'avez-vous à dire ?

R. Toujours la même réponse.

D. C'est-à-dire que vous ne répondez pas ?

Nous avons représenté à l'accusé ladite proclamation imprimée, visée *ne varietur*, le treize mai mil huit cent trente-neuf, et lui avons demandé s'il la reconnaît.

R. Cette pièce m'a déjà été représentée dans mon premier interrogatoire.

Nous avons également représenté à l'accusé un formulaire trouvé dans les papiers d'un sieur Alberny, à Carcassonne, et lequel a été reconnu être de l'écriture de Barbès, et lui avons demandé ce qu'il avait à dire, après lui avoir fait donner lecture de ladite pièce.

L'accusé a répondu qu'il n'avait pas à s'expliquer à cet égard.

D. Il vous a été représenté à votre premier interrogatoire une enveloppe constatant que vous aviez fait parvenir une lettre à Barbès peu de temps avant l'attentat² ; et la coïncidence de cette lettre avec le retour de Barbès a donné à croire qu'il était revenu sur votre missive, et que vous étiez ainsi la cause de la part qu'il a prise à l'attentat. Avez-vous à vous expliquer à ce sujet ?

R. Je n'ai pas à répondre à ce sujet.

D. Connaissez-vous le condamné Nougès ?

R. Même réponse.

D. Lorsque vous avez été arrêté dernièrement au moment de monter dans une voiture publique, n'avez-vous pas crié : « A moi les patriotes » ?

R. Je ne réponds pas officiellement à cette réponse ; cela n'est pas vrai.

D. Au moment de votre arrestation, vous avez fait effort pour avaler quelque chose : on a supposé d'abord que c'était du poison, mais il a paru depuis que cette conjecture n'était pas fondée. Pouvez-vous dire ce que vous vous efforciez ainsi d'avalier ?

R. Je n'ai pas à répondre là-dessus.

D. L'examen des débris saisis alors a fait reconnaître qu'il s'agissait de fragments de papiers ; et en rapprochant ce fait de ce qui s'est passé lors de votre première arrestation dans l'affaire des poudres, il y a lieu de penser que c'étaient des listes de noms que vous vouliez faire disparaître. Répondez-vous à ce sujet ?

R. Je n'ai pas à répondre.

D. Vous avez refusé de dire tout à l'heure si vous connaissiez Nougès ; cependant vous ne pouvez pas ne pas le connaître, car il a été arrêté une fois pour avoir cherché à vous arracher de force des mains des agents préposés à votre garde : d'où résulte qu'il est impossible qu'il ne vous soit pas connu, et que lui doit vous connaître parfaitement.

L'accusé dit n'avoir rien à répondre.

D. Vous persistez donc dans le système de ne pas donner même les éclaircissements qui pourraient vous être utiles, et de garder un silence absolu devant la justice ?

2. S'agit-il de la lettre du 28 février ou d'une plus récente ? JEANJEAN ne fait état que d'une lettre en avril. Mais il ne semble pas qu'elle soit entre les mains de la justice.

R. Je désire ne pas répondre.

D. L'acte d'accusation dressé en vertu de l'arrêt de la Cour du 12 juin dernier vous a été signifié hier. Avez-vous fait un choix d'un défenseur ?

R. Je choisis pour défenseurs M. Dupont et M. Martin (de Strasbourg) ³.

Lecture faite à l'accusé du présent interrogatoire, il a refusé de signer.

3. MARTIN (de Strasbourg) était connu comme l'un des animateurs des mouvements républicains alsaciens. Mais en fait, seul Dupont apparut comme défenseur de Blanqui.

[DIALOGUE AVEC J. F. DUPONT]*

L'Intelligence, février 1840.

La *Revue du Progrès* a publié la note suivante dans son n° du 15 février :

Nous recevons de notre collaborateur et ami, M. Dupont, avocat¹, la note suivante que nous publions avec plaisir et empressement.

Le jour où je renonçais devant la cour des pairs à porter la parole pour Blanqui, plusieurs de mes amis furent effrayés de la résolution que j'avais prise, et vinrent me prier de ne pas y persister. Je leur donnai l'explication de la conduite de Blanqui et de la mienne, ils se retirèrent satisfaits.

Depuis lors, mon silence devant la cour des pairs a été approuvé par les uns, blâmé par les autres. Je n'ai rien à dire aux personnes qui ont approuvé ma conduite. Quant à ceux qui m'ont blâmé, je pourrais me borner à leur répondre : « Un avocat qui n'est pas précisément novice dans sa profession ne prend pas semblable résolution sans l'avoir approfondie ; avant de la blâmer, il faudrait connaître les raisons qui l'ont engagé à garder le silence. » Cependant, comme il ne s'agit pas seulement de justifier ma conduite, mais d'expliquer celle de Blanqui, désormais séquestré du monde, je regarde comme un devoir de dire publiquement quels furent les mobiles de notre résolution commune.

Beaucoup ont cru que je m'étais abstenu de plaider parce que Blanqui avait refusé de se défendre et qu'il n'avait pas voulu être défendu. Tel n'est pas le véritable motif de mon silence. Si j'avais cru que Blanqui pût être défendu avec une chance égale pour sa liberté et pour son honneur, ou

* *L'Intelligence*, février 1840. BN, fol. LC² 1431. Le journal de Laponneraye, membre actif des Saisons et suggéré pour le « Gouvernement provisoire », reprit, dès sa parution, ce dialogue que l'avocat de Blanqui échangea avec lui entre son interrogatoire et le procès. Dupont de Bussac collaborait à la *Revue du Progrès*, dirigée par Louis Blanc. Il est difficile de ne pas évoquer ici le document Taschereau. Il est évident que nous n'aurons à étudier ce document et la réponse de Blanqui que dans le volume correspondant à leur publication (31 mars et 14 avril 1848, cf. texte 87, note*, p. 453), mais on ne peut oublier que ce « document » est établi à partir de procès-verbaux de déclarations datés des 22, 23 et 24 octobre 1839, peu après les interrogatoires (cf. texte 65). Il semble donc utile d'apporter une grande attention à la lecture des textes de cette même époque et aux significations sous-entendues qu'ils pourraient contenir.

1. Membre du barreau dès la fin de la Restauration, décoré de Juillet, Jacques François DUPONT, dit de BUSSAC, suspendu à plusieurs reprises, fut de toutes les luttes républicaines. C'est à ce titre qu'il avait aussi défendu Barbès et Martin Bernard.

j'aurais plaidé ou je me serais retiré du procès. Le rôle de l'avocat doit être indépendant et libre à l'égard même de son client.

Comment les choses se sont-elles passées ? Le voici en quelques mots :

Après son arrestation, Blanqui m'appela près de lui. Nous sommes très liés depuis notre enfance. Le but de nos pensées politiques a toujours été le même. C'était et c'est encore l'amélioration intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse ; c'est-à-dire la seule idée vraiment démocratique aux yeux des hommes qui ne veulent pas se passionner pour de simples formes politiques, presque toutes sans valeur tant qu'elles ne se bornent pas à servir de moyen à une pensée sociale qui détermine leur action. Quelque profonde que fut la différence de nos idées sur les moyens à réaliser cet avenir démocratique de la France, la bonne foi de nos opinions respectives avait préservé notre amitié d'une de ces ruptures que la discussion entraîne si souvent.

Ainsi, lorsque Blanqui m'appela près de lui, c'était à la fois un ami et un avocat qui répondit à son appel.

Dans notre première entrevue, Blanqui me déclara qu'il avait refusé de répondre aux divers interrogatoires qu'il avait été obligé de subir², et qu'il refuserait aussi de répondre devant la chambre des pairs. J'ignore encore, me dit-il, si l'accusation possède des preuves contre moi. Je ne le crois pas. Mais en admettant qu'elle manque de preuves, il ne peut me convenir de chercher dans ce fait un moyen de défense. Mes actes ont toujours été en harmonie avec mes convictions, et je désire que pas une de mes paroles soient en désaccord avec mes convictions et mes actes. Le seul rôle qui me conviendrait, ce serait d'avouer hautement ma participation active à l'insurrection du 12 mai, et d'en revendiquer la plus grande part de responsabilité. Mais je ne puis. Ce ne serait qu'une mesquine contrefaçon de l'héroïsme de Barbès³. Dans ses nobles aveux, Barbès jouait sa tête, moi, je ne jouerais pas sérieusement la mienne, Barbès fut sublime, moi, je ne serais que ridicule. Ainsi, me dit-il en se résumant, tu vois que je ne puis adopter que le parti du silence.

Je ne puis m'empêcher de reconnaître que Blanqui raisonnait parfaitement sa position ; j'approuvai sa résolution.

— Quant à toi, me dit-il, étudie la procédure, et vois ce que tu auras à faire ; nous en parlerons.

2. Cette phrase montre que cette entrevue se situe sans doute après les interrogatoires, donc fin octobre ou début novembre.

3. Cf. procès de la première catégorie, pages 394 à 396.

Je me mis à étudier les pièces du procès, puis je revis Blanqui. Je n'ai pas trouvé contre toi, lui-dis-je, une seule preuve juridique, c'est-à-dire une de ces preuves dont une logique vraiment judiciaire puisse tenir comme conclusion légitime ta participation nécessaire aux événements du 12 mai, et par suite la nécessité de ta condamnation. Quant aux simples indices, il y en a bien moins contre toi que contre Martin Bernard⁴.

— Eh bien que feras-tu ?

— Je garderai le silence comme toi.

— A la bonne heure, me dit-il en me donnant la main.

— Oui, mais j'ai des raisons pour agir ainsi et je dois te les dire.

— Parle.

— Quoiqu'il me soit facile d'établir qu'aucune preuve logiquement juridique ne pourrait être évoquée contre toi, je regarde ta condamnation comme certaine...

— Bien, très bien, je suis à l'avance *damnatus ad bestias*.

— Tes plaisanteries pas plus que mes raisons ne changeraient la conviction de tes juges, ils te condamneront et entre nous, ils n'auront pas tort au fond, comme nous disons, nous autres légistes. Ils te jugeront comme jugent les corps politiques. En partant de ce fait, que je regarde comme accompli, j'ai dû examiner s'il était utile de te défendre. Prouver au public que tu allais être condamné sans qu'il s'élevât contre toi des preuves juridiques, ce serait sans doute un bon argument politique contre la juridiction de la Cour des pairs, mais comme il ne manque pas de raisons contre l'existence de cette juridiction, j'ai dû examiner si une semblable plaidoirie était conforme à tes véritables intérêts ; c'est-à-dire à ton honneur, et j'ai résolu négativement la question. Tu sais qu'après votre défaite du 12 mai, de nombreuses accusations ont été dirigées contre toi par les partisans vaincus. Les cris à la trahison se sont élevés contre toi. Tu avais, selon eux, poussé à l'insurrection de malheureux ouvriers, mais tu avais su éviter le danger et te retirer à temps⁵...

4. Il est probable que Dupont ne se serait pas exprimé ainsi si des charges directes et précises avaient été établies dans le dossier du procès. Le réquisitoire de Frank Carré reconnaît qu'il n'y a pas pour Blanqui « les mêmes éléments naturels de conviction que nous avons trouvés contre Barbès », puisque ce dernier fut pris sur le lieu même de l'insurrection, alors que Blanqui ne l'a pas été.

5. On comprend cette pensée de la part des vaincus, mais la justice l'officialise dans le rapport Mérilhou (cf. texte 67, note 17, p. 420). Une grande partie de son argumentation repose sur le fait que de « pauvres ouvriers » se sont laissés entraîner par des « meurtriers », y compris dans la première série du procès.

— Et crois-tu un mot de ces calomnies ?

— Non, non, calme-toi. Je les ai entendues comme tout le monde ; mais, moi, je ne pouvais pas un seul instant en croire un seul mot. J'ai eu, d'ailleurs, la preuve contraire de la bouche des témoins les moins suspects ; de la bouche de Barbès et de celle de Martin Bernard⁶. Calme-toi : tous deux m'ont dit que tu avais agi bravement dans cette malheureuse affaire. Ils m'ont chargé de te serrer la main si je venais à te revoir. Ce ne sont pas les plus braves qui t'ont accusé...

— Merci. Ce brave Barbès est tombé sur mes bras à la barricade Greneta. S'il a été pris, ce n'est pas notre faute. Nous n'étions plus qu'une douzaine pour défendre la barricade. Bientôt le feu de la garde municipale avait réduit le nombre des combattants à sept ou huit, et ce fut alors qu'elle marcha sur nous à la baïonnette. Nous fûmes obligés de nous replier, mais nous n'avons pas fui. Un moment après, nous ralliâmes quelques hommes, nous repoussâmes la garde municipale et nous reprîmes les quelques tonneaux vides que l'on a appelés barricade Greneta.

Hélas ! cette petite victoire fut de courte durée. Accablés par le nombre, nous dûmes céder encore... Barbès fut pris, mais pour nous Barbès n'existait plus : nous croyions n'avoir laissé entre les mains de nos adversaires que le cadavre d'un héros.

— Ce que tu dis là, je le savais déjà. Mais enfin tu as été violemment accusé, et les partisans de la police qui nous gouverne n'ont pas manqué de répéter bien haut toutes ces accusations. Si je te défends et que je prouve qu'il n'existe aucune preuve contre toi, n'entends-tu pas tous ces ennemis s'écrier : voyez si les accusations que nous avons portées contre lui ne sont pas vraies ? Il s'est arrangé de manière à ce qu'il n'y ait pas de preuve contre lui. Il a exalté, entraîné ces malheureux ouvriers qui n'ont pas été aussi habiles que lui dans l'art de ne pas laisser de trace d'une complicité dangereuse. Mais lui, plus prudent que brave, il a tout coordonné pour se tirer du mauvais pas où il les a précipités. Voilà le langage que tiendraient tes ennemis. Je suis ton ami, je dois faire passer ton honneur avant tout ; et dans les circonstances où nous nous trouvons, ma parole fut-elle assez puissante pour sauver ou ta vie ou ta liberté, je...

— Tu devrais ne pas dire un mot, reprit vivement Blanqui.

6. Nous n'avons pas trouvé d'autres indications sur ces dédits hors la lettre de Barbès à Ranc, signalée dans l'Introduction. (cf. p. 373).

Telles sont les raisons qui ont imposé le silence à Blanqui et à son avocat. Ces raisons, je les ai dites à sa femme, à sa mère, à l'une de ses sœurs, dont la sollicitude devait être aussi vive que celle de bien des gens qui m'ont donné tort. Et la femme, la mère, la sœur de Blanqui ont approuvé à la fois l'ami et le défenseur.

J.F. DUPONT
Avocat.

PROCÈS DES JOURNÉES DE MAI 1839

DEUXIÈME CATÉGORIE*

Cour des pairs

Séances secrètes

15 au 17 décembre 1839

Sous la présidence du chancelier Pasquier

[Ces séances sont consacrées à l'examen des dossiers des quarante inculpés concernés restant¹, à la lecture du *Rapport Mérilhou* et de la réquisition du procureur. Après le procès de la première catégorie, il restait encore trois cent cinquante dossiers à l'instruction. Trois cent dix mises en liberté ou non-lieu ont été prononcées entre-temps.

Le rapporteur, après avoir rappelé les principaux points évoqués lors de la première série, les complète en utilisant les acquis du procès de juin et des faits ultérieurs aux journées de mai. Il s'efforce d'établir des liens entre les diverses actions sur lesquelles s'est penchée la justice : les fabrications de poudre et de munitions avec le rôle de Raban, premier trésorier d'une caisse de solidarité pour les prisonniers politiques, auquel succéda Jean Charles, et l'achat de munitions avec une partie des fonds ; l'utilisation de l'établissement de Charles, véritable centre des sociétés secrètes ; le soutien de la nouvelle édition du *Moniteur Républicain*² et l'arrestation de Vilcoq, Béchet, etc. ; le rôle du restaurant Foy dont le personnel de cuisine est compromis (les Bonnefonds, Flotte, etc...) et où Dubosc déposa de la poudre. Il est fait état aussi de la découverte d'un « canon » qui conduisit à l'arrestation de Flotte, de l'explosion d'une bombe le 28 novembre qui conduisit à l'arrestation de Béraud, porteur d'une profession de foi à une société secrète, etc. Le rapporteur revient sur Blanqui et concentre ses feux sur lui.]

Blanqui est le premier qui se présente. Il présidait rue Bourg-l'Abbé au pillage du magasin des frères Lepage, à l'armement des sectionnaires ; et il devait en être aussi. C'est là en effet le premier acte de l'insurrection et Blanqui, dans la situation qui lui appartenait à la tête de l'association, ne pouvait y manquer. Dans le droit hiérarchique que leurs passions anar-

* *Gazette des Tribunaux*, 16-19 décembre 1839, 13 janvier-1er février 1840 ; BN Lb⁵¹ 3024, 3025 (*Procès des journées des 12 et 13 juin 1839, deuxième catégorie*, Paris, Pagnerre, 1840) ; *L'Intelligence*, février, *loc. cit.*. Les séances secrètes sont réservées aux membres de la cour.

1. Quarante inculpés sont en cause. Pour sept d'entre eux, le ministère public demande de les remettre en liberté. Parmi ceux qui ne figureront pas au procès, citons Antoine FOMBERTEAUX, le Bavaois Daniel MAYER, membre de la Ligue des Justes, Benjamin FLOTTE.

2. Il n'y eut qu'un numéro, le 9, publié le 16 juin. Il reprenait la profession de foi des précédents : « Faire et dire tout ce que les lois de septembre défendent sous peine d'amende, d'emprisonnement, ou même de condamnation capitale ». Le second était en préparation lorsque les forces de l'ordre s'emparèrent du matériel.

chistes avaient créé entre eux, il n'était que l'égal de Barbès et Martin Bernard. Mais dans la réalité des choses il les dominait tous les deux, l'un par la supériorité de son intelligence et de son éducation, l'autre par cette sorte d'ascendant fatal auquel se soumettent, dans leur fanatisme, les plus ardents sectaires et qui, malgré l'éloignement et l'absence, rendait impérieux, comme doit l'être le commandement d'un chef, le mot d'ordre qui fixait le jour de la prise d'armes et prescrivait le retour.

Audiences publiques

Première audience
13 janvier 1840

Sous la présidence du chancelier Pasquier
MM. Frank Carré, Boucly et Nougier représentent le parquet

Blanqui, placé en tête de cette catégorie est petit, maigre, sans barbe et complètement vêtu de noir.

Les autres accusés sont presque tous des ouvriers. Leur tenue est calme. Huart et Béasse attirent le regard par la douceur de leur physionomie, le dernier a le bras en écharpe par suite d'une blessure. Charles, le trésorier du parti républicain, est un homme d'apparence froide et sereine. Lombard dont la figure insouciance rappelle assez Martin Noël, de la première catégorie³. Les plus jeunes portent généralement les cheveux longs. La plupart des autres sont coiffés « à la *malcontent* »⁴. Quelques-uns, et surtout Vallier et Dugrospré, ont d'épaisses moustaches. Tous sont convenablement vêtus.

Trente et un accusés sont présents : [y compris ceux déjà nommés ci-dessus] Quarre, Moulines, Quignot, Bonnefonds Pierre, Piéfort, Focillon, Espinouse, Hendrick, Simon, Hubert, Pétreman, Bordon, Lehericy, Évanho, Dupuy, Druy, Herbulet, Gérard, Elie, Godard, Pâtissier, Dubourdieu, Buisson, Bouvrard.

Trois sont absents :

Nétré, Bonnefonds Jean-Baptiste, Argout⁵.

3. A cette époque déjà, Noël Martin, au Mont-Saint-Michel, se rebellait. Avec Roudil, il avait rejoint la cellule de Guillemain en perçant le plancher. Délogé, il se jeta sur le gardien-chef et provoqua une bagarre générale.

4. Cette coiffure, aux cheveux presque ras, tirait son nom des « malcontents » qui, au XVI^{ème} siècle, après la Saint-Barthélemy, se rapprochèrent des protestants et formèrent un parti autour du duc d'Alençon le quatrième fils d'Henri II et Catherine de Médicis, qui rejoignit plus tard Condé, puis Guillaume d'Orange.

5. Sur cette trentaine d'accusés, près de la moitié ne dépassaient guère 20 ans et n'avaient donc pas de passé politique chargé, à part NÉTRÉ, déjà rencontré au procès des

[Monsieur Cauchy, greffier, donne lecture des volumineuses pièces de la procédure. L'acte d'accusation est lu par Léon de la Chauvinière. Il concerne les trente et un inculpés présents et les trois absents.]

[Puis les interrogatoires commencèrent par Blanqui :]

M. le président. — Accusé Blanqui, vous venez d'entendre les charges qui s'élèvent contre vous. Depuis longtemps, vous êtes signalé pour la violence de vos opinions républicaines. Ainsi dès 1836, vous étiez condamné avec Barbès pour fabrication de poudre et initiation à des sociétés secrètes. Cette condamnation ne vous a pas corrigé et vous avez continué à conspirer contre le gouvernement de votre pays. Vous vous êtes associé d'une manière complète à tous les attentats qui ont eu lieu, et surtout à celui du 12 mai. Qu'avez-vous à répondre pour votre défense ?

A. BLANQUI. — J'ai répondu uniquement pour constater mon identité ; mais comme je ne trouve pas de garanties suffisantes dans le tribunal qui va me juger, je crois devoir déclarer que mon intention est de ne répondre à aucune des questions qui me seront posées. Cependant, en présence de l'accusation de cruauté adressée au parti républicain, moi qui appartiens à cette opinion, moi qui suis de ce parti, je crois devoir repousser formellement ici cette accusation qui pèse sur lui.

Non, Messieurs, ni aujourd'hui, ni jamais, dans tout ce qui s'est accompli depuis 1830, les républicains ne se sont montrés sanguinaires ni cruels. En 1832, en 1834, en 1839 ⁶ ils n'ont pas encouru ces reproches de cruauté qu'on leur a lancés dans les réquisitoires du ministère public, et dans le double rapport de M. Mérilhou ; ce ne sont point eux qui en 1834 ont versé le sang de femmes, de vieillards, d'enfants, non, ce ne sont point eux ; et en 1839, ils ne se sont pas montrés cruels non plus. Vous avez lu attentivement sans doute cette malheureuse affaire, je l'ai lu aussi, et malgré les accusations qui ont été accumulées avec tant de force, malgré toutes les déclamations, j'ose dire, auxquelles on s'est livré, je crois que les faits qui ressortent en réalité de ce débat ont prouvé que les républicains

poudres, PÉTREMAN, jeune militant de la SDH, BÉASSE, animateur des Saisons. Cependant ils étaient, pour les deux tiers d'entre eux, connus par leur engagement en-dehors des Saisons. Ils venaient surtout de la SDH (BONNEFONDS, DRUY, DUGROSPRÉ, HERBULET...) et aussi des Familles (comme VALLIER), voire des Phalanges démocratiques, comme ARGOUT, réfugié allemand. Certains étaient connus pour leurs liens avec des « fabricants de poudre ou de munitions » (les BONNEFONDS, avec Dubosc, B. Flotte, etc.), pour leur action personnelle de propagande, comme ÉLIE, ancien combattant de Pologne, ou encore pour leurs relations personnelles (MOULINES, ami de Maréchal, tué sur une barricade). Ils appartenaient quasiment tous à des professions très actives dans les luttes ouvrières de l'époque (tailleurs, cordonniers, etc.). Enfin, parmi les trois absents, Nétré put partir en Angleterre, les deux autres bénéficièrent de non-lieu.

6. Blanqui n'étant pas présent en 1832, c'est bien la défense des républicains dans leur ensemble qu'il prend.

n'ont pas déployé cette férocité qu'on leur reproche : s'ils ont parlé parfois avec violence, ils ont toujours agi avec humanité ; bien différents de leurs adversaires, ils ont montré de l'humanité, autant à la plume qu'à la main.

Dans la dernière affaire, on a parlé de sang répandu par torrents, et c'est à l'occasion de la prise du poste du Palais de justice et de celui du marché Saint-Jean. Eh bien ! au Palais de justice, vous savez ce qui s'est passé⁷. 30 hommes étaient rangés en bataille ; les insurgés, au nombre de 30 à 40 hommes mal armés, ont débouché par la rue Planche-Mibray ; ils se sont avancés par le pont Notre-Dame, ont continué leur marche par le quai aux Fleurs, et sont arrivés jusqu'au poste sans tirer un seul coup de fusil. Ceci ne semble pas montrer, je crois, une si grande soif de sang ; car en suivant cette direction, les insurgés s'exposaient à un feu de peloton qui pouvait en coucher par terre un grand nombre. On a dit que les soldats n'avaient pas leurs armes chargées ; mais comment les insurgés pouvaient-ils le savoir ? Ils ont dû croire que la troupe était prête à les recevoir. En effet, n'avait-elle pas eu le temps de charger ses armes depuis qu'on savait que les insurgés parcouraient la rue Saint-Martin, et cependant ceux-ci se sont avancés sur elle sans tirer. Arrivés là, ils ont sommé l'officier qui commandait le poste de mettre bas les armes ; l'officier a refusé. Alors les insurgés ont fait feu. Sans doute, c'est un malheur que l'opinion républicaine déplore plus que personne : mais que vouliez-vous que fissent les républicains ? Ils avaient pris les armes ; c'était pour s'en servir. Dites que c'est un crime, je le veux bien ; mais s'ils avaient couru déjà toutes les chances d'une solution si désespérée, il fallait bien la poursuivre ; il fallait bien sommer les soldats de mettre bas les armes, et les soldats refusant, les insurgés ont dû prendre une résolution décisive ; mais par quel étrange abus de langage a-t-on pu dire que 30 soldats rangés en bataille, l'arme au bras, la giberne au côté, ont été massacrés sans défense par 40 hommes mal armés ? Est-ce possible ? est-ce croyable ? non. Les soldats n'ont voulu ni combattre ni se rendre. Cependant il n'y avait pas à hésiter. Il y a ici des généraux qui savent que sur le champ de bataille il faut faire l'une ou l'autre de ces deux choses, se battre ou se retirer. Les insurgés, qui ne voulaient pas se retirer ont combattu.

Au marché Saint-Jean, le même fait s'est reproduit⁸ ; mais y a-t-il encore lieu à cet égard de lancer contre le parti républicain le reproche de cruauté et de férocité ? Vous l'avez entendu, après la prise du poste un grand nombre d'insurgés avaient versé des larmes et montré la plus vive

7. La colonne des insurgés commandée par Barbès, arrivée au poste du palais de justice, se heurta à un piquet de la garde municipale composé de 20 cavaliers en armes. Les insurgés les invitent à fraterniser, mais le commandant de la colonne ordonne de faire face. La riposte provoque 5 morts du côté de l'ordre et des victimes également parmi les républicains révoltés (M. DOMMANGET, *op. cit.* p. 200).

8. Le marché Saint-Jean est enlevé après un combat qui coûta la vie à 10 soldats composant le poste.

douleur à la vue des soldats du poste étendus morts. Étaient-ils des barbares ceux-là ? Est-ce là de la férocité ? Les barbares versent le sang par volupté et pour le plaisir de le répandre, sans regret et sans douleur. Si nous en avons répandu, nous autres, c'est que notre conscience nous avait ordonné de livrer bataille. Encore une fois non ! nous n'avons jamais professé une doctrine de sang !

Voilà tout ce que j'avais à vous dire ; j'ai voulu repousser et je repousse, comme membre du parti républicain, les accusations qui ont été portées contre nous ; j'ai voulu dire que les accusations que l'on a entassées contre les républicains, depuis le 12 mai, étaient fausses et j'oserai dire calomnieuses, mais si ce mot déplaisait trop au ministère public, je le retirerais.

M. le président. — Accusé Blanqui, je dois vous avertir que vous vous placez sur le terrain le plus fâcheux pour votre défense. Vous supposez que vous avez le droit d'attaquer le gouvernement de votre pays, de rompre la paix de la cité et de massacrer des soldats surpris à l'improviste et sans déclaration de guerre. Vous êtes dans la plus grave des erreurs. Tout cela est d'un barbare ! Ces tristes doctrines ne peuvent que vous attirer la réprobation universelle. Mais vous ne vous défendez pas sur les faits qui vous sont reprochés ; vous ne vous défendez pas sur les chefs d'accusation qui doivent porter naturellement à asseoir sur vous-mêmes et sur vos actes le jugement le plus rigoureux que ces actes mêmes puissent comporter.

A. BLANQUI. — Je n'ai point prétendu discuter sur une doctrine ni entrer dans une question de droit. Je sais bien que votre tribunal ne me permettrait pas de dire que les hommes du parti républicain ou de tout autre parti ont le droit de prendre les armes. Je me suis seulement reporté aux faits matériels tels qu'ils se sont passés. Veut-on que le fait d'hommes, d'insurgés ayant pris les armes, soit aussi criminel que vous venez de l'établir, je vous l'abandonne, je ne m'y oppose pas ; mais je dis qu'après avoir pris les armes et s'être momentanément transformés en soldats, je dis que, dans ce métier momentané de soldats, ils n'ont pas montré dans leur lutte avec la troupe la férocité qu'on a voulu leur imputer. Voilà tout ce que j'ai voulu dire, et je n'ai pas entendu agiter la question de droit.

M. le président. — Vous faites bien de ne pas discuter le déplorable droit que vous vous arroyez. Je dis que le sang qui a rougi les rues de Paris est le sang de vos concitoyens, de vos frères et qu'il a été criminellement versé. La défense du territoire national peut seule motiver l'effusion de sang.

A. BLANQUI. — Vous traiterez notre conduite aussi sévèrement que vous voudrez. Mais je ne pouvais laisser passer sans réponse le reproche de férocité adressé au parti républicain. La Cour comprend ce que j'ai dit. Cela me suffit.

M. le président. — Quoique vous paraissiez disposé à ne pas répondre, il est de mon devoir de vous adresser quelques questions. Votre but en

quittant votre demeure pour venir à Paris au mois de mai dernier, n'était-il pas de vous mettre à la tête de l'insurrection ?

Pas de réponse.

M. le président adresse ensuite à Blanqui d'autres questions sur ses liaisons avec Barbès, sur la Société des Saisons, sur sa participation aux événements des 12 et 13 mai.

Blanqui garde le silence et ne répondra à aucune question.

[L'audience se poursuit par l'interrogatoire d'autres accusés, notamment Quignot et Quarré].

Seconde audience

14 janvier 1840

[Cette audience est consacrée, outre la poursuite des interrogatoires, à l'audition des témoins de Blanqui. Parmi eux, un certain Drouot, horloger à Paris et officier de la Garde nationale, qui fit une déclaration intéressante. Il n'échappa à la mort que grâce au courage de l'un des chasseurs de sa compagnie, Davignon⁹, il reconnaît en Blanqui un auditeur régulier des cours d'économie politique de M. Blanqui aîné et a entendu dire que Blanqui se trouvait sans armes dans le groupe qui assaillait son poste. Au cours de l'audition du témoin Pons, sur la tenue d'une réunion, le 10 mai, entre Blanqui, Barbès et Martin Bernard, Blanqui reprendra la parole :]

A. BLANQUI. — La réunion que l'on reproche à Charles n'a pas eu lieu. La preuve, c'est que j'étais à Pontoise. Ainsi je ne pouvais pas être à Paris. Ce n'est pas pour moi que je dis ça, c'est pour mes coaccusés.

[Plus tard, toujours sur le même sujet :]

A. BLANQUI. — Tout ce que dit Pons est faux. On sait que la vanité inspire les vanteries (sic). Un homme a dit qu'il avait eu une réunion ou qu'il y a été et c'est faux. On a bien dit que j'étais à Londres ou je ne sais où.

[Interrogatoire de Moulines. Blanqui se leva et prononça quelques mots inaudibles. Suite de l'audition des témoins.]

Audiences des 16, 17, 18 et 19 janvier

[Suite de l'audition des témoins. Le 17, un certain Gabriel Savary¹⁰, peintre en bâtiment.]

9. Sans doute aucun rapport avec l'hypothétique « Davignon » déjà rencontré (cf. texte 53, note 15, p. 307).

10. Rapport avec « le » défenseur ouvrier des accusés d'avril (cf. texte 53, p. 311) ?

Audience du 20 janvier 1840

Réquisitoire de M. Frank Carré

Procureur général du roi relativement aux accusés
Blanqui, Quignot, Quarré, Charles et Moulines

Le président interroge Blanqui. — N'avez-vous pas fait graver un cachet sur lequel se trouvent ces mots : *République française. Comité central exécutif. Paris.*

A. BLANQUI. — Je n'ai rien à répondre.

Le président. — N'avez-vous pas caché ce cachet dans le jardin de la maison de campagne que vous habitiez à Gency ?

A. BLANQUI ne répond pas.

Frank CARRÉ. — Nous avons reçu des procès-verbaux dans lesquels nous lisons qu'un cultivateur, le nommé Maillard, travaillant dans la maison de campagne de l'accusé, y a trouvé divers objets, entre autres une tasse dans laquelle se trouvait le cachet dont on vient de parler. Je prie M. le président de vouloir bien représenter ces objets à Blanqui. Le cultivateur qui a fait cette découverte est présent ; je désirerais que M. le président ordonnât qu'il fut entendu en vertu de son pouvoir discrétionnaire.

M. Cauchy, l'un des greffiers, donne lecture des procès-verbaux des autorités de Gency, constatant la découverte du cachet et son envoi au parquet¹¹.

Le président à Blanqui. — Avez-vous quelque chose à dire ?

A. BLANQUI. — Oh rien, Monsieur.

Le témoin **Maillard** est entendu en vertu du pouvoir discrétionnaire du président. Cet ouvrier, qui a été pendant un an au service de Blanqui, rend compte de sa trouvaille du cachet.

Le président adresse à Blanqui plusieurs questions sur l'inscription du cachet.

A. BLANQUI. — Je n'ai qu'une observation à faire, c'est que pendant tout le cours des débats, il n'a jamais été question que de *conseil* et non de *comité* exécutif.

Le président. — La parole est à M. le procureur général.

Frank CARRÉ. — Messieurs les Pairs,

[Le procureur général commence par quelques considérations générales sur les tentatives de ce qu'il appelle les factions. Les premiers débats qui ont eu lieu ont

11. Ce cachet a été découvert en-dehors de toute perquisition, ce qui semble confirmer qu'il n'y a pas eu de perquisition à Gency depuis celle de 1837, signalée par M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 176 (cf. texte 63, et note 9, p. 389).

montré que le renversement des institutions politiques et sociales était le but des conspirateurs, appelé parti des anarchistes, le pillage et l'assassinat les moyens. Trois fois ils ont pris les armes : aux 5 et 6 juin 1832, époque d'émeutes permanentes, aux 13 et 14 avril 1834, enfin aux 12 et 13 mai 1839, avec un caractère tout autre : organisé et criminel, selon le point de vue du procureur.]

C'est qu'en-dehors de toutes les relations sociales et de tous les partis politiques, il y a quelques hommes qui forment, au milieu de nous, une secte à part, qui jamais n'a rien su, ou qui du moins a tout oublié de ce qui est en-dehors d'elles ; notre histoire, notre situation présente, nos lois morales et nos lois écrites, elle ignore tout. Vivant seuls avec eux-mêmes, sous l'influence exclusive de l'idée commune qui les rattache les uns aux autres, ces hommes prennent le rêve de leur folle ambition pour une réalité qu'ils vont saisir : irrités d'une situation personnelle qu'ils doivent à l'ignorance, à la paresse, à l'excentricité même de leurs habitudes et de leur vie, ils s'attaquent à une société où ils n'ont pas de place, parce qu'ils ont été inhabiles à s'en faire une.

Telle est l'explication d'un crime dont l'intérêt et le but sont si odieusement absurdes, qu'il semble, au premier aperçu, se renfermer tout entier dans ses moyens d'exécution. On vous l'a dit, Messieurs, et vous ne l'avez pas oublié, cette subite et furieuse agression, ces vols audacieusement commis à l'aide d'escalade et d'effraction, ces lâches assassinats qui ont coûté la vie à tant de généreux citoyens et de braves soldats, tout cela est l'œuvre de quelques imaginations en délire qui rêvent aujourd'hui ce que rêvait Babeuf il y a plus de quarante ans, et qui, pour réaliser ces détestables utopies, font appel à tout ce qu'il y a de plus impur, de plus désordonné, de plus inepte dans la lie de notre civilisation moderne ; puis tout à coup, au jour et à l'heure qu'ils ont fixés, déchainent ces bandes armées contre la société au milieu de laquelle ils vivent, et qui les protège.

[...]

Messieurs, il y a un nom qui domine toute cette affaire, un nom qui était dans toutes les bouches au moment même de l'attentat ; qui, depuis, se présente encore comme résumant en lui seul toute la pensée, toute l'organisation de ce crime : ce nom, c'est celui d'Auguste Blanqui ! Voyons, en constatant ce premier fait, quelle est la situation judiciaire de cet accusé.

Ce fut en 1832 que Blanqui parut, pour la première fois, comme accusé, devant la justice. Il s'agissait d'un procès intenté à une société politique qui s'était donné le nom de *Société des Amis du Peuple* et dont Blanqui était l'un des chefs les plus ardents. Un verdict d'acquiescement rendit tous les accusés à la liberté ; mais la violence de Blanqui avait passé toutes les bornes, elle s'était répandue en outrages à l'audience, et il fut condamné par la cour à une année d'emprisonnement. A sa sortie de prison, Blanqui continua à se faire connaître par l'exagération de ses opinions radicales, et par l'obstination de sa haine contre le Gouvernement. Bientôt, au mois de février 1836, le condamné Pépin, complice de Fieschi, donna, sur l'existence et les menées d'une société secrète, formée des débris de la société

des Droits de l'Homme, des détails circonstanciés qui venaient jeter un grand jour sur une instruction déjà commencée par la justice. Pépin convenait avoir été lui-même initié à cette association ténébreuse, dans laquelle on jurait haine à la royauté, et qui devait avoir pour but le renversement du Gouvernement. Il déclarait qu'on lui avait signalé Auguste Blanqui comme l'un des membres de cette société, et il ajoutait, Messieurs, un fait dont la gravité vous a déjà sans doute frappés : c'est qu'il avait, lui Pépin, confié à Blanqui l'horrible projet de Fieschi. Et ici, Messieurs, nous devons insister quelques instants, parce que c'est là que se trouve l'un des points de jonction qui rattachent le régicide aux conspirateurs que vous devez juger.

Pépin, au moment solennel où il va subir la peine réservée à son crime, déclare à M. le Président de cette Cour que, le matin même du jour fixé pour l'exécution du crime de Fieschi, il en a confié le projet à Blanqui¹². Qu'arrive-t-il, Messieurs ? Blanqui est intimement lié avec Barbès ; ces deux hommes sont les chefs de cette société des Familles également signalée par Pépin, et dont nous parlerons tout à l'heure. Eh bien ! on saisit, dans le domicile où Barbès a passé la journée du 28 juillet 1835, une pièce écrite de sa main, et qui est ainsi conçue :

« Citoyens, le tyran n'est plus : la foudre populaire l'a frappé ; exterminons maintenant la tyrannie. Citoyens, le grand jour est levé : le jour de la vengeance, le jour de l'émancipation du peuple. Pour les réaliser, nous n'avons qu'à vouloir : le courage nous manquerait-il ? Aux armes ! aux armes ! Que tout enfant de la patrie sache qu'aujourd'hui il faut payer sa dette à son pays ! »

Nous l'avons prouvé en nous adressant à Barbès, cette pièce a été écrite avant le crime, car toute la France savait, quelques heures après, que la Providence avait sauvé les jours du Roi.

Il est donc certain que Blanqui, prévenu par Pépin, avait averti Barbès ; que tous deux avaient accepté la solidarité du crime, et que, dans la prévision de l'horrible succès qu'ils espéraient, ils s'adressaient aux sectaires sous leurs ordres pour les appeler à d'autres meurtres : « Citoyens, le grand jour est levé : le jour de la vengeance ! »

Messieurs, ce qui complète, à cet égard, la certitude, c'est qu'une instruction faite à cette époque sur les déclarations de Pépin démontra tout à la fois que Blanqui et Barbès étaient chefs d'une société secrète qui prenait le nom de société de [sic] Familles, et qu'ils avaient organisé une fabrique

12. Cf. texte 56, note 2, p. 319, et texte 57, notes 27 à 29 p. 330. Selon les déclarations de Pépin dont la *Gazette des Tribunaux* du 21 février 1836 fait état, l'information donnée à Blanqui est due au hasard d'une rencontre, alors que le procureur tente d'établir que c'était dans l'ordre des choses. Nous savons que l'attentat n'a jamais été une forme de lutte en accord avec les objectifs de Blanqui.

clandestine de poudre, pour armer leurs sectionnaires au jour de l'attentat qu'ils méditaient. Tous deux furent condamnés, à raison de ces faits, le 23 octobre 1836, et l'ordonnance d'amnistie du 8 mai vint leur ouvrir, à tous deux, les portes de la prison.

Vous savez ce que ces deux hommes ont fait depuis, Messieurs, et comment ils ont usé de cette liberté qu'ils devaient à un grand acte de clémence et de pardon. Barbès, vous lui avez infligé la peine qu'il méritait ; nous venons aujourd'hui, au nom de la justice, et soutenu par le sentiment de nos devoirs, vous demander, contre le commandant en chef de la révolte du 12 mai, la décision que vous avez prise contre l'un de ses lieutenants, qu'il avait appelé et entraîné dans le crime.

Faut-il résumer, Messieurs, les charges qui pèsent sur Blanqui, et discuter, devant vous, une culpabilité qui n'est pas contestée ? Rappelons-nous que cet accusé avait été l'organisateur de la Société des Saisons, qu'il en était le chef suprême, qu'elle lui avait emprunté son nom : *Société des Blanquistes* ¹³ ? Répèterons-nous que Barbès, à votre audience, a confirmé tous les résultats de l'instruction, en proclamant que l'attentat du 12 mai était l'œuvre de cette société secrète, et que le crime avait été conçu et préparé par les chefs de cette société ?

Déjà, Messieurs, dans ces faits, qui ne sauraient être contestés, nous trouvons la condamnation tout entière de Blanqui. Il importe cependant de rappeler les diverses circonstances établies par les débats, d'où résulte la preuve de la participation du chef du complot à l'exécution matérielle de ce crime. Le fait principal, Messieurs, le fait décisif, c'est la proclamation des insurgés, lue par Barbès sur les marches de l'Hôtel de Ville et trouvée dans les magasins pillés des frères Lepage.

[Lecture de la proclamation].¹⁴

Blanqui était donc le commandant en chef de la révolte, comme il avait été le principal auteur du complot, le chef suprême de la société des Saisons.

[L'accusation rappelle la lettre de Blanqui à Barbès, l'absence de Blanqui à Pontoise, deux jours avant l'attentat¹⁵, les principaux lieux où il a été vu pendant l'insurrection s'appuyant surtout sur les déclarations de Nougès.]

13. Il ne semble pas que cette appellation soit courante à cette époque.

14. Cf. texte 62, p. 385.

15. Cette absence de Blanqui peut parfaitement s'expliquer. Sa sœur Aglaé, épouse de Joseph Garnier étant morte le 7 mai 1839, un dimanche, il est très probable que ses obsèques se soient déroulées le 10. Il est curieux d'ailleurs que le ministère public s'arrête sur cette absence, alors qu'il fait état, par ailleurs, de fréquents voyages de Blanqui à Paris et qu'il passe ce deuil sous silence.

Il résulte, Messieurs, de ces diverses déclarations, que Blanqui s'est montré aux insurgés, autant que l'importance du rôle qu'il s'était donné lui permettait de le faire ; car non seulement il était le commandant de l'armée républicaine, mais il était, en réalité, le chef de ce comité central exécutif de la république, dont nous avons trouvé le sceau en sa possession, et qui devait recevoir l'autorité du triomphe de la révolte.

Toutefois, à ceux qui s'étonneraient que l'auteur principal du mouvement insurrectionnel, que celui qui se qualifiait de général en chef de l'armée républicaine, n'apparaisse pas plus souvent dans l'action, et n'ait pas donné, contre lui, les mêmes éléments matériels de conviction que nous avons trouvés contre Barbès, l'un de ses lieutenants, nous dirons d'abord que Barbès a été arrêté, blessé sur le lieu même de l'insurrection, et que Blanqui, dont la disparition et la retraite sont apparemment aussi des faits bien graves, n'a pu être arrêté que le 14 octobre, cinq mois après le crime, au moment où il montait en diligence pour quitter la France, laissant à ses soldats le soin de régler leurs comptes avec la justice.

Voilà ce qui explique, en premier lieu, comment les souvenirs des témoins ont dû être moins précis, comment avaient nécessairement disparu toutes les traces matérielles qui forment d'ordinaire la base des accusations de cette nature. Et puis, Messieurs, il faut bien dire ici toute notre pensée : nous avons mûrement étudié cette longue instruction ; nous en avons approfondi tous les éléments ; nous savons tout, Messieurs, sur ces détestables événements et sur les hommes qui les ont préparés et accomplis. C'est là ce qui nous autorise à dire que, dans la révolte du 12 mai, Barbès et Blanqui ont été tous deux fidèles à leur nature propre. L'un est un fanatique exalté qui ne prend conseil que de son audace et de son énergie. Il a été convoqué pour le combat ; il ne trouvait peut-être pas que le moment fût opportun pour le livrer. Il l'accepte et se conduit en homme d'action. L'autre, c'est l'organisateur, c'est celui dont les passions, quelles qu'elles soient, mettent en mouvement ces natures violentes dont il a su s'emparer : il décidera bien l'attaque : vous le verrez apparaître dans la révolte, partout où il n'y aura pas d'action sérieuse engagée ; il se trouvera au point de départ pour régler le mouvement et ordonner le pillage des armes ; il se fera voir à l'Hôtel de Ville, où les insurgés ne doivent rencontrer que quelques gardes nationaux sans défense ; il exercera son commandement au marché Saint-Jean, où doivent s'accomplir d'odieux assassinats, dont plus tard il prendra la défense devant vous¹⁶ ; vous le verrez bien encore à une mairie qui est attaquée, mais qui n'est pas défendue ; partout enfin où le guet-apens et la surprise sont la seule puissance des insurgés : mais, lorsque la force publique, avertie, aura pris l'offensive ; lorsque l'insurrection

16. Il s'agit des courtes mais vigoureuses interventions de Blanqui lors de la première audience.

comprimée tentera ses derniers et périlleux efforts, le chef aura disparu, et prendra ses dispositions pour échapper à la justice.¹⁷

Voilà, Messieurs, ce qui vous explique comment Blanqui se retrouve moins mêlé à l'action matérielle de la révolte qu'à l'organisation même du complot et aux préparatifs immédiats de l'insurrection.

Mais avons-nous besoin, Messieurs, d'insister sur la culpabilité de Blanqui ? Ses réponses, son langage à cette audience, ne rendent-ils pas toute discussion superflue sur ce point ?

[Le procureur évoque l'interrogatoire du 15 octobre 1839¹⁸ et conclut :]

Il y a là, Messieurs, l'aveu le plus formel : nous devons ajouter que cet aveu, qui se produit sous la forme d'un refus de répondre, était une nécessité de position pour Blanqui, comme il l'avait été pour Barbès et pour Martin Bernard¹⁹ ; qu'un mensonge sur sa culpabilité, en face de ses coaccusés, lui était interdit encore plus qu'à ces deux condamnés. Et en effet, Messieurs, ce serait lui, chef du complot et commandant de la révolte ; lui qui a eu l'heureuse prudence d'échapper aux reconnaissances matérielles, après avoir échappé aux dangers de la lutte ; ce serait Blanqui qui, à la face de ceux qu'il a entraînés dans le complot et dans l'attentat, et qui ont été moins heureux et moins prudents que lui, viendrait par une dénégation mensongère, profiter de cette position qu'il s'est faite pour renvoyer à d'autres une responsabilité qui lui appartient ! Cela n'est pas possible, Messieurs ; et Blanqui refuse de répondre, parce qu'il ne peut pas nier, et qu'il ne veut pas avouer.

[Le rapport rappelant l'unique intervention de Blanqui lui attribue la responsabilité des morts, concluant :]

Oui, l'immense gravité d'un tel forfait n'est pas dans les détails d'exécution, mais dans la pensée qui l'a organisée, qui l'a conçue, qui en a préparé les éléments.

C'est donc à vous, chef du complot, commandant principal des révoltés ; c'est à vous que, d'après vous-même, la justice doit demander compte de tout le sang qui a été versé ; c'est vous qui avez voulu ces crimes, car vous avez voulu l'attentat, et vous saviez qu'il les renfermait tous.

17. Ces deux paragraphes montrent visiblement la volonté du ministère public de renforcer les accusés dans leur conviction que Blanqui les a trahis. Il est évident qu'au Mont-Saint-Michel la lecture de ce réquisitoire, ne serait-ce que dans *Le Moniteur*, a pu développer ces idées chez les détenus. Ces accusations ressemblent étrangement à celles portées par Barbès et Martin Bernard contre Blanqui. (cf. texte 66, n. *, p. 404, p. 406 et note 5).

18. Cf. texte 65, p. 399.

19. Cf. texte 63, p. 395 et 396. Notons que seuls Barbès, Martin Bernard et Blanqui ont refusé de répondre. Les autres accusés ont tous opposé une défense, contrairement au procès d'avril.

Audience du 21 janvier

Les tribunes publiques sont encombrées longtemps à l'avance. Une foule considérable attend dans les couloirs. C'est à l'espoir d'entendre Me Dupont, défenseur de Blanqui, que l'on attribue cet empressement du public.

Le président à Me Dupont.— Défenseur de Blanqui, vous avez la parole.

Me DUPONT. — M. le président, je n'ai pas l'intention de parler.

Le président.— Accusé Blanqui, avez-vous quelque chose à dire ?

A. BLANQUI. — Rien, Monsieur.

Le président, s'adressant à la cour. — Le défenseur de Blanqui et Blanqui lui-même ont renoncé à la parole.

[L'audience et les audiences suivantes se poursuivirent par les plaidoiries.]

Audience du 31 janvier

L'Intelligence
février 1840

[...]Après de longs et minutieux débats, qui n'ont offert aucun incident remarquable, la cour des pairs a rendu un arrêt qui ne le cède en rien pour la rigueur à celui de la première catégorie.

L'accusé Blanqui a été condamné à la peine de mort.

Les accusés Élie et Quignot à 15 ans de détention.

Les accusés Bonnefonds, Hendrick, Herbulet, Godard, Vallier et Du-bourdieu à 10 ans de détention.

Les accusés Espinouse et Dugrospré à 7 ans de détention.

Les accusés Charles, Piéfort, Focillon, Lombard, Simon, Hubert, Pétre-mann, Évanno, Dupuy, Druy, Gérard, Bouvrard et Buisson à 5 ans de détention.

Les accusés Béasse, Bordon et Lehéricy à 5 ans d'emprisonnement. Les accusés Quarré et Pâtissier à 3 ans d'emprisonnement.

Ont été acquittés les accusés Moulines et Huart.

Immédiatement après le prononcé de l'arrêt de la cour des pairs, M. Boucly, greffier en chef, accompagné de M. Demons, chef des huissiers, est allé donner lecture de l'arrêt à chacun des condamnés, dans les diverses prisons où ils sont détenus. Les prisonniers étaient répartis dans l'ordre suivant : à Ste-Pélagie, 8 ; à la Conciergerie, 4, dont Blanqui ; à La Force, 15 ; à La Roquette, 1 ; enfin aux Madelonnettes, 3.

Lorsque les deux officiers de la haute cour de justice se présentèrent à la Conciergerie, Blanqui était couché ; le directeur, accompagné du brigadier

de service, les introduisit dans la cellule du condamné principal qui resta dans son lit pendant la lecture de l'arrêt. Blanqui écouta attentivement cette lecture sans proférer aucune parole ni témoigner aucune émotion ; mais comme il n'avait pu entendre la fin de la phrase concernant la peine, il pria M. Boucly de la répéter. En entendant ces mots : *A la peine de mort !* le condamné fit un léger mouvement avec ses bras, qu'il passa rapidement sous les draps du lit, et sembla porter ses mains sur sa poitrine.

Le brigadier, craignant qu'il ne fut guidé par l'intention d'attenter à sa vie, s'empressa de lui retirer les bras du lit, et lui fit mettre la camisole de force. Du reste, le condamné ne proféra aucune parole, à part le mouvement dont nous venons de parler, son impassibilité ne se démentit pas un seul instant.

Les condamnés à la détention n'ont manifesté aucune émotion à la lecture de l'arrêt ; la plupart l'ont même accueilli de manière à faire croire que leur parti était pris d'avance. Il n'en n'a pas été de même des condamnés à la simple prison. Ils ont paru tout cinq fort affectés.

Le roi a commué la peine de mort prononcée par la cour des pairs contre Louis Auguste Blanqui en celle de la déportation²⁰.

Le 4 février, tous ces condamnés sont partis pour le Mont-Saint-Michel ou pour Doullens²¹. Avant les départs et suivant les règlements, les condamnés ont remis au brigadier l'argent et le tabac dont ils étaient porteurs. M. Blanqui a fait les plus vives instances pour conserver durant le trajet un livre de M. Alexandre Dumas, mais les gendarmes n'ont pas permis qu'il fut accordé à cette demande.

En vertu d'un ordre spécial du Ministre de l'intérieur, aucun condamné n'a été enchaîné.

20. La commutation de sa peine, et non sa grâce, obtenue auprès du roi par sa femme, a été utilisée contre lui comme preuve des faveurs dont il bénéficiait de la part du pouvoir : « Il fut grâcié le 1^{er} février, le lendemain même de l'arrêt, sans avoir eu le temps de formuler le recours d'usage indispensable » (cf. M. PAZ, *op. cit.*, p. 56, et J.-P. BRUNET, *op. cit.* p. 167, qui y voit un « fait troublant »). Rappelons que la commutation de la peine de Barbès, obtenue à l'insu de l'intéressé, comme celle de Blanqui, donc « sans avoir eu le temps de formuler le recours d'usage indispensable », n'a suscité aucun commentaire critique (cf. texte 63, note 17, p. 397).

21. La veille, Amélie Blanqui avait obtenu l'autorisation de voir son mari à la Conciergerie.

[Lettre à Fulgence GIRARD]

5 septembre 1840*

Mon cher Fulgence¹,

Le plus grand des hasards, un changement de cabanon, m'a appris que tu habitais Avranches et que tu y rédigeais un journal. Je te croyais à

* Comme nous l'avons déjà indiqué, l'essentiel de ce que Blanqui a écrit au Mont-Saint-Michel a été détruit sur ordre de sa mère, dans le but de faire disparaître des pièces compromettantes. Il ne reste que des lettres, le plus souvent des fragments, ou des témoignages. L'essentiel de ce qui nous est parvenu est constitué par ces lettres à Fulgence Girard, extraites de son ouvrage, *Histoire du Mont-Saint-Michel, prison de l'État*, Paris, 1849. La plupart ont été reprises dans *Écrits sur la Révolution*, op. cit.. De toute la correspondance à sa famille, seuls subsistent quelques fragments de lettres à sa mère que celle-ci a bien voulu transmettre à quelques rares privilégiés, comme Fulgence Girard. D'autres lettres sont probablement restées dans des papiers de famille, car elles ont ressurgi de-ci de-là, mais la plupart ont été saisies par l'administration pénitentiaire et conservées longtemps aux archives de la Manche, totalement détruites pendant la seconde guerre mondiale. Les publications qui en ont été faites depuis sont obligatoirement des sources de seconde main. On peut signaler aussi que trois lettres à sa femme, se trouvant dans le fonds Dommanget à l'Institut d'Histoire sociale il y a une quinzaine d'années, ne s'y trouvent plus. Les documents dont nous disposons ont déjà été publiés, mais essentiellement pour servir d'illustration à un récit, donc dans un ordre qui ne correspond pas forcément à la chronologie réelle de leur rédaction.

Cette lettre, la première, est reproduite page 179 chez GIRARD et page 136 des *Écrits sur la révolution*. Blanqui était arrivé au Mont-Saint-Michel le 5 février 1840 avec six autres condamnés de janvier. Treize autres prisonniers politiques s'y trouvaient déjà. Barbès et Martin Bernard, arrivés dès juillet, étaient là avec cinq autres condamnés de la première catégorie. Il y avait aussi Fomberteaux, Béchet, Vilcoq et trois autres condamnés des deux procès du *Moniteur républicain*. Comme nous l'avons signalé dans l'introduction, la tension était permanente. À l'arrivée de Blanqui, le Mont venait d'être ébranlé par la répression sauvage que Noël Martin, éternel révolté (cf. texte 67, note 3, p. 410), avait subie, suivie du cachot, et dont *Le National* du 2 février se fit l'écho par la publication d'une lettre d'Eugène Fomberteaux à son père. Des soldats de la garnison du Mont qui chantèrent *La Marseillaise* à l'arrivée de Blanqui furent soupçonnés de faciliter les correspondances avec l'extérieur. La garnison fut remplacée en avril. Fin mai, Blanqui s'était joint aux protestations de plusieurs de ses co-détenus pour obtenir les réunions communes qui leur avaient été promises. Le 12 juin, Mme Blanqui avait reçu l'autorisation de voir son fils, mais n'en usa qu'en août. Amélie Blanqui obtint la même autorisation le 4 août, mais ne put en profiter. Avant d'en être informée, elle avait envoyé lettres et colis, dont une galette, reçue le 7, qui fit du bruit dans la prison. Elle contenait une lettre dont Blanqui avala la moitié, ce qui n'empêcha pas la lecture de l'autre moitié par le directeur. Cet incident décida Blanqui à demander à sa femme de ne pas faire le voyage du Mont. Cf. le texte intégral, infra, dans les Textes de Moscou.

1. Ancien condisciple et ami de Blanqui au Quartier latin, Fulgence GIRARD, avocat à Avranches, était secrétaire de la société archéologique locale à la fin des années trente, directeur du *Journal d'Avranches* et rédacteur à *La France maritime*. Il avait très vite noué une correspondance avec plusieurs « politiques » de la prison et rédigeait même un petit bulletin de nouvelles politiques à leur intention, sans doute par l'intermédiaire de Mme Guillemin, la femme d'un détenu qui habitait au Mont. C'est par cette voie également qu'il put entrer en relations avec Blanqui. Mais rapidement, l'administration de la prison intercepta les lettres que Blanqui lui adressait.

Granville. Guillemain² vient d'entrer dans la chambre qui est au-dessous de la mienne, et il m'a appris qu'il était en relation avec toi et que tu correspondais avec nos amis. Je t'avoue que jusqu'à ce moment j'ai ignoré ces communications, par suite du système cellulaire qui m'a isolé de ceux qui étaient en rapport avec toi. Mais il se trouve justement que Guillemain vient occuper la chambre voisine, et qu'en outre ma mère est venue me voir dans ma prison³. Je profite de ces deux circonstances. Ma mère va aller à Avranches avant de me faire sa dernière visite, et je lui remets cette lettre pour qu'elle aille te voir et te la donner. Je serais fort aise, comme tu penses, d'avoir de tes nouvelles et de savoir si je pourrai continuer d'en recevoir. Si tu peux me faire passer de temps en temps ton journal, tu ne doutes pas du plaisir que cela me fera. Je suis pressé par l'heure, car il faut que ma mère s'en aille. Dis-lui de vive voix ce que tu ne pourras ou ne voudras pas m'écrire. Dis-moi quelle physionomie a la politique ; ce que tu penses de l'avenir, du présent, de la guerre⁴, de la paix, du prince Louis⁵, etc., etc. Parle-moi de tout enfin, et de plusieurs autres choses. Je ne conçois pas trop comment tu peux faire passer tes lettres et en recevoir, car du diable si les choses me seront possibles à moi. J'ai essayé, mais sans le moindre succès et même avec un notable échec ; ainsi, explique-moi bien tout ce qui est possible. Il faut en finir. Adieu.

Louis Auguste BLANQUI

2. Typographe au *Moniteur républicain*, Jean-Baptiste GUILLEMIN avait été inculpé au premier procès du journal qu'il composait (12 juin 1839) et condamné à cinq ans par les Assises de la Seine. Il était entré au Mont le 5 décembre 1839. C'est sa femme qui s'était installée au Mont-Saint-Michel, dans une maison face au « château » et qui, par ses visites à son mari, apportait aux détenus des informations de l'extérieur. Mais, depuis la présence au Mont, en mai, de Colombat, un ancien détenu évadé en 1835 puis amnistié, elle ne pouvait plus le voir dans sa chambre. Cela explique en partie les contacts tardifs établis avec Fulgence Girard. Mais ce qui rendit plus facile la correspondance avec l'extérieur fut surtout son changement de cellule début septembre. En effet, dès son entrée au Mont, Blanqui avait été placé dans une cellule éloignée de celles de ses co-détenus afin de l'isoler complètement. Pendant huit mois, il ne vit personne, pas même un membre de sa famille.

3. C'est donc bien dès la fin août ou le début septembre 1840 que Mme Blanqui profita de la permission qui lui avait été donnée le 12 juin (Tanneguy Duchâtel, devenu ministre de l'intérieur grâce au 12 mai et considéré comme le protecteur de Blanqui, avait été remplacé le 1er mars 1840 par Rémusat).

4. Blanqui fait sans doute allusion à la guerre de Méhémet Ali contre l'empire ottoman, le seul conflit dans lequel la France était impliquée (cf. texte 70, note 4, p. 428).

5. Louis Napoléon Bonaparte avait fait une tentative de débarquement à Boulogne le 6 août 1840

[Lettre à Fulgence GIRARD (Extrait)]

Courant septembre 1840*

[...]Le pauvre malheureux, m'écrivait quelque temps après Auguste Blanqui, est resté ainsi plus de six mois, dans son cachot, sans soins, seul, séquestré, en proie aux tortures de sa maladie¹. Ses paroles, ses exclamations étaient souvent déchirantes. Il criait : « Oh ! les misérables !... mon pauvre père !... ils le tiennent là, emprisonné au-dessous de moi !... je l'entends !..., je l'entends !... » tantôt c'était son père, tantôt son frère qu'il disait enfermé au-dessous de lui. Tu vois par là que sa folie venait bien de l'idée de notre *Carcere duro*².

L'état déplorable dans lequel était tombé Austen fut même nié, pendant un temps assez long, pour rendre sa maladie incurable. Sans souci du malheur irréparable qui s'accomplissait sur cet infortuné, sans inquiétude de la responsabilité que ce crime appesantissait sur eux, le directeur et le médecin osaient soutenir, en présence même du mal flagrant, que c'était une folie simulée.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 173 ; *Écrits ...*, *op. cit.*, p. 136 (citée partiellement et datée de fin août). Nous ignorons pourquoi F. Girard place cette lettre avant la précédente. Il paraît cependant évident que celle du 5 septembre est bien la première lettre de Blanqui, puisqu'avant il ignorait la présence de son ami, le croyant à Granville. D'autre part son sujet la place après le 18 septembre (cf. note 1). Depuis sa dernière lettre, l'agitation s'était renouvelée, venant cette fois de Hendrick, puis de Guillemin, protestant contre l'interdiction faite à sa femme, alors que Blanqui recevait sa mère dans sa chambre, Barbès et Vilcoq, leur beau-frère.

1. Blanqui fait ici allusion à Fritz Austen qui fut transféré à l'asile de Pontorson le 18 septembre, dont les cris et les gémissements remplissaient la prison. Les conditions de détention étaient si terribles que la santé physique mais aussi mentale de certains prisonniers fut détruite. Certes, Austen, polonais, né à Dantzig, était un cas un peu particulier, s'étant battu à quatorze ans pour la liberté de son pays qu'il dût fuir seul, il n'avait cessé de se battre depuis. Dès mai-juin, il s'était mis dans l'idée que sa mère venait le voir. Voyant qu'elle ne venait pas, il s'est mis à crier sans arrêt, nuit et jour. Cela a duré trois mois.

2. Allusion à l'ouvrage du carbonaro Silvio PELLICO, *Mes prisons*, qui utilise cette expression, ainsi que *carcere durissimo*, pour désigner les prisons de l'île Murato et surtout du Spielberg, en Moravie, où il fut enfermé pendant dix ans, sur l'ordre de Vienne. Cet ouvrage semble avoir impressionné les révolutionnaires de l'époque. Martin Bernard l'évoque dans une lettre à son frère Auguste du 3 août 1839 (Cl. LATTA). G. GEFFROY tente même un parallèle entre Pellico et Blanqui, *op. cit.*, p. 149.

[Lettre à Fulgence GIRARD]

10 octobre 1840*

Mon cher Fulgence,

J'ai reçu le mois dernier ta lettre qui m'a fait grand plaisir ; il y avait si longtemps qu'une voix humaine ne m'était librement arrivée du dehors. C'était comme une renaissance au monde ; une résurrection de mon tombeau. Sur notre misérable rocher on finit par oublier qu'il existe une société où l'on existe autrement que par le sentiment de la souffrance. On finit par croire que partout ce sont des geôliers, des clés, des murailles de cent pieds de haut, des factionnaires qui rôdent autour de vous comme des lions dévorants.

J'avais bien souvent pensé à toi. Je te croyais à Granville, et je me disais que bien près de moi vivait un vieil ami qui devait parfois songer au Mont-Saint-Michel ; mais je n'espérais jamais qu'une parole amie pût être échangée avec le dehors ; je croyais que tu serais toujours pour moi comme si tu habitais le Japon ; enfin cette barrière s'est un peu abaissée. Aujourd'hui, par un changement du hasard, je puis la franchir un peu davantage encore ; il m'est possible de communiquer avec toi, et je le fais cette fois dans un billet assez sérieux.

On vit ici sans doute, puisque je suis vivant et les camarades aussi ; mais on serait mieux partout ailleurs ; ce ne serait pas dommage, je crois, de fausser compagnie au Mont-Saint-Michel ; je ne suis pas éloigné d'en avoir le désir, mais tout de suite une idée m'arrête. Si par un bonheur des plus extraordinaires, nous nous trouvions hors de cet enfer, on aurait grande envie de nous y faire rentrer ; nous serions vigoureusement et promptement poursuivis, car en prenant la meilleure chance, il nous est impossible d'avoir plus de deux heures à nous, avant que notre fuite ne soit découverte. On ne va pas loin pendant ce temps-là ; nous serons traqués, et sans un plan dressé d'avance pour gagner les champs, on nous reprendrait, j'en suis certain.

Nous sommes près de la mer, il faudrait en profiter, sans perdre de temps. Je sais que tu t'étais déjà occupé de ce projet qui a dû être suspendu

* F. GIRARD, p. 181 ; *Écrits...*, p. 138. Le laps de temps écoulé depuis la réponse de F. Girard à la première lettre de Blanqui s'explique sans doute par la punition provisoire subie par Guillemin, à travers sa femme. Bien que celle-ci, après s'être plainte au ministre qu'on lui refusât ce que l'on accordait aux autres, avait été autorisée à revoir son mari dans sa chambre vers le 20 septembre, cette lettre est sans doute la première qui utilise la voie de Mme Guillemin.

par des circonstances qui l'entravaient. Il paraît que tu connais à Granville un batelier, un marinier, ton obligé, et qui pourrait nous convoyer à Jersey après notre prison buissonnière. Tu pensais qu'il fallait gagner une campagne, près Granville, pour y attendre le moment de l'embarquement et les préparatifs nécessaires *ad hoc*. Je voudrais bien que tu m'expliquasses ton plan à ce sujet.

Si l'évasion réussissait, elle aurait lieu de nuit ; nous n'aurions pas deux heures d'avance. Il y a sept lieues du Mont-Saint-Michel à Granville. Comment entendrais-tu que nous devrions faire après l'évasion ? Où faudrait-il se rendre ? Pourrais-tu nous faire embarquer ? En quel endroit ? Serait-ce à Granville même ou sur quelque point de la côte ? Serait-ce à Granville ou à la pointe de collines que nous voyons d'ici s'avancer dans la mer ? Serait-ce entre Granville et l'embouchure de la Sienne, rivière de Coutances ? Serait-ce la nuit même de l'évasion ou plus tard ? Quel chemin faudrait-il suivre ? Où faudrait-il aller ? Faudrait-il gagner Granville ou Saint-Malo ? Mais je pense que du côté de Saint-Malo tu ne peux rien. Par quel chemin gagner Granville ou le point près Granville qu'il faudrait rejoindre ? Est-ce par Genest, par Sartilly ou en faisant un détour pour rentrer dans les terres et revenir sur le point convenu. Quelles seraient les conditions de l'embarquement ? Aurais-tu besoin d'être prévenu à l'avance du jour ou plutôt de la nuit ? Ceci nous serait très difficile, pour ne pas dire impossible. Je pense que nous ne saurions jamais à l'avance la nuit qui se trouvera favorable.

Ma lettre te parviendra par une voie sûre que tu connais déjà ; par la même voie, fais-moi une réponse et trace-moi le plan que tu juges convenable¹. La première condition de cette affaire est un secret absolu ; tu sais assez cela, puisque tu as fait avec nous le métier. La saison où nous entrons me paraît la plus favorable. Ce sont les nuits longues et orageuses. J'attends la réponse que tu feras à toute cette série de questions. Tu dois connaître sur le bout du doigt toutes les pratiques, tous les recoins, toutes les ressources de cette côte. En ta qualité de rédacteur de *La France Maritime*, tu es obligé de posséder ton Granville aussi bien que le meilleur pilote l'entrée de sa rade. Tu as fait un article sur notre délicieux Mont-Saint-Michel, dont tu vantes les figes en les mettant de beaucoup au-dessus de celles du Midi. O calomniateur ! Apprends, mon cher Fulgence, qu'il n'y a rien de bon au Mont-Saint-Michel, et rien absolument. Je n'en donnerais pas deux liards de ton Mont-Saint-Michel, et s'il dépendait de moi, je lui bourrerais le ventre de six mille kilogrammes de poudre, pour faire sauter la calotte de cet infernal gâteau de Savoie.

1. Aussitôt la correspondance établie avec Fulgence Girard, Blanqui propose et discute un premier plan d'évasion auquel il renoncera finalement, n'arrivant pas à conjurer certaines difficultés.

Rien de nouveau ici : *Tradetur die novae que pergunt interire lunae*². Je te parle de la lune, parce qu'elle nous occupe plus qu'elle ne l'a jamais fait par suite de son intervention ici-bas dans les balancements de la mer. Je voudrais pour beaucoup ne plus tant m'inquiéter et respirer un peu de l'air de pré ou de bois ; nous avons assez reniflé celui de la grève qui est pointu comme les odes en losange de Victor Hugo³.

Et que dis-tu des choses de la terre ? On a bombardé Beyrouth en attendant qu'on bombarde Paris⁴. Je crois que ce dernier bombardement pourrait bien être un jour le fils légitime de l'autre. Voici le moment arrivé. En manœuvrant quelques régiments et quelques vaisseaux, le tour sera joué. Ne compte pas sur autre chose. L'enfoncement de Méhémet Ali est un fait accompli, et l'embastillement de Paris ne tardera pas à en être un autre. *Deo gratias !* Ce sera la clôture pour l'an 1840. Oh ! mon pauvre Fulgence, nous sommes dindonnés ; nous sommes faits repic et capot ou repique et capot, je ne suis pas assez versé dans la partie pour décider. *Vanitas, vanitatum*⁵, les journaux sont de grands gueulards qui ne valent pas un sou. Ce sont eux qui ont toujours tout perdu.

Vale et responde ⁶

Louis Auguste BLANQUI

2. Sous réserve d'une mauvaise transcription : « On remet au jour nouveau ce que les lunes persistent à faire disparaître. »

3. Si Hugo a toujours été très dur vis-à-vis de Blanqui, celui-ci semble bien le lui rendre !

4. L'empire turc était en pleine décomposition depuis 1815. En 1839, le sultan tenta de reprendre les avantages consentis au pacha d'Égypte Méhémet Ali par le traité d'Unkiar-Skelessi (8 juillet 1833). Ce fut un désastre, l'armée fut écrasée à Nézib (juin 1839) et la flotte livrée à Méhémet. Thiers, soutenant ce dernier entra en désaccord avec l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie qui signèrent le 15 juillet 1840 le traité de Londres, mettant à l'écart l'ambassadeur de France. Les puissances garantissaient l'intégrité de l'empire turc, offraient à Méhémet Ali l'hérédité de l'Égypte, la Syrie du sud en viager mais exigeaient la restitution de la flotte dans un délai de dix jours. La France essaya d'agir isolément et d'obtenir de meilleures conditions pour Méhémet Ali. Le délai des dix jours expirés, Palmerston n'hésita pas à bombarder Beyrouth le 12 septembre 1840. Thiers mobilisa alors les classes 36 à 39 et prit l'importante décision de fortifier Paris. On craignait bien, alors, un bombardement de la capitale (J.-Y. MOLLIER). Ces précisions montrent que l'épaisseur des murailles du Mont n'empêchait pas les nouvelles de les traverser mais nous ne savons pas comment elles leur parvenaient. Personne ne fait allusion aux journaux ni même à leur autorisation dans la prison. Peut-être les informations arrivaient-elles seulement par l'intermédiaire du petit bulletin de F. Girard (cf. texte 68, note 1, p. 423).

5. Tout est vanité.

6. Porte toi bien et réponds !

[Lettre à Fulgence GIRARD]

23 octobre 1840*

J'ai reçu ton billet, mon cher Fulgence ; et je n'ai pas eu peu de peine à le déchiffrer ; entrons en matières. Il faut renoncer à un embarquement immédiat, d'après ce que tu me dis ; ne penses-tu pas que ta ferme de Barilly pourrait être signalée tout de suite comme un des asiles probables de fugitifs. On doit savoir que cette propriété t'appartient, et de plus, tu dois être suspect, car notre cerbère n'ignore pas tes relations avec quelques-uns d'entre nous. Je te donne ceci comme simple objection qui nous intéresse tous. Autre, je crains fort que les quatre soldats dont tu parles ne fassent plus partie de la garnison¹ ; cela est certain du moins pour deux d'entre eux, dont l'un était caporal et se nommait Gaspard. On a demandé récemment des hommes de bonne volonté pour l'Afrique, ceux-là se sont présentés et on les a acceptés ; ils sont donc partis. Maintenant, sur les quatre, en reste-t-il deux ? Voilà ce que nous ignorons et ce que nous ne pouvons pas vérifier. Car de quel truchement se servir ? Tu as parfaitement raison en conseillant à Madame Guillemin de s'abstenir, son intervention serait tout à fait suspecte ; mais tu indiques un moyen impraticable : Doux² ne peut pas revenir de Carcassonne après une visite aussi récente, cela serait plus qu'imprudent, cela est tout à fait impossible ; ce moyen serait plus dangereux que tous les autres. Comment faire cependant ? Connais-tu au Mont-Saint-Michel, à Avranches ou partout ailleurs quelqu'un qui pût ou voulût se charger de cette mission ? Je ne te conseille pas de la prendre pour toi, car tu es suspect et très suspect. Tes *rôderies* au Mont-Saint-Michel autour des troupiers sentiraient fort mauvais au nez de nos argus ; tâche de trouver dans ton imagination de romancier et dans ta connaissance du pays, un moyen d'aborder cette question capitale. Sans la connaissance du fonctionnaire, l'évasion me semble impossible ; mais avec son concours, elle me semble fort aisée ou du moins très praticable. Toute la question est là, tu

* Fulgence GIRARD, *op. cit.*, p. 189. Non reproduite dans les *Écrits sur la Révolution*. Il semble que le départ des visiteurs ait provoqué des réactions chez les détenus. Godard, Barbès, Martin Bernard se font remarquer, ainsi que Hendrick, qui s'attaque au directeur. Envoyé aux loges, il fait une crise d'épilepsie.

1. Il semblerait que Fulgence Girard ait essayé d'acquiescer la complicité des soldats de la nouvelle garnison, arrivée en avril 1840.

2. Lucien DOUX était un proche de Barbès, négociant en tissus à Carcassonne et membre des diverses sociétés organisées par Barbès dans le Midi.

tâcherais de nous trouver les étapes échelonnées jusqu'à une certaine distance d'Avranches ; plus loin, nous trouverons sans doute une succession de bons vœux qui nous conduiraient de distance en distance jusqu'à un abri ou un port assuré ; mais le premier acte est le plus important de tous et les autres ne sont que de véritables accessoires...

Et *Le National*, tu ne m'as pas répondu³ à ce sujet ? Je pense qu'il ne te serait pas aisé de l'envoyer. Alors, nous laisserons cela de côté, *totus tibi*.

Auguste BLANQUI

3. Cette phrase semble démontrer qu'il existe d'autres lettres que nous ne connaissons pas.

[Lettre à Fulgence GIRARD (Extraits)]

(mars-avril 1841)*

Les factionnaires se mirent tout à coup à nous enjoindre de quitter nos grilles, en menaçant de faire feu ; je fus menacé le premier. Comme j'étais silencieux et tranquille à humer un peu l'air du dehors, je fis demander sur-le-champ au directeur ce que cela signifiait. Il me répondit que c'était un malentendu, une méprise du fonctionnaire et que cela n'arriverait plus.

Le surlendemain, je suis menacé de la même façon : nouvelle plainte suivie de la même réponse.

Le lendemain Martin Bernard, Quignot et Delsade reçoivent l'injonction de se retirer de la fenêtre, injonction suivie de la menace et du geste de faire feu. Delsade, indigné, poussé à bout, court prendre sa chandelle (c'était le soir), la pose sur sa fenêtre et présentant la tête au bourreau, il cria au factionnaire :

« Tire donc, Jean foutre, tire donc : tu verras clair pour viser. »

* Fulgence GIRARD, *op. cit.*, p. 213, non reproduite dans les *Écrits sur la révolution*. Depuis la dernière lettre de Blanqui, beaucoup d'événements importants se sont produits. Tout d'abord, la mort d'Amélie, le 31 janvier (d'une maladie de cœur), dont il a été averti sans ménagement par la voie officielle. Notons le passage de M. PAZ, mettant en doute ce qu'écrivait Blanqui sur la disparition de sa femme « morte de chagrin » (cf. *infra*, p. 509) : « Passons sur "morte de chagrin" : la pauvre Amélie était déjà sérieusement malade, lorsqu'elle visitait son mari à Belle-Ile (*sic*) en août 1840 » (*op. cit.* p. 59). Elle ne l'avait pas revu en fait depuis le 3 février 1840, lors de sa visite à la Conciergerie (cf. textes 67, note 21, p. 422 et 68, note * p. 423). Dès le 2 février 1841, deux jours après la mort d'Amélie, sa mère et sa sœur Zoé obtinrent du Ministre de l'Intérieur l'autorisation de venir le voir avec Auguste Jacquemin (L'HOMMEDÉ, p. 90) ou Jacquemart (GEFFROY, p. 168, DECAUX, p. 234), le futur tuteur du jeune Estève. Par ailleurs, arrivent les internés de Doullens, cinq condamnés de janvier, dont Nougues, ainsi que Mathieu, Flotte, Béraud et Thomas pour détention d'armes, Aloysius Huber pour complot contre le roi. Les détenus étaient parvenus à communiquer entre eux par les fenêtres et la direction cherchait à trouver un prétexte à leur fermeture par des doubles grilles. Ils furent accusés de jeter des os et de l'eau sur le chemin de ronde, alors qu'il fut établi qu'il s'agissait d'un petit jeu du fils du directeur.

[Lettre à Fulgence GIRARD (extrait)]

Fin avril 1841*

Certes, c'est un étrange personnage que cet aumônier-charpentier¹ qui a un grand fils commis aux écritures, qui ôte sa chasuble après la messe pour grimper sur les charpentes, qui pose et scelle les verrous et les barreaux, construit les portes des cachots, qui confesse et claquemure ses ouailles. Il est connu comme un homme avide, sans foi, méchant, faux, et il est sale comme un peigne, laid comme le plus laid des singes. Je ne te fais pas de style, j'écris *currente calamo* ; c'est lui qui a imaginé les grandes grilles qui ont transformé nos cellules en cages de fer ; c'est lui qui a joué le rôle le plus hideux dans ce drame. Lorsque, le 6 avril, on vint prendre mesure pour les grilles, il accompagnait l'architecte. Il entre d'un air riant, vient à moi, me prend les mains, me parle avec effusion, en ayant soin de se placer entre la fenêtre et moi, de manière à me masquer le commis, qui prenait rapidement les mesures²...

* Fulgence GIRARD, *op. cit.*, p. 221, *Écrits...*, page 141. Étant donné son sujet, nous laissons cette lettre à cet endroit, où F. Girard l'a située, bien qu'elle ait été rédigée ultérieurement, comme le prouve la phrase : « les grandes grilles qui ont transformé nos cellules », ce que Blanqui n'a pu constater, bien sûr, qu'après leur pose en juillet-août 1841. Depuis la précédente lettre, la tension montait progressivement. Bézenac, Martin, Roudil avaient provoqué des troubles, Barbès avait reçu des billets en langage codé dans des livres, des essais de grilles avaient été faits. La décision d'installer des grilles, le 6 avril, marque un tournant dans la vie des prisonniers qui vont laisser éclater leur révolte.

1. L'aumônier Lecourt prêtait main-forte à Theurier, directeur de la prison jusqu'à décembre 1841 et à l'inspecteur Gaujoux. Ex-charpentier, il se chargeait des petits travaux de modifications, de maçonnerie ou de serrurerie, ce qui lui permettait d'espionner en permanence les prisonniers. DOMMANGET compare « la trinité Theurier, Gaujoux, Lecourt » à l'inquisition.

2. Fulgence GIRARD conclut ainsi cet épisode : « Cette scène de tartufferie se répéta dans le cachot de chaque condamné » (Cité par Cl. LATTA, *op. cit.*, p. 83).

[Lettre à Fulgence GIRARD (extraits)]

Fin mai-début juin 1841*

Ce qu'il y eut de plus atroce, ce fut le supplice subi par Béraud. Là-dessus, il n'exagère pas¹. J'ai entendu ses hurlements tandis qu'on le torturait ; et de tous mes souvenirs de ces affreuses journées, celui-là est resté le plus terrible dans mon esprit. Ni les fureurs des gardiens, ni leurs invasions de sabre nu, ni les violences exercées sur Barbès et Bernard², ni les cris de Barbès : « On m'assassine ! » tandis qu'on le frappait, ni cet effroyable tumulte de vingt hommes frappant, se poussant, se débattant

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 248, *Écrits sur la révolution*, p. 142. Il n'est pas aisé non plus de dater avec précision cette lettre. A partir de la prise des mesures pour la pose des grilles, les événements se sont précipités. Le 10 avril, Hendrick s'étant querellé avec Vilcoq et Guillemain, demanda au directeur de rédiger son recours en grâce et en avertit ses camarades pour les narguer. Outré, Blanqui l'aurait menacé de mort (L'HOMMEDÉ). Aussitôt, Hendrick demanda sa séparation d'avec les politiques, donna des renseignements, notamment sur les préparatifs d'évasion, et en promit d'autres sur les réunions clandestines. Depuis quelques jours en effet, Barbès, Quignot et Martin Bernard se réunissaient pendant les repas des gardiens chez Delsade, qui avait trouvé le moyen d'ouvrir les portes à l'aide d'une aiguille rougie au feu. Ils furent surpris le 17 avril. L'administration s'étant aperçu également des contacts entre prisonniers établis par des ouvertures pratiquées dans le mur (entre Blanqui et Vilcoq par exemple), sous prétexte de réparations, envoya neuf des détenus dans les loges le 18 avril, dont Blanqui, Barbès et Béraud. Blanqui y séjournera jusqu'au 23 août (soit 127 jours !), Barbès jusqu'au 18 juillet. Ils retrouvèrent alors leur cellule réparée et grillagée. C'est pendant ce séjour qu'eut lieu le supplice de Béraud et il est peu probable que Blanqui ait pu écrire cette lettre avant son retour au « petit exil ». De plus, Mme Guillemain avait été de nouveau interdite de visite, ce qui empêchait les communications avec l'extérieur.

1. Sur les conditions de vie au Mont, voir l'introduction à la quatrième période. Hubert, Martin et Béraud furent, avec Barbès, parmi les plus mal traités après l'explosion du 21 mai (cf. note suivante). Mais nous ne savons pas à quel témoignage Blanqui fait allusion. Nous n'avons pas connaissance d'un tel récit de Béraud, dont DOMMANGET donne plusieurs sources, mais ne publie pas le texte précis.

2. Les loges qui soumettaient les prisonniers aux caprices du temps leur permettaient cependant de communiquer davantage. Barbès et Martin Bernard pouvaient se promener ensemble dans le couloir. C'est pendant l'une de ces périodes que, le 21 mai, l'administration fit boucher une étroite lucarne existant dans la porte de la loge de Barbès. Ce dernier refusa alors d'y rentrer sans avoir rencontré auparavant le directeur qui lui envoya une quinzaine de ses sbires. Les prisonniers, dont les cabanons se trouvaient ouverts à cause de l'heure du déjeuner, se jetèrent contre les gardiens qui s'acharnaient sur Barbès, le précipitant dans l'escalier en le frappant et en lui arrachant barbe, cheveux, vêtements. Martin Bernard, Delsade, Guillemain, Hubert, Béraud et Barbès furent enfermés aux cachots et beaucoup furent mis aux fers étant donné leur état d'agitation. Ils y restèrent presque un mois entier.

dans l'étroit corridor des loges, rien n'approche dans mon souvenir de l'effet produit par les hurlements de Béraud éclatant tout à coup dans le silence de la nuit. Ces cris : « Ah ! ah !... vous me brisez ! » poussés par une voix entrecoupée et par éclats perçants, ces cris me retentissent encore aux oreilles. Nous étions livrés à la rage discrétionnaire de ces bourreaux, et ils usaient largement de leur puissance.

« C'est une guerre à mort », disait d'une voix farouche Gaillard, qui est bien sans contredit le plus atroce des sicaire de bas étage de notre Spielberg ; « c'est une guerre à mort », disait-il en ouvrant et visitant les loges le 25 mai. « Le premier qui dit un mot, pas de rémission. »

L'un de nous, Bordon³, ayant essayé d'adresser la parole à un camarade qui était dans une loge voisine, un simple gardien accourut en criant : « Taisez-vous, si vous dites un mot je vous ferre⁴. » Or, tu sais ce que c'est que ferrer. Ces misérables avaient la faculté de nous ferrer à volonté. De ma loge j'entendais à chaque instant un épouvantable bruit de fers et de chaînes retentissant sur les planches et qui accompagnait tous les mouvements de mes camarades chargés de ces fers. Cela aussi, bien horrible !... jour et nuit j'entendais ce fracas sinistre, tantôt plus près, tantôt plus loin, selon la distance des loges où s'agitait le prisonnier. Quelles journées ! quels monstres !...

3. Bien que sans doute l'un des moins cultivés et politisés de tous, Bordon n'en participait pas moins à cette résistance de tous les instants. *La Réforme* du 6 mai 1844 signale qu'il est devenu fou comme Austen et Charles, mais qu'il « a recouvré un instant la raison lorsqu'on lui a donné la compagnie d'un autre détenu » (Flotte, qui lui apprend la cuisine).

4. L'arrêté réglementaire pris par le préfet de la Manche, Mercier, fut approuvé par le ministre le 13 mai 1840. Le règlement interdisait aux détenus de parler de l'administration et de leurs conditions de détention. Les visites étaient soumises à l'autorisation du directeur seul. Les livres et les lettres étaient contrôlés, les journaux et écrits politiques interdits. Les punitions prévoyaient la privation d'argent, de promenade ou de visite, la mise au cachot et aux fers, auxquels s'ajoutaient le régime du pain et de l'eau (jusqu'à 28 jours pour l'un d'eux !), cumulant avec l'une ou l'autre sanction. Les fers permettaient d'enfermer les pieds et les mains des prisonniers dans des fers appelés aussi brodequins. Ils furent soumis également à la barre de justice. Cette barre arrivait jusqu'à la ceinture et reliait les fers des pieds à ceux des mains (*La Réforme*, 6-7 et 17 mai 1844).

[Lettre à sa Mère (Extraits)]

[Fin août 1841]*

[...]

Ma santé s'en va par lambeaux ; l'inflammation de l'oreille est passée après d'atroces souffrances, mais je suis resté sourd de cette oreille, sourd à ne pas entendre un coup de canon si l'autre était bouchée, me voilà donc déjà à moitié privé d'un sens pour quelques mois seulement de séjour dans l'horrible et mortel cachot¹ où l'on m'a enfermé. Je ne parle pas de l'état général du corps qui est déplorable. Je n'ai plus de sommeil, je ne puis manger : l'assassinat projeté sur moi s'accomplit chaque jour. Quant à ton voyage, tu peux le différer encore, car il n'aboutirait peut-être pour toi qu'à des déboires et des outrages. Une fois qu'on est entré dans cette carrière, on ne s'arrête plus. La violence s'enivre d'elle-même et ne fait que s'accroître.

[...]

* G. GEFFROY, *op. cit.*, p. 157. Nous ne connaissons pas d'autres sources. Il ne semble pas trop difficile de dater ce court passage par les informations qu'il donne, notamment sur l'état de son oreille. D'après Claude LATTA, *op. cit.*, p. 88, citant F. GIRARD, à sa descente des loges, après le 23 août, Blanqui avait été sérieusement touché. « Il souffrait des vertèbres ainsi que d'une tumeur près de l'oreille qui provoquait une forte fièvre. »

1. Le mot « cachot » désigne ici les loges, car il ne semble pas que Blanqui ait goûté de ce séjour en 1841. De plus il parle de « quelques mois », ce qui correspond à ses cent vingt-sept jours de loge.

[Lettre à Fulgence GIRARD (extraits)]

août-septembre 1841*

A mon retour des loges¹, me mandait-il dans une de ses lettres, j'étais si malade, que la nuit, les souffrances m'arrachaient des plaintes involontaires ; Godard qui était au-dessous de moi et qui ne dort pas non plus, entendait ces gémissements dans le silence de la nuit. Il s'adressa au directeur et lui parla avec indignation de l'état où on me laissait, le médecin qui était présent, lui dit : « Que voulez-vous faire ? M. Blanqui a des peines cruelles ;... sa santé est bien mauvaise ; il est bien faible... Nous n'y pouvons rien. » Cependant, le directeur et lui vinrent chez moi. Theurier² me demanda ce que j'avais à réclamer :

— Rien, dis-je.

Le médecin m'interrogea à son tour, pour savoir si j'avais quelques médicaments à demander.

— Il n'y a, lui répondis-je, d'autre médicament que de me tirer le pied de sur la gorge. Vous me faites périr là dans un cachot. Pourquoi ne suis-je pas dans une infirmerie ?

— Ah !... il n'y a pas d'infirmerie pour vous autres ; vous êtes dans une position exceptionnelle ; vous devez rester constamment dans vos cellules.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 258. *Écrits...*, p. 144 (datée de juillet). Blanqui réintégra, malade, sa cellule le 23 août, avec quelques autres, pour constater la mise en place des affreuses grilles et le renforcement des portes. Barbès, Martin Bernard, Quignot et Delsade dont l'installation était sans doute plus avancée, y avaient été remis de force dès le 18 juillet. Pour éviter tout contact nouveau entre eux, il y eut des changements de cellules. Deux jours après le retour de Blanqui, Guillemin était libéré, ce qui privait les prisonniers d'une précieuse filière avec l'extérieur, dont ils étaient d'ailleurs coupés depuis leur enfermement dans les loges. Apparemment, l'abondance, relative, des lettres montre que ce n'était pas l'unique filière. Dans ce texte, l'odieuse des réponses du représentant de l'administration se passe de commentaires...

1. L'entrée des prisonniers dans les loges avait fait tout de suite l'objet d'un article virulent, dès le 6 mai, dans le *Journal d'Avranches*. Le procureur, alerté, s'était enquis de cette affaire, mais il lui fut répondu que le ministère de la justice avait été dessaisi du Mont au profit de celui de l'intérieur, et que ce qui s'y passait ne le regardait pas....

2. Theurier (cf. texte 73, note 1, p. 432). Son aspect bonhomme, sa politesse, ses allures cordiales, cachaient un homme imbu de sa fonction qui n'hésitait pas à avoir recours aux pires cruautés morales et physiques pour éviter tout incident. Il transgressait sans souci les autorisations de visites accordées par le ministère, mettait des prisonniers aux fers, les enfermait aux loges, utilisait la barre de justice ou le brodequin.

— Mais les voleurs en ont une infirmerie ; on les y soigne quand ils sont malades.

— Ah ! les voleurs !... c'est bien différent.

— Vous voyez bien que vous nous faites périr d'une mort affreuse, dans ces oubliettes. C'est pire que la Bastille. On y avait certainement un hôpital pour les malades.

— Vous parlez de la Bastille ; mais à la Bastille on a vu des prisonniers vivre trente ans dans leur cachot sans lumière : on finit par *s'acclimater*...

Telle fut la consultation et l'ordonnance du médecin, quant au directeur, je lui disais :

— Vous avez achevé votre œuvre de mort, en plaçant cette grille qui me repousse à six pieds de la fenêtre, et m'ôte le peu d'air que nous pouvions avoir par nos barbacanes, vous avez placé en-dehors un grillage à treillis serré qui arrête l'air comme la lampe de David arrête la flamme, et en outre de tout cela j'ai encore deux grilles ; il ne me reste pas un quart de l'ouverture totale de cette meurtrière ; vous feriez mieux de me faire étrangler tout de suite dans mon trou.

— Il y a des ordres exprès de placer ces grilles.

— C'est un ordre d'assassinat, croyez-vous qu'en nous voyant succomber tour à tour, l'opinion ne s'émeuvra pas enfin.

— Vous êtes ici vingt-sept, reprit le docteur ; il est dans l'ordre naturel que vous mouriez de temps en temps.

— D'ailleurs, reprit Theurier, vous vous tromperiez beaucoup de croire qu'on songe à vous plaindre ; il n'y a qu'un cri contre vous dans l'opinion publique. Les visiteurs qui viennent voir la maison, s'expriment énergiquement à ce sujet et vous trouvent trop bien ici. Je montrais encore hier à une société, la marmite où l'on fait votre cuisine, et je lui disais : « Voilà la cuisine des politiques. — Comment ! s'est-on écrié, est-ce qu'on leur fait une cuisine à part ? Mais c'est un tort, un très grand tort ! ces gens-là ne doivent pas être nourris autrement que les voleurs. C'est très mal vu. » Vous voyez, ajoutait-il, que vous êtes encore traités avec trop de douceur ; l'opinion publique s'en indigne. Au surplus, cette captivité n'est une peine que pour trois ou quatre d'entre vous, qui avez au-dehors des moyens d'existence : tous les autres sont nourris pour rien et à rien faire ; ils n'auraient pas ainsi au-dehors leur pain tout trouvé. Les voilà bien à plaindre !

Oh ! grand Dieu ! faut-il se voir insulter avec cette barbarie sur son lit de douleur ? J'ai gardé le silence : qu'avais-je à dire à ces deux consolateurs, debout aux côtés de mon grabat, comme deux génies de l'enfer, se relayant pour achever leur victime. Et cette nourriture, trop succulente, cette cuisine exceptionnelle qui indignait les compatissants visiteurs, qu'est-ce, bon Dieu !... Figure-toi de la vache gâtée nageant dans l'eau de vaisselle, et tous les jours, tous les jours, éternellement ce morceau de vache dans la même

rinçure. Nous appelions cela le vomitif. Souvent dans cette pitance dégoûtante, j'ai trouvé de gros asticots. Le matin on nous sert une purée aux vers ; c'est sans doute des pois de dix ans, et la purée se compose de débris de larves ; tous les matins, éternellement encore de la purée aux vers ! pas même des haricots, ce serait trop recherché pour nous.

[Lettre à sa Mère (Extrait)]*

[15 septembre 1841]

Je transcris la copie que m'a remise alors la respectable Madame Blanqui :

« On m'annonce ton arrivée, en ajoutant que pour te voir, je dois être fouillé avant et après notre entrevue¹. Je te prie de me faire savoir comment, de quelle manière et en quel lieu tu es admise à me voir. Tu penses bien qu'il est certaines limites que je ne franchirai jamais volontairement. Quand on est écrasé par la force, il faut bien supporter des outrages que l'on ne peut éviter, comme il faut bien endurer la mort quand on vous tue ; mais se soumettre de plein gré à des mesures qui avilissent, lorsqu'on peut s'y soustraire par des sacrifices quelques grands qu'ils soient, c'est un précédent que des prisonniers politiques ne doivent jamais établir. Il serait déshonorant de léguer aux infortunés qui peuvent venir après nous un régime d'humiliation et d'outrage que l'exemple ferait bientôt passer en loi. »

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 270. Non reproduite dans les *Écrits sur la révolution*. Dès le retour dans les cellules, l'agitation recommence. La première quinzaine de septembre a été plus violente : Roudil force la double grille de sa cellule, Huber tente de s'évader, Élie démolit les pierres autour des grilles, on chante *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*. De jour comme de nuit retentissent les cris : « A bas le Spielberg ! A bas les bourreaux ! A bas les cages de fer ! » (DOMMANGET, p. 277). La garnison est renforcée, une vingtaine de prisonniers sont punis dont Delsade, et Herbulet. Ce dernier cherchait à rompre la quarantaine que lui imposaient les autres prisonniers depuis sa demande de recours en grâce. Le directeur est sur les dents lorsque Mme Blanqui arrive le 15. Il lui refuse de voir son fils dans sa chambre. Sommée de déposer aux greffes les objets qu'elle destine à son fils, elle préfère les reporter à l'auberge. C'est à son retour qu'elle reçoit ce billet. Ils se rencontreront donc au parloir le 25, séparés par un couloir muni de grillage où se trouve un gardien. Ils s'exprimeront en italien.

1. Cette phrase a parfois été mal interprétée, faisant de la visiteuse la personne soumise à la fouille (DOMMANGET, *op. cit.*, p. 257, qui rétablit lui-même la réalité, page 278).

[Lettre à Fulgence GIRARD]

(Fin octobre 1841)*

Cher Fulgence,

[...]

Il y avait un règlement, il n'y en a plus ; nous sommes livrés à l'arbitraire de ce misérable, dont la volonté et le caprice font la loi. Ma mère arrive avec une permission du ministre¹, le directeur répond : « Le ministre permet et moi je défends ! » et il supprime la permission. Dubourdieu, que tous les geôliers vantent comme le plus doux des hommes, recevait les visites de son frère ; le directeur supprime ces visites sans motif, sans prétexte même ; il laisse communiquer tel et tel prisonnier avec ses parents, et interdit les visites faites à tel et tel autre, tout cela sans donner de raisons. Il se moque des ordres ministériels qu'il jette au panier. Nous sommes ici livrés à un pouvoir occulte qui a ses agents, ses bureaux secrets, lesquels ne prennent d'ordres que de ce pouvoir invisible. Si un prisonnier écrit au

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 284. Là encore, il est difficile de situer cette lettre. Il est probable qu'elle a été rédigée ultérieurement, mais nous suivons l'ordre de Fulgence GIRARD. Mme Blanqui avait une permission de visite datée du 26 juin qui s'étendait jusqu'à fin septembre. Elle écrivit probablement pour prolonger son droit de visite au ministre qui, alarmé par les événements du Mont, refusa toute entrevue des condamnés politiques avec leurs parents ou amis. Malgré l'interdiction, parvenue au Mont le 29, le directeur prit sur lui de permettre aux époux Carles, arrivés le 27, une série de visites au parloir avec Barbès qui raconta dans le détail tout ce que les prisonniers avaient subi. Ils décidèrent d'engager une procédure contre le régime cellulaire du Mont et déposèrent une plainte, rédigée par F. Girard, contre le directeur de la prison auprès du procureur d'Avranches. Devant l'impuissance de ce magistrat (cf. texte 76, note 1), ils la firent imprimer et publier sous forme de pétition (cf. introduction et note 25, p. 377). Parallèlement certains journaux firent campagne en faveur des condamnés et lancèrent un appel à la justice appuyé sur une consultation solennelle de célébrités du barreau, dont Odilon Barrot, constatant les poursuites judiciaires à exercer contre les responsables de cet état de fait.

1. Les autorisations ministérielles, en particulier celles attribuées par Duchâtel, ont été souvent utilisées contre Blanqui, tendant à démontrer qu'il avait bénéficié d'étranges faveurs. Or, à la même époque, les époux Carles et leurs enfants ont bénéficié des mêmes facilités ou éprouvé les mêmes difficultés. Si ces autorisations étaient indispensables, il faut considérer cependant l'article 4 du règlement de la prison qui stipule : « Les permissions de communiquer pourront être refusées par le directeur aux condamnés qui tiendraient une conduite répréhensible, ainsi qu'aux parents qui en auraient abusé d'une manière quelconque ». Il semble qu'il ait largement utilisé et abusé de ce droit. Les témoignages convergent pour remarquer l'atmosphère toute particulière qui caractérise ce mois d'octobre pendant lequel, même des prisonniers assez calmes jusqu'ici, comme Flotte, se manifestèrent malgré l'avis de Blanqui et de Barbès qui craignaient que cela ne contrarie l'action entamée par Girard.

ministre, le directeur, à qui ces plaintes portées au pouvoir responsable ne conviennent pas, supprime la lettre et renvoie l'enveloppe au prisonnier ; au surplus, en agissant ainsi, il veut montrer à ses victimes qu'il est bien le maître absolu. Il veut qu'il soit établi que nous sommes livrés à sa discrétion, qu'il peut à volonté, sans règles, sans prétextes, écraser l'un, laisser respirer un second, puis lui remettre le pied sur la poitrine... Il agit non seulement en maître absolu, mais en tyran capricieux, qui multiplie à dessein ses inconstantes décisions, pour mieux nous pénétrer de l'idée de sa toute-puissance. Il a refusé l'entrée à ma mère, depuis le 15 septembre jusqu'au 25 octobre², et ne s'est relâché de cette exaction qu'au moment où il a eu connaissance de l'appel énergique qui allait être fait à l'opinion³ ; alors cette permission ministérielle qu'il avait annulée de son chef⁴, il s'empessa de la faire revivre... mais à quoi bon maintenant ? Ma mère a épuisé le temps de son séjour au Mont-Saint-Michel ; on le sait. On sait qu'elle va s'éloigner, et alors on lui permet dérisoirement de me voir ; non pas ! ce serait donner ses souffrances pour un plat de lentilles...

2. Cette date du 25 octobre marque aussi la reprise de la correspondance ainsi que l'évolution de la position de Theurier qui semblait craindre davantage l'opinion publique alertée par la presse que sa propre hiérarchie (cf. texte 81, p. 444).

3. Blanqui ne semble pas connaître encore le texte de la pétition Girard-Carles, datée du 12 octobre.

4. Blanqui semble rester sur l'autorisation de juin et ignorer la décision ministérielle du 25 septembre parue le 29. Cela montre encore l'indépendance du directeur qui n'avait pas attendu cette date.

[Lettre à Fulgence GIRARD]

(Fin octobre 1841)*

Mon cher Fulgence, j'ai lu ton œuvre : c'est bien, c'est très bien ! A te vrai dire, sachant qu'il s'agissait d'une plainte légale, je craignais que la forme ne refroidit le fond ; mais point : c'est chaud, animé, vigoureux ; c'est très bien. Ton talent a gagné depuis ce que j'avais lu de toi... reçois donc mon compliment d'abord, puis ensuite nos remerciements à tous. C'est un service de bon et fidèle ami que tu nous as rendu. La partie légale du mémoire, la citation des textes est parfaite, tu as compris avec une grande raison qu'il fallait décliner toute discussion du système cellulaire et tu ne l'as pas même nommé ; en cela tu ne t'es pas laissé égarer par la fausse route que je faisais moi-même dans cette pièce que l'on t'a fait passer. Tu n'as parlé que de séquestration. La séquestration ! un crime prévu par le code pénal ! il n'y a pas ici à discuter sur le système cellulaire. On commet un crime en nous séquestrant ; sous ce rapport la position du directeur, envers nous, devient fort épineuse et du reste la partie bienveillante de la presse pourra s'appuyer là sur une base solide. J'ai pu communiquer ton travail à Martin et à Barbès, le tuyau du poêle de Martin aboutit dans ma cheminée bien que sa chambre soit assez éloignée de la mienne. Je me hisse dans ma cheminée comme les ramoneurs et je puis causer avec lui, le tuyau de poêle nous servant de cornet acoustique et de porte-voix. Je lui ai passé le mémoire par cette voie et il a pu, lui, par l'intermédiaire d'un autre camarade, le faire passer à Barbès. Tu vois que les prisonniers sont infatigables dans leur lutte contre l'étouffement ; tous pensèrent comme moi sur ton œuvre, etc.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 287. Dès qu'il le peut, Blanqui donne son appréciation sur le travail de Girard, mais sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Il est probable que cette lettre ait été écrite après le 25 octobre, à partir des visites de Mme Blanqui qui prend le relais de Mme Guillemain pour les relations avec l'extérieur. Quant au procureur, déjà éconduit au Mont (cf. texte 76, n. 1, p. 436), il répondit qu'il ne pourrait diriger les poursuites, justifiant ainsi la nécessité de la pétition. Signalons que la consultation des célébrités du barreau est présentée par Martin BERNARD dans son livre comme une initiative des parents de Barbès alors que L'HOMMEDÉ y voit une initiative de la presse.

[Lettre à F. GIRARD (Extraits)]

(Fin octobre 1841)*

[...]

Mathieu, condamné à trois ans d'emprisonnement, et Béraud à deux ans, avaient voulu, en effet, porter plainte, il y a quelque temps¹ ; Lucas était ici. Béraud se procura, je ne sais comment (par une voie clandestine) une feuille de papier timbré et écrivit une procuration, à toi adressée, de poursuivre, en son nom, au criminel et au civil, le directeur et ses agents. Il porte cette procuration au directeur lui-même qui, tout épouvanté en voyant du papier à timbre et se croyant pris, vise la signature de Béraud et la légalise.

Mais Lucas arrive chez Béraud peu après, la pièce à la main et lui dit : « Le directeur est fou ; il faut qu'il soit fou d'avoir visé votre signature et donné ainsi des armes contre lui, des verges pour qu'on le fouette ; mais en vertu du règlement, cette pièce ne peut pas passer. »

Béraud se récrie et fait ressortir l'énormité d'une violence pareille. La suppression d'un acte judiciaire, émis en son nom à lui Béraud, qui jouit de tous ses droits civils. Lucas, après une discussion qui n'était guère soutenable, finit par déclarer tout net que la pièce ne sortirait pas, parce que le directeur ni lui ne la laisseraient passer et, sur ce, il lui rend la procuration qui était sous enveloppe à son adresse.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 295. N'est pas reproduite dans les *Écrits*. Là encore, il est difficile de situer cette lettre. A la suite de la campagne de presse, le gouvernement envoya un nouvel inspecteur général des prisons, Charles Lucas, qui avait la réputation d'être hostile au régime cellulaire. Martin BERNARD écrit à ce sujet : « La conviction qui nous resta à tous, fut que M. Lucas, et j'aime à rendre justice à son caractère, était parfaitement ignorant des instructions particulières qui réglaient notre situation. Mais, je dois le dire aussi, je suis sûr qu'à son départ son ignorance avait cessé ». *Op. cit.*, p. 148.

1. Nous n'avons guère d'éléments sur cette tentative, signalée seulement par Claude LATTA (*op. cit.*, p. 88) : Lucas « répondit par une fin de non-recevoir aux porte-parole des détenus, Mathieu d'Epinal et Béraud ». Rappelons que le premier était avocat, le second étudiant en droit.

[Lettre à F. GIRARD (Extraits)]

(Fin octobre 1841)*

Conçoit-on tant d'audace ?... Il fallait le voir en avril, en mai, en juin, en juillet et en août ; alors qu'il croyait nous tenir sous les pieds et qu'il nous voyait comme des gens abandonnés et livrés pieds et mains liés à ses caprices ! Il fallait voir comme il procédait ! Tu sais, le 21 mai¹ ; mais tu ne sais pas les vexations, les insultes de détail de ses geôliers. Les livres supprimés, les vivres du dehors défendus, puis chaque jour prescriptions arbitraires et violentes ; nos effets enlevés et retenus des mois entiers sans motifs, sans prétextes. J'ai dû garder trois mois sur la peau, un gilet de flanelle, parce qu'on ne voulait pas me rendre les autres que j'avais dans une caisse. Il faisait enlever de nos cabanons, suivant son caprice, couteaux, canifs, ciseaux, papiers, plumes etc., etc., puis les rendait pour les confisquer de nouveau. Bref, il est impossible de détailler les mille coups de pieds qu'il nous a distribués chaque jour pendant plusieurs mois. Oh ! il était triomphant ! il se redressait superbe, insolent, comme un vainqueur qui essuie son épée sanglante !... qui a opéré ce changement ? C'est ta plainte éloquent, c'est la passion indignée que tu as trouvée dans ton cœur d'ami.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 298, *Écrits sur la révolution*, p. 149.

1. 21 mai, cf. texte 74, note 2, p. 433.

[Lettre à Fulgence GIRARD]

(Fin novembre 1841)*

Cher Fulgence,

Une catastrophe est inévitable ici. Ces scélérats la provoquent, et nous ne demandons qu'à nous y précipiter. Ne crois pourtant pas que nous agissions en insensés ; pour ma part, je n'ai plus grand'chose à ménager, ni grand'chose à craindre ; je ne tiens plus à la vie, elle m'est à charge, ce qui m'en reste ne durera pas longtemps, et je voudrais seulement l'échanger contre quelque chose. Mes compagnons, qui ne sont ni si malades ni si résignés que moi, n'agissent pas d'après les mêmes motifs ; mais ils sont las aussi de souffrir, et ils préfèrent engager une lutte décisive. Eux et moi, cependant, ne voulons pas le faire à l'aveugle. Nous avons laissé nos quatre camarades briser seuls leurs grillages, bien qu'il nous en ait rudement coûté de rester inactifs pendant qu'on les enterrait dans les *in pace*¹ ; mais ils ne voulaient pas attendre, et nous voulions, nous, commencer par mettre le public de notre côté. C'est ce qui s'opère, toi aidant, et qui se prononcera encore davantage, toi continuant à nous aider.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 302. *Écrits...*, p. 150 (datée fin octobre). Il est difficile de situer cette lettre. Liée à la fois au travail de F. Girard et aux troubles dans la prison, sans doute les mêmes que ceux qui valurent les cachots à leurs auteurs, elle doit avoir été rédigée fin novembre. Cette lettre montre que l'exaspération des personnes est arrivée à son point culminant, malgré l'extraordinaire force de caractère de Blanqui, capable de dominer sa propre souffrance afin que les prisonniers n'agissent pas en « insensés » et « à l'aveugle ». C'est une démarche de la raison contre la passion qui l'amène à vouloir calmer les fureurs du désespoir qui pourraient être exploitées contre eux et tourner à leur désavantage l'opinion publique dont il espère le soutien (cf. lettre suivante).

1. *In pace* désigne les cachots de l'Inquisition. Vocabulaire emprunté à Pellico (cf. texte 69, note 2, p. 425).

[Lettre à Fulgence GIRARD]

(décembre 1841)*

Cher Fulgence,

Les amis qui étaient au cachot sont revenus hier, lundi ¹. L'un d'entre eux, Flotte, a commencé à briser ses grilles, et Pétreemann, qui allait un peu mieux, en a fait autant. Cela n'a pas fait grand bruit ; c'était même assez peu de chose ; néanmoins, on les a de nouveau reconduits tous deux au cachot. Les deux autres, Martin Noël et Quignot n'ont rien fait et sont restés dans leurs chambres. Hier soir, je leur avais démontré que ton mémoire avait cent mille fois plus avancé les affaires en huit jours, que toutes nos résistances n'auraient pu le faire en trois ans. J'ai ajouté que si, après les nouvelles charges qui se préparaient et qui seraient exécutées à fond sur l'ennemi, savoir : ton appel au public, la consultation du barreau, la pétition à la chambre et la discussion qui s'élèvera dans la presse, le gouvernement déclare persister et ne supprime pas le système, nous n'aurons plus à consulter alors que notre désespoir en engageant une lutte à mort avec nos bourreaux, et que le tout ne sera pas l'affaire de plus de deux mois. Sur ces observations, Quignot et Martin Noël n'ont pas voulu recommencer leur résistance ; mais Flotte et Pétreemann n'ont rien voulu écouter et ont immédiatement commencé le bruit qui les a fait conduire au cachot au bout de quelques minutes. Les prisonniers de mon quartier sont arrivés, comme tu vois, au dernier degré d'exaspération. Les observations que j'ai pu leur

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 305, *Écrits sur la révolution*, (datée de fin octobre 1841), p. 151. L'HOMMEDÉ situe les faits que cette lettre relate au 26 novembre.

1. Cf. lettre précédente. Il s'agissait de Noël Martin qui mit le feu à sa pailleasse et jeta l'alarme, de Quignot qui s'était barricadé, de Pétreemann qui perça une partie de son plancher et atterrit dans la cellule de Flotte. Celui-ci démolit sa cheminée et se retrouva chez Quignot. Refusant de sortir aux injonctions de Theurier, ils acceptèrent de se rendre aux arguments de Gaujoux. A leur retour du cachot, fin novembre, Martin et Quignot cèdent devant l'argumentation de Blanqui et Barbès. La lettre a dû être écrite au début décembre.

faire de la part de Barbès, Martin Bernard et tous les autres comme en mon nom, n'ont à peu près servi qu'à amener les désagréments, les deux camarades accusant ceux qui n'ont pas voulu les imiter² ; et ce n'est point un des épisodes les moins pénibles de notre long martyre.

2. Blanqui évoque clairement les divisions qui se sont opérées dans l'attitude à adopter par rapport au texte de Girard. La phrase suivante évoque-t-elle d'autres divisions plus « pénibles » ou seulement les conditions de détention ? (Cf. entre autres texte 87)

Lettre à sa Mère

12 février 1842*

Version DOMMANGET (extraits)

Je me porte comme à l'ordinaire.

[...][Quant à] l'assez triste mésaventure [...], elle n'eut pas eu lieu peut-être si Hubert était descendu le premier car il est le plus fort et le plus expérimenté et il serait arrivé sans encombre.

Enfin, ce qui est fait est fait. Nos gardiens sont enchantés et nous sommes désappointés. C'est l'inverse de ce qui aurait eu lieu en cas de succès.

[...Il met sa mère en garde contre les inquiétudes et les exagérations...]

Tu peux partir comme c'était ton projet. Ton départ ne doit point être retardé par cette mésaventure ; il en était indépendant. Pars donc, rassure nos amis, ceux de Barbès en leur disant la vérité. Il est inutile que tu redemandes aucune espèce de permission pour toi ni pour personne ; ainsi je te prie de ne faire à ce sujet aucune démarche et de rester bien tranquille¹.

Version G. DANVIER

Nous avons tenté l'évasion : Barbès, Martin Bernard, Hubert et moi. Barbès, étant descendu trop à la hâte, ne put se retenir sur l'escarpe de la muraille et il glissa rapidement le long de la muraille en faisant un grand vacarme, qui donna l'alarme. C'est cette rumeur terrible et inattendue qui a fait croire qu'il

* DOMMANGET, *op. cit.*, pages 289. G. DANVIER, p. 355. Cette lettre nous pose plusieurs problèmes, ce qui explique la publication des deux versions accessibles, dont aucune ne porte de référence, hormis celle des archives d'Avranches détruites le 4 juin 1844 et que seul DOMMANGET avait pu consulter. La première n'est composée que d'extraits d'une lettre présentée comme écrite par quelqu'un sachant qu'elle serait lue par l'administration, donc « loin d'apporter les précisions qu'on serait en droit de demander ». De plus elle est copiée par l'inspecteur Gaujoux. La seconde pose davantage de problèmes, en dehors du fait que nous n'avons qu'une traduction italienne. Elle semble faite de morceaux différents qui se répètent plus ou moins et ne comporte pas la phrase de Blanqui regrettant que Hubert ne soit pas passé le premier, mais elle se termine exactement par le même paragraphe que l'autre...

1. Mme Blanqui partit en effet dès le 14 février.

était tombé dans le fossé parce que la corde était trop courte : mais ce n'était pas le cas.

Barbès a tenté de gagner la grève, mais il avait glissé si rapidement sur les reins qu'il avait le corps tout contusionné. Du reste, la corde ne s'est pas rompue. Barbès n'est pas tombé. Il n'aurait pas manqué de se tuer s'il avait lâché la corde ou si elle avait été trop courte. En tout état de cause, au début de la descente, qui avait été trop rapide, il n'a pas pu s'arrêter sur l'escarpe, il tourna sur lui-même et glissa, entraîné dans le mouvement de la descente. En outre les forces commençaient à lui manquer et c'est pourquoi il ne put s'arrêter ni ralentir une chute aussi rapide. Heureusement, il n'est rien arrivé : il a seulement quelques meurtrissures sur les jambes et aux reins par suite de cette chute accélérée sur l'escarpe de la muraille.

Tu peux rassurer ses amis et les nôtres. Tu peux leur dire l'exacte vérité et calmer l'inquiétude qui va surgir naturellement des racontars exagérés par suite d'une chute de 60, 80 ou 100 pieds ...

Mais ce qui est fait est fait... Tu peux partir comme c'était ton projet. Ton départ ne doit point être retardé par cette mésaventure ; il en était indépendant. Pars donc, rassure nos amis, ceux de Barbès en leur disant la vérité. Il est inutile que tu redemandes aucune espèce de permission pour toi ni pour personne ; ainsi je te prie de ne faire à ce sujet aucune démarche et de rester bien tranquille.

[Dialogue avec LEBLANC]

26 mars 1842*

Le lendemain de son entrée en fonction, [Leblanc]¹ a voulu, comme c'est l'usage, faire une tournée d'inspection chez ses nouveaux administrés. Diversement reçu chez chacun d'eux, il est enfin rentré dans la cellule de Blanqui, l'air affronteur (sic), mains dans les poches, chapeau sur la tête. Il faut savoir s'affirmer à ceux devant lesquels on pourrait rougir ou trembler un jour... Il a besoin de faire bonne contenance. Sa figure annonce vingt-cinq ans à peine... tout l'extérieur ambigu d'un cavalier femme.

— Je suis le nouveau directeur. Avez-vous des réclamations à m'adresser, dit-il à Blanqui, fort désagréablement surpris par cette brusque apparition.

— Aucune, répond celui-ci avec un laconisme glacial.

Mais comme l'autre insiste sous divers prétextes pour entendre quelques paroles, Blanqui se laisse aller à lui tirer un horoscope peu flatteur s'il prétend continuer l'œuvre de son prédécesseur...

— M. Theurier ! interrompt le jeune homme en se posant avec importance, mais il faut que vous sachiez que s'il a reçu sa démission, c'est *parce qu'il n'en a pas fait assez*.

— Et sans doute, vivez-vous dans la ferme intention de ne pas mériter ce reproche ?...

— Je dois exécuter les ordres du ministre, faire observer le règlement par tous les prisonniers de cette maison, sans exception — car je ne connais pas de détenu politique, moi !

* L. NOUGUÈS, *Une Condamnation de mai 1839*, p. 315, 316. (Également dans DOMMANGET, *op. cit.*, p. 292). Ce témoignage de l'inflexibilité de Blanqui nous a paru intéressant à publier avec les extraits de lettres. Après la tentative d'évasion ratée les détenus continuèrent à braver le règlement et le silence qui s'abattaient de plus en plus sur eux. Ils protestèrent contre le revirement du ministre qui renonça au projet des grilles mobiles qu'il avait lui-même proposé. Immédiatement, le 19 février, Béraud arrache le grillage extérieur et par ses cris donne le signal de la révolte. Il est conduit aux loges avec Bézenac, Huber, Nougues, Roudil, Élie, etc. Bézenac tente de se pendre ; sauvé de justesse, il entamera une grève de la faim. Puis après Flotte et Martin, Blanqui les rejoint le 5 mars pour avoir lancé des tronçons de bûche sur les gardiens. Le 7, il y a dix-sept punis sur vingt-neuf détenus... C'est la tentative d'évasion et cette atmosphère de troubles qui valurent au directeur, Bonnet, son déplacement. Il n'est resté au Mont qu'environ deux mois et demi.

1. Le nouveau directeur, Leblanc, arriva le 18 pour DOMMANGET, le 25 pour L'HOMMEDÉ.

— Vous, c'est possible, mais *nous*, nous vous obligerons d'établir cette distinction que vous ne voulez pas faire.

— Oui, nous verrons si vous ne voulez pas obéir à vos chefs...

— Mes chefs ! dites mes bourreaux, et je vous comprendrai...

— Oui, oui, vos chefs, nous sommes vos chefs, entendez-vous ! insiste le jeune homme avec une rage enfantine et cruelle.

— Sortez de chez moi, misérable ! s'écrie Blanqui indigné, en se levant comme pour punir cet insolent agresseur.

— Enlevez-moi cet homme-là, dit aussitôt le nouveau directeur, en se repliant sur son escorte à laquelle il désigne sa proie.

Et quatre geôliers se jettent sur Blanqui qu'ils emportent hors de sa cellule en dépit de la résistance qu'il leur oppose.

[LETTRE DE BLANQUI A F. GIRARD]*

(2 novembre 1842)

Je t'engage toujours à intervenir activement pour obtenir le transfert de Barbès dans le Midi¹. Sa santé ne peut pas se rétablir au Mont-Saint-Michel, c'est chose certaine. Elle y empire au contraire tous les jours ; c'est probable ; je puis dire même : c'est sûr ! Ne cache pas cela à sa famille pour qu'elle agisse le plus promptement possible. Il n'y a pas d'autres mesures à prendre que de l'envoyer sous un climat plus chaud.

Tout à toi.

A. BLANQUI.

* F. GIRARD, *op. cit.*, p. 353. *Écrits sur la révolution*, p. 153. Dans les *Écrits* ou chez DANVIER, la date attribuée à cette lettre est le 2 novembre 1841. GIRARD ne précise pas l'année, mais son sujet ne fait aucun doute. D'ailleurs JEANJEAN la situe bien à cette époque. En effet, c'est surtout après son retour des loges, en juillet 1842 que Barbès était malade. Les révoltes étaient quotidiennes au Mont et on a l'impression que les prisonniers, abandonnés de tous, jouent leur dernier va-tout : la santé et leur vie. Il semble qu'il n'y ait plus aucune retenue ni dans leurs manifestations ni dans la répression : la loge aussi est au quotidien, accompagnée des fers. A la fin de juillet 1842, tous ceux qui ont subi régulièrement le régime des loges sont très mal en point, comme Godard, Huber, Blanqui et Barbès qui en est sorti en juillet 1842. La phtisie était la maladie la plus commune.

1. « Barbès sort de son dernier séjour aux loges dans un état pitoyable » écrit DOMMANGET ; « il crache le sang, il tousse, il a de la phtisie laryngée et de la fièvre ». Il quittera le Mont pour Nîmes le 26 janvier 43. Sa sœur Mme Carles intervint auprès du ministre par le député de l'Aude, Ressigeac, pour demander un établissement dans le Midi, et Blanqui demande à Girard de réagir : il réclamera en effet dans la presse une consultation de médecins... en vain. Cette lettre est particulièrement intéressante lorsque l'on connaît les relations entre Blanqui et Barbès au Mont même (cf. lettre de Béchet, p. 458).

[SUR LA QUERELLE BLANQUI-BARBÈS]*

On est généralement persuadé que la querelle entre Barbès et Blanqui date du document Taschereau¹. Les journaux l'ont dit et le public l'a cru. Habitué dès longtemps à voir ces deux noms associés dans la lutte comme dans la souffrance, il a supposé que leur vieille confraternité d'armes venait d'être brisée par une douloureuse révélation. C'est donner gratuitement le beau rôle à Barbès, une rupture pour de tels motifs n'aurait eu rien que de naturel et de légitime, mais cette prétendue origine est un conte. Barbès n'est point ici un vertueux Rhadamante², on peut s'en convaincre à la violence de ses comportements. C'est un ennemi personnel acharné en proie à toutes les furies de la vengeance. Aussi la pièce diffamatoire, loin d'avoir été la cause, n'est-elle que l'effet ou plutôt l'un des effets de cette implacable inimitié. Le libelle concerté entre Taschereau et Ledru-Rollin³ n'a vu le jour qu'à la suite de conférences secrètes avec Barbès et Lamieus-

* BN Mss NAF 9580 f° 80. Bien qu'écrit postérieurement il nous a paru utile de publier ce texte dans ce volume et dans cette période, car il concerne essentiellement la société des Saisons, les journées de mai et le séjour au Mont. Il est écrit de la main de Blanqui dans les manuscrits. Cependant, nous ne sommes pas certains qu'il en soit l'auteur. En effet, dans le même manuscrit (f° 23 sq), se trouve un article d'Antoine Fomberteaux sur le procès de Bourges datant de 1849, recopié également par Blanqui, qui inclut ce récit avec des expressions identiques et des paragraphes similaires. S'agit-il d'une correction de cet article que Blanqui aurait alors pris à son compte ou d'un texte de Blanqui utilisé par Fomberteaux ? En tout cas son contenu est précieux. Nous avons ajouté, en annexe à ce texte, deux lettres très différentes qui apportent des éléments importants d'appréciation, l'une de l'un des compagnons de détention de Blanqui au Mont, Joseph Béchet, l'autre de l'un des « printemps » des Saisons, le tailleur Aron, chez qui Blanqui semble avoir séjourné pendant sa fuite (cf. *infra*, note 37).

1. La Deuxième République proclamée le 24 février 1848 libère Blanqui de sa résidence surveillée à Blois et le 26 février il est à Paris. Très vite il se lance dans la lutte politique et fonde la Société républicaine centrale dont l'importance et l'influence inquiètent le gouvernement provisoire. C'est alors qu'est publiée, le 31 mars, dans la *Revue Rétrospective* de Taschereau une pièce, que nous avons évoquée dans le texte 66, note *, p. 404, destinée à fournir la preuve que Blanqui a trahi ses compagnons en 1839 et donné des renseignements sur les sociétés des Familles et des Saisons. L'historiographie n'a pas réussi à déterminer si cette pièce était vraie ou fausse et nous n'entrerons pas ici dans ce débat qui reste encore mal éclairé. En effet, trop d'éléments que nous aurons à présenter dans les prochains volumes entrent en ligne de compte pour que nous puissions en discuter à partir de ces seuls textes.

2. RHADAMANTE était l'un des trois juges de l'Enfer, fils de Jupiter et frère de Minos. L'allusion mythologique est destinée à détruire la légende dorée de Barbès, « Bayard de la Démocratie », juge incorruptible des autres, etc. (J.-Y. MOLLIER).

3. LEDRU-ROLLIN sera avec Lamartine l'un des deux députés qui imposèrent à la Chambre le gouvernement provisoire, il fit admettre Louis Blanc et Albert mais se démarqua de Blanqui en refusant le recul des élections. Les blanquistes l'accusèrent d'avoir provoqué la publication de ce fameux document avec Lamartine et Taschereau. Rappelons que Blanqui et Ledru-Rollin, l'un des plus célèbres avocats républicains, avaient eu l'occasion de s'affronter à diverses reprises, notamment au cours du procès des accusés d'avril 1834. Ledru-Rollin, avec Jules Favre, préconisait avec véhémence la

sens⁴ qui promirent le concours de leurs témoignages accusateurs. Jamais les machinateurs du complot n'auraient eu l'audace de leur calomnie, jamais ils n'eussent hasardé une agression de cette nature, s'ils n'avaient compté fermement sur la complicité d'une haine qu'ils savaient sans scrupule et sans merci, mais avec un tel appui ils ont cru pouvoir tout oser.

Cette haine n'est pas d'hier. Elle remonte à l'insurrection de mai 1839. Voici comme elle est née. Après l'amnistie de 1837⁵, Barbès dégoûté par une captivité de quatorze mois, cherchait à se retirer de l'arène, mais glorieux et susceptible, il n'eût voulu pour rien au monde encourir le soupçon de désertion ou même de simple découragement. Blanqui et ses lieutenants recommençaient la guerre, très décidés à reprendre l'œuvre interrompue par le désastre de mars 1836⁶. Barbès, engagé jusque-là dans toutes leurs entreprises, ne pouvait sans faiblesse reculer devant ces nouveaux projets et avant de se séparer de ses amis, il promit le concours de ses efforts. On se mit à la besogne. Mais dès les premiers pas, deux ou trois chefs furent arrêtés sur quelques indices, puis relâchés par un non-lieu, faute de preuves⁷.

Barbès était du nombre. Cette dernière mésaventure achève de le rebuter. Il ne manifeste pas ses répugnances. Loin de là, il les dissimule au contraire, avec d'autant plus de soin qu'elles sont plus profondes. Il proteste de son empressement et de sa bonne volonté mais il allègue en même temps la nécessité d'un court voyage d'affaires dans son pays, et demande en quelque sorte à ses amis un congé de quinze jours — Quinze jours ! pas davantage. Il part et ne revient pas.

En son absence, l'association marche et se développe avec rapidité. Cependant une guerre sourde ne tarde pas à s'établir entre Raisant et Lamieussens, deux des principaux associés de Blanqui. Ce dernier retiré dans un village près de Pontoise, sous la surveillance de la police, ne faisant

défense classique des accusés pour justifier et populariser leur action. Blanqui, au contraire était l'un des organisateurs de la défense à travers l'action des conseils choisis par les accusés, ne se reconnaissant en aucun cas coupables, pour pousser le pouvoir le plus loin possible dans ses contradictions (cf. texte 53, p. 301 et suivantes, notamment les réponses de Blanqui et Dornès au procès des défenseurs, p. 311).

4. Nous n'avons pas connaissance de ces conférences, mais si telle était la vérité, l'origine du document Taschereau ne proviendrait pas de trahisons de Blanqui, mais de celles de Barbès et Lamieussens. Il convient cependant de ne pas tirer de conclusions hâtives, car c'est le seul texte que nous possédions suggérant une telle version.

5. Rappelons que l'amnistie du 8 mai 1837, en raison du mariage du duc d'Orléans libéra Blanqui et Barbès condamnés lors du procès des poudres. Blanqui restera en résidence surveillée à Gency, près de Pontoise.

6. A noter cette date de référence qui est l'arrestation de Blanqui et de Barbès, compromis dans la fabrication des poudres. Cette arrestation mit en péril l'organisation commencée par Blanqui, comme le prouve l'utilisation par Ménilhou des documents datant de cette époque (cf. texte 63, note 9 p. 389).

7. Blanqui évoque ici les quelques mois passés par Barbès à Sainte-Pélagie, du début 1838 au 1er juin, plutôt que les poursuites dont il a été l'objet à Carcassonne et en vue desquelles il prépara un projet de défense contenant une remise en question de l'autorité judiciaire (JEANJEAN, tome 1, p. 214).

à Paris que des rares et courtes excursions, s'aperçoit trop tard de cet antagonisme qu'on lui cachait. Bientôt Lamieussens se trouve compromis par la liaison intime avec un compatriote⁸, employé de la police, qui avait fait arrêter un sociétaire, porteur de 18 livres de poudre. Raisant saisissant l'occasion, signale son adversaire comme un mouchard. Peu après, il est arrêté lui-même chez Raban au Palais-Royal, en pleine fabrication de poudre⁹. Lamieussens, accusé de les avoir livrés, est contraint de se retirer devant un hourra presque général. Le trouble se met dans l'association prenant parti pour ou contre ses divers chefs. Les animosités s'enveniment ; la situation devient intolérable.

Cependant Barbès arrivé à Carcassonne, avait lié aussitôt avec Blanqui une correspondance toute émaillée de compliments et louangeuse jusqu'à l'hyperbole. La flatterie est son grand moyen de succès ; il sait qu'il n'y a jamais d'encens trop grossier. Informé des tristes discordes qui agitent les sociétaires, il propose à Blanqui de laisser là des tentatives impuissantes et toujours malheureuses, pour venir dans le Midi fonder un journal Républicain. Blanqui hésite. Pendant ces incertitudes, le bruit de création prochaine du journal se répand à Toulouse, à Montpellier, etc.¹⁰...

C'était en ce moment même une lutte acharnée entre la police de Paris et l'association, lutte souterraine, invisible où l'ennemi concentrait toutes ses forces pour conjurer la menace permanente d'une explosion. Devant les péripéties émouvantes de ce duel, Blanqui abandonne la pensée d'une retraite dans le Midi et se rejette tête baissée, dans la conspiration. Barbès reste à Carcassonne. Déjà son excursion de quinze jours [était devenue une absence de] huit à dix mois, et la Société des Saisons organisée, recrutée depuis son départ, lui était désormais étrangère et indifférente, disons plutôt importune comme la perspective d'une échéance¹¹. Blanqui était loin de se douter des motifs de cette absence prolongée. Une vive amitié, les lettres chaleureuses de Barbès, des assurances réitérées de concours, [lui] fermaient [les] yeux à la réalité, et ne laissaient pas entrer dans son esprit l'ombre même du soupçon de délaissement.

8. Il semble que Lamieussens avait des relations diverses avec la police. D'une part, il était intime avec l'un de ses compatriotes, Teissier, employé dans les bureaux de la préfecture. Or ce Teissier fait arrêter un membre des Saisons et saisir dix-huit livres de poudre (DOMMANGET, *Un drame politique...*, p. 216) et Lacambre ajoute qu'il était l'amant de la femme d'un policier (cité par DOMMANGET, *op. cit.*, p. 183). S'agissait-il de Teissier ou d'un autre ? Raisant le dénonce comme mouchard et il est écarté. Il réapparut dans les Saisons après le procès de juillet 1839.

9. Sur l'affaire Raban, cf. texte 63, note 7, p. 389. C'est peu après la rupture avec Lamieussens que Raban fut arrêté. Pour beaucoup, Lamieussens demeure l'auteur de la dénonciation.

10. Il existe peu d'informations sur ce projet. Le document Taschereau attribue à Blanqui l'affirmation suivante : « [...] Barbès m'avait proposé de fonder un journal à Montpellier. Cette proposition n'eut pas de suite, parce que les fondateurs républicains de ce journal ne voulurent pas d'un rédacteur à Paris. ».

11. Barbès semble avoir privilégié l'action politique dans son pays. Il participait activement aux campagnes électorales. Peut-être nourrissait-il quelque espoir dans ce domaine.

L'heure du combat approchait. Vers la fin d'avril, il annonce à Barbès la prochaine prise d'armes, et presse son départ pour Paris¹². Comment imaginer que cet appel ne s'adressait plus qu'à un homme désillusionné, rassasié de luttas, affamé de paix et de tranquillité ? Et pourtant, avec moins de confiance dans la bonne foi de protestations emphatiques, avec une étude plus attentive de ce caractère insolent et mobile, la vérité n'eût pas été difficile à pénétrer. Les faits parlaient haut, plus haut que toutes les assurances menteuses de dévouement. Pourquoi cette absence d'une année ? Pourquoi ce séjour indéfini à Carcassonne, et ces promesses incessantes de retour, toujours suivies d'ajournement ? Pourquoi surtout cette invitation si pressante de délaisser la voie des armes pour la polémique du journalisme ? Ces offres de fonder une feuille dans le Midi ? C'était là un trait de lumière. Blanqui trop aveugle a cru aux paroles officielles ; il n'a pas su deviner les intentions. Voilà son crime ! Il a rejeté bon gré mal gré dans la mêlée un nonchalant fatigué, qui avait soif de repos. Il l'a placé entre une démission impossible sans honte et les dangers d'une lutte téméraire. Ainsi mis en demeure, Barbès ne pouvait reculer sans se perdre d'honneur aux yeux de ses amis. On comptait tant sur lui ! On l'attendait avec une si vive impatience ! Il fallait donc partir, abandonner d'heureux et paisibles foyers, dire adieu aux loisirs et aux ébats du propriétaire-chasseur, pour venir se lancer à corps perdu dans la tourmente ! Quel ressentiment au fond d'une âme dissimulée contre l'auteur de cette violence morale ! Et cependant celui-ci n'était coupable que de crédulité. Sincère, il avait cru à la sincérité. Le temps s'est chargé de lui apprendre ce que valent les phrases d'un créole¹³, et ce qu'il en coûte de les prendre à la lettre.

Barbès arrive quelques jours avant la prise d'armes, et visite pendant une quinzaine les divers groupes de sociétaires. Le 12 mai éclate enfin et l'action s'engage. A la barricade Greneta, on se bat à quarante pas contre les municipaux embarqués dans la rue Saint-Martin et dans le conservatoire. Les insurgés perdent beaucoup de monde, le combat est trop inégal. Blanqui, jugeant le péril, s'approche de Barbès qui faisait le coup de feu en

12. Nous ne connaissons par le Rapport Mérilhou que la lettre écrite le 28 février 1839. Blanqui aurait donc été obligé d'insister pour obtenir le retour de Barbès.

13. Cette expression pourrait avoir une connotation raciste mais dans les Antilles le terme « créole » désigne un blanc, enfant de blanc, né sur place, un « grand blanc », donc un colon, voire un esclavagiste, aucunement une race, métissée ou non. D'ailleurs, dans l'ascendance de Barbès, des deux côtés, il n'y a que des Français de souche, issus de la bourgeoisie ou de la petite noblesse. Rappelons que Blanqui dénonçait l'esclavage dès 1834 (cf. texte 49, p. 284). Il pouvait donc très bien assimiler le père de Barbès, médecin militaire revenu riche d'une quinzaine d'années en Guadeloupe, pourtant réoccupée par les Anglais dès 1810, à ces « habitants d'un territoire réputé français [qui] possèdent des hommes qui sont leur bien [...] en vertu du droit de propriété ». Il y avait épousé une créole très richement dotée, Marguerite, fille du médecin français André Berbas et d'Élisabeth, née Chaber de la Charrière. Outre les répressions des hommes de couleur par les créoles « républicains » de Saint-Domingue en 1789, Blanqui se souvenait peut-être aussi qu'en 1794 les créoles royalistes, descendant des colons français, en majorité en Guadeloupe, avaient aidé les Anglais dans leur tentative de reprendre l'île et que l'esclavage y avait été rétabli en 1802.

simple soldat, pour lui montrer la nécessité de rallier une autre position. Mais au moment même où il lui adresse la parole, Barbès tombe atteint d'une balle à la tête. Blanqui le croit tué, il regarde autour de lui. Quelques hommes à peine restent debout derrière ce simulacre de barricade formé d'un seul rang de tonneaux vides, que traversent les projectiles. Il se retire alors sous une grêle de balles jusqu'à la rue Bourg-l'Abbé.

Second crime ! Il a laissé Barbès sur le champ de bataille, il aurait dû se faire tuer là ! Certes, s'il avait cru Barbès blessé seulement, il eut tout fait pour le mettre en sûreté. Tout, excepté de l'emporter sur ses épaules. A l'impossible nul n'est tenu ¹⁴. Dans la situation, il n'avait plus qu'un parti à prendre, la retraite.

De-là datent les accusations de désertion et de lâcheté d'abord propagées dans l'ombre, puis articulées au grand jour par son ancien compagnon. De-là cet édifice de calomnies échafaudé avec tant d'art et de persévérance. Blanqui cependant au feu comme Barbès, à côté de Barbès, puisque ce dernier en tombant s'est écrié vers lui. Les balles sifflaient donc aussi bien pour l'un que pour l'autre. Est-il coupable, parce qu'elles ne l'ont pas choisi ? Barbès blessé est pris, condamné à mort et n'échappe à l'échafaud que grâce aux terreurs du pouvoir¹⁵. Blanqui est libre et sauf.

Deux grands crimes, une défaite sanglante, des morts, des blessés, des captifs, la défaite du parti, tout retombe sur sa tête à lui, l'organisateur de la Société, le général de l'insurrection, toute la responsabilité ! Il n'a pas réussi et il n'est pas mort ; c'est un traître ! La presse, humiliée de n'avoir rien su d'avance, la presse gonflée de rage se rue sur le chef vaincu que la mort ou la prison ne sauvegardent pas. Tout ce qu'il y a dans un parti de hableurs, de vantards, de mouches du coche, de commères, joignent leurs clameurs à ce concert de malédictions. La police broche sur le tout. Le juge d'instruction affirme aux prisonniers que Blanqui les a trahis¹⁶. En revanche, quand la femme de ce dernier vient réclamer sa correspondance privée, saisie dans les perquisitions, cet aimable juge lui dit : « Madame, votre mari est entre le poignard et l'échafaud. »¹⁷.

14. Il lui aurait apporté les premiers soins comme il le fit pour Stévenot, blessé, qui put ainsi se soustraire aux recherches (P. CHAUVET, *Les Ouvriers du Livre*, op. cit., p. 155). « L'impossible » évoque sans doute le poids corporel de Barbès comparé au sien...

15. Il est difficile d'attribuer une cause précise à la commutation de peine accordée par Louis-Philippe, apparemment contre l'avis de ses ministres, qui penchaient plutôt pour l'exemplarité de la mort. Cependant, dans les rangs républicains, l'opinion était convaincue qu'une exécution aurait déclenché des violences.

16. Le réquisitoire de Frank Carré en est la meilleure illustration (cf. texte 67, p. 415). Il semblerait donc que l'origine de la « calomnie » vienne de la justice elle-même pour ce qui concerne les prisonniers. (cf. texte 66, note 5, p. 406 et texte 67, note 17, p. 420).

17. Le dossier CC 728 n° 73 renferme une correspondance d'Amélie Blanqui aux autorités judiciaires réclamant la restitution des lettres familiales contenues dans les pièces saisies le 13 mai chez Joseph Garnier. Cette phrase fait bien comprendre que la justice ne laisse aucune issue à Blanqui : s'il est pris, c'est l'échafaud, s'il échappe, elle s'arrange pour que ses anciens amis ne lui fassent pas de quartier.

Telle était l'horreur soulevée par cet ouragan de calomnies que, plus tard, au Mont-Saint-Michel, après la levée du système cellulaire, quand il fut permis aux prisonniers de se promener deux par deux¹⁸, l'un des détenus, Roudil, jeune homme franc et naïf, en apercevant Blanqui, poussa un cri de surprise. « Qu'est-ce ? lui dit celui-ci, qu'avez-vous ? — Ah mon dieu, on m'avait fait de vous un tel portrait à la Conciergerie que je vous croyais un monstre, de visage et de cœur. »

Cependant, Blanqui à son tour avait été arrêté, condamné à mort, puis enfermé dans les cabanons du Mont-Saint-Michel. Les longues tortures de la captivité cellulaire avaient bien changé l'opinion publique.

Le traître était devenu martyr. Mais les grandes blessures laissent des cicatrices faciles à rouvrir. L'homme poursuivi, après le 12 mai, de si furieuses accusations, la bête noire de la presse, le point de mire des haines bourgeoises, restait vulnérable et contesté ! l'habitude de l'outrage et de la calomnie devait se retourner facilement contre lui ; elle a fait explosion après février.

ANNEXES

Lettre¹⁹ de Joseph BÉCHET, du Mont- Saint-Michel à JACOB²⁰

Comme une occasion se présente pour vous faire tenir de mes nouvelles, sans que l'œil de notre directeur en ait connaissance, j'en profite, mon cher

18. A partir du 14 janvier 1842.

19. BN NAF 1302 f. 64 et sq., succession du libraire Lefèvre, papiers de Cabet (9 volumes). Bien que n'étant pas de Blanqui cette lettre donne trop d'informations sur la querelle entre Blanqui et Barbès pour la passer sous silence. Il est intéressant de voir que l'antagonisme des deux hommes s'est poursuivi et approfondi à l'intérieur de la prison même. M. DOMMANGET, signalant les nombreuses bagarres entre les prisonniers, surtout à partir de 1843, les explique par l'exacerbation due au régime de la détention qui s'était encore aggravé depuis quelques mois. Ces querelles, assez surprenantes, comme celle de Martin Bernard (partisan de Barbès) et Mathieu d'Epinal (partisan de l'autre bord) qui était mutilé, ne seraient-elles pas au contraire le résultat des manigances des uns contre les autres ? Ici, nous n'avons que la version d'un prisonnier qui écrit lui-même : « Qui n'entend qu'un son n'entend qu'une cloche ». Cependant ce témoignage est important car il confirme cette querelle au Mont que signale assez discrètement JEANJEAN et les divisions entre quatre ou cinq partis dont faisait état Duchâtel, le 19 mai 1844 à la Chambre. On n'imaginait pas à ce point l'intensité de ces dissensions. Quant à Martin BERNARD, il ne fait jamais allusion à ces querelles. Son silence témoigne d'une rancœur profonde à l'égard de Blanqui dont le nom n'apparaît que deux fois : il est signalé parmi ceux qui ont tenté l'évasion oubliant le rôle capital de sa mère sans laquelle le projet n'aurait pas été possible (cf. introduction, p. 378), puis sa grâce, qualifiée de « fait grave », est quasiment dénoncée.

20. Joseph BÉCHET, typographe et imprimeur du *Moniteur républicain* avait été condamné au second procès de ce journal, le 30 novembre 1839. Il était arrivé le

Jacob pour vous faire savoir que je ne suis pas encore mort, quoique plusieurs de mes aimables compagnons de chaîne m'aient menacé de m'occir sans autre forme de procès que leur bon plaisir, et cela pour la raison que j'ai refusé de plier le dos sous le fouet du colon de la Guadeloupe²¹ et de son digne préfet de police, le natif de Montbrison²², et que j'ai menacé ce dernier de dévoiler devant une réunion d'hommes indépendants de notre parti, les turpitudes de ce dernier ainsi que celles de toute sa clientèle qui se compose de quatre ou cinq roquets soudoyés par son maître, le sus-dit colon²³. Comme je n'ai jamais pu souffrir aucun maître, vous pensez bien que je ne suis pas d'humeur à accepter ces derniers, volontairement ou de force, pour la raison qu'ils m'ont donné l'échantillon d'un gouvernement plus ignoble encore que celui de la rue de Jérusalem, et ce n'est pas peu dire. Je me suis permis aussi de me moquer de leurs monstrueuses prétentions qui n'aboutissent à rien — qu'à l'empire absolu — et ils trouvent fort étonnant qu'un homme comme moi ne veuille pas être un de leurs échelons pour y arriver. De cette résistance dérivent les menaces et les calomnies qu'ils ont répandues contre moi et auxquelles je ne veux répondre que lorsque je serai libre, et de manière à leur clouer le bec à jamais, car j'ai contre eux la justice et les preuves de leur infâmie. L'homme qui se montre plus ignoble et plus susceptible que Louis-Philippe devrait avoir des bastilles et le pouvoir de les peupler, ce que n'ont pas encore le Nicolas d'outre-mer²⁴ ni son préfet de police, Dieu merci. Mais je n'entends pas faire ici un acte d'accusation contre eux. Je veux seulement vous donner quelques renseignements afin que vous puissiez répondre à ceux qui parle-

19 décembre avec Vilcoq et Boudin. Il fut libéré par remise de peine le 4 octobre 1844. Il était aussi membre des Phalanges démocratiques. JACOB nous est signalé comme un communiste icarien nantais par François FOURN dont la thèse sur Cabet est en cours. S'agit-il de Sébastien Jacob, dont le nom est porté sur les listes trouvées lors des perquisitions de la police (cf. texte 57, n. 21, p. 328) ?

21. L'expression « colon » pour désigner Barbès rejoint le sens du mot « créole » utilisé par Blanqui (cf. supra, note 13).

22. Il s'agit de Martin Bernard. Béchet ne se trompait pas de beaucoup en lui attribuant déjà une fonction administrative, puisqu'il deviendra commissaire de la République...

23. Citons JEANJEAN : « Les détenus choisissaient leurs amis ; Barbès et les siens évitaient surtout la rencontre de ceux qui ne s'étaient pas bien conduits à la Chambre des pairs. Il paraîtrait, d'après Quignot, que Blanqui accaparait ces derniers. De là deux camps perpétuellement en lutte. Parmi ceux qui étaient presque toujours avec Blanqui, nous pouvons citer : Flotte, Mathieu d'Épinal et Nougues ; du côté de Barbès il y avait Martin Bernard, Quignot, Hubert, Roudil, Martin Noël, Godard, Delsade et Dubourdiou ». Notons au passage que le critère proposé par Jeanjean de la conduite devant la Cour est étonnant. A part les trois chefs, surtout Barbès et Blanqui, tous les autres, y compris Quignot, pourtant l'un des « commandants de division » et l'un des meilleurs amis de Barbès, avaient cherché par tous les moyens à se disculper. Signalons aussi que ce n'est pas la dernière fois que l'on reprochera à Barbès — très riche — d'utiliser ses fonds pour s'attacher des hommes... (J.-Y. MOLLIER).

24. Allusion ironique aux visées absolutistes de Barbès.

raient contre moi parce que je sais qu'on a écrit à Paris à cet effet. Celui qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ; et comme je ne sais trop ce qu'il est, j'attends ma liberté pour mettre ordre à tout et, Dieu merci, je n'ai plus que quelques mois. Je sais que quelques-uns de leur troupe, et toute la troupe même, ont répandu ici le bruit que j'avais demandé ma grâce. En attendant que je puisse démentir publiquement ces bruits là, je vous prie d'affirmer à mon banquier et autres que je n'ai jamais *demandé ni grâce ni faveur, à aucun pouvoir et que je n'en demanderai jamais*. D'ailleurs ma conduite, pour ceux qui me connaissent bien, a toujours prouvé que je ne pactiserai jamais avec la tyrannie, pas plus avec celle de Louis-Philippe qu'avec celle d'un autre, ce que ma conduite future démontrera mieux encore que ma conduite passée, si cela est possible. Jusqu'au mois de juin dernier²⁵, j'étais resté tout à fait étranger aux petites intrigues qui se tramaient dans notre prison ; mais ayant appris qu'un de mes voisins (Mathieu) avait été ignoblement calomnié par un des agents provocateurs de la Marmite (c'est ainsi que nous appelons le colon de la Pointe-à-Pitre), j'envoyais le bulletin suivant à Martin Bernard, parce que je suis indigné d'une pareille conduite. Le voici :

« 25 janvier [1843]

J'apprends à l'instant, mon cher Martin, que tu tiens, à l'instar des gouvernements corrompus, des mouchards à ton service. Sans avoir la prétention de te donner des conseils, je te dirai cependant, avec ma franchise ordinaire, que cette manière de procéder est ignoble (souligné 3 fois). Comme je ne sortirai plus à l'avenir avec tes agents, attendu que celui qui moucharde pour Martin peut aussi moucharder pour Philippe, je t'envoie directement mon opinion sur le départ de Barbès²⁶. Je te dirai donc que, n'étant pas jaloux du bonheur des autres, c'est avec plaisir que je verrai son transfert à Nîmes, car là, il ne sera plus la victime ou la dupe des petites passions de certains individus qui l'entourent ici. Comme Mathieu et Huber (Louis) partagent mon opinion sur ce sujet, tu peux te dispenser de faire expérimenter sur eux. »

25. Juin 1842. Nul récit sur le Mont ne fait en effet état d'une telle demande. Par contre, il était notoire que Dubourdieu, par exemple, ne ratait jamais une occasion pour demander sa grâce, comme Hendrick et d'autres.

26. Il eut lieu le 26 janvier 1843.

Vous ne pouvez imaginer, mon cher Jacob, quelle fut la rage de la Marmite et de son préfet quand ils virent ce billet que je leur avais envoyé dans un volume, en cachette de nos géoliers, de la Marmite surtout, qui prit tout pour elle, comme cela devait être, puisque tout se faisait par son ordre ; mais je n'en savais rien alors, car je ne connaissais pas encore assez l'individu pour penser qu'il descendrait jusque-là. Eh bien ! mon cher Jacob, c'est un petit billet qui a mis le feu ici, c'est-à-dire qui a fait faire scission entre les hommes indépendants et les valets de la Marmite ; ceux-ci s'appellent des honnêtes gens, et nous autres pauvres diables, qui avons été leurs victimes, sommes qualifiés de bandits ; mais nous comptons dans notre bande Blanqui et tout ce qui pense et agit par sa propre impulsion, et cette compagnie-là vaut bien à mon sens, celle des honnêtes gens de l'honnête Roussel-Martin-Bernard. Il faut vous dire aussi que ces honnêtes gens ont pris leur rôle au sérieux et que, tout en reniant Blanqui pour leur chef, en faisant mieux même, en cherchant à l'écraser, ils veulent conserver les grades que celui-ci leur donna le 12 mai. Et moi, qui me suis permis de les appeler des généraux de théâtre qu'on doit renvoyer dans les coulisses après que la pièce est jouée, je me suis attiré deux carlins²⁷, sans compter les menaces qu'ils m'ont faites de m'occir à la première rencontre ; de peur que je ne les dénonce aux patriotes de Paris, ce qui ne manquera pas d'arriver cependant car j'ai juré une guerre à mort à tout Macaire²⁸, et plus encore à tout Macaire démocrate qu'à ceux du milieu, car ceux-ci tomberont avec la poire²⁹, tandis que les autres nous feront beaucoup de mal, si tant est qu'ils ne nous guérissent pas de tous nos maux en une fois, si jamais ils arrivent au pouvoir.

En un mot voici un fait qui vous donnera la mesure de ces honnêtes gens. Mathieu d'Épinal a été mis en liberté le 2 juillet dernier³⁰ : de peur qu'il ne dévoile aux patriotes de Paris sa conduite très honorable, Martin-Roussel-Bernard a fait écrire à Paris par un de ses roquets, que Mathieu avait fomenté un complot, dans le genre de celui de Quénisset³¹, afin que le

27. Terme utilisé à l'époque par raillerie pour désigner des personnes qui se croient un grand mérite. Les carlins sont aussi une sorte de dogue et peuvent désigner, au sens figuré, des gens hargneux et irascibles. Les deux sens peuvent très bien convenir...

28. Robert MACAIRE est le héros du mélodrame *L'Auberge des Adrets* écrit par B. ANTIER, ST-AMAND et POLYANTHE, créé à L'Ambigu-comique en 1823. Dix ans plus tard F. LEMAÎTRE, ANTIER et ST-AMAND écrivent une suite de ses aventures. Macaire devint alors l'image du fripon d'affaires plus ou moins louche qui voue son existence à des escroqueries. Ce personnage connut un immense succès auprès du public mais d'aucuns crièrent à l'immoralité et au scandale.

29. Le futur notaire Leytel, alors employé dans le journal de Philippon, *La Caricature* avait dessiné en 1831 la poire qui symbolisa rapidement le roi-citoyen. Les plus grands caricaturistes reprendront le thème, dont Daumier.

30. 2 juillet 1843.

31. Rappelons que l'attentat de Quénisset contre les princes avait eu lieu en pleine effervescence du Mont, le 13 septembre 1841. Il ne semble pas facile, à première vue, de fomenter un complot depuis le Mont-Saint-Michel ! Nous n'avons pas connaissance non plus de poursuites judiciaires consécutives à cette dénonciation.

directeur en fasse part au ministère, et que Mathieu, ayant la police à ses trousses, dans le cas où il vivrait à Paris, ne pût dévoiler leur conduite à tous. Et le malheureux qui a écrit une pareille lettre³² a osé s'en vanter comme d'un chef-d'œuvre politique de la part de Martin-Roussel-Bernard. Si le fait qu'on a mis sur le dos de Mathieu était vrai, ce qui n'est pas, on dirait tout simplement que le fait de Bernard est celui d'un mouchard, mais comment doit-on nommer celui qui invente une telle monstruosité ?

Je vous dirai encore qu'un condamné de la seconde catégorie de mai, un nommé Élie, et membre de la troupe des honnêtes gens à la manière de Martin-Roussel-Bernard, se marie avec la sœur d'un de nos geôliers³³. Je vous dirai encore que ce geôlier, étant alors couvreur de la maison, fut un de nos assommeurs, et que c'est pour cet exploit qu'il a été nommé geôlier, n'ayant pas été militaire, et qu'il ne l'aurait pas été sans cela. La permission en a été demandée au ministre, et celui-ci s'est dépêché de l'expédier par le télégraphe, tant c'est bonne affaire pour lui. Vous comprenez quel effet un tel mariage va faire sur le public, habitué à entendre vos récriminations contre les assommades et les cachots du pouvoir. Quand il apprendra qu'un prisonnier politique se marie avec la sœur d'un de ses bourreaux, le public pourra-t-il encore croire à tout ce qu'on nous a fait souffrir ? Je pense d'après tout ce que j'ai vu et entendu, qu'elle a été encouragée à faire ce mariage par Martin-Bernard-Roussel, puisque sa femme restant au Mont, elle servira de relais entre la Marmite et son préfet ainsi qu'avec leurs autres correspondants³⁴, pour serrer de plus en plus les fils de leur intrigue. Reste à savoir maintenant si le directeur leur laissera une libre communication si le ministre ne leur en donne pas l'autorisation. Nous verrons bien par la suite, car les effets ne tarderont pas à s'en faire sentir.

Comme je n'ai absolument que vous de correspondant à Paris, mon cher Jacob, j'ignore absolument tout ce qui s'y passe, et du reste je m'en soucie assez peu, étant occupé soit à l'étude des langues, soit à écrire. Je sais l'italien à peu près entièrement, c'est-à-dire que j'ai rarement besoin du

32. Il est bien regrettable qu'il ne donne pas le nom de l'auteur de cette lettre...

33. Ce témoignage est intéressant à plus d'un titre. D'abord il permet de mieux dater la lettre puisque ce mariage eut lieu les 12 (civil) et 17 février 1844 (religieux). En outre, si les divers récits ou travaux font état du mariage d'Élie, ils s'accordent tous pour expliquer qu'il s'agit d'une « jeune pêcheuse du Mont », nommée Anne Marie Navet. Mais il semble qu'on ne se pose guère la question de savoir comment ils se sont connus puisqu'Élie a toujours été soumis au régime cellulaire. Pourrait-on croire que le clan Barbès ait « lui aussi » bénéficié des faveurs de l'administration pénitentiaire ? A moins que la malheureuse « pêcheuse » ait été purement et simplement achetée, étant donnés les moyens financiers du clan ? Il s'avère en effet que le ministre ne s'opposât en rien à leur « libre communication », une fois mariés.

34. Depuis la tentative d'évasion ratée et le départ de Mme Blanqui (13 février 1842), les contacts avec l'extérieur ont été tributaires de visites familiales que nous ne connaissons pas toutes. D'après L'HOMMÉDÉ, la femme de Delsade vint s'installer au Mont et put voir régulièrement son mari, ce qui contribua d'ailleurs, selon l'administration, à le « calmer », sauf pendant les périodes d'extrême tension. Toujours selon la même source, le mariage d'Élie devint un autre moyen d'apaiser les esprits.

dictionnaire pour entendre tous les mots d'un auteur quelconque, mais il n'en est pas de même de l'allemand ; j'ai une peine du diable à retenir les mots un peu barbares. Je me suis aussi amusé à faire quelques chansons et autres petits ouvrages dont je vous donnerai connaissance quand nous serons à même de pouvoir nous serrer la main ; ils vous divertiront, car je vous dirai que, tout souffrant que je suis depuis quelques temps, des yeux d'abord et d'un rhumatisme aigu dans l'épaule droite, je suis d'assez bonne humeur et ne m'aperçois que fort peu que je suis lié des pieds et des mains. Je vous dirai aussi que pour me procurer les ouvrages qui me sont nécessaires pour mes études, je me suis sevré de tabac, et que, de plus, je me fais payer mon vin par l'administration qui me vole la moitié dessus, soit dit par parenthèse. Vous ne croiriez jamais que les honnêtes gens d'ici en font un crime de ne pas manger mon argent au lieu d'acheter des livres et d'étudier³⁵ ? Cela est pourtant vrai ; car ces messieurs reçoivent chacun 5 F par mois de Paris, d'une souscription, et, de plus, 10 F et quelques fois plus, également par chaque mois, de Barbès, et ils mangent tout. Moi qui ne suis pas, à beaucoup près si bien partagé, puisque je n'ai rien voulu recevoir de la Marmite, j'achète les livres qu'il me faut, je m'instruis, je travaille, et ne fume ni ne bois. C'est tout profit, comme vous voyez.

Mais en voilà assez. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles, je vous prie, aussitôt que vous en aurez le temps, et dites-moi un peu ce que vous faites et quel est l'état de votre santé. Je serai bien aise d'apprendre que vous portez bien et qu'il ne vous est arrivé aucun malheur, car je sais, par une lettre que j'ai reçue secrète de Vilcoq avant-hier, qu'il y a eu quelque chose à Paris le 29 juillet dernier³⁶.

Nous ne savons rien du tout ici.

Votre dévoué ami

J. BÉCHET

Dans le bas de votre lettre vous mettrez : *adieu* pour m'indiquer que vous avez reçu celle-ci.

35. Pourtant Claude LATTA, *op. cit.*, fait état des travaux de Martin Bernard qui s'était mis à l'étude du latin, mais c'était surtout en 1839. Plus tard Barbès faisait acheter à la librairie d'Avranches des livres de « science et de morale, parfois aussi des romans » (L'HOMMEDÉ).

36. Vilcoq était parti le 22 octobre 1842. Il avait été transféré à Paris et ses conditions de détention lui permettaient de correspondre avec ses camarades du *Moniteur*. Le 29 juillet 1843 correspond à la création de *La Réforme*. Il y a des chances pour que ce soit un événement susceptible d'intéresser les interlocuteurs de la lettre, tous deux typographes.

Lettre d'ARON adressée à Mr. CARLES³⁷

Paris, janvier 1842.

Monsieur,

Vous trouverez surprenant sans doute que j'ai la hardiesse de vous adresser une lettre, surtout n'ayant pas l'avantage de vous connaître pas plus que vous me connaissez vous-même. En voici le motif.

Me trouvant impunément calomnié d'une lettre venant du Mont-Saint-Michel écrite par Vilcoq dont la première impulsion paraît venir de Mr. Blanqui, je me trouve dans la nécessité de protester contre une pareille infamie.

Placé dans une circonstance telle que je ne connais personne qui corresponde directement ou indirectement avec lui et ne voulant pas adresser ma réponse à lui-même dans la peur qu'elle ne lui parvienne pas, j'ai cru bien faire en vous l'adressant à vous-même sous le même pli que la sienne, pour que vous ayez l'obligeance de lui remettre vous-même la lettre ou le contenu par d'autre personne si vous le jugez à propos en vous priant de la lire avant afin que vous jugiez de la nécessité.

Mais je tiendrais beaucoup que ce fut la lettre qui lui parvint préférablement que ce fut le contenu si cela se pouvait afin qu'il n'ait aucun doute sur la demande que je lui fais.

Je compte sur votre bonté pour me rendre ce service que je regarde comme capital pour moi, dont je vous serai infiniment reconnaissant.

37. BN NAF 1302 f. 64 et sq., succession du libraire Lefèvre, papiers de Cabet (9 volumes). Bien qu'elle ne porte pas sur le même sujet, il nous a paru également intéressant et équitable de publier cette lettre. Le tailleur Aron (DOMMANGET l'appelle Avon, page 181), était un des chefs des Saisons, sans doute proche de Quignot. D'après JEANJEAN, *op. cit.*, p. 90 et BERGMANN, *op. cit.*, p. 182, qui ne donne pas sa source, c'est chez lui que Blanqui termina sa fuite, après avoir été hébergé par David d'Angers, puis chez un logeur de la rue des Ecoiffes. C'est peut-être de chez lui qu'il tenta d'obtenir des passeports. Trahi certainement le jour de son arrestation, il est assez normal qu'au Mont il ait porté ses soupçons sur les amis de ceux qui agissaient de la façon décrite par Béchet... Il est fort possible cependant qu'Aron ne soit pas responsable de l'arrestation. JEANJEAN, p. 90-91, fait état de ces soupçons à travers une déclaration bien ultérieure de Quignot qui prend la défense d'Aron et reprochera à Blanqui, le 9 avril 1848 à la commission d'enquête, de « prendre prétexte d'avoir été la victime d'une trahison pour justifier ses propres bêtises ». C'est Cabet, lié à Aron, qui avait provoqué ces précisions, ce qui explique sans doute la présence de cette lettre dans ses papiers. Mais peut-être alors ne s'agit-il que d'une copie ? Ni Quignot ni Jeanjean ne semblent connaître cette lettre d'Aron. Il est curieux, enfin, que ce dernier n'y fasse pas état de son hospitalité.

J'ose espérer Mr. que vous voudrez bien m'honorer d'une réponse, si vous ne pouvez pas lui faire parvenir d'aucune manière.

Recevez Mr. mes salutations les plus distinguées.

Votre dévoué, ARON
86 rue Saint-Honoré, chez Favare³⁸.

Lettre d'Arons à xx, au Mont-Saint-Michel³⁹

Il y a 2 (mois ?), un de mes amis me dit qu'il avait appris par une personne qu'il y avait une lettre venant du Mont-Saint-Michel écrite par Vilcoq dans laquelle j'étais calomnié de la manière la plus infâme. J'ai voulu m'assurer si ces bruits étaient bien fondés, en cherchant à me procurer cette lettre afin de marcher plus sûrement dans la voie de la vérité tant je déteste et me méfie des calomnies et des calomniateurs. Mes recherches ont été longtemps infructueuses, cependant à force d'activité, j'ai fini par en découvrir le possesseur, qui me dit en effet que c'était vrai et qu'il avait en sa possession ce que je cherchais. A quoi je me dis qu'il fallait qu'il me la procure pour m'en assurer moi-même. Il me promit qu'il me la donnerait dans une quinzaine de jours parce qu'il croyait l'avoir mise quelque part, qu'il n'en n'était pas bien sûr et nous indiquions un rendez-vous pour la quinzaine d'ensuite. Je me rends au rendez-vous indiqué, je ne le rencontrais pas. Je reviens le trouver au bout de quelques jours et il me donna la lettre. Voilà ce qui explique le retard que j'ai mis à vous écrire. J'ai lu dans cette lettre avec surprise les quelques lignes que voici :

« Un autre tailleur qui était printemps lors du 11, 12 mai, il se nomme Aron, il s'est tout aussi mal conduit. Blanqui a la certitude d'avoir été vendu et livré par lui. La certitude, entends le bien, il est bon que ces choses se sachent afin d'arrêter de pareilles horreurs. C'est dans un but généreux que notre conscience doit nous engager à les démasquer. Je ne savais pas comment en vérité, quand on a reçu le salaire de la trahison, on pouvait encore viser au prix du patriotisme, recommander aux prônes les misérables qui font des opinions républicaines métier et marchandises. C'est un devoir impérieux auquel nous devons être fidèles surtout quand la force brutale de la France officielle nous opprime. »

38. Aron faisait adresser son courrier chez Favart, tailleur lui aussi et gendre de Cabet. On peut penser qu'Aron avait rejoint les cabétistes puisqu'il est signataire de nombreuses adresses du journal *Le Populaire* en 1841. En décembre 1841, les noms d'Aron et de Favart se côtoient sur la même adresse. Aron deviendra par la suite actionnaire du journal de Cabet, collecteur de souscription, etc. (d'après François FOURN).

39. Nous ne savons pas si Blanqui a reçu ou non cette lettre qui lui était destinée. Les nombreuses fautes d'orthographe de cette lettre et le manque total de ponctuation montrent qu'Aron était plutôt ouvrier que patron dans sa profession.

Après un pareil langage tenu contre moi dans cette lettre, et me sentant exempt de blâme envers qui que ce soit, je me trouve dans la nécessité de protester de toutes mes forces contre une pareille calomnie. Me trouvant dans une position telle que je ne connais personne qui corresponde directement ou indirectement avec vous, et ne pouvant pas m'adresser à vous-même, par crainte que ma réponse à cette lettre ne vous parvienne pas, j'ai été obligé de m'adresser au hasard aux personnes qui vous l'ont fait parvenir, sans savoir s'ils voudraient s'en charger en les priant de vous faire parvenir la lettre, préférablement au contenu.

Afin que vous soyez bien assuré que je proteste contre cette calomnie, et que je vous somme de m'adresser le plus promptement possible 10, 20, 30 personnes si vous le voulez en qui vous avez pleine et entière confiance car je désire ardemment donner la plus prompte comme la plus complète justification. Je prétends dire jusqu'au bout toutes les exigences que vous désirez de moi sans aucune restriction, car à mon tour, je prétends montrer avec toute la clarté possible tous les actes de ma vie politique et privée avant, pendant et après votre arrestation. J'invoque à mon appui toutes les personnes qui m'ont suivi pas à pas, tout le temps que j'ai été dans la retraite et jusqu'à ce jour en ayant soin de vous indiquer tous les endroits où j'ai travaillé, pour vivre, dans la campagne comme à la ville, et vous verrez si ma conduite est celle d'un mouchard ou d'un honnête homme.

De plus, je vous engage d'écrire deux mots à M. Quignau [*sic*]⁴⁰ afin qu'il s'en informe de son côté auprès de ses amis qui ont été témoins de ma conduite pendant ce temps et ils vous diront si ma conduite n'a pas toujours été la même. Ce n'est pas le cas de citer des personnes que vous connaissez bien, mais je ferai connaître aux personnes que vous m'enverrez s'ils ne les connaissent pas déjà. Je vous demande une réponse dans les plus brefs délais en faisant droit surtout à ma demande, en ayant soin de faire passer votre signature aux personnes que vous m'enverrez après que moi-même je l'aurai pour la confronter ou bien qu'il soit connu de quelque personne que je connaisse. Mais surtout une réponse quelconque satisfaisante ou non satisfaisante par écrit.

Je vous salue

Aron
86, rue St-Honoré - chez Favare

40. Rappelons qu'Aron était un proche de Quignot. Il est curieux qu'il ne propose pas un contact direct...

[Notes de BLANQUI sur un texte de NOUGUÈS]*

Article de Nougès sur B. L'article est parfait de style. Sa pensée est celle d'un ami, mes observations se borneront à signaler quelques inexactitudes dues à l'absence de renseignements plus complets. L'auteur, je le crois est vraiment artiste. Je le prie d'agréer mes compliments sur la forme et mes remerciements sur le fond.

Extrait de l'ouvrage de Nougès sur le Mont-Saint-Michel...

« ... Entre [toutes] les infortunes clouées sur ce rocher, se débat une destinée singulière.

Il a reçu d'en haut l'intelligence élevée, supérieure à mille autres. *Issu d'heureux du monde* (1), il a pu dès l'enfance s'abreuver à toutes les sources de la science humaine, se nourrir de tous les enseignements du passé, et l'homme a tenu les promesses de l'enfant car il est devenu savant par l'étude, philosophe par la méditation, et cela sans effort laborieux, comme l'arbre porte ses fruits selon son espèce. Mais voilà qu'un jour la société repousse de son sein cet homme marqué du signe de ses élus, inexorable pour lui seul peut-être, elle se venge de lui avec un rire amer et l'attache à ce roc, nouveau Prométhée, ne lui permettant que la vue d'un enfant en deuil, en guise de vautour rongeur !...¹

* Mss NA Fr 9580 f° 75 sq. Ces notes manuscrites, écrites par Blanqui, ont été trouvées dans les Manuscrits, avec la copie du texte de Nougès. Ce texte, ainsi que les notes, ont été publiés à quelques phrases près dans l'ouvrage où l'auteur relate ses souvenirs du Mont-Saint-Michel (L. NOUGÈS, *Une condamnation de mai 39*, op. cit.). Nous reproduisons la copie du texte par Blanqui et, en fin de texte, les notes de Blanqui dont l'appel est entre parenthèses pour les différencier des notes de l'éditeur. Les passages soulignés le sont par Blanqui. Nous indiquons éventuellement des variantes. Il semble que l'auteur, lié par une grande amitié à Blanqui, ait voulu lui faire lire ce qu'il avait écrit avant de le publier. Le texte sur Blanqui est aux pages 242-249 et les notes de Blanqui aux pages Vj [sic] à X des annexes à la fin de l'ouvrage. Ces notes ont été rédigées vraisemblablement en 1849, comme semble l'indiquer la lettre de Blanqui que nous publions en annexe. D'ailleurs, dans son ouvrage, en tête des notes, Nougès écrit : « Au moment de mettre ce livre sous presse, on me communique, sur Blanqui, une série de notes critiques et rectificatives que je m'empresse de mettre sous les yeux du lecteur, autant pour l'attrait qu'elles peuvent lui offrir que dans l'intérêt de la vérité et de l'histoire. »

1. A travers cette tragique comparaison, l'auteur évoque les deux ou trois visites que Roméo fit à son père au Mont-Saint-Michel avec sa grand-mère ou sa tante Sophie. Les témoignages que nous en avons par ailleurs font plutôt état d'un enfant insouciant et gai...

Pour avoir le droit d'être implacable comme Jupiter, il faut être infailliable comme Dieu. L'histoire ne dit pas que le monde le soit dans tous ses arrêts.

Poursuivons. En cherchant dans le passé de cet homme, sans doute trouverons-nous le mot de la rigueur et de son sort.

A l'âge où le plaisir est la principale affaire de la vie, il s'était fait initier aux redoutables mystères de la vieille Charbonnerie, alors aux prises avec l'absolutisme européen. Parlant toutes les langues du Midi, son berceau, il allait parfois s'inspirer aux délibérations secrètes des libéraux de l'Espagne et de l'Italie (2). *Il conspirait véritablement, le bâton du voyageur à la main* (3). C'est au retour d'une de ces excursions que Juillet le vit entre ses premiers combattants. Lui, républicain, il espérait avoir chassé le dernier roi. Illusion d'un jour! Cet effort de la démocratie n'avait fait que réédifier un trône plus lourd que l'ancien aux épaules du prolétariat.

Dès ce jour commença pour lui la lutte véritable de tous les instants, d'abord par le journalisme et la parole, préludes à l'action armée. La royauté entée sur la bourgeoisie, tel était le but de ses attaques incessantes, en vain repoussées par la persécution et la prison. Dans ces premières épreuves, il puisa une force dont il devait faire, un peu plus tard, l'essai extérieur contre ses antagonistes de prédilection.

Toutefois *il ne parut prendre qu'une part secondaire dans les premières tentatives faites contre l'ordre politique inauguré en 1830* (4). Durant quelques années, *la nouvelle monarchie en éveil, armée de ses lois préventives, lui fit même une loi d'un repos apparent* (5). Mais cette effervescence passée, la carrière s'ouvrit enfin pour lui. Attentif, l'œil ouvert, l'oreille à tout bruit, il se mit à rallier les débris de défaites passées, à renouer les fils de ce vaste réseau de résistances occultes, d'impatiences fébriles, de courages vantards et de dévouements obscurs, appelé le parti de la rue. Il refit à peu près seul cet œuvre un instant mis en désarroi par le *canon de Saint-Merry et les sanglantes exécutions d'avril*. Si bien qu'au bout de deux années la nouvelle Charbonnerie² s'agitait dans l'ombre sous le nom de *familles* et de *saisons*, épiant les premiers faux pas de la royauté pour la frapper au cœur un jour de bataille.

Mais pour tous ces ardents justiciers de l'iniquité sociale, l'impossible est d'attendre longtemps. Les cadres d'une société secrète, c'est le tonneau des Danaïdes. Il lui fallu les remplir sans relâche jusqu'à l'heure du combat, sous peine de descendre seul sur la place publique.

Dans ce labeur de titan, deux facultés immenses le servaient mieux que tous les auxiliaires imaginables : une volonté à lutter contre l'impossible, une connaissance des hommes et des choses à confondre la science des

2. Soulignons ici la qualification de nouvelle Charbonnerie pour les deux sociétés citées. Le lien entre ces sociétés est ici clairement énoncé.

hommes d'État patentés, des habiles de la politique, Thiers ou Barrot. Serviteur d'une idée unique, il lui donnait tous ses instants, lui sacrifiait jusqu'au repos des êtres chers dont l'existence tenait à la sienne. *Dévouement sublime ou égoïsme impitoyable entre lesquels la postérité prononcera* (6). Sur ce point, le doute est permis peut-être : nous ne sommes pas bien d'accord, après deux mille ans, avec l'action du vieux Brutus envers ses enfants.

Avec ces éléments de puissance et de popularité (7), il faut bien dire, presque toujours cet homme était obligé pour agir de chercher l'une et l'autre en dehors de lui-même. C'est qu'il subissait une loi fatale de sa nature : soit fierté soit inaptitude, *il n'avait jamais su faire aimer sa personne* (8). Tout ce qui se tenait hors de sa portée lui échappait ainsi. Il fascinait son entourage tant que son influence put rayonner au-delà. Aussi pour le plus grand nombre, n'est-il qu'un nom ; et dans un chef, la foule veut encore se passionner pour un homme.

De là sa timidité dans l'action (9), sans avoir rien négligé pour la réussite. Or ceux-là même qui l'avaient le plus mal servi n'étaient pas les derniers à lui reprocher l'insuccès, et ses ennemis écoutés s'armaient de ces récriminations pour l'en frapper dans sa capacité ou son honneur.

Car, outre ses adversaires officiels, la royauté envahissante, la banque insatiable, le conspirateur émérite comptait bon nombre de détracteurs parmi les convictions en retard, les dévouements pris à l'improviste. *Dans la rue Lepeletier, par exemple, on ne lui pardonnait pas sa force dans l'isolement, l'austérité de sa vie, l'audace de ses conceptions* (10).

Ensuite, il ne déguisait pas assez, lui, sa défiance incurable envers les avocats, les journalistes dépeceurs de révolutions, si prudents pendant les combats, si âpres le lendemain de la victoire. On savait dans ce monde là que son impitoyable logique n'admettait pas la contradiction perpétuelle des actes avec les paroles, l'expression quotidienne de la pitié pour les misères du peuple, avec des habitudes personnelles de luxe et de plaisir. Les prétentions démocratiques se passant les grandes et petites entrées chez l'aristocratie de nom et d'argent.

Aussi, les plus compromis ne lui reconnaissaient-ils guère qu'un peu de l'habileté de Malet, tandis que les autres ne voulaient voir en lui qu'une sorte de Catilina³, moins la bravoure et la sensualité.

Oui, la négation de sa vertu militaire était surtout le texte favori de ses accusateurs (11). On lui déniait la pratique du maniement d'armes, la théorie de la charge en douze temps⁴ (12). A cette organisation frêle et malade, aux habitudes abstinences et frugales, à cet homme grand et fort

3. Le général Malet avait conspiré contre Napoléon 1^{er}, Catilina contre le Sénat de Rome et fut dénoncé par Cicéron.

4. Méthode caractéristique de la charge des armes anciennes.

seulement par la pensée, on demandait avant tout la qualité brillante du soldat prussien. Il faut bien payer sa supériorité.

Sans doute, qui l'eût vu le 12 mai longeant le flanc de la colonne insurrectionnelle, comme pour multiplier ses trois cents soldats, aurait craint que son arme ne pesât trop à son bras. Mais à sa froide résolution, au calme de ses traits ascétiques, on eut pris aussi quelque estime pour ce Bonaparte de la rue risquant cette terrible partie sans plus d'émotion qu'un joueur d'échec au café Lemblin.

Or cette journée devait être à la fois son Toulon et son Waterloo.

Alors le flot continu des insinuations malveillantes déborda en accusations décidées sur le nom de cet homme, à le submerger à jamais, s'il eût été placé moins haut dans l'estime de quelques-uns. *Lui captif, condamné, un soupçon odieux fut exprimé contre ses actes* (13), d'abord tout bas entre un petit nombre, plus tard tout haut par la foule⁵. La haine ne sait pas se contenter du mot : *défaite*.

Qu'importe ! C'est qu'il s'agit avant tout de gagner la journée !

Voici les trophées de cette victoire longtemps disputée contre tous. La femme du vaincu est morte dans l'année. A cette nouvelle, personne ne l'a surpris versant une larme. Seulement il s'est mis au lit pour six mois et depuis qu'il est sorti de sa cellule, son visage porte l'empreinte d'un deuil éternel.

Tous ceux qui l'ont connue comprennent la muette et profonde douleur de cet homme. C'était une nature privilégiée, imposante et belle comme une madone du Titien, riche des plus nobles facultés de l'âme et de l'esprit, vivant d'une double vie par le cœur et l'art. Elle avait toute la sensibilité de la femme, avec l'ardeur des maîtres dont elle suivait de près la trace. Mais, bon génie de la famille et du foyer, elle en savait accomplir tous les devoirs, même aux dépens du chevalet et des pinceaux. Cependant, l'artiste était éprise de la gloire des grands noms, et la rêvait pour lui avec un courage antique. De fait, elle en était fière comme une femme de Sparte de son époux honorablement frappé dans un combat. Car, seule peut-être, elle connaissait sa pensée toute entière, et la profondeur de cet abîme ne l'étonna point : elle avait la foi des sublimes choses comme l'amour du beau et de la vérité. Enfin, elle croyait en celui pour qui régénérer un monde semblait chose possible du jour au lendemain. Nul effort ne lui coûtait donc, à elle, pour le soutenir dans cette voie où trébuchent parfois les plus hauts courages. Ainsi, qu'au fond de leur retraite de Pontoise arrive de Paris un avis décevant, la menace d'un danger, soudain ses doigts agiles font courir sur le piano les notes vibrantes de *La Marseillaise* ou du *Chant du départ*, et ces accents faits pour électriser des bataillons iront distraire les préoccupa-

5. Cf. texte 66, note 5, p. 406 et texte 67 note 17, p. 420.

tions et réveiller l'enthousiasme révolutionnaire du conspirateur soucieux ou abattu. Chez elle — sublime effort ! —, la femme selon l'avenir avait su vaincre à la fois la mère et l'épouse du présent ; l'idéal de son bonheur, le repos qu'elle comprenait, elle ne pouvait les entrevoir qu'au-delà des vastes horizons que, durant les longs et sérieux entretiens d'une union heureuse, *il* avait dès longtemps ouvert à sa jeune et vive intelligence. Elle est morte de n'avoir pu entrer, joyeuse et triomphante à son bras, dans cette terre promise à leurs rêves ardents par les chances de la politique, — jeu cruel où le plus fort lutteur n'est souvent pas le plus heureux !...⁶

Eh bien ! de tous ces trésors d'amour et de forte poésie, il ne reste au captif qu'une tresse de cheveux qu'il porte à son cou en signe de servage sans retour à son souvenir...

C'est pitié de savoir que des geôliers, un jour de violente brutalité, ont failli l'étrangler à l'aide de cette relique sacrée, dont il ne veut pas même se séparer dans la mort !...

Devant cette ligue formidable de tous contre un seul, concert odieux entre l'envie et la peur, tout autre que lui, loin de persister à agir sur l'avenir, eût fait défaut aux citations pressantes du présent ; Achille au moins se fut retiré sous sa tente. Tout le conviait d'ailleurs au banquet du bonheur privé. Il ne s'y assit même pas un jour entier pour se remettre d'une de ces rudes attaques. On voyait qu'il en prenait médiocrement souci, on sentait qu'il n'avait que dédain et pitié pour les assaillants. Si la haine pour lui s'augmenta de ce résultat négatif, il faut dire que sa résistance grandit au point de rendre vaines mines et sapes dirigées contre sa puissance d'opinion. Comme Antée, il semblait puiser de la force dans chaque chute⁷ ; de l'outrage réitéré, il parvint à se faire un piédestal.

Pour tout ce qui tient à sa fibre humaine et sensitive, mêmes infructueux efforts pour entamer sa chair ; un malheur le touche comme le plomb la carapace du caïman ; la plus cruelle atteinte n'amène pas la contraction d'un muscle de sa face. Tel que le sagamore de l'Ontario, vaincu majestueux au milieu des tourments, il refuse au destin, comme à ses ennemis, la satisfaction d'un cri, d'un gémissement, d'un soupir...

6. Comme tout le texte de Nougès, cette très belle page, qui a dû lui aller droit au cœur, a été recopiée à part par Blanqui, ce qui pouvait laisser croire qu'il en était l'auteur. C'est sous cette forme que M. PAZ, qui indique pourtant l'ouvrage de Nougès en référence, en cite l'essentiel, pages 45 et 46 de son ouvrage, écrivant : « On est réduit aux conjectures : lorsqu'il écrivait dans ce sens, pensait-il à l'épouse, ou bien à telle de ses sœurs ? ». Le plus curieux est la note 20 (p. 46) qui accompagne la référence — exacte — de la copie de Blanqui : « Dans ce texte exceptionnel, il faut noter ce qui marque l'utopisme délirant du conspirateur, sans préjudice de son besoin de protection avoué, de son idée d'une loterie politique, de l'irréalisme qu'il manifeste. »

7. Le géant Antée, fils de Gaïa, reprenait des forces chaque fois qu'il touchait terre. Pour l'étouffer, Héraklès dut le maintenir en l'air.

Pourtant deux âmes, au moins, répondent par la douleur à cette âme tant éprouvée : c'est la mère et la sœur du prisonnier⁸, qu'on voit venir ici en pieux pèlerinage, alors que hurle la tempête dans les couloirs de la vieille abbaye et que s'épaississent autour du Mont la brume et les frimas. C'est leur religion de consoler ce fils et ce frère, culte de dévouement qu'elles lui rendent sans se lasser jamais depuis dix ans ; c'est leur vie, comme aux saintes femmes de l'Évangile, d'arroser de leurs larmes le Golgotha de ce Christ à elles, dont chaque jour le monde leur laisse à panser une nouvelle blessure !....

C'était justice divine de mesurer le baume aux afflictions !

NOTES DE BLANQUI

(1) C'est une erreur, il faut supprimer ces quatre mots, ce n'était point des heureux du monde que ses parents. [Note non reprise dans l'ouvrage.]⁹.

(2) Erreur : il n'a jamais vu ni connu de libéraux ou de carbonari d'Italie ni d'Espagne¹⁰. [Note non reprise dans l'ouvrage.]

(3) Il y a plus que cela. En 1827, Blanqui s'est mis à la tête du peuple dans ces luttes qui préludaient à l'insurrection de juillet. Le 19 novembre 1827, il était aux barricades de la rue Saint-Denis — les premières barricades du grand mouvement révolutionnaire du XIX^e siècle —, et il tombait frappé d'une balle au cou, dans la rue aux Ours. En juillet 1830, il arbora le premier la cocarde tricolore le mercredi 28, avant le combat, et toute la rédaction du *Globe* — Duboys, Duchâtel [le futur ministre]¹¹, de Rémusat, Benjamin Dejean, Duvergier de Hauranne, Jouffroy, Pierre Leroux, Cousin — a pu voir son attitude et entendre ses paroles, au moment où il allait joindre les combattants le fusil à la main et la cocarde tricolore au chapeau¹².

8. Blanqui reçut la visite de deux de ses sœurs au Mont, Zoé et Sophie. De plus, il échangeait des informations politiques avec Zoé. Il est difficile de savoir laquelle des deux est évoquée par Nougues.

9. Tout étant relatif, les deux points de vue peuvent se justifier. C'est sans doute pour cela que la note de Blanqui ne figure pas dans le livre.

10. Cette remarque est curieuse. Il serait étonnant qu'il n'ait rencontré personne lors de son voyage dans le Comté de Nice ; à moins qu'il ne considère pas les Piémontais comme des Italiens. (Cf. Introduction aux première et deuxième périodes et texte 9).

11. La qualité de Duchâtel n'était pas mentionnée dans le manuscrit, elle a été rajoutée dans le livre.

12. Tous ces événements correspondent bien à ce que Blanqui a déjà exposé dans les premiers textes publiés. A noter cependant qu'il passe sous silence son expédition en pays niçois (1^{ère} période, textes 4 et 5) et son plan de reconquête de la Ligurie (texte 9),

(4) Blanqui était mis en prison dès le mois de janvier 1831 pour avoir organisé révolutionnairement les Écoles. Il avait pour compagnons de cette lutte plusieurs représentants actuels, Madet, Mathé, Bravard, Terrier, Francisque Bouvet¹³, etc. En juillet de la même année, il était arrêté de nouveau comme vice-président de la société des Amis du Peuple, jugé en janvier 1832, condamné à un an de prison pour un discours socialiste, assez neuf pour le temps et par trop piqué des vers¹⁴. [Ces six derniers mots ne figurent pas dans le livre.]

(5) Non pas ! Jamais un instant de repos, ni apparent ni réel. Arrêté en janvier 1831, relâché le 12 février, se jetant le 13 février à corps perdu dans l'émeute de Saint-Germain-l'Auxerrois¹⁵, arrêté en juillet 1831, prisonnier jusqu'en octobre, mis en liberté sous caution, jugé et condamné en janvier 1832, absent de Paris pendant les journées de juin, prisonnier toute l'année 1833¹⁶, faisant un journal, *Le Libérateur*, en février 1834 au sortir de sa prison¹⁷ et commençant la Société des Familles à la fin de cette même année 1834¹⁸. Depuis les journées de juillet, Blanqui n'a pas suspendu 24 heures sa guerre acharnée contre le pouvoir. Mais on n'arrive pas dès le début au premier rang des combattants. Pour du repos, jamais. [Les sept premiers mots de la note ne figurent pas dans l'ouvrage où tout ce passage est très résumé.]

(6) Non pas la postérité, mais les contemporains. Une question seule doit résoudre le doute : aimait-il ou n'aimait-il pas sa compagne... Et cette question est de la compétence exclusive des [témoins]¹⁹.

(7) Dans les premières années qui ont suivi la Révolution de juillet, Blanqui a été très populaire. Il l'a été aussi longtemps que sa position de seconde ligne n'a pas eu soulevé les rivalités et les jalousies.

comme il semble vouloir gommer ses rapports avec les carbonari. Pourtant Nougès, trop jeune pour en avoir été témoin, n'a pu faire état de ces voyages que d'après les récits de Blanqui lui-même. Les manifestations de novembre 1827 sont décrites dans le premier texte autobiographique (texte 1) et les événements de Juillet dans les deux textes autobiographiques.

13. A noter qu'à part Terrier, les autres représentants que cite Blanqui ne figurent pas dans le dossier des Écoles que nous publions. Cela s'explique parfois par des différences d'âge (Bouvet par exemple avait 6 ans de plus que Blanqui, Bravard et Mathé, 3 ans de moins) ou d'études. Il était sans doute important pour Blanqui de rappeler cette communauté d'idées et d'action avec des députés.

14 Cf. le Procès des Quinze, texte 31, p. 183.

15. C'est le premier document que nous connaissons dans lequel Blanqui parle de sa participation à ces émeutes des 14 et 15, qu'il date d'ailleurs toujours du 13.

16. En fait du 1^{er} décembre 1832 à fin janvier 1833 à Versailles, transféré à Sainte-Pélagie, puis transporté sur un matelas en maison de santé fin juillet, réintégré le 20 novembre à Sainte-Pélagie et libéré le 30 pour expiration de peine. Il se maria pendant cette période (cf. texte 39, note *, p. 238). Il reprendra cette chronologie douze ans plus tard dans sa lettre à Watteau.

17. Il est probable qu'il commença à préparer *Le Libérateur* avant sa libération finale.

18. Ailleurs, Blanqui lui-même en fixe la création en juillet 1834 (texte 51, note *, p. 296), et la rejoignit plus tard.

19. La première hypothèse semble ne faire aucun doute... (cf. Introduction, p. 377).

(8) Personne n'a été plus populaire et plus aimé que lui dans la société des Amis du Peuple de 1830 à 1832, et plus tard, dans le parti en général, de 1832 à 1835. Les haines et les hostilités ont surgi avec les progrès de son influence et n'ont cessé de grandir avec sa réputation de capacité, celle qui se pardonne le moins. Du reste, l'auteur, dans son alinéa touché de main de maître, le reconnaît implicitement lui-même : "Blanqui, dit-il, fascinait son entourage, sans pouvoir rayonner au-delà". Or, qui est compétent pour juger un homme, sinon ceux qui l'entourent et l'analysent ? Et les antipathies de ceux qui n'ont point vu par eux-mêmes, que peuvent-elles être sinon des préventions intéressées ou aveugles ? C'est un préjugé terrible contre un homme de ne pas être aimé. Blanqui n'en est atteint que par un singulier renversement de la vérité. Jamais personne n'a inspiré de plus vives ni de plus profondes affections. Sa vieille tante, sa mère, sa sœur, sa femme, un ami privé de 25 ans l'ont adoré avec enthousiasme²⁰. Les quelques amis politiques sincères qui l'ont vu de près l'aiment tous. Mais que peuvent ces amitiés ardentes du cercle intime contre les débordements des calomnies soulevées par les ambitions jalouses ? Un homme qu'on redoute est toujours coupable. D'ailleurs, Blanqui, c'est vrai, a prêté le flanc par son dégoût des poignées de mains hypocrites et des adulations effrontées. Le secret de bien des popularités est dans le cynisme de ces flagorneries pour tout venant. Qui aime si fort tout le monde, n'aime personne.

(9) *La timidité dans l'action.* Ceci est peut-être l'atténuation d'une théorie sortie du Mont-Saint-Michel même. A propos de Blanqui, il ne peut que s'inscrire en faux contre cette théorie répandue avec tant d'habileté et de persistance qu'elle a fini peut-être par conquérir à moitié des convictions amies. Il prendra quelque jour la parole sur le 12 mai, et, pas à pas, il saura bien relever la mauvaise foi et les impostures de ses ennemis intérieurs. Elles ne se sont jamais appuyées que sur ce simple fait : « ni tué ni blessé ni pris sur le terrain ». Mais qu'est-ce que cela prouve ? Tout au plus que l'on souhaitait ardemment l'une de ces trois choses²¹.

(10) On ne lui a pas pardonné davantage et bien moins encore, plus tard, rue Jean-Jacques Rousseau²².

20. Il est difficile de dire de qui il s'agit. Il semble que parmi ses anciens amis, Alexandre Plocque l'était resté, davantage qu'Étienne Canson ou Félix Mathé.

21. Il semble que bien des calomnies se soient tramées pendant le séjour au Mont. Les ennemis intérieurs sont ici directement impliqués dans l'affaire du document Taschereau (cf. texte 87, note 4, p. 454).

22. On ne sait exactement à quoi Nougès et Blanqui font allusion. La rue Lepeletier était surtout connue pour son Opéra. Mais on peut aussi évoquer la suscription de la lettre de Crevat à Hubin de Guer : « Lepelt... » (texte 57, p. 327). Quant à la rue Jean-Jacques Rousseau, outre l'Hôtel des Postes (la « grande boîte »), les Messageries et la malle-poste, on y trouvait la salle de la Redoute, salle de bal avant de devenir le siège de la loge du Suprême Conseil du Rite écossais. Ils évoquent sans doute le siège de sociétés ou de journaux, situés là éventuellement à des dates postérieures à notre période.

(11) Que l'auteur ne se laisse pas imposer, sur cette question, les jugements hostiles, et ne craigne point de paraître attaquer, par excès d'amitié, l'autorité d'arrêts définitifs. Cette crainte superflue, ces prétendus arrêts seront cassés un jour avec éclat. En attendant, qui veut se renseigner avec exactitude sur l'attitude de Blanqui dans le combat, lorsqu'il est soldat et non général, n'a qu'à consulter les représentants Bixio et Barthélemy-Saint-Hilaire²³, à propos du 13 février 1831 (l'émeute de Saint-Germain-l'Auxerrois). Qu'on leur demande si Blanqui était timide sur le petit pont de l'Hôtel-Dieu presque seul, avec un sabre à la main, contre un bataillon de la Garde nationale avançant au pas de charge ? Qu'on demande compte également de la conduite de Blanqui en juillet 1830 à l'ancienne rédaction du *Globe*. Ce qu'on était la veille, on l'est le lendemain. Mais un homme chargé de la responsabilité d'une armée a autre chose à faire qu'à débiter des coups de fusil : *il les affronte, il n'en rend pas*. Cette vertu militaire, assise sur les faits éclatants du 19 novembre 1827, des journées de juillet, du 13 février 1831 n'était un doute pour personne et avait toute la puissance de la chose jugée. La joie a été grande de saisir une occasion inespérée de remiser cette réputation qui faisait loi et n'avait pas de contradiction. C'est la première auréole dont on ait découronné une popularité dangereuse, ce n'est pas la dernière. On en viendra jusqu'à lui contester et la tempérance et la chasteté.

(12) Malheureusement, il y excelle. On ne peut pas être du métier sans cela.

(13) C'est avant l'arrestation de Blanqui, le 14 octobre 1839, c'est-à-dire dans les mois qui ont suivi immédiatement les 12 mai que ces accusations ont surgi. Elles se sont éteintes avec la condamnation²⁴.

23. Il semble que Blanqui ait oublié cette présence de Barthélemy-Saint-Hilaire lorsqu'il rédigea le premier texte autobiographique et décrivit la rédaction du *Globe*.

24. Et pourtant, Blanqui les traîna longtemps derrière lui, toute sa vie et au-delà...

Annexe

[Lettre à NOUGUÈS]²⁵

Doullens, 24 novembre 1849.

Mon cher Nougùès, je sais que vous donnez suite à votre projet d'esquisses cellulaires, et, si je ne me trompe, vos lecteurs n'auront rien perdu à l'ajournement de cette publication. Dites à la France indignée, ces souffrances, ces tortures, qui arracheraient aussi au prêtre ces paroles : « ...*quis italiafando temperet a lacrimis !....* »²⁶. Hélas ! Elles sont à peu près oubliées. Le flot des misères nouvelles a passé sur les vieilles misères. Faites-les revivre sous votre plume d'artiste. Vous puiserez vos inspirations à bonne source au souvenir navrant de ces angoisses dont vous sentez encore l'étreinte au cœur. Racontez donc, racontez, vous qui, par ce triste privilège, pouvez vous écrire :« *Quaque ipse miserrima vidi, et quorum pars magna fui...* »²⁷. Heureusement vous avez touché le port qui ne vous a plus rejeté dans les tempêtes. Pour moi, je vous écris des cellules pénitenciaires de Doullens, l'un de vos ex-domiciles, que vous ne réintègrerez jamais, je l'espère. J'y broie, à mes dépens, du noir pour la palette de quelque artiste, votre futur imitateur, auquel je souhaite sincèrement de n'être pas, comme vous, à la fois sujet et peintre de son tableau.

Adieu mon cher Nougùès. Santé, courage et succès.

25. BN Mss 9580, f 80, liasse 3. Cette lettre montre simplement que Blanqui avait bien lu le texte de Nougùès et qu'il lui avait probablement déjà fait parvenir ses notes.

26. « Que celui qui a ouï dire de telles horreurs les tempère par ses larmes ».

27. « Quelles que soient les spectacles des plus grandes misères dont j'ai été témoin et auxquels j'ai pris une grande part. »

CINQUIÈME PÉRIODE

DU MONT-SAINT-MICHEL

À BLOIS

INTRODUCTION

Laisser échapper les chocs des tumultes du dedans, au-dehors de l'îlot que la marée lave quotidiennement, pour le continent, des plaintes et des cris étouffés par les murailles. Ne pas se faire oublier. Exister encore ! autrement que par les gémissements des corps brisés. Révolte ultime de cette somme de douleurs concentrées, enfermées elles aussi, isolées, baignées. Chaque prisonnier portait dans ce refus de l'oubli par la claustration une dernière lueur de vie.

Percer le silence qui enveloppait la sphère étrangère du Mont n'a pas été chose facile malgré les efforts de la famille de Barbès et de Fulgence Girard¹. Peu de nouvelles, en dehors des proches, pouvaient parvenir à l'extérieur, puisque le règlement du Mont interdisait aux prisonniers de parler de l'administration et des mesures dont ils étaient l'objet.

C'est seulement à partir de novembre 1843 que les journaux vont commencer à réagir. Plusieurs facteurs expliquent ce revirement. Tout d'abord, un certain nombre de prisonniers, ceux qui avaient les peines les moins lourdes, avaient été libérés : Boudin² en 1840, Guillemain en 1841, et surtout Flotte, Béraud, Thomas en 1842, puis Mathieu en 1843, qui n'ont pas manqué certainement d'alerter la presse. *Le Journal du peuple*, *La Démocratie Pacifique*, *Le Courrier d'Indre-et-Loire*, *L'Impartial du Nord*, *La Patrie*, et d'autres journaux encore dénoncent les tortures infligées au Mont mais aussi à Doullens. *La Réforme* va se faire l'écho des articles de ces petits journaux qu'elle publie quelques fois *in extenso*. Elle fait état aussi, régulièrement, des collectes et souscriptions organisées par les familles des détenus politiques. Les révélations de la presse eurent pour résultat l'aggravation du sort des victimes : on interdit, en plus des journaux et livres politiques qui l'étaient déjà, des ouvrages de philosophie et même les œuvres de Béranger. Mais le but est atteint, la chappe de plomb enfin se soulève et accélère peut-être le mouvement de transfert des prisonniers dans d'autres prisons (Doullens en particulier), amorcé par le départ de Barbès pour Nîmes, le 26 janvier 1843³. Tous ces transferts ont pour raison la santé déplorable des prisonniers. Blanqui, lui, n'est transféré à Tours que

1. Cf. la brochure de Claude et Augusta CARLES (introduction à la 4^{ème} période, note 25, p. 378 et note * du texte 79, page 447).

2. Boudin devenu fou est enfermé depuis trois mois à Bicêtre, selon *La Réforme* du 16 novembre 1843.

3. Barbès fut libéré bien avant la campagne de presse, dans un état pitoyable, en raison d'une phtisie laryngée qui lui faisait cracher le sang. Il bénéficia soit de l'intervention de sa sœur, Augusta Carles, auprès du député de l'Aude, Ressigeac (JEANJEAN, t. II, p. 97) ; soit de l'intermédiaire de l'ex-préfet Mahul, ancien carbonaro et député conservateur (BLANQUI, *La Commune sociale*, mai 1849, n°5, cité par DOMMANGET, p. 295).

le 18 mars 1844, parmi les derniers, alors que sa santé est très altérée⁴. On sent une volonté du pouvoir de faire cesser le drame du Mont-Saint-Michel, une des prisons les plus dures du régime. Peut-être ne l'eût-il pas fait si la conjoncture politique ne l'y avait pas forcé. En effet, en plus de la presse qui le harcelait par la description des sévices subis par les prisonniers, devait s'inscrire, à partir du 23 avril 1844, un débat autour du projet de loi sur les prisons à la Chambre des députés. La rencontre de ces deux éléments soulève à partir du début de l'année une véritable campagne de presse contre le régime cellulaire, et le Mont-Saint-Michel est constamment cité en exemple. Cet assaut de la presse inquiéta certainement le gouvernement et l'amena à fléchir enfin en faveur du transfert de Blanqui qui ne lui fut accordé que sous réserve d'une réintégration au Mont après sa guérison ! Faut-il penser après sa guérison ou après le débat ? Le pouvoir ne pouvait alors risquer le décès dans une geôle d'un des chefs de l'insurrection de 1839, un mois avant le débat sur les prisons dont les journaux publiaient déjà le projet. Mais il entendait bien encore réserver au principal chef l'intégralité de son châtimement dans les conditions les plus difficiles par un éventuel retour sur le lieu de la solitude et des tortures.

Tocqueville, initiateur du projet reconnaît que l'ombre du Mont pèse sur les débats. Il n'y a bientôt presque plus de séance où il n'est pas évoqué, car les deux sujets, en fait, n'en font qu'un, tant ils s'enchevêtrent. Tocqueville propose en effet l'isolement des prisonniers de jour et de nuit, puisqu'un des moteurs du projet de loi, reconnaît G. de Beaumont, est « d'empêcher les alliances mystérieuses qui se forment à l'intérieur des prisons ». L'illustre député s'inspire du système pensylvanien auquel l'opposition reproche de favoriser les cas de suicide et de folie par l'isolement total. Évidemment l'exemple du Mont, similaire à ce système, est tout requis.

Certaines séances de la Chambre sont violentes. Ni le ministre Duchâtel, ni Tocqueville ne veulent aborder la discussion sur le Mont. Le 6 mai, *La Réforme* en publie le règlement et explique le silence de Tocqueville par le fait que l'article 41 du projet de loi relatif aux punitions est copié sur l'article 10 du règlement du Mont. Le lendemain le député Lherbette reproche au gouvernement de donner la statistique des échecs à partir du système pensylvanien mais pas celle sur le système cellulaire du Mont. Laroche-Jacquelin et Joly reprennent le discours de ce dernier.

La séance la plus houleuse est celle du 18 mai 1844. Là, Lherbette accuse le ministre d'infraction à la loi et le gouvernement d'assassinat. La loi en vigueur prévoit en effet la vie en commun et non l'encellulement. Or les prisonniers du Mont y ont été assujettis dès leur arrivée. Blanqui pendant ses premiers huit mois de détention ne put s'entretenir avec personne. Lherbette rappelle que l'encellulement est considéré comme une punition par la loi et il fait le calcul des drames du Mont : sur 20 détenus, quatre

4. Les derniers prisonniers quittèrent le Mont le 23 octobre 1844.

folies, trois tentatives de suicide, soit 7 sur 20 ou encore 35 sur 100⁵. Duchâtel est alors obligé de répondre. Il fallait assure-t-il maintenir l'ordre dans la prison face aux tumultes qui s'étaient manifestés. Il se décharge du suicide de Steuble en évoquant la mort de sa mère, la folie de Austen par la prise de médicaments et celle de Jarasse par les antécédents familiaux. Il a beau jeu aussi de rappeler la clémence du gouvernement pour les transferts de Barbès, Blanqui, Dubourdieu, Huber, etc.⁶.

Joly attaque alors de nouveau le ministre : le rapporteur de la commission avait quelques jours auparavant dit que celui-ci avait reconnu les excès du Mont et qu'il avait désavoué ses propres agents. Mais ont-ils été punis, se demande Joly ? Certes non ! Car le ministre ne le pouvait pas, il avait lui-même approuvé l'arrêté réglementaire de la prison du Mont pris par le préfet du département de la Manche, mentionnant tous les moyens disciplinaires auxquels le directeur était autorisé à avoir recours, dispositions pires que celles prévues par la loi. Cet arrêté datait du 13 mai 1840. La cellule obscure, les fers, la mise au pain et à l'eau, se sont prolongés par conséquent des mois entiers. Et à une voix qui ne manque pas de crier : « l'eau est bonne ! », l'assemblée semble avoir pris conscience des tortures subies par les prisonniers et pousse un « oh ! » de réprobation. Joly précise que l'eau n'est pas potable.

De nombreux problèmes sont soulevés par la proposition de cette nouvelle loi qui fait très souvent la « une » de *La Réforme*. Ses articles sanglants dénoncent sans ambages « les anomalies qui viennent d'éclorre du cerveau législatif de M. de Tocqueville et de ses amis ». Dans le même temps, elle signale le 26 avril la publication des poésies de Mathieu d'Epinal, publie le 27 avril la lettre de la famille de Barbès qui décrit les loges, annonce les transferts de prisonniers et donne des nouvelles de leur santé souvent alarmante. Ainsi le 30 avril : « Auguste Blanqui se meurt ! Entendez-vous Monsieur le Ministre Duchâtel, Auguste Blanqui se meurt ! Vous l'avez transféré trop tard dans votre prison de Tours... Avant que votre projet de loi ne soit voté, peut-être aurons-nous à vous apprendre que le Mont-Saint-Michel aura rendu un nouveau service. La troisième victime,

5. Depuis 1838, il y eut en fait trente-six détenus au Mont. Deux ont été transférés à Pontorson pour folie (Austen et Charles), deux autres (Bordon et Godard) ont été considérés comme tels par Surville, le médecin du Mont, mais l'administration refusa leur transfert en psychiatrie, de même que pour Bézenac et Jarasse. Ces deux derniers tentèrent en outre de se suicider. Avec le suicide réussi de Steuble en décembre 1838, et le cas de Boudin, il y eut donc 8 cas de pathologie psychique dont 3 suicides ou tentatives, soit 22 %. La différence avec Lherbette n'enlève rien à l'odieux de la chose. Il semble que Lherbette reprenne les chiffres parus en novembre 1843 dans *La Réforme*, date à laquelle il restait au Mont 17 détenus, et on arrive à 21 en comptant les deux détenus à l'asile, Boudin qui est « libéré » et Steuble, suicidé.

6. Compte rendu des débats de la Chambre, *La Réforme*, 19 mai 1844.

Melle Laure Grouvelle⁷ a subi sa peine, mais elle a passé de la prison à l'hospice : elle est libre ; mais elle est folle. »

Le journal continue sa campagne en faveur des condamnés politiques au rythme des décès et des exactions. Toutes les attaques sont bonnes contre le ministère, y compris, le 6 octobre, la publication du salaire et de l'indemnité de logement scandaleuse du député Antoine Passy, sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur⁸.

La remise de peine accordée le 4 octobre 1844 pour la victoire d'Isly au Maroc fait rebondir l'affaire. Les journaux ne désarment pas. Pas moins de sept articles jalonnent les pages de *La Réforme* au mois d'octobre. L'amnistie y est vue comme une décision démagogique. C'est l'impopularité de Guizot qui est à l'origine de cette mesure affirme le journal et c'est une sordide affaire de calcul. Ne sont libérés que les prisonniers condamnés avant 1844 et dont la peine expire avant le 1er janvier 1847. Cette mesure écarte donc Barbès, Blanqui, Martin Bernard, c'est-à-dire les chefs de l'insurrection. De plus, sur cinquante-neuf prisonniers concernés, quarante allaient être libres de droit quatre à cinq semaines après, et « comme le jugement avait été précédé de 8 mois de détention préventive, il reste 6 mois au profit de la Geôle » précise *La Réforme*.

C'est surtout le cas des détenus de Tours qui préoccupe le journal entre octobre et décembre. Le 21 octobre il est fait état d'une visite aux prisonniers qui montre Blanqui vieilli, épuisé, rompu, incapable de se faire entendre en raison de sa maladie du larynx ni de faire un mouvement dans son lit dont il ne sort jamais. Lui-même lors du procès de Blois se décrira comme « un débris », « un corps épuisé par les tortures », « une âme brisée par la douleur », « sur lesquels ni les consolations ni le désir de vengeance n'ont de prise ». Son état de santé se dégrade de plus en plus malgré les soins de l'hospice. La lettre des médecins, publiée le 8 décembre, laisse deviner la triste échéance et demande son transfert sous un climat méridional : « l'affection du larynx dont est atteint depuis plus de huit mois M. Blanqui, l'aphonie, l'expulsion mucoso-sanguinolente qui la caractérisent, l'émaciation, la pâleur, la faiblesse, la diarrhée, les accents fréquents de la fièvre, l'imminence enfin d'une phtisie pulmonaire, démontrent l'impérieux besoin de le soustraire au plus tôt aux influences d'une température humide surtout pendant l'hiver »⁹. Le roi dut être informé quelque temps avant de l'état de santé du prisonnier, car le 9 décembre, il lui accorde sa grâce.

7. Laure Grouvelle avait été condamnée avec Aloysius Huber et Steuble pour tentative d'attentat contre Louis-Philippe.

8. Frère d'Hippolyte Passy, ancien ministre des finances, dont l'intimité avec Armand Dufaure selon l'article, inspire toujours les plus grandes craintes à Guizot.

9. Extrait de *La Réforme*, 8 décembre 1844, reprenant celui du *Courrier d'Indre-et-Loire*. Cf. lettre à Dain, texte 97, p. 509 et n. 10, p. 510.

Blanqui sera le seul prisonnier gracié, ni Barbès ni Martin Bernard ne bénéficieront d'une telle mesure : ils ne sont pas à l'article de la mort¹⁰. Cette grâce unique servira plus tard à déconsidérer son bénéficiaire et se transformera en argument allant dans le sens du document Taschereau qui tente de démontrer que Blanqui a trahi. Sans vouloir prendre parti dans l'affaire de ce document concernant davantage la période postérieure à cet ouvrage, il faut, dans la polémique autour de cette grâce, que d'aucuns trouvent étrange, replacer l'événement dans son contexte, sous peine de ne pas comprendre pourquoi elle est accordée.

En effet, la grâce intervient postérieurement à cette grande campagne de presse contre le projet de loi sur les prisons qui se poursuit même après la clôture des débats à la mi-mai. Aucun biographe ne mentionne cette campagne pourtant si virulente et qui constitue un élément d'explication essentiel. L'opinion est mobilisée et lorsque *La Réforme* publie le bulletin de santé de Blanqui le 8 décembre 1844, elle ajoute à juste titre : « Cette fois l'opinion publique est avertie ». Les souscriptions témoignent de cette sensibilisation ainsi que les visites que reçoivent Blanqui et Huber à l'hospice, même et surtout si c'est comme objet de curiosité¹¹. D'où vient donc cette curiosité provinciale soudaine si elle n'est pas allumée par les journaux ? L'autorité l'a bien compris qui croit apaiser par une première série de grâces dans un premier temps, puis par celle presque obligée dans un second. Non pas qu'elle craignait une opposition d'envergure et violente mais elle devait se défendre de l'image négative que la presse lui avait composée et redorer son blason.

Blanqui explique lui-même dans sa lettre à Dain : « Les médecins m'avaient unanimement condamnés et leur jugement était confirmé par quiconque jetait un coup d'œil sur ma triste personne »¹². Nombre de biographes s'accordent pour affirmer que le geste d'humanité du pouvoir n'était destiné qu'à se dégager de la responsabilité de la mort du prisonnier et gagner par cette fausse magnanimité de la grâce une image valorisante. Pourquoi le laisser devenir un martyr par la mort à l'intérieur d'une prison alors qu'on pouvait encore lui ravir ce dernier titre de gloire en tout bénéfice ? D'ailleurs la grâce est pour son bénéficiaire une manœuvre très perverse car elle signifie la mort encore plus rapidement. Elle le renvoie en effet à de sordides contingences matérielles qui mettront sans aucun doute ses jours en danger. Comme il l'écrit dans sa lettre de refus : « Me faire

10. Les lettres de Barbès montrent que s'il est loin d'être définitivement guéri, il est sorti de la phase critique. Il note quelques améliorations dans une lettre de janvier 1844 et une autre datée du 17 avril 1844 (JEANJEAN, tome 1, p. 255 et tome 2, p. 66).

11. Les visites lui étaient en effet autorisées à l'hospice où le directeur refusa la consigne de l'empêcher de communiquer, répliquant que ce n'était pas son rôle. Quant à prévenir une évasion, il n'y avait aucune crainte assura-t-il, tant son état de santé était déplorable (M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 306).

12. Cf. lettre à Dain, texte 97, p. 509.

grâce ! Mais c'est se débarrasser des frais de traitement de ma maladie ! C'est m'achever plus sûrement. Je ne pourrais pas me faire soigner, moi ! Je n'ai plus rien. Ma condamnation m'a dépouillé de tout, et cette grâce ne me rendrait rien, car elle ne relève pas de la mort civile. Je vous le dis, c'est m'achever »¹³.

Terrible machiavélisme du pouvoir, gagnant à toutes les solutions du jeu qu'il met en place, y compris celle à laquelle il pensait le moins : que Blanqui vive. Si Blanqui meurt, ce qui est joué gagnant, le pouvoir pourra se déculpabiliser en invoquant la clémence de la grâce. Si par hasard, il survivait, sa réputation serait brisée : il ne doit la vie qu'à la bonté de son adversaire qui signe ainsi sa mort politique. Il ne sera d'ailleurs pas difficile d'exploiter cette brèche comme le fera le document Taschereau, que ce document soit un vrai ou un faux¹⁴.

Le refus de la grâce embarrasse beaucoup les autorités car il n'y a pas de précédent. Le préfet obligé d'en référer au ministre, celui-ci ordonne le 4 janvier 1845 de passer outre à la demande de Blanqui mais conseille au préfet, si l'état du prisonnier le demande, de le garder à l'hospice et de pourvoir aux dépenses. Blanqui y restera jusqu'en mai 1847. Il ne sortira de sa chambre qu'au printemps 1846 et se remettra petit à petit, contrariant toute prévision : « La sentence d'Esculape avait fait tourner le dos à la grande faucheuse qui passe son temps à mystifier la faculté » écrit-il¹⁵. *La Riforme*, en faisant la liste des phthisiques morts à Doullens montre en effet que cette maladie ne pardonnait pas à celui qui en était atteint.

Blanqui fut bien soigné à l'hospice de Tours où les visites, nous l'avons vu, étaient autorisées. Il réclama donc avec autorité de voir son fils dès que sa santé fut un peu remise, dans une lettre au tuteur du petit Estève où il fustige l'éducation qui lui est donnée¹⁶. Nous ne savons pas si son désir fut réalisé, mais parmi les très nombreux visiteurs, on remarquait beaucoup de partisans de la paisible doctrine de Cabet fortement implantée dans la ville. Mais il se lia aussi, semble-t-il, avec des responsables d'organisations ouvrières comme l'Union générale et la Société philanthropique des ou-

13. Cf. lettre au préfet d'Indre-et-Loire, t. 90, p. 493.

14. Rappelons également l'information de JEANJEAN, évoquant l'amertume du roi (voire sa rancune vis-à-vis de la famille de Barbès) face à l'ingratitude d'Augusta Carles. Il fut peut-être davantage sensible à la mort d'Amélie Blanqui, venue le supplier comme Mme Carles, et qui était de surcroît belle-sœur d'un fidèle collaborateur du gouvernement... (Cf. la note 16 du texte 63, p. 397).

15. Cf. lettre à Dain, t. 97, p. 510.

16. *Ibid.* et *supra* note 11. Selon une lettre du 19 mars 1846, citée par GEFROY, p. 168, il écrit : « Monsieur, je suis renfermé depuis six ans, mais ce n'est pas à Charenton ». Il exige ensuite la neutralité religieuse pour son fils qui aurait été baptisé à son insu, pense qu'il est élevé contre lui, comme lui prédisait Amélie, « femme et mère d'un dévouement incomparable, sa tendresse, en aiguisant sa pénétration, lui inspirait grande défiance de certaines loyautés... »... Il fixe la date de la visite vers le 6 avril. Nous n'avons pu reproduire cette lettre ne disposant que de ces fragments cités dans les biographies.

vriers tailleurs. Maurice Dommanget lui attribue même l'aide à la rédaction des statuts de la première, montrant ainsi qu'il ne négligeait pas des formes d'organisations plus simples et pacifiques du monde ouvrier que celles qu'il avait préconisées jusqu'alors¹⁷. La ville de Tours a d'ailleurs une réputation de calme. « En cinquante-cinq ans, les Tourangeaux ont traversé, d'une guerre à l'autre, quatre régimes sans trop de difficultés » écrit J. Labussière¹⁸. Le passé prestigieux de la ville attire déjà les touristes qui profitent aussi du climat pour venir soigner leur phthisie ou leurs langueurs. La misère pourtant existe comme partout ailleurs, cependant « rien ou presque ne révèle les drames intimes de la faim, de la maladie, du chômage ou de la vieillesse. La misère est le lot de l'ouvrier tout au cours de son existence : nourriture trop souvent insuffisante et carencée, froid tenace dans ce qui est un taudis plutôt qu'un logement. » Alors les émeutes qui éclatent dans la ville en 1846 et dans tout le département étonnent, d'autant plus que l'Indre-et-Loire, jusque-là si paisible est l'un des départements où les troubles sont les plus violents et les plus nombreux dans la crise économique qui secoue la France.

En 1845 déjà, la récolte de céréales avait été médiocre et la pomme de terre, attaquée par le phytophtora, avait vu ses rendements chuter. L'année 1846, à la suite d'un été exceptionnellement sec, n'avait produit que des rendements misérables. Les prix des céréales augmentèrent rapidement, aggravés par la spéculation. Pour comble de malchance, les crues de la Loire, à partir du 20 octobre, inondèrent tous les quartiers du centre de la ville et rendirent la plupart des routes impraticables, tant et si bien que les blés étrangers ne purent parvenir à destination et demeurèrent retenus dans les ports.

Malgré les mesures prises par le maire Walvein, homme énergique et préoccupé depuis toujours par le sort des pauvres de sa ville, le mécontentement éclate le 21 novembre sur le marché et la foule tente d'obtenir le blé à la moitié de son cours. L'émeute est vite dispersée mais le lendemain, et pendant toute la nuit du 22, les troubles recommencent. Gendarmerie et Garde nationale eurent fort à faire pour rétablir l'ordre et procédèrent à cinquante six arrestations¹⁹. De nombreux mouvements de colère soulevè-

17. M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 316. La brochure de *L'Union générale. Société d'Assistance mutuelle pour le département d'Indre-et-Loire*, *op. cit.*, se trouve aux Archives départementales du Loir-et-Cher, 3U²⁵ 6. Elle contient 220 articles en 66 pages. Un modèle du genre.

18. « La décennie décisive » (1840-1851), *Histoire de Tours*, *op. cit.*, ch. 8, rédigé par Janine LABUSSIÈRE, qui nous a donné de précieux renseignements sur l'histoire des événements particuliers et des personnages tourangeaux concernant notre sujet.

19. Chiffre donné dans *Histoire de Tours*, très différent de celui avancé par Blanqui qui en assure 300 (cf. texte 97, p. 516). Faut-il expliquer cet écart par une possible grande « rafle » pour vérification d'identité, un certain nombre de personnes seulement étant mises sous mandat de dépôt et donc recensées.

rent par la suite le département et ses voisins, dont celui de Buzançais (Indre) en janvier 1847. Le procès de cette jacquerie, devant servir d'exemple, fut impitoyable : trois des accusés furent exécutés ²⁰.

On peut se poser des questions sur ce brusque éclat de violence dans la si douce Touraine et plus encore dans son tranquille chef-lieu de département. Les études approfondies contemporaines manquent encore, ce qui ne facilite pas l'interprétation des faits. Le gouvernement en 1846 se posait-il aussi la même question ? Toujours est-il qu'il avait sous la main un responsable tout désigné, celui qui avait échappé à la mort qu'on lui prévoyait, qui non seulement coûtait cher au gouvernement mais encore pouvait à tout moment reprendre ses activités politiques. Le 27 novembre 1846, Blanqui est donc reconduit en prison sur les dénonciations du mouchard Houdin. On essaya de bâtir un complot sur l'émeute dont Blanqui était le principal auteur, mais cette accusation fut vite abandonnée par le tribunal pourtant très conservateur de Tours, faute de preuve. Il fut cependant inculpé par le tribunal de Blois pour participation à une association non autorisée, « les Fils du Diable », dont le but était la propagation du communisme²¹.

Y-a-t-il vraiment un lien entre Blanqui et l'émeute de Tours ? Ce qui retient l'attention à la lecture du procès, c'est l'accusation de communisme, condamné comme subversif, qui revient comme un leitmotiv. Or, le seul lien que nous pouvons trouver, bien que difficile à cerner, se trouve dans la relation de Blanqui au communisme établie par personnes interposées. L'ouvrage de Cabet, *Le voile soulevé sur le procès communiste à Tours et à Blois* ²² donne des éléments de compréhension très intéressants, et son argumentaire recoupe celui de Blanqui dans sa lettre à Dain, son avocat. Tous deux sont bien d'accord qu'il s'agissait d'arrêter les progrès du communisme à Tours où les Icariens étaient fortement implantés. La brochure de Cabet nous apprend en plus « que les banquets réformistes, provoqués par *La Réforme* pour le 20 septembre, et organisés à Tours par nos adversaires, avaient principalement pour but de resserrer l'alliance entre les révolutionnaires anti-communistes et les ultra-communistes ou les communistes révolutionnaires et dissidents »²³. Cela fait beaucoup d'informations en une phrase. Peut-être pourrait-on rajouter à cette liste, selon toute vraisemblance, les personnalités républicaines de la ville, Tassin,

20. Ph. VIGIER, *La vie quotidienne en Province et à Paris pendant les journées de 1848*, op. cit., chapitre I, Buzançais, le 13 janvier 1847, p. 35 à 53.

21. Cf. textes 94, p. 502, 95, p. 504 et 98, p. 517.

22. BN Lb⁵¹ 4276, *Le voile soulevé sur le procès communiste à Tours et à Blois*, mai 1847.

23. Les adversaires sont ici, comme nous le verrons plus loin, les scissionnistes dirigés par Béasse et tous ceux qui ne sont pas pacifistes.

Girard, Davonneau, Graffin, Mariau ²⁴... qui avaient rendu visite à Blanqui. Les notabilités locales ne furent-elles pas effrayées par ces tentatives de rassemblement des oppositions dans leur ville jusque-là épargnée par l'existence d'une gauche virulente ? Il est probable que leur réaction de crainte fut renforcée et confirmée par les émeutes quelques mois après. Leur panique expliquerait sans doute qu'on ait cherché à juguler le communisme et trouvé un bouc émissaire idéal en la personne de Blanqui puisque ni Cabet ni d'autres chefs charismatiques n'étaient présents dans la ville. Le sermon de l'archevêque Morlot prend ainsi tout son sens dans le contexte d'effroi où étaient plongées les autorités²⁵.

Les avis de Cabet et de Blanqui concordent aussi sur le fait qu'il a été dénoncé par Vieillefond comme l'âme de la goguette qui est pour les deux un lieu disconvenant à la politique. Blanqui oppose en plus le silence de l'insurrection de 1839 au tapage de la société des Fils du Diable, ajoutant qu'une insurrection était inconcevable à Tours dont il avait perçu apparemment l'indolente apathie politique. Nous rappellerons que pour lui la révolution ne pouvait se faire qu'à partir de la capitale et qu'elle était unimaginable à partir de la province. Nous constatons également que les noms de guerre pris par les membres des Fils du Diable sont bien farfelus par rapport à ceux pris par les affiliés des sociétés dirigées par Blanqui.

Il semble donc que Blanqui ait été pris dans la tourmente anti-communiste et conservatrice des notabilités de la ville de Tours. Cependant il existait des liens entre le révolutionnaire et les Icariens comme l'expose Cabet dans sa brochure, bien qu'il mette davantage en avant Béasse, disciple de Blanqui²⁶. Réfugié à Tours après avoir été gracié le 4 octobre 1844 et expulsé de Paris le 11 avril 1846, infirme du bras et de la main gauche à la suite de l'insurrection de 1839, colporteur en librairie, c'était un propagandiste tenace et vendait, entre autres, les ouvrages de Cabet. Béraud, son ancien compagnon de captivité à Doullens, était venu le rejoindre.

Cabet montre que ses partisans, « nombreux à Tours, appartenant presque tous à la classe des travailleurs, furent d'abord et longtemps remarquables par leur union, leur concorde, leur zèle, et leur fidélité, soit à nos principes icariens, soit à notre propagande, *loyale et pacifique* ; ils prenaient des actions et des coups, et des abonnements au *Populaire*, et

24. Ce dernier, architecte, était décrit ainsi par la police : « républicain aristocrate susceptible de se porter à des excès » (J. LABUSSIÈRE), Tassin était le pharmacien de l'hospice, Girard, avoué, Graffin, négociant (M. DOMMANGET, p. 319). Quant à Davonneau, le seul personnage de ce nom dont nous ayons trouvé trace était un jeune boucher écroué quelques jours pour vol en 1846.

25. Cf. texte 96, note *, p. 506.

26. Cabet dans sa brochure, par une lettre adressée à ses fidèles de Tours, raconte avoir rencontré le « jeune Béasse » qui aurait été avec lui « injurieux » et « outrageant » lors de leur dernière conversation. Il déclare le considérer comme un ennemi.

les nombreux exemplaires de chacun de nos écrits... », mais qu'ils furent dévoyés par les révolutionnaires et il cite Dupoty, Blanqui, Huber, Béraud, Béasse... « Alors s'organise une dissidence, une scission, une désertion du camp icarien » reconnaît-il, au point que Béasse prétendait remplacer le correspondant cabétiste. Il constate la formation d'une « coterie révolutionnaire » et est également persuadé que « la police devait y avoir et y avait des agents provocateurs, soit pour entraîner à quelques folies, soit pour paralyser par les divisions ». Pour lui Vieillefond, qu'il qualifie d'anti communiste et de révolutionnaire, était leur président et ils se réunissaient pour chanter des chansons qu'ils prétendaient composées par lui. Ses accusations contre Vieillefond sont violentes. C'est lui le responsable des arrestations des cabétistes inculpés et c'est l'un des membres de la goguette, Houdin, qui les a dénoncés. Cabet rejettera d'ailleurs la demande d'un des prévenus qui désirait qu'il se charge de leur défense et rappelle à maintes reprises que son communisme est pacifique.

Que penser des affirmations de Cabet ? Les menées de Béasse et de Béraud ne sont pas étonnantes. Où pouvaient-ils mieux que dans des milieux aux idées voisines aux leurs trouver de nouvelles recrues pour fonder une société ? Blanqui n'était certainement pas contre le fait qu'il s'en créa une nouvelle, mais leur a-t-il recommandé d'aller chercher des partisans parmi les cabétistes dont il ne partageait pas la vision du communisme ? Ce n'est pas exclu, pourtant Cabet ne l'implique pas directement dans cette menée²⁷.

D'autre part Vieillefond était-il responsable de la scission qui s'était formée et dont il était président ? Selon toute vraisemblance, non. On a l'impression que cette goguette est une initiative personnelle car ni Béasse, ni Béraud, qui ont été sous le feu en 1839, et encore moins Blanqui, ne pouvaient concevoir un tel type d'organisation ni un tel dirigeant. Le point de rencontre est que Vieillefond est révolutionnaire, comme Béasse et Béraud et qu'il entraîna peut-être dans son sillage quelques doux cabétistes, pervertis par les deux révolutionnaires, à participer aux soirées de sa goguette familiale et chantante. Car il semble certain que la scission s'est organisée à partir des intrigues de Béasse et Béraud qui ne les racontaient peut-être pas à Blanqui.

En tout état de cause, cela nous renseigne sur la querelle idéologique en cours. Les républicains révolutionnaires ne s'affirment pas communistes et les communistes sont fermement opposés à la violence révolutionnaire. Ce

27. Cabet l'inclut sans discernement dans un groupe comprenant Dupoty, Hubert (sic), Béraud, Béasse, Vieillefond. Il pense que la goguette se créa avec son assentiment (il ne dit pas sous son impulsion) et déplore que ses adeptes visitent davantage Blanqui — avec lequel il n'a aucun rapport, précise-t-il, — que Hubert. Puis il semble le décharger en écrivant que, bien que n'ayant jamais quitté son lit, il a été désigné par Vieillefond à la police comme « révolutionnaire et anti-communiste (sic) ».

n'est que bien plus tard que Blanqui fera pencher les communistes (ou socialistes car on ne fait pas toujours de différence très marquée à l'époque) du côté de la révolution, formant ainsi la trilogie république-révolution-socialisme dont il alimente son combat et sa vie.

Un autre aspect du procès est à considérer. Pour la première fois Blanqui refuse catégoriquement l'accusation et en public. D'ordinaire, soit il refusait de répondre, soit il revendiquait haut et fort. Cette attitude prouve qu'il était en-dehors de toutes les actions qu'on lui reprochait mais encore qu'il ne voulait même pas cautionner l'entreprise ni les hommes qui en étaient à l'origine. A son habitude cependant il se servit du tribunal et de sa défense pour poser les grands problèmes politiques et condamner l'instruction secrète. Blanqui ne fut d'ailleurs pas condamné, mais Béasse le fut à six mois, Vieillefond à trois mois et Houdin bénéficia d'une amende de pure forme du montant de 100 francs.

Blanqui retourna dans la prison de Blois dès la fin du procès, jusqu'à fin mai 1847. Entre-temps le ministre l'avait sommé de trouver un lieu de résidence en dehors de la ville et du département de l'Indre-et-Loire. Après un premier refus de choisir, il signala Blois, mais déclara le premier mai se maintenir prisonnier. Il resta enfermé un mois de plus puis « se laissa jeter hors de la prison ». La contrepartie de la grâce était la surveillance perpétuelle. Il fut donc soumis à Blois au régime de haute police qui lui rendit la vie insupportable. Mais quand à Tours, au mois d'août, une nouvelle émeute se produisit, toujours contre la cherté du pain, la justice, échaudée, ne poursuivit pas Blanqui, accusé par les journaux gouvernementaux d'en être l'instigateur.

Le révolutionnaire ne resta pourtant pas inactif pendant les neuf mois de son séjour à Blois. Logé chez Gouté, celui-ci fit preuve d'une grande constance dans son soutien à Blanqui, malgré la surveillance policière qui fit du tort à son commerce de tanneur. Il recevait des visites chez lui, toujours individuelles, pour dérouter la police. Des ouvriers blésois se présentaient, ainsi que Béasse qui s'était fixé dans la ville à son retour de prison. On y vit aussi les condamnés qui avaient purgé leur peine à la prison de Blois. C'est en gardant le contact avec les condamnés qu'il continua à être au courant des violences qui étaient exercées à l'intérieur de la prison et qu'il entreprit de les dénoncer, faisant connaître à la presse les abus de pouvoir du concierge Cross. Cette fois c'est lui, n'oubliant pas le Mont, qui essaya de rompre le silence sur les tortures infligées dans cette prison²⁸.

Tous les jours également Blanqui se rendait chez Groubental, imprimeur, rédacteur en chef et gérant du *Courrier du Loir-et-Cher*, la feuille d'opposition du lieu. Il y restait quelquefois toute la journée et son ami l'hébergeait même la nuit. M. Dommanget écrit : « La liaison Blanqui-

28. Cf. M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 335 à p. 337 et texte 107, p. 553.

Groubental s'affirme à ce point que *Le Courrier* ne se contente pas d'insérer les communications de Blanqui, ses récriminations touchant la police, ses attaques contre les geôliers et le concierge de la maison d'arrêt. Il donne de lui des articles de fond et il eut été singulier, en vérité, que Groubental n'ait point cherché à rehausser la tenue de son journal en utilisant la plume de Blanqui, tandis que celui-ci n'eût point cherché à profiter de l'occasion qui s'offrait d'exposer ses vues politiques »²⁹.

Malheureusement les articles de Blanqui ne sont pas signés et si on reconnaît la plume de l'auteur, il est difficile d'affirmer en toute certitude qu'ils sont de lui. En plus, aucune bibliothèque ou archive ne possède à notre connaissance la collection complète du journal avant le 2 décembre 1847. Dommanget n'en signale que deux parmi les sept qu'il serait possible de lui attribuer étant donné la forme et surtout les sujets traités. On y reconnaît l'anticléricalisme virulent et l'ironie assassine dont l'auteur a si bien fait preuve dans son attaque contre le mandement Morlot qui montre combien toutes les autorités tourangelles ont cédé à la peur d'un mouvement communiste dans leur ville et ont essayé par tous les moyens de le détruire.

On reconnaît aussi sa façon d'éplucher les journaux et de faire, façon revue de presse, la critique de leurs affirmations. Ce procédé traverse l'intégralité de ses manuscrits dans lesquels des articles entiers sont copiés et soigneusement controversés pour certains. Quand ils ne le sont pas, la prudence est de mise : on peut facilement croire que l'écrit est de lui puisqu'il est de sa main. Le piège est quelquefois malaisé à déjouer et nous avons eu des surprises, comme pour le texte écrit par Nougès et entièrement copié par Blanqui. Avec cette façon de faire, il examine la politique intérieure, observe les événements extérieurs, en particulier venant de Suisse (ce qui lui permet au passage d'épingler les jésuites !).

S'il est isolé de Paris qui peut seule enfanter la révolution, il ne reste pas inactif et rattrape le retard d'information que la prison lui a imposé. Il observe la campagne des banquets et se tient à l'affût du moindre frémissement. Il comprend immédiatement le message de délivrance de la journée du 24 février 1848, comme Martin Bernard dans sa prison averti par le directeur que : « C'est l'une et l'indivisible qui est arrivée ». Le 25 février, il est à Paris.

Dominique LE NUZ

29. Cf. textes 109 à 118, p. 558 à 575.

COUR DES PAIRS

EXTRAIT DES MINUTES DÉPOSÉES AU GREFFE*

Il résulte d'un arrêt contradictoirement rendu par la Cour des Pairs le 31 janvier 1840,

Que le nommé Blanqui (Louis Auguste) alors âgé de 35 ans, sans profession, né à Nice, demeurant autrefois à Gency, près Pontoise (Seine-et-Oise),

Déclaré coupable d'avoir commis à Paris, au mois de mai 1839, un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et d'exciter à la guerre civile en armant ou en portant les citoyens et habitants à s'armer les uns contre les autres,

A été condamné à la peine de mort, et, solidairement aux frais du procès¹.

Il résulte également de deux mentions mises en marge de la minute de cet arrêt :

* AD du Loir-et-Cher. L'état de santé de Blanqui s'aggrava considérablement durant l'hiver 1843-1844. Dans des lettres à sa sœur Zoé et les lettres à Girard des 15 et 16 février 1844, interceptées par la direction de la prison, que Dommanget avait pu lire aux Archives de la Manche, Blanqui, se considérant atteint de phtisie laryngée, demande avec insistance la visite d'un médecin d'Avranches. Les deux médecins qui l'auscultent sont d'accord pour considérer que c'était surtout l'état moral du patient qui était le plus affecté, mais qu'il était à craindre que la laryngite aiguë ne devienne chronique, auquel cas il deviendrait incurable. Son transfert était de ce fait indispensable. Le 18 mars 1844, dans un état grave, Blanqui fut transféré au pénitencier de Tours où il arriva le 20 selon le registre d'écrou, AD d'Indre-et-Loire, 2Y-235*-406. Son état de santé devenant de plus en plus alarmant, il fut transféré à l'hôpital le 22 avril. Bien que le terme « pénitencier » paraisse inadéquat, les extraits des registres d'écrou font bien la différence entre « pénitencier » et « prison » ou « maison d'arrêt » et c'est bien ainsi que le désignent les textes officiels de l'époque. Le pénitencier ou prison cellulaire de Tours était une construction récente puisque le journal *La Réforme* le décrit avec le plâtre des cellules encore humides. Ouverte en novembre 1843 elle était souvent citée comme modèle par Tocqueville. Le régime de la prison semble aussi dur qu'au Mont. J. Labussière nous a indiqué qu'une réforme avait été demandée au Conseil général d'Indre-et-Loire le 2 décembre 1850, s'appuyant sur un article de *L'Univers* qui dénombrait en sept ans 24 suicides et, en 1850, 12 cas d'aliénation mentale. Ce régime cellulaire, identique à celui du Mont explique peut-être, en plus de l'aggravation de sa maladie, son rapide transfert à l'hospice. Blanqui se remit alors progressivement, mais ne se leva et ne sortit de sa chambre qu'au printemps 1846. C'est là qu'il avait appris sa grâce, octroyée le 6 décembre 1844.

1. Cf. le procès des journées de mai 1839, 2ème catégorie, (texte 67, p. 421).

1° Que suivant lettres patentes en date du 1^{er} février 1840, le Roi a commué la peine de mort prononcée contre le dit Blanqui (Louis Auguste), en celle de déportation² ;

2° Et que suivant décision en date du 6 décembre 1844, Sa Majesté a fait remise au dit Blanqui de cette peine de la déportation, sous la réserve de la surveillance perpétuelle.

Pour extrait certifié conforme :

Le Maître des requêtes, Greffier en chef de la Cour des Pairs.

2. Cf. *ibid.*, p. 422.

[Lettre au Préfet d'Indre-et-Loire]*

*La Réforme*¹
jeudi, 12 décembre 1844

*Le Courrier d'Indre-et-Loire*² publie la lettre suivante de M. Blanqui ; les hommes de cœur de tous les partis apprécieront comme nous-mêmes, l'impression sous laquelle cette lettre a été écrite, et le sentiment qui l'a dictée :

Monsieur le Préfet d'Indre-et-Loire,

Monsieur,

Un bruit me parvient auquel je ne dois point croire, tant ce qu'il m'annonce me paraît odieux. Je serais, dit-on, grâcié !

Non ! monsieur, non ! cela n'est pas possible ! Si je dois mourir, c'est entre les mains de ceux qui m'ont frappé à mort. Me jeter au coin de la borne, quand il ne me reste plus que le souffle, en me disant : « Nous te faisons grâce ! » oh ! ce serait le dernier coup de pied !

Mais, monsieur, savez-vous que ma pauvre femme est morte de désespoir, il y a quatre ans, que nos biens sont passés à un fils tout enfant qui ne m'appartient plus, qui dépend d'un tuteur responsable. Me faire grâce ! Mais c'est se débarrasser des frais de traitements de ma maladie ! C'est m'achever plus sûrement. Je ne pourrais pas me faire soigner, moi ! Je n'ai plus rien. Ma condamnation m'a dépouillé de tout, et cette grâce ne me rendrait rien, car elle ne relève pas de la mort civile. Je vous le dis, c'est m'achever.

* *La Réforme*, 12 décembre 1844. BN D 428. Sur les circonstances de la grâce de Blanqui voir l'introduction aux textes de la cinquième période.

1. La date du 29 juillet 1843, création de *La Réforme*, semble avoir marqué les républicains, même en prison (cf. texte 87, note 35, p. 463). Ce grand organe radical fut créé par Ledru-Rollin, Grandménil, Baune et Flocon. Parmi les autres actionnaires fondateurs, on peut citer Étienne Arago, Louis Blanc, Cavaignac, Crémieux, Pierre Leroux, Félix Pyat, Schœlcher. Cavaignac puis Flocon en furent rédacteurs en chef. De tendance démocratique plus marquée que *Le National* de Marrast, son comité de rédaction comprenait, en 1846, Ledru-Rollin, E. Arago, Dupoty, Guinard, Joly, L. Blanc, Lamennais, Schœlcher, Recurt, pour ne citer que les plus connus. Cet article est un de ceux qui clôturent la grande campagne de presse en faveur des prisonniers politiques commencée en janvier 1843.

2. *Le Courrier d'Indre-et-Loire* du 10 décembre. Ce journal semble être, comme son homonyme du Loir-et-Cher, un journal d'opposition. Il parut de 1832 à 1845. Il avait en face de lui *Le Journal d'Indre-et-Loire*, qui succéda au *Journal du département* en 1799. Tri-hebdomadaire, il appartenait aux notables de la ville, les Mame, les Gouin, etc. et représentait le pouvoir.

Et puis, monsieur, et mes amis ! mes amis toujours prisonniers ! ils ne sont pas malades, comme moi, dit-on. Qu'importe ! Je suis responsable de leur captivité ! Et je ne dois sortir de prison que le dernier de tous. Si la vie m'abandonne pendant l'épreuve, eh bien ! ce sont des chances de la lutte ! Mais devenir libre sans eux, ah ! monsieur, ce serait pour moi l'excès du désespoir³.

Je proteste, monsieur, je proteste de tout ce qui me reste de force contre cette grâce qui voudrait m'accabler. Je la repousse avec angoisse et, je l'espère, ce cri suffira pour en conjurer la menace.

Tours, lundi 9 décembre 1844⁴

Signé : Louis Auguste BLANQUI.

3. On a beaucoup épilogué sur les raisons que donne Blanqui de refuser sa grâce. En dehors de la constatation qu'il n'avait plus de revenus, nous retiendrons qu'il évoque cette mesure comme une condamnation à mort politique, piège qu'il avait déjà écarté lors du procès de janvier 1840 en refusant de se défendre et en acceptant la pleine responsabilité de l'insurrection. La seconde, la solidarité, est dans la logique de ses actes depuis 1839 et n'est pas d'un homme qui fuit le danger, comme chercheront à le montrer ses ennemis (cf. Introduction, p. 483, sq.).

4. On peut noter la rapidité simultanée de l'information et de la réponse de Blanqui.

**[Correspondance entre A. BLANQUI
et le maire de Tours]***

La Réforme

Lundi, 30 décembre 1844

On lit dans *Le Courrier d'Indre-et-Loire* :

« Nous avons publié, dans notre numéro du 10 décembre, une protestation que M. Louis Auguste Blanqui nous avait adressée à la première nouvelle d'une grâce dont il devait être l'objet. Seize jours s'étaient écoulés depuis cette protestation dont une lettre du Préfet d'Indre-et-Loire fait connaître enfin le résultat.

Cette lettre s'informe, auprès de M. le Maire de Tours¹, des intentions catégoriques du prisonnier, au sujet de la remise du restant de sa peine.

Le détenu Blanqui, demande M. le Préfet, s'est-il décidé à accepter sa grâce, ou persiste-t-il à la refuser, en revendiquant toute solidarité avec ses complices ? Quel que soit le parti auquel il s'est arrêté, l'autorité désire le connaître.

M. le Maire a communiqué cette pièce à notre ami par le billet ci-dessous :

Tours, 23 décembre 1844

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser copie de cette lettre que M. le Préfet du département m'a écrite à votre sujet.

Je vous serai obligé de me mettre le plus promptement possible à même de répondre à l'objet de cette lettre.

Agréé, etc.

Le Maire de la ville, WALVEIN

* *La Réforme*, 30 décembre 1844, qui continue de relayer *Le Courrier d'Indre-et-Loire* et Mss BN NAF 9582, f° 380-381 et 9581 f°26.

1. Auguste WALVEIN, maire de Tours, d'origine belge, fut naturalisé en 1826. Franc-maçon, membre de la loge des « Amis réunis », opposant aux Bourbons, notaire, il devint adjoint au maire en 1830. Maire le 24 juillet 1835, il annonçait en août un vaste programme stigmatisant la politique de ses prédécesseurs et dénonçait la dépendance du développement de l'urbanisme et de l'intérêt général aux intérêts privés. Les conditions d'existence dans la ville ont été considérablement améliorées sous son administration. Il fut maire jusqu'en mai 1847, chassé par son opposition qui lui reprochait, entre autres, son souci des pauvres.

Réponse d'Auguste Blanqui au Maire de Tours² :

Hôpital de Tours, 26 décembre 1844

Monsieur le Maire,

Je ne reçois qu'aujourd'hui 26 votre lettre datée du 23, et celle de M. le Préfet d'Indre-et-Loire, en date du 19. Il n'a pas dépendu de moi, vous voyez, de répondre plus tôt.

Non seulement je ne veux ni n'accepte de grâce, mais j'aime mieux, tout cruellement malade que je suis, être sur-le-champ replongé dans un cachot que de redevenir libre sans mes amis.

Dites au Ministre, dites-lui bien que *je revendique toute solidarité avec mes complices*. Croirait-on par hasard l'avoir détruite par la violence des tortures, cette solidarité sainte ? Jamais ! C'est elle qui nous a soutenus dans nos terribles épreuves, c'est elle seule qui fait notre force, et c'est parce qu'il essayait de la briser que l'acte isolé, dont j'étais menacé, m'a arraché un cri de désespoir³.

Ainsi donc, que le Ministre me fasse réintégrer de l'Hôpital dans la première prison venue. Cette perspective est pour moi un véritable plaisir, comparée à celle d'une grâce odieuse.

Recevez, M. le Maire, l'assurance de ma parfaite considération.

A. BLANQUI

2. Alain DECAUX, p. 260 et 261, désigne Charles Dain comme destinataire de ces lettres parce que Blanqui avait inséré dans sa lettre à Dain la correspondance qui a suivi sa protestation (cf. texte, 97, p. 510 et n. 9).

3. Blanqui ne conserve que la solidarité avec ses anciens co-détenus, comme raison de son refus.

[Lettre à Ferdinand FLOCON]*

14 août 1846

La Réforme, Paris, mardi 18 août 1846

Notre ami Louis-Auguste Blanqui nous adresse la lettre suivante¹, qui, d'après ses intentions, aurait dû nous parvenir hier. Nous nous empressons de la publier, et les démocrates applaudiront aux honorables sentiments qui l'ont dictée :

« Monsieur le rédacteur,²

Le hasard fait tomber sous mes yeux une circulaire aux électeurs du 1er collège de Bordeaux, signée Blanqui (aîné)³, où je lis la phrase suivante :

« Cette protestation (contre le coup d'État populaire du 31 mai [1793]) fut préparée, discutée et signée chez mon père. J'en garde encore l'épreuve corrigée de sa main, et mon père a payé de treize mois de captivité le courage de l'avoir provoquée. »⁴

* *La Réforme*, Paris, 18 août 1846. Plusieurs éléments des notes de ce texte sont tirés de la communication de Jacques GRANDJONC au colloque Blanqui, « A propos des relations des frères Blanqui entre eux et avec P.-J. Proudhon : quelques documents oubliés ou inédits », *Blanqui et les blanquistes*, op. cit., p. 13. Jacques Grandjunc semble le premier à avoir publié cette lettre, remarquant à juste titre qu'elle était restée dans l'oubli. Blanqui commençait à sortir de sa chambre d'hôpital où la maladie l'avait cloué pendant deux ans. Ce texte est l'un des rares dans lequel Blanqui porte un jugement sur son frère. Jacques Grandjunc publie des lettres d'Adolphe Blanqui à Proudhon également très sévères pour Auguste et cela dès 1840. Il semble que le désaccord entre les deux frères soit consommé. Rappelons qu'Adolphe ne vint pas lui rendre visite au Mont.

1. Vingt mois auparavant, des lettres de Blanqui avaient déjà été publiées par *La Réforme* (cf. textes 90 et 91), dont le comité de rédaction avait été rejoint par Dupoty libéré de Tours par l'amnistie. J. GRANDJONC fait remarquer que la rédaction du journal considère Blanqui en 1846 comme l'un des siens.

2. Journaliste d'opposition de toujours, Ferdinand FLOCON avait remplacé, à sa mort en mai 1845, Godefroy Cavaignac à la rédaction en chef. Bien que nous ne connaissions pas les relations existant entre lui et Blanqui, il est permis de penser que depuis *Le Courrier français* ils avaient eu des occasions de se rencontrer, ne serait-ce que parmi les défenseurs des accusés d'avril.

3. Cette circulaire d'Adolphe Blanqui, qui signait « Blanqui aîné » depuis les années trente, n'est conservée ni à la BN, ni aux AD de la Gironde (J. GRANDJONC).

4. Les journées révolutionnaires des 31 mai et 2 juin 1793 et les protestations des girondins qui suivirent, les 6 et 19 juin, déterminèrent deux séries de proscription des girondins, la première, dès le 2 juin, de vingt-neuf députés, les autres quittant les travaux parlementaires, la seconde de soixante-treize, en vertu du décret du 3 octobre 1793, dont

Il n'y a qu'un mot de vrai dans ces lignes, c'est que mon père a subi une captivité de treize mois. Tout le reste est contourné.

La protestation des soixante-treize est l'oeuvre de Lauze-Duperret⁵. Elle fut préparée, discutée et signée chez Lauze-Duperret ; le député des bords de la Garonne⁶ ne peut pas en *garder encore l'épreuve corrigée* de la main de mon père ou de toute autre main, attendu que la protestation n'a pas été imprimée. Bien loin de là elle fut tenue profondément secrète, et il n'en a jamais existé d'autre exemplaire que le manuscrit original, caché et saisi chez Lauze-Duperret, qui paya de sa vie cette intrigue contre-révolutionnaire, car ce n'est pas autre chose. Tout le monde sait aujourd'hui que Lauze était un ardent royaliste. Mon père n'a rien provoqué ; républicain dévoué, en donnant, comme tant d'autres, et sans plus ample examen, une signature qu'on sollicitait de son patriotisme, il a été dupe ; il en convenait avec moi, et j'en fais sans honte l'aveu pour lui. N'avons-nous pas été dupes, nous aussi, il y a seize ans ? Il est honorable d'être dupe, pourvu qu'on ne le soit pas deux fois.

Ce que je viens de dire, je le tiens de la bouche de mon père lui-même, et il est facile de vérifier, dans les journaux et les mémoires de l'époque, l'exactitude de son récit. La version du candidat bordelais est un roman.

Que l'on fasse des contes bleus à des marchands d'écus ou de trois-six⁷, plus ferrés sur le report que sur l'histoire, c'est très bien : ces messieurs, qui n'ont pas tout à fait autant de littérature que de bank-notes, ne s'aviseront guère de chicaner l'auteur. Mais que pensera le public sérieux ? Et les acteurs ou les témoins encore vivants de cet épisode ainsi travesti, que diront-ils ? Devant les affirmations si nettes de la circulaire, c'est mon père qu'on accusera de mensonge, lui si véridique, si modeste ! C'est sur sa

Jean Dominique Blanqui, arrêté le 4 octobre (il n'a siégé que du 24 mai au 2 juin, cf. Biographies familiales).

5. Riche négociant d'Apt, Claude Romain LAUZE de PERRET, député des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée législative et à la Convention, girondin d'extrême droite, était connu pour son opposition à la mort de Louis XVI et ses éclats à la Convention. Arrêté le 4 octobre 1793, il fut exécuté le 31 du même mois. On comprend qu'Auguste Blanqui ait du mal à pardonner à son frère cette fantaisie historique et son interprétation...

6. Cette façon de désigner son frère qui venait d'être élu député de la Gironde le 1er août, où il était le candidat ministériel du gouvernement Guizot illustre un nouveau degré vers la rupture des liens familiaux, le fossé entre leurs conceptions politiques s'aggravant. Les prises de position d'Adolphe en faveur du libre échange, surtout depuis le printemps 1846, en faisaient le représentant convenable des maîtres de chai de Bordeaux. Rappelons aussi que le cens électoral écartait du vote la quasi totalité des citoyens français : l'état récapitulatif des électeurs pour 1845 donnait le total de 238 251 électeurs sur une population de 35 millions, soit 1/150e.

7. Ancienne dénomination de l'eau-de-vie de 33 à 36° Cartier, soit 85° centésimaux. Blanqui vise ici les banquiers (« marchands d'écus ») et les distillateurs de Bordeaux.

mémoire que tomberait la souillure d'une hâblerie ! Je ne le souffrirai pas... Je ne puis souffrir que l'honneur du conventionnel austère fasse les frais de réclames pritchardistes⁸, que cette vie, toute d'abnégation, de désintéressement, de droiture inflexible, soit transformée en magasin de *puffs*⁹ électoraux ! Personne n'exploitera impunément cette mémoire vénérable.

Un mot maintenant sur la vie politique de mon père, sur son attitude à la Convention. Simple soldat, et non point coryphée du parti girondin, il a suivi avec une bonne foi toute républicaine la bannière qu'il croyait celle de la justice et de la liberté. Il n'avait pas deviné l'ignominie cachée dans les plis de cette bannière. Ce n'est que bien longtemps plus tard que la lumière s'est faite pour lui. Lorsqu'après 1830, il a vu se dérouler les hauts faits de la politique du comptoir et du coffre-fort, lorsqu'il a vu le drapeau du *modérantisme* et du *négociantisme* secouer sur la France l'opprobre de la paix à tout prix et de la corruption, oh ! alors ses yeux se sont ouverts, et en reconnaissant le même parti bourgeois pour lequel il avait jadis combattu et souffert, il s'est pris à regretter amèrement tant de nobles vies sacrifiées à une cause si détestable. Combien de fois l'ai-je entendu s'écrier, en parlant de ses anciens adversaires : « Ils avaient raison ! Maintenant je serais avec eux ». Et ce vieux girondin, qui avait nourri ma jeunesse de son ressentiment contre les montagnards, il est mort montagnard !¹⁰

Ah ! si les girondins eussent pu vivre assez pour voir à l'œuvre, dans la plénitude de sa puissance, cette faction carthaginoise¹¹ qui leur a coûté la tête, je ne crains pas de le dire, tout ce qu'il y avait parmi eux de grands

8. « L'affaire Pritchard » alimenta pendant plusieurs années les luttes de l'opposition. George PRITCHARD, missionnaire protestant anglais à Tahiti dès 1824, avait une grande influence sur la reine Pomaré IV et parvint à faire interdire l'accès de l'île à des concurrents catholiques français en 1836. Il devint peu à peu le symbole de la rivalité coloniale entre les deux grandes puissances. Accusé d'avoir fomenté la révolte contre l'établissement du protectorat français en 1843, il est arrêté et expulsé en mars 1844. Ses protestations furent prises en considération par le gouvernement anglais qui, à la faveur d'un marchandage impliquant d'autres enjeux internationaux, exigea et obtint du gouvernement français des excuses et des réparations le 2 septembre 1844. A la Chambre, les débats furent passionnés et l'opposition, la gauche notamment qui vivait encore dans le souvenir des guerres révolutionnaires et impériales contre la Grande-Bretagne, se déchaîna. Sous le titre « députés du parti Pritchard », la presse de gauche publia la liste des 233 députés qui votèrent, en janvier 1845, le paragraphe de l'adresse confirmant l'indemnité à Pritchard. C'est donc aux membres de la majorité de Guizot que Blanqui assimile son frère, bien que non élu à l'époque.

9. « Mensonges », « charlatanisme ». (J. GRANDJONC)

10. Il semble que ce soit l'un des rares témoignages précis de Blanqui sur la position politique profonde de son père.

11. Fondée sur le commerce et la banque, ce qu'il appelle plus haut le « négociantisme » (J. GRANDJONC).

cœurs se seraient écrié comme mon père, et, comme lui, ils seraient morts montagnards !

Agréez, etc.

Louis Auguste BLANQUI

Hôpital de Tours, 14 août 1846.

P.S. Soyez assez bon pour désigner le député bordelais sous le nom de *Blanqui aîné*. Le public voudra bien ne pas confondre : les méprises sont fastidieuses.¹²

12. Blanqui reviendra sur ce sujet dans un article du *Courrier du Loir-et-Cher*, du 9 décembre 1847, dont il est probablement l'auteur (cf. texte 112, p. 565).

[Lettre à MARIAU]*

Prison de Tours, le 28 novembre 1846

Mon cher Mariau,

Vous m'avez promis *Le Juif-errant*¹, voilà déjà pas mal de temps. C'est aujourd'hui le cas de me l'envoyer. J'ai écrit à M. Davonneau d'aller vous le demander, mais il est plus simple encore de m'adresser à vous directement. Voyez enfin si vous ne pourriez pas me procurer ensuite d'autres livres.

Aurez-vous le temps d'aller demander une permission pour me voir ? Priez Graffin de ma part d'en réclamer une également.

Plutôt j'aurai de quoi lire, mieux ce sera, comme vous pensez.

Tout à vous d'amitié.

A. BLANQUI

* AD du Loir-et-Cher. Cette lettre est datée du 28 novembre 1846, le jour du retour en prison de Blanqui. Remis sur pied à la stupéfaction générale, Blanqui, avec Béasse et Béraud, n'était pas resté inactif à l'hospice de Tours, transformé en véritable foyer de réflexion. Il reçoit beaucoup de monde et facilite diverses activités : dès le début de 1846 il rédige les statuts de l'Union générale, société mutuelle (avec Bonnin, Blaire, Fortin, ouvrier cordonnier, Blondeau, ouvrier ébéniste), approuvés par le préfet le 21 mars ; il reçoit souvent l'ouvrier tailleur Boucher qui organisa la société philanthropique des ouvriers tailleurs. Tours était un des principaux foyers cabétistes de France, composé d'ouvriers, d'artisans et de commerçants, depuis la présence du médecin Desmoulin vers 1840 et de l'architecte Habert, depuis parti à Troyes, mais néanmoins cité dans la liste d'inculpés d'Orléans. Autour de Blanqui, les uns et les autres se rassemblent et aucun ne s'en cache. Enfin, les membres de la société lyrique des Fils du Diable, la « goguette », dont il sera parlé plus loin, se retrouvent également autour de lui. Cette société réunissait beaucoup de membres des autres sociétés. Il reçoit également des « personnalités républicaines » comme celles qu'il évoque dans cette lettre. Ce sont ces personnages qui ont été tout de suite visés lorsque les émeutes des grains, dont il sera fait état ultérieurement, se déclenchèrent (cf. introduction, note 24, p. 486, pour les personnages cités).

1. *Le Juif errant* d'Eugène SUE, publié en 1844-1845, a sans doute inspiré un certain nombre de sobriquets des membres de la goguette, comme « Couche tout nu » (cf. texte 94).

Ordonnance à comparaître du procureur du roi*

(Tours, le 1^{er} mars 1847)

Le Procureur du Roi,

La procédure instruite contre Blanqui, Béraud, Béasse¹, Bonnin, Vieillefond, Leprêtre² et autres ;

En ce qui touche Delorme, Augustin Delusier, Legane père, Legane fils, Herbillon, Arsène Lhommeau, et Jean Méné³ ;

* AD du Loir-et-Cher. L'instruction de ce procès débuta, en fait, le 22 novembre 1846, dès le lendemain des émeutes de Tours. Deux journées d'« émeutes de la faim », qui ont d'autant plus impressionné l'opinion que la paisible Touraine n'avait jamais connu, jusque-là, une émotion populaire, et n'en connaîtra plus d'autre, d'ailleurs, par la suite... La tentation était forte, pour les autorités politiques, judiciaires et spirituelles (Mgr Morlot), d'attribuer la responsabilité de cette situation inédite à la présence de Blanqui, et à la diffusion des idées communistes animant, pensait-on, la société des Fils du Diable. (Ph. VIGIER). Dès le 22, Houdin, provocateur et mouchard placé là par la police, va dénoncer Blanqui à la mairie et le lendemain refait sa déposition au substitut Maillard. Les 21 et 22 novembre, des arrestations eurent lieu, mais pas une seule de ces personnes ne figurera dans le procès (cf. introduction, note 19, p. 485). Le 27 novembre, outre Blanqui, Leprêtre, Boucher, Guillet, Vieillefond, Béasse, Béraud et Bonnin sont arrêtés, ce dernier relâché sous caution. La procédure était à l'origine instruite contre trente-neuf inculpés. Sept sont relaxés et trente-deux sont traduits en correctionnelle au tribunal de Tours qui tente de bâtir un complot sur l'émeute, mais, faute de preuves, conclut au non-lieu le 3 mars.

1. Nous avons déjà rencontré Jean-François BÉASSE, blessé le 12 mai et condamné avec Blanqui au procès de la deuxième catégorie (cf. texte 67, p. 409), détenu à Doullens, où l'avait rejoint Pierre BÉRAUD qui devait aboutir au Mont-Saint-Michel (cf. texte 72, note *, p. 431 et surtout texte 74, p. 433). Libérés, le premier avec la grâce du 4 octobre 1844 et le second dès le 15 mai 1842, ils se sont retrouvés à Tours auprès de Blanqui et de Huber. Béasse profitait de sa nouvelle profession de colporteur de livres pour faire une intense propagande. Il assistait régulièrement aux réunions de la société mutuelle de l'Union générale de Tours. Membre de la société des Fils du Diable, surnommé Longs-cheveux, Béraud profitait aussi de sa profession de phrénologue pour pénétrer les milieux ouvriers et sa brochure, *Une nuit à Venise*, était considérée comme « un ouvrage révolutionnaire très dangereux ». Ils furent arrêtés le 27 novembre 1846 et enfermés à la maison d'arrêt avec Blanqui.

2. De ces trois animateurs du mouvement local, Étienne BONNIN est le seul Tourangeau. Co-fondateur de la société mutuelle de l'Union générale, dont, d'après DOMMANGET, Blanqui rédigea les statuts, un des plus fidèles visiteurs de Blanqui à l'hôpital, il était connu comme communiste icarien ainsi que René LEPRÊTRE, connu pour avoir soutenu la veuve de Troncin, l'animateur des grèves parisiennes de 1839-1840. Sous les surnoms de Sans-Culotte et de Belzébuth, ils étaient tout deux membres de la société lyrique des Fils du Diable créée sur le modèle des « goguettes » parisiennes par Eugène VIEILLEFOND en août-septembre 1846. Si le passé de chansonnier parisien de ce dernier a laissé des traces, son action politique est moins précise. Il présidait la goguette tourangelle sous le nom de Lucifer. Ils furent tous trois arrêtés dès le 27 novembre et incarcérés avec Blanqui et ses compagnons.

3. Parmi ces inculpés relaxés, Delorme, les Legane, Herbillon, étaient icariens (F. FOURN, *op. cit.*).

Attendu qu'il n'est pas établi qu'ils aient fait partie d'une association illicite et que ceux d'entre eux qui ont assisté à quelque séance de la société de chant l'aient fait en connaissance de cause et comme affiliés à la société.

En ce qui touche Eugène Vieillefond, Leprêtre, Houdin, Bonnin, Caillard, Boucher, Béasse, Billon, Blondeau, Cadeau, Carré, Durand, Guillet, Jolly, Jou, Lacouture, Lambert, Lambron, Lebret, Lebreton, Lecomte, Leduc, Leroi, Pommard, Quentin, Eugène Royer, Antoine Royer, Saché, Sardes, et Victor Michel⁴.

Attendu qu'il existe contre eux charges et préventions suffisantes d'avoir été membres d'une société non autorisée, fondée en septembre dernier sous le titre des « *Fils du Diable* »⁵, société qui se réunissait tous les dimanches soirs dans un des cafés de la ville, dont le but apparent était le chant et dont le but secret et réel était la propagation des doctrines en communisme.

En ce qui touche Blanqui et Béraud ;

Attendu qu'il est suffisamment établi qu'ils étaient les conseils, l'âme et les directeurs suprêmes de cette société et qu'à ce titre ils étaient réellement membres de l'association ou dans tous les cas leurs complices.

Attendu que le délit d'association illicite est prévu et puni par l'article 291 du code pénal et les dispositions de la loi du 10 avril 1834.

Requiers qu'il plaise au tribunal statuant en chambre du conseil sur le rapport de M. le juge d'instruction, dire qu'il n'y a lieu à suivre contre Delorme, Delusier, Legane père, Legane fils, Lhommeau, Mégné et Herbillon.

Ordonne que Vieillefond, Leprêtre, Bonnin, Caillard, Boucher, Béasse, Billon, Blondeau, Cadeau, Carré, Durand, Guillet, Jolly, Jou, Lacouture, Lambert, Houdin, Lambron, Lebret, Lebreton, Lecomte, Leduc, Leroi, Pommard, Quentin, Eugène Royer, Antoine Royer, Saché, Sardes, Victor Michel, Blanqui et Béraud, seront traduits en police correctionnelle sous la prévention.

Tous les droits et moyens du ministère public demeurent réservés pour les autres faits qui peuvent ressortir de la procédure.

4. Pratiquement tous membres des Fils du Diable (voir leurs surnoms dans les biographies en annexe). HOUDIN, le délateur, repris de justice et ancien zéphir des compagnies de discipline, avait été ouvrier maçon à l'hôpital. Installé dans un coin du pavillon de l'hospice où était Blanqui, cela lui permettait de surveiller toutes ses visites. Parmi les autres beaucoup étaient ouvertement communistes icariens (Claude BILLON, Auguste JOU, Léon LAMBRON, François LECOMTE, Adolphe SACHÉ, François CAILLARD), Jean CARRÉ était en plus le cordonnier de Blanqui. D'autres étaient aussi des familiers de Blanqui comme Pierre BOUCHER, membre influent de la société philanthropique des ouvriers tailleurs, qui lui entretenait ses vêtements. On peut signaler aussi Sylvain BLONDEAU, icarien et l'un des co-fondateurs de la société mutuelle de l'Union générale, Jacques DURAND qui copiait les chansons socialistes, etc.

5. L'appartenance à la société « Les Fils du Diable » est en fait la seule inculpation retenue.

**[Arrêt de la Cour royale d'Orléans
Renvoi au tribunal correctionnel de Blois]***

17 mars 1847

[Extraits]

[L'arrêt commence par l'énumération des quarante inculpés, ajoutant à la liste précédente, p. 502 et 503, Habert, prévenus d'avoir en 1846, fait partie d'une association illicite dont le but était la propagation et le triomphe des doctrines communistes.

L'arrêt reprend l'énumération des inculpations.]

[...]

28^{ème} [inculpé] : BLANQUI

Auguste Blanqui, dont les antécédents et les principes sont connus, paraît avoir été l'âme et l'organisateur de l'association. Si l'idée de former une goguette a germé d'abord dans la tête d'Eugène Vieillefond, c'est Blanqui qui l'a développée et mise en œuvre et qui sous le titre et l'apparence d'une société chantante a organisé une association politique. Ainsi il disait à Houdin : « Eugène m'a proposé une fois de former une goguette et nous l'avons formée, elle compte déjà trente ou trente cinq membres. Il faut que vous en fassiez partie. Nous avons imaginé le chant pour empêcher la police d'intervenir. »

Sur l'observation qu'on ne pouvait rien faire avec trente cinq personnes, Blanqui répliqua : « Ne croyez pas que nous soyons seuls du même parti. Dans la haute société, il existe des hommes qui ne peuvent se mêler à nous, simples ouvriers, et sur lesquels nous pouvons compter. »

Cédant à ces suggestions, Houdin se décida à entrer dans l'association et se rendit aux réunions.

* AD du Loir-et-Cher, dossiers Blanqui. Après la décision du tribunal de Tours, concluant au non-lieu, le ministère public fit appel et porta l'affaire devant la cour d'appel d'Orléans dont la chambre des mises en accusation renvoya les inculpés devant le tribunal correctionnel de Blois. Nous ne publions que le passage concernant Blanqui où l'on voit que tout repose sur les déclarations d'Houdin. Il manquait dans la liste précédente l'architecte Pierre Habert qui avec l'officier de santé Dumoulin avait propagé la doctrine icarienne et était depuis parti à Troyes.

Blanqui tenait le même langage à François Lecomte, il vantait l'utilité de la goguette, l'invitait à en faire partie. C'était un moyen merveilleux de propager la doctrine du Communisme et d'en assurer le triomphe. Aussi, lorsque les troubles éclatèrent au marché de Tours, le vingt et un novembre, Blanqui était tenu au courant de ce qui se passait. Le même jour, à dix heures du matin, il disait à Houdin : « Cela va bien. Toutes les communes sont révoltées, mais il faut les soutenir. On se bat déjà à la halle. Il faut nous rassembler en nombre pour ne pas laisser mourir cela. » Et dans la soirée, des émissaires envoyés par les membres de la société allèrent du café Pontus porter la nouvelle à Blanqui qui attendait derrière les murs de l'hospice.

Ces faits tendent à établir que « si à raison de sa position, Blanqui n'a pas fait matériellement partie de l'association en ce sens qu'il n'a pas assisté aux réunions, il a participé autant qu'il était enclin à la formation de la société et à son organisation en donnant à Vieillefond, à Houdin et à Lecomte des instructions à cet effet, ou en les engageant à s'y affilier ».

Beaucoup d'autres individus ont été compris dans l'information et même inculpés. Mais les charges qui leur sont présumées ne sont pas assez graves pour motiver leur mise en prévention.

[Après une nouvelle énumération des considérants]

La Cour réforme l'ordonnance de non-lieu rendue par le Tribunal de Tours.

[Statuant sur les préventions des prévenus]

Les renvoie devant le Tribunal de police correctionnelle de Blois pour y être jugés suivant la Loi¹.

[...]

1. En raison de quoi, il fut interdit à Blanqui de résider dans le département d'Indre-et-Loire.

Réponse au mandement MORLOT^{1*}

[Printemps 1847]

Si l'on poursuivait un berger pour cause d'association avec son troupeau, parce qu'ils passent les jours et les nuits de compagnie, le prétexte offrirait tous les caractères matériels de la vérité. Jamais association plus intime, plus continue...

Comparaison ridicule, va-t-on dire ! sans doute, on ne traduit pas les moutons devant un tribunal ; on ne les juge pas ; on fait mieux : on les mange sans autre forme de procès.

S'ils étaient des lions, l'affaire serait plus compliquée, le déjeuner moins certain. Ainsi vont les choses dans ce monde sublunaire. Malheur aux faibles ! C'est la devise et la loi d'ici-bas.

Qu'est-ce aujourd'hui que de pauvres ouvriers ? La faiblesse faite homme. On ne se gêne donc pas plus avec eux qu'avec la gent bêlante ; c'est à qui leur donne le meilleur coup de dent, à qui leur arrache la plus grosse poignée de laine.

* BN Mss NAF 9582 398-401, n° 134. Le manuscrit porte le titre suivant : « Réponse au mandement de l'archevêque de Tours, Morlot, au cours du carême 1847, contre les communistes, dans le cadre du procès de Blois, poursuites contre les sociétés secrètes », et comme date : « Doullens, 8bre 1849 », dont il est difficile de tirer une conclusion. Soit cette réponse a été écrite après coup, soit il s'agit d'une copie. C'est le premier texte aussi virulent de Blanqui contre le clergé bien qu'il se soit déjà affirmé anticlérical mais croyant à l'immortalité de l'âme selon les dires de Vieillefond (cf. aussi Introduction à la troisième période, p. 248). Les allusions de Mgr Morlot, dans son mandement (AD Indre-et-Loire 2V3-92), ne pouvaient permettre un seul instant de douter des actions et de l'identité des personnes visées. Exhortant les fidèles à la prudence il évoque le saint pontife qui demande que rien ne soit négligé pour « que vous repoussiez avec horreur les funestes écrits, que vous vous hâtiez de fuir, comme à la vue d'un serpent, les factions, les sociétés des impies et de tous ceux qui pourraient porter atteinte à l'intégrité de la foi et des mœurs ». Et un moment plus tard il s'écrie : « Au lieu des doctrines empoisonnées répandues et accréditées par des hommes de malheur et des artisans d'iniquité, écoutez les leçons de la religion ; c'est par elle qu'on échappe aux dangers, qu'on goûte le repos et la paix. » Il faut rattacher la réponse de Blanqui qui deviendra par la suite le chef de l'athéisme français, à cette réflexion que cite GEFFROY à propos des religieuses de l'hôpital sans donner sa source : « Les jours de communion, les sœurs de l'hospice de Tours sont inabordables, féroces. Elles ont mangé Dieu. L'orgueil de cette digestion divine les convulsionne. Ces vases de sainteté deviennent des fioles de vitriol. » (p. 128)

1. François Madeleine MORLOT était archevêque de Tours depuis 1842. D'après Jeanine LABUSSIÈRE, sa carrière tient plus à son habileté à flatter les pouvoirs qu'à son apostolat, comme le montrent les quelques citations de ses instructions. Il n'a laissé que de vagues écrits et sa gestion a été un désastre : le palais du XVII^e a été un gouffre par l'opulence de sa décoration et la splendeur de son parc.

Voici venir le clergé et ses fureurs, l'Archevêque et ses excommunications. Mandement venimeux, colportage de calomnies, tout est bon contre les prisonniers réduits au silence.

Le peuple, ignorant et crédule, accepte ces mensonges comme des vérités. Les impostures que la première soutane venue lui siffle à l'oreille sont, à ses yeux, paroles d'évangile. Il ne va pas soupçonner chez les prêtres la noirceur et la perfidie qui n'ont pas accès dans son cœur.

Sur la foi de ces vipères de sacristie, il se tourne contre ses propres enfants ; il prête à ses ennemis son appui pour les écraser. Aveugle ! Qui ne voit point qu'il se frappe lui-même, et que le coup porté aujourd'hui atteindra demain ceux qui ont prêté leur bras pour le lancer ?

Pourquoi ce déchaînement archi-épiscopal contre des ouvriers inoffensifs et irréprochables ? Ne pourrions-nous pas dire comme Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont : « Monseigneur, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?... Les impies sont ceux qui insultent un captif innocent, qui lui crachent à la figure dans son cachot, et qui distribuent des pierres à toutes les mains pour le lapider². »

C'est ainsi que ce prétendu pasteur mêle le fiel de ses tartines au beurre et au lait du carême. Un prêtre du charpentier crucifié, les pieds sur les coussins de velours, le corps mollement noyé dans un flot de soie et de dentelles, laisse tomber avec grâce, pendant la digestion, ses anathèmes enjolivés et ses élégantes malédictions !

2. C'est dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, en réponse aux attaques de l'archevêque de Paris contre la parution de *L'Émile*, qu'en 1763 Jean-Jacques ROUSSEAU écrivit cette phrase.

[Lettre à Charles DAIN]*

Pénitencier de Tours, 18 avril 1847

Vous savez, Monsieur¹, que notre affaire vient le 26 devant la police correctionnelle de Blois. On nous garde ici dans l'isolement de la cellule jusqu'au jour des débats, afin d'empêcher entre nous tout concert pour la défense². On a grand soin d'établir la solidarité du délit, mais en même temps on parque chacun dans sa défense personnelle. Encore les moyens de la préparer ainsi restreints, nous sont-ils disputés par toutes les combinaisons imaginables.

Les pièces et les avocats sont à Blois, les prévenus à Tours : partant, ni renseignements ni lumière pour les défenseurs qui se trouvent réduits aux documents de la procédure écrite, documents inertes et trompeurs qui, sans le commentaire des accusés, pourraient égarer le bourreau dans de très fausses voies³. De cet énorme dossier dont j'entends parler depuis un mois, il ne m'est revenu que quelques brides, quelques tronçons informes, et j'arriverai à l'audience sans avoir pu mettre la main sur les pièces les plus importantes.

Que faire ? se plaindre ? La presse a, ma foi, bien d'autre besogne en tête que celle d'enregistrer les doléances de pauvres parias mis au ban de la société d'un mouvement presque unanime⁴. La justice voit cet abandon, ou

* Mss NAF 9582 f° 375-378 et 381-398. Il y a deux manuscrits séparés. Il semble bien cependant qu'il s'agisse de la même lettre. Blanqui et ses coinceulps, internés à la prison de Tours depuis près de 5 mois, où était appliqué le régime cellulaire, ne purent pratiquement pas prendre connaissance avant le procès de l'énorme dossier qui se trouvait à Blois. Ce n'est que très tardivement qu'il peut fournir des explications à son avocat Charles Dain. Cette lettre est très riche d'informations. Blanqui date cette lettre du « pénitencier », or, d'après le registre d'écrou, il est détenu à la « maison d'arrêt » qu'il assimile peut-être au pénitencier où il fut enfermé après son transfert du Mont-Saint-Michel. Rappelons que la prison cellulaire française fut construite sur le modèle des pénitenciers de Pensylvanie (J.-Y. MOLLIER). Cf. aussi les débats sur la loi Tocqueville à la Chambre, (introduction de la cinquième période).

1. Guadeloupéen et avocat parisien, Charles DAIN, lié à Victor Considerant, adepte des doctrines phalanstériennes, adversaire du néo-catholicisme de Buchez et Roux, écrivait dans la *Démocratie pacifique*, où il menait campagne en faveur de l'abolition de l'esclavage. Selon K. H. BERGMANN, *op. cit.*, p. 582, il avait manifesté des positions proches de Buonarroti et du Blanqui du *Libérateur*.

2. Les arguments des députés hostiles au régime cellulaire pour les prisonniers politiques pendant les séances de 1844 n'ont guère prévalu, la loi Tocqueville ayant été votée par 231 voix contre 128 (cf. l'introduction).

3. Blanqui fera de ce thème, notamment sur les moyens utilisés par l'instruction, un cheval de bataille permanent (cf. appel du procès des poudres, texte 58, p. 339, procès de Blois, texte 104, p. 548).

4. Pourtant la presse de gauche ne cessa pas complètement son combat sur ce problème comme en témoigne la polémique entre *La Réforme* et le *Journal d'Indre-et-Loire* au sujet des transferts de Blanqui et Huber à la prison de Tours en novembre 1846.

plutôt cette proscription, et ne garde aucun ménagement. Il faudra donc jusqu'au jour de l'audience vous contenter des indications fournies par ces lambeaux de procédure. Je vais du moins essayer de les éclaircir par un sommaire raisonné de toute l'affaire. Je joindrai à cet aperçu des annotations explicatives des pièces. Si la partie inconnue du dossier contient d'autres faits essentiels, nous devons nous résigner à les voir surgir des débats à l'improviste, à moins que des communications plus complètes ne nous parviennent dans l'intervalle.

Huber⁵ et moi, atteints tous deux de maladies réputées mortelles (lui, d'une affection de la moelle épinière ; moi d'une laryngite chronique) avons été transférés du Mont-Saint-Michel au pénitencier de Tours en février 1844⁶, puis à l'hôpital en avril et juin de la même année.

Ainsi que je l'ai appris depuis, les médecins m'avaient unanimement condamné, et leur jugement était confirmé par quiconque jetait un coup d'œil sur ma triste personne. Le mal s'aggravant avec la mauvaise saison, les médecins envoyèrent à Paris une consultation très alarmante et cependant atténuée parce qu'ils savaient que je la lirais, dans le *Courrier d'Indre-et-Loire*. Le fait est qu'ils me tenaient pour mort, et avec eux le Maire, le Préfet, toute la ville, le Ministre aussi très exactement informé. La consultation lui était parvenue le 4 décembre ; au lieu d'envoyer l'ordre de transfèrement dans le Midi, sollicité par les médecins, il expédia ma grâce le 6 décembre.

Or ne possédant pas un centime de mon chef, et ma pauvre femme étant morte de chagrin pendant ma détention au Mont-Saint-Michel, mon existence dépendait du tuteur de mon fils, personnage ultra-conservateur dont je n'avais nulle miséricorde à espérer⁷.

Sans ressource et moribond, cette prétendue grâce était un arrêt de mort, et pire encore une flétrissure, comme faveur exceptionnelle. Furieux, je protestai publiquement contre la perfide mesure, et sur une sommation du

5. Aloysius (ou Louis) HUBER (ne pas confondre, comme ce l'est souvent, avec Constant HUBERT, condamné de la deuxième catégorie, lui aussi au Mont-Saint-Michel), d'origine alsacienne, corroyeur parisien, disciple de Pierre Leroux, membre de la SDH et de toutes les sociétés secrètes avait été le principal accusé de l'affaire du complot de décembre 1837, avec Annat, Laure Grouvelle, Steuble, etc., et condamné à la déportation. Après un séjour à Londres où il avait pu s'échapper, il fut emprisonné à son retour, à Doullens puis au Mont et de nouveau à Doullens. Malade, il avait rejoint Blanqui au pénitencier puis à l'hôpital de Tours. Il y reçut beaucoup de monde, comme l'avocat parisien Marie et eut des relations suivies avec le président du tribunal de première instance, Narcisse Épaminondas Carré. Il avait écrit une brochure, *De l'esclavage des riches* qui était fort répandue, mais n'avait bénéficié d'aucune remise de peine. Il ne fut pas inquiété au moment des troubles, malgré son rôle de propagandiste.

6. Légère erreur de Blanqui. C'est le 18 mars qu'il fut transféré.

7. Rappelons que le tuteur de son fils était Auguste JACQUEMART (orthographié Jacquemin par L'HOMMÉDÉ), venu le voir au Mont dès le lendemain de la mort de sa femme avec sa mère et sa sœur Zoé (cf. texte 72, note *, p. 431). Blanqui lui avait écrit le 19 mars 1846 pour lui demander la visite de son fils (cf. Introduction p. 484). Déjà au

préfet de déclarer si je persistais dans mon refus, je repoussai le don empoisonné avec un surcroît d'énergie. *Inde irae*⁸.

Je joins ici copie de la correspondance qui a suivi ma protestation. Toutes ces pièces ont été publiées par le *Courrier d'Indre-et-Loire* de décembre 1844⁹.

[...]

De ces rebuffades, le pouvoir se souciait peu : il croyait mes jours comptés ; mais voyez la malice : je ne mourus point. La sentence d'Esculape avait fait tourner le dos à la grande faucheuse qui passe son temps à mystifier la faculté. Après vingt mois de lit, je me levai pour la première fois en octobre 1845. Au printemps de l'année suivante, je pouvais marcher, puis mettre le nez à l'air, enfin circuler dans les jardins de l'hospice. Qui fut cruellement désappointé ? La clémence royale qui ne s'attendait à rien moins¹⁰. Malgré mes refus persistants et mes offres de restitution, elle n'avait osé reprendre son cadeau intéressé. Elle m'a prouvé bientôt qu'on ne la berne pas impunément, et c'est l'histoire de sa revanche que j'ai à vous raconter.

Dès les premiers jours de notre transfèrement à l'hôpital, le bruit de nos mésaventures avait attiré près de nous pas mal d'habitants de la ville ; d'abord les républicains notables, bientôt aussi des ouvriers conduits par des sympathies d'opinion¹¹. Ces visites, sans obstacle, se multiplièrent l'une par l'autre, si bien qu'en 1844, il y avait presque tous les dimanches, autour du lit d'Huber et du mien, cercle nombreux d'ouvriers accompagnés de leurs familles qui choisissaient l'hospice pour but de promenade. Avec le temps néanmoins ces visites se ralentirent, soit par un épuisement de curiosité, soit en raison des progrès de la convalescence. Vers le milieu de 1845, je ne recevais plus qu'à d'assez longs intervalles. Huber, personnage infiniment plus gracieux et plus soucieux que moi, en avait conservé davantage. En 1846 les visiteurs se feront plus rares encore. Bonnin et Boucher, presque seuls, n'avaient point oublié le chemin de l'hôpital¹².

Mont-Saint-Michel, il s'était plaint de la façon dont on l'élevait. GEFFROY fait état de lettres d'Amélie le mettant en garde contre la mainmise de sa famille sur leur fils.

8. D'où leur fureur.

9. Il s'agit de la correspondance avec le maire de Tours que nous publions dans le texte 91, p. 495, (ainsi que la première lettre du préfet du 19 décembre qui demande au maire quelle décision compte prendre Blanqui). Elle coupe le texte de la lettre à Dain dans le manuscrit et est suivie par cette phrase : « Récit sur la détention à l'hôpital (prison) et au pénitencier de Tours. »

10. Les partisans de Blanqui sont unanimes à dire qu'il était à la mort, ses adversaires qu'il n'était pas si malade que cela. Disons tout de même que la déclaration adressée au préfet concernant l'état de santé de Blanqui fut rédigée par cinq notabilités médicales de Tours, après examen. Cinq médecins peuvent-ils se tromper simultanément ? (cf. Introduction, p. 482 et *supra*).

11. Cf. Introduction p. 483 et n. 11.

12. Il est intéressant de noter qu'il s'agit de deux responsables de sociétés ouvrières, Bonnin de la société mutuelle de l'Union générale et Boucher, de la société philanthropique des ouvriers tailleurs (cf. texte 94, notes 2 et 4, p. 502 et 503).

Béasse, condamné de mai, estropié de deux coups de feu avait été expulsé de Paris en 1846 par le Préfet de police. Obligé pour vivre de recourir à la profession de courtier et de colporteur en librairie, et nous sachant en quelque estime à Tours, il avait choisi cette ville pour résidence, dans l'espoir complètement justifié, que nos relations lui aplaniraient les difficultés du début. Il voyait beaucoup Huber, moi fort peu. Son unique ressource, pour nourrir lui et sa famille, était de courir les ateliers, les boutiques et les mansardes pour y placer les livraisons d'une histoire de la classe ouvrière par Robert (du Var)¹³. Cœur franc et loyal, âme généreuse et droite, Béasse a les défauts de ses qualités ; la fougue et l'exaltation. Son état devait nécessairement le signaler aux ombrages de l'autorité, et surtout à la haine des prêtres qui rencontraient avec colère, dans ce propagandiste infatigable, un concurrent et un adversaire dangereux de leur influence. On peut dire qu'il était voué d'avance à la prison. L'émeute vint fournir le prétexte de son incarcération comme de la mienne. Quelques dépositions dénoncent son effervescence pendant les troubles, et ont appuyé les essais d'accusation de complot, bientôt abandonnés, et pour cause, par le parquet. Cette effervescence générale dans le peuple, et fort excusable chez Béasse, chargé, lui, pauvre et infirme, du fardeau de trois existences, loin d'indiquer des préméditations menaçantes, exclut toute idée de projet sérieux. Elle ne s'est d'ailleurs traduite par aucun fait incriminable ni incriminé.

Vers le mois d'octobre, Béraud, ancien prisonnier de Doullens et du Mont-Saint-Michel, professeur de phrénologie, dans le courant d'une tournée en Belgique et en France, était arrivé à Tours avec l'intention d'y donner, suivant son usage, quelques séances publiques, et d'ouvrir ensuite un cours particulier suivi de consultation. Une méprise de roulage avait retenu à Niort, pendant un mois, ses collections ostéologiques qu'il venait de recevoir enfin depuis trois jours, lorsque l'émeute l'envoya au fond d'une cellule palper les bosses et méditer sur les crânes. Voici ses deux crimes :

1° ses assiduités à l'hôpital ;

2° une apparition supposée à la goguette, en compagnie de Béasse, son ami et son ancien compagnon de captivité.

Je dis : supposée, parce que je n'ai appris cette circonstance que par les pièces, ce qui la laisse pour moi très douteuse.

Béasse, Béraud et moi, voilà Monsieur, les clients que je vous propose ; tous trois, anciens locataires de Doullens ou du Mont-Saint-Michel, nous constituons la trinité politique du procès, objet spécial des rancunes monarchiques. Les autres prévenus sont des pères de famille de 30 à 40 ans, les

13. Il s'agit de *L'Histoire de la classe ouvrière depuis l'esclavage jusqu'au prolétaire de nos jours*, en 4 vol. publiés à Paris, de 1845 à 1847, dédié à Eugène Sue. ROBERT DU VAR, franc-maçon, puis disciple de Pierre Leroux, avait déjà publié en 1843 des *Éléments de philosophie sociale rédigés d'après les écrits de Pierre Leroux*.

plus pacifiques et les plus inoffensifs gens du monde, fort désolés, je vous jure, de se trouver à pareille fête. Le nombre total des scélérats qui vont s'asseoir à Blois sur les bancs du petit crime, est de 28, dont sept détenus depuis 5 mois, Béasse, Béraud, Blanqui, Boucher, Guillet, Leprêtre, Vieillefond ; un 8ème, Bonnin, relâché sous caution, tout le reste libre. La moitié, au plus, avoue des opinions communistes ; la plupart s'en défendent. Plusieurs déclarent ne pas même connaître de nom le communisme, tous appellent avec anxiété leur acquittement.

Quant à vos trois clients, Monsieur, bien que disposés à effacer leur personnalité devant l'intérêt général de la défense, ils comptent néanmoins se présenter tête haute au tribunal, et plutôt en accusateurs qu'en accusés. Si vous ouvrez toutes vos ailes, loin de gêner votre essor, ils tâcheront de le suivre, résolus à proclamer et à soutenir avec énergie contre l'ignorance et la passion, les doctrines de salut qui doivent fonder le monde de l'avenir sur la Science et la Fraternité.

Venons maintenant à l'affaire en elle-même ; les poursuites ont eu pour but, dans la pensée du pouvoir :

1°) d'arrêter par la terreur les progrès rapides du communisme dans la classe ouvrière de Tours ;

2°) de donner par le retentissement d'un procès le communisme pour drapeau aux agitations de la famine, et de porter ainsi au plus haut degré d'intensité des frayeurs de la Bourgeoisie, en multipliant la crainte des actes par la crainte des principes ;

3°) de remettre à tout prix sous les verroux un homme qualifié de très dangereux par les notes de police.

J'entre en matière :

J'habitais à l'hôpital un corps de logis formé d'un seul étage divisé en trois chambres. L'une était la mienne ; les deux autres, ancien logement de Dupoty¹⁴, se trouvaient vides. Rien au rez-de-chaussée qu'un petit couloir ténébreux de deux pieds de large, conduisant à des lieux d'aisance condamnés. Je vivais donc complètement isolé.

Peu après ma résurrection définitive, alors que la promenade m'était devenue possible, le petit couloir obscur de mon rez-de-chaussée fut donné

14. Auguste DUPOTY, journaliste républicain, créateur et rédacteur en chef du *Journal du Peuple*, avait été compromis dans l'affaire Quénisset pour « complicité morale ». Il avait été condamné à cinq ans en décembre 1841 et interné à Doullens. De là, très atteint physiquement il fut transféré avec Huber au pénitencier de Tours en février 1844 et à l'hospice en juin. Il fut amnistié en octobre. Il fit partie du comité de rédaction de *La Réforme* en 1846. Plus tard, après le document Taschereau, il fut tiré argument du fait que Dupoty avait acquitté ses frais d'hospitalisation à Tours alors que Blanqui avait été pris en charge par l'État (JEANJEAN, I, 184-185, J.-P. BRUNET, 170). Notons que Dupoty est, selon le *Journal du Pas-de-Calais* du 10 octobre 1844, « le trait d'union entre Blanqui et Huber et apporte alternativement consolation au chevet de ces deux amis »..

à un ouvrier maçon de l'hôpital pour atelier et lieu de dépôt de ses outils et de ses plâtres. J'accueillis de quelques épigrammes la destination imaginée pour un pareil réduit, pendant que l'hospice, petite ville de mille âmes au moins, offrait tant d'emplacements disponibles. Du reste mes épigrammes étaient exemptes de toute arrière-pensée de soupçon.

Le maçon, ancien zéphir des compagnies disciplinaires d'Afrique, frappé de diverses condamnations judiciaires, était devenu, par le choix de son atelier, mon plus proche et presque permanent voisin. Il ne tarde pas à m'adresser un salut et la parole. Je lui rendis naturellement l'un et l'autre. Quelques courtes et insignifiantes conversations succédèrent, toujours en plein air, dans les cours et jardins sans donner lieu à des rapports suivis. L'ignorance, l'écorce grossière, les formes sauvagement incultes de cet homme ne m'inspirèrent aucun désir de lier ces communications qu'on noue volontiers avec des ouvriers intelligents, avides de s'instruire. Cependant Houdin, c'est son nom, monta un dimanche dans ma chambre en habits de cérémonie, et je le reçus très poliment.

Dans un intervalle d'environ six mois depuis la connaissance faite, jusqu'au 27 novembre, nous n'avons pas eu ensemble plus de huit ou dix entretiens, aussi brefs que superficiels, et toujours en public. J'ai reçu de lui, dans ma chambre, deux visites de quelques minutes, plus une troisième le 19 ou le 20, faite en habits de travail pour boucher deux trous de poêle. Il n'était question, dans nos courtes entrevues, que de l'Afrique ; jamais de politique ni de propagande ; c'eût été peine perdue.

Pourtant cet homme en apparence si seul, et pour moi si indifférent, était l'agent d'une trame abominable ourdie par la police autour de mes inoffensives relations. Notez qu'Huber voyait beaucoup plus d'ouvriers que moi. Il avait prêté des *Voyage en Icarie*¹⁵ et distribué des exemplaires d'une brochure communiste de sa façon, intitulée : *L'esclavage du riche*. Je n'ai jamais au contraire mis en circulation aucune œuvre de propagande, et cependant le complot de police laisse Huber de côté pour m'envelopper seul.

L'explication de cette préférence, c'est qu'Huber, toujours sous le coup de son ancienne peine, restait à la discrétion du pouvoir, tandis que la malencontreuse grâce de 1844 m'avait mis hors des griffes gouvernementales, bien que décidé à ne jamais sortir de l'hospice.

Dans les derniers jours de septembre, un passementier du nom de Vieillefond, ex-habitué des goguettes de Paris, chansonnier passable lui-même, avait imaginé de fonder à Tours une goguette destinée à mettre ses œuvres en lumière.

15. C'est en 1840 que CABET avait publié *Le Voyage en Icarie*. Il y eut plusieurs rééditions. (Sur l'influence cabétiste en Touraine, cf. l'introduction).

La réunion, composée en principe de quelques individus seulement, ne tarda pas à se recruter d'amateurs de flons-flons, et devint une nombreuse compagnie.

Le fondateur de cette société a fait à l'hôpital une apparition unique, que j'aurais sans doute oubliée sans une circonstance qu'a fixé mon souvenir : Vieillefond est borgne. Le pauvre garçon aurait pu nier sa visite impossible à constater, mais dans la sécurité de sa conscience, il n'a pas dissimulé ce petit pèlerinage gros de calamités, hélas !

Je ne me rappelle de cette aventure qu'un gros œil tout blanc qui crevait involontairement les miens.

Présenté chez nous à quelques uns de nos visiteurs, il a dû les conduire lui-même à sa goguette. De là ce fait grave que 5 ou 6 membres de la *société chantante* hantent cet hôpital subversif, foyer de doctrines vénéneuses. Houdin, homme de goguette et de cabaret par excellence, ne pouvait pas ignorer longtemps l'existence de la joyeuse assemblée des Fils du Diable ; il y fut introduit. Comment et par qui ? Je l'ignore, et j'ai recommandé instamment de prendre à ce sujet, les informations les plus précises ; car là gît l'un des points les plus importants du procès. Ce misérable a bien eu le front de déclarer que je l'avais affilié ou fait affilier moi-même. Or j'ignorais jusqu'à l'existence de ce caveau de province, et s'il en a été question devant moi, mon oreille n'a rien saisi ; vous sentez que je n'ai guère l'esprit aux bastringues.

On voudra peut-être arguer de mes précédents comme organisateur de sociétés. Mais prétendre établir même une simple analogie entre les embriagements révolutionnaires de Paris, si vigoureusement liés par les lois du serment et de la discipline, et la goguette chantante et buvante de Tours, rendez-vous public où des familles du peuple, hommes, femmes et marmots viennent gaiement passer leur après-midi du dimanche, ce serait de l'impudence poussée jusqu'au scandale.

Cependant la dénonciation d'Houdin est formelle ; il s'agit de la convaincre de fausseté, on a recueilli des témoignages dans ce but. Mais d'ores et déjà cette affaire est une déconvenue pour la police.

« Nous avons manqué notre coup » disait naïvement à un avocat le procureur du Roi ; « Nous devions avoir un complot ». C'est un complot, en effet, que l'excellent homme avait essayé de bâtir sur l'émeute. Houdin, était l'architecte et le maître-maçon de cette belle œuvre. Malheureusement elle a été ruinée par l'unanimité des témoignages et plus encore par l'unanimité des faits.

Ce qui reste, c'est l'audace, le cynisme de cet agent provocateur qui vient étaler sa turpitude et faire parade de ses abominables projets. Ses dénonciations à la Mairie, ses déclarations devant M. Maillard, le substitut, ne se trouvent qu'en substance dans les pièces ci-jointes. Le dossier n'a été étudié que d'un point de vue étroit, du délit d'association. On a compris que la question du complot manqué domine toute cette prévention de société illicite, simple pis-aller, débris misérables de la grande entreprise avortée.

Votre présence deux ou trois jours avant l'ouverture des débats, serait bien utile pour le dépouillement de ce volumineux dossier et le triage des documents essentiels.

Je doute qu'Houdin ose se présenter à l'audience ; il y serait écrasé et l'accusation sombrerait pêle-mêle avec lui dans l'infamie.

Le procureur du Roi a caché jusqu'au dernier moment la mise en prévention de cet homme ; il a déjà dit à l'huissier chargé de signifier les citations : « Donnez-moi celle d'Houdin ; c'est moi qui la lui remettrai ». Je n'ai pas besoin d'ajouter que le casseur de lanternes, l'assaillant de fonctionnaires, le provocateur de révolte est demeuré libre tandis que ses victimes étaient ensevelies dans les cellules meurtrières du pénitencier¹⁶.

Vous voyez l'ordre et la marche du complot de police : Houdin, placé à nos côtés dans l'hôpital, entre, suivant son expression en rapport avec moi, en ayant soin d'afficher publiquement ces rapports.

Si réservé, si indifférent qu'ait été mon accueil, cependant les relations existent et ne peuvent être niées. Tel est le point de départ.

Il se faufille dans la goguette où, du reste, personne ne le remarque. L'émeute des grains éclate. Aussitôt il pousse à la révolte, puis court à la Mairie faire une dénonciation absurde qui est accueillie comme vérité par la colère et l'effroi.

L'issue ridicule de la démonstration qui s'ensuit ne détrompe pas des esprits trop prévenus. Les bruits les plus fantastiques se répandent dans la ville ; et ces bruits sortis de la révélation d'Houdin, leur source commune, affluent ensuite vers les autorités, comme autant de confirmations et de preuves nouvelles du complot dénoncé. Le récit spontané fait le lundi 23 novembre par Houdin devant le substitut, M. Maillard, achève de bouleverser les imaginations. Cependant les extravagances de l'agent provocateur avaient dû inspirer quelques doutes au parquet ; car il reste inactif depuis le 23 jusqu'au 27, jour des arrestations à domicile.

Vous remarquerez la note ne portant que des renseignements secrets, en date du 26, me signalant comme l'instigateur de la société lyrique et m'accusant d'avoir fait transporter ma correspondance chez Savary¹⁷.

Je connais la source de ces renseignements, et c'est ici peut-être la question la plus grave du procès ; car il s'agit de savoir si je dois signaler en

16. Houdin avait en effet essayé de pousser la goguette à l'émeute, il avait lancé des chaises, cassé des réverbères et tenté de désarmer un fonctionnaire (M. DOMMANGET, p. 321). Cf. texte 98, p. 522.

17. Nous ne voyons pas de quelle note il s'agit. Elle devait reprendre les termes de l'arrêt de la cour d'Orléans. Quant à SAVARY, Blanqui ne donne guère d'indications. Il pourrait s'agir de Michel Savary, cordonnier babouviste que nous avons déjà rencontré parmi les défenseurs des accusés d'avril. Il était l'un des éditeurs de *La Fraternité* de 1845.

pleine audience l'origine de ces documents, et appeler aux débats le dénonciateur que je connais fort bien ; qui a déterminé toutes les arrestations en faisant cesser toutes hésitations de la Justice, et qui cependant ne figure en rien dans la procédure ¹⁸.

J'ai besoin de vous consulter sur ce point, la décision prise devant changer la face de l'affaire. En attendant je dois vous dire que de ces vingt huit prévenus, d'abord comme des conspirateurs armés, puis comme des agents de propagande subversive, pas un n'a été arrêté dans l'émeute des 21 et 22 novembre qui a jeté dans les prisons près de trois cents individus, le huitième au moins de la population ouvrière adulte... Il n'a été trouvé nulle part ni armes, ni munitions, ni papiers suspects. Pour saisir quelque chose, il a fallu se rabattre sur les livres, des journaux, des brochures.

Vous apprécierez l'ordonnance de non-lieu du tribunal de Tours et l'arrêt de renvoi de la Cour d'Orléans ; la première rendue après étude attentive de l'affaire, sur les lieux mêmes, par des magistrats très conservateurs et d'abord fermes croyants du complot, est, par le ton sec et dédaigneux du libellé, une véritable flétrissure de la conduite du Parquet.

L'arrêt de renvoi, écrit en style d'inquisiteurs, n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de faussetés matérielles.

La présence de Béraud à Tours datait d'un mois, celle de Béasse de six ou sept ; celle d'Huber et la mienne de près de trois ans. *Le Populaire*¹⁹ avait vingt-six abonnés dans la ville avant notre arrivée, et le *Voyage en Icarie* y comptait depuis longtemps de nombreux lecteurs. L'arrêt nous représente cependant comme des introducteurs du communisme, des journaux et des livres communistes. Mensonge sur mensonge. Enfin le communisme est défini [comme] le partage des biens ; bien savante définition, n'est-ce-pas ?

Nous partons pour Blois demain matin.

Tout à vous.

18. Il s'agirait de Leprêtre selon M. DOMMANGET, p. 326.

19. Un premier *Populaire* fut créé par Cabet en 1833, mais il fut condamné en 1834. Cabet s'exila en Belgique puis à Londres jusqu'en 1839. Après le *Voyage en Icarie*, il relança *Le Populaire* en 1841 qui fut surtout un moyen de propagande et de conquête d'un grand nombre d'adeptes.

PROCÈS DE BLOIS*

Délits d'association
et de complicité d'association illicite.

AUDIENCE DU 26 AVRIL 1847.

Journal du Loir-et-Cher
N° 34, jeudi 29 avril 1847

Nos lecteurs n'ont pas oublié que Tours a eu le triste privilège de commencer l'ère des troubles qui ont agité une partie de la France à l'occasion de la cherté des subsistances.

La police de cette ville, au milieu des investigations auxquelles elle dut se livrer dans cette circonstance, découvrit l'existence d'une société qui, sous le prétexte de chanter, se réunissait toutes les semaines et se livrait avec ardeur à la propagande des idées communistes. Des arrestations nombreuses furent faites et une instruction minutieuse en fut la conséquence. Mais la chambre des mises en prévention du tribunal de Tours, ne trouvant pas sans doute que le délit était suffisamment caractérisé, rendit contre les accusés une ordonnance de non-lieu. Le ministère public appela de cette décision devant la cour royale qui, partageant à quelques égards l'opinion des premiers juges, maintient leur décision en ce qui concernait une partie des inculpés, mais l'infirma pour les autres. C'est par suite de cet arrêt de renvoi que vingt-neuf prévenus seulement comparaissent devant notre tribunal correctionnel¹.

La plupart des prévenus ont une physionomie très caractérisée, et quelques-uns paraissent fort exaltés. Les noms de guerre qu'ils se sont donnés, sous lesquels ils se désignaient dans leurs réunions, pris aussi bien dans le ciel que dans les enfers, dans leurs habitudes que dans leur caractère, donnent à cet assemblage un caractère fort original.

* Le *Journal du Loir-et-Cher*, 29 avril et 2 mai 1847. AD du Loir-et-Cher. La partialité de cette feuille, très gouvernementale, comme son homonyme de Tours, non seulement nous donne une version très orientée, mais nous prive d'un certain nombre d'interventions de Blanqui relevées dans les Mss 9580 n°305. M. DOMMANGET fait également état d'« une feuille cléricale », certainement *La France centrale*, qui consacra le numéro du 2 mai 1847 au procès de Blanqui (p. 326).

1. Cf. la liste des inculpés dans l'ordonnance du procureur (texte 94, p. 502) et les notices biographiques.

Après avoir fait procéder à l'appel des prévenus et leur avoir fait successivement décliner leurs noms, prénoms et qualités, M. le président donne la parole à M. Miron de l'Epinay, substitut du procureur du roi, qui occupe le siège du ministère public, pour présenter un résumé sommaire de l'affaire :

Le procureur. — Messieurs, la ville de Tours a eu le triste privilège de donner le signal des troubles qui ont agité diverses parties de la France au grand préjudice de l'industrie, au préjudice également des classes pauvres dont les subsistances dans l'année malheureuse que nous avons à subir ont été compromises par ces désastreux excès.

Qui ne sait en effet, combien ces agitations ont jeté de terreur ! Combien, en diminuant les arrivages des marchés, elles exagèrent les alarmes des consommateurs, qui dans la crainte, mal fondée, il faut le dire bien haut, d'une disette absolue, achètent à tout prix et favorisent ainsi l'agiotage.

Tel est le résultat de ces funestes émotions dont notre département constamment calme, grâce à la prudence énergique de l'administration, a cependant souffert. Qu'on se rappelle, en effet, combien nos voisins d'Indre-et-Loire et de l'Indre, troublés et dépourvus, se sont précipités sur nos marchés pour y chercher les subsistances que leur avaient enlevées les excès des perturbateurs.

A Tours, disons-nous, ont commencé les désordres et dans quelle situation ! au cours du mois de novembre, alors que la charité publique et privée se livrait aux plus louables efforts pour venir en aide aux classes nécessiteuses, à celle des travailleurs, éprouvés par les malheurs de la saison alors que le prix des céréales était loin, bien loin d'atteindre le chiffre qu'il a fallu fixer depuis. On se l'explique difficilement dans une ville aussi éclairée.

Mais l'étonnement cesse si l'on jette des regards attentifs sur l'origine des désordres. Tout homme réfléchi et impartial acquiert bientôt cette conviction profonde que pour les meneurs organisant l'émeute, la misère, la cherté des vivres n'ont été que des prétextes habilement choisis pour arriver à un bouleversement.

Longtemps on a exploité la politique, longtemps elle a été entre les mains des perturbateurs un puissant mobile pour attaquer la tranquillité publique et nos institutions.

Alors on dédaignait les systèmes de pratique socialiste, les abandonnant au ridicule qui a dispersé leurs principaux adeptes ; faut-il, par exemple, rappeler l'existence et la chute du saint-simonisme.

Les moyens politiques usés, on a fait revivre, en les refondant, ces doctrines qui fermentaient en silence dans quelques têtes en dehors des lois du pays, on pourrait ajouter en dehors de toute raison.

Le système communiste se distingue en première ligne, système qui tend à tout partager, en réalisant pour l'humanité cette perfection générale et absolue, complètement en-dehors et en-dessus de notre nature, de notre

organisation, qui a pour but de ramener la société à son origine en la rejetant dans un véritable chaos.

C'est ainsi, je le répète, que, faisant abstraction de l'organisation de l'homme, des imperfections, des vertus, des vices, des capacités, le communiste nivèle tout, et rêve une égalité de jouissance et de bonheur que nous trouverons peut-être dans une autre vie, ou bien une sorte de paradis terrestre, où les perfections, les qualités, le luxe seront égaux pour tous. Ce système est mis en action dans une brochure intitulée *Voyage en Icarie*, où sont décrites les plus grandes merveilles et dont les moindres sont des chemins de fer dans les rues et les voyages en ballon, qui se trouvent créés par ce peuple d'hommes complètement égaux. En un mot, messieurs, une foule de rêveries absolument vides enflamment les têtes de malheureux ouvriers, séduits et détournés de l'industrie qui les fait vivre et les enrichit fréquemment.

Ces songes entraînants sont habilement répandus et développés par les agitateurs.

Les hommes éclairés savent combien ces rêves sont dénués de raison ; mais il faut arriver à un bouleversement. Ils savent toute la portée désorganisatrice de leurs doctrines, en se gardant bien de dire aux ouvriers, qu'efficaces pour troubler l'ordre et désorganiser le pays, elles sont d'une réalisation impossible pour ceux qu'ils mettent en avant.

C'est ainsi qu'en leur offrant les chimères séduisantes on jette sur la place publique des citoyens égarés derrière lesquels on se tient à l'écart pour s'élever ensuite au milieu du bouleversement sur des débris de nos institutions renversées.

Il n'est pas, hâtons-nous de le dire, dans notre mission de formuler ici l'accusation de complot². Cette accusation ne saurait nous être déférée par l'arrêt de la cour royale d'Orléans, qui a saisi de ce procès le tribunal correctionnel de Blois. Mais les considérations précédentes nous ont parues nécessaires pour se rendre compte du danger et de l'importance d'associations ayant pour objet de propager le communisme. Une société de ce genre vous est signalée par l'arrêt de la cour.

Les associations sont en effet le moyen le plus puissant pour propager les bons ou les mauvais principes, et la sagesse de la loi qui les soumet à une autorisation est trop évidente pour avoir besoin d'être justifiée.

Comment la société dont nous nous occupons serait-elle née à Tours ?

2. Il semble que cela soit avec beaucoup de regrets de la part du procureur qui ne peut s'empêcher de rattacher quand même le délit d'association à celui d'un éventuel complot.

Blanqui condamné politique, demeurait à l'hospice de cette ville, il y recevait sans cesse une foule d'ouvriers au-dessous de ses lumières, de sa situation sociale. Il les entretenait de communisme. L'habitude de ces visites avait été si bien acceptée à l'hospice de Tours, qu'il suffisait au premier venu de pénétrer à toute heure en demandant Blanqui : cette particularité est révélée dans la procédure. On voit successivement séjourner à Tours, Dupoty, Pétreman³, Béasse, Béraud, également condamnés politiques.

Trois d'entre eux, Blanqui, Béasse, Béraud auraient fait partie, soit comme auteurs, soit comme complices, de l'association incriminée. Béasse, notamment, commis-voyageur du communisme, en colportait les brochures. Il serait prématuré d'entrer ici dans les détails de la prévention à l'égard de chacun des vingt-neuf prévenus que vous avez à juger, les débats devant d'abord former votre conviction et la nôtre.

Nous nous bornons à signaler à votre attention les éléments d'organisation de la société, le chiffre de ses membres, les listes, le bureau, les cotisations, son but et son esprit révélés par les chansons et les colloques des associés, révélés encore dans certains rendez-vous, arrêtés entre les principaux sociétaires dans divers cafés de la ville le 22 novembre, alors que l'émeute grondait dans les rues et sous l'excitation de ces individus.

A ces jalons doit se rattacher la prévention ; la lecture de l'arrêt de renvoi vous donnera sur chacun des inculpés des documents précieux à recueillir.

[Le greffier donne ensuite lecture de l'arrêt de renvoi de la cour royale. Cet arrêt, longuement motivé, entre dans le détail des faits reprochés à chacun des prévenus.]

Il en résulte que vers le mois de septembre 1846, un certain nombre de jeunes gens appartenant à la classe ouvrière, à l'instigation de Blanqui, condamné politique, résidant pour raison de santé à l'hospice de Tours, formèrent une société destinée à la propagation des idées communistes ; dont ils cherchèrent à dissimuler le but en prenant le titre de *Goguette* ou *société de chanteurs*. Le 21 novembre, premier jour des troubles, une partie des membres de cette société montra beaucoup de fermentation. Le lendemain 22, des réunions eurent lieu dans divers cafés ou cabarets. Le soir, l'autorité qui avait été mise sur la voie par un des membres de la société, investit le lieu habituel de la réunion, mais, comme elle n'y trouve rien de suspect, elle n'opéra aucune arrestation⁴.

3. Émile Léger PÉTREMAN, (cf. texte 67 note 6, p. 410) avait été transféré du Mont-Saint-Michel à Doullens le 28 juin 1843 et libéré en 1844. Il vint donc rendre visite à Blanqui, ainsi que Dupoty qui revint sur les lieux de son enfermement.

4. Cf. texte 97, p. 515.

Le lundi 23, il y eut de nouvelles réunions, d'abord chez des membres, puis dans un café de la barrière de fer.

[Le président procède d'abord à l'interrogatoire du nommé Houdin, maçon, employé à l'hospice, qui est celui qui a mis, par ses révélations le dimanche, la police sur les traces de la société.]

Le président. — Houdin, racontez-nous d'abord la nature de vos relations avec le prévenu Blanqui.

HOUDIN. — Je suis maçon à l'hospice, et je dépose mes outils et mes matériaux dans un corridor qui sert de passage au logement affecté à M. Blanqui. Comme j'ai été militaire en Afrique, M. Blanqui me demandait quelquefois des détails sur la colonie. Plus tard, il m'a parlé communisme et m'a engagé à faire partie d'une société qu'il avait fondée avec Eugène Vieillefond, pour propager ses idées dans les ouvriers.

J'entrai dans la société. Elle se réunissait tous les dimanches soir. D'abord ce fut chez M. Tissier, ensuite chez M. Brossier, et en dernier lieu chez Mme Bourreau, au café du Change. Dans les réunions on chantait, mais entre les chants on parlait communisme. On disait que lorsqu'on serait assez nombreux on renverserait le gouvernement pour le remplacer par un autre qui ferait triompher les principes du communisme.

Le premier jour des troubles de Tours, j'ai vu M. Blanqui. Il m'a dit :

— Eh bien, il faut soutenir ces gens-là.

— Mais nous ne sommes pas nombreux, lui ai-je dit, que voulez-vous que nous puissions faire ?

— N'importe, m'a-t-il répondu, mettez-vous toujours en mesure, et si Paris bouge vous empêcherez les troupes de partir.

Le dimanche matin j'ai vu Béasse, il m'a engagé à me réunir aux autres sociétaires sur le grand mail à midi. J'y suis allé, j'en ai vu plusieurs. Béasse et Béraud y étaient. Boucher me dit à ce moment :

— Les paysans sont en haut de la tranchée, il faut les soutenir.

— Mais nous n'avons pas d'armes, lui ai-je dit.

— Ça ne fait rien, m'a-t-il répondu, la moitié de la garde nationale est pour nous.

Nous avons été plus tard au café Pontus, nous nous y sommes trouvés au moins 30. On y faisait beaucoup de bruit et on envoyait des émissaires à M. Blanqui qui se tenait derrière un mur de l'hospice pour recevoir des nouvelles.

Le soir, nous avons été au lieu de la réunion ordinaire ; nous y étions 20 à 25. On y parla encore de soutenir les autres. Je demandais toujours si on avait des armes ; Vieillefond me répondait qu'on en aurait. Vers huit heures en apercevant des soldats à la porte, il s'écria : — Nous sommes vendus.

Les soldats sont entrés, ont fait une perquisition dans la maison, mais n'ont arrêté personne.

Je suis sorti avec deux camarades, nous avons été du côté de l'arsenal. En y allant nous avons jeté des pierres dans les réverbères et à l'arsenal j'ai essayé de désarmer le fonctionnaire, mais il s'est défendu et je me suis enfui.

Le lendemain lundi nous avons été chez Durand ; Vicillefond m'a dit qu'il avait envoyé Caillard chez Béraud faire des cartouches.

M^e DAIN, avocat du barreau de Paris, demande à Houdin comment, après avoir dénoncé ses complices la veille, il a pu aller lui-même briser les réverbères et chercher à désarmer un fonctionnaire. Houdin répond qu'il avait intérêt, pour ne pas être soupçonné, à se mettre en avant.

Le président : — Houdin, qui vous a déterminé à aller faire votre déclaration à la mairie ?

R. Mon devoir de bon citoyen.

Le prévenu **BLANQUI** demande la parole :

— Sans les dénonciations d'Houdin, dit-il, il n'y aurait pas eu de procès, et je ne serais pas ici ; je demande donc à faire une observation. A mon entrée à l'hospice, le corridor voisin de mon logement était inoccupé, je n'avais pas compris pourquoi on avait autorisé Houdin à y venir déposer ses outils, maintenant j'ai la certitude que c'était pour m'espionner, et me dénoncer : j'adjure Houdin de descendre dans sa conscience et de dire la vérité. Je n'ai jamais parlé à cet homme de politique ni de communisme. Deux ou trois fois seulement je lui ai adressé la parole ; il est venu chez moi seulement le vendredi qui a précédé les troubles pour boucher deux trous de plâtre. Il n'a été question de rien entre lui et moi, le lundi suivant, il est revenu sous prétexte de chercher un outil qu'il avait laissé, le pharmacien de l'hospice⁵ était avec moi, et je n'ai pas échangé un seul mot avec lui.

Houdin affirme qu'il déposait ses outils, dans le corridor, avant l'arrivée de M. Blanqui à l'hospice, et qu'il n'a rien dit que la vérité.

Le président au 1^{er} témoin : Dites-nous ce que vous savez sur l'organisation de la société des communistes.

M. TISSIER, 1^{er} témoin (*c'est chez lui que la société s'est réunie pour la première fois*). — Deux mois environ avant les troubles de Tours, deux personnes, que je crois être Joly ou Carré, sont venues me demander une salle de mon café pour chanter le soir avec des messieurs venus de Paris. J'y ai consenti ; la première fois ils n'étaient pas plus d'une douzaine et je n'ai point vu les messieurs de Paris ; la seconde fois ils se réunirent au nombre de 20 environ et il n'y vint pas non plus de messieurs,

5. Le pharmacien TASSIN était lui aussi une personnalité républicaine qui voyait régulièrement Blanqui.

c'étaient tous des ouvriers que je connaissais au moins de vue. Ayant entendu dire dans la semaine qu'ils se réunissaient ainsi pour parler de communisme, j'ai crains de me compromettre et je les ai remerciés.

D. Que faisaient-ils dans ces réunions ?

R. Ils chantaient chacun à leur tour, et dans l'intervalle des chants, ils causaient entre eux, mais je ne sais ce qu'ils disaient.

Le procureur fait remarquer au témoin que dans sa déposition écrite, il n'a pas dit que c'était Joly ou Carré, mais Joly et Carré qui lui avaient demandé la salle.

Le témoin soutient avoir dit *ou* et non *et*, ce qui est bien différent.

Cette discussion, qui rappelle la scène de la disjonctive et de la copulative de *Figaro*, tire surtout son intérêt de ce que le témoin, tout en reconnaissant que deux personnes sont venues chez lui et en soutenant qu'il a dit Joly ou Carré, ne veut pas comprendre que cette variante le met dans la nécessité de dire quelle est la seconde personne qui est venue avec l'un des deux qu'il signale. Le témoin connaissait d'ailleurs parfaitement Joly et Carré et il est difficile d'admettre qu'il ne les ait pas distingués.

M. Brossier, 2^{ème} témoin, déclare que la société s'est réunie chez lui trois fois sur la demande de Durand. Elle faisait beaucoup de bruit et comme elle n'était pas autorisée, il l'a remerciée pour ne pas se compromettre. Vieillefond en paraissait le chef. Il avait une liste des membres et en faisait l'appel en les désignant par des noms de guerre.

Mme PONTUS, 3^{ème} témoin, . — Le dimanche 22 novembre, de 2 à 4 heures, 35 à 40 personnes paraissant tous ouvriers, sont venues dans son café. Ils étaient fort animés et leur présence me fit peur. Je recommandais à mon mari de ne pas s'absenter, et comme nous avons un tir à la maison, par précaution, je fis retirer les pistolets et la poudre.

Le président. — Que disaient-ils entre eux ?

R. — Je faisais bien tous mes efforts pour écouter, mais je ne distinguais rien, d'ailleurs quand je m'approchais d'une table, on se taisait.

M. Blanqui demande au témoin si un des prévenus n'est pas allé dans la cuisine, sous le prétexte d'allumer sa pipe, et ne lui a pas demandé si on pourrait cacher des armes chez elle.

Le témoin répond que ce propos ne lui a pas été tenu.

M. Blanqui dit qu'un prévenu affirme avoir entendu Houdin adresser ces paroles soit à la dame Pontus, soit à sa domestique.

Vieillefond dit que c'est lui qui a entendu Houdin tenir ce propos dans la cuisine. MM. Blanqui et Béraud demandent avec insistance que l'on fasse venir la domestique, puis ils y renoncent.

La dame Bourreau, du café du Change, déclare que la société s'est réunie chez elle plusieurs fois ; elle tenait ses séances dans une salle séparée, mais ouverte à tout le monde. Le comptoir servait de bureau. Elle y a vu Vieillefond et reconnaît Béasse pour un des habitués. Béasse dit en effet y avoir été plusieurs fois, mais avec sa femme et sa sœur, car c'était une espèce de café de famille. Il a vu des femmes y allaiter leurs enfants.

Le président. — Que faisait-on dans les réunions ?

R. — On chantait à tour de rôle ; Vieillefond recommandait toujours de ne rien chanter qui pût blesser personne.

D. — Le 22 novembre la société s'est-elle réunie comme à l'ordinaire ?

R. — Ce jour-là, toute la journée il y a eu beaucoup de monde dans mon café, des membres de la société y sont venus. Le soir ils étaient moins nombreux qu'à l'ordinaire, ils n'étaient pas plus de 15 à 20. Vers huit heures la garde est venue. On a visité toute ma maison, mais on n'a empêché personne de sortir. La garde n'ayant rien trouvé de suspect s'est retirée sans arrêter personne.

Belly dit avoir été engagé par Caillard à venir au café Pontus. Il y est allé avec Breton ; Caillard ne s'est pas assis, il s'est en allé sans avoir bu. S'il ne s'est pas assis, lui a dit Breton, c'est qu'il avait sous son paletot quelque chose qui le tenait raide. Le témoin a supposé que c'étaient des armes. Breton l'a engagé à retourner le soir, mais craignant du tumulte il est rentré chez lui.

Breton nie toute cette déposition. Belly, dit-il, était en ribotte et n'a pu savoir ce qu'il faisait.

MARTIN, cordonnier. — Le 22, Bonnin est venu me demander si je savais qu'on dût attaquer le poste de l'Hôtel de Ville, je lui répondis que je n'en avais pas entendu parler. Il m'engagea à venir avec lui trouver Béasse, que nous connaissons tous deux, pour le détourner de prendre part aux troubles. Nous avons été au café et nous en avons fait sortir Béasse et Vieillefond. Ils nous ont dit que s'il y avait du bruit, ils ne s'en mêleraient pas.

Le président à Bonnin. — Bonnin, qui vous avait fait supposer qu'il y aurait du bruit et que Béasse s'en mêlerait ?

R. — Je connaissais Béasse comme ancien condamné politique et je craignais qu'il ne prit part aux troubles. Je supposais qu'il y aurait du bruit parce qu'on était venu me demander, comme officier de la garde nationale, pour le soir de l'Hôtel de Ville.

BLANQUI. — Ce jour-là les bruits les plus extraordinaires circulaient en ville. On disait que 500, 2000, 4000 paysans étaient réunis au haut de la tranchée et allaient fondre sur la ville. Tout le monde répétait cela.

M^e Anglada, avocat du barreau de Tours, dit que la situation paraissait si grave que le conseil municipal se tenait en permanence à l'Hôtel de Ville.

[Les autres dépositions ne présentent aucun intérêt.]

L'audience est levée.

AUDIENCE DU 27 AVRIL 1847.

Le président procède à l'interrogatoire des accusés.

Eugène VIEILLEFOND, passementier, dit *Lucifer*.

Le président. — Qui vous a donné l'idée de faire une société ?

R. — Un jour, nous chantions dans un café, mais nous étions constamment troublés ; ceux qui étaient avec moi me proposèrent de faire une goguette comme il y en a à Paris, j'y consentis. Nous nous sommes réunis deux fois de suite chez M. Tissier, mais comme nous ne faisons pas beaucoup de dépense, il nous congédia. Nous avons été ensuite chez M. Brossier, qui nous remercia parce que nous n'étions pas autorisés. De là nous avons été au café du Change. Nous n'étions pas beaucoup d'abord, mais le nombre augmenta plus tard.

D. — Vous avez déclaré que vous étiez 50 à 60.

R. — Je n'ai jamais dit cela. La salle où nous nous réunissions était ouverte à tout le monde et j'ai pu dire qu'il y avait quelquefois 50 à 60 personnes, mais beaucoup n'étaient là que pour consommer.

D. — N'étiez vous pas le président de la société ?

R. — Quelquefois je me mettais au comptoir. Je faisais l'appel des chanteurs en les nommant par les noms de guerre qu'on leur donnait à leur entrée dans la société.

D. — Vous aviez fait un règlement.

R. — C'était un simple projet. Nous devions demander l'autorisation de nous réunir et arrêter ensuite ce règlement.

D. — Qu'avez-vous fait les 22 et 23 ?

R. — Je suis allé le dimanche soir à la réunion, mais il y avait beaucoup de monde dans le café, on y faisait beaucoup de bruit et je me suis mis à jouer aux cartes. Le lundi matin je suis allé chez Durand, il y avait plusieurs personnes, nous y avons bu et nous avons été au café Sainte-Anne, Houdin était avec nous.

D. — Donnez-nous des détails sur vos relations avec Blanqui.

R. — Je n'ai fait la connaissance de M. Blanqui qu'un mois après l'organisation de la goguette ; nous parlions quelquefois politique et philosophie, mais nous n'étions pas d'accord ; *lui, il croit à l'immortalité de l'âme, et moi je n'y crois pas.*

Le président donne lecture des déclarations du prévenu devant le juge d'instruction de Tours. Il en résulte que Vieillefond a reconnu l'organisation de la société, la présence fréquente dans les réunions de Béraud, de Béasse et de beaucoup d'autres prévenus. Il a déclaré entre autre que Béraud avec deux autres prévenus avaient travaillé à faire des cartouches ; que c'étaient Béraud et Caillard qui avaient mené toute l'affaire, et qu'ils avaient dit en sa présence qu'ils n'étaient pas seuls, mais étaient soutenus par des personnes haut placées.

Vieillefond dit avoir plus tard rétracté cet interrogatoire. On le lui a fait subir après 24 heures de détention cellulaire, il n'avait pas la tête à lui. Son état de démoralisation était tel qu'il se serait avoué coupable de vol et d'assassinat s'il avait pensé que ces accusations pussent le faire mettre en

liberté. Le prévenu qui paraît fort embarrassé de la lecture de ces déclarations s'essuie plusieurs fois le front couvert de sueur.

Béraud se lève et d'un ton empreint d'une vive exaltation dit que ces déclarations de Vieillefond ne peuvent s'expliquer que par l'état de prostration où la détention cellulaire l'avait mis. S'animant de plus en plus il ajoute qu'il sait mieux qu'un autre, lui qui a été dans les casemates de Doullens et de Saint-Michel, l'effet que peut produire sur un homme la prison cellulaire. Comment, d'ailleurs, supposer que lui qui n'était que depuis quelques mois à Tours ait été tout à coup placé à la tête d'un complot. Il ne connaissait presque personne à Tours et c'est à peine si Vieillefond le connaissait alors de nom.

Leprêtre, dit *Belzébuth*, paraît d'une intelligence très bornée. Il avoue avoir fait partie de la société chantante et en avoir été le vice-président ; mais il n'attachait à ces réunions aucun caractère politique. Il est communiste, il a lu tous les ouvrages qui s'en occupent, mais n'est pas en état d'en expliquer les principes. Il prêtait ces livres, mais ne semble pas se douter qu'en cela il faisait de la propagande. Le 22 novembre il est allé au café Pontus où il a trouvé entre autres connaissances Béasse qui est sorti plusieurs fois. Il ignore si c'était pour aller rendre compte à Blanqui de ce qui se passait.

BÉASSE, dit *Longs-Cheveux*, est un commis en librairie qui déjà a été condamné pour délit politique. Il affiche avec affectation les sentiments communistes.

D. — Quels ouvrages vendiez-vous ?

R. — Je suis communiste et socialiste, et je vends de préférence les livres de ma doctrine. J'en ai vendu le plus que j'ai pu ; j'allais partout les offrir aux prolétaires et aux propriétaires. Si j'avais pu en vendre dix mille à Tours je l'aurais fait.

D. — Vous avez fait partie de la société des communistes ?

R. — Je n'ai jamais fait partie d'aucune société ; je suis allé deux fois au café du Change par hasard, et j'y ai chanté comme ceux qui étaient là.

D. — La liste de Vieillefond constate que vous en avez fait partie ; il a même déclaré, dans ses dépositions écrites, que c'était vous qui l'aviez engagé à faire une société.

R. — Je ne le connaissais pas alors.

D. — N'avez-vous pas été gracié de votre première peine ?

BÉASSE, avec *emphase*. — Je n'ai pas été gracié, mais amnistié ; je ne l'avais pas demandé.

BÉRAUD, se disant professeur de phrénologie, nie avoir fait partie de la société.

D. — On vous accuse d'avoir fabriqué des cartouches.

R. — M. le procureur du roi a dit hier qu'il n'avait pas mission de poursuivre un complot, et cependant tout le débat roule sur le complot prétendu. Vieillefond sous le coup d'une démoralisation profonde a dû se tromper dans ses déclarations. Il s'indigne que l'on suppose qu'un homme de son intelligence ait pu songer à faire des cartouches, sans avoir d'armes pour s'en servir. S'il avait voulu conspirer, il aurait choisi une autre ville que Tours ; c'est à Paris qu'il serait allé. Il n'allait jamais au café, et il n'y est pas allé le 22.

D. — Vieillefond cependant a déclaré vous avoir vu à la réunion, et a dit qu'une fois vous vous étiez assis au bureau.

BÉRAUD, avec emphase. — Je le nie, je voudrais pouvoir vous graver dans la tête que si j'avais voulu conspirer, ce n'est pas à des pères de famille que je me serais associé.

BONNIN, dit Sans-Culotte, ne paraît pas un conspirateur bien dangereux ; il n'a guère plus d'apparence qu'un enfant de quinze ans. Il avoue avoir été au café du Change, mais nie avoir fait partie d'une société.

D. — Vieillefond a dit que c'était vous qui, en vous faisant inscrire, aviez pris le nom de Sans-Culotte.

R. — C'est faux ; je n'ai jamais su qu'on me désignait ainsi.

D. — Le 22, avez-vous été chez Pontus ?

R. — J'y suis allé pour prendre Béasse, et l'engager, s'il y avait du bruit, à ne pas s'en mêler.

D. — Connaissez-vous Blanqui ?

R. — Je suis allé le voir plusieurs fois ; j'ai lu ses ouvrages communistes, j'en partage les idées ⁶.

Boucher, dit Cornu, a fait partie de la société. Il allait voir quelquefois Blanqui, qui lui prêtait des journaux, mais ne causait pas politique avec lui.

Guillet, dit l'Altéré, avoue les réunions, mais n'y attachait aucune valeur politique. Il a quitté le 22 au soir le café du Change avec Houdin, qui lui propose d'aller au café de l'arsenal. Chemin faisant, Houdin qui allait en avant jetait des pierres dans les réverbères. En arrivant à l'arsenal Houdin s'approcha du factionnaire et voulut le désarmer. La garde vint, l'arrêta, lui Guillet qui ne faisait rien, et il passa la nuit au corps de garde.

DURAND, dit Nabuchodonosor, cabaretier et écrivain public, est allé aux réunions. La société n'étant encore qu'en projet, il a accepté provisoirement les fonctions de

6. Curieusement, le Tourangeau Bonnin, qui jouait apparemment un certain rôle, confond sans doute Blanqui et Cabet. Blanqui n'avait publié aucun ouvrage à cette époque là. C'est dire la confusion qui régnait dans les esprits.

trésorier ; la cotisation était de 10 centimes par dimanche : il a reçu trois francs qui lui ont été remis par Vieillefond. Il est encore dépositaire de la caisse de la société.

D. — Êtes-vous communiste ?

R. — Je n'en sais rien, j'ai lu le *Voyage en Icarie*, mais je ne l'ai pas médité ; j'y ai remarqué pourtant de bonnes choses.

D. — Connaissez-vous Blanqui ?

R. — Je suis allé pour lui parler mathématiques. Nous avons causé philosophie ensemble. C'est moi qui ai demandé à Brossier sa chambre pour la société.

Sardes, scieur au long, est un homme aux formes athlétiques et au langage plein de rudesse. Il déclare n'avoir fait jamais partie de la société ; le 22, il est allé au café du Change, il y a vu beaucoup de monde, et y a reconnu plusieurs des co-prévenus. Il nie avoir jamais connu Houdin, il ne croit pas lui avoir jamais parlé ; c'est lui seul qui est cause de sa présence ici. Il explique en termes très énergiques son mécontentement d'avoir été arrêté et conduit en présence de six gendarmes et trois commissaires de police.

Béraud, qui depuis quelque temps n'avait pas pris la parole, se lève et témoigne une grande indignation contre Houdin ; il demande au nom de la science dont il se dit le représentant, qu'il lui soit permis de procéder à une expérience sur la tête de cet homme, pour démontrer sa duplicité. M. le président a peine à obtenir qu'il remette à un autre temps ses expériences phrénologiques.

Billon, dit *Bon-Dieu*, ce prévenu a reçu ce surnom parce qu'il porte une passion tatouée sur la poitrine. Il reconnaît avoir été plusieurs fois à la société des chanteurs. Dans sa déclaration écrite le prévenu a dit avoir lu le *Voyage en Icarie*, et en avoir été électrisé.

M^e DAIN, *avocat*. — En France, il est loisible à tout le monde d'avoir une opinion à soi et de le dire ; ce n'est pas un délit d'être communiste.

M. BLANQUI. — Il y a 1600 ans on disait aussi : êtes-vous chrétien ?

Le prévenu convient d'être allé voir plusieurs fois Blanqui à l'hospice et d'avoir causé philosophie avec lui.

Joly, dit *Pompe Dure*, Lambert, *Sans-bruit*, ont fait partie de la société, mais ils n'ont que chanté ; le premier ne sait pas lire.

Lambron, dit *Rabat-joie*, menuisier, ne nie pas avoir fait partie de la société chantante ; il est allé voir quelquefois Huber et Blanqui à l'hospice. Leurs conversations roulaient sur le communisme et sur le malheur de l'humanité.

Saché, dit *Cardinal*, dit que c'est Guillet qui l'a introduit à la goguette. Vieillefond a été, dit-il, choisi pour président parce qu'il avait plus de *voce* que les autres ; quant à lui il ne sait ni lire ni écrire.

Jon, tisseur, *Porte-enclume*, est allé chanter une fois au café du Change, il a lu les ouvrages communistes et en a trouvé les idées fort bonnes ; il est allé voir Huber plusieurs fois.

Leroy, dit *Tire-Tout*, ouvrier passementier, reconnaît avoir été chanter plusieurs fois à la réunion. Il affirme que trois ans auparavant, Vieillefond avait tenté d'organiser une *Goguette*, mais que cela n'avait pas réussi.

M^e Anglada fait observer qu'à cette époque Blanqui n'était pas à Tours, la pensée de l'établissement d'une goguette n'était pas de Blanqui.

Le président à Leroy. — N'êtes-vous pas allé voir Blanqui et Huber à l'hospice ?

LEROY. — J'y suis allé avec Vieillefond et Durand.

Le président. — Dans un de vos interrogatoires, vous avez dit : dans cette visite, on a parlé mathématiques, je n'y ai rien compris.

LEROY. — En y allant, Durand disait à Vieillefond qu'Huber avait de fortes raisons à lui donner contre ses idées matérialistes. On a encore parlé *métaphysique et spiritualisme*. Blanqui nous a dit qu'il ne fallait pas espérer voir triompher dans ce siècle les idées des communistes.

Pommard, dit *Tranquille* ; **Royer** *Pied-de-Nez* ; **Leduc**, *Queue-Rouge* ; **Lebret**, *Silencieux* font tous des réponses analogues ; ils sont allés aux réunions pour chanter, et non point parler politique.

Carré reconnaît avoir été voir Blanqui plusieurs fois ; mais il y allait porter de l'ouvrage, car il était son cordonnier. Il a lu le *Voyage en Icarie* dont il approuve les idées, et y a trouvé la preuve que le système actuel présente beaucoup d'imperfections.

Lecomte, *Parapharagaramus*, est allé aux réunions ; il a siégé une fois au bureau pour aider Vieillefond.

Le président. — Vous avez déclaré dans un interrogatoire que Blanqui vous avait dit que la société était bonne à faire de la propagande, et que le communisme n'était que la *doctrine de Jésus-Christ perfectionnée*.

Le prévenu dit ne pas se rappeler cette déposition.

L'audience est levée.

AUDIENCE DU 28 AVRIL 1847

Le Journal du Loir-et-Cher

2 mai 1847

Il ne reste plus que cinq prévenus à interroger. — Royer, dit *la Lampe*, Lebreton, *Égalitaire*, Blondeau, *Chaise-à-Porteur*, Victor, *Tu-me-gênes*, et Caillard, *Fraternel*, font tous des dépositions détaillées sur le même modèle ; ils ont vu Blanqui à l'hospice, sont communistes, et ont été plus ou moins assidûment chanter aux réunions.

À l'appel du nom de **Blanqui**, un mouvement de curiosité se manifeste dans l'auditoire. Le prévenu demande et obtient la permission de parler de sa place. Bien que fort pâle, le prévenu semble d'une santé satisfaisante. L'animation de sa voix et la vivacité de ses gestes ne décèlent pas au moins un état souffrant.

Son attitude, dès le commencement de son interrogatoire, est moins celle d'un accusé que d'un accusateur. Sa défense en effet, roule toute entière dans le commentaire des dépositions d'Houdin, qu'il s'efforce de mettre en contradiction les unes avec les autres. Les longs développements dans lesquels il entre ne sont pas susceptibles d'analyse⁷. Il s'attache surtout à prouver que Houdin n'a été installé dans le corps de logis où il demeurait que pour l'espionner. Il affirme n'avoir jamais eu avec cet homme aucune conversation politique. Il n'a connu Eugène Vieillefond qu'après l'organisation de la société, et a été complètement étranger à sa fondation. Si, dit-il en terminant, le tribunal peut trouver dans mes antécédents quelques faits desquels il résulterait que je n'ai pas été étranger à l'organisation de sociétés secrètes assez puissantes pour tenir en échec le gouvernement et le mettre en danger, ce n'est pas une raison pour que j'aie songé à fonder une société sur des bases aussi précaires et présentant si peu d'éléments de succès.

L'avocat du roi interpelle le prévenu Houdin, et lui demande si son affiliation à la société des *Fils du Diable* a été la conséquence des exhortations qu'il aurait reçues de Blanqui, ou bien si ce sont des amis faisant partie déjà de la société qui l'ont déterminé à y entrer.

Houdin tout en persistant dans ses déclarations relatives à Blanqui, répond que peut-être il ne serait pas entré dans la société si ses camarades ne l'y eussent entraîné.

M^e Dain avant de clore les débats prie M. le président de poser à Blanqui cette question : « Avez-vous pris directement ou indirectement une part quelconque aux troubles dont la Touraine a été le théâtre au mois de novembre ? »

Le président. — Mais cette question est complètement étrangère au procès ; les prévenus ne sont pas ici sous la prévention de participation aux troubles de la Touraine.

M^e DAIN. — Je demande alors que cette autre question soit posée : « Blanqui, avez-vous, oui ou non, conseillé l'organisation de l'association incriminée ? »

Le président pose la question à Blanqui.

BLANQUI, avec force. — Non, j'y ai été complètement étranger, je ne puis que m'en référer à mes antécédents ; si j'eusse voulu fonder une société secrète, ce n'est pas à Tours, ni avec de semblables éléments.

Le président. — La parole est à M. le procureur du roi.

7. Ce « raccourci » montre bien le parti pris du journal. Voir les éléments de la défense de Blanqui, *infra*, textes 99 à 104, p. 539 à 548.

Le procureur. — Messieurs, nul ne doit compte qu'à lui-même et à sa conscience des convictions qu'il a plus ou moins légèrement conçues, et jamais la loi ne saurait pénétrer dans le sens intime du citoyen pour violenter ses croyances.

Mais lorsqu'un citoyen, ne se contentant pas de cette liberté, veut porter atteinte à celle des autres, et combattre l'ordre établi par les pouvoirs légaux de son pays, à l'aide des manœuvres illicites ; lorsque, par exemple, soit par force, soit par d'artificieuses persuasions, soit par des associations où l'ouvrier, détourné de son intérieur, souvent aussi de son industrie, reçoit des enseignements qui l'égarent, alors naît le délit, alors le magistrat doit veiller.

Quelle société, en effet, messieurs, pourrait subsister, où chacun se ferait lui-même arbitre souverain de sa conduite, au point de combattre, lorsqu'il les réprouverait, les lois et les institutions de l'État, sauve garde de la tranquillité et des intérêts de tous ?

C'est ce que ne veulent pas comprendre certains esprits intéressés au désordre pour l'exploiter, des hommes à théories en dehors de toutes pratiques sociales ; d'autres enfin à convictions violentes, parfois factices et colères, soudées en quelque sorte par l'ardeur de luttes opiniâtres et prolongées ; ceux-là combattent, combattent toujours. Dans tous les temps et à toutes les époques, tous les gouvernements, républicains, monarchiques ou autres, ont eu à les réprimer.

La loi du 10 avril 1834, qui interdit les associations non autorisées, n'est pas en cause ; édictée par les pouvoirs du pays dans l'intérêt général, elle n'a pas besoin d'être défendue ici. Mais aurait-elle par hasard établi un droit nouveau ? Jetons un coup d'œil rapide en arrière, à partir de 1790, par exemple.

Une ère nouvelle se levait sur la France. L'Assemblée constituante proclame le droit d'association dans un décret des 19-20 septembre 1790, puis dans une loi des 13-19 novembre suivants. Il y avait eu des abus sans doute, car un décret des 19-22 juillet 1791 exige une déclaration préalable au greffe des municipalités, et la constitution de 1791, en garantissant la liberté d'association, prescrit cependant de se conformer aux lois de police. Ces garanties devaient être insuffisantes, car un décret des 14-17 juin 1791 fut rendu contre les assemblées d'ouvriers de même état, et les 29-30 septembre, 1er octobre suivants, l'Assemblée rendait un nouveau décret pour protester contre les excès des sociétés populaires.

Le 13 juin 1793, le droit absolu de s'associer est rétabli par la Convention ; mais cette liberté, qui créait plusieurs corps délibérants dans l'État, ne pouvait subsister sans péril pour la tranquillité générale. Dès le 25 vendémiaire an III, 16 septembre 1794, on commence par proscrire toute affiliation entre les sociétés ; puis la constitution du 5 fructidor an III prohibe toute association contraire à l'ordre public. La constitution du 22 frimaire an VIII laissa subsister cette prohibition antérieure. Nous arrivons ainsi au code pénal, auquel a succédé la loi du 10 avril 1834, dont nul ne saurait contester sérieusement les résultats salutaires.

Après avoir défini l'association, assemblée préméditée, permanente, ayant un but quelconque, en la distinguant de la réunion qui n'est qu'accidentelle et transitoire, l'avocat du roi continue ainsi :

— Nous avons maintenant à examiner si cette prétendue *goguette* présente les caractères d'une association contraire à la loi.

Au mois de septembre dernier, on arrêtait une salle chez le sieur Tissier, sise au premier étage, et dès la première séance, ce témoin voyait réunis une vingtaine d'hommes auxquels ne sont joints ni femmes ni enfants ; leur attitude a paru suspecte au sieur Tissier.

Joly, l'un des prévenus, a déclaré dans l'instruction écrite, et il le démentirait en vain à l'audience à l'exemple des autres prévenus qui d'un commun accord ont oublié ou démentent ce qu'ils ont pu dire de compromettant devant le magistrat instructeur, fixe à 40 ou 50 jeunes gens la quantité des sociétaires à l'une des séances du café de l'Agriculture tenu par Tissier. Si l'on se reporte aux divers interrogatoires subis par Vieillefond, une liste de 27 membres dressés par lui est représentée : elle est incomplète, dit-il, et ne comprend pas la moitié des membres. Le prévenu Leduc a parlé également de 30 personnes réunies, Royer de 30 chanteurs, Théodet de 20 à 30, de 30 à 40. Durand le trésorier, lors du paiement d'une cotisation de 10 c. reçue des membres présents, a reçu un soir la somme de 3 frs, ceci résulte encore de son interrogatoire. Enfin la veuve Bourreau, également dans l'instruction, a signalé une société d'une cinquantaine de jeunes gens.

Voilà pour le nombre. Quant à l'organisation, Vieillefond s'est reconnu le président. Leprêtre était vice-président, Durand trésorier provisoire. Un scrutin, des suffrages ont organisé cette sorte de bureau, et il serait inutile de rappeler les nombreux interrogatoires dans lesquels ces diverses circonstances irrécusables ont été établies.

L'esprit de la société est révélé d'abord par Tissier ; il avait entendu dire que cette réunion de jeunes gens, qui tout d'abord lui avait semblé suspecte, était une société de communistes, et il les a éconduits par ce motif.

Le témoin Théodet a conçu les mêmes impressions en entendant de nombreux vivats à M. Cabet : il a pensé, à l'attitude des hommes réunis, qu'il s'agissait d'une société communiste. Parlerons-nous du sens et du choix des chansons ? « Plusieurs membres de la Société, a dit Vieillefond, étaient communistes ; ils avaient cette réputation. Nos chansons étaient destinées à avoir du succès auprès des jeunes gens dont je connaissais les pensées politiques. » Parlerons-nous aussi de ce propos de Blanqui, rapporté par le prévenu Lecomte, l'un de ses visiteurs, dans l'interrogatoire qu'il a subi devant M. le juge d'instruction ? « La Goguette est une bonne société, lui disait Blanqui ; elle est commode pour les ouvriers, et je vous engage à continuer d'en faire partie ; c'est une bonne institution pour la propagation du communisme, etc. », suit en quelques mots l'éloge de cette doctrine. L'esprit de la société se révèle enfin dans ces réunions d'hommes excités, qui se donnent rendez-vous successivement le jour de l'émeute de Tours, le 22 novembre dernier, d'abord au café Arraut, puis au café Pontus, puis au café du Change. Dans la première réunion, 13 jeunes gens, le

témoin Dubois l'a révélé, chantaient et leurs refrains portaient ces mots : « A la baïonnette... Vive la liberté ». Or nous reconnaissons parmi eux 12 sociétaires. Dans l'après midi nous en retrouvons 16 chez Pontus, où ils s'étaient donné rendez-vous, et où l'attitude des assistants a déterminé la dame Pontus à cacher ses armes. Onze d'entre eux se trouvaient enfin le même jour au café du Change, où la force armée est venue les disperser et les sauver, il est permis de le croire, contre leurs propres excitateurs.

La prétendue *Goguette* était une véritable association de plus de 20 personnes, organisée avec des tendances et un but communiste ; elle s'est réunie successivement au café de l'agriculture, au café de Londres, puis au café du Change.

Ici, l'avocat du roi entre dans l'examen des charges relatives à chacun des prévenus.

Il abandonne la prévention à l'égard de Blanqui, dont les conseils, dans le sens communiste, donnés aux nombreux ouvriers qu'il recevait ou qui lui étaient amenés à l'hospice de Tours, ne portent pas les caractères de la complicité du délit d'association tels que les a prévus l'article 60 du code pénal.

Il en est de même de Béraud, cet individu dont l'attitude hostile, le 22 novembre, jour des émeutes de Tours, a été signalée dans les cafés Arraut et Pontus, ainsi qu'une seule assistance à une réunion du café du Change sans qu'il se trouve inscrit sur la liste des sociétaires, n'établissent pas qu'il ait été incorporé dans l'association.

L'avocat du roi termine. — Nous arrivons aux termes de notre tâche et ne saurions l'accomplir sans vous faire part d'un sentiment pénible que vous avez sans doute pressenti. Des renseignements ont été recueillis sur les inculpés, et nous devons le dire, vous avez devant vous de nombreux ouvriers pour la plupart hommes recommandables, car leur moralité paraît bonne et leurs antécédents sont à l'abri de reproches.

Ces hommes ont été égarés par je ne sais quelles doctrines qui, les 21 et 22 novembre, ceci résulte de la procédure et des débats, en ont excité plusieurs au point de les exposer aux conséquences les plus graves, sans l'intervention de l'autorité qui, le 22 novembre, jour d'émeute, a dispersé la réunion du café du Change, la troisième de la journée.

Mais les principaux meneurs, les messieurs dont parlait Blanqui à Houdin, les hautes têtes dont Béraud et Caillard entretenaient Vieillefond, ainsi qu'il résulte de son interrogatoire, les meneurs restent par derrière, se cachent dans l'Ombre.

C'est ainsi malheureusement qu'il arrive toujours. L'ouvrier séduit, en quelque sorte fasciné par des vaines utopies, par des chimères irréalisables, est mis en avant. Avant-garde risquée pour sonder le terrain et préparer la désorganisation, on l'abandonne à tous les hasards de la lutte, à tous les risques des condamnations.

Le succès de l'émeute fait seul surgir ces hautes têtes. Mais lorsque les mauvais conseils, paralysés par la vigilance des représentants de la loi, ont conduit leurs instruments sur les bancs des tribunaux, alors, Messieurs, tous leurs soins s'appliquent à se cacher et à faire retomber sur de moins coupables toute la responsabilité de leurs suggestions.

Ce résultat déplorable sera sans doute contesté, mais nos paroles, s'ils essaient de les démentir de vive voix, trouveront de l'écho dans la conscience des prévenus. Puisse ce procès éclairer leur expérience.

Disons-le encore, messieurs, liberté, liberté complète pour tous d'opinion et de pensées, quelques folles, hasardées qu'elles puissent être. Nul n'en doit compte qu'à sa conscience, ce principe n'a certes pas besoin du talent de la défense pour être bien connu.

Mais ces opinions, nul ne doit les répandre par des moyens que défendent nos lois. Les associations où chacun s'illusionne, s'électrise, où la propagande s'exerce par mille moyens si souvent contraires à la raison ou à la vraie liberté sont du nombre de ces moyens.

Les prévenus se sont associés ainsi sans avoir obtenu l'autorisation requise, et nous requérons l'application de la loi du 10 avril 1834 que vous saurez rendre sévère ou indulgente suivant le degré de culpabilité de chacun d'eux. Un seul mot relatif à Béasse. Ce prévenu, étranger à la Touraine, était un des membres les plus actifs de la société. Fauteur de troubles par des moyens politiques, et repris de justice comme tel, il exploite maintenant le communisme et le proclame avec une sorte de jactance. Nous pensons qu'il mérite particulièrement un châtiment sévère.

Ce réquisitoire remarquable par les principes de vraie liberté qu'il proclame, et dont il fait l'application si franchement en abandonnant la prévention à l'égard de Blanqui et de Béraud, est prononcé d'une voix forte et habilement accentuée ; il est écouté au milieu d'un profond silence qui n'est interrompu quelquefois que par de légers murmures d'approbation partant de tous les coins de la salle.

Après le ministère public, la parole revenait à **M^e Dain** ; ce moment était attendu avec impatience. On savait que M^e Dain, venu à Blois pour défendre Blanqui et trois ou quatre autres des principaux prévenus, se proposait moins de suivre, dans sa plaidoirie, les phases des débats et de les discuter pas à pas, que d'exposer publiquement des doctrines qui, bien qu'en apparence dissemblables du communisme, n'ont pas moins pour but de conduire à des résultats analogues : une nouvelle répartition de la fortune mobilière et territoriale. M^e Dain n'est pas communiste, il est phalanstérien, et, à nos yeux, les deux doctrines peuvent se résumer dans ces quelques mots. Le communisme veut le partage de tous les biens, pour que chacun puisse en jouir et disposer à son gré isolément. Les phalanstériens, eux, veulent tout mettre en communauté. Faisant abstraction de toutes les passions qui agitent le cœur humain et sont autant de causes qui divisent les hommes et isolent les intérêts, ils veulent faire de l'espèce humaine une grande famille dont les membres auraient tous le même intérêt et concour-

raient au même but. Ceux-ci procèdent, comme on le voit, par synthèse, ceux-là par analyse.

La tâche de M^e Dain avait été d'ailleurs singulièrement allégée par l'abandon de la prévention que le ministère public, dans son impartiale indépendance, avait cru devoir faire à l'égard des deux principaux prévenus.

Aussi M^e Dain, dont la parole est vive et animée, l'accent clair et retentissant, a-t-il, dès son début, déclaré qu'il venait plutôt proclamer des principes absolus de liberté que combattre une accusation qui lui semblait à peine avoir besoin de défenseur. Puis s'engageant dans le développement de théories dont l'application ne tendait à rien moins qu'à bouleverser la société, il y pénètre si profondément que tout homme doué de quelque intelligence, qui dans ce moment serait entré dans le prétoire, sans savoir qui y réunissait cette nombreuse assemblée, se fût cru sans nul doute transporté dans une réunion de phalanstériens, où l'un des grands-prêtres de la doctrine était chargé de donner l'instruction à ses adeptes.

En vain, le **président**, respectant avec trop de longanimité peut-être la liberté de l'avocat, invite plusieurs fois M^e Dain à rentrer dans les questions du procès, il n'en poursuit pas moins le développement de ses idées. Enfin, alors que déjà dans cette salle qui renfermait un grand nombre de personnes d'élite, chacun s'étonnait qu'un avocat put ainsi abuser, dans l'intérêt de doctrines complètement étrangères au procès, des droits de la défense, le **président** est obligé de déclarer à M^e Dain que s'il ne rentre pas immédiatement dans la question, il lui interdira la parole.

M^e Dain se rassied aussitôt en déclarant que puisque la défense n'était pas libre devant le tribunal de Blois, il préfère laisser les détenus sans défense.

Après M^e Dain, M^e Jullien, avocat du barreau de Blois, présente la défense de Bonnin, dit *Sans-Culotte*. M^e Anglada, de Tours, présente ensuite celle des autres prévenus, dans une plaidoirie dont le plus grand tort a été peut-être d'être trop étendue.

L'audience du soir a été exclusivement consacrée aux répliques de M. l'avocat du roi et des défenseurs. M^e Dain assistait à cette audience en habit de ville. A 11 heures, M. le président prononce la clôture des débats et remet au lendemain le prononcé du jugement.

AUDIENCE DU 29 AVRIL 1847

La foule ne se montre pas moins empressée à cette audience qu'aux précédentes ; longtemps avant l'heure indiquée pour le prononcé du jugement il n'y a plus de places disponibles. Enfin, après une heure d'attente, l'audience est ouverte et le **président** prononce le jugement suivant : le tribunal, vidant son délibéré.

Attendu qu'il est prouvé, par les pièces de l'instruction et par les débats, que au cours de 1846 il a été organisé dans la ville de Tours une association dont les chefs, partisans avoués du communisme, se faisaient remarquer par

l'exagération de leur dévouement à ce système politique ; Que cette société, établie sous le nom de *Guoguette* ou de *société lyrique des Fils du Diable*, avait en réalité principalement pour but de propager les doctrines du communisme et de faire des prosélytes, en colportant et distribuant des chansons et des romans, où sont développées des théories qui, sous le prétexte de régénérer la société, tendent évidemment à la bouleverser, ce que démontrent d'ailleurs les pièces saisies au domicile de plusieurs des prévenus et les déclarations consignées dans divers interrogatoires ;

Attendu que cette société a été constituée sous la présidence d'un chef et d'un suppléant nommés au scrutin, qu'un règlement a été rédigé, que des conditions ont été imposées, qu'une cotisation a été établie, qu'un trésorier a été chargé de la recevoir, qu'une liste de sociétaires a été dressée, que des surnoms leur ont été donnés, que les jours et heures des réunions ont été fixés, ce qui caractérise l'association dans le sens légal ; que l'organisation ainsi complétée, la société s'est réunie au commencement de septembre 1846, au café de l'Agriculture, place d'Aumont, dans une salle du 1^{er} étage ; puis au café de Londres et ensuite au café du Change, où le dimanche soir 22 novembre 1846 elle a été dispersée par l'intervention de la force armée ; que le même jour 22 novembre et le lendemain lundi 23, de nouvelles réunions ont eu lieu par fractions et sur rendez-vous particuliers, au café Arrault, au café Pontus, sur le mail et chez Durand, écrivain public, l'un des prévenus ; que telle était la crainte ou l'inquiétude que causaient les affiliés aux personnes chez lesquelles ils se réunissaient que les propriétaires des cafés de l'Agriculture et de Londres les invitèrent à chercher un asile ailleurs, et que le sieur Pontus s'empresse de cacher les armes et les munitions de son tir pour éviter qu'ils ne s'en emparassent ;

Attendu qu'il résulte des débats et des déclarations écrites d'Eugène Vieillefond, président de l'association, en date des 28 et 30 novembre, que la liste saisie à son domicile et sur laquelle sont inscrits les noms de 27 sociétaires ne comprend pas tous les membres de la société dont le nombre peut s'élever de 50 à 60 ;

Attendu que cette association composée de plus de 20 personnes n'a point été autorisée par le gouvernement ; qu'ayant été formée dans le but de porter atteinte à l'ordre public, elle tombe sur l'application de l'article 291 du code pénal et des art. 1^{er} et 2 de la loi du 10 avril 1834, alors même qu'elle a été fractionnée en sections d'un nombre moindre de 20 personnes chacune ;

Attendu, en ce qui touche Béraud, qu'il n'est pas suffisamment prouvé qu'il ait fait partie de l'association illicite ;

En ce qui touche Blanqui, attendu qu'en raison de sa position, il n'a pu matériellement faire partie de l'association et assister aux réunions ; qu'en-core bien qu'il s'élève contre lui des présomptions graves que par ses conseils et ses instructions il n'a pas été sans influence sur la formation de l'association, il n'est cependant pas suffisamment prouvé que sa participa-

tion ait été assez directe pour établir sa complicité dans le sens de l'art. 60 du code pénal ;

Le tribunal, ouï M. le procureur du roi en ses conclusions tendant au renvoi de Béraud et Blanqui, renvoie Béraud et Blanqui des fins de la poursuite sans dépens et ordonne qu'ils seront mis sur-le-champ en liberté s'ils ne sont détenus pour autre cause ;

En ce qui touche Béasse, Vieillefond, Leprêtre, Guillet, Houdin, Durand, Billon, Lebret, Caillard, Bonnin, Boucher, Joly, Lambron, Jou, Leroy, Royer, dit Normand, Lecomte, Blondeau, Victor, Lebreton, Sardes, Lambert, Saché, Pommard, Leduc, Carré, et Royer (Antoine) ;

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats qu'ils ont organisé ou ont été affiliés à une association non autorisée composée de plus de 20 personnes, dans le but de propager des principes subversifs de l'ordre social, soit en distribuant par voie de souscription et d'abonnement aux sociétaires, soit en leur prêtant des chansons, des romans, des écrits sur le communisme, délits prévus et punis par les articles 291 du code pénal, 1er et 2 de la loi du 10 avril 1834 lesquels sont ainsi conçus :

Art. 291 du code pénal. — Nulle association de plus de 20 personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques ou autres, ne pourra se former qu'avec l'agrément du gouvernement, et sous les conditions qu'il plaira à l'autorité d'imposer à la société. Dans le nombre de personnes indiqué dans le présent article, ne sont pas comprises celles domiciliées dans la maison où l'association se réunit.

Loi du 10 avril 1834. Art. 1er. — Les dispositions de l'art. 291 du code pénal sont applicables aux associations de plus de 20 personnes, alors même que ces associations seraient partagées en sections d'un nombre moindre, et qu'elles ne se réuniraient pas tous les jours ou à des jours marqués. — L'autorisation donnée par le gouvernement est toujours révocable.

Art. 2. — Quiconque fait partie d'une association non autorisée sera puni de deux mois à un an d'emprisonnement et de 50 à 1 000 frs d'amende. — En cas de récidive, les peines pourront être portées au double. — Le condamné pourra dans ce dernier cas, être placé sous la surveillance de la haute police pendant un temps qui n'excèdera pas le double du *maximum* de la peine. L'art. 463 du code pénal pourra être appliqué dans tous les cas.

Attendu que la participation des prévenus du délit dont il s'agit a été plus ou moins coupable et qu'il convient d'appliquer les peines prononcées par la loi dans la proportion des torts respectifs ;

Attendu d'ailleurs qu'il existe à l'égard de tous les prévenus des circonstances atténuantes qui permettent l'application de l'art. 463 du code pénal, le tribunal condamne Béasse en six mois d'emprisonnement ;

Eugène Vieillefond en trois mois de la même peine ; Leprêtre, Guillet, Houdin, Durand, Billon, Lebret, Caillard, Bonnin et Boucher, en deux mois de la même peine ;

Joly, Lambron, Jou, Leroy, Royer dit Normand, Lecomte, Blondeau, Lebreton et Victor, en un mois de la même peine ;

Sardes, Lambert, Saché, Pommard, Leduc, Carré et Antoine Royer, en cinq jours d'emprisonnement ;

Et tous solidairement aux frais du procès, à l'exception de Caillard qui ne sera tenu dans lesdits frais que des coûts de sa citation en justice, et solidairement des frais seulement qui ont été faits depuis,

Fixe à un an la durée de la contrainte par corps pour le recouvrement des condamnations civiles. Après le prononcé du jugement du tribunal de police correctionnel de Blois, les prévenus précédemment en état de détention ont été transférés à la prison.

Béraud a été mis immédiatement en liberté. Quant à Blanqui, l'autorité a dû le retenir jusqu'à ce qu'il déclarât conformément à la loi, attendu qu'il est soumis à la surveillance, la ville qu'il entendait habiter.

Blanqui s'est refusé jusqu'à aujourd'hui à faire cette déclaration, mais cédant enfin à des conseils de modération, il a déclaré être résolu, quant à présent, à résider à Blois.

Procès de Blois

1847

[Sur la libre circulation des livres]*

Doctrines subversives, doctrines anti-sociales !

Nous les connaissons ces mots, presque aussi [vieux] sur la terre que les hommes. C'était le vocabulaire de l'inquisition ! C'était celui du paganisme mettant à mort les premiers chrétiens ! C'est le langage des mondes qui s'en vont ! Lorsqu'au XVI^{ème} siècle, la Réforme éclate en Europe, à l'appel de Luther, de Zwingli et de Calvin, quel fut le cri de la tourbe cléricale, perdue de vices et de débauches, dont le débordement était la première, peut-être l'unique cause de cette insurrection de la pensée. Le cri, ce même cri que nous entendons rugir aujourd'hui contre les idées nouvelles, doctrines impies, doctrines criminelles ! Et en avant contre les ennemis de Dieu, la prison, les tortures, l'échafaud, les bûchers ! Mais, hélas, comment ont fini ces répressions sauvages ? Par une guerre civile qui a rempli cent ans l'Europe de carnage¹...

Mais ces doctrines ne se produisent-elles pas au grand jour dans des ouvrages reconnus inoffensifs, puisqu'ils se vendent publiquement ?

Et on les veille de près ces ouvrages ! C'est d'une main tremblante d'émotion qu'on les pèse dans les balances des parquets pour s'assurer que les mots n'en sont pas trop lourds ! Et cette balance est terriblement sensible. N'y a-t-il pas aussi pour les garrotter des lois draconiennes et des lois durement qualifiées par l'opposition, même la plus pacifique ?²

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 159 dos, Q 297. Nous publions cette série fragmentaire de manuscrits. Il s'agit soit d'interventions au procès, de notes sur le procès ou encore de projets d'articles. Les comptes rendus du procès dont nous disposons ne nous permettent pas de distinguer la destination précise de ces textes.

1. Blanqui ne simplifie-t-il pas un peu les problèmes en ne présentant que comme des victimes des vengeances papistes trois des principaux initiateurs du mouvement de la Réforme, combattant, entre autres, les abus de l'Eglise institutionnelle et leur répercussion dans la vie politique et sociale ? Ne semble-t-il pas oublier, notamment sur ce dernier plan, que les uns et les autres n'ont pas joué le même rôle et que certains ont rejoint leurs bourreaux dans l'horreur ? Si le Suisse Ulrich ZWINGLI mena politiquement et par les armes la lutte contre les cantons catholiques et fut tué au combat, LUTHER, lui, ne prit-il pas le parti des princes lors de la révolte des paysans, animée par son ancien compagnon Thomas Münzer, qui fut exécuté pour cela ? Quant à CALVIN, ne fut-il pas à l'origine de bien des exécutions, entre autres celle de Michel Servet qui fut brûlé vif à Genève ?

2. Allusion à la censure sur les livres aussi rigoureuse que celle existant pour la presse.

Eh ! bien, lorsqu'un livre a passé entre ces bancs noirs d'acier, lorsqu'il a franchi sain et sauf l'étroit goulet, la passe fatale dominée des deux côtés par la mitraille croisée de ces lois, n'est-ce donc pas assez ?

Ce livre qui est innocent à l'étalage du libraire, devient-il criminel sous le toit d'un citoyen ? Les magasins de librairie sont-ils des traquenards tendus, sous le pavillon de la loi, à la confiance du peuple ?

Ce livre auquel l'autorité tire son chapeau est-il néanmoins un signe secret et convenu de proscription ? Que signifient ces razzias de brochures et de journaux ? On s'en va de porte en porte fouillant les domiciles, et partout où l'on rencontre un certain livre³, comme jadis la Bible en français, on coffre le possesseur.

Chacun de ces volumes est comme le drapeau noir arboré sur les maisons en temps d'épidémie. Il signale un pestiféré. Malheur au pestiféré ! malheur à ceux qui l'approchent ! Malheur aux lieux où il rentre !

3. « Ce livre » est certainement celui de Cabet. Il semble donc que des perquisitions aient eu lieu et que des inculpations aient été prononcées sur la seule possession d'un livre légalement autorisé. Ce passage pouvait servir à défendre entre autres Béasse qui le colportait.

Procès de Blois

Visites à l'hôpital de Tours*

Nous arrivions mourant du pénitencier. Le bruit de notre triste odyssée s'était répandue dans toute la ville. Beaucoup accouraient pour voir les œuvres du Mont-Saint-Michel.

Que voulez-vous ? Ces indiscrets avaient le mauvais goût de s'attendrir sur les malheurs des deux anarchistes. Cependant, je l'avoue, en toute humilité, quelques-uns venaient tout simplement, comme on va chez Curtius¹, pour voir des figures de cire. Ceux-là ne faisaient pas deux fois le voyage.

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 159, R 298.

1. Curtius était une boutique du boulevard du Temple vendant des figurines de cire. Le 28 juillet 1830, elle fut saccagée parce qu'elle exposait des bustes en cire de la famille royale.

Procès de Blois

Bruits de Tours, pendant l'émeute des grains*

J'ai entendu hier avec une véritable surprise le ministère public rejeter sur Blanqui avec malveillance ces bruits extravagants qui emplissaient la ville de [tant] d'agitation et d'alarmes. De tout côtés se reflétaient ces paroles peu rassurantes : 500, 1500, 4000 paysans sont réunis sur la hauteur de la tranchée et vont tomber sur la ville.

Est-ce bien sincèrement que M. l'avocat du Roi a voulu représenter ces bruits à l'œuvre exclusive de séditeux exaltés ? Est-il à ce point étranger aux choses humaines d'ignorer que dans le temps des troubles, les nouvelles alarmantes naissent plutôt encore de la crainte que de l'espérance, et que les propagateurs les plus actifs, les plus dangereux, des rumeurs sinistres, sont bien plus ceux qui tremblent que ceux qui se réjouissent. J'en appelle au bon sens et à l'expérience de ceux qui m'entendent. L'exagération n'est-elle pas plus naturelle encore à l'épouvante qu'à la joie ?

Je le déclare, ces bruits qui à l'hôpital retentissaient de toute part à mes oreilles, trouvaient plus d'échos dans l'effroi des uns que dans la simple curiosité des autres. Chez moi, ils ne rencontraient que le dédain de l'incrédulité. Également étranger aux illusions de la frayeur par mon peu d'enthousiasme pour l'ordre actuel, et aux illusions du mécontentement par ma conviction profonde de l'impuissance de ces tumultes¹. C'est avec la raillerie seule que j'accueillais les commérages de la peur et de la badauderie. Et s'il y avait en effet quelque danger de la propagation de nouvelles terrifiantes, j'aime à croire qu'on me saura gré, dans cette occurrence, de mon système de moquerie essentiellement conservateur. Car ce rire incrédule tombait sur les uns comme une pluie rafraîchissante, sur les autres comme une ondée glaciale, sur tous comme une eau vraiment sédative.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, ces bruits de paysans en marche circulant dans la ville, grossis par toutes les crédulités et le nombre des rebelles imaginaires, se multipliaient de minute en minute dans la bouche des

* BN NAF 9580, S 299. Il s'agit sans doute d'une intervention au procès.

1. Le tumulte s'oppose pour Blanqui au mouvement organisé, il est impuissant. De plus l'origine de ces mouvements vient du monde paysan dont Blanqui tient très peu compte dans ses projets révolutionnaires. Le vocabulaire ironique concernant les événements les place bien en-dehors de tout projet sérieux.

nouvellistes affamés. La mairie est au bout du pont de Tours, et comme l'avalanche insurrectionnelle allait rouler du haut de la tranchée, c'est au pied de l'Hôtel de Ville qu'elle devait naturellement tomber, écrasant dans sa chute le poste de la garde nationale².

C'est alors que M. Gaulp, capitaine du poste, averti par Bonnin d'une certaine effervescence — effervescence bachique ou politique peu importe ! — remarquée chez Béasse, qu'il connaissait fort bien et voyait avec beaucoup de bienveillance, se rend sur le mail, dans le but très louable de prévenir les éruptions de cette fête volcanique, et tout d'abord lui annonce que les 350, 3 500, ou 35 000 paysans dont on parle, n'arriveront pas. Je dis 350, 3 500 ou 35 000, parce que n'ayant pas lu le nombre en chiffres sur les pièces, je ne sais pas au juste quelle est en cette circonstance la quantité légitime des zéros, chacun, dans ses récits en étant plus ou moins généreux, suivant l'intensité de sa niaiserie.

Il paraît que M. Gaulp, et je l'en félicite sincèrement, n'était pas plus crédule que moi à l'endroit de l'invasion paysannesque, ni Béasse non plus, s'il faut en croire les dépositions écrites. Car elles s'accordent à témoigner de sa surprise, lorsque le capitaine Gaulp, qui n'est cependant pas capitaine des pompiers, est apparu pour éteindre l'incendie de son cerveau. Il répond en effet avec beaucoup de tranquillité qu'il ne cultive aucune espèce de paysan, ni sur la tranchée, ni ailleurs.

Allons au pire, en effet, et prenons que ce jour-là, Béasse ait mis son chapeau... ou sa casquette de travers. Soyez juste ! Il n'est vraiment pas payé pour adorer l'ordre des choses. Ainsi que je vous le disais hier, il a été estropié par une balle... comment dirais-je ? Une balle royaliste ? Non, d'aucun s'en formaliserait peut-être... par une balle conservatrice... singulier épithète pour une balle !.. Eh ! bien, par une balle gouvernementale³.

Privé de son état et par conséquent de ressources, n'étant pas du reste pensionné du gouvernement, il vendait modestement des livres de Paris... On le chasse..., il arrive à Tours qui est loin d'offrir à beaucoup près les mêmes chances de clientèle. Là aussi on commence à le regarder de travers ! Pourquoi ? Eh ! mon Dieu, l'arrêt de renvoi le dit : parce qu'il est un émissaire venu... venu ! Notez ce terme insidieux. Venu !... venu par force ! Pourquoi l'a-t-on envoyé ? Était-ce comme prétexte à futur réquisitoire ? Il est donc venu et il colporte, le malheureux ! Il colporte des romans, des brochures, qui ébranlent la société dans ses fondements les plus intimes. Ce n'est pas *Le Charivari* qui dit cela, c'est l'arrêt de renvoi. Que ne colportait-il pas des chapelets, des médailles bénies, ou bien la correspondance particulière de la Sainte Vierge et ses entrevues avec les petits garçons. On

2. Schéma de la prise d'armes de 1839. Tours se prend pour Paris, comble du ridicule pour Blanqui.

3. C'était le 13 mai 1839, rue Greneta...

l'eût choyé comme un missionnaire au lieu de le traquer comme un émissaire.

Mais non ! Il prétend régénérer, l'impertinent ! Et puis, il fait doubler le prix du pain, sous prétexte qu'il n'en a pas assez pour nourrir sa femme et sa sœur. Ses livraisons à 6 sous excitent une émeute, et on le voit sur le mail à la tête de six cents paysans invisibles, brandir ses romans pour en assommer la garde nationale. On accourt, on le décoiffe pour calmer ses sens avec l'eau de la pluie qui tombe... L'ordre public enregistre une victoire de plus dans les annales.

Musa, mihi causas memora !... Muse, redis comment, aux champs de la Touraine, un manchot vint semer la mauvaise graine.

*
* *

[suite]⁴

Sérieusement, MM., j'ignore jusqu'à quel point la prétendue effervescence de Béasse s'est évaporée en malédictions contre le gouvernement qui, après tout, n'est pas de son choix. Mais pour des hommes de bon sens, cette ébullition, si elle a réellement existé, montre qu'il n'y avait pas dans sa tête la plus légère idée d'agression.

Lorsque le 12 mai 1839, à 2 heures de l'après-midi, 500 hommes allaient prendre les armes, on eût en vain, dans leurs groupes silencieux et mornes, cherché un signe d'effervescence et de tumulte, prêté l'oreille pour recueillir un cri, une appréciation. Les langues étaient muettes, puisque les armes allaient parler. Béasse, comme les autres, avait mis sous clé sa pétulance naturelle.

Et ici, permettez-moi une observation : lorsque dans les moments d'orage on remarque chez les hommes déterminés une forte exaltation fébrile, des bouillonnements impétueux, des explosions de colère, les frayeurs peuvent se calmer, la nuée passera sans grêle. Il faut conseiller moins de sécurité si les figures se montrent froides et sombres. Mais il y a toutefois un bien meilleur conseil à donner ; c'est celui d'abjurer cette politique à outrance qui amène les orages avec ou sans grêle, en poussant les masses aux résolutions désespérées.

4. BN NAF 9580, liasse 6, 21 feuillet 160, 5. Bien qu'il s'agisse de deux textes séparés, nous avons préféré joindre celui-ci au précédent, dont il complète le sujet. Les deux derniers paragraphes ont été publiés par M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 328.

Procès de Blois

avril 1847

La Grâce*

J'ai entendu ce mot : ingratitude, qu'on a laissé tomber sur moi comme une parole suprême de réprobation. Je sais que les vaincus politiques doivent courber la tête sous la calomnie avec autant de résignation que sous la hache. Leur réputation et leur tête appartiennent du même droit aux ressentiments des vainqueurs, mais il est une limite à ce double privilège de la victoire, c'est la conscience publique dont les complaisances pour la force s'arrêtent devant l'excès des flétrissures comme devant l'excès des supplices. Elle s'indigne aussi, cette conscience publique, de l'excès de dérision. Prenez garde de lui rappeler ces formules asiatiques qui placent la clémence royale comme frontispice aux tortures imaginées par les fureurs du despotisme. L'ingratitude d'un homme dont le supplice d'une seconde a été changé contre un supplice sans relâche et sans fin. L'ingratitude d'un homme qui, enseveli tout vivant dans un cercueil de pierre, a pendant toute une année entendu avec son cœur les sanglots et l'agonie de celle qu'il aimait et dont la vie était toute sa vie ! Puis qui a vu se soulever un jour le couvercle de ce cercueil pour laisser tomber cette parole foudroyante : « Elle est morte ! » L'ingratitude d'un homme qui durant de longues années n'a eu au fond de son tombeau pour compagnon de ses jours et de ses nuits que ce fantôme cher et douloureux. L'ingratitude d'un homme auquel il ne restait qu'un fils, dernier débris de ses affections et qui a vu ce fils arraché de ses bras, jeté dans des mains étrangères et hostiles qui l'élèvent dans la haine politique de son père ! Ma famille détruite, mon fils rendu doublement orphelin du même coup, et ravi à son père comme les enfants protestants du temps des dragonnades, un corps épuisé par les tortures, une âme brisée par la douleur, tels sont les bienfaits que j'ai payés d'ingratitude ! Ah ! que n'a-t-elle dans un de ces bons moments fait tomber ma tête, cette clémence royale ! Je n'aurais pas survécu à celle qui s'est éteinte dans le désespoir, je ne me serais pas survécu à moi-même, misérable débris sur lequel ne peuvent plus rien, ni les consolations, ni la vengeance. Je m'étonne que le ministère public se place lui-même sous le coup des lois de

* BN Mss 9580, liasse 6, feuillet 160, T 300. Il est probable que ce beau texte ait été lu au procès. Publié par M. DOMMANGET, *op. cit.* p. 327.

[illisible] en faisant remonter jusqu'au roi la responsabilité des actes de son gouvernement. Le discours de la couronne qui sort de la bouche du chef de l'État, ses réponses même à des simples paroles de félicitation dans les solennités ou les fêtes de famille, tombent dans le domaine de la discussion publique, en vertu du principe de l'irresponsabilité. Comment donc une amnistie, une grâce, simples mesures du gouvernement, seraient-elles présentées comme un acte spontané et privé de la Royauté ? Nous ne sommes pas au temps de Louis XIV. Une si étrange hérésie devient plus étrange encore et surtout plus grande lorsqu'elle se produit dans des réquisitions comme moyen d'intimidation. La clémence royale est une fiction constitutionnelle comme toutes les autres.

Procès de Blois**Mme Pontus***

Nous avons réclamé la citation par le ministère public, d'un témoin qui devait établir un fait de provocation abominable. On nous l'a refusé ! On nous a dit : citez-le vous-même, vous êtes riche. J'ai senti l'ironie cachée sous ces paroles qui cloueraient le témoin chez lui, à bon entendeur demi-mot. Et cependant le propos dont nous désirons faire la preuve publique, a été tenu, nous en avons la certitude. Il y a dans le procès des choses qui restent douteuses ; mais celle-ci est certaine. C'est le langage de Houdin qui a jeté l'épouvante au cœur de Mme Pontus et l'a déterminée à enlever les armes de son tiroir¹. Et, par je ne sais quelle infernale combinaison, cette terreur sortie d'une provocation infâme, se retourne ici du côté de la prévention, et vient de créer des charges contre des innocents hors d'état de les repousser en les renvoyant au fabricant. C'est que nous ne tenons pas, nous, les témoins de notre dépendance, et que nous n'avons pas dans notre arsenal ces armes irrésistibles, la mémoire et la séduction. La justice ! Eh ! Qui parle de la justice ? C'est la police qui rabat le gibier. La justice le tire sans voir d'où il vient.

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 160, U 301. Ce texte fait certainement partie de la défense puisqu'il réclamait que Mme Pontus témoigne.

1. Cf. *supra*, texte 98, p. 523. Encore une provocation tellement grossière que le ministère public n'osa citer le témoin.

Instruction secrète*

Un cri m'est échappé dans ces débats : « l'instruction secrète ne mérite aucune confiance ». C'est l'avocat du roi, en relevant mes paroles avec quelque amertume, qui a pris chaleureusement la défense de l'institution et des magistrats. Je laisse de côté les magistrats ; mais c'est mon droit et mon devoir de critiquer les défauts de l'institution. Il m'a paru d'abord que trop souvent les audiences sont perdues en efforts considérables pour ramener le témoignage oral à une identité complète avec la procédure écrite. Il semblerait presque que ce soit l'unique but, la destination exclusive des débats. C'est mettre la vérité sur le lit de Procuste... Messieurs, je suis l'adversaire déclaré, l'ennemi de l'instruction secrète, et puisque la grande politique a jugé utile de tirer à l'improviste une trappe sous mes pieds, je veux au moins que l'humanité puisse gagner quelque chose à ma mésaventure et je croirai lui rendre un bien signalé service en portant mon coup de hache à ces odieux débris de l'inquisition¹.

Je sais qu'on m'accusera de vouloir désarmer la justice dans ses luttes contre le crime en lui arrachant son plus sûr instrument d'investigation. C'est ce même argument qui a servi si longtemps à défendre la torture contre le cri de la civilisation indignée, et la torture a fini par succomber dans l'exécration universelle ! Et la justice, en laissant tomber une arme funeste dont elle se blessait elle-même, par des coups aveugles portés à l'innocence, la justice a gagné 1 000 fois plus en puissance morale qu'elle ne semblait avoir perdu un moyen d'intimidation. Mais, hélas ! Le tronçon de cette arme empoisonnée lui est resté entre les mains, et tant qu'elle ne l'aura pas jeté loin d'elle avec dégoût, elle traînera comme un boulet le soupçon, la défiance, la haine ; car la justice ne peut marcher dans sa force et dans sa liberté qu'avec l'escorte et l'honneur de l'opinion publique.

Pourquoi ce beau principe de la publicité n'a-t-il pas affranchi complètement notre France des vieilles entraves de la justice féodale ? Pourquoi n'a-t-il pas ouvert tous les donjons, déverrouillé tous les cachots, livré les

* BN NAF 9580, liasse 6, 3 feuillet 160 dos, 305. Bien que classé, dans les manuscrits, après ceux qui suivent, nous avons regroupé ce texte avec les précédents qui se rapportent comme celui-ci au procès de Blois.

1. Blanqui a manifesté à plusieurs reprises cette position. Cf. notamment le procès des poudres, texte 58, p. 339. C'est peut-être déjà aussi un point de vue tacite dans les sociétés secrètes qui érigent en règle de ne point répondre aux interrogatoires.

recoins les plus obscurs des geôles aux flots de la lumière extérieure ? Pourquoi cette tâche du mystère, la plus repoussante de toutes celles qui défraient nos codes ?

On dit que cette défiance de l'instruction secrète est injurieuse à la magistrature. Mais cette défiance est une injure, c'est une injure écrite à toutes les lignes du code d'instruction criminelle. Le jury, la publicité des débats, la présence des inculpés aux perquisitions n'étaient-elles pas, à ce compte, des innovations extravagantes pour la magistrature ? Toute garantie donnée aux accusés est une défiance envers les juges. Pourquoi donc toutes les nations d'Europe privées du jury et de la publicité des débats judiciaires réclament-elles à grands cris ces deux bienfaits ? Ne pouvait-on pas qualifier ces réclamations d'outrages à la magistrature ? Après avoir désarmé l'infailibilité du Pape, faut-il proclamer l'impeccabilité du magistrat ? C'est une vérité bien vieille celle qui proclame au contraire que tout homme, quelque'il soit, doit être défendu de l'entraînement involontaire de ses passions. Peut-on prévoir jusqu'où un zèle outré des antipathies personnelles, l'acharnement de la lutte, et peut-être aussi quelquefois les sourdes incitations de l'ambition et de l'intérêt peuvent égarer la confiance d'un homme armé d'un pouvoir discrétionnaire !

Quelle foi peut-on ajouter à des pièces qui ne sont point l'expression littérale et sincère de la spontanéité, mais, leçon écrite sous la dictée du juge, un arrangement fragile et trop souvent perfide de l'interrogateur, une sorte de quintessence qui concentre avec intensité toutes charges, en laissant égarer les atténuations ?

Les témoins eux-mêmes sont placés sous le coup d'un effroi qui plane invisible sur une tête, enchaîne et paralyse leur langue pour la justification et ne la délie que pour l'hostilité.

Qui peut dire les sombres drames des cachots, alors qu'un juge, fascinant du regard un malheureux éperdu de terreur et de désespoir, l'étreint palpitant, à moitié mort, dans le cercle de fer de ses interrogations, et sondant d'une main sans pitié chaque plaie saignante de son patient, l'ennemi, la douleur, les souvenirs de famille, la crainte, l'espoir, retire et replonge froidement l'acier barbelé pour ramener du fond de ces plaies des lambeaux inconnus et accusateurs ?

Oui, l'instruction secrète me fait horreur ! Au feu, au pilon ces pages écrites dans la géhenne avec des larmes et du sang ! Comment osent-elles, ces filles des ténèbres, affronter la lumière du jour ? Les cordes et les chevalets doivent rester dans la charette de la question. La procédure secrète, c'est la nuit, nuit d'horreur ! Le débat oral, c'est le gai soleil !

Ainsi s'est écroulé dans la honte ce complot tramé de longue main par l'or des fonds secrets autour d'un proscrit éclopé qui pensait pensivement ses blessures dans un recoin d'hôpital.

Régime de la prison*

Renseignements divers — Scènes du pénitencier à (un ?) suicide — Une femme pendue à la porte de fer — Tentative de suicide d'un prisonnier ; menaces du juge d'instruction contre lui à cette occasion — On ne le remet plus seul en cellule — L'aumônier et ses exploits — Les sœurs, leur barbarie envers un paysan des émeutes : « il faut bien, disent-elles, qu'il expie son crime ». Meurt le surlendemain. Le paysan emporté plus ou moins. Les femmes enceintes. Les vieillards traînés chaînes au corps. Le clergé. Son rôle de police. Ses recherches dans toute la ville, ses interrogations chez les habitants contre les communistes — Les congrégations : leurs membres s'acharnent contre les communistes pour les faire expulser de tous les ateliers — Mr Marache expulse un employé pour refus de renoncer aux livres communistes, prêche contre le communisme — Prédications à Saint-François-de-Paul contre le communisme. Mandement de l'archevêque de Tours, contre le communisme¹ — Compte rendu de la Société de Saint-Vincent-de-Paul — Complicité du pouvoir — Lettre de Mr Maillard, le substitut sur la pièce antidatée — Interrogatoire de Houdin — Traitement des condamnés de la prison de Blois — Assimilation aux malfaiteurs — Insalubrité des aliments — Privation de vin et de tabac — Retenue sur le produit du travail — Organisation de l'assassinat par la faim d'abord chez les détenus ordinaires, puis chez les politiques — Révélations sur Clairvaux, Fontevraux — Mortalité par insuffisance de nourriture, privations, excès de mort, défauts de soins dans les maladies, refus d'hôpital — Mandat d'amener du procureur du roi et mise au (secret ?) motivé par le refus de parler.

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 160, V 302. Voici un de ces multiples récapitulatifs que l'on trouve dans les papiers Blanqui. Ils sont surtout utilisables pour nous renseigner sur ses sujets de préoccupation à une époque donnée. Ici ressort son rejet du régime cellulaire et ses excès inqualifiables. Son anticléricalisme apparaît aussi de plus en plus présent.

1. Cf. texte 96, p. 506.

Violences de prison

Article pour *Le Courrier du Loir-et-Cher**

Si les geôliers de la prison de Blois ne se lassent pas de leur violence, nous ne nous lasserons pas davantage de nos révélations. Nous savons bien que ce châtement de la publicité irrite des hommes sans frein habitués à traiter comme un vil bétail les détenus commis à leur garde. Mais il faudra voir cependant si l'autorité est décidée de couvrir de son approbation quand même, c'est-à-dire à prendre en compte de sa propre responsabilité des sévices odieux et coupables.

Il y a quelques temps, sur le refus des prisonniers politiques de livrer au rasoir et aux ciseaux leurs cheveux et leur barbe¹, le sieur Cross, concierge de la maison d'arrêt, est entré comme un furieux dans leur chambre en criant : « Vous êtes des assassins, des lâches, des misérables ! » Pas un mot, pas un geste n'avait provoqué ce torrent d'invectives. De quel droit ceux qui tiennent sous leurs verroux des condamnés politiques, atteints de simples peines correctionnelles, prétendent-ils leur raser la figure et la tête, ignominie disciplinaire réservée aux réclusionnaires et aux forçats ? C'est ce qu'ils ont fait cependant par un criminel abus de la force et avec un hurra d'injures, digne accompagnement de cette ignoble exécution.

Ce n'est pas tout. Les détenus politiques au nombre de douze, affaiblis dans leur santé par les rudes traitements auxquels ils sont en butte, ne peuvent pas toujours consommer la ration quotidienne d'assez mauvais pain qui leur est allouée. Jeudi dernier, le sieur Cross, dans un de ses accès capricieux de despotisme s'est emparé de quatorze pains d'une livre et demie, pain fourni aux prisonniers par l'administration et leur légitime propriété, on en conviendra bien. Que sont devenues ces vingt et une livres de pain ? Elles représentent une valeur. A qui profitera cette valeur ? C'est un vol cela, un vol avec violence.

Autre barbarie, il y a quelques jours, un malheureux enfant de 14 ans, sous on ne sait quel misérable prétexte, a été battu par un gardien avec une

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 160, Y 304. Bien que classé après, ce texte a été écrit avant le suivant et nous l'avons laissé dans cet ordre. Nous n'avons pas retrouvé le numéro du *Courrier du Loir-et-Cher* qui a publié cet article ni la date exacte de sa rédaction qui eut lieu cependant après le 31 mai, date de la libération de Blanqui.

1. La barbe était un signe de reconnaissance des républicains.

incroyable férocité. Cet homme l'a roué de coups, puis terrassé, foulé aux pieds et laissé à demi-mort sur la place. En ce moment on pourrait voir les coups de la victime, sillonné d'ecchymoses et livide de meurtrissures. La vie des détenus, des enfants surtout doit-elle rester à la merci de tels bourreaux !

Voici quelque chose de plus audacieux. M. Cross, le concierge modèle², ne daigne maintenant qu'à ses heures perdues mettre les prisonniers en liberté, et encore ne leur ouvre-t-il les portes que sous bonnes conditions. La loi ordonne, en termes impérieux, de relaxer tout condamné le matin du jour où la peine expire au lever du soleil. Mais qu'est-ce que la loi pour ce puissant personnage ? Prolonger d'une heure seulement la captivité d'un individu, c'est, il est vrai, se rendre coupable de détention arbitraire, crime prévu par les art. 114 et 115 du code pénal, et puni de la dégradation civique avec dommages et intérêts. Mais de telles menaces sont-elles faites pour ce gardien autocrate ? Fi donc ! Il marche fièrement à deux pieds sur le code pénal et dit aux patients du haut de son omnipotence : « Je vous garde jusqu'à ce que ce soit en charrette privée. C'est pour votre bien. Vous iriez voir ce Blanqui, un homme gangrené ! Il vous donnerait la porte. Vous sortirez tout juste pour le dernier convoi de la journée. »³

Samedi, 4 courant, un détenu politique n'a pu obtenir qu'à titre de grande faveur, sa libération à midi, et sous l'engagement formel de quitter la ville immédiatement. Nous conseillons vivement au citoyen, victime de cet abus de pouvoir, de porter plainte en détention arbitraire. Il s'agit de savoir définitivement si Blois est en France ou en Russie.

2. Selon M. DOMMANGET, « c'est surtout au concierge Cross, personnage omniprésent et nuisible qu'il en voulait ; il le rendait furieux en dénonçant avec précision ses incessants abus de pouvoir » (*op. cit.*, p. 337).

3. Cela n'a pas découragé ces prisonniers de rendre quand même une visite à Blanqui au moins pour lui rapporter ces paroles.

Violence de prison 1847*

Le 12 juillet 1847

Cross signifie aux prisonniers qu'il ne laissera entrer le papier que feuille par feuille et après s'être assuré de l'emploi de la feuille précédente, et de la nature de l'écrit qu'elle contient. L'enfant visité de 8 ans, dix jours après avoir été battu, montre au médecin ses bras encore noirs de meurtrissures. *On vient de changer, à la suite de cet article, les enfants de quartier, pour intercepter toutes leurs réclamations et couper court aux plaintes de la publicité*¹. Un enfant a été sévèrement battu pour n'avoir pas rempli avec assez de sévérité ses fonctions de surveillant et n'avoir pas dénoncé un de ses camarades, coupable de je ne sais quelle faute. De petits malheureux tout affamés et battus outrageusement pour avoir occupé la soupe des détenus politiques. Ils gardent le silence sur ces brutalités pour en dérober la connaissance aux politiques et assurer le petit supplément qui apaisait leur faim. Placés entre de cruelles flagellations et la privation d'une alimentation pauvre, ils préféreraient les coups à la faim. Après les articles du *Courrier du Loir-et-Cher* relatifs aux quatorze pains², Cross dit aux prisonniers : « Vous n'êtes pas au bout, et puisque vous aimez tous faire des articles dans les journaux, j'aime beaucoup aussi à les lire et je vous fournirai des matériaux. Vous pouvez y compter. »

* BN NAF 9580, liasse 6, feuillet 160, X 303. Classement chronologique, son thème faisant suite au précédent.

1. Dans l'article précédent du *Courrier du Loir-et-Cher*, il s'agit d'un enfant de 14 ans. Il y eut sans doute d'autres articles.

2. Cette phrase, évoquant l'affaire des pains, montre que ce texte est bien postérieur à l'article pour *Le Courrier du Loir-et-Cher*.

[Résidence surveillée à Blois]

[(Lettre au procureur du roi)]*

12 juin 1847

Monsieur le procureur du roi,

L'inutilité de la plainte verbale que j'ai portée hier devant vous, me contraint de vous adresser la déclaration suivante qui sera rendue publique.

Depuis dix jours je suis hors de la loi, me jeter sur le pavé sans domicile, me fermer l'accès de toute maison habitée, m'isoler comme un pestiféré au milieu de mes concitoyens, bref, m'interdire le feu et l'eau, tel est le but que la police poursuit avec acharnement.

J'arrête un logement quai de la chaîne, à l'instant un homme de la police intervient et lorsque je me présente pour prendre possession des lieux le propriétaire se dédit et m'éconduit sans cacher le motif de son refus.

Toutefois un honorable négociant du faubourg de Vienne¹ m'accueille chez lui malgré le péril. Tout aussitôt les agents de la force publique mettent ouvertement le siège devant sa maison, pénètrent dans les demeures voisines, montent aux fenêtres pour plonger du regard dans les cours du domicile suspect et s'installent des journées entières chez des habitants rendus muets par la crainte. Tout un quartier est mis en interdit ; la présence bruyante de la police sème l'inquiétude et l'effroi, éloigne les acheteurs, paralyse les transactions commerciales et nul n'ose élever la voix pour se plaindre.

Mon hôte plus osé est frappé dans ses intérêts d'une manière plus brutale. Plusieurs citoyens honorables rencontrés près de sa demeure sont sommés d'exhiber leurs passeports et n'échappent à une arrestation qu'à l'aide de papiers qui constatent leur qualité.

* AD du Loir-et-Cher. La mise en liberté de Blanqui après le verdict du 29 avril posait un problème à l'administration car il refusait toujours de sortir de prison. Il y fut contraint cependant le 31 mai. Le procureur, Leconte de Roujon, fit suivre la plainte rendue publique par sa publication dans *Le Courrier du Loir-et-Cher*. Mais le ministère de l'intérieur, après une dépêche du préfet du 3 juillet, fit comprendre qu'il fallait bien supporter Blanqui qui « ne peut être successivement éloigné de tous les départements du royaume où sa présence serait pour l'autorité locale un sujet de préoccupation » (M. DOMMANGET, *op. cit.*, p. 336). Ce camouflet modéra l'ardeur des policiers et montre que le cas Blanqui n'est plus pour le ministère qu'une préoccupation à l'échelle locale comme s'il pensait l'avoir enfin neutralisé. Ce texte figure aussi dans une brochure, *Les communistes à Tours, réflexions sur leur procès. Persécution de police à Blois*, Blois, imprimerie de Félix Jahyuer, 1847, 24 pages, publiée par EDHIS.)

1. Blanqui fut hébergé chez Édouard GOUTÉ, républicain notoire et convaincu, teneur de profession.

Ce n'est pas tout : la police s'introduit chez les marchands qui entretiennent avec M. Gouté quelques relations de voisinage ou de commerce et tient à chacun d'eux ces propos :

« Vous voyez M. Gouté, il loge chez lui un conspirateur, prenez garde à vous ! s'il arrive quelque émeute dans Blois, vous serez le premier arrêté, et vous en aurez pour 10 ans, pour 20 ans de prison. »

Mieux encore ! une vingtaine de négociants du faubourg de Vienne, presque tous électeurs censitaires, la plupart votant pour M. Bergevin², s'avisent de faire une partie de pêche à une lieue de Blois. Par malheur, l'hôte du proscrit est de la fête ; le champ, le pique-nique se métamorphosent en conspiration³.

Le commissaire de police en chef accourt, et les malencontreux pêcheurs demeurent tout ébahis de voir au sortir de la nacelle leurs noms inscrits à la file sur le redoutable carnet du commissaire. On mande à la mairie les conjurés ; on leur dit :

« Si vous êtes quatre cents, à vous révolter en Vienne, nous serons douze cents pour vous écraser. »

Quelques-uns rient, d'autres s'indignent, mais le plus grand nombre s'intimide et s'alarme, l'inquiétude, l'agitation se répandent dans le faubourg, de proche en proche et naturellement cette conclusion ne saurait longtemps se faire attendre : « C'est pourtant un seul homme qui apporte ainsi le trouble dans notre quartier ».

Des moyens plus infâmes sont encore mis en œuvre. C'est ainsi qu'un homme traînant avec lui femme et enfants pour mieux l'attendrir, est venu, ce matin chez M. Gouté, réclamer comme membre des sociétés secrètes, avec force gestes mystérieux de reconnaissance, des secours fraternels et l'affiliation à la *société secrète de Blois*. Un peu moins de stupidité chez les provocateurs ou de prudence chez le provoqué, et par le temps qui court, cinquante centimes donnés à la misère d'une famille suffisaient peut-être pour échafauder une accusation d'embauchage pour société secrète. Comment en présence de cette poursuite implacable, ne pas comprendre que je dois choisir entre un isolement absolu et la proscription de tous les hommes généreux qui s'obstineraient à rester mes amis ? La police a tracé autour de moi un cercle fatal que nul ne peut franchir sans risque de sa fortune et de sa liberté. Ce qu'elle veut, c'est qu'il ne me reste ni un toit pour m'abriter, ni une table pour prendre mon repas, ni un homme pour

2. Magistrat et député, BERGEVIN est « l'un des plus grands bourgeois de Blois », le troisième électeur censitaire du département par la fortune (cf. G. DUPEUX, *Aspects de l'histoire sociale et politique du Loir-et-Cher, 1848-1914*, op. cit., p. 140 sq.).

3. La brochure citée, note *, p. 554, commente en quatre pages ironiques cette mésaventure grotesque, sous le titre « La grande conspiration ».

m'adresser la parole, c'est le sort du lépreux du Moyen Âge qu'elle a résolu de me faire 4.

Je n'aurais plus alors que la rue pour asile, et je retrouve là cette police qui m'attend. Depuis longtemps, des sergents de ville en uniforme me suivent pas à pas, sans relâche à quarante mètres de distance. Jusqu'ici j'ai détourné les yeux laissant au dégoût et à l'indignation publique le soin de faire justice de cette ignoble escorte qui entre à ma suite dans toutes les maisons, qui interroge, furète, s'impatronise et s'assure de l'impunité par la peur.

Cause involontaire de ces tracasseries, j'ai plaint de paisibles habitants troublés dans leur repos, et j'ai cru mettre un terme à la provocation en la dédaignant, mais ce dédain ne fait pas le compte des persécuteurs, et c'est alors un guet-apens qu'ils ont organisé.

Hier, vendredi 11 juin je sortais de mon domicile, lorsque le sergent de ville Feuteler qui gardait la porte en costume depuis le matin, m'a barré la route et signifié en termes formels que chargé par ses chefs de ma surveillance, il allait se placer à côté de moi *coude à coude* et me suivre ainsi par la ville. Avez-vous mandat de m'arrêter lui ai-je dit ? — non ! — eh bien je vais porter plainte en arrestation arbitraire. Cet homme a répondu qu'il se moquait de ma plainte, qu'il agissait par ordre et qu'il *m'emboîterait le pas*. C'est ce qu'il a fait.

Flanqué de cet estafier je me suis rendu droit à votre parquet, M. le procureur du roi, et je vous ai exposé mes griefs. Tout en blâmant avec force l'inconvenance et l'illégalité de ce procédé, vous m'avez néanmoins déclaré qu'il vous était impossible de le classer parmi les délits passibles de poursuite, et que votre rôle devait se borner à des représentations auprès de l'autorité préfectorale seule compétente en nature de surveillance.

Il paraît, M. le procureur du roi, que vos représentations sont demeurées sans résultats ; car, pendant la journée toute entière, je suis resté prisonnier de l'agent de police Feuteler et de son collègue Mouteau qui l'a relevé à quatre heures, dans la garde de ma personne. Ces hommes ne m'ont pas quitté d'un pas, et M. Gouté ayant voulu m'accompagner dans la ville, nous avons dû nous abstenir de toute conversation parce qu'aucune de nos paroles n'aurait échappé aux alguazils. A 11 heures du soir, j'étais encore prisonnier et je n'ai pu satisfaire un besoin que côte à côte avec le sergent de ville qui se tenait debout près de moi.

4. Les autorités locales avaient certainement tout fait pour qu'il choisisse un autre lieu de résidence, d'autant plus qu'il avait repris ses activités politiques, en particulier par des articles dans *Le Courrier du Loir-et-Cher*, sans qu'il lui soit fait de reproches au sujet de sa grâce. Il semble qu'il faudra pour cela attendre son retour dans la capitale et le document Taschereau, comme si la première tentative de discrédit à Blois avait été insuffisante.

J'ignore si une pareille violence constitue oui ou non un délit punissable aux termes du code pénal ; mais j'en appelle à la conscience publique : n'est-ce point là une atteinte formelle, l'atteinte la plus insultante à la liberté d'un citoyen ? Qu'on me remette en prison ; je suis toujours bon pour Doullens ; j'y serai du moins à l'abri de ces outrages publics, j'y trouverai le feu et l'eau qu'on veut m'interdire partout en France, hors des murs des maisons de force.

Dans cette extrémité, à défaut des lois qui ne peuvent ou ne veulent pas me protéger, il ne me reste qu'à me protéger moi-même, en consultant mon droit de défense légitime.

J'ai donc l'honneur de vous déclarer, monsieur le procureur du roi, qu'à la première démonstration des sergents de ville, outrageante pour ma liberté, je repousserai immédiatement la violence par la force, me remettant au jury du soin de fixer à la police les limites de ses attributions.

Agréez, monsieur le procureur du roi, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Blois, le 12 juin au matin 1847.

A. BLANQUI.

[L'opposition gagne le centre]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 1, 2 décembre 1847*

Il vous serait commode, n'est-ce pas, dit *Le National* au *Journal des Débats*¹ et à ses patrons d'étourdir encore les timides, d'agacer la frayeur, de donner le change à l'Europe ! Trop, trop commode en vérité, de dire au-dehors comme au-dedans : « Les accusations contre le gouvernement partent toujours des partis extrêmes ; eux seuls remuent, eux seuls s'agitent. L'immense majorité de la France adore le pouvoir nouveau ».

Non, ces vanteries ne sont plus permises devant ces réunions multipliées qui se reproduisent dans cinquante villes ; et c'est pour cela que les banquets réformistes² vous causent tant d'ennuis. Ces banquets nous ne les avons pas provoqués, ce n'est pas pour développer nos sentiments, pour faire triompher nos principes, pour donner carrière à nos propres idées de réforme électorale que ces manifestations ont eu lieu. On n'y a pas appelé ces masses exclues dont nous réclamons les droits. C'est dans le sein du parlement que cette pensée pris naissance ; c'est à un défi de M. Duchâtel

* AD du Loir-et-Cher. Blanqui écrit lui-même à Watteau le 25 décembre 1861 : « Pendant mon séjour à Tours et à Blois, j'ai publié divers articles dans *La Réforme*, *Le Courrier d'Indre-et-Loire*, *Le Courrier du Loir-et-Cher* qui donne le procès de Blois, en avril 47, avril et mai. Il a paru dans cette période de 1844 à 1848 des lettres de moi dans ces divers journaux. » Il y a confusion, pensons-nous, entre les termes lettres et articles. S'il est clair que des lettres ont été publiées (textes 90 et 92), c'est moins certain pour des articles, en particulier en ce qui concerne *La Réforme*. Nous n'en n'avons en tout cas pas connaissance. Par contre, nous savons que Blanqui était très lié avec le directeur du *Courrier du Loir-et-Cher*, Charles Groubental, chez lequel il trouvait refuge, même la nuit, ce qui lui permettait de recevoir des visites. Il y écrivit de nombreux petits articles dont l'intérêt est incontestable car ils précèdent l'ouverture de la dernière session du parlement de la monarchie de Juillet (28 décembre), mais aucun n'est signé. Il est donc difficile d'attribuer à Blanqui de façon absolue tel ou tel article. Cependant, à la suite de DOMMANGET, nous en avons sélectionné quelques-uns, caractéristiques de ses préoccupations habituelles.

1. *Le National* de Marrast, avait passé un accord avec Duvergier de Hauranne s'engageant à ne plus attaquer Thiers et à soutenir le projet de réforme électorale. *Le Journal des débats* restait l'organe le plus fidèle à la politique gouvernementale de Guizot, le fameux « gouvernement du 29 octobre » [1840].

2. Face au refus de la majorité gouvernementale de modifier le régime électoral, le centre gauche, la gauche dynastique et les radicaux eurent recours à la formule des banquets comme en 1840 sur le modèle développé par Richard Cobden. La campagne débuta le 9 juillet 1847. Bien que le plus souvent présidés par un notable, ces banquets se déroulaient dans une atmosphère surexcitée et si on portait des toasts à la réforme électorale, ils touchaient aussi les problèmes sociaux soulevés par la crise économique récente. Peu à peu la campagne se radicalisa, surtout après le 7 novembre à Lille où Ledru-Rollin évinça O. Barrot et réclama le suffrage universel.

que les banquets ont répondu ; c'est du foyer peu ardent du centre gauche et de la gauche qu'est partie la première étincelle. Ces factieux nouveaux qui ont fait entendre contre vous ces accusations accablantes, ce sont des hommes qui ont vu de près le système, qui l'ont servi, qui savent exactement ce qu'il est, où il va, et qui cherchent aujourd'hui à l'arrêter en jetant sur sa route leur défiance et leur mépris.

Que nous vous eussions répété nos sentiments, nous ! que vous importait ? Vous avez tellement exploité les égoïsmes et la peur, que notre colère avait fini par devenir une de vos forces. Vous avez tant calomnié, vous vous êtes adressés à des passions si basses, vous avez tant et si souvent travesti les idées du parti radical, que des classes entières, abusées, ont cru qu'elles avaient à se défendre elles-mêmes quand nous n'attaquions que vous. Aussi de toute manifestation exclusivement radicale vous vous empariez pour dire à la France : « C'est la terreur ! » pour dire à l'Europe : « C'est 93 ! »

Vous essayez de le redire à cette heure ; mais la France et l'Europe ne s'y tromperont plus. Ce n'est pas un parti, mais tous les partis qui s'accordent pour dénoncer vos dilapidations, votre immoralité systématique, votre esprit réacteur, vos lâches velléités de contre-révolution. Tout ce que votre système a déployé de ruses, de fourberies, de matérialisme et de corruption, tous les partis en sont indignés ; et cette indignation a réuni une foule de citoyens dont la voix retentit au-dehors comme la grande voix de la France.

[L'ambiguïté de la politique étrangère du gouvernement Guizot]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 1, 2 décembre 1847*

Rien n'est drôle depuis quelques jours comme la colère du *Journal des Débats*, reflétant celle de ses patrons. Plus que jamais il est à la guerre, même quand tout sujet de guerre n'existe plus. Jadis son thème c'était la *paix à tout prix*, aujourd'hui c'est la guerre à tort et à travers¹. Qu'il vienne donc désormais accabler de ses malédictions cette opposition qui voulait qu'on défendit l'honneur et l'indépendance nationale contre les insultants mépris de l'étranger, lui qui voudrait que quelques malheureux cantons suisses² dépensassent leur sang et leur argent pour défendre les sacrilèges intérêts des jésuites et l'amour-propre du *Journal des Débats*, pauvre journal, il en mourra de rage !³

Nous lisons dans *La Réforme* : La nouvelle pléiade administrative⁴ qui vient d'éclorre au souffle ministériel et que le budget va doter, ne sera pas,

* AD du Loir-et-Cher. Cet article, à peine séparé du précédent, qui prend directement à parti l'organe gouvernemental, est conforme aux positions de Blanqui.

1. Cette phrase dénonce une certaine incohérence de la politique extérieure française. D'un côté elle accepte toutes les humiliations de l'Angleterre pour éviter la guerre (cf. l'affaire Pritchard, texte 92, note 8, p. 499) ; d'un autre, elle semble prête à suivre l'Autriche dans ses intentions d'intervenir en Suisse pour soutenir la sécession catholique, ou ailleurs (cf. texte suivant). Guizot prétendait que ces intentions respectaient les traités de 1815 alors qu'il les avait naguère déclarés violés par l'occupation de Varsovie.

2. Sur la guerre entre les catholiques soutenus par les jésuites et les radicaux suisses, cf. le texte suivant.

3. A travers le journal, c'est le gouvernement que l'article dénonce. Il faut en effet rappeler qu'après avoir fait voter par la Chambre, unanime, sa loi sur l'enseignement primaire, le 2 mai 1833, et pris diverses mesures en faveur de l'enseignement en général et notamment supérieur, Guizot se montrait à cette époque très sensible à une remontée du spiritualisme. Déjà en 1838, il avait publié dans la *Revue française* des articles, véritables « cris d'alarme de la raison humaine et de la science politique sentant leur impuissance et appelant la religion à leur aide » et dans lesquels « l'écrivain protestant rendait un hommage particulier à l'Église catholique qu'il déclarait être la plus grande, la plus sainte école... » (THUREAU-DANGIN *op. cit.*, tome 3, p. 432). Depuis 1844, où la loi Villemain dictée par les jésuites, donnait, malgré lui, aux petits séminaires des privilèges que même la Restauration avait refusés, les dernières années de pouvoir de Guizot ont été plutôt favorables à une reprise en mains de l'enseignement par le clergé et à l'effritement des droits de l'État dans l'Université.

4. Après avoir été le véritable chef du gouvernement du 29 octobre (1840), sous couvert de Soult dont il était ministre des affaires étrangères, Guizot avait été nommé président du conseil le 19 septembre précédent et avait procédé à quelques aménagements (26 septembre).

assure-t-on, la seule merveille de la grande politique cette année. Nous aurions bientôt, si la chronique ne ment pas, un gouverneur pour le jeune héritier du 9 août⁵, et ce gouverneur ne serait rien moins qu'un des grands dignitaires du clergé de France !

Nous accueillons avec joie la bonne nouvelle, et nous désirons vivement qu'afin de compléter l'œuvre, on appelle, en qualité de coadjuteurs, cette demi douzaine de jésuites que *l'anarchie* vient de chasser de Fribourg et qui sont en disponibilité⁶.

La grande aumônerie royale, les gouverneurs mitrés, les chanoines de Saint-Denis, les jésuites, qu'on nous rende tout cela, les jésuites surtout ! ils nous sont aussi précieux, aussi nécessaires qu'à *l'Univers* !⁷

5. Louis-Philippe d'Orléans, comte de Paris, fils de Ferdinand d'Orléans, petit-fils du roi intronisé le 9 août 1830.

6. Sur ce point, cf. texte suivant.

7. *L'Univers*, journal catholique de droite et ultramontain, dirigé par Louis Veuillot.

[Le rôle des jésuites]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 2, 4 décembre 1847*

Le juste milieu congréganiste¹ est plongé dans la plus vive affliction depuis les défaites successives de ses bons amis les jésuites de l'Helvétie². Nous allons chercher à le consoler un peu, car sa désolation est si grande, qu'oubliant ses rites usuels, il se signe maintenant en invoquant, au lieu de la Trinité, le triple symbole démocratique, et prélude à ses *Pater noster* au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Cette désolation qui se radicalise pour mieux tomber sur le radicalisme, ces larmes si ferventes versées sur les cendres à peine refroidies du Sonderbund³ valent bien la peine qu'on essaie de les arrêter un peu. « Voyez, s'écrie-t-on douloureusement, jusqu'où va la furie du radicalisme ! Le nouveau gouvernement fribourgeois, — ce gouvernement librement élu par des citoyens à peine échappés à l'influence délétère du jésuitisme qui pesait sur eux, — a osé renvoyer les jésuites et toutes les congrégations affiliées aux révérends pères, et cela en confisquant leurs biens ! »

N'est-ce pas, en effet, le comble de l'indignité aux yeux du bigotisme conservateur, que l'on ait ainsi traité les révérends pères et leurs sosies. Les jésuites allument la guerre civile en Suisse : leurs partisans sont défaits

* AD du Loir-et-Cher.

1. Cette réflexion, si l'article est réellement de Blanqui, est intéressante. Le juste milieu n'est plus celui du rapport de février 1832. Il est devenu congréganiste, qualificatif réservé autrefois, semble-t-il, aux nostalgiques de la restauration carliste.

2. Face à la poussée radicale en Suisse (cf. texte 32, note 23, p. 221), et à la fermeture de couvents, les cantons conservateurs, soutenus par l'Autriche et avec la bienveillance de Guizot qui avait en horreur le radicalisme anticlérical, réagirent et demandèrent en 1844 aux jésuites de prendre en mains l'enseignement secondaire, notamment dans le canton de Lucerne. Les radicaux tentèrent longtemps en vain d'envahir ce canton, mais ne tarderont pas à rétablir la situation (cf. note suivante).

3. La diète helvétique à majorité radicale tentait d'enrayer l'influence de la congrégation qui s'étendait à sept cantons sur vingt-deux et avait obtenu la complaisance de deux autres. Devant la menace non déguisée, les sept cantons concernés créèrent le « Sonderbund », ou ligue séparée, par le traité de Lucerne, le 11 décembre 1845. Après plusieurs mois de négociations et tergiversations, le canton de Zurich proposa de traduire les cantons séparés devant la diète et le canton de Genève, à l'initiative de James Fazy, se prononça en octobre 1846, contre le Sonderbund. La diète qui avait levé une armée de 50 000 hommes sous le commandement du général Dufour, prononça le 20 juillet 1847 la dissolution de la ligue, après avoir renvoyé une note de Guizot favorable aux thèses autrichiennes. Notons que le successeur de Louis Blanc, Élias REGNAULT, dans son *Histoire de huit ans*, écrit « Sunderbund », ce qui veut dire « Ligue des pécheurs », même quand il s'agit de reproduction de textes. Est-ce par dérision ou par erreur ?

presque sans combattre, tant pèse sur eux cette volonté générale de toute une nation à laquelle ils essayaient vainement de se soustraire, et il eut fallu laisser tranquilles ces hommes d'église, s'humilier devant leurs soutanes noires, et leur permettre de se ressaisir, par ces mille moyens d'influence qu'ils exercent si perfidement, si déplorablement, dans leur propre intérêt personnel, cette domination qui avait déjà semé tant de luttes et tant de malheurs ! Allons donc ! Mais avec de pareils gens, les exemples ne manquent point pour le prouver. Ce n'est point sérieusement que l'on peut se plaindre que les radicaux aient couronné le succès de cette guerre par l'expulsion des congrégations et des congréganistes qui en était le but patent, avoué, ostensible.

Aussi n'est-ce pas sérieusement, nous aimons à le croire pour l'honneur de l'intelligence des partisans malheureux du malheureux Sonderbund, que ceux-ci profèrent à haute voix les lamentations que nous venons de constater : cette partie de leurs doléances n'est qu'un lieu commun pour attendrir les vieilles dévotes, et les engager à ouvrir leurs bourses en faveur des nouveaux martyrs que les Suisses indépendants ont fait déloger.

Le grief sérieux des conservateurs catholiques, apostoliques et romains, le voici : en chassant les révérends pères et leurs acolytes de toutes robes, le gouvernement fribourgeois, issu de la volonté librement manifestée de tous les citoyens, a confisqué leurs biens, au profit de l'instruction publique, c'est-à-dire au profit des enfants des pauvres !

Voilà, certes, l'abomination de la désolation ! Et que vont donc devenir ces pauvres Ligoriens⁴ (*sic*) qui ne vivent que de prières, qui n'ont que leurs prières pour toute fortune ; et ces pauvres frères de la doctrine chrétienne que l'on persécute si cruellement, eux qui ne demandent qu'à pulluler partout où ils se présentent ; et ces saintes sœurs qui consacrent aux pauvres toute leur existence, dévouement qui mérite bien que comme compensation elles agrandissent leurs biens temporels d'ici-bas ! n'est-ce pas un crime d'avoir dépouillé tant de pieuses misères, tant de saintes pauvretés !

Faut-il l'avouer ? Ce crime nous paraît moins grand que celui des gouvernements qui écrasent tout un pays sous le fait de l'impôt, cette spoliation nous semble moins à déplorer que celle qui priverait tout un peuple de ses droits politiques.

Quoi ! quelques individus, faisant vœu de pauvreté, viendraient par captation, par dons volontaires si l'on veut, s'approprier des biens considérables, assez considérables pour fomentier des guerres civiles, pour acheter des milliers de fusils, des centaines de canons, et il faudrait qu'on leur

4. Nom donné aux rédemptoristes, d'après celui de leur fondateur Alphonse-Marie de Liguori.

permet de continuer paisiblement leur œuvre ténébreuse en leur laissant les moyens de l'accomplir ! Eh ! mon Dieu, si tous ces pauvres gens, moines ou nonnes, frères ou sœurs, se sont voués à la pauvreté, n'ont-ils pas été les premiers à dépouiller le pauvre en acquérant des richesses dont ils regrettent aujourd'hui la perte ? N'est-ce pas une légitime restitution que celle qui appelle les enfants du peuple à participer à ces trésors de religieux qui devaient, avant tout, rester pauvres ? Ceux qui avaient fait vœu de rester pauvres resteront pauvres ; ceux qui ont provoqué une guerre civile paieront les frais de cette guerre civile au profit des masses qu'ils cherchaient à maintenir dans l'abrutissement intellectuel : si notre juste-milieu catholico-apostolico-romain n'a pas d'autres reproches à adresser à la Diète que ceux que nous venons de rappeler, il peut cesser ses lamentations, car elle s'en montrera fort peu touchée, et elle fera fort bien.

[Les frères ennemis]

Le Courrier du Loir et Cher

N° 3, le 9 décembre 1847*

M. Barrot devient depuis quelques temps le point de mire des attaques de la presse ministérielle ¹. Le grand orateur des banquets réformistes est sa tête de Méduse ². Si on pouvait le dépopulariser, le rendre suspect, tuer sa puissance, ce serait un coup de fortune. Or, savez-vous les grands griefs qu'on met en avant contre le chef de l'opposition ? M. Barrot a des frères ³. Qui est-ce qui n'a pas des frères, une famille, à moins d'être un enfant trouvé ? Oui, mais ces frères ont des places et prennent leur part au budget. Et qu'est-ce que cela a de commun avec M. Barrot qui n'a pas de place et qui fournit sa part au budget sans rien y prendre ? Ne voyez-vous pas tous les jours des frères qui ne sont pas dans le même camp, dont l'un est opposant, l'autre ministériel ? A-t-on jamais songé à rendre l'opposant solidaire du ministériel ? Demandez par exemple à MM. Auguste Blanqui et Charles Teste, s'ils se croient des budgétivores parce que leurs frères, le député libre-échangiste et le pair de France ⁴, touchent ou touchaient leur large part du budget. Il faut avoir bien peu de reproches à faire à un homme d'État pour le rendre responsable des opinions et des places de ses frères.

* AD du Loir-et-Cher. M. DOMMANGET cite ce texte *in extenso* en l'attribuant à Blanqui, p. 339. C'est plausible, celui-ci utilisant sans doute cette nouvelle occasion de se différencier de son frère (cf. texte 92, p. 497).

1. Effectivement, pour la presse ministérielle Barrot était le plus dangereux des orateurs des banquets parce que le moins éloigné de la politique gouvernementale, mais, depuis le banquet de Lille du 7 novembre, Ledru-Rollin, dont la présence avait fait fuir Barrot, les banquets étaient alternativement dynastiques ou républicains.

2. Ce compliment à l'égard du dynastique Odilon Barrot étonne quelque peu de la part de Blanqui. Méduse était la plus cruelle des trois Gorgones. Sa tête ornait le bouclier d'Athéna et sa seule vue changeait ses ennemis en pierre.

3. Plus jeunes qu'Odilon, Adolphe Barrot, diplomate, était consul général en Égypte et Ferdinand, avocat du trésor, député, s'occupait à la Chambre des affaires algériennes et avait obtenu de grandes concessions à Philippeville. Fils du conventionnel Jean-André Barrot, on disait aussi que leur famille avait pour maxime de cumuler les honneurs de l'opposition et les profits du pouvoir...

4. Sur Adolphe Blanqui, cf. lettre à Flocon, texte 92. Quant à Teste, il avait deux frères bien placés dont Jean-Baptiste, le pair de France, qui venait d'être compromis dans une affaire grave (cf. texte 114, p. 568).

De nouveaux martyrs

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 3, 9 décembre 1847*

La Cour criminelle de Berlin vient de rendre son arrêt dans l'affaire dite de l'insurrection polonaise¹. Nous n'avons pas besoin de dire quel est cet arrêt. C'est après les tortures de la détention et de l'enquête pour tous les accusés, la condamnation pour plusieurs d'entre eux aux diverses peines de la dégradation, de la confiscation, de la prison, des travaux forcés et de la mort.

On s'attendait à ce résultat : la justice politique condamne toujours ; les sauvages, dit-on, dans l'échauffement de la victoire, égorgent parfois les captifs faits à la guerre. De nos jours, il y a des pouvoirs établis pour frapper les captifs même en dehors de la guerre et de tout échauffement de la victoire. Il faut bien compter pour quelque chose les raffinements de la civilisation.

Donc, il n'est point de pitié et point de pudeur dans ces souverainetés naguère encore tremblantes et fugitives à l'approche de cette justice qu'on nommait les légions de la République et de l'Empire ! Elles sont donc bien assurées du sommeil de la foudre pour qu'elles s'acharnent ainsi sur quelques hommes coupables du crime d'être restés fidèles à leur patrie opprimée ! Mais pourquoi se plaindre ? La cause de la Pologne a besoin de martyrs ; il faut qu'il coule du sang dans le ciel et que la terre convoque et multiplie les combattants.

* AD du Loir-et-Cher.

1. L'insurrection polonaise éclata en Galicie en février 1846, notamment à Tarnow. L'existence de foyers de résistance contre la domination étrangère, surtout dans la petite noblesse polonaise et quelques cercles intellectuels conduisit l'Autriche à provoquer un mouvement insurrectionnel, utilisant pour cela des soldats renvoyés, des paysans et des juifs, qui, avec le monopole de l'alcool, avaient une grosse influence sur ces derniers. Dès la nouvelle connue, *Le National* de Marrast se fit le champion d'une campagne en faveur des insurgés, ce qui ne manquait pas de gêner Guizot qui soutenait les Autrichiens. Mais l'insurrection se transforma en massacre, résultat de ce guet-apens bien monté. Cracovie dut se rendre aux Prussiens le 3 mars.

La Cour de Berlin a prononcé 12 condamnations à mort pour prétendue haute trahison. Près de 70 autres ont été condamnés depuis à un an de prison, jusqu'à la détention à vie, à la confiscation des biens et à la perte de titres de noblesse².

2. Les trois puissances qui se partagent la Pologne se livrèrent à des répressions sauvages, chacune à sa façon. La Galicie et Cracovie furent écrasées par l'Autriche ; des milliers de Polonais allèrent peupler la lointaine Sibérie. Quant aux forteresses prussiennes, elles accueillirent toute une légion polonaise. Après deux ans d'enquête, de tortures et de souffrances, plus d'une centaine d'inculpés furent jugés à Berlin, le 3 décembre 1847. D'après *La Réforme*, il y eut huit exécutions pour haute trahison, dont Louis Miérolawski, plusieurs dizaines furent condamnés à perpétuité, les autres à plusieurs années de détention.

[Bruits de crise]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 4, 12 décembre 1847*

La plupart des journaux constatent que des bruits de crise ministérielle se sont de nouveau répandus dans le public, il n'y a rien de plus facile à expliquer que ces bruits. On a vu M. Guizot si cruellement mystifié et berné par le concert européen dans lequel il se croyait rentré pour toujours et à d'honorables conditions ; on voit le fantôme de l'entente cordiale, qui semblait replâtrée, disparaître de nouveau comme une ombre vaine ; d'un autre côté, il s'élève dans les banquets réformistes qui se multiplient au point d'en rendre le compte rendu impossible dans les journaux de l'opposition, il s'élève, disons-nous, contre la politique du cabinet, contre ses tendances, contre ses faiblesses vis-à-vis de l'étranger, contre ses actes de corruption à l'intérieur¹, des protestations si vives, si unanimes, qu'on ne suppose pas qu'un cabinet ainsi composé, ainsi repoussé, puisse rester plus longtemps debout.

C'est là ce qui a de nouveau donné naissance au bruit de la dissolution du ministère que les journaux, dont la mission est de reproduire tout ce qui leur arrive accrédité par la voie publique, reproduisent ce matin. M. Guizot est-il en réalité plus malade qu'il ne l'était il y a un an, il y a deux ans, il y en a trois ? nous ne le pensons pas. Seulement, nous avons le droit de dire que la constitution de ce ministre et du cabinet qu'il préside depuis trois mois, nous a toujours paru si fragile, si délicate, que jamais nous ne les aurions supposés capables de vivre aussi longtemps si nous ne les avions su traités et médicamentés par des chambres qui, atteintes de la même maladie qu'eux et sachant qu'ils en mouraient ensemble, a usé à leur égard de soins et de ménagements qui ont pu les aider à vivre jusqu'à ce jour. Il y a longtemps que ce misérable ministère du 29 octobre serait passé de vie à trépas s'il n'avait eu pour gardes-malades des chambres un peu plus soucieuses de l'honneur et des intérêts du pays. Ce qui l'a sauvé, c'est que ces chambres qui savent que la durée de leur existence est limitée à la durée de la sienne, ont reculé devant un suicide et se sont aveuglément engagées à sa suite dans une voie qui ne peut les conduire qu'à un abîme.

*. AD du Loir-et-Cher.

1. Une série de scandales marquent les années 1846 et 1847. La corruption électorale est dénoncée au moment des élections de 1846. A la suite d'un procès d'une compagnie minière en juillet 1847, Jean-Baptiste Teste, ancien ministre des travaux publics est condamné à trois ans de prison et à la dégradation civique avec le général Cubières également impliqué, la Chambre découvre des irrégularités dans le budget de l'Algérie, etc.

Toutefois il faut le reconnaître, la masse des fautes qui ont été et sont encore commises grandit tellement chaque jour, la responsabilité à porter devient si lourde, qu'on commence à croire qu'un cabinet, qui est d'ailleurs travaillé par ses divisions intestines, succombera sous le poids du fardeau. Les vrais conservateurs, ceux qui envisagent la situation en se plaçant à un point de vue tout autre que celui des trois-quarts des députés qui ne soutiennent le ministère que parce qu'ils ont un intérêt personnel à le soutenir, ces conservateurs là font des vœux pour que M. Guizot tombe, et pour que sa chute ne soit pas plus longtemps retardée ; ils entrevoient avec effroi que si une prompte satisfaction n'était pas donnée aux griefs du pays, M. Guizot, lorsqu'il tombera dans quelques mois, dans un an, dans deux ans peut-être, pourrait bien entraîner la dynastie dans sa chute².

2. Étonnante prémonition, à deux mois de l'échéance !

[Élection municipale défavorable au gouvernement]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 4, 12 décembre 1847*

Les électeurs du 2ème arrondissement de Paris ont dignement complété leur liste de douze candidats à la mairie. Le second jour ils ont nommé le douzième candidat de l'opposition. M. Flon, ballotté avec M. Dailly, candidat ministériel, a obtenu 1 200 voix, tandis que son concurrent n'en a obtenu que 235¹.

Les résultats des élections municipales d'hier, dit le *Constitutionnel*, que le scrutin d'aujourd'hui a couronnées dignement, a produit dans Paris la plus profonde sensation. Rien n'est éloquent comme les faits, et ce sont les faits qui se sont chargés de prouver les progrès de l'opposition dans un arrondissement qui a été si longtemps la citadelle du ministérialisme. Le revirement est complet, même que nous n'aurions osé l'affirmer avant cette triomphante épreuve.

Dans les premières années qui ont suivi la Révolution, au milieu de l'ardeur et des luttes passionnées des partis, Paris prenait en main la cause de l'ordre, et ses collègues électoraux protestaient par leurs votes en faveur du gouvernement contre l'émeute. Lorsque la cause de l'ordre a été gagnée et que la liberté a commencé à son tour à être mise en péril, l'opinion de Paris a changé comme les circonstances, et ses collègues électoraux, penchant toujours du côté du danger, sont passé à l'opposition.

L'élection qui vient d'avoir lieu est un immense échec pour le gouvernement ; c'est un symptôme de plus du mouvement qui s'opère dans l'opinion publique, et du mécontentement profond qui se manifeste de toutes parts contre l'administration.

*
* *

* AD du Loir-et-Cher.

1. Le 2ème arrondissement de Paris est l'une des circonscriptions qui a le plus grand nombre d'électeurs. Dans sa pétition justifiant la demande de réforme électorale, Pagnerre précise même que 20 électeurs de cet arrondissement « ne valent qu'un électeur de Bourgneuf ou Saint-Claude ». Elle n'en est pas moins la plus riche, le quartier de la Chaussée d'Antin étant le domaine des banquiers et des négociants qui avaient porté Louis-Philippe au pouvoir. Or lors du premier tour, le 7 décembre, 11 candidats d'opposition sur 12 avaient été élus. Le second tour eut lieu le 8. Élias REGNAULT signale que le jour de cette victoire électorale, la bourse baissa de 40 centimes : « c'était presque une crise »...

On a fait, dit *Le National* sur le même sujet, un appel très net à tous ceux qui condamnent la politique actuelle, et la plus complète victoire a prouvé que cet appel était entendu. On a dit aux électeurs qu'on se proposait de donner une leçon au pouvoir, et la majorité des électeurs du deuxième a eu toute l'énergie d'une dure sentence. C'est la première fois, en effet, que le ministère voit repousser tous ses candidats : sur douze noms, pas un seul des siens n'a pu même arriver de près à la majorité absolue. Qu'il eût été battu encore par le nombre, il s'y attendait ; M. Berger avait toujours tenu la tête de la liste ² : cette épreuve renouvelée trois fois avait donné les mêmes résultats ; mais toujours les ministériels suivaient de près ou de loin, et M. Duchâtel y trouvait une municipalité selon son cœur.

Aujourd'hui, il faut, bon gré, mal gré, qu'il reçoive cette municipalité de la main de l'opposition ; il faut qu'il accepte pour maire l'homme qu'il s'obstinait à ne pas nommer, et il faut qu'il accepte avec ce commentaire de collège électoral : « Ce n'est pas seulement le choix d'une municipalité que nous vous imposons ; c'est une leçon que nous donnons au pouvoir : nous avons voté que nous sommes mécontents de lui. »

2. Jean-Jacques BERGER, élu député de l'opposition le 1^{er} août 1846, devait être nommé maire par ordonnance royale (*La Réforme*, 17 décembre 1847).

[De nouveau sur le Sonderbund]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 4, 12 décembre 1847*

Il nous semble que la défaite de Sonderbund était l'acte de décès de la fameuse note de M. Guizot, corrigée et traduite en ridicule par le cabinet anglais¹. Mais les *Débats* n'en veulent pas démordre, et rien n'est coriace comme les efforts tentés par cette feuille aux abois pour expliquer la vertu de cette œuvre posthume.

Ce qui charme les *Débats*, c'est que la note est également adressée aux vivants et aux morts : au président de la Diète et aussi à l'ex-président du ci-devant conseil de guerre de feu le Sonderbund, pour parler comme le correspondant de Berne. Cela est déjà fort beau, et ce qui est non moins superbe, c'est que les cinq grandes puissances se soient trouvées d'accord pour mettre fin aux sanglants différends qui déchirent la Suisse, au moment même où il n'y a plus de sanglant que le ridicule de M. Guizot.

Celui-ci se félicite surtout de l'unanimité imposante de l'Europe, et le concours de l'Angleterre le flatte très agréablement. Citons ce témoignage de satisfaction : nous donnerons ensuite la réponse.

« Quant à nous il nous est impossible de ne pas voir avec une sincère satisfaction les grandes puissances de l'Europe, et "l'Angleterre en particulier, d'accord avec notre gouvernement pour tenter une médiation" dans le but de pacifier enfin la confédération helvétique. »

Ceci était dicté mercredi soir par M. Guizot. Or, à la même heure où il s'adressait à lui-même cette touchante félicitation, voici ce qui se disait à Londres dans la Chambre des communes :

« M. OSBORNE : le gouvernement a-t-il reçu de son ambassadeur en Suisse quelques communications sur le point de savoir si la médiation combinée des différentes puissances parviendra à régler les affaires de ce pays ? »

* AD du Loir-et-Cher.

1. Le Sonderbund avait cessé définitivement d'exister le 29 novembre 1847, ce qui n'empêcha pas Guizot d'envoyer conjointement au président de la diète suisse et au président du conseil de guerre du Sonderbund (sic), une note ne tenant pas compte de cette situation. (D'après E. REGNAULT *op. cit.*, tome 3, p. 307).

LORD PALMERSTON : nous avons reçu des communications desquelles il résulte qu'en point de fait la guerre civile est terminée ; et comme il n'y a point de lutte, il ne peut plus y avoir de médiation. »

Des applaudissements nombreux ont salué cette réponse du ministre anglais.

[Le ministère et la Suisse]

Le Courrier du Loir-et-Cher

N° 4, 12 décembre 1847 *.

« En Suisse le radicalisme est à l'œuvre, s'écrie la presse ministérielle ; aujourd'hui ce pays est gouverné révolutionnairement. Le canton de Lucerne compte 22 000 électeurs, et c'est par 300 citoyens, venus sur la place publique à la voix de M. Ochsenbein¹, qu'ont été décrétées l'expulsion des jésuites [...]. »

Nous voudrions bien que la presse ministérielle nous dise par qui a été nommé, le 29 juillet, un gouvernement provisoire à Paris ; par qui le lendemain a été proclamé un lieutenant général du royaume, par qui a été décrétée la déchéance de Charles X. Si nous avons bonne mémoire, et nous parlons ici de ce que nous avons vu, le gouvernement provisoire s'est constitué lui-même, à l'appel de Lafayette, comme cela se fait en temps de révolution². C'est lui qui, de son chef, a répondu à l'envoyé de Charles X *qu'il était trop tard* ; c'est lui, composé de six ou huit citoyens, qui a offert la lieutenance-générale au duc d'Orléans. Est-ce que la presse ministérielle prétendrait par hasard que ce qui s'est fait les 29 et 30 juillet 1830, est illégitime ? Est-ce qu'elle trouverait aussi illégitime ce qui s'est passé le 7 août 1830, à la chambre³ ? Qu'elle le dise ! Et alors nous comprendrons qu'elle se récrie si fort contre ce qui s'est passé à Lucerne.

* AD du Loir-et-Cher. Cité par M. DOMMANGET, p. 339

1. Ulrich OCHSENBEIN, ancien militant de la *Jeune Suisse*, adversaire déclaré des conservateurs catholiques avait été élu Vorort de Berne. Il seconda le général Dufour.

2. Cf. texte 8, p. 74.

3. Rappelons que le 7 août la Chambre reconnut Louis-Philippe.

[Corruption électorale]*Le Courrier de Loir-et-Cher*

N° 7, 23 décembre 1847

L'intervention du ministère dans les élections est un acte de corruption¹. Que dirait-on d'un comptable du gouvernement qui, par des moyens de séduction, tenterait de séduire les contrôleurs de sa gestion ? On dirait qu'il commet un crime. Eh bien ! que fait le ministère quand il agit pour obtenir des députés dévoués ? Il fait ce que ferait le comptable ci-dessus ; mais les idées de pratique politique et de morale financière sont tellement bouleversées aujourd'hui, que ces hautes considérations paraissent des niaiseries. Que peut avoir à craindre le système ? Ses parquets, son conseil d'État, ses places de toute espèce ne sont-ils pas remplis par des hommes à lui ? Il est vrai qu'il y a derrière toute cette société en participation pour l'escamotage des libertés publiques et l'exploitation de la France, l'opinion publique qui se réveille. Il faudra bien finir par rompre avec elle.

* AD du Loir-et-Cher.

1. Blanqui fait encore allusion à la corruption électorale et parlementaire dénoncée par l'opposition parlementaire. Les candidats gouvernementaux manipulaient les électeurs en promettant des avantages et des récompenses et il était fait pression sur les députés pour s'assurer de leur vote par le biais d'attributions de promotions exceptionnelles. Il est difficile de savoir à quelle affaire de corruption il est fait allusion ici, la plus récente étant celle de Duchâtel, ministre de l'intérieur, mis en cause pour un siège de pair de France.

TEXTES
DES ARCHIVES
DE MOSCOU

INTRODUCTION

C'est en dernière minute que nous publions ces textes venus de Moscou¹ alors que l'ouvrage était fin prêt. S'ils ne modifient pas ce qui a été écrit, ils apportent de nombreuses précisions, en particulier dans un domaine dont il était souvent difficile de parler, celui de l'homme lui-même. Enfermé dans une encombrante légende, Blanqui semblait ne pas être doué de sentiments humains. L'image qui prévalait, composée par ses contemporains, après 1848 surtout, était celle d'un révolutionnaire obstiné, à la personnalité sèche et rigide, grand solitaire qui n'avait d'autre préoccupation que ses objectifs politiques. Même si l'on rendait hommage quelquefois à son intelligence, elle avait un caractère diabolique, comme la force de son regard et de son ascendant sur ses proches ou sur l'assemblée qui l'écoutait. Or c'est une personnalité bien différente que nous rencontrons dans ces lettres essentiellement familiales.

Elles confirment par exemple la formidable union de la famille que nous avons seulement pressentie². Nous le voyons dès le début très entouré par les femmes de la famille : Sophie, Aglaé, Zoé, fidèle jusqu'à sa mort. Mais on perçoit aussi dans cette correspondance l'omniprésence de sa mère présentée jusqu'alors comme un personnage un peu volage, peu préoccupée de ses enfants. La seule lettre que nous possédions d'elle montre au contraire son souci de préserver son fils de l'annonce de la mort de sa femme³. Elle jouera jusqu'au bout un rôle admirable auprès du prisonnier⁴ et s'éteindra en 1858 sur une dernière pensée pour ce fils là.

Et Blanqui sait certainement s'occuper d'elles : en cherchant concrètement une solution pour établir une correspondance avec sa sœur Uranie, partie en Argentine, il montre combien il était attaché à chacune. Ce n'est pas non plus de révolution dont il parle à Sophie mais de la santé de Zoé qui mange trop de pêches⁵. Grand frère raisonnable, il sermonne mais excuse bien vite la gourmandise alors qu'il s'imposait des contraintes alimentaires rigoureuses en raison d'un état de santé précaire.

Cette entente familiale joue également à plein entre Auguste et Adolphe malgré de grandes divergences d'opinions. Les relations semblent pourtant moins souples déjà qu'avec le reste de sa famille puisqu'il précise dans une lettre qu'il ne connaît pas l'adresse de son frère⁶. Il peut néanmoins compter sur sa solidarité pour faire des démarches auprès des autorités dont il est proche et peut lui demander des livres. S'il rejette la protection systématique dont Adolphe le couvre⁷, il n'y renonce pas face à une nécessité quasi vitale⁸. Nous pensions que la rupture entre les deux frères

1. Cf. avertissement, p. 7.

2. Cf. dossier CC 728 ou biographies familiales.

3. Cf. Lettre de Sophie Blanqui du 31 janvier 1840, texte 130, p. 602.

4. Cf. 4^{ème} introduction, p. 378 et texte 84, p. 448.

5. Cf. Lettres à Aglaé Blanqui et Sophie Barrelier, textes 122 et 121, p. 587 et 586.

6. Cf. Lettre à Garnier, 9 Juillet 1841, texte 141, p. 627.

7. Cf. Lettre à Thouret, texte 119, p.. 583.

8. Cf. Lettre à Garnier texte 141, p. 627.

était consommée mais il semble qu'elle n'intervienne que plus tard : le premier témoignage que nous possédions se situe en 1846⁹. Cependant l'intransigeance est des deux côtés : Adolphe justifie la détention de son frère qui condamne la soumission de ce dernier au régime en place¹⁰. L'attitude d'Adolphe a peut-être été l'élément qui, s'ajoutant aux divergences politiques, a amené la rupture postérieure.

Nous n'avions encore aucune donnée sur les relations entre Blanqui et sa femme. Il semble en tout cas soucieux de sa carrière ou peut-être des revenus du ménage car nous ne savons pas bien quelles étaient leurs ressources financières¹¹. Toujours est-il qu'il s'occupe à lui trouver une clientèle et qu'il passe là encore par le réseau familial. Il est fort probable d'ailleurs qu'il existe de nombreuses peintures d'Amélie que nous ignorons¹². Blanqui s'avère être aussi un vrai père de famille, inquiet du bien-être et de l'éducation de son fils. Avec générosité il donne tout l'argent au tuteur sans penser à ses propres besoins¹³.

Notons que les lettres familiales ne portent jamais sur la politique ou sur les activités de Blanqui en cours et l'on est étonné de ce silence qui subsiste même en 1839. Ni conseils ni reproches ne sont faits, seule l'angoisse d'Amélie à la veille du procès apparaît¹⁴.

On a montré souvent Blanqui intransigeant sur ses idées, il l'était certainement, mais nous découvrons une certaine tolérance à ce sujet pour ses amis et connaissances. Dolley semble plus penché sur des problèmes sociaux que sur l'action politique et révolutionnaire, ils n'en sont pas moins amis¹⁵. Il a noué avec David d'Angers, dont nous ne connaissons pas non plus d'activité révolutionnaire, des liens très forts puisqu'il l'héberge au moment de sa fuite en 1839¹⁶. Enfin avec Degeorges, il se reconnaît dans l'esprit d'un « parti que nous servons tous, bien que dans des voies diverses »¹⁷. Inébranlable dans ses opinions, Blanqui, dans ses amitiés, ne pratique pas le sectarisme ; il est plus ouvert que ce que l'on a bien voulu en dire et cela nous porte à admettre plus probablement encore ses activités auprès d'organisations ouvrières non révolutionnaires à Tours¹⁸.

Mais ce qui bouleverse dans ces lettres est la douleur qui s'en dégage ou qui est quelquefois clairement exprimée. Dommanget rappelle le portrait que Victor Hugo traçait de lui, assurant qu'il n'y avait « rien dans ce cœur ; pas un goût, pas une affection, pas un amour, pas un vice, pas une femme »¹⁹, et il n'avait à sa disposition pour contredire Hugo que la

9. Cf. Lettre à Flocon, texte 92, p. 497.

10. Cf. Lettre à Garnier, 8 juillet 1841, texte 140, p. 625.

11. Cf. Lettre à Aglaé du 8 octobre 1835, texte 123, p. 589.

12. Nous n'avons connaissance que du portrait de Blanqui et de celui de sa femme.

13. Cf. Lettres à Garnier, textes 132 et 133, p. 605 et 609.

14. Cf. Lettre à Garnier, texte 127, p. 597.

15. Cf. Lettre à Dolley, texte 128, n. *, p. 598..

16. Cf. texte 64, n. *, p. 398.

17. Cf. Lettre à Degeorges, texte 142, p. 629.

18. Cf. 5ème Introduction, p. 484-485.

19. Cf. Victor HUGO, *op. cit.*, tome VII, p. 1149.

réponse de Blanqui au document Taschereau, et encore une seule phrase, tant la pudeur de Blanqui était grande. On le voit ici pourtant dans la profonde détresse au moment de la mort de sa femme, s'accrochant aux objets qui restent d'elle — non pour la valeur mais pour les symboles — d'où le fétichisme n'est pas absent, renforçant encore la preuve d'un grand amour. La souffrance est portée à son paroxysme au travers de lettres qui prennent un caractère morbide quand, au chagrin, s'ajoutent la solitude du régime cellulaire, les tracasseries minables et quotidiennes de l'administration pénitentiaire, un fils dont il est déchu des droits paternels et qui lui échappe petit à petit²⁰. C'est encore la même affliction qui transparaît lorsqu'il apprend sa grâce à l'hôpital de Tours²¹.

D'autres au Mont-Saint-Michel sont devenus fous. Quelle force a pu préserver cet homme-là des écueils ? La colère et la révolte, mais le refus surtout, refus des conditions de détention, refus de la grâce et le combat pour seul recours. Il ne cessera pas de se battre pour son fils²², ou pour obtenir des livres afin d'éviter l'anéantissement intellectuel, corollaire de la détention. A ce sujet on remarquera l'éclectisme de ses centres d'intérêts. Coupé de tout, il a encore le souci de rester informé de l'état de la politique en France mais aussi de l'état du monde et, à travers certains magazines plus littéraires, il semble apprécier la lecture pour le simple plaisir²³.

Dans cette correspondance trois lettres cependant apportent des précisions sur sa conduite en politique. Celle à A. Thouret qui complète nos affirmations sur le rôle de Blanqui à la SAP²⁴, et celles à Degeorges qui ont le mérite de poser plus clairement le problème de « l'amnistie ». Blanqui bénéficie en décembre d'une remise de peine, à l'égal des prisonniers libérés en octobre, et non pas d'une amnistie. La confusion entre les deux termes est patente dans de nombreux journaux et subsiste d'ailleurs dans les biographies actuelles. Or la différence est de taille puisqu'une remise de peine, à l'inverse d'une amnistie, réitère la perte de tous les droits et soumet à la surveillance policière. Le cadeau du roi était donc bien limité alors que le régime de Louis-Philippe était à son apogée avec une conjoncture économique plutôt favorable et une opposition très divisée, réduite à critiquer la politique extérieure faute de pouvoir s'accorder sur des revendications communes.

Derrière les remises de peine émerge plutôt l'intention du régime de soigner son image auprès de l'opinion publique au moment où un débat gênant sur le régime cellulaire bat son plein à la Chambre²⁵, mais aussi à l'occasion de deux événements de politique extérieure, — source des critiques de l'opposition — dont l'un franchement impopulaire. La raison de la première série de remises de peine est la victoire d'Isly sur le sultan du

20. Lettre à Garnier, 26 mai 1841, texte 134, p. 612.

21. Cf. texte 102, p. 545.

22. Cf. 5ème Introduction, n. 16, p. 484-485.

23. Lettre à Garnier, texte 136, p. 617.

24. Cf. 2ème introduction, p. 88. Lettre à Raspail et Thouret, p. 164.

25. Cf. 5ème Introduction, p. 480 et 481.

Maroc, le 14 août 1844²⁶, que le roi espérait mettre en valeur et la raison d'une deuxième série est du même ordre : à la mi-octobre 1844, il rendit visite à la reine Victoria pour consolider l'amitié anglaise ébauchée lors de sa visite au château d'Eu, en août 1843, visant alors à faire cesser l'ostracisme des autres souverains d'Europe à son égard. Guizot en espérait le rétablissement de l'entente cordiale dont l'opinion se méfiait, considérant tout geste de conciliation vis-à-vis de l'extérieur comme une faiblesse, voire même une trahison, parce qu'elle restait marquée par les traités de 1815 et la haine de l'étranger qu'ils avaient nourri. C'est probablement pour contrebalancer ce voyage impopulaire que, sous le prétexte du mariage du duc d'Aumale, le bruit d'une nouvelle amnistie courut dès le 18 octobre 1844²⁷, pour tous les détenus politiques sauf Blanqui, Barbès, Martin Bernard et quelques autres, exclus d'office. L'article du *Constitutionnel* formulait bien le lien entre ces grâces et le voyage : « Rien n'est plus mesquin et ne rabaisse plus la majesté d'un acte de pardon que cette distribution de grâces peu fournies : tant pour le voyage, tant pour la réception anglaise, tant pour le mariage. Si encore, à la fin du compte, la somme était complète ! »

Pourquoi Blanqui a-t-il bénéficié d'une remise de peine quand même ? Il est probable que ce soit l'effet conjugué de la campagne de presse sur les prisons et de l'impopularité du voyage qui poussèrent le roi à céder, auquel s'ajouta, en dernière instance, l'état de santé très inquiétant de Blanqui.

Il est intéressant de noter que ces grâces ne sont publiées dans aucun journal et que celle de Blanqui n'est connue par la presse que par sa lettre de refus²⁸. On peut imaginer qu'elle ait été octroyée très discrètement pour ne pas alimenter les critiques de l'opinion²⁹ et se protéger des responsabilités en cas de décès.

Toujours est-il que ce dernier camouflet à une victime meurtrie par les années de prison et les mauvais coups du destin pouvait faire renoncer à tout jamais à l'espoir du lendemain. Quelle n'est pas notre surprise de voir au contraire un homme lucide à chaque instant même les plus douloureux et un homme qui croit encore et écrit avec le regret de ne pouvoir agir : « Les gouvernements ne tombent pas tout seuls. Faut-il au moins les pousser, et c'est bien certainement ce que personne ne veut faire. »

Dominique LE NUZ

26. Et non le mariage du duc d'Aumale comme tous les biographes le disent. BB/24/219. La lettre au Garde des sceaux du s/s secrétaire d'Etat à l'intérieur spécifie : « les circonstances politiques actuelles et le calme qui règne sur tous les points du royaume font penser qu'une amnistie partielle ne saurait offrir aucun inconvénient mais qu'au contraire elle agirait d'une manière favorable sur l'opinion publique en général, et en particulier sur les maisons de détention. »

27. Cf. *Le Progrès* du 20 octobre citant un article du *Constitutionnel* du 18 octobre 1844.

28. Cf. textes 90 et 91, p. 493 et 495.

29. Nous trouvons bien mention de son nom dans l'état des grâces accordées en matière politique depuis 1841 signalant la remise de peine (BB/2/219) mais pas le document officiel signé par le roi. Faut-il mettre ceci en relation avec le constat que sa grâce, en mars 1845, n'a pas été entérinée en cour royale ? (cf. texte 143, lettre à Degeorges, 1^{er} mars 1845).

[LETTRE A ANTHONY THOURET]*

16 ou 26 septembre 1831

Anthony THOURET
à Sainte-Pélagie

Votre lettre me trouve écrivant une réponse *au Barthe*, en même temps qu'à mon frère qui se mêle de ce qui ne le regarde pas¹. Aussitôt les copies terminées, je les expédie aux journaux². J'ai tâché de n'être pas trop long, les affaires étant trop graves pour qu'on puisse s'occuper beaucoup des individus.

Salut, fraternité et amitié.

Serrez la main à Raspail en mon nom. Qu'espérez-vous³ ?

L.A. BLANQUI

* Archives du Centre russe de Conservation et d'Études des Documents en Histoire contemporaine (CRCÉDHC), fonds 228, répertoire 1, dossier 81 (tous les textes de cette période appartiennent aux mêmes fonds et répertoire. Seul le numéro du dossier change. C'est donc le seul que nous indiquerons dans les autres textes). Arrêté le 11 juillet pour délit de presse avec Raspail, Thouret, Bonnias, Trélat, et d'autres membres de la SAP, Blanqui fut libéré sous caution le 25 août et transféré en maison de santé, 78, rue Picpus, contrôlée par les autorités judiciaires. Le 19 septembre, sa lettre à Thouret (cf. texte 24, p. 164) est lue par Barthe, ministre de la justice, à la Chambre des députés.

1. Allusion à la protestation d'Adolphe (cf. texte 24, n.*, p. 164), dont nous ne connaissons pas le véhicule et premier refus et rejet de la protection « paternelle » dont le grand frère qui l'a éduqué et élevé, l'entourait jusque là. Une protection qu'il n'a apparemment pas recherchée et qui sera parfois encombrante.

2. Ces deux lettres semblent ne pas avoir été publiées dans les journaux comme espéré. Étant donné notre transcription de la date de la lettre, nous avons consulté sans résultat *Le Moniteur Universel*, *Le Constitutionnel*, *Le Globe*, *La Tribune*, du 16 septembre 1831 (bien que la date soit aberrante puisque la lettre est lue le 19) à la fin du mois.

3. (Cf. introduction p. 88 et n. 20). Il est difficile de donner un sens précis à cette question : qu'espérez-vous si la SAP ne devient pas secrète ? si elle ne devient pas révolutionnaire ? Qu'espérez-vous des objectifs sociaux fixés par Raspail sans cela ? (cf. texte 24 et n. 3, p. 164).

[LETTRE A (ADELAÏDE DE MONTGOLFIER)?]*

Jeudi 19 ou 29 septembre 1831

Voici quelques temps que je n'ai songé à vous demander de vos nouvelles, ce qui est bien de mon empressement habituel, non plus qu'à vous donner des miennes, quoique je sache votre peu de ressemblance à ma manière, sous ce rapport. Cependant, Démétrius¹ n'étant plus là pour suppléer à ma paresse, il faut bien que je me décide, d'autant mieux que j'ai quelque chose à vous demander.

Je crois que ma mère a déposé chez vous, au temps de ma première déconfiture, une certaine quantité de papiers de toutes formes, qui étaient enfouis dans ma chambre². Seriez-vous assez bonne pour les lui remettre ? Je veux brûler ce qui est inutile et ne garder que ce qui peut servir de date. En même temps, j'ai un petit paquet de lettres que je ne sais où mettre, car d'un jour à l'autre je puis être visité, et il faut que je me tienne tout nu, pour épargner aux visiteurs la peine et à moi l'ennui d'être longuement déshabillé et fouillé³. Ce que je veux déposer chez vous peut tenir dans un très minime tiroir et ne vous gênera pas trop par son volume. Si vous ne voyez pas d'objection à la chose, je prierai ma mère de vous remettre ces petits paquets⁴.

Démétrius n'a-t-il pas laissé chez vous quelque chose à moi appartenant ? Il me l'a dit, avant son départ. Ma mère prendrait le tout en même temps.

Que dites-vous de la politique du jour ? Trouvez-vous toujours que nous sommes des exaltés qui perdons notre cause par trop d'emportement ? Il y avait aussi à Varsovie un parti exalté que les gouvernants ont passé leur temps à combattre et à comprimer, le craignant plus que les Russes. Le parti exalté c'était aussi ceux qui avaient fait la révolution du 29 novembre dont les notabilités s'étaient emparés après coup⁵. Je ne sais, mais je vois parfaite ressemblance dans les deux situations sans toutefois que je veuille

* ACRCÉDHC, dossier 83. Bien que non signée et sans nom de destinataire, étant donné son ton et les sujets abordés, cette lettre est très vraisemblablement adressée à Adélaïde de Montgolfier et a, comme beaucoup d'autres, échappé à l'éditeur des *Lettres*.

1. A notre connaissance, il n'y a qu'avec sa correspondante habituelle à cette époque qu'il utilise ce pseudonyme d'un personnage que nous n'avons pas encore identifié.

2. On peut imaginer la richesse extraordinaire de ces documents. Il s'agit probablement de son arrestation en janvier 1831 et ces lignes témoignent d'une totale confiance et même d'une complicité de la part d'Adélaïde.

3. Blanqui était sans doute toujours en maison de santé. Il est naturel, étant donné ses activités qu'il craigne la visite de la police puisqu'il est en attente du procès.

4. Remarquons encore le rôle de la mère de Blanqui que nous avons signalé en 1839 et au Mont-Saint-Michel (cf. introduction p. 378).

5. Sur la révolution du 29 novembre 1830 à Varsovie, cf. texte 16, note 10, p. 128.

nous comparer, nous autres déplorables et impuissants républicains, à ces vigoureux lutteurs de Varsovie qui ont si rudement guerroyé pendant huit mois. Mais il y a similitude complète en tout le reste ; probablement cette similitude se maintiendra jusqu'au bout et les Russes mettront fin au différend, ici comme là-bas⁶. Mon parti est pris là-dessus ; que voulez-vous ? Les mots de modération, de calme, d'ordre, de progrès lents et tranquilles, etc. toute cette phraséologie d'assouplissement perdra la France comme elle a toujours tout perdu. En 93, les Montagnards virent le péril et remirent au pas les parleurs d'ordre. A présent nous n'avons plus de Montagnards. Ne trouvez-vous pas qu'en fait de sang versé, celui versé par les mouvements populaires a seul fait horreur, tandis que le sang versé par les rois absolus, dans les pays conquis ou remis sous le joug, a toujours été considéré comme une saignée salutaire ? Combien de massacres sous toutes les formes depuis 1805, au profit du despotisme⁷ ! Eh bien on ne parle jamais que de 93 et de la guillotine. Si on pouvait compter, on verrait. Prenez *Le Moniteur* qui chaque jour donnait le nom et l'adresse des immolés (car ils ne cachaient pas eux), comptez les noms et comparez avec les réactions royalistes du Midi en 95 et 1815, avec les massacres de Manchester, avec les boucheries espagnoles et portugaises, avec les pendaisons autrichiennes d'Italie et ailleurs, avec les massacres russes de Varsovie, etc.⁷ et vous verrez. Cependant, il n'est pas question de tout ce sang ; on trouve qu'il a coulé tout naturellement. Mais 93 ! Tout le monde est occupé à se faire dresser les cheveux sur la tête. Que résulte-t-il de là ? Que l'on ne plaint que les bourreaux, quand par hasard ils succombent parce que leur métier est d'être bourreaux non victimes, que les pauvres, le peuple, sont faits pour être victimes et qu'il est scandaleux qu'ils changent quelquefois de rôle ; que l'on n'a de pitié que pour les *gens comme il faut* : qu'une marquise quand on a marché sur la patte de son chien, est mille fois plus à plaindre qu'une ouvrière dont les huit ou dix enfants meurent de faim ; que l'histoire est écrite par les bourreaux, c'est-à-dire les riches et les puissants et que dès lors il faut faire quelque chose. Que toutes les trompettes de l'histoire, salons, journaux, livres, comptoirs, cafés, théâtres, sont embouchés par les riches, et les riches seuls, et que par là, une minorité égoïste, insensible, impitoyable, violente, etc. est devenue peu à peu l'universalité. C'est ainsi qu'on dit : tout Paris est indigné, ou tout Paris est allé voir etc. Tout Paris, c'est-à-dire ce que peut contenir de monde la salle de l'Opéra, excepté le Parterre.

6. Son horreur des demi-mesures et son rejet des réformes est clairement énoncé. Cette analogie entre la Pologne et la France montre combien il a été marqué par l'échec des trois Glorieuses et la tromperie des « notabilités ». L'analyse de cet échec revient constamment dans ses écrits ainsi que la crainte d'une invasion alliée (cf. 1^{ère} introduction, p. 29 et. texte 32, n. 22, p. 220).

7. Il s'agit d'une des premières tentatives de réhabilitation de la Montagne et de 93, épisode de l'histoire qui servait d'épouvantail aux opinions modérées et était habilement utilisé par le pouvoir pour faire peur (cf. texte 31, p. 196).

8. Blanqui évoque ces événements à diverses reprises (textes 1, 8, 9, 16, 17, 18, 32).

[LETTRE A SOPHIE BARRELIER]*

Paris, mardi 18 septembre 1832

Madame Sophie BARRELIER
à Aunay-sur-Auneau
Eure-et-Loir
par Gallardon

Je suis arrivé tout malade et abîmé ! J'ai beaucoup souffert cette nuit, et j'ai eu grand froid. Si je n'avais pas emporté mes bottes fourrées je ne sais ce que je serais devenu. Me voilà avec une nouvelle attaque qui durera ce qu'il lui plaira. J'ai la diarrhée en diable. Je crois bien que c'est l'influence cholérique qui m'a suscité cette rechute. La diarrhée l'indique par sa nature. J'ai très bien fait de quitter Aunay. Je compte que l'influence de la maladie n'agissant plus, les symptômes que j'éprouve cesseront¹. Maman est très fâchée que Zoé mange tant de pêches ; j'ai bien été obligé de le lui dire. Zoé ne veut rien entendre, et la gourmandise la pousse à des imprudences impardonnables. Entre le raisin, les pêches et le melon, sa santé est très compromise. Mais on ne peut rien dire, quand la gourmandise parle, elle a la voix plus haute que vous. Cependant, Maman lui recommande de s'abstenir de fruits².

* ACRCÉDHC, dossier 67. Il semble que malgré son mauvais état de santé et les obligations auxquelles il était soumis vis-à-vis de la justice, Blanqui restait quand même un grand voyageur. En juin et juillet à Grenoble (cf. textes 35 et 36, p. 227 et 230), il est à Paris en septembre, vraisemblablement chez sa mère, après un séjour en Beauce, sans doute chez sa sœur Sophie.

1. Le père de Blanqui est mort du choléra le 31 mai 1832.

2. C'est la première fois qu'il évoque sa jeune sœur Zoé, âgée de 16 ans et vivant apparemment chez l'ainée. De santé très fragile lui-même, il n'est pas étonnant qu'il s'occupe ainsi de celle de sa sœur dont il justifie d'ailleurs la gourmandise.

[LETTRE A AGLAÉ BLANQUI]*

22 juin 1835

Melle Aglaé BLANQUI
 Chez Mme Lelarge, Institutrice
 37, rue de Montreuil
 Faubourg Saint-Antoine

J'ai reçu par la petite poste une lettre d'Uranie¹. Il est probable qu'elle me vient de la maison. Vous avez donc aussi reçu des nouvelles. J'ai songé à un moyen de rendre la correspondance beaucoup moins longue entre Uranie et nous. Londres est beaucoup plus en communication avec Buenos Ayres qu'aucun des ports de France. Outre les bâtiments qui doivent en partir à des distances assez rapprochées, il y a, me mande Uranie, un paquebot qui va dans deux mois, et revient dans le même temps, de sorte qu'on peut avoir sa réponse au bout de quatre mois. Il y aurait donc tout avantage à communiquer par cette voie

Or, pour cela, il faut un correspondant à Londres. Je songe qu'il y a chez Mme Lelarge² une jeune Anglaise avec laquelle tu es liée et qui a sa famille à Londres. Serait-ce indiscret de prier cette jeune personne de demander à ses parents s'ils consentiraient à te rendre ce service ? Voici comme on s'y prendrait. Tu adresserais à Londres, sous enveloppe à l'adresse du correspondant, le paquet de lettres destiné à Uranie. Le correspondant le remettrait au paquebot ou au bureau de poste qui communique avec l'Amérique du Sud. Uranie, à son tour, adresserait ses lettres à Londres sous le

* ACRCÉDHC, dossier 68. Le procès des Défenseurs des accusés d'avril, où Blanqui a joué le rôle que l'on sait, s'est à peine terminé (cf. texte 53, p. 301) et Blanqui vient d'écrire à Pelloutier (texte 55, p. 357) pour un nouveau projet de journal. Cela ne l'empêche pas de garder un contact étroit avec sa famille. Nous découvrons là un Blanqui un peu différent. Ce texte enfin confirme bien l'existence de sa sœur Aglaé, âgée de 20 ans, totalement occultée dans les biographies... (cf. texte 60, p. 365 et biographies familiales, p. 675).

1. Nous ne possédons que fort peu d'informations sur cette sœur de Blanqui à part ceux fournis par Maurice DOMMANGET (cf. biographies familiales, p. 674). Uranie SAINTE-MARIE ou SANTA-MARIA avait vécu avec Adolphe, Auguste et la tante Brionville à Paris une douzaine d'années auparavant.

2. Nous ne connaissons pas encore cette Madame Lelarge. Il est possible qu'Aglaé collaborait avec elle. On peut aussi remarquer qu'elle habitait dans le même quartier que Mme Blanqui (96, rue de Montreuil).

couvert du même correspondant qui nous les fait passer. Voici quels seraient les frais. D'abord, nous affranchissons jusqu'à la frontière. Le correspondant aurait donc à payer le port depuis Douvres jusqu'à Londres. Pour les lettres d'Uranie, il paierait le port de Buenos Ayres à Londres, plus l'affranchissement de Londres à Douvres. C'est une gêne et un ennui, je le sais, mais tu conçois que cela nous rendrait bien service. Pour les frais, on les paierait à la jeune Anglaise qui doit être nécessairement en relations d'argent avec ses parents, soit pour leur en envoyer, soit pour en recevoir d'eux.

Si cette proposition était agréée, il faudrait d'abord que le correspondant ait la complaisance de s'informer à Londres, à quelle époque le paquebot régulier doit partir pour Buenos Ayres, et qu'il nous indique la marche à suivre pour que les lettres soient remises, si par hasard je me trompais dans la manière dont je crois et j'indique que les choses se passent.

En me répondant, dis-moi par quelle voie tu as fait passer une coiffe à Uranie, et comment tu t'y es prise pour l'expédier.

Mon adresse : rue des Fossés-Saint-Jacques, 13³.

3. Blanqui habitait là depuis son mariage, tout près de l'endroit où Raspail vivait il y a peu et à côté d'une salle (au 11bis) où se réunissaient les sociétés républicaines avant avril 1834.

[LETTRES A AGLAÉ BLANQUI] *

Vendredi 8 octobre 1835

Mademoiselle Aglaé BLANQUI
 Chez Madame Lelarge,
 rue de Montreuil, 37.

Je t'écris pour te rappeler ce que tu as promis à Amélie, et te demande si tu as vu déjà quelques anciennes ou actuelles élèves ou parents d'élèves qui veuillent faire faire leur portrait. J'ai appris par Sophie¹ que tu étais de retour à Paris depuis assez longtemps, et je suppose que tu as dû avoir naturellement le temps et l'occasion de parler de portraits à plusieurs des personnes que tu pourrais avoir en vue. Je te prie de nouveau de hâter les propositions que tu croirais pouvoir faire à ce sujet, afin que nous ayons le plus vite possible un résultat quel qu'il soit. Le temps nous pousse un peu et la saison aussi ; les jours se font courts. J'ai écrit à Zoé² pour lui demander si elle avait fait une proposition à Eugénie Jacob³ ou ex-Eugénie Jacob, comme elle l'avait promis à Amélie. Elle n'a pas répondu. Si vos connaissances ne veulent pas se faire peindre, il vaut mieux que tu nous le mandes tout de suite, pour que nous ayons à nous retourner d'un autre côté ! Si tu vois Zoé, rappelle-lui également cette affaire et aussi réponds-moi.

*

* *

* ACRCÉDHC, dossier 68. Nous rassemblons en un seul texte ces trois lettres qui portent sur le même sujet et nous montrent un Blanqui un peu inattendu, préoccupé de trouver des clients à sa femme, Amélie, portraitiste, dont il reste certaines œuvres, entre autres des portraits de son mari et d'elle-même (musée Carnavalet), souvent reproduits en page de titre ou de garde (cf. G. GEFFROY, A. DECAUX, etc.). Il y apporte la même minutie qu'à ses autres activités et son tempérament impulsif et impatient se donne libre cours. Quelque soit le sujet, il lui faut toujours des réponses précises et il ne pardonne pas qu'un engagement ne soit pas tenu. Étant donné cette insistance, on peut se demander aussi si l'argent des peintures d'Amélie n'était pas un heureux complément aux revenus du ménage dont nous ne connaissons pas les sources.

1. Il s'agit plus vraisemblablement de sa sœur Sophie Barrelier que de sa mère qu'il appelle maman simplement.

2. Il ne semble plus considérer sa sœur Zoé qui approchait de ses 20 ans simplement comme une adolescente gourmande....

3. Nous ne savons pas qui est Eugénie Jacob. A-t-elle un rapport avec le ou les Jacob évoqués dans les textes, notamment le correspondant de Béchet (texte 87, p. 458) ? ou le bibliophile ?

16 novembre 1835

Je vais répondre à quelques unes de tes questions. Amélie ne quitte pas son atelier ; par conséquent elle ne peut aller chez ses modèles, à moins qu'il ne s'agisse d'une personne très âgée ou malade. Quant aux personnes jeunes et bien portantes, il est plus simple qu'elles viennent chez Amélie que si Amélie allait chez elles, ayant tout son attirail à emporter.

Quant au prix, tu penses que c'est une chose fort variable, d'abord selon la fortune des gens, quelqu'un de très riche doit plus payer qu'un autre⁴. Ensuite les prix doivent varier suivant la grandeur de la toile. Il y a chez Mme Lelarge deux portraits qui peuvent servir de mesure. Celui de M. Lelarge est ce qu'il y a de plus petit, celui de Mme Lelarge, ce qu'il y a de plus grand, sauf le portrait en pied. Amélie ne peut prendre moins de 150 F pour le plus petit et moins de 500 pour le plus grand. Toutefois les prix doivent varier encore suivant le plus ou moins de perfection de l'ouvrage. Car on peut travailler beaucoup plus un tableau qu'un autre. Les portraits seront toujours d'une ressemblance exacte et parfaite. Mais comme art, la peinture peut être très différente dans deux portraits également ressemblants. Ceux qui seraient destinés à être mis au musée seront toujours meilleurs comme peinture, parce qu'on y met plus de temps.

Amélie fera Inès⁵, si on veut la lui envoyer. Mais il faut dire de quelle dimension [...] la demande, si c'est en pied, ou la tête seulement, ou avec bras et mains et à mi-jambe, assise ou debout.

Le prix est le même que pour une grande personne, car rien n'est difficile à peindre comme des enfants qui ne restent jamais en place.

Voilà les détails de comment en quantité. Fais-moi des observations à ce sujet dans ta réponse. Inès peut venir tout de suite ; mais il faudrait qu'elle put poser de 9 heures du matin à 11. Nous ferons faire des cartes de visite, et je t'en enverrai si tu le juges nécessaire.

Si Julie⁶ veut que le portrait d'Inès fasse pendant au sien, il faudra dire quelle est la grandeur de la toile, quoiqu'un portrait ne fasse guère bon effet en pendant avec un portrait de grande personne.

Entre 500 et 150 F, termes extrêmes, il y a une échelle de prix suivant l'échelle des dimensions.

*
* *

4. C'est sans doute une conception peu courante dans les milieux bourgeois où Blanqui souhaitait recruter des clients pour Amélie.

5. Inès est sans doute leur nièce, la fille aînée d'Adolphe, âgée de 8 ans. Cela prouve des liens encore étroits...

6. Julie, la femme d'Adolphe, née Chaigneau, dont il semble qu'Amélie avait déjà fait le portrait.

Lundi 23 novembre 1835

Tu n'as pas répondu à la lettre où je te donnais des renseignements de commerce sur la peinture et sur les portraits. Cependant il faut bien que nous sachions si ces bases peuvent servir aux personnes que tu connais. Si elle ne convenaient pas, il faudrait nous le dire. Tu ne me réponds rien non plus pour Inès. Puisque c'est une proposition qui est faite à Amélie et qu'elle accepte, il est nécessaire de savoir si la proposition en reste là, n'ayant été faite que pour parader, dans l'espoir qu'elle ne serait pas acceptée, ou si elle aura suite. Je te prie de me répondre un mot sur ce sujet, ainsi que pour tout le reste.

[LETTRE A AGLAÉ GARNIER]*

9 février 1838 ou 1839

Ma chère Aglaé,

Sophie me charge de te remettre 32 francs qu'elle te doit et que je t'envoie par le porteur.

Le docteur¹ m'a fait part des propositions écrites de ton mari². Ton mari est fou. Les barbes grises de 40 ans ne se mettent pas en tutelle entre les mains des imberbes de 20. Nous ne sommes pas encore tout-à-fait des *Gérontes* de comédie, et si je ne connaissais la naïveté de Garnier, j'aurais trouvé ses prétentions impertinentes.

Au surplus, en nous séparant nous resterons amis et l'expérience lui apprendra à réfléchir avant de lâcher une bordée de bouffonneries comme les propositions qu'il m'a fait soumettre. Il faudrait être tombé bien bas pour se laisser [refaire ?] de la sorte par un écolier. Pauvre enfant ! Est-il bien sûr qu'il avait son bon sens, quand il a écrit tout cela ?

J'ai pris de nouveaux arrangements. Si Garnier désire conserver un ou deux de ses [tours ?], je verrais si ces propositions me conviennent ; mais la plaisanterie au Docteur est trop forte.

Adieu. Ton frère.

* ACRCÉDHC, dossier 90. Nous ne sommes pas certains de l'année, 1838 ou 1839 ? Les Blanqui sont à Gency depuis mai 1837, sa sœur Aglaé mariée avec Joseph Garnier depuis le 21 décembre 1836. Peu d'indices dans cette lettre, sinon le fait que si elle date de 1839, sa sœur, à moins d'un mois d'accoucher, n'était peut-être pas très disponible. Nous pencherions donc pour 1838. C'est la première lettre qui met en avant l'aspect fantasque ou distrait de Joseph Garnier, âgé de 25 ans.

1. Nous ne savons pas qui est « le docteur ». Il devrait s'agir d'Antoine LACAMBRE, sans doute encore étudiant ou à la fin de ses études (né en 1815), ex-membre de la SDH, des Familles et des Saisons, futur gendre des Barrelier.

2. Nous n'avons aucune idée des propositions de Joseph Garnier ni leur objet.

[LETTRE D'AMÉLIE BLANQUI A ZOÉ BLANQUI]*

Gency, le 12 août 1839

Mademoiselle Zoé BLANQUI
Place de la Barrière du Trône, n° 3
Faubourg Saint-Antoine, Paris¹

Votre lettre m'a bien affectée, ma chère Zoé, et j'espère que vous ne resterez pas longtemps sans me donner de vos nouvelles, ainsi que de celles de Garnier. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous reposer quelques jours auprès de moi. J'ai commencé le portrait d'Aglaé et nous le ferions à nous deux. Je n'ose vous pousser parce que je suis sûre que si vous voyez la possibilité de faire ce voyage, vous l'accomplirez. Soyez mon interprète auprès de Garnier, tâchez de le décider à venir passer ici sa convalescence. Se remet-il un peu moralement ? Je ne sais pas trouver de paroles pour le consoler parce que je trouve que rien au monde ne peut adoucir les regrets qui doivent l'accabler.

Comment se porte votre mère ? Elle a dû terriblement souffrir en vous voyant si malade, voilà pour elle trois mois d'épreuves bien rudes.

Vous auriez bien dû, ma chère Zoé, me parler un peu de vos affaires, me dire si elles se présentent sous un jour satisfaisant. J'ai toujours peur que vous ne voyez dans l'intérêt que je vous porte que le désir de savoir ; je ne sais comment vous exprimer mon amitié. Je suis bien peu démonstrative, c'est souvent un tort.

Lorsque j'irai à Paris, vous pouvez être certaine que j'irai chez vous. J'y serais même allée sans votre gracieuse invitation. Votre neveu est toujours

* ACRCÉDHC, dossier 20. Bien qu'elle ne soit pas de Blanqui, il nous a paru nécessaire de publier cette lettre qui apporte une lumière exceptionnelle sur la période pendant laquelle il a échappé aux recherches de la police et sur les difficultés rencontrées par cette famille ayant subi de cruelles épreuves en peu de temps. Trois mois après la prise d'armes, sa femme Amélie semble vivre paisiblement à Gency, à la disposition de sa belle famille réellement très éprouvée, d'abord par la mort d'Aglaé, puis par la situation précaire de son mari. On peut remarquer qu'il n'y a pas une allusion à Auguste.

1. A noter l'adresse de Zoé, près de sa mère et de la famille Garnier.

aussi diable, il parle toujours de la [... ?]. Je crois que vous le trouverez bien grandi. Il parle mieux aussi. Les petites filles de Garnier, comment vont-elles, qu'en sera-t-il de son aînée² ?

Je n'ai jamais eu l'idée de retoucher le portrait fait par Louisa Guillaume, mais bien d'en recommencer un. C'est ce que j'ai fait. J'ai peur de ne pouvoir réussir. Vous devriez bien me dire quels étaient les traits qui dans le portrait vous font l'effet de manquer de ressemblance.

Ce portrait a paru très ressemblant à ma sœur Alexandrine³, ainsi qu'à Aimée⁴, elle trouve que le bas de la figure, la bouche était ce qu'il y a de moins frappant. Je vous assure que j'ai bien peur de ne pouvoir en venir à bout. Je ne peux m'empêcher de la voir toujours comme je l'ai vue le 7 mai⁵. Enfin Garnier [.....] verra dans ce portrait tel qu'il [.....] une bonne intention.

J'ai peur que le facteur ne vienne m'interrompre et m'[empresse] de vous dire, comme je vous [.....] et comme je vous embrasse. Ma mère se joint à moi.

Adieu ma chère sœur, [...] quand on est [.....] avait quelques inquiétudes, de ma [.....]

Dites à Garnier que je lui presse la main affectueusement comme une sœur. Mes respects à votre mère.

Votre dévouée sœur
Amélie BLANQUI

Aimée vous remercie beaucoup et vous présente ses respects.

2. N'ayant d'autres sources que l'état-civil et la biographie de Garnier par MOLINARI ou les dictionnaires cités, nous pensons que la jeune Inès Aglaé et Jenny étaient la seule et même fille des époux Garnier-Blanqui et qu'il y avait confusion des noms propres (cf. Biographies familiales, p. 676). Avec cette phrase d'Amélie, on doit penser qu'elles étaient deux filles, celle qui est évoquée par Molinari, Jenny, née en 1837 ou 1838 et Inès Aglaé, née le 6 mars 1839 selon l'état-civil. Dans ce cas, cette dernière ne devait plus être vivante lorsque Molinari rédigea sa biographie, puisqu'il ne fait état que d'une seule fille.

3. Alexandrine Serre. Cette réflexion prouve, si besoin était, les relations entre les familles.

4. Il s'agit de la nourrice du fils de Blanqui, connue à travers le seul Maxime DU CAMP sous le nom d'Aimée Poire (cf. texte 135, n. 3 et biographies familiales, p. 680).

5. Le 7 mai est le jour de la mort d'Aglaé. Cette phrase prouve qu'Amélie était à Paris ce jour là, et sans doute aussi son mari (cf. texte 67, note 15, p. 418).

[LETTRE A DUPONT DE BUSSAC]*

26 novembre 1839

Monsieur Dupont, avocat,
rue Chabanaïs, 8,
Paris

Mon cher Dupont,

Si tu as le temps de faire prendre au dossier la liste des armuriers qui sert de pièce contre moi, je te serais obligé de me les communiquer afin que je fasse prendre les renseignements sur les changements de domicile¹. Je voudrais aussi te voir afin que nous convinssions de ce qu'il faut écrire à Joly² pour les témoins relatifs au journal projeté à Montpellier³. Je pense que le procès ne saurait tarder longtemps à présent, et les dossiers doivent sans doute être à la disposition des avocats. Si tu as quelques moments libres, je serais aise de te voir.

Tout à toi.

L. A. Blanqui

* ACRCÉDHC, dossier 73. Blanqui, arrêté le 14 octobre, est incarcéré. Cette lettre se situe très certainement avant l'entrevue que Dupont de Bussac relate (texte 66, p. 404), puisqu'il ne semble pas encore avoir pris le parti du silence. A son habitude, Blanqui étudie tous les éléments de son dossier avec beaucoup de minutie.

1. Par cette simple phrase, s'appuyant sur la quasi certitude des changements d'adresse des armuriers, Blanqui apporte la confirmation que les pièces qui ont servi de base au rapport Mérilhou étaient bien celles qui avaient été déposées chez Joseph Garnier donc bien antérieures à l'activité des Saisons (cf. la présentation des textes, p. 22).

2. Il s'agit sans doute du député de Toulouse Henry JOLY (cf. biographies) que Blanqui avait eu l'occasion de rencontrer à diverses occasions (Associations pour la liberté de la presse, défenseurs des accusés d'avril, etc.). Joly fut un des députés qui intervint le plus violemment à la chambre contre le régime cellulaire dont étaient victimes les détenus du Mont Saint-Michel entre autres (cf. 4^{ème} introduction, p. 480 et 481). Nous ignorons quelles relations Blanqui avait exactement avec Joly en 1839 au moment du procès.

3. . Cf. 3^{ème} introduction, p. 372 et n. 3.

[LETTRES D'AMÉLIE BLANQUI A JOSEPH GARNIER]*

[Fin janvier 1840]

Monsieur Garnier
École de Commerce
Place de la barrière du Trône, n° 7
PARIS
Faubourg Saint-Antoine

Mon cher Garnier,

On aurait bien du plaisir à recevoir une visite de vous à la Conciergerie. Jeudi et Samedi, je laisse la place libre.

Auguste vous serait bien aise si vous vouliez lui apporter le livre des statistiques sur l'Espagne qu'il a vu chez vous¹.

Mille amitiés.

Votre toute dévouée

Amélie BLANQUI

*
* *

* ACRCÉDHC, dossier 21. Nous avons réuni ces deux brefs billets dont l'intérêt semble résider davantage dans le sous-entendu. D'abord, il est difficile d'en fixer la date ou au moins leur succession dans le temps. L'arrêt de la Cour fut prononcé le vendredi 31 janvier, la commutation décidée le samedi 1er février et le départ pour le Mont effectué le mardi 4 février, les deux lettres sont antérieures à ces dates. Blanqui devait être resté à la Conciergerie depuis son arrestation et sa femme disposer d'autorisations de visite qu'elle pouvait offrir à son gré. Il semble que les relations soient restées cordiales entre les beaux-frères, malgré des désaccords déjà constatés (cf. texte 124) et que Joseph Garnier représente un atout important. Il semble aussi qu'Amélie préférerait ne pas être sur place pour apprendre la nouvelle. On est un peu surpris de découvrir dans le destinataire un personnage semblant quelque peu étourdi ou distrait, malgré l'enjeu, alors qu'il s'agit de quelqu'un appelé à jouer un certain rôle dans le domaine de l'économie libérale et de son enseignement, voire, plus tard, dans la vie politique.

1. Même en plein procès, Blanqui garde toujours l'esprit en activité et curieux de tout.

[Fin janvier 1840]

Mon cher Garnier, je lis tout de suite ce matin que la cour prononcera sans doute son arrêt jeudi². Je vous en préviens. Serez-vous exact ce jour-là, serez-vous à l'heure ? Resterez-vous jusqu'à ce que M. Pasquier [prononce] son jugement ? Voudrez-vous me le dire tout de suite en sortant du Palais, enfin serez-vous bien exact ? Vous pouvez croire que je suis inquiète et du jugement et de votre promesse³. Si vous ne pouvez pas jeudi passer votre journée au Luxembourg, envoyez-moi mon billet, ne le donnez à personne qui vous dirait [*sic*]. J'irai chez Mme Blanqui lui dire la décision. Renvoyez-moi le billet plutôt. Auguste aussi craint que vous oubliiez votre promesse. Il sait où il y a des soirs où je bats la campagne⁴. Ne vous fâchez pas de mon incertitude, et de la demande que je vous fais, mais si cela ne vous fâche pas, rendez-moi le billet. Écrivez à M. Decazes⁵, il vous en donnera un. Mettez-moi donc mon billet sous enveloppe. Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas ? Auguste vous verra avec bien du plaisir. Excusez-moi, mon cher frère, mais voyez-vous, nous sommes dans un triste moment.

Amélie BLANQUI

2. Sans doute le lendemain vendredi 31 janvier.

3. Cette promesse reste une énigme. Peut-être Joseph Garnier, en souvenir de sa femme, s'était-il engagé à s'occuper de la famille de Blanqui. Cette phrase confirme encore une certaine légèreté de la part de Garnier.

4. Un signe déjà de la maladie d'Amélie Blanqui ou seulement de son angoisse dans ce moment difficile ?

5. Il est difficile d'interpréter ce recours à Decazes, grand référendaire à la cour des pairs, en fait le grand maître du Luxembourg. Bien que d'esprit ouvert et irréductible adversaire des ultras, il n'en n'avait pas moins traité Napoléon d'« usurpateur » aux Cent Jours et son premier geste de préfet de police de Louis XVIII après Waterloo avait été de fermer la Chambre des représentants. Il peut s'agir de relations familiales ou simplement de la fonction occupée.

[LETTRE A DOLLEY]*

9 mai 1840

Rue d'Assas, 5, Fbg St Germain
Paris

Mon cher Dolley, voici une lettre que je vous prie de remettre à ma femme, si elle est encore chez vous, et de jeter immédiatement à la poste si elle est repartie pour la campagne. Je tiens à ce qu'elle lui parvienne le plus tôt possible. Je suis bien aise qu'elle ait été chez vous passer les deux ou trois jours qu'elle doit rester à Paris, car dans son état de santé si pitoyable, elle ne saurait être mieux que chez vous.

Je n'ai pas besoin de vous parler du Mont-Saint-Michel¹. Vous devinez ce que peut être la réclusion perpétuelle dans une cellule, isolé et séquestré du monde entier, sans avoir plus de nouvelles de ses compagnons d'infortune que s'ils étaient en Chine. C'est une bien belle invention que celle du système cellulaire, surtout appliqué à des condamnés politiques. Je sais pourtant que mes amis ne sont pas malades. C'est toujours cela.

Ma femme avait la bonhomie de s'attendre à une mesure favorable, à l'occasion de ce mariage². Elle croyait que les portes de notre tombeau

* ACRCÉDHC, dossier 72. Blanqui est au Mont-Saint-Michel depuis 3 mois. c'est jusqu'à présent, chronologiquement, la première lettre que nous connaissions. Dolley est sans doute Théophile DOLLEY cet ancien président de l'Association libre pour l'éducation du peuple qui avait créé une méthode de lecture spéciale, *Cours de lecture sans épellation ni syllabisation*, 1832, puis, allant plus loin, une *Méthode sociale ou exposition d'une nouvelle organisation sociale*, en 1834, aux bureaux de la *Méthode sociale*, commençant par l'industrie de la chaussure. Il est intéressant de noter la diversité des relations de Blanqui dans des milieux apparemment éloignés du monde des sociétés secrètes, à moins que celles-ci incluent des populations inattendues... Il est aussi intéressant de noter que pendant son « absence », sa femme descendait plutôt chez des amis que dans sa famille. Elle restait également en relations étroites avec Joseph Garnier.

1. Sur les conditions de détention, cf. 4^{ème} introduction, p. 376 et sq, sur l'isolement de Blanqui, cf. p. 424, n. 2, sur le système cellulaire, cf. 5^{ème} introduction, p. 479.

2. Mariage ? Sans doute celui du duc de Nemours, second fils de Louis-Philippe, avec Victoria de Saxe-Cobourg-Gotha qui eut lieu le 27 avril 1840, le roi ayant l'habitude de « faire un geste » à ce genre d'occasion. Malheureusement, Amélie n'avait sans doute pas réalisé que ce mariage avait provoqué la chute du cabinet Soult, la Chambre ayant refusé la dotation au fils du roi que le ministre des finances, Passy, avait proposée à cette occasion. Cette circonstance, soit paralysait la monarchie dans sa mansuétude, rendue inutile, soit lui permettait de faire payer son échec à des opposants provisoirement

s'ouvrirait du moins à moitié. Le désappointement qu'elle a éprouvé l'a rendue malade quelques jours. Recommandez-lui, je vous prie, de ne pas se fatiguer à courir Paris, si ce n'est pas nécessaire absolument.

Rappelez-moi au souvenir de Mme Dolley à qui je souhaite tous les bonheurs possibles , mais dans ce monde seulement, l'autre n'étant pas de ma compétence³. Bien des choses aussi à nos amis communs, si vous en rencontrez quelques uns.

Tout à vous

Si ma femme n'est plus à Paris, mettez sur sa lettre l'adresse suivante : A Mme Blanqui, à Lagiot, près et par Trappes, Seine-et-Oise. à Lagiot⁴.

inoffensifs. C'est pourquoi le roi se contenta de compléter l'amnistie de 1837 en y incluant ceux qui en avaient été exclus, les contumaces et les évadés.

3. Bien qu'étant emprisonné dans les pires conditions Blanqui ne peut s'empêcher de taquiner la croyance religieuse à laquelle Mme Dolley semble être attachée.

2. L'Agiot, sur la route de Rambouillet, juste après Trappes. Nous ne savons pas à quelle occasion Amélie Blanqui habitait à cet endroit.

[LETTRE A FULGENCE GIRARD]*

5 septembre 1840 [Version complète]*

Mon cher Fulgence,

[Le plus grand des hasards, un changement de cabanons, m'a appris que tu habitais Avranches et que tu y rédigeais un journal. Je te croyais à Granville. Guillemain vient d'entrer dans la chambre qui est au-dessous de la mienne, et il m'a appris qu'il était en relation avec toi], par le moyen de sa femme, [et que tu correspondais avec nos amis. Je t'avoue que jusqu'ici, j'ai ignoré ces communications, par suite du système cellulaire qui m'a isolé de ceux qui étaient en rapport avec toi. Mais il se trouve justement que Guillemain vient occuper la chambre voisine, et qu'en outre ma mère est venue me voir dans ma prison. Je profite de ces deux circonstances. Ma mère va aller à Avranches avant de me faire sa dernière visite, et je lui remets cette lettre pour qu'elle aille te voir et te la donner.] Je ne reviens pas de ta présence à Avranches. On me dit que tu prêtes des livres à nos amis ; je n'ai jamais rien su de cela non plus. Comme ma mère viendra me revoir, tu peux lui donner une lettre pour moi. Elle me parviendra sûrement. Tu me diras ce que tu fais, si tu peux me faire passer des lettres, si cela est possible avec prudence, enfin tu me mettras au fait des relations qui existent entre toi et nos amis et de ce qu'il est possible d'en établir entre nous deux. J'ignore absolument ce qui est faisable sous ce rapport, Guillemain n'ayant pu me dire que quelques paroles. J'ai appris que tu avais de la postérité, et même plus que moi à qui il ne reste qu'un garçon¹. Je te félicite de ta paternité, [je

* ACRCÉDHC, dossier 76. Dans son livre, Fulgence Girard n'avait publié de cette lettre que les extraits que nous avons reproduits (cf. texte 68, p. 423) et qui sont ici entre []. Il ne se doutait pas de ce dont il nous privait en enlevant des passages qu'il devait trouver trop intimes. Il est curieux que nous n'ayons retrouvé qu'une seule lettre à Fulgence Girard dans les archives de Moscou parmi toutes celles que nous publions. Celle-ci situe bien les relations qui existaient entre les deux condisciples et compagnons de lutte.

1. Cette simple phrase apporte un élément considérable, sans l'éclaircir définitivement, au mystère que nous n'avions pas eu le loisir de percer et que nous avions simplement signalé dans les biographies familiale (p. 677), la dualité des prénoms du fils de Blanqui, le jeune Roméo-Estève. Faute d'indications plus précises, nous n'avions pas pris en compte les informations données par certains biographes selon lesquels Auguste Blanqui et Amélie eurent un second enfant, né un an après, qui ne survécut pas ou ne vécut qu'un an (cf. G. GEFFROY, p. 98 et 104, éd. 1966, A. DECAUX, p. 143 et 144, K. H. BERGMANN, p. 84 et S. BERNSTEIN, p. 66). Ici, incontestablement, Blanqui lui-même apporte la preuve qu'il fut plusieurs fois père. On peut noter également qu'il parle du seul Roméo jusqu'en novembre 1836, lors de son transfert à Fontevault et que, dès février 1841, il évoque Estève (texte 132). On pourrait penser, contrairement aux bio-

serais fort aise, comme tu penses, d'avoir de tes nouvelles et de savoir si je pourrais continuer d'en recevoir]. Je te prie de me dire cela en détail et d'une manière positive. Tu comprends que dans l'espèce (puisque tu es avocat), il ne faut pas faire de bévue et que les pas de clerc seraient dangereux. [Si tu peux me faire passer de temps en temps ton journal, tu ne doutes pas du plaisir que cela me fera. Je suis pressé par l'heure, car il faut que ma mère s'en aille. Dis-lui de vive voix ce que tu ne pourras ou ne voudras pas m'écrire.] Elle est sourde et un peu malade, car elle gagne de l'âge². [Dis-moi quelle physionomie a la politique ; ce que tu penses de l'avenir, du présent, de la guerre, de la paix, du prince Louis, etc., etc. Parle-moi de tout enfin, et de plusieurs autres choses. Je ne conçois pas trop comment tu peux faire passer des lettres et en recevoir, car du diable si la chose me serait possible à moi. J'ai essayé, mais sans le moindre succès et même avec un notable échec. Ainsi, explique-moi bien tout ce qui est possible. Il faut en finir. Adieu.]

BLANQUI

graphes qui donnent les deux prénoms au même enfant, et qui font état de la mort d'un second sans toujours préciser son âge ou son nom, que Blanqui et Amélie auraient eu deux fils, Roméo, l'aîné, qui n'aurait pas survécu, puis Estève. Cependant, dans le texte 133, Blanqui donne lui-même à son fils l'âge de 6 ans et 1/2, correspondant à la date de naissance de Roméo (14 novembre 1834). Outre l'absence de trace à l'état civil, on remarque que l'âge de son fils est rarement évoqué par ailleurs. Dérogeant à notre méthode habituelle de ne pas projeter sur l'avenir, notons cependant qu'il diverge selon les biographes lors des « retrouvailles » du père et du fils en 1859 : 23 ans pour le DBMOF, 24 ans pour G. GEFFROY, p. 296 et 297 (qui l'appelle Eusèbe...) et A. DECAUX, p. 469, 25 ans pour K. H. BERGMANN, p. 391... Les amateurs de biographie familiale ont encore fort à faire !

2. Sa mère avait 60 ans.

[LETTRE DE SOPHIE BLANQUI
A DUPONT DE BUSSAC]*

[31 janvier 1841]

Monsieur DUPONT, avocat
8, rue Chabanaïs
PARIS

Monsieur,

Vous dont le dévouement et la généreuse amitié ont constamment accompagné Auguste, vous qui l'avez assisté dans toutes ses épreuves l'année dernière, vous n'apprendrez pas sans y prendre une part sincère le malheur qui vient de le frapper : il a perdu sa femme qu'une maladie longue et cruelle nous a enlevée ce matin à neuf heures ; elle sera inhumée mardi 2 février à onze heures à Lagiot près de Versailles. C'était à pareille date l'année dernière qu'on lisait à Auguste sa sentence de mort. Il y a un an maintenant ! Voyez, Monsieur, quelle coïncidence !

Je prends toutes les précautions nécessaires pour que cette nouvelle n'arrive pas à mon fils sans qu'il y soit préparé ; je vous instruirai de son état lorsque je saurai comment il acceptera cette nouvelle et terrible épreuve¹.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

* ACRCÉDHC, dossier 24. C'est la seule lettre et le seul document écrit de la main de la mère de Blanqui qui a été trouvé, malgré la riche correspondance que nous soupçonnons entre elle et ses enfants mais avec Auguste surtout. Cette lettre confirme qu'Amélie s'est bien installée à l'Agiot entre sa lettre à Zoé du 12 août 1839 (texte 125) et la lettre de Blanqui à Dolley (texte 128) du 9 mai 1840.

1. La conduite de Mme Blanqui mère semble contredire la réputation d'inconstance qui lui a été faite par les biographes. Elle s'occupa particulièrement d'Auguste pendant son séjour au Mont Saint-Michel. Elle avait obtenu le 12 juin 1840 une autorisation de visite, des autorisations furent accordées dès le 2 février 1841 à Mme Blanqui, Zoé et Auguste Jacquemart, enfin elle s'installa près du Mont à partir de septembre 1841 (cf. 4ème introduction, p. 378)

[LETTRES DE ZOÉ BLANQUI A DUPONT DE BUSSAC]*

Courant février 1841

Monsieur DUPONT, avocat
8, rue Chabanaïs
PARIS

Monsieur,

Je suis passée chez vous dans la journée plus que persuadée de n'avoir pas le plaisir de vous trouver. Je venais vous prier de vouloir bien me dire aussi quelles causes peuvent être assez graves pour annuler les actes d'un tuteur et nuire aux intérêts du mineur pendant l'exercice de la tutelle ; et les différentes natures dont peuvent être ces causes ; veuillez me donner quelques détails sur cette question. Il est très important pour mon frère d'être aussi éclairé que possible sur bien des cas. Ne prenez pas, je vous en prie, la peine de venir jusqu'à chez nous, un mot de réponse me suffira. Je vous serai reconnaissante de me la donner le plus tôt possible.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Zoé Blanqui
3, place du Trône

*

* *

* ACRCÉDHC, dossier 26. Comme en témoignent ces lettres, à peine remis de la mort d'Amélie, Blanqui dût se préoccuper de la tutelle de son fils. On peut penser cependant que des démarches dans ce sens ont déjà eu lieu, étant donné l'état de santé précaire d'Amélie et que Blanqui était privé de ses droits civiques depuis la commutation de sa peine de mort.

Paris, le 29 février 1841

Monsieur ,

Vous qui avez eu l'amabilité de faire dimanche le voyage du faubourg Saint-Antoine, vous savez à quelle distance il se trouve de la rue Chabanaïs pour me pardonner la liberté que je prends de vous écrire.

Auguste en vous remerciant de votre empressement à répondre aux questions qu'il m'avait chargée de vous adresser, vous prie de vouloir bien l'éclairer encore sur celle-ci : dans le cas où une amnistie lui rendrait la tutelle de son fils, le subrogé tuteur serait-il maintenu de droit par le conseil de famille ou serait-il remplacé par un nouveau subrogé tuteur ; les fonctions de ce dernier continuent-elles à exister bien que le père recouvre tous ses droits et le conseil de famille a-t-il encore à intervenir jusqu'à un certain point dans les affaires de la tutelle.

Voilà, Monsieur, les points sur lesquels Auguste désire avoir votre avis. Il paraît surpris que le conseil de famille puisse se composer de six membres et que tous les frères et beaux-frères aient le droit d'en faire partie¹. Dois-je le lui assurer de nouveau et est-ce bien là ce que vous m'avez dit ?

Acceptez, Monsieur, tous mes remerciements pour la bonne amitié que vous portez à mon frère, et recevez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Zoé BLANQUI
Place du Trône, n° 3

(P.-S.) Veuillez, sans prendre la peine de vous déranger de nouveau, jeter un mot de réponse à la poste.

1. On conçoit que cette question préoccupât Blanqui étant données ses relations difficiles, voir conflictuelles avec les membres de sa famille. Du côté de ses frères, on connaît ses différends avec Adolphe, l'éloignement de Gustave, le marin, l'infirmité de Jérôme. Quant à ses beaux-frères, on sait aussi son opposition au mariage de Sophie avec Charles Barrelier et, sauf information contraire concernant ses deux plus jeunes sœurs Elisabeth et Adolphine, il ne reste que Joseph Garnier.

[LETTRE À JOSEPH GARNIER]*

Courant février 1841.

J'ai tardé beaucoup à vous écrire, parce que je n'avais guère l'esprit à le faire, et il ne faut rien de moins que la nécessité pour me déterminer. Vous comprendrez ma situation. En ce moment il s'agit enfin de prendre un parti sur la tutelle de mon fils. J'ai pensé à vous pour faire connaître mes intentions au conseil de famille, si vous en faites partie. Je dis : si, parce qu'en effet il y a incertitude. L'article 408 du code civil fixe à six le nombre des membres du Conseil de famille, trois du côté paternel, trois du côté maternel. Mais d'après la teneur de cet article il paraîtrait qu'en outre des six membres, les *ascendants* doivent faire partie aussi du conseil. Les ascendants sont ma mère et Mme Serre. Le nombre des membres serait alors de huit, présidés par le juge de paix. Mais cet article 408, comme tous les articles possibles de tous les codes est susceptible de vingt interprétations opposées, de sorte que je ne sais pas si en définitive les ascendants sont en sus des six membres ou s'ils font partie de ces six membres. Dans le premier cas (celui où les ascendants seraient en sus des six) les personnes présentes du côté paternel seraient : ma mère, Adolphe, Bichat et Gustave. Mais, vu l'éloignement de Gustave, il serait remplacé par vous. Si au contraire, les ascendants comptent parmi les six membres, il n'y aurait que ma mère, Adolphe et Bichat. Dans ce cas, il faudrait que Bichat vous donnât sa procuration pour le représenter au conseil. Car il faut quelqu'un pour prendre la parole en mon nom. Je ne vois que vous pour le faire¹. Il faudra que vous preniez la peine de lire attentivement le code civil, depuis l'article 399 jusqu'à l'article 477 ; ce sont les articles qui traitent de la tutelle. Prenez un *Rogron*², c'est-à-dire un code expliqué par *Rogron*, où chaque article est accompagné d'un commentaire explicatif. Sans cela vous n'y

* ACRCÉDHC, dossier 75. Cette lettre est le premier texte que nous connaissions de Blanqui après la mort de sa femme. On le voit très préoccupé de la mise en route de la tutelle de son fils et très inquiet quant aux décisions qui pourraient être prises éventuellement contre sa volonté. Il semble avoir dominé provisoirement son chagrin dont nous connaissons pourtant l'intensité.

1. Cette phrase confirme bien l'inquiétude de Blanqui quant à l'appui de ses frères, Bichat étant le surnom de Jérôme, et c'est la première fois qu'il évoque Gustave. On comprend bien, pourquoi, malgré ce qu'il peut reprocher à Garnier, par exemple une certaine légèreté, il se raccroche cependant à lui.

2. Joseph André ROGRON était avocat au Conseil d'État. Il s'était donné pour tâche de rendre compréhensibles les divers codes qui constituent les lois françaises. La première édition globale parut en 1836 chez A. Gobelet, *Codes français expliqués* (sept codes), puis spécifiquement le *Code Civil expliqué*, G. Thorel, 1838 (10ème éd.), le *Code de procédure civile expliqué*, Videcocq, 1837, et Troyes, Cardon, 1838.

comprendrez rien. Vous savez qu'au 1er mai il y aura quelques mesures au sujet des condamnés politiques. On parle d'amnistie ; cela n'aura pas lieu. Mais il y aura des mesures partielles ; remises ou commutation des peines. Il est probable que je resterai comme je suis, ce qui se passe ici me le prouve. Mais enfin, je dois tout prévoir, même l'improbable. Trois cas se présentent : ou je resterai comme je suis, c'est-à-dire frappé de mort civile, ou une amnistie me rendra la liberté et mes droits ; ou une modification de peine modifiera celle que je subis. Dans le premier cas, la tutelle devra être déferée à quelqu'un par le conseil de famille. Dans le second cas, je suis tuteur de droit. Dans le troisième cas, celui d'une commutation ou bannissement je suppose, peine qui comporte la dégradation civique, il faut pour que je sois tuteur de mon fils, *l'avis conforme de la famille* (code pénal, art. 34). Si, par impossible, quelques uns de nous étaient commués en bannissement, il est certain qu'on nous embarquerait sur le champ pour l'Amérique. Je n'aurais pas le temps de faire connaître mes intentions, aussi je vous les exprime ici d'avance. Comme c'est le conseil de famille qui doit donner *l'avis conforme*, je demande formellement, dans le cas où je serais banni, à ce que la tutelle me soit confirmée par *l'avis conforme* de la famille ; et comme il faut un subrogé tuteur, mon intention serait qu'on choisît pour tel M. Auguste Jacquemart qui resterait chargé d'Estève³, en attendant que du lieu de mon bannissement je puisse envoyer mes intentions et mes instructions. Voilà deux cas de prévus, le 2ème et le 3ème. Reste le 3ème [*sic*] et le plus probable, celui où ma situation restant la même, il faudra nommer un tuteur et un subrogé tuteur. D'abord je pense que le conseil de famille comprendra tout seul qu'il ne s'agit pas ici d'un cas ordinaire, où le père étant mort réellement, il s'agit d'un véritable orphelin. Si une condamnation politique me ravit légalement mes droits de père, personne, je suppose, ne voudra se faire complice des vengeances du pouvoir, et se porter instrument de ces vengeances.

Le conseil ne doit être là que pour agir suivant mes intentions et fonctionner sans contestation. Agir autrement ce serait se déclarer ennemi personnel, par haine de parti. Car je ne suis pas condamné pour un délit commun qui met un homme en état de suspicion légitime. Cela étant, je pense que le conseil se bornera à enregistrer ma décision, sans y intervenir. Si quelqu'un prétendait agir autrement, je vous prie de rappeler la position vraie des choses, et si on insistait, n'hésitez pas à dire qu'une telle conduite n'est qu'une manifestation de haine et de vengeance et pas autre chose, et

3. Cette lettre et les suivantes apportent des précisions sur la personnalité du futur tuteur du jeune Estève. Sans que nous connaissions ses rapports avec la belle-famille de Blanqui, il s'agit d'une personne proche qui semble déjà s'occuper de l'enfant depuis quelque temps et en qui Blanqui semble avoir toute confiance, partageant celle que pouvait peut-être avoir sa femme. Nous pensions jusque là (cf. biographies familiales, p. 620) que les Jacquemart pouvaient être des familiers des Garnier-Blanqui. Nous sommes maintenant mieux éclairés.

que dès lors son auteur aura personnellement à en répondre au père un jour⁴. Cela posé, voici mon intention, dans le cas où je resterais comme je suis, je désire que la tutelle soit déferée à M. Auguste Jacquemart. L'article 451 et 452 disposent que le tuteur *autre que le Père* doit, après inventaire, faire vendre les meubles, *excepté ceux que le conseil l'autorisera à vendre en nature*. L'article 453 dispose que le père ou la mère sont dispensés de faire cette vente et peuvent garder les meubles, en en faisant faire estimation. D'après ces trois articles, je désire que le conseil de famille laisse à M. Auguste la faculté de vendre ou de faire faire estimation, à son choix, sans l'astreindre à désigner d'avance ce qu'il veut vendre ou garder, enfin lui laisse la latitude qu'aurait de droit le père si le père était tuteur. Comme le père est vivant et peut rentrer dans ses droits, je demande qu'on laisse M. Auguste disposer des meubles comme le ferait le père lui-même. L'article 454 porte que le conseil règlera par aperçus la somme à laquelle pourra s'élever la dépense annuelle du mineur. L'art. 455 porte que le conseil déterminera la somme à laquelle commencera, pour le tuteur, l'obligation d'employer l'excédent des revenus sur la dépense. Je défère que le conseil ne fasse aucune fixation en vertu de ces deux articles, et règle la dépense annuelle de l'enfant à la *totalité* du revenu de son capital, d'abord parce que le revenu est peu de chose et n'excède pas une dépense raisonnable et ensuite parce que je désire que le tuteur ne soit pas limité autrement que moi, qui ne le serais pas si j'étais tuteur. Relisez et pesez bien tous ces articles pour comprendre bien ce que je demande.

Quant au subrogé-tuteur, je désire que ce soit vous, et comme le tuteur, M. Auguste est un ami de côté maternel, je pense qu'on ne fera pas de difficulté pour vous désigner. Cependant, il est possible que je change d'avis à cet égard, quoique ce ne soit pas probable. Mais enfin cela peut arriver et vous ne vous en fâchez pas ; car ce ne serait pas à cause de vous, mais parce que je pourrais désigner quelqu'un dont l'acceptation n'est peut-être pas possible. Au surplus, les fonctions de subrogé tuteur sont nominales ; elles se bornent à surveiller le tuteur, et dans le cas actuel, le tuteur ne serait pas suspect de malversation. — Seulement le subrogé tuteur doit assister à la levée des scellés et à l'inventaire, et je vous prierais, si vous l'êtes, d'y assister en effet, pour soustraire à tout examen une boîte que la bonne vous désignera et qui contient des objets divers, tous relatifs à nos rapports de mari à femme, et que je demande formellement qui [*sic*] ne soient ni inventoriés, ni même regardés. Je vous prie de veiller à cela rigoureusement, si vous êtes subrogé-tuteur.

Je me résume : trois cas peuvent se présenter, ou je serais mort civilement, ou je serai banni, ou je serai amnistié. Dans le 1er cas, je désigne

4. Notons la force avec laquelle Blanqui rappelle que quoi qu'il arrive, c'est bien lui le père et que le conseil ni personne d'autre ne peut lui prendre ou discuter cette fonction. En ce qui concerne l'argent il montre en revanche un total désintérêt pour lui-même et une profonde justesse envers le tuteur.

M. Auguste pour tuteur, avec les combinaisons que je vous ai indiquées pour la vente des meubles et la fixation de la dépense annuelle, c'est-à-dire, que le conseil agisse à ce sujet comme si j'étais moi-même le tuteur. Dans le 2ème cas, le bannissement emportant la dégradation civique, je demande que le conseil de famille me confirme dans la tutelle, comme le code pénal, art. 34, l'exige.— Dans le 3ème cas, comme je rentrerais dans mes droits, vous n'auriez à vous occuper de rien.

Envoyez-moi votre réponse, sous double enveloppe, en l'adressant ainsi : à Madame Guillemin, marchande de casquettes, au Mont-Saint-Michel, par Pontorson, Manche. Je l'aurai alors, sans que le greffe la lise.

Je joins ici deux déclarations pour les deux cas prévus. Par l'une je demande la confirmation de la tutelle, dans l'hypothèse du bannissement. Par l'autre, je désigne M. Auguste et les conditions de la tutelle. Vous ferez usage de l'un ou de l'autre, suivant que l'un ou l'autre cas aura lieu. Vous brûlerez celle des deux qui ne devra pas servir. Je vous prie de garder le silence envers tout le monde sur ce que je vous dis dans ma lettre. Je désire que personne ne connaisse d'avance mon choix, et qu'il ne soit connu que par votre déclaration dans le conseil de famille. Jusque là, gardez, je vous prie, un silence absolu sur toutes les mesures ; ne parlez pas plus que si vous n'aviez rien reçu de moi.— Remettez à ma mère la lettre ci-jointe qui est pour elle.

[LETTRES A JOSEPH GARNIER]*

23 mai 1841

Monsieur GARNIER
Place du Trône, 1 ou 7
Faubourg Saint-Antoine

J'ai reçu votre lettre du 21. Hier j'en avais reçu une de M. Auguste qui me mandait ces simples mots : « Le conseil s'est assemblé le 17. Il m'a nommé tuteur et M. Garnier subrogé tuteur. Malgré les réclamations de Monsieur Garnier, il a alloué 400 F. pour vous¹. Je suis autorisé à garder le mobilier ; *les choses et autres objets à l'usage d'une femme seront vendus.* »¹ Voilà toute la lettre de M. Auguste. Je n'ai rien compris au dernier paragraphe.

Quand M. Auguste est venu me voir, je lui ai promis la tutelle, moyennant les consignes suivantes² :

1° qu'il ne serait fixé aucune somme pour la dépense d'Estève, et que la disposition libre du revenu entier serait laissée au tuteur, comme si c'était le père qui fût le tuteur.

2° que le tuteur serait laissé libre de conserver ou vendre tout ou partie du mobilier et effets quelconques, sans être astreint à vendre ceci ou conserver cela.

Comme les deux conditions dépendaient de la décision du conseil, M. Auguste m'a promis qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour les faire adopter.

3° qu'Estève ne serait pas mis en pension, mais gardé à Lagiot, libre de se livrer à ses jeux et de respirer le grand air nécessaire à sa santé.

* ACRCÉDHC, dossier 75. Cette lettre et les suivantes, sont très pénibles par la détresse qu'elles traduisent. Blanqui est enfermé dans les loges depuis le 18 avril (texte 74, note *, p. 433). Bien que nous ayons daté des lettres à Girard de cette période, suivant le contenu, nous n'étions pas certains qu'il avait pu écrire de ces loges, ni recevoir du courrier. L'atmosphère inhumaine dans laquelle il y vivait explique facilement les nerfs à fleur de peau. Point de détail dans cette atmosphère de tragédie, on reste un peu confondu de la rapidité de la correspondance, surtout dans ces circonstances : 48 h. !

1. Il est difficile de comprendre cette dernière phrase. Le « il » semble désigner le conseil de famille qui serait passé outre aux consignes de Blanqui. Le conseil de famille a probablement jugé le sacrifice matériel de Blanqui excessif et peu raisonnable.

2. S'agit-il de la visite, non datée, faite par Jacquemart après la mort d'Amélie (cf. texte 72, p. 431) ou y en eut-il d'autres ? Cette question rejoint celle posée texte 131, n *.

4° qu'Aimée [Falsière ? Salsière ?]³ resterait auprès de lui, parce qu'elle lui est très attachée, que lui l'aime beaucoup, et que je ne voulais pas que le malheureux enfant vit disparaître en moins de 18 mois tout ce qui constituait sa famille, c'est-à-dire son père, sa mère et sa nourrice.

Les deux dernières conditions dépendaient uniquement du tuteur. M. Auguste les a acceptées pleinement et a promis solennellement de s'y conformer.

Je vois d'après votre lettre que c'est sur sa proposition qu'on a décidé de vendre les *objets de femme*. Les termes sont très ambigus. Voici ce que j'ai toujours réclamé et réclame encore : tous les bijoux d'Amélie, à l'exception d'une grosse chaîne d'or avec lorgnon, objet d'une valeur considérable. J'excepte encore les montres qui se trouveront à l'inventaire, je réclame tous les autres bijoux absolument. Voilà ce que je vous charge de faire prévaloir. De plus je veux garder un gros manteau à carreaux et la robe de mariage d'Amélie ainsi que tous les gants, vieux ou neufs qu'on trouvera chez elle. Je veux conserver également ses gilets et caleçons de flanelle, ses bas de laine, ses souliers et brodequins, les peignes dont elle se servait. Il ne resterait donc à vendre que ses robes, jupons, chemises de toile, corsets, chapeaux, etc. etc., tout cela ne signifie pas grand chose et ne valait pas la peine qu'on mît une discussion particulière. Voilà pourquoi j'ai trouvé ambigus les termes : *les objets de femme*. Les bijoux que je réclame sont des *objets de femme* et je les ai toujours réclamés avec énergie dès les premiers moments. Je vous charge de me les faire mettre de côté ainsi que les autres choses que je vous désigne. J'avais dit précisément à M. Auguste de faire vendre le gros mobilier, armoires, commodes, fauteuils et je vois que l'on garde justement ces choses-là. J'ai dit qu'on ne vende ni un livre, ni un dessin, ni un tableau, ni une carte. Je renouvelle cette déclaration. Mettez à part pour moi tout ce qui est carte de géographie. Il y en a un grand nombre⁴.

Je vous prie de rappeler à M. Auguste les deux dernières conditions qu'il a promis d'observer, de garder Estève à Lagiot et Aimée près de lui. Je n'ai consenti à lui accorder la tutelle qu'à ces deux conditions qui intéressent la vie de l'enfant. Vous savez ce que c'est que les pensions. On y est mal nourri et Estève est d'une santé très frêle, très délicate. Ce n'est qu'à force de soins, de précautions minutieuses qu'il vit encore. On ne l'a

3. Ce nom est très difficile à décrypter mais ne peut être confondu avec le nom donné par Maxime DU CAMP à la nourrice de Roméo, Aimée POIRE (cf. texte 57, p. 330 et biographies familiales, p. 680). Il pourrait s'agir du nom de jeune fille d'Aimée mais on peut aussi se demander si la haine de Du Camp ne lui avait pas suggéré un bas jeu de mots. A part M. PAZ, p. 52, nous ne sommes pas les seuls à mettre en doute cette source (cf. A. DECAUX, p. 174). Nous l'avions signalée avec réserve.

4. Notons ce mélange de conditions posées par Blanqui partagées entre des exigences sentimentales pour des objets familiers et l'intérêt intellectuel pour d'autres. Outre le fait que Blanqui a toujours été passionné par les voyages, son intérêt pour les cartes géographiques n'est sans doute pas étranger avec la séquestration qu'il subit.

conservé qu'en observant chaque jour son état, en proportionnant sa nourriture à son état quotidien. Il a besoin de grand air, d'une pleine liberté de courir, de sauter. Dans une pension, il serait enfermé, astreint à l'immobilité, condamné à respirer un air vicié. Il est vif et emporté, il serait souvent brutalisé. Il ne trouverait autour de lui ni affection ni tendresse et jusqu'ici il en était constamment entouré. C'est pour cela que je tiens à ce que sa bonne reste près de lui. Et puis quelle idée de mettre en pension un enfant de 6 ans et demi⁵. C'est une des idées les plus stupides que d'enterrer ainsi les enfants dans une pension, au sortir de nourrice. Un enfant peut rester jusqu'à dix ans sans savoir lire et il n'y a pas de temps perdu. Ce n'est point par les livres qu'on apprend avant dix ans, c'est par les yeux, les oreilles, c'est par les spectacles dont on est frappé. La réflexion n'existe pas encore. En dix mois un enfant de dix ans apprend ce qu'il aurait appris dans les 4 ou 5 années précédentes, avec bien des larmes, du chagrin et aux dépens de sa santé. Bref, mon intention formelle est qu'Estève reste à Lagiot avec sa bonne. M. Auguste donne pour raison de le mettre en pension son caractère volontaire et tapageur et c'est lui qui lui a donné ce caractère en le gâtant sottement. Amélie s'est plainte à moi cent fois avec amertume du tort que M. Auguste faisait à Estève. Il détruisait d'un côté ce qu'elle faisait de l'autre à grand peine. Au surplus, peu m'importe le caractère. Cela ne signifie rien et change avec l'âge. Je ne m'inquiète que de sa santé qui est le seul but à suivre en ce moment. Je vous charge d'intervenir au besoin pour qu'Estève reste à Lagiot avec sa bonne⁶.

En ce qui concerne les effets d'Amélie, souvenez-vous que je veux *tous* les bijoux, excepté les montres et la grosse chaîne au lorgnon, et je veux de plus ce que je vous ai détaillé plus haut. J'avais dit à M. Auguste de tout faire pour que le conseil le laissât maître de vendre ou de conserver à volonté ce qu'il jugerait à propos. Il me l'avait promis formellement aussi bien que pour la non-fixation des dépenses d'Estève. Je ne vois pas pourquoi il n'a pas préféré avoir la faculté de vendre ou de garder à volonté. Comme les bijoux sont compris dans les *objets de femme*, je crois pouvoir comprendre le motif d'insertion de cette clause⁷. Cependant ce serait trop absurde. Je vous prie de m'écrire aussitôt avant l'inventaire et avant toute vente, afin que j'aie le temps de vous répondre.

J'étais très étonné de ne pas recevoir de réponse de vous à ma lettre du 10 mai. J'ai pensé d'abord que cette réponse avait été retenue, interceptée.

5. Cet âge est conforme à l'état civil de Roméo. Le mystère de la dualité de prénoms comme celle des paternités de Blanqui reste donc entier (cf. texte 129, n. 1, p. 600).

6. Ce paragraphe est important car il nous apprend que son fils avait une santé fragile et qu'Auguste Jacquemart s'occupait de lui bien avant qu'Amélie disparaisse. Les idées de Blanqui sur l'éducation sont surprenantes à notre époque et paraissent fortement influencées par celles de Rousseau (cf. texte 140) pour lequel l'enfant n'est d'abord que sensations et qu'il faut le laisser se diriger selon la voix de la nature.

7. Peut-être était-il plus facile et plus rentable de vendre les bijoux que le mobilier.

On m'a assuré que non. Je ne comprends pas alors votre silence. Vous me l'expliquez aujourd'hui. Ma mère a dû vous remettre un bout de lettre le 9 mai, et c'est le lendemain que je vous en ai adressé directement un autre. Je vous ai écrit le 22, samedi. Je pense que vous aurez la lettre avant d'aller à Lagiot. Je vous réitère ma prière pour les livres. Tâchez de m'en avoir de tous les côtés⁸. Il faudra mettre la caisse qui les contient au roulage. Cherchez, je vous prie, un roulage où l'on se montre de bonne volonté. Car les objets envoyés ainsi de Paris aux prisonniers restent un temps infini à Pontorson. Il faudrait faire prix au roulage pour le transport jusqu'à la prison même, de façon que je n'aie rien à payer. Car ce sont toujours des contestations sans fin à ce sujet. Vous demanderiez dans combien de temps la caisse doit me parvenir, et vous faisant dire le jour du départ, vous me le feriez savoir par une lettre, laquelle contiendrait en outre la note exacte de tout ce qui se trouve dans la caisse. Mettez l'adresse de vos lettres ainsi : au Mont-Saint-Michel, par Pontorson, Manche. Pour le prix du port de ces caisses et celui des lettres que vous affranchissez, faites-vous rembourser par le tuteur. Mon intention est qu'on ne vende ni un livre, ni un dessin, ni un tableau, de tout ce qui se trouvera à la levée des scellés... mais je m'aperçois que je vous ai déjà dit cela.

*
* *
*

T 134

Mercredi 26 mai 1841

Je reçois votre lettre du 24 et j'avais reçu celle du 21. Vous savez à présent quelles sont mes intentions au sujet des objets de femme. Je vous les ai expliquées en détail. Je les avais également expliquées à M. Auguste lors de son voyage ici. Je n'ai donc pu être que très étonné qu'il ait demandé au Conseil d'ordonner la vente des objets de femme, puisque j'en réclamaï pour moi une notable partie. Vous n'ignorez pas que dans le cas où j'aurais été tuteur, le conseil n'aurait eu à se mêler de rien, ni pour fixation de dépense, ni pour vente et conservation de mobilier. Cela ne l'eût pas regardé. Je demandais que l'on fit de même dans cette circonstance, et je rappellerais au conseil que le père n'était pas mort mais vivant. Le conseil a jugé plus convenable de me considérer comme mort et comme n'ayant

8. On conçoit parfaitement que dans cet univers carcéral la lecture soit son ultime refuge.

plus rien à voir sur mon fils, comme n'ayant point à m'en mêler. Je vous laisse apprécier cette façon d'agir⁹. J'espère que vous m'informerez de suite de ce que l'on compte faire de ma réclamation au sujet de ces quelques petits bijoux d'Amélie auxquels je tiens tant.

Je vous ai prié instamment de m'envoyer des livres, il y a trois semaines. Je dois vous dire que je n'en ai point, pas un seul, et que je ne puis m'en procurer. Vous sentez dès lors comment doivent se passer mes journées dans ma position. J'espérais avoir dans l'espace de quinze jours le premier envoi. Mais je pense que nous sommes loin du compte, car vous ne m'en parlez encore le 21 que sous un avenir noir fixe. Je ne sais pas quand j'en aurai alors. Toutefois avant que vous m'expédiez la caisse contenant les livres, je vous engage à vous rendre au ministère de l'intérieur et à demander au ministre¹⁰ s'il vous est facultatif [*sic*] d'envoyer des livres et s'il me sera permis de les recevoir. Je vous prie aussi d'aller jusque chez mon frère¹¹ et de l'engager de ma part de se rendre chez le même ministre de l'intérieur, pour lui demander s'il me sera permis de recevoir les livres que soit vous ou d'autres parents pourraient me faire tenir. J'aurais écrit à mon frère, mais je ne sais pas le premier mot de son adresse¹². Si vous pouvez faire cela le plus tôt possible, je vous en serais grandement obligé. Je vous répète que je suis sans un seul livre, car je n'en peux avoir si vous ne m'en envoyez pas. Tout cela vous donnera un peu d'embarras, mais je ne vois que vous à qui je puisse m'adresser. Je ne demande à mon frère que de s'informer si je pourrais recevoir les livres que vous m'enverrez, vous ou d'autres personnes de ma famille.

Il serait inutile de payer le port d'une caisse qui ne pourrait pas me parvenir, vous le sentez, et qui resterait à son loisir, ou qu'il faudrait mieux renvoyer à Paris à nouveaux frais sans que j'aie eu les livres. C'est pour cela que je vous prie ainsi que mon frère de vous adresser auprès du ministre de l'intérieur s'il vous est permis à l'un et à l'autre de m'envoyer des livres et à moi de les recevoir. Dans le cas où la caisse pourrait m'être renvoyée, n'oubliez pas de la faire mettre au roulage le plus amélioré possible, et non à un roulage ordinaire. Dites-moi enfin si votre numéro est 1 ou 7.

9. Noter que cette expression exprime une préoccupation déjà évoquée précédemment (texte 131, n. *, p. 603, texte 133, n. 2, 609), concernant l'origine du tutorat.

10. C'est Duchâtel, dans le fameux « cabinet du 29 octobre » (1840). Pour Blanqui, si la loi prive les condamnés politiques de la liberté, elle ne les condamne pas à la privation d'activités intellectuelles.

11. Outre ses bonnes relations avec Garnier, proche collaborateur d'Adolphe, Auguste semble pouvoir compter sur l'aide de son frère et de ses entrées dans les sphères ministérielles.

12. Remarque étonnante, quelle signification lui donner ? Que les deux frères se voyaient probablement peu étant donné leurs différences d'opinion mais que la solidarité familiale était plus forte qu'elles ?

T 135

Samedi 29 mai 1841

Je reçois votre lettre et celle de M. Auguste. Je comprends bien que le conseil de famille dût fixer la dépense d'Estève dans le cas où le revenu serait considérable proportionnellement. Mais j'ai dit ici à M. Auguste et je répète que le revenu était tel que le conseil pouvait très bien autoriser le tuteur à le dépenser annuellement pour [l'enfant ?], sans que cette évaluation de dépense fut exagérée. Puisque moi, père de l'enfant, j'avais assez de confiance dans le tuteur pour demander cette fixation de total, il me semble que le conseil n'avait qu'à sanctionner ma demande, à supposer que le revenu n'ait égalé que la somme de 1 200 Fr. allouée par le conseil. Ne l'aurait-il pas accordée toute entière ? Je demandais qu'on fit de même pour le revenu, tel qu'il est, et je répète qu'il n'y avait pas exagération. Voilà ce que je répète et répèterai toujours. La chose étant d'autant plus simple et convenable que si j'avais été tuteur, le conseil n'aurait eu à se mêler de rien, et que par conséquent il pouvait fort bien se conformer à mon désir, par le moyen légal que j'indique, qui consistait à fixer la dépense de l'enfant au total des revenus. Il le pouvait sans qu'il y eut exagération. Quant à moi, je ne réclamaï rien que les bijoux d'Amélie. Je tiens à garder tout ce qu'elle a porté. Ainsi achetez pour moi ses robes, jupons, bonnets etc. que vous dites devoir être vendus à des gens ou aux bonnes. Je ne veux pas que ses effets soient ainsi livrés au tiers et au quart. Ainsi qu'on ne vende rien de ce qui lui a appartenu personnellement, dites que je me porte acquéreur.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé. Elle est fort mauvaise et ne peut que décliner rapidement dans la position où je me trouve. Je profite de la possibilité que j'ai encore de vous écrire pour vous prier d'accomplir mes intentions, dans le cas où je viendrais à mourir. Vous avez eu les deux caisses contenant ma correspondance avec Amélie depuis 9 ou 10 ans. Si vous apprenez ma mort, rendez-vous à Lagiot avec Zoé, ouvrez ou forcez les boîtes, et tous deux ensemble, brûlez jusqu'au dernier chiffon de papier qu'elles contiennent¹³. Je désire que vous fassiez cela tous deux réunis, sans vous quitter jusqu'à ce que tout soit brûlé. Je désire également que vous brûliez tous les petits paquets, petites boîtes de carton qui se trouvent

13. Notons le volume de la correspondance échangé avec sa femme. Cela confirme sa capacité à écrire et fait d'autant plus regretter la destruction d'un grand nombre de documents. Notons également que Blanqui semble presque considérer cette maison de Lagiot comme la sienne puisque la caisse de correspondances intimes s'y trouvait, ainsi que son fils et sa nourrice. C'était probablement une propriété des Serre qu'Amélie aurait héritée de ses parents. Ce sera plus tard un domicile de son fils, là où il invitera son père à le rejoindre en 1859. Notons encore le ton particulièrement morbide de Blanqui : il est aux loges depuis 41 jours !

dans les bijoux d'Amélie, toujours en compagnie de Zoé. Montrez ma lettre à M. Auguste et à Zoé, pour que tous les deux connaissent mes intentions et s'y prêtent. Aussitôt que vous apprendrez ma mort, je vous prie d'exécuter tout de suite les intentions que je vous exprime ici. Peut-être, quelques unes des petites boîtes que je vous ai dit de brûler contiendront des bijoux. Le feu les laissera intacts et on les retrouvera, la boîte brûlera. Pour ce qui est de tous les petits bijoux, je serais fâché qu'on les vendit après ma mort. Faites les conserver pour Estève qui en fera l'usage qu'il voudra quand il sera grand.

Je vous ai écrit le 24 et le 26 ou le 27. Dans cette dernière lettre, je vous priais de m'envoyer des livres le plus tôt que vous pourriez, toutefois après avoir été demander au ministre de l'intérieur s'il vous est permis ainsi qu'à ma famille de m'en envoyer et à moi de les recevoir. Car il peut vous être permis d'en envoyer tant que vous voudrez, sans que j'en reçoive un seul. Ce serait alors des ports à payer pour des caisses qui resteraient au rebut je ne sais où ; les livres pourriraient, tandis que vous croiriez peut-être que je les ai. Je vous priais aussi d'avertir mon frère et de l'engager de ma part à se rendre chez le ministre pour savoir si je puis recevoir des livres de ma famille. Accusez-moi, je vous prie, réception de mes lettres, c'est la seule manière de savoir si elles vous parviennent. Par exemple, je vous serais obligé de répondre à celle-ci dans les 48 heures de la réception. Vous l'aurez le 31 ou le 1er juin au plus tard et je compte sur la réponse pour le 4 ou le 5. Je vous répète encore que je n'ai pas un seul livre et que je ne puis pas en avoir, m'en procurer un seul. C'est à peu près la seule chose que je vous demanderai, et que je vous prie de me faire tenir avec le plus de promptitude possible. C'est aussi la seule chose qui puisse faire supporter avec un peu plus de stoïcisme les douleurs morales et les souffrances corporelles auxquelles je suis en proie et qui ne font que s'accroître chaque jour. Je n'écris point à M. Auguste à qui je vous prie de faire part du contenu de ma lettre. Je ménage mon papier et mes plumes qui me manqueront bientôt, après quoi probablement vous n'aurez plus de mes nouvelles, ni vous ni personne.

*
* *

T 136

Mercredi 9 juin 1841

J'ai reçu votre dernière lettre le 3. Madame Guillemin est arrivée le même jour. On m'a remis le lendemain 4 la lettre de Zoé. Nous sommes aujourd'hui au 9 et on ne m'a rien donné des objets que vous annonciez, ni livres, ni plumes, ni papier, rien enfin. C'est par conséquent un refus positif. Vous saurez de sorte que je n'ai d'autre moyen de constater le refus que la non-remise des objets envoyés. On ne dit rien, ni qu'on refuse, ni

qu'on ne refuse pas. Silence complet. On garde les objets purement et simplement sans rien dire. Tout le [...] que vous m'annonciez est arrivé au Mont-Saint-Michel et on ne me remet rien, voilà le fait.

Je vous prie donc de nouveau d'aller au ministère et de vous informer de manière catégorique si vous pouvez m'envoyer et si je peux recevoir des livres. Je dis : « si vous pouvez m'envoyer et si je peux recevoir » et c'est très important. Car je vous préviens que vous pourriez obtenir la facilité d'envoyer des livres tant que vous voudriez moyennant quoi je n'en recevrais pas un seul ici.

Puisque Zoé s'offre à me donner un peu de son temps, dites-lui que je la prie ainsi que ma mère de s'informer auprès du ministère de la situation qu'on entend me faire ici. Je ne puis faire venir du village aucune espèce d'objets, aliments ou autre chose. Je me trouve donc condamné aux vivres de la prison, et cela équivaut pour moi à une condamnation à mort. Quant aux livres, vous voyez qu'on ne me remet aucun de ceux que vous avez envoyés. On ne s'explique pas, mais la chose s'explique assez toute seule. De plus il y a parmi nous plusieurs prisonniers qui ont des livres. Ayant voulu en avoir dans la disette où je suis, le possesseur de livres à qui [je] j'en demandais les a envoyés au greffe pour qu'on me les fit passer après les avoir examinés. On m'a refusé les livres catégoriquement. Il résulte de tout cela que l'on me refuse toute espèce de livres, ceux du dedans comme du dehors, et je ne puis non plus me procurer des aliments du dehors. Voilà ce que je vous prie de faire constater au ministère. Vous pourrez prévenir également mon frère de cette circonstance et le prier de demander au ministère si c'est là le régime normal auquel nous sommes soumis. Je voudrais avoir là-dessus une prompte réponse. Vous savez depuis combien de temps je vous écris pour vous demander des livres, pour savoir si on m'en refuse définitivement. J'en suis entièrement privé, par suite du refus de me laisser parvenir ceux qui appartiennent à d'autres prisonniers, vous m'en avez envoyés par Mme Guillemin, que je ne puis obtenir davantage. Voilà dix semaines que cela dure¹⁴. Je vous prie d'imaginer ma position. Il y a dans la prison un assez bon nombre de livres appartenant à deux camarades. Ces livres sont disponibles et on ne veut pas m'en laisser passer un seul. Les vôtres sont gardés aussi, et avec tout cela, je ne puis savoir depuis dix semaines, si on entend oui ou non nous refuser des livres. Vous sentez qu'il est plus commode encore d'agir ainsi que de refuser net. Mais il m'importe à moi de faire constater le refus catégoriquement. Ici on ne répond rien. Mais si vous, ou Zoé, ou ma mère, ou mon frère vous vous adressez au ministre, vous saurez nécessairement à quoi vous en tenir, et moi aussi par suite. Du moins pour ce qui concerne les livres appartenant à d'autres prisonniers, le refus est positif.

14. Cela correspond en effet à peu près à la date d'« entrée en loge ».

Je n'écris pas à Zoé ni à ma mère. Montrez-lui ma lettre qui est pour elle comme pour vous. Maintenant, à supposer que je puisse recevoir des livres, je vais vous indiquer à peu-près ce que je voudrais avoir. Ce serait d'abord *La Revue britannique* (les 6 ou 7 dernières années bien complètes), *La Revue rétrospective*, *La Revue des Deux-Mondes* (les 3 ou 4 dernières années), *Le Voleur*, *Le Magasin pittoresque*, depuis le 1er janvier 1840 jusqu'à aujourd'hui, et autres revues périodiques, sauf *La Revue du progrès* que je ne désire pas avoir¹⁵. Je voudrais aussi avoir les relations de voyages entrepris dans le XIX^{ème} siècle, en Afrique, en Chine, en Amérique, dans l'Inde, le Caucase par exemple, le voyage de Burkhart en Arabie¹⁶, la relation de l'ambassade russe en Chine, les relations anglaises sur leur dernière guerre avec les Chinois, en un mot tout ce qui concerne les excursions extra-européennes, fais que les ouvrages soient traduits. Je serais curieux de lire le roman d'Eugène Sue intitulé *Jean Cavalier* sur la guerre des Camisards¹⁷.

Ma position est toujours la même. Ma santé s'en va. Il ne peut pas en être autrement. Répondez-moi promptement et accusez-moi réception de mes lettres.

15. Ce choix de Blanqui est assez significatif et témoigne de son intérêt pour tout ce qu'il se passe dans le monde. Il traduit sans doute aussi un besoin d'évasion. Cette presse n'a rien de politique, elle est surtout d'information générale, de type encyclopédique, ancienne comme la *Revue britannique*, créée en 1825 ou la *Revue des Deux-Mondes* (1829), bien développée par Buloz ou plus récente comme le *Magasin pittoresque* créé en 1833 par Edouard Charton, auquel collabora Adélaïde de Montgolfier ; ou encore la *Revue rétrospective* de Taschereau (1833-1838), dont la reprise après 10 mois d'interruption lui sera tellement fatale ! Quant au *Voleur*, créé par Émile de Girardin en 1828, il était davantage littéraire et avait eu des collaborateurs célèbres, comme Balzac. Son refus de la *Revue du Progrès* est assez curieux puisque c'est à cette revue, créée par Louis Blanc en 1839, que collaborait Dupont de Bussac. Peut-être en a-t-il reçu des exemplaires par la voie de son avocat et ami ?

16. Sans doute *Travels in Arabia* (1829) de Johann Ludwig BURKHARDT, publié en français chez A. Bertrand en 1835, en 3 volumes.

17. Eugène SUE avait effectivement publié chez C. Gosselin, en 1840, *Jean Cavalier ou les Fanatiques des Cévennes*, 4 tomes en 2 volumes.

[LETTRE A ZOÉ BLANQUI]*

11 juin 1841

Place du Trône, 3
Faubourg St-Antoine
Paris

Garnier m'annonçait dans sa lettre datée de juin que Mme Guillemain¹ m'apportait une douzaine de livres dont il me donnait la liste. J'ai reçu en effet la liste dont elle s'était chargée et j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui avec bien de l'impatience les livres dont je suis entièrement privé. J'apprends en sus que Mme Guillemain ne m'a pas apporté de livres. Il paraît qu'elle les a attendus inutilement avant de partir et qu'enfin elle a été forcée de partir, sans qu'ils fussent arrivés. Elle a apporté par exemple deux pantalons et un paletot. Mais de ces derniers objets Garnier ne m'en parlait pas. Je voudrais bien être éclairé de tout cela. Qui m'a envoyé les pantalons et le paletot ? Est-ce toi, ou Garnier ou quelqu'un d'autre ? Pour les livres, on ne se sera pas trop hâté, ce qui est cause qu'ils sont demeurés à Paris. Garnier me les annonçait si positivement que je ne soupçonnais nullement qu'ils fussent encore à Paris, faute d'avoir été envoyés à temps. Il est possible que Garnier, absorbé par toutes ses occupations, ne puisse trouver le temps de m'envoyer des livres.

Puisque tu m'offres de me donner un peu de ton temps, je m'adresse à toi pour avoir enfin de quoi lire. Voilà six semaines et plus que j'ai commencé à demander des livres et je n'en ai pas un seul, les jours n'ont que 24 heures pour tout le monde mais tout le monde n'est pas dans ma position. Je sais bien qu'on ne se met pas trop à la place d'un prisonnier qui est comme je suis depuis 4 mois et 1/2, et surtout depuis deux mois. On croit toujours un peu que le soleil luit, que les arbres verdifient [*sic*] et que le chemin est libre pour les autres comme pour soi. Pourtant l'exception à tout n'est pas difficile à deviner à mon sujet. Enfin, depuis dix semaines, je suis sans un livre. J'attendais de jour en jour ceux que Garnier m'annonce ; ils sont à Paris. Je te prie de lui demander communication de la lettre qu'il

* ACRCÉDHC, dossier 69. 54ème jour aux loges. On ressent à travers la dureté des jugements de Blanqui et ses exigences le poids des tracasseries quotidiennes de l'administration judiciaire et de l'inactivité intellectuelle qui lui sont imposées

1. Il semble que la messagère, Madame Guillemain, avait des contacts plus directs avec les prisonniers que nous le pensions, même en loge. Il est possible que l'isolement était plus absolu dans les cellules.

a dû recevoir de moi aujourd'hui. Dans cette lettre, j'indique les livres que je désirais avoir et les moyens de se les procurer. Comme je présume que Garnier n'a pas beaucoup de temps à lui, si tu en as de reste, je te prie de faire toutes les démarches que j'indique afin d'avoir promptement des livres. Il y a six semaines, j'ai demandé à Garnier le catalogue de sa bibliothèque, en l'engageant à le faire faire par un de ses jeunes gens. Je ne l'ai point encore reçu. Tout ce que je peux te dire c'est que j'aimerais mieux un seul livre que toutes les pages de consolation qu'on écrit entre son dîner et son spectacle. J'ai mandé plusieurs fois qu'il n'y avait qu'un seul service à me rendre, une seule marque d'affection à me donner, et que c'était de m'envoyer des livres. Je sais qu'on n'en a pas toujours sous la main, que les démarches pour s'en procurer sont quelques fois ennuyeuses, désagréables, et que deux pages de consolation et d'exhortation à la patience ne coûtent pas tant de peine ni d'ennui. Mais d'après toutes les offres de bonne amitié que j'avais reçues, je m'étais hasardé à donner cette corvée de livres, n'ayant et ne pouvant avoir d'autres distractions. Tu verras dans ma lettre à Garnier les divers moyens que j'indique pour s'en procurer. Peut-être quelques unes de ces démarches peuvent t'ennuyer, te contrarier. Mais enfin, si tu veux m'envoyer des livres, il faut bien faire ce qu'il faut pour les avoir. Je te prie, si tu t'en charges, d'y mettre un peu de hâte. Qui sait combien de temps il me faudra attendre encore ! Tu peux réclamer de Garnier le concours qu'il lui est possible de donner. Je pense néanmoins que tu ne dois compter réellement que sur toi même dans cette circonstance. Insiste auprès de lui pour le catalogue de sa bibliothèque que je lui demande depuis dix semaines. Les plumes, papier, feuilletton qu'il m'annonçait sont restés à Paris avec les livres. Il faudra faire retirer tout cela de l'endroit où cela est resté. Écris-moi promptement pour m'apprendre où en sont les choses, si tu auras les livres, les revues, les voyages, etc., etc. que je te demande et quand cela arrivera. Garnier peut te conduire chez David² qu'il connaît et tu sais l'adresse d'Adolphe. Tout ce que je te demande, c'est un peu de hâte.

Ma santé est très mauvaise et s'en va chaque jour. C'est impossible autrement dans ma position physique et morale. Je te prie de me faire suivre des nouvelles d'Estève et de bien vérifier celles qu'on te donne. M. Auguste est dans l'habitude de ne donner les gens pour indisposés que quand ils sont morts. Jamais il ne dérogera à ses habitudes diplomatiques. Je voudrais donc savoir des nouvelles d'Estève autrement que par lui, sans quoi je ne saurais rien. Accuse-moi réception de mes lettres. J'ai écrit le 9 à Garnier ; il a dû avoir la lettre aujourd'hui. Je ne rentre pas avec toi dans tous les détails des livres que je lui ai donnés, tu en prendras communication dans sa lettre. Réponds-moi de suite de façon que je puisse recevoir la réponse le

2. Il peut s'agir de David d'Angers qui le cacha chez lui entre mai et octobre 1839. Il fit alors un portrait au crayon souvent publié (cf. A. DECAUX, p. 209). On peut penser en outre que des relations existaient entre David et Amélie sur le plan artistique.

16 ou le 19 au plus tard. Pour les livres, tu verras que je demande *La Revue Britannique* (des 6 ou 7 dernières années), *La Revue Rétrospective*, *Le Voleur*, *Le Magasin pittoresque* depuis le 1er janvier 1840, puis toutes les relations de voyage du XIX^{ème} siècle, exceptées Combes et Tamisier, Caillé et Alexandre [Burn ou Buru ?] que j'ai lus³. Tu pourras te procurer cela chez Adolphe ou à la bibliothèque publique, par le moyen de David ou bien Adolphe. Quand tu parviendras à expédier une caisse, envoie-moi par la poste la liste exacte des livres qu'elle contient, la date du départ, le temps qu'on t'a dit qu'elle mettrait en route afin que je sache quand elle doit arriver. Fais-toi communiquer les lettres que j'ai écrites à Garnier qui traitera en détail de ces divers sujets. J'aurais peut-être du m'adresser à toi dès le commencement ; mais je pensais qu'en matière de livres Garnier aurait plus de facilités et que cela rentrerait davantage dans sa compétence. Le fait est que depuis six semaines je n'ai rien du tout.

3. Edmond COMBES et Maurice TAMISIER avaient publié en 1838, chez Desessart, *Voyage en Abyssinie, dans le pays de Gallo, de Choa et d'Ifat, précédé d'une excursion dans l'Arabie heureuse, 1835-1837*, en cinq volumes et un atlas, Maurice TAMISIER, *Voyage en Arabie, séjour dans le Hedjaz, campagne d'Assir*, en 1840, et René CAILLIÉ, en 1830, en 3 volumes et un atlas à l'Imprimerie royale, le *Journal d'un voyage à Temboctou* (sic) et à Jenné dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples pendant les années 1824 à 1828, avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. Jomard. Nous n'avons pu décrypter avec certitude le nom du troisième explorateur dont parle Blanqui.

[LETTRES A GARNIER]*

15 juin 1841

Monsieur GARNIER
Place du Trône, 1
Faubourg Saint-Antoine

Je ne comprends plus les voyages de vos onze livres. Mme Guillemin ne les avait pas apportés, parce qu'on les avait remis trop tard chez elle. J'en concluais qu'ils étaient restés à Paris. Cependant la caisse est arrivée les jours derniers. Comment cela se fait-il ? Informez vous en, je vous prie.

Je vous ai écrit le 9 juin une lettre que je vous priais de faire lire à Zoé. Je lui ai écrit à elle-même le 11, avec prière de me répondre sans délai. Accusez-moi réception de mes lettres. N'oubliez pas cela.

Quant à la caisse de livres que vous avez expédiée, voici de nouveaux incidents que je présente et auxquels je ne songeais guère. Au lieu de me les remettre, on ne veut me donner qu'un volume à la fois. Vous comprenez qu'autant vaut ne rien avoir. On lit un livre, et on en reprend un autre, pour revenir au premier. On revient aux livres lus déjà, pour les consulter, pour s'assurer d'un fait, etc. On ne veut me remettre le papier également que peu à peu. J'ai demandé les feuillets ; j'en ai reçu seulement cinq ou six feuilles dépareillées. Peut-être est-ce tout ce que vous avez envoyé ; mais je n'en puis rien savoir. Quoiqu'il en soit, vous comprenez qu'il vaut autant ne rien avoir que de n'avoir qu'un livre, et je ne sais pas à quoi cela sert, si ce n'est à n'avoir rien, tandis qu'on pensait avoir quelque chose. Je vous prie encore une fois d'aller chez le ministre de l'intérieur, vous ou ma sœur, ou ma mère et de vous assurer définitivement du régime auquel on entend m'astreindre. Me laissera-t-on parvenir les livres que vous m'enverrez ? Me remettra-t-on l'envoi que vous ferez ? ou bien faudra-t-il que je sois réduit à lire un volume avant d'en avoir un autre ? Dans ce cas, autant ne rien avoir, et un refus pur et simple est de beaucoup préférable. Une telle mesure n'est pas autre chose qu'un refus déguisé. Je suis seul dans mon trou, je demande à avoir sous la main la petite bibliothèque que ma famille m'envoie. Demandez si on accorde ou si on refuse. Il est inutile d'envoyer des livres pour qu'ils restent entre les mains des employés de la maison. Je ne puis pas fournir à mes frais un cabinet de lecture au personnel administratif du Mont-Saint-Michel. D'ailleurs, je vous le répète et vous le sentez

* ACRÉDHC, dossier 75. Ces lettres semblent marquer un certain durcissement de la part de l'administration de la prison qui provoque un développement de l'exaspération de Blanqui, augmenté par les tracasseries domestiques dont le tuteur semble l'accabler, ce qui ne le fait pas abandonner sa quête. On peut s'étonner par ailleurs de l'évocation permanente qu'il fait de Mme Guillemin dans ces diverses lettres.

aussi bien que moi, c'est ne rien avoir que d'avoir un livre qu'il faut lire pour en avoir un autre. Tout cela n'est qu'un supplice de plus. Voilà bien longtemps que je vous prie d'avoir au ministère une réponse pour les questions. Je ne reçois rien. Je n'ai pas eu de lettre de vous depuis celle du 1er juin. Envoyez-moi donc une solution qui me permette de savoir à quoi m'en tenir et mettre un terme à cette position où il faut à chaque instant subir un caprice nouveau de la force. Ma santé décline beaucoup, c'est inévitable dans ma situation physique aussi bien que morale. La situation physique est plus que [...] à elle seule. Je suis maigre comme un clou. Depuis deux mois tous mes muscles se sont fondus. Je n'ai plus à la lettre que la peau sur les os. Me voici maintenant assailli de maux de tête terribles qui se sont établis à demeure et ne me quittent plus. Etre dans la position où je suis conduit aussi sûrement à la mort que peuvent le faire douze balles dans la tête.

Je vous ai indiqué dans ma dernière lettre les livres que désirais. Je voudrais enfin avoir l'ouvrage de Jomini¹, non point le volume que j'ai vu chez vous, mais son grand ouvrage sur la guerre et la Révolution, avec les plans et les cartes qui y sont joints¹. Informez-vous à mon frère où vous pouvez avoir cela. Il doit pouvoir vous l'indiquer sans peine. Priez Zoé de faire tous ses efforts pour me procurer tous les livres. Mais surtout une solution du Ministère sur les questions que je vous ai posées, [afin] d'être délivré de ces mille coups d'épingle qui font autant souffrir qu'un supplice en grand. Répondez-moi je vous prie et engagez Zoé à me répondre. Montrez-lui cette lettre qui est pour elle comme pour vous.

Vous m'avez prévenu dans votre lettre du 1er juin que c'était vous qui aviez décacheté votre lettre. Comme je ne reçois que des lettres ouvertes et lues par autant de personnes qu'il peut s'en trouver là, votre observation était bien inutile. Vous pourriez mettre vos lettres à la poste sans les cacheter, si on les recevait ainsi cela serait fort égal pour moi.

*
* *

1. Il s'agit de l'*Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution (1819-1824)* du général Antoine Henry de JOMINI. Il y en eu plusieurs éditions ainsi que de l'*Atlas* séparé, mais la plus importante date de 1820-1824 en 15 volumes, plus l'*Atlas*.

T 139

Fin juin 1841²

Je reçois une lettre de Zoé en date du 19. Elle me dit que la caisse des 11 livres a dû arriver le 9 ou le 10. C'est hier seulement qu'on m'a fait passer la note des livres, sans indiquer le nombre de feuillets. Mais vous voyez par là que je vous dis que cette permission d'avoir des livres se trouve à peu près supprimée dans le fait, puisqu'au lieu de me remettre les livres, on ne veut m'en donner qu'un à la fois. J'aime autant alors et même mieux que vous gardiez les livres et que vous n'envoyiez rien. Vous concevez très bien que cette façon de me donner *un volume* seul équivalait à un refus. Ainsi priez Zoé de faire vider cette malheureuse question sans équivoque ni restrictions misérables comme celle qui survient. Je vous le répète ces coups d'épingle sont ce qu'il y a de pire peut-être dans ma position. On agit de même pour le papier que Zoé m'a envoyé. Je ne puis vous dire ce que tout cela me fait éprouver. Vous devez le sentir vous-même. On me dit bien qu'on me remettra les livres quand on me réintègrera dans ma cellule. Mais comme je suis ici depuis deux mois et puis y rester indéfiniment, cette réponse ne me paraît qu'une ironie ajoutée à tout le reste. D'ailleurs un mot me dira ensuite tout le contraire quand je serai entré dans cette cellule. Quand j'ai été conduit aux loges, on m'a annoncé positivement que c'était pour *un jour ou deux*, et j'y suis depuis deux mois. Je vous prie donc ainsi que Zoé de faire terminer les misérables faux-fuyants et d'avoir un refus catégorique ou une permission qui ne serait pas une moquerie. On m'a donné pour raison que c'était pour ne pas *m'encombrer* inutilement. Mais je préfère être encombré et avoir mes livres sous la main pour lire soit l'un soit l'autre et varier ma lecture, puisque je suis réduit à lire uniquement. Je puis aussi bien avoir mes livres ici que dans ma cellule. Ils peuvent tenir dans mon trou. Il en est de même pour le papier que je puis mettre dans mon pupitre, sans que cela m'encombre nullement. On ne m'a remis que 5 ou 6 feuilles de feuillet. J'ai lu cela en 1/2 heure et maintenant les 11 volumes sont au greffe absolument comme s'il n'était rien arrivé. Je vous répète, s'il en doit être ainsi, mieux vaut ne rien envoyer du tout. Priez Zoé et ma mère de savoir au ministère la solution de cette question. Vous voyez qu'à mesure qu'il y en a une de résolue il en naît une autre qui l'annule et l'anéantit. Voilà les 11 livres arrivés et ils restent au greffe ; car vous sentez que je ne vais pas demander un volume, pour en demander un autre ensuite, etc. Qu'on me donne les livres ou qu'on les refuse, voilà ce que je demande. Je ne considère la mystification qu'on me fait que comme un refus. Mais un refus serait une chose positive qui terminerait tout et il n'y aurait pas de coups d'épingle. C'est probablement ce qu'on ne veut pas ici. Si vous envoyez une caisse de livres, passez vous de la voie de roulage accéléré car la diligence serait ruineuse. Est-ce que Zoé a remis 15 francs à Mme Guillemin pour les déposer au greffe ? Montrez-lui ma lettre je vous prie.

*
* *

2. Cela fait deux mois que Blanqui est enfermé dans les loges...

T 140

8 juillet 1841³

Je reçois votre lettre. La question des fonds est bien simple. M. Auguste est détenteur des fonds appartenant à Estève. Comme tuteur, il est dans l'obligation de les placer d'une manière sûre, et vous, comme subrogé tuteur vous devez surveiller ce placement. Je vous demandais si les fonds sont placés, ou s'ils le seront bientôt et comment. Je m'oppose formellement à ce qu'ils soient placés en rentes sur l'État. Je l'ai déjà dit à M. Auguste, je vous le répète à vous-même pour que vous empêchiez ce placement. Si on voulait le faire, c'est donc un placement sur hypothèque qu'il faut faire. Voyez M. Auguste et expliquez-vous avec lui à ce sujet.

M. Auguste me demande un reçu pour de l'argent. Vous pouvez lui dire que j'aime mieux ne rien recevoir que de donner des reçus. C'est aussi trop cruel de me rappeler ainsi que j'ai perdu toute ma famille, que je n'ai plus de fils et que je ne suis plus qu'un étranger pour lui. [Il est dit] qu'on ne veut m'épargner aucun coup de poignard. Si M. Auguste croit qu'il ne peut se dessaisir que contre un reçu et que sans cela il est exposé, eh ! bien, qu'il garde l'argent et qu'on me laisse tranquille.

Vous m'envoyez la note des livres de Mme Dolley. Vous pouvez bien penser que j'ai lu Voltaire, Rousseau, Helvétius, Courier, La Fontaine, Don Quichotte. Ce sont des livres qu'on sait à peu près par cœur, vous ne l'ignorez pas. Buchez et Roux sont également un ouvrage que tout homme a lu et relu, surtout d'après mes occupations habituelles⁴. J'ai lu également les quelques autres livres qui se trouvaient chez Mme Dolley. Il est inutile, vous le sentez bien, d'expédier à grand frais des livres qu'on sait presque par cœur. Vous m'avez proposé de me faire passer le catalogue de votre bibliothèque et je vous l'ai demandé plusieurs fois. C'est le catalogue que j'aurai voulu avoir et que je vous demande.

Je pensais que ce serait vous qui m'enverriez la caisse de livres et que vous aviez seulement demandé à Adolphe de vous en procurer. Je vois au contraire que vous vous en êtes remis à lui pour cet envoi. Vous ne m'avez pas cru alors aussi pressé que je le paraissais dans ma lettre. J'avais prié Zoé et vous de vous adresser à David pour avoir des livres. Zoé m'a écrit que vous vous chargiez de voir David pour cela. Mais il y a deux mois de

3. Cela fait 79 jours que Blanqui est aux loges

4. BUCHEZ et ROUX avaient publié chez Paulin entre 1834 et 1838 une *Histoire parlementaire de la Révolution française ou Journal des Assemblées depuis 1789 jusqu'en 1815, précédée d'une Introduction à l'histoire de France*. On remarquera aussi que la lecture des philosophes du XVIII^{ème} siècle est considérée comme un fait acquis depuis longtemps pour Blanqui.

cette proposition et je pense que je ne dois pas compter sur grand chose. Ce que je désirerais, ce serait une solution, quelle qu'elle fût, négative ou affirmative et de ne pas être renvoyé d'Hérode à Pilate indéfiniment, ne fût-ce que pour épargner des ports de lettres fort inutiles.

Vous me parlez de [M. Lucas ?]⁵ qui promet tous les égards *qui peuvent se concilier avec le régime présent pour le Mont-Saint-Michel*. Je vais vous expliquer ce que cela veut-dire. *Le régime présent pour le Mont-Saint-Michel* exige que nous soyons renfermés dans un cabanon. On conciliera tous les égards compatibles avec cette prescription. Il veut que le cabanon ait quatre grilles qui empêchent l'air et la lumière d'entrer et qui vous font subir une asphyxie permanente. On conciliera tous les égards compatibles avec cette prescription. Ce régime veut que nous soyons enfermés nuit et jour dans cette cave privée d'air. On conciliera tous les égards compatibles avec cette prescription. Mon cabanon est sans lumière, sans air, mais en revanche il est plein d'eau. Car un morceau de sucre placé à l'air sur ma table, au milieu de la cellule, loin des murs, fond en 24 heures, et se réduit en eau *liquide*. Or les cabanons, étant ainsi nécessairement, cela rentre dans le régime du Mont-Saint-Michel, et on conciliera tous les égards avec cette nécessité. La conséquence inévitable, forcée d'un pareil régime, le résultat inévitable de mon séjour dans un lieu si meurtrier, c'est la mort, une mort affreuse, et qui ne doit pas nous faire trop attendre. Du reste on fera tout ce qui peut se concilier avec ma santé. Vous pouvez avertir mon frère de tout ce qu'il y a d'horriblement dérisoire dans de telles paroles. Je sais combien on aime à se payer de paroles, quand il ne s'agit pas de soi-même ; combien on est porté à se payer de belles assurances de la part des puissants, lorsqu'il ne s'agit que des autres ; combien on est disposé à tranquilliser sa conscience à bon marché, et à prendre pour argent comptant de dérisoires assurances. Ce que M. Lucas a dit à mon frère, c'est exactement la réponse de ce soldat disant à son ennemi qui lui demandait la vie : « pour tout autre chose, je ne demande pas mieux ; mais pour la vie c'est impossible ! ». C'est le système actuel de prodiguer les douces paroles, les promesses, les assurances doucereuses d'humanité, et d'écraser sans pitié ; de pleurer en vous égorgeant et cela afin d'ôter même aux victimes la pitié que pourrait inspirer leur martyr. Ne permettez pas que mon frère se paie de ces paroles qui ne sont qu'un calcul de politique, un étouffoir placé sur les plaintes des malheureux. Se payer de ce langage doucereux, ce serait tout simplement se faire compère. Je vous répète encore que je suis placé ici dans des conditions certaines de mort, et que le régime auquel je suis assujéti est un régime qui donne la mort, une mort affreuse, une mort précédée des horreurs et du désespoir d'une longue agonie.

5. M. Lucas est sans doute Charles Lucas, inspecteur général des prisons, réputé pour son hostilité au régime cellulaire. Blanqui aura l'occasion de juger son comportement (texte 80, p. 443)

Depuis que je suis dans mon nouveau cabanon, ma santé a décliné rapidement encore. J'étouffe, voilà ma situation de jour et de nuit. Point d'air, point de lumière, un manteau de glace et d'eau, même dans cette saison de juillet, une odeur de cave, en un mot le *vade in pace*. On vous dit que je puis me procurer du dehors ce que je désire. C'est encore une dérision. Je vais vous en donner un exemple. Voici dix jours que je demande un verre pour boire et je ne puis l'avoir. On répond que c'est la faute de la personne à qui on s'adresse. Mais qu'importe le motif ? Auparavant nous avions [un] moyen de nous procurer ce que nous demandions. Le moyen était sûr et expé[rimenté], aussi a-t-il été supprimé. Le seul qui nous reste est précisément celui qui ne peut se voir. Je demande huit jours [*sic*] des cerises sans pouvoir en avoir, et c'est la seule chose que je mange, car je ne mange plus rien. Ne croyez pas un mot de tout ce qu'on peut vous dire sur le régime que je subis.

Pouvez-vous, voulez-vous m'envoyer le catalogue de votre bibliothèque ? Pouvez-vous m'envoyer de vos livres ? Voulez-vous vous adresser à David pour en avoir ? Voulez-vous demander à M. Auguste s'il veut et s'il peut m'envoyer le catalogue de la bibliothèque de Lagiot, pour ensuite m'expédier les livres que je demanderai sur ce catalogue, tout cela indépendamment de la caisse d'Adolphe qui viendra ou qui ne viendra pas.

Répondez-moi, je vous prie, et comptez que si vous ne m'envoyez pas des livres vous-mêmes, je n'en aurai pas plus que je n'en ai eu depuis trois mois.

M. Auguste m'a écrit trois lignes pour me demander les reçus dont je vous parle. Du reste pas un mot sur les effets d'Amélie, ni sur rien du tout.

[LETTRE A GARNIER]*

9 juillet 1841

Monsieur GARNIER
Place du Trône, 1
Faubourg Saint-Antoine

Je vous ai écrit hier et je vous écrit encore aujourd'hui. Voici pourquoi. J'ai reçu une lettre de mon frère qui m'annonce le départ d'une caisse de livres. Comme je me plaignais précisément et avec amertume de ces longs retards, j'ai voulu retirer ma lettre que j'avais envoyée au greffe le matin, mais on a eu soin de ne m'envoyer celle de mon frère qu'après le départ du courrier qui emportait la mienne, afin que je ne fusse plus à temps de la redemander. Cela m'oblige à vous écrire une seconde fois pour vous accuser réception de la lettre de mon frère. Je comprends qu'on a voulu que celle que j'écrivais dans mon désappointement put faire son effet et causer contre moi de la mauvaise humeur chez ceux qui la recevraient précisément quand ils auraient fait partir la caisse.

Mon frère me dit beaucoup de choses qui ne me font pas grand plaisir. Il semble trouver toutes simples, toutes naturelles les mesures prises contre nous ; il trouve tout simple qu'on nous soumette à un régime des plus sévères. Je lui ai répondu à ce sujet, et s'il vient au Mont-Saint-Michel je m'en expliquerai avec lui. Je trouve plus noble d'acclamer ainsi aux mesures violentes d'un pouvoir, par cela seul que ce pouvoir a fait taire les oppositions et refoulé les contradictions par la puissance des bayonnettes [*sic*]. Cela ressemble beaucoup à ces flatteurs qui s'écrient qu'ils auront le courage de leur opinion, qu'ils auront assez d'indépendance pour dire franchement au pouvoir leur avis, et qu'ils n'hésiteront pas à déclarer hardiment que le pouvoir est grand, magnanime, admirable, qu'il a toutes les vertus et tous les mérites, etc. etc. Quel courage mon frère trouve-t-il à me dire, à moi, prisonnier, que le gouvernement est en droit de prendre des

* ACRCÉDHC, dossier 75. Cette lettre revêt une importance particulière concernant les relations des deux frères Blanqui. Connaissant les entrées de son aîné dans les arcanes du pouvoir, il n'hésite pas à faire appel à ses services, mais uniquement pour faire valoir ses droits d'être humain, possédant un cerveau qui a besoin d'être alimenté comme le corps. Selon son habitude, en grand frère, Adolphe lui fait la morale violemment rejetée bien entendu par Blanqui. Il semble qu'Adolphe ne comprenne pas les conditions réelles de détention des prisonniers du Mont. Nous pensons qu'il n'était jamais venu voir son frère et nous ne savons pas s'il a accompli sa promesse, mais il est intéressant de noter qu'il a annoncé cette visite et que c'est lui enfin qui lui envoie des livres.

mesures féroces, de nous astreindre à un régime rigoureux, qu'il doit nous empêcher de conspirer, etc. etc. C'est la contre-partie de cette même franchise qui déclare au gouvernement qu'il est admirable et sublime. Voilà certes un grand courage ! Il fait beau dire franchement son avis en vérité ! lorsque cet avis est : au plus fort , vous avez parfaitement raison ; au plus faible, vous êtes dans votre tort ! Du reste, la lettre de mon frère fait vaguement allusion à des faits qu'il ne cite pas, et cela fait présumer qu'on a répandu dans le public, sans s'en faire faute, les mensonges et les imputations fausses. Mon frère m'annonce une prochaine visite au Mont-Saint-Michel, je ne sais s'il la fera, mais s'il vient ici avec cette idée que toutes les rigueurs possibles sont dans la nature, il n'aura pas beaucoup à contredire.

Il ne me donne pas l'état des livres qu'il m'envoie, il ne parle que de *La Revue britannique*. Je présume aussi que je trouverai Plutarque. Je l'ai lu malheureusement. Voilà pourquoi je tiens tant à avoir un catalogue ; c'est pour élaguer les livres que j'ai lus. Il me parle aussi de l'atlas de Jomini. Il ne dit pas que l'ouvrage même de Jomini s'y trouve. Demandez le lui avant de me répondre et tâchez de me dire au juste ce que je dois trouver dans la caisse. Je voudrais avoir la note exacte. Y a-t-il les cartes jointes à l'ouvrage de Jomini, ou seulement les plans des batailles ? Car ce sont deux choses différentes. L'ouvrage de Jomini est accompagné à la fois de cartes et de plans.

Je présume bien que vous aurez le temps de répondre à cette lettre, avant l'arrivée de la caisse qui fera plus de huit jours en route, et ne me parviendra pas aussitôt son arrivée. C'est pour cela que je vous prie de m'envoyer d'avance la note des livres qu'elle contient. Mon frère vous le dira exactement !

Mandez-moi aussi par quelle voie cette caisse arrive, si c'est par le roulage ordinaire ou amélioré, si le prix est payé, ou s'il est à payer, quel est le prix.

Si vous voyez ma sœur Zoé, à qui j'ai écrit une lettre qu'on a fait partir avant que je puisse la redemander, vous lui direz que cette caisse étant partie, ma crainte de ne la jamais voir arriver tombe par cela même. Il est possible que Zoé revienne à Paris, après avoir reçu ma lettre. Dites-lui que je ne lui aurais pas écrit, si j'avais reçu plus tôt la lettre de mon frère.

Si M. Auguste tient si fort à un reçu, que Zoé lui en fasse un pour moi. Car je vous le répète, je n'en ferai jamais. Voyez pour le placement, s'il sera bientôt fait, et comment. Pas de rentes sur l'État, je m'y oppose absolument. Je sais qu'on peut ne tenir aucun compte de mon opposition, puisque je ne suis rien ; mais au moins j'aurai exprimé mon opinion.

[LETTRE A DEGEORGES]*

Tours, Mardi 22 Octobre 1844.

Monsieur DEGEORGES,
 rédacteur en chef du
Progrès du Pas-de-Calais
 Arras Pas-de-Calais

Mon cher Degeorges, j'ai lu dans *La Réforme* un extrait de l'article bienveillant que vous a inspiré votre visite à l'hôpital de Tours¹. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été sensible à ce témoignage de sympathie tant spontané et d'effusion de votre part. La chaleur d'âme est rare de notre triste temps, et trop d'exemples ont prouvé que les mille calculs de la personnalité l'emportent presque toujours sur les devoirs d'assistance mutuelle et désintéressés commandés par le véritable intérêt du parti que nous servons tous en définitive, bien que dans des voies diverses. Cet esprit général d'égoïsme n'en fait que mieux ressentir les sentiments nobles et généreux, lorsqu'ils éclatent avec tout l'élan du cœur comme dans les lignes que vous avez consacrées au récit de nos misères.

Vous avouerez-vous que jamais un seul numéro du *Progrès* ne m'est tombé sous les yeux ? Cela tient à ce que je ne hantais point les bureaux des feuilles de Paris, et c'est ordinairement là que le Parisien a l'occasion de lire les journaux de la province. Mais à ne considérer que le mérite littéraire de la rédaction, je dois vous dire mon cher Degeorges, que l'article reproduit par *La Réforme* m'explique le succès de votre journal, sa longue carrière et son rang élevé dans la presse départementale. N'allez pas rire au moins de mon compliment et dites le fameux mot de Madame de Sévigné après la contredanse avec Louis XIV : « il faut convenir que nous avons un bien grand roi ! » non je laisse entièrement de côté le sujet de votre article ;

* ACRCÉDHC, dossier 71. Nous ne connaissons pas bien les relations antérieures entre Blanqui et Frédéric Degeorges, personnalité d'opposition considérable du Pas-de-Calais, ardent défenseur de la liberté de la presse et des accusés d'avril. En 1828 il crée *Le Propagateur du Pas-de-Calais*, qui devient en 1836 *Le Progrès*, dont il garda la direction. Par rapport aux lettres écrites au Mont-Saint-Michel, et malgré la mauvaise santé qui a causé son transfert à Tours, Blanqui semble avoir retrouvé sa verve et son expression normale. Il faut noter l'importance qu'il accorde à ce problème de grâce et d'amnistie qui va continuer à marquer profondément sa vie.

1. Dans sa campagne de presse contre le régime cellulaire et contre le projet de loi sur les prisons présenté à la Chambre (5ème introduction, p. 479 sq.), *La Réforme* avait publié de nombreux articles concernant les conditions de détention des prisonniers politiques. Nous ne savons pas jusqu'à présent qui avait rendu visite aux prisonniers de Tours. D'après un article, non signé, paru le 21 octobre 1844 intitulé « Une visite aux prisonniers politiques de l'hospice de Tours » un représentant du *Journal du Loiret* a dû faire une visite juste après la première série de grâces. Celle de Degeorges était antérieure.

je fais abstraction de tout ce qu'il y a de bienveillant pour nous et ne veux parler que de la force artistique du style. J'y trouve l'élégance, la précision, l'énergie et le mouvement rapide qui entraîne le lecteur jusqu'à la dernière ligne, sans lui donner le temps de reprendre haleine. Ce sont là des qualités bien rares dans la presse, qui est généralement lourde, diffuse, entortillée et qui s'est jetée dans une détestable phraséologie de circonlocutions, véritables symptômes de décrépitude pour notre langue². Cette maladie littéraire est encore d'importation anglaise. Ce sont les Anglais qui ont empoisonné nos écrivains, nos publicistes surtout de leur narcotique prolixité. Ce peuple a été horriblement funeste à la France depuis cinquante ans. Il lui a inoculé tous les vices organiques, l'industrialisme, la soif de l'or, la corruption effrontée, l'égoïsme systématique ; le mercantilisme, la prédominance exclusive des intérêts matériels, la spéculation frénétique, l'hypocrisie de langage et de terme, la raideur, la morgue, en un mot le macairisme dans tous ses développements³. Que le diable emporte cette île maudite ; car tout cela nous mène à mal. Votre plume au moins, mon cher Degeorges ne s'est pas alourdie au voisinage de ce foyer méphitique. J'ai trouvé à votre langage une rondeur et une vivacité qui se montrent chaque jour plus rare sous l'influence spleenique qui nous assaille.

Votre premier mouvement sur l'annonce de la prétendue amnistie a été de nous croire libres⁴, et ceci prouve une fois de plus que nous sommes bien trop honnêtes pour jamais connaître à fond les merveilleux pendards qui gouvernent la France. Nous y avons été pris bien souvent et toutes les expériences ne parviennent pas à nous sauvegarder de nouvelles déceptions. La gibecière de ces escamoteurs est aussi inépuisable que notre crédulité. La méprise ne dure pas, il est vrai, mais l'attrape réussit toujours

2. Nous avons constaté en effet la grande valeur de ce journal de province, autant par la teneur des articles que par sa présentation claire et précise.

3. Jusqu'à présent Blanqui n'avait jamais témoigné beaucoup de sympathie vis-à-vis de nos voisins d'outre Manche, mais jamais, du moins à notre connaissance, il ne s'était livré à de telles diatribes qui deviendront après 1848 très fréquentes. En fait Blanqui s'élève contre le libéralisme économique mis en œuvre en Angleterre : un des facteurs qui lui a permis d'opérer une révolution industrielle antérieure à la nôtre avec tous les excès que nous en connaissons a posteriori. Rappelons aussi ses critiques à l'encontre des économistes libéraux anglais (texte 1 et n. 39, p. 45). Sur Macaire, cf. texte 87, et note 28, p. 461.

4. L'article du *Journal du Loiret* porte bien la mention « amnistie ». A côté de cet article, un autre fait état des différences qui existent entre une amnistie par laquelle on recouvre la liberté et tous ses droits et la remise de peine ou la grâce qui conserve la perte de ses droits et soumet à la surveillance policière. *La Gazette des Tribunaux* emploie indifféremment les termes amnistie et remise de peine ainsi que *La Réforme* des 12 et 14 octobre. En revanche, *Le Progrès du Pas-de-Calais*, dès le 8 octobre, dénonce la confusion entre les deux termes. *Le Moniteur Universel* du 6 octobre est clair : « Par ordonnance du 4 octobre, [...] le Roi [...] vient d'accorder le reste de la peine qu'ils avaient à subir à tous les condamnés politiques dont la peine avait été prononcée antérieurement à 1844 et devait expirer avant le 1er janvier 1847 et à douze autres détenus politiques condamnés à 6, 10, 15, 20 ans de détention ou à la déportation. ». Le numéro du 8 publie la liste des détenus et n'utilise que les termes de remise de peine ou de grâce.

au premier moment. Les quelques lignes servant de post-scriptum à votre lettre de Tours portaient de l'idée d'une libération générale pour constater le mérite d'une si tardive mesure. Vous étiez loin du compte, ainsi que vous l'avez reconnu deux jours après. Il me semble qu'il y a là de quoi flageller jusqu'au sang ces impudents jongleurs et l'exclusion en masse de presque tous les prisonniers ayant encore à subir une peine sérieuse, devient quelque chose d'abominable en ce qui concerne certains d'entre eux comme Austen qui est fou depuis quatre ans, Godard qui est accablé d'infirmités, et tant d'autres, malades, épuisés, et d'ailleurs simples soldats dans les luttes si fatalement terminées pour nous. Je comprends très bien que le gouvernement tienne indéfiniment sous les verrous quelques hommes, Barbès, Martin Bernard, Huber et moi peut-être aussi, tous promoteurs des insurrections vaincues, et je n'ai jamais cru à une amnistie générale⁵. Mais ne pouvait-il nous garder et lâcher les autres ? Je ne parle pas du prisonnier de Ham à qui bien moins qu'à nous encore Louis-Philippe se gardera de donner la volée, et qui peut compter fermement sur un bail aussi long que la dynastie d'Orléans⁶. Car le Régent, si jamais régent il y a, commencera certainement son règne par ajouter quelques barreaux de plus à la forteresse de Ham, et nul doute que le premier outil du testament politique de Louis-Philippe, [Coran laissé] pour ses successeurs, ne soit celui-ci : « Porte murée sur Louis Bonaparte. » C'est tout simple ; on ne donne pas de verges pour se [faire ?] fouetter.

Je ne sais plus quel journal, *La Patrie* je pense, pour se donner les airs de famille bien informée, a imaginé un conte bleu qu'il sert à ses abonnés comme une histoire de l'authenticité la mieux établie. Le gouvernement, pour admettre le prince Louis, Barbès et moi, au bénéfice de l'amnistie aurait exigé de nous comme garantie une demande en grâce dûment signée et paraphée⁷. Quel plaisir les bonnes gens trouvent-ils donc à débiter ainsi des balivernes au public ? Je crois volontiers que Louis-Philippe n'entend pas lâcher aisément quelques-uns d'entre nous, et je suis très profondément

5. Blanqui, il est clair, n'espère pas une amnistie pour lui-même mais voudrait bien qu'en échange des responsables de l'insurrection restant sous les verrous les autres prisonniers soient libérés. Ce souhait est confirmé encore dans les dernières lignes de cette lettre.

6. Par l'intermédiaire de George Sand, Degeorges avait été en contact avec Louis Napoléon Bonaparte auquel il ouvrit même ses colonnes. Il fut un collaborateur assidu, y attaquant vigoureusement les jésuites et le gouvernement. Degeorges avait rendu visite aux prisonniers de Tours mais aussi à Louis Bonaparte, emprisonné au Fort de Ham (texte 68, n. 5, p. 424) d'où il s'évadera le 25 mai 1846.

7. *Le Progrès* du 20 octobre reproduit cet article de *La Patrie* du 18 octobre qui annonçait une nouvelle série d'amnistie à l'occasion du mariage du duc d'Aumale. Degeorges écrit à la suite : « Nous avons vu Blanqui, quelques jours avant l'amnistie et nous étions dimanche dernier à Ham, et ni Blanqui ni le prince Louis Napoléon n'avaient été invités à faire la demande dont il est parlé et à laquelle ils se fussent d'ailleurs refusés. » *La Patrie* était un quotidien créé le 1er novembre 1841 par l'ancien député de l'Ariège, Jean-Pierre PAGÈS, non réélu en 1842. C'était la voix de l'opposition dynastique.

convaincu que ni lui ni son successeur ne lâcheront jamais Louis Bonaparte. Mais quelle sottise d'imaginer qu'il ira tenter auprès d'ennemis mortels une démarche aussi saugrenue, au risque de quelque sanglant affront ! Il semble qu'à propos de cette prétendue amnistie il y ait eu parti pris de ne pas dire un mot qui ne fût à côté du bon sens et de la vérité. Savez-vous, mon cher Degeorges, qu'il est un peu dur pour de pauvres prisonniers qui ont tiré la langue cinq ans en cellule solitaire, d'entendre sempiternellement rabâcher le mot amnistie, quand il n'y a pas plus d'amnistie que sur ma main ! Comment la presse n'a-t-elle pas tout d'abord vu et fait voir qu'une *grâce* n'est pas une *amnistie* ? Comment dans les bureaux de tant de feuilles politiques ne s'est-il pas trouvé un avocat pour ouvrir son code où il aurait lu que la *grâce* ne relève le gracié d'aucune des peines accessoires de la détention, c'est-à-dire ni de la surveillance de la haute-police, ni de la dégradation civique, ni de la mort civile (pour les déportés). Or la mesure du 4 octobre n'est point une amnistie, c'est une ordonnance portant remise du restant de leur peine à un certain nombre de condamnés. Ce sont tout simplement des *Lettres de grâce*, lesquelles ont été entérinées en Cour Royale, en laissant entièrement les *graciés* sous le coup des incapacités légales encourues par la condamnation, [au besoin,] au 9 août, on distribue des grâces semblables à des voleurs et à des assassins⁸. Il est très désagréable pour des hommes politiques de voir le public, aveuglément dupes des grands mots lancés par les compères, croire du meilleur de son cœur que la *clémence royale* les a rendus à la société blancs comme neige et libres comme l'air, tandis qu'ils sont au contraire mis véritablement hors la loi. Si vous joignez à cela que la plupart des graciés du 4 octobre n'avaient plus à subir que trois mois, deux mois, quelques semaines d'incarcération, et qu'ils avaient languï cinq années dans les cachots de Doullens et du Mont-Saint-Michel, sans compter une prévention de six à huit mois, vous conviendrez que c'est pour eux une mystification par trop indigeste que de voir leurs noms pompeusement étalés sur les registres de la clémence royale, au milieu des battements de mains des badaux attendris⁹. En vérité, il faut que Louis-Philippe compte singulièrement sur la stupidité du public pour se permettre des escobarderies de cette force, et dans le fait, on les lui passe à bon marché. Je me figure la mine allongée de ces pauvres locataires de Doullens et du Mont-Saint-Michel, au moment où ils auront appris que le Roi de notre choix leur donnait si sournoisement le coup de grâce¹⁰.

On parle aujourd'hui d'un complément d'amnistie. Gare le nouveau tour de passe-passe ! Car à supposer que le bruit soit vrai, il ne s'agit assurément

8. Le 9 août est la date anniversaire d'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe, date à laquelle il se montrait souvent magnanime. Nous avons retrouvé cette ordonnance du 4 octobre 1844 portant la signature du roi et celle de Martin du Nord, garde des sceaux, ministre secrétaire d'État du département de la justice et des cultes. Il y est bien inscrit qu'il s'agit d'une remise de peine et que la surveillance demeure maintenue.

9. Cf. 5ème introduction, p. 482.

10. Notons cette réaction, moins de deux mois avant sa propre grâce.

que d'une nouvelle fournée de *graciés* à choisir parmi les exclus de la première. La surveillance de la haute-police, la dégradation civique, la mort civile seront l'assaisonnement obligés de ces nouvelles grâces comme des précédentes, puisque le code est formel à cet égard. Ne serait-il donc pas possible de faire comprendre une fois pour toutes à ce bon public que la *grâce* n'est pas une *amnistie*, et qu'il y a un abîme entre les conséquences de l'une et les effets de l'autre ? Les condamnés à la détention qu'on *gracie* ne rentrant dans la société qu'en parias, frappés qu'ils sont de la dégradation civique. Quant aux déportés *graciés*¹¹, ils ne sont plus même des hommes, et leur condition est mille fois au-dessous de celle des nègres esclaves. La mort civile réduit un homme au rang de la brute. L'amnistie, au contraire, rend aux prisonniers tous leurs droits avec la liberté, et les rétablit dans la situation où ils se trouvaient avant même le délit qui a motivé leur condamnation. En 1837, Louis-Philippe qui voulait conserver une chaîne au pied des ennemis qu'il mettait hors de ses prisons, a dû, pour les maintenir sous la surveillance de la haute-police, déroger à l'amnistie par un article spécial qui réservait exceptionnellement le maintien [sous] surveillance¹². L'amnistie de 1837 n'était donc qu'une quasi-amnistie ; c'était au moins cela. Il faut proclamer bien haut que pour être appliquée à des condamnés politiques subissant la [.....] peine de la détention ou de la déportation n'est qu'un semblant dérisoire ; car restés [sous] le coup de la dégradation civique ou de la mort civile, l'existence qui les attend au sein de la société [.....] n'est pas tolérable.

Je vois par les journaux que les bruits d'*amnistie* incomplète ou continuent à circuler dans le monde politique. Toujours ce mot menteur d'*amnistie*, ne [serait-ce] pas utile, mon cher Degeorges, de mettre un terme à ce quiproquo jésuitique, à cette [synonymie] perfide, si soigneusement entretenus par les compères, et de donner si bien à chaque chose son nom et sa définition que le public ne puisse plus s'y tromper ? Le gouvernement démasqué dans sa tactique se verrait alors acculé à l'alternative ou de couper court à ses mauvaises parades ou de donner une satisfaction sérieuse à l'opinion publique. Dans cette dernière hypothèse, l'exclusion de trois ou quatre hommes assurerait du moins pleine et entière libération à tous les autres.

Voilà, mon cher Degeorges, un bien long bavardage. Une fois lancé on ne s'arrête plus. Je finis donc en vous serrant fraternellement la main.

Tout à vous de cœur.

L.A. Blanqui.

11. Louis Dufour est le seul déporté gracié par l'ordonnance du 4 octobre 1844. Il avait été condamné le 23 décembre 1841 pour l'attentat Quénisset.

12. Blanqui, amnistié le 8 mai 1837, a été effectivement en résidence surveillée à Gency à partir du 10 mai.

[LETTRE A DEGEORGES]*

Tours, 1er mars 1845.

J'ai tardé longtemps, mon cher Degeorges, à vous remercier de la chaleureuse sympathie que vous m'avez témoignée dans *Le Progrès*, lorsque cette bombe infernale m'est tombée sur la tête¹. Vous dire ma douleur, ma colère, mon désespoir, c'est ce qui me serait impossible. Je porte cette plaie au flanc et elle ne se guérit point. J'avoue que j'étais loin de m'attendre qu'on pût me faire pis qu'on ne m'avait fait jusque-là. J'avais compté sans mon hôte², je le vois bien. Je ne puis prononcer le mot *grâce* sans éprouver un véritable sentiment de fureur. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que j'ignore si je suis encore souillé ou non de cette ignominie. Vous avez lu la lettre étrange du Préfet d'Indre-et-Loire³. Elle semblait impliquer un retrait de l'odieuse mesure, dans le cas d'une persistance dans mon premier refus. Depuis lors il n'est rien intervenu qui puisse me tirer d'incertitude. On ne m'a point signifié, comme on aurait dû le faire, la liste des localités dont le séjour m'est interdit. La grâce n'a pas été non plus entérinée en cour royale, comme l'exige la loi. Mais j'ignore si l'omission de ces formalités est une preuve suffisante du retrait de la grâce. On m'assure d'un autre côté qu'il est impossible de revenir sur une ordonnance signée, bien qu'elle n'ait reçu aucune publicité légale⁴. Confiné dans mon lit ou dans mon fauteuil devant le poêle, il m'est impossible de vérifier la situation, et me voilà

* ACRCÉDHC, dossier 71. Cette seconde lettre confirme, s'il en était besoin, le rôle immense joué par le coup définitif du pouvoir porté à Blanqui avec la grâce.

1. Le 15 décembre 1844, *Le Progrès* publie la lettre de refus de grâce écrite par Blanqui (cf. texte 89, p. 491) et cite des extraits de sa lettre du 22 octobre 1844 comme témoignages d'un refus antérieur à la grâce qui lui est accordée en décembre. Degeorges demande l'amnistie entière pour tous les prisonniers politiques.

2. C'est ainsi que Blanqui désigne son état de santé sur lequel un rapport a été adressé au Préfet d'Indre-et-Loire le 4 décembre et qui réclamait le transfert de Blanqui dans un climat méridional (5ème introduction, P. 482).

3. Cette lettre du préfet d'Entraignes du 19 décembre (évoquée texte 97, n. 9, p. 510), adressée au maire de Tours, demandait de lui « faire connaître, dans le plus bref délai possible, les intentions du sieur Blanqui, détenu à l'hospice de Tours, auquel une décision royale vient de faire remise du reste de la peine. S'est-il décidé à accepter sa grâce ou persiste-il à la refuser, en revendiquant toute solidarité avec ses complices ? Quel que soit le parti auquel il s'est arrêté, l'autorité désire le connaître. » Elle fut transmise à Blanqui par le maire, demandant de le « mettre le plus promptement possible à même de répondre à l'objet de cette lettre », l'assurant de sa « parfaite considération. »

4. Aucun journal n'annonce en effet la grâce de Blanqui qui n'est connue dans la presse que par sa lettre de refus. De plus, nous n'avons trouvé aucune trace officielle de cette grâce alors qu'il existe des dossiers pour les autres, y compris celles de décembre.

contraint de rester indéfiniment sous le coup possible de cette flétrissure, sans qu'aucune protestation efficace puisse m'être permise ; car elle ne rimerait à rien et n'aboutirait à rien. Vous voyez du reste que la clémence royale, si clémence il y a, ne me profite pas beaucoup. Les honnêtes gens savaient très bien qu'ils pouvaient m'ouvrir les portes de leurs prisons, sans le moindre risque, attendu que je suis retenu dans une prison plus sûre que la leur, dans un lit⁵. Et malgré tout, si la mesure subsiste, je suis *gracié* ! J'ai beau être prisonnier sur mon grabat, malade, accablé, qu'importe ! Je suis *gracié* ! Je vous jure que c'est pour en devenir fou. Je ne sais si mon arrestation m'a fait autant de peine et de mal qu'une pareille mise en liberté. Quelle combinaison satanique !

Aussi, mon cher Degeorges, je ne puis vous dire ma gratitude pour les amis qui sont venus à mon aide dans cette désastreuse circonstance. Vous savez comme est le public. Il ne voit que l'apparence des choses. Un prisonnier est *gracié*, cela lui suffit. Il n'examine pas si cette grâce est une dérision, une véritable peine même, par la réunion de toutes les circonstances qui s'y rattachent. Il ne voit que le mot : Liberté ! belle liberté ! Je n'ai pas quitté mon lit trois fois depuis que je suis en liberté ! mais ne parlons plus de cela. C'est mon cauchemar. Oh ! les misérables.

J'aurais dû répondre plus tôt à votre fraternelle manifestation, mais la maladie est un hôte bien incommode. La fièvre, l'accablement, l'insomnie, voilà de terribles trouble-pensées. Je profite d'un peu de répit qui m'arrive depuis quelques jours pour vous écrire en hâte ces quelques mots. J'espérais ces dernières semaines que peut-être un changement de ministère amènerait la délivrance de mes amis, quoiqu'en vérité je croie qu'ils sont moins malheureux que moi, tant qu'ils ont la santé⁶. Mais Guizot reste, pour le moment du moins ; car il ne me paraît pas possible qu'il se traîne bien loin. Du reste, qu'il s'en aille ou qu'il demeure, les affaires me semblent en bien triste situation. Nous perdons du terrain constamment ; les intérêts matériels nous écrasent. On méprise ces gens-là, mais on ne fera rien pour les jeter bas, et chaque jour amène une recrudescence d'égoïsme, d'indifférence et de lâcheté. Les gouvernements ne tombent pas tout seuls. Faut-il au moins les pousser, et c'est bien certainement ce que personne ne veut faire⁷. Il suit de là ce singulier phénomène d'un pouvoir debout par sa propre masse au milieu d'un pays qui n'a pas le courage de lui imprimer cette légère secousse suffisante pour lui faire perdre son centre de gravité. Combien cela durera-t-il ? Longtemps, bien longtemps, hélas ! s'il n'intervient quelque *Deus ex machina*. Les prochaines élections seront pires que les dernières, et nous ne pouvons que nous précipiter sur cette pente d'ignominie, d'un mouvement de plus en plus accéléré. La presse n'est plus

5. Cf. 5^{ème} introduction, n. 1, p. 483.

6. Blanqui pense-t-il à Barbès, Martin Bernard et Huber aussi ?

7. L'auteur maintient ses positions sur la nécessité d'un coup de force malgré l'échec subit et cause pourtant de sa situation douloureuse actuelle !

qu'une voix *clamans in deserte* ; on ne l'écoute plus, on est fait à ses reproches, on est blessé sur ses doléances, c'est une arme aujourd'hui presque impuissante dans toutes les questions générales. Est-ce donc pour voir cela que nous avons vécu, combattu et souffert si longtemps ! La France est-elle définitivement tombée de son trône de lumières dans les limbes infâmes de la corruption ? qui nous tirera de là ? qui fera toucher les deux fils conducteurs pour que l'étincelle électrique en jaillisse ! hélas ! hélas ! Adieu, mon cher Degeorges. Mille remerciements et mille amitiés.

Tout à vous.

L. A. Blanqui.

A N N E X E S

CHRONOLOGIE

BIOGRAPHIES FAMILIALES

BIOGRAPHIES DIVERSES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

Chronologie des principaux événements en France

1804

décembre :

02.— (11 frimaire an XIII). Couronnement de Napoléon.

1805

décembre :

31.— 10 nivôse an XIV. Dernier jour du calendrier républicain.

1806

mai :

10.— Ouverture de l'Université impériale.

1807

août :

09.— Disgrâce de Talleyrand.

18.— Suppression du Tribunat.

1808

mars :

01.— Création de la noblesse impériale. Code d'instruction criminelle.

1809

juin :

29.— 1ère conspiration et arrestation du général Malet.

décembre :

16.— Divorce de Napoléon et Joséphine de Beauharnais, grand-mère du duc de Leuchtenberg.

1810

février :

05.— Rétablissement de la censure.

mars :

03.— Rétablissement des prisons d'État.

avril :

02.— Mariage de Napoléon et Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine.

...— Code pénal (origine du *Code Napoléon*, 1804).

1811

mars :

20.— Naissance du roi de Rome.

juin :

...— Concile national à Paris.

1812

juin :

...— Déportation du pape à Fontainebleau.

octobre :

22-29.— 2ème complot du général Malet.

1805

mars : 30.— Napoléon, roi d'Italie.

février : 08.— 19 pluviôse, naissance de Louis Auguste Blanqui.

octobre : 21.— Trafalgar.

décembre : 02.— Austerlitz.

1806

mars : 30.— Joseph Bonaparte, roi de Naples.

juin : 05.— Louis Bonaparte, roi de Hollande.

octobre : 14.— Iéna et Auerstadt.

1807

juin : 14.— Friedland.

juillet : 07.— Traité de Tilsitt franco-russe.

août : 18.— Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

septembre : 22.— Création du Grand-Duché de Varsovie.

1808

mars : 18-19.— En Espagne, émeutes d'Aranjuez contre Godoy, abdication de Charles IV. Son fils devient Ferdinand VII.

mai : 02.— Murat réprime l'insurrection de Madrid, début de la guerre d'indépendance.

juin : 06.— Joseph Bonaparte roi d'Espagne. — Murat, roi de Naples.

décembre : 28.— Naissance d'Uranie Blanqui.

1809

juillet : 06.— Wagram.

— Enlèvement du pape Pie VII.

octobre : ...— Metternich, chancelier d'Autriche.

14.— Traité franco-autrichien de Vienne (Schönbrunn).

1810

avril : ...— Répression française en Espagne.

juin : 04.— Hardenberg, chancelier de Prusse.

juillet : 09.— Annexion de la Hollande.

1811

janvier : 22.— Annexion des côtes allemandes de la mer du Nord.

septembre : 13.— Naissance de Jérôme Blanqui.

1812

juin : 02.— Convention secrète austro-russe.

juin-décembre : ...— Campagne de Russie.

dans l'année : ...— Espagne : adoption de la constitution gaditane.

...— Début du ministère Liverpool à Londres.

Chronologie des principaux événements en France

1813

janvier :

25. — Napoléon impose un nouveau concordat au pape.

mars :

24. — Le pape se rétracte.

1814

mars :

31. — Entrée des troupes alliées à Paris.

avril :

03. — Déchéance de l'Empereur proclamée par le Sénat.

06. — Abdication de Napoléon à Fontainebleau.

mai :

02. — Proclamation de Louis XVIII à St-Ouen.

03. — Entrée du roi à Paris.

juin :

04. — Proclamation de la Charte.

05. — Départ des souverains alliés de la capitale.

1815

mars :

01. — Napoléon débarque à Golfe Juan.

22. — Acte additionnel, suppression de l'autorisation et de la censure de la presse.

avril :

08. — Après le passage triomphal de Napoléon, les royalistes échouent devant Lyon défendue par sa population, essentiellement ouvrière.

juin :

22. — Seconde abdication de Napoléon et début de la Terreur blanche.

juillet :

02. — Les alliés se répandent en France.

08. — Louis XVIII entre aux Tuileries.

09. — Ministère Talleyrand.

août :

08. — Ordonnance sur la presse.

14-22. — Elections de la Chambre introuvable.

septembre :

25. — Ministère Richelieu. Decazes à la police.

octobre :

29. — Vote de la loi de sûreté générale.

novembre :

09. — Loi sur les actes séditieux.

décembre :

27. — Rétablissement des cours prévôtales.

1816

janvier :

12. — Loi dite d'amnistie énumère les crimes non amnistiables comme le régicide ou la collaboration avec l'usurpateur pendant les Cent-jours.

mai :

04. — Mouvement insurrectionnel bonapartiste à Grenoble avec J-P Didier.
2ème échec après celui de Rosset à Lyon en janvier.

septembre :

05. — Dissolution de la Chambre introuvable.

25. — Premier tour des élections.

octobre :

04. — Elections, victoire des constitutionnels à la Chambre.

Chronologie

Extérieure

de Blanqui

1813

avril-octobre : — Campagne d'Allemagne.

juin : ...— Retraite d'Espagne.

octobre : 16-19.— Bataille de Leipzig.

octobre : ...— Auguste Blanqui au collège de Puget-Théniers.

1814

janvier-avril : — Campagne de France.

mars : 09.— Pacte de Chaumont.

mai : 01.— Défection de Murat à Naples.

04.— En Espagne, Ferdinand VII abolit la constitution gaditane de 1812.

30.— Premier Traité de Paris.

mai : 18.— Mort à Aunay de la tante Élisabeth Brière de Brionville.

juin : 01.— J. D. Blanqui sollicite du nouveau ministre de l'Intérieur un emploi.

15 (env.).— Départ de Dominique Blanqui pour Grandmont.

juillet : 08.— Naissance d'Agléa Blanqui.

octobre : ...— Sophie Blanqui part avec Adolphe et l'une de ses filles.

novembre : 02.— Mme Blanqui reste à Paris. Adolphe part à Grandmont.

décembre : 20.— J. D. Blanqui obtient des lettres de naturalisation.

1815

mars : — Renouvellement du pacte de Chaumont.

avril : — Les Piémontais entrent dans le Comté de Nice.

juin : 09.— Le Traité de Vienne rétablit le royaume de Piémont avec la Sardaigne, la Savoie, Nice et l'ancienne République de Gênes.

18.— Waterloo.

...— Fondation de la Burschenschaft en Allemagne.

mars : 20.— Adolphe, à Paris, assiste au retour de Napoléon.

mai : 25.— Dominique Blanqui nommé sous-préfet à Marmande.

juin : ...— J.D. Blanqui revient à pied de Marmande à Grandmont, où il rejoint (?) sa femme et ses deux aînés.

novembre : 20.— Quadruple alliance.
— 2ème Traité de Paris.

juillet : début .— Grandmont occupé par des troupes prussiennes très exigeantes.

octobre : ...— A travers la France occupée, la vieille tante Brionville conduit les jeunes Blanqui, dont Auguste jusqu'à Grandmont après un voyage d'au moins 3 semaines.

novembre : ...— D'après sa lettre de 1861, début des études de Blanqui chez le curé du village.

1816

printemps : — A 17 ans et demi, Adolphe Blanqui travaille à la pension Gallois à Bourg-la-Reine, puis à la pension Boucher, dans le Marais.

été : — Adolphe chez Hély d'Oissel.

septembre : ...— Naissance de Zoé Blanqui.

octobre : ...— Adolphe chez Massin.

dans l'année : ...— Agitation radicale en Angleterre.

Chronologie des principaux événements en France

1817

février :

- 05.— Nouvelle loi électorale (loi Lainé).
- 28.— Loi sur la presse généralisant l'autorisation préalable.

juin :

- 08.— Un mouvement insurrectionnel éclate à Lyon et s'étend rapidement à 11 communes.

septembre :

- 20.— Premier renouvellement d'1/5 de la Chambre. Progrès de la gauche.

octobre :

- 25.— Ouverture à Lyon du procès des journées de juin devant la cour prévôtale. 28 accusés, ouvriers pour la plupart.

décembre : 30.— Loi sur la presse. Autorisation spécifique pour la presse politique.

1818

début et dans l'année :

- ...— Fondation de la Société Philomedicos, puis de la Société diablement philosophique par Bazard et Buchez.

mars :

- 20.— Loi Gouvion Saint-Cyr sur le recrutement militaire.

septembre :

- ...— Fondation de la Loge des Amis de la Vérité (quatre initiateurs, Bazard, Buchez, Flotard et Joubert).

octobre :

- 20 et 26.— Second renouvellement d'1/5 de la Chambre. Les libéraux gagnent 25 sièges (Constant, Lafayette, Manuel). Decazes, principal ministre.

novembre :

- ...— Libération du territoire.

décembre :

- 29.— Ministère Dessolles. Decazes à l'Intérieur.

1819

juin :

- 09.— Lois libérales sur la presse (de Serre).

septembre :

- 11.— Troisième renouvellement d'1/5 de la Chambre. La « gauche » enlève 35 sièges sur les 55 à pourvoir.

novembre :

- 17.— Ministère Decazes, toujours à l'Intérieur.

1820

février :

- 13.— Assassinat du duc de Berry par Louvel.
- 20.— Second ministère Richelieu.

mars :

- 31 (ou 26).— Loi sur la presse qui rétablit la censure.

juin :

- 02-10.— Agitation à l'occasion du débat sur la loi électorale.
- 03.— Violents affrontements entre étudiants et policiers, mort de l'étudiant Lallemand.
- 12 ou 28.— Loi électorale du double vote.

juillet :

- 05.— Ordonnance sur le droit d'association dans les Universités.

août :

- 19.— Échec de la conspiration dite du « Bazar français ».

1817

novembre-décembre : ...— Rentrée d'Auguste chez Massin et à Charlemagne en 6ème. Il tombe malade en fin d'année.

1818

janvier : ...— Fin de la maladie d'Auguste.

octobre : 09.— Congrès d'Aix-la-Chapelle.
19.— La France invitée au congrès d'Aix-la-Chapelle.

octobre : ...— Entrée en 5ème d'Auguste au Lycée Charlemagne et chez Massin.

1819

août : 06-31.— Conférence de Carlsbad consécutive à l'agitation de la Burschenschaft.

novembre : 10.— La France reconnaît une créance de 7 millions réclamée par le dey d'Alger.
29.— Massacre de Peterloo en Angleterre. Répression brutale à Manchester d'une manifestation contre les Corn-Laws.

octobre : ...— Rentrée à Charlemagne en 4ème et chez Massin.

1820

janvier : 01.— Coup d'État de Riego à Cadix qui rétablit la constitution gaditane de 1812.
29.— Avènement de George IV en Angleterre.

mars : 10.— Sous la pression des libéraux, Ferdinand VII rétablit la constitution de 1812.

février : ...— Les frères Blanqui rencontrent J.-B. Say.

juillet : 02.— Révolte du Général Pepe à Naples.

juin : ...— Blanqui est bouleversé par l'assassinat de Lallemand.

décembre : 17.— Congrès de Troppau.

octobre : ...— Rentrée à Charlemagne en 3ème et chez Massin.

Chronologie des principaux événements en France

1821

février :

27.— Ordonnance sur l'enseignement secondaire entamant le privilège de l'Université.

mai :

01.— Création de la Charbonnerie, par Buchez, Bazard et Flotard.

05.— Napoléon meurt à Ste-Hélène.

décembre :

12.— Ministère Villèle.

1822

janvier :

01.— Échec de la conspiration de Belfort.

mars :

20.— Échec de la conspiration du Général Berton à Thouars.

25.— Loi sur la presse qui rétablit l'autorisation préalable, institue le délit de tendance, permet la censure par ordonnance.

septembre :

21.— Exécution des Quatre Sergents, dits de La Rochelle, place de Grève.

1823

printemps :

— Campagne du *Courrier français* contre la guerre d'Espagne.

décembre :

23.— Nomination de pairs favorables à la droite.

24.— Dissolution de la Chambre.

1824

mars :

06.— Chambre « retrouvée » (opposition 17 députés).

avril :

08.— Les évêques contrôlent l'enseignement primaire.

septembre :

16.— Mort de Louis XVIII.

27.— Avènement de Charles X.

1825

avril :

15.— Loi sur le sacrilège.

27.— Loi d'indemnité aux émigrés.

printemps :

...— Début de la crise économique de 1827-1828.

mai :

24.— Sacre de Charles X.

1821

mars : 25.— Révolte de la Morée.

août : mi.— En troisième, Blanqui enlève 2 premiers prix sur 5 à Chalemagne.
octobre : fin.— Rentrée à Charlemagne en seconde et chez Massin.

1822

octobre : 20.— Congrès de Vérone : les puissances européennes décident d'intervenir en Espagne.

août : mi.— Lauréat au concours général (en seconde).
septembre : 21.— Auguste Blanqui assiste au supplice des Quatre Sergents.
octobre : fin.— Rentrée en classe de rhétorique à Charlemagne et chez Massin.
décembre : ...— Collaboration d'Adolphe Blanqui au *Courrier français* (?)

1823

avril : 07.— Début de l'expédition d'Espagne. De nombreux libéraux français partent soutenir les libéraux espagnols contre les troupes françaises (Carrel).

août : 31.— Prise du Fort du Trocadéro, près de Cadix, par les troupes françaises, marquant l'échec des libéraux.

septembre : 28.— Fin de la première phase de la guerre d'Espagne ; Ferdinand VII est rétabli dans son autorité avec le pouvoir absolu. Les troupes françaises s'installent en Espagne pour soutenir le roi.

août : ...— Auguste triomphe toujours au concours général (en rhétorique ?)
...— Séjour à Blagnac ? (première hypothèse).
automne : ...— Brouille entre Adolphe (25 ans) et Massin. Les Blanqui quittent Massin pour prendre un logement rue des Tournelles où la tante de Brionville et Uranie viennent les rejoindre.
...— Rentrée à Charlemagne en classe de philosophie (?).
dans l'année : ...— Blanqui s'affilie à la Charbonnerie.

1824

juin : 06.— En Angleterre, droit de grève et droit de coalition reconnus (à nouveau perdu le 6/7/25). Le droit d'association est toléré.

été : ...— Séjour à Blagnac ? (seconde hypothèse plus cohérente).
octobre : ...— Collaboration au *Courrier français*, et au *Journal du Commerce*. Leçons chez Adélaïde de Montgolfier, les deux frères sont surveillés par la police.

1825

décembre : 01.— Nicolas 1^{er} tsar, mesures autoritaires en Pologne où l'influence des intellectuels, comme Lelewel, se développe.
14.— Révolte des décabristes en Russie...

dans l'année : ...— Blanqui enseigne toujours chez A. de Montgolfier et dans la pension de jeunes filles de M. Oudot.

dans l'année : ...— Crise économique et bancaire en Angleterre qui durera jusqu'en 1827.

Octobre : ... Il y rencontre Amélie. (lettre du 11 août 1833).
...— D'après sa lettre de 1861, est professeur chez Massin et du fils d'un juge.
...— Dissolution de la Charbonnerie. Blanqui cache son arme chez un graveur du faubourg St-Marceau.

Chronologie des principaux événements en France

1826

avril :

— Rejet du « droit d'aînesse ».

décembre :

29.— Le gouvernement dépose son projet de loi sur la presse.

1827

mars :

12.— La Chambre vote le projet de loi sur la presse, dite « loi de justice et d'amour ».

30.— Obsèques de La Rochefoucauld-Liancourt qui tourne à l'émeute.

printemps :

— Création de la société Aide-toi le ciel t'aidera.

avril : 17.— Le gouvernement retire le projet de loi sur la presse.

18-20.— Paris « illumine » et manifeste. La province suit.

29.— Charles X passe en revue la Garde nationale. Le cri « A bas les Jésuites » de la foule est repris par un Garde. Déjà réduite de 35 à 12 000 hommes, la Garde est dissoute.

mai :

15-18.— Manifestation étudiante contre Récamier. Bagarres violentes le 17 mai.

novembre :

...— Fondation de la société mutuelliste à Lyon.

05.— Dissolution de la Chambre.

17-20.— Victoire, très forte à Paris, de l'opposition libérale aux élections.

Deux jours de manifestations suivent, des barricades sont dressées, notamment rue Saint-Denis. Fusillade. Des morts et de nombreux blessés.

dans l'année : — Organisation des municipalités occultes.

1828

janvier :

03.— Démission de Villèle.

05.— Ministère Martignac.

juin :

16.— Ordonnances sur les écoles « ecclésiastiques » et les séminaires dirigées contre les jésuites.

juillet :

18.— Loi plus libérale sur la presse. Déclaration et cautionnement suffisent, suppression de la censure et du délit de tendance.

— Campagne de recrutement pour la Morée.

1829

avril :

08.— Échec des projets administratifs concernant les municipalités et les départements.

juin :

08.— Création de *La Tribune des Départements* par les frères Fabre et divers commanditaires, dont les Montgolfier-Canson.

juillet - septembre :

...— Voyage de Lafayette en Auvergne et Dauphiné.

août :

06.— Renvoi de Martignac.

08.— Ministère Polignac.

29.— Lafayette à Vizille.

septembre :

05.— Lafayette à Lyon, accueil délirant.

octobre :

début.— Lâchée par ses commanditaires effrayés de son ton, *La Tribune des départements* cesse de paraître.

décembre :

— Sous l'impulsion de Morhéry, des étudiants proposent à Fabre de lancer une souscription dans les milieux étudiants pour faire reparaître *La Tribune*.

Chronologie

Extérieure

de Blanqui

1826

avril : 23.— Prise de Mossolonghi par les Turcs. **juillet** : (octobre ?).— Blanqui étudiant en droit. Entre comme répétiteur chez Massin (D'après GG. et MD).

1827

avril : 18-20.— Blanqui blessé par coup de sabre, rue St-Honoré, sans doute le 20.
juillet : 27.— Traité de Londres (affaires grecques). **mai** : 15-17.— Deuxième blessure par sabre sur le Pont St-Michel le 17.
octobre : .— Blocus d'Alger par une escadre française.
20.— Victoire navale de Navarin sur les Turco-Égyptiens. **novembre** : 19 ou 20.— Blanqui blessé au cou par balle rue Quincampoix.

1828

janvier : 25.— Ministère Wellington Peel en Angleterre.

mai : 03.— Déclaration de guerre de la Russie à la Turquie.

septembre-novembre : ...— Expédition française en Morée sous les ordres du général Maison. Envahie depuis 1824 par les Égyptiens, elle sera rendue à la Grèce le 25.

août : 30.— Blanqui obtient un passeport pour se rendre en Morée.

octobre : ...— Départ pour la Morée via Toulon, accompagné par Plocque. Détour par le comté de Nice où ils sont emprisonnés (le 10).

31.— Blanqui malade et Plocque obtiennent un permis de séjour le temps de se rétablir. Nous ignorons le temps de ce séjour et celui du voyage en Espagne qui suivit.

1829

avril : 13.— Abolition du Bill of Test en Angleterre accordant l'égalité des droits aux catholiques.

mars : ?.— Blanqui sort du Comté de Nice (?) et part seul pour l'Espagne.

juillet.

...— Blanqui séjourne à Bordeaux.

août : 09.— Blanqui rentre à Paris et rencontre un de ses anciens camarades de la Charbonnerie, sans doute Raymond Gauja.

...— Il rentrera bientôt au *Globe* comme sténographe des débats des Chambres.

...— Blanqui retrouve ses habitudes dans le salon des Montgolfier et chez les Serre.

septembre : 14.— Traité d'Andrinople mettant fin à la guerre des Détroits.

novembre : .— Blanqui reprend ses inscriptions à l'École de Droit.

Chronologie des principaux événements en France

1830

janvier :

19.— L'« Association de janvier » est constituée.

mars :

02.— Ouverture de la session parlementaire. Une commission de l'adresse est désignée, discours du trône de Charles X.

16-18.— Adresse votée par 221 voix contre 181.

avril :

...— Les frères Fabre acceptent de faire réparaître *La Tribune*.

mai :

16.— La Chambre de 1827 est dissoute.

juin : 23.— Premier tour des élections législatives.

juillet :

03.— Les élections envoient à la Chambre 274 opposants au lieu des 221, contre 143 au ministère et 11 indécis.

25.— Le roi et ses ministres signent les ordonnances.

26.— Le soir, 44 journalistes de 12 journaux signent une protestation, sorte d'appel à la résistance.

27.— *Le Globe*, *Le National*, *Le Temps* ayant fait appel à la résistance ouverte, la police brise les presses.

— Dès 15-18 heures les premières barricades apparaissent rue St-Honoré, dans les quartiers Bourse, Palais-Royal et place Vendôme.

— Plusieurs réunions ont lieu simultanément.

— Réunion d'une trentaine de députés chez Casimir Perier, on s'en tient à la résistance légale.

— Le soir, arrivée de Lafayette.

— Retour au calme apparent car dans la nuit le mouvement devient révolutionnaire. Partout des barricades dans la moitié est de Paris.

28.— Prise de l'Hôtel de Ville vers 11 heures. La fusillade éclate.

— Réunion chez Audry de Puyraveau, après des heures de palabres inutiles, les députés désignent une commission chargée de présenter une protestation au roi.

29.— Paris aux mains des révolutionnaires. Palais de justice, Archevêché, Louvre, Tuileries, Carrousel sont investis.

— Réunion des députés chez Laffitte. Lafayette accepte le commandement de la Garde nationale et Gérard celui des opérations actives.

— Lafayette part à l'Hôtel de Ville, Gérard reste chez Laffitte.

— La majorité des députés présents, sous l'impulsion de Thiers, a retrouvé son influence et désigne une *Commission municipale* ad hoc.

— Les troupes évacuent Paris. La vie reprend son cours. Les cafés bourgeois sont bondés de gens en toilette qui vont visiter les barricades...

30.— Création de la SAP.

31.— Le duc d'Orléans, lieutenant général du Royaume.

août :

02.— Charles X envoie au duc d'Orléans son acte d'abdication.

03.— Départ de l'expédition de Rambouillet sous les ordres de Pajol.

09.— Orléans jure fidélité à la Charte révisée et devient roi.

20.— Expédition en Bretagne de républicains pour prévenir toute chouannerie.

octobre :

05.— Départ du bataillon de la SAP pour la Belgique.

17-20.— Graves troubles à Paris provoqués par l'ouverture de l'instruction du procès des ministres et sur la question de la suppression de la peine de mort.

novembre :

02.— Constitution du ministère Laffitte avec Mérilhou à l'Instruction publique et Dupont toujours garde des Sceaux.

...— La Légion Lafayette rejoint les réfugiés piémontais à Lyon.

29.— Sambuc rédige sa brochure aux étudiants et fonde la SLOP.

décembre :

début.— Mobilisation des Écoles et début des troubles.

12.— Obsèques de B. Constant.

15.— Ouverture du procès des ministres.

22.— Les étudiants calment le jeu.

1830

février : 03.— Reconnaissance de l'indépendance grecque.

juin : 06. — Avènement de Guillaume IV en Angleterre.

juillet : 05.— Occupation d'Alger.

juillet : 26.— Au *Globe*, Blanqui déclare : « A la fin de la semaine, tout sera terminé à coups de fusil » Il se rend au Palais-Royal et parcourt Paris très tard.

27.— Blanqui au Palais-Royal harangue la foule et récupère son fusil faubourg St-Marceau. Il assiste aux premiers engagements, puis va inciter les étudiants à l'insurrection.

— Le soir il propose aux personnalités du *Globe* de prendre la tête de l'insurrection. Après 22 h., il parcourt Paris et écrit la première proclamation.

28.— Au *Globe*, dans la matinée, il annonce qu'il prend son fusil et la cocarde tricolore.

— Blanqui rédige sa deuxième proclamation, probablement le soir.

29.— Il participe à la prise du Palais de Justice.

— Chez A. de Montgolfier, il proclame : « Enfoncés les romantiques ! ».

août : 25.— Insurrection de Bruxelles. Les Belges réclament la séparation d'avec la Hollande.

août : ...— Blanqui adhère à la SAP.

octobre : 04.— Le gouvernement provisoire belge proclame l'indépendance.

octobre-novembre : ...— Préparation de divers projets d'invasion de la Savoie et de l'Italie (Buonarroti, Lafayette...).

octobre- novembre : ...— Rédaction du rapport sur la Ligurie.

novembre : 04.— Ouverture de la Conférence de Londres sur la question belge, Aberdeen, ministre, Talleyrand, ambassadeur de France.

novembre : ...— Blanqui s'inscrit à l'École de Droit, avec Plocque, Sambuc, etc.

29.— Insurrection de Varsovie.

Chronologie des principaux événements en France

23.— Des remerciements aux étudiants sont votés avec réticences. Protests des Écoles.

24.— Abolition du grade de commandant général de la Garde nationale. Lafayette démissionne mais aussi Dupont de l'Eure, Taschereau, Treilhard, etc.

25.— Déclaration interdisant les associations (rappel des ordonnances du 5 juillet 1820).

29-30.— Création d'une association des étudiants (Morhéry, Sambuc) et du Comité supérieur des Écoles.

1831

janvier :

22.— Réunion du Conseil académique. Troubles dans les Écoles.

28.— Création d'un Comité central polonais. Départs de volontaires pour la Pologne.

février :

14-15.— Sac de St-Germain-l'Auxerrois.

fin-début mars :

— Premières épurations à la SAP (Raspail président).

mars :

...— La fausse nouvelle de l'écrasement de Varsovie, provoque de nombreuses manifestations.

13.— Ministère Perier.

14.— Les Associations nationales sont créées pour assurer l'indépendance nationale et l'exclusion perpétuelle des Bourbons.

avril :

06 au 15.— Procès des Dix-Neuf républicains inculpés pour les événements de décembre.

30.— L'ordonnance sur la Croix de Juillet « donnée par le roi des Français », provoque un mouvement de refus.

mai :

10.— Création de l'association des Décorés de Juillet qui rassemble tous ceux qui refusent ce « don du roi ».

juillet :

01.— Première livraison de la publication de la SAP, *Au Peuple, la Société des Amis du Peuple*.

14.— Émeutes. Saisie par la police des publications. Les membres de la SAP résistent et emportent 3 000 exemplaires.

septembre :

05-12.— Incidents et rassemblements dans le quartier Montmartre à la suite des protestations des coupeuses de poil de la rue du Cadran se trouvant privées de travail à cause d'une machine qui les remplace.

15.— Paris apprend la capitulation de Varsovie.

novembre :

04.— Renouvellement du bureau de la SAP. Président : Raspail ; vice-présidents : Hubert, Trélat ; secrétaires : Cavaignac, Blanqui, Plocque ; trésorier : Lebon. Les quatre premiers appartiennent à une majorité plus modérée que la minorité représentée par les trois derniers.

20-03 déc.— Révolte des Canuts lyonnais.

décembre :

10.— Première audience du Procès des Quinze remis au mois suivant.

1832.

janvier :

05.— Complot dit des tours de ND.

10-12.— Procès des Quinze. Les condamnés se pourvoient en cassation. Dissolution de la SAP.

février :

01-02.— Complot de la rue des Prouvaires.

27.— Jugement en cassation du procès des Quinze. Aggravation des peines.

mars :

29.— Annonce officielle du choléra à Paris.

1831

janvier : 20.— Conférence de Londres. Protocole d'indépendance qui reconnaît la neutralité de la Belgique et en fixe les limites territoriales.

février : 03.— Début des insurrections italiennes.

25.— Les Provinces unies d'Italie sont proclamées. Echec en mars.

août : 02.— La Hollandais envahit la Belgique. Léopold appelle la France au secours.
03.— Les troupes françaises entrent en Belgique, commandées par Gérard.

14.— Soulèvement démocratique à Varsovie.

septembre : 07.— Capitulation de Varsovie.

21.— Adoption du Bill de Réforme aux Communes.

octobre : 03.— Rejet du Bill par les Lords.

...— La révolution gronde dans Londres et ses faubourgs.

14 ou 15.— Le traité des 24 articles règle définitivement le problème belge à la Conférence de Londres.

janvier : 07.— Blanqui à la tête du mouvement étudiant.

23 ou 24.— Arrestations de Blanqui, Plocque et Sambuc.

février : 12.— Blanqui, Lapeyre, Maublan, Plocque, libérés pour non-lieu, Sambuc reste écroué pour décembre.

14-15.— Participation de Blanqui au sac de Saint-Germain-l'Auxerrois.

16.— Un journal annonce l'arrestation de Blanqui démentie le 18 par *Le National*.

mars : 14.— Dans les premières listes de l'Association de la Seine, on remarque Allier, Audry, Blanqui, et Plocque.

mai : 20.— Blanqui part à la campagne.

juin : ...— Il devient co-rédacteur de *Au Peuple*.

juillet : 11.— Arrestation de Blanqui pour délit de presse et complot contre l'État, avec Raspail, Trélat, Thouret, Bonnias et autres.

août : 25.— Libération provisoire de Blanqui sous caution, transféré dans la maison de santé 78 rue Picpus.

1832.

janvier : ...— Interventions autrichienne et française en Italie.

février : 22.— Débarquement des troupes françaises à Ancône.

janvier : 12.— Blanqui condamné à 1 an.

février : 02.— Blanqui fait son rapport à la SAP, dont il est le vice-président (ou secrétaire).

avril : 08.— Pour des raisons de santé, Blanqui obtient un sursis jusqu'au 15 que sa mère fera prolonger.

mai : 31.— Mort de Jean Dominique Blanqui, emporté par le choléra.

juin : 04.— Vote de la réforme électorale en Angleterre.

fin mai début juin ? : ...— Blanqui à Grenoble atteint du choléra, guéri en 3 jours ?

Chronologie des principaux événements en France

- avril :**
08.— Raspail et les condamnés du procès des Quinze rentrent à la prison de Versailles.
23.— Ministère Soult.
fin.— Création à la SAP de sections des Droits de l'Homme.
- mai :**
16.— Mort de Casimir Perier du choléra.
- juin :** 01.— Mort du général Lamarque.
— Arrestations collectives de membres de la SAP au 20 rue St-André-des-Arts.
05-06.— Obsèques de Lamarque et insurrection. Nombreuses arrestations dont des membres de la SAP. Ste-Pélagie compte plus de 600 prisonniers politiques.
- juillet :**
31.— Début des procès d'Assises des 132 condamnés pour juin, qui dureront jusqu'au 29 décembre.
- été :**
...— Création de la SDH (?).
- août :**
11-12.— Procès des 12 Amis du Peuple arrêtés le 1er juin, en correctionnelle.
- septembre :**
18.— Création de l'Association en faveur de la presse patriote.
- novembre :**
18.— Coup de pistolet tiré sur le roi, la répression s'abatit sur la SDH et la SAP.
- décembre :**
15.— Procès de la SAP dit du droit d'association, dix-neuf inculpés, acquittés par le jury, la SAP est dissoute.
fin.— La SDH compterait déjà près de 800 adhérents.

1833

- janvier :**
25.— *La Tribune* indique que la SAP « continue toujours sa propagande active, merveilleusement secondée par la SDH » et qu'elle fait toujours partie des 5 grandes associations « patriotiques » de Paris avec Aide-toi, la SDH, l'association pour l'instruction libre du peuple et l'association pour la liberté de la presse qui comprenait elle-même plusieurs comités spécialisés.
- avril :**
10.— Un arrêt de la cour d'assises dissout la SDH qui n'en tient pas compte.
- mai :**
02.— Vote de la loi Guizot sur l'enseignement primaire à l'unanimité de la Chambre.
- juin-juillet :** ...— Grande agitation à l'approche de l'anniversaire de juillet. Dénonciations de « complot républicain », de nombreuses arrestations donnèrent lieu à plusieurs procès jusqu'en 1834.
- juillet :** 03.— Premier numéro du *Populaire* de Cabet.
- septembre :** ...— Réorganisation de la SDH à prédominance Montagnarde.
- octobre :** ...— La SDH crée une commission de propagande.
- automne :** ...— Projet de loi sur les crieurs publics.
- décembre :** 11-22.— Procès des vingt-sept (de la SDH), accusés d'avoir préparé une émeute en juillet pour l'anniversaire des Trois Glorieuses.

1834

- février :**
16.— Vote de la loi sur les crieurs publics.
17-24.— Troubles à Paris contre cette loi.
20 et sq.— Mise en application de la loi sur les crieurs.
28.— Arrestation de 47 membres de la SDH (Quignot, etc.) au Café des Deux-Portes, Bd St-Denis.
- mars :**
26.— Vote de la loi sur les associations.

Chronologie

Extérieure

de Blanqui

décembre : 21.— Victoire égyptienne à Koniéh. Premier conflit turco-égyptien.

juin : 08.— Des policiers se présentent au domicile de Mme Blanqui pour y arrêter son fils, malgré le délai demandé au procureur pour raison de santé.
14.— Mme Blanqui réitère sa demande au ministre de la justice.

décembre : 01.— Blanqui se constitue prisonnier à la prison de Versailles.

1833

juillet : 08.— Traité russo-turc d'Unkiar-Skelessi.

janvier : 20.— Blanqui transféré à Ste-Pélagie.

septembre : 29.— Mort de Ferdinand VII, avènement d'Isabelle II, régence de Marie-Christine et révolte carliste.

25.— Blanqui transféré dans la maison de santé de la Veuve Chevalier.

août : 14.— Mariage de Blanqui et de Amélie Suzanne Serre. Présence de Raspail qui aurait été son témoin.

novembre : 20. — Blanqui est réintégré à Ste-Pélagie.

30.— Blanqui est libéré, peine expirée.

1834

janvier : 01.— En Allemagne, entrée en vigueur de l'union douanière (Zollverein).

janvier : ...— Distribution de la « Première publication du *Libérateur*, "Tout l'espoir des prolétaires est dans la république" », signé Adam, canard annonçant le nouveau journal de Blanqui.

février : ...— Tentative de Mazzini de s'emparer de la Savoie.

février : 02.— Premier numéro du *Libérateur* de Blanqui.

Chronologie des principaux événements en France

avril :

- 09-14.— Lyon. Insurrection d'avril.
- 11-13.— Manifestations à Arbois, Épinal, Lunéville, Chalon, Grenoble, Vienne, St-Étienne, Clermont-Ferrand, Marseille, Toulon.
- 12.— Lyon. Répression sanglante. Massacre de la rue Projettee.
- ...— *La Tribune* suspendue.
- 12-14.— Insurrection à Paris.
- 14.— Massacre de la rue Transnonain à Paris. Le soir à Lyon, la Croix-Rousse tombe.

mai :

- 19.— Mort de Lafayette.
- 25.— Dissolution de la Chambre des députés.

juillet :

- 19.— Gouvernement Gérard.

juillet-août ? :

- ...— Création de la Société des Familles par Hadot-Desages ?

août :

- 08.— Premier numéro du *Réformateur*.
- 11.— *La Tribune* reparait.

novembre :

- 10-13.— Ministère de 3 jours, dirigé par Bassano.
- 18.— L'ancien cabinet est rappelé. Mortier président du Conseil.

1835

février :

- 20.— Démission de Mortier, crise ministérielle.

mars :

- 12/16.— Nouveau ministère de Broglie.

avril :

- 17.— Parution dans la presse de la liste des Défenseurs choisis par les accusés d'avril.

mai :

- 05.— Début du procès des accusés d'avril.
- 06.— Protestation des Défenseurs, soussignée et publiée.
- 11.— Publication de la « Lettre aux Accusés d'avril ». Fin de *La Tribune*.
- 29.— Ouverture du procès des Défenseurs.

juin :

- 04.— Fin du procès des Défenseurs.
- 05.— Premier numéro du *Journal du Peuple*.

juillet :

- 12.— Évasion de Sainte-Pélagie de 28 détenus.
- 28.— Attentat Fieschi.

août :

- 03.— Premier procès pour fabrication illicite de poudre.
- Inculpés : Beaufour, Robier.
- 22.— Tentative avortée d'évasion de Ste-Pélagie.

septembre :

- 09.— Lois de septembre touchant surtout la presse ; s'affirmer républicain devient un délit.

octobre :

- 08.— Dernier numéro du *Populaire*.
- 11.— Remaniement du Cabinet.
- 27 (ou 06).— Dernier n° du *Réformateur* de Raspail.

1836

janvier :

- 23.— Fin du procès d'avril.
- 30.— Ouverture du procès Fieschi à la Cour des pairs.

février :

- 03.— Chute du ministère Broglie.
- 19.— Exécution de Pépin, Morey, Fieschi. La veille, déclarations de Pépin publiées dans la *Gazette des Tribunaux*.
- 22.— Ministère Thiers.

Chronologie

Extérieure

de Blanqui

août : 01.— Abolition de l'esclavage en Angleterre et dans les colonies anglaises.

13.— Réforme de la Poor Law en Angleterre et réglementation du travail des enfants.

novembre : ...— Premier ministre Peel.

avril : 12-14.— Le Comité de la SDH se réunit en permanence chez Blanqui qui participe aux journées : « Je manque y laisser ma peau » (lettre de 1861).

novembre : 19.— Naissance du fils de Blanqui Roméo (Estève) à 10 h. du matin, au domicile de ses parents, 96, rue de Montreuil.

1835

mars : ...— Avènement de Ferdinand Ier en Autriche (au pouvoir jusqu'en 1848).

avril : ...— Blanqui et Voyer d'Argenson se font refouler à la porte de Sainte-Pélagie où ils étaient venus visiter des accusés dont ils devaient assurer la défense.

mai : 05.— Réunion des défenseurs chez Blanqui.

20.— Il comparaît devant la Chambre des pairs.

année : ...— Ministère Melbourne Palmerston (jusqu'en 1841).

juin : 20.— Réponse de Blanqui à Pelloutier qui voulait créer un journal à Nantes.

septembre : 09.— Nouvelles lois municipales en Angleterre.

1836

février : 22.— Lettre de protestations de Blanqui à la presse concernant les accusations de Pépin.

Chronologie des principaux événements en France

mars :

08.— Découverte de l'atelier de poudre 113, rue de l'Oursine.

juin :

02.— Découverte du dépôt de munitions rue Dauphine.

25.— Attentat d'Alibaud.

juillet :

11.— Exécution d'Alibaud.

août :

02-10.— Procès des poudres.

septembre :

06.— Ministère Molé.

29.— Fin du procès de la rue Dauphine.

octobre :

17-23.— Ouverture de l'appel du Procès des poudres.

décembre :

27.— Attentat de Meunier contre Louis-Philippe.

1837

avril :

15.— Second ministère Molé.

mai :

08.— A l'occasion du mariage du duc d'Orléans, ordonnance d'amnistie des prisonniers politiques, sauf les contumaces. St-Germain-l'Auxerrois, fermée depuis février 1831, est rendue au culte.

juin :

...— Les Saisons remplacent les Familles.

septembre :

— Laponneraye crée *L'Intelligence*.

octobre :

03.— Dissolution de la Chambre.

novembre :

...— Campagne électorale.

...— Premier numéro du *Moniteur républicain* (daté du 3 frimaire an XLVI).

décembre :

08.— Découverte d'un complot contre le roi. Principaux accusés, Huber, Grouvelle, Steuble.

1838

mai :

25.— Procès du complot de décembre 1837 (Huber).

juillet :

26.— Découverte de l'atelier de poudre chez Raban au Palais-Royal.

septembre :

fin.— La police surprend les imprimeurs de *L'Homme libre* en train d'imprimer (Eugène Fomberteaux).

octobre :

18.— Procès affaire Raban.

novembre :

28.— Procès d'appel Raban-Palais-Royal.

décembre :

— Développement de la coalition contre Molé (Barrot, Thiers, Guizot).

1839

janvier :

30.— Fin du procès d'appel des poudres du Palais-Royal (Dubosc).

février :

02.— Dissolution de la Chambre.

mars :

02.— Élections législatives. Barbès participe à la campagne dans sa province.

31.— Démission de Molé.

mai :

12.— Dimanche, 6 h du matin, déclenchement de la prise d'armes. A 17 h. 30, les dernières barricades tombaient.

— Formation du Cabinet Soult, Duchâtel à l'Intérieur.

Chronologie

Extérieure

dans l'année : ...— En Espagne, révolution de la Granja, retour à la constitution de 1812.
...— Début d'une grave crise économique et financière en Angleterre qui durera 3 ans.

de Blanqui

mars : 11.— Arrestation de Blanqui et Barbès chez ce dernier.
novembre : 05.— Gasparin décide que Blanqui sera incarcéré à Fontevault.
12-19.— Blanqui conduit à Fontevault, via Versailles, Rambouillet, Chartres, Nogent-le-Rotrou, La Ferté-Bernard, Le Mans, La Flèche, Baugé, Angers... Par-tout il écrit à sa femme.
décembre : 21.— Mariage entre Aglaé Blanqui et Joseph Garnier.

1837

mai : 29 (ou 30).— Traité de la Tafna signé par Bugeaud et Abd el-Kader.
juin : 26.— Guillaume IV meurt, avènement de la reine Victoria.
octobre : 13.— Prise de Constantine.

début : .— Arrivée d'Amélie Blanqui à Fontevault, après avoir déposé chez sa belle-sœur Aglaé et son mari Joseph Garnier des malles de papiers personnels.
mai : 10.— Les Blanqui vont s'installer à Gency, près de Pontoise.

1838

octobre : 25.— Les Français évacuent Ancône.

février : .— Perquisition à Gency chez Blanqui. Nombreux voyages à Paris.

1839

mars : ...— Cobden forme l'anti-Corn-Law League.
avril : ...— Traité de Londres réglant la question belge.
juin : 24.— L'armée turque est écrasée à Nézib par Méhémet Ali et la flotte livrée. 2ème conflit turco-égyptien.
juillet : ...— Les Communes rejettent la Charte du peuple.

février : 28.— Blanqui écrit à Barbès pour lui demander de rentrer à Paris.
avril : 13.— Arrivée de Barbès à Paris.
mai : 07.— Mort d'Aglaé Garnier, née Blanqui.
10.— Blanqui quitte Gency.
13.— Saisie des papiers de Blanqui, chez son beau-frère Joseph Garnier.

Chronologie des principaux événements en France

- 13.— Reprise et fin de l'insurrection, 750 interpellations, 77 tués et 51 blessés parmi les insurgés, 19 et 24 de l'autre côté.
- juin :**
07-11.— Procès du *Moniteur Républicain* et de *L'Homme libre* (Fomberteaux, Guillemin).
11.— Cour des pairs. Ouverture du procès des journées de mai, première catégorie.
- juillet :**
12.— Cour des pairs, procès des journées des 12 et 13 mai 1839, fin de la première catégorie.
- novembre :**
29-30.— 2ème procès du *Moniteur républicain* (Béchet, Vilcoq).
- décembre :**
...— Création des Nouvelles Saisons.
15-17.— Cour des pairs. Ouverture du procès des journées de mai, deuxième catégorie. Séances secrètes.

1840

- janvier :**
13-31.— Cours des pairs, journées de mai 1839. Procès de la deuxième catégorie.
- février :**
20.— Crise ministérielle.
- mars :**
12.— Cabinet Thiers. Rémusat remplace Duchâtel.
- avril :**
27.— Amnistie complémentaire de celle de 1837 pour les contumaces et évadés.
- août :**
06.— Débarquement de Bonaparte à Boulogne. Il est capturé et enfermé au fort de Ham.
- septembre :**
17.— Évasion collective de 10 prisonniers de Doullens.
18.— Au Mont, Austen à l'asile de Pontorson. Il reste 18 détenus au Mont.
- octobre :**
01.— Tribunal correctionnel de Doullens. Comparution de dix des évadés du 17 septembre.
15.— Attentat de Darmès contre Louis-Philippe.
29.— Nouveau ministère. Cabinet Soult-Guizot qui sera appelé jusqu'en 1848 « le cabinet du 29 octobre ». Duchâtel reprend la place qu'il avait provisoirement laissée à Rémusat à l'Intérieur.
- décembre :**
15.— Transfert des cendres de Napoléon.

1841

- janvier :**
...— Vote de la loi sur le travail des enfants.
- février :**
28.— Arrivée au Mont de Bordon et Nougues, Flotte et Béraud, Aloysius Huber, venant de Doullens.
- mars :**
14.— Nouvelle série du *Populaire*.
26.— Arrivée au Mont de Hubert, Elie, Pétreman, Mathieu et Thomas.
- mai :**
06.— Article virulent dans le *Journal d'Avranches* sur les entrées dans les Loges des prisonniers du Mont.
- juillet :**
24/25.— Élection de Ledru-Rollin.
- septembre :**
13.— Attentat Quéniisset (dit aussi attentat contre les princes).
27.— Arrivée au Mont, des Carles. Visites à Barbès.
29.— L'interdiction ministérielle parvient au Mont.

Chronologie

Extérieure

année : ...— En Espagne, convention de Vergara, fin provisoire de la guerre carliste.
 ...— Reprise de la lutte avec Abd-el-Kader.
 Massacres de la Mitidja.

de Blanqui

octobre : 14.— Arrestation de Blanqui. Avec lui sont arrêtés Honoré Breton, Théodore Vinturoux, Aristide Bouvet, Alexis Dubois, Auguste Costis. Blanqui est conduit à la Conciergerie, les cinq autres à La Force.
 15.— Premier interrogatoire de Blanqui devant Pasquier et Mérilhou.
 19.— Second interrogatoire de Blanqui devant Pasquier, Mérilhou et Bastard (Rapport Mérilhou).
 22, 23, 24.— Dates des procès-verbaux des « déclarations » que Blanqui aurait faites à Duchâtel et utilisées plus tard contre lui (Taschereau).

1840

janvier : 31.— Condamnation à mort de Blanqui.
février : 01.— Commutation de la condamnation de Blanqui en détention à perpétuité.
 05.— Blanqui arrive au Mont-Saint-Michel avec Charles, Herbulet et Godard. Des soldats de la garnison chantent *La Marseillaise* et des chants révolutionnaires. En isolement total. Le lendemain, arrivée de Quignot, Dubourdieu, Hendrick.
juin : 12.— Autorisation de visite pour Mme Blanqui qui n'en usera pas tout de suite.
août : 04.— Permission de visite à Amélie, Auguste la dissuade.
 07.— Une galette envoyée par Amélie contient une lettre que Blanqui arrache aux geôliers et avale à moitié.
 08.— Blanqui demande à sa femme de ne plus lui écrire.
 fin ou début septembre.— Mme Blanqui profite de la permission sans entrave qui lui avait été donnée le 12 juin.
décembre : 11.— Capitulation de Méhémet Ali.
septembre : 05.— 1ère lettre de Blanqui à Fulgence Girard.

1841

janvier : 31.— Mort d'Amélie.
février : 02.— Autorisation de visite accordée à Mme Blanqui, sa sœur Zoé, et Auguste Jacquemart
avril : 25.— Protectorat sur Mayotte.
avril : 17.— Barbès, Quignot, Martin Bernard et Delsade ouvrent leurs cellules et se réunissent. Autres contacts (Blanqui-Vilcoq, etc.).
juin : 26.— Permis de visite accordé à Mme Blanqui jusqu'à fin septembre.
août : 23.— Blanqui redescend des Loges malade, vertèbres touchées, tumeur près de l'oreille. Il constate la mise en place des affreuses grilles.
juillet : 15.— Traité de Londres (sans la France) sur la question d'Égypte.
juillet : 13.— La Convention des détroits, signée à Londres, met fin à la crise d'Orient.
septembre : 11.— Bombardement de Beyrouth.

Chronologie des principaux événements en France

octobre :

12.— Pétition de Cl. et Augusta Carles, rédigée par F. Girard, adressée au procureur du roi d'Avranches. Début d'une campagne de presse en faveur des prisonniers appuyée par des célébrités du barreau.
fin.— A la suite de cette campagne, visite d'un nouvel inspecteur général des prisons, Charles Lucas, réputé pour son hostilité au régime cellulaire.

novembre :

01.— Création de la *Revue indépendante* par Pierre Leroux et George Sand.
18.— Ouverture du procès Quénisset.

décembre :

04.— Theurier, directeur de la prison du Mt-St-Michel, remplacé par Bonnet.
05.— Au Mont, départ de Charles pour l'asile de Pontorson.
28.— Arrivée au Mont de Jarasse, Dufour, Launois, Petit, condamnés du procès Quénisset..

1842.

mars :

18.— Au Mont-St-Michel, Bonnet est remplacé par Leblanc.

mai :

26.— Au Mont, départ de Thomas. Barbès aux loges.

juin :

11.— Loi sur la création du réseau de chemin de fer.

juillet :

09.— Élections générales.
13.— Mort accidentelle du duc d'Orléans.

1843.

janvier :

26.— Barbès quitte le Mont pour Nîmes.

juillet :

05.— Rapport Tocqueville sur les prisons favorable à l'isolement cellulaire.
29.— Création de *La Réforme*.

novembre :

16.— Premières dénonciations par la presse du régime du Mont-Saint-Michel.

1844.

février :

...— La campagne de presse en faveur des prisonniers politiques s'intensifie et se poursuivra jusqu'en décembre.

avril :

17.— Grève à Rive-de-Gier.
23.— *La Réforme* publie les premiers débats de la loi sur les prisons, suscitant

septembre : 15.— Arrivée de Mme Blanqui, le directeur lui refuse de voir son fils dans sa chambre. Ils se rencontreront donc au parloir, Blanqui refusant la fouille, après qu'elle ait reporté à l'auberge les objets qu'elle lui destinait.

25.— Mme Blanqui avait écrit au ministre, et, en attendant la réponse, peut voir son fils au parloir.

octobre : 25.— Mme Blanqui peut revoir son fils dans sa chambre et permet enfin la liaison avec l'extérieur.

novembre : ...— Echec de la tentative d'évasion d'Huber.

décembre : début.— Bordon donne des signes d'aliénation mentale.

24.— Gustave Blanqui accompagne sa mère visiter son frère Auguste au Mont-St-Michel.

1842.

septembre : 09.— La reine Pomaré accepte le protectorat français sur Tahiti que Dupetit-Thouars lui a proposé.

année : ...— Échec des grèves chartistes en Angleterre.

février : 10-11.— Dernière visite de Mme Blanqui. Tentative d'évasion dans la nuit. Suppression des visites.

14.— Mme Blanqui s'en va.

mars : ...— Après Blanqui, c'est au tour de Quignot d'être agressé par le nouveau directeur. Les autres protestent contre ces agressions.

18.— Roudil et Hubert se barricadent et mettent le feu à leurs meubles.

avril : 20.— Blanqui aux Loges.

mai : 18.— Blanqui aux Loges pour 4 jours pour injures.

22.— Blanqui descend des Loges.

24.— Il y retourne pour propos grossiers envers l'administration pénitentiaire.

juillet.— Barbès sort des Loges très malade.

septembre : 14.— Le directeur saisit une lettre de Blanqui demandant des pitons et des scies, une de sa sœur Zoé qui parle des élections.

1843

avril : 02.— 15 jours d'arrêt pour avoir traité Leblanc de « polisson ».

août : 18.— 8 jours d'arrêt pour insultes.

octobre : 14.— Visite de sa sœur Sophie, Mme Barrelier, accompagnée du jeune Roméo.

novembre : 09.— 10 jours d'arrêt pour insultes après avoir manqué d'étouffer dans sa cellule.

1844.

février : vers le 10.— Blanqui est atteint de phtisie laryngée.

...— Duchâtel autorise les visites à la mère, la sœur et le fils de Blanqui.

Chronologie des principaux événements en France

de nombreuses interventions contre (La Rochefoucauld, Carnot, Lherbette)
26.— Publication d'extraits dans *La Réforme* de l'ouvrage de Mathieu d'Épinal, *Mes nuits au Mt-St-Michel*.

27.— *La Réforme* rappelle le mémoire des époux Carles.

mai :

18.— La loi Tocqueville est votée par 231 voix contre 128.

octobre :

04.— Amnistie partielle accordée pour le mariage du duc d'Aumale.

14.— *La Réforme* publie des commentaires sur l'amnistie, en particulier du *Journal du Loiret* sur les « oubliés ».

21.— *La Réforme* publie le rapport du *Journal du Loiret* d'une visite aux prisonniers de l'hôpital de Tours. Portraits tragiques de Huber et Blanqui, évocation de Dupoty et de Laure Grouvelle qui a sombré dans la folie, rappel des exclus de l'amnistie.

décembre :

08.— *La Réforme* publie le rapport des médecins sur l'état de santé de Blanqui.

12.— Publication du refus de la grâce de Blanqui.

1845

janvier :

28.— A la Chambre, 233 (213 ?) députés contre 187 approuvent le paragraphe de l'adresse comprenant l'indemnisation de Pritchard. Ce sont les « pritchardistes ».

29.— Les journaux de gauche publient la liste de ces députés (213 dans *La Réforme*).

1846

mars :

début.— *Le National* annonce la nouvelle de l'insurrection polonaise. Marrast lance une campagne.

avril :

16.— Attentat Lecomte contre le roi.

mai :

25.— Bonaparte s'échappe du fort de Ham.

juillet :

06.— Dissolution de la Chambre.

...— Création des Communistes matérialistes (Th. Dézamy).

29.— Attentat Henry aux Tuileries.

août :

01.— Élections générales, l'opposition l'emporte à Paris (plus de 9 000 v. sur 14 000), mais en province, elle perd 25 à 30 sièges. Le gouvernement pouvait compter sur une majorité d'une centaine de voix. Adolphe Blanqui élu député de la Gironde.

...— Nouvelle crise économique-disette.

septembre :

20.— Banquet réformiste organisé par *La Réforme* à Tours.

octobre :

20.— Crues de la Loire qui inondent le centre de Tours.

novembre :

21.— Une petite émeute éclate sur le marché de Tours, vite dispersée.

22-23.— L'émeute reprend et les forces de l'ordre ont bien du mal à la contenir. Nombreuses arrestations.

25-27.— Arrestation à Tours d'un certain nombre de membres de sociétés ouvrières comme l'Union mutuelle ou la Goguette des Fils du Diable.

Chronologie

Extérieure

mars : 03.— Le capitaine d'Aubigny, commandant de Papeete fait enfermer Pritchard et Dupetit-Thouars l'expulse.

juillet-septembre : ...— Campagne contre le Maroc qui soutient Abd el-Kader.

août : 14.— Victoire de l'Isly de Bugeaud sur Abd el-Kader.

septembre : 02.— L'Angleterre obtient du gouvernement français des excuses et des réparations pour Pritchard. Réactions hostiles en France. Révolte à Tahiti soutenue par les missionnaires de Pritchard.

10.— Convention de Tanger. Abd el-Kader expulsé du Maroc.

octobre : 08.— Visite de Louis-Philippe à la reine Victoria.

de Blanqui

mars : 11.— Rapports de Surville et Leblanc réclamant le transfert de Blanqui.

18.— Blanqui est transféré à Tours. Départ du Mont en présence de sa sœur, de son fils et de Nouguès. Le soir arrêté à l'hôpital de Pontorson.

19.— Départ de Pontorson.

20.— Arrivée au pénitencier de Tours.

avril : 22.— Transfert à l'hôpital de Tours.

octobre : ...— Visite de Degeorges à Blanqui.

décembre : 04.— Visite à Blanqui des experts médicaux de Tours.

09.— Blanqui grâcié. Le jour même, il écrit au préfet pour refuser sa grâce.

1845

septembre : ...— Création du Sonderbund sous les auspices autrichiens et français.

22.— Défaite française à Sidi-Brahim.

décembre : 11.— Le traité de Lucerne officialise le Sonderbund, alliance des 7 cantons fidèles au pacte.

janvier : 04.— Le ministre recommande au préfet de passer outre la demande de Blanqui mais de le garder à l'hospice et de faire face aux dépenses.

octobre : .— Blanqui se lève pour la première fois.

Dans l'année : .— Nombreuses visites à Blanqui et contacts avec les organisations ouvrières de Tours.

1846

février 18-mars : 03.— Insurrection polonaise à partir de Cracovie.

mars : 02-03.— Cracovie se rend aux Prussiens. Des insurgés se réfugient dans les montagnes de Galicie et de la Pologne russe.

21-23.— Massacres des conjurés par les paysans soulevés par les Autrichiens.

22.— Cracovie crée un gouvernement provisoire avec Wilziewski.

courant.— Abolition des Corn-Laws.

mars : début .— A Tours, création de l'Union générale.

printemps : .— Blanqui sort de sa chambre.

juin : ...— Ministère Russel-Palmerston.

septembre-octobre : mariages espagnols. Isabelle II et le duc de Cadix, Marie-Louise de Bourbon sa sœur et le duc de Montpensier.

novembre : 6 ou 11.— Ordonnance d'union qui incorpore Cracovie à l'Autriche.

août : 18.— *La Réforme* publie la lettre de Blanqui à Flocon.

novembre : 23.— Houdin dénonce Blanqui. 27.— Blanqui est reconduit en prison à Tours.

Chronologie des principaux événements en France

1847

janvier :

- 11.— La session parlementaire est ouverte.
- mi.— Émeutes du Buzançais.

mars :

- 01-03.— Procès de Tours des inculpés arrêtés fin novembre 1846, accusés d'être les animateurs communistes des émeutes de la faim se terminant par un non-lieu. Le parquet fera appel.
- 17.— Après appel du Parquet, la Cour royale d'Orléans renvoie les accusés relaxés par le tribunal correctionnel de Tours à celui de Blois.

avril :

- 16.— Exécution des condamnés des émeutes du Buzançais.
- 20.— Nouvelle réquisition du procureur.
- 21.— Les sept détenus de Tours renvoyés, dont Blanqui, sont transférés à la maison d'arrêt de Blois.
- 26-29.— Procès de Blois.

juillet :

- 9 ou 10.— Banquet du Château-Rouge. Début de la campagne des banquets.

septembre :

- 19 ou 26.— Cabinet Guizot.

novembre :

- 2ème moitié.— Et jusqu'à fin décembre, organisation de banquets socialistes ou radicaux avec Baune, Blanc, Etienne Arago, Ledru-Rollin.

décembre :

- début.— Banquet de Dijon.
- 28.— Discours de Louis-Philippe à l'ouverture de la session.

1848

janvier :

- 10.— A la Chambre, discussion de l'adresse.
- 31.— Interdiction du banquet de la 12ème légion de la Garde nationale prévu le 22 février.

février :

- 12.— Vote de l'adresse.
- 13.— Discussion sur le banquet interdit.
 - La commission d'organisation du banquet, poussée par Marrast, décide elle aussi l'ajournement.
- 22.— Première journée révolutionnaire : ouvriers et étudiants refusent de capituler et à l'appel de dirigeants improvisés manifestent place de la Concorde.
- 23.— Les Gardes nationaux fraternisent avec la foule. A l'annonce du remplacement de Guizot par Molé, les Parisiens réclament l'illumination des rues. Sous les fenêtres de Guizot, le poste de garde ouvre le feu. « La promenade des cadavres » est un appel aux armes.
- nuit des 23-24.— Nouvelles barricades et combats.
- 24.— Abdication de Louis-Philippe.
 - Constitution d'un Gouvernement provisoire et proclamation de la République.

1847

janvier : 01.— Berne devient Vorort, préside la diète pour 2 ans et nomme Ochsenbein député à la diète.

juillet : 20.— A Berne, la diète décide de dissoudre le Sonderbund.

octobre : ...— Les sept cantons catholiques refusèrent la décision de la diète du 20 juillet.

novembre : 10.— Début des hostilités en Suisse. Guizot envoie des armes au Sonderbund qui sont saisies par la diète.

23.— Reddition d'Abd el-Kader.

29.— Défaite et fin du Sonderbund.

décembre : ...— Naissance du *Risorgimento*.

mars : 01-17.— Blanqui, apparaît comme le principal accusé « communiste » de l'insurrection de Tours.

avril : 29.— Transfert de Blanqui à la prison de Blois.

mai : 01.— Blanqui refuse d'être mis en liberté et de choisir une localité.

31.— Contraint de sortir de prison, il s'installe chez Gouté à Blois. Mais le pouvoir cherche à l'isoler pour qu'il quitte Blois.

juin : 12.— Lettre de protestation de Blanqui au procureur contre la surveillance dont il est l'objet.

29.— Blanqui reçoit des visites de ses anciens co-accusés.

décembre : ...— Articles de Blanqui dans le *Courrier du Loir-et-Cher*.

1848

février : 25.— Arrivée de Blanqui à Paris.

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR LES MEMBRES DES FAMILLES BLANQUI, ALLIÉES OU PROCHES

(BRIONVILLE, SERRE, CANSON, MONTGOLFIER, etc.)

Nous avons rassemblé dans cette annexe des indications biographiques concernant les membres de la famille d'Auguste BLANQUI évoqués dans cet ouvrage. Nous y avons joint les membres des familles proches, celle de la mère de BLANQUI, les BRIÈRE de BRIONVILLE, celle de la femme de BLANQUI, les SERRE, ainsi que celles de ses amis d'enfance et de jeunesse, Étienne de CANSON et Adélaïde de MONTGOLFIER et quelques autres, qui ont joué un rôle incontestable dans la jeunesse de Blanqui ou de ses proches. Ces notices sont précédées de quelques observations qui montrent la fragilité des connaissances acquises et la nécessité de poursuivre les recherches. Les lettres venant des Archives de Moscou, reçues *in extremis*, apportant de nouveaux éléments de réflexion, en sont une illustration supplémentaire.

Outre les registres d'état civil de Puget-Théniers et de Nice, celui, reconstitué, de Paris, le dossier CC 728, n° 462, des AN, les MSS de Blanqui à la BN et autres centres d'archives comme celles de Moscou, des tableaux généalogiques des familles MONTGOLFIER et CANSON, le minutier central des notaires, nous avons surtout utilisé les biographies de Gustave GEFFROY (GG), Maurice DOMMANGET (MD), Samuel BERNSTEIN (SB), Alain DECAUX (AD), Maurice PAZ (MP), Karl Hans BERGMANN (KHB), ainsi que les « Souvenirs » d'Adolphe BLANQUI, les « Autobiographies » d'Auguste BLANQUI, *La proscription des Girondins* de Claude PERROUX, le mémoire de DES que Paule JARRE a consacré à J. D. Blanqui, la thèse de Marie-Hélène RAYNAUD, *Les Moulins à papier d'Annonay à l'ère pré-industrielle. Les Montgolfier à Vidalon*, la biographie de Joseph Garnier par G. MOLINARI, dans *Le Journal des Économistes*, 1881, la *Vie de Henry Brulard* et les *Souvenirs d'égoïsme* de STENDHAL, les *Souvenirs d'un demi-siècle* de Maxime DU CAMP, enfin le *Dictionnaire Biographique du Mouvement ouvrier* de Jean MAITRON (DBMOF), le *Dictionnaire des Parlementaires* de ROBERT, BOURLOTON, COUGNY (RBC), le *Dictionnaire des Conventionnels* de A. KUSCINSKI (AK), la *Nouvelle Biographie Universelle depuis les temps les plus reculés...* du Dr HOEFER, et le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, de Pierre LAROUSSE, etc.

Ses parents

Sur un plan général, les biographies des parents d'Auguste Blanqui ne présentent pas de difficultés notables, sauf sur quelques points particuliers. Nous ne nous étendrons pas sur les divergences d'appréciation des deux frères Blanqui concernant la pensée politique de leur père, Adolphe le considérant comme un vrai Girondin, Auguste admirant en lui un Montagnard convaincu mais effrayé par la violence. Personne ne pourra trancher ce débat. Nous nous contenterons d'évoquer quelques « détails » qui ne manquent cependant pas d'intérêt quand on cherche à comprendre comment s'est formée la personnalité du jeune Blanqui.

Dans le premier texte autobiographique, nous avons remarqué que Blanqui insistait sur l'absence de son père entre 1814 et 1815 tout en faisant abstraction de celle de sa mère. Les biographes évoquent cette séparation sans y attacher d'importance particulière. Ils n'en fixent pas non plus la durée, facteur cependant essentiel dans l'évolution psychologique d'un enfant de neuf ans. Il nous a donc paru utile de rechercher à quel moment Dominique et Sophie Blanqui avaient quitté Puget-Théniers.

Après les adieux de Fontainebleau et la reprise du pouvoir par l'administration sarde, Jean Dominique Blanqui ne partit pas tout de suite. Le 1^{er} juin, il écrivait encore de Puget-Théniers au nouveau ministre de l'intérieur pour solliciter un emploi (GG 48), ce qui prouve qu'il n'avait pas encore reçu l'annonce de l'héritage de la tante de sa femme, morte le 18 mai 1814 (MD 22), nouvelle qui devait transformer leur vie. Par contre, le 26 juin, sa femme lui écrivait d'une façon qui ne laisse aucun doute sur leur éloignement (AD 32) et ce n'est pas lui qui a déclaré la naissance de sa fille Aglaé, le 8 juillet 1814 (état civil). On peut

donc penser qu'il est parti courant juin laissant là tout le reste de la famille. Sophie Blanqui devait accoucher peu après, le 8 juillet, date d'une nouvelle lettre de J.-D. Blanqui adressée à l'administration sans précision d'origine (GG 51).

En faisant abstraction de la présence de sa mère pendant cette courte période, Blanqui semble confondre les deux départs en un seul. Ce n'est donc qu'après quelques mois qu'elle partit, sans doute en octobre 1814, puisque, le 2 novembre, Jean Dominique écrivait à sa femme qu'il avait bien reçu sa lettre lui apprenant qu'elle se trouvait à Paris (AD 37). Adolphe a raconté ce voyage qui dura 13 jours. Mme Blanqui resta probablement à Paris jusqu'au printemps, une nouvelle lettre de Jean Dominique à sa femme du 22 mars 1815 laissant entendre qu'ils étaient séparés depuis près d'un an (AD 32). Il la rejoignit et écrivit le 29 de Paris, 43 rue des Fossés-M.-Le-Prince, pour proposer ses services à l'Empereur. En avril tout le monde revint à Grandmont, d'où Sophie écrivit à son tour à Napoléon le 2 mai. De Paris, Sophie écrivit à Carnot le 16 mai (GG 51, 52), Jean Dominique étant à Marmande pendant les Cent-Jours. Les parents et leurs deux aînés ne se réunirent à Grandmont sans doute qu'après Waterloo. C'est seulement après octobre 1815 que toute la famille s'y retrouva.

BLANQUI, Jean Dominique, né à Drap, près de Nice, le 23 avril 1757, mort à Paris, le 31 mai 1832, fils de tanneur aisé, fut élève, puis professeur de mathématiques et de physique au lycée de Nice. Partisan des idées nouvelles, il était membre de la Société populaire de Nice (club des jacobins) et poussa ses concitoyens à solliciter la réunion du Comté à la France lorsque le Comté de Nice fut conquis par les troupes françaises. Délégué à la Convention avec Veillon le 12 janvier 1793 par les Niçois, il y fut élu le 31 janvier avec Castus Massa et Séraphin Dabray. Admis à siéger le 24 mai, avec ses co-élus, il rejoignit la Gironde et, le 31, vota contre la pétition demandant l'arrestation des ministres et députés girondins qui devait de toute façon intervenir le 2 juin. Il abandonna les travaux parlementaires mais signa, le 19, les protestations dites des 6 et 19 juin et fut arrêté le 4 octobre avec soixante-et-onze autres protestataires, dont ses co-élus, et incarcéré à La Force. Ses rétractations des 7 et 8 octobre, communes à la plupart des détenus, et sa lettre du 15 novembre à Robespierre, le « Maître de l'heure », n'adoucirent en rien sa captivité, mais par contre, bien qu'il ne se soit pas associé à une autre lettre au même destinataire du 21 juin 1794, lui firent grand tort après Thermidor (27 juillet 1794). Après ses *Dix mois d'agonie*, il resta emprisonné encore près de 3 mois, d'abord transféré à l'Hôtel des Fermes, puis à la caserne des Carmes. Il ne retrouva la liberté, encore que provisoire, que le 19 octobre 1794 et fut rappelé à la Convention le 11 décembre 1794, toujours avec Dabray et Massa. Malade quelque temps après sa sortie de prison, il fut soigné par sa logeuse Madame de Brionville et sa nièce. Au printemps suivant, en tant que représentant du peuple, il fut chargé en application de la loi du 14 germinal an III (3 avril 1795) de surveiller les grands travaux publics dans les départements du Midi. On retrouve plusieurs rapports sur ces missions effectuées entre mai et juillet 1795, dans le Vaucluse, les Bouches-du-Rhône, le Var et Nice. Il fut élu le 21 octobre 1795 au Conseil des Cinq-Cents, s'occupant des questions financières.

Il épousa, le 8 octobre 1796, Sophie BRIÈRE de BRIONVILLE, âgée de seize ans, la nièce de son hôtesse parisienne. Après avoir quitté les Cinq-Cents en avril 1797, il semble avoir rejoint Nice où il aurait repris des activités de manufacturier en cuir. Son premier fils, Adolphe y naquit le 4 novembre 1798. La même année, son frère Joseph, appartenant à un ordre religieux, qui avait suivi la monarchie sarde et aurait combattu la République les armes à la main, revint dans la région et, dans ce milieu devenu hostile, fut abattu. Partisan d'un pouvoir fort qui ferait la synthèse du nouveau régime et de l'ancien (p), Jean Dominique applaudit au 18 Brumaire (9 novembre 1899) qui lui donna l'occasion de rentrer dans la vie politique. Nommé juge au tribunal correctionnel de Nice pour un mois (de germinal au 5 floréal an VIII), il fut le premier sous-préfet de Puget-Théniers du 26 avril 1800 jusqu'à l'abdication de Napoléon à Fontainebleau (6 avril 1814). Dans ses *Souvenirs*, son aîné, Adolphe raconte leur vie familiale et les malheureuses tentatives de grands travaux de Jean Dominique au cours de cette période. Il prononça et publia un discours à la naissance de l'héritier de l'Empire qui fut publié : *In optatissima Romae Regis nativitate festivum carmen*

J. D. Blanqui..., Nicaeae, apud Cougnet patrem et filium, 1811, in 8°, 8 pages. Se retrouvant sans emploi avec la chute de l'Empire et, de plus, menacé, l'ancien sous-préfet sollicitait en vain auprès de la première Restauration un poste quelconque lorsque l'héritage de sa femme du château de Grandmont résolut bien des problèmes. Cependant, comme on l'a vu, Jean Dominique ne devait partir que vers le 10-15 juin et, après avoir gagné un procès contre d'autres co-héritiers, il décida d'installer sa famille à Grandmont. Il fut naturalisé français le 30 décembre 1814.

Le retour de Napoléon à Paris, en mars 1815, l'envoya à la sous-préfecture de Marmande pour les Cent-Jours où il fut nommé le 25 mai, trois semaines avant la chute..., d'où il revint sans ressources et à pied après Waterloo. A part de brefs séjours à Paris et l'échec d'une tentative d'école privée organisée à Aunay avec Adolphe, il dut se résoudre à la vie campagnarde jusqu'en 1826-1827, époque vers laquelle Adolphe devait racheter le domaine. Les époux Blanqui semblent avoir vécu à Paris chacun de son côté. Jean Dominique mourut du choléra lors de l'épidémie de 1832, le 31 mai, à son domicile, au 5 de la rue St-Gilles.

BRIÈRE de BRIONVILLE, Augustine Sophie, Madame BLANQUI (1780-1858). Petite-fille d'Alexandre François BRIÈRE de BRIONVILLE, capitaine de garde-selles à Noyons au début du siècle. D'après Adolphe Blanqui et la plupart des biographes, elle avait été adoptée dans son enfance et élevée par sa tante Jeanne Claude BRIÈRE de BRIONVILLE, et l'aidait dans ses tâches d'hôtesse et de soutien des conventionnels prisonniers. D'après d'autres auteurs, notamment K.H. BERGMANN, *op. cit.*, qui ne précise pas sa source, elle était la propre fille de Madame BRIÈRE de BRIONVILLE. C'est dans l'accomplissement de ces tâches qu'elle connût Jean Dominique BLANQUI, lors des séjours de celui-ci chez sa tante, lors de sa détention et de sa libération. Elle l'épousa le 8 octobre 1796. Il semble qu'elle n'ait pas toujours apprécié la vie difficile de la sous-préfecture et elle fit des séjours à Paris, où elle accoucha de son second fils, Gustave, en décembre 1800, quelques mois après l'installation à Puget-Théniers. Enceinte de 7 mois lorsqu'elle hérita du château de Grandmont, à Aunay s/Auneau en Beauce, près d'Ablis, elle dut laisser partir seul son mari prendre possession de l'héritage et s'en alla dès que cela lui fut possible, apparemment vers la mi-octobre 1814, laissant ses cinq plus jeunes enfants à sa tante de Brionville, dont Auguste, âgé de moins de 10 ans, qui se dit « l'aîné » et la petite Aglaé qui n'avait que 3 mois. Après treize jours de voyage, elle passa l'hiver à Paris où Jean Dominique la rejoignit au printemps, Napoléon à peine débarqué. Rentrée à Grandmont, où elle avait fait de courtes apparitions, sans doute avant la fin des Cent-Jours, elle fit face avec énergie aux exigences des troupes d'occupation. Nous n'avons rien à rajouter aux biographies, à part quelques traits qui ont été soulignés dans tel ou tel texte. D'après les « Souvenirs » d'Adolphe, qui laisse peut-être ainsi percer son réalisme d'économiste conscient de la primauté de la valeur vénale des choses, c'était une femme autoritaire, frivole et fort dispendieuse, mais vertueuse. Peut-être ne pouvait-il bien comprendre, quand il rédigea ses « souvenirs », une femme dont les grossesses successives l'irritaient, qui a constamment soutenu depuis sa jeunesse la lutte des révolutionnaires et qui semble avoir toujours préféré son jeune frère dont il ne partageait pas les idées. Nous n'avons que fort peu d'appréciations d'Auguste sur sa mère, qu'il semble avoir tenue très au courant de sa vie, mais par contre, les deux frères s'accordent pour témoigner que leur mère vivait plus souvent à Paris, 96, rue de Montreuil, non loin de la Barrière du Trône, qu'à la campagne. Elle n'en soutint pas moins Louis Auguste à travers toutes ses épreuves, avec une énergie qui ne se démentira jamais. Elle restera aussi jusqu'à la fin le centre de sa famille.

Ses frères, sœurs et alliés

A l'état civil de Nice, on relève la déclaration de la naissance de :

- Jérôme, Adolphe, né le 14 brumaire an VII, soit le 4 novembre 1798.

A l'état civil de Paris, 2^e arrondissement, on relève la déclaration de la naissance de :

• Jacques, Henri, **Gustave**, le 10 nivôse an IX, soit le **31 décembre 1800**. Son père, retenu par ses fonctions, n'était pas présent à sa déclaration. Il est né chez sa grand-tante Jeanne Claude Brionville, rue Neuve Saint-Roch.

A l'état civil de Puget-Théniers, on relève les déclarations de la naissance de cinq enfants :

• Claudine, Alexandrine, Berthe, **Sophie**, le 2 nivôse an XI, soit le **23 décembre 1802**,

• Louis, **Auguste**, le 19 pluviôse an XIII, soit le **8 février 1805**,

• Adélaïde, Dominique, **Uranie**, le **28 décembre 1808**,

• Dominique, **Jérôme**, le **13 septembre 1811**,

• Henriette, Sophie, **Aglaé**, le **8 juillet 1814**.

A ces sept enfants, il faut ajouter, comme étant connus et dûment "répertoriés", si l'on peut dire :

• Marie **Zoé**, la filleule de Blanqui, baptisée le 6 septembre **1816** (MP 31),

• Adèle **Élisabeth**, née plus tard (AD 63, MD 36) et filleule du curé d'Aunay s/Auneau (MP 31) [**1818**] (MD 129, KHB 649),

• **Adolphe**, née également plus tard (AD 63, MD 36) [**1822**] (MD 129, KHB 649).

D'après les actes et registres d'état civil connus et les relevés qui y suppléent, Louis Auguste est le **quatrième** enfant de la famille. Il y avait donc, **en 1813, six enfants et sept après juillet 1814**, trois filles et quatre garçons. Les **dix** enfants, six filles et quatre garçons étaient **tous vivants** au début des années trente (août 1833) (cf. *infra*).

A partir de là, même pour ceux qui sont les mieux connus : Adolphe, Sophie, (Madame BARRELIER) et Zoé, (Madame ANTOINE), la vie des frères et sœurs d'Auguste Blanqui pose des problèmes qui ne sont pas sans intérêt, dans la mesure où l'on s'aperçoit qu'ils sont tous intervenus à un moment ou un autre de sa vie. Ces problèmes seront évoqués pour chacun d'entre eux, mais il semble utile de faire dès maintenant quelques remarques d'ordre général.

I.— Nous avons été frappés par les contradictions existant entre les informations fournies par les différents états civils et celles contenues dans le texte d'Auguste Blanqui, celles que l'on peut lire dans les « Souvenirs » d'Adolphe Blanqui et enfin celles que nous apportent les biographies.

Outre l'inadéquation entre les déclarations des deux frères et l'état civil, l'ambiguïté concerne surtout l'identité de plusieurs d'entre eux : celle des cinq jeunes voyageurs « abandonnés » de leurs parents, celle de son frère Gustave, en général considéré comme plus jeune que lui, et celle de sa sœur Aglaé, totalement gommée des biographies, au moins au-delà de sa neuvième année.

Nous avons vu (texte 1, page 39) qu'Auguste se disait l'aîné des cinq enfants qui remontèrent de Puget-Théniers en 1815 et que nous n'avons pu identifier l'un d'eux. S'ils étaient cinq sur sept, il ne pouvait être l'aîné, puisqu'il était le quatrième enfant déclaré à l'état civil.

Adolphe écrit (*loc. cit.*) : « A la fin de 1813, mon père comptait déjà sept enfants, quatre fils et trois filles, bientôt suivis de trois autres, ce qui porta un moment à dix cette lourde famille » (p. 109). Ce n'est évidemment pas conforme à l'état civil d'après lequel cette situation a bien existé, mais après juillet 1814. Par ailleurs il explique : « Ma mère impatiente d'occuper notre domaine devança avec une de mes sœurs et moi le moment du départ de toute ma famille [...] » (p. 778), sans préciser laquelle de ses sœurs. Lorsque l'on suit les biographies qui font de Gustave un cadet d'Auguste et celui-ci quand il s'affirme avoir été l'aîné

du voyage du reste de la famille, on pense à Sophie. C'est ce que nous avons cru longtemps avant d'avoir eu connaissance de l'état civil de Gustave. Maintenant on ne peut trancher.

A la suite de Geffroy et sans en expliquer l'origine, les biographes ont introduit la notion d'enfants morts en bas âge, qu'Adolphe n'évoque en aucune façon, alors que, chronologiquement, c'est lui qu'ils ont généralement suivi¹. Nous ne trancherons pas entre ces divergences, mais nous n'avons rien trouvé qui puisse expliquer le récit de Blanqui ni les différences de dates entre Adolphe et l'état civil, sauf une erreur de lecture de manuscrit, ni, enfin, comment, sans dépasser le nombre total de dix enfants, deux filles pouvaient être mortes en bas âge, alors qu'aucune ne l'était lorsque l'on perd la trace de chacune d'elle².

On peut simplement remarquer que les légères entorses chronologiques que l'on pourrait imputer aux deux frères sont facilement compréhensibles, le plus jeune ayant été profondément marqué par un double traumatisme : un événement familial majeur et le déferlement des armées étrangères ; l'aîné, sorti de l'enfance, ayant sans doute été davantage impressionné par d'autres événements, comme le retour de Napoléon, le soutien à son père, l'occupation prussienne, ou des débuts professionnels difficiles. Il était détaché de cette ribambelle d'enfants dont il avait été séparé pendant un an et les événements avaient sans doute laissé des traces plus profondes à l'époque où ces souvenirs ont été rédigés ! Il y aurait encore bien d'autres petits faits à relever. Signalons en particulier une énumération des frères et sœurs de Blanqui vivant en août 1824 avec leur âge respectif, proposée par MD (36) d'après divers témoignages, reprise par AD (63), et HKB (566). Or, cette liste ne correspond pas avec l'état civil et fait « disparaître » l'une d'elles, Aglaé. Cette énumération sera évoquée pour chacun des membres de la famille. Enfin MD (128) parle de Sophie, l'aînée, et de Zoé comme étant la troisième fille de Mme Blanqui, alors qu'elle est la quatrième. Jusqu'à plus ample informé, nous pensons devoir suivre l'état civil.

II.— Il existe aux Archives nationales, dans les dossiers de la Cour des Pairs, un carton (CC 728 n° 462), riche de 84 pièces qui ne semblent pas avoir été utilisées, et dans lequel nous avons puisé de nombreuses précisions sur la famille Blanqui. Il contient :

- La condamnation à mort par arrêt du 31 janvier 1840 ; les lettres patentes du 1er février commuant la peine en celle de déportation (cf. texte 67, p. 422) ;
- Le dossier relatif aux recherches effectuées pendant sa fuite, le cachet saisi dans son jardin (texte 67 et n. 11, p. 415) ; la lettre de Blanqui au procureur (cf. texte 64, p. 398) ; un rapport de gendarmerie, hélas non daté, mais sans doute rédigé pendant que Blanqui était « en fuite » (ce rapport nous a posé très longtemps un problème difficile sur l'identité de l'une des sœurs, celle qui avait épousé Joseph Garnier, jusqu'à ce que Francis Dénier nous communique l'extrait de l'état civil du 8^e arrondissement de Paris, cf. *infra*, notice sur Aglaé Blanqui) ; les lettres d'Amélie Blanqui réclamant la restitution des papiers de famille ;
- Des documents relatifs à l'arrestation de Blanqui en 1839 : ordonnance de non-lieu concernant la veuve Cuny de Saint-Germain-en-Laye, suspectée d'avoir hébergé le fugitif.

1. Telles sont les conclusions, à quelques nuances près, chez GG, p. 44 : « En 1813, il a sept enfants, quatre fils et trois filles. Il aura dix enfants, trois autres filles, deux mortes en bas âge », p. 46 (après les adieux de Fontainebleau) : « Dominique Blanqui, forcé de quitter le territoire... avec huit enfants », et p. 48 : « sept enfants à élever — l'un des huit meurt en 1814 », p. 55, il cite quatre filles, vers 1823 : Uranie, Zoé, Aglaé, Sophie ; MD, p. 21 : « en avril 1814, [...] huit enfants » ; SB, p. 19 : « sept enfants étaient déjà nés en 1813, trois autres devaient encore suivre » ; AD, p. 27, évoquant la famille sous l'Empire : « Grandir entre une ribambelle de frères et sœurs — sept en tout ici, quatre fils et trois filles », avec une note : « Les Blanqui auront dix enfants, dont deux filles mortes en bas âge ». MP, p. 23, précise simplement qu'Auguste Blanqui est le cinquième enfant de la famille. Pour MD, p. 19, il est le troisième. C'est implicite pour les autres qui, sans plus de précision, le citent après Adolphe et une fille ou comme P. LAROUSSE et les dictionnaires biographiques pour qui il est le deuxième fils du conventionnel. Plus récemment, pour G. DANVIER, p. 11, Blanqui est le troisième de neuf enfants et HGB, p. 21, reprend : « en 1813, ils sont déjà sept », et « Auguste est le troisième » (p. 566), etc..

2. Les âges les plus bas sont 11 ans pour Adolphe et 15 pour Élisabeth, ce qui ne signifie nullement qu'elles n'aient pas vécu plus longtemps.

Procès verbal d'arrestation d'A. Bouvet, Th. Vinturoux, H. Breton, A.J.S. Dubois, J.F. Costis le 14 octobre dans la cour de l'Hôtel d'Aumont, rue de l'Hôtel de Ville (cf. texte 64, note *, p. 398).

• Les liasses de papiers saisis chez Joseph Garnier, (cf. ci-dessous), époux de sa sœur Aglaé, le 13 mai 1839, et non le 31 mai et sans indication de lieu selon le rapport Mérilhou (cf. texte 63, n. 9, p. 389). Ces papiers étaient dans une malle déposée, comme elle le dit elle-même, par Amélie Blanqui chez « le beau-frère de mon mari » lorsqu'elle rejoignit Auguste à Fontevault en janvier 1837 (cf. texte 60, n. 10, p. 365). On y trouve :

1° Dossier n° 28, l'affaire des poudres, dont la « défense de Blanqui » (cf. texte 59, p. 351) ;

2° Dossier n° 64, vingt-cinq listes de noms et adresses ;

3° Dossier n° 65, listes diverses se rapportant à la Société des Amis du Peuple et à l'Association pour la liberté de la presse (datant donc de 1830 à 1834) ;

4° Dossier n° 66, listes d'armuriers, arquebusiers, plombiers, mairies, maisons de détention, prisons militaires, monts de piété, ministères (celles dont fait état le rapport Mérilhou, cf. texte 63 et n. 9, p. 389) ;

5° Dossier n° 70, deux proclamations de juillet 1830 (cf. texte 8, n. 1, p. 74) ;

6° Dossier n° 73, le plan de la place royale (cf. texte 63 et n. 13, p. 392), curieusement placé dans le même dossier que le rapport sur la Ligurie qui ne peut dater que de 1830 (cf. texte 9, p. 93) ;

• De très précieuses listes des correspondances privées saisies dans les malles situées chez Joseph Garnier. Il s'agissait essentiellement de lettres de sa famille et d'amis proches, datant de 1815 à 1834 pour la plupart, très instructives sur les relations familiales de Blanqui et ses habitudes précoces de clandestinité, ainsi que cinquante-six lettres de recommandation pour son voyage en Morée (cf. texte 4, p. 62).

BLANQUI, Jérôme, Adolphe, frère aîné d'Auguste, né à Nice, le 4 novembre 1798, mort à Paris le 29 janvier 1854. Il fit ses études à Puget-Théniers puis à Nice de 1810 jusqu'à la Restauration, quitta Puget-Théniers en octobre 1814 pour accompagner sa mère à Paris et rejoindre son père à Grandmont. Il était à Paris lors du retour de Napoléon, le 20 mars 1815 et semble en avoir été profondément marqué. Retourné à Aunay, il n'avait de cesse que de revenir à Paris. Il subsiste quelques ombres pour les années 1816-1818, époque précisément où il joua un rôle déterminant pour la scolarité et l'avenir d'Auguste. MD (26) et AD font en effet entrer les deux frères à la célèbre pension de Jean Massin en octobre 1818, mais Adolphe avait déjà rempli pendant de courtes durées la fonction de maître d'internat dans d'autres établissements, ce qu'il évoque dans ses « Souvenirs », sans être précis sur les dates (p. 792-794). Ses descriptions le sont suffisamment cependant pour penser qu'il était à Paris au moment où commence la disette de 1816, plus exactement à Bourg-la-Reine, puis à Paris, faubourg Saint-Antoine et enfin quelques semaines chez Massin. Il passe l'été 1816 chez le conseiller d'État Hély d'Oissel, puis entra pour six années scolaires au service de Massin comme répétiteur, secrétaire et professeur de mathématiques (rentrée 1816). L'on sait que dès qu'il en eût les moyens, il fit tout ce qu'il put pour faire venir son jeune frère. AD cite une lettre d'Adolphe datée de janvier 1817 qui indique clairement qu'il se trouve à Paris chez Massin déjà depuis suffisamment longtemps pour avoir préparé l'arrivée de son jeune frère. D'autres lettres de janvier et février 1818 précisent formellement qu'Auguste se trouve lui-même chez Massin depuis un certain temps puisqu'après avoir été malade en janvier, il reprenait en février ses études interrompues. De plus, GG (54), qui ne donne pas de date et cite Adolphe, parle d'Auguste comme d'un enfant de 12 ans. On peut penser qu'Auguste est rentré en cours dans les dernières semaines de 1817. A la suite d'une dispute avec Massin, à la rentrée 1823, provoquée par un retard d'un retour de voyage en Angleterre, Adolphe, abandonnant ses fonctions de secrétaire, mais assurant encore son enseignement pendant un an, s'installa indépendamment chez lui avec Auguste, leur jeune sœur Uranie, et la tante de Brionville, permettant ainsi à son frère de poursuivre sa scolarité avec succès.

Enthousiasmé par l'enseignement de J.-B. Say, dont il fréquenta le salon dès 1820 et dont le fils, Alfred, était à la fois son élève et l'ami d'Auguste, il entreprit des études approfondies d'économie politique. Professeur d'histoire et d'économie industrielle à l'Athénée royal et à l'École de commerce en 1825, il en devint le directeur en 1830, et, à la mort de J.-B. Say (1832), lui succéda dans toutes ses fonctions, y compris à l'Académie des sciences morales et politiques. Libéral, orléaniste de bonne volonté, il fut en 1846 député de la Gironde, ministériel mais indépendant. Partisan du libre échange et ennemi des taudis, il exerça une incontestable influence. Il publia d'importants ouvrages d'économie politique et une très intéressante enquête sur les *Classes ouvrières en France* (1848) qui renouvelait celle de Louis-René Villermé. (Sur Adolphe Blanqui, cf. la thèse de Francis DÉMIER, *op. cit.*).

Il avait épousé Louise Julie CHAIGNEAUX, le 12 janvier 1826, et, lui qui reprochera si amèrement à sa mère ses dix maternités en 24 ans, eut la satisfaction, quatre ans avant de mourir, de célébrer la naissance de son septième enfant. Il avait eu, au moins (état civil de Paris), du 8 mars 1827 (Ines) au 10 janvier 1850 (Marie), quatre filles et trois fils. L'une, Fanny Adolphine, (21 janvier 1834), fut baptisée dans la religion protestante (MD, qui ne parle que des filles) et la dernière, qui épousa en 1870 Hippolyte MAZÉ, fut l'une des sources de Gustave GEFFROY.

Il joua un grand rôle durant la jeunesse de son frère et pendant les premières années de la monarchie de Juillet au moins jusqu'en 1832. Il intervint encore pour lui en 1836, auprès du préfet du Maine-et-Loire, Raymond Gauja, l'ancien carbonaro, lorsque Auguste était emprisonné à Fontevault. Il semble enfin que les relations fraternelles subsistèrent jusqu'en 1839 et au delà, quand leur sœur Aglaé était la femme de Joseph Garnier (cf. *infra*), qu'Auguste assistait à ses cours avant mai 1839, sans doute clandestinement, et qu'il lui envoyait encore des livres au Mont-Saint-Michel, se proposant même de lui rendre visite (cf. texte 141, p. 625). D'après MD (*Blanqui à Belle-Ile*, p. 260), c'est lui qui aurait été nommé tuteur du jeune Estève et sa mort posait de nouveau le problème. Mais cette version ne fut pas reprise par la suite. Bien qu'il existe de nombreuses preuves de leurs divergences profondes (cf. entre autres, texte 92, p. 497), on ne peut exclure que, volontairement ou non, la position d'Adolphe, conseiller écouté du gouvernement, ait joué en faveur (ou en défaveur ?) de son frère, à son insu et contre sa volonté, jusqu'en 1847-1848. Rappelons enfin l'existence d'une lettre d'Auguste à la mort de son aîné (citée par GG et MD) qui témoigne de la survivance de l'amour fraternel, au-delà des vicissitudes des luttes politiques.

BLANQUI, Jacques, Henri, Gustave, né à Paris, le 31 décembre 1800 (MD, AD et HGB lui attribuent 16 ans en 1824). S'il est certain qu'il était bien l'un des quatre fils des parents Blanqui vivant en 1813, il est très difficile de savoir, dans l'état actuel de nos connaissances, s'il faisait partie de l'exode de 1815. Des lettres de lui, datées de 1829-1830, sans précision de lieu, figurent parmi les pièces saisies en 1839. Commissaire aux vivres à bord du brick français, le *D'Assas*, de Brest, que Louis BLANC (IV, 348) signale en mars 1835 portant des dépêches du gouvernement français aux États-Unis, il accompagna sa mère au Mont-Saint-Michel le 24 décembre 1841 (MD, 280), huit jours avant la mise au point du plan d'évasion par Blanqui, Barbès et Martin Bernard. Il mourut, sans doute au cours d'une traversée, à Cayenne, le 5 septembre 1856 (AD, 457). Nous étions frappés, jusqu'aux archives de Moscou (texte 132, p. 605), de constater que ses frères n'en parlent pas nommément. Cependant, contrairement aux commentaires habituels, nous pensons que c'est lui qu'Adolphe, qui n'avait que deux ans de plus, évoque dans ses souvenirs : son « frère cadet » qui, contrairement à lui, « a dû se contenter de l'enseignement primaire du collège de Puget-Théniers ». Il est évident qu'il ne peut s'agir d'Auguste qui ne fut jamais en âge d'aller au lycée de Nice. Les biographes le désignent unanimement comme étant plus jeune qu'Auguste, tout en citant l'ouvrage de L'HOMMÉDÉ, *Le Mont Saint-Michel, prison politique sous la Monarchie de Juillet*, voire même la page dans laquelle il est fait état du voyage de Gustave au Mont-Saint-Michel et qui comporte l'état civil précis de ce frère. Les dictionnaires, biographiques ou non, le font également quand ils désignent Auguste comme le second fils de la famille.

BLANQUI, Claudine, Alexandrine, Berthe, Sophie, née le 23 décembre 1802, à Puget-Théniers-Paris 1879. Sur les suggestions des biographes, nous avons toujours pensé qu'elle était partie de Provence dès octobre 1814 avec sa mère. Nous ne pouvons ni le confirmer ni l'infirmer. Elle semble avoir vécu la plupart du temps à Grandmont et épousa le 12 octobre 1829 Charles BARRELIER, fermier beauceron, de qui elle eut neuf enfants. Le jeune Blanqui avait essayé en vain d'empêcher le mariage (MD), ce qui provoqua une violente querelle familiale. Mais Sophie ne semble pas lui en avoir tenu rigueur (ses lettres à son frère, saisies en 1839, datent de 1831 et 1832), car elle fut l'un de ses principaux soutiens jusqu'à sa mort. Sa visite au Mont-Saint-Michel en 1843, où elle amena au prisonnier, encore sous le coup de la mort de sa femme, son fils, le jeune Estève, fut une joie immense pour lui. Elle habita longtemps rue du Cardinal-Lemoine et l'une de ses filles, Bérangère, épousa le docteur Lacambre, le grand ami de Blanqui. De ce ménage, une fille, Mme SOUTY, fut en relation avec Maurice Dommanget qui cite souvent son témoignage. Une autre fille de Sophie, Mme LARONDE, fut en relations avec Gustave Geffroy. Dans l'énumération de 1824 citée par MD et AD, qui expliquent partout ailleurs que Sophie était l'aînée d'Auguste, elle aurait eu 14 ans en 1824, au lieu de 22. Nous aurons souvent l'occasion de la rencontrer dans ces volumes.

BLANQUI, Adélaïde, Dominique, Uranie, née le 28 décembre 1808 à Puget-Théniers, avait épousé un riche homme d'affaires argentin, du nom de SANTA-MARIA (MD, *Blanqui à Belle-Ile*, p. 258) dont elle eut trois fils et qui avait donné le nom d'Auguste Blanqui à l'un de ses paquebots. D'après la liste des lettres saisies en 1839, plusieurs sont signées SAINTE-MARIE, datées de 1828 à 1834 et adressées à son frère ou à des « boîtes à lettres » comme Etienne de Canson ou Félix Mathé. Elle vécut au moins une année parisienne avec Adolphe, Auguste et leur vieille tante (1823-1824). Après avoir passé plusieurs années en Argentine, vingt-sept ans après (vers 1850), elle se souvenait encore de sa vie commune avec ses frères (MD, 31). L'énumération de 1824 ne lui donne pas d'âge, mais attribue à Gustave celui qu'elle avait d'après l'état civil. Notons qu'à part cet ouvrage, l'un des premiers de Maurice DOMMANGET sur Blanqui, aucun biographe ne cite le nom de Sainte-Marie ou SANTA-MARIA.

BLANQUI, Dominique, Jérôme, né le 13 septembre 1811, à Puget-Théniers, sourd et handicapé mental, vivait de travaux de charpente et recevait parfois la visite d'Auguste (AD), (MD, AD, 12 ans selon l'énumération de 1824). Il survécut à Blanqui. *Le Rapport de la gendarmerie départementale d'Eure-et-Loir d'une fouille chez les Barrelier*, retrouvé dans le dossier CC 728 (1839) parle de lui ainsi :

« [...] Dans la pièce voisine de la chambre des époux Barrelier, était couché, quand nous y entrâmes, le sieur Blanqui, surnommé Bichat, frère cadet d'Auguste, qui parle avec difficulté et est dans un état voisin de l'idiotisme ; il est employé à Paris comme menuisier ébéniste.

Ce jeune homme qui montre de l'effroi à notre vue était chez sa sœur depuis près d'un mois, les gendarmes d'Auneau qui connaissent personnellement Auguste Blanqui ainsi que le sieur Roussel et les agents prétendent que ce frère, quoique plus jeune, lui ressemble beaucoup. »

BLANQUI, Henriette, Sophie, Aglaé, née le 8 juillet 1814 à Puget-Théniers, avait adressé à son frère plusieurs lettres de 1828 à 1830 signalées dans les pièces saisies en 1839, alors que, évoquée par GG (p. 55) en 1823, à sa naissance par MP (p. 28, prénommée Henriette), elle ne figure pas dans l'énumération MD-AD de 1824 et n'est citée dans aucune autre biographie de Blanqui. MD (128) précise même que Zoé est la 3ème fille de Mme Blanqui, excluant ainsi Aglaé. Les textes des Archives de Moscou confirment largement les relations familiales tant avant qu'après son mariage, le 21 décembre 1836, avec Joseph Garnier (état-civil du 8^e arrondissement). C'est chez elle, place de la Barrière du Trône, où son mari avait créé une école d'apprentissage, qu'Amélie Blanqui déposa les malles de documents de Blanqui en janvier 1837, quand elle partit le rejoindre à Fontevault. Il semble que ces précieuses archives y soient restées puisqu'elles n'ont été saisies par la police que le 13 mai 1839, quand Blanqui tentait de lui échapper. Sachant que pendant leur séjour à Gency, de 1837 à 1839, les époux Blanqui venaient très souvent à Paris, surtout Blanqui pour organiser la Société des Saisons,

on peut penser que c'est chez cette sœur, comme cela arrivera plus tard avec les autres, qu'ils trouvèrent un gîte, malgré quelques divergences entre les beaux-frères. Un problème se pose au sujet de sa postérité. Bien qu'étonnés de la pluralité des prénoms, nous avons pensé que le couple Blanqui-Garnier n'avait eu qu'une fille, Inès Aglaé, née le 6 mars 1839 (état-civil), prénommée Jenny dans la biographie de son père par Molinari qui ne parle pas d'Inès Aglaé. La lettre qu'Amélie Blanqui lui adressa le 12 août 1839, trouvée dans les archives de Moscou et que nous publions (p. 591), semble montrer qu'il s'agirait de deux enfants, Jenny, née en fin 1837 ou début 1838 et Inès Aglaé dont nous ne savons rien. Nous n'avons pas eu le temps de rechercher les éléments nécessaires dans l'état-civil reconstitué. Aglaé mourut à une époque très difficile, le 7 mai 1839, sans doute inhumée le 10 ou le 11, veille de la prise d'armes... Il faut aussi évoquer à l'occasion de ce décès le fameux rapport de gendarmerie (CC 728), déjà cité, dont une erreur de prénom nous plongea longtemps dans la perplexité :

« Rapport de la gendarmerie départementale d'Eure-et-Loir d'une fouille chez les Barrelier :

Des lettres à Zoé (sic) Garnier, sœur de Madame Barrelier (morte depuis quelques mois) ont été retrouvées. [...] » (la suite est citée plus haut).

N'ayant pas disposé tout de suite des documents d'état civil, nous nous sommes longtemps interrogés sur l'identité de cette « Zoé » Garnier.

Malgré la disparition d'Aglaé, Amélie Blanqui demeurera chez son beau-frère en 1839, ce qui prouve de bonnes relations et récupérera les papiers personnels de la famille en février 1840, elle habitait alors Hôtel de Saxe, 22, rue Jacob.

L'occultation dans les biographies de cette sœur, qui constitue pourtant l'un des premiers témoignages du soutien fraternel dont bénéficiera Blanqui toute sa vie, pourrait s'expliquer par l'absence de toute évocation dans les documents connus ou utilisés jusqu'à présent. Une question reste posée quant à ce silence absolu qui l'entoure, ainsi que son mari, lors du procès des journées de mai 1839, alors que la police, qui surveillait Blanqui, et la justice, ne pouvaient ignorer ces relations. Le fait que les papiers aient été saisis dès le 13 mai le montre amplement. De plus, il est évident que le pouvoir ne pouvait ignorer le deuil familial d'un personnage comme Adolphe et que les liens familiaux étaient connus puisqu'Amélie continuait à écrire à la chancellerie de chez son beau-frère. On est étonné que le témoignage de V. Hugo, si souvent utilisé, soit resté dans l'oubli, même s'il donne une fausse indication : « Le 11 mai 1839, il enterra une sœur qui l'avait élevé (sic) et tendrement aimé ; il sortit du Père Lachaise pour [...] reconnaître les positions de l'éméute... » (*op. cit.*, vol. VII, p. 1149).

BLANQUI, Marie, Zoé, née en août-septembre (?) 1816, la filleule de Blanqui, baptisée le 6 septembre 1816 à Aunay (MP) (MD, AD, 8 ans en 1824), a beaucoup écrit à son frère entre 1831 et 1836, ainsi qu'à Félix Mathé en poste restante à Dijon, Valence, Avignon. Zoé épousera, le 27 juin 1850, le relieur Pierre Gustave Antoine. Nous ne savons pas grand-chose de son mari, qui sera en relation avec les blanquistes émigrés à Londres en 1851 et qui mourra avant 1858, vraisemblablement le 8 octobre 1856. Quand à Zoé, il semble qu'elle partageait les options politiques de son frère dont elle fut aussi un soutien fidèle. Il mourut quasiment dans ses bras. Nous aurons l'occasion de rencontrer Mme Antoine dans les volumes suivants, mais on peut déjà signaler qu'en 1842, au Mont-Saint-Michel, il était reproché à Blanqui d'entretenir avec sa sœur Zoé des relations épistolaires suivies sur les problèmes politiques par l'intermédiaire de l'encre sympathique. MD (296) s'appuie sur des documents trouvés aux Archives de la Manche, détruites pendant la seconde guerre mondiale. D'autre part, MP (48) qui a travaillé sur les archives Watteau fait état de deux lettres de son fils Estève qui évoque sa tante Zoé, notamment celle du 9 juillet 1859 dans laquelle il affirme avoir su par sa tante Zoé que son père se trouvait à Mascara. Mme Antoine avait un atelier de brochage et tenait un « Cabinet de lecture », elle habitait en 1860 avec son fils, 22, rue Hautefeuille.

Des deux dernières, « plus jeunes encore » (en 1824), nous ne savons pas grand-chose :

BLANQUI, Élisabeth, et BLANQUI, Adolphine, âgées de 15 et 11 ans, vivaient avec leur mère en août 1833 (MD 129). Elles ne sont pas évoquées dans les lettres venant de Moscou.

A noter enfin que dans la liste des papiers saisis, les lettres des sœurs, dans les années trente, sont toujours signées Blanqui, même pour Sophie, déjà mariée, sauf pour Uranie (Mme SAINTE-MARIE).

GARNIER, Clément, Joseph. Il ne faut surtout pas oublier ce beau-frère, absent des biographies, qui joua un grand rôle, totalement occulté par l'histoire, dans cette période de la vie d'Auguste et Amélie Blanqui. Les Garnier étaient originaires de Beuil, dans l'arrondissement et à 30 km de Puget-Théniers, le père, percepteur à Guillaume, était un ami du sous-préfet et de sa famille. Né le 3 octobre 1813, Joseph Garnier fit ses études à Draguignan et, se destinant au commerce, vint en 1829 à Paris où il fut accueilli par Adolphe Blanqui qui le fit entrer à l'École du commerce qu'il dirigeait. Il y fut successivement élève, secrétaire du directeur, professeur de sciences économiques, enfin directeur des études. En 1835, il entra au *National* où le poussaient ses opinions républicaines, fermes et modérées, et fut chargé par Carrel de la rédaction du bulletin scientifique. Il entreprit la publication du *Cours d'économie industrielle* d'Adolphe Blanqui (1836). Il devait être déjà installé près de la famille Blanqui, du moins de la mère et ses filles, près de la Barrière du Trône, puisqu'il devint en décembre 1836 le beau-frère d'Auguste et Amélie qui déposa chez lui, le mois suivant, les fameuses malles contenant les papiers de son mari. Il créa en 1838, avec son jeune frère Jean Joseph, dit Jules, qui repartira plus tard pour le pays sarde, une école professionnelle et c'est pourquoi l'*Inventaire* le désigne, dans les papiers saisis en 1839, comme « instituteur ». En butte à des difficultés, il cessa en 1843 et fut chargé de l'édition de Malthus, comme lui partisan du *self government* en matière de reproduction. Cofondateur avec Guillaumin et animateur en 1842 de la Société d'Économie politique dont il fut secrétaire perpétuel, il participa en 1846 à la fondation de l'Association (la Ligue) pour la Liberté des échanges, avec Bastiat et Wolowski. Il était depuis 1845 rédacteur en chef du *Journal des Économistes* et le restera jusqu'en 1855. Il fut en 1849 l'un des fondateurs du Congrès de la Paix. Il sera plus tard membre de l'Académie des Sciences morales et sénateur du Second Empire. Il deviendra rapidement l'un des plus solides adversaires du socialisme.

Il avait épousé, le 21 décembre 1836, Aglaé Blanqui, qui lui donna des filles, sans doute Jenny et Inès Aglaé, puis en secondes noces, le 14 octobre 1842, Mme veuve Dolley (rapport avec Théophile Dolley, l'ami des Blanqui ?), née de l'Aubespine Sully, qui lui donna une autre fille, Marie. La biographie de Molinari, qui nous a fourni l'essentiel de ces indications (complétées par Larousse et RBC), figure dans un numéro du *Journal des Économistes* postérieur à sa mort (1881). A cette époque, les filles qui lui restaient, dont l'aînée, nièce des Blanqui, avait plus de 40 ans, étaient encore citées sous leur nom de jeune fille. Il mourra la même année que Blanqui, le 25 septembre.

La famille de sa mère

BRIÈRE de BRIONVILLE, Jeanne, Claude, née BERNARD, née vers 1750. « Tailleuse de profession, femme d'un gentilhomme picard qui avait la réputation d'avoir ruiné sa famille au jeu et mourut au début du XIX^e siècle, fit partie de la suite de Marie-Antoinette » (MD). L'acte de naissance de Gustave Blanqui, né chez elle, délivré le 25 avril 1826, conformément au registre, la présente comme témoin ainsi : « Jeanne Claude BERNARD, cinquante ans, femme du sieur BRIONVILLE, teinturier, demeurant 155, rue Neuve-Saint-Roch. » Après 1789, elle tint un hôtel garni et une table d'hôte, où quelques députés de la Convention vinrent loger ou prendre leurs repas. Elle était aidée de sa nièce Sophie qu'elle avait recueillie et élevée (voir plus haut d'autres hypothèses de parenté). Elle soutint par la suite, matériellement et moralement, plusieurs de ses anciens pensionnaires, dont Jean Dominique Blanqui, lorsqu'ils furent emprisonnés. Elle était souvent remplacée dans cette tâche par sa nièce. D'après les biographies, elle devint veuve au début du siècle, sans plus de précision. Cela pourrait expliquer la présence à Paris de sa nièce en décembre 1800, mais dans la lettre que Blanqui lui écrit en 1827, elle semble avoir rejoint Puget-Théniers, où elle partagera dès la fin de 1805 la vie de la famille Blanqui, Auguste ayant dix mois. Nous n'avons pas trouvé d'autres

indications à l'état civil. C'est elle qui assumait l'exode des enfants vers la Beauce où elle fut souvent leur complice, leur mère ne s'occupant guère d'eux. Elle tint le ménage des deux frères et de leur sœur Uranie à Paris en 1823-1824 puis revint dans la propriété d'Aunay (GG, MD). Longtemps encore, elle jouera un rôle dans la vie de Blanqui et lui servira souvent de « boîte à lettres », comme en témoigne la liste des papiers lui appartenant, saisis en 1839 chez Joseph Garnier son beau-frère : plusieurs lettres de correspondants habituels de Blanqui lui furent adressées directement, notamment par Étienne de Canson, jusqu'en 1834.

BRIÈRE de BRIONVILLE, Élisabeth, veuve François PYOT d'ÉRÉVILLE (1735-1814), autre tante de la mère de Blanqui, vivait en pleine Beauce au château de Grandmont à Aunay s/Auneau près d'Ablis (orthographié Annay dans les « Souvenirs » d'Adolphe Blanqui, sans doute une faute de typographie ?). Elle mourut le 18 mai 1814, âgée de 79 ans. Après bien des péripéties, la famille Blanqui en hérita et s'installa au château dont Adolphe Blanqui devint l'unique propriétaire vers 1828 (MD).

Sa femme et leur descendance

BLANQUI, Suzanne, Amélie, 11 janvier 1814-31 janvier 1841, fille d'Antoine SERRE, et de Françoise, née LAFOSSE. Son père était architecte, vérificateur des bâtiments royaux des Tuileries et du Louvre. Elle avait été élève dans une pension de jeunes filles, installée dans le vieil hôtel Sully, rue Saint-Antoine et dirigée par un certain M. Oudot. C'est là qu'elle connut Blanqui quand celui-ci y donnait des cours de lettres et d'histoire en 1825. L'admirable portrait que Nougues trace d'elle se suffit à lui-même (cf. 4ème période, texte 88.) Les textes des Archives de Moscou rajoutent quelques traits.

SERRE, Alexandrine, Marie, Sophie, Françoise née LAFOSSE, épouse d'Antoine SERRE et mère de Suzanne Amélie, future épouse d'Auguste Blanqui. Elle partageait les opinions de son futur gendre sur les Bourbons, mais devait rester fidèle aux orléanistes et aurait tout fait selon certains biographes pour enlever son fils à Blanqui après la mort de sa femme.

BLANQUI, Roméo ou Estève. Nous l'avons vu, surtout depuis les lettres venues de Moscou, la descendance de Blanqui reste encore un mystère (cf. texte 129, p. 598, n. 1 et texte 133, p. 609, n. 5). Roméo, né le 19 novembre 1834, fils d'Auguste et d'Amélie Blanqui, est l'unique prénom porté sur l'état civil. Il semble difficile de suivre les biographes qui situent à 1 an après la naissance de Roméo celle d'un second enfant, dans la mesure où Blanqui évoque le seul Roméo jusqu'en novembre 1836, soit 2 ans après sa naissance. Estève aurait donc pu naître en 1837 ou 38. Le fait qu'il donne lui-même à Estève l'âge de 6 ans 1/2 en mai 1841 ne résout pas le problème des deux prénoms et de sa pluripaternité. Ce ne peut être que Roméo qui, âgé de huit mois, se trouvait avec sa nourrice Aimée [Falsière ou Poire ?] sur le boulevard du Temple peu avant qu'éclatât la machine de Fieschi. Mais c'est Estève qui fut orphelin de mère et, juridiquement du moins, de père. On ne sait pourquoi Maurice DOMMANGET, dans *Blanqui à Belle-Ile*, indique Adolphe comme tuteur alors qu'Auguste JACQUEMART fut désigné tout de suite. Sa belle famille aurait tout fait pour élever le jeune Estève dans l'oubli du père, avec lequel il n'avait guère vécu. Ils se rencontreront plus tard.

Les Montgolfier-Canson et alliés

MONTGOLFIER, Étienne de (1745-1799), à la fois patron de la manufacture familiale de papier à Annonay et co-inventeur avec son frère Joseph (1740-1810) des premiers aérostats, épousa Adélaïde BRON. Famille de tradition maçonnique. Trois filles sur six lui survécurent : Émilie, l'aînée (1775-1807), qui épousa Melchior BODIN, Alexandrine, la seconde, épousa Barthélemy BAROU de la LOMBARDIÈRE de CANSON, Adélaïde enfin. Pour leurs affaires, et aussi sans doute par convenance personnelle, les Montgolfier vivaient beaucoup à Paris. Devenue veuve, Mme de Montgolfier garda ouvert son salon qui était fréquenté par des libéraux et des intellectuels, des « romantiques » tels que les fustigera Blanqui...

BRON, Marie Adélaïde, Madame de MONTGOLFIER (1748-1845) fille d'un médecin de Vienne, maire de sa ville, avait d'abord été enfermée dans un couvent, où se trouvait une de

ses futures belles-sœurs, pour réserver la totalité de l'héritage à son frère aîné. Relevée de ses vœux sur intervention d'un autre frère, chanoine, elle épousa Étienne de MONTGOLFIER en 1774. Veuve dès 1799, elle vécut le reste de sa vie avec sa fille Adélaïde. La *Nouvelle Biographie Universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, publiée par Firmin Didot frères, sous la direction du Dr HOFER, 1852, tome 36, signale l'existence d'une Madame de Montgolfier qui mourut aussi en 1845, à l'âge de 111 ans, c'est-à-dire née en 1734 et de onze ans plus âgée qu'Étienne de Montgolfier. S'agirait-il de la même personne, compte tenu des possibilités d'erreur ?

MONTGOLFIER, Adélaïde de (1789-1880), était la sixième et dernière fille d'Étienne et Marie Adélaïde de MONTGOLFIER. Elle vécut longtemps avec sa mère dont le salon devint peu à peu le sien, d'abord rue Garancière, puis passage du Commerce. Ses hôtes étaient les libéraux les plus en vue, comme Michelet, Béranger, Quinet, Barthélemy-Saint-Hilaire ou des personnalités diverses, Hugo, etc. Mais les mondanités ne remplissaient pas la vie d'Adélaïde de Montgolfier. La pédagogie constituait avec l'économie politique (elle publia un ouvrage sur Sismondi) sa grande préoccupation. Elle collabora à différents journaux : *La Ruhe parisienne*, *Le Magasin pittoresque*, *Le Magasin universel*, *La Revue des Deux-Mondes*. Elle publia des petites pièces, des vers, des traductions de l'anglais, et, avec Louise BELLOC-SWANTON, une collection périodique de textes pour enfants, la *Bibliothèque des familles* (1821-1822). Les relations de Blanqui avec la famille Montgolfier datent sans doute des années scolaires pendant lesquelles se forgea son amitié pour le neveu d'Adélaïde, Étienne de Canson. De plus, Blanqui donnait des leçons particulières chez elle dès 1825. Ils avaient en commun leur haine des Bourbons et surtout beaucoup de préoccupations intellectuelles. Mais, au fur et à mesure que Blanqui affirmait son hostilité à la monarchie de Juillet, ses rapports avec Adélaïde s'estompèrent pour s'arrêter définitivement. Apparemment Madame Blanqui mère garda plus longtemps des contacts, ce que son fils critiquera plus tard. Adélaïde de Montgolfier semble avoir été physiquement desservie par la nature. De petite taille et bossue : un « point d'interrogation noir et crochu », un « petit monstre affreux avec de beaux yeux », c'est ainsi que la décrit Stendhal qui ironise aussi sur ses relations avec Madame Belloc (cf. note sur Mme Belloc, p. 680). L'hypothèse d'une idylle avec Auguste Blanqui que certains biographes se plaisent à évoquer semble donc fragile. Mais il sut certainement reconnaître chez Adélaïde des qualités exceptionnelles et cultiver une relation profonde. Notons qu'à cette époque son cœur était déjà prisonnier de la belle et aussi très intelligente Amélie, sa future épouse.

MONTGOLFIER, Alexandrine de, Madame de CANSON (1772-1849), fille d'Étienne et Marie Adélaïde de MONTGOLFIER, sœur d'Adélaïde, femme de Barthélemy de CANSON depuis 1798, et mère d'Étienne de CANSON, son fils aîné et l'ami d'enfance et de jeunesse de Blanqui. Elle était souvent dans l'entourage de sa sœur, puisque les biographes la considèrent aussi comme une femme de lettres, sans établir de liens de parenté.

CANSON, Barthélemy BAROU de La LOMBARDIÈRE de (1774-1859), fils de Jacques (1748-1821), mousquetaire du roi, qui avait hérité de Pierre Antoine BAROU du SOLEIL, exécuté en 1793. Il s'était enrôlé dans les armées de la République et prit part au siège de Toulon. Ingénieur après des études à Lyon, il devint à 22 ans associé des Montgolfier, puis épousa la seconde fille d'Étienne de Montgolfier, Alexandrine. Catholique libéral, il devint, dès 1801, majoritaire dans la société qui s'appela « Canson frères » en 1809, il poursuivit l'œuvre de son beau-père en introduisant une machine à papier continu élaborée à Londres. Comme d'autres libéraux de l'époque, soucieux d'une décentralisation et respectueux de la ligne constitutionnelle, il avait soutenu les débuts de *La Tribune*, mais lui avait rapidement retiré son soutien devant les positions politiques du journal. Devenu pair de France en 1832, sans jouer de rôle, il se retira en 1848. Il eut quatre enfants, Étienne, Louis (1809-1893) qui épousa Gabrielle de LAMAJORIE, et deux filles, dont l'une, Nancy, épousa Alexandre ROUX.

CANSON, Étienne BAROU de La LOMBARDIÈRE de (1805-1860), de Vidalon près d'Annonay, fils aîné de Barthélemy BAROU de La LOMBARDIÈRE de CANSON et d'Alexandrine de

MONTGOLFIER, ayant toujours vécu, hors ses périodes scolaires ou étudiantes parisiennes, dans le berceau de la famille, à Annonay, il fut condisciple de Blanqui chez Massin et à Charlemagne. Neveu d'Adélaïde de MONTGOLFIER et grand ami d'enfance et de jeunesse d'Auguste, que la tante de Brionville avait bien connu quand elle tenait le ménage des frères et sœur Blanqui, en 1823-1824. Ses études finies, il entra dans la manufacture de son père, Canson frères. Il épousa Louise, fille du comte de LAMAJORIE, et devint propriétaire du château de la Rivoire à Vidalon, propriété de sa belle-famille. Inventeur d'un appareil destiné à empêcher les chaudières d'exploser, il succéda à son père en 1848. Sa femme mourut sans postérité et il épousa en secondes noces sa propre nièce, Alexandrine ROUX, âgée d'une quinzaine d'années, dont il eut un fils, Étienne (1856-1902) et une fille.

L'orthographe « Canton », que l'on trouve chez MD et, après lui, chez tous les biographes qui ont parlé de lui, comme AD et GHB, est peut-être due à une erreur de transcription, le "s" et le "t" étant peu différenciés dans les manuscrits de Blanqui. On rencontre fréquemment Étienne de Canson dans ce volume. Blanqui le cite souvent dans ses lettres à Adélaïde de Montgolfier. Sa parenté avec les Montgolfier ne fait aucun doute pour les biographes. Alors, même s'il s'agissait d'un surnom, pourquoi ne pas indiquer sa véritable identité, au moins en note et dans l'index ? Blanqui lui-même écrivait à sa grand'tante qu'il recevait toutes les semaines une lettre de son ami. Or, parmi les papiers saisis en 1839 figuraient « 110 lettres écrites et signées par un sieur Canson, de Vidalon près d'Annonay ». Plusieurs de ces lettres étaient adressées à Félix Mathé, Mme Serre, Mme de Brionville, servant de « boîte à lettres », selon l'habitude de quasi clandestinité de Blanqui. Une biographie du père d'Étienne, qui cite ce dernier, se trouve dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* ; la thèse de Marie-Hélène RAYNAUD, *Les moulins à papier d'Annonay à l'ère pré-industrielle. Les Montgolfier à Vidalon*, Annonay, éd. du Vivarais, 1981, et les divers tableaux généalogiques transmis à Philippe Vigier par la famille, à laquelle nous adressons nos plus vifs remerciements, confirment tout à fait les informations ci-dessus.

CANSON, James BAROU de la LOMBARDIÈRE (1783-1843), frère de Barthélemy, travailla dans la manufacture familiale comme employé tout en participant aux bénéfices. Il devint associé de son frère en 1807 et la maison s'appela « Canson frères ». En 1821, James quitta la papeterie pour être minotier et devint un notable. Apparemment libéral, il brigua la députation, mais fut battu à l'élection du 5 juillet 1831 par 65 voix contre 44 sur 111 votants et 162 inscrits dans le troisième collège de l'Ardèche (Annonay) par Jean-André Tavernier du centre droit.

BODIN, Alexandre, dit BODIN de MONTRIBON (né en 1804), fils de Melchior BODIN et d'Émilie de MONTGOLFIER, l'aînée des sœurs d'Adélaïde, s'établit dans l'Ain, à Saint-André-Corsy où il possédait de grandes propriétés et s'occupa en même temps d'agriculture et de politique dans le sens du légitimisme. Elu en avril 1848, fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier et vota toujours avec la droite. Non réélu à l'assemblée législative, il se rallia à la politique présidentielle. Élu au corps législatif le 29 février 1852, réélu constamment jusqu'en 1869, il vota toujours avec la majorité conservatrice.

Divers

Nous ne saurions laisser passer dans cette rubrique d'autres personnes proches qui ont joué un rôle significatif à divers titre et moments de cette période de la vie de Blanqui :

BELLOC, Anne, Louise, née à La Rochelle d'un officier supérieur irlandais, SWANTON, (1796-1881), avait épousé en 1823 le peintre Jean Hilaire BELLOC, de Nantes (1787-1866), élève de Regnault. Tout en publiant des traductions d'auteurs anglais (elle fut la première à introduire Charles Dickens en France) et des travaux personnels, comme *Lord Byron* en 1824 et *Bonaparte et les Grecs* (1826), partisane de l'enseignement mutuel, elle s'intéressa très tôt à la pédagogie. Elle publia seule ou avec Adélaïde de Montgolfier de nombreux ouvrages pour enfants. Elle fonda la *Bibliothèque des familles*, puis *La Ruche parisienne*, et collabora à la *Revue de Paris*. Elle fréquentait les salons libéraux de Paris. Stendhal l'évoque ainsi

dans la *Vie de Henry Brulard* (à la fin du chapitre IX), après avoir stigmatisé la médiocrité des hommes rencontrés : « Il y avait une jolie femme dans cette société, Madame Belloc, mais elle faisait l'amour avec un point d'interrogation noir et crochu, Mademoiselle de Montgolfier. En vérité j'approuve ces pauvres femmes ». Et dans ses *Souvenirs d'égotisme* : « Je fus frappé par la figure de Madame Belloc (femme du peintre) qui ressemblait étonnamment à Lord Byron, qu'alors j'aimais beaucoup. Un homme fin, qui me prenait pour un Machiavel, parce que j'arrivais d'Italie, me dit : "Ne voyez-vous pas que vous perdez votre temps avec Madame Belloc ? Elle fait l'amour avec Melle Montgolfier" (petit monstre affreux avec de beaux yeux). Je fus étourdi et de mon machiavélisme, et de mon prétendu amour pour Mme Belloc et encore plus de l'amour de cette dame » (fin du chapitre V).

[FALCIÈRE ? SALCIÈRES] ou [POIRE ?], Aimée, née vers 1814-1867, de Troyes, nourrice et gouvernante du ou des jeunes Blanqui (cf. textes 56, 125, 132, 133, etc.) constitue un avatar supplémentaire des nouveaux textes. L'unique source dont nous disposions à ce jour était Maxime DU CAMP qui l'évoque, sous le nom de POIRE, à deux reprises dans *Les ancêtres de la Commune, L'Attentat Fieschi* (1877), puis dans *Souvenirs d'un demi-siècle*, publiés plus de cinquante ans après sa mort, pour démontrer l'horreur d'un personnage qui envoie au feu son fils Roméo, âgé de 8 mois... C'était une femme très dévouée au jeune Estève après la mort de sa mère. Par contre, toujours d'après DU CAMP qui haïssait Blanqui, le souvenir de son « maître » lui « faisait horreur ». La lettre de Blanqui établit une autre réalité (texte 133). DU CAMP ajoute que le fils Blanqui a hérité de la fortune du parrain de sa nourrice, marchand de papier peint du Faubourg Saint-Antoine, qui lui a laissé 15 mille livres de rente. Aimée [Poire] est ensuite restée vingt ans chez la veuve d'un préparateur en histoire naturelle. Nous ne reviendrons pas ici sur les réserves déjà émises concernant les « révélations » de DU CAMP, mais cela nous conduit à davantage de circonspection devant les sources de l'époque. Rappelons qu'A DECAUX (p. 174) reste très dubitatif quant à la bonne foi de cet auteur et signale qu'il a utilisé les dossiers de Ziangiacomi.

JACQUEMART, Auguste (GG 168, AD 234) ou JACQUEMIN, Auguste (L'HOMMEDÉ 90, MD 265), demeurant 39 rue de Montreuil, tuteur du jeune Estève, était réputé avoir été placé là par les soins de la belle famille de Blanqui pour éloigner le fils de l'influence de son père. C'est ce qui ressort de la lettre de Blanqui de l'hospice de Tours du 19 mars 1846, cf. 5ème introduction, p. 484. La correspondance de Blanqui trouvée à Moscou le confirme. Cependant, on peut remarquer que c'est avec la mère et la sœur de Blanqui qu'il rendit visite à celui-ci après la mort d'Amélie (L'HOMMEDÉ, MD) et qu'il semblait avoir acquis d'une certaine façon la confiance d'Amélie, puisqu'il s'occupait de son fils très jeune. La rapidité de son intervention et divers indices tendraient à faire penser à la préparation de son tutorat antérieurement à la mort d'Amélie. Curieusement MD reprend l'information de L'HOMMEDÉ écrivant Jacquemin et celle de GG sans le nommer (312), peut-être encore sous l'influence des indications données dans *Blanqui à Belle-Ile, supra*, p. 613. On peut noter également qu'un JACQUEMART, Albert, Charles, Jacques, employé, âgé de 30 ans, était témoin à la déclaration de la naissance d'Inès Aglaé Garnier, le 6 mars 1839, fille de Joseph Garnier et d'Aglaé Blanqui.

MASSIN, Jean, (1765-1849), ancien officier de l'armée de Condé, attaché au duc d'Enghien et ancien émigré, chevalier de l'ordre de Saint-Louis et dévoué à la cause des Bourbons, préfet des études au collège Sainte-Barbe. Il tenait une pension située dans l'ancien couvent des Minimes, rue de la Chaussée des Minimes près de la Place Royale, très cotée dans les milieux universitaires. Elle comptait cinq cents pensionnaires. En 1816 ou 1817, Adolphe Blanqui y entra comme répétiteur, puis devint secrétaire jusqu'en 1823. Auguste y resta six ans, de l'hiver 1817-1818 à août 1823. Fort des résultats scolaires qui illustrèrent la « pension Massin », il y retournera comme répétiteur quelques mois en 1826-1827 selon les biographies, plusieurs années, de 1825 à 1828 d'après sa lettre de 1861.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES CONCERNANT LES PERSONNES CITÉES.

- Dans une écriture elle-même abrégée, nous ne donnons dans cette annexe que de brèves indications, complétant celles que le lecteur peut trouver soit dans les notes du présent ouvrage, soit dans des dictionnaires faciles d'accès, notamment, en ce qui concerne les républicains, membres ou proches des sociétés, secrètes ou non, et des militants ouvriers, l'irremplaçable *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français* de Jean MATTRON (DBMOF). Ces notices doivent beaucoup, malgré quelques absences regrettables, aux renseignements fournis par les registres d'écrou, essentiellement des prisons de La Force et de Ste-Pélagie, rassemblés par S. BELNARD et qui ne peuvent être publiés ici dans leur détail, aux documents sur les Procès (brochures ou presse de l'époque), à l'*Inventaire* des dossiers des procès politiques de la Cour des pairs (ICP), aux travaux de J.-C. CARON (JCC) pour les étudiants et les membres de la Société des Amis du Peuple, et de Ph. MATHEY (PM) pour les membres des diverses sociétés, ainsi qu'aux descriptions (L. BLANC, F. RITTIEZ, etc.), témoignages (NOUGUÈS, etc.) et études anciennes (G. WEILL (GW), G. PERREUX (GP), Maurice DOMMANGET (MD), etc.) ou récentes (K. H. BERGMANN (KHB), A. FAURE (AF), Cl. LATTA (CL), J.-Y. MOLLIER (JYM), etc.) des luttes de cette période. Pour les parlementaires, la source principale reste le *Dictionnaire des parlementaires* de ROBERT, BOURLETON, COUGNY (RBC).
- ADAM, Marie, Philippe, Louis**, né vers 1812, à Soissons, doreur sur bois. Témoin au procès des Dix-Neuf d'avril 1831 comme membre du bureau de la SAP. Ecroué pour complot, du 20 janvier au 23 mars 1832. Il aurait préparé l'insurrection de juin 1832 (de LA HODDE qui le dit cordonnier). Signalé écroué le 26 juin et le 20 juillet. Sur son rôle au *Libérateur*, cf. textes 40 et 47, mention DBMOF. Condamné à 6 mois. Libéré le 25 octobre 1834.
- ALBERT, Albert, Alexandre MARTIN**, dit, 1815-1895 (DBMOF). Parfois confondu avec Pierre Édouard ALBERT, maire adjoint de Riom, l'un des organisateurs lyonnais de la SDH condamné le 13 août 1835 (ICP). D'après RBC et DBMOF, contribua à la création de *L'Atelier* et en était l'un des rédacteurs anonymes. Mais *L'Atelier* du 24 avril 1848 déclarant qu'il ne connaissait pas le citoyen Albert avant février et un article autobiographique, inséré dans *Le Moniteur* du 5 mai 1848, réponse à ceux qui doutaient de sa qualité d'ouvrier, ne faisant aucunement mention du journal, contredisent ces affirmations (A. CUVILLIER).
- ALIBAUD, Louis**, 1810-1836. Exécuté le 11 juillet 1836 (DBMOF) pour l'attentat du 25 juin contre le roi dont il avait juré la mort au lendemain de sa participation aux journées de juin 1832.
- ALLERON, Jean, Baptiste, Michel**, né vers 1809, dans le Piémont, cordonnier, marchand de vin, membre de la SDH, non-lieu pour avril 1834. Membre des Familles, écroué le 15 mars 1836, condamné au procès des poudres d'août 1836 pour association et détention d'armes à 18 mois, à 8 mois en appel (octobre), amnistié mai 1837.
- ALLIER, Pierre, François**, né en 1806, à Ambierle (Loire), étudiant en droit. Adhérent à la SAP dès le début. Perturbateur dans une manifestation ouvrière au Palais-Royal, écroué le 2 mars 1831, publia la *Lettre d'un étudiant, homme du peuple, aux aristocrates doctrinaires*, intervint dans les troubles de la mi-juin. Suite au procès des Quinze, condamné à 2 ans le 19 janvier 1832 pour ses écrits, se maria et se fixa à Lausanne. Signalé cependant membre de l'Association en faveur de la presse patriote en septembre. En relations avec les réfugiés, aida Mazzini et prit part à l'expédition de Savoie. Soit-disant pour des motifs politiques, tua Sambuc en duel (29 juillet 1834). Non poursuivi par la justice suisse, collaborait en 1835 à *La Jeune Suisse* à Berne. Ses relations avec Mazzini cessèrent et on perdit sa trace. On pense qu'il rentra en France fin 1835. Le DBMOF cite P.-F. ALLIER, avocat à Roanne, répondant à certains traits de l'ami de Blanqui.
- ALTAROCHE, Marie, Agénor**, 1811-1884, Issoire (DBMOF). Sa pièce en vers, *La Chambre et les Écoles*, confortait les protestations étudiantes après les journées de décembre : « Trois cents élus à mille francs, députés décrépis qui se proclament grands, de leurs éloges osent mêler l'aumône ! Qu'en avons-nous besoin ? Nous les répudions ces vils remerciements, ces acclamations... » Publia chez Herhan en 1833, deux textes sous le sigle de la SDH dont l'un, *6 juin ! Deuil*, pour l'anniversaire du 6 juin. Collabora aussi au *Populaire*.
- ANNAT, Napoléon, Antoine**, né vers 1803 dans l'Aveyron. Ouvrier cambreur puis corroyeur. Ecroué le 1^{er} août pour juin 1832, condamné le 7 novembre à 5 ans, incarcéré du 10 décembre 1832 au 21 juin 1835, conduit à Briec-Comte-Robert, amnistié en mai 1837. Membre des Saisons. Inculpé dans le complot Huber, condamné à 5 ans le 25 mai 1838. A Doullens jusqu'en novembre 1839, « perturbateur » dont le directeur de prison se souvint longtemps. Surveillé à Espalion, surpris en octobre 1841 pour propos régicides.
- ARAGO, Dominique, François**, né à Estagel (P.-O.), 1786-1853 (DBMOF). Scientifique réputé, membre d'Aide-toi. Député en 1831, siégea à l'extrême gauche jusqu'en 1848. Membre de sociétés démocratiques comme l'Association pour l'instruction gratuite du peuple (juin 1832, vice-président en 1833), républicain affiché, vota contre les conservateurs.
- ARAGO, Étienne**, né à Estagel (P.-O.), 1802-1892 (DBMOF). Journaliste, écrivain. Carbonaro, membre de Aide-toi, de la SAP, son discours aux obsèques de Lamarque le 5 juin 1832 aurait tout déclenché. Co-secrétaire avec Marchais de l'Association pour la liberté de la presse (19 septembre 1832), aux comités central et de la presse, se vit confier en janvier 1833 la gestion et la rédaction de *La Tribune*, puis l'examen de l'orientation du *Bon sens* et de son directeur, Cauchois-Lemaire (1833). A l'Association en faveur de la presse patriote (avril), collabora

- à la *Revue Républicaine*, en août. Membre de la SDH, inculpé pour avril 1834, obtint un non-lieu. Défenseur des accusés d'avril, il aida en outre à l'évasion des 28 de Ste-Pélagie en juillet 1835.
- ARGOUT, Jean, Frédéric**, né vers 1794, Trèves (Prusse), compositeur d'imprimerie, proche de la Fédération des Justes, membre des « Phalanges démocratiques ». Ecrroué en avril 1835. Participa à la tentative d'évasion de Ste-Pélagie d'août 1835, emprisonné plus de 2 mois. Membre des Saisons, on trouva sur lui le 16 avril 1837 un placard intitulé *Braves ouvriers de Paris*, appel à la révolte, qui lui valut d'être écrroué du 18 avril au 9 juin. Inculpé pour mai 1839, absent au procès de la 2ème catégorie, il obtint un non-lieu.
- ARMAND, Pierre, Charles**, né vers 1802 en Seine-et-Oise, marchand de vin aux Halles fréquenté par les républicains. Ecrroué pour association (Familles) du 26 mai au 2 juin 1836.
- ARON, (Avon, MD), tailleur**, l'un des chefs des Saisons. Cf. texte 87, pour le rôle qu'il aurait joué pendant la fuite de Blanqui, ses liens et son orientation (DBMOF pour après 1848).
- ASSELINE, S., L.**, né vers 1811, signataire de la lettre de Ste-Pélagie du 27 février 1831, devait comparaître au procès des 12-13 avril.
- AUBRY, témoin** au procès des poudres le 2 août 1836. Sans doute **AUBRY, René, Marie**, né en 1812, en Mayenne. Etudiant en médecine, compromis en avril 1834, Incarcéré le 10 mai, non-lieu après juillet. Incarcéré pour association du 27 mai au 8 août (non-lieu).
- AUDRY, de PUVRAVEAU ; Pierre, François, AUDRY**, dit né à Puyraveau (Charente-Inférieure), 1773-1852 (DBMOF). Carbonaro, député depuis 1822, opposant opiniâtre à la Restauration, l'un des 221. Utilisa son entreprise de roulage pour favoriser le mouvement de Juillet. Participa aux réunions de députés, en organisa plusieurs proposant l'action immédiate. Désespéré par la pusillanimité des autres, fit afficher la nuit du 28 juillet la nomination de Lafayette commandant en chef de la Garde nationale. A la Commission municipale le 29, il représente « la gauche ». Membre de sociétés comme la SAP, l'Association pour la liberté de la Presse, puis la SDH, s'en éloigna peu à peu. Défenseur des accusés d'avril, sa fermeté lui valut 1 mois au procès. Non réélu de 1837 à 1848, fut plus ou moins ruiné par son action politique et dut se débattre contre la misère.
- AUDRY, René, Augustin, Adolphe**, né vers 1811, en Charente-Inférieure dans la même région que son oncle de Puyraveau. Etudiant en droit, membre de la SAP et du bureau de la SLOP (18 décembre 1830). Très actif le 20 décembre, arrêté le 22 ou 24. Signa les textes du Comité provisoire de la Société des Ecoles, inculpé et acquitté. Incarcéré pour les troubles de décembre, s'associa aux lettres de détenus et comparut au procès des Dix-Neuf d'avril 1831. Il fut de l'arrestation collective du 1er juin 1832 et acquitté au procès du 12 août 1832.
- AUSTEN, Fritz, Auguste, Florence, Rudolphe**, né vers 1816 à Dantzig, surnommé le Polonais, avait pris les armes dès 1831 pour l'indépendance de son pays. Blessé à Praga et Ostrolenka, il rejoignit la France après la chute de Varsovie. Bottier, membre de la Fédération des Justes. En mai 1839, se battit avec acharnement sur la barricade Greneta et fut blessé de coups de sabre et de baïonnette. Condamné au procès de la 1ère catégorie (DBMOF) le 12 juillet 1839 à 15 ans, entra au Mt-St-Michel le 17 juillet 1839 et devint fou. Transféré à l'asile d'aliénés de Pontorson le 18 septembre 1840, il fut oublié lors de l'amnistie d'octobre 1844.
- *
- BADIEUX, Adrien**, figurait sur les listes saisies sur Blanqui en mars 1836 à côté de Joinville et fut condamné à 1 an par le tribunal de la Seine le 1er août 1836.
- BADUEL, polytechnicien**, à la tête du groupe qui prit St-Germain-l'Auxerrois le 29 juillet 1830. Blessé au talon au pied du Carrousel, sa mort avait été annoncée. Evacué, transporté sur le fût d'un canon et ovationné. Signataire de la protestation de décembre de l'Ecole.
- BARBÈS, Sigismond, Auguste, Armand**, 1809-1870 (DBMOF), né à Pointe-à-Pitre de familles de médecins venues de France, les Barbès et les Berbas (sa mère, Marguerite était fille d'André et d'Elisabeth, née Chaber de la Charrière). Il eut une sœur, Augusta (cf. CARLES) et un frère, Louis, Antoine (1814). A Paris, offrit ses services et sa fortune à Etienne Arago. Membre de la SDH, section « Montagnards 2^e », arrêté du 21 avril au 25 juillet 1834, non-lieu. Défenseur des accusés d'avril. Pour ses activités aux Saisons, cf. textes et notes 4ème période.
- BARBIER, André**, né à Paris vers 1793-1795, imprimeur, inculpé au procès des Quinze en janvier 1832. Membre ou proche de la SAP. Condamné à 6 mois pour des articles parus dans le journal *Brid'oison*. Incarcéré du 5 janvier au 3 juillet 1833 et 3 mois en 1840.
- BARROT, Hyacinthe, Camille, Odilon**, 1791-1873, fils de conventionnel, avocat, dans l'opposition libérale, remarqué aux procès politiques. Maintint Aide-toi dans les limites d'une opposition parlementaire. A la Commission municipale, détourna Lafayette de proclamer la République et manœuvra pour l'avènement d'Orléans. Pour une « monarchie républicaine ». Préfet de la Seine, en conflit avec les ministres doctrinaires, démissionna après le sac de St-Germain-l'Auxerrois. Soutint les gouvernements Thiers, mais lutta contre les autres. A la Chambre, prit la tête de l'opposition dynastique. L'un des promoteurs de la campagne des banquets, mais, dépassé par les forces démocratiques, sera malgré lui l'un des artisans de la chute de la royauté.
- BARTHE, Félix**, 1795-1863, Carbonaro, se fit remarquer par son discours aux obsèques de Lallemand. Plaida dans tous les procès des opposants à la Restauration : Belfort, Caron, Bories, etc. Prit une part active aux journées de Juillet et à la Commission municipale. Procureur du roi, ministre de l'instruction publique, de la justice (mars 1831), modifia le code pénal. Pair de France (1834), efficace soutien du régime il se rapprocha de Thiers.

- BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, Jules, 1805-1895**, après le ministère des finances, rédacteur au *Globe* dès 1826, signa la protestation des journalistes. Après Juillet, il écrivit dans *Le Constitutionnel* et *Le National*, et, à part quelques éclats, se consacra aux travaux littéraires et pédagogiques. Il fut chef de cabinet de Cousin à l'instruction publique.
- BASTEL, né vers 1818**, membre des Familles et des Saisons, surpris en train de placarder dans la nuit du 7 au 8 avril 1837 avec Fomberteaux la proclamation « Au Peuple », fut acquitté de l'inculpation de propagande républicaine (DBMOF), le 5 septembre.
- BASTIAT, Claude, Frédéric, 1801-1850 (DBMOF)**. Ami de Lamarque, appuya en 1830 un adversaire des 221. Organisa le mouvement du libre échange lié à Cobden, avec Adolphe Blanqui, Garnier, Guillaumin, Chevalier. Polémique avec Lamartine sur le droit au travail, lui reprocha ses tendances vers le socialisme. Elu en 1848.
- BASTIDE, Jules, 1800-1879 (DBMOF)**. Propriétaire d'un chantier de bois. Libéral ardent sous la Restauration, Carbonaro, membre de la fraction républicaine de Aide-toi et du groupe qui prit le Louvre le 29 juillet. Aurait arboré le premier drapeau tricolore sur les Tuileries. Décoré de Juillet, élu commandant de l'artillerie de la Garde nationale. Membre de la SAP. Impliqué dans les troubles de Grenoble des 11-13 mars 1832, acquitté par le jury. Pour juin, fut condamné à mort au procès d'août après avoir été jugé et relaxé en juillet comme responsable d'une compagnie franche dont les jeunes adhérents avaient été arrêtés le 13 mars. S'échappa et se réfugia 2 ans à Londres, où, avec Cavaignac et Guinard, il rencontra Joseph Bonaparte. Acquitté, devint rédacteur au *National* qu'il dirigea quelque temps après la mort de Carrel (juillet 1836). Collaborateur de la *Revue républicaine* fin 1833. Défenseur des accusés d'avril. Plus tard, en profond désaccord avec ses collaborateurs du *National*, surtout Marrast, il préféra se retirer (1846). Fidèle à ses principes chrétiens, était proche de Buchez et collabora, en 1847 à la *Revue nationale*, y signa des articles. Sera au gouvernement provisoire.
- BAUD, défenseur des accusés d'avril (Paris)**. Le DBMOF cite un propagandiste saint-simonien de ce nom dans les milieux ouvriers parisiens en 1830 et 1831.
- BAUDE, Jean-Jacques, baron, 1792-1862**, sous-préfet, démissionna en 1815, combattit la Restauration à travers la Charbonnerie et une brochure, *Le Lundi gras et le Mercredi des Cendres*, qui le fit condamner à Grenoble. Continua ses attaques dans la presse libérale et créa *Le Temps* en 1829 avec Jacques Costes. Signa la protestation des journalistes. Sur son rôle en Juillet, cf. texte 21. Préfet de police, remplacé au lendemain du sac de St-Germain-l'Auxerrois pour non-intervention. Député en 1830, de 1832 à 1839, puis de 1842 à 1846, vota le plus souvent avec l'opposition, défendit *Le Réformateur* et Raspail puis peu à peu soutint le ministère.
- BAUDET, né vers 1800**, membre des Familles, serrurier, condamné au procès des poudres d'août 1836 à 4 mois pour association et port d'armes confirmés par défaut en octobre. En 1834, un BAUDET, Clément, forgeron, sectionnaire de la SDH, avait obtenu un non-lieu.
- BAUNE, Eugène, 1799-1880 (DBMOF)**. Participa à l'organisation du comité de défense des accusés d'avril 1834 (cf. texte 53). Un des 28 évadés de Ste-Pélagie du 12 juillet 1835, il s'exila en Belgique. Amnistié (1841), il reentra en France.
- BAVOUX, Jacques, François, Nicolas, 1774-1848**. professeur de droit, juge, appelé momentanément à la chaire de procédure criminelle et de législation civile, critiqua les abus du code civil, de la peine de mort etc. exprimant son hostilité à la Chambre et l'aristocratie. Des étudiants demandant l'impression de ses cours, le doyen Delvincourt le fit suspendre le 1er juillet 1819, provoquant troubles, manifestations et arrestations. Acquitté le 31 juillet, devint populaire. Député (1828-1834), s'associa à toutes les actions de la gauche. Très actif en juillet, le 28 chez Audry de Puyraveau fut l'un des quatre députés à appuyer la formation d'un gouvernement provisoire. Éphémère préfet de police le 29 juillet. Décoré de Juillet.
- BAZARD, Armand ou St-Amand, 1791-1832 (DBMOF)**. Commis d'octroi, fonda avec Buchez diverses sociétés comme la Société Diablenophile philosophique, puis la loge des Amis de la Vérité rassemblant étudiants, jeunes gens du commerce, commis d'administration, dont il devint le Vénérable. Epousa la sœur de Joubert, Claire en 1814. En 1820, est à la tête de la Compagnie franche des Écoles, branche étudiante de la précédente, avec le titre de « capitaine ». Participa au « Bazar français ». Après son échec, adapta les statuts italiens de la Carbonaria en en expurgant l'aspect mystique. Le 1er mai 1821, il fonda la Charbonnerie française avec Buchez et Flotard et fut compromis dans la conspiration de Belfort. Devint saint-simonien après la mort de Saint-Simon et fut à partir d'octobre 1825 rédacteur du *Producteur*. Il devint l'égal d'Enfantin, mais ils se séparèrent en 1831, ne pouvant s'entendre : Bazard se rattachant au rationalisme du XVIII^{ème} et Enfantin au théocratisme de Bonald et de Maistre.
- BÉASSE, Jean, François, né vers 1819**. Serrurier en bâtiment, membre des Saisons, participa activement à mai 1839, blessé gravement au bras et à la main gauche sur les barricades. Condamné à 5 ans au procès de la 28^{ème} catégorie, le 31 janvier 1840, fut emprisonné à Doullens où il entra le 7 février, avec neuf autres condamnés. Jugé facilement influençable. Refusa de participer à l'évasion des 17 de septembre 1840. Signa la pétition Lombard. Malade, se vit refuser en décembre la demande de son père de le transférer à l'hôpital St-Louis. Gracié le 4 octobre 1844, expulsé de Paris par le préfet de police, se fixa à Tours. Sur son activité à Tours, cf. textes et notes de la 5^{ème} période, notamment textes 94 et 95. Récusé par Cabet, c'est pourtant sous ce seul aspect icarien qu'il est cité dans le DBMOF, orthographié BEAS. Assistait aux réunions de l'Union générale de Tours et membre des Fils du Diable, surnommé « Longs-cheveux », arrêté le 27 novembre 1846.

et condamné à 6 mois le 29 avril 1847. A sa sortie de prison il continua à voir Blanqui et quitta Blois vers la mi-novembre 1847.

BEAUFOR, Eustache, Vincent, né vers 1805 à Rouen. Ourdisseur, après avoir exercé le commerce de la rouennerie vint à Paris dans le plus complet dénuement. Saint-simonien, fut membre de la SDH, de la Société de la communauté (?) et chef d'une section des Familles. Connu comme fabricant de poudre rue d'Enfer, inculpé à un premier procès des poudres et d'association illicite, le 3 août 1835, avec Robier, fut incarcéré du 28 juin au 8 août 1835 (non-lieu). S'installa le 12 février 1836, dans une maison isolée, 113, rue de l'Oursine, surpris en flagrant délit le 8 mars et arrêté avec d'autres. Écroué le 11, il fut condamné à 2 ans au procès des poudres, le 11 août 1836, confirmés en appel le 23 octobre. Conduit le 8 novembre à Brie-Comte-Robert avec Adrien Robert. Inculpé dans l'attentat Meunier (27 décembre 1836), fut renvoyé devant la juridiction ordinaire comme membre de société secrète. Membre des Saisons, fut inculpé au procès de mai 1839, obtint un non-lieu. Le DBMOF cite un BEAUFOR, de Rouen, icarien.

BEAUMONT, Arthur, Jacques, né vers 1798, à New York (DBMOF). Médecin, consigné comme étranger, membre de la SAP, condamné en mars 1832 pour l'article « la Pologne est morte : à notre tour ». Comparut le 22 mai pour une manifestation en faveur de la Pologne. Arrêté le 1er juin avec d'autres et inculpé dans le procès du 12 août 1832. Membre de la SDH, à son comité central, arrêté le 12 avril 1834 (libération, DBMOF, non confirmée par registre d'écrou), condamné pour l'insurrection à la déportation le 26 janvier 1836, conduit à Doullens le 29 janvier 1836, s'y trouvait à l'amnistie du 8 mai 1837.

BEAUMONT, Gustave, Auguste, de LA BONNIÈRE, comte de, 1802-1866. Magistrat chargé en 1831 de mission aux États-Unis pour étudier le système pénitentiaire avec Tocqueville. Publia un ouvrage sur *L'esclavage*. Destitué. Député en 1839, siégea avec l'opposition dynastique.

BÉCHET, Joseph, né vers 1808, dans le Doubs, commis, compositeur d'imprimerie, membre de la SDH. Arrêté le 14 juillet 1831 pour coups, outrages et cris séditieux, encore incarcéré après le 11 août. Incarcéré du 1er au 18 mai 1833 pour tentative de meurtre, débit et port d'armes. Arrêté le 14 avril 1834, inculpé le 2 mai pour attentat contre l'État, non-lieu le 26 septembre. Conduit au Luxembourg le 19 novembre 1835. Membre des Phalanges démocratiques, il avait tenté avec Vilcoq de faire paraître *Le Moniteur républicain*. Arrêté le 8 juillet 1839 avec Boudin, Fombertaux et Minor Lecomte, après la publication de deux numéros, et condamné à 5 ans le 30 novembre 1839. Au Mt-St-Michel le 19 décembre 1839. Gracié le 10 octobre 1844. Sur cette dernière période, cf. texte 87 et notes.

BELIN, Auguste, Alexandre, né entre 1811 et 1814. Cf. texte 21. Incarcéré le 23 décembre, il dut attendre l'audience du 7 avril 1831.

BÉRANGER, Jean-Baptiste, né en 1815, cordonnier, membre des Familles, figure sur les listes de Blanqui citées au procès des poudres. DBMOF, rien avant 1848.

BÉRANGER, Pierre-Jean de, 1780-1857 (DBMOF). Suivit à Péronne les cours de l'Institut patriotique de Ballue, ancien député de la législative, rousseauiste et fidèle aux maximes révolutionnaires. Sur son rôle en juillet, cf. texte 1, note 51, p. 47.

BÉRARD, Auguste, Louis, Simon, 1783-1859, député en 1827, membre de l'opposition libérale, des 221, favorisa l'avènement de la monarchie de Juillet. Auteur de la protestation des députés. Dans ses *Souvenirs*, dit avoir suggéré à la jeunesse impatiente de publier des proclamations de personnalités connues qui n'auront pas le temps de protester, comme « Lafayette, Gérard, Choiseul... ». Son discours du 5 août aboutissant à la déchéance de Charles X, fut à la base de la nouvelle « constitution ». Élu de la majorité conservatrice.

BÉRAUD, Pierre, Antoine, né à Lyon vers 1817. Sa mère, née Pierrette Regny, tenait une école communale à Paris. Membre de loges maçonniques. Étudiant en droit à Paris, écroué le 14 septembre 1837 pour avoir exprimé « le vœu de la destruction de l'ordre monarchique constitutionnel ». Condamné à 1 an le 25 février 1838, libéré le 2 janvier 1839, écroué du 12 juillet au 23 août pour association (Saisons). Arrêté en décembre 1839, il est accusé d'être l'auteur d'une machine infernale explosée le 28 novembre 1839. Mérilhou l'évoque à la séance du 16 décembre du procès de mai sous le nom de Béro sur lequel on a trouvé des documents prouvant l'existence d'une nouvelle société secrète après mai 1839. Écroué le 15 février 1840 pour complot et tentative de meurtre, il fut condamné à 2 ans pour détention de poudre le 16 mai. A Doullens vers la mi-juillet, avec Flotte, Thomas et Levayer, fit peu parler de lui, ne participa pas à l'évasion du 13 septembre, mais signa la pétition Lombard. Il séjourna au Mt-St-Michel du 28 février 1841 à sa libération, le 15 mai 1842 (cf. 4ème période). Il fit des tournées en Belgique et dans le Midi, de Liège à Bordeaux, en passant par Marseille et Nîmes. Signalé à Tours dès octobre 1846 (cf. 5ème période, texte 94, note 1, p. 508). Prévenu d'association illégale, il fut incarcéré comme Blanqui le 29 novembre 1846 et libéré après son acquittement au procès de Blois, le 29 avril 1847 et quittera rapidement la ville. Évoqué dans le DBMOF sous plusieurs personnages, avec sa véritable identité au cours d'un séjour en Auvergne en 1843, sous les traits d'un « icarien » à Blois en 1847, bien que Cabet le considérât « révolutionnaire et anticommuniste ». On le retrouvera autour de Blanqui en juin 1848.

BERGER, Jean-Jacques, Thiers, 1790-1859, avoué, combattant de Juillet, maire du 2ème arrondissement, mêlé à l'opposition démocratique et destitué jusqu'en 1847. Député en 1837, 1842 et 1846 (Paris), très populaire : « le maire des barricades ». Siégea dans la gauche constitutionnelle et lutta pour la réforme électorale. Participa à la campagne des banquets. Réélu en 1848.

- BERGERON, Louis**, né vers 1811, étudiant en droit, homme de lettres. A la SAP, chef de la section ouvrière « des Droits de l'Homme ». Un des organisateurs de juin 1832, acquitté. Impliqué dans le complot dit « du coup de pistolet » le 19 novembre, écroué le 24 décembre, acquitté au procès de mars 1833. Membre de la SDH. Lié à Pépin, impliqué dans l'affaire Fieschi, non-lieu. Proche de Caussidière, défenseur des accusés d'avril, « rap-pelé » une seconde fois au procès, ses premières réponses ayant déplu à la Chambre. Ecroué le 10 novembre 1840 pour coups volontaires prémédités, condamné en appel le 10 décembre à 3 ans et libéré le 6 janvier 1844.
- BERGEVIN, Louis, Catherine**, 1798-1876, magistrat, député de Blois en 1845 et 1846.
- BERNARD, Joseph, Auguste**, 1811-1868, Montbrison, frère de Martin, correcteur à l'Imprimerie nationale et auteur de travaux historiques.
- BERNARD, Jules**, fils du député Bernard de Rennes, combattant de Juillet, membre de l'Association de janvier, de la SAP (signataire de la protestation du 3 juin 1832), du Comité d'enquête de l'Association républicaine pour la défense de la liberté de la presse patriote et de la liberté individuelle. Défenseur des accusés d'avril. Appelé au procès, refusa de répondre. Rappelé le 31 mai, persista dans son refus, condamné à une peine légère.
- BERNARD, Aristide, Martin**, dit souvent MARTIN-BERNARD, 1808-1883, né à Montbrison (DBMOF). Tenta en vain de s'engager pour la Grèce. Vint à Paris en janvier 1831, mais n'y était pas en Juillet. Attiré par l'idée d'association des saint-simoniens, il se passionna pour la Révolution de 1789 et Robespierre, sans rejeter totalement son éducation catholique. Adhérent début 1833 à la SDH (sections « Convention », 2ème, et « Arena », 11ème), participa à la grève des imprimeurs et écrivit dans la *Revue républicaine* en 1834. Défenseur des accusés d'avril, renvoyé au procès, rejoignit les Familles dont il devint rapidement l'un des responsables. Ecroué pour association illicite le 4 juin 1836, libéré sous caution. On a vu son rôle dans la création des Saisons et au Mt-St-Michel (4ème période). Il avait été condamné à la déportation au procès de la 1ère catégorie (12 juillet 1839) et emprisonné au Mt-St-Michel le 17 juillet, puis, le 23 octobre 1844, à Doullens, d'où il ne sera libéré qu'en février 1848.
- BERTON, Jean-Baptiste BRETON**, dit, 1769-1822, général d'Empire, n'en n'accepta jamais la défaite. Carbonaro, désigné pour diriger l'insurrection de Saumur, s'y prépara de Nantes dès 1821 (cf. texte 8, note 6, p. 75).
- BÉZENAC, François, Alphonse**, né vers 1814, bijoutier, condamné comme militaire à la déportation pour crimes politiques le 24 août 1838 par le Conseil de guerre de La Rochelle, avec Davance et Miray qui mourut à Doullens. A Doullens le 17 novembre, signalé le 1er octobre 1839, « énervé par les discours de Lardon » avec lequel il avait trouvé un moyen de communication en perçant le mur qui les séparait (10 octobre). En casemate le 16 novembre 1839, s'y enferma avec Martin le 20. Le directeur fait encore état de lui le 24 avril 1840, mais d'après les écrous du Mt-St-Michel (CL), il y serait entré le 29 octobre 1839, et pour LHOMMEDÉ, citant la même source, le 6 décembre avec Martin et Roudil. Sur sa vie au Mont, cf. textes et notes. Extrait pour Doullens le 28 novembre 1843. Le DBMOF ne le cite qu'à l'occasion de sa résidence surveillée à Rive-de-Gier en 1846.
- BICHAT, Hector** (DBMOF), gérant de *La Tribune* jusqu'à son dernier numéro, 11 mai 1835. Condamné plusieurs fois, et enfin pour avoir publié la « Lettre aux accusés ».
- BIDAULT, Jean, Joseph**, 1796-1854, du Cher, avocat à St-Amand en 1820. Républicain, participa à l'élimination des autorités carlistes locales en 1830. Conseiller municipal et général, capitaine de la Garde nationale, organisa une souscription pour les victimes yonnaises de 1831. Président de l'Association nationale, anima en octobre 1832 le premier noyau républicain de l'Association pour la presse organisée le 25 novembre et participa au Comité. Ce groupe distribua les brochures de Aide-toi, des exemplaires du *Bon sens* et de la *Revue du Cher*. Défenseur des accusés d'avril, retiré de la politique de 1846 à 1848.
- BIGI**, condamné à la suite du procès des poudres d'août 1836 à 1 mois, pose des problèmes d'identité. Il s'agit peut-être de BIGI, Louis, Henri, né vers 1802, correcteur d'imprimerie, écroué pour avril 1834 du 25 au 9 mai, non-lieu. « Homme de lettres », écroué pour adhésion à une autre forme de gouvernement, du 13 mai au 22 juin 1836 et renvoyé libre en correctionnelle. Le DBMOF cite un Louis BIGI, qui subit les mêmes arrestations. Enfin, un BIGI était maître de la loge maçonnique appelée l'« Athénée des Etrangers ».
- BILLON, Claude**, né vers 1800, ouvrier tailleur, membre des Fils du Diable, surnommé « Bon Dieu » à cause d'un tatouage de la passion sur la poitrine, notoirement connu comme icarien, ce dont il ne se cachait pas, sous réserve du jugement de Cabet, et visitait souvent Blanqui à l'hôpital. Inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 2 mois.
- BIXIO, Jacques, Alexandre**, 1808-1865, né à Chiavari (Italie), étudiant en médecine à Paris. Affilié au carbonarisme et lié avec les chefs de l'opposition, particulièrement l'équipe du *National*. L'un des premiers à être armé d'un fusil, il se battit sur la rive droite le 28 juillet 1830 et participa aux combats de l'Hôtel de Ville. Signa le 29 janvier 1831 une protestation d'étudiants contre les arrestations du 24 parue dans *La Tribune* et une autre parue dans *La Gazette des Ecoles*. Semble lié à Blanqui. Il publia des travaux scientifiques et littéraires, participa avec Buloz à la création de *La Revue des Deux-Mondes*. Elu en 1848.
- BLANC, Louis**, 1811-1882, né à Madrid (DBMOF). De retour à Paris après un séjour dans le Nord, subit un échec au *National* et entra fin 1834 au *Bon Sens*. Défenseur des accusés d'avril, sollicité par Carrel au *National*. Après la retraite de ses fondateurs et les lois de septembre, partagea en janvier 1837 avec Maillefer la direction du *Bon Sens* qu'il abandonna en 1838 après avoir essayé de regrouper l'opposition pour les élections de 1837. Créa la *Revue du Progrès* en 1838, y écrivit une critique des *Idees napoléoniennes* publiées par Louis Bonaparte.

- BLONDEAU, Bernard, Sylvain**, né vers 1814, à Tours, ébéniste, demeurant à Tours, membre des Fils du Diable, surnommé « Chaise à porteur », co-fondateur de la mutuelle de l'Union générale, inculpé aux procès de Tours et Blois en avril 1847, condamné à 1 mois.
- BLONDEAU, Jean-Baptiste, Hyacinthe**, 1784-1854, professeur de droit romain et doyen jusqu'en 1844. Au procès des Dix-neuf, témoigna en faveur de Sambuc. Membre de l'Institut.
- BONIN ou BONNIN, Étienne**, né vers 1818, Tours, charbonnier, membre des Fils du Diable, surnommé « Sans-Culotte ». Sur son rôle à Tours, cf. 5ème période (texte 94 sq.). Arrêté le 27 novembre 1846. Relâché sous caution le 3 décembre. Condamné à 2 mois au procès de Blois en avril 1847. Le DBMOF le signale comme icarien, orthographié BOULIN.
- BONNEFOND(S), les frères**, tous trois nés près de Verdun-sur-le-Doubs, (Saône-et-Loire), souvent confondus (DBMOF cite Jean-Baptiste, mais le confond avec Pierre qu'il évoque pour l'après 1848). Le 3ème, Noël, né vers 1816, n'eut affaire à la justice qu'en avril 1834.
- BONNEFOND(S), Jean-Baptiste**, dit aîné, né vers 1809, traiteur. Membre de la section « Mort au tyran » de la SDH, inculpé pour complot. Écroué du 28 janvier au 26 décembre 1834. Incarcéré du 26 mai au 4 juillet 1835 (non-lieu). Membre des Familles puis des Saisons, dont les réunions devaient se tenir chez lui avant le 12 mai. Obtint un non-lieu avant le procès de la 2ème catégorie, étant absent, et semble avoir joué un rôle moins important que son frère Pierre.
- BONNEFOND(S), Pierre**, dit Jeune, né vers 1811, chef de cuisine au café Foy, rue de la Chaussée-d'Antin, où Dubosc déposa de la poudre en 1836. Membre des Familles et des Saisons, inculpé de la 2ème catégorie pour mai 1839, condamné à 10 ans. Arriva à Doullens dans la nuit du 4 février 1840. Fit partie des 17 évadés du 13 septembre, apparemment acquitté le 1er octobre, il signa le 10 octobre la pétition pour Lombard. Obtint une remise de peine en octobre 1844.
- BONNET, Jacques, Henri**, né à Genève en 1811 (DBMOF), ouvrier graveur, membre des Saisons, proche de Doy, compagnon de Meillard, mêmes origine, travail et logement. Inculpé au procès des journées de mai 1839, 1ère catégorie, acquitté le 12 juillet 1839. Peut-être aussi le prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août 1836 renvoyé à la plainte.
- BONNIAS, Henri**, né en 1800 à Salon de Provence, « homme de lettres », aurait été membre de la Fédération avignonnaise, menacé en 1816 par les cours prévôtales. Cofondateur de la Charbonnerie à Marseille. Vint à Paris en 1823, fréquenta libéraux et journalistes. Secrétaire de Voyer d'Argenson de 1826 à 1832, fut en relation avec Buonarroti. Écrivit un opuscule contre la modération des libéraux sous Martignac et combattit le constitutionnalisme de Cousin. A la SAP, chef civil du bataillon de Belgique en août 1830. En 1831, il publia un « drame historique non représenté », *Le 9-Thermidor, ou la mort de Robespierre*. Subit plusieurs condamnations au procès des Quinze : 15 jours pour offenses à magistrats en audience du 10 janvier (du 21 mars au 4 avril), 15 mois pour offense envers le roi, le 12 janvier 1832, confirmés en cassation le 27 février, assortis de 15 jours supplémentaires. Incarcéré ce jour, transféré à Versailles le 8 avril. Comparut au procès du droit d'association le 15 décembre. Nouvel écrou le 21 décembre 1833 alors qu'il est déjà détenu, condamné pour outrage public envers des magistrats et offense au procureur, libéré le 6 janvier 1834. Condamné le 15 mars pour des raisons non politiques à 10 jours, écroué le 24. Il prononça le 4 août 1842 l'éloge funèbre de Voyer d'Argenson, où il rappela la grande amitié qui liait celui-ci à Buonarroti. Nous le retrouverons en février 1848.
- BORDON, Jean, Maurice**, 1820 ou 1822-1848, de Savoie, homme de peine ou chapelier, membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 11 juin, consigné comme étranger, condamné au procès de la 2ème catégorie à 5 ans le 31 janvier 1840. A Doullens le 7 février 1840, perçu (19 mai) comme un enfant abandonné, incapable d'idées et d'opinion. Le 13 août demande un transfert pour exercer son métier par suite d'une scission entre les prisonniers disposant d'argent et ceux qui n'en ont pas. L'un des 17 évadés du 13 septembre, acquitté le 1er octobre, signataire de la pétition Lombard du 10 octobre. Transféré au Mt-St-Michel le 23 février 1841. Resté partisan de Blanqui, fut en 1842 l'un des animateurs de l'action politique au Mt-St-Michel. Gracié le 10 octobre 1844. Sera tué le 24 février 1848 en combattant (NOUGUÉS). Peut-être aussi, le prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août condamné à 4 mois, mais orthographié BORDOT.
- BORIES, Jean-François, Louis, Leclerc ou Clair**, né en 1795 à Villefranche du Rouergue d'une famille protestante. D'abord favorable à la Restauration, s'affilia à la loge des Amis de l'Honneur français. Entraîna ses amis dans la Charbonnerie, mais sa mise aux arrêts, lors du transfert, des Orléans, compromit l'opération prévue à la Rochelle. Il fit preuve d'une grande force de caractère lors du procès et de son exécution (21 septembre 1822). Cf. note collective à Sergents de La Rochelle.
- BOUCHER ou BOUCHET, Pierre**, né en 1804, à Tours (DBMOF), ouvrier tailleur, membre des Fils du Diable, surnommé « Cornu », mais surtout membre influent de la Société philanthropique des ouvriers tailleurs. Faisant les recommandations de Blanqui, il venait souvent à l'hôpital, et fut l'un des plus fidèles. Arrêté en même temps que lui pour association le 27 novembre 1847, inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné le 29 avril 1847 à 2 mois. Libéré, il rencontrera Blanqui dans un cabaret de Blois, avec huit autres, le 29 juin 1847.
- BOUCHOTTE, Émile, Jean, Didier** (DBMOF) ou Jean, Baptiste, Charles (RBC) (?), 1796-1878, de Metz. Député d'opposition, créa avec Domès en 1829 une Société constitutionnelle devenue Société patriotique et populaire et *Le Courrier de la Moselle*. Révoqué de ses fonctions de maire en 1831 parce que membre de l'Association nationale, très influente, devenue l'Association pour la presse patriote. Défenseur des accusés d'avril.

- BOUDIN, Claude**, né vers 1813, bottier, et « imprimeur clandestin » condamné à 5 ans pour délit de presse (*Le Moniteur républicain*) le 12 juin 1839, avec Fomberteaux et Guillemin. Au Mt-St-Michel du 19 décembre au 9 octobre 1840 par remise de peine. D'après DBMOF, condamné pour le même motif le 30 octobre 1841.
- BOUSSY ou BOUSSY, François, Narcisse**, 1795-1868. Avocat à Bressuire, abandonna le barreau pour le journalisme politique. Collaborateur de *La Tribune*, en 1830, défenseur au procès des Quinze et à celui des Dix-Neuf. Menacé en juin 1832, partit avec Sarrut à Tours où ils furent arrêtés et condamnés à 1 mois. En 1833, membre du Comité de l'Association républicaine pour la liberté de la presse patriote et la liberté individuelle. Favorable à la vente de *La Tribune* à Sarrut le 29 décembre 1832. Arrêté pour l'attentat de Neuilly (Meunier), non-lieu. Défenseur des accusés d'avril, rédigea le dernier numéro du journal.
- BOUVET, Aristide**, 1807-1898, Ambérieu (Ain), parent de Francisque Bouvet, médecin à Ambérieu, arrêté avec Blanqui en octobre 1839. Républicain « avancé » sera élu en 1849.
- BOUVET, François, Joseph, Francisque**, 1799-1871, Vieu d'Izenave (Ain), parent d'Aristide. Journaliste et homme de lettres, publia en 1828, un recueil de poèmes qu'il fit vendre au profit des Grecs. Participa aux activités étudiantes dès 1830. L'extrait d'érou dont nous disposons le donne médecin, lorsqu'il fut condamné à 3 mois le 5 janvier 1833 pour attaque contre la dignité royale, et incarcéré du 26 février au 25 mai. Auteur d'ouvrages sur la vie politique et sociale. Il fut rédacteur de la *Revue indépendante* (1840), fonda le *Réveil de l'Ain* et sera élu en 1848.
- BOUVRAND, Auguste**, né vers 1814, à Paris. Monteur en cuivre, condamné de droit commun en 1831-1832. Membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 11 juin 1839, condamné au procès de la 2ème catégorie à 5 ans. A Doullens le 7 février 1840, y est considéré le 19 mai comme un bon sujet ne cessant de clamer son innocence. Le 14 juin ayant remarqué la dépression de Lombard, il intervint à temps pour le dépendre. Le 14 août une demande de grâce précise qu'il est « l'un des trois à avoir abjuré le républicanisme ». Gracié sous surveillance, il ne s'était pas présenté à Melun le 16 novembre 1841 où il était attendu et sera le 20 à Paris. Réclusionnaire libéré, écroué pour rupture de ban le 27 janvier 1842, obtint un non-lieu le 20 février et fut transféré à la préfecture le 22 février.
- BRAVARD, Jean, Jacques ou Pierre, Toussaint**, 1808-1871, Arlanc (Puy-de-Dôme) (DBMOF). L'un des plus à gauche des neuf étudiants en droit décorés de Juillet, passa en médecine (1832). Membre de la Société des Écoles, de la SAP, l'un des organisateurs de juin 1832. Arrêté à la suite du coup de pistolet du 19 novembre, incarcéré du 25 au 27. Membre de la SDH, arrêté le 16 avril 1834, obtint un non-lieu. Défenseur des accusés d'avril, arrêté pour association illicite et complot, incarcéré du 31 décembre au 23 janvier 1836 (non-lieu). Inquiété dans l'affaire Fieschi, il obtint là aussi un non-lieu. Élu en 1848.
- BRAYER, né vers 1816, peintre en décors. Membre des Familles, condamné à 6 mois au procès des poudres d'août pour association. Pas d'appel.**
- BRETON, Honoré, typographe, arrêté avec Blanqui le 14 octobre 1839, non-lieu.**
- BRUYS, Antoine, Amédée**, 1817-1878 (DBMOF). Étudiant en droit, ami de Dussoubs, affilié aux Familles. Écroué pour l'affaire de la rue Dauphine le 5 juin 1836, condamné au procès des poudres du 29 septembre à 4 mois confirmés en appel le 23 octobre, libéré le 26 janvier 1837, écroué le 26 juillet et condamné pour fabrication de munitions de guerre chez Raban à 18 mois le 18 octobre 1838. A Doullens vers le 15 juillet 1839 avec Giraud. Le 6 octobre, il demanda au préfet la permission de réunir les prisonniers pour écrire une pétition aux députés. Participa à des manifestations républicaines bruyantes. Au cachot le 6 février 1840 avec 10 autres pour injures au directeur. Après un refus de grâce début mars, libéré le 9 avril, partit à Paris avec le fameux Bianchi et un nommé Vexiot, représentant en librairie. Devint avocat, élu en 1848.
- BUCHEZ, Philippe, Joseph, Benjamin**, né en Belgique dans l'ancien département des Ardennes, 1796-1865 (DBMOF). Dès 1815, participa à la création de sociétés secrètes avec Bazard, (cf. *supra* et introduction 1ère période), médecin en 1825, séduit par le saint-simonisme. Actif pendant Juillet, membre de la SAP qu'il tenta d'attirer vers les milieux ouvriers il la quitta avec les saint-simoniens, devant l'influence des Montagnards.
- BUISSON, Louis, Médard, dit Pieux**, vers 1817-vers 1840. Peintre sur porcelaine, membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 27 juin, condamné à 5 ans au procès de la seconde catégorie, le 31 janvier 1840. A Doullens le 7 février, on lui trouvait le 19 mai un caractère hargneux aux idées politiques bornées, hostile à Bouvrard, peu apprécié de ses co-accusés. Atteint dès le 24 octobre d'une maladie nécessitant l'hospitalisation, dont il mourut.
- BUONARROTI, Filippo, Michele**, 1761-1837, Pise (DBMOF). Après la publication de *La Conspiration...*, en 1828, il énonça des projets concrets pour la Belgique, la France, l'Italie et le reste de l'Europe, dont Charles Teste était le vecteur principal, dès septembre 1829. On ne connaît pas les liens de cette action avec les restes de la Charbonnerie. Il écrivit à Teste de Bruxelles début août 1830 que les accords de conspiration conclus avant les journées de Juillet restaient valables, que la « révolution » de Juillet ne suffisait pas, car la véritable révolution sociale en France sera une œuvre de longue haleine exigeant en même temps la propagande publique et les complots secrets, et qu'il fallait abattre sans attendre les gouvernements despotiques en Allemagne, en Italie et dans beaucoup d'autres pays... Il préconisait d'unifier dans toute l'Europe les tentatives dispersées, grâce à un réseau souterrain serré. Rentré à Paris vers le 30 août il dut faire sa place au sein de l'émigration italienne très divisée, active mais peu réaliste. Il s'appuya surtout sur la SAP où Teste était très influent. S'adressant plus facilement aux jacobins réfugiés à Onelle, ville que Blanqui évoquera dans son rapport parmi les garnisons à conquérir, s'opposa au Comité Misley-Menotti qui nourrissait également le projet de reconquérir l'Italie pour y

établir une monarchie constitutionnelle en s'appuyant sur Lafayette, Laffitte, Lamarque, Mauguin, Dupont, c'est-à-dire les membres du « comité cosmopolite » qui proposait une révolution libérale constitutionnelle en Espagne et en Italie. Ayant la majorité au Directoire de la Junte de la libération de l'Italie créée le 15-20 janvier 1831 et ne voulant avancer qu'à coup sûr, il sollicita certainement l'aide de personnalités comme Lafayette — dont il se méfiait cependant depuis décembre 1830 — pour obtenir du gouvernement français une déclaration du principe de non-intervention en même temps qu'il tentait de préparer une expédition en Italie et l'invasion de la Savoie. Après l'expédition de Savoie fin février, décidée malgré son désaccord, grâce à des initiatives parallèles et qui fut réprimée dès son départ de Lyon, il démissionna vers le 15 mars du directoire et probablement de la junte. Il avait publié deux manifestes proclamant à la fois une « république une et indivisible des Alpes à la mer » et la triade mazzinienne, « indépendance, unité, liberté ». Il reconstruisit après Juillet une Charbonnerie réformée avec deux grades et une direction anonyme (1832) puis la Charbonnerie démocratique universelle (1833). Sur l'utilisation de sa signature sous la protestation et la lettre des défenseurs des accusés d'avril 1834, cf. texte 53 et notes.

BUREAU, Ailyre, 1810-1859 (DBMOF). Polytechnicien et signataire de la protestation, croix de Juillet. Ami de Victor Consérant et phalanstérien.

BUSTARRET, né vers 1810, étudiant en droit, membre du Comité des Écoles et signataire de ses textes, témoin au procès des Dix-Neuf d'avril 1831.

*

CABET, Étienne, 1788-1856 (DBMOF). Né à Dijon, élève d'un précurseur de l'enseignement mutuel, Jacotot, fit son droit en partie avec Proudhon, avocat en 1812. Refusant le retour des Bourbons, participa au regroupement des adversaires de la royauté de droit divin, applaudit aux Cent-Jours, mais n'en accepta aucun poste. Le déferlement de vengeances et de haine provoqué par la Restauration ne l'épargna pas. Malgré une interdiction d'exercer de 3 mois, il défendit des « patriotes » et obtint des succès éclatants. Obligé de quitter Dijon pour Paris (1818), devint le collaborateur de l'avocat en cassation Nicod. Se liant avec ses principaux responsables, il s'affilia à la Charbonnerie en 1821. Ayant animé un cabinet d'affaires de 1824 à 1827, dirigé le *Recueil de jurisprudence générale* de Dalloz en 1828, s'en libéra en 1829. Dès les ordonnances, participa aux actions de Juillet et fut élu le 29 membre de la 1ère municipalité insurrectionnelle du 11ème arrondissement (Luxembourg). Il soutint cependant la monarchie le 30 juillet, lors de la réunion Lointier, tentant d'empêcher les républicains de s'opposer à l'avènement d'Orléans. Allié remuant, fut nommé procureur général et envoyé en Corse le 15 octobre. Candidat à la députation, avec le soutien de Aide-toi, écrivit une profession de foi qui provoqua sa révocation en mai 1831. Élu député de la Côte-d'Or le 6 juillet. Rompant définitivement avec le pouvoir, se lança dans une opposition radicale et participa à la plupart des manifestations de l'extrême gauche. Il publia dès octobre 1831, sa brochure pour ses électeurs, évoquée par Blanqui (texte 33, p. 224), puis en 1832 sa 1ère grande œuvre qui lui valut un procès où il fut acquitté en appel. Membre en juillet des Compagnies nationales et en septembre de l'Association en faveur de la presse patriote. En 1833, secrétaire de l'Association pour l'éducation gratuite du Peuple, le 3 juillet créa *Le Populaire*, qui s'interrompit du 8 octobre 1835 à mars 1841. Condamné à 2 ans en mars 1834 pour offense au roi, ce qui lui valut le soutien de plusieurs centaines d'étudiants, il s'exila en Angleterre, en revint en 1839, et publia les grands ouvrages de base du communisme icarien qui firent largement école. Sur son influence à Tours, cf. introduction et notes, 5ème période.

CAFFÉ, Pierre, médecin, libéral, Carbonaro, condamné à mort au procès de la conspiration de Berton, se suicida en octobre 1822.

CAILLARD, François, né vers 1821, Tours, menuisier, faisait partie des visiteurs de Blanqui. Communiste, membre des Fils du Diable, surnommé « Fraternel », prévenu d'association illicite, inculpé aux procès de Tours et Blois, il fut condamné à 2 mois.

CAILLÉ, de Poitiers, défenseur des accusés d'avril. Peut-être : CAILLÉ, Adolphe, étudiant en droit à Poitiers, se mobilisa en janvier 1831 à la suite de la protestation des étudiants qu'il animait. Rédacteur de *L'Echo du Peuple* de Poitiers, lié à la SDH.

CAILLÉ, cité dans la lettre de Crevat saisie sur Espirat, en 1835. Semble responsable d'un groupe. Peut-être : CAILLÉ, Pierre, né vers 1790 à Ste-Hermine (Vendée), incarcéré pour coalition du 15 novembre 1833 au 26 janvier 1834. En 1830, un avocat CAILLÉ présidait une loge maçonnique.

CALLIEN ou CARLIEN, né vers 1801, menuisier, prévenu d'association et de port d'armes qu'il disait détenir depuis le 29 juillet 1830. Bien que le ministère public cherchât à assimiler son rôle à celui de Lisbonne, il prouva que ses munitions étaient d'un amateur. Sera quand même condamné à 18 mois le 11 août 1836. Ne semble pas avoir fait appel.

CANARD, Émile ou Edmond, né vers 1816, à Tournus, fils du maire, étudiant en médecine, membre des Familles. Écroué le 11 mars 1836 pour fabrication de poudre et association, condamné le 11 août au procès des poudres à 18 mois. Pas d'appel. Conduit le 22 décembre aux Messageries générales, rue St-Honoré, d'où il partira pour Chalon.

CANTREZ, polytechnicien signataire (décembre 1830), sa mort avait été annoncée en juillet.

CARLES, Augusta, née BARBÈS en 1812, sœur d'Armand, cf. 4ème et 5ème périodes.

- CARLES, Claude, banquier à Carcassonne, époux d'Augusta Barbès. Leur fille aînée, Alice, épousa l'avocat Laurent Fages de Carcassonne, ami de Barbès.
- CARNOT, Lazare, Hippolyte, 1801-1888 (DBMOF). Sa route ne semble avoir croisé celle de Blanqui qu'à l'occasion du procès des défenseurs des accusés d'avril, appelé et renvoyé.
- CARON, Joseph, colonel. Carbonaro, animateur d'un mouvement insurrectionnel à tendance bonapartiste sous la Restauration. Participa au complot de Belfort. Après l'échec, tenta de délivrer les emprisonnés, fut attiré dans un piège, arrêté en juillet et exécuté le 1^{er} octobre 1822.
- CARRÉ, Jean, né vers 1818 à Tours, maître cordonnier, notoirement connu comme communiste icarien (réserves de Cabet). Se disant le cordonnier de Blanqui, avait de bonnes raisons pour le voir à l'hôpital. Inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.
- CARREL, Armand, 1800-1836, né à Rouen (DBMOF). Officier, prit très tôt position contre la Restauration. Carbonaro, démissionna en 1823 et créa un corps de volontaires pour soutenir les libéraux espagnols de Riego. Après la défaite, condamné à mort, puis acquitté, secrétaire d'Augustin Thierry ancien carbonaro lui aussi, quelque temps disciple de Saint-Simon. Créa la *Revue américaine* en 1826, publia quelques travaux historiques et fonda *Le National*. Participa activement aux journées de Juillet. D'abord monarchiste, il évolua et passa dans l'opposition républicaine en 1832 prônant parmi les premiers « l'opinion républicaine conservatrice » et eut du mal à se faire admettre des anciens républicains. Membre de l'Association pour la presse patriote en septembre 1833. Défenseur des accusés d'avril. Tué en duel par E. de Girardin.
- CAUNES, Auguste, Elisabeth, Antoine, dit CAUNES père, né vers 1785 dans l'Aude, journaliste, publiciste républicain, auteur de brochures en direction des ouvriers, rédacteur avec son fils du *Moniteur des Faubourgs*. Membre de la SAP, se chargea des sections ouvrières, y créa la section des Droits de l'Homme et du citoyen, faisant ouvertement référence à Robespierre. Peut-être à l'origine de la brochure datée d'août 1830, *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Auteur en 1831 d'une *Lettre d'un faubourien adressée, au nom de ses camarades des faubourgs à la Garde nationale* (seule mention DBMOF). Comparut en décembre 1832 au procès du droit d'association. Membre de la SDH et de son Comité, arrêté le 19 novembre 1833 pour l'affaire du pistolet. Signataire de la lettre des défenseurs des accusés d'avril. Arrêté le 26 mai 1835 pour complot, libéré pour non-lieu le 11 juillet 1835. Son fils, Auguste, dit CAUNES fils, né en 1809, étudiant en droit, élevé dans le culte de Marat et Robespierre, prit les armes en juillet 1830. Membre dès le début de la fraction jacobine de la SAP, s'engagea dans son corps expéditionnaire pour la Belgique où il fut tué le 31 octobre 1830 à Ootsbourg.
- CAUSSIDIÈRE, Louis, Marc, 1808-1861, né à Lyon ou Genève selon les sources (DBMOF). Membre de la SDH à Lyon, créa celle de St-Etienne. Arrêté à Lyon (peu après la mort de son frère) défendant l'arsenal des insurgés, condamné à 20 ans le 23 décembre 1835. Incarcéré au Mt-St-Michel, fut amnistié en 1837. Membre des Saisons, collabora à *La Réforme* en 1843 et conserva des liens avec les « Nouvelles saisons ».
- CAVAIGNAC, Éléonore, Louis, Godefroy, 1800 (E. BABEUF) 1801-1845 (DBMOF), fils du conventionnel, étudiant, Carbonaro avec son frère, député à la Haute-Vente de Paris (procès des Dix-Neuf), et poursuivi pour délits politiques en 1822. Participa aux municipalités occultes et à la Commune centrale. Membre de Aide-toi, dans sa fraction républicaine. Participa à la prise du Louvre le 29 juillet, avec Guinard. Délégué de la Commission des récompenses nationales. Décoré de Juillet. Commandant en second la 2^{ème} batterie de l'artillerie de la Garde nationale, est arrêté le 24 décembre 1830 pour avoir « réservé les munitions aux artilleurs qui voulaient se battre contre le gouvernement ». Renvoyé le 9 mars. Membre de la SAP, dont il devint président après son acquittement au procès des Dix-Neuf comparut au procès de décembre 1832. Fondateur de la SDH dès 1832, membre de l'Association en faveur de la presse patriote. Dans les discussions sur les associations, représentait les Montagnards contre l'« école américaine » (GP) mais dans les discussions au sein de la SDH soutint davantage Raspail que Lebon. Créa *Le Fondateur* en janvier 1833, participa aux journées d'avril 1834, incarcéré le 23 février 1835, il s'évada le 12 juillet. Exilé en Angleterre jusqu'en 1841.
- CAVAIGNAC, Jean-Baptiste, 1765-1829, membre de la Convention et des Cinq-Cents.
- CAYLUS, défenseur des accusés d'avril. Sans doute CAYLUS, Ernest, 1813-1878, polytechnicien, incarcéré pour complot, du 30 juillet 1833 au moins jusqu'au 22 août, non-lieu. Préfet en 1848.
- CHAIGNEAU, Jean-Marie, dit fils, né vers 1794, imprima *Au Peuple*, inculpé au procès des Quinze.
- CHANAY, Philibert, 1800-1852, avocat, défenseur des accusés d'avril (Lyon). Élu en 1848.
- CHAPARRE, Pierre, Louis, de Saintes, né vers 1810, étudiant en pharmacie, combattant de Juillet, membre de la SLOP, très actif en décembre 1830, arrêté le 22, comparut au procès des Dix-Neuf, défendu par Rittiez. Un étudiant, dont le nom est orthographié CHAPPART, connu comme républicain, fut soupçonné d'avoir défendu une barricade en avril 1834.
- CHAPUIS, figure sur les listes de Blanqui citées au Procès des poudres, sans indication particulière. Peut-être : CHAPUIS, Jean, Antoine, cordonnier, non-lieu pour avril 1834 ; ou CHAPUIS, Pierre, Joseph, Abel, bric-à-brac, arrêté en décembre 1830, témoin au procès des Dix-Neuf, ami et « serviteur » de Chaparre. Membre de la SAP. non-lieu pour avril 1834.
- CHARASSIN, Frédéric ou CHARRASSIN (RBC), 1804-1876, Bourg (Ain) (DBMOF). Républicain notoire, membre d'un « Comité invisible » avec Baune, Périer, etc. à l'origine de la SDH de Lyon. Défenseur des accusés d'avril. Ami et disciple de Buonarroti.

CHARLES, Jean, né vers 1805-1806, à Aigueperses (Puy-de-Dôme). Marchand de vin, son établissement servait de centre aux sociétés secrètes. Membre des Saisons (cf. texte 67), Ecroué pour mai 1839 le 3 juillet, fut condamné au procès de la 2ème catégorie le 31 janvier 1840 à 5 ans. Au Mt-St-Michel avec Blanqui le 5 février. Extrait pour l'asile d'aliénés de Pontorson le 5 février 1841, libéré le 30 janvier 1844 (pour son « séjour » au Mont, cf. textes et notes, 4ème période).

CHARRAS, Jean-Baptiste, Adolphe, 1810-1865, polytechnicien, renvoyé de l'École en février 1830, parce qu'il avait chanté *La Marseillaise* et crié « Vive Lafayette », réunit le 27 juillet quelques anciens camarades et tenta d'influencer les députés, participa le 28 à quelques opérations. Il fut proclamé général en chef par la foule, mais se désista. Participa aux combats de la caserne Babylone, de l'Hôtel de Ville et du Louvre. Blessé selon certaines sources. Aide de camp de la Commission municipale, poussa Lafayette à proclamer la république. Termina ses études à l'école d'artillerie de Metz. Ami de Carrel, publia dans *Le National* des « Etudes critiques » diversement appréciées. Ses opinions républicaines lui firent grand tort dans sa carrière militaire et lui valurent d'être expédié dans les troupes coloniales. Sera élu en 1848.

CHARTON, Édouard, Thomas, né en 1807 à Sens (DBMOF). Avocat à Paris, fut en 1829, rédacteur en chef du *Journal de la Société de morale chrétienne*, saint-simonien jusqu'en 1831. Défenseur des accusés d'avril (Paris). Élu en 1848.

CHEVALIER, Michel, né à Limoges, 1806-1879 (DBMOF).

CLÉMENT, A. et P., polytechniciens protestataires en 1830, sans doute deux frères dont l'un, s'étant battu en juin 1832, réfugié en Belgique, y devint professeur à l'école militaire.

COCHET, Auguste, dit Cochet fils, né vers 1810 à Paris, fabricant de meubles et jouets d'enfants. Membre des Familles, condamné au procès des poudres d'août 1836 à 15 jours.

COLLET, né vers 1790, artiste peintre, membre des Familles, condamné pour association illicite au procès des poudres d'août 1836 à 2 mois. Peut-être Mathurin COLLOT, dit COLLET, né vers 1794 à Nantes, relieur, écroué pour association illicite du 30 juin 1836 au 7 juillet ou COLLET, qui publia avec Legoff et Fombertaux *Le Communautaire* en août 1841.

COLOMBAT, Édouard, de Paris, vers 1801-1848, tourneur, condamné à la déportation pour juin 1832 au Mt-St-Michel, évadé en 1835, gracié en mai 1837.

COMPANS, Jean-Dominique, comte, 1769-1845, général d'Empire, pair de France.

COMPANS, Napoléon, Dominique, 1812-1846, fils du général, élève de Blanqui.

COMTE, Auguste, né à Montpellier, 1798-1857 (DBMOF, bref). Défenseur des accusés d'avril, il fut à cette occasion en rapport avec Blanqui.

CONSIDERANT, Prosper, Victor, 1808-1893 (DBMOF).

CONSTANT, Benjamin ; Henri, Benjamin, Constant de REBECQUE, dit, 1767-1830. Rentré en France avec les Bourbons, semblait satisfait de la monarchie constitutionnelle et, bien qu'ayant rédigé l'Acte additionnel pour Napoléon, lui manifesta son hostilité. Rejoignit l'Angleterre en 1815, y publia *Adolphe*. L'année suivante, entama la lutte contre les ultras à travers *le Mercure*, *La Minerve*, l'Athénée et acquit une grande popularité de pamphlétaire. Son élection en 1819 inaugura sa lutte dans l'opposition libérale de la Chambre (cf. textes 10 et 11). S'intéressa au « Bazar français ». Bien qu'ayant prononcé le 5 juin 1820 à la Chambre un discours équivoque où il opposait « deux classes de jeunes gens » : les uns, généreux, fiers des institutions et de la liberté, prêts à tout pour les défendre, les autres, provocateurs, constamment ennemis de ces institutions, il reste une référence constante pour la jeunesse des Ecoles sous la Restauration. Ne semble pas avoir joué un rôle marquant pendant les trois journées de Juillet.

COPENS ou COPPENS, l'un des dirigeants de la SDH de Beaune qui compta jusqu'à 150 adhérents, pour la plupart ouvriers. Défenseur des accusés d'avril (Beaune).

CORALLI, Jean, Charles, Auguste, de Montpellier, 1801-1851 (DBMOF). Avocat à Limoges et républicain (Aide-toi). Défenseur des accusés d'avril, député d'opposition. Élu en 1848.

CORBIÈRES, membre très actif de la Société pour la liberté de la presse des Pyrénées-Orientales, créée sous l'impulsion d'Etienne Arago, donna naissance à la SDH qu'il organisa militairement avec plus de 1500 hommes. Défenseur des accusés d'avril (Perpignan).

CORBIDT, Joseph, Eustache, né vers 1793 à Évreux, contrôleur de l'armée, commandant en second du bataillon de la SAP pour la Belgique. Arrêté le 19 octobre et le 22 décembre 1830, sa libération lui valut d'être accusé de collusion avec la police, surtout par les frères Duez, au procès desquels il fut cité, le 12 avril 1831 (cf. texte 22).

CORCELLES, Claude TIRCUY de, né dans le Rhône, 1768-1843, officier, n'ayant pas servi entre 1792 et 1813, participa à la défense de Lyon menacé par l'invasion. Colonel de la Garde nationale proscrit en 1815. Exilé, revint en 1817. Député de gauche de 1819 à 1822, dut faire imprimer son discours qu'on l'avait empêché de prononcer. Carbonaro. Élu à Paris en 1828, un des 221. Prêta serment au nouveau pouvoir, « sauf l'approbation nationale », et rentra dans l'opposition. Il défendit la liberté de la presse, les associations, combattit les « prodigalités de la liste civile » et se récusait au moment de l'affaire de *La Tribune*. Il quitta la Chambre en 1834.

CORMENIN, Louis de LAHAYE, vicomte de, Paris, 1788-1868, député, réélu le 12 juillet 1830 démissionna le 12 août. Réélu en juillet 1831, à l'extrême gauche, l'un des plus grands pamphlétaires de l'époque, sous le pseudonyme

de TIMON. Défenseur des accusés d'avril, ne défendit pas sa position comme Audry de Puyraveau ce qui parut une dérobade. Son soutien des jésuites éloignèrent de lui les républicains. Ne fut pas réélu en 1846, mais le sera en 1848.

COSTIS, Auguste, graveur, arrêté avec Blanqui le 14 octobre 1839, obtint un non-lieu.

COURTIN, Eustache, Marc, Pierre, Antoine, 1768-1839, Lisieux, avocat, secrétaire à la Convention, magistrat, exilé en 1815, revint en 1818, publia de 1824 à 1832 *L'Encyclopédie Nouvelle* en 24 volumes, vulgarisation des sciences et des arts très appréciée à l'époque.

COUSIN, Victor, 1792-1867. Carbonaro, privé de son poste à Normale qu'il récupéra sous Martignac. La monarchie de Juillet le nomma à la Sorbonne, et le combla d'honneurs. Ministre de l'instruction publique en 1840, luttait avec succès pour la laïcité de l'enseignement de la philosophie. Cf. texte 53, p. 312, l'attitude à la Cour des pairs de cet ancien « phare de la jeunesse ». *La Réforme* (5 septembre 1846) rapporte ce mot : « La Charte était la dernière limite du progrès humain ». 1848 mettra fin à sa carrière politique.

CRÉMIEUX, Isaac, Moïse, dit Adolphe, de Nîmes, 1796-1880, brillant étudiant, bonapartiste ardent, dut quitter Paris après les Cent-Jours, fit son droit à Aix. Avocat à Nîmes en 1817, se distingua entre autres par de brillantes défenses dans des procès politiques. Il défendit les journaux d'opposition, Marrast, Raspail... Béchet de Nancy parmi les accusés d'avril, etc. Quitta le barreau fin 1836, élu en 1842, sera au gouvernement provisoire.

CRÉPU, Marie, Alexandre, né à Grenoble, 1796-1862, Carbonaro, d'abord avocat, devient journaliste et dirigea le *Journal libre de l'Isère* sous la Restauration. Fut rédacteur en chef du *Dauphinois* (CRÉPIN in GP), puis du *Patriote des Alpes*. Conseiller municipal de Grenoble en 1834, défenseur des accusés d'avril. Sera élu en 1848. Le DBMOF l'évoque brièvement dans une courte note sur son frère Albin CRÉPU, médecin à Grenoble et phalanstérien.

CREVAT, Victor, né vers 1809, à Pontarlier, commis marchand, participa à toutes les émeutes depuis 1830 (DBMOF, partiel), l'un des commissaires de la SDH pour le 4ème arrondissement, arrêté le 26 mars 1834. Ecroué le 31 mars 1834, transféré de prison en prison, fit partie des 28 évadés de Ste-Pélagie du 12 juillet. Arrêté le 27 novembre 1835, fut condamné le 23 janvier 1836 à 10 ans et conduit à Doullens le 29 janvier. C'est après son évasion que se situe l'épisode de sa lettre à Hubin de Guer. Sans doute amnistié en 1837, comme semble en témoigner un rapport de police de 1840 dans un dossier de l'affaire Damès. On le retrouvera en 1848.

*

DABRAY, Joseph, Séraphin, 1752-1841, avocat à Nice, conventionnel avec J. D. Blanqui, suivit le même itinéraire : incarcération, retour à la Convention, Conseil des Cinq-Cents. Favorable au 18 brumaire, entra le 25 décembre 1799 au Corps législatif jusqu'en 1803.

DAIN, Charles, de Guadeloupe, 1812-1871 (DBMOF). Avocat à Paris, d'abord sensible au babouvisme, adopta les doctrines phalanstériennes jusqu'en 1836 avant de devenir un de ses adversaires, comme du néo-catholicisme de Buchez et Roux. Après plusieurs écrits philosophiques et politiques, il consacra l'essentiel de son activité à l'abolition de l'esclavage. Défendit Blanqui au procès de Blois en avril 1847, élu en août 1848 à la Guadeloupe.

DAMIRON, Jean, Philibert, 1794-1862, tenait la chronique littéraire au *Globe*. Membre d'Aide-toi, professeur à Chartremagne puis à la Sorbonne en 1837, il enseignait la philosophie spiritualiste avec Cousin, Dubois et Jouffroy et succéda à ce dernier en 1842.

DANTON, Jean, François, né à Tarbes vers 1803-1804, étudiant en droit, homme de lettres. Neveu ou pas du conventionnel ? Oui selon *La Gazette des Tribunaux* du 8 janvier 1831, sans lien de parenté, « d'aucune façon », selon lui-même. Du moins l'a-t-il affirmé à un moment où cette homonymie lui faisait du tort dans *La Tribune* du 14 janvier 1831 et au procès des Dix-Neuf. Volontaire à 15 ans, pendant la révolution de Naples. Travaillant « à réveiller les idées qui produisirent notre régénération de 1789 », participa tout de suite au projet d'« Association de Janvier » (cf. introduction 1ère période) et à la rédaction de *La Tribune* après sa reparation en mai 1830. Le 27 juillet, se déclara pour l'insurrection lors d'une réunion, et participa aux combats dès le début. Décoré de Juillet, fut l'un des créateurs et orateurs les plus virulents de la SAP et joua un rôle important en 1830. Tentant de s'opposer à la Garde nationale qui voulait chasser la SAP du manège Pellier en septembre, faillit étrangler un officier. Arrêté le 23 septembre, relâché. Il rencontrait souvent ses amis républicains, comme Madet et Mathé au « Billard Mazeau », rue Traversière, faubourg Saint-Antoine. Parvint à soulever les ouvriers de ce faubourg à deux reprises les 20 et 22 décembre et fut arrêté chez Mazeau avec Lenoble porteur de deux cartes d'étudiant. Ecroué le 7 janvier, signataire de la lettre de Ste-Pélagie de février, comparut au procès des Dix-Neuf, en avril, défendu par Michel de Bourges. Assista au procès Raspail du 10 mai. Signa une lettre de protestation à la suite de l'arrestation d'une quinzaine de membres de la SAP, le 1er juin 1832 (*La Tribune*, 3 juin). Les 5 et 6 juin, « il devait rassembler un certain nombre d'ouvriers intrépides avec lesquels, en cas de troubles, il pouvait soulever le faubourg Saint-Marceau » (LB). Nous n'avons pu suivre sa trace depuis.

DAMÈS, Marius, Edmond, 1797-1841 (DBMOF). Sans profession précise, communiste néo-babouviste, voulait la loi agraire, fréquentait l'Eglise française. Le 15 octobre 1840, tira sur le roi aux Tuileries. Condamné à mort le 29 mai 1841.

DAVID D'ANGERS ; Pierre, Jean DAVID, dit, Angers, 1788-1856, devenu célèbre en 1816 par sa sculpture du Grand Condé, à l'Institut en 1826, professeur à l'Ecole de peinture en 1831. Bien que son activité politique soit peu connue avant 1848, l'hospitalité qu'il offrit à Blanqui en indique l'orientation. Sera élu en 1848.

- DAVID de THIAIS, Henri, Stanislas DAVID, dit, né en 1805 à Paris, avocat, membre de la SAP, arrêté le 1er juin 1832, rue St-André-des-Arts, avec d'autres. Un DAVID faisait partie du bataillon de Belgique. C'est sans doute lui qui fonda une section de Aide-toi à Poitiers (GP). Défenseur des accusés d'avril (Poitiers), fut « appelé » au procès, comparut aux séances du 29 au 31 mai 1835, maintint son refus de répondre et fut condamné le 4 juin à 1 mois. Il accomplit sa peine du 22 juin au 21 juillet. (DBMOF) pour après 1848.
- DAVIOT, Alexandre, Claude, (DAVIAT dans le Rapport Mérielhou), né vers 1816 en Saône-et-Loire. Étudiant en droit ou en médecine, l'un des compagnons de Raban dans la fabrication de poudre, incarcéré le 11 mars 1836, condamné au procès des poudres d'août à 3 mois, Pas d'appel. Libéré le 8 novembre. Sera aux côtés de Blanqui en 1848.
- DECAMPS, Alexandre, 1803-1860, peintre, aquarelliste, critique d'art de la *Revue républicaine*, défenseur des accusés d'avril.
- DEGEORGES, Frédéric, né à Béthune, 1797-1854 (DBMOF). Adversaire des Bourbons, incarcéré après les émeutes de juin 1820, l'un des fondateurs de la loge des Amis de la Vérité et mêlé à diverses conspirations. Un des premiers Carbonari, publia diverses brochures politiques, dont certaines le conduisirent devant les tribunaux. Ayant participé à la guerre des libéraux espagnols avec Carrel contre les troupes françaises et Ferdinand VII, fut condamné à mort par contumace et se réfugia en Angleterre. Revenu se constituer prisonnier en 1828, il fut acquitté. Lutta contre Polignac et contribua à la parution du *Propagateur du Pas-de-Calais*. A la tête du combat en juillet 1830, se retrouva dans l'opposition démocratique. Créa l'Association en faveur de la presse à Arras. Ses très violentes attaques contre les diverses autorités lui valurent vingt-neuf procès pour délit de presse, dont il fut toujours absous par crainte de sa puissance. Signataire de la lettre des Défenseurs aux accusés d'avril, renvoyé. Participa à la rédaction du *Bon Sens* et publia un volume sur *Les Femmes françaises du XVIIème siècle*. Sera élu en 1848.
- DEJEAN, Benjamin, Barthélemy, 1804-1885, fonctionnaire et rédacteur au *Globe*. Après Juillet, fut préfet, conseiller d'Etat (1836), député (1837 à 1848) dans la majorité conservatrice. Directeur de la police générale puis des postes. 1848 devait le rendre à la vie privée.
- DELAMARE, défenseur des accusés d'avril (Dieppe). Sans doute DELAMARE, Jules, né en 1806, étudiant en médecine, membre de la SAP. Chirurgien. Inculpé au procès de la SAP de décembre 1832. Le DBMOF cite un docteur DELAMARE à Saint-Laurent-en-Caux (Seine-Inférieure).
- DELAPALME, Emile, 1793-1868, magistrat depuis 1815, procureur en 1821, avocat général en 1831, fut un auxiliaire efficace de la monarchie de Juillet, accusateur acharné de la SAP, des saint-simoniens en août 1832, des accusés du cloître St-Merri et des républicains.
- DELAUNAY, Victor, né vers 1797-1832 (?), à Lisieux, journaliste et homme de lettres, décoré de Juillet, membre de la SAP, il comparut au procès des Quinze. Arrêté en février 1832 après le complot de la rue des Prouvaires avec Lebon, Kersausie, etc., pour tenter de les compromettre dans un complot « carlo-républicain ». De nouveau arrêté avec d'autres le 1er juin, rue St-André-des-Arts, y reçut un coup de sabre. Transporté à l'Hôtel-Dieu, s'en évada. Il aurait été tué sur les barricades du cloître St-Merri quelques jours plus tard.
- DELIGNY, Charles, né vers 1809, à Douai, fruitier, tîlier (?), incarcéré pour association le 13 juin 1836, condamné le 11 août à 2 mois. Son frère, DELIGNY, Jean-Baptiste, Joseph, mécanicien, condamné pour association à 2 mois en 1837, suspect dans l'affaire Darnès.
- DELON, Honoré, Édouard, lieutenant à l'École de Saumur, organisa les Chevaliers de la liberté en contact avec les Carbonari. Arrêté en 1821, il s'évada.
- DELSADE, Joseph, né vers 1806, en Lorraine (DBMOF), ouvrier tabletier, écroué pour juin 1832 avant le 11 ou après le 3 juillet (une des 70 entrées d'écrou non datées) libéré le 13 et relaxé. Membre des Saisons, pris les armes à la main le 12 mai 1839, condamné pour la mort du lieutenant Drouinot dans la 1ère catégorie du procès à 15 ans le 12 juillet. Au Mt-St-Michel dès le 17 juillet, y joua du violon. Ami dévoué de Barbès, prépara l'évasion manquée du 10 février 1842 (cf. textes et notes de la 4ème période). Non gracié en 1844, il fut extrait pour Doullens le 23 octobre 1844.
- DEMAY, E. D. (DBMOF). Ex-officier, défenseur des accusés d'avril (Dijon) et appelé au procès le 30 mai, déclara « qu'il ne serait pas un assassin ni un geôlier pour ses concitoyens » (cf. texte 53). Rappelé le 31, confirma qu'il n'a ni publié ni signé.
- DEMONTY, Jules, Léon, James, appelé aussi JAMES-DEMONTY, né à Dijon, 1806-1849 (DBMOF). Défenseur des accusés d'avril.
- DESBAINS, Sarah, garde-malade et amie dévouée de Buonarroti, mourut le 20 avril 1835, ce dont Buonarroti se remit mal.
- DESIJARDINS, Guillaume, né vers 1792 à Pont-Lévéque (DBMOF). Publiciste d'opposition, décoré de Juillet, publia des brûlots et des pamphlets de tendance babouviste. Membre de la SAP et de l'Association pour la liberté de la presse, arrêté le 14 juillet 1831 à l'occasion de la plantation de l'arbre de la liberté sur la Bastille. Présidait la séance du 1er juin 1832 dans le local interdit rue St-André-des-Arts, objet d'une arrestation collective. Ecroué, il sera renvoyé de la plainte le 11 août. Arrêté pour l'affaire du coup de pistolet du 19 novembre, écroué du 25 au 30 (non-lieu). Prévenu au procès de délit d'Association du 15 décembre 1832. Semble avoir adhéré très tôt à la SDH. Comparut à deux procès en 1833 : le 22 février avec Avril et Carpentier pour la brochure intitulée *De*

la *Civilisation*, acquitté, sa défense fut publiée par *La Tribune* ; le 8 avril parce que dirigeant d'une association de plus de 20 personnes. Sa défense fut publiée par l'Association pour la liberté de la presse : *Discours du citoyen G. Desjardins sur l'Association républicaine*.... Elu au comité directeur de la SDH début novembre 1833, démissionna le 24. Incarcéré pour complot le 12 avril 1834, obtint un non-lieu après juin. Ecrivit encore en 1848.

DESMOULINS, Louis, né à Tours 1812-1868 (DBMOF). Officier de santé, animait dans les années quarante, avec Pierre Habert, un groupe de communistes icariens très actifs. C'était lui qui était chargé de la diffusion des textes. (Cité par J. LABUSSIÈRE. MD parle d'un médecin DUMOULIN). En 1844, fut l'objet d'attaques de la part de Vieillefond, Béasse et 27 autres signataires pour ses opinions religieuses. Cabet prit sa défense dans sa brochure sur le procès communiste à Tours et Blois (mai 1847) (cf. introduction 5ème période).

DESTUTT, comte de TRACY, Antoine, Louis, Claude, 1754-1836, officier, élu aux États généraux, libéral, toujours proche de Lafayette. Arrêté le 2 novembre 1793, libéré au 9 thermidor. Tête de file des idéologues, nommé à l'Institut des sciences morales, organisa l'enseignement. Publia ses *Éléments d'idéologie* de 1801 à 1805. A l'Académie en 1808. Vota la déchéance de l'empereur, pair de France en 1814, s'abstint pendant les Cent-Jours, mais refusa de s'associer à la Terreur blanche. Publia en 1815 son *Traité de la Volonté et de ses effets*. Dans l'opposition libérale, il se rallia à la monarchie de Juillet.

DIDIER, Jean-Pierre, 1758-1816, Upie (Drôme), avocat, à l'assemblée de Vizille. Changea de camp, chercha à sauver le roi, approuva la réaction de thermidor, émigra, rentra sous le Directoire. Au service des émigrés, s'enrichit avec le retour de leurs biens. Royaliste en 1799, bonapartiste en 1802, puis contre l'Empire. Conseiller d'Etat en 1814, destitué aux Cent-Jours, redevint bonapartiste, monta une conspiration destinée à débarrasser la France des Bourbons créa une association, « l'indépendance nationale ». Fut exécuté.

DOLLEY, créa une méthode de lecture où manquaient trois lettres : GKQ. Président de la future Association libre pour l'éducation du peuple et de la commission distribuant les fonds pour les détenus patriotes (1833), enfin de la commission de liquidation de l'Association le 31 mai 1834. Défenseur des accusés d'avril (Paris).

DORNÈS, Auguste, dit aîné, né à Lyon, 1799-1848 (DBMOF). Avocat à Metz avait fondé avec Bouchette l'Association pour la liberté de la presse, dont il était le secrétaire (février 1833), à l'origine d'almanachs, dont *Le Messager patriote de L'Est*, et d'un nouveau mensuel populaire : *L'Utilité*. Défenseurs des accusés d'avril (Metz), il intervint dans le même sens que Blanqui le 30 mai (cf. texte 53). Sera élu en 1848.

DOY, Pierre, né vers 1811 à Genève, ouvrier graveur, membre des Saisons, compagnon de Bonnet et Meillard, dont il partageait l'existence. Inculpé pour mai 1839, réussit à s'échapper. Jugé par contumace au procès de la 1ère catégorie, fit l'objet d'un non-lieu.

DROUET, Jacques, Marie, né vers 1805 à Paris, boutonniér en os. Membre des Familles, prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août 1836, condamné à 3 mois. Membre des Saisons, écroué pour mai 1839 du 17 mai au 23 octobre, non-lieu.

DRUY, Charles, né vers 1810 à Zara en Dalmatie, de parents français (DBMOF). Tailleur, arrêté en juin 1832. Membre de la SDH et des Saisons, écroué pour mai 1839 le 11 juin, condamné à 5 ans au procès de la 2ème catégorie le 31 janvier 1840 et incarcéré le 7 février à Doullens. Considéré le 19 mai comme un républicain convaincu, dangereux, décidé et courageux. Evadé du 13 septembre, condamné à 3 mois le 1er octobre 1840. Gracié le 4 octobre 1844. Actif en 1848.

DUBALLIN, né vers 1796, épiciér, s'affichant fourrieriste. Secrétaire de la 12ème mairie, garde national, raison de son port d'armes. Membre des Familles, figurant sur les listes, condamné pour association et port d'armes au procès des poudres d'août 1836 à 1 mois, acquitté en octobre.

DUBOIS, Alexis, rentier, arrêté avec Blanqui le 14 octobre 1839. Bénéficia d'un non-lieu

DUBOIS de LA LOIRE-INFÉRIEURE ; Paul, François DUBOIS, dit, 1793-1874, normilien (1812), refusa l'acte additionnel. S'enrôla dans la fédération bretonne qui défendit Guérande, où il enseignait les mathématiques. Destitué, occupa divers postes (Charlemagne, faculté des lettres). Suspendu en 1821, collabora aux *Tablettes universelles*, au *Censeur européen*. Prît un moment la direction du *Globe*. Inspecteur général des études (octobre 1830). Élu du 5 juillet 1831 à 1848, soutint la politique ministérielle. Directeur de l'École normale en 1840.

DUBOSC, Richard, Prosper, avait rédigé un journal à Versailles, *Le Vigilant de Seine-et-Oise*. Membre de la SDH. En 1834, on trouva dans les papiers de Dupoty des stances de félicitations à Dubosc. Membre des Familles, des Saisons, rédacteur en chef du *Journal du Peuple* de 1834 à 1842. Membre en 1837 du comité électoral d'alliance des républicains et de la gauche dynastique. Renvoyé en correctionnelle le 19 septembre 1838, avec Raban et ses amis, condamné à 1 an le 17 octobre, puis à 3 mois les 28 novembre et 30 janvier 1839. Ayant échappé à l'arrestation de mai, il organisa en vain début juin avec Noyer et Napoléon Gallois, du même journal, une tentative d'évasion de Barbès. Réorganisa les Saisons après 1839.

DUBOURDIEU, Jean, né vers 1819, à Castillon (Gironde), tailleur, écroué pour mai 1839 le 10 juin, condamné au procès de la 2ème catégorie à 10 ans, au Mt-St-Michel le 5 février 1842, extrait le 30 septembre 1843 pour Bordeaux. Remise de peine le 10 octobre 1844.

DUCHÂTEL, Charles, Marie, Tanneguy, Paris, 1803-1867, avocat, rejoignit *Le Globe* pour les questions économiques, publia en 1829 un très mathusien *Traité de la charité dans ses rapports avec l'économie sociale* qui le fit remarquer. Conseiller d'Etat, député du centre en 1833, ministre de l'agriculture et du commerce puis des finances. Ministre de l'intérieur pendant les journées de mai jusqu'en mars 1840, passa dans l'opposition et

- revint à l'intérieur en octobre. Dévoué à la politique de Guizot, il laissa traiter sans ménagement les prisonniers politiques. Après février 1848, s'exila en Angleterre.
- DUEZ**, frères. Il semble, d'après les registres d'écrou de La Force, aucun écou de Ste-Pélagie n'ayant été retrouvé pour cette période, qu'il y en avait trois, à moins que Pierre et Louis, François soient un seul et même personnage (cf. texte 22) :
- DUEZ** jeune ; Charles DUEZ, dit, né vers 1803 à Douai, avocat avec son frère, membre de la SAP et du bataillon de Belgique, parmi les plus ardents manifestants le 20 décembre 1830, blessé sans doute le 22 et arrêté le 23 ou 24 avec Cavaignac, Trélat, etc. Ecoué pour complicité de complot le 25 décembre 1830. Comparut avec un certain François Hippolyte Geslain, membre de sociétés liées à la duchesse de Berry et fut condamné à un an pour non révélation de complot, bien qu'ayant démontré son innocence, le 27 mars 1831.
- DUEZ**, Louis, François, né vers 1797 à Douai, avocat, fut écoué pour complicité de complot, le 25 décembre 1830 et transféré à Ste-Pélagie le 15 février.
- DUEZ** aîné ; Pierre DUEZ, dit, né vers ou avant 1800, avocat, ancien officier de cavalerie. Décoré de Juillet. Membre de la SAP, l'un des chefs du bataillon de la SAP en Belgique. Mais d'après *La Tribune* du 9 février 1831, sa division ne partit jamais. Lui ou son frère faisait partie de la fraction la plus dure de la SAP, voulant rétablir la publicité des séances et former un comité « insurrecteur ». Il présidait le 2ème bureau après Caunes père. Il fut arrêté le 24 ou 25 décembre et comparut avec son clerc, Asseline, les 12-16 avril, accusé de complot en vue d'enlever les ministres détenus à Vincennes.
- DUFAURE**, Jules-Armand, 1798-1881, avocat, élu en 1834 dans le parti libéral constitutionnel, le « tiers parti ». Ministre de Sout en 1839, sera élu en 1848.
- DUFOR**, Guillaume, Henri, né à Constances, 1787-1875, polytechnicien, officier français, participa aux campagnes napoléoniennes et organisa l'armée de la Confédération helvétique, colonel en 1827, général en 1832, conduisit la lutte contre le Sonderbund.
- DUFRAISSE**, Étienne, Gustave, Marc, 1811-1876, né à Ribérac (DBMOF). Étudiant en droit. Outre sa brochure de propagande de la SDH qui provoqua la polémique que l'on sait, signa avec Eugène L'Héritier dans la *Gazette des Ecoles* du 27 janvier 1834 une « déclaration de l'Association des Ecoles » et en mars *Association des Ecoles*. Condamné le 21 décembre 1833 pour provocation à coalition, incarcéré jusqu'au 27 avril 1835 (écrou), (condamné en octobre 1834 à 1 an, DBMOF, JCC). Il fut néanmoins parmi les défenseurs des accusés d'avril. Sera élu en 1849.
- DUGAS**, Florent, né vers 1805, à Châteaudun (DBMOF). Acquitté au procès des journées de 1839 de la 1ère catégorie.
- DUGIÉ**, Pierre, 1798-1879, né à Auxonne (DBMOF). Il organisa des réunions pour étudier les textes de la Carbonaria qu'il traduisit avec Limperani entre février et mai 1821.
- DUGROSPRÉ**, Pierre, Eugène, né vers 1810, à Beauvais, ouvrier ciseleur, membre de la SDH, section « Prise du Louvre », écoué pour rébellion le 25 avril 1834, condamné le 30 mai à 3 mois. Membre des Familles, écoué pour provocation au renversement du gouvernement du 26 mai 1835 au 7 juillet, non-lieu. Compromis dans l'affaire Fieschi, écoué du 6 au 31 août, non-lieu. Ecoué pour association du 25 novembre 1836 au 12 janvier 1837. Membre des Saisons, écoué pour mai 1839 le 5 juin, condamné à 7 ans au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840. A Doullens le 4 février 1840, jugé très irritable et ayant quelque ascendant sur ses camarades. Participa à l'évasion du 13 septembre, mais ne semble pas avoir signé la pétition Lombard du 10 octobre. Non gracié en 1844.
- DUJARRIER**, Louis, né vers 1806, graveur, membre de l'Association pour la liberté d'instruction du peuple, de la 3ème légion, des Familles, sur les listes de Blanqui. Prévenu au procès des poudres d'août 1836, condamné à 2 mois et acquitté en appel.
- DUMESNIL**, Antoine, Jules, 1805-1891, avocat au conseil d'Etat et en cassation, de la Banque de France et des caisses d'amortissement et des consignations.
- DUMÉRIEL**, André, Marc, Constant, 1774-1860, médecin anatomiste et naturaliste, ami de Cuvier, professeur d'anatomie à la faculté de médecine, après le Jardin des Plantes, succéda à Cuvier en histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon. Parent des Say. Adolphe Blanqui le cite dans ses « Souvenirs » comme l'ayant aidé lorsqu'il se lança dans la médecine.
- DUMOULIN**, Évariste, 1776-1833, journaliste en 1815 (*Messenger, Constitutionnel, Minerve*).
- DUPONT** de BUSSAC ; Jacques, François DUPONT, dit, né à Paris, 1803-1875 (DBMOF), brillant avocat, collaborant aux journaux d'opposition. Décoré de Juillet, pour ne pas prêter serment, refusa le poste de procureur à Versailles. Défenseur de Lebastard au procès des Dix-Neuf puis dans un procès politique en 1833, sans doute celui des 27, en décembre. Défenseur des accusés d'avril. Alternant une vie de journaliste et d'avocat, régulièrement suspendu. Malade après les procès de mai 1839, se retira quelques années mais sera représentant en 1848.
- DUPONT** de L'EURE, Jacques, Charles DUPONT, dit, 1767-1855, avocat, magistrat, élu local et aux Cinq-Cents, puis au corps législatif en 1813. Vice-président de la Chambre en 1815, tenta toujours de faire modifier les textes législatifs dans le sens des acquis de la Révolution. En butte au pouvoir, ne fut réélu qu'en 1817 dans l'opposition constitutionnelle. Destitué de la magistrature en 1818, constamment réélu malgré le ministère.

Accouru à Paris dès les ordonnances, il hésita entre la république et la branche cadette, mais finit par suivre l'exemple de Lafayette et, en qualité de garde des Sceaux reçut le serment du roi le 9 août. Mais sa franchise se pliait mal aux exigences politiques du moment et il profita de la démission de Lafayette pour donner la sienne en décembre et retourner à l'opposition. Très affecté par la mort en duel de Dulong, son parent qui passait pour son fils naturel, il démissionna, mais fut malgré cela constamment réélu. Il participa en 1847 à la campagne des banquets, notamment celui du Neubourg et sera nommé à quatre-vingt un ans président provisoire du conseil des ministres en février 1848.

DUPOTY, Michel, Auguste, né à Versailles, 1797-1864 (DBMOF). Comparut dès 1833 comme fondateur du *Vigilant de Seine-et-Oise*. Gérant du *Réformateur*, condamné à 2 mois pour excitation à la haine le 27 octobre 1834. En 1834, publia à Versailles deux brochures coup sur coup, le 3 et le 17 novembre, *Trente sept jours*, sur la politique et l'administration en Seine-et-Oise et *Trente sept jours, justice du juste milieu*. Purgea sa peine du 15 mars au 13 mai 1836. Il dirigea la rédaction du *Journal du Peuple* (1837-1841 ou 1842). Ses positions étaient proches de celles de Marrast au *National*, et il attaquait Cabet. Compromis dans l'affaire Quénisset, pour « complicité morale », interrogé du 11 au 13 octobre 1841, sa condamnation en décembre souleva bien des protestations, transforma avec Godefroy Cavaignac son journal en quotidien qui disparut 4 mois plus tard. Il fit publier *Cour des pairs, allocution de M. Dupoty. Réplique de M. Ledru-Rollin pour M. Dupoty*, Paris, 1841. Interné à Doullens, transféré à la prison de Tours avec Huber, puis à l'hôpital. Malade, il fut gracié le 4 octobre 1844 et vint voir Blanqui à l'hôpital.

DUPOUY ou DUPUY, Bertrand, né vers 1818-1820, dans les Landes, tailleur, membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 2ème catégorie à 5 ans le 31 janvier 1840. A Doullens le 7 février, présenté comme s'occupant peu de politique mais comme participant aux désordres à l'occasion. Signataire de la pétition Lombard. Gracié le 4 octobre 1844.

DUPRAT, Pascal, 1815-1885, professeur puis journaliste, participa au mouvement démocratique des années 1840, collabora à *La Réforme* et dirigea la *Revue Indépendante*. Élu en 1848.

DUPUIS, Victor, Louis, Antoine, né vers 1816 ou 1817, dans l'Aisne, ébéniste. Semble avoir souffert de Ferrand. Membre des Familles. Écroué pour association et port d'armes, le 26 mai 1836, condamné au procès des poudres d'août à 8 mois, confirmés le 23 octobre en appel, amnistié le 10 mai 1837. Membre des Saisons, écroué le 12 juillet 1839 pour association illicite, libéré le 23 août. Membre des Nouvelles Saisons.

DURAND, Jacques, né vers 1800, en Indre-et-Loire, écrivain public et cabaretier, demeurant à Tours, membre des Fils du Diable surnommé « Nabuchodonosor », trésorier de la société, était notoirement connu, avec les réserves de Cabet, comme communiste icarien et copiait les chansons socialistes. Arrêté du 28 novembre 1846 au 2 décembre, inculpé aux procès de Tours et de Blois, il fut condamné à 2 mois le 29 avril 1847.

DUSSOUBS, Marcelin ou Martial ; Marcial DUSSOUBS-GASTON, dit, né à St-Léonard (Haute-Vienne), 1815-1856 (DBMOF). Étudiant en médecine, membre de la SDH, des Familles et des Saisons. Écroué pour association et complot du 30 avril 1836 au 14 mai, écroué pour association du 30 juin au 7 juillet. Un dossier fut constitué contre lui pour propos séditieux. Témoin au procès des poudres. Condamné à 18 mois pour fabrication de poudre le 17 octobre 1838. Incarcéré au Mt-St-Michel du 19 janvier au 24 mai 1839, puis à Doullens le 3 juin. Ne cessa dès la mi-juillet de provoquer des désordres par des chants ou des cris avec Raisant, Raban, Annat, Bézenac, etc., dans le but de passer à nouveau en jugement pour dénoncer les conditions de détention. Au cachot du 6 au 16 février 1840 pour injure au directeur, participa le 7 mars à des chants « séditieux », fut libéré de Doullens, le 9 avril. Accompagné par Bianchi et Vexiot, il partit pour Moissanne (Hte-Vienne) en passant par Paris. Il abandonna la médecine pour le droit qu'il fit à Poitiers où il participa à toutes les manifestations des étudiants républicains. Ses études terminées, il acheta une charge d'avoué à Limoges et sera élu en 1849.

DUVERGIER de HAURANNE, Prosper, 1798-1881, débuta au *Globe* par des analyses politiques sur les îles britanniques. Suivit Guizot et Rossi à la *Revue française*, membre d'Aide-toi. Doctinaire, ne signa pas la protestation des journalistes mais fut l'un des théoriciens de la monarchie de Juillet. Élu en juillet 1831, appuya toutes les mesures conservatrices. Ami de Rémusat, évolua vers le centre gauche, et prit une part active, à partir de 1840, dans le mouvement réformiste, notamment en 1846 avec un opuscule sur *La réforme parlementaire et la réforme électorale*. Co-organisateur de la campagne des banquets, sera envoyé dans le Cher, où sa famille avait d'importantes propriétés. Élu en 1848.

*

EDER, Maurice, né vers 1810 à Épinal (DBMOF). Membre de la SDH, incarcéré pour complot du 28 février 1834 au 14 mai, non-lieu. Arrêté avec les 47 de la SDH au café des Deux-Portes. Soupçonné pour l'affaire Fieschi. Membre des Familles, condamné pour association au procès des poudres d'août 1836 à 10 mois confirmés en appel le 23 octobre. Amnistié le 10 mai 1837.

EFRAHEM, Joël ou Zael, né à Rouen vers 1797 (DBMOF), ouvrier cordonnier.

ÉLIE, Charles, Etienne, né vers 1817, à Paris (DBMOF). Garçon de café puis sommelier, emprisonné à diverses reprises. Membre des Saisons, poursuivi pour mai 1839, écroué le 7 novembre pour attentat contre l'État, condamné au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840, à 15 ans. A Doullens le 4 février. Considéré comme un homme froid, sévère, discret, doux et bon et de faible santé. Evadé du 13 septembre, cela lui coûta 3 mois de plus. Signataire de la pétition Lombard du 10 octobre. Transféré au Mt-St-Michel où il entra le 26

mars 1841, il s'y maria avec la fille d'un homme à tout faire devenu geôlier, Anne Marie NAVET. Ami de Barbès et Martin Bernard. Il en sortit par remise de peine le 10 octobre 1844. On le retrouvera en 1848.

ENFANTIN, Barthélemy, Prosper, dit le père ENFANTIN, 1796-1864 (DBMOF).

ESPIROUSE, Jean, Léger, né vers 1818, à Mussidan (Dordogne), tailleur, membre des Saisons, écroué le 10 juin 1839 pour mai. Condamné au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840 à 7 ans. A Doullens le 4 février, passe pour un républicain frénétique. Evadé du 13 septembre, acquitté et signataire de la pétition Lombard. Non gracié en 1844.

ESPIRAT, Michel (ou L. SPIRAT ?), né vers 1806 ou 1807, à Beaumont (Puy-de Dôme), dont l'orthographe est difficile à préciser : Spirat au procès des poudres d'août, reprise dans le rapport Mérilhou, trois ans plus tard, comme auteur de la lettre à Hubin de Guer. Au procès d'appel d'octobre 1836, utilisa cette modification d'orthographe pour tenter de se disculper. Principal clerc d'huissier, semble avoir été membre de la SDH. Écroué pour complicité d'association du 28 octobre au 2 décembre. Sur son rôle dans les Familles, cf. texte 57. Non détenu, condamné à 6 mois, confirmés le 23 octobre 1836 en appel, détenu du 27 janvier 1837 au 10 mai, amnistié. On le retrouvera en 1848.

EVANNO, Jean-Jacques, né vers 1805, à Hennebont, garçon boulanger, condamné pour mai 1839 à 5 ans au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840. A Doullens, le 7 février 1840, caractère emporté, redouté par sa force et son intransigeance. Evadé du 13 septembre, acquitté, a signé la pétition Lombard (10 octobre). Gracié le 4 octobre 1844.

EYZERMANN, Auguste, Guillaume, né vers 1800, à Brunswick (Allemagne). Membre des Familles, de la Fédération des Justes. Condamné le 11 avril 1836 pour détention d'armes à 1 mois. Condamné supplémentaire à 1 mois pour détention d'armes au procès des poudres d'août.

*

FABRE, les frères, publicistes connus pour leur hostilité à l'égard de l'école romantique et de la monarchie constitutionnelle, créèrent en juin 1829, *La Tribune des départements*, qui apparut vite comme le seul organe républicain, ce qui provoqua son abandon par ses premiers commanditaires.

FABRE, Marie, Joseph, Victorin, né à Jaujac (Ardèche), 1785-1831. Études à Lyon, à Paris dès 1803. Fait un cours à l'Athénée de Paris en 1810 et en 1823 sur *Les principes de la société civile*. Handicapé par une maladie. Ses Œuvres furent publiées en 1844-1845.

FABRE, Jean, Raymond, Auguste, né à Jaujac (Ardèche), 1792-1839, rejoignit rapidement son frère à Paris sous l'Empire, poète, publia la 1ère version de *La Tribune* du 8 juin à octobre 1829. On connaît son rôle dans l'Association de janvier et au journal. Signataire de la protestation des journalistes du 26 juillet, fit dépaver, le 27, le faubourg Saint-Marceau, à l'instigation des membres de l'Association et réclama la présidence de Lafayette le 28 juillet chez Audry de Puyraveau. Publia en 1833 *Révolution de 1830 et le véritable parti républicain* destiné à « combattre les idées nouvelles des hommes ardents de son parti ».

FAGÈS, Laurent, avocat de Carcassonne, ami de Barbès et gendre de sa sœur Augusta Carles. Avec son frère, l'un des principaux animateurs républicains de la région.

FARCONNET, Frédéric, 1807-1863, avocat, animateur de l'opposition, rédacteur au *Dauphinois* (1832) et du *Patriote des Alpes*. Défenseur des accusés d'avril (Grenoble). Élu en 1848.

FARGIN-FAYOLLE, Jacques, Sébastien, né en 1812 à Montluçon, avocat, républicain de l'Allier, sera plus connu en 1848 (cf. *infra* FAYOLLE et DBMOF).

FAVART, Firmin, (DBMOF) tailleur, époux de Céline, fille de Cabet, animateur de l'équipe du *Populaire* en 1841, hôte d'Aron (cf. notes texte 87).

FAVRE, Jules, 1809-1880, étudiant en droit à Paris pendant les journées de Juillet, avocat à Lyon, très actif dans l'opposition, membre du « Comité invisible », créé à Lyon autour du *Précurseur* en 1833. Défenseur des accusés d'avril (Lyon), fut l'un des plus ardents à refuser l'aspect politique du procès (cf. texte 53).

FAYARD, Jacques, Pascal, né à Champdeniers (Deux-Sèvres), 1814-1903 (DBMOF). A Paris pour ses études de droit et de médecine en 1836, témoin au procès des poudres d'août mais écroué pour association et complot dans l'affaire de la rue Dauphine (cf. texte 57), le 4 juin, condamné à 1 an le 29 septembre, peine confirmée au procès d'appel le 23 octobre. Amnistié en mai 1837. Il s'installa pharmacien à Champdeniers où il anima toute sa vie l'action républicaine et fut correspondant des cabétistes.

FAYOLLE ou FAYOL, figurait sur les listes de Blanqui. Prévenu d'association illicite et port d'armes. Semble absent au procès des poudres d'août. Acquitté. Son identité n'est pas certaine. S'agit-il de FAYOLLE, Sébastien, ci-dessous ou de FARGIN-FAYOLLE, Jacques, Sébastien, ci-dessus ? Nous ne pouvons trancher, mais le lieu de naissance (Lamaids est un faubourg de Montluçon) pourrait faire penser qu'il s'agit de la même personne.

FAYOLLE, Sébastien, né vers 1808 à Lamaids (Allier), étudiant en droit, arrêté avec ceux de la SAP le 1er juin 1832 et condamné le 11 août à 1 an. Il existe encore un FAYOLLES, auteur d'une lettre qui se trouve dans le dossier des papiers saisis au domicile de Dupoty pour le procès Quénisset.

FAZY, James, né en 1796 à Genève, journaliste, homme de lettres. Assura avec Andryanne dans les années 20 le contact avec Buonarroti en exil à Genève. Cofondateur avec Thouret, en 1830, de *La Révolution*. Membre de la SAP. Condamné à 4 mois le 19 janvier 1831 pour attaque de la Chambre dans *La Révolution de 1830*, écroué

du 2 au 22 novembre. En août 1833, fit paraître *Le Républicain* et tenta de le faire adopter par l'AFLP en vain. Il ne sortit que 2 numéros.

FENET, Pierre, Antoine, avocat, chef du jury du procès du droit d'association du 15 décembre 1832, objet d'une enquête après l'acquittement des prévenus. Membre du Comité central et du Comité de la presse de l'Association républicaine pour la défense de la liberté de la presse patriote et de la liberté individuelle (1832), en devint secrétaire en août 1833 (DBMOF), membre d'une commission de secours pour les détenus patriotes (fin 1832), devenue Comité de secours des prisons. Chargé de Bicêtre en novembre 1833. Défenseur des accusés d'avril.

FERRAND, Jules, né vers 1806, ébéniste, arrêté avec les 47 de la SDH le 28 février 1834, prévenu d'association en 1836, compromis des prévenus par ses déclarations. Au procès des poudres d'août, fut chargé par les témoins, notamment son patron, Mathieu, proche de ses co-inculpés, et Armand. Accusé d'être un agent provocateur. MD (*Histoire du Drapeau Rouge*) cite, en l'orthographiant Ferrard, sa phrase chez Armand : « Dans peu, on verrait flotter le drapeau rouge », rapportée à l'audience du 3 août. Condamné à 3 mois. N'a pas fait appel.

FIESCHI, Joseph, 1790-1836, Murato (Corse) (DBMOF). Les renseignements livrés aux Autrichiens auraient provoqué les défaites de Murat et la perte de ses États. Ses « antécédents bonapartistes » aggravèrent une condamnation de droit commun. Après Juillet, passant pour victime de la Restauration, devint sergent de la Garde. Démasqué en 1834, devint plus ou moins indicateur de police et organisa un attentat contre le roi. Condamné à mort le 15 février 1836, exécuté le 19.

FLOCON, Louis, Auguste, Ferdinand, 1800-1866, né à Paris (DBMOF). Outre ses fonctions journalistiques, publia le *Dictionnaire de morale jésuitique* (1824) et divers travaux de critique. Partisan de Juillet, sans rôle précis, défendit dans la presse républicaine l'opposition radicale. Membre de la SAP, écroué du 25 au 27 novembre 1832. Défenseur des accusés d'avril. Se rapprocha des Nouvelles Saisons. En juillet 1843, partagea la création et la direction de *La Réforme*, avec Grandménil et Baune. Il écrivit plusieurs articles sur le droit au travail. Il soutint le droit d'enseigner au seul Etat contre Ledru-Rollin, partisan avec *Le National* de l'enseignement privé. Après la mort de Cavaignac, le remplaça à la rédaction en chef, secondé par Ribeyrolles, de Toulouse. Participe aux banquets. Sera membre du gouvernement provisoire.

FLOTARD, Jacques, Thomas, né à Vire, 1797-1872, commis d'octroi et étudiant en droit, cofondateur de la loge des Amis de la Vérité, puis ayant adapté les statuts des carbonari participa à la fondation de la charbonnerie avec Bazard et Buchez. Membre du Comité de l'Association de la presse patriote, auteur d'un projet d'enquête industrielle sur la condition ouvrière (novembre 1833), sera secrétaire général du gouvernement provisoire en février 1848. Il écrivit, entre autres, une *Histoire de la Révolution française de 1814 à 1830*.

FLOTTE, Pierre, Adrien (PM) ou Louis (écrou), Benjamin, vers 1813 (1814)-1888, né à Cuers (Var) (DBMOF). Cuisinier, membre de la SAP (le même ?) SDH (section « vengeurs »). Ecroué avec son jeune frère Benoît pour détention de munitions du 14 septembre au 2 octobre 1835. Lié aux Bonnefonds, Dubosc, etc. Membre des Saisons, relaxé dans l'affaire de mai 1839, écroué le 13 juin 1839, puis le 11 janvier 1840 (deux écrous différents) et condamné le 3 avril 1840 pour détention d'armes à 2 ans. A Doullens le 10 juillet avec Béraud, Thomas et Levayer. Ne s'évade pas le 13 septembre, signataire de la pétition Lombard (10 octobre). Transféré au Mt-St-Michel le 28 février 1841. Libéré pour Orléans le 2 avril 1842. Membre de la Société dissidente des Nouvelles Saisons et condamné en octobre 1847 à 15 mois pour association illicite, etc. Actif après 1848.

FOCILLON, Louis, Xavier ou Victor, Auguste, né vers 1818, à Dijon. Charpentier, écroué pour mai 1839 dès le 14 mai, consigné comme soldat de la classe 1838, condamné au procès de la 2ème catégorie à 7 ans le 31 janvier 1840. A Doullens le 4 février, il se montre respectueux des règlements, mais intransigeant dans ses opinions (19 mai). Evadé du 13 septembre. Sa signature ne semble pas figurer sur la pétition Lombard (10 octobre). Pas d'information sur la suite de son escape. Ne fut pas gracié en 1844.

FOMBERT(E)AUX père ; Antoine, FOMBERTEAUX dit, né dans l'Allier en 1795 (DBMOF et texte 63). Cordonnier, compromis à la fois dans le procès du *Moniteur républicain* et dans celui de mai 1839, relaxé, écroué pour coalition du 12 septembre au 15 octobre 1840 (non-lieu). Condamné en octobre 1841 pour cris séditieux à quatre jours. Proche de Blanqui en 1848.

FOMBERT(E)AUX fils ; Eugène, FOMBERTEAUX dit, vers 1820-après 1888, né à Moulins (Allier) (DBMOF sous deux personnages), dessinateur, écroué du 25 août au 1er décembre 1836, arrêté dans la nuit du 7 au 8 avril 1837, pour affichage de la proclamation « séditieuse » *Au Peuple*, acquitté le 5 septembre avec Bastel et Joanini. Condamné à 5 ans pour la publication du *Moniteur républicain* le 12 juin 1839. Entré au Mt-St-Michel le 28 octobre. Extrait pour Doullens le 23 octobre 1844.

FORTIN, cordonnier tourangeau, l'un des créateurs de la mutuelle l'Union générale. Parti à Troyes avant les événements de Tours (MD).

FORTOUL, Hippolyte, né en 1811 à Digne, homme de lettres, membre de la SAP, défenseur des accusés d'avril (Paris).

FORTOUL, J.-J., défenseur des accusés d'avril (Marseille). Sans doute FORTOUL, notaire (DBMOF).

FOURIER, François, Marie, Charles, 1772-1837 (DBMOF).

FRADIN, Henri, Modeste, médecin et adjoint au maire de Parthenay, compromis dans l'affaire Berton, peine de condamnation à mort (DBMOF) commuée en 20 ans, beau-frère de Rouhier.

FRANCFORT, Félix, Hubert, né à Honfleur vers 1810, étudiant en mathématiques, combattant de Juillet, co-créateur et trésorier de la SLOP. Prévenu pour les journées de décembre 1830 mais absent au procès des Dix-Neuf où il sera acquitté avec les autres.

FRANÇOIS, cité dans la lettre de Crevat saisie sur Spirat en 1835, avec comme simple mention : « est arrivé à destination ». Difficile à identifier.

FRANÇOIS, Ferdinand, défenseur des accusés d'avril, « appelé » au procès des défenseurs, avait affirmé son adhésion à la lettre, « rappelé » le 31 se justifia rapidement (ni signé ni publié). S'agit-il du Ferdinand FRANÇOIS, ancien saint-simonien, cité par le DBMOF ?

FOUSSARD, défenseur des accusés d'avril (Paris). A. GALANTE GARRONE cite un Froussard, évoqué dans la correspondance de Laurent du Var à Charles Teste. En juillet 1830, un Froussard s'était distingué à la tête d'un groupe d'insurgés.

*

GABRIEL, détenu à Ste-Pélagie, cause inconnue (pas d'écrou), signa la lettre de février 1831.

GALOIS, Évariste, 1811-1832, Bourg-la-Reine, brillant mathématicien, l'un des premiers à la SAP. Arrêté en artillerie le 14 juillet 1831, condamné à 6 mois pour port d'armes, écroué le 17 décembre. Tué en duel fin mai 1832. Ses obsèques, le 2 juin, devaient être prétexte à manifestation, projet que la mort de Lamarque, la veille, déjoua.

GAMBIN, imprimeur du *Moniteur républicain*, avait été l'imprimeur de Pépin.

GAMBON, Charles, Ferdinand, né à Bourges, 1820-1887 (DBMOF et J.-Y. MOLLIER, *op. cit.*).

GARNIER aîné ; Louis, Charles GARNIER dit, né vers 1803, au Havre, combattant de Juillet, participa aux troubles de décembre 1830, étudiant, écroué pour complot, le 13 janvier 1831, il signa les lettres de La Force du 11 février et de Ste-Pélagie du 27. Une lettre de l'avocat Charles Ledru dans *La Gazette des Tribunaux* du 25 février, précise que les frères Garnier, neveux d'Antoine Année du *Constitutionnel*, signataire de la protestation, étaient toujours, depuis le 22 décembre, en butte à la justice. Comparut au procès d'avril 1831, dit des Dix-Neuf, en majorité des membres de la SAP dont il ne semblait pas faire partie.

GARNIER jeune ; Louis, Théodore, Alexandre, GARNIER dit, né vers 1811, au Havre, combattant de Juillet, étudiant en droit ou commis voyageur. Ecroué pour complot le 13 janvier, signa les lettres de La Force et de Ste-Pélagie, acquitté au procès des Dix-Neuf, ne semblait pas faire partie de la SAP. Membre de la SDH, inculpé pour avril 1834, non-lieu.

GARNIER-PAGÈS, Étienne, Joseph, Louis, dit l'aîné, né à Marseille, 1801-1841 (DBMOF). Membre de sociétés démocratiques, actif en Juillet, nommé président du conseil de révision des récompenses nationales, puis de l'Association des décorés de Juillet. Élu dès qu'éligible, fut un des principaux animateurs républicains à la Chambre. Choisi défenseur par les accusés d'avril (Paris), sa signature disparut de la lettre à cause d'un incident technique.

GAUJA, Jean, Raymond, Prosper, né en Haute-Garonne, 1801-1875, Carbonaro d'après divers témoins comme Rémusat (non signalé par Spitzer), sans doute par une affiliation tardive comme celle de Blanqui. Libraire, associé avec deux autres « anciens », Paulin et Sautet. Participa à la création du *National* dont il fut gérant après Sautet, de mai 1830 à mars 1831, bien qu'il ait embrassé officiellement la carrière préfectorale le 10 août 1830 à la sous-préfecture de Châteaudun. Signataire de la protestation des journalistes, participa activement aux journées de Juillet participant à la colonne Joubert qui prit les Tuileries. Rémusat dit qu'il fut l'un des rares anciens membres de société secrète et du *National* à avoir réellement payé de sa personne en juillet. MD attribue à Adolphe les relations qui existaient entre Gauja et la famille Blanqui et qui valurent certainement à Auguste les mesures dont il bénéficia à Fontevraut (texte 60). Gauja poursuivit sa carrière en Vendée, poste dont il fut démissionnaire du 30 mars au 10 juillet 1848. Il prit sa retraite en mai 1852, c'est-à-dire après plus de vingt ans de carrière. Le jugement de Blanqui (cf. texte 1) correspond bien au personnage. On peut se demander cependant pourquoi Blanqui ne fait pas état de l'intervention du préfet d'Angers.

GAY, Eugène, né vers 1817, étudiant en droit, ami de Marc Dufraisse. Condamné pour association au procès des poudres d'août à 10 mois, confirmés en appel. Dans le rapport Mérilhou, prénommé Augustin, étudiant en mathématiques en avril 1834, non-lieu.

GAZARD, avocat, défenseur au procès des Dix-Neuf, défenseur des accusés d'avril, ne figure pas dans la liste des défenseurs choisis, mais signataire et appelé au procès, il fut même rappelé le 31 mai. S'agit-il de GAZARD, Joseph, Auguste, de Clermont-Ferrand (DBMOF) ?

GECHTER, avocat sous la Restauration, défenseur au conseil de guerre et en justice de paix, combattant de Juillet, à Rambouillet les 3 et 4 août 1830. Commandant du bataillon de la SAP de Belgique, arrêté le 18 octobre, voulait porter le drapeau de sa légion de la Garde avec son ami Corbiot, libéré sous caution en novembre, incarcéré pour les troubles de décembre, du 3 janvier à fin février 1831, sa libération suscita les protestations des autres détenus, surtout des frères Duez. Cité au procès Duez du 16 avril. Un Gechter figure au procès du complot de la rue des Prouvaires.

GÉNIN, Félix, né vers 1813 ou 1814, à Chambéry, serait fils de conventionnel, ex-commis voyageur, étudiant en médecine. Membre des Familles. Arrêté chez lui, 24 rue Dauphine, le 2 juin 1836 (seule indication DBMOF) avec Bruys et Fayard et écroué le 4 pour complot et fabrication de munitions, condamné à 15 mois, le 29 septembre,

- la peine fut portée à 2 ans, après appel a minima du ministère public, le 23 octobre. Conduit à Brie-Comte-Robert le 8 novembre. Consigné comme étranger (né en Savoie). Amnistié en 1837.
- GEOFFROY, Jean, vers 1792, né à Fareins, Ain, ouvrier cambreur, membre des Familles, écroué le 29 avril 1836 pour association et condamné le 11 août à 4 mois, libéré le 8 décembre. Chef du 1^{er} groupe des Saisons et accusé de rapports avec la police (DBMOF).
- GÉRARD, Benjamin, Stanislas, né vers 1805 à Persant (Oise), vernisseur sur cuir. Écroué pour mai 1839 le 11 juin, condamné de la 2^{ème} catégorie à 5 ans. A Doullens le 7 février, considéré comme républicain sans conviction (19 mai). Évadé le 13 septembre, condamné à 3 mois. Signataire de la pétition Lombard du 10 octobre. Gracié le 4 octobre 1844.
- GERVAIS, François, Guillaume, 1803-1807, Caen, médecin en 1827, décoré de Juillet, membre de la SAP, inculpé dans tous les procès de la société. Arrêté le 31 août 1831 pour incitation à la haine, acquitté le 29 octobre. Condamné à 6 mois pour outrage à magistrat au procès des Quinze. Condamné de nouveau le 12 janvier 1833, il fut écroué du 6 avril au 2 octobre. Membre de la SDH, arrêté le 12 avril 1834 dans les locaux de *La Tribune*, écroué le 15 pour complot, libéré le 11 juillet. Condamné le 12 juin pour diffamation envers le préfet de police et ses agents à 2 mois, incarcéré du 2 août au 30 septembre fut l'un des animateurs de la révolte des prisonniers politiques à Ste-Pélagie du 28 septembre. Condamné le 4 avril 1835 pour outrage à magistrat à un mois. Incarcéré du 13 avril au 12 mai. Défenseur des accusés d'avril, appelé à la suite de l'adresse, il intervint avec virulence les 30 et 31 mai à la Chambre des pairs et condamné le 4 juin à un mois. Devint administrateur des mines de la Loire, préfet de police du 14 octobre au 20 décembre 1848 et directeur de l'Ecole de commerce après Adolphe Blanqui.
- GIRARD, Pierre, Fulgence, 1807-1873, né à Granville (Manche), étudiant en droit à Paris où il participa au mouvement, membre du comité des Ecoles et signataire des textes. Alexandre Dumas l'hébergea une nuit alors qu'il était en fuite et Balzac le prit pour modèle de Fulgence Ridal d'*Un grand homme de province à Paris* (Pierre BAUDRIER). Semble avoir été marin puis se consacra à la littérature. Il publia avec Eugène L'Héritier en 1833 un ouvrage polémique *Les personnalités, appréciations critiques des contemporains*. En décembre 1833, secrétaire du comité central d'affiliations républicaines de la SDH qu'il représenta à la Commission de secours des détenus patriotes. Défenseur des accusés d'avril, prépara l'évasion des 28 de Ste-Pélagie du 12 juillet 1835. Publia de nombreux ouvrages sur ses voyages et sur la marine et était rédacteur à *La France maritime*. Sur son rôle pendant la détention de Blanqui au Mt-St-Michel, (cf. 4^{ème} période, introduction, textes et notes). On le retrouvera avec Blanqui en 1848.
- GISQUET, Henri, Joseph, né en Moselle, 1792-1866, employé à la banque Perier, y devint associé. (Cf. texte 44). Conseiller général de la Seine en août. Fit condamner en diffamation le 29 octobre 1831 Marrast qui dans *La Tribune* l'accusait d'avoir distribué des pots de vins dans l'affaire des fusils. Révoqué par Molé le 6 septembre 1836, député d'opposition en 1836 et 1837. Publia ses *Mémoires* en 1840.
- GODARD, Charles, Bruno, né vers 1799-1800, à Caen (DBMOF). Ouvrier puis fabricant bonnetier à Paris. Écroué pour mai 1839 le 11 juin et condamné au procès de la 2^{ème} catégorie, le 31 janvier 1840, à 10 ans. Au Mt-St-Michel avec Blanqui le 5 février et en fut extrait pour Doullens le 23 octobre 1844, n'ayant pas été gracié. Il sera secrétaire de Barbès en 1848.
- GOUBIN, Charles, né en 1797 à Falaise, ouvrier papetier, sergent au 45^{ème} de ligne à Paris, membre d'une vente de la Charbonnerie avec plusieurs de ses camarades, fut arrêté le 16 mars 1822 lors du transfert du régiment à La Rochelle où était prévue une insurrection. Condamné à mort fin août, il fut guillotiné place de Grève le 21 septembre 1822 (cf. à SERGENTS).
- GOUTÉ, Édouard, né le 16 juillet 1816 à Blois (DBMOF). Tanneur dans le quartier de la Chaîne, connu pour ses idées républicaines, hébergea Blanqui, lui permettant ainsi de recevoir ses amis libérés. Jouera encore un grand rôle en 1848 et après.
- GRAFFIN, négociant de Tours, personnalité républicaine rendant visite à Blanqui à l'hôpital. Le DBMOF cite un GRAFFIN qui sera candidat dans la Sarthe aux élections d'avril 1848.
- GRANGER, Pierre, Charles, né dans la Sarthe vers 1812-1889 (DBMOF). Prévenu au procès d'avril, fit partie des 28 évadés de Ste-Pélagie du 12 juillet 1835.
- GRANGER, Henri, Ernest, 1844-1914, Mortagne (DBMOF). Disciple de Blanqui dès la Commune, partagea la dernière année de sa vie, rassembla et déposa à la BN les papiers qu'il trouva.
- GRAUX, Charles, François, né vers 1814, épicier ou mégissier. Arrêté avec les 47 personnes supposées appartenir à la SDH en février 1834, rue des Deux-Portes, écroué pour complot le 28 février. Libéré le 14 mai 1834. Membre des Familles, prévenu d'association illicite et de port d'armes, condamné à 3 mois au procès des poudres d'août. Pas d'appel.
- GRÉGOIRE, Louis, Nicolas, né vers 1799, à St-Cloud, fabricant de paillasson, acquitté au procès de la première catégorie des journées de mai 1839.
- GRIVEL, Désiré, Étienne, né vers 1807 à Vaugirard (Seine). Agent d'assurances. Membre de la SAP, arrêté le 1^{er} juin avec d'autres, acquitté. Ecroué pour association et port d'armes le 29 avril 1836, condamné à 10 mois au procès des poudres d'août. D'après le compte rendu du procès d'appel, serait ébéniste et rajeuni de dix ans, peine confirmée le 23 octobre, amnistié le 8 mai 1837 (le DBMOF, partiel, date la condamnation en 1837).

- GROUBENTAL**, Charles, journaliste-imprimeur, rédacteur en chef du *Courier du Loir-et-Cher*, de Blois, où Blanqui trouvait souvent refuge et qui était l'un des centres républicains de la ville. Le journal joua un grand rôle dès cette période, et encore plus après février 1848.
- GROUVELLE**, Philippe, né vers 1795, fils du secrétaire général du Conseil exécutif provisoire (1792, mort en 1806). Carbonaro, combattant de juillet, animateur des associations de défense des libertés et membre de la SDH, défenseur des accusés d'avril (Paris). Il abandonna ses activités politiques après la maladie de sa sœur, Laure.
- GROUVELLE**, Laure, née vers 1803 (1813, DBMOF). Membre de la commission de secours aux détenus patriotes, son logement fut perquisitionné le 27 juillet 1833. Emprisonnée, elle présenta rapidement des troubles psychiques et fut transférée à l'hospice de Tours où elle avait précédé Dupoty, Huber et Blanqui, avant de sombrer dans la folie.
- GUICHENÉ**, Paul, rédacteur en chef de *La Sentinelle des Pyrénées*, membre du Comité de l'Association pour la liberté de la presse composée des officiers de la Garde nationale proches de la *Revue républicaine*, défenseur des accusés d'avril (Bayonne).
- GUICHON**, né vers 1802, à Bordeaux. Membre des Familles. Condamné pour port d'armes au procès des poudres d'août à 3 mois, acquitté en appel.
- GUILBERT**, Hyppolite, Grégoire, né vers 1802 à Breteuil (Oise) (DBMOF). Ouvrier corroyeur, membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie le 12 juillet, à 5 ans. A Doullens le 16 juillet, cherchait sa tranquillité en menaçant d'assommer qui rentrerait dans sa chambre (23 juillet). Signataire de la lettre collective du 1er octobre. Considéré favorablement (19 mai 1840). Signataire de la pétition Lombard.
- GUILLEMIN**, Jean-Baptiste, né vers 1804, à Bourg, typographe, condamné au procès du *Moniteur républicain* qu'il imprimait, le 12 juin 1839, à 5 ans. Entra au Mont le 5 décembre 1839 (dès le 28 octobre 1839, écroués). Sa femme s'était installée dans une maison proche de l'abbaye et par ses visites à son mari apportait aux détenus des informations de l'extérieur (cf. textes et notes 4ème période). Sortit par remise de peine le 25 août 1841.
- GUILLET**, Théodore, Jean-Baptiste, dit Nantais, né vers 1819, en Loire-Inférieure, ouvrier passementier, membre des Fils du Diable, surnommé « l'Altéré », écroué pour rébellion le 24 novembre 1846, inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 2 mois le 29 avril 1847 pour association. Sera parmi les neuf qui devaient rencontrer Blanqui le 29 juin après leur libération.
- GUINARD**, Joseph, Auguste, Paris, 1799-1874 (ou 1879 DBMOF). Un des fondateurs de la Charbonnerie en 1821, impliqué dans l'affaire de Belfort et dans des procès politiques en 1822. Membre de la fraction républicaine et du comité de Aide-toi, contribua à en durcir les positions. Entra à la rédaction du *National*. Participa à la prise du Louvre le 29 juillet 1830. Décoré de Juillet, membre de la Commission des récompenses nationales, devint capitaine d'artillerie de la Garde nationale. Rémusat l'appellait « le Don Quichotte de l'insurrection ». Membre de la SAP dès ses débuts, comparut au procès des Dix-Neuf (8 au 15 avril 1831). Membre du comité central de la SDH, sa vie carcérale est assez embrouillée car il a de nombreux chefs d'inculpation, mais on la suit à travers les dossiers d'écrou depuis son arrestation du 12 avril 1834. Il fut désigné membre du comité de défense par ses co-inculpés. Il s'évada de Ste-Pélagie le 12 juillet 1835 et s'exila en Angleterre. Condamné à la déportation, il n'en revint qu'en 1848.
- *
- HABERT**, Pierre, sur la liste des inculpés renvoyés par le tribunal d'Orléans au tribunal de Blois. Il était le principal propagandiste des icariens avec le médecin Desmoulins puis il partit à Troyes. Le DBMOF cite un architecte icarien de ce nom habitant Troyes. Il s'agit vraisemblablement du même personnage.
- HADOT-DESAGES**, Louis-Ambroise, né à Congy, Marne, en 1804 (DBMOF). Semble libraire à l'origine et attacher une grande importance à l'éducation (voir son activité en 1833 avec l'Association de propagande démocratique, texte 54, n.°). Était la même année membre de la Société du Père André. Ecroué le 12 avril pour complot avec un grand nombre d'autres suspects, bénéficia d'un non-lieu le 17 juin. C'est vraisemblablement vers le printemps 1835 qu'il lança avec Blanqui la nouvelle collection de *Propagande démocratique*. Le DBMOF évoque la fondation de *La Fraternité*, sans préciser s'il s'agit de celle de 1841 de Lahautière ou de celle de 1845, organe du peuple, puis « du communisme », bientôt dirigée par Savary. N'ayant sans doute plus sa librairie, il était « sans profession » et se déclara prolétaire à cette occasion. Il publiera plusieurs ouvrages après 1848.
- HALLOT** ou **LALOT**, Jean, Jules, né vers 1812 (DBMOF). Inculpé pour avril 1834, non-lieu avant l'ouverture des débats. Membre des Familles, prévenu d'association illicite et port d'armes, condamné au procès des poudres d'août à 4 mois, défaut en octobre, il en eut le bénéfice. L'ICP le cite comme ayant appartenu aux Familles un **HALOT**, Jules Eugène, né vers 1815, peintre sur porcelaine, inculpé dans les affaires Darmès et Alibaud.
- HAUSSMANN**, Georges, Eugène, baron, 1809-1891, avocat. Combattant de Juillet, blessé devant le Théâtre français, entra dans l'administration préfectorale qui l'utilisa dans diverses régions. A Bordeaux en février 1848.
- HAUTERIVE**, A., médecin, avait constitué à Lille, en 1833, un groupe de l'Association en faveur de la presse fort de soixante membres. Défenseur des accusés d'avril (Lille).
- HENDRICK**, Joseph, Hippolyte, né vers 1813 ou 1814 à Paris, dit « Chasseur d'Afrique », cordonnier, puis ouvrier en châles, ancien chasseur d'Afrique. Poursuivi pour juin 1832, acquitté. A la Légion étrangère en 1836 et 1837.

Membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 2ème catégorie à 10 ans le 31 janvier 1840. Au Mt-St-Michel le 5 février, extrait pour Paris, le 11 décembre 1841, libéré le 4 octobre 1844.

HERBULET ou **ERBULÉ** Jean, Nicolas, né vers 1810-11, à Mesnil-aux-Bois (Meuse) (DBMOF, HERBULÉ, signalé uniquement pour juin 1848). Cordonnier (1831) puis ébéniste (1837 et 1839), écroué le 15 mars 1831 pour propos séditieux, condamné à 1 an le 9 mai, libéré le 8 avril 1832. Membre de la SDH, des Familles, arrêté pour complot en 1836. Ecroué pour complot avec son frère François Nicolas le 12 avril 1837, sous le coup d'un mandat du juge d'instruction de Verdun qui les fait transférer le 8 mai. Nous ignorons ce qu'il en est advenu. Membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 7 novembre, condamné à 10 ans au procès de la deuxième catégorie. Entré au Mt-St-Michel avec Blanqui le 5 février 1840, il en sortit le 10 octobre 1844, par remise de peine. Il semble avoir été par la suite proche des communistes matérialistes. Le DBMOF cite plus longuement son frère François Nicolas sans faire le rapprochement familial.

HERFORD, François-Joseph, né vers 1803, à Wasselonne (Bas-Rhin), mécanicien. Condamné à 5 jours en juillet 1834 pour refus de servir dans la Garde nationale. Membre des Familles, condamné par défaut au procès des poudres d'août 1836 à 1 an. Défaut aussi en octobre, en appel, peine confirmée. Condamné de nouveau le 7 janvier 1837 pour association illicite. Ecroué le 9 mai, il est libéré le lendemain, amnistié par la loi du 8.

HERHAN, L.-E., imprimeur républicain (DBMOF).

HINGRAY, Joseph, Charles, né à Épinal. 1796-1870, imprimeur, éditeur, libraire, décoré de Juillet, membre de la SAP. Se trouva parmi les victimes de la répression de la Garde nationale des émeutes de juin 1831 et vint témoigner au procès des Quinze. Elu en 1848.

HONTANG, Félicien ou **HOUTANG**, né vers 1811 ou 1812, à Hagetmau (Landes), étudiant en pharmacie. Lié à Lamieussens avec qui il avait tenu une école primaire sans autorisation. Ecroué pour complot et association du 29 avril au 25 juin 1836, non-lieu. Au procès des poudres, défaut, condamné à une amende. Membre des Saisons, non-lieu en 1839.

HOUDIN, François, né vers 1817 à Tours, délateur (cf. texte 94), eut quelques difficultés à rentrer chez les Fils du Diable, surnommé « Couche tout nu ». Ecroué pour attaque contre un fonctionnaire le 24 novembre 1846, transféré à l'hospice de Tours le 11 décembre. Cible de Blanqui aux procès de Tours et Blois. Condamné à 2 mois (relaxé selon d'autres sources). Homme de main récidiviste, condamné à 10 jours pour coups le 16 juillet 1847, écroué du 8 au 18 novembre.

HUARD, Camille, Jean-Baptiste, né vers 1820, à Mons (autrefois Ardennes), graveur, écroué pour mai 1839 (10 juin), acquitté le 31 janvier 1840 au procès de la 2ème catégorie.

HUBER, Aloysius ou Louis, né vers 1815/1818-1865, à Wasselonne, Bas-Rhin (DBMOF, essentiellement après 1848). Ouvrier corroyeur parisien, membre de la SDH, section « barricades » (orthographié Hubert), non-lieu en 1834. Membre des Familles, fut mêlé à l'affaire Alibaud, au complot de Neuilly et condamné le 8 avril 1836 à 5 ans. Amnistié en mai 1837, membre des Saisons, il est accusé d'être l'instigateur d'un nouveau complot découvert le 8 décembre 1837, où sont compromis Laure Grouvelle, Annat et Steuble. Condamné à la déportation pour complot, le 25 mai 1838. Libéré par la police comptant obtenir de lui des renseignements sur les sociétés secrètes. Se réfugia à Londres. A son retour, incarcéré à Doullens, est signalé le 21 septembre 1839 comme prêt à se suicider et autorisé à recevoir les visites de Mme Rozé et d'un certain Moulin, de Paris, dont il recevait incognito des lettres. Moulin, corroyeur à Paris, membre de sociétés secrètes, lui avait déjà fait parvenir le matériel avec lequel il avait tenté de s'évader de Clairvaux. Le 11 septembre 1840, il reçut de lui une caisse à double fond, pleine de matériel, fabriquée par Gadebois, layettier embaumeur, républicain. Il semble avoir subi davantage de tortures que les autres et protesta par lettre le 31 octobre, le 12 décembre 1839 et le 19 janvier 1840. Pour le directeur, il est « l'homme le plus perfide, le plus hypocrite que l'on puisse rencontrer ». Ne s'évade pas le 17 septembre. Signataire de la pétition Lombard. Au Mt-St-Michel, le 28 février 1841 (cf. 4ème période). Extrait en très mauvais état de santé pour retourner à Doullens le 1er septembre 1843. Avec Dupoty, il rejoignit Blanqui au pénitencier de Tours en février et à l'hospice en juin 1844 (cf. 5ème période). Outre son rôle de propagandiste, il avait écrit en 1845 une brochure, *De l'esclavage des riches* publiée au bureau du *Populaire* et fort répandue, ne fut pas inquiété au moment des troubles. Oublié à l'amnistie du 4 octobre 1844, il resta à Tours jusqu'en février 1848.

HUBERT, Constant, Georges, Jacques, né vers 1817, dans la Manche, chapelier, écroué pour mai 1839 le 10 juin, condamné au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840 à 5 ans. A Doullens le 4 février, s'y montrait le 19 mai ferme dans ses opinions. Evadé du 13 septembre, n'est arrêté que le 29 octobre, semblant s'être rendu. Transféré au Mt-St-Michel le 26 mars 1841. Sorti par remise de peine le 10 octobre 1844.

HUBERT, Jean-Louis, né vers 1787 à Paris (DBMOF). Décoré de Juillet, présida la réunion Lointier du 30 juillet 1830 qui créa la SAP, dirigea la délégation de l'adresse à Lafayette et à la Commission municipale, organisa les premières réunions ouvertes au manège Pellier, en fut le premier président et en subit aussi le premier procès. Après l'expulsion de la SAP, condamné le 2 octobre à 3 mois, incarcéré le 28, puis en maison de santé.

HUBIN de **GUER**, Gaston, René, Joseph, né vers 1813, en Loire-Inférieure (DBMOF à partir de 1848). Étudiant en droit à Paris en 1834, où il était commissaire du 10ème arrondissement de la SDH. Arrêté le 13 avril chez une femme où se tenait une réunion, écroué pour complot le 16 avril, acquitté le 22 janvier 1836. C'est au cours de son incarcération en septembre 1835 que Espirat lui fit parvenir une lettre de Crevat avec lequel, selon la justice, il était l'un des chefs des Familles et de l'association parisienne ; il était militaire en 1836 lorsqu'il fut

DES ORIGINES A LA RÉVOLUTION DE 1848

inculpé du délit d'association. Libre, il ne semble pas avoir comparu au procès des poudres d'août où il fut condamné à 6 mois. Ne semble pas avoir fait appel.

HYGONNET, Guillaume, né vers 1802, à Maubeuge, architecte, décoré de Juillet, membre de la SAP, témoin à décharge au procès des Dix-Neuf, membre de la SDH, inculpé pour les journées d'avril 1834 (non-lieu), membre des Saisons (non-lieu).

*

JACOB, Sébastien ou JACOB le BIBLIOPHILE, Paul LACROIX dit, homme de lettres, un des jeunes chefs des Familles et des Saisons (MD), à la section des Montagnards de la SDH (cf. texte 57, note 21).

JAFFRENOU, Yves, né vers 1804, à Huelgoat (Finistère) gérant du *Réformateur*, déjà condamné pour délit d'offense à 1 mois, écroué du 3 juin-2 juillet 1835, condamné le 4 pour l'article « Aux prisonniers d'avril » paru dans le *Réformateur* du 11 mai à 1 mois, libéré le 1er août.

JAGLIN, François, carbonaro, ex-militaire, tisserand à Thouars, compromis dans l'affaire Berton, exécuté le 7 octobre 1822.

JARRASSE, Jean-Marie, né vers 1808, ébéniste au faubourg St-Antoine, condamné à la déportation pour complicité dans l'attentat contre les Princes le 23 décembre 1841. Entré au Mt-St-Michel le 28 décembre. Peine commuée en 10 ans le 30 juillet 1843. Extrait pour Doullens le 23 avril 1844. Non gracié en octobre 1844.

JASSERAND, menuisier rue de Montreuil, avait fabriqué sans le savoir le chassis de la machine infernale de Fieschi. Au procès Fieschi, interrogé comme témoin, démontrant sa bonne foi et ne fut pas inquiété, ce qui explique son attitude au procès des poudres. Il prêta son établi à Robert.

JEANNE, Eugène, Charles, vers 1799-1837, commissionnaire, décoré de Juillet, l'un des meneurs de juin 1832. Condamné à la déportation, incarcéré au Mt-St-Michel, semble avoir eu une attitude autoritaire vis-à-vis de ses codétenus. Mort de phthisie à Doullens.

JOANINI, né vers 1813, membre des Saisons, arrêté avec Eugène Fomberteaux et Bastel le 8 avril 1837 pour affichage illicite de « Au Peuple » fut acquitté avec eux le 5 septembre.

JOLLY ou JOLY, Jean, né vers 1820 à Rochecorbon (DBMOF). Ouvrier cordonnier, se disant communiste, membre des Fils du Diable, surnommé « L'eau » ou « Pompe dure » pour son intempérance, inculpé à Tours et Blois, condamné à 1 mois en avril 1847.

JOLY, Jacques, François, Claire, Henry, né à Limoux, 1790-1870 (DBMOF, surtout après 1848). Avocat des libéraux avant 1830, impliqué dans une affaire politique qui lui valut 1 an et d'être rayé momentanément du barreau. Procureur général après Juillet, démissionna rapidement et entra dans l'opposition. Député d'extrême gauche de 1831 à 1834. En 1833, au Comité de l'Association républicaine pour la défense de la liberté de la presse patriote et de la liberté individuelle, membre de sociétés démocratiques dans son département ainsi qu'à Toulouse. Défenseur des accusés d'avril (Carcassonne). Repris sa place au barreau de Toulouse en 1834 et fut de nouveau député de 1836 à 1846, intervenant vigoureusement dans la discussion sur la réforme des prisons et participant à la rédaction de *La Réforme*. Sera réélu en 1848.

JON ou JOU, Auguste, vers 1811, né à Tours, tisseur en soie, membre des Fils du Diable, surnommé « Porte enclume ». Inculpé à Tours et Blois, condamné à 1 mois.

JOUBERT, Nicolas, vers 1796-1866, fils de Pierre Mathieu (1748-1815), curé d'Angoulême, sécularisé en 1793, organisateur de l'octroi, puis préfet. Commis d'octroi et étudiant en droit en 1818, il fonda avec ses amis Bazard, Buchez et Flotard la loge des Amis de la Vérité vers septembre 1818. Apparaît comme l'un des responsables de la conspiration dite du « Bazar français » d'août 1820. Il dut s'exiler en Italie avec Dugied, où il participa au mouvement insurrectionnel des Napolitains contre les Bourbons de Naples, tout en se familiarisant avec les méthodes des Carbonari. Il semble y être resté plus longtemps que Dugied, au-delà de la défaite des Napolitains par les Autrichiens, le 7 mars 1821 et ne pas avoir participé à la création de la Charbonnerie dont il alla répandre les principes dans l'Est. Avec les libéraux espagnols en 1823. Membre de Aide-toi. En juillet 1830, il participa à la prise du Louvre et sa maison, passage Dauphine, servit d'atelier à la fabrication de munitions. Il fit partie de la commission des récompenses. Après Juillet, colonel de l'état-major de la Garde nationale de Paris, il devint directeur de l'octroi. Il témoigna au procès des Dix-Neuf. Restant fidèle à ses principes, il ne semble pas avoir eu d'activités particulières par la suite.

JOUFFROY, Théodore, 1796-1842, chargé de conférences à Normale, soutint deux thèses proches de l'éclectisme de Cousin et y enseigna la philosophie jusqu'à sa fermeture (1822). Carbonaro, ouvrit un cours chez lui, entra au *Globe*, y publia un article retentissant, « Comment les dogmes finissent ». Publia des traductions de philosophes écossais, les leçons de Royer-Collard. Martignac le rendit à l'enseignement supérieur et il poursuivit sa carrière parallèlement à celle de parlementaire (1831-1840).

JUCHAULT, Alexandre, né vers 1810 à Chantonay (Vendée), étudiant en droit, membre du comité des Écoles, puis de la SAP. Signataire de la réponse du Comité des Écoles à Barthe, sans sanction au conseil académique. Il fut inculpé au procès des Quinze (1832) et prévenu au procès de la SAP (15-19 décembre 1832).

*

KERSAUSIE, Théophile, Joachim, René GUILLARD de, né vers 1797 à Guingamp (DBMOF). Combattant de Juillet, membre de la SAP. Compromis dès 1832, écroué pour complot du 12 août 1833 au-delà du 26 novembre, sans

autre précision, sans doute libéré, car, outre sa collaboration financière au *Réformateur*, fut membre du comité de la SDH et, reprochant l'immobilisme de la direction, y créa une société secrète, la Société d'Action, passant pour être le bras armé de la SDH. Il fut cependant contraint de démissionner du Comité refusant la double appartenance en mars 1834, mais eut une grande influence sur la radicalisation de la SDH, fin mars, début avril (AF). Ecroué pour complot le 15 avril, condamné à la déportation le 23 janvier 1836, incarcéré à Doullens le 29 janvier. Amnistié en mai 1837, s'exila, puis revint en France, vécut quelques années en Bretagne, surveillé par la police, joua de nouveau un rôle important en 1848.

*

LABORDE, Alexandre, comte de, 1774-1842, propagateur de l'enseignement mutuel populaire, député libéral, contre la guerre d'Espagne, un des 221, participa au mouvement dès le 27 juillet. Préfet de la Seine du 30 au 20 août. Conseiller d'Etat, aide de camp de Louis-Philippe, destitué le 2 avril 1831 pour adhésion à l'Association nationale. Constamment réélu, défendit à la Chambre des mesures libérales et démissionna en 1841.

LAFAYETTE, Marie, Joseph, Yves, Roch, Gilbert MOTIER, marquis de LA FAYETTE, dit, 1757-1834. Nombreuses biographies. Signalons cependant qu'il devait sa renommée à son rôle dans la libération des Américains puis en 1789. « Il était la personification, l'expression vivante de ce que la Révolution de 89 avait eu de grand et de légitime : il avait été à la fois repoussé par la cour, proscrit par les jacobins et emprisonné par la coalition. Il réunissait en lui toutes les consécration populaires » (O. BARROT). Oublié le Lafayette de la fusillade du Champ de Mars, celui de l'offensive contre les jacobins cherchant à fédérer les départements hostiles et à ramener ses troupes sur Paris après le 10 août 1792 pour sauver le roi, oublié le généralissime abandonnant le combat... 25 ans après, il participe à toutes les conspirations contre la Restauration, échappant aux répressions protégé par sa réputation, proteste contre l'expédition d'Espagne en 1823 et n'est pas réélu à la Chambre « retrouvée ». Le 27 août 1827, son discours à l'enterrement de Manuel est censuré. A la nouvelle de la nomination de Polignac (août 1829), qui le surprend en plein voyage auvergnat, il apparaît comme un sauveur. Absent de Paris en juillet 1830, il rentre le 27 au soir et propose chez Audry de Puyraveau la création d'un gouvernement provisoire. Très influençable, il prit des distances avec son engagement proche des républicains (cf. introductions 1^{ère} et 2^{ème} périodes et texte 8). Malgré cela le pouvoir le considérait toujours comme une menace et lui enleva le commandement de la Garde Nationale (cf. texte 14).

LAFAYETTE, Georges, Washington MOTIER de, marquis de LA FAYETTE, dit, 1779-1849, fils du précédent, député à l'extrême gauche de 1822 à 1824 et sans interruption depuis 1827, partagea les luttes de son père et les prolongea (antipritchardiste, etc.). Sera réélu en 1848.

LAFFITTE, Jacques, 1767-1864, fils de charpentier (Bayonne), d'employé chez un notaire, devint associé puis successeur de la banque Perrégaux, en fit l'une des plus importantes d'Europe. Gouverneur de la banque de France, finança diverses opérations de Louis XVIII, de Napoléon et du Trésor public. Elu de 1816 à 1824 à gauche, défendit les libertés publiques, blâma la répression sanglante des émeutes et l'intervention en Espagne. Réélu en 1827, songea très vite au duc d'Orléans. Réélu en 1830 après avoir financé *Le National* (cf. la 1^{ère} période), laisse la place à Casimir Perier et revint au parlement dans l'opposition jusqu'à sa mort. Une souscription nationale lui permit de conserver son hôtel mais il mourut presque ruiné.

LAFLISE ou **LAFFLISE** ou **LAFLIZE**, Georges, Charles, Camille, 1798-1880, Nancy, avocat, bâtonnier, dans l'opposition libérale, défenseur des accusés d'avril (Nancy), élu en avril 1848.

LA HODDE, Lucien, François, de (ou DELAHODDE), 1808-1865, journaliste, membre des sociétés secrètes, Familles, Saisons, etc. Chef des Nouvelles saisons avec Boivin et Albert, démasqué comme mouchard par Caussidière en 1848. Auteur de *Les Sociétés secrètes et la Révolution de 1848*, contenant bien des erreurs qui font se demander s'il voulait tromper le gouvernement qui le payait ou ceux qui utiliseraient ses écrits plus tard...

LAISSAC, Jean, Pierre, Gustave, 1809-1858, Montpellier, étudiant en droit, décoré de Juillet, aurait collaboré en 1830 au *Livre du Peuple* d'Azémar (DBMOF seule mention). Collaborateur de Mauguin, sous-préfet de Château-Chinon, impliqué en 1832 dans un procès à Montpellier, y devint avocat. Défenseur des accusés d'avril (Montpellier). Elu en 1848.

LALANNE, Chrétien, 1811-1892, polytechnicien protestataire en décembre 1830, chef de bataillon de la Garde nationale et directeur des ateliers nationaux en 1848.

LALLEMAND, Nicolas, né à Paris en 1797, fils d'un marchand de la rue des Petits-Carreaux, étudiant en droit, tué par un garde en faction à la grille des Tuileries le 3 juin 1820, ses obsèques, le 6, rassemblèrent plus de 6 000 personnes. Son monument funéraire, élevé par souscription se trouve toujours au Père-Lachaise à l'ombre de celui de Casimir Perier. L'acquiescement de son assassin fut très mal ressenti dans les milieux étudiants.

LAMARQUE, Jean, Maximin ou Maximilien, comte, 1770-1832, officier républicain, général d'Empire, exilé jusqu'en 1818, député d'opposition depuis 1828. Mourut du choléra.

LAMBERT, Jean, né vers 1827 à Tours, ouvrier serrurier, membre des Fils du Diable, surnommé « Sans bruit », inculpé aux procès de Tours et Blois, y fut condamné à 5 jours. Le DBMOF cite un LAMBERT Jean, compromis dans l'émeute angevine de la Marianne en 1855.

LAMBON, Louis, Léon, né vers 1820, à Tours, maître menuisier, membre des Fils du Diable, surnommé « Rabat-joie », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à un mois.

LAMENNAIS, Hugues, Félicité, Robert de, 1782-1854, St-Malo (DBMOF).

- LAMIDEY**, François, né vers 1799, à Vieux-Bourg (Calvados). Signataire de la lettre de La Force du 11 février 1831, personnage à part : commissionnaire en vin, arrêté ivre dans un débit de vin le 22 décembre, criant « Vive Napoléon II ! », « Mort à Lafayette ! », injuriant la Garde (procès). Ecroué le 11 janvier, jugé à part et condamné à 6 mois le 5 mars.
- LAMIEUSSENS**, Eugène, Louis, né vers 1810 à Amou (Landes), étudiant en médecine. En relation avec *La Tribune*, membre de la SDH, chargé en janvier 1834 du recrutement et de l'organisation, comme aux Familles. Ecroué le 19 mars 1836 pour complot, condamné à 1 an au procès des poudres d'août, confirmé en octobre 1836. Amnistié en mai 1837. Inculpé dans l'affaire Meunier. Participant à la création des Saisons, son antagonisme avec Ralsant pour dominer la société fit dénoncer par ce dernier ses relations avec la police (cf. texte 87, note 8), qui le rendaient déjà suspect. On trouvera des dossiers sur lui lors du procès des journées de mai 1839 (il était incarcéré en mars). Ecroué du 13 juillet au 16 août 1839 sans autres explications. Le DBMOF indique qu'il était signalé dans les dossiers de police du Havre fin 1839.
- LAMY**, Paul, né vers 1810, étudiant, membre et signataire des textes du comité des Écoles. Acquitté par le conseil académique pour sa jeunesse.
- LANDRIN**, Armand, Pierre, Émile, né à Versailles, 1803-1859, fils d'épicier, étudiant en droit, avocat à Versailles où il organisa la commission municipale en juillet 1830. Avocat à Paris et rédacteur d'articles techniques dans la *Gazette des Tribunaux*. Défenseur des accusés d'avril (Paris). Il sera magistrat et élu en 1848.
- LAPEYRE**, Louis, Auguste, Aristide, né vers 1810 à Aubigny (Cher), étudiant en droit, poursuivi à la suite des troubles du 22 décembre 1830. Membre et signataire des textes du comité des Écoles, acquitté en fonction de son âge par le Conseil académique du 22 janvier mais écroué pour provocation à commettre des crimes du 29 janvier 1831 au 12 février (non-lieu) après avoir cosigné la lettre de La Force du 11 février. Prénommé aussi Alexandre, étudiant en médecine et décoré de Juillet (JCC).
- LAPONNERAYE**, Albert, 1808-1849, né à Tours (DBMOF). Fut dès l'origine membre ou proche de la fraction des Droits de l'Homme de la SAP. Dans son cours d'histoire, donnait aux luttes révolutionnaires en France une interprétation politique de classe, ce qui lui valut son interdiction. Ecroué dès janvier 1832, condamné à 2 ans. Sa *Défense du Citoyen Laponneraye* prononcée aux Assises du département de la Seine, le 21 avril 1832 fut aussitôt publiée, ainsi qu'une édition de son *Commentaire de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, chez Mie en 1832. Condamné le 20 juillet 1832, à 3 ans, sa *Lettre aux prolétaires* le fit de nouveau condamner le 27 juin 1833 à 3 mois. Amnistié le 8 mai 1837. Figurant sur la liste des défenseurs choisis par les accusés d'avril, de sa prison n'avait pu répondre à l'appel. Poursuivit son travail de propagandiste à travers *L'Intelligence* (octobre 1837) et diverses publications, resta proche des sociétés secrètes sans participer lui-même aux actions (cf. réunions des Saisons, texte 62. Cf. aussi la thèse de Philippe DARRIULAT).
- LARDON**, Pierre, né 1802-1803, St-Germain-en-Laye, garçon d'hôtel, arrêté le 26 juillet 1838 chez Raban pour fabrication de poudre, d'abord acquitté le 18 octobre, est condamné en appel à 18 mois le 28 novembre. A Doullens avant juillet, réclama dès le 22 ses enfants et sa femme qui lui apportait du matériel et le *Journal du peuple*, venant de Bianchi d'Amiens. En communication avec Bézenac et participant aux chants séditieux, il aurait fait le 20 novembre d'importantes révélations à sa femme au parloir. Au cachot avec 9 autres détenus du 6 au 17 février, puis le 14 mars. Libéré le 8 avril 1840 se rendit à Amiens.
- LASIMONE-MENU**, Madeleine, orthographié souvent MENS ou MENA, LASIMOUN, etc. Logeuse à qui Barbès avait loué une chambre pour Melle Lambert, demi-sœur de Benjamin Flotte.
- LATOUR**, étudiant en pharmacie, combattant de Juillet, avait organisé une souscription pour élever un monument à la gloire des étudiants en pharmacie morts en Juillet.
- LATRADE**, Louis CHASSAGNAC de, né en Dordogne, 1811-1883. Polytechnicien, quitta l'armée en 1834, à la suite d'un procès politique qui aboutit à un acquittement, pour s'occuper de la politique républicaine. Rédacteur au *National*, défenseur des accusés d'avril appelé au procès le 29 mai 1835. Il parcourut l'Angleterre et les États-Unis pour y étudier les institutions libérales. Il rentra en 1838 et fut inculpé dans plusieurs procès de presse, combattant la monarchie de Juillet au nom du suffrage universel. Sera élu en 1848.
- LAUNOIS**, Pierre, Paul, dit Chasseur, né vers 1808, à Liège, monteur de cuivre (DBMOF). Condamné à 10 ans pour complot (attentat de Quénisset) le 23 décembre 1841. Entré au Mt-St-Michel le 28. Extrait pour Doullens le 23 avril 1844. Exclu de l'amnistie de 1844.
- LAURENT de l'ARDÈCHE**, Paul, Marie ou Mathieu, dit, 1793-1877 (DBMOF). Défenseur des accusés d'avril (Grenoble), Sera élu en avril 1848.
- LAURENT**, témoin au procès des poudres d'août, se rétracta par rapport à ses déclarations faites à l'instruction. Un des exemples dont Blanqui se servira pour mettre en cause les conditions dans lesquelles se déroulait l'instruction des procès.
- LE BARZIS**, Jean-Baptiste, né vers 1816 (DBMOF). Mécanicien à l'entreprise Lafleur où plusieurs ouvriers s'étaient organisés. Acquitté pour mai 1839 au procès de la 1ère série.
- LEBASTARD** ou **LEBATARD**, Jules, Isidore, né vers 1806 à Paris, architecte, combattant de Juillet, brigadier dans la même batterie de la Garde nationale que Cavaignac. Le 22 décembre, il dirigea un rassemblement avec les frères Garnier au Carrousel. Membre de la SAP, écroué le 13 janvier 1831, signataire des lettres de La Force et de Ste-Pélagie de février, comparut au procès des Dix-Neuf d'avril, défendu par Dupont de Bussac.

- LEBEUF**, ou **LEBCEUF**, Louis, né vers 1798, Soissons (Aisne) teneur de livres, membre de la SAP, défenseur du cloître St-Merri en juin 1832 (DBMOF), arrêté et écroué pour attentat, jugé et acquitté après le 24 août. Membre de la SDH puis des Familles, écroué pour complot et association, le 29 avril 1836, mis au secret, inculpé au procès des poudres, libéré pour non-lieu le 12 août. Membre des Saisons.
- LEBON**, Napoléon, Aimé, né vers 1806 ou 1807 à Dieppe, étudiant en médecine (avocat, DBMOF) se battit en compagnie de ses deux frères, Charles et Olympiade qui fut tué, lui-même ayant été blessé le 29 juillet, décoré de Juillet. Trésorier de la SAP, de tendance plutôt jacobine et robespierriste, écroué le 16 mars 1831 pour provocation au crime, outrage envers un maire. Signalé le 3 juin 1832. Ecroué pour attentat contre le roi du 26 novembre au 4 décembre (non-lieu). Membre du comité central de la SDH et de sa commission de propagande, passant pour babouviste, animait la fraction montagnarde contre Raspail. Ecroué le 9 décembre 1833 (complot contre l'Etat), condamné le 25 avril 1834 à 3 ans pour l'organisation de coalitions d'ouvriers dans le cadre de la SDH, emprisonné avec les inculpés d'avril. Il s'évada le 12 juillet 1835 parmi les 28 et fut condamné à la déportation par contumace.
- LEBRET**, Baptiste, dit Brestoï, né vers 1825 à Brest, membre des Fils du Diable, surnommé « Silencieux », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 2 mois.
- LEBRETON**, Auguste, dit Normand, né vers 1805 à Pont-aux-Dames, ouvrier menuisier, membre des Fils du Diable surnommé « Légalitaire », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 1 mois. Communiste icarien pour le DBMOF.
- LEBRETON**, Émile, né en 1798, avocat, nommé substitut le 28 septembre 1830, révoqué le 22 mars 1831 pour adhésion à l'Association nationale. Défenseur des accusés d'avril (Paris).
- LECOMTE** ou **LECOMTE**, François, né vers 1826 à Tours, ouvrier passementier, membre des Fils du Diable surnommé « Paraphragaramus », inculpé à Tours et Blois, condamné à 1 mois.
- LECOMTE**, Henry, Yves, né à Quimper vers 1809-1835, étudiant en pharmacie, décoré de Juillet, membre de la SAP, signalé le 16 août 1832, commissaire de la SDH, arrêté le 19 mars 1834, écroué pour crime contre la sûreté de l'Etat le 21. Le 11 juillet 1835 ne rentra pas d'une permission sur l'honneur. Mort le 19 octobre à Genève.
- LECOMTE**, Christophe, dit Minor, 3 juillet 1813, à Quimper (DBMOF), frère du précédent (écrou), peintre en bâtiment. Membre de la section « Marcus Brutus » de la SDH. Ecroué le 2 mars 1836 pour « exposition en public d'un symbole destiné à propager l'esprit de rébellion et à troubler la paix publique », à la Conciergerie le 25 avril sans explication. Ecroué pour association du 25 novembre au 13 janvier 1837. Ecroué le 23 janvier pour avoir porté des couronnes sur les tombes de Pépin et Morey, jugé en juin. Épiciers et marchand de couleurs, a épousé en 1837 la veuve de Pépin. Lié aux Saisons, arrêté fin septembre 1838 pour la publication de *L'Homme libre*, condamné dans l'affaire du *Moniteur républicain*, à 5 ans, le 12 juin 1839. Au Mt-St-Michel du 28 octobre 1839 au 11 juin 1844. Sera lié aux sociétés communistes en 1848.
- LECONTE**, Henri, évoqué par Pépin dans ses déclarations (cf. texte 56, note 5). Nous ne savons pas de qui il s'agit. Si c'est l'ainé, Henry, Yves, il n'a pu le rencontrer que pendant sa permission (11 juillet). Dans l'hypothèse où la déclaration de Pépin serait un montage policier, ce peut être un moyen de mettre le fugitif en cause ou enfin une erreur.
- LEDRU**, Charles, 1801-1877, avocat, défenseur de Garnier jeune au procès des Dix-neuf d'avril 1831. Défenseur des accusés d'avril (Paris), défenseur d'Alibaud, sera radié du barreau. G. Sand évoque l'injustice avec laquelle le ministère public s'acharne sur lui.
- LEDRU-ROLLIN**, Alexandre, Auguste, 1807-1874 (DBMOF). Défenseur des accusés d'avril.
- LEDUC**, L.-T., avocat démocrate à Arras (DBMOF). Défenseur des accusés d'avril (Arras).
- LEDUC**, Martin, né vers 1825 à Tours, ouvrier passementier, membre des Fils du Diable, inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.
- LEFEBVRE**, Jacques, François, Gilbert, 1773-1856, banquier, présida la Chambre de Commerce. Élu de 1827 à 1842, soutint Martignac, les 221 et le ministère. Pritchardiste.
- LEFEVRE** ou **LEFEBVRE**, Louis, né vers 1808 ou 1809, à Paris, serrurier, condamné à 3 jours pour voies de fait le 6 octobre 1831, emprisonné du 16 au 18 février 1832. Membre de la SDH (section « Mazianello »), des Familles (poursuivi en juin 1836 pour association) et des Saisons, écroué du 11 juin au 31 août 1839, non-lieu.
- LEGENDRE**, Alexandre, Joseph, né à Pont-Audemer, 1782-1861, Paris, avocat, député d'opposition (221) de 1829 à 1834. Ami de Dupont de l'Eure, battu par les manœuvres gouvernementales, défenseur des accusés d'avril, réélu en 1842 puis 1848.
- LEHÉRICY**, Pierre, Joseph, né vers 1807 à Paris, peintre en bâtiment, condamné pour mai 1839 au procès de la 2ème série, le 31 janvier 1840, à 5 ans. A Doullens le 7 février 1840. « Homme dangereux », exalté, déterminé et ayant de l'ascendant sur ses camarades (19 mai). Le 14 juin sauve Lombard de la pendaison. Évadé du 13 septembre. Ne semble pas inculpé le 1er octobre ne signa pas la pétition du 10. Peine remise le 4 octobre 1844.
- LELEWELL**, Joachim, 1786-1861, enseigna l'histoire à Wino d'abord, puis Varsovie. Chassé de l'Université en 1824 à cause de ses liens avec le mouvement étudiant, membre de la Société patriotique et du gouvernement issu de l'insurrection de novembre 1830. Après son échec, émigra en France, présida le Comité d'émigrés polonais à Paris, s'établit plus tard en Belgique d'où il dirigea le mouvement clandestin polonais. Il entretenait des

rapports avec la Jeune-Europe de Mazzini à travers l'une de ses branches, plus révolutionnaire, la Jeune-Pologne. En 1847, fut élu vice-président de l'Association démocratique internationale avec Mellinet et Imbert, sur une base nettement socialiste révolutionnaire en contact permanent avec Marx. Il se retira de la vie politique en 1848, après avoir signé avec Marx, Joffrand et d'autres, une adresse au gouvernement provisoire de la France. Son œuvre historique et scientifique est considérable.

LEMENEREL ou **LEMENUEL**, prévenu supplémentaire au procès des poudres pour fabrication d'armes prohibées. Condamné à une amende en août 1836.

LEMIÈRE ou **LEMIERRE**, Jean, Louis, dit Albert, dit Joseph, né vers 1816, à Sèvres (DBMOF en 2 personnages, surtout pour après février 1848), ébéniste tabletier, condamné pour mai 1839 au procès de la 1^{ère} catégorie le 12 juillet à 5 ans. A Doullens le 16 juillet. Dès le 22 démolit des murs permettant de réunir 5 chambres, avec Martin, Nougues etc., répondant aux appels de Raisant. Condamné aux fers et aux réparations. Le 1^{er} octobre, semblait avoir « abdiqué la république », mais dès le 1^{er} mars se rebella, insulta les gardiens, fut mis 3 jours au cachot, suivit le 6 Raisant dans ses chants républicains, enfermé dans la casemate. « Vrai faubourien de Paris, criard, indiscipliné » (19 mai). Le 16 juin, révolte ouverte. Ne s'évada pas le 13 septembre et signa la pétition Lombard. Il entra en 1848 dans le corps parisien des Montagnards.

LEMIRE ou **LEMERE** ou **LESUIRE**, né vers 1811, coutelier, prévenu d'association, acquitté au procès des poudres d'août. Peut-être **LEMIRE**, Louis, né vers 1811 à Valenciennes, sellier, écroué pour offense envers la personne du roi le 30 juillet 1835, libéré le 14 août.

LEPRÉTRE, Charles, René, né vers 1822-1823 à Sedan, tailleur à Tours, membre des Fils du Diable, surnommé « Beizébuth », était connu pour avoir soutenu la veuve de l'animateur des grèves des tailleurs parisiens de 1839-1840, Troncin, et pour être communiste (réserves de Cabet). Ecroué le 28 novembre 1846, comparut aux procès de Tours et Blois, condamné, avec indulgence, le 29 avril 1847 à 2 mois. Il retrouvera Blanqui avec d'autres le 29 juin. D'après MD, Blanqui serait parvenu à déceler chez lui un rôle de délateur.

LEROI ou **LEROY**, Jean-Baptiste, né vers 1817 à La Flèche, ouvrier passementier, membre des Fils du Diable, surnommé « Tire tout », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à un mois.

LEROUX, Charles, Jules, né à Paris, 1805-1883 (DBMOF). Frère de Pierre, défenseur des accusés d'avril (Marseille). Ecroué après l'assemblée des typographes de 1835. Elu après 1848.

LEROUX, Henri, Pierre, né à Bercy, 1797-1871 (DBMOF). Prote chez Panckoucke, imprimant *Le Globe*, en devint l'un des principaux rédacteurs, signant des articles philosophiques.

LESERRURIER, figure sur les liste saisies sur Blanqui lors de son arrestation en 1836, avec la mention « à sept heures du soir chez sa mère », cité au procès des poudres.

LESMARRES, Jean-Baptiste, Joseph, né vers 1798 à Paris, cordonnier ou formier, figurait sur les listes saisies sur Blanqui en mars 1836, avec Lyon, ne fut écroué pour association que le 2 février 1837, condamné en 1^{ère} instance le 20 avril à 1 mois, amnistié en mai 1837.

LHERBETTE, Amant, Jacques, Paris, 1791-1864, avocat libéral, nommé procureur par Dupont de l'Eure en juillet 1830, démissionna, désapprouvant la politique menée. Soutenu par Barrot, député en 1831, prit place dans les rangs de la gauche dynastique dont il signa en 1832 le *Compte rendu*. Très actif, passait avec Comenin pour l'un des plus acharnés « épilcheur de budget ». S'intéressa à la liste civile, aux fonds secrets, aux prisons, etc. Anti-pritchardiste, opposé à la fusion de la gauche et du centre gauche. Réélu en 1848.

LHÉRITIER ou **L'HÉRITIER**, B. ou Eugène, né vers 1809, à Vervins (Aisne), étudiant et homme de lettres, décoré de Juillet, membre de la SAP. Commissaire d'arrondissement de la SDH, arrêté le 25 février 1834 pour complot, écroué le 28, conduit le 24 mars devant le juge d'instruction, libéré le 23 février 1835 (non-lieu). Fit paraître avec Marc Dufraisse divers articles et brochures de janvier à mars 1834, bien qu'étant en prison tous les deux. Défenseur des accusés d'avril.

LHOMMEAU, Arsène, né en 1815 à Arné (Sarthe) (DBMOF). Tailleur d'habits, figure sur la liste des inculpés de Tours renvoyés à Blois, mais qui ne sont plus sur les listes de Blois. Fera parler de lui après 1848 comme communiste acharné (réserves de Cabet).

LIECHTENBERGER ou **LICHTENBERGER**, Louis, 1789-1879, avocat à Strasbourg, s'attacha aux causes politiques (Caron). Avait créé en 1831 le Casino patriotique qui prendra le nom de Société patriotique pour la Liberté de la Presse, concurrente, en plus modérée, de la SDH, avec laquelle elle fusionna après la loi du 30 avril 1834 sous sa présidence. Comparut lui-même en 1834 pour avoir formé une association contre le recouvrement de l'impôt sur les boissons et le sel. Acquitté. Défenseur de Cavaignac au procès d'avril 1834, défenseur des accusés d'avril, sera élu en 1848.

LISBONNE, Jacob, Auguste, né vers 1803-1804 à Paris, décoré de Juillet, sous-lieutenant au 53^{ème} régiment de ligne en garnison à Metz. Était en congé depuis 1831 pour avoir appartenu à l'association nationale de la Moselle. Membre de la SDH, écroué du 8 juin 1833 au 25 juillet sous prévention de complot, ne semble pas avoir été inquiété pour avril 1834. Membre des Familles, arrêté en mars. Figurait sur les listes de Blanqui. Condamné à 2 ans. Défaut en octobre. Rien trouvé après l'amnistie.

LOBEAU, Georges MOUTON, comte de, 1770-1838. Élu en 1828. Général commandant la Garde parisienne après l'exclusion de Lafayette (26 décembre 1830). Son usage des pompes à incendie contre les bonapartistes lui valut le titre de maréchal de France (30 juillet 1831).

LOMBARD, Louis, Honoré, dit Charles, né vers 1817, à Vitry/Seine, ciseleur, écroué pour mai 1839 le 7 novembre, condamné au procès de la 2ème catégorie le 31 janvier 1840 à 5 ans. A Doullens le 4 février passait pour un minus habens, un ouvrier entraîné dans l'émeute (19 mai 1840). Tenta de se suicider le 14 juin, sauvé de justesse par Bouvrard et Lehéry. Une autre tentative le 29 juillet parut une manœuvre. Fit l'objet d'une pétition de ses codétenus pour transfert le 10 octobre qui serait un prétexte pour sortir des lettres, notamment de Hubert (Huber ?), relatives à la construction de machines infernales, rejetée le 10 novembre. Gracié en octobre 1844.

LONGUET, Jules, né vers 1816, à St-Quentin (DBMOF). Commis-voyageur. Écroué pour mai 1839 le 11 juin, condamné au procès de la 1ère catégorie à 5 ans. A Doullens le 16 juillet. Discipliné, se révolte le 6 février 1840, le pire de tous le 19 mai, signa la pétition Lombard.

LUCAS, Charles, Jean-Marie, 1803-1889, avocat puis inspecteur général des prisons, célèbre réformateur du système pénitentiaire français, hostile au régime cellulaire et à la loi Tocqueville.

LUCAS, Claude ou Victor, né vers 1816 à Lons-le-Saulnier, étudiant en pharmacie, ou en médecine, n'était cité au procès des poudres d'août qu'en qualité de témoin. Il avait été arrêté le 23 juillet 1839. Son rôle de dénonciateur était flagrant.

LYON, Charles, né vers 1797, à Paris, formier, chef de la section « Louvel » de la SDH, inculpé de complot, écroué du 27 mars au 25 juin 1834. Semble avoir été inquiété dans l'affaire Fieschi avec non-lieu. Ecroué pour complot et association illicite (Familles) le 30 avril 1836, condamné au procès des poudres d'août à 8 mois, acquitté en appel. De nouveau inculpé d'association illicite (Saisons) et écroué le 16 juillet 1839.

*

MADET, Charles, né à Couleuvre (Allier), 1803-1874 (DBMOF). Décoré de Juillet, membre de la SAP. Nous ne connaissons pas bien son rôle dans le Comité des Écoles, ni ses relations avec Blanqui. Il participa à juin 1832.

MADOUÏ, prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août pour port d'armes prohibées. Condamné à 1 mois.

MAGENDIE, François, 1783-1855, physiologiste et neurologue célèbre, dont le 2ème volume du *Précis élémentaire de physiologie* fut réédité en 1836.

MAHUL, Alphonse, Jacques, né à Carcassonne, 1795-1871, avocat, Carbonaro avec Barthe, emprisonné quelque temps sur dénonciation, publia des brochures de propagande libérale, comme *Le Curé du village*, collabora à divers journaux libéraux, travailla sur des dictionnaires et biographies qu'il abandonna pour la politique. Député en 1831, siégea avec les partisans de Perier, s'associa aux mesures de répression. Non réélu, entra au Conseil d'État, puis en 1836 dans l'administration préfectorale. Préfet à Toulouse en juillet 1841, à l'occasion de troubles, il dut se retirer précipitamment pour éviter un heurt entre l'armée et la Garde nationale et fut révoqué. Réélu, il soutint jusqu'au bout la politique ministérielle. 1848 le rendra à la vie privée.

MAILEFFER, Daniel, Pierre, MARTIN dit, 1798-1877, journaliste, dirigeant *Le Libéral du Nord*, représentant à Paris, en 1833 de la fédération du Nord des associations de la presse, devint en 1834, directeur du *Peuple souverain* à Marseille, inculpé après avril 1834, non-lieu. Au *Bon Sens* avec Louis Blanc en 1837.

MARESCAL, Eugène, Fortuné, né vers 1805, à Caen (DBMOF). Ouvrier en décor, eut affaire avec la justice du 20 novembre 1829 au 8 janvier 1830, puis en 1832. Membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie le 12 juillet à 3 ans. A Doullens le 16 juillet, avec ses co-accusés de mai, protesta le 1er octobre contre le traitement qui leur est fait, mais le 19 se désolidarisa de ses camarades. Ne fait plus parler de lui par la suite. Le DBMOF évoque un autre MARESCAL né en 1789 et compromis en 1832.

MARIAU, architecte tourangeau et personnalité républicaine qui voyait souvent Blanqui. Le DBMOF cite un MARIAN, architecte de Tours qui y sera actif après 1848.

MARIE, Pierre, Thomas MARIE de SAINT-GEORGES, dit, 1795-1870, Auxerre, avocat en 1819, se distingua par ses luttes libérales. Ses opinions républicaines le firent échouer au concours pour une chaire. Avocat au procès des Dix-Neuf (Pénard) d'avril 1831, des accusés de juin 1832, de Cabet en 1833 et de Pépin. Membre du comité de l'Association républicaine pour la défense de la liberté de la presse patriote et de la liberté individuelle, défenseur des accusés d'avril, élu de gauche en 1842 et 1846 contre Adolphe Blanqui. Au gouvernement provisoire en 1848.

MARNIER, étudiant, arrêté pour décembre 1830, signataire de la lettre de Ste-Pélagie de février. Il semble qu'il s'agisse d'un *lapsus calami* pour GARNIER.

MARRAST, Marie, François, Pascal, Armand, 1801-1851, né à St-Gaudens. Soutenu par Lamarque, Laromiguière, Sarnt etc., professeur de philosophie à l'Athénée, prononça un discours courageux sur la tombe de Manuel, co-fondateur avec l'avocat Franck du journal *Le Patriote*, accueillit le 26 juillet 1830 les étudiants à *La Tribune*. Décoré de Juillet, membre de la SAP. Inculpé en 1833 avec Cavaignac pour un article de *La Tribune* qualifiant la Chambre de « prostituée ». Seul le gérant, Lionne, fut condamné à 3 ans. Inculpé pour avril 1834, évadé en juillet 1835, condamné à la déportation. Après des séjours en Angleterre et en Espagne, rentre en France quoique non gracié et succéda à Carrel à la tête du *National*. Sera représentant en 1848.

MARTIN, Pierre-Noël, né vers 1820, à Paris (DBMOF). Cartonnier, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie le 12 juillet à 5 ans. A Doullens dès le 16 juillet, parmi ceux qui, dès le 22, ont abattu des cloisons de

- leur chambre sans se joindre aux chanteurs républicains. Signe la protestation des condamnés de mai du 1er octobre. Considéré comme un jeune fou, spontané, très actif. En pleine révolte, casse tout le 15, au cachot jusqu'au 30. Écrit à Huber, isolé, le 27 en témoignage d'amitié. Au cachot le 18 novembre pour la 3ème révolte. S'est enfermé au cachot le 20 avec Roudil et Bezenac. Le 23 novembre, ils se sont défermés tout seuls. On parle encore de lui à Doullens en avril 1840 (lettre du 4 avril) alors qu'il est entré au Mt-St-Michel le 6 décembre 1839 (L'HOMMEDÉ). Libéré le 2 juillet 1843 (11, CL), remis à l'autorité militaire.
- MARTIN de STRASBOURG, Édouard MARTIN, dit, 1801-1858, avocat, élu député en 1837, membre en 1838 du comité de Réforme électorale avec Arago, Laffitte et Dupont de l'Eure. Avocat en cassation, toujours opposé à la majorité conservatrice.
- MARTINAULT, E., défenseur des accusés d'avril, appelé au procès, renvoyé. Un MARTINAULT, Étienne, homme de lettres, inculpé, non-lieu, dans l'affaire Fieschi (ICP). Un MARTINAULT, Étienne, né à La Rochelle, employé d'assurances, non-lieu pour avril 1834 (ICP). Un MARTINAULT à Ste-Pélagie après avril, parmi les meneurs des révoltes des accusés (GP).
- MASSA, Ruffin, Castus, 1742-1829, homme de loi à Menton, élu à la Convention en 1793, même itinéraire que D. Blanqui, aux Cinq-Cents le 4 brumaire an IV jusqu'à l'an VII. Partisan du 18 brumaire, sénateur des Alpes-Maritimes. Membre de l'Institut.
- MATHÉ, Antoine, Amédée, Félix, 1808-1882, né à Cosne-sur-l'I (Cosne-d'Allier) (DBMOF). Étudiant en droit à Paris. Nous ne connaissons pas l'origine de ses relations avec Blanqui, mais elles étaient sans doute anciennes et basées sur la confiance, comme en attestent nombre de lettres saisies en 1839, à lui adressées par divers membres de la famille : Mme Blanqui mère depuis 1823 (il n'avait que 15 ans), en 1825 à Grenoble, en poste restante, en 1826 à Vidalon ; d'Uranie, de 1828 à 1834, dans une auberge à St-Laurent du Var, de Zoé de 1831 à 1839 en poste restante à Dijon, Valence, Avignon. Il en recevait aussi d'Étienne de Canson. Servait-il seulement de boîte aux lettres puisqu'elles se trouvent dans des papiers de Blanqui ou de prête-nom ? Bien que nous ne connaissions pas le contenu de ces lettres, elles témoignent en tout cas des relations anciennes et privilégiées. Décoré de Juillet, fut sans doute membre de l'association des Ecoles, le fut de la SAP. Ecroué pour provocation au crime le 16 mars 1831 (condamnation ?), inculpé la même année pour détention d'armes. Arrêté en juin 1832 et libéré le 13 juillet 1832. Membre de la SDH et de sa commission de propagande, écroué le 16 décembre 1833 pour provocation à la coalition, jugé le 25 avril 1834 pour complot contre l'Etat et condamné pour coalition d'ouvriers à 3 ans. Commissaire d'arrondissement de la SDH, sur appel du procureur, condamné à 5 ans en octobre. Condamné à 10 ans au procès d'avril, s'évada de Ste-Pélagie le 12 juillet 1835. Condamné à déportation par contumace, réfugié en Belgique, il revint sans attendre l'amnistie des contumaces à Moulins où il fit fortune dans le commerce de bois. Sera représentant en 1848.
- MATHIEU de LA DRÔME, Antoine, Philibert MATHIEU, dit, 1808-1865, dans la Drôme (DBMOF).
- MATHIEU, ébéniste, patron de Ferrand, ne semble pas étranger à une action éventuelle, témoin au procès des poudres d'août, détruit toute crédibilité de son employé (cf. Armand). Un MATHIEU, Pierre, ébéniste à Paris, inculpé pour l'affaire Fieschi (non-lieu).
- MATHIEU d'ÉPINAL, Joseph MATHIEU, dit, sommé aussi « la Jambe de Bois », 1800-1863, né à Épinal (DBMOF, très complet). Sur son incarcération au Mt-St-Michel, cf. aussi la 4ème période.
- MAUBLANC, Jules, né en 1815 à Paris (DBMOF). Semble avoir été inscrit à la faculté de droit dès l'âge de 15 ans, étant membre et signataire des textes du comité des Ecoles. Ecroué pour provocation au crime dès le 29 janvier 1831, acquitté par le conseil académique pour son âge et libéré le 12 février 1831 pour non-lieu. Sera plus tard l'avocat de Blanqui.
- MEILLARD, Jean, Georges, né entre 1817 et 1819, graveur, semble avoir été confondu dans le DBMOF avec son frère Alexandre, bijoutier qui a bénéficié d'un non-lieu au procès de mai 1839. Nous n'avons guère de renseignements sur l'un et l'autre. Georges était le compagnon de Bonnet et Doy, graveurs comme lui. C'est sans doute lui qui, désigné comme commandant d'une division de l'armée républicaine, participa à une réunion chez le marchand de vin Constant le 5 mai 1839 avec Barbès pour rencontrer Ferrari et d'autres dimanches des Saisons. Il fut blessé le 12 mai, et se réfugia plus tard à Londres.
- MEINADIER, Ernest, né en 1812, polytechnicien, blessé en Juillet, protestataire en décembre 1830, fit sa carrière dans l'artillerie et devint sénateur gauche républicain en 1876.
- MERCIER, Louis, Sébastien, 1740-1814, après avoir publié *L'An 2440* où il démontrait la nécessité de la Révolution, dans *Tableau de Paris*, se vanta de l'avoir préparée. A la Convention, il signa la protestation des 72 et partagea leur sort.
- MÉRILHOU, Joseph, 1788-1856, né à Montignac (Dordogne), magistrat, s'efforça de limiter le rôle réactionnaire de la Restauration, suspendu, revint au barreau. Dès 1817, défendit des opposants, créa la Société des Amis de la liberté de la presse. En 1819, fit partie d'une société de secours aux familles des détenus et de la Vente suprême de la Charbonnerie. On lui refusa la défense de Berton. Secrétaire de la Commission municipale le 29 juillet, secrétaire à la justice le 31, obtint le rappel des bannis en 1816 et l'application du jury en matière de presse politique. Le 2 novembre, ministre de l'Instruction publique, succéda à Dupont de l'Eure après sa démission de la justice et refusa le ministère Perier. Député d'opposition modérée. Pair de France (1837).
- MEUNIER, Pierre, François, commis marchand, aurait été membre des Familles, auteur d'un attentat contre Louis-Philippe le 29 décembre 1836, jugé en avril 1837 (réquisitoire le 23).

- MIALLON** ou **MIALON**, Jean, Antoine, né vers 1783 en Haute-Loire (DBMOF). La Cour et la presse utilisèrent sa 1^{ère} condamnation (pour vol en 1815), tant contre lui que pour effrayer la bourgeoisie et dénoncer le rôle d'une prétendue pègre dans l'insurrection. Fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et mourut au bagne.
- MICHEL** de BOURGES, Louis, Chrysostome, MICHEL, dit, né à Pourrières (Var), 1797-1853 (DBMOF). Fils posthume d'un républicain massacré par les royalistes, se battit à 18 ans contre les verdetts, dut s'engager pour échapper aux représailles. Venu retrouver son condisciple Thiers qui l'appela « le Bidaïne de la Révolution », fit son droit tout en travaillant. Son discours sur la tombe de Lallemand lui valut des suspensions d'inscription à l'Ecole. Se décida à résider à Bourges, y fut avocat en 1826 et y épousa une riche veuve. Jugeant l'opposition trop timide, fonda un mensuel, la *Revue du Cher*, de tendance démocratique qui lui valut un procès. Enthousiaste aux journées de Juillet. Louis BLANC dit que c'est un « orateur irrésistible et sauvage, dont une seconde révolution de 92 aurait fait un autre Danton ». Défenseur des accusés d'avril, son rôle, essentiel, est décrit dans les notes du texte 53. Il fut élu député de Niort de 1837 à 1839 sans jouer à la Chambre le rôle qu'on pouvait attendre de lui et son opposition devint plus modérée. George Sand, dont il fut l'amant, l'appela « Everard ».
- MIE**, Louis, Augustin, dit Auguste, né à Périgueux, 1801-1885 (DBMOF). Imprimeur républicain.
- MIÉROLAWSKI**, Louis, né en France, d'une mère française en 1814. Après 4 ans d'école militaire, porte-enseigne à 16 ans, se battit à Varsovie à partir du 29 novembre 1830. Se réfugia en France après l'écroulement de la révolution. Membre du comité central de la Société démocratique polonaise. En 1846, on lui attribua un commandement dans la révolte qui commençait. Arrêté en route et condamné à mort. Sera libéré en 1848.
- MIGNET**, Auguste, 1796-1884, d'Aix, y fit de brillantes études et se lia d'amitié avec Thiers. Lauréat pour une étude sur la féodalité, parut en 1821 pour Paris où il se fit aussitôt remarquer par des articles vigoureux dans *Le Courrier français*, notamment contre la guerre d'Espagne en 1823, et par des cours d'histoire à l'Athénée. Dans son *Histoire de la Révolution française* en 1824, il proposa une explication des sursauts révolutionnaires par l'opposition des classes et tira de son analyse des préceptes devenus le bréviaire de la révolution bourgeoise. Après Juillet, où il ne se montra pas très combatif, et l'abandon du *National*, devint conseiller d'Etat et, voulant avec Guizot et Cousin hisser l'histoire au sommet de la culture, se fit nommer directeur des Archives diplomatiques (1830) et obtint tous les honneurs.
- MILLYON**, Louis, Nicolas, né vers 1803-1805, à Beugnon (Yonne) (DBMOF). Cocher, membre de la SAP, écroué pour rébellion le 17 juin 1831, condamné à 1 mois du 19 août au 17 septembre. Ecroué du 10 décembre 1832 au 8 mars 1833. Jugé le 3 avril pour outrage à l'audience, en liberté provisoire sous caution le 14 mai. Inquiété pour avril 1834, écroué du 1^{er} mai au 27 (sans précision), non-lieu le 25 septembre. Membre des Saisons, écroué pour mai 1839, du 7 novembre au 5 décembre, non-lieu. Suspecté dans l'affaire Darnès.
- MINA**, François ESPOZ y, Idozia, 1781-1836, chef de guérilla contre Napoléon. Le gouvernement constitutionnel le nomma gouverneur d'Aragon, chef politique de Navarre. Passé en France pour échapper à la tyrannie de Ferdinand VII, son extradition fut refusée par Louis XVIII. La révolution de 1823 le ramena en Espagne. Devint capitaine général de la Navarre d'où il avait chassé les absolutistes. Le 1^{er} novembre, capitula à Barcelone devant Money et partit en Angleterre, revint en 1834 pour défendre les institutions libérales et succomba à ses blessures.
- MORAND**, défenseur des accusés d'avril (Paris). Un MORAND Jean-Pierre, commissionnaire à Paris fut inculpé dans l'affaire Darnès.
- MOREY**, Pierre, né à Chassagne (Côte-d'Or) vers 1774 (écrou) ou 1780-1836, né à Chapaigne (? DBMOF). Ecroué le 1^{er} août 1835, condamné à mort, le 13 février 1836, guillotiné le 19.
- MORHÉRY**, Louis, Adolphe, Napoléon ROBIN de, né à Loudéac, 1805-1861 (DBMOF, répertorié à ROBIN). Commença sa médecine à Paris. Carbonaro. Commissaire du banquet breton dont le toast fut publié dans *La Tribune* du 28 avril 1830. Participe à l'Association bretonne pour le refus de l'impôt avec le député Bernard. Très actif dans la lutte étudiante contre Polignac (cf. introductions 1^è et 2^è périodes et t. 15). En avril 1830, présenté par Marchais à Aide-toi. Décoré de Juillet. Ne put assister à la mise en place de son projet d'association du 5 janvier 1831, obligé de partir précipitamment, un mandat d'arrêt étant lancé contre lui, et sa femme étant malade. Obtint de passer sa thèse à Strasbourg. Faillit être arrêté à son retour à Paris et ne dut la liberté qu'à de solides amitiés. Se fixa à Loudéac, fin 1831. Au milieu de 1833, y créa une SDH et se mit en contact avec le Comité de la presse parisienne. Malade, il était fortement handicapé. Il se heurta à des difficultés avec les quatre cents sectionnaires de St-Brieuc en décembre, en majorité bourgeois. Se disant le seul montagnard, réussit à y créer un comité des associations républicaines des Côtes-du-Nord en mars 1834. Il sera élu en 1848.
- MORLOT**, François, Nicolas, Madeleine, 1795-1862, fils d'artisans pauvres, évêque d'Orléans en 1839, cardinal en 1853, archevêque de Paris en 1857. Sur sa carrière, cf. texte 96.
- MOULIN**, avocat parisien, défenseur au procès des 27, défenseur des accusés d'avril (Paris).
- MOULINES**, Eugène, né vers 1811, à Carcassonne, élève de l'école d'Angers avec Maréchal, ingénieur mécanicien, condamné le 31 août 1837 pour coups volontaires à 15 jours, écroué du 19 septembre au 4 octobre. Inculpé pour mai 1839 parce que Maréchal y avait été tué. Ecroué le 10 juin, acquitté le 31 janvier 1840 au procès de la 2^{ème} catégorie.
- MOUSSE**, Paul, César, né vers 1804-1805, à Gentilly, peintre en décors (DBMOF). Membre de la SDH, perquisitionné le 6 mars 1834, comme Parfait, Dupuy, etc., arrêté pour complot du 12 avril au 25 juillet (non-lieu). Membre des

Familles, arrêté du 30 juin au 7 juillet 1836 pour association. Sur les listes de Blanqui au procès des poudres d'août. Membre des Saisons, arrêté le 15 pour mai 1839, écroué du 14 juin au 23 octobre, non-lieu.

MULETTE ou **MULLETTE** (MULET au procès d'août 1836), Louis, Félix, né vers 1813 à Fismes (Marne), bonnetier, inquiété en juin 1832 pour l'affaire du cloître St-Merry. Membre des Familles, écroué le 10 mai 1836 pour association, condamné à 8 mois au procès des poudres d'août, confirmés en appel le 23 octobre. Amnistié en mai 1837.

*

NAINTRE, Ludovic, défenseur des accusés d'avril (Paris). Le DBMOF fait état d'un avocat républicain, NAINTRÉ, Louis, François, Jean-Jacques, pour après 1848.

NAPIAS, né en 1810, signataire du Comité des Écoles. Acquitté au Conseil académique.

NÉTRÉ, Gabriel, Louis ou Jean, né vers 1816 ou 17, à Nogent-le-Rotrou (procès) ou à Paris (écrou), compositeur, offre divers visages suivant les époques et les sources. Les minutes du procès des poudres et MD le prénomment Louis et en font un papetier. Il s'est battu très jeune sur les barricades du cloître St-Merry en juin 1832 (DBMOF, qui ne le prénomme pas, seule mention avant 1848) et fut membre de la SDH (MD). Initié très tôt, fut un des jeunes chefs des Familles (MD), écroué à ce titre pour délit d'association le 3 juin 1836, fut condamné au procès des poudres à 6 mois le 11 août, ne fit pas appel et fut libéré le 6 février 1837, peine expirée. Membre des Saisons, un des cinq commandants de division de l'armée républicaine. Prit une part active à la préparation de mai 1839, grièvement blessé, passa pour mort, mais ne semble pas avoir été arrêté. Il fut inculpé au procès de la 2ème catégorie, prénommé Jean et devenu clerc d'huissier (ICP). Absent au procès, il semble avoir pu rejoindre Londres (MD, NOUGUÉS,).

NOUGUÉS, Pierre, Théophile, Louis, né en 1816 à Paris (DBMOF). Membre de plusieurs sociétés secrètes, affirmait ne pas appartenir aux Saisons. Condamné à 6 ans au procès de la 1ère catégorie, le 12 juillet 1839, à Doullens le 16 et le 22 participa à la destruction de cloisons séparant des cellules et répondit aux chants républicains de Raisant. Au cachot, fers aux pieds, signa la plainte des condamnés de mai du 1er octobre, confirmée par lettre personnelle. Soutint Huber dans ses demandes le 31 octobre. Nouvelles plaintes et révoltes le 18 et le 23 novembre. A la casemate avec 9 de ses camarades du 6 au 17 février 1840. Signalé le 7 mars répondant aux provocations de Raisant. Demande son transfert le 10 avril menaçant de commettre un délit de droit commun. Dans le rapport du 19 mai, qualifié de soumois, dur et méchant. Ne s'évada pas en septembre, signa la pétition Lombard du 10 octobre. Au Mt-St-Michel, le 2 février 1841 ou le 28 (CL), fut un compagnon pour Blanqui en butte aux attaques de Barbès et ses amis (cf. textes et notes). Sorti par remise de peine, le 10 octobre 1844, pour Avranches. Actif en 1848.

*

OCHSENBEIN, Ulrich, né en 1811, homme politique et général suisse, adhère à la Jeune Suisse. Adversaire déclaré des ultramontains, seconde le général Dufour contre le Sonderbund.

OLIVIER, Théodore, mathématicien, répétiteur à Polytechnique en 1830, professeur aux Arts et Métiers, protestataire en décembre 1830.

*

PAGET, prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août pour détention d'armes. Renvoyé à la plainte. Le DBMOF signale un Amédée PAGET, collaborateur de *La Phalange*.

PAGNERRE, Laurent, Antoine, 1805-1854, né à St-Ouen-l'Aumône, clerc de notaire s'établit libraire. L'édition des pamphlets de Cormenin le fit connaître. Combattant de Juillet, éditeur des écrivains démocrates, de *Paris révolutionnaire* (et co-auteur), de *Histoire de Dix ans* de Louis BLANC, etc. Souvent condamné, ne cessa de participer aux luttes de l'opposition, membre de Aide-toi, président de l'Association républicaine pour l'éducation du peuple, commissaire de la SDH, secrétaire de l'Association pour la liberté de la presse, organisateur en 1845 du comité central des électeurs de la Seine et de la plupart des banquets réformistes, proche du *National*. Créa le Cercle de la Librairie. Élu en 1848.

PALANCHON ou **PALLANCHON**, Désiré, Léopold, Louis, né vers 1804 à Cuisery (Saône-et-Loire), cousin de Canard, étudiant en médecine, « avait beaucoup de relations », figurait sur les listes de Blanqui où il semble indiqué comme devant « amener » des nouveaux adhérents. Membre des Familles, écroué le 31 mars 1836 pour association, aide aux fabricants de poudre et port d'armes et condamné au procès des poudres le 11 août à 10 mois. Conduit le 22 décembre aux Messageries Générales rue St-Honoré, d'où il partira pour Chalon. Amnistié en mai.

PANCE, éditait des petites publications destinées à l'éducation politique du peuple pour lesquelles il reçut avec Cabet 60 F du Comité central de l'Association pour la liberté de la presse en juillet 1833. Défenseur des accusés d'avril (Troyes).

PARFAIT, Noël, né à Chartres, 1813-1896 (DBMOF). Étudiant à Paris, décoré de Juillet. Dès 1832 il réclamait le suffrage universel et ne cessa de lutter contre la royauté (juin 1832). Inculpé quatre fois pour ses pamphlets (1832-34) et dans le procès des 27 (décembre 1833), collabora à divers journaux et écrivit plusieurs drames et poèmes. Au moment du procès des accusés d'avril, il était incarcéré pour avoir fait l'apologie de juin 32 dans *L'Aurore d'un beau jour*. Élu en 1848 (cf. surtout la thèse de J.-Y. MOLLIER).

PASSY, François, Antoine, 1792-1873, à la Cour des comptes, préfet le 5 août 1830, député en 1837, directeur à l'intérieur en 1839, réélu, destitué de l'administration par Thiers du 1er mars au 29 octobre 1840, sous-secrétaire à l'intérieur. Pritchardiste.

PASSY, Hippolyte, Philibert, 1793-1880, hostile à la Restauration, voyagea en Louisiane et aux Antilles, s'occupa d'économie au retour. Au *National* dès sa création. Élu dès 1830, dans le tiers parti, réélu en 1831 contre Dupont de l'Eure. Devint l'économiste de centre gauche. Aux finances sous le bref cabinet Bassano. Vice-président de la Chambre de 1834 à 1839, ami de Thiers, ministre du commerce du 22 février au 25 août 1836. Il échoua dans la constitution d'un ministère en janvier 1839. Aux finances dans le cabinet Soult, proposa la dotation au duc de Nemours. Son échec entraîna la chute du gouvernement.

PATISSIER, Pierre, Joseph, né vers 1817, aux Avanchers (Savoie), frotteur, membre des Saisons, inculpé pour mai 1839, condamné au procès de la 2ème catégorie le 31 janvier 1840 à 3 ans. A Doullens le 7 février, fait peu parler de lui, pris comme un enfant, malgré sa taille et sa raison, qui pense plus à s'amuser qu'à faire de la politique (19 mai). S'évade le 13 septembre, repris, acquitté le 1er octobre, signataire de la pétition Lombard du 10.

PAULIN, Jean-Baptiste, Alexandre ou Nicolas (?), 1793-1859, maître d'études puis libraire associé à Sautellet et Gauja, Carbonaro, participe à la création du *National* dont il sera gérant après Gauja devenu préfet. Il créa en 1843 *L'illustration* et en 1848 la *Revue rétrospective*.

PELLOUTIER, Léonce, Charles, Ulrich, né à Luçon, 1808-1879 (DBMOF et texte 55).

PELLOUTIER, Fernand, Léonce, Émile, né à Paris, 1867-1901 (DBMOF). Petit-fils du précédent.

PÉNARD, Édouard, horloger, membre de la SLOP, cf. ROUIER.

PÉPIN, Pierre, Théodore, Florentin, 1780-1836, républicain révolutionnaire dès la Restauration, capitaine de la Garde nationale après Juillet. Epicier et marchand de couleurs sur la place de la Bastille. Mêlé à juin 1832 en ayant permis un dépôt d'armes chez lui, fut déclaré non coupable. Membre de la SDH (chef ou sous-chef de section), des Familles (cf. texte 56). PM donne un autre état civil : né vers 1800 à Rémy dans l'Aisne.

PÉRIER, Michel-Ange, dit jeune, né vers 1804 à Lyon (DBMOF). Étudiant en droit à l'Université de Paris, décoré de Juillet, membre de la SAP et de son bataillon en Belgique. Avocat à Lyon, un des rares bourgeois se battant aux côtés des canuts. Membre du premier « comité invisible » de la SDH en juillet 1833 sous l'impulsion de Cavaignac. Défenseur des accusés d'avril (Lyon). Ecroué après l'échec de l'évasion de Ste-Pélagie du 25 août (avec son frère Joseph Jean, Argout, etc.). En liberté par erreur le 9 septembre, se constitua volontairement prisonnier le 27 novembre. C'est dans les bras de son frère aîné, chirurgien, membre de la SAP et du bataillon de Belgique que mourut le jeune Auguste Caunes.

PERSIL, Jean, Charles, 1785-1870, avocat, libéral. Député d'opposition en juin 1830, contre les ordonnances. Procureur général après juillet, oublia ses idées libérales, pourchassa sans relâche les journaux républicains, dénonça des complots, multiplia les procès et se montra si rigoureux qu'il n'était pas toujours suivi par le jury.

PESSON, Henri, défenseur des accusés d'avril (Tours). Le DBMOF signale un Henri PESSON, ancien avoué agréé à Château-Renault (Indre-et-Loire), républicain.

PÉTÉTIN, Anselme, rédacteur en chef du *Précurseur* (DBMOF).

PÉTEREMANN ou PETERMANN, Émile, Léger, né vers 1817 à Mézières, cordonnier, membre de la SDH (section « Barricades » 3ème) et des Saisons, écroué pour mai 1839 dès le 14, condamné au procès de la 2ème catégorie à 5 ans le 31 janvier 1840. A Doullens le 4 février, on lui attribue des opinions assez exaltées mais peu de crédit sur ses camarades (19 mai). Evadé du 13 septembre, acquitté le 1er octobre et signataire de la pétition Lombard du 10 octobre. Au Mt-St-Michel le 26 mars 1841. Très malade, en fut extrait pour Doullens le 28 juin 1843 et gracié par l'ordonnance du 4 octobre 1844. Il vint rendre visite à Blanqui à l'hospice de Tours. Sera poursuivi pour ses activités politiques après 1848.

PEYRONNET, Pierre, Denis, comte de, 1778-1854. Ultra, garde des Sceaux sous Villèle, instigateur des lois les plus réactionnaires, notamment contre la presse. Prit part à la rédaction des Ordonnances du 25 juillet. Arrêté, condamné à vie et amnistié en 1837.

PHILIPPET, Lucien, Firmin, né vers 1799, au Petit-Crève-Cœur (Oise) (DBMOF). Cordier dans la filature Lafleur, membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie le 12 juillet à 6 ans. Le 16 à Doullens, s'y fit remarquer dès le 22 en participant à la destruction des cloisons de cellules et en répondant aux provocations de Raisant. Dans la casemate, fers aux pieds jusqu'au 28 juillet. Signa la protestation des condamnés de mai contre les mauvais traitements (1er octobre). Au cachot du 4 au 17 février 1840 et le 8 mars. Plus calme le 19 mai, ne s'évada pas et signa la pétition Lombard. Bénéficia d'une remise de peine le 4 octobre 1844.

PHILIPPON, Charles, caricaturiste, créateur et directeur de *La Caricature*, très populaire. Condamné fin 1831 à 6 mois. Intervint auprès de Blanqui de la part de Pelloutier.

PIÉFORT ou PIEDFORT, François, né vers 1818 à Dijon, charpentier, membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 7 novembre, condamné au procès de la 2ème catégorie le 31 janvier 1840 à 5 ans. A Doullens le 4 février, considéré comme un excellent élément, mais très ferme dans ses opinions. S'évada le 13 septembre, ne semble pas avoir signé la pétition Lombard ni avoir été repris tout de suite. Non amnistié le 4 octobre 1844.

- PIERNÉ, Aimé**, né vers 1821 à St-Avoid, (orthographié aussi TIERNAY), chaussonnier, membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie le 12 juillet à 5 ans. A Doullens le 16 juillet, signe la protestation des condamnés de mai du 1er octobre, considéré comme très influençable, écrit au ministre le 18. Participe à la préparation d'une insurrection prévue pour le 1er décembre, déjouée. Proche de Nougues. Au cachot du 6 au 17 février, remis en casemate pour chants républicains. Le 19 mai, considéré comme irrécupérable. Ne s'évade pas le 13 septembre et signe la pétition Lombard.
- PLAGNIOL, Eugène**, né vers 1795, Serrières, (Ardèche) (DBMOF). Journaliste, il avait lancé en 1829 *La jeune France*. Décoré de Juillet, membre de la SAP, il créa entre autres *La Révolution* en 1831, ainsi que la Société des Amis de l'Égalité, néo-babouviste, qui voulut célébrer le 14 juillet en plantant un Arbre de la Liberté sur la Bastille. La lettre de Blanqui de la même période (texte 24) prouve des liens étroits entre eux. Cette société n'eut pas de suite, mais elle contribua certainement à orienter la SAP, qu'il rejoignit, davantage vers les milieux ouvriers. Inculpé comme homme de lettres au procès des Quinze et au procès du droit d'association en décembre 1832, après avoir signé la lettre qui protestait contre l'arrestation des membres de la SAP le 1er juin 1832. Membre de la SDH, « économiste », il fut soupçonné d'avoir participé à avril 1834. Ecroué pour complot, fut libéré le 11 juillet pour non-lieu.
- PLAUTIER**, prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août pour détention d'armes. Condamné à quinze jours. Il existe un **PLANTIER, Adolphe**, François, peintre en porcelaine, inculpé pour 1834 (6ème arrondissement), qui bénéficia d'un non-lieu (ICP).
- PLOCQUE, Jean** (ou Jules, JCC), Alexandre, 1807-1877, né à Paris, condisciple de Blanqui au lycée Charlemagne, le retrouva à l'Ecole de droit où il avait pris sa onzième inscription en avril 1828, interrompit ses études pour partir en Morée avec Blanqui. Put reprendre sa douzième inscription en novembre 1830. Décoré de Juillet. Membre de la SAP depuis sa création et du Comité des Ecoles, signataire des textes. Privé de 4 inscriptions par le Conseil académique, incarcéré avec Blanqui et Sambuc le 23 janvier 1831, signataire des lettres du 27 janvier et du 11 février, libéré le 12 février (non-lieu). Encore étudiant, présenta la défense des cinq étudiants inculpés au procès des Dix-neuf d'avril 1831. Il s'inscrivit au barreau en 1832 et comparut au procès de décembre du droit d'association. A la barre, il défendit le droit d'association et exalta la république. Il commença à se faire connaître comme défenseur des accusés d'avril 1834, au procès des poudres etc... Elu membre du conseil de l'ordre en 1845, sera bâtonnier.
- PLOCQUE, Jean, Louis**. Nous ne savons rien de ce frère plus âgé que l'ami de Blanqui, déjà avocat en janvier 1831 écrivant au *Globe* contre les arrestations qui suivirent le conseil académique et qui sera à diverses reprises défenseur d'inculpés politiques.
- POMMARD ou PAUMARD, François**, né vers 1808 à Tours, tailleur, membre des Fils du Diable surnommé « Tranquille », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.
- POMMIER, Jean**, 1797-1822, de Pamiers, l'un des quatre sergents dits « de La Rochelle ». Avec Goubin, ils se partagèrent responsabilités et maladresses après l'incarcération de Bories dont il partagea l'exécution (21 septembre 1822). (Cf. à Sergents).
- PONS, Joseph**, cuisinier avec Quarré, apparemment membre des Saisons, arrêté courant juin 1839, semble avoir fait des révélations, notamment de la réunion entre Blanqui, Bernard et Barbès avec les « juilletes » dans la 1ère décade (le 10 ?), chez Charles (?).
- PORNIN, Bernard**, dit La-jambe-de-bois, né en 1797 à Limoges (DBMOF). Gantier, membre de la SAP, section des Droits de l'Homme. Poursuivi à diverses reprises (juin 1832, janvier et avril 1834), commissaire de quartier (5ème) de la SDH, un des 28 évadés de Ste-Pélagie le 12 juillet 1835, condamné à 5 ans le 23 janvier 1836. Membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 10 juin, renvoyé le 18 décembre, resté sous écrou pour sa contumace. Ecroué pour complot et association du 11 septembre au 25 décembre 1840, non-lieu. Créa les « Phalanges démocratiques », avec Mathieu et Vilcoq, autres unijambistes, puis le club communautaire de la Chopinette qu'il animait. Commandant des Montagnards en 1848.
- POTALIS, Auguste, Joseph, Melchior**, baron, 1801-1855, magistrat destitué en 1824 pour soutien à Lafayette. Avocat, écrivit un ouvrage sur la liberté des cultes, revint dans la magistrature en 1828 lorsque son cousin, le comte Joseph, Marie POTALIS (1788-1858), pair de France, était garde des Sceaux dans le cabinet Martignac. Protégé par Dupont de l'Eure, député de septembre 1831 à juin 1834, siégea à l'extrême gauche. Sera élu en 1848.
- PORTIER, Jean-Baptiste**, né vers 1795, à La Coulonche (Ome), broyeur de couleurs, membre des Familles, écroué pour association et port d'armes le 18 mars 1836, condamné à 8 mois au procès des poudres d'août, confirmés en appel. Amnistié le 8 mai 1837.
- PRÉVOST ou PRÉVOT, Raymond**, né vers 1797, à Bordeaux, à la fois imprimeur-compositeur, éditeur et libraire, inculpé en juillet 1831 puis au procès des Quinze et acquitté. Ecroué le 25 décembre 1832. Publia plus tard les brochures des communistes révolutionnaires comme Dezamy (seule mention DBMOF).
- PROUDHON, Pierre, Joseph**, 1809-1865, (DBMOF).
- PRUVOST ou PRÉVOIS(T), Nicolas, Augustin**, né vers 1798, à Paris, ancien soldat, invalide (estropié du bras et de la main gauches). Fabricant de garde-vue, puis éclairer au gaz. Décoré de Juillet, participa à juin 1832. Membre de la SDH, section « Victimes du Champ-de-Mars », arrêté le 14 avril 1834 semblant diriger une barricade,

écroué le 15 juin, pour rébellion (1 mois le 28 février 1835) et insurrection (10 ans le 23 janvier 1836). C'est sans doute lui que Crevat citait dans sa lettre à Hubin de Guer lue au procès des poudres (dit « l'ancien », parce qu'« il avait servi »...). A Doullens le 29 janvier 1836. Amnistié en 1837. Membre des Saisons, aurait début mai 1839 pris de nombreux contacts en vue du mouvement, écroué du 13 juillet au 23 octobre, non-lieu.

PYAT, Aimé, Félix, Vierzon, 1810-1889. Lors d'un banquet, les Vendanges de Bourgogne, organisé par les étudiants du Cher en 1829, porta un toast à la Convention et remplaça le buste de Charles X par celui de Lafayette. La jeunesse applaudit mais les libéraux gardèrent le silence. Avocat, préféra le journalisme. Entra au *Figaro*, collabora au *Charivari*, à *La Revue de Paris*, à *La Réforme*. Connue avant 1848 par des débats littéraires.

*

QUARRÉ, Alexandre, Basile, Louis, né vers 1817 à Dijon, cuisinier, membre des Saisons, initié « juillet » selon certains par Martin Bernard, présent à la réunion du 5 mai, reprochera à Pons son absence. Défendu par Lauras et son frère, l'abbé Quarré, il fut condamné pour mai 1839 au procès de la 2ème catégorie à 3 ans.

QUÉNISSET, François, né en 1814 en Haute-Saône (DBMOF). Son arrestation permet de compromettre beaucoup de dirigeants et membres de sociétés secrètes qui s'étaient réorganisées depuis mai 1839 et à la police d'être très au courant de leurs activités.

QUENTIN, François, sur la liste des inculpés de Tours renvoyés, et non sur les listes de Blois.

QUETIN, Denis, Désiré, Amable, né vers 1803 à Savigny-sur-Braye (Loir-et-Cher) (DBMOF). Cambreur établi à St-Calais (Sarthe) vers 1820, crieur public au service de Pagnerre pour *Le Bon sens*, crieur du *Populaire*, membre de la SDH (Cincinnatus). Soupçonné d'appartenir aux Familles, fut écroué le 29 avril 1836 pour délit d'association, condamné au procès des poudres d'août à 8 mois, réduits en appel le 23 octobre à 4 mois. Libéré le 8 décembre, peine expirée.

QUIGNOT, Pierre, Louis, Rose, né en 1808 à Nanteuil-le-Hardouin, (Oise), tailleur, arrêté en février 1834 avec 46 autres personnes supposées appartenir à la SDH. Ecroué pour complot du 27 avril au 13 mai, non-lieu. De nouveau écroué du 18 juin au 16 août 1835 sous la même inculpation. Membre des Familles, écroué pour association du 30 juin au 7 juillet 1836 (non-lieu). De nouveau écroué le 7 mai 1837 pour association, condamné à 6 jours le 13 juin. Membre des Saisons. Chef de quartier, signataire de l'appel aux armes, commandant d'une division, serait l'auteur d'un texte sur les mesures à prendre après le succès des armes. Ecroué pour mai 1839, assisté par Jules Grévy, au procès de la 2ème catégorie, qualifié d'« anarchiste dangereux » et condamné le 31 janvier 1840 à 15 ans. Au Mt-St-Michel dès le 5 février (cf. 4ème période), en fut extrait pour Doullens le 23 octobre 1844, ne bénéficia d'aucune mesure de faveur en octobre 1844. Retrouvera la liberté en 1848 (DBMOF, mention pour 1853). Enterré au cimetière Montparnasse, dans le même tombeau que Martin Bernard, dont il était très ami.

QUINET, Jean, Louis, Edgar, 1803-1875, Bourg, lui aussi très impressionné par la Terreur blanche, refusa d'entrer à Polytechnique où il était admissible pour ne pas servir le drapeau blanc. Partagea ses activités entre le droit et la philosophie.

*

RABAN, né vers 1790, au passé mal connu. NOUGUÉS en parle comme d'« un vieux soldat du libéralisme, agitateur réformiste, disciple de Lamennais mal converti à l'action révolutionnaire ». Présenté aux Saisons par Raisant qui avait 20 ans de moins. Graveur au Palais-Royal, subit une perquisition le 26 juillet 1838 qui fit découvrir un atelier de fabrication de poudre. Condamné le 18 octobre à 2 ans, confirmés en appel le 28 novembre. A Doullens en 1839, avec Raisant l'un des principaux agitateurs, organisant chants séditieux collectifs et tumultes. Malade le 27 septembre, profite d'un séjour à l'infirmerie pour soulever les détenus dont il n'a pas le contact habituel (29 septembre). N'ayant pas toujours la force de poumons nécessaire, excite les autres à chanter, notamment Lardon (1er octobre). Il inquiète par ses relations continues avec Bianchi, de Lille (ou d'Amiens) qui s'arrange pour introduire dans la prison les journaux comme *Le Journal du Peuple*. Malade le 23 octobre. Aux fers vers le 25 octobre. Écrit au préfet pour protester du régime imposé à deux de ses camarades. Le 21 novembre, proteste contre l'interdiction que l'on fait à sa femme sous prétexte qu'elle introduit des journaux. Le 7 mars 1840, avec Huber, chante des chants provocateurs et continue tous les jours, criant à tue-tête que « toutes les autorités supérieures et le Préfet sont des argousins » (10). Isolé du 4 avril au 19 mai au moins. N'a pas participé à l'évasion de septembre ni à la pétition de Lombard du 10 octobre. Sa peine devait finir vers la fin de l'année.

RAISANT (orthographe souvent déformée), Alexandre, né à Honfleur, 1811-1871 (DBMOF). Décrit par NOUGUÉS : « âme religieuse et tendre, esprit plus idéaliste que réalisateur [...] Fortune, jeunesse, repos, il a tout donné à la cause commune... ». Commis marchand, condamné à 3 jours pour rébellion le 1er février 1834, incarcéré le 25 mars. Membre des Familles, écroué le 30 avril 1836, condamné pour association et détention d'armes au procès des poudres d'août 1836 à 8 mois, confirmés en appel le 23 octobre, amnistié le 10 mai 1837. Condamné pour l'affaire de Raban le 18 octobre 1838 à 18 mois. A Doullens, en juillet 1839 passait son temps à soulever ses camarades (cf. RABAN), notamment le 17 juillet. En casemate vers le 10 août, se plaignit d'être malade le 1er octobre, revint à de « meilleurs sentiments » le 6... jusqu'au 22. Enfermé à la casemate du 6 au 17 février 1840. Libéré le 9 avril, est ramené à Paris par les soins de Bianchi. Consigné comme condamné

politique, écroué le 9 novembre pour rupture de ban, condamné le 24 novembre à 15 jours, libéré le 19 décembre. Suite DBMOF.

RAOULX, Marius, Charles, Bonnaventure, 1798-1822, d'Aix-en-Provence, l'un des quatre sergents de La Rochelle, malgré un rôle très discret, fut guillotiné sur la place de Grève, le 21 septembre 1822. (Cf. à Sergents).

RASPAIL, François, Vincent, né à Carpentras, 1794-1878 (DBMOF). En droit en 1818, élève de Bavoux, affilié à la Loge des Amis de la Vérité. Enseigna à l'Athénée royal, publia des articles républicains dans *La Minerve*. Carbonaro. Mena de front propagande républicaine, études et recherches scientifiques, instruments incomparables pour l'émancipation des classes ouvrières. Membre des municipalités occultes, se battit avec énergie en Juillet, participa avec Jules Grévy à la défense de l'Hôtel de Ville le 28 et blessé à Babylone. Décoré de Juillet. Publia quelques articles dans *La Tribune* très durs pour le pouvoir qui avait usurpé la victoire des républicains et dont il n'acceptait pas la trahison, notamment dans la lettre insérée le 18 février 1831 où il refusait les honneurs à la suite des brutalités de la Garde nationale sur ordre de Lobeau. On ne sait quand il adhéra à la SAP, mais il faisait partie de sa fraction de gauche « exaltée ». Les dédales de ses vies carcérale et judiciaire, toujours décalées dans le temps, sont très difficiles à suivre. Arrêté du 9 au 11 juillet pour le projet de la société des Amis de l'Égalité de Plagniol, incarcéré le 2 août après sa condamnation du 10 mai pour « injures à la Garde nationale », en liberté provisoire le 7 novembre, après un second écrou du 8 octobre. Son vigoureux et impitoyable plaidoyer contre les privilèges et la royauté au procès des Quinze lui valut 15 mois, confirmés en cassation le 27 février 1832 et qu'il purgea à partir du 8 avril à Versailles. Acquitté au procès du droit d'association du 15 décembre où il avait refusé de comparaître les fers aux mains. Libéré en avril 1833. A la suite d'une descente de police, il fut de nouveau arrêté le 24 août avec 26 autres dirigeants de l'Association pour la liberté de la presse patriote à cause de la préparation d'une émeute à l'occasion de l'anniversaire des trois journées. Ce même jour, il fut l'objet de deux autres ouvertures d'écrou, concernant l'administration d'un périodique et d'une association de plus de vingt personnes et enfin pour ne pas avoir payé ses amendes... Acquitté au procès des Vingt-Sept de décembre, ne sera remis en liberté que le 26 février 1834. Son journal, *Le Réformateur* fut poursuivi à maintes reprises et notamment pour avoir publié l'« adresse des défenseurs libres aux accusés d'avril ». Il entre ensuite dans une nouvelle période un peu complexe, plusieurs écrous se mélangeant sous les inculpations d'outrage à magistrat et de complicité avec Fieschi. Ayant appris par la presse au procès des défenseurs qu'il était détenu (?), il fut écroué le 6 août 1835, condamné le 13 puis le 29 août à un total de 2 ans et demi, confirmés en appel réduits en cassation, remis en liberté le 23 décembre, écroué du 8 janvier au 8 février 1836 pour amendes impayées. Il s'éloigna de l'action politique pendant quelques années, toujours en butte aux attaques de la science et de la médecine officielles. En 1846, il collabora à *La Réforme* de Ledru-Rollin, et sera représentant en 1848. Son neveu, RASPAIL, Eugène, 1812-1888 (DBMOF), avocat, l'avait soutenu au *Réformateur* et été arrêté après l'attentat Fieschi le 28 juillet 1835.

RECURT, Athanase, Barnabé, Adrien, né à Lassales (Htes-Pyrénées), 1797-1872 (DBMOF). Médecin en 1822 à Montpellier, s'installa en 1828 faubourg St-Antoine, s'affilia à la Charbonnerie et fut compromis dans plusieurs complots. Capitaine de la Garde nationale, collaborateur du *National*, décoré de Juillet, membre du Comité de l'Association pour l'instruction gratuite du peuple en juillet 1832. Membre de la SDH et, en novembre 1833 de son comité et de sa commission de propagande. Ecroué pour coalition du 12 au 17 décembre (liberté sous caution). Ecroué pour complot le 12 avril 1834, condamné pour complicité de coalition le 10 décembre à 1 an, alternant maison de santé et prison jusqu'à l'acquittement, le 22 janvier 1836, puis en liberté sous caution le 27. Membre des Familles d'après Pépin, écroué pour association du 30 juin au 7 juillet 1836 (non-lieu). Lié aux sociétés d'après 1839. Toujours actif après 1848.

REGNAULT, Élias, 1801-1863, avocat, puis homme de lettres et historien. Poursuivit avec *Histoire de huit ans* l'œuvre de Louis BLANC, que ce dernier désapprouva.

RÉMUSAT, Charles, comte de, 1797-1875, avocat, s'orienta vers la politique. Collabora au *Courrier français*, au *Globe*. Député (1830-1847), ministre de l'intérieur (1840), puis, passant de Condillac à l'éclectisme de Victor Cousin, se consacra aux travaux philosophiques qui lui ouvrirent les Académies. Veuf d'une nièce de Casimir Perier, il avait épousé une petite-fille de Lafayette (née de Lasteyrie) auquel il refusait d'accorder le moindre sentiment républicain. Nostalgique de la monarchie, sera élu conservateur en 1848.

RESSIGEAC, Antoine, Rose, Dagobert, 1793-1872, magistrat, avocat général à Nîmes, élu le 2 mars 1839 député de Carcassonne. Il fut un soutien du pouvoir et pritchardiste.

REY, Joseph, Philippe, Étienne, 1779-1855, Grenoble, (DBMOF). *Les bases de l'ordre social* venaient juste d'être publiées (1836) quand Adolphe Blanqui les envoya à son frère à Fontevault.

REYNAUD, Jean, Ernest, 1806-1863, de Lyon (DBMOF). Rédacteur de la *Revue encyclopédique*, défenseur des accusés d'avril, appelé au procès, refusa de répondre pour se justifier et fut condamné à 1 mois le 2 juin 1835. Incarcéré du 21 juin au 20 juillet. Sera élu en 1848.

RICARD-FARRAT, Eugène, vers 1800-1832, né à Montpellier (DBMOF). Avocat parisien et publiciste, membre de la SAP. Après l'échec, publia et distribua comme auteur et éditeur le 18 août 1831 *Société des Amis du Peuple*. Condamné le 14 octobre à 6 mois, écroué du 16 février 1832 au 23 juillet, fut transporté comme cholérique à La Pitié où il mourut le 28.

RIEGO y NUÑEZ, Rafael del, 1795-1823. Général espagnol, avait pris la tête des exaltés en 1821 et s'opposa à l'armée française en 1823. Dénoncé par les paysans, il fut pendu.

RILLEUX, Norbert, né en 1806 à La Nouvelle-Orléans, ingénieur civil, joua un rôle dans le comité des publications de la SAP dont il est membre. Inculpé au procès des Quinze, était en Amérique lors de l'audience. Acquitté, sera inculpé au procès du droit d'association en décembre 1832.

RION, Adolphe, imprimeur (DBMOF).

RITTIEZ, Jean, François, né en 1804 à Verdun (?), avocat, décoré de Juillet, secrétaire de la SAP, hostile au « Comité insurrectionnel », défenseur de Chaparré au procès des Dix-Neuf d'avril 1831, acquitté au procès du droit d'association de décembre 1832. Aida Trélat au *Patriote du Puy-de-Dôme*, succéda à Roche au *Patriote de l'Allier* qui disparut avec les lois de septembre. Défenseur des accusés d'avril (Moulins), dirigea depuis 1836 *Le Censeur* de Lyon qui avait remplacé *Le Précurseur*, en fit un grand journal. Attachant une grande importance aux problèmes ouvriers, mena en 1847 une campagne contre les congrégations religieuses qui concurrençaient les ouvriers en faisant baisser les prix. Se montra pourtant le journaliste le plus hostile à Flora Tristan.

RIVAIL, Jean, Louis ou Jean, Henri, né vers 1810-1812, à Paris, éditeur-libraire, associé d'A. Mie, acquitté au procès des Quinze, condamné à 6 mois le 23 juin 1832 pour incitation à la haine et au mépris des citoyens pour une classe de personnes en publiant *François le fataliste*, incarcéré du 13 mai au 16 novembre 1833. Ecroué pour complot du 15 avril au 3 juin 1834, non-lieu. Un **RIVAIL**, Henri, Jean, né à Paris en 1810, fut préfet du Tam du 2 juin 1848 au 24 janvier 1849.

RIVAIN, Eugène, arrêté le 23 décembre 1830, signataire de la lettre de Ste-Pélagie du 27 février 1831. Pas d'écrou. L'issue de sa détention ne nous est pas connue.

ROBERT, Pierre, François, Théophile, 1798-1849, né à Auxerre (DBMOF). Membre de diverses sociétés dont l'Association pour la Liberté de la presse, défenseur des accusés d'avril (Auxerre), sera représentant en 1848.

ROBERT, dit **ROBERT DU VAR** (DBMOF).

ROBERT, Joseph, Adrien ou André (?) né vers 1801-1802, à St-Maurice, (Ardèche), menuisier, ancien saint-simonien, avait un Christ tatoué sur un bras, arrêté en 1831 pendant des émeutes, écroué pour propos séditieux, libéré le 27 décembre, non-lieu. En 1832 incarcéré pour juin le 11 pendant 1 mois, arrêté deux fois comme crieur du *Bon Sens*, et une fois pour vol (pas de condamnation). Travailla chez le menuisier qui avait fabriqué la machine de Fieschi et qu'il évoqua au procès des poudres d'août (sa Lettre dans *Le Charivari*, juillet 1839). Membre des Familles, c'est chez lui, 113, rue de l'Oursine, que la police découvrit l'atelier de fabrication de poudre en mars 1836. Condamné pour association, fabrication d'armes et complot au procès des poudres d'août, à 2 ans, confirmés en appel le 23 octobre, conduit à Brie-Comte-Robert le 8 novembre. Condamné le 22 septembre 1837 pour ban rompu et fraude de droits d'octroi et d'entrée, sous l'identité de Jacques François QUETIN, incarcéré le 12 novembre, libéré, le 19 janvier 1838 et transféré à la préfecture le 21 janvier.

ROBIER ou **RABIER** né vers 1812, étudiant en médecine, inculpé d'association et de fabrication de poudre, rue de l'Oursine, inculpé avec Beaufour en août 1835. Sur les listes de Blanqui, à la tête de plusieurs noms, preuve pour l'avocat du roi qu'il avait une responsabilité de commandement. Condamné à 2 ans au procès des poudres d'août. Confirmés en appel.

ROCHE, Achille, né à Paris, 1801-1834, journaliste, homme de lettres, secrétaire de Benjamin Constant, Carbonaro, après des romans à caractère politique (1823), publia en 1825 *Albert Renaud, histoire du XVIIIème siècle*, « Mémoires inédits sur la Révolution française », et son *Histoire de la Révolution française*, plutôt libérale, en retrait sur celles de Thiers et Mignet. Lié d'amitié avec Laurent de l'Ardèche et Charles Teste, annonça la publication par ce dernier d'une nouvelle édition de son *Histoire* dès 1826, sur des positions opposées, qui ne parut jamais. Après avoir rendu visite à Francis Levasseur, fils du conventionnel, à Bruxelles en 1828, où il rencontra Buonarroti, publia les *Mémoires* du montagnard René Levasseur, réécrivant le texte et rédigeant une introduction dans laquelle il cherchait à réhabiliter 93 et la Terreur. On y décèle une double influence : saint-simonienne à travers Laurent, buonarrotienne à travers Teste. Pour cette publication, il fut condamné le 13 mai 1830, à 4 mois pour « outrage à la morale publique et attaque contre la dignité royale ». Ecroué le 24 mai, transféré en maison de santé, libéré par ses amis en armes le 28 juillet, participa aux combats. Entré entre temps au *Globe*, partageait avec Blanqui les fonctions de sténographe aux débats des Chambres. Décoré de Juillet, membre de la SAP. Créa en octobre 1831 une feuille républicaine *Le Mouvement*, saisie le 2 février 1832 et qui fusionnera avec *La Tribune* dont il devint rédacteur. Publia à la *Revue encyclopédique* en juillet-septembre un article « Sur les prétendues doctrines de 1793 » où il louait l'œuvre de la Convention. En contact étroit avec Buonarroti, il animait, entre autres, en 1832, une association républicaine à Surgères (Charente-Inférieure), qui adhéra à l'Association centrale de la presse, mais pas à la SDH. Accepta de partir en 1833 diriger *Le Patriote de l'Allier* à Moulins où il publia le *Manuel du prolétaire* (seule mention DBMOF), montrant que c'est le peuple seul qui a fait les révolutions. La plume de l'ardent polémiste lui valut, en décembre ou janvier 1834 un duel dont, même s'il s'en sortit à son honneur, il devait mourir peu après, comme l'annonça en bonne page *La Glaneuse* de Lyon du 2 février. Il fut pleuré par les ouvriers de Moulins qui ouvrirent une souscription pour sa veuve et ses enfants, laissés sans ressources. En 1834, la *Revue Républicaine* publia encore un article de lui.

RODDE, Victor, gérant du *Bon Sens* protesta contre la loi sur les crieurs (cf. texte 44, p. 274). S'opposa à Raspail qui accusait son journal d'être vendu à la royauté et, avec Cauchois-Lemaire, lança un placard violent contre lui, le traitant de « fou hargneux ». Il mourut fou en décembre 1836.

ROUDIL, Louis, né vers 1820, à Ruines (Cantal) (DBMOF). Ouvrier en parapluie à Paris, membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 14 mai, condamné à 5 ans au procès de la 1ère catégorie, le 12 juillet 1839. A Doullens

dès le 16, refusa de participer à la destruction des cloisons qui séparent les chambres (22 juillet). Au voisinage de Nougues, signa la lettre de protestation des condamnés de mai du 1^{er} octobre 1839. Se révolta en se barricadant dans sa chambre le 23, menaçant tout le monde avec un tranchet, le tout accompagné d'injures. En casemate, fers aux pieds et aux mains, se déferla lui-même (avec Bézenac et Martin) et débâclada la porte le 23 novembre. Transféré au Mt-St-Michel le 5 décembre 1839 il y resta jusqu'au 11 juillet 1844.

ROUET, L., défenseur des accusés d'avril (Paris), inculpé au procès. DBMOF : **ROUET, Alexandre**, 1809-1882, négociant en bois. Sera représentant à l'Assemblée législative en 1849.

ROUHIER, Benjamin, Auguste, né à St-Maixent, en 1807 (DBMOF) était le beau-frère du docteur Modeste Fradin. Etudiant en médecine à Paris, participe aux journées de Juillet, puis à celles de décembre qui virent son arrestation avec Pénard, de la SLOP, lui-même membre de son bureau et dont les réunions se tenaient au domicile qu'ils partageaient. Membre et signataire des textes du comité des Ecoles. Après le conseil académique qui le priva de deux inscriptions, il fut jugé avec Pénard en avril au procès des Dix-Neuf. Installé à St-Maixent, il devait rester militant, notamment étant en contact avec l'icarien Paul Gray en 1846.

ROUX, (DBMOF), organisa avec Hadot-Desages et Rion l'association de propagande démocratique.

ROUX-LAVERGNE, Pierre, Célestin, né à Figeac, 1802-1885 (DBMOF). Collaborateur de Buchez.

ROYER, Antoine, né vers 1810, à St-Symphorien, lampiste, membre des Fils du Diable, dit « La Lampe », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.

ROYER, Eugène, dit Normand, né vers 1825 à Alençon, ouvrier passementier, membre des Fils du Diable, surnommé « Pied de nez », inculpé aux procès de Tours et Blois, 1 mois.

ROYER, Victor, figure sur les listes saisies sur Blanqui lors de son arrestation en 1836 évoquées au procès des poudres, avec la mention « déserteur ». DBMOF : **ROYER, Victor, Jean**, né en 1816, La Ferté-sous-Jouarre, ouvrier compasier et en instruments de mathématiques dès 1835 suivait les cours du soir à Charlemagne. On le retrouvera en juin 48.

ROYER-COLLARD, Pierre, Paul, né à Sompuis (Mame), 1763-1845, avocat à Paris en 1787, adopta avec réserve les principes de la révolution. Élu au Conseil des Cinq-Cents, forma un groupe pour la liberté des cultes et ne cacha pas ses sentiments royalistes. Fit partie du conseil secret royaliste, partisan d'une monarchie constitutionnelle. Vers 1800, commença à s'occuper de philosophie et se servit des œuvres de Thomas Reid pour combattre les théories de Condillac dans un article du *Journal des Débats*. Professeur de philosophie à la Sorbonne, ses débuts furent difficiles, les étudiants lui préférant Laromiguière. Nommé directeur de la Librairie, il choisit comme chef de cabinet, Guizot. Député en 1815, le changement de ministère le jeta dans l'opposition hostile aux ultras. Devint vite un des principaux orateurs de la Chambre et créa le parti des doctrinaires. Développa une philosophie spiritualiste contre les idéologues qui influença Victor Cousin.

*

SACHÉ, Adolphe, né vers 1728, passementier, membre des Fils du Diable, dit « Cardinal », inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.

SAINT-FIRMIN, Lucien de, l'un des leaders des étudiants en droit fin 1830, serait frère d'une victime de Juillet. Son rôle éphémère est décrit dans la 2ème période. Disparu de la scène, probablement très menacé, a dû préférer s'éloigner en même temps que Morhery. Un MIENNE SAINT-FIRMIN, membre de la SAP, signa l'adresse du 6 août 1830 (JCC).

SAINT-MARC-GIRARDIN, Marc GIRARDIN, dit, Paris, 1801-1873, études de droit, professeur, débuta au *Journal des Débats* par un article sur les troubles de la rue St-Denis qui fit grand bruit, et publia divers travaux littéraires. Il sera député de 1834 à 1839 et de 1842 à 1848.

SAINT-OUEN, Charles, Olympe, Marie, Xavier, Adolphe URGUET de, Boën (Loire), 1800-1849, avocat à Nancy où il organisa La Charbonnerie qui survécut longtemps et influença toutes les sociétés républicaines, bâtonnier. Libéral, collaborateur du *Patriote de la Meurthe*, gendre de Eusèbe de Salvette, défenseur des accusés d'avril (Nancy). Sera élu en 1848.

SAINT-ROMME, François, Henri, 1793-1862, Roybon (Isère), avocat, applaudit à 1830 et se rangea vite dans l'opposition libérale. Défenseur des accusés d'avril (Grenoble), bien que préférant un procès judiciaire. Collaborateur du *Dauphinois* et du *Patriote des Alpes*, rédigé par Crépu, devint conseiller général et prit une part active dans le mouvement réformiste. Sera élu en 1848.

SAMBUC, Jules, Théophile, Toulouse, 1804-1834, d'une famille protestante aisée, absent sous la Restauration peut-être victime des persécutions de la Terreur blanche. Études en Allemagne, en 1825 professeur de français à Hofwil près de Berne, dans l'institution de P. Emmanuel von Fellenberg destinée à l'éducation des pauvres. Fréquenta la faculté de théologie de Lausanne en 1827 et revint en France dès septembre 1830 pour reprendre ses études de droit. Sa logeuse, Madame Michel, en témoigne au procès des Dix-Neuf pour la période du 7 septembre au 9 octobre 1830. S'inscrivit en novembre en droit avec Blanqui, Plocque, etc. Sur son rôle, au Quartier latin, cf. introduction des deux premières périodes, textes 14 à 22. Fréquentait Trélat et la SAP, Cavaignac et Aide-toi, Juchault, Morhery, *La Tribune, La Révolution*. Il écrivit dans *La Sentinelle du Peuple*. Exclu de l'Université pour 1 an par le conseil académique et arrêté le 24 janvier pour les troubles qui le suivirent, écroué le 25 janvier. Arrêté en mars, il comparut au procès des Dix-Neuf. C'est son journal, publié par *Le Courrier français*, qui constitua la base de l'accusation de ce procès. Acquitté, il retourna à Lausanne, s'y maria

(18 juillet 1831) et devint rédacteur de *La Constituante*, *La Gazette vaudoise*, *L'Helvétia*. Il semble avoir participé à une société secrète suisse en liaison avec Mazzini pour coordonner l'action des patriotes suisses et italiens. Soit-disant pour des motifs politiques, il se battit en duel à Crassier (en France) avec l'avocat Pierre-François Allier, le 29 juillet 1834 et mourut le 2 août chez son ami le pharmacien Monnier à Nyon.

SAMPOIL, étudiant en médecine, breton, co-organisateur de l'Association de janvier, fit partie de son comité supérieur avec Morhéry et Danton, chargé de la propagande auprès des ouvriers et des jeunes gens du commerce. Blessé de 2 balles le 28 juillet et 3 fois le 29 : atteint par une balle morte dans la poitrine, renversé par une décharge de mitraille, place St-Germain-l'Auxerrois, frappé devant le Louvre d'une balle entre les deux yeux qui ne le tua pas, dut rester à Paris pour se rétablir, mais ne pouvait sans doute plus se livrer à ses activités habituelles. C'est lui qui, fin janvier 1831, écrivit de Paris à Morhéry qui était à Strasbourg, que ses « amis », Blanqui, Plocque et Sambuc étaient emprisonnés et qu'il devait se tenir tranquille. Désillusionné sans doute, peut-être mal remis de ses blessures, il s'exila aux États-Unis fin décembre 1831 avec un autre Breton, blessé lui aussi trois fois en juillet, Mahé.

SAND, George, Aurore DUPIN, baronne DUDEVANT, dite, 1804-1876 (DBMOF). Cf. ses relations avec Michel de Bourges, texte 53, notes et *supra*.

SANTERRE, ancien militaire, peintre en bâtiment, témoin aux procès des poudres, semble avoir chargé les accusés à l'instruction et s'être rétracté. On lit SAUTERRO en octobre.

SARDE, Louis, né vers 1797-1798, à Marseille, scieur de long, demeurant à Tours, pas de surnom connu. Prévenu d'excitation à la révolte, écroué à la maison de dépôt de Tours le 28 novembre 1846, mis en liberté le 2 décembre. Inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 5 jours.

SARRANS, Jean, Bernard, Cazères (H.-G.), 1796-1874. Donne des cours de littérature à l'Athénée de Londres de 1822 à 1826. Rentré en France en 1827, il collabore au *Commerce* et au *Journal des électeurs*, dénonce l'abus de pouvoir des députés après juillet 1830. Aide de camp de Lafayette. Journaliste d'opposition, rédacteur de *La Nouvelle Minerve*, frappé de plusieurs condamnations. Lié à Louis-Napoléon Bonaparte. Échoue à diverses élections, mais sera élu en 1848. Il a édité plusieurs ouvrages sur la guerre d'Espagne, Lafayette, Louis-Philippe, etc..

SARRUT, Dominique, Germain, 1800-1863, Toulouse, fit des études de médecine, puis entra dans l'enseignement dès 1822. Après juillet 1830, président de la Commission parlementaire de l'Ariège, collabora à *La Tribune* qu'il acheta et dirigea quelques années. Objet de 114 procès de presse, fut condamné quatre fois à la prison. Publia un grand nombre d'ouvrages historiques dont, en 1835, avec Saint-Edme, les *Biographies des hommes du jour* en 6 vol. Il avait quelques relations avec le parti bonapartiste. Sera élu en 1848.

SAUTELET, Philippe, Auguste, étudiant en droit, co-fondateurs de la Charbonnerie. Créa une librairie rue de Richelieu avec Gauja et Paulin. En janvier 1830, cofondateur du *National*. Condamné à 3 mois en avril pour un article paru en février, il se suicida le 13 mai 1830.

SAVARY, Gabriel, peintre en bâtiment, témoin au procès de la 2ème catégorie de mai 1839.

SAVARY, Michel (DBMOF), cordonnier, néo-babouviste, était l'unique « ouvrier » parmi les défenseurs des accusés d'avril. Fut l'un des éditeurs de *La Fraternité* de 1845.

SAY, Alfred, fils de Jean-Baptiste, élève d'Adolphe Blanqui chez Massin et condisciple d'Auguste, joua un grand rôle dans l'évolution de Blanqui aîné.

SAY, Jean-Baptiste, 1767-1832, Lyon, héritier des idéologues dont il se fit le propagandiste avec son autre fils, Horace, dans *La Décade philosophique* (1794-1807), il flirta aussi avec l'utopie socialiste dans *Olbia* (1799). Blanqui semblait avoir de l'estime pour lui et mit un certain temps avant d'attaquer ses théories économiques, exprimées pourtant dès 1803.

SCHELCHER, Victor, Paris, 1804-1893 (DBMOF), militant anti-esclavagiste.

SCHONEN, Augustin, Jean, Marie, baron de, 1782-1849, magistrat, Carbonaro, membre de la Vente suprême, député d'opposition en 1827, l'un des 221, proche cependant de C. Perier, fit partie des municipalités occultes, joua un rôle important pendant les journées de Juillet, soutint la politique gouvernementale dès 1831, pair de France en 1837.

SÉBASTIANI, Horace, François, Bastien, comte de LA PORTA, 1772-1851, général d'Empire, puis député d'opposition de 1819 à 1824 et de nouveau à partir de 1826. L'un des 221, il œuvra pour l'avènement d'Orléans qui le fit ministre de la Marine. Il sera député jusqu'en 1848.

SÉGUIN, Jules, défenseur des accusés d'avril (Lyon). Membre de l'Association pour la liberté de la presse, il présida avec Cavaignac une réunion au *Précurseur*, en juillet 1833.

SÉNARD, Antoine, Rouen, 1800-1885, avocat à Rouen dès 1819, membre de la Société républicaine d'Amiens, devint l'un des maîtres du barreau de Paris. Défenseur des accusés d'avril (Rouen), présida le banquet réformiste de Rouen de 1847, sera élu en 1848.

SERGENS DE LA ROCHELLE, LES QUATRE. Cf. texte 1, note 18, p. 45 et notice sur chacun : BORIES, GOUBIN, POMMIER et RAOULX. Signalons qu'avant de quitter Paris, le 22 janvier 1822, ils firent un repas mémorable au « Roi Clovis », au coin des rues Clovis et Descartes, devenu depuis « Aux quatre sergents » qui fut démolí fin 1987. Furent arrêtés les 10, 16 et 24 mars 1822, incarcérés et guillotínés le 21 septembre 1822.

SÉVIN, rédacteur avec Reybaud du *Courrier de la Sarthe*, officier de la Garde, animateur de l'Association pour la liberté de la presse. Défenseur des accusés d'avril (Le Mans).

SIGAUD défenseur des accusés d'avril (Villefranche). Le DBMOF cite SIGAUD, aîné, gérant de *L'Écho des Travailleurs* de Lyon.

SILVESTRE, Simon, Clément, Louis, Théophile, 1823-1877 (DBMOF). Auteur d'ouvrages sur Blanqui (cf. bibliographie).

SIMON, Jean, Honoré, né vers 1816, à La Meauffe (Manche), chapelier, membre des Saisons, écroué pour mai 1839 le 7 novembre, condamné au procès de la 2ème catégorie à 5 ans. A Doullens le 4 février 1840, ne fit pas parler de lui, tranquille et sans danger (19 mai). Demanda en vain à être transféré à Melun pour pouvoir exercer son métier. Ne s'évada pas le 13 septembre. Signataire de la pétition Lombard. Gracié le 4 octobre 1844.

STERLUN, médecin, membre de la SAP. Défenseur des accusés d'avril (Paris).

STEUBLE, Jacob, Gremchen (Suisse), vers 1816-1838, mécanicien, fit un séjour en Angleterre (sans doute après un procès ?) où il rencontra Aloysius Huber, avec qui il dut préparer l'attentat qui fut déjoué. Condamné à 5 ans pour complot, le 25 mai 1838. Entra au Mt-St-Michel le 21 juillet. Se suicida le 30 décembre. MD le cite toujours vivant en 1840, à l'arrivée de Blanqui.

STÉVENOT, Henri ou Étienne, né à Paris en 1814 (DBMOF). Compositeur en imprimerie, membre de la SDH, écroué pour délit d'association du 27 mai 1835 au 8 août, non-lieu. Babouviste, membre d'une « société communiste ou de la communauté ». Membre des Familles, arrêté le 15 mars 1836 pour complot et association. Membre des Saisons, il partageait la trésorerie de la société avec Jean Charles. Blessé en mai 1839, soigné des mains de Blanqui d'après les notes manuscrites de Pierre Victor BOSSON futur président de la Société typographique, il échappa aux recherches de la police. On saisit chez lui de nombreux documents politiques. Le dossier répertorié dans l'ICP est classé avec ceux des inculpés de la 2ème catégorie condamnés à 5 ans par arrêt du 31 janvier 1840. Il ne figure cependant pas dans le compte rendu du procès. Dans le cadre de l'instruction de l'affaire Darmès, une nouvelle perquisition à son domicile permit de compléter le dossier sur les sociétés communistes, avec des pièces datant de 1833 à décembre 1840 (affaire des communistes de Lyon). Signataire d'un appel à la solidarité dans *La Fraternité* d'avril 1847 (cf. aussi Paul CHAUVET, *op. cit.*).

*

TARRAYRE, Jean, Joseph, né à Soulsac, Salles (Aveyron), 1770-1855, révolutionnaire en 1789, général, suivit Louis Bonaparte aux Pays-Bas et resta avec lui lorsqu'il en devint roi. Démissionna de 1806 à 1812. Député de 1819 à 1824 à l'extrême gauche, applaudit à 1830 et organisa la Garde nationale dans sa région. Défenseur des accusés d'avril (Rodez).

TASCHEREAU, Jules, Tours, 1801-1874, étudia le droit à Paris et collabora au *Courrier français*, à la *Revue française* et à la *Revue de Paris*, publia des œuvres classiques et des travaux d'érudition. En relations avec Carrel et les libéraux. Secrétaire de préfecture de la Seine après juillet, révoqué du Conseil d'État en mars 1831 pour adhésion à l'Association nationale. Mêlé aux luttes de la presse libérale. Député de 1839 à 1842 il ne put se représenter, faute de pouvoir payer le cens exigé. Il refit du journalisme au *Siècle*, dans *L'Illustration*, mena de vigoureuses campagnes contre Emile de Girardin, bénéficiant de la protection de Guizot. En 1848, il reprit la publication de sa *Revue rétrospective*... Élu en avril, il siégera à droite.

TERRIER, nom de deux étudiants en médecine signataires de la Lettre de Ste-Pélagie du 27 février 1831 (texte 22), dont l'un est prénommé P. Nous avons retrouvé la trace de deux étudiants en médecine de ce nom : TERRIER, Barthélemy, Marie, Montaiguet-en-Forez (Allier), 1805-1876 (DBMOF). Condamné pour rébellion le 10 mai 1831 à 20 jours, Incarcéré le 24, condamné en 1833 (DBMOF) ou 1834 (RBC). Poursuivi pour avril, bénéficia d'un non-lieu (ICP), médecin, il s'installa au Donjon (Allier), en 1838, toujours républicain. Élu en 1848. Un autre étudiant en médecine, TERRIER, Joseph, né en Corrèze vers 1813, membre de la SDH et poursuivi en 1834, arrêté en avril, bénéficia d'un non-lieu, ICP.

TESTE, Charles, Antoine (DBMOF). Né sans doute entre 1785 et 1790. Ex-fonctionnaire, l'un des animateurs de la Charbonnerie. « La petite jacobinère », librairie politique place de la Bourse où il était associé de 1824 à 1830, fut très fréquentée en juillet et constituait le QG du quartier. Resté en relations avec Bazard et Leroux, suivait les conférences du *Producteur* et regardait avec sympathie cette nouvelle doctrine dont il avait envoyé un résumé à Buonarroti. Lié aussi à Laurent de l'Ardèche, qui devint saint-simonien, et dont il éditait en 1828 la *Réfutation* de Montgaillard. Entra dans la mouvance de Buonarroti, dont il devint l'interlocuteur privilégié et son principal correspondant. En 1829 participa au lancement de *La Tribune des départements* dont il souhaita en vain devenir gérant. Fit partie d'une « municipalité occulte ». En août 1829, alla voir Buonarroti à Bruxelles qui lui avait adressé deux amis dans le but de monter une conspiration, connus seulement sous leurs pseudos, M. Jacob, toujours en voyage et M. Charles. Teste prend le pseudonyme de Lemaire, Buonarroti signe Laurent et écrit à Paris à un certain Fourssard. Teste était surtout l'ami de Voyer d'Argenson. Il était en contact avec Lafayette et les autres chefs de la Charbonnerie française. Membre influent de Aide-toi, puis de la SAP. Dans sa correspondance avec Buonarroti qui précède juillet, on voit apparaître d'autres noms comme Dugied et Marchais, qui alla voir Buonarroti à Bruxelles, avec l'accord de Lafayette, des pseudonymes, dont Adolphe. Membre du comité de l'Association pour l'instruction gratuite du peuple, écrivit plusieurs textes seul ou avec Voyer d'Argenson qui le firent poursuivre, sans suite. Compromis en avril 1834, obtint un non-lieu. Défenseur des accusés d'avril. Il n'eut plus guère d'activité politique après 1835. Nous ne connaissons pas la date de sa

mort, mais l'on sait que le 2 octobre 1845, il fut témoin au mariage de Théodore Schuster, à Paris. D'après Alexandre DUMAS, qui l'admirait, il mourut vers 1852.

THIBEAUDAU, défenseur des accusés d'avril (Paris). Peut-être : THIBEAUDAU, Adolphe, rédacteur au *National* (ICP). THIBEAUDAU, Aristide, Clair, comte, conventionnel puis soutien de l'Empire, exilé jusqu'en 1830, prononça un violent discours à l'enterrement de Grégoire, jurant « de consacrer sa vie au culte de la liberté et de la patrie ». Écrivit de nombreux travaux historiques glorifiant la révolution, la Convention et l'Empire. Sénateur du second empire (GW). Enfin, THIBEAUDAU, collaborateur à la *Revue républicaine* (GP).

THOMAS, Pierre, Charles, né vers 1799, commerçant en bois, associé à J. Bastide, républicain, Carbonaro, proche de Guinard et Cavaignac, membre de la Société des Francs-Parleurs, avec Cavaignac, Camot et Bastide, qui rejoignirent Aide-toi. Participa le 29 juillet 1830 à la prise des Tuileries et du Louvre. En décembre, commandant d'une batterie d'artillerie de la Garde nationale avec Bastide qui joua un grand rôle pendant les troubles du 22. Actif en juin 1832. Défenseur des accusés d'avril, appelé au procès et renvoyé. Directeur administratif du *National* remplaça Carrel à sa mort (1836) jusqu'à l'arrivée de Marrast à la rédaction et représenta le journal au comité électoral entre républicains et libéraux.

THOMAS, Philippe, Alexandre, vers 1816-1817, Paris, serrurier, condamné à 10 jours pour coups et rébellion le 28 février 1839, libéré le 23 août. Écroué le 11 avril 1840, condamné à 2 ans pour détention de munitions le 27 mai. A Doullens le 10 juillet avec Béraud, Flotte et Levayer. Ne semble pas faire parler de lui. Signe la pétition Lombard. Au Mt-St-Michel le 26 mars 1841, libéré le 26 mai 1842 (pour Avranches).

THOURET, Vincent, Ferrare, François, Antony, dit ANTONY-THOURET, Tarragone, 1807-1871 (DBMOF). Avocat, journaliste et homme de lettres, créa début 1830 avec Fazy *La Révolution* qui devint après juillet *La Révolution de 1830*. Membre de la SAP dès sa création. En tant que gérant du journal, victime de la répression contre la presse, fut condamné le 8 avril 1831 à 4 mois pour publication d'un article attaquant l'autorité constitutionnelle de la Chambre des députés. Condamné à 3 mois le 7 mai pour trois articles publiés dans *La Révolution*. Partagea avec Blanqui et Raspail la responsabilité de la rédaction de *Au Peuple* et des brochures de la SAP. Arrêté le 12 juillet, incarcéré du 22 août au 19 décembre. Écroué du 13 décembre au 17 mars 1832. Arrêté à Douai, écroué le 15 juin 1833 pour purger quatre peines différentes : celle du 12 janvier 1832, citée comme gérant au procès des Quinze, pour outrage à magistrats (6 mois à purger du 8 mars au 4 septembre 1834) ; celle du 7 février 1832 pour un article de journal (24 octobre 1831) qui attaque le roi (3 mois à purger du 15 juin au 8 septembre 1833) ; celle du 20 février, toujours pour un article attaquant le roi (4 octobre 1831) (6 mois à purger du 9 septembre 1833 au 7 mars 1834) ; enfin le 7 mars 1832 pour outrage aux jurés dans un article du 21 février 1832 (6 mois à purger du 5 septembre 1834 au 3 mars 1835). Un autre écrou date du 13 ou du 17 juillet, pour condamnation à 1 mois pour son journal sans cautionnement. Peu à peu évincé par un bonapartiste, Lennox, qui avait apporté des fonds au journal, collabora à plusieurs journaux d'opposition et participa à la création de sociétés secrètes. Défenseur des accusés d'avril (Douai), subit encore de nombreuses condamnations. Il était notamment à la prison St-Vaast de Douai en juillet 1834 (?), condamné à 39 mois. Dans les papiers saisis dans les bureaux du journal *Le Charivari*, pendant l'instruction de l'affaire Alibaud (1836), on trouve une lettre d'Antony Thourét, détenu à St-Vaast. Profita de ses nombreuses détentions pour écrire des romans populaires, devenant un auteur à succès (cf. DBMOF). Sera élu en 1848.

THOUVENEL, défenseur des accusés d'avril (Nancy). Dans RBC on trouve THOUVENEL, Pierre, Sébastien, Barthélemy, 1782-1837, médecin à Pont-à-Mousson, député de la Meurthe, un des 221, réélu en 1830 jusqu'en 1834, rallié par la suite à Louis-Philippe (rapport avec défenseur ? cela dépend de la date de son ralliement).

THUROT, Jean-François, 1768-1832, l'un des premiers professeurs de Normale en 1794, idéologue. En 1811, professeur suppléant de philosophie à la faculté des lettres et en 1812 de langue et philosophie grecques au Collège de France. Mort du choléra.

TIPHAINE, Jean, Laurent, 1805 (DBMOF). Prit une part active à la défense des accusés d'avril.

TITOT, Frédéric, Paris, 1811-1888, Colmar, manufacturier à Ensisheim (Ht-Rhin). Orateur de la Loge de la Trinité indivisible, membre du Comité central de la SDH dont il démissionna. Défenseur des accusés d'avril. Sera représentant en 1871.

TOCOQUEVILLE, Charles, Alexis CLÉREL de, Verneuil, 1805-1859. Étudiant en droit en 1823, magistrat, ami de Gustave de Beaumont avec qui il partit aux États-Unis en 1831 pour y étudier le système pénitentiaire. Ils publièrent en rentrant *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de leur application* (1832). Démissionna après la destitution de Beaumont, devint avocat et rédigea de 1832 à 1834 *De la Démocratie en Amérique*. Député de 1839 à 1848.

TRÉLAT, Ulysse, Montargis, 1795-1879 (DBMOF). Médecin en 1821, connu comme libéral. Ami de Lafayette, le spectacle de la misère le fit devenir républicain. Membre des « Amis de la Vérité », Carbonaro, siègea dans la Haute Vente, membre de la Société de secours aux détenus politiques, un des fondateurs de Aide-toi, lutta activement contre Polignac. Un des plus anciens animateurs de la Commune centrale coiffant les « municipalités » occultes, décoré de Juillet, fut parmi les délégués auprès de Lafayette et de la Commission municipale le 30 juillet 1830. Le 6 août, un des 37 républicains qui signèrent une adresse à la Chambre lui déniait tout pouvoir constituant, transmise par une colonne de 3 000 jeunes gens. Cofondateur, puis président de la SAP, l'organisa dès octobre en douze bureaux d'arrondissement. Fut arrêté le 24 décembre pour participation aux manifestations du 22. Au titre de la SAP, inculpé et acquitté au procès des Dix-Neuf d'avril

1831, occasion d'une véritable profession de foi. Après une tournée de propagande dans toute la France, arrêté avec Raspail, Thouret, Blanqui et les autres le 13 juillet, comparut au procès des Quinze et le 12 janvier 1832 y prononça une vibrante défense. Acquitté. En décembre, rédacteur du *Patriote du Puy-de-Dôme* inculpé au procès du droit d'association et acquitté, fit face à de nombreux procès de presse dès 1833. Au centre des discussions sur la défense des accusés d'avril (cf. t. 53). Condamné le 4 juin 1835 par la Chambre des Pairs à 3 ans, incarcéré le 26 et transféré le 13 août à Clairvaux où, suite aux mauvais traitements, il tomba malade. Amnistié le 8 mai 1837, redevint journaliste au *National*, écrivit des articles dans la *Revue du progrès* de Louis Blanc en 1839. Il sera en mai 1848 commissaire du gouvernement, puis représentant.

TRINCHAN, Lucien, Limoux, 1793-1887, avocat à Carcassonne, ami de Barbès, il faisait circuler dans l'Aude les brochures de *Aide-toi*, du *Populaire*, des *Droits de l'homme*, etc., défenseur des accusés d'avril. Sera commissaire du gouvernement, puis député en 1848.

TRONCIN, Henri, 1803-début 1842 (DBMOF). Il mourut en prison quelques mois après sa seconde incarcération (fin 1840).

*

VALDES Y FLORES, Gayetano, 1767-1835, ancien marin, s'illustra contre les oppresseurs et devint gouverneur de Cadix (1814). Ferdinand VII le retint prisonnier jusqu'en 1820, puis il devint ministre de la guerre. Élu aux Cortès en 1823, demanda au roi de les suivre à Cadix. Sur le refus de ce dernier, devint président de l'exécutif jusqu'à la chute de Cadix. Exilé à Londres, ne revint dans son pays qu'en 1834. Mourut après avoir été nommé capitaine général de l'armée.

VALLIÈRE ou VALLIER, François, Issoire, vers 1808-1809, imprimeur typographe, écroué le 6 au 25 septembre 1835, pour provocation à la révolte. De nouveau incarcéré le 12 avril 1836 pour exposition de signes destinés à troubler la paix publique, soupçonné d'appartenir aux Familles. Compromis dans l'affaire Meunier, fut renvoyé devant la juridiction ordinaire comme inculpé d'affiliation à sociétés secrètes. Membre des Saisons, incarcéré le 14 mai 1839 pour attentat, soupçonné d'avoir tiré sur le colonel Pellion lors de l'insurrection, condamné au procès de la 2ème catégorie, le 31 janvier 1840 à 10 ans. A Doullens le 4 février 1840, apparaît doué d'un caractère décidé. Étroitement surveillé. Évadé le 13 septembre 1840, repris et condamné à 3 mois le 1er octobre 1840. Signataire de la pétition Lombard. Non gracié en octobre 1844. Un VALLIER, fut membre d'*Aide-toi* et de son comité. (Sans doute aucun rapport).

VASSEUR, Georges, Louis, Grenoble, 1807-1851. Défenseur des accusés d'avril (Grenoble). Il entrera dans la carrière diplomatique en février 1848, et sera représentant en mai 1849.

VAULABELLE, Achille TENAILLE de, 1799-1879, débuta dans l'administration sous la Restauration puis se lança dans le journalisme : *Le Nain jaune* (1824), *Le Pour et le Contre*, qui deviendra après juillet *La Révolution de 1830*. Rédacteur en chef du *Messenger*, il collabora au *National* en 1838. Modéré et talentueux, il se consacra à des travaux historiques : *Histoire des deux Restaurations* (1844). Sera représentant en 1848.

VEILLON, Isaac, 1733-1807, marchand, délégué à la Convention avec Dominique Blanqui.

VEINANT, Jean, (orthographe souvent déformée), né vers 1815 à Bousse (Moselle), armurier, membre des Familles, prévenu d'association. Ecroué depuis mai. Condamné à 10 mois au procès des poudres du 11 août 1836, réduits à 6 en appel, libéré le 6 février 1837.

VERGES, G., membre du Conseil municipal, commandant de la Garde nationale, organisa en 1843 une Société patriotique dacquoise de 40 membres correspondant avec la SDH de Paris et eut un procès retentissant où il cria « Vive la République ! » (*La Tribune* du 9 novembre 1833), diffusé dans toute la France (GP). Défenseur des accusés d'avril (Dax).

VICTOR, Michel, né vers 1826 à Angers, ouvrier menuisier, membre des Fils du Diable, dit « Tu me gênes ». Inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 1 mois.

VIEILLEFOND ou VIEILLEFONT, Eugène, Jules, Albert, dit Parisien, né à Paris, vers 1821, ouvrier passementier et médiocre chansonnier, avait fréquenté à Paris une « goguette », la Société de l'Enfer, animée par Jules Leroi, dit Pluton, qui regroupait un grand nombre de chansonniers populaires se réunissant dans « la grande chaudière », rue de la Grande-Truanderie. La société avait été dissoute par la police en raison de son action antigouvernementale et républicaine. En décembre 1840, il avait été enfermé aux Madelonnettes passant pour avoir fait partie des sociétés secrètes parisiennes (MD). Il avait participé à l'émeute des Saisons en mai 1839 (J. LABUSSIÈRE) mais nous n'avons pas retrouvé de document sur ce point. Eugène Pottier lui confia le manuscrit de l'une de ses chansons babouvistes, « Il faut que chacun ait sa part » qu'il répandit dans sa société (MD). Sans doute expulsé de Paris, il s'installe à Tours en 1842 et créa vers août-septembre 1846 la société lyrique Goguette des Fils du Diable, se baptisant lui-même, en tant que président, « Lucifer » (cf. 5ème période, introduction, textes et notes). Arrêté le 27 novembre pour association, écroué le 1er décembre, inculpé aux procès de Tours et Blois, condamné à 3 mois par le tribunal de Blois le 29 avril 1847, incarcéré à Tours et transféré à Blois le 16 mai 1847, sur réquisition du préfet.

VIGNERTE, Pierre, Benjamin, né à Bagnères-de-Bigorre, 1810, étudiant en droit, membre de la SAP, incarcéré du 24 avril au 26 décembre 1834, non-lieu. Défenseur des accusés d'avril (Paris). Son frère, Jean-Jacques, un des chefs de la SDH, évadé en juillet 1835, condamné à la déportation.

VILCOQ ou VILLECOQ, Stanislas, Henri, Victor, né Etrepilly (Seine-et-Marne), vers 1810, « homme d'affaires » ou céramiste, amputé de la jambe droite, écroué pour affiliation à société secrète (les Phalanges démocratiques, DBMOF) le 17 janvier 1837, amnistié le 10 mai. Arrêté pour avoir imprimé *Le Moniteur républicain*, écroué le 11 juillet 1839, condamné à 8 ans, le 30 novembre 1839. Entré au Mt-St-Michel le 19 décembre 1839. Extrait pour Paris le 24 octobre 1842. Non bénéficiaire de la grâce de 1844.

VILLEDIEU, Jean-Marie, Eugène, né à Chalon-sur-Saône, vers 1815, étudiant en droit, condamné pour association au procès des poudres du 11 août 1836 à 10 mois, confirmés en appel le 23 octobre (donné comme ayant 28 ans dans les minutes du procès), écroué le 29 octobre 1836, extrait pour Mâcon par les Messageries le 14 mars 1837, amnistié en mai.

VINTUROUX, Théodore, lithographe arrêté avec Blanqui le 14 octobre 1839, orthographe du dossier CC 728 de l'ICP, orthographié WINTURON dans *La Gazette des Tribunaux*, non-lieu.

VIRMAITRE, avocat d'inculpés au procès des poudres, défenseur des accusés d'avril (Paris).

VOITURIER, Alexandre, né à Amiens vers 1808, tailleur. Membre des Familles, prévenu supplémentaire au procès des poudres d'août pour port d'armes (non-lieu ?), condamné à 15 jours, pour détention d'armes de guerre en 1ère instance le 11 août 1836, incarcéré du 31 octobre au 14 novembre, peine expirée. Membre des Saisons dont il prendra la direction après l'arrestation des principaux chefs (MD). (DBMOF brèves indications pour la suite).

VOLNEY, Constantin, François de CHASSEBOEUF, comte de, 1757-1820.

VOYER d'ARGENSON, Marc, René, né à Paris, 1771-1842 (DBMOF). Un des premiers membres de la Charbonnerie en 1822 et de sa vente suprême. A la Chambre, s'opposa vigoureusement en 1823 à l'expulsion de Manuel luttant contre la guerre d'Espagne. Proche des Egaux, entra en contact avec Buonarroti en 1828 ou 1829, Charles Teste faisant la liaison, l'accueillit quand il revint à Paris. Il soutint les Associations luttant pour la liberté d'expression et des personnes. Il signa le compte rendu de l'opposition en 1832 et, en 1833, le manifeste de la SDH. Défenseur des accusés d'avril, sa tentative de visiter les prisonniers témoigne que son nom n'avait pas été utilisé sans son accord et sa signature au bas de l'« Appel aux Armes » de mai 1839 montre qu'il était sinon d'accord du moins proche des hommes des Saisons. Son programme électoral de 1837 et des bulletins électoraux se trouvaient encore chez Jean Charles, servant toujours de QG des sociétés secrètes, accusé de la 2ème catégorie du procès des 12 et 13 mai 1839 (ICP).

*

WALCH, Joseph, né à Soultz (Ht-Rhin), vers 1812 (DBMOF). Débiteur dans la filature Lafleur, membre des Saisons, condamné pour mai 1839 au procès de la 1ère catégorie à 2 ans, le 12 juillet. A Doullens dès le 16, signa la protestation collective du 1er octobre contre les traitements subis par les condamnés de mai, est décrit le même jour comme « le modèle de la tranquillité et de la douceur », de même le 19 mai 1840. Ne s'évade pas le 13 septembre 1840, signe la pétition Lombard.

WALVEIN, Auguste, maire de Tours, belge naturalisé en 1826, franc-maçon, membre de la loge des « Amis réunis », opposant aux Bourbons, notaire, maire-adjoint en 1830. Maire le 24 juillet 1835, annonçait en août un vaste programme stigmatisant la politique de ses prédécesseurs. Chassé en mai 1847 par son opposition lui reprochant, entre autres, son souci des pauvres.

WASMUTH, Jean, Joseph, né à Paris, vers 1816 (DBMOF : WASMULH). Orthographe souvent maltraitée. Ouvrier cordonnier, membre de la section « Montagnards » de la SDH. Soupçonné d'appartenir aux Familles, écroué le 27 janvier 1837, condamné le 9 juin pour association à 6 jours. Compromis dans l'affaire Meunier, renvoyé devant la juridiction ordinaire pour propos séditieux. Membre des Saisons, écroué le 11 juin 1839, libéré le 18 décembre par arrêt de la Cour des Pairs, relaxé de la 2ème catégorie.

WATTEAU, Louis, 1823-1912, médecin militaire à Lille, deviendra ultérieurement l'un des plus proches de Blanqui.

WERNERT, avocat à Strasbourg, républicain, membre de diverses sociétés, secrétaire de la SDH à Strasbourg. Défenseur des accusés d'avril (Strasbourg).

WOIRHAYE, Charles, François, né à Metz, 1798-1878 (DBMOF). Avocat général à Metz sous Dupont de l'Eure le 29 septembre 1830 révoqué du 26 avril 1831 comme adhérent à l'« Association nationale ». Défenseur des accusés d'avril. Compromis dans l'affaire bonapartiste de Boulogne du 6 août 1840. Colonel de la Garde nationale, sera élu en 1848.

WOLOWSKI, Louis, Varsovie, 31 août 1810-1876, Gisors, fils d'un membre de la Diète polonaise de 1830, fit ses études en France et lutta pour la liberté de la Pologne. Économiste, naturalisé français en 1834, il deviendra en 1848 président du Conseil des Arts et Métiers.

BIBLIOGRAPHIE *

I.— Sources manuscrites et Archives

- Archives départementales des Alpes-Maritimes.— État civil de Nice et de Puget-Théniers, 1798-1815.
- Archives départementales du Loir-et-Cher.— Procès de Blois, *Le Courrier du Loir-et-Cher*.
- Archives départementales d'Indre-et-Loire.— 2Y : registres d'écrou des prisons de Tours, 1845-1847.
- Archives départementales de la Seine.— DY⁴ : registre d'écrou de La Force ; DY⁸ : registre d'écrou de Sainte-Pélagie, 1831-1833, 1836-1837, 1839-1840.
- Archives départementales de la Somme.— Y^b 15 : Maison de détention de Doullens. Documents généraux.
- Archives nationales.— Série CC, dossiers de la Cour des pairs, essentiellement CC 728 (n°462), CC 709 d. 5 (n° 36) et 750. Cf. ci-après *Inventaire ...*
- Archives nationales.— Série BB, notamment BB 18.
- Archives de la Ville de Paris.— Reconstitution de l'état civil (V.2E, V.5E).
- Bibliothèque de l'Arsenal.— Fonds ENFANTIN et divers.
- Bibliothèque des Arts graphiques.— Dossier 212. Notes manuscrites de P. V. BOSSON.
- Bibliothèque nationale.— NAF 9580 à 9594. Manuscrits BLANQUI.
- Bibliothèque nationale.— NAF A 9135. Papiers BLANQUI versés par Maurice PAZ.
- Bibliothèque nationale.— NAF 1302. Papiers CABET, 9 volumes.
- Bibliothèque nationale.— NAF 20 803 à 20 809. Papiers BUONARROTI.
- Institut français d'Histoire sociale.— Fonds DOMMANGET.

II.— Sources imprimées

A.— Journaux et périodiques

- Au Peuple, la Société des Amis du Peuple*, 1831-1832, Arsenal.
- Le Constitutionnel*, 1831, BN.
- Le Courrier du Loir-et-Cher*, 1847, Archives de Blois.
- La Gazette des Tribunaux*, 1830-1848.
- Le Globe*, 1830-1831, BN.
- L'Intelligence*, 1837-1840, BN.
- Le Journal d'Indre-et-Loire*, 1844-1847, Archives de Blois.
- Le Journal du Loir-et-Cher*, 1847, Archives de Blois.
- Les Lettres*, 1906-1907, BN.
- Le Libérateur*, 1834, AN.
- Le Moniteur universel*, 1830-1848.
- Le National*, 1830-1848, BN.
- Le Progrès du Pas-de-Calais*, 1844, BN.
- Le Réformateur*, 1834, BN.
- La Réforme*, 1844-1847.
- La Revue de Paris*, 1816, 1818.
- Le Temps*, 1830-1831, 1839-1840, BN.
- La Tribune*, 1830-1831, BN.

* Quand le lieu d'édition n'est pas indiqué, il s'agit de Paris.

B.— Rapports et documents officiels

Cour des Pairs.— *Affaire du mois d'avril 1834. Rapport fait à la Cour des Pairs* par M. GIROD (de l'Ain), Imprimerie royale, 1834-1836, 4 vol.

Cour des Pairs.— *Affaire des 12 et 13 mai 1839. Rapport fait à la Cour* par M. MÉRILHOU, Imprimerie royale, 1839-1840.

Cour des Pairs.— *Affaire des 12 et 13 mai 1839. Réquisitoire* de M. Franck CARRÉ, procureur général du Roi, Imprimerie royale, 1839-1840.

Procès des accusés d'avril publié de concert avec les accusés, Pagnerre, 1834-1835.

Procès des accusés des 12 et 13 mai 1839 devant la Cour des pairs, Pagnerre, 1839.

Procès des accusés des 12 et 13 mai 1839 devant la Cour des pairs. Deuxième catégorie, Pagnerre, 1840.

Procès des Dix-Neuf citoyens accusés de complot tendant à remplacer le gouvernement royal par la république. Contient leur défense et celles de leurs avocats, Prévot, libraires éditeurs, 22, rue de Vaugirard, 1831. Introduction d'Achille ROCHE.

Procès du droit d'association soutenu et gagné en décembre 1832 par la Société des Amis du Peuple, Rouanet, Chaumerot, 1833.

Procès des Quinze, publié par la Société des Amis du Peuple, Levasseur et Rouanet, 1832.

Procès de la Société des Droits de l'Homme ou Conspiration des Vingt-Sept, Association républicaine pour la liberté individuelle et la liberté de la presse, impr. A. Mie, s. d. in 8°.

Procès des Vingt-Sept ou de la Société des Droits de l'Homme et du Citoyen et des élèves de l'École polytechnique, A. Rion, 1834, in 8°.

III.— Éditions récentes d'œuvres de Blanqui

BLANQUI, Auguste.— *Œuvres choisies*, introduction de VOLGUINE, Éd. sociales, 1955.

BLANQUI, Auguste.— *Instruction pour une prise d'armes. L'éternité par les astres, hypothèse astronomique*, et autres textes, établis et présentés par Miguel ABENSOIR et Valentin PELOSSE, Société encyclopédique française et Éditions de la Tête de Feuille, 1973.

BLANQUI, Auguste.— *Écrits sur la Révolution. Œuvres complètes 1. Textes politiques et lettres de prison*, présenté et annoté par Arno MÜNSTER, Éditions Galilée, 1977.

BLANQUI, L.-A. — *Scritti e Materiali I (1830-1848)*, a cura di G. DANVIER, Padoue, 1988.

Lettres familières d'Auguste Blanqui et du docteur Louis Watteau, présentées et annotées par Maurice PAZ, préface de P. GUIRAL, Marseille, Institut historique de Provence, 1976.

IV.— Biographies et monographies concernant Blanqui

BERGMANN, Karl, Hans.— *Blanqui, ein Rebell im 19. Jahrhundert*, Frankfurt/Main ; New York : Campus Verlag, 1986. 684 p.

BERNSTEIN, Samuel.— *Auguste Blanqui*, Maspero, 1970. (Bibliothèque socialiste 14).

Blanqui et les blanquistes, Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^{ème} siècle (Colloque Blanqui 1981), SEDES, 1986.

CASTILLE, Hippolyte.— *Portraits politiques au XIX^{ème} siècle : Louis-Auguste Blanqui*, F. Sartorius, première série, n° 17, 1857.

DECAUX, Alain.— *Blanqui l'insurgé*, Librairie Académique Perrin, 1976.

DOMMANGET, Maurice.— « Buonarroti et Blanqui », *Babeuf et les problèmes du babouvisme*, colloque international de Stockholm, 1960, Éditions sociales, 1963.

DOMMANGET, Maurice.— *Blanqui*, EDI, 1970 (1^{ère} éd. Libr. de l'Humanité, 1824).

DOMMANGET, Maurice.— *Les idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui*, Rivière, 1957.

DOMMANGET, Maurice.— *Auguste Blanqui. Des origines à la révolution de 1848. Premiers combats et premières prisons*. Mouton, 1969.

DOMMANGET, Maurice.— *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, Mouton, 1972.

DOMMANGET, Maurice.— *Un drame politique en 1848 (Blanqui et le document Taschereau)*, les deux Sirènes, 1948.

- DOMMANGET, Maurice.— *Auguste Blanqui à Belle-Île (1850-1857)*, Librairie du Travail, 1935 (Collection faits et documents).
- DOMMANGET, Maurice.— *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, Armand Colin, 1960. (Cahiers des Annales 14).
- DOMMANGET, Maurice.— *Blanqui, la guerre de 1870-1871 et la Commune*, Domat, 1947.
- DOMMANGET, Maurice.— *Auguste Blanqui. Au début de la III^e République*, Mouton, 1971.
- GEFFROY, Gustave.— *L'Enfermé*, réédition, André Sauret, 1966, préface de Julien CAIN, d'après l'éd. de 1926 (Fasquelle), première éd. 1897.
- GOSSEZ, Rémi.— « Société des Droits de l'Homme et du citoyen, sa fondation », *Blanqui et les blanquistes*, *op. cit.*
- GRANDJONC, Jacques.— « A propos des relations des frères Blanqui entre eux et avec P.-J. Proudhon », *Blanqui et les blanquistes*, *op. cit.*
- JARRE, Paule.— *Jean Dominique Blanqui*, DES, Nice 1948, AD Alpes-Maritimes.
- LATTA, Claude.— « L'insurrection de 1839 », *Blanqui et les blanquistes*, *op. cit.*
- LE NUZ, Dominique.— cf. VILLEPONTOUX.
- MARTY, André.— « Auguste Blanqui, Révolutionnaire trois fois condamné à mort », *Quelques aspects de l'activité de Blanqui*, Société des Amis de Blanqui, 1951.
- MOLINIER, Sylvain.— *Blanqui*, PUF, 1948.
- MONIN, Hippolyte.— « Blanqui et la police », *Bulletin de la Société de 1848*, tome XI.
- PAZ, Maurice.— *Un révolutionnaire professionnel, Auguste Blanqui*, Fayard, 1984.
- PAZ, Maurice.— *Auguste Blanqui, le révolutionnaire professionnel*, Thèse, Aix-en-Provence, 1974.
- SIMON, François.— *Louis Auguste Blanqui en Anjou*, Angers, Coopérative d'imprimerie angevine, 1937. (Lettres de Adolphe, Auguste et Amélie Blanqui).
- VALLÈS, Jules.— *L'Insurgé*, G. Charpentier, 1886.
- VILLEPONTOUX, Marie-José et LE NUZ, Dominique.— « Révolution et dictature », *Blanqui et les blanquistes*, *op. cit.*
- VILLEPONTOUX, Marie-José et LE NUZ, Dominique.— *Blanqui et le Pouvoir*, Mémoire de maîtrise inédit, sous la direction du professeur Philippe VIGIER, Université de Paris X, 1979.

V.— Œuvres d'auteurs contemporains de Blanqui

A.— Mémoires et souvenirs

- ALTHON-SHÉE, d'.— *Mes Mémoires, 1826-1848*, Lacroix, Verboeckin, 2^{ème} éd. 1869.
- [BARANTE, baron de].— *Souvenirs 1782-1866*, Calmann-Lévy, 1890-1901, 8 vol. in 8°.
- BARROT, Odilon.— *Mémoires posthumes*, Charpentier, 3^{ème} éd., 1875-1876.
- BÉRARD, Simon.— *Souvenirs historiques sur la Révolution de 1830*, Perrotin, 1834.
- BERNARD, Martin.— cf. MARTIN-BERNARD.
- BLANQUI, Adolphe.— « Souvenirs d'un lycéen de 1814 », *Revue de Paris*, 15 avril, p. 847 à 865, et 1^{er} mai 1916, p. 97 à 117.
- BLANQUI, Adolphe.— « Souvenirs d'un étudiant sous la Restauration, » *Revue de Paris*, 15 octobre, p. 776-796 et 1^{er} novembre 1918, p. 158-176.
- [CANLER, Louis].— *Mémoires de Canler, ancien chef du service de sécurité*, Mercure de France, 1968.
- CAUSSIDIÈRE, Marc.— *Mémoires*, Bruxelles, Joostens, 1848.
- DU CAMP, Maxime.— *Souvenirs d'un demi-siècle*, Hachette, 1949.
- DUPIN, André-Marie, dit Aîné.— *Souvenirs du barreau*, Plon, 1855-1861.
- [GISQUET, Henry].— *Mémoires de M. Gisquet, ancien préfet de police, écrites par lui-même*, Marchant, 1840, 4 volumes.

BIBLIOGRAPHIE

GUIZOT, François. — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Lévy frères, 2ème éd. 1859.
[LAFAYETTE, Gilbert du MOTTIER, marquis de]. — *Mémoires, correspondance et manuscrits du général Lafayette, publiés par sa famille*, Fournier aîné et Londres, Saunders et Otley, 1837-1838, 6 vol.

LEFRANÇAIS, Gustave. — *Souvenir d'un révolutionnaire*, Bruxelles, 1902 ; rééd., Tête de feuilles, 1972.

MARTIN-BERNARD. — *Dix ans de prison au Mont-Saint-Michel et à la citadelle de Doullens*, Pagnette, 1861. 1ère édition.

RÉMUSAT, Charles de. — *Histoire de ma vie*, présenté et annoté par CH. H. POUTHAS, Plon, 1958-1967, 5 vol.

[RUSSEL, John]. — *Mémoires et souvenirs, 1813-1873*, par John RUSSEL, E. Dentu, 1876.

B. — Écrivains contemporains

CONSTANT, Benjamin. — *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, 1957.

DUMAS, Alexandre. — *Mes Mémoires*, Gallimard, La Pléiade, 1954-1968, t. 5 et 6.

HEINE, Henri. — *De la France*, Michel Lévy, 1867.

HUGO, Victor. — *Choses vues*, éd. chronologique établie par Jean Massin ; T. V, CLF, Œuvres complètes, 1968.

HUGO, Victor. — *Les Misérables*, éd. chronologique établie par Jean Massin ; T. XI, CLF, Œuvres complètes, 1969.

HUGO, Victor. — *Carnets, Albums, Journaux, 1843-1851*, éd. chronologique établie par Jean Massin ; T. VI, CLF, Œuvres complètes, 1968.

SAND, George. — *Histoire de ma vie*, Michel Lévy, 1907-1912.

STENDHAL. — *Souvenirs d'égotisme*, Le Divan, 1927.

STENDHAL. — *Vie de Henry Brulard*, H. et E. Champion, 1913.

C. — Études sur la période

1. — Ouvrages généraux

BLANC, Louis. — *Histoire de dix ans, 1830-1840*, Germer Baillière et Cie, 1877, douzième édition, 5 volumes.

HUBBARD, Gustave. — *Histoire contemporaine de l'Espagne*, 1ère série, T. 1 et T. 2, Armand Amplier, 1869, puis Le Charpentier, 1869-1883.

MAY, Thomas, Ereskine. — *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, Michel Lévy frères, 1866, 2 vol.

MONTGAILLARD, M. de. — *Histoire de France ou revue chronologique, 1787-1818*, Lebigre, s. d. (1ère éd. 1820).

REGNAULT, Élias. — *Histoire de huit ans (1840-1848)*, Pagnette, 1851-1852. 3 vol.

RITTIEZ, Jean-François. — *Histoire du règne de Louis-Philippe*, V. Lecou, 1855, 3 vol..

RITTIEZ, Jean-François. — *Histoire de la Restauration ou précis des règnes de Louis XVIII et Charles X*, Schlesinger frères, 1853-1854.

[ROUJOUX, baron de]. — *Histoire pittoresque de l'Angleterre et de ses possessions dans les Indes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réforme de 1830*, par M. le baron de Roujoux, publié par MM. Alfred Minguet et Alexandre Mure de Pélanne, à l'administration de l'Histoire pittoresque de l'Angleterre, 1834-1836, 3 vol.

THUREAU-DANGIN, Paul. — *Histoire de la Monarchie de Juillet*, Plon, Nourrit et Cie, 1884-1892, 7 vol..

THUREAU-DANGIN, Paul. — *Le parti libéral sous la Restauration*, Plon, 1876.

VAULABELLE, Achille de. — *Histoire des deux Restaurations, jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe, de janvier 1813 à octobre 1830*, Perrotin, 1857. (1ère édition, *La Chute de l'Empire, Histoire des deux Restaurations, jusqu'à la chute, Charles X*, 7 volumes, 1844-1854, réédition jusqu'en 1874, en 10 vol.).

2.— Ouvrages spécialisés

- ALMÉRAS, Henri d'.— *La vie parisienne sous la Restauration*, Albin Michel, 1910.
- BIRÉ, Edmond.— *Victor Hugo après 1830*, Perrin et Cie, 1891.
- AUDIGANE, Armand.— *Les populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du XIX^{ème} siècle*, Capelle, 1854.
- BOUTON, Victor.— *Profilis révolutionnaires par un crayon rouge*, Victor Bouton, 1848-1849.
- CABET, Étienne.— *Révolution de 1830 et situation présente*, Deville Cavelier, éd. 1832.
- CASTILLE, Hippolyte.— *Portraits politiques au XIX^{ème} siècle*, F. Sartorius, 1856-1860.
- CHENU, Adolphe.— *Les conspirateurs*, Garnier, 1850.
- DAUDET, Ernest.— *La terreur blanche*, Hachette, 1876.
- DUBOIS, Paul.— *Cousin, Jouffroy, Damiron*, Perrin, 1902.
- DU CAMP, Maxime.— *Les ancêtres de la Commune. L'attentat Fieschi*, Charpentier, 1877.
- DUVERGIER de HAURANNE, Prosper.— *Histoire du gouvernement parlementaire français*, Michel Lévy, 1857-1872 (10 vol.)
- ESQUIROS, Alphonse.— *Histoire des Martyrs de la liberté*, r. Visconti, s.d. (1851).
- ESTAMPES, Louis d' et JEANNET, Claude.— *Franc-maçonnerie et Révolution*, Avignon, Séguin frères, 1884.
- FABRE, Auguste.— *La Révolution de 1830 et le véritable parti républicain*, Thoissier-Desplaces, 1833.
- FABRE, Jules.— *Le barreau de Paris, 1810-1870*, J. Delamotte, 1895.
- [GIRARD, Fulgence].— *Histoire du Mont-Saint-Michel, prison de l'État, avec les correspondances inédites des citoyens A. Barbès, A. Blanqui, Martin-Bernard, Flotte, Mathieu d'Épinal, Béraud, etc.*, par Fulgence Girard, P. Permain, 1849.
- HATIN, Eugène.— *Histoire du journal en France*, Jannet, 1853.
- HATIN, Eugène.— *Bibliographie historique et critique de la Presse française*, Didot, 1866.
- LA HODDE, Lucien de.— *Histoire des sociétés secrètes et du parti républicain de 1830 à 1848*, Julien, Lanier et Cie, 1850.
- LA HODDE, Lucien de.— *Naissance de la République en février 1848*, Garnier, 1850.
- NOUGUÈS, Louis.— *Une condamnation de mai 39*, Dry aîné, 1850. (Avec des notes de Blanqui). *Paris révolutionnaire*, par MM. ARAGO, FLOTARD, TRÉLAT, etc., 4 vol. Guillaumin, 1833-1834.
- PELLICO, Silvio, *Mes prisons, décors du discours sur le devoir des hommes*, Charpentier, 1823.
- PINARD, Oscar.— *L'Histoire à l'audience 1840-1848*, Pagnerre, 1848.
- RASPAIL, François-Vincent.— *Du bon usage de la prison*, présentation et notes de D. Ligou, J. Martineau, 1968.
- REGNAULT, Élias.— *Histoire des Antilles*, Firmin-Didot, 1849.
- ROBERT du VAR.— *Histoire de la classe ouvrière, depuis l'esclavage jusqu'au prolétaire de nos jours*, imprimerie de A. Blondeau, E. Vernet, Michel, chez le directeur de la publication. A l'Association des Travailleurs libraires, 1845-1847, 4 vol.
- SARRANS, Bernard, jeune.— *Lafayette et la Révolution de 1830*, Thoissier Desplaces, 1832.
- SARRANS, Bernard, jeune.— *Louis-Philippe et la contre-révolution de 1830*, Thoissier Desplaces, 1832, 2 vol.
- SILVESTRE, Théophile.— *Plaisirs rustiques*, Charpentier, 1878.
- VILLERMÉ, Louis René.— *Tableau physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Jules Renouard, 1840, réédition, EDI, 1990.
- WATRIPON, Antonio.— *Histoire politique des Écoles et des étudiants depuis le Moyen Age jusqu'en 1850*. Préface de Louis Blanc, Michel et Joubert, 1850.

D.— Brochures diverses

- [BABEUF, Émile].— *Procès de la Conspiration dite républicaine de décembre 1830*, par Émile Babeuf, éditeur du *Procès des ministres de Charles X*, A. Hocquart jeune, 1831.

BIBLIOGRAPHIE

CABET, Étienne.— *Le voile soulevé sur le procès communiste à Tours et à Blois*, au bureau du *Populaire*, mai 1847.

CAUNES, Auguste (père).— *Notice historique sur Auguste Caunes fils, étudiant en droit, mort pour la liberté au combat d'Otsbourg (Hollande) le 31 octobre 1830*, Press, 1831.

Les communistes à Tours, réflexions sur leur procès. Persécution de police à Blois, Blois, imprimerie de Félix Jahyer, 1847.

[CORMENIN].— *Trois Philippiques de M. Cormenin sur la liste civile...*, Sétier, 1832.

[CORMENIN].— *Lettres politiques complètes de M. Cormenin sur la liste civile, en sept parties*, Sétier, 1837.

Les Détenus politiques au Mont-Saint-Michel, Paris, chez les éditeurs de l'*Histoire de France* d'Anquetil et Léonard Gallois et aux bureaux de *La Réforme* et de *L'Atelier*, 1843.

[HUBER, Aloysius].— *L'esclavage du riche, par un prolétaire, Aloysius Hubert (sic), détenu politique*, publié par les soins de M. Cabet, bureau du *Populaire*, 1845.

MORHÉRY, D. M. [Louis Adolphe Napoléon].— *Réponse aux outrages et aux calomnies dirigées contre moi par M. Biquel et consorts dans un pamphlet signé M. Biquel*, s.l. datée de Loudéac, 20 novembre 1832.

Pétition de M. Carles aîné et de Mme Augusta Carles née Barbès, sœur d'Armand Barbès, au sujet du système cellulaire de la prison du Mont-Saint-Michel, 12 octobre 1841, Avranches, imprimerie Tolstein, 1841.

Les Révolutions du XIX^{ème} siècle. (1830-1834), ÉDHIS, 1974. 12 vol. (reprod. photo.)

Les Révolutions du XIX^{ème} siècle (1834-1848), ÉDHIS, 1974. 12 vol. (id.)

Revue rétrospective. — « Pièces relatives aux journées des 5 et 6 juin 1832 », Nouvelle série 8^{ème} semaine juillet-décembre 1893, p. 73 sq, 141 sq, 256 sq. et 1887, p. 280-288.

[SAMBUC, Jules, Théophile].— *Aux étudiants, sur les derniers événements des Écoles de Droit et de Médecine et sur la nécessité d'avoir recours à un mode régulier d'organisation et d'expression*, par Jules Sambuc, étudiant en droit de la faculté de Paris, C.F. Benoist, Béchet jeune, l'auteur..., 1^{er} décembre 1830.

L'Union générale. Société d'Assistance mutuelle pour le département d'Indre-et-Loire, Tours, imprimerie de Lezcenne, 1846.

VI.— Ouvrages généraux du XX^e siècle

A.— Histoire de la période concernée

BERGERON, Louis.— *L'Épisode napoléonien. Aspects intérieurs, 1799-1815*. Seuil, 1973, tome 4 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*.

BERTIER de SAUVIGNY, Guillaume de.— *La Restauration*. Flammarion, 1955.

BOULOISEAU, Marc.— *La République jacobine. 10 août 1792-9 thermidor an II*, Seuil, 1972, tome 2 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*

BORY, Jean-Louis.— *La Révolution de juillet*, Nrf, Gallimard, 1972, coll. Trente journées qui ont fait la France.

CHARLÉTY, Sébastien.— *La Restauration*, Hachette, 1921,

CHARLÉTY, Sébastien.— *La Monarchie de Juillet*, 1921, Tome IV et V de l'*Histoire de France contemporaine*, sous la direction d'Ernest LAVISSE, Hachette, 1921.

DROZ, Jacques, GENET, Lucien, VIDALENC, Jean.— *Restaurations et Révolutions (1815-1871)*, vol. I de *L'Époque contemporaine*, PUF, 1963, coll. Clio.

JARDIN, André, TUDESQ, André-Jean. — *La France des notables 1815-1848*, Seuil, 1973, 2 vol. tomes 6 et 7 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*.

LOVIE, Jacques et PALLUEL, André.— *L'Épisode napoléonien, aspects extérieurs. 1799-1815*, Seuil, 1973, tome 5 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*.

PINKNEY, David, H.— *La révolution de 1830 en France*, PUF, 1988.

PONTEIL, Félix.— *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*, vol. XV de *Peuples et civilisations* sous la direction d'André AYMARD. PUF, 1960.

VIGIER, Philippe.— *La Monarchie de Juillet*, PUF, 6ème éd., 1982, (1ère éd. 1962), Que sais-je ?
 VIGIER, Philippe.— *La Vie quotidienne en province et à Paris, pendant les journées de 1848*, Hachette, 1982.

VOVELLE, Michel.— *La Chute de la monarchie. 1787-1792*, Seuil, 1972, tome 1 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*.

WORONOFF, Denis.— *La République bourgeoise, de thermidor à brumaire. 1794-1799*, Seuil, 1972, tome 3 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine*.

B.— Histoire du socialisme et du Mouvement ouvrier

BOURGIN, Georges et Hubert.— *Le socialisme français, 1789-1848*, Hachette, 1912.

BRON, Jean.— *Histoire du Mouvement ouvrier français*, t. 1, Éd. ouvrières, 1968.

BRUHAT, Jean.— *Histoire du Mouvement ouvrier français*, Éd. sociales, 1952 (t. 1).

DOLLÉANS, Édouard.— *Histoire de mouvement ouvrier*, T 1, 1830-1871, A. Colin, 1936.

FESTY, Octave.— *Le mouvement ouvrier au début de la Monarchie de Juillet (1830-1834)*, Cornély, 1908.

FOURNIÈRE, Eugène.— *Le règne de Louis-Philippe 1830-1848*, T. VIII de *L'Histoire socialiste*, J. Rouff, s.d. (1906).

GARAUDY, Georges.— *Les sources françaises du socialisme scientifique*, Paris, hier et aujourd'hui, 1949.

Histoire générale du socialisme, sous la direction de Jacques DROZ, Tome I, Des origines à 1875, avec François BÉDARIDA, Jean BRUHAT, Albert SOBOUL et al., PUF, 1972.

KESSEL, Patrick.— *Histoire du prolétariat français*, Vol 1. Avant Marx ; Plon, 1968.

C.— Relations internationales et histoire des autres pays

ALTAMIRA y CREVEA, Rafael.— *Histoire d'Espagne*, Armand Colin, 1931.

BIAUDET, Jean-Charles.— *La Suisse et la monarchie de Juillet, 1830-1838*, Lausanne, 1941.

BOURGEOIS, Émile.— *Manuel historique de politique étrangère*, Belin, Tome III : *L'ère des nations, éveil du monde. De Metternich à Bismarck (1830-1878)*, 1925.

BRUGUERA, F. G.— *Histoire contemporaine d'Espagne, 1789-1950*, Éd. Ophrys, 1953.

DROZ, Jacques.— *Histoire diplomatique, 1648-1919*, vol. 1. Études politiques, économiques et sociales, Dalloz, (sciences politiques), 1972, 3ème édition.

MARX, Roland.— *Histoire du Royaume-Uni*, A. Colin, 1967 (coll. U).

MARX, Roland.— *L'Angleterre des Révolutionnaires*, A. Colin, 1971 (Coll. U prisme).

PIRENNE, Henri.— *Histoire de la Belgique*, Bruxelles, H. Lamertin, 1921-1948, vol. 6 et 7.

RENOUVIN, Pierre.— *Le XIXème siècle, de 1815 à 1871*, Hachette, 1954.

SARRAILH, Jean.— *La Contre Révolution sous la régence de Madrid, mai-octobre 1823*. Ligugé, 1930.

VIDALENC, Jean.— *La société française de 1815 à 1848. I. Le Peuple des campagnes*, Marcel Rivière et Cie, 1970.

VROMAN, Jean.— *Un siècle de gouvernement parlementaire*, Bruxelles, Houyoux, 1949.

VII.— Ouvrages spécialisés du XX^e siècle

A.— Histoire des mouvements politiques, sociaux et économiques, des idées

AGHULON, Maurice.— *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977.

AGHULON, Maurice.— *Histoire vagabonde, I. Ethnologie et politique dans la France contemporaine, II. Idéologie et politique dans la France du XIXème siècle*, Gallimard, 1988.

AGUET, Jean-Pierre.— *Les grèves sous la Monarchie de Juillet, 1830-1847*, Genève, Droz, 1954. (Contribution à l'étude du mouvement ouvrier français).

BIBLIOGRAPHIE

- BEAU de LOMÉNIE, É.— *Les responsabilités des dynasties bourgeoises : I. De Bonaparte à Mac-Mahon*, Denoël, 1943.
- BOURDELAIS, Patrice, RAULOT, Jean-Yves.— *Une peur bleue, histoire du choléra en France*, Payot, 1987.
- BRAVO, Gian, Mario.— *Les socialistes avant Marx*, Maspero, 1970, 3 vol.
- CALMETTE, A.— « Les Carbonari en France sous la Restauration (1821-1830) », *La Révolution de 1848*, tome IX et X.V.
- CHEVALIER, Louis (présentation).— *Le Choléra, la première épidémie du XIX^e siècle*, étude collective, Bibliothèque de la Révolution de 1848, tome XX, 1958.
- CHEVALLIER, Pierre.— *Histoire de la Franc-maçonnerie française*, vol 2, Paris, Fayard, 1974.
- DAUMARD, Adeline (sous la direction de).— *Les fortunes françaises au XIX^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1973.
- DAUMARD, Adeline.— *La bourgeoisie française de 1815 à 1848*, SEVPEN, 1963.
- DAUMARD, Adeline.— *Les banques et la bourgeoisie en France de 1815 à nos jours*, Aubier Montaigne, 1987.
- DOMMANGET, Maurice.— *Babeuf et la conjuration des Égaux*, François Maspero, 1970.
- DOMMANGET, Maurice.— *Histoire du Drapeau rouge*, Éd. Librairie de l'Étoile, 1967.
- DUNETON, Claude.— *La Goguette et la Gloire*, Le Pré aux Clercs, 1984.
- FAURE, Alain.— « Mouvements populaires et Mouvement ouvrier à Paris, 1830-1834 », *Le Mouvement social*, n° 88, juillet-sept. 1974, p. 51-92.
- FAURE, Alain.— *Conflits politiques et sociaux au début de la monarchie de Juillet (1830-1834)*, mémoire de maîtrise inédit, sous la direction de Philippe Vigier, professeur à l'Université de Nanterre-Paris X, 1974.
- GILLES, Bertrand.— *Recherches sur la formation de la grande entreprise capitaliste, 1815-1848*, SEVPEN, 1959.
- GIRARD, Louis.— *Les libéraux français, 1814-1875*, Aubier, 1985.
- ISAMBERT, François André.— *De la Charbonnerie au saint-simonisme. Étude sur la jeunesse de Buchez*, Minuit, 1966.
- JARDIN, André.— *Histoire du libéralisme politique, de la crise de l'absolutisme à la Constitution de 1875*, Hachette, 1985.
- LABROUSSE, Ernest.— « 1848-1830-1789. Comment naissent les révolutions » *Actes du Congrès historique du Centenaire de la Révolution de 1848*, PUF, 1948.
- LACASSAGNE, Jean-Pierre.— « De la Charbonnerie au socialisme », *Revue de l'Académie des sciences morales*, 1971-1972, p. 189 à 206.
- LEBRAS, Gabriel.— *Études de sociologie religieuse*, PUF, 1955.
- LECAS, Ange-Pierre.— *Et le choléra s'abattit sur Paris. 1832*. Albin Michel, 1982.
- LHOMME, Jean.— *La grande bourgeoisie au pouvoir*, PUF, 1960.
- MARIEL, Pierre.— *Les Carbonari*, Planète, 1971.
- PELLOUTIER, Léonce.— *Histoire des bourses du travail*, Préface de Georges Sorel, Gramma, 1971 (L'Esprit des lois).
- PERDU, Jacques, *La Révolte des Canuts, 1831-1834*, Spartacus, 1974.
- PERREUX, Gabriel.— *Au temps des sociétés secrètes. La propagande républicaine au début de la Monarchie de Juillet*, Hachette, 1931.
- PERROT, Michelle.— *Enquêtes sur la condition ouvrière en France au XIX^e siècle.*, Hachette, 1972.
- PERROUX, Claude.— *La proscription des Girondins, 1793-1795*, Privat-Alcan, 1917.
- RÉMOND, René.— *Les droites en France*, Aubier, 1982.
- RUDE, Fernand.— *L'insurrection lyonnaise de 1831*, Anthropos, 1969.
- RUDE, Fernand.— « L'expédition de Savoie », *Revue historique*, T. 188-189, 1940.

- SENCIER, Georges.—*Le babouvisme après Babeuf, sociétés secrètes et conspiration communiste (1830-1848)*, Rivière, 1912.
- SPITZER, Alan B.—*Old Hatedreds and Young Hopes. The French Carbonari against the Bourbon Restoration*, Harvard, 1971.
- TCHERNOFF, I. — *Le parti républicain sous la Monarchie de Juillet*, Pedone, 1901.
- TUDESQ, André-Jean.—*Les grands notables en France 1840-1849*, PUF, 1964, 2 vol.
- VALETTE, Jacques.—« Utopie sociale et utopistes sociaux en France vers 1848 », 1848. *Les Utopistes sociaux*, Société de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^e siècle, CDU-SEDES, 1981
- VIDALENC, Jean.—*La guerre d'Espagne de 1823*. Actes 91, Congrès national des Sociétés savantes, 1969.
- VUILLEUMIER, Marc.—« Le saint-simonisme en Suisse », *Économie et société. Cahiers de l'ISEA*, t. IV, n. 10, octobre 1970.
- WEILL, Georges.—*Histoire du Parti Républicain en France (1814-1870)*, Alcan, 1928 (nouvelle édition).

B.— Histoire à caractère régional

- ANTIER, Jean-Jacques.—*Le comté de Nice*, France-Empire, 1970.
- BEBEL GISLER, Dany.—*Culture et pouvoir dans les Caraïbes*, L'Harmattan, 1975.
- BLANCHARD, Raoul.—*Le comté de Nice*, Fayard, 1960.
- COMPAN, André.—*Histoire de Nice et de son comté*, Toulon, l'Astrado, 1973.
- DUPEUX, Georges.—*Aspects de l'histoire sociale et politique du Loir-et-Cher, 1848-1914*. Paris-Amsterdam, Mouton, 1962.
- JOLIVET, Marie-José.—*La question créole*, Bondy, ORSTOM, 1982.
- LABUSSIÈRE, Jeanine.—« La décennie décisive (1840-1851) », *Histoire de Tours*, Toulouse, Privat, 1985.
- LATOUCHE, Robert.—*Histoire de Nice*, Nice, Coulona, 1951.
- VIGIER, Philippe.—*Paris sous la Monarchie de Juillet*, Association pour la publication d'une Histoire de Paris-Hachette, 1991.

C.— Histoire des sociétés secrètes et des conspirations

- BAYLOT, Jean.—*Le complot des sergents de La Rochelle*, Tours, Maurel, 1969.
- BERTHON, Maurice.—*Les conspirations de Saumur, récit historique*, Debresse, 1940.
- CARON, Jean-Claude.—« La Société des Amis du Peuple », *Romantisme*, n° 28-29.
- CARON, Jean-Claude.—*La Société des Amis du peuple (1830-1833)*, mémoire de maîtrise inédit, sous la direction de Louis Girard, Professeur à l'Université de la Sorbonne-Paris IV, 1978.
- LENNHOFF, Eugène.—*Histoire des Sociétés politiques secrètes aux XIX et XX^e siècles*, Payot, 1934.
- MATTHEY, Philippe.—*Les membres des sociétés secrètes républicaines parisiennes sous la Monarchie de Juillet*, Mémoire de maîtrise inédit sous la direction du professeur Ph. Vigier, Paris X, 1986.
- ROBERTS, J. M.—*Mythologie des sociétés secrètes*, Payot, 1979.
- TCHERNOFF, Iouri.—*Associations et sociétés secrètes sous la Deuxième République*, Alcan, 1905.
- ZÉVAËS, Alexandre.—*Une révolution manquée, L'insurrection de mai 1939*, Éd. de la Nouvelle revue politique, 1933.

D.— Histoire de la presse

- CHAUVET, Paul.—*Les Ouvriers du Livre, de 1789 à la constitution de la Fédération du Livre*, avant-propos d'E. Ehni, Marcel Rivière, 1956.
- CUVILLIER, Armand.—*Un journal ouvrier, l'Atelier*, Éditions Ouvrières, 1954.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire générale de la Presse française., sous la direction de Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIRAL, Fernand TERROU, Tome II, de 1815 à 1871, PUF, 1969.

KNIBIELHER, Yvonne, « L'intervention française en 1823 en Espagne jugée par *Le Courrier français* », Actes du quatre-vingt-quatrième congrès national des Sociétés savantes, Pau 1959. *Histoire moderne*, tome 1.

LEDRE, Charles.— *La presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848*, Armand Colin, 1960, coll. Kiosque.

E.— Histoire des institutions

AUBERT, Jacques, GRIMAL, Pierre et al., *Les préfets en France*, Genève, Droz, 1978.

BASTID, Paul.— *Les institutions politiques de la monarchie parlementaire française (1814-1948)*, Sirey, 1954.

BASTID, Paul.— *Les grands procès politiques de l'histoire*, Fayard, 1962.

BRUNET, Jean-Paul.— *La police de l'ombre. Indicateurs et provocateurs dans la France contemporaine*, Seuil, 1990.

DEBRÉ, Jean-Louis.— *La Justice au XIX^{ème} siècle. II. La République des avocats*, Paris, Librairie académique Perrin, 1981.

GIRARD, Louis.— *La Garde nationale, 1814-1871*, Plon, 1964.

MASSÉ, Pierre.— *Claude Mangin, procureur général à la Cour de Poitiers, Préfet de police de Charles X et ses rapports avec le Poitou*. Poitiers, siège de la Société des Archives de l'Ouest, 1974.

Maintien de l'ordre et polices en France et en Europe au XIX^{ème} siècle, Société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^{ème} siècle. Colloque 1983. Présentation Ph. Vigier, Créaphis, 1987.

POTTECHER, Frédéric.— *Les grands procès de l'histoire*, Fayard, 1981.

ROUSSELET, Marcel.— *La magistrature sous la Monarchie de Juillet*. Sirey, 1937.

L'HOMMEDÉ, Edmond.— *Le Mont-Saint-Michel*, prison politique sous la Monarchie de Juillet, Boivin et Cie, 1932.

PERROT, Michelle.— *L'impossible prison*, Le Seuil, 1979.

Répression et prisons politiques en France et en Europe au XIX^{ème} siècle, Société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^{ème} siècle. Colloque 1986. Présentation Ph. Vigier, Créaphis, 1990.

ROYER, Jean-Pierre, MARTINAGE, Renée, LECOQ, Pierre.— *Juges et notables au XIX^{ème} siècle*, PUF, 1982.

TOCQUEVILLE, Alexis de.— *Écrits sur le système pénitentiaire en France et à l'étranger*, volume établi par Michelle PERROT (introduction et notes), tome IV (1 et 2) des *Œuvres complètes*, Gallimard, 1984.

TULARD, Jean.— *La Préfecture de police sous la monarchie de Juillet*, imprimerie municipale, 1964.

VIMONT, Jean-Claude.— « Le quartier de détention politique menacé par le cellulaire et la résistance victorieuse des prisonniers républicains », *Les Espaces révolutionnaires*, 114^{ème} colloque des Société savantes, Paris 1989, Éditions du CTHS, 1990, Histoire moderne et contemporaine.

F.— Histoire de l'enseignement et des écoles

CARON, Jean-Claude.— *La Jeunesse des Écoles, Paris, 1815-1848, Étude statistique, sociale et politique*, thèse de doctorat, sous la direction du Professeur M. AGULHON, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1989.

CARON, Jean-Claude.— *Génération romantisme. Les Étudiants de Paris et le Quartier latin*, Armand Colin 1991.

DOMMANGET, Maurice.— *Les grands socialistes et l'éducation : de Platon à Lénine*, A. Colin, 1970 (coll. U).

- GERBOD, Paul.— *La condition universitaire en France*, PUF, 1966.
- GERBOD, Paul.— *La vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIX^e siècle*, Hachette, 1968.
- LIARD, Louis.— *L'enseignement supérieur en France. L'université de Paris*, Renouard, 1909.
- PROST, Antoine.— *Histoire de l'enseignement en France, 1800-1867*, Alcan, 1968.
- PROST, Antoine.— *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Nouvelle librairie de France, 1981.
- SHINN, Terry.— *L'École polytechnique. 1794-1914*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1980.
- VERGER, Jacques.— *Histoire des Universités en France*, Toulouse, Privat, 1986.

G.— Monographies et biographies.

- BASTID, Paul.— *Benjamin Constant et sa doctrine*, Armand Colin, 1966, 2 vol.
- BASTID, Paul.— *Un juriste pamphlétaire, Cormenin, précurseur et constituant de 1848*, Hachette, 1948.
- CUVILLIER, Armand.— *P.J.B. Buchez et les origines du socialisme chrétien*, PUF, 1948.
- DARRIULAT, Philippe.— *Albert Laponneraye, journaliste et militant socialiste du premier XIX^e siècle*, Thèse de doctorat, sous la direction du Professeur Philippe Vigier, Université Paris X, Nanterre, 1990.
- DÉMIER, Francis.— *Adolphe Blanqui, un économiste libéral face à la révolution industrielle, 1798-1854*, Thèse, Paris X, 1979.
- DOMMANGET, Maurice.— *Eugène Pottier. Membre de la Commune et chantre de l'Internationale*, EDI, 1971.
- DUVEAU, Georges.— *Raspail*, PUF, 1948, t.1, (éd. du centenaire de la Révolution de 48).
- FAURE, Michel.— *Les frères Montgolfier et la conquête de l'air*, Aix-en-Provence, Edisud, 1981.
- FOURN, François.— *Étienne Cabet* (thèse en cours).
- GALANTE GARRONE, Alessandro.— *Philippe Buonarroti et les révolutionnaires du XIX^e siècle*, Champ libre, 1975.
- GOBLOT, Jean-Jacques.— *Aux origines du socialisme*, Pierre Leroux et ses premiers écrits (1824-1830), Lyon, PU, 1977.
- JEANJEAN, Jean-François.— *Armand Barbès (1809-1870), sa vie, son action politique, sa correspondance*, Cornély, 1909, 2 vol..
- KNIBIELHER, Yvonne.— *Naissance des Sciences humaines. Mignet et l'histoire philosophique au XIX^e siècle*, Flammarion, 1973.
- LATTA, Claude.— *Un républicain méconnu : Martin Bernard, 1808-1823*, St-Étienne, Centre d'études foréziennes, 1980.
- MERLE, Roger.— *Armand Barbès, un grand révolutionnaire romantique*, Toulouse, Privat, 1977.
- MOLLIER, Jean-Yves.— *Noël Parfait (1813-1896). Biographie littéraire et artistique*, thèse de 3^eme cycle inédite, Paris III, 1978.
- MOLLIER, Jean-Yves.— *Dans les bagnes de Napoléon III. Mémoires de C. F. Gambon*, Centre des Correspondances du XIX^e siècle, Paris IV-Sorbonne, PUF, 1983.
- PELLOUTIER, Maurice.— *Fernand Pelloutier, sa vie, son œuvre (1867-1901)*, Schleicher frère, 1911.
- PRUDHOMMEAUX, Jules.— *Icarie et son fondateur Étienne Cabet*, Cornély, 1907.
- PRUDHOMMEAUX, Jules.— *Étienne Cabet et les origines du communisme icarien*, Thèse, Nîmes, 1907.
- REYNAUD, Marie-Hélène.— *Les Moulins à papier d'Annonay à l'ère pré-industrielle. Les Montgolfier de Vidalon*, Annonay, Éd. du Vivarais, 1981.
- ROBIQUET, Paul.— *Buonarroti et la secte des Égaux. D'après des documents inédits*, Hachette, 1910.
- THOMAS, Pierre Félix.— *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Alcan, 1904.
- TOUCHARD, Jean.— *La gloire de Béranger*, Armand Colin, 1968.

- VIARD, Jacques.— *Pierre Leroux et les socialistes européens*, Le Paradou, Actes Sud, 1983.
VINCENT, Louis.— *Mort pour la liberté. Le Général Berton (1769-1822)*, Vandamme 1968.

VIII.— Instruments de travail divers

- Archives nationales.— *Cour des pairs. Procès politiques. Inventaire. I. La Restauration. II. La Monarchie de juillet, 1830-1835. III. La Monarchie de Juillet, 1835-1848*, Archives nationales, 1982-1984.
- BALTEAU, J., BARROUX, M., PRÉVOST, M., d'AMAN, R., de MOREMBERT, T.— *Dictionnaire de biographies françaises*, Letouzey et Ané, 1933-1992 (lettres A à J. Suite en cours).
- BARGETON, René, BOUGARD, Pierre, LE CLERC, Bernard, PINARD, P.-F.— *Les préfets du 11 ventôse an VIII au 4 septembre 1870*. Archives nationales, 1981.
- Catalogue de l'Histoire de France*, Bibliothèque Nationale, département des imprimés, Firmin Didot, 1860-1895, 12 vol.
- Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, Imprimerie nationale, 231 vol. 1897-1981
- CHAIX d'EST ANGE, Gustave.— *Dictionnaire des familles françaises, anciennes ou notables à la fin du XIX^{ème} siècle*, éd. Vendôme, 1983, 2 vol. (1^{ère} éd. 1813-1923).
- DELORME, Jean.— *Chronologie des civilisations*, PUF, 1969.
- [KUSCINSKI, Auguste].— *Les Députés à l'Assemblée législative de 1791*, par Auguste KUSCINSKI, Société d'histoire de la Révolution française, 1900.
- Dictionnaire des biographies*, publié sous la direction de Pierre GRIMAL, PUF, 1958, 2 vol.
- Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français*, sous la direction de Jean MAITRON, Première partie, 1789-1864, tomes 1-3 ; Deuxième partie, 1864-1871, tomes 4-9, Éditions Ouvrières, 1964-1966 et 1967-1971.
- Dictionnaire biographique de Touraine*, Chambray, CLD, 1990.
- [KUSCINSKI, Auguste].— *Dictionnaire des Conventionnels*, par A. KUSCINSKI, Société d'histoire de la Révolution française, 1916-1919.
- Dictionnaire d'Histoire contemporaine, 1776-1969*, Commission internationale pour l'Enseignement de l'Histoire, s/s la direction de Émile LOUSSE et Jacques DELAUNAY, Lausanne, Éditions Rencontre, 1969.
- Encyclopædia Universalis*, 1968.
- Grande Encyclopédie*, Ladamirault et Cie, s.d., 31 vol.
- Grand Larousse encyclopédique*, 1871-1878, 61 vol.
- LABARRE de RAILLICOURT, Dominique.— *Nouveau dictionnaire des biographies françaises*, (A à Baune), l'auteur, 1961-1974.
- LAROUSSE Pierre et coll.— *Grand Dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, et compléments. 1866-1878, 17 vol.
- Nouveau Larousse illustré*, 1897-1907, 8 vol..
- Nouvelle Biographie Universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*,. publié par Firmin Didot sous la direction du Dr HOEFER. 23 vol. 1852-1870.
- Le Petit Robert 2. Dictionnaire universel des noms propres*, s/s la direction de Paul ROBERT, rédaction générale, Alain Rey, SEPRET, 1974.
- Profilés critiques et biographiques des 900 représentants du Peuple*, par un vétéran de la presse, Garnier frères, 3^{ème} éd. 1848.
- ROBERT, Adolphe, BOURLETON, Edgar, COUGNY, Gaston.— *Dictionnaire des parlementaires 1789-1889*, Borl, 1891.
- VAPERAU, Gustave.— *Dictionnaire universel des contemporains...*, Hachette, 1893.

INDEX*

ABDEL-KADER, 657, 659, 663, 665.
 ABEL, 293.
 ABERDEEN, George, Hamilton, Gordon, comte d', 649.
 ABINAL, 112.
 ACHARD, Mme, 345.
 ACHILLE, 471.
 ADAM, Louis, 229, 253, 256, 277, 280, 653, 681.
 Afrique, 617, 620.
 AGULHON, Maurice, 12.
 AHRIMAN, 261.
 Aide-toi, le ciel t'aidera, 41, 44, 106, 224, 272, 315, 646, 652, 681-683, 685, 688-692, 695, 700, 702, 709, 710, 716, 718-720.
 AIGUEBELLES, Adolphe, 302.
 ALBERNY, 372, 381, 402.
 ALBERT, Alexandre MARTIN, dit, 453, 681, 703.
 ALBERT, Pierre, Édouard, 681.
 ALENÇON, François, duc d', 410.
 ALERON, cf. ALLERON.
 Algérie, 66, 643, 647, 649, 657, 659, 663, 665.
 ALIBAUD, Louis, 388, 656, 681, 700, 701, 705, 719.
 Allemagne, 32, 221, 641, 653, 687.
 ALLERON, Michel, 322, 334, 336, 338, 344, 346, 350, 681.
 Alliance libérale (L'), 317.
 ALLIER, Pierre François, 162, 186, 202, 203, 651, 681, 717.
 ALPIN, 327, 328.
 ALTAROCHE, Agénor, 316, 681.
 Amérique, 186, 579, 587, 588, 606, 617, 703, 715.
 Amis de l'Égalité, cf. Société des Amis de l'Égalité.
 Amis de la Vérité, 31, 642, 683, 692, 697, 702, 714, 719.
 Amis du Peuple, cf. Société des Amis du Peuple.
 Amis réunis (Les), 495, 721.
 ANDRYANNE, Alexandre, 696.
 ANGLADA, 524, 528, 535.
 Angleterre, 69, 175, 219, 221, 222, 272, 364, 428, 582, 585, 586, 587, 617, 631, 639, 643, 647, 649, 651, 655, 657, 659, 663, 672, 677, 688-694, 704, 707, 718.

ANNAT, Napoléon, Antoine, 509, 681, 695, 701.
 ANNÉE, Antoine, 158, 698.
 ANSELME, Modeste d', 37, 93.
 ANTÉE, 471.
 ANTIER, Benjamin, 461.
 Antilles, 456, 711.
 ANTOINE, 112.
 ANTOINE, Pierre, Gustave, 675.
 ANTOINE, Zoé, née BLANQUI, 670, 675, 676.
 APOSTOLI, 341.
 Arabie, 617.
 ARAGO, Étienne, 180, 268, 301, 397, 493, 664, 681, 682, 690.
 ARAGO, François, 138, 268, 681, 708.
 ARGENSON, cf. VOYER d'ARGENSON.
 ARGOUT, Jean, Frédéric, 411, 682, 711.
 ARMAND, Pierre, Charles, 326, 335, 682, 697, 708.
 ARON ou ARONS, 453, 464-466, 682, 696.
 ARTAUD, Nicolas, Louis, 138.
 ASSELINE, S.L., 160, 682, 694.
 Assemblée de famille (cf. Société des Familles), 341.
 Association bretonne pour le refus de l'impôt, 709.
 Association des Décorés de Juillet, 180, 650, 683, 687, 689, 692, 694, 698-700, 714, 719.
 Association démocratique internationale, 706.
 Association des Écoles, 34, 36, 123, 128, 129, 318, 694, 708, 709.
 Association des Étudiants, 650.
 Associations pour la liberté de la presse, [populaire] ou [patriote], ou As. républicaine pour la défense de la liberté de la presse patriote et de la liberté individuelle, etc (appellations diverses), 245, 595, 652, 672, 681, 682, 685-689, 692, 693, 697, 700, 702, 704, 707, 710, 714, 715, 717, 718, 721.
 Association [libre] [républicaine] pour [la liberté de] l'instruction [l'éducation] gratuite [libre] du peuple, (appellations diverses), 245, 313, 598, 652, 681, 688, 693, 710, 714, 718, 721.
 Association de Janvier, 33, 34, 74, 81, 85, 100, 648, 685, 691, 696, 717.

*Les personnes dont le nom a pu subir des modifications (mariage, titre, etc.), sont répertoriées, tant que faire se peut, et sauf exception, au nom qu'elles portaient avant février 1848.

- Association(s) nationale(s) (ou Association des Patriotes)**, 27, 162, 334, 650, 703, 705, 706, 718, 721.
- Association parisienne**, 701.
- Association de Propagande démocratique**, 238, 313, 700, 716.
- Atelier (L')**, 681.
- ATHÉNA**, 565.
- Athénée des étrangers (L')**, 685.
- AUBAC**, 112.
- AUBRY**, 325.
- AUBRY, René, Marie**, 682.
- AUDRY, René, Augustin, Adolphe**, 117, 127, 129-131, 138, 140, 141, 149, 160, 162, 682.
- AUDRY de PUYRAVEAU ; Pierre, François**
AUDRY, dit, 35, 74, 75, 110, 180, 192, 199, 210, 301, 309, 311, 312, 648, 682, 683, 691, 696, 703.
- AUGER, Charles**, 112.
- AUMAÎTRE**, 112.
- AUMALE, Henri, Eugène, Philippe, Louis d'ORLÉANS, duc d'**, 482, 582, 662.
- Au Peuple**, première proclamation avant le 22 décembre 1830, 103.
- Au Peuple**, seconde affiche, après le 22 décembre 1830, 102.
- Au Peuple (organe de la SAP)**, 165, 166, 689, 719.
- Au Peuple**, proclamation affichée début avril 1837, 389, 683, 697, 702.
- Au peuple, la Société des Amis du Peuple**, 88, 164-166, 244, 650, 651.
- AUSTEN, Rodolphe, Fritz**, 377, 387, 425, 434, 481, 631, 682.
- Autriche**, 146, 219-221, 428, 560, 562, 566, 567, 585, 639, 651, 702.
- AVON, cf. ARON**.
- AVRIL, Félix**, 692.
- AZÉMAR, Jean-Baptiste, César**, 703.
- *
- BABEUF, Émile**, 416, 689.
- BABEUF, Gracchus**, 246, 248, 307, 416.
- Babouvistes**, 12, 289, 308, 322, 691, 692, 712, 717, 718, 720.
- BADIEUX ou RADIEUX**, 329, 330, 682.
- BADUEL**, 112, 682.
- BAILLOD**, 112.
- BALLUE, François, Firmin**, 684.
- BALZAC, Honoré de**, 617, 699.
- BARANTE, Prosper, Guillaume BRUGIÈRE, duc de**, 44.
- BARBÈS, Armand**, 10, 22, 23, 37, 247, 296, 298, 301, 311, 312, 321-326, 328, 331-333, 336-338, 341, 343, 346, 349, 350, 364-379, 381, 385-387, 395, 397, 399-402, 404-407, 410-412, 414, 417-420, 423, 425, 429, 432, 433, 436, 446-449, 452-464, 479, 481, 483, 582, 631, 635, 657-661, 673, 682, 688, 689, 692, 693, 696, 699, 704, 708, 710, 712, 720.
- BARBÈS, Auguste, Basile**, 456, 682.
- BARBÈS, Charlotte, Augusta, épouse CARLES**.
- BARBÈS, famille**, 376, 456, 479, 481, 484.
- BARBÈS, Louis, Antoine**, 682.
- BARBÈS, Marguerite, née BERBAS**, 456, 682.
- BARBIER, (avocat)**, 346.
- BARBIER, André**, 166, 184, 682.
- BARON, A**, 149.
- BAROU de LA LOMBARDIÈRE de CANSON, cf. CANSON**.
- BAROU du SOLEIL, Antoine**, 678.
- BARRAS, Paul**, 37.
- BARRELIER, Bérangère, épouse LACAMBRE**.
- BARRELIER, Charles**, 604, 674.
- BARRELIER, famille**, 592, 674.
- BARRELIER, Melle, fille de Charles et Sophie, épouse LARONDE**.
- BARRELIER, Sophie, née BLANQUI**, 39, 379, 467, 472, 579, 586, 589, 592, 604, 661, 670, 671, 674-676.
- BARROT, Adolphe**, 565.
- BARROT, Ferdinand**, 565.
- BARROT, Jean, André**, 565.
- BARROT, Odilon, dit parfois ODILON-BARROT**, 82, 83, 85, 100, 102, 103, 105-107, 116-119, 138, 141, 144, 192, 194, 196, 197, 469, 558, 565, 656, 682, 703, 706.
- BARTHE, Félix**, 32, 40, 125, 126, 128-132, 134, 140, 141, 145, 157, 164, 199, 227, 272, 273, 387, 583, 682, 702, 707.
- BARTHÉLEMY**, 234.
- BARTÉLEMY, Auguste, Antoine**, 234.
- BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, Jules**, 44, 49, 56, 57, 159, 475, 678, 683.
- BASSANO, Hugues MARET, duc de**, 654, 711.
- BASSOT**, 341.
- BASTARD, comte de**, 312, 387, 401, 659.
- BASTEL**, 389, 683, 697, 702.
- BASTIAT, Frédéric**, 676, 683.
- BASTIDE, Jules**, 81, 180, 227, 301, 683, 719.
- Bataillons révolutionnaires**, 320.
- BAUCHELET**, 112.
- BAUD**, 301, 683.
- BAUDE, Jean-Jacques**, 50, 116, 155, 156, 683.
- BAUDET, [Clément]**, 322, 334, 338, 683.
- BAUNE, Eugène**, 301, 303, 305, 493, 664, 683, 689, 697.
- BAVOUX, Jacques**, 144, 683, 714.
- BAZ**, 149.
- Bazar français**, 642, 683, 690, 702.
- BAZARD, Armand, dit aussi Saint Amand**, 31, 40, 642, 644, 683, 687, 697, 702, 718.
- BAZIN, A.**, 82.

- BÉASSE, Jean-François, 410, 411, 421, 488, 489, 501-503, 511, 512, 516, 521, 523-526, 534, 537, 540, 543, 544, 631, 683, 693.
 BEAUFOUR, Eustache, Vincent, 322, 324, 327, 336, 338, 344, 345, 349, 654, 684, 715.
 BEAUHARNAIS, Eugène de, prince de LEUCHTENBERG, 143.
 BEAUHARNAIS, Joséphine de, cf. JOSÉPHINE.
 BEAUMONT, Arthur, Jacques, 315, 684.
 BEAUMONT, Christophe de, 507.
 BEAUMONT, Gustave, Auguste de LA BONNIÈRE, comte de, 480, 684, 719.
 BÉCHET, Dominique, Henry, Édouard, 691.
 BÉCHET, Joseph, 373, 374, 409, 423, 453, 458, 589, 631, 658, 684.
 Belgique, 84, 133, 143, 146, 159, 160, 177, 218-220, 222, 223, 648, 649, 651, 683, 684, 686, 687, 689, 691, 694, 698, 705, 708, 711.
 BELGRAND, 112.
 BELIN, Auguste, 155, 156, 158, 684.
 BELIN, famille, 155.
 BELLOC, Hilaire, 679, 680.
 BELLOC, Louise, née SWANTON, 153, 163, 233, 678-680.
 BELLY, 524.
 BELNARD, Sylvie, 19, 681.
 BENTHAM, Jeremy (ou Jérémie), 31, 45.
 BÉRANGER, Jean-Baptiste, 341, 684.
 BÉRANGER, Pierre, Jean de, 47, 74, 134, 157, 479, 678, 684.
 BÉRARD, Auguste, Louis, Simon, 85, 273, 684.
 BÉRAUD, Antoine, Pierre, 409, 431, 433, 443, 450, 479, 487, 488, 501-503, 511, 512, 516, 520-528, 533-538, 658, 684, 697, 719.
 BERBAS, André, 456, 682.
 BERBAS, Élisabeth, née CHABER de LA CHARRIÈRE, 456, 682.
 BERBAS, Marguerite, épouse BARBÈS.
 BERGER, Jean-Jacques, 571, 684.
 BERGERON, Louis, 301, 310, 312, 685.
 BERGEVIN, Louis, Catherine, 555, 685.
 BERGMANN, Karl, Hans, 308, 398, 464, 508, 600, 601, 667, 669, 671, 679, 681.
 BERNARD de RENNES ; Louis, Rose, Désiré BERNARD, dit, 685, 709.
 BERNARD, Claude, épouse BRIONVILLE.
 BERNARD, Joseph, Auguste, 425, 685.
 BERNARD, Jules, 301, 310, 312, 685.
 BERNARD, Martin, 9, 301, 369, 370, 373, 377, 378, 385-387, 394, 396, 397, 400, 404, 406, 407, 410, 414, 420, 423, 425, 429, 431, 433, 436, 442, 447, 448, 458-462, 482, 483, 490, 582, 631, 635, 659, 673, 685, 696, 712, 713.
 BERNSTEIN, Samuel, 74, 205, 600, 667, 671.
 BERNY, Étienne de, 183.
 BERRY, Charles, Ferdinand d'ARTOIS, duc de, 155, 217, 268, 642.
 BERRY, Marie-Caroline de BOURBON-SICILE, duchesse de, 217, 228, 694.
 BERRYER, Antoine, 337.
 BERTIN, Henri, 337, 346.
 BERTON, Jean-Baptiste, 40, 75, 208, 312, 644, 685, 688, 697, 702, 708.
 BERTRAND, Henri, 112.
 BÉZENAC, Alphonse, 377, 432, 450, 481, 685, 695, 704, 708, 716.
 BIANCHI, Alphonse, 687, 695, 704, 713.
Bibliothèque des familles, 678, 679.
 BICHAT, cf. BLANQUI, Jérôme.
 BICHAT, Hector, 309, 312, 685.
 BIDAULT, Joseph, 302, 685, .
 BIGI, [Louis ou Louis, Henri ?], 336, 685.
 BILLARD, L., 160.
 BILLON, Claude, 503, 528, 537, 685.
 BIRÉ, Édouard, 397.
 BIRON, 325.
 BIXIO, Jacques, Alexandre, 159, 475, 685.
 BLAIRE, Félix, Ambroise, 501.
 BLANC, Louis, 35, 43, 72, 73, 85, 181, 246, 279, 301-305, 309-311, 374, 375, 404, 453, 493, 617, 664, 673, 685, 707, 709, 714, 720.
 BLANQUI, Adolphe, dit Aîné, 16, 19, 39, 42, 45, 59, 60, 66, 93, 144, 145, 153, 163, 164, 174, 179, 362, 364, 365, 379, 414, 484, 497-500, 565, 579, 580, 583, 587, 590, 604, 605, 613, 615, 616, 619, 620, 624-628, 641, 645, 662, 667-677, 679, 680, 683, 694, 698, 699, 707, 714, 717.
 BLANQUI, Adolphine, 604, 670, 671, 675.
 BLANQUI, Aglaé, épouse GARNIER.
 BLANQUI, Amélie, née SERRE, 15, 22, 59, 60, 238, 239, 243, 344, 345, 361-366, 377, 389, 422, 423, 425, 431, 457, 470, 471, 473, 484, 493, 509, 510, 545, 579-581, 589-594, 596-603, 605-607, 609-615, 619, 626, 645, 653, 659, 667, 671, 672, 675-678, 680.
 BLANQUI, Dominique, 16, 28, 29, 30, 37-39, 63, 64, 86, 93, 227, 229, 243, 378, 497-499, 586, 641, 651, 667-673, 676, 691, 708, 720.
 BLANQUI, Élisabeth, 604, 670, 671, 675.
 BLANQUI, Estève, 379, 431, 467, 484, 493, 509, 510, 545, 580, 581, 593, 594, 600, 601, 603-607, 609-611, 613-615, 619, 624, 673-675, 677, 680.
 BLANQUI, famille, 18, 22, 23, 29, 38, 39, 62, 63, 176, 365, 579, 587, 593, 597, 604-610, 614, 667-677, 698.
 BLANQUI, Fanny, Adolphine, 673.
 BLANQUI, Gustave, 39, 379, 604, 607, 661, 669-671, 673, 676.
 BLANQUI, Henriette, cf. BLANQUI, Aglaé.

- BLANQUI, Inès, 590, 591, 663.
 BLANQUI, Jean, Dominique, cf. BLANQUI, Dominique.
 BLANQUI, Jérôme, 39, 176, 604, 605, 639, 670, 673, 674.
 BLANQUI, Joseph, 668.
 BLANQUI, Julie, née CHAIGNEAUX, 590, 673.
 BLANQUI, Marie, épouse MAZÉ.
 BLANQUI, Roméo, 307, 330, 361, 379, 600, 601, 610, 611, 677, 680.
 BLANQUI, Sophie, épouse BARRELIER.
 BLANQUI, Sophie, née BRIÈRE de BRIONVILLE, 15, 28, 29, 36, 38, 39, 59, 60, 176, 177, 227, 228, 233, 238, 344, 345, 376, 378, 423, 424, 431, 439, 442, 448, 462, 467, 509, 579, 584, 586, 587, 593, 594, 597, 600-603, 605, 608, 612, 616, 617, 621, 623, 624, 641, 653, 659, 661, 667-674, 676-678, 680, 708.
 BLANQUI, Suzanne cf. BLANQUI Amélie.
 BLANQUI, Uranie, épouse SAINTE-MARIE ou SANTA-MARIA.
 BLANQUI, Zoé, 379, 431, 472, 491, 509, 579, 586, 589, 593, 594, 602-604, 614-624, 628, 641, 659, 670, 671, 674-676, 708, cf. aussi à ANTOINE, Zoé.
 Blanquistes, 10, 15, 18, 418, 453, 675.
 BLONDEAU, Bernard, Sylvain, 501, 503, 529, 537, 686.
 BLONDEAU, Jean-Baptiste, Hyacinthe, 129, 144, 686.
 BODIN, Émilie, née MONTGOLFIER, 239, 677, 679.
 BODIN de MONTRIBON ; Alexandre BODIN, dit, 239, 679.
 BODIN, Melchior, 677, 679.
 BOILLETOT, 112.
 BOISSY d'ANGLAS, Madame, 162.
 BOISSY d'ANGLAS, Jean Théophile de, 113.
 BOIVIN, 703.
 BONALD, Louis, Vicomte de, 683.
 BONAPARTE, François, Charles, Joseph, Napoléon, cf. NAPOLÉON II.
 BONAPARTE, Jérôme, 639.
 BONAPARTE, Joseph, 639, 683.
 BONAPARTE, Louis, 639, 685, 718.
 BONAPARTE, Louis-Napoléon, 424, 601, 631-633, 658, 717, cf. aussi NAPOLÉON III.
 BONAPARTE, Napoléon, cf. NAPOLÉON I^{er}.
 Bonapartistes, 30, 75, 185, 689, 690, 693, 697, 706, 717, 719, 721.
 BONIN, cf. BONNIN.
 BONNEAU, 112.
 BONNEFONDS, frères, 409, 411, 686, 697.
 BONNEFONDS, Jean-Baptiste, 410, 686.
 BONNEFONDS, Noël, 686.
 BONNEFONDS, Pierre, 410, 421, 631, 686.
 BONNET, cordonnier, 336.
 BONNET, directeur de prison, 450, 660.
 BONNET, Henri, 387, 397, 686, 693, 708.
 BONNIAS, Henri, 33, 184, 187, 201-206, 681, 686.
 BONNIN, Étienne, 501, 502, 510, 512, 524, 527, 535, 537, 543, 686.
 Bon sens (Le), 274, 681, 685, 692, 707, 713, 715.
 BORDEAUX, Henri de BOURBON, comte de CHAMBORD, dit aussi HENRI V, duc de, 42, 74, 217, 228.
 BORDON, Jean, Maurice, 377, 410, 421, 434, 481, 631, 658, 661, 686.
 BORDOT, 336, 686.
 BORIES, Jean-François, 40, 208, 312, 682, 686, 712, 717.
 BORY, Jean-Louis, 42, 47.
 BOSCH, 333.
 BOSQUET, Joseph, 104, 112.
 BOSSON, Pierre, Victor, 718.
 BOUCHER, Pierre, 501-503, 510, 512, 521, 527, 537, 686.
 BOUCHER, pension, 641.
 BOUCHOTTE, Charles, 302, 686, 693.
 BOUCLY, 387, 410, 421, 422.
 BOUDIN, Claude, 459, 479, 684, 687.
 Boulangistes, 11.
 BOUQUIN, Simon (?), 301.
 BOURBON, Marie-Louise de, épouse MONTPENSIER.
 BOURBONS, 17, 30, 40, 42, 44-46, 49, 51, 73-76, 88-90, 133, 146, 153, 175, 192, 196, 198, 208-212, 215, 216, 218, 268, 311, 495, 650, 677, 678, 680, 688, 690, 693, 702, 721.
 BOURDON, 138.
 BOURLETON, Edgar, 667, 681.
 BOURREAU, Mme, 521, 523, 532.
 BOUSSI, François, Narcisse, 186, 203, 301, 687.
 BOUTLOUP, 112.
 BOUTON, Victor, 34.
 BOUVÉ, cf. BOUVET, Aristide.
 BOUVET, Aristide, 398, 659, 672, 687.
 BOUVET, Francisque, 473, 687.
 BOUVIER, 365.
 BOUVIER-DUMOLARD, Louis, 200.
 BOUVRAND, Auguste, 410, 421, 687, 707.
 BOVERON-DESPLACES, 302.
 BRAVAIS, Auguste, 112.
 BRAVARD, Toussaint, Jean-Jacques, 229, 301, 473, 687.
 BRAYER, 322, 338, 687.
 BRETHOUS de LA SERRE, 321, 330.
 BRETON, 112.
 BRETON, de Tours, 524.
 BRETON, Honoré, 398, 659, 672, 687.

- BRIDAINE, Jacques, 709.
Brid'Oison, 682.
 BRIÈRE de BRIONVILLE, Augustine Sophie, épouse BLANQUI.
 BRIÈRE de BRIONVILLE, Élisabeth, épouse PYOT d'ÉRÉVILLE.
 BRIÈRE de BRIONVILLE, famille, 667.
 BRIÈRE de BRIONVILLE, Alexandre, François, 669.
 BRIÈRE de BRIONVILLE, Jeanne, Claude, née BERNARD, 13, 29, 39, 59-61, 587, 641, 645, 668-670, 672-674, 676, 677, 679.
 BRIONVILLE, [le sieur], 676.
 BRIQUET, 301.
 BROGLIE, Victor, duc de, 44, 120, 194, 654.
 BRON, Adélaïde, épouse MONTGOLFIER.
 BROSSIER, 521, 523, 525, 528.
 BROUASSIN, 160.
 BRULARD, Henry, 667, 680.
 BRUN, 104.
 BRUNET, Jean-Paul, 10, 398, 422, 512.
 BRUTUS, 312.
 BRUYS, Amédée, 337, 338, 346, 350, 389, 687, 698.
 BUCHEZ, Philippe, 31, 40, 508, 624, 642, 644, 683, 687, 691, 697, 702, 716.
 BUELLE, N., 149.
 BUGEAUD, Thomas, Robert, 657, 663.
 BUISSARD, E., 106.
 BUISSON, Louis, Médard, 410, 421, 687.
 BULOZ, François, 617, 685.
 BUONARROTI, Philippe, 30, 32, 33, 86, 93, 246, 248, 249, 301, 306-308, 311, 508, 649, 686, 687, 689, 692, 696, 715, 718, 721.
 BUREAU, Allyre, 112, 688.
 BURKHARDT, Johann, Ludwig, 617.
 [BURN ? ou BURU ?], 620.
 Burschenschaft, 221, 641.
 BUSTARRET, 127, 129-131, 138, 140, 141, 149, 688.
 BYRON, George, GORDON, Lord, 679, 680.
- *
- CABET, Céline, 696.
 CABET, Étienne, 9, 224, 324, 375, 458, 459, 464, 484-488, 513, 516, 527, 532, 540, 652, 683-685, 688, 689, 695, 696, 706, 707, 710.
 Cabétistes, 488, 501.
 CADEAU, Auguste, 503.
 CADIX, François d'Assises de BOURBON, duc de, 663.
 CAFFÉ, Pierre, 75, 688.
 CAILLARD, François, 503, 522, 524, 525, 529, 533, 537, 688.
 CAILLÉ, Adolphe, 302, 688.
 CAILLÉ, Pierre, 327-329, 688.
 CAILLIÉ, René, 620.
- CAÏN, 293.
 CALLIEN, 322, 334, 336, 338, 688.
 CALOT, 351.
 CALVIN, Jean, 539.
 CANARD, Edmond, 351.
 CANARD, Émile, 322, 328, 336, 338, 351, 688, 710.
Canard en colère (Le), 276.
Canard raisonnable et bavard (Le), 276.
Cancans (Les), 277.
 CANSON, Alexandrine BAROU de, née MONTGOLFIER, 228, 677-679.
 CANSON, Alexandrine BAROU de, née ROUX, 679.
 CANSON, Barthélemy BAROU de, 154, 228, 234, 646, 677-679.
 CANSON, Étienne BAROU de, 14, 60, 153, 154, 175, 179, 228, 229, 231, 233, 234, 474, 667, 674, 677-679, 708.
 CANSON, Étienne BAROU de, fils, 679.
 CANSON, famille BAROU de, 231, 667, 677.
 CANSON, frères, 678, 679.
 CANSON, Gabrielle BAROU de, née de LAMAJORIE, 678.
 CANSON, Jacques BAROU de, 678.
 CANSON, James BAROU de, 177, 234, 679.
 CANSON, Louis BAROU de, 678.
 CANSON, Louise BAROU de, née de LAMAJORIE, 679.
 CANSON, Nancy, BAROU de, épouse ROUX.
 CANTON, cf. CANSON, Étienne BAROU de.
 CANTREZ, 112, 688.
Canuts, 244, 255, 286, 650, 711.
 CAPELLE, Benoît, 105.
 Carbonaria, 32, 683, 694.
 Carbonaros, cf. Charbonnerie.
 CARDAILLAC, de, 138.
 CARDON de MONTIGNY, Joseph, 185, 205.
Caricature (La), 461, 711.
 CARLES, Alice, épouse FAGES.
 CARLES, Augusta, 377, 397, 440, 441, 479, 484, 660, 682, 688, 689, 696.
 CARLES, Claude, 377, 399, 400, 440, 441, 464, 479, 660, 689.
 CARLES, famille, 440, 481, 658, 662.
 Carlisle(s), 14, 95, 159, 175, 196-198, 215, 562, 685, 709.
 CARLOS, Charles de BOURBON-MOUNA, dit don, 95, 175.
 CARNOT, Hippolyte, 28, 301, 662, 689, 719.
 CARNOT, Lazare, 28, 668, 689.
 CARON, Jean-Claude, 17, 18, 24, 34, 40, 79, 80, 82, 87, 88, 102, 107, 113, 127, 166.
 CARON, Joseph, 40, 682, 689, 706.
 CARPENTIER, 692.

- CARRÉ, Frank, dit FRANK-CARRÉ, 373, 387, 394, 406, 410, 415, 457.
- CARRÉ, Jean, 503, 522, 523, 529, 537, 538, 689.
- CARRÉ, Narcisse, Épaminondas, 509.
- CARREL, Armand, 42, 43, 50, 88, 279, 301, 304, 309, 310, 645, 676, 683, 685, 689, 690, 692, 707, 718, 719.
- Casino démocratique, 706.
- CASTELBERT, L, 149.
- CATHERINE de MÉDICIS, 410.
- CATILINA, 469.
- Caucase, 617.
- CAUCHOIS-LEMAIRE, Louis, François, 681, 715.
- CAUCHY, 411, 415.
- CAUDOLLE, de, 66, 68.
- CAUNES, Auguste, fils, 689, 711.
- CAUNES, Auguste, père, 244, 301, 303, 689, 694.
- CAUSSIDIÈRE, Jean, 689.
- CAUSSIDIÈRE, Louis, Marc, 301, 685, 689, 703.
- CAVAIGNAC, Godefroy, 28, 32, 33, 36, 88, 99, 158, 180, 244, 301, 319, 493, 497, 650, 683, 689, 694, 697, 704, 706, 707, 711, 716, 719.
- CAVAIGNAC, Jean-Baptiste, 28, 689.
- CAVAIGNAC, Louis-Eugène, 689.
- CAVALIER, Jean, 617.
- CAYLUS, Ernest, 301, 689.
- Censeur européen (Le)*, 693.
- Censeur de Lyon (Le)*, 715.
- CHADAL, 112.
- CHAIGNEAU fils, Jean-Marie, CHAIGNEAU, dit, 166, 184, 689.
- CHAIGNEAUX, Louise, Julie, épouse BLANQUI.
- CHAIX, 112.
- CHAMAILLARD, 301.
- CHAMBORD, cf. BORDEAUX, duc de.
- Chambre
— des députés, 40, 41, 43, 45-51, 70, 81, 83, 85, 88, 98, 105, 109, 111, 114, 116, 118, 142, 164, 177, 178, 181, 197, 206, 208, 209, 212, 235, 254, 267, 273, 275, 280, 309, 311, 480, 481, 499, 560, 583, 597, 598, 630, 640, 642, 644, 646, 648, 654, 656, 662, 664, 682-685, 690, 694, 696, 698, 703, 707-711, 716, 719, 721.
— des pairs, 212, 217, 280, 304-306, 309-312, 332, 405, 597, 682, 685, 699, 720.
- Chambres (Les), 44, 47, 51, 93, 194, 273, 274, 280, 281, 309, 715.
- CHANAY, Philibert, 302, 689.
- CHANLON, 326.
- CHANTELAUZE, Victor de, 105.
- CHAPARRE, Pierre, Louis, 117, 689, 715.
- CHAPPART, 689.
- CHAPTAL, Jean, 324.
- CHAPUIS, Antoine, 341, 689.
- CHAPUIS, Pierre, Joseph, Abel, 689.
- CHARASSIN, Frédéric, 302, 689.
- Charbonnerie, carbonaros**, 29-33, 35, 40, 42-44, 53, 59, 60, 75, 82, 88, 218, 246, 312, 468, 472, 673, 681-683, 685-692, 697-700, 702, 707-709, 711, 714-719, 721.
- Charbonnerie réformée**, 688.
- Charbonnerie universelle démocratique**, 688.
- Charivari (Le)*, 543, 713, 715, 719.
- CHARLES II STUART, 42.
- CHARLES IV, 639.
- CHARLES X, 17, 41, 42, 45, 52, 54, 70-72, 74-76, 80, 103, 147, 155, 173, 175, 199, 209-212, 224, 243, 267, 272, 274, 574, 644, 646, 648, 684, 713.
- CHARLES, Jean, 344, 346, 377, 400, 409, 410, 414, 415, 421, 434, 481, 690, 712, 718, 721.
- CHARRAS, Jean-Baptiste, 690.
- CHARTON, Édouard, 301, 617, 690.
- CHAS, 301.
- CHATEAUBRIAND, René de, 41.
- CHAUVEY, Paul, 398, 457, 718.
- CHAUVINIÈRE, Léon de la, 411.
- CHEVALIER, Michel, 131, 633, 690.
- CHEVALIER, veuve, 653.
- Chevaliers de la foi**, 52.
- Chevaliers de la liberté**, 75, 692.
- Chine, 261, 598, 617.
- CHOISEUL, Claude Antoine Gabriel, duc de, 74, 76, 684.
- CICÉRON, 469.
- CLEMENCEAU, Georges, 16.
- CLÉMENT, P., 112, 690.
- CLÉMENT, A., 112, 690.
- COBDEN, Richard, 558, 683.
- COCHET, Auguste, dit fils, 322, 334, 690.
- COFFINIÈRES, 112.
- COLLET, Mathurin, 322, 338, 344, 350, 690.
- COLLINS, 328.
- COLOMBAT, Édouard, 424, 690.
- COMBES, Edmond, 620.
- Comité d'action (SDH)**, 245.
- Comité central (SDH)**, 245.
- Comité cosmopolite**, 688.
- Comité d'émigration des Polonais à Paris**, 225, 705.
- Comité des Écoles**, 36, 124, 125, 127, 128, 130, 131, 133, 151, 208, 218, 650, 688, 699, 702, 707, 708, 710, 712, 716.
- Comité espagnol**, 95.
- Comité invisible**, 689, 696, 711.
- Comité de la presse parisienne**, 709.
- Comité de réforme électorale**, 708.
- Comité des réfugiés piémontais**, 32.

- Comité de Secours pour les détenus politiques patriotes**, 245, 697, 699, 700, 719.
Commerce (Le), 717.
Commission des récompenses nationales, 689, 698, 700, 702.
Communautaire (Le), 690.
Commune Centrale des municipalités occultes, 32, 34, 689, 720.
Commune Sociale (La), 479.
Communistes, communisme, cf. aussi
 icariens, 486, 488, 502-505, 512, 513, 516,
 517-523, 526-529, 532-537, 550, 665, 684,
 688, 702, 706, 712, 718.
Communistes matérialistes, 662.
Compagnies franches, 683.
Compagnies nationales, 688.
COMPANS, Jean Dominique, 31, 59, 690.
COMPANS, Napoléon, Dominique, 31, 59, 690.
COMTE, Auguste, 31, 249, 301, 690.
Conciergerie, cf. prisons, Conciergerie.
CONDÉ, Henri I^{er} de BOURBON, prince de, 410.
CONDÉ, Louis II, prince de, dit le Grand, 691.
CONDÉ, Louis, Joseph, prince de, 680.
CONDILLAC, Étienne BONNOT de, 714, 716.
Congrégation, 52.
Conseil des Cinq-Cents, 29, 38, 668.
Conservateur (Le), 40.
Conservateurs, 681, 684, 692.
CONSIDERANT, Victor, 508, 688, 690.
CONSTANT, marchand de vin, 648.
CONSTANT, Benjamin, 36, 44, 80, 86, 98-100,
 642, 690, 708, 715.
Constitutionnel (Le), 42, 76, 158, 303, 570,
 582, 583, 683, 694, 698.
Constitutionnels espagnols, 95, 221.
COPENS, 302, 690.
CORALLI, Auguste, 302, 690.
CORBIÈRE, Jacques, Pierre, comte de, 126, 129.
CORBIÈRES, (de Perpignan), 302, 690.
CORBIOT, Eustache, 160, 161, 690, 698.
CORCELLES, Claude TIRCUY de, 28, 690.
CORMENIN, Louis de, 170, 181, 303, 309, 690,
 706, 710.
CORMIER, 112.
COSSE, 104.
COSTES, Jacques, 683.
COSTIS, Auguste, 398, 659, 672, 691.
COUGNY, Gaston, 667, 681.
COUMES, 112.
COUPVENT, 112.
COURIER, Paul, Louis, 191, 624.
Courrier français (Le), 42, 50, 59, 181, 484,
 497, 644, 645, 709, 714, 716, 718.
Courrier d'Indre-et-Loire (Le), 479, 482, 493,
 495, 509, 510, 558.
Courrier du Loir-et-Cher (Le), 489, 490, 500,
 551, 553, 554, 556, 558, 560, 566, 568, 570,
 572, 574, 575, 665, 700.
Courrier de la Moselle (Le), 686.
Courrier de la Sarthe (Le), 718.
COURTIN, Antoine, 364, 691.
COUSIN, Victor, 44, 47, 48, 312, 472, 683, 686,
 691, 702, 709, 714, 716.
COUTURE, 302.
CRAIPEAU, Yvan, 19, 63, 66, 93.
CRÉMIEUX, Adolphe, 309, 691.
CRÉPIN ou CRESPIN de LA RACHÉE, Louis, 185,
 205.
CRÉPU, Albin, 691.
CRÉPU, Alexandre, 302, 691, 716.
CREVAT, Victor, 321, 327, 335, 344, 388, 474,
 688, 691, 701, 713.
CRILLON, Louis de, 372.
Critique sociale, 291.
CROSS, 489, 551-553.
CUNY, veuve, 671.
CUVIER, Frédéric, 138, 694.
CUVILLIER, Armand, 681.
 *
DABRAY, Joseph, Séraphin, 38, 668, 691.
DAILLY, 570.
DAIN, Charles, 13, 17, 22, 483, 484, 486, 508,
 510, 522, 528, 530, 534, 535, 691.
DALLOZ, Désiré, 40, 688.
DAMAS, 112.
DAMIRON, Jean, Philibert, 44, 691.
DAMOCLES, 216.
DANTE, 287.
DANTON, Georges, Jacques, 82.
DANTON, Jean-François, 33-34, 36, 81, 82, 87,
 102, 127, 160, 229, 691, 709, 718.
DANVIER, G., 238, 308, 313, 448, 452, 671.
DARMÈS, Marius, Edmond, 658, 691, 692, 700,
 709, 718.
DARRIULAT, Philippe, 18, 257, 386, 704.
DAUMESNIL, Pierre, 267.
DAUMIER, Honoré, 461.
DAUNANT, baron, 387.
Dauphinois, 691, 698, 716.
DAVANCE, 685.
DAVID, 691.
DAVID, 619, 620, 624.
DAVID, imprimeur, 166.
DAVID d'ANGERS ; Pierre, Jean DAVID, dit, 398,
 464, 580, 619, 620, 624, 691.
DAVID de THIAIS ; Henri, Stanislas DAVID, dit,
 302, 310, 312, 692.
DAVIGNON, 307.
DAVIGNON, 414.
DAVIOT, Claude, 322, 328, 336, 338, 692.
DAVONNEAU, 487, 501.

- Décade philosophique (La)*, 717.
 DECAMPS, Alexandre, 306, 692.
 DECAUX, Alain, 13, 15, 59, 224, 251, 257, 431, 589, 600, 601, 608, 619, 667, 668, 670-675, 679, 680.
 DECAZES, Élie, duc de, 125, 387, 597, 640, 642.
 DÉDOUIS, 302.
Défenseur de l'Égalité (Le), 166.
 DEGEORGES, Frédéric, 302, 580-582, 630-636, 692.
 DEGORS, 112.
 DEHAUSSY de ROBÉCOURT, Jean-Baptiste FURSY, 188.
 DEJEAN, Benjamin, 44, 56, 472, 692.
 DEJUGE, 112.
 DELAÏTRE, 112.
 DELAMARE, Jules, 692.
 DELAMARE, médecin, 692.
 DELAMARRE, 302, 692.
 DELAPALME, Émile, 185-188, 201-203, 692.
 DELASSAULX, 112.
 DELAUNAY, Victor, 184, 185, 199, 203, 692.
 DELIGNY, Charles, 322, 334, 338, 692.
 DELON, Honoré, Édouard, 75, 692.
 DELORME, Pierre, 502, 503.
 DELSADE, Joseph, 387, 431, 433, 436, 439, 459, 462, 659, 692.
 DELSADE, Mme, 462.
 DELUSIER, Augustin, 502, 503.
 DELVINCOURT, Étienne, Claude, 56, 125, 692.
 DEMAY, F. D., 302, 311, 312, 692.
 DÉMÉTRIUS, 176, 179, 584.
 DÉMIER, Francis, 16, 19, 45, 671, 673.
Démocratie pacifique (La), 479, 508.
 DEMONS, 421.
 DEMONTRY, James, 302, 692.
 DEROUET, 112.
 DESBAINS, Sarah, 308, 692.
 DESHAIES, ou DESHAYES, 186, 203.
 DESJARDINS, Guillaume, 301, 692, 693.
 DESMOULINS, Louis, ou DUMOULIN, 501, 504, 693, 700.
 DESSOLLES, Jean, Joseph, Paul, Augustin, marquis, 642.
 DESTREM, 346.
 DESTUTT de TRACY, Claude, 120, 693.
 DEVILLE, Gabriel, 291.
 DEZAMY, Alexandre, Théodore, 712.
 DICKENS, Charles, 679.
 DIDIER, Jean-Pierre, 75, 640, 693.
Doctrinaires, 30, 44, 196, 197, 199-201, 681, 682, 695, 716.
 DOLLEY, Théophile, 301, 580, 598, 599, 602, 676, 693.
 DOLLEY, Mme Théophile, 599, 624.
 DOLLEY, veuve, née de L'AUBESPINE SULLY, épouse GARNIER.
 DOMMANGET, Maurice, 9-11, 27, 29, 66, 70, 72, 116, 162, 166, 179, 225, 246, 251, 257, 298, 308, 369-371, 373-375, 385, 412, 415, 423, 432, 433, 439, 448, 450, 452, 454, 455, 458, 464, 483, 485, 487, 489-491, 502, 515-517, 544, 545, 552, 554, 558, 565, 574, 580, 587, 667, 670-677, 679-681, 693.
 DON QICHOTTE, 624.
 DORNÈS, 302, 311, 312, 454, 693.
 DOUVRIER, 112.
 DOUX, Lucien, 429.
 DOUX, dit DOUX père, 372, 429.
 DOY, Pierre, 387, 686, 693, 708.
Droit (Le), 337.
 DROUET, Jacques, 322, 336, 693.
 DROUINEAU, lieutenant, 395, 397.
 DROUOT, 414.
 DRUY, Charles, 410, 411, 421, 693.
 DUBALLIN ou DUBALLEN, 322, 334, 338, 344, 346, 350, 693.
 DUBIEF, Lise, 11.
 DUBOIS, 351.
 DUBOIS, 533.
 DUBOIS, Alexis, 398, 659, 672, 693.
 DUBOIS, Antoine, baron, 138, 142.
 DUBOIS de LA LOIRE-INFÉRIEURE ; Paul, François DUBOIS, dit, 43, 44, 46, 56, 144, 177, 178, 472, 693.
 DUBOSC, Prosper, 333, 386, 389, 409, 411, 656, 686, 693, 697.
 DUBOUCHAGE, Gabriel, 310.
 DUBOURDIEU, Jean, 410, 421, 459, 460, 481, 659, 693.
 DUBOYS, cf. DUBOIS de LA LOIRE INFÉRIEURE.
 DUC, 302.
 DU CAMP, Maxime, 330, 594, 610, 667, 680.
 DUCHÂTEL, Tanneguy, 44, 56, 374, 424, 440, 472, 481, 558, 571, 575, 582, 613, 615, 616, 621-623, 624, 658, 659, 661, 693.
 DUEZ, Charles, dit Jeune, 159, 160, 694.
 DUEZ, frères, 159, 161, 690, 694, 698.
 DUEZ, Louis François, 159, 694.
 DUEZ, Pierre, dit aîné, 159, 160, 694.
 DUFAURE, Armand, 482, 694.
 DUFOUR, Guillaume, Henri, 562, 574, 633, 694, 710.
 DUFOUR, Louis, 660.
 DUFRASSE, Marc, 301, 334, 335, 694, 698, 710.
 DUGAS, Florent, 387, 397, 694.
 DUGIED, Pierre, 31, 40, 694, 702, 718.
 DUGROSFRÉ, Eugène, 410, 411, 421, 694.
 DUJARRIER, Louis, 322, 334, 338, 344, 350, 694.

- DULONG, François, Charles, 695.
 DUMAS, Alexandre, 102, 422, 699, 719.
 DUMÉNIL, 174.
 DUMÉRIL, Constant, 174, 694.
 DUMESNIL, Jules, 174, 694.
 DUMOULIN, cf. DESMOULINS.
 DUMOULIN, Évariste, 107, 694.
 DUNETON, Claude, 17.
 DUPAYRAT, Noël, 183.
 DUPETIT-THOUARS, Abel, 661, 663.
 DUPEUX, Georges, 555.
 DUPIN, André, 107, 108, 113.
 DUPONT de BUSSAC ; Jacques, François
 DUPONT, dit, 186, 187, 202, 301, 312, 373,
 397, 403, 404, 408, 421, 595, 602, 603, 604,
 617, 694, 704.
 DUPONT de l'EURE ; Jacques, Charles DUPONT,
 dit, 83, 95, 103, 106, 116, 118, 119, 194,
 196, 197, 235, 650, 688, 694, 705, 706, 708,
 711, 712, 721.
 DUPOTY, Michel, Auguste, 339, 488, 493, 497,
 512, 520, 631, 662, 693, 695, 696, 700, 701.
 DUPOUY ou DUPUY, Bertrand, 410, 421, 695.
 DUPRAT, Pascal, 306, 695.
 DUPUIS, Antoine, Victor, 322, 335, 338, 344.
 DUPUY, cf. DUPOUY.
 DURAND, Jacques, 503, 522, 523, 525, 527,
 529, 532, 536, 537, 695.
 DURAUD, 112.
 DUSOUCHE, 112.
 DUSSART, Hippolyte, 301.
 DUSSOUBS, Marcellin ou Martial ; Martial DUS-
 SOUBS-GASTON, dit, 326, 337, 389, 687,
 695.
 DUTEIL, 302.
 DUVERGIER de HAURANNE, Prosper, 44, 56,
 472, 558, 695.
 *
- Écho du Peuple de Poitiers (L')*, 688.
Écho des Travailleurs de Lyon (L'), 718.
Éclaireur du Dimanche (L'), 66, 68.
 EDER, Maurice, 322, 338, 344, 695.
 EFRAHEM, Joël, 340, 695.
Égalité (L'), 291.
 Égypte, 428, 653, 659.
 ÉLIE, Anne, Marie, née NAVET, 462, 696.
 ÉLIE, Charles, Étienne, 410, 411, 421, 439,
 450, 462, 658, 695.
Encyclopédie Nouvelle, 691.
 ENFANTIN, Barthélemy, Prosper, 93, 683, 696.
 ENGHEN, Louis, Antoine, Henri de CONDÉ, duc
 d', 680.
 Enseignement mutuel, 688, 703.
 ENTRAIGUES, Alexandre, Pierre, Amédée
 GODEAU d', 634.
 ÉPÉE, Charles Michel, abbé de L', 346.
- ESCADIER, 124.
 ESCULAPE, 293.
 Espagne, 31, 32, 43, 62, 69, 93, 95, 192, 208,
 219, 221, 284, 361, 364, 585, 596, 639, 641-
 645, 647, 659, 688, 707, 709, 714, 717, 721.
 ESPINOUSE, Jean, 410, 421, 696.
 ESPIRAT, Michel, 321, 322, 327, 338, 344, 688,
 696, 698, 701, 703.
 États-Unis, 704, 717, 719.
 ÉTAU, 340.
 ÉTAULES d', 112.
 Europe, 32, 44, 67, 91, 93, 106, 126, 137, 165,
 177, 196, 200, 207, 208, 218-220, 222, 223,
 233, 260, 262, 270, 353, 539, 549, 558, 559,
 572, 582, 617, 687, 703.
 ÉVANNO, Jean-Jacques, 410, 421, 696.
 ÉVERARD, 709.
 EYZERMANN, 336, 696.
 *
- FABAS, Théodore, 301.
 FABRE, Auguste, 33, 35, 74, 87, 120, 696.
 FABRE, frères, 33, 120, 154, 646, 648, 696.
 FABRE, Victorin, 120, 696.
 FAGES, Alice, née CARLES, 689.
 FAGES, Laurent, 372, 689, 696.
 FALSÈRE, [SALSÈRE, ?] Aimée, ou POIRE, 594,
 610, 611, 614, 677, 680,
 FARCONNET, Frédéric, 302, 696.
 FARCY, Jean-Claude, 19.
 FARGIN-FAYOLLE, Sébastien, 696.
 FAURE, Alain, 19, 24, 103, 245, 246, 681.
 FAVART, Firmin, 465, 466, 696.
 FAVERGES, marquis de, 39, 62-65, 68.
 FAVRE, Jules, 301-303, 306, 397, 453, 696.
 FAYARD, Pascal, 298, 324, 335, 337, 338, 344,
 346, 350, 696, 698.
 FAYOLLE, 322, 334, 336, 696.
 FAYOLLE, Sébastien, 696.
 FAZY, James, 562, 696, 719.
 Fédération avignonnaise, 686.
 Fédération bretonne, 693.
 Fédération des Justes, 682, 696.
 FELLEBERG, P. Emmanuel, von, 716.
 FÈMY, 302.
 FÉNELON, François, 346.
 FENET, 301, 697.
 FERDINAND I^{er}, 655.
 FERDINAND VII, 43, 95, 208, 639, 641, 643,
 653, 692, 709, 720.
 FERREY, Placide, 337, 338.
 FERRAND, 322, 326, 335, 338, 344, 695, 697,
 708.
 FERRARI, 708.
 FESTY, Octave, 199, 280.
 FEUTELER, 556.

- FIESCHI, Joseph, 81, 319, 320, 323, 330, 388, 416, 417, 654, 677, 680, 685, 687, 694, 695, 697, 702, 707, 708, 714, 715.
Figaro (Le), 713.
Fils du Diable, cf. **Société des...**
 FLEURANS, 112.
 FLOCON, Ferdinand, 16, 28, 93, 301, 493, 497, 565, 580, 663, 697.
 FLON, 570.
 FLORÉAS, 149.
 FLOTARD, Jacques, Thomas, 40, 642, 644, 683, 697, 702.
 FLOTTE, Benjamin, 325, 409, 411, 431, 434, 440, 446, 450, 459, 479, 658, 684, 697, 704, 719.
 FLOTTE, Benoît, 697.
 FOCILLON, Auguste, 410, 421, 697.
 FOMBERTEAUX, Antoine, 389, 409, 423, 453, 697.
 FOMBERTEAUX, fils ; Eugène, FOMBERTEAUX, dit, 389, 423, 656, 658, 683, 684, 687, 690, 697, 702.
Fondateur (Le), 689.
 FONTAIN, Me, 362.
 FORTIN, 501, 697.
 FORTOUL, Hippolyte, 301, 697.
 FORTOUL, J.-J., 302, 697.
 FOURIER, Charles, 9, 346, 697.
Fouriéristes, 298, 322, 693.
 FOURM, François, 19, 459, 465, 502.
 FOURNIER, Charles, E., 112.
 FRADIN, Henri, Modeste, 75, 697, 716.
Franc Patriote (Le), 166, 181.
France centrale (La), 517.
France maritime (La), 423, 427, 699.
 FRANCFORT, 117, 698.
 FRANCK, avocat, 707.
 FRANCK-CARRÉ, cf. CARRÉ, Franck.
 FRANÇOIS, 165.
 FRANÇOIS, 327, 698.
 FRANÇOIS, Ferdinand, 311, 312, 698.
 FRANQUE, 301.
Fraternité (La) (de 1841), 700.
Fraternité (La) (de 1845), 515, 700, 717, 718.
 FRAYSSINOU, Denis, 52, 98, 115.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, 219.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, 659.
 FROUSSARD, 301, 698, 718.
 *
- GABRIEL, 159, 160, 698.
 GADEBOIS, 701.
 GADON, 302.
 GAÏA, 471.
 GAILLARD, 434.
 GALANTE GARRONE, Alessandro, 30, 32, 86, 698.
 GALLOIS, Napoléon, 693.
 GALLOIS, pension, 641.
 GALOIS, Évariste, 173, 698.
 GAMBIN, 389, 698.
 GAMBON, Charles Ferdinand, 10, 698.
 GANDANIÈRE, 340.
 GARNIER, Aglaé, née BLANQUI, 22, 39, 365, 369, 418, 579, 580, 587-594, 641, 657, 667-676, 680.
 GARNIER, Charles, dit aîné, 158, 698.
 GARNIER, frères, 698, 704, 707.
 GARNIER, Inès, Aglaé, 594, 675, 676, 680.
 GARNIER, Jenny, 594, 675, 676.
 GARNIER, Joseph, 22, 62, 365, 369, 379, 389, 392, 398, 412, 413, 416, 418, 457, 579-581, 592-594, 596, 597, 604-628, 657, 667, 671-676, 680.
 GARNIER, Jules ; Jean-Joseph, dit, 676.
 GARNIER, père, 676.
 GARNIER, Marie, 676.
 GARNIER, Mme, veuve DOLLEY, 676.
 GARNIER, Théodore, Alexandre, 158, 160, 698, 705.
 GARNIER, Zoée, 675.
 GARNIER de KERNUAULT, Édouard, 112.
 GARNIER-PAGÈS, Louis, 95, 180, 301, 303, 310, 698.
 GARROT, 186, 203.
 GASPARD, 429.
 GASPARDIN, Adrien de, 361, 364, 365.
 GAUJA, Raymond, 43, 95, 361, 362, 364-366, 647, 673, 675, 698, 711, 717.
 GAUJOUX, 432, 446, 448.
 GAULP, (capitaine), 543.
 GAVARRET, 112.
 GAY, Augustin ou Eugène, 322, 334, 338, 344, 346, 698.
 GAZARD, 311, 312, 698.
 GAZARD, Joseph, Auguste, 698.
Gazette des Écoles, 685, 694.
Gazette de France (La), 141, 277.
Gazette des Tribunaux, 301, 303, 304, 306, 308, 309, 311, 319, 337, 345, 385, 387, 398, 399, 409, 417, 654, 691, 698, 704, 721.
Gazette vaudoise (La), 717.
 GECHTER, 159, 160, 161, 698.
 GEFFROY, Gustave, 9, 164, 165, 224, 257, 372, 373, 425, 431, 435, 506, 510, 589, 600, 601, 631, 667, 668, 671-674, 680.
 GENDARME, 112.
 GÈNES (République de), 93, 94, 96.
 GENET, 112.
 GÉNIN, Félix, 321, 337, 338, 345, 346, 350, 698.
 GEOFFROY, Jean, 322, 338, 374, 509, 699.
 GEORGES IV, 643.

- GÉRARD, Benjamin, Stanislas, 410, 421, 684, 699.
- GÉRARD, Étienne, Maurice, 74, 76, 177, 648, 651, 654.
- GERVAIS, François Guillaume, 184, 186, 188, 189, 203-205, 301, 303, 312, 699.
- GESLAIN, François, Hippolyte, 694.
- GHERARDESCA, Ugolin, 287.
- GIL BLAS de SANTILLANE, 192.
- GIFFART, 302.
- GIRARD, défenseur des accusés d'avril, 302.
- GIRARD, personnalité tourangelles, 487.
- GIRARD, Fulgence, 127, 129-131, 138-141, 146, 301, 376, 377, 423-436, 439-447, 452, 479, 491, 600, 601, 609, 659, 660, 699.
- GIRARDIN, Émile de, 617, 689, 718.
- GIRAUD, Jean, Vincent, 687.
- GIRAY, Paul, 716.
- GIROD de l'AIN ; Jean-Louis, Jean-Louis
GIROD, dit, 30, 178, 313.
- Girondins, 28, 29, 38, 93, 497-499, 667, 668.
- GISQUET, Henri, 228, 266, 272, 274, 280, 281, 296, 313, 320, 699.
- Glaneuse (La)*, 715.
- GLECH, Alexandre, 101.
- Globe (Le)*, 17, 22, 30, 33, 35, 43, 44, 46, 47, 49, 51, 56, 93, 98, 100, 102, 104, 105, 107, 114, 125-133, 138, 141-151, 155-161, 178, 472, 475, 583, 647-649, 683, 691-693, 695, 706, 712, 715, 714.
- GOBERT, G., 149.
- GODARD Charles, Bruno, 377, 410, 421, 429, 436, 452, 459, 481, 631, 659, 699.
- GODON, 337, 340, 342, 349.
- GODOY, Manuel de, 639.
- GORGONES, (Les), 565.
- GOSSEZ, Rémi, 11, 19, 162, 245.
- GOUBIN, Charles, 40, 699, 712, 717.
- GOUGAIN, 112.
- GOÛIN, 493.
- GOUTÉ, Édouard, 489, 554-556, 665, 699.
- GOUVION SAINT-CYR, Laurent, marquis de, 642.
- GRACCHUS, Tiberius, 316, 324, 328, 332, 333, 343.
- GRACQUES, 251, 286, 293.
- GRAFFIN, 487, 501, 699.
- GRANDMÉNIL, S., R., P., 493, 697.
- GRANGER, Charles, 301, 699.
- GRANGER, Ernest, 11, 291, 699.
- GRANDJONC, Jacques, 497, 499.
- GRAUCHER, 323.
- GRAUX, François, 322, 334, 338, 344, 350, 699.
- GRAVELOT, 40.
- Grèce, 31, 62, 63, 647, 685.
- GRÉGOIRE, Nicolas, 387, 397, 699, 719.
- GRÉGOIRE VII, 249, 262.
- GRÉGOIRE XVI, 218.
- GRENET, 341.
- GRÉVY, Jules, 397, 713, 714.
- GREY, Charles, 147, 220, 222.
- GRIVEL, Étienne, 322, 335, 338, 344, 350, 699.
- GROS, Antoine, 185, 186.
- GROUBENTAL, Charles, 489, 490, 558, 700.
- GROUVELLE, Laure, 482, 509, 656, 662, 700, 701.
- GROUVELLE, Philippe, 301, 310, 700.
- Guadeloupe, 456, 459, 460, 508.
- GUERNON-RANVILLE, Magloire de, 105.
- GUICHENÉ, 302, 700.
- GUICHON, 322, 334, 338, 344, 346, 350, 700.
- GUILBERT, Grégoire, 387, 700.
- GUILLAUME, Louisa, 594.
- GUILLAUME I^{er}, roi des Pays-Bas, Grand duc du Luxembourg, 177, 219.
- GUILLAUME II, ex-prince d'ORANGE, 143.
- GUILLAUME III d'ORANGE-NASSAU, roi d'Angleterre, 42.
- GUILLAUME LE TACITURNE ; GUILLAUME III d'ORANGE-NASSAU, dit, 410.
- GUILLAUME IV, 222, 649, 657.
- GUILLAUMIN, Urbain, 676, 683.
- GUILLEMIN, Jean-Baptiste, 389, 410, 424-426, 433, 479, 600, 658, 687, 700.
- GUILLEMIN, Mme, 423, 426, 429, 433, 442, 608, 615, 616, 618, 621, 624, 700.
- GUILLET, Jean-Baptiste, 502, 503, 512, 527, 528, 537, 700.
- GUILLON, 138.
- GUINARD, Auguste, 81, 99, 244, 301, 328, 329, 493, 683, 689, 700, 719.
- GUIRAL, P., 10.
- GUIZOT, François, 41, 44, 120, 194, 244, 273, 482, 498, 499, 558, 560, 562, 568, 569, 572, 582, 635, 652, 656, 658, 664, 665, 694, 695, 709, 716, 718.
- GUZMAN, duc d'OLIVARES, Gaspar, comte de, 192.
- *
- HABERT, Pierre, 501, 504, 693, 700.
- HABSBURG-LORRAINE, Marie-Louise de, 638.
- HADOT-DESAGES, Louis, Ambroise, 247, 296, 298, 301, 313, 315, 329, 700.
- HALLET, 112.
- HALLOT, Jean, Jules, 322, 338, 700.
- HALOT, Jules, Étienne, 700.
- HAMON, Léo, 9.
- HARDENBERG, Karl, August, Prinz von, 639.
- HARDY, 204.
- HAUCŒUR, 325.
- HAUSSEZ, Charles d', 105.
- HAUSSMANN, Eugène, 49, 53, 700.

- HAUTERIVE, 302, 700.
 HEINE, Heinrich, 221.
 Helvétie, cf. Suisse.
 HELVÉTIUS, 624.
 HÉLY d'OISSEL, Ardon, Patrocle, Frédéric, baron, 641, 672.
 HÉLY d'OISSEL, Frédéric, Victor, 321, 324, 325, 335, 336.
 HENDRICK, Joseph, Hippolyte, 377, 410, 421, 425, 429, 433, 460, 659, 700.
 HENRI II, 410.
 HENRI IV, 181, 372.
 HENRI IV (de Germanie), 262.
 HENRI V, cf. BORDEAUX, duc de.
 HENRY, Joseph, 662.
 HERAKLES, 472.
 HERBILLON, Augustin, 502.
 HERBULET, Jean, Nicolas, 410, 411, 421, 439, 659, 701.
 HERBULET, François, Nicolas, 701.
 HERFORT, François, Joseph, 322, 338, 701.
 HERHAN, L. E., 315, 681, 701.
 HÉRODE, 625.
 HINGRAY, Charles, 268, 701.
 HOEFER, docteur, 667.
 Hollande, 219, 639, 649, 651.
Homme libre (L'), 389, 656, 658, 705.
 Hongrie, 221.
 HONTANG, Félicien, 322, 336, 701.
 HOOD, Charles, 101.
 HOUDIN, François, 486, 488, 489, 502-505, 513-515, 521-523, 525, 527, 528, 530, 533, 537, 547, 550, 701.
 HUART, Jean-Baptiste, 410, 421, 701.
 HUBER, Aloysius, 378, 431, 433, 439, 450, 452, 460, 481-483, 488, 502, 508-513, 516, 528, 529, 631, 635, 656, 658, 661, 662, 681, 695, 700, 701, 707, 708, 710, 713, 718.
 HUBERT, Constant, 410, 421, 433, 448, 459, 509, 658, 661, 701, 707.
 HUBERT, Jean-Louis, 88, 184, 201, 206, 650, 701.
 HUBIN de GUER, Joseph, 321, 322, 327, 335, 338, 344, 388, 474, 691, 696, 701, 713.
 HUGO, Victor, 9, 15, 374, 397, 398, 428, 580, 675, 678.
 HYGONNET, Guillaume, 702.
 *
- Icariens**, 459, 486-488, 502-504, 683-686, 688-689, 693, 695, 700, 705.
Idéologues, 693, 716, 717, 719.
Illustration (L'), 718.
 IMBERDIS, 302.
 IMBERT, 706.
Impartial du Nord (L'), 479.
 Inde, 617.
Intelligence (L'), 404, 409, 421, 656, 704.
 Irlande, 147.
ISABELLE II d'Espagne, 95, 653, 663.
 Israël, 356.
 Italie, 32, 93, 133, 218-221, 468, 585, 639, 651, 657, 665, 680, 687, 688, 702, 717.
 *
- JACOB, 458-463.
 JACOB, 589.
 JACOB, Eugénie, 589.
 JACOB « le bibliophile », Sébastien Paul
 LACROIX, dit, 328, 340, 459, 589, 702.
 JACOB, M., 718.
Jacobins, 17, 18, 75, 687, 703, 705.
 JACQUEMART, Albert, Charles, Jacques, 680.
 JACQUEMART, Auguste, 431, 484, 509, 602, 606-615, 619, 621, 624, 626, 628, 659, 677, 680.
 JACQUEMIN, cf. JACQUEMART, Auguste.
 JACQUES II STUART, 42.
 JACQUINOT-GODARD, 185, 201-204, 337.
 JAFFRENOU, 309, 312, 702.
 JAGLIN, François, 75, 702.
 JARASSE, Jean-Marie, 377, 481, 660, 702.
 JARDIN, André, 44, 51.
 JARRE, Paulc, 93, 667, 668.
 JARS, Gabriel, 108.
 JASSERAND, 323, 702.
 JEANBERNAT, 112.
 JEANJEAN, J. F., 372, 377, 397, 402, 452, 454, 459, 464, 479, 483, 484, 512.
 JEANNE, Eugène, Charles, 228, 702.
 JÉSUS-CHRIST, 248, 249, 251, 262, 264, 286, 289, 293, 358, 715.
Jeune Europe (La), 706.
Jeune France (La), 712.
Jeune Italie (La), 218.
Jeune Pologne (La), 706.
Jeune Suisse (La), 574, 681, 710.
 JOANINI, 389, 697, 702.
 JOINVILLE, 329, 330, 682.
 JOLY, Henry, 302, 480, 481, 493, 595, 702.
 JOLY ou JOLLY, Jean, 503, 522, 523, 528, 532, 537, 702.
 JOMINI, Antoine, Henry, 622, 628.
 JON ou JOU, Auguste, 503, 528, 537, 702.
 JOSÉPHINE, impératrice, née TASCHE de LA
 PAGERIE, veuve de BEAUHARNAIS, 638.
 JOTTRAND, Lucien, 706.
 JOUBERT, Nicolas, 40, 179, 642, 698, 702.
 JOUBERT, Pierre, Mathieu, 702.
 JOUBERT, Claire, 683.
 JOUFFROY, Théodore, 44, 46, 49, 56, 57, 472, 691, 702.
Journal d'Avranches (Le), 423, 436, 658.
Journal d'Indre-et-Loire, 493, 508.

- Journal de la Société de morale chrétienne*, 690.
Journal de Paris (Le), 50.
Journal des Débats, 141, 144, 150, 228, 255, 266, 558, 560, 572, 716.
Journal des Économistes, 667, 676.
Journal des Électeurs, 717.
Journal du Commerce (Le), 50, 59, 645.
Journal du Département, 493.
Journal du Loir-et-Cher, 517, 529.
Journal du Loiret, 630, 662.
Journal du Peuple (Le), 333, 386, 442, 479, 512, 654, 693, 695, 704, 713.
Journal libre de l'Isère (Le), 691.
 JOVIAL, 339.
 JUHAULT, Alexandre, 127, 129-131, 138, 140, 141, 148, 149, 184, 203, 702, 716.
 JUDAS, 263.
 Judée, 264.
 JUILLET, 112.
 JULLIEN, avocat, 535.
 Junte de libération de l'Italie, 688.
 JUPITER, 228, 372, 453.
 Juste milieu, 196, 197, 217, 232, 233, 695.
 *
 KAUFMANN, 302.
 KANT, Emmanuel, 31.
 KERSAUSIE, René GUILLARD de, 245, 246, 692, 702.
 KUSCINSKI, A. 667.
 *
 LABORDE, Alexandre de, 105, 107, 162, 210, 703.
 LABUSSIÈRE, Janine, 17, 19, 24, 485, 487, 491, 506, 693.
 LACAMBRE, Bérangère, née BARRELIER, 674.
 LACAMBRE, fille de Bérangère, épouse SOUTY.
 LACAMBRE, Louis, Antoine, 243, 370, 371, 385, 455, 592, 674.
 LACOUTURE, Victor, 503.
 LACROIX, Paul, Cf. JACOB, Sébastien.
 LAFAYETTE, Georges MOTIER de, 116.
 LAFAYETTE, Gilbert MOTIER de, 27, 28, 32-36, 54, 74-76, 81, 83, 85-88, 93, 95, 99, 102, 103, 106, 116-120, 122, 129, 180, 192, 194, 197, 212, 235, 642, 646, 648-650, 654, 682, 684, 688, 690, 695, 696, 701, 703, 704, 706, 712-714, 717-719.
 LA FERRONNAYS, Pierre, Marie FERRON de, 62, 66.
 LAFFITTE, 112.
 LAFFITTE, Jacques, 47, 74, 107, 113, 126, 177, 178, 181, 194, 197, 210, 212, 243, 273, 648, 688, 703, 708.
 LAFFLISE, Camille, 302, 703.
 LAFLEUR, entreprise, 704, 711, 721.
 LAFONTAINE, Jean de, 624.
 LAFOSSE, Françoise, épouse SERRE.
 LAGARDE, 112.
 LAHAUTIERE, Richard, 700.
 LA HODDE, Lucien DELAHODDE, dit de, 59, 296, 320, 681, 703.
 LAINÉ, 642.
 LAISSAC, Gustave, 302, 703.
 LALANNE, Chrétien, 112., 703
 LALLEMAND, Nicolas, 30, 40, 98, 127, 134, 642, 682, 703, 709.
 LALOT, 330, cf. HALLOT.
 LAMAJORIE, comte de, 175, 679.
 LAMAJORIE, Gabrielle de, épouse CANSON.
 LAMAJORIE, Louise de, épouse CANSON.
 LAMARQUE, Maximilien, comte, 74, 83, 162, 192, 227, 228, 244, 652, 681, 683, 688, 698, 703, 707.
 LAMARTINE, Alphonse de, 397, 453, 683.
 LAMBERT, Jean, 503, 528, 537, 538, 703.
 LAMBERT, Melle, 325, 704.
 LAMBRON, Léon, 503, 528, 537, 703.
 LAMENNAIS, Félicité, Robert de, 248, 249, 301, 310, 386, 493, 703, 713.
 LAMIDEY, 158, 704.
 LAMJET, 302.
 LAMIEUSSENS, Eugène, Louis, 322-324, 330, 331, 333-337 342-344, 350, 356, 388, 453, 455, 701, 704.
 LAMOUREUX, 393.
 LAMY, Paul, 127, 129-131, 138, 140, 149, 704.
 LONDON, 302.
 LANDRIN, Émile, 302, 704.
 LANGLOIS, 373.
 LANJUINAIS, Paul, Eugène, 310.
 LAPEYRE, Alexandre, 704.
 LAPEYRE, Louis, Auguste, Aristide, 127, 129-131, 138, 140, 141, 149, 155, 158, 651, 704.
 LAPONNERAYE, Albert, 257, 302, 303, 319, 386, 404, 656, 704.
 LARDON, Pierre, 328, 389, 685, 704, 713.
 LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, François, Alexandre, Frédéric, duc de, 41, 646.
 LA ROCHEFOUCAULD, Frédéric, Gaëtan, marquis de LIANCOURT, 662.
 LA ROCHEJACQUELEIN, Henri, Auguste, Georges, marquis de, 480.
 LAROMIGUIÈRE, Pierre, 707, 716.
 LARONDE, Mme, née BARRELIER, 674.
 LAROUSSE, Pierre, 667, 671.
 LASIMONE MENU, Madeleine, 325, 332, 704.
 LASSIS, 183, 185.
 LATOUR, 104, 704.
 LATRADE, Louis CHASSAGNAC de, 302, 704.

- LATTA, Claude, 9, 10, 304, 371, 376, 386, 393, 425, 432, 435, 443, 463, 661.
- LAUDRIN, avocat, 346.
- LAUNOIS, Pierre-Paul, dit Chasseur, 660, 704.
- LAURAS, avocat, 713.
- LAURENT, 325, 704.
- LAURENT de L'ARDÈCHE ; Paul, Marie, Mathieu LAURENT, dit, 302, 704, 714, 715, 718.
- LAURENT dit du VAR, 698.
- LAUZE de PERRET, Claude, Romain, 498.
- LAVASSIÈRE, 112.
- LE BARZIC, Jean-Baptiste, 387, 397, 704.
- LEBATARD, Jules, Isidore, 158, 160, 694, 704.
- LEBEAU, 138.
- LEBEUF, Louis, 322, 330, 334, 336, 705.
- LEBLANC, 450, 660, 663.
- LEBON, Charles, 645, 705.
- LEBON, Napoléon, 88, 244, 245, 247, 301, 650, 689, 692, 705.
- LEBON, Olympe, 645.
- LEBRET, Baptiste, 503, 529, 537, 705.
- LEBRETON, Auguste, 503, 529, 537, 705.
- LEBRETON, Émile, 302, 705.
- LECOMTE, François, 503, 505, 529, 532, 537, 705.
- LECONTE, Henri, 320, 705.
- LECOMTE, Minor ; Christophe LECOMTE, dit, 389, 705.
- LECOMTE, Pierre, 662.
- LECONTE de ROUJON, 554.
- LECOURT, 432.
- LEDRU, Charles, 302.
- LEDRU-ROLLIN, Auguste, 302, 453, 493, 558, 565, 658, 664, 695, 697, 705, 714.
- LEDUC, L.-T., 302, 705.
- LEDUC, Martin, 503, 529, 532, 537, 538, 705.
- LEFEBVRE, Jacques, 165, 705.
- LEFEVRE, libraire, 458, 464.
- LEFEVRE, Louis, 344, 705.
- LEGANE fils ; François LEGANE, dit, 502, 503.
- LEGANE père ; François LEGANE, dit, 502, 503.
- LEGENDRE, Joseph, 302, 705.
- Légions révolutionnaires, 320.
- Légitimistes, 155, 196, 215, 217, 228, 268, 381, 361, 366, 679, 694.
- LEGOFF, 690.
- LEHÉRICY, Joseph, 410, 421, 705, 707.
- LELARGE, 590.
- LELARGE, Mme, 587, 589, 590.
- LELASSEUX, 112.
- LELEWELL, Joachim, 128, 225, 645, 705.
- LEMAIRE, Éloi, 138, 718.
- LEMAÎTRE, Frédéric, 461.
- LEMÉNEREL ou LEMENUÉL, 322, 336, 706.
- LEMIÈRE, Jean-Louis, 387, 706.
- LEMIRE, 322, 336, 706.
- LEMIRE, Louis, 706.
- LENGLIER, 112.
- LENNOX, comte, 660, 719.
- LENOBLE, 691.
- LE NUZ, Dominique, 11, 15, 16, 18, 24, 36, 91, 252, 379, 490.
- LÉOPOLD I^{er} de SAXE-COBOURG, 177, 651.
- LEPAGE, 324, 333, 370, 385, 400, 409, 418.
- L'ÉPÉE, abbé Charles de, 346.
- LE PELETIER de SAINT-FARGEAU, 469, 474.
- LEPRÊTRE, René, 502, 503, 512, 516, 526, 532, 537, 706.
- LEREUIL, 302.
- LERME, Francisco, duc de, 192.
- LEROI ou LEROY, Jean-Baptiste, 503, 528, 529, 537, 706.
- LEROI, Jules, dit Pluton, 720.
- LEROUX, Jules, 302, 706.
- LEROUX, Pierre, 43, 44, 45, 47, 56, 93, 100, 107, 131, 302, 472, 509, 511, 660, 706, 718.
- LESAGE, Alain René, 192.
- LESERRURIER, 340, 706.
- LESMARRES, Joseph, 335, 706.
- LÉTENDARD, 138.
- LEUCHTENBERG, Auguste, Charles, Eugène, Napoléon, duc d'EICHSTADT, prince de, 143, 638.
- LEVASSEUR, Francis, 715.
- LEVASSEUR, René, 715.
- LEVAVASSEUR, libraire, 183.
- LEVAYER, Denis, François, 684, 697, 699.
- LEYTEL, 461.
- HERBETTE, Jacques, 480, 481, 662, 706.
- LHÉRITIER, Eugène, 302, 303, 309, 335, 694, 699, 706.
- LHOMMEAU, Arsène, 502, 706.
- L'HOMMEDÉ, Edmond, 431, 442, 446, 450, 462, 463, 509, 673, 680.
- Libéral du Nord (Le)*, 707.
- Libérateur (Le)*, 22, 179, 181, 235, 243, 247, 248, 250, 251, 253, 257-260, 266, 272, 275-277, 280, 283, 291, 328, 333, 339, 341, 508, 653, 681.
- Libéraux*, 14, 16, 34, 41, 43, 44, 47, 60, 74, 79, 82, 89, 93, 94, 98, 138, 192, 197, 219, 221, 233, 243, 258, 272, 686, 688, 702-704, 711, 713, 716, 718, 719.
- Liberté (La)*, 275.
- LICHTENBERGER, Louis, 302, 706.
- LIÉNARD, 112.
- LIGUORI, Alphonse, Marie de, 563.
- Ligue des Justes, 409.
- Ligurie, 16, 27, 31, 32, 34, 84-86, 93, 472, 649, 672.
- LIMEUR, 343.

- LIMPÉRANI, Joseph, Antoine, 694.
 LION, 112.
 LION, cf. LYON.
 LIONNE, P. 707.
 LISBONNE, Auguste, 322, 330, 334, 336, 338, 343, 706.
 LIVERPOOL, Robert, Banks, Jenkinon, comte, 639.
 LOBEAU, Georges de, 266, 706, 714.
 LOMBARD, Honoré, dit Charles, 410, 421, 683, 684, 686, 687, 694-697, 699-701, 705-707, 710, 711-713, 718-721.
 LONGUET, Jules, 387.
 LOUBENS, 112.
 LOUIS XIV, 37, 546.
 LOUIS XVI, 39, 74, 150, 387, 498, 693, 703.
 LOUIS XVIII, 42, 43, 50, 108, 146, 208, 597, 703, 709.
 LOUIS-PHILIPPE I^{er}, 42, 74, 81, 86, 95, 106, 113, 114, 116, 133, 143, 177-182, 199, 210, 212, 214, 216, 220, 253, 267, 273, 277, 280, 319, 366, 374, 388, 397, 457, 459-461, 512, 561, 581, 582, 598, 631-633, 648, 652, 656, 658, 662-664, 682, 688, 691, 703, 705, 708, 717, 719.
 Louisiane, 711.
 LOUVEL, Louis, Pierre, 642.
 LUBONIS, 64, 67.
 LUCAS, 625.
 LUCAS, Charles, 443, 625, 660, 707.
 LUCAS, Claude ou Victor (?), 324, 326, 327, 336, 347, 352, 707.
 LUTHER, Martin, 539.
 LYON, Charles, 322, 329, 335, 338, 341, 344, 346, 350, 706, 707.
 *
- MACAIRE, Robert, 461, 631.
 MACÉ, commandant de, 65.
 MACHIAVEL, Nicolas, 680.
 MADET, Charles, 229, 473, 691, 707.
 MADOUË, 336, 707.
Magasin pittoresque (Le), 617, 620, 678.
Magasin universel (Le), 678.
 MAGENDIE, François, 364, 707.
 MAHÉ, 657, 717.
 MAHUL, Alphonse, Jacques, 479, 707.
 MAILLARD, cultivateur, 415.
 MAILLARD, substitut, 502, 514, 515, 550.
 MAILLEFER ; Daniel, Pierre MARTIN, dit, 301, 303, 685, 707.
 MAISONS, Nicolas, Joseph, 647.
 MAISTRE, Joseph de, 683.
 MAITRON, Jean, 253, 667, 681.
 MALAUCÈNE, comte de, 65.
 MALLET, 112.
 MALET, général, 469, 638.
- MALIBRAN, La, 153.
 MALTHUS, Robert, 44, 45, 676.
 MAME, 493.
 MANUEL, Jacques-Antoine, 642, 703, 707, 721.
 MARACHE, 550.
 MARAT, Jean-Paul, 316, 689.
 MARCHAIS, André, 681, 709, 718.
 MARCHAL, horloger, 268.
 MARÉCHAL, 411, 709.
 MARESCAL, Eugène, 387, 707.
 MAREY, 112.
 Marianne (La), Mouvement de, 703.
 MARIAU, 487, 501, 707.
 MARIE, Pierre, Thomas, 302, 509, 707.
 MARIE-ANTOINETTE, 676.
 MARIE-CHRISTINE, de BOURBON-SICILE, 653.
 MARMONT, Louis VIESSE de, 47, 75, 155.
 MARNIER, 160, 707.
 Maroc, 582.
 MARRAST, Armand, 301, 493, 558, 566, 662, 664, 683, 691, 695, 699, 707, 717.
 MARTIGNAC, Sylèvre GAY de, 42, 62, 94, 115, 235, 646, 686, 691, 702, 712.
 MARTIN, Pierre, Noël, 387, 410, 423, 432, 433, 442, 446, 450, 459, 685, 706, 707, 716.
 MARTIN (de Tours), 524.
 MARTIN du NORD ; Joseph MARTIN, dit, 560, 582, 632.
 MARTIN de STRASBOURG ; Édouard MARTIN, dit, 403, 708.
 MARTIN-BERNARD, cf. BERNARD, Martin.
 MARTINAULT, 302, 708.
 MARTINAULT, É., 302, 708.
 MARTINAULT, Étienne, 708.
 Martinique, 285, 292.
 MARULAZ, 112.
 MARX, Karl, 250, 646, 706.
 MASSA, Ruffin, Castus, 38, 668, 708.
 MASSIN, Jean, 16, 39, 53, 59, 60, 641, 643, 645, 647, 672, 679, 680, 717.
 MASSU, 112.
 MATHÉ, Félix, 33, 34, 59, 95, 122, 473, 474, 674, 675, 679, 708.
 MATHIEU de le DRÔME ; Antoine Philibert MATHIEU, dit, 431, 443, 458-462, 479, 481, 658, 662, 708.
 MATHIEU d'ÉPINAL ; Joseph MATHIEU, dit, 431, 443, 458-462, 479, 481, 658, 662, 708.
 MATHIEU, ébéniste, 325, 326, 335, 708.
 MATHIEU, Pierre, 708.
 MATTHEY, Philippe, 19, 245, 681.
 MAUBLAN ou MAUBLANC, 127, 129-131, 138, 140, 141, 149, 152, 155, 158, 651, 708.
 MAUGER, 138.
 MAUGUIN, 688, 703.
 MAULY, 336.

- MAYER, Daniel, 409.
 Mayotte, 659.
 MAZÉ, Hippolyte, 673.
 MAZÉ, Jeanne, Isabelle, Marie, née BLANQUI, 673.
 MAZEAU, 691.
 MAZZINI, Giuseppe, 653, 681, 688, 706, 717.
 MÉDICIS, Catherine de, cf. CATHERINE de MÉDICIS.
 MÉDUSE, la, 565.
 MÉGNÉ Jean, 502, 503.
 MÉHÉMET, ALI, 424, 428.
 MEILLARD, Alexandre, 708.
 MEILLARD, Jean, Georges, 686, 693, 708.
 MEINADIER, Ernest, 112, 708.
 MELLINET, 706.
 MENA, cf. LASIMONE MENU.
 MÉNARD, 112.
 MENDÈS, 112.
 MENOTTI, Céleste, 687.
 MERCIER, 138.
 MERCIER, 434.
 MERCIER, Louis, Sébastien, 316, 708.
Mercur (Le), 690.
 MEREAU, 326.
 MÉRILHOU, Joseph, 22, 28, 29, 40, 59, 107, 126, 141, 296, 298, 321, 327, 329, 330, 331, 334, 344, 352, 372, 373, 378, 381, 385, 387, 388, 392, 399, 406, 409, 411, 454, 456, 595, 648, 659, 672, 684, 692, 696, 698, 708.
Messenger (Le), 66, 694, 720.
Messenger de Marseille (Le), 66.
Messenger des Chambres (Le), 142.
Messenger patriote de l'Est (Le), 693.
 METTERNICH, Klemens von, 133, 146, 220, 639.
 MEUNIER, François, 388, 656, 684, 687, 704, 708, 720, 721.
 MIALON ou MIALLO, Antoine, 387, 397, 709.
 MICHEL de BOURGES ; Louis, Chrysostome MICHEL, dit, 301-304, 307, 309, 310, 312, 691, 709, 717.
 MICHEL Mme, 716.
 MICHELET, Jules, 23, 58, 307, 678.
 MIE, Auguste, 166, 224, 313, 340, 704, 709, 715.
 MIENNE-SAINT-FIRMIN, 716.
 MIÉROLAWSKI, Louis, 567, 709.
 MIGNET, Auguste, 42, 43, 47, 59, 74, 709, 715.
 MIGUEL 1^{er} de BRAGANCE, 177.
 MINA, François ESPOZ y, 95, 709.
Minerve (La), 40, 690, 694, 714.
 MINOS, 453.
 MIRALT, 343.
 MIRAY, 685.
 MISLEY, 687.
 MIRON de L'ÉPINAY, 518.
 MITHIERS, 302.
 MOLÉ, Mathieu, 374, 656, 664.
 MOLINARI, G. 594, 667, 676.
 MOLINIER, Sylvain, 70.
 MOLITOR, 344.
 MOLLIER, Jean-Yves, 10, 19, 24, 42, 137, 142, 175, 290, 297, 428, 453, 459, 508, 681.
 Monarchistes, 43, 44, 47, 74, 80, 87-90, 106, 196, 197, 208, 209, 248, 251, 583, 682, 684, 688-690, 696, 716.
 MONCEY, Adrien de, 106, 709.
 MONGEAL, 112.
Moniteur (Le), cf. *Moniteur Universel* (Le).
Moniteur des faubourgs (Le), 689.
Moniteur Républicain (Le), 389, 409, 423, 458, 463, 631, 658, 684, 687, 697, 698, 700, 705, 721.
Moniteur Universel (Le), 46, 49, 108, 130, 164, 173, 280, 321, 337, 420, 585, 631, 681.
 MONNIER, 717.
 Montagnards, 29, 38, 84, 93, 247, 499, 500, 585, 661, 667, 687, 689, 706, 709, 712, 715.
 MONTALIVET, Camille BACHANON, comte, 397.
 MONTBEL, Isidore BARON de, 105.
 MONTGOLFIER, Adélaïde de, 14, 15, 18, 58, 60, 91, 153, 154, 162, 172, 175, 177, 179, 197, 227, 228, 230-232, 234, 238, 239, 243, 247, 253, 269, 276, 277, 389, 584, 585, 617, 645, 649, 667, 677-680.
 MONTGOLFIER, Alexandrine de, épouse BAROU de CANSON.
 MONTGOLFIER, Émilie de, épouse BODIN.
 MONTGOLFIER, Étienne de, 60, 228, 677, 678.
 MONTGOLFIER, famille, 174, 231, 234, 646, 647, 667, 677-679.
 MONTGOLFIER, frères, 677, 678.
 MONTGOLFIER, Joseph de, 677.
 MONTGOLFIER, Marie, Adélaïde, née BRON, 175, 239, 677, 678.
 MONTPENSIER, Antoine, Marie, Philippe, Louis d'ORLÉANS, duc de, 663.
 MONTPENSIER, Marie-Louise, née BOURBON, duchesse de, 663.
 MOORE, Thomas, 680.
 MORAND, 302, 709.
 MORAND, Jean-Pierre, 709.
 Morée, 27, 31, 42, 62, 66, 646, 647, 672, 712.
 MOREY, Pierre, 319, 705, 709.
 MORHÉRY, Louis, Adolphe, Napoléon ROBIN de, 33, 34, 35, 36, 74, 81, 83, 85-87, 102, 116, 120, 122, 124, 126, 127, 646, 650, 709, 716, 717.
 MORLOT, François, Nicolas, Madeleine, 22, 487, 490, 502, 506, 507, 709.

- MORTEMART, Casimir, Louis, Victurnien de
ROCHECHOUART, prince de TONNAY-
CHARENTE, duc de, 74.
- MORTIER, Édouard, Adolphe, Casimir, Joseph,
654.
- MOULIN, avocat, 302, 709.
- MOULIN, 701.
- MOULINES, Eugène, 410, 411, 414, 415, 709.
- MOURON-DÉTAULES, 112.
- MOUSSE, Paul, 329, 709.
- MOUTEAU, 556.
- Mouvement (Le)*, 715.
- MULET, cf. MULETTE.
- MULETTE ou MULLETTE, Félix, 322, 338, 344,
710.
- Municipalités occultes**, 32, 34, 689, 714, 717-
719.
- MÜNSTER, Arno, 11.
- MÜNZER, Thomas, 539.
- MURAINY, 127, 129-131, 138, 140.
- MURAT, Joachim, 639, 641, 697.
- *
- Nain Jaune (Le)*, 720.
- NAINTRE, Ludovic, 302, 710.
- NAINTRE, Louis, François, Jean-Jacques, 710.
- NAPIAS, 127, 129-131, 138, 140, 141, 149, 710.
- NAPOLÉON I^{er}, 29, 40, 108, 135, 143, 208, 232,
195, 469, 470, 583, 638-640, 644, 658, 668,
669, 671, 672, 679, 690, 693, 694, 703, 709.
- NAPOLÉON II, François, Charles, Joseph,
Napoléon BONAPARTE, duc de REICHSTADT,
dit le Roi de Rome, dit aussi, 638, 668, 704.
- NAPOLÉON III, 10, 37. Cf. aussi à BONAPARTE,
Louis Napoléon.
- National (Le)*, 42, 43, 49, 50, 74, 76, 113, 130,
155, 157, 159, 181, 234, 277, 279, 308, 319,
375, 423, 430, 442, 493, 558, 566, 571,
648, 662, 676, 683-685, 689, 690, 695, 697,
698, 700, 703, 704, 707, 709, 710, 711, 714,
717, 719, 720.
- National de l'Ouest (Le)*, 317.
- NAVET, Marie, épouse Élie.
- NEMOURS, Louis, Charles, Philippe
d'ORLÉANS, duc de, 143, 177, 371, 598,
711.
- NEMOURS, Victoria, duchesse de, née SAXE-
COBOURG GOTH, 598.
- NÉTRÉ, Louis, Gabriel ou Jean, 322, 338, 344,
385, 411, 710.
- NEWCASTLE, duc de, 222.
- Nice, Comté de, 16, 27, 28, 31, 32, 37, 38, 42,
62-68, 86, 93-97, 472, 641, 667- 669, 691.
- NICOD, 688.
- NICOLAS I^{er} PAVLOVITCH, 219, 270, 645.
- NOËL, 112.
- NOUGUÈS, Pierre, Théophile, Louis, 18, 22, 28,
30, 34, 37, 227, 243, 268, 296, 377, 381,
387, 396, 402, 418, 431, 450, 459, 467, 472-
474, 476, 490, 658, 663, 677, 686, 706, 710,
712, 713, 716.
- NOUGUIER, Pierre, Charles, 387, 410.
- Nouvelle Minerve*, 717.
- NOYER, Prosper, M., 693.
- *
- OCHSENBEIN, Ulrich, 574, 665, 710.
- ODILON-BARROT, cf. BARROT, Odilon.
- OHIER, 112.
- OLIVARÈS, Gaspar de, cf. GUZMAN, 192.
- OLIVIER, Théodore, 112, 710.
- OMBARDROS, 326.
- ORANGE, prince d', cf. GUILLAUME II.
- ORDINAIRE, 112.
- Orléanistes, 30, 43, 44, 47, 74, 75, 98, 197,
671, 677, 695.
- ORLÉANS, Antoine, Marie, Philippe, Louis, d',
cf. MONTPENSIER, duc de.
- ORLÉANS, Ferdinand, Philippe, duc de
CHARTRES, puis d', 369, 454, 561, 656, 660.
- ORLÉANS, Henri, Eugène, Philippe d',
cf. AUMALE, duc d'.
- ORLÉANS, Louis, Charles, Philippe, d',
cf. NEMOURS, duc de.
- ORLÉANS, Louis-Philippe d', cf. LOUIS-
PHILIPPE I^{er}.
- ORLÉANS, Louis-Philippe, Albert
d', cf. PARIS, comte de.
- OSBORNE, 572.
- ODART, 324, 325.
- ODOT, 59, 645, 677.
- *
- PAGÈS, 112.
- PAGÈS, J., 112.
- PAGÈS, Jean Pierre, 632.
- PAGET, 336, 710.
- PAGET, Amédée, 710.
- PAGNERRE, Laurent, Antoine, 570, 710, 713.
- PALIOPY, 372.
- PALLANCHON, Louis, 322, 326, 328, 329, 338,
341, 342, 351, 710.
- PALMERSTON, Henry, Temple, vicomte, 428,
573, 655, 663.
- PANCE, 302, 710.
- PANCKOUCKE, Charles, Joseph, 46, 706.
- PAQUERET, 330.
- PARFAIT, Noël, 309, 329, 710.
- PARIS, Louis-Philippe d'ORLÉANS, comte de,
561.
- Parti des anarchistes**, 416.
- Parti blanquiste**, 10, 15.
- Parti constitutionnel**, 44.

- Parti de la Résistance**, 120, 194, 196, 197, 243, 370.
- Parti du Mouvement**, 82, 83, 113, 177, 196, 197, 210, 243.
- PASCAL, 63.
- PASQUIER, Denis, baron, 23, 305, 309, 319, 387, 394, 398, 409, 410, 597.
- PASSY, Antoine, 482, 711.
- PASSY, Hippolyte, 482, 598, 711.
- PASTOUREL, 112.
- PATISSIER, Joseph, 410, 421, 711.
- Patrie (La)*, 479, 632.
- Patriote (Le)*, 707.
- Patriote de l'Allier (Le)*, 715.
- Patriote des Alpes (Le)*, 695, 696, 716.
- Patriote de la Meurthe (Le)*, 716.
- Patriote du Puy-de-Dôme (Le)*, 720.
- PAULIN, Jean-Baptiste, Alexandre ou Nicolas (?), 43, 698, 711, 717.
- PAYS, 112.
- Pays-Bas, 264.
- Pays légal, 167, 194.
- PAZ, Maurice, 10, 11, 12, 14, 29, 59, 276, 306, 398, 422, 610, 667, 670, 671, 674, 675.
- PEEL, Sir Robert, 647, 655, 659.
- PELLICO, Silvio, 425, 445.
- PELLIER, 330.
- PELLION, Colonel, 720.
- PELLOUTIER, Fernand, 317, 711.
- PELLOUTIER, Léonce, 251, 317, 587, 655, 711.
- PELLOUTIER, Maurice, 317.
- PÉNARD, 117, 707, 711, 716.
- PEPE, Guglielmo, 643.
- PÉPIN, Florent ou Florentin, 23, 319, 320, 321, 330, 331, 335, 373, 388, 416, 417, 654, 655, 685, 705, 707, 711, 714.
- PÉPIN, Veuve, 705.
- PERIER, Casimir, 34, 74, 120, 155, 162, 178, 181, 194, 196, 197, 200, 204, 210, 224, 243, 266, 276, 648, 650, 652, 699, 703, 707, 708, 714, 717.
- PERIER, famille, 272.
- PERIER, Joseph, 138, 711.
- PÉRIER, Michel-Ange, 302, 303, 689, 711.
- PERREGAUX, Jeanne, Frédéric, comte de, 703.
- PERREUX, Gabriel, 313, 681.
- PERRIO, 112.
- PERROUX, Claude, 667.
- PERSIL, Charles, 138, 141, 154, 159, 160, 180, 711.
- PESSON, 302, 711.
- PETÉTIN, Anselme, 277, 711.
- PETIT, Auguste, 660.
- PÉTREMAN, Émile-Léger, 410, 411, 421, 446, 520, 658, 711.
- Peuple souverain (Le)*, 707.
- PEYRONNET, Pierre, Denis de, 41, 105, 711.
- Phalange (La)*, 710.
- Phalanges démocratiques**, 320, 411, 459, 682, 684, 712, 721.
- Phalanstères**, 346.
- Phalanstériens**, 508, 534, 535, 688, 691.
- Phare de la Loire (Le)*, 317.
- PHILIPPE III, 192.
- PHILIPPE IV, 192.
- PHILIPPET, Firmin, 387, 711.
- PHILIPPON, Charles, 317, 461, 711.
- PIE VII, 52, 638, 639, 640.
- PIERRE, Saint, 360.
- PIÉFORT, François, 410, 711.
- Piémont, 22, 32, 37, 42, 62, 93-97, 472, 641, 681.
- PIERAY, 112.
- PIERNÉ, Aimé, 387, 712.
- PILATE, Pons, 625.
- PLAGNIOL, Eugène, 184, 203, 712, 714.
- PLATON, 174.
- PLAUTIER, 336, 712.
- PLOCQUE, Jean ou Jules, Alexandre, 33, 34, 42, 66, 67, 69, 84, 87, 88, 125, 127-131, 138-140, 142, 148-152, 155, 158, 162, 228, 276, 302, 322, 330, 331, 344, 346, 474, 647, 649, 650, 651, 712, 716, 717.
- PLOCQUE, Jean, Louis, 150, 712.
- PLUTARQUE, 629.
- POIRE, Aimée, cf. aussi FALSIÈRE, 330, 594, 610, 611, 614, 677, 680.
- POLIGNAC, Jules de, 42, 43, 45, 50, 75, 105, 113, 120, 646, 692, 703, 709, 719.
- Pologne, 32, 124, 128, 133, 146, 192, 200, 218-221, 224, 225, 233, 268-270, 387, 411, 566, 567, 584, 585, 639, 645, 649, 650, 662, 663, 682, 684, 705, 721.
- POLYANTHE, 461.
- POMARÉ IV, 499, 661.
- POMARET, 112.
- POMMARD, François, 503, 529, 537, 538, 712.
- POMMIER, Jean, 40, 712, 717.
- PONS, 414, 712, 713.
- PONTCHARRAT, 323, 333.
- PONTOIS, 302.
- PONTUS, ou Mme, 505, 521, 523, 533, 536, 547.
- Populaire (Le)*, 324, 516, 652, 654, 681, 688, 713, 720.
- Populaire de 1841 (Le)*, 487, 516, 658, 696, 701.
- PORTALIS, Joseph, Marie, comte, 66, 68, 435, 712.
- PORTALIS, Auguste, Melchior, baron de, 235, 712.

PORTIER, Jean-Baptiste, 322, 334, 338, 344, 712.

Portugal, 177, 284, 585.

Positivisme, 249.

POTTIER, Eugène, 720.

Précurseur (*Le*), 277.

PRÉVOST, cf. PRUVOST, 712.

PRÉVOT, Raymond, 184.

PRIOT, 330.

Prisons, 9, 10, 43, 49.

Prisons :

Belle-Ile, 10, 37, 43, 376.

Blois, 489, 550-553, 665.

Caserne des Carmes, 668.

Clairvaux, 10, 49, 550, 701, 720.

Conciergerie, 36, 148, 152, 305, 398, 421, 422, 431, 596, 599.

Doullens, 327, 422, 431, 476, 479, 484, 487, 502, 506, 507, 509, 511, 512, 520, 526, 557, 633, 658, 681, 683-687, 691-697, 699-707, 710-713, 715, 718-721.

Fontevault, 361-363, 365, 366, 550, 601, 657, 672-675, 698, 704.

Fort de Ham, 274, 632, 662.

Fort du Taureau, 10.

Hôtel des Fermes, 668.

La Force, 36, 47, 127, 138, 148-160, 256, 277, 278, 324, 398, 421, 599, 668, 694, 698, 704.

La Roquette, 421.

Les Madelonnettes, 421, 720.

Mont-Saint-Michel, 9, 13, 15, 23, 36, 373, 376, 380, 410, 420, 422-453, 458, 460-467, 373, 474, 479-481, 489, 497, 502, 509, 511, 520, 526, 541, 581, 584, 595, 596, 598-631, 633, 661-663, 673-675, 682, 684-687, 689, 690, 692, 693, 695, 697, 699, 700-702, 704, 705, 798, 710, 711, 716, 718, 719, 721.

Pensylvanie, pénitencier, 508.

Petit-Luxembourg, 305, 684.

Sainte-Pélagie, 10, 18, 159, 160, 161, 170, 172, 175-177, 179, 184, 224, 238-240, 258, 301, 303, 321, 327, 328, 332, 344, 366, 421, 454, 653-655, 682, 683, 690, 6921, 694, 698-700, 704-712, 715, 718.

Saint-Vaast de Douai, 719.

Tours, hospice, 13, 23, 379, 482-484, 496, 497, 500, 502, 506, 509-515, 520, 541, 542, 581, 630, 663, 680, 699-701.

Tours, pénitencier, 379, 479, 480, 482, 491, 508, 509, 512, 663, 701.

Tours, prison, 17, 508, 509, 663, 695, 717, 720, 721.

Versailles, 224, 227, 235, 238, 328, 339, 686.

Vincennes, 105.

PRITCHARD, George, 499, 501, 662, 663.

Pritchardistes, 703, 705, 706, 711, 714..

Procès :

des accusés d'avril 1834 (6 février 1835-22 janvier 1836), 257, 301-309, 313, 319-321, 325, 332, 387, 453, 654, 683, 689, 710, 720, de Blois (26-29 avril 1847), 13, 17, 482, 484, 508, 512, 509, 517-549, 558, 664, 684-686, 688, 689, 691, 693, 695, 700-703, 705, 706, 712, 713, 717, 720.

de Bourges (2 avril 1849), 453.

du « canon » de BÉRAUD (16 mai 1840), 409, 431, 684.

du complot de décembre 1837 (A. HUBER) (25 mai 1838), 509, 701, 718.

des Défenseurs des accusés d'avril 1834 (29 mai-4 juin 1835), 22, 23, 33, 248, 249, 309-313, 321, 454, 587, 595, 654, 682, 685, 686, 688, 689, 691-693, 696, 698, 699, 704-706, 708, 709, 7112, 714, 716-720.

de détention d'armes (MATHIEU D'ÉPINAL, 3 juillet 1840), 431.

des Dix-neuf (6-15 avril 1831), 33, 35, 36, 179, 256, 266, 650, 652, 681, 682, 686-689, 698, 700, 702-705, 707, 712, 715, 716, 719.

du Droit d'association (15 décembre 1832), 652, 686, 689, 692, 697, 702, 712, 715, 720.

des Écoles (Conseil académique, 22 janvier 1831), 138-150.

de fabrication de cartouches (29 septembre 1836), 337, 687, 696, 698.

FIESCHI-PÉPIN (30 janvier-15 février 1835), 319, 702, 706.

de Grenoble, (incidents de mars, 5-7 juillet 1832), 227, 683.

d'inculpés de décembre 1830 (7 et 8 avril 1831), 150, 684, 719.

des journées de juin 1832 (31 juillet-22 décembre 1832), 652, 682-685, 690, 702, 707.

des journées de mai 1839, première catégorie (11 juin-12 juillet 1839), 296, 387-397, 675, 682, 686, 692-694, 699, 700, 704, 706, 707, 711, 712, 715, 721.

des journées de mai 1839, seconde catégorie (15 décembre-30 janvier 1840), 22, 319, 409-422, 595, 596, 607, 671, 672, 677, 682, 683, 686, 687, 690, 693-697, 699, 701, 705, 707, 709-711, 713, 717.

du *Moniteur républicain* (premier, 7-11 juin 1839), 389, 423, 658.

du *Moniteur républicain* (second, 29-30 novembre 1839), 423, 458, 658.

des mutuellistes de Lyon, (5-9 avril 1834), 332.

des poudres (entier, août-octobre 1836), 249, 296, 319, 321-360, 369, 387-389, 454,

- 672, 682, 686, 689, 695, 701, 702, 705, 712, 713, 715, 716, 720, 721.
des poudres (première instance, 2-10 août 1836), 321-336, 656, 681-684, 686-688, 690, 692-704, 706-708, 710, 712, 713, 715, 717, 720, 721.
des poudres de la rue Dauphine (25-29 septembre 1836), 337, 656.
des poudres (procès d'appel, 17-23 octobre 1836), 22, 253, 31, 337-360, 418, 508, 656, 683, 684, 686, 687, 694-696, 698-701, 712, 713, 715, 717, 720, 721.
des poudres de 1838 ou affaire RABAN (18 octobre-30 janvier 1839), 389.
des Quatre ministres de CHARLES X (15-21 décembre 1830), 80, 102, 103, 105, 711.
des Quatre sergents (août-septembre 1822), 30, 686, 699.
QUÉNISSET (18 novembre 1841), 377, 512, 660, 695, 702.
des Quinze (10 décembre 1831-12 janvier 1832), 18, 32, 58, 89, 164, 166, 183-206, 235, 238, 244, 251, 254, 255, 268, 303, 337, 473, 650, 652, 681, 682, 686, 687, 689, 692, 699, 701, 702, 712, 714, 715, 719, 720.
de la SAP (2 octobre 1830, 11 août 1832), 696, 701.
de Tours et Orléans (1^{er}-17 mars 1847), 502-505, 664, 685, 686, 688, 689, 693, 695, 700-703, 705, 706, 712, 713, 716, 717, 720..
des Vingt-Sept (11-12 décembre 1933), 246, 652, 694, 710, 714.
- PROCUSTE, 548.
Producteur (Le), 31, 683, 718.
Progrès du Pas-de-Calais, 582, 630, 631, 635.
PROMÉTHÉE, 467.
Propagande démocratique, 328, 340, 700.
Propagateur du Pas-de-Calais, 630, 692.
PROUDHON, Pierre, Joseph, 497, 688, 712.
PRUDON, 112.
Prusse, 220, 221, 428, 639, 659, 663.
PRUVOST, Nicolas, Augustin, 327, 712.
PYAT, Félix, 493, 713.
PYOT d'ÉRÉVILLE, Élisabeth, née BRIÈRE de-BRIONVILLE, 378, 641, 667, 677.
PYOT d'ÉRÉVILLE, François, 677.
- *
- QUARRÉ, abbé, 653, 712, 713.
QUARRÉ, Alexandre, Basile, Louis, 410, 414, 415, 421, 713.
QUÉNISSET, 377, 461, 512, 631, 634, 660, 695, 696, 704, 713.
QUENTIN, François, 503, 713.
QUETIN, Denis, Désiré, Amable, 322, 338, 344, 350, 713.
QUETIN, Jacques, Robert, 715.
- QUIGNOT, Pierre, Louis, Rose, 370, 371, 385, 410, 414, 415, 421, 431, 433, 436, 446, 459, 464, 466, 652, 659, 661, 713.
QUINET, Edgar, 678, 713.
Quotidienne (La), 55, 277.
- *
- RABAN, 328, 389, 409, 455, 656, 687, 692, 693, 704, 713.
RABIER, cf. ROBIER.
RADIEUX, cf. BADIEUX.
RAISANT, Alexandre, 322, 335, 336, 338, 344, 389, 454, 455, 695, 704, 706, 710, 711, 713.
RAISON, 338, 344, cf. RAISANT.
RANC, Arthur, 373, 407.
RAOULX, Marius, 40, 714, 717.
RASPAIL, Eugène, 654, 714.
RASPAIL, François, Vincent, 32, 84, 88, 164, 166, 180, 184, 186-189, 203-205, 206, 244-247, 276, 302, 304, 310, 312, 317, 319, 581, 583, 588, 650, 651, 653, 683, 689, 691, 705, 714, 715, 719, 720.
RAYNAL, Guillaume, 316.
RAYNAUD, Marie, Hélène, 667, 679.
RAYNEVAL, Gérard de, 66.
RAYSON, 334, 336, cf. RAISANT.
Réactionnaires, 37, 39, 41, 42.
RÉCAMIER, Joseph, Anthelme, 41, 646.
RECURT, Adrien, 306, 309, 319, 328, 493, 714.
Réformateur (Le), 246, 304, 306, 309, 310, 343, 654, 683, 695, 702, 703, 714.
Réforme (La), 304, 374, 434, 463, 479-484, 486, 491, 493, 495, 497, 508, 512, 558, 567, 571, 630, 660, 662, 663, 689, 691, 695, 697, 702, 713, 714.
RÉGNAULT, 112.
REGNAULT, Élias, 562, 570, 572, 714.
REGNAULT, Jean-Baptiste, 679.
REGNIER, 112.
RENGY, Pierrette, 684.
REID, Thomas, 716.
RÉJOUX, 112.
RÉMOND, René, 197.
RÉMUSAT, Charles de, 17, 44, 47, 49, 56, 74, 364, 424, 472, 658, 683, 695, 702, 703, 714.
RÉMUSAT, Mme de, née de LASTEYRIE, 714.
RENAUD, Albert, 715.
Républicains, 15, 17, 18, 23, 28, 29, 30, 32-34, 37, 43, 44, 47, 52, 74, 79, 80-83, 85-91, 93, 95, 103, 106, 113, 127, 128, 138, 159, 162, 166, 172, 173, 178, 179, 183-186, 192, 196, 208, 210, 212, 214, 216, 220, 222, 228, 232, 243, 245, 247-250, 252, 258, 261, 268, 272, 298, 301, 302, 305, 306, 309, 311-315, 317, 320-322, 332, 339, 341, 361, 366, 369, 373, 376, 388, 411, 458, 486, 488, 670, 681-683, 685, 687-693, 695-714, 719, 721.

- Républicain (Le)*, 697.
 REQUIER, 112.
 RESSIGAC, 452, 479, 714.
Réveil de l'Ain (Le), 687.
Révolution, 32.
Révolution (La), 164, 165, 277, 696, 712, 716, 719.
Révolution de 1830 (La), 164, 165, 277, 696, 712, 716, 719.
Révolutionnaires, 15, 16, 18, 27-32, 34, 35, 37, 38, 41, 42, 44, 45, 50, 51, 53, 55, 79, 81-84, 88-90, 94, 127, 178, 195, 197, 208, 210, 212, 213, 217, 219-221, 223, 244-247, 249, 251, 252, 267, 269, 369, 370, 371, 372, 374-376, 378, 486, 487, 684, 704, 718.
Revue américaine, 689.
Revue britannique, 617, 620, 628.
Revue du Cher, 685, 709.
Revue des Deux-Mondes, 617, 678, 685.
Revue encyclopédique, 714.
Revue française, 695, 718.
Revue indépendante, 660, 687, 695.
Revue nationale, 683.
Revue de Paris, 680, 713, 718.
Revue du progrès, 404, 617, 685, 720.
Revue républicaine, 306, 682, 683, 685, 692, 700, 715, 719.
Revue Rétrospective, 453, 617, 620, 711, 715, 718.
 REY, Joseph, Philippe, Étienne, 364, 714.
 REYBAUD, Louis, 718.
 REYNAUD, Jean, Ernest, 302, 310, 714.
 RHADAMANTE, 453.
 RIBEYROLLES, Charles de 697.
 RICARD-FARRAT, Eugène, 166, 714.
 RICARDO, David, 45.
 RICHARD, 112.
 RICHELIEU, Emmanuel du PLESSIS, duc de, 40, 125, 642.
 RIDAL, Fulgence, 699.
 RIEGO y NUNEZ, Rafael del, 208, 643, 689, 714.
 RILLIEUX, Norbert, 184, 186, 715.
 RION, Adolphe, 313, 715, 716.
Risorgimento, 665.
 RITTIEZ, François, 74, 181, 301, 302, 309, 689, 715.
 RIVAIL, Jean-Louis, 184, 715.
 RIVAIN, Eugène, 160, 715.
 RIVET, 112.
 ROBERT, Adolphe, 667, 681.
 ROBERT, Adrien, 322, 323, 328, 336, 338, 344, 684, 702, 715.
 ROBERT, Théophile, 302, 715.
 ROBERT du VAR ; ROBERT, dit, 511, 715.
 ROBESPIERRE, Maximilien, 44, 249, 262, 316, 668, 685, 686, 689, 705.
 ROBIER ou RABIER, 322, 327, 336, 338, 344, 346, 654, 684, 715.
 ROBIN, cf. MORHÉRY.
 ROBQUET, Paul, 307.
 ROCHE, Achille, 33, 47, 229, 715.
 RODDE, Victor, 274, 715.
 RODIÈRES, 302.
 ROGER, archevêque, 287.
 ROGRON, Joseph, André, 605.
 ROGUIN, 112.
 ROLLAND, 112.
 ROSSET, 640.
 ROSSI, Pellegrino, comte, 695.
 ROUANET, 183, 315.
 ROUDIL, Louis, 387, 410, 426, 432, 439, 450, 458, 459, 661, 685, 708, 715.
 ROUET, Alexandre, 302, 716.
 ROUET, L., 716.
 ROUHIER, Auguste, 117, 127, 129-131, 138-141, 697, 716.
 ROUSSEAU, Jean-Jacques, 31, 249, 262, 474, 507, 611, 624.
 ROUSSEL, 461, 462.
 ROUSSEL, 674.
 ROUSSELLE, Joseph, 130, 138, 140.
 ROUX, 313, 716.
 ROUX-LAVERGNE, Pierre, Célestin, 508, 624, 691, 716.
 ROUX Alexandre, 678.
 ROUX Alexandrine, épouse BAROU de CANSON.
 ROUX Nancy, née BAROU de CANSON, 679.
Royalistes, 40, 51, 52, 89, 90, 176, 196, 197, 210, 215-218, 220, 221, 693, 709, 716.
 ROYER, 341.
 ROYER, Antoine, 503, 529, 532, 537, 716.
 ROYER, Eugène, 503, 529, 537, 538, 716.
 ROYER, Jean, 341, 716.
 ROYER, Victor, 340, 716.
 ROYER-COLLARD, Pierre, Paul, 44, 194, 702, 716.
 ROZÉ, Mme, 720.
Ruche parisienne (La), 678, 679.
 RUDE, Fernand, 32, 33, 85.
 RUSSELL, John, 663.
 Russie, 219, 221, 268, 269, 294, 428, 584, 585, 617, 639, 645, 647, 653.
 *
 SACHÉ, Adolphe, 503, 528, 537, 538, 716.
 SAINT-AMAND, 461.
 SAINT-EDME ; Edme, Theodor BOURG, dit, 178, 717.
 SAINT-EVE, 178.
 SAINT-EVRE, 178.
 SAINT-FIRMIN, Lucien de, 81, 100, 116, 117, 124, 716, 716.
 SAINT-JUST, Antoine, 263, 316.

- SAINT-LAURENT de, 112.
 SAINT-MARCEL, Mme, 239.
 SAINT-MARC-GIRARDIN, 255, 716.
 SAINT-OUEN, Adolphe de, 302, 716.
 SAINT-ROMME, Henri, 302, 716.
 SAINT-SIMON, Henri de ROUVROYE de, 31, 44, 131, 249, 302, 683, 689.
 Saint-simoniens, saint-simonisme, 31, 44, 107, 131, 137, 142, 290, 298, 322, 528, 683-685, 687, 690, 692, 698, 715, 718.
 SAINTE-MARIE, cf. SANTA-MARIA.
 Sainte-Pélagie, cf. prisons.
 Sainte Vierge (La), 543.
 SALVERTE, Eusèbe de, 656, 716.
 SAMBUC, Jules, Théophile, 33, 34, 36, 80, 81, 83, 86, 87, 100, 113, 117, 120, 122, 124, 127, 129-131, 134, 138-142, 144, 148, 152, 160, 648, 649, 651, 681, 686, 712, 716, 717.
 SAMPOIL, 33, 36, 87, 102, 127, 717.
 SAND, George, 304, 311, 631, 660, 705, 709, 717.
 Sans-culottes, 29.
 SANTA-MARIA, Uranie, née BLANQUI, 39, 579, 587, 588, 639, 645, 670, 672, 674, 676, 677, 679, 708.
 SANTERRE, 325, 344, 717.
 SAP, cf. Société des Amis du Peuple.
 Sardaigne, 37, 38, 65, 68, 69, 641, 667, 668.
 SARDE ou SARDES, Louis, 503, 528, 537, 538, 717.
 SARRANS, Jean, Bernard, 35, 74, 277, 717.
 SARRUT, Germain, 178, 309, 312, 687, 707, 717.
 SAUGÉ, Guillaume, 75.
 SAUNIÈRES, 302.
 SAUTELET, Philippe, 43, 698, 711, 717.
 SAUTERRO, 344, 717, cf. SANTERRE.
 SAVARY, 515.
 SAVARY, Gabriel, 414, 717.
 SAVARY, Michel, 302, 311, 515, 700, 717.
 Savoie, 32, 33, 37, 85, 86, 681, 688, 699.
 SAXE-COBOURG GOTHA, Victoria de, cf. duchesse de NEMOURS.
 SAY, Alfred, 45, 673, 717.
 SAY, Horace, 657, 717.
 SAY, Jean-Baptiste, 45, 59, 643, 673, 694, 717.
 SCHÆLCHER, Victor, 95, 493, 717.
 SCHONEN de, 34, 717.
 SCHUSTER, Théodore, 660, 719.
 SDH, cf. Société des Droits de l'Homme et du Citoyen.
 SÉBASTIANI, Horace, François, Bastien, comte de LA PORTA, 192, 717.
 SÉGUIN, Jules, 302, 717.
 SÉNARD, Antoine, 302, 717.
 Sentinelle du Peuple (La), 716.
 Sentinelle des Pyrénées (La), 700.
 Serpents de la Rochelle, 30, 31, 40, 75, 208, 644, 686, 712, 714, 717.
 SERRE, Alexandrine, Françoise, née LAFOSSE, 60, 352, 605, 677-679.
 SERRE, Alexandrine, 594.
 SERRE, Antoine, 239, 677.
 SERRE, famille, 604, 614, 647, 667.
 SERRE, Suzanne, Amélie, épouse BLANQUI.
 SERRE, Pierre, comte de, 642.
 SERRY, 112.
 SERVET, Michel, 539.
 SÉVIGNÉ, Mme de, 629.
 SÉVIN, 302, 718.
 Sicile, 37, 718.
 SIGAUD, 302, 718.
 SILVESTRE, Théophile, 59, 718.
 SIMÉON, Joseph Jérôme, 126.
 SIMON, marchand de vin, 393.
 SIMON, François, 361, 364-366.
 SIMON, Honoré, 410, 421, 718.
 SIROT, 302.
 SISONDI, 678.
 SLOP, cf. Société de la Liberté, l'Ordre et le Progrès.
 SMITH, Adam, 31, 45.
 Socialistes, 9, 12, 31, 252, 254, 489, 670, 683, 695, 706.
 Société d'Action, 703.
 Société Aide-toi, le ciel t'aidera, cf. Aide-toi, le ciel t'aidera.
 Société des Amis de l'Égalité, 712, 714.
 Société des Amis de la Liberté de la Presse, 708.
 Société des Amis du Peuple, 16, 17, 18, 27, 34, 36, 80, 81, 84, 85, 88, 93, 99, 100, 122, 125, 127, 143, 149, 158, 159, 160, 162, 164, 165, 166, 170, 172, 178-181, 184-187, 204, 207, 224-228, 235-237, 244, 245, 256, 268, 297, 302, 320, 329, 341, 388, 416, 473, 583, 648-652, 672, 681-687, 689-692, 694, 696-702, 704-709, 711-716, 718-720.
 Société des Amis du Peuple, 164-166, 170, 268.
 Société d'Amitié fraternelle, 340.
 Société des blanquistes, 418.
 Sociétés chantantes, 17, 504, 514, 520.
 Société diablement philosophique, 31, 642, 683.
 Société des Droits de l'Homme et du Citoyen, 19, 244-247, 272, 282, 297, 301, 302, 313, 315-317, 319, 320, 322, 325-329, 332, 335, 336, 341, 344, 385, 388, 411, 416, 417, 592, 652, 655, 681-721.
 Société des Écoles, 27, 34, 125, 127, 130, 133, 141, 149, 682, 687.
 Société d'Étudiants, 84.

- Société des Familles**, 247, 296, 298, 313, 317, 319, 322, 324, 328, 329, 335, 338, 341, 342, 344, 369, 370, 381, 388, 411, 417, 453, 468, 473, 592, 654, 656, 681-688, 690, 693-696, 698-708, 710-715, 718, 720, 721.
- Société des Fils du Diable ou lyrique des...**, 17, 486, 487, 501-505, 514, 530, 536, 662, 683, 685, 686, 688, 695, 700-703, 705, 706, 712, 716, 720.
- Société de janvier**, cf. *Association de janvier*.
- Société de la Liberté de l'Ordre et du Progrès**, SLOP, 80, 81, 117, 120, 127, 648, 682, 689, 690, 698, 711, 716.
- Société la Parisienne**, 344.
- Société Mutualiste de Lyon**, 646.
- Société mutuelle de l'Union générale de Tours**, 485, 501-503, 510, 662, 683, 686, 697.
- Société des Nouvelles Saisons**, 658, 689, 695, 697, 703.
- Société du Père André**, 313, 315, 700.
- Société Philomedicos**, 642.
- Société philanthropique des ouvriers tailleurs**, 501, 503, 510, 686.
- Société populaire de Nice**, 668.
- Société républicaine centrale**, 453.
- Société de Saint-Vincent-de-Paul**, 550.
- Société des Saisons**, 298, 369, 370, 375, 381, 385-387, 389, 404, 411, 414, 418, 419, 453, 455, 457, 464, 468, 592, 595, 656, 681-687, 689, 690, 692-697, 699-705, 707-713, 715, 718, 720, 721.
- Sociétés secrètes**, 16, 17, 29-31, 36, 250, 320, 388, 509, 530, 555.
- SOCRATE, 353.
- SOLIGNAC, 112.
- Sonderbund**, 562, 572, 663, 665, 694, 710.
- SOULT, Nicolas, 200, 375, 560, 598, 652, 656, 694, 711.
- SOUTY, Mme, née LACAMBRE, 674.
- SPIRAT, L., 322, cf. *ESPIRAT*.
- SPITER, Alan B., 698.
- STEINACHER, 112.
- STENDHAL, 667, 678, 680.
- STERLIN, 302, 718.
- STEUBLE, Jacob, 377, 381, 481, 482, 509, 701, 718.
- STÉVENOT, Étienne, Henri, 457, 718.
- STUARTS (Les), 42, 43.
- SUE, Eugène, 501, 511, 617.
- Suède, 191.
- Suisse, 221, 490, 560, 562, 572, 574, 665, 694, 710, 717.
- SURVILLE, 481, 663.
- SWANTON, Louise, épouse BELLOC.
- Syrie, 428.
- *
- Tablettes Universelles (Les)*, 693.
- TABUTEAU, 112.
- Tahiti, 499.
- TAILLEFER, 138.
- TALLEYRAND, Charles, Maurice, 638, 640, 649.
- TAMISIER, Maurice, 620.
- TARBÉ des SABLONS, Adolphe, 183.
- TARRAYRE, Jean, Joseph, 302, 718.
- TASCHEREAU, Jules, 10, 23, 88, 116, 296, 371, 374, 404, 420, 453-455, 474, 483, 484, 512, 556, 581, 650, 659, 718.
- TASSIN, 486, 522.
- TAVERNIER, Jean, André, 679.
- TCHERNOFF, Iouri, 30.
- TEISSIER, 455.
- TEISSONNIÈRE, 124, 127.
- Temps (Le)*, 50, 116, 155, 387, 648, 683.
- TENNENT, John, 101.
- TERRIER, 160, 473, 718.
- TERRIER, Barthélemy, 658, 718.
- TERRIER, Joseph, 658, 718.
- TERRIER P., 160, 718.
- TESTE, Charles, 32, 33, 74, 302, 303, 565, 687, 698, 715, 718, 721.
- TESTE, François, Antoine, 565.
- TESTE, Jean-Baptiste, 565, 568.
- TÉTU, 112.
- THÉODET, 532.
- THEURIER, 432, 436, 437, 441, 446, 450, 660.
- THIBEAUDEAU, Adolphe, 302, 719.
- THIBEAUDEAU, Aristide, Clair, comte, 302, 719.
- THIERRY, Augustin, 43, 689.
- THIERS, Adolphe, 42, 43, 47, 50, 74, 120, 273, 320, 428, 469, 558, 648, 654, 656, 658, 660, 682, 709, 711, 715.
- THOMAS, Philippe, Alexandre, 431, 479, 658, 684, 697, 719.
- THOMAS, Pierre, Charles, 81, 229, 302, 307, 361, 719.
- THOURET, Anthony, 84, 88, 164, 166, 184, 186-188, 201, 203-206, 244, 276, 302, 310, 312, 579, 581, 651, 696, 719.
- THOUVENEL, Barthélemy, 302, 719.
- THUREAU-DANGIN, 183, 266, 560.
- THUROT, Jean-François, 185, 186, 719.
- TIMOLÉON, 332, 333.
- TIMON, 691.
- TIPHAINE, Laurent, 301, 719.
- TISSIER, 521, 522, 525, 532.
- TTIEN, LE, 470.
- TITOT, Frédéric, 302, 719.
- TOCQUEVILLE, Alexis de, 480, 481, 508, 660, 662, 719.
- TOUSSAINT, 112.

- TRAINCHANT, 302, cf. TRINCHANT.
 TREILHARD, 116, 155, 650.
 TRÉLAT, Ulysse, 32, 34, 36, 80, 88, 100, 180, 184, 201, 203, 206, 302, 309, 310, 312, 583, 650, 651, 694, 715, 716, 719.
Tribune (La), 33, 34, 47, 50, 82, 100, 102, 116, 120, 122, 125, 130, 138, 139, 165, 176, 277, 304, 306, 309, 313, 583, 646, 648, 654, 678, 681, 685, 687, 690, 691, 693, 694, 696, 699, 704, 707, 709, 714-717.
Tribune des départements (La), 120, 154, 646, 696, 718.
 TRINCHAN, Lucien, 302, 372, 720.
 Trinité indivisible(Loge), 52, 75, 82, 94, 197, 719.
 TRIPIER, Nicolas, 138, 309.
 TRONCIN, 502, 720.
 TRONCIN, veuve, 706.
 TRY, 183, 185.
 TUDESQ, André-Jean, 44, 51.
 Turquie (Empire turc), 261, 428, 647, 653, 657.
 *
 UBALDINI, cf. ROGER, archevêque.
 UGOLIN (GHERARDESCA), 287.
 Ultras, 52, 75, 82, 94, 197, 690.
Unions (L'), 491, 561.
 Union générale de Tours, cf. Société mutuelle de l'union générale de Tours.
Utile (L'), 693.
 Utopistes, 250.
 *
 VALDES y FLORES, Gayetano, 95, 720.
 VALLIER ou VALLIÈRE, François, 411, 421, 720.
 VALOIS, 336.
 VASSAL, 323, 324.
 VASSEUR, Louis, 302, 720.
 VAULABELLE, Achille TENAILLE de, 55, 720.
 VEIGNANT, cf. VEINANT.
 VEILLON, Isaac, 38, 668, 720.
 VEINANT, Jean, 322, 338, 344, 350, 720.
 VENANT, cf. VEINANT.
 VERNANT, cf. VEINANT.
 VERGERS, G., 302, 720.
 VERVOORT, 302.
 VEUILLOT, Louis, 561.
 VEXIOT, 687, 695.
 VICTOR, Michel, 503, 529, 537, 720.
 VICTORIA, d'Angleterre, 582, 657.
 VICTOR-AMÉDÉE II, 37.
 VIEILLEFOND, Eugène, 487-489, 502-506, 512-514, 521-529, 532, 533, 536, 538, 693, 720.
 VIGIER, Philippe, 11, 18, 19, 24, 39, 42, 47, 53, 89, 94, 189, 194, 195, 255, 486, 502, 679.
Vigilant de Seine-et-Oise (Le), 339, 693, 695.
 VIGNERTE, Benjamin, 301, 302, 720.
 VIGNERTE, Jean-Jacques, 661, 720.
 VIGUIER, Épagonmène, 138.
 VILCOQ, Stanislas, Henri, Victor, 409, 423, 425, 433, 459, 463, 464, 465, 658, 659, 684, 712, 721.
 VILLEDIEU, Eugène, 322, 334, 337, 344, 346, 721.
 VILLÈLE, Joseph de, 16, 40, 41, 94, 115, 208, 644, 646, 711.
 VILLEMAIN, Abel, François, 560.
 VILLEPONTOUX, Marie-Joseph, 11.
 VILLERMÉ, Louis, René, 251, 673.
 VINCARDÉ, 336.
 VINCENT de PAUL, 346.
 VINTUROUX ou WINTURON, Théodore, 398, 659, 672, 721.
 VIRMAÎTRE, 302, 346, 721.
 VISCONTI, 287.
 VIVENSANG, 149.
 VOILQUIN, 302.
 VOITURIER, Alexandre, 322, 336, 721.
Voix du Peuple (La), 166.
Voleur (Le), 617, 620.
 VOLGUINE, , 291, 381.
 VOLNAY, Claude, François, 316, 721.
 VOLTAIRE, François, Marie, AROUET, dit, 624.
Voltaire (Le), 373.
 VOYER d'ARGENSON, Marc, René, 28 33, 59, 184, 301, 302, 307-308, 386, 655, 686, 718, 721.
 VUILLEUMIER, Marc, 11.
 *
 WALCH, Joseph, 387, 721.
 WALVEIN, Auguste, 485, 495, 635, 721.
 WASSERMANN, Suzanne, 247.
 WATTEAU, Louis, 10, 12, 14, 29-31, 34, 35, 59, 88, 243, 247, 257, 296, 298, 343, 381, 531, 558, 675, 721.
 WEILL, Georges, 32, 79, 244, 246, 276, 313 .
 WELLINGTON, Arthur WELLESLEY de, 69, 146, 147, 222.
 WERNER, cf. WERNERT.
 WERNERT, 302, 721.
 WIDMER, 112.
 WILHEM, 112.
 WILZIEVSKI, 663.
 WINTURON, Théodore, cf. VINTUROUX.
 WOIRHAYE, François, 302, 721.
 WOŁOWSKI, 676, 721.
 *
 YON, 322-324, 326, 338.
 *
 ZIANGIACOMI, Marie-Joseph, 321, 325, 329, 680.
 ZWINGLI, Ulrich, 539.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.....	7
Philippe VIGIER. — Préface	9
Dominique LE NUZ. — Présentation	21

Première période DES ORIGINES AUX TROIS GLORIEUSES (février 1805-juillet 1830)

[Les titres des textes entre crochets sont des titres provisoires, proposés par nous en l'absence de titre de leur auteur.]

Dominique LE NUZ. — Introduction	27
1. [Premier texte autobiographique], s.d. [jusqu'au 28-7-1830].	37
2. [Deuxième texte autobiographique], s.d. [26 au 29-7-1830].	49
3. [Trois lettres à Madame de Brionville, 1827-1828].	59
4. [Lettre au marquis de Faverges, octobre-novembre 1828].	62
5. [Relation sur son voyage dans le Comté de Nice, 1828-1829].	66
6. [Première proclamation, 27 juillet 1830].	70
7. [Deuxième proclamation, 28 juillet 1830].	72
8. [Troisième proclamation, 28 juillet 1830].	74

Deuxième période LE MOUVEMENT ÉTUDIANT ET LES AMIS DU PEUPLE (Août 1830-fin 1833)

Dominique LE NUZ. — Introduction	79
9. [Rapport sur la situation en Ligurie, octobre-novembre 1830].	93
10. Aux étudiants en médecine et en droit, 11 décembre 1830. [La mort de Benjamin Constant].	98
11. Ecoles de droit et de médecine, 12-14 décembre 1830. [Obsèques de B. Constant et relations avec les étudiants écossais et polonais].	100
12. Proclamations des Écoles de Paris, 24 décembre 1830. [Les étudiants, le procès des quatre ministres et les événements de décembre].	102
13. La Chambre et la jeunesse des Écoles, 25-27 décembre 1830. [Protestations des Écoles].	107
14. Hommage de la jeunesse au général Lafayette, 28 décembre 1830.	116
15. Projet d'association des Écoles, 29 décembre 1830-4 janvier 1831.	120
16. [Le Comité des Écoles]. Réponse des étudiants au ministère, Assemblée et Affaire des Écoles, 12-20 janvier 1831.	125
17. Déclaration du Comité provisoire de la Société des Écoles sur proposition de Blanqui, 21-22 janvier 1831.	133
18. Conseil académique de Paris. [La séance du 22 janvier et ses conséquences], 25-27 janvier 1831.	138
19. [Lettre des détenus de La Force, 30 janvier 1831]	151

DES ORIGINES A LA RÉVOLUTION DE 1848

20. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], de La Force, 6 février 1831.	153
21. [Lettre de prison] de La Force, 11 février 1831	155
22. [Les inculpés détenus à Sainte-Pélagie], 27 février 1831.	159
23. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], vendredi 20 mai 1831.	162
24. [Lettre à Thouret, rédacteur de <i>La Révolution</i> , [début juillet 1831]	164
25. L'aristocratie et le peuple, [début juillet 1831].	166
26. De la législation, [juillet-août 1831].	170
27. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], Ste-Pélagie, 16 juillet 1831.	172
28. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], Ste-Pélagie, 5 août 1831.	177
29. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 25 août 1831.	179
30. [A propos de la liste civile, 1831-1832].	181
31. Le Procès des Quinze, audiences du 10 décembre 1831 et des 10 au 12 janvier 1832. Défense de Blanqui.	183
32. [Rapport] à la Société des Amis du Peuple, 2 février 1832.	207
33. [Lettre à Cabet], 8 février 1832.	224
34. [Lettre à Lelewell], 29 février 1832.	225
35. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 18 juillet 1832.	227
36. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 27 juillet 1832.	230
37. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 31 juillet 1832.	232
38. [Lettre à Portalis, député] [fin novembre 1832].	236
39. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 11 août 1833.	238

Troisième période DU LIBÉRATEUR A FONTEVRAULT 1834-mai 1837

Dominique LE NUZ. Introduction.....	243
40. <i>Tout l'espoir des prolétaires est dans la république</i> , Première publication du <i>Libérateur</i> , s.d. [janvier 1834]	253
41. Présentation et but du journal, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	257
42. Notre drapeau, c'est l'égalité, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	260
43. Pourquoi il n'y a plus d'émeutes, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	266
44. Loi qui interdit au peuple la faculté de lire, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	272
45. Les crieurs républicains ont le malheur d'être honnêtes gens, <i>Le Libérateur</i> , n° 1, 2 février 1834.	275
46. [Lettre à Adélaïde de Montgolfier], 12 février 1834.	276
47. Première saisie, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	277
48. Attentat contre le peuple, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	280
49. La richesse doit appartenir à ceux qui l'ont créée, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	283
50. Qui fait la soupe doit la manger, [pour <i>Le Libérateur</i> , mars 1834].	291
51. [La société des Familles] [1833-1834].	296
52. [Formulaire de réception à la société des Familles] [1834].	298

53. Les défenseurs des accusés d'avril. Protestation, lettre et procès des signataires, 17 avril-4 juin 1836. [En annexe, lettre de Buonarroti].	301
54. <i>Propagande démocratique</i> , 1835. En annexe, sommaire des trois premières livraisons	313
55. [Lettre à Léonce Pelloutier], 20 juin 1835.	317
56. [Lettre à la presse sur sa mise en cause par Pépin], 21 février 1836	319
57. Procès des poudres, 2 au 11 août 1836. [En annexe, lettre de Crevat, septembre 1835].	321
58. [Appel du] procès des poudres, 17 au 23 octobre 1836.	337
59. [La défense de Blanqui. Lettre au Procureur et notes manuscrites], 19 et 20 octobre 1836.	351
60. [Lettre de Blanqui à sa femme, sur la route de Fontevault et dossier Fontevault], 18 novembre 1836-27 avril 1837.	361

Quatrième période DES SAISONS AU MONT-SAINT-MICHEL mai 1837-mars 1844

Dominique LE NUZ. Introduction.	371
61. Formulaire de réception à la Société des Saisons, 1837.	381
62. Appel du Comité de la Société des Saisons au Peuple de Paris, 12 mai 1839.	385
63. [Procès de l'insurrection des 12 et 13 mai, première série], Cour des Pairs, 11-24 juin 1839.	387
64. Lettre au Procureur, 15 octobre 1839.	398
65. Interrogatoires de Blanqui, 15-19 octobre 1839.	399
66. [Dialogue avec son avocat, Dupont de Bussac, novembre 1839]	404
67. [Procès de l'insurrection des 13 et 14 mai, deuxième série] Cour des Pairs, 12-13 janvier 1840.	409
68. [Lettre à Fulgence Girard], 5 septembre 1840.	423
69. [D'] fin septembre 1840.	425
70. [D'] 10 octobre 1840.	426
71. [D'] 23 octobre 1840.	429
72. [D'] mars-avril 1841.	431
73. [D'] avril 1841.	432
74. [D'] mai-juin 1841.	433
75. [Lettre à sa mère], (?) fin août 1841.	435
76. [Lettre à Fulgence Girard], août-septembre 1841.	436
77. [Lettre à sa Mère], 15 septembre 1841.	439
78. [Lettre à Fulgence Girard], fin octobre 1841.	440
79. [D'] fin octobre 1841.	442
80. [D'] fin octobre 1841.	443
81. [D'] d'	444
82. [D'] fin novembre 1841.	445
83. [D'] décembre 1841.	446
84. [Lettre à sa mère], 12 février 1842.	448
85. [Dialogue avec Leblanc], 26 mars 1842.	450

86. [Lettre à F. Girard],	2 novembre 1842.....	452
87. [Notes de Blanqui sur les origines de sa querelle avec Barbès, 1849] En annexe, lettres de Joseph BECHET [janvier 1843] et ARON [janvier 1842].....		453
88. [Notes de Blanqui sur un texte de Nougès, 1849]. En annexe, Lettre à Nougès, 24 novembre 1849.....		467

Cinquième période TOURS ET BLOIS mars 1844-février 1848

Dominique LE NUZ. Introduction	479
89. [Extrait des minutes déposées au greffe de la cour des pairs concernant sa grâce], 6 décembre 1844.	491
90. [Lettre au préfet d'Indre-et-Loire], 9-12-1844	493
91. [Correspondance avec le maire de Tours], 26 décembre 1844	495
92. [Lettre à Ferdinand Flocon], 14 août 1846.	497
93. [Lettre à Mariau], 28 novembre 1846	501
94. Ordonnance du procureur de Tours [à comparaître à Blanqui et ses compagnons], 1er mars 1847.	502
95. [Arrêt de la Cour royale d'Orléans]. Renvoi au tribunal de Blois 7 mars 1847.	504
96. [Réponse au mandement Morlot, archevêque de Tours], printemps 1847.	506
97. [Lettre à M ^c Charles Dain], 18 avril 1847.	507
98. Procès de Blois, 26-29 avril 1847.	517
99. Procès de Blois, [Sur la libre circulation des livres].	539
100. D°. Visites à l'Hôpital de Tours.	541
101. D°. Bruits de Tours pendant l'émeute de grains.	542
102. D°. La Grâce.	545
103. D°. Mme Pontus.	547
104. D°. 1847, instruction secrète.	548
105. Régime de la prison.	550
106. Violences de prison (article pour <i>Le Courrier du Loir-et-Cher</i>).	551
107. Violence de prison 1847.	553
108. [Résidence surveillée à Blois, Lettre au procureur], 12 juin 1847.....	544
109. [L'opposition est au centre], <i>Le Courrier du Loir-et-Cher</i> , 2 décembre 1847.	558
110. [L'ambiguïté de la politique étrangère de Guizot], d°	560
111. [Le rôle des jésuites], d°, 4 décembre 1847.	562
112. [Les frères ennemis], d°, 9 décembre 1847.	565
113. De nouveaux martyrs, d°.	566
114. [Bruits de crise], d°, 12 décembre 1847.	568
115. [Élections municipales], d°.	570
116. [De nouveau sur le Sonderbund], d°.	572
117. [Le ministère et la Suisse], d°.	574
118. [La corruption électorale], d°.	575

TEXTES COMPLÉMENTAIRES ARCHIVES DE MOSCOU 1831-1845

Dominique LE NUZ. Introduction	579
119. [Lettre à Antony Thouret], 16 septembre 1831	583
120. [Lettre à (Adélaïde de Montgolfier ?)], 19 septembre 1831	584
121. [Lettre à Sophie Barrelier], 18 septembre 1832	586
122. [Lettre à Aglaé Blanqui], 22 juin 1835	587
123. [Lettres à Aglaé Blanqui], 8 octobre, 16 et 23 novembre 1835	589
124. [Lettre à Aglaé Garnier], 9 février 1838 (ou 1839 ?)	592
125. [Lettre d'Amélie Blanqui à Zoé Blanqui], 12 août 1839	593
126. [Lettre à Dupont de Bussac], 26 novembre 1839	595
127. [Lettres d'Amélie Blanqui à Joseph Garnier], janvier 1840	596
128. [Lettre à Dolley], 9 juin 1840	598
129. [Lettre à Fulgence Girard], 5 septembre 1840	600
130. [Lettre de Sophie Blanqui à Dupont de Bussac], 31 janvier 1841	602
131. [Lettres de Zoé Blanqui à Dupont de Bussac], février 1841	603
132. [Lettre à Joseph Garnier], février 1841	605
133. [Lettre à Joseph Garnier], 23 mai 1841	609
134. [Lettre à Joseph Garnier], 26 mai 1841	612
135. [Lettre à Joseph Garnier], 29 mai 1841	614
136. [Lettre à Joseph Garnier], 9 juin 1841	615
137. [Lettre à Zoé Blanqui], 11 juin 1841	618
138. [Lettre à Joseph Garnier], 15 juin 1841	621
139. [Lettre à Joseph Garnier], fin juin 1841	623
140. [Lettre à Joseph Garnier], 8 juillet 1841	625
141. [Lettre à Joseph Garnier], 9 juillet 1841	627
142. [Lettre à Frédéric Degeorges], 22 octobre 1844	629
143. [Lettre à Frédéric Degeorges], 1er mars 1845	634

ANNEXES

1.— CHRONOLOGIE	638
2.— BIOGRAPHIES FAMILIALES	667
3.— BIOGRAPHIES GÉNÉRALES	681
4.— BIBLIOGRAPHIE	723
INDEX	735
TABLE DES MATIÈRES	757

Cet ouvrage a été composé et mis en pages par
EDI (Études et Documentation Internationales)
29, rue Descartes – 75005 PARIS – Tél. : (1) 43 29 55 20.

*achevé d'imprimer
sur les presses de graphic expansion s.a.
54000 nancy, en octobre 1993
d'après documents fournis*

La volonté de concevoir d'une façon large la publication
des *Œuvres* d'un Blanqui situé dans son temps
et dans son environnement devrait permettre
au lecteur de mieux saisir la personnalité et les idées
d'un homme qui, en dépit du talent de ses biographes successifs,
demeure encore mal connu, ou incompris, dans la mesure où,
plus que tout autre, il a été le sujet de mythes simplificateurs.

Un homme difficile à saisir en tout cas,
qui pour les uns est un activiste dépourvu de doctrine —
en retard sur son temps —, tandis que les autres
voient en lui le père fondateur
du « socialisme scientifique à la française »,
l'héritier du babouvisme
et le précurseur du marxisme-léninisme...

Des sources, peu utilisées jusqu'à présent,
comme les Archives de la Cour des Pairs,
ou totalement inaccessibles, comme les Archives
du Centre Russe de Conservation
et d'Études de Documents en Histoire contemporaine de Moscou,
ont permis à Dominique Le Nuz
de mettre à jour des documents inconnus,
éclairant des moments obscurs de la vie d'Auguste Blanqui.



782864 806233

ISBN : 2-86480-623-1
10-93 - 280 F